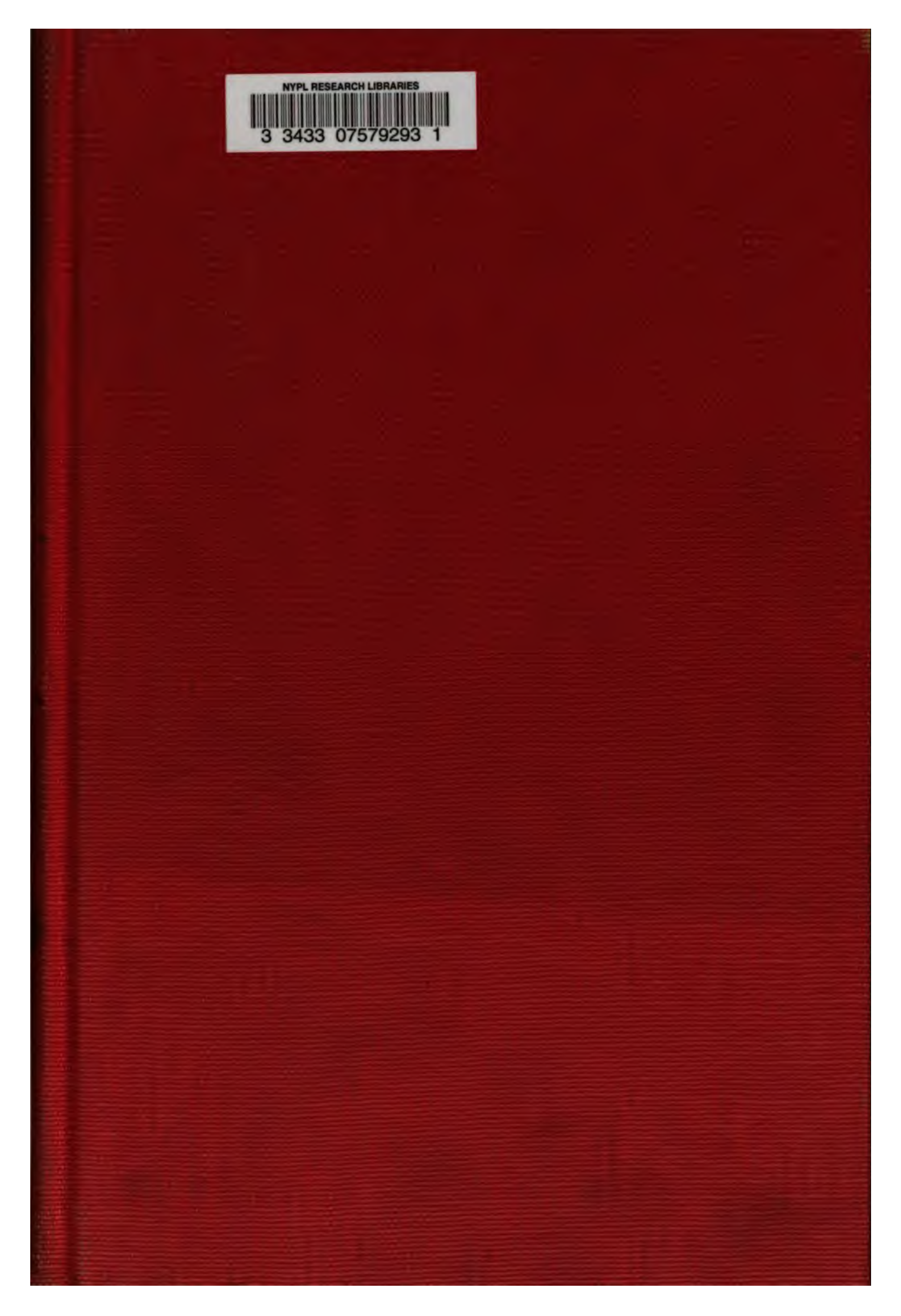
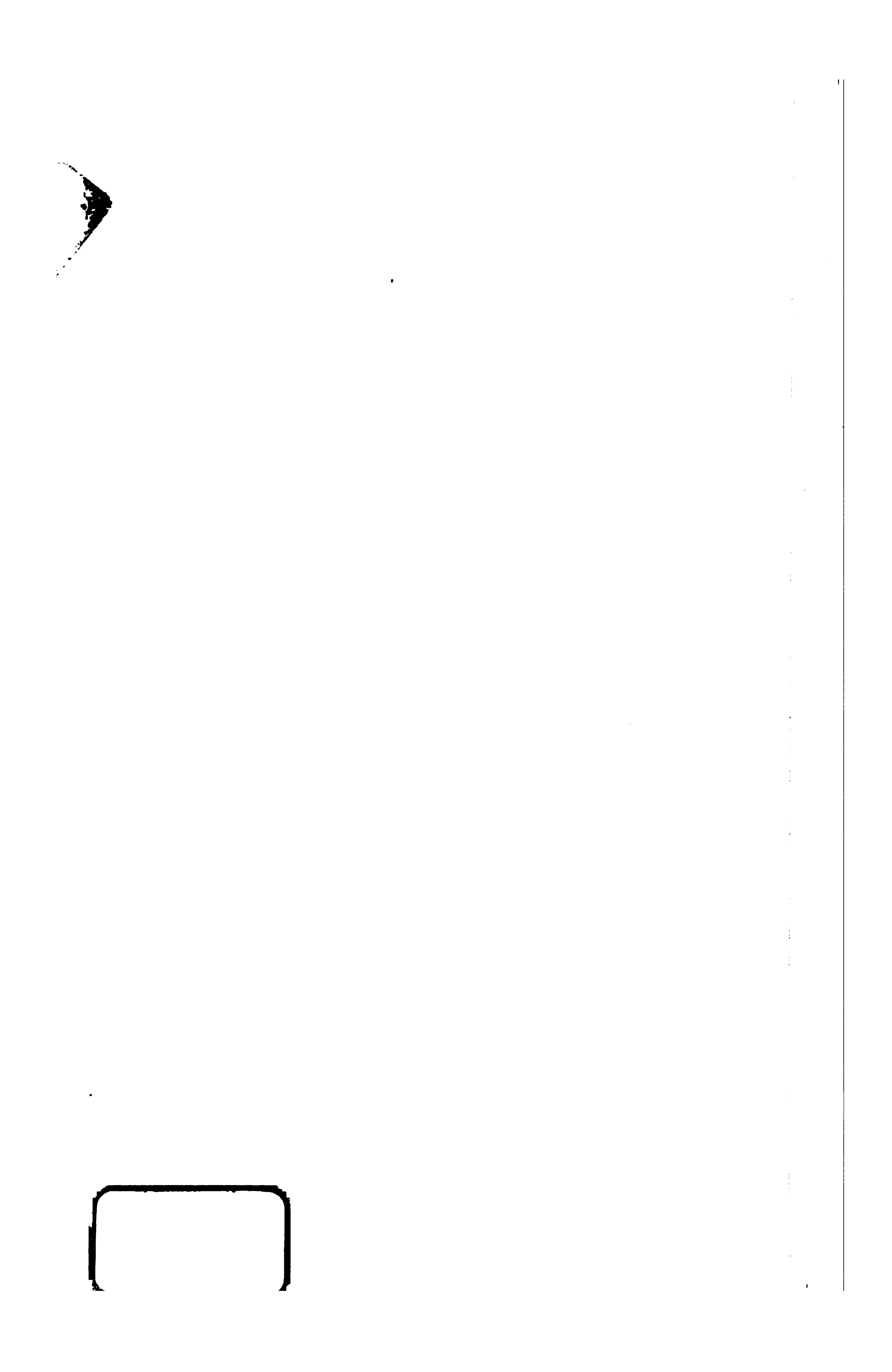

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579293 1




NKH
Poitevin

POËTES FRANÇAIS.

I.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, N° 56.

PETITS

POËTES FRANÇAIS,

DEPUIS MALHERBE JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC DES NOTICES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR CHACUN D'EUX

PAR M. PROSPER POITEVIN.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC LVI.

RACAN*.

ODE

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DE BELGRADE,

PAIR ET GRAND ÉCUYER DE FRANCE.

Amour à qui je dois les chansons immortelles
Qui par toute la terre ont volé sur tes ailes,
Et qui seul m'as enflé le courage et la voix,
N'es-tu pas bien enfant, alors que tu m'invites
D'oublier les rigueurs pour chanter les mérites
D'une ingrate beauté qui méprise tes loix?

Permets qu'employant mieux les accords de ma lyre,
Je chante mon Roger, l'honneur de cet Empire,
Et qui dessous le tien si long-temps a vécu;
Puisque de sa valeur tu fus tousjours le maître,
Et disant ses vertus ne fais-je pas connoître
La gloire du vainqueur par celle du vaincu?

Quand trois lustres passez le mirent hors d'enfance,
Et que parmi la joye et la magnificence
Les belles admiroient ses aimables appas,
Combien en oyoit-on soupirer leur martyre?
Si tu voulois, Amour, tu sçaurois bien qu'en dire,
Toy qui ne l'as jamais abandonné d'un pas.

A peine le coton ombrageoit son visage,
Que déjà, sous Henry, ce généreux courage
Fit voir par les effets qu'il étoit fils de Mars;
Toy-même dès ce temps l'aimas comme ton frère,
Et quittas sans regrets le giron de ta mère,
Pour suivre sa fortune au milieu des hazards.

Tu fus tousjours depuis son démon tutélaire,
Tu fis avecque luy ta demeure ordinaire,
Quelquefois dans son cœur, quelquefois dans ses yeux:
De ses plus beaux desseins tu fus tousjours complice,
Et préférois l'honneur de luy rendre service
A celuy de régir les hommes et les dieux.

Quand ses jeunes attraits triomphoient des plus belles,
Combien as-tu de fois fendu l'air de tes ailes
Pour éclairer ses pas avecque ton flambeau?
Et quand toute la cour admiroit ses merveilles,
Pour voir en tous endroits ses grâces nompareilles,
Combien as-tu de fois arraché ton bandeau?

Mais nos prospéritez sont de courte durée,
Il n'est point ici-bas de fortune asseurée,
Elle changea bientost nos plaisirs en douleurs;
Quand durant une paix en délices féconde,
La Seine, par la mort du plus grand roy du monde,
Vit rouler dans son lict moins de flots que de pleurs.

En vain lors les esprits envieux de sa gloire
Dégorgèrent le fiel de leur malice noire
Pour lui ravir l'honneur dont il est revestu;
L'équité de ses mœurs qui lui servoit d'égide
Fit qu'après ces travaux, à la fin cet Alcide
Força mesme Junon d'admirer sa vertu.

Tel qu'un chesne puissant dont l'orgueilleuse teste,
Malgré tous les efforts que luy fait la tempeste,
Fait admirer nature en son accroissement;
Et son tronc, vénérable aux campagnes voisines,
Attache dans l'enfer ses secondes racines,
Et de ses larges bras touche le firmament:

Tel parut ce guerrier, quand leurs folles pensées
Taschèrent de ternir ses actions passées.
Plus il fut traversé, plus il fut glorieux;
Sa barque triompha du courroux de Neptune,
Et les flots qu'émouvoient les vents de la fortune,
Au lieu de l'engloutir l'élevèrent aux cieux.

Ses lauriers respectez des tempestes civiles,
Dans les champs où la Saône épand ses flots tranquilles,
Protégèrent Thémis en nos derniers malheurs;
Aux vents séditieux ils défendoient l'entrée,
Et n'en souffroient aucun en toute la contrée,
Que celuy seulement qui fait naistre les fleurs.

Déjà se rallumoient nos rages domestiques,
Déjà Mars apprestoit les spectacles tragiques

---

* HONORAT DE BUEIL, marquis de RACAN, naquit à la Roche-Racan, en Touraine, en 1589, et y mourut en 1670. A l'âge de seize ans il fut placé sous les ordres du duc de Belgrade, en qualité de page de la chambre du roi. Ce fut dans la maison de ce seigneur que Racan rencontra pour la première fois Malherbe, qui devint son maître et son ami. Racan fit quelques campagnes à la suite desquelles il revint à Paris. Alors il consulta Malherbe sur le parti qu'il lui convenait de prendre, et l'état qu'il devait décidément embrasser: Malherbe, pour toute réponse, lui récita le *Meunier, son fils et l'âne*, fable du Pogge, et Racan se décida pour le mariage. Il consacra, depuis ce moment, ses loisirs au culte des muses, et mérita par ses *Bergeries* et quelques stances pleines de naturel et de simplicité une place distinguée parmi les poëtes de son temps.

Racan fut un des premiers membres de l'Académie française.

Par qui l'on voit tomber les empires à bas;
Jamais sa cruauté n'a produit tant de plaintes,
Non pas mesme jadis quand les cendres éteintes
Ne sçurent au bucher éteindre leurs débats.

Toutefois sa prudence à nostre aide fatale
Calma de nos discours la passion brutale,
Et toucha nos fureurs d'un sentiment humain;
Bellone s'apaisa, contre toute espérance,
Et le fer aiguisé pour détruire la France
Encore tout sanglant lui tomba de la main.

Roger, dont la valeur méprise la fortune,
En ce temps où chacun ta faveur importune,
Et souffre laschement l'insolence du sort,
A toi seul nous devons des vœux et des images;
Si quelque liberté reste dans les courages,
C'est ta seule vertu qui lui sert de support.

Nos crimes trop fréquents ont lassé le tonnerre,
Le ciel ne punit plus l'engeance de la terre,
Qui déjà reproduit tant de monstres divers :
Le destin absolu règne à sa fantaisie;
Les dieux, dans leur Olympe, enyvrez d'ambroisie,
Se déchargent sur lui du soin de l'univers.

Mais parmi tant d'ennuis dont l'envie enragée
Depuis un si long temps a la France outragée
Qu'elle est presque réduite à ployer sous le faix,
Certes le seul de tous qui nous est le plus rude,
Est de voir que le siècle a trop d'ingratitude,
Et ne reconnoist pas l'honneur que tu luy fais.

Pour moy de qui l'enfance au malheur asservie
Surmonta les soucis qui menaçoient ma vie,
Par l'excez des faveurs qu'elle reçut de toy;
Ces obligations me rendent insolvable :
Mais dois-je estre honteux d'estre ton redevable,
Si la France à jamais l'est aussi bien que moy?

LA VENUE DU PRINTEMPS.

A M. DE TERMES.

ODE

Enfin, Termes, les ombrages
Reverdissent dans les bois,
L'hyver et tous ses orages
Sont en prison pour neuf mois;
Enfin la neige et la glace
Font à la verdure place;
Enfin le beau temps reluit :
Et Philomèle assurée
De la fureur de Térée,
Chante aux forests jour et nuit.

Déjà les fleurs qui bourgeonnent
Rajeunissent les vergers;
Tous les échos ne résonnent
Que de chansons de bergers :
Les jeux, les ris et la danse
Sont partout en abondance;
Les délices ont leur tour;
La tristesse se retire,
Et personne ne soupire
S'il ne soupire d'amour.

Les moissons dorent les plaines,
Le ciel est tout de saphyrs,
Le murmure des fontaines
S'accorde au bruit des zéphyrs;
Les foudres et les tempestes
Ne grondent plus sur nos testes,
Ny des vents séditieux
Les insolentes colères
Ne poussent plus les galères
Des abysmes dans les cieux.

Ces belles fleurs, que nature
Dans les campagnes produit,
Brillent parmy la verdure
Comme des astres la nuit :
L'Aurore qui dans son âme
Brusle d'une douce flâme,
Laissant au lit endormi
Son vieil mary, froid et pasle,
Désormais est matinale
Pour aller voir son amy.

Termes, de qui le mérite
Ne se peut trop estimer,
La belle saison invite
Chacun au plaisir d'aimer :
La jeunesse de l'année
Soudain se voit terminée;
Après le chaud véhément
Revient l'extreme froidure,
Et rien au monde ne dure
Qu'un éternel changement.

Leurs courses entre-suivies
Vont comme un flux et reflux
Mais le printemps de nos vies
Passe et ne retourne plus.
Tout le soin des destinées

Est de guider nos journées
Pas à pas vers le tombeau ;
Et, sans respecter personne,
Le temps de sa faulx moissonne
Ce que l'homme a de plus beau.

Tes louanges immortelles,
Ny tes aimables appas
Qui te font chérir des belles,
Ne t'en garantiront pas.
Croy-moy, tant que Dieu t'octroye
Cet âge comblé de joye,
Qui s'enfuit de jour en jour,
Jouis du temps qu'il te donne,
Et ne croy pas en automne
Cueillir les fruits de l'amour.

ODE.

Plaisant séjour des âmes affligées,
Vieilles forests de trois siècles âgées,
Qui recelez la nuit, le silence et l'effroy,
Depuis qu'en ces déserts les amoureux sans crainte
Viennent faire leur plainte,
En a-t-on vu quelqu'un plus malheureux que moy ?

Soit que le jour, dissipant les étoiles,
Force la nuit à retirer ses voiles,
Et peigne l'Orient de diverses couleurs,
Ou que l'ombre du soir du faiste des montagnes
Tombe dans les campagnes,
L'on ne me voit jamais que plaindre mes douleurs.

En mon sommeil, aucune fois les songes
Trompent mes sens par de si doux mensonges,
Qu'ils donnent à mes maux un peu de réconfort.
O dieux ! de quel remède est ma douleur suivie,
De ne tenir la vie
Que des seules faveurs du frère de la mort !

Cette beauté dont mon âme est blessée,
Et que je vois toujours dans ma pensée,
Jusque dedans les cieux commande absolument ;
Et si ce petit dieu qui tient d'elle ses armes
N'est captif de ses charmes,
Il en doit rendre grâce à son aveuglement.

Il faut pourtant, après tant de tempestes,
Borner mes vœux à de moindres conquestes ;
Je devrois estre sage aux dépens du passé :
Mais ses perfections, ses vertus immortelles,
Et ses beautez sont telles,
Que pour estre insensible il faut estre insensé.

Son œil divin, dont j'adore la flâme,
En tous endroits éclaire dans mon âme,
Comme aux plus chauds climats éclaire le soleil ;
Et si l'injuste sort, aux beautez trop sévère,
A fait mourir son frère,
C'est que le ciel voulut qu'il n'eust point de pareil.

Ainsi Daphnis, rempli d'inquiétude,
Contoit sa peine en cette solitude,
Glorieux d'estre esclave en de si beaux liens ;
Les nymphes des forests plaignirent son martyre,
Et l'amoureux Zéphyre
Arresta ses soupirs pour entendre les siens.

ODE.

Saison des fleurs et des plaisirs,
Beau temps parfumé des zéphyrs,
Espoir d'une fertile année,
Que tes appas ont de rigueurs,
Et que ta plus claire journée
Produira de nuits en mon cœur !

Mon roy, las de l'oisiveté
Où l'hyver l'avoit arresté,
Bénit le temps qui l'en délivre ;
On voit bien quel est son pouvoir,
Alors qu'il faut que, pour le suivre,
Mon amour cède à mon devoir.

Non, non, contentons mon désir,
C'est le conseil qu'il faut choisir :
Quoy qu'on en parle et qu'on m'en blâme,
Puis-je servir un plus grand roy
Que le bel astre à qui mon âme
A donné ma vie et ma foy ?

Qu'un autre, enflé d'ambition,
Aille assouvir sa passion
Aux yeux d'une foule importune ;
Pour moy, je renonce à la cour,
Et ne veux faveur ny fortune
Que dans l'empire de l'Amour.

Qu'il fasse des faits inouïs
Sous les enseignes de Louis
Ce grand Mars du siècle où nous sommes ;
Je n'en seray point envieux :

S'il sert le plus puissant des hommes,
Je sers le plus puissant des dieux.

ODE BACHIQUE.

A M. MAYNARD, PRÉSIDENT D'AURILLAC.

Maintenant que du Capricorne
Le temps mélancolique et morne
Tient au feu le monde assiégé,
Noyons nostre ennuy dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du tiers-état et du clergé.

Je sçay, Maynard, que les merveilles
Qui naissent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers;
Mais que te sert-il que ta gloire
Se lise au temple de mémoire
Quand tu seras mangé des vers?

Quitte cette inutile peine;
Beuvons plutost à longue haleine
De ce nectar délicieux,
Qui pour l'excellence précède
Celuy mesme que Ganymède
Verse dans la coupe des dieux.

C'est lui qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;
C'est luy qui nous fait rajeunir,
Et qui bannit de nos pensées
Le regret des choses passées
Et la crainte de l'avenir.

Beuvons, Maynard, à pleine tasse:
L'âge insensiblement se passe,
Et nous mène à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prières,
Les ans, non plus que les rivières,
Jamais ne rebroussent leur cours.

Le printemps vestu de verdure
Chassera bientost la froidure;
La mer a son flux et reflux:
Mais depuis que notre jeunesse
Quitte la place à la vieillesse,
Le temps ne la ramène plus.

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupez des mesmes ciseaux.

Leurs rigueurs, par qui tout s'efface,
Ravissent en bien peu d'espace
Ce qu'on a de mieux établi,
Et bientost nous mèneront boire
Au-delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'oubly.

STANCES.

Tircis, il faut penser à faire la retraite;
La course de nos jours est plus qu'à demy faite;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez veu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots nostre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bastit sur elle, on bastit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempeste,
Et la rage des vents brise plustost le faiste
Des maisons de nos roys, que les toicts des bergers.

O bienheureux celuy qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loing retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs.

Il laboure le champ que labourait son père.
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablez,
Il voit sans intérest la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blez.

Roy de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez luy de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,

Et semble qu'à l'envy les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forests du peuple reculées,
Et qui mesme du jour ignorent le flambeau;
Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantost il se promène au long de ces fontaines
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons;
Tantost il se repose avecque les bergères
Sur des licts naturels de mousse et de fougères
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il souspire en repos l'ennuy de sa vieillesse
Dans ce mesme foyer où sa tendre jeunesse
A veu dans le berceau ses bras emmaillotez.
Il tient par les moissons registre des années,
Et voit de temps en temps, leurs courses enchaînées,
Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres incognues,
A la mercy des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ny plus digne d'envie,
Que de mourir au lict où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux :
Et voit en un clin d'œil, par un contraire eschange,
L'un deschiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence estale ses attraicts;
Il jouyt des beautez qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en pourtraicts.

Croy-moy, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt;
Sous un chesne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de luy faire la cour.

Après qu'on a suivy sans aucune asseurance
Ceste vaine faveur qui nous paist d'espérance,
L'envie en un moment tous nos desseins destruict;
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si fresle,
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruict.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loing des vanitez de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment,
Valions, fleuves, rochers, plaisante solitude,
Si vous fustes tesmoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

CHANSON DE BERGERS
A LA LOUANGE DE LA REYNE MÈRE DU ROY.

Paissez, chère brebis, jouissez de la joye
Que le ciel nous envoye,
A la fin sa clémence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

Par elle renaistra la saison désirée
De Saturne et de Rhée,
Où le bonheur rendoit tous nos désirs contents;
Et par elle on verra reluire en ce rivage
Un éternel printemps,
Tel que nous le voyons paroistre en son visage.

Nous ne reverrons plus nos campagnes désertes,
Au lieu d'espics, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre opposez :
L'innocence et la paix régneront sur la terre,
Et les dieux appaisez
Oublîront pour jamais l'usage du tonnerre.

Le soin continuel dont son puissant génie
Nos affaires manie,
Rend tousjours leur succès conforme à son désir.
Nostre bonne fortune est par lui gouvernée,
Et souffre avec plaisir
Que de si belles mains la tiennent enchaînée.

Son bonheur nous rendra la terre aussi féconde
Qu'en l'enfance du monde,
A l'heure que le ciel en estoit amoureux,
Et jouirons d'un âge ourdy d'or et de soye,
Où les plus malheureux
Ne verseront jamais que des larmes de joye.

Déjà ce grand soleil dissipant les nuages
Auteurs de nos orages,

Espand de tous costez sa lumière si loin,
Que celuy qui le soir se va coucher dans l'onde,
Voit bien que sans besoin,
Il en sort au matin pour éclairer le monde.

En nos tranquillitez aucune violence
N'interrompt le silence;
Nos troubles pour jamais sont par elle amortis;
Depuis les premiers flots de Garonne et de Loire
Jusqu'à ceux de Téthys,
On n'entend autre bruit que celui de sa gloire.

La nymphe de la Seine incessamment révère
Ceste grande bergère
Qui chasse de ses bords tout sujet de soucy;
Et pour jouyr long-temps de l'heureuse fortune
Que l'on possède icy,
Porte plus lentement son tribut à Neptune.

Paissez donc, mes brebis, prenez part aux délices
Dont les destins propices
Par un si beau remède ont guéry nos douleurs :
Allez dans la campagne, allez dans la prairie,
N'épargnez point les fleurs,
Il en revient assez sous les pas de Marie.

SONNET

SUR LA MALADIE DE SA MAÎTRESSE.

La fièvre de Philis tous les jours renouvelle,
Et l'on voit clairement que cette cruauté
Ne peut venir d'ailleurs que du ciel irrité
Que la terre possède une chose si belle.

Son visage n'a plus sa couleur naturelle,
Il n'a plus ces attraits, ny cette majesté
Qui régnoit tellement sur nostre liberté,
Qu'il sembloit que les cœurs n'étoient faits que pour elle.

Faut-il que cette ardeur consume nuit et jour
Celle qui d'autre feu que de celuy d'amour
Ne devoit point souffrir l'injuste violence ?

O dieux ! de qui le soin fait tout pour nostre bien,
Si mon affliction touche vostre clémence,
Ou donnez-luy mon mal, ou donnez-moy le sien.

SONNET

A SON PÈRE CONFESSEUR.

Puisque mon cœur enclin à repentance
N'a maintenant pour vous rien de caché,
Selon le mal dont je suis entaché,
Ordonnez-moy de faire pénitence.

Si, méprisant vostre sainte défense,
Je suis tousjours à l'amour attaché,
De sinderèze et de remords touché,
Je viens à vous déclarer mon offense.

J'avois juré devant le grand autel
De n'adorer jamais rien de mortel,
Le dernier jour que je fus à confesse;

Au nom de Dieu, Père, pardonnez-moy,
Puisqu'aujourd'huy je sers une déesse,
Je ne croy pas avoir faussé ma foy.

POUR UN MARINIER.

Dessus la mer de Cypre, où souvent il arrive
Que les meilleurs nochers se perdent dès la rive,
J'ay navigué la nuit plus de fois que le jour :
La beauté d'Uranie est mon pôle et mon phare,
Et, dans quelque tourmente où ma barque s'égare,
Je n'invoque jamais d'autre dieu que l'Amour.

Souvent à la mercy des funestes Pleyades,
Ce pilote sans peur m'a conduit en des rades
Où jamais les vaisseaux ne s'estoient hazardez;
Et sans faire le vain, ceux qui m'entendront dire
De quel art cet enfant a guidé mon navire,
Ne l'accuseront plus d'avoir les yeux bandez.

Il n'est point de brouillards que ses feux n'esclaircissent,
Par ses enchantements les vagues s'adoucissent,
La mer se fait d'azur, et le ciel de saphyrs;
Et devant la beauté dont j'adore l'image,
En faveur du printemps qui luit en son visage,
Les plus fiers aquilons se changent en zéphyrs.

Mais bien que dans ses yeux l'amour prenne ses charmes,
Qu'il y mette ses feux, qu'il y forge ses armes,
Et qu'il ait estably son empire en ce lieu,
Toutes fois sa grandeur leur rend obéissance,
Sur cette âme de glace il n'a point de puissance,
Et seulement contre elle il cesse d'estre dieu.

Je sçay bien que ma nef y doit faire naufrage;
Ma science m'apprend à prédire l'orage;
Je connois le rocher qu'elle cache en son sein :
Mais plus j'y vois de morts, et moins je m'épouvante;
Je me trahis moy-mesme, et l'art dont je me vante,
Pour l'honneur de périr en un si beau dessein.

YDALIE.

ÉGLOGUE.

Agréables déserts, bois, fleuves et fontaines,
Qui savez de l'Amour les plaisirs et les peines,
Est-il quelque mortel, esclave de sa loy,
Qui se plaigne de luy plus justement que moy?
Je n'avois pas douze ans, quand la première flamme
Des beaux yeux d'Alcidor s'alluma dans mon âme.
Il me passoit d'un an, et de ses petits bras
Cueillait déjà des fruits dans les branches d'en bas;
L'amour qu'à ce berger je portois dès l'enfance
Crût insensiblement sa douce violence,
Et jusques à tel point s'augmenta dans mon cœur,
Qu'à la fin de la place il se rendit vainqueur.
Dès-lors je prends un soin plus grand qu'à l'ordinaire
De le voir plus souvent, et tâcher à luy plaire;
Mais, ignorant le feu qui depuis me brûla,
Je ne pouvais juger d'où me venoit cela.
Soit que dans la prairié il vît ses brebis paître,
Soit que sa bonne grâce au bal le fît paroître,
Ou soit que, dans le temple, il fît prière aux dieux,
Je le suivois par-tout de l'esprit et des yeux.
A cause de mon âge et de mon innocence,
Je le voyois alors avec plus de licence;
Et souvent tous deux seuls; libres de tout soupçon,
Nous passions tout le jour à l'ombre d'un buisson :
Il m'appeloit sa sœur, je l'appelois mon frère :
Nous mangions même pain au logis de mon père;
Cependant qu'il y fut nous vécûmes ainsi :
Tout ce que je voulois il le vouloit aussi.
Il m'ouvroit ses pensers jusqu'au fond de son âme :
De baisers innocens il nourrissoit ma flamme :
Mais dans ses privautés, dont l'amour se masquoit,
Je me doutais toujours de celle qui manquait;
Et, combien que déjà l'amoureuse manie
M'augmentât le plaisir d'être en sa compagnie,
Je goûtois néanmoins avec moins de douceur
Ces noms respectueux de parente et de sœur.
Combien de fois alors ai-je dit en moi-même,
Ayant les yeux baissés et le visage blême :
Beau chef-d'œuvre des cieux, agréable pasteur,
Qui du mal que je sens êtes le seul auteur,
Avec moins de respect soyez-moi favorable;
Ne soyez point mon frère, ou soyez moins aimable!
Mais quoi! cet aveuglé ne me regarde pas!
Et quelquefois, songeant aux aimables appas
Dont une autre bergère a son âme blessée,
Me contraint de conter son amour insensée.
A l'heure mes douleurs perdent tout reconfort,
Comme si j'entendois ma sentence de mort,
Si la civilité m'oblige à luy répondre,
Je sens au premier mot mon discours se confondre;
Je ne sais que luy dire, et mon esprit troublé
Témoigne assez l'ennuy dont il est accablé.
Après cet entretien, si la nuit nous sépare,
J'appréhende le mal que le lit me prépare,
Alors que mes pensers, de mon aise ennuyeux,
Défendent au sommeil d'approcher de mes yeux!
Il est vrai qu'au matin aucune fois les songes
Me déçoivent les sens par de si doux mensonges,
Qu'encore que je dusse éviter ses attraits,
Je ne puis m'empêcher d'y repenser après;
Ce qui fait que ma peine est encore plus griève,
Et que je perds l'espoir d'y voir jamais de trève.
Cet aimable berger est pris en des liens
Qu'il ne quittera pas pour s'enchaîner aux miens :
La bergère Artenice a captivé son âme;
Le ciel même bénit leur amoureuse flamme,
Et, comme à la plus belle, a choisi justement
Le plus beau des bergers pour être son amant!
Moy, je suis cependant réduite à me défendre
Des importunités du fâcheux Tisimandre,
Qui tout le long du jour, malgré tous mes efforts,
Ne me quitte non plus que l'ombre fait le corps....
Je pense que voilà ce pauvre téméraire
Qui rumine tout seul sa folie ordinaire :
Il ne faut dire mot; s'il entendoit ma voix,
Il me viendroit chercher jusqu'au fond de ces bois.

SEGRAIS*.

ÉGLOGUES.

CLIMÈNE.

A M. LE MARQUIS DE MONTAUZIER.

Tircis mouroit d'amour pour la belle Climène,
Sans que d'aucun espoir il pût flatter sa peine.
Ce berger, accablé de son mortel ennui,
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui :
Errant à la merci de ses inquiétudes,
Sa douleur l'entraînoit aux noires solitudes;
Et des tendres accents de sa mourante voix
Il faisoit retentir les rochers et les bois.

Climène, disoit-il, ô trop belle Climène!
Vous surpassez autant les nymphes de la Seine
Que ces chênes hautains, et si verts et si beaux,
Des humides marais surpassent les roseaux.
Votre divin esprit, votre beauté divine,
Au plus pur sang des dieux marquent votre origine :
Le soleil qui voit tout, et qui nous fait tout voir
N'eut jamais tant que vous d'éclat ni de pouvoir.
Où vous portez vos yeux les forêts reverdissent;
Où vous disparoissez toutes choses languissent :
Les fleurs ne peuvent naître ailleurs que sous vos pas,
Et le printemps n'est point où l'on ne vous voit pas.

Qui n'admire le lustre et la fraîcheur des roses,
Aux roses, qu'a l'Amour sur vos lèvres écloses?
Où peut-on voir qu'en vous ces œillets et ces lis
Qui paroissent toujours nouvellement-cueillis?
Mais, plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
Si vous considérez tant de charmes divers
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.

De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle;
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre.
Mais toujours vos rigueurs me déclarent la guerre :
Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups,
Ce qu'est à nos vergers l'aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épis mûrs est la pluie orageuse,
Telle est votre colère à mon âme amoureuse.

Je ne m'en dédis point, je n'aimerai que vous.
Mais Iris m'assuroit d'un empire plus doux;
Et je me sens si las de votre tyrannie,
Que presque j'ai regret à la fière Uranie.
J'ai regret à Philis, encor qu'elle aime mieux
L'indiscret Alidor, la honte de ces lieux;
Qu'elle soit mille fois plus changeante que l'onde,
Qu'elle soit brune encore, et que vous soyez blonde.

Hélas! de vains désirs si long-temps enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé?
Hélas! de quel espoir est ma flamme suivie,
Si, lorsque dans les pleurs je consume ma vie,
Celle pour qui je souffre un sort si rigoureux
Trouve tant de plaisir à me voir malheureux!
En mille et mille lieux de ces rives champêtres
J'ai gravé son beau nom sur l'écorce des hêtres;
Sans qu'on s'en aperçoive il croîtra chaque jour :
Hélas! sans qu'elle y songe, ainsi croît mon amour!
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en servir une autre ainsi je me consume.
Ah! si du même trait dont mon cœur est blessé...
Mais ne poursuivons point ce discours insensé,
Je serais trop heureux, belle et jeune Climène,
S'il vous plaît seulement consentir à ma peine.

N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez désir?
Vous l'aurez aussitôt; vous n'avez qu'à choisir :
Et, si Pan le défend de tout regard funeste,
Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
Il aime, je le sais, il aime ma musette;
De mes rustiques airs aucun il ne rejette :
Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,

* JEAN REGNAULT DE SÉGRAIS naquit à Caen en 1624, et mourut le 25 mars 1701. Il entra, à l'âge de vingt ans, dans la maison de Mademoiselle de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier, puis celui de son gentilhomme ordinaire. Ségrais ayant désapprouvé le mariage de cette princesse avec Lauzun, fut obligé de la quitter Il se retira auprès de madame de La Fayette; ce fut pendant le séjour qu'il fit auprès d'elle que celle-ci composa *Zaïde*, un de nos plus ingénieux romans. Las du grand monde, Ségrais retourna dans sa patrie et s'y maria. Depuis ce moment il s'adonna tout entier à la culture des lettres, dans lesquelles il s'était déjà fait un nom. Ses Eglogues, qui rappellent quelquefois la simplicité des pastorales anciennes, lui méritèrent l'honneur d'être appelé à l'Académie française.

Des grandes déités Pallas la plus aimable,
La plus victorieuse et la plus redoutable.
Par elle, sous le frais de ces jeunes ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux;
Et je puis ne chanter que mon amour fidèle,
Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
Et que je doive encore à sa seule bonté
Cette délicieuse et douce oisiveté.

Sous ces feuillages verts venez, venez m'entendre;
Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre:
Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.
Si vous vouliez venir, ô miracle des belles!
Je vous enseignerois un nid de tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

Climène, il ne faut pas mépriser nos bocages:
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages,
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère
Du berger Adonis se faisoit la bergère.
Hélène aima Pâris, et Pâris fut berger,
Et berger, on le vit les déesses juger.

Quiquonque sait aimer peut devenir aimable:
Tel fut toujours d'Amour l'arrêt irrévocable.
Hélas! et pour moi seul change-t-il cette loi?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.

Généreux Montausier, dont l'âme vigilante
Assure le repos des bergers de Charente:
Qui, des lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des lauriers d'Apollon fais gloire d'être orné;
Daigne pour un moment sur cette fraîche rive
Ouïr de mon berger la musette plaintive.
Ainsi tout l'univers de Julie et de toi
Entende la louange et l'aime comme moi.

TIMARÈTE.

A MADEMOISELLE DE RAMBOUILLET.

Clarice aime mes vers, faisons-en pour Clarice.
Qui peut rien refuser au beau sang d'Arténice?
Le beau nom d'Arténice a volé jusqu'aux cieux;
Le beau nom de Clarice est aimé de nos dieux:
Ses charmes sont puissans, son âme est noble et belle;
Elle a tout ce qui rend Arténice immortelle:
Juste arbitre du chant des plus fameux bergers,
Comme elle, elle est célèbre aux climats étrangers.

Doncques, ô digne sang d'une divine mère,
Soit qu'au tranquille frais d'un antre solitaire
Le grand pasteur de l'Orne au chant si renommé
Tienne vos sens ravis et votre esprit charmé;
Soit qu'aux bords émaillés d'une claire fontaine
Vous vous plaisiez aux jeux de ce berger de Seine,
De ce galant berger, en qui furent toujours
Avec les jeunes ris les folâtres amours;
Ou que vous admiriez la céleste harmonie
Des Apollons nouveaux de la grande Ausonie:
Quittez pour un moment des entretiens si doux:
Écoutez les ennuis d'un pauvre amant jaloux;
Ecoutez les ennuis d'une aimable bergère.
Aux rivages de Loin, sur la verte fougère,
Timarète aux rochers racontait ses douleurs,
Et le triste Eurylas soupirait ses malheurs:
Tous deux (Dieux! que ne peut l'aveugle jalousie!),
L'un pour l'autre troublés de cette frénésie,
Abandonnoient leur âme à d'injustes soupçons,
Qu'ils faisoient même entendre en leurs douces chansons.
Echo les redisoit aux nymphes du bocage;
Un vieux Faune en rioit dans sa grotte sauvage:
Tels sont les jeux d'amour, disoit-il, et jamais
Ces guerres ne se font qu'on n'en vienne à la paix.
Eurylas commença sur sa douce musette.
A son chant répondoit la belle Timarète:
Tour à tour ils plaignoient leur amoureux souci.
La muse pastorale aime qu'on chante ainsi.

EURYLAS.

Garde pour les vivants ta clarté vagabonde,
Et ne sors plus pour moi, beau soleil, hors de l'onde:
Une ombre du Cocyte est moins ombre que moi.
Si j'en veux croire au moins ce fleuve où je me voi,
A ma pâle couleur, à mon visage blême,
On voit moins que je vis, qu'on ne peut voir que j'aime,
Et que, pour trop aimer, je souffre dans mon sort
Une douleur semblable aux douleurs de la mort.
Que veux-je faire aussi de ma mourante vie?
Et de quel bien jamais peut-elle être suivie?
Puisque j'éprouve, enfin d'amour tout consumé,
Qu'il est un plus grand mal que n'être point aimé.
Hélas! qui sait aimer, sait que ce mal extrême
Est d'en savoir un autre aimé de ce qu'il aime.

TIMARÈTE.

Dis plutôt que ce mal, ô volage Eurylas!
Est de se croire aimée, et de ne l'être pas.
Clair ruisseau, désormais remonte vers ta source;
Change, père du jour, ton ordinaire course;
Un plus grand changement m'a ravi mon berger:
Il n'est rien après lui qui ne puisse changer.
Voilà cette sinistre et funeste aventure
Dont m'a cent fois donné le malheureux augure
Du haut de ce vieux chêne un corbeau croassant;

Que m'exprimoit si bien, par son cri gémissant,
La chaste tourterelle en cent lieux rencontrée,
Toujours triste, et toujours de son pair séparée.

EURYLAS.

Timarète à Damon a pu donner son cœur?
A Damon, Timarète? ô le digne vainqueur!
Amants, jamais de rien ne perdez l'espérance;
Amants, jamais en rien ne prenez d'assurance.
Les tigres sous le joug aux bœufs s'accoupleront;
La biche et l'ours affreux désormais s'aimeront;
L'amoureuse colombe, au hibou voulant plaire,
Deviendra comme lui nocturne et solitaire;
Et, par la paix unis, nos loups et nos agneaux
Ensemble viendront boire aux rives de ces eaux.

TIMARÈTE.

Telle que se fait voir, de fleurs chargeant sa tête,
Une blonde jeunesse au beau jour d'une fête,
Quand le prix de la danse et le son des hautbois
L'attirent des hameaux à l'ombrage des bois;
Amour de tout le cercle écarte la tristesse;
Amour y fait régner l'innocente allégresse;
Seule elle est en tous lieux, seule de toutes parts
Elle anime les sens, brille dans les regards:
Telle on me vit toujours (ô mémoire affligeante!),
Tandis que d'Eurylas je crus l'amour constante.

EURYLAS.

Comme on voit quelquefois par la Loire en fureur
Périr le doux espoir du triste laboureur,
Lorsqu'elle rompt sa digue, et roule avec son onde
Son stérile gravier sur la plaine féconde,
Ainsi coulent mes jours depuis ton changement,
Ainsi périt l'espoir qui flattoit mon tourment.

TIMARÈTE.

Quel de vous, ô grands dieux! m'a pu faire l'outrage
De rendre mon berger inconstant et volage?
O Pan! n'est-ce point toi? Souvent sous ces ormeaux
J'ai préféré sa voix à tes doux chalumeaux.

EURYLAS.

Cypris, c'est toi qui rends ma bergère infidèle:
J'ai juré mille fois que tu n'es pas si belle.

TIMARÈTE.

Garde pour Araminte un si flatteur discours,
Araminte ta vie et tes seules amours:
Moins qu'elle, avoit d'attraits la reine de Cythère;
Nul esprit que le sien n'est digne de te plaire:
Ajoute et dis aussi, qu'elle aime mieux Daphnis,
Daphnis plus beau cent fois que le bel Adonis.

EURYLAS.

Et la sainte amitié qu'à Daphnis j'ai promise
Te doit contre Araminte assurer ma franchise:
Araminte est pourtant le chef-d'œuvre des cieux,
A qui n'a jamais vu ta bouche ni tes yeux.
Comme en hauteur ce saule excède ces fougères,
Araminte en beauté surpasse nos bergères;
Mais autant sa beauté cède à tes doux attraits,
Que céderait ce saule aux hauts pins des forêts.

TIMARÈTE.

Mais aussi digne ami qu'amant sûr et fidèle,
Tu peux seule m'aimer, et te plaire avec elle?

EURYLAS.

Mais quoique cent remords me veuillent révolter,
Pour lui donner mon cœur, il faudroit te l'ôter;
Et quand j'en concevrois la coupable pensée,
Le pourrois-je obtenir de mon âme insensée?

TIMARÈTE.

Que n'es-tu moins trompeur!.. Que veux-je dire? ô dieux.

EURYLAS.

Que n'ai-je pu cent fois vous dédire, mes yeux?

TIMARÈTE.

Qu'ont-ils vu? si ce n'est que, jeune et sans malice,
D'un trop rusé berger j'ignorois l'artifice,
Crédule jusqu'à croire à tous ses vains discours,
Et qu'il étoit encor' d'éternelles amours.

EURYLAS.

Damon de ces erreurs t'a bien désabusée,
Damon dont la musette est partout méprisée.

TIMARÈTE.

Puisque d'un autre objet tu t'es laissé charmer,
C'en est assez et trop pour ne plus rien aimer.

EURYLAS.

Pour ne plus rien aimer? Ah! bergère inhumaine,
Penses-tu me cacher la moitié de ma peine?
Ah! mon rival n'a point d'aussi malheureux jours:
Fais qu'il soit vrai pourtant, ô mère des amours;
Et sur ton saint autel, dès demain, en revanche,
Je t'offre les petits de ma colombe blanche;
Et si la belle un jour me voit d'un œil plus doux,
Je t'offre encor la mère et son fidèle époux.

TIMARÈTE.

La voix de mon berger vaut mieux que le ramage
Qu'au printemps fait ouïr le rossignol sauvage;
De l'importun Damon les aigres chalumeaux
Ont presque déserté nos aimables hameaux;
Mais, lorsque mon berger se rend déraisonnable,
A sa divine voix Damon est préférable.

EURYLAS.

On aimeroit de toi jusques à ton courroux,
Si l'on pouvoit t'aimer sans en être jaloux.

TIMARÈTE.

Que mon âme à t'ouïr trouveroit de délices,
S'il ne falloit souffrir tes injustes caprices!

EURYLAS.

Bons dieux! qu'il faut de fois te haïr en un jour,
Quand on te veut aimer de toute son amour!

TIMARÈTE.

Que la foi d'un amant est trompeuse et légère!

EURYLAS.
En est-il dans le cœur d'une jeune bergère?
TIMARÈTE.
A ce que dit Philis, savante sur ce point,
Tout mal a son remède, Amour seul n'en a point.
EURYLAS.
On a beau murmurer, quelque dessein qu'on fasse,
Tout le temps est perdu qui sans aimer se passe.
TIMARÈTE.
On dit que je suis belle, et je ne le crois pas;
Mais qui plus que l'Aurore eut de charmans appas?
Céphale aimoit Procris, l'Aurore matinale
Quittoit pourtant les cieux pour courre après Céphale.
EURYLAS.
Tes yeux, quand plus sereins tu me les laisses voir,
D'un seul de leurs regards raniment mon espoir.
Ta bouche fait bien plus: un mot qu'elle veut dire
Au plus fort de mes maux apaise mon martyre.
TIMARÈTE.
Ménalque et Lycidas ont su faire des vers
Dignes d'être chantés par cent peuples divers:
Mais mon jaloux berger, sous ce vieux sycomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.
EURYLAS.
Un zéphyre plus lent agite ces roseaux,
Il sort un vif éclat du cristal de ces eaux.
L'air devient pur et net, ma divine bergère,
Si j'en crois ces objets, apaise sa colère.
De ces prompts changements les signes gracieux
Marquent qu'un trait plus doux est parti de tes yeux.

AMINTE.

A MADAME LA MARQUISE DE GAMACHES,
SOUS LE NOM DE SYLVIE.

Que ferois-je sans vous, ô mes doux chalumeaux!
Au frais délicieux que font ces verts rameaux?
Car qu'est-ce qu'un berger sans sa douce musette?
Chantons-donc, et disons ma triste chansonnette.
Aminte, qui l'ouït, m'en vit d'un œil plus doux,
Et l'insensé Damon en paroissoit jaloux.
Pendant que de ces monts les échos vont l'apprendre,
Aminte reviendra peut-être pour l'entendre:
Aminte d'un regard m'attaque quelquefois,
Et la folâtre après se sauve dans ces bois:
Elle passe, et s'enfuit; et cependant la belle
Veut toujours être vue, et qu'on coure après elle.

Chantons doncques, Sylvie au moins m'écoutera,
Et je serai content quand mon chant lui plaira.
Nymphe, elle n'est superbe, injuste, ni légère;
Nymphe, elle a la candeur d'une jeune bergère;
A son aimable esprit, à ses charmes puissants,
Un de nos plus grands dieux a donné de l'encens;
Elle aime de Pallas la déité suprême,
Et sur tous les bergers j'aime celui qu'elle aime.

Sylvie, écoutez-moi; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces aulnes épais,
A présent qu'en nos chants tout s'altère et se brûle
Aux regards enflammés de l'âpre canicule:
Vous méritez nos airs les plus mélodieux;
Vous en savez chanter qui charmeroient les dieux.

Ainsi parloit Silvandre aux rivages de Seine.
Le fleuve pour l'ouïr couloit doux sur l'arène.
Tout l'univers, sensible à son triste souci,
S'y montroit attentif, lorsqu'il reprit ainsi:

Aminte, tu me fuis, et tu me fuis, volage,
Comme le faon peureux de la biche sauvage
Qui va cherchant sa mère aux rochers écartés:
Il craint du doux zéphyr les trembles agités;
Le moindre oiseau l'étonne, il a peur de son ombre,
Il a peur de lui-même et de la forêt sombre.
Arrête, fugitive: eh quoi! suis-je à tes yeux
Un tigre dévorant, un lion furieux?
Ce que tu crains en moi n'est rien qu'une étincelle
Du beau feu qui t'anime, et qui te rend si belle;
Mais il brille en tes yeux, et brûle dans mon cœur:
Il cause ta beauté comme il fait ma langueur:
Et c'est là cet amour, cette flamme si vive
Qui jette tant d'effroi dans ton âme craintive!

Ce qu'il a de douceur, il ne l'a que pour toi:
S'il a de l'amertume, il n'en a que pour moi:
Encore si tu veux, d'un regard, belle Aminte,
Je puis n'y pas trouver une goutte d'absinthe.
Bienheureuse langueur, agréable tourment,
Doux et beaux sont les jours que l'on passe en aimant!
Soit pour ce seul plaisir notre verte jeunesse,
Et pour les tristes soins la chagrine vieillesse!

Vois ce beau jour, Aminte, et vois de toutes parts
Le soleil l'embraser de ses plus chauds regards;
Vois l'âpre moissonneur de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.
N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus contents,
Que nos jours les plus beaux ne durent pas long-temps.
Et que, si l'on ne cueille et tes lis et tes roses
L'hiver moissonnera de si divines choses?

La beauté, ce trésor qu'on ne peut estimer,
N'est donnée aux mortels que pour se faire aimer.

Rien n'est beau qu'en aimant, et la terre elle-même,
Ne dure en sa beauté que quand le soleil l'aime;
Qu'autant que, pour lui plaire étalant ses attraits,
Elle fait reverdir nos champs et nos forêts.

Triste est une beauté pour qui rien ne soupire;
On languit, on se plaint sous l'amoureux empire :
Mais n'être point aimée, et n'aimer rien aussi,
Des soucis de la vie est le plus grand souci.

Qui craint l'ennui d'aimer, toute chose l'ennuie;
Celle qui fuit l'amour mérite qu'on la fuie,
Comme on fuit justement ces climats malheureux
Dont détourne le ciel ses regards amoureux.

Quiconque se voudra faire une vie heureuse,
Que content il s'attache à la vie amoureuse;
Qu'il quitte pour jamais l'ambitieuse cour;
Qu'il vienne dans ces bois, borné de son amour,
(A ses jeunes désirs son âme abandonnée,)
Se faire une innocente et libre destinée.

Aminte, arrête un peu, vois sur ce vieux cormier
Le baiser amoureux du sauvage ramier,
Les caresses qu'il fait à sa compagne aimée,
Qui d'un même désir se fait voir animée :
Peut-on, considérant leur innocent souci,
Ne pas dire en soi-même : Heureux qui vit ainsi!

Sur ce vert alizier vois ces deux tourterelles,
Se chercher, s'approcher et trémousser des ailes.
Si l'une des deux fuit, soudain l'autre suivra;
Et tant qu'elles vivront ce plaisir durera.

Aminte, approche-toi de ce plaisant bocage;
Entends de ces oiseaux l'agréable ramage :
Ce qu'ils chantent la nuit, ce qu'ils chantent le jour,
Aminte, tout cela ne parle que d'amour.
Chantez, petits oiseaux; nul danger, nulle crainte
N'interrompe jamais votre amoureuse plainte.
Chantez, petits oiseaux, et puissé-je toujours
Avecque vous chanter mes fidèles amours!

OLYMPE.

A MADAME DE MONTGLAT.

—

L'Amoureux Eurylas, absent de Timarète,
Exprimait par les sons de sa douce musette
Combien l'ennui mortel d'un triste éloignement
Presse le tendre cœur d'un véritable amant,
Quand le beau Lisidor, fameux aux bords de Seine,
Vint chanter avec lui son amoureuse peine.
Son mal n'était pas moindre, et l'on en peut juger :
Il aimait une nymphe, et n'était qu'un berger.
Esclave malheureux d'un désir téméraire,
A la divine Olympe il s'efforçoit de plaire;
Hélas! c'étoit en vain; et l'aimer et la voir
Fut son plus haut penser et son plus doux espoir.
Tous deux amis parfaits, assis aux bords de Loire,
Sans contester du chant la frivole victoire,
Contestoient seulement de leurs vives douleurs :
Adorable Montglat, jugez de leurs malheurs.
Vos charmes ont causé d'aussi cruelles peines.
Vous, dont la voix s'égale au doux chant des Sirènes,
Et dont l'aimable esprit, juge des plus beaux airs,
N'a jamais dédaigné mes rustiques concerts,
Écoutez d'Eurylas la champêtre musette,
Et du beau Lisidor la douce chansonnette.
Sans art, ces deux bergers se plaignoient tour à tour :
L'art ne se trouve point avec beaucoup d'amour.

EURYLAS.

Timarète s'en est allée;
L'ingrate, méprisant mes soupirs et mes pleurs,
Laisse mon âme désolée
A la merci de mes douleurs.
Je n'espérai jamais qu'un jour elle eût envie
De finir de mes maux le pitoyable cours;
Mais je l'aimais plus que ma vie,
Et je la voyais tous les jours.

LISIDOR.

Lieux sauvages et solitaires,
De mes tristes ennuis les seuls dépositaires,
Antres affreux, noires forêts,
Qui voyez de mes maux l'extrême violence,
Gardez toujours pour moi ce tranquille silence :
Promettez-moi, rochers, d'être discrets,
Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et vous dire qu'Olympe a mon âme asservie,
Olympe, reine de ces lieux,
Digne objet de l'amour des plus grands de nos dieux.

EURYLAS.

Ah! que, pour me résoudre à cette triste absence,
Mon cœur se fait de violence!
Que je prévois pour lui de funestes langueurs!
Que ce cruel départ me va coûter de larmes!
Et que j'aurai besoin, dans ces tristes alarmes,
Du souvenir de ses rigueurs,
Pour résister à celui de ses charmes!

LISIDOR.

Ne craignez point, beauté, qui pouvez tout charmer,
D'entendre le mal qui me touche.
Je n'aurai point ouvert la bouche
Que le trépas ne la vienne fermer :
S'il arrive enfin que mon âme,

Au gré d'un insensé désir,
Accorde un soupir à ma flamme,
Ce ne sera que mon dernier soupir :
Et je ne sais si, dans mon mal extrême,
Je pourrai seulement prononcer : *Je vous aime.*

EURYLAS.

Qu'en ses plus beaux habits l'Aurore au teint vermeil
Annonce à l'univers le retour du soleil,
Et que devant son char ses légères suivantes
Ouvrent de l'orient les portes éclatantes :
Depuis que ma bergère a quitté ces beaux lieux,
Le ciel n'a plus ni jour ni clarté pour mes yeux.

LISIDOR.

Que la nuit couvrant tout de ses plus sombres voiles,
Cache même à nos yeux les plus claires étoiles,
Olympe d'un regard, comme au jour le plus clair,
Illumine la terre et fait resplendir l'air.

EURYLAS.

Belle jeunesse de l'année,
Pour moi, sans ma bergère, est ta beauté fanée :
Son triste éloignement, source de mes douleurs,
Efface de ces prés les plus vives couleurs.

LISIDOR.

Un gai zéphyre nous caresse,
Tout nous charme, tout plaît, et tout rit dans ces lieux:
Berger, tu crois que l'hiver cesse,
C'est le moindre effet des beaux yeux
De ma belle maîtresse.

EURYLAS.

Ma divine bergère au moins sait mes malheurs,
Et, sans me voir, elle peut voir mes pleurs.
Car mon cœur, qui toujours avec elle demeure,
Lui peut conter mon martyre à toute heure.

LISIDOR.

Je ne puis m'empêcher de voir
Ces beaux yeux qui causent ma peine :
Hélas ! je ne sais qui m'y mène,
Mais je n'en reviens point qu'avec le désespoir.

EURYLAS.

Un jour, assis aux bords d'une onde claire et nette,
Où faisoit un bouquet l'aimable Timarète,
Jaloux des fleurs qu'on lui voyoit tenir,
Pourquoi, dis-je, comme Narcisse,
Par quelque effet de ton caprice,
Ne puis-je, Amour, une fleur devenir,
Quoique pourtant, aimer autant que j'aime,
Ce ne soit point s'aimer soi-même ?
Lorsqu'en ces lieux arriveroit
Cette jeune merveille,
De sa divine main elle me cueilleroit,
Et me cueillant, elle me baiseroit,
De sa bouche vermeille,
Et sur son sein peut-être, après ce doux baiser,
Elle me feroit reposer.

LISIDOR.

Ce jour vraiment fatal à ma nymphe si belle,
Que pensant sur un cerf son javelot lancer
Ce fer guidé par la parque cruelle
De Mélampe, son chien fidèle,
D'un coup mortel voit le beau corps percer
Et tout son sang verser
Aux yeux de sa chère maîtresse,
Qui pâmoit de tristesse :
Ah ! Mélampe, dis-je à l'instant
D'un ton faible et craintif, mais qu'Olympe pourtant
Put assez bien entendre,
Et trouver doux et tendre ;
Ah ! Mélampe, il est vrai que ta mort fait pitié ;
Mais tu meurs de ta nymphe ayant eu l'amitié :
Il est vrai qu'en ton sort toute misère abonde ;
Mais il sera pleuré des plus beaux yeux du monde :
Et j'en sais qui mourront d'un semblable trépas,
Et plus cruel encor, qui ne le seront pas.

J'écoutois leurs chansons, couché sur la fougère :
Qu'eussé-je fait alors, absent de ma bergère ?
Plus triste qu'Eurylas, hélas ! peut-être encor
Amant plus insensé que le beau Lisidor.
Dès ce jour, d'Eurylas je prisai la musette,
J'aimai de Lisidor la douce chansonnette.

MADAME DESHOULIÈRES*.

PRÉFACE.

1687.

Loin de remplir ici d'ennuyeux compliments,
 Un inutile et long prélude,
 Sans crainte, sans inquiétude,
 Je livre mes amusements
 A la critique la plus rude.
 Cette espèce de fermeté
 Ne vient point de la vanité
Que m'auroient pu donner les plus fameux suffrages;
De plus justes raisons font ma tranquillité.
Du temps qui détruit tout je crains peu les outrages :
Le grand nom de Louis, mêlé dans mes ouvrages,
Les conduira sans doute à l'immortalité.

ÉPÎTRE A M. MASCARON,

ÉVÊQUE DE TULLE, ET DEPUIS D'AGEN.

1672.

Des bords du fameux Lignon
Le moyen de vous écrire?
L'air de ce pays inspire
Je ne sais quoi de fripon
Qui n'est pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon
Pour la précieuse Astrée,
L'âme de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon,
Amour résolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.
Depuis que j'y suis entrée,
J'ai déjà changé de ton.
Je ne me meurs pas encore;
Mais, entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiète langueur
Qui me force à voir l'aurore :
J'ai partout l'esprit rêveur;
Un noir chagrin me dévore.
Un tel changement d'humeur
Me fait trembler pour mon cœur.
S'il alloit devenir tendre,
S'il sentoit la moindre ardeur,
Il seroit bientôt en cendre.
Hélas! loin de badiner,
Loin d'être fourbe et volage,
Comme veut le bel usage,
Il iroit s'abandonner,
En jeune cœur qui se pique
De sentiment héroïque,
A ces beaux engagements
Qu'on trouve dans les romans.
Oui, malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ah! que de fâcheuses nuits!
Que de soupçons! que d'alarmes!
Que de chagrins! que d'ennuis!
Que de soupirs! que de larmes!
Il vaut mieux, si je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du beau séjour où je suis.
Sans consulter davantage,
Quittons ce fatal rivage;
Mais quittons-le sans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur sert de victime
Aux vengeances de l'Amour.
Ici tout ce qui respire
Se plaint, languit et soupire.
Dans les forêts les oiseaux,
Dans les plaines le zéphyre,
Les bergers sous les ormeaux,
Les Naïades dans les eaux,
Tout sent l'amoureux martyre;

---

* Mme DESHOULIÈRES (Antoinette du Ligier de La Garde) naquit à Paris, en 1638, de Melchior du Ligier, seigneur de La Garde, chevalier de l'ordre du roi, et de Claudine Gaultier.

La nature avait pris plaisir à rassembler en mademoiselle de La Garde les agrémens du corps et de l'esprit. Avide de s'instruire, elle forma très jeune la résolution d'étudier le latin, l'italien et l'espagnol, et, dans la suite, les auteurs les plus estimés de ces trois langues lui devinrent familiers. Son inclination pour la poésie se montra d'abord au plaisir qu'elle prenait à la lecture des vers. Ce fut d'Hesnault qui lui fit apercevoir les talens qu'elle avait pour y réussir elle-même. Ses parens la marièrent, en 1651, à Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur des Houlières, gentilhomme de Poitou. Elle mourut à Paris, le 17 février 1694, et fut inhumée, le 19 du même mois, dans l'église de Saint-Roch. Ses ouvrages peuvent être cités comme un modèle de la poésie facile. Son siècle, par pure galanterie sans doute, l'avait surnommée la dixième Muse et la Calliope française. Mme Deshoulières s'est essayée dans un genre qu'aurait dû lui interdire la nature de son talent; heureusement qu'un succès obtenu au théâtre ne l'a pas abusée au point de lui faire suivre long-temps une carrière dans laquelle elle eût infailliblement compromis la réputation qu'elle s'était acquise dans un genre beaucoup plus modeste.

Et tout sert, en nous parlant
Contre l'austère sagesse
A mettre en goût de tendresse
Le cœur le plus indolent.
Vous dont l'âme indifférente
Ne connoît aucun souci,
Pour l'avoir toujours contente
Profitez de tout ceci;
Et, quelque espoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

RONDEAU.

Taisez-vous, tendres mouvements,
Laissez-moi pour quelques moments;
Tout mon cœur ne sauroit suffire
Aux transports que l'amour m'inspire
Pour le plus parfait des amants.

A quoi servent ces sentiments?
Dans mes plus doux emportements
Ma raison vient toujours me dire:
Taisez-vous.

La cruelle, depuis deux ans....
Mais! hélas! quels redoublements
Sens-je à mon amoureux martyre?
Mon berger paroît, il soupire;
Le voici: vains raisonnements
Taisez-vous.

A Mlle DE LA CHARCE,
POUR LA FONTAINE DE VAUCLUSE.
1672.

Quand vous me pressez de chanter
Pour une fontaine fameuse
Vous avez oublié que je suis paresseuse;
Qu'un simple madrigal pourroit m'épouvanter;
Qu'entre une santé languissante
Et d'illustres amis par le sort outragés
Mes soins sont toujours partagés.
Par plus d'une raison, devenez moins pressante,
Daphné, vous ne savez à quoi vous m'engagez.

Peut-être croyez-vous que, toujours insensible,
Je décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aspect est terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verts,
Une source orgueilleuse et pure,
Dont l'eau, sur cent rochers divers,
D'une mousse verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondissant sur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les rustiques concerts?

De ce fameux désert la beauté surprenante,
Que la nature seule a pris soin de former,
Amusoit autrefois mon âme indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle su charmer!
Cet heureux temps n'est plus: languissante, attendrie,
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du soin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertissement.
Je passe tout le jour dans une rêverie
Qu'on dit qui m'empoisonnera.
A tout autre plaisir mon esprit se refuse;
Et si vous me forcez à parler de Vaucluse,
Mon cœur tout seul en parlera.

Je laisserai conter de sa source inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, son retour, et la vaste étendue
Qu'arrose son cours furieux.
Je suivrai le penchant de mon âme enflammée:
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Aussi bien de Vaucluse ils font encor la gloire:
Le temps qui détruit tout respecte leurs plaisirs;
Les ruisseaux, les rochers, les oiseaux, les zéphyrs,
Font tous les jours leur tendre histoire.
Oui, cette vive source, en roulant sur ces bords,
Semble nous raconter les tourments, les transports
Que Pétrarque sentoit pour la divine Laure.
Il exprima si bien sa peine, son ardeur,
Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond où, sans autres témoins
Que la naïade et le zéphyre,
Laure sut, par de tendres soins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre,
Dans cet antre où l'amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique,
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il alarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque mortelle:

Ce fertile vallon, dont on a tant vanté
La solitude et la beauté,
Voit mille fois le jour, dans la saison nouvelle,
Les rossignols, les serins, les pinsons,
Répéter sous son vert ombrage
Je ne sais quel doux badinage
Dont ces heureux amants leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encor se lire;
L'un avec l'autre est confondu;
Et l'âme à peine peut suffire
Aux tendres mouvements que leur mélange inspire.
Quel charme est ici répandu!
A nous faire imiter ces amants tout conspire.
Par les soins de l'amour leurs soupirs conservés
Enflamment l'air qu'on y respire,
Et les cœurs qui se sont sauvés
De son impitoyable empire,
A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle
Ne peut m'occuper un moment.
Les restes précieux d'une flamme si belle
Font de mon jeune cœur le seul amusement.
Ah! qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure!
Et qu'à parler sincèrement
Il seroit doux d'aimer, si l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de son illustre amant!

LES MOUTONS.

IDYLLE.

1674.

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans souci, sans alarmes:
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature:
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède:
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissants,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence:
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels;
Par eux plus d'un remords nous ronge;
Nous voulons les rendre éternels;
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide:
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

IMITATION
DE LA PREMIÈRE ODE D'HORACE.

A M. COLBERT, MINISTRE D'ÉTAT ET CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL DES FINANCES.

1675.

Illustre protecteur des filles de Mémoire,
Ministre vigilant, dont les soins précieux
De l'auguste Louis éternisent la gloire;
Colbert, dont les travaux, des ans victorieux,
De miracles divers enrichiront l'histoire;
Vous, par qui l'on voit à la fois
Les beaux arts rétablis, le commerce, les lois;
Vous, dont la sage prévoyance,
Au milieu de la guerre, entretient l'abondance
Dans les vastes états du plus vaillant des rois;
Pour connoître des cœurs quelle est la différence,
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

Couvert d'une noble poussière,
On voit un jeune audacieux,

Triomphant d'une cour entière,
D'un superbe tournoi sortir victorieux.
Par les louanges qu'on lui donne,
Il se croit au-dessus des plus fameux guerriers;
Et le laurier qui le couronne
Est à son gré le plus beau des lauriers.

L'espoir de parvenir aux dignités suprêmes
Rend esclave de la faveur.
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur;
Son repos, et ses amis mêmes,
Sont des biens qu'il immole au soin de sa grandeur.

En cultivant les champs, le laboureur avare
D'une riche moisson flatte tous ses désirs:
Les autres passions, où la raison s'égare,
N'excitent dans son cœur ni douleur ni plaisirs.

A peine échappé du naufrage,
Le nocher hasardeux remonte sur la mer.
Durant les périls de l'orage,
Effrayé de se voir en proie au flot amer,
Il regrette l'heureux rivage:
Mais dès lors que de son trident
Neptune a par trois fois frappé l'onde irritée,
On voit le pilote imprudent,
Sans aucun souvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'espoir dont son âme est flattée,
S'exposer comme auparavant.

Gouverne qui voudra cet immense univers;
Tout est indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verts,
Le buveur, dégagé de mille soins divers,
Au culte de Bacchus sans réserve s'applique;
Et, bravant du bon sens le pouvoir tyrannique,
Il met sa raison dans les fers.

Les affreux et sanglants combats
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux mères,
Pour les guerriers ont des appas;
Et la gloire et l'honneur, ces fatales chimères,
Leur font avec plaisir affronter le trépas.

Pour les sombres forêts le diligent chasseur
De Mars et de l'Amour néglige les conquêtes:
Il met le suprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes.
Soit que l'astre des cieux, dans son rapide tour,
Répande aux mortels sa lumière,
Soit que l'inégale courrière
Répare la perte du jour,
Jamais son âme forcenée
D'un tranquille sommeil ne goûte les douceurs;
La poursuite d'un cerf lui fait de l'hyménée
Mépriser toutes les faveurs.

Colbert, il seroit impossible
De compter des humains les caprices divers.
Pour moi, de qui le cœur ne s'est trouvé sensible
Qu'à l'innocent plaisir de bien faire des vers,
Seule aux bords des ruisseaux je chante sur ma lyre
Ou le dieu des guerriers ou le dieu des amants,
Et ne changerois pas pour le plus vaste empire
Ces doux amusements.

Pleine du beau feu qui m'anime,
Avant qu'un autre hiver ramène les glaçons,
Je chanterai Louis, sage, actif, magnanime,
Et vainqueur malgré les saisons.
Colbert, si vous daignez m'entendre,
Si pour quelques moments mes chants peuvent suspendre
Les chagrins que traîne après soi
Cette profonde politique
Où le bien de l'état sans cesse vous applique,
Quel sort plus glorieux pour moi?

LES PLEURS.

IDYLLE.

1677.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence et finit vos destins;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah! consolez-vous-en, jonquilles, tubéreuses,
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisants ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le printemps fait naître entre Zéphyre et vous.
Jamais trop de délicatesse
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaisirs.
Que pour d'autres que vous il pousse des soupirs;
Que loin de vous il folâtre sans cesse;
Vous ne ressentez point la mortelle tristesse
Qui dévore les tendres cœurs,
Lorsque, pleins d'une ardeur extrême,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empressement, ou s'engager ailleurs.
Pour plaire, vous n'avez seulement qu'à paroître;
Plus heureuses que nous, ce n'est que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuses que nous, vous mourez pour renaître
Tristes réflexions! inutiles souhaits!
Quand une fois nous cessons d'être,

Aimables fleurs, c'est pour jamais.
Un redoutable instant nous détruit sans réserve;
On ne voit au-delà qu'un obscur avenir :
A peine de nos noms un léger souvenir
Parmi les hommes se conserve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tirés la nature,
Dans cette affreuse nuit qui confond le héros
Avec le lâche et le parjure,
Et dont les fiers destins, par de cruelles lois,
Ne laissent sortir qu'une fois.
Mais, hélas! pour vouloir revivre,
La vie est-elle un bien si doux?
Quand nous l'aimons tant, songeons-nous
De combien de chagrins sa perte nous délivre?
Elle n'est qu'un amas de craintes, de douleurs,
De travaux, de soucis, de peines;
Pour qui connoît les misères humaines,
Mourir n'est pas le plus grand des malheurs.
Cependant, agréables fleurs,
Par des liens honteux attachés à la vie,
Elle fait seule tous nos soins;
Et nous ne vous portons envie
Que par où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX.

IDYLLE.

1678.

L'air n'est plus obscurci par des brouillards épais;
Les prés font éclater les couleurs les plus vives;
Et dans leurs humides palais
L'hiver ne retient plus les naïades captives.
Les bergers, accordant leur musette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naissante;
Les troupeaux ne sont plus sous leurs rustiques toits.
Mille et mille oiseaux à la fois,
Ranimant leur voix languissante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois :
Où brilloient les glaçons on voit naître les roses.
Quel dieu chasse l'horreur qui régnoit dans ces lieux?
Quel dieu les embellit? Le plus petit des dieux
Fait seul tant de métamorphoses;
Il fournit au printemps tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choses;
Il est l'âme de l'univers;
Comme il triomphe des hivers
Qui désolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence est pour les cœurs
Ce que l'hiver est pour la terre.
Que nous servent, hélas! de si douces leçons?
Tous les ans la nature en vain les renouvelle;
Loin de la croire, à peine nous naissons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle.
Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats, esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premières lois.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il? vous passez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertus, ni défauts :
Vous paroissez toujours sous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vu les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincère langage,
Il n'est de liberté, que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austère bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahisons la nature en courroux
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons les vergers et la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter.
Cette crainte nous est commune;
Sur notre liberté chacun veut attenter :
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre :
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.

STANCES.

Hé! que te sert, Amour, de me lancer des traits?
N'ai-je pas reconnu ta fatale puissance?
Ne te souvient-il plus des maux que tu m'as faits?
Laisse-moi dans l'indifférence,
A l'ombre des ormeaux, vivre et mourir en paix.

Souvent, dans nos plaines fleuries,
Je mêle, avec plaisir, mes soupirs à mes pleurs.
Le chant des rossignols, les déserts enchanteurs,
Le murmure des eaux, et l'émail des prairies,
Mon chien sensible à mes douleurs,
Mes troupeaux languissants, ces guirlandes de fleurs,
Que le temps, mes soupirs et mes pleurs ont flétries,
Don cher et précieux du plus beau des pasteurs,
Tout nourrit avec soin mes tendres rêveries.

Éloigne-toi, cruel, de ces lieux fortunés ;
La paix y règne en ton absence :
Ne trouble plus, par ta présence,
Les funestes plaisirs qui me sont destinés.
Rassemble en d'autres lieux tes attraits et tes charmes ;
Mon cœur ne sera point jaloux ;
Non, je n'envirai point ces secrètes alarmes
Dont tu rends, quand tu veux, le souvenir si doux.
Mon chien et mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteste les dieux, je n'aimerai que vous.

ÉLÉGIE.

1679.

Généreux Licidas, ami sage et fidèle,
Dont l'esprit est si fort, de qui l'âme est si belle,
Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas,
Ah ! qu'il vous est aisé de dire : N'aimez pas.
Quand on connoît l'amour, ses caprices, ses peines,
Quand on sait, comme vous, ce que pèsent ses chaînes,
Sage par ses malheurs, on méprise aisément
Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.
Mais quand on n'a pas fait la triste expérience
Des jalouses fureurs, des dépits, de l'absence ;
Que pour faire sentir ses redoutables feux
Il ne paroît suivi que des ris et des jeux,
Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême !
Que de soins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime !
Je sais ce qu'il en coûte ; et peut-être jamais
L'Amour n'a contre un cœur émoussé tant de traits.
Insensible au plaisir, insensible à la gloire
Que promet le succès d'une illustre victoire,
Je ne suis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour de fausses douceurs :
Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne sait comme on soupire.
Il l'ignore, berger ; mais ne présumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas.
Ce cœur que le ciel fit délicat et sincère
N'aimeroit que trop bien si je le laissois faire :
Mais, grâce aux immortels, une heureuse fierté
Sur un si doux penchant l'a toujours emporté.
Sans cesse je me dis qu'une forte tendresse
Est, malgré tous nos soins, l'écueil de la sagesse.
Je fuis tout ce qui plaît, et je sais m'alarmer
Dès que quelqu'un paroît, propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'estime ;
Et je crains l'amitié, bien qu'elle soit sans crime.
Pour sauver ma vertu de tant d'égarements,
Je ne veux point d'amis qui puissent être amants.
Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,
Je cherche leurs défauts, j'impose à leur mérite ;
Rien pour les ménager ne me paroît permis ;
Et dans tous mes amants je vois mes ennemis.
A l'abri d'une longue et sûre indifférence,
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne pense ;
L'esprit libre de soins, et l'âme sans amour,
Dans le sacré vallon je passe tout le jour :
J'y cueille avec plaisir cent et cent fleurs nouvelles
Qui braveront du temps les atteintes cruelles ;
Et, pour suivre un penchant que j'ai reçu des cieux,
Je consacre ces fleurs au plus jeune des dieux.
Par un juste retour on dit qu'il sait répandre
Sur tout ce que j'écris un air galant et tendre.
Il n'ose aller plus loin ; et, sur la foi d'autrui,
Tantôt je chante pour et tantôt contre lui.
Heureuse, si les maux dont je feins d'être atteinte
Pour mon timide cœur sont toujours une feinte !

CHANSON.

Du charmant berger que j'adore
Un sort cruel menace les beaux jours.
Ruisseaux, vous le savez, et vous coulez toujours !
Rossignols, vous chantez encore !
Vous, les seuls confidents de nos tendres amours,
Ruisseaux, arrêtez votre cours.
Du charmant berger que j'adore
Un sort cruel menace les beaux jours.

AIR.

Aimables habitants de ce naissant feuillage
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours,
Rossignols dont le doux ramage
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant est tendre !
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer ?
Mais, hélas ! n'est-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer ?

IRIS.

ÉGLOGUE.

1680.

La terre fatiguée, impuissante, inutile,
Préparoit à l'hiver un triomphe facile ;
Le soleil sans éclat précipitant son cours
Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours ;
Quand la bergère Iris, de mille appas ornée,

Et, malgré tant d'appas, amante infortunée,
Regardant les buissons à demi dépouillés :
Vous que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'automne en courroux ressentez les outrages;
Tombez, feuilles, tombez, vous dont les noirs ombrages
Des plaisirs de Tircis faisoient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me suis asservie;
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois;
Ici j'ai soupiré pour la première fois :
Mais, tandis que pour lui je craignois mes foiblesses,
Il appeloit son chien, l'accabloit de caresses;
Du désordre où j'étois, loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant,
Ce que fait le soleil des brouillards qu'il attire :
N'avoit-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point souffert!
L'absence, la raison, l'orgueil, rien ne me sert.
J'ai de nos vieux pasteurs consulté le plus sage;
J'ai mis tous ses conseils vainement en usage;
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les dieux;
J'ai sur d'autres bergers souvent tourné les yeux :
Mais, ni le jeune Atys, ni le tendre Philène,
Les délices, l'honneur des rives de la Seine,
Dont le front fut cent fois de myrtes couronné,
Savants en l'art de vaincre un courage obstiné,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconstante,
N'ont pu rompre un moment le charme qui m'enchante.
Encor serois-je heureuse en ce honteux lien,
Si, ne pouvant m'aimer, mon berger n'aimoit rien.
Mais il aime à mes yeux une beauté commune;
A posséder son cœur il borne sa fortune :
C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux;
Pour elle seulement résonnent ses pipeaux;
Et, loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle,
Sa tendresse en reprend une force nouvelle.

Bocages, de leurs feux uniques confidents,
Bocages que je hais, vous savez si je mens.
Depuis que les beaux jours à moi seule funestes,
D'un long et triste hiver eurent chassé les restes,
Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés,
Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés!
Que n'y reprochiez-vous a l'ingrat que j'adore
Que malgré ses froideurs, hélas! je l'aime encore?
Que ne lui peigniez-vous ces mouvements confus,
Ces tourments, ces transports que vous avez tant vus?
Que ne lui disiez-vous, pour tenter sa tendresse,
Que je sais mieux aimer que lui, que sa maîtresse?
Mais ma raison s'égare : ah! quels soins, quels secours
Dois-je attendre de vous, qui servez leurs amours?
Les dieux à mes malheurs seront plus secourables.
L'hiver aura pour moi des rigueurs favorables.
Il approche et déjà les fougueux aquilons
Par leur souffle glacé désolent nos vallons.
La neige qui bientôt couvrira la prairie,
Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie;
Et l'on ne verra plus sous votre ombrage assis
Ni l'heureuse Daphné ni l'amoureux Tircis.

Mais, hélas! quel espoir me flatte et me console?
Avec rapidité le temps fuit et s'envole;
Et bientôt le printemps, à mon âme odieux,
Ramènera Tircis et Daphné dans ces lieux.
Feuilles, vous reviendrez, vous rendrez ces bois sombres;
Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres;
Et mes vives douleurs, et mes transports jaloux,
Pour mon ingrat amant renaîtront avec vous.

RONDEAU

A M. L'ABBÉ ***,

QUI LUI AVOIT ÉCRIT QU'IL N'Y AVOIT RIEN DE SI TRISTE QU'UNE EXTRÊME SAGESSE.

Fleur de vingt ans tient lieu de toute chose :
Si sort vouloit, lui qui de tout dispose,
Pour vos péchés un peu me rajeunir,
Prélat futur, je saurois vous punir
De tous les maux où votre avis m'expose.

Point ne craignez telle métamorphose;
Trop bien savez que, quoi qu'on se propose,
On tâche en vain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel sérieux! diroit-on pas qu'on n'ose
Rire avec vous! En vain votre air impose;
Nous savons bien à quoi nous en tenir.
Tout en disant : Dieu veuille vous bénir!
Vous cueilleriez, beau sire, à porte close,
Fleur de vingt ans.

L'HIVER.

IDYLLE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

—

L'hiver, suivi des vents, des frimas, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix;
Il a déjà ravi, par de cruels outrages,
Ce que la terre avoit d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit:
Le temps fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre, nous gardons
Jusques au milieu de l'automne
Quelques-uns des appas que le printemps nous donne:
L'hiver vient-il, nous les perdons;
Pouvoirs, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne.
On se déguise en vain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous ce que font les autans irrités,
Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots,
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais, nous avons beau voir détruire par le temps
La plus forte santé, les plus vifs agréments,
Nous conservons toujours nos premières foiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promesses;
L'avare, en expirant, regrette moins le jour
Que ses inutiles richesses;
Et qui jeune a donné tout son temps à l'amour,
Un pied dans le tombeau veut encor des maîtresses.
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut savoir donner un frein à ses désirs.
Mieux qu'un autre, sage Timandre,
De cet illustre effort vous connoissez le prix;
Vous, en qui la nature a joint une âme tendre
Avec un des plus beaux esprits;
Vous, qui, dans la saison des grâces et des ris,
Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre;
Et qui, par effort de raison,
Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,
Avant que l'arrière-saison
Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

IDYLLE

SUR LA NAISSANCE DE LOUIS, DUC DE BOURGOGNE, PETIT-FILS DE LOUIS XIV.

1682.

L'amour, pressé d'une douleur amère,
Éteint son flambeau, rompt ses traits,
Et par le Styx jure à sa mère
Qu'il ne s'apaisera jamais.
Tout se ressent de sa colère
Déjà les oiseaux dans les bois
Ne font plus entendre leurs voix,
Et déjà le berger néglige sa bergère.
Ce matin les Jeux et les Ris,
De l'Amour les seuls favoris,
M'ont découvert ce qui le désespère:
Voici ce qu'ils m'ont appris.

Un divin enfant vient de naître,
M'ont-ils dit, à qui les mortels
Avec empressement élèvent des autels,
Et pour qui sans regret nous quittons notre maître.
Si l'Amour est jaloux des honneurs qu'on lui rend,
Il l'est encor plus de ses charmes.
En vain, pour essuyer ses larmes,
Vénus sur ses genoux le prend,
Lui fait honte de ses foiblesses;
Et quand, par de tendres caresses,
Elle croit l'avoir adouci,
D'un ton plus ferme elle lui parle ainsi:
Vous avez fourni de matière
Au malheur dont vous vous plaignez;
L'aimable enfant que vous craignez
Sans vous n'eût point vu la lumière.
Mais consolez-vous-en; lui qui vous rend jaloux,
Un jour, soumis à votre empire,
Quoi que la gloire en puisse dire,
Fera de vos plaisirs son bonheur le plus doux.
Reprenez donc votre arc. Quoi! mon fils, seriez-vous
Aux ordres des destins rebelle?
Songez que vous devez vos soins à l'univers;
Que par vous tout se renouvelle;
Que dans le vaste sein des mers,
Que sur la terre et dans les airs,
La nature à son aide en tout temps vous appelle.
Ah! s'écria l'Amour, je veux me venger d'elle;
Contre elle avec raison je me sens animé;
Avec de trop grands soins cette ingrate a formé

Cet enfant, ce rival de ma gloire immortelle.
Concevez-vous quelle est ma douleur, mon effroi?
Il est déjà beau comme moi.
Mais, jusqu'où les mortels portent-ils l'insolence!
Sans respecter mon pouvoir ni mon rang,
On ose comparer son sang avec mon sang;
On fait plus, sur le mien il a la préférence;
On ne craint point pour lui la céleste vengeance;
Il a dans son aïeul un trop puissant appui:
Quel dieu pour la valeur, quel dieu pour la prudence
Pourroit avec Louis disputer aujourd'hui?
Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France,
On n'a plus adoré que lui.
De l'univers il règle la fortune;
Par un prodige, il est tout à la fois
Mars, Apollon, Jupiter et Neptune:
Ses bontés, ses soins, ses exploits,
Font la félicité commune.
Au-delà de lui-même il porte son bonheur;
A son auguste fils lui-même sert de guide;
On voit ce fils brûler d'une héroïque ardeur,
Et, de gloire en tout temps avide,
Dans le sein même de la paix,
Aux frivoles plaisirs ne s'arrêter jamais.
Il se plaît à la chasse, image de la guerre;
Il se plaît à dompter d'indomptables chevaux,
En attendant le jour qu'armé de son tonnerre
Louis, en triomphant du reste de la terre,
Fournisse à sa valeur de plus nobles travaux.
Bien que de la beauté vous soyez la déesse,
Vous ne lui causeriez ni transports ni désirs.
Heureux et digne époux d'une jeune princesse
Qui mérite tous ses soupirs,
Il ne daigne tourner ses regards sur les autres.
A ces charmes aussi quels charmes sont égaux?
Elle a les yeux aussi doux que les vôtres
Et n'a pas un de vos défauts.
Vénus alors rougit de honte,
Et lançant sur son fils des regards enflammés.
Quoi donc! dit-elle, à votre compte
Une mortelle me surmonte!
Eh bien, l'illustre enfant dont vous vous alarmez
Près de moi tiendra votre place,
Je veux (et le destin ne m'en dédira pas)
Que, quoi qu'il dise ou quoi qu'il fasse,
On y trouve toujours une nouvelle grâce;
Toutes vont par mon ordre accompagner ses pas.
L'Amour tremble à cette menace:
Il veut flatter Vénus; mais Vénus à ces mots
Se jette dans son char, et vole vers Paphos.
Dans son cœur la colère à la honte s'assemble.
Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courroux;
Et, comme le chagrin et nous
Ne pouvons demeurer ensemble,
Nous avons résolu d'abandonner l'Amour
Pour venir faire notre cour
Au beau prince qui lui ressemble.
Voilà ce que les Ris et les Jeux m'ont conté.
Ce prince est si charmant qu'on les en peut bien croire.
L'Amour est aujourd'hui jaloux de sa beauté;
Un jour viendra que Mars le sera de sa gloire.
Puisse-t-il, toujours grand, être toujours heureux!
Puisse le juste ciel accorder à nos vœux
Pour lui de nombreuses années!
Qu'il passe des héros les exploits inouïs!
Et qu'un jour, s'il se peut, ses grandes destinées
Égalent celles de Louis!

BALLADE.

A M. DE POINTY,

COMMANDANT UNE GALIOTE NOMMÉE *la Cruelle*, AU BOMBARDEMENT D'ALGER.

1683.

Preux chevalier, sage et de bon aloi,
Déjà savions par dame Renommée,
A qui tes faits donnent assez d'emploi,
Que, dans ta nef loin d'être clos et coi,
Quand sur Alger tomboit bombe enflammée,
Le fin premier affrontant le danger,
Sur *la Cruelle* as bien fait telle rage,
Que pêle-mêle Africain, étranger,
Mosquée et tours, gisent sur le rivage.

Dans ton récit, gaie et fière, je voi
Notre jeunesse, à vaincre accoutumée,
Aller au feu. Pourtant, comme je croi,
A telle fête on n'est pas sans effroi;
Belle elle étoit, et tu l'as bien chômée.
Du Quesne, habile en l'art de naviger,
Sage en conseils, fameux par son courage,
Dit que par toi, chez le More léger,
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

De cette gent sans honneur et sans foi
Par cet exploit l'audace est réprimée.
Pour la réduire à suivre notre loi,
Besoin sera d'apôtres comme toi:
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.
On te verra sans doute ravager,
Dans autre année, autre infidèle plage,
Dont on dira, comme on le dit d'Alger:
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

ENVOI.

Peuple d'Alger, franchement dites-moi,

De Charles-Quint qui mit en désarroi
Votre valeur aussi bien que l'orage,
Ou de Louis qui sait vous corriger,
Quel est plus grand, plus vaillant et plus sage?
Bien mieux que nous vous en pouvez juger :
Mosquée et tours gisent sur le rivage.

STANCES.

Agréables transports qu'un tendre amour inspire,
Désirs impatients, qu'êtes-vous devenus?
Dans le cœur du berger pour qui le mien soupire
Je vous cherche, je vous désire,
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival est absent, et la nuit qui s'avance
Pour la troisième fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait profité de cette heureuse absence.
Avec si peu d'impatience,
Hélas! on n'a guère d'amour.

Il ne sent plus pour moi ce qu'on sent quand on aime;
L'infidèle a passé sous de nouvelles lois.
Il me dit bien encor que son mal est extrême;
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le disoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paisible indifférence,
Que l'amour a changée en de cuisants soucis.
Je ne reconnois plus sa fatale puissance;
Et, grâce à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer! ah! discours téméraire!
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur?
Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire:
Mais, quoi que l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur.

LE RUISSEAU.

IDYLLE.

1684.

Ruisseau, nous paroissons avoir un même sort;
D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais, hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre course et la nôtre.
Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
A votre pente naturelle;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle;
La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur;
Près de la fin de votre course,
Vous êtes plus fort et plus beau
Que vous n'êtes à votre source :
Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
Si de ces paisibles bocages
La fraîcheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne se perd pas;
Par de délicieux ombrages
Ils embellissent vos rivages;
Sur un sable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure :
Mille et mille poissons dans votre sein nourris
Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure?
Hélas! votre sort est si doux!
Taisez-vous, ruisseau, c'est à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de passions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en est pas une
Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune:
Elles déchirent nuit et jour
Les cœurs dont elles sont maîtresses.
Mais de ces fatales foiblesses
La plus à craindre, c'est l'amour.
Ses douceurs mêmes sont cruelles;
Elles font cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles :
Mais des plus forts liens le temps use les nœuds;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
Ruisseau, que vous êtes heureux!
Il n'est point parmi vous de ruisseaux infidèles.
Lorsque les ordres absolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde
Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose;
Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
Vous et lui, jusques à la mer,
Vous n'êtes qu'une même chose.
De toutes sortes d'unions
Que notre vie est éloignée!
De trahisons, d'horreurs et de dissensions,
Elle est toujours accompagnée.
Qu'avez-vous mérité, ruisseau tranquille et doux,
Pour être mieux traité que nous?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères.
C'est lui seul qui nous dit que, par un juste choix,

Le ciel mit, en formant les hommes,
Les autres êtres sous leurs lois.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
Pourquoi vous mettre à la torture?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers?
Et pourquoi renverser l'ordre de la nature
En vous forçant de jaillir dans les airs?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir?
Que ne régnons-nous sur nous-mêmes?
Mais, hélas! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux,
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux!
Mais que fais-je? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons?
Non; pour l'orgueil et pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas! on n'a plus rien à craindre:
Les vices n'ont plus de censeurs;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs;
Savoir vivre, c'est savoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
Qu'on trouve encor de la franchise:
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre nature a mise;
Aucun défaut ne s'y déguise;
Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous:
Aussi ne consulte-t-on guère
De vos tranquilles eaux le fidèle cristal;
On évite de même un ami trop sincère;
Ce déplorable goût est le goût général.
Les leçons font rougir; personne ne les souffre;
Le fourbe veut paroître homme de probité;
Enfin, dans cet horrible gouffre
De misère et de vanité,
Je me perds; et plus j'envisage
La foiblesse de l'homme et sa malignité,
Et moins de la divinité
En lui je reconnois l'image.
Courez, ruisseau, courez, fuyez-nous; reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez;
Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujétis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

BALLADE.

A caution tous amants sont sujets:
Cette maxime en ma tête est écrite;
Point n'ai de foi pour leurs tourments secrets,
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau bénite.
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits
Qu'avant qu'astuce au monde fût venue;
Mais pour d'effets, la mode en est perdue:
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets,
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amants soumis, constants, discrets,
Il est encor, la troupe en est petite:
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amants brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs et pleurs feroient passer pour grue;
Faveur est dite aussitôt qu'obtenue:
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes beautés en vain tendent filets;
Les jouvenceaux, cette engeance maudite,
Font bande à part; près des plus doux objets,
D'être indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse et s'habitue,
Don de merci seul il n'a pas en vue:
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles se débite.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets:
Quant il fut vieux, le diable fut ermite.
Mais rien chez eux à tendresse n'invite;
Par maints hivers désirs sont refroidis;
Par maux fréquents humeur devient bourrue.
Quand une fois on a tête chenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Fils de Vénus, songe à tes intérêts;
Je vois changer l'encens en camouflets:
Tout est perdu, si ce train continue.
Ramène-nous le siècle d'Amadis.
Il est honteux qu'en cour d'attraits pourvue,

Où politesse au comble est parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend!
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir long-temps avant qu'il meure;
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'accomplissement.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connois la vertu,
Des différents pays les mœurs, la politique,
La cause des frimas, de la foudre, du vent,
Des astres le pouvoir suprême;
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connois pas toi-même!

Pourquoi s'applaudir d'être belle?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien?
A l'examiner, il n'est rien
Qui cause tant de chagrin qu'elle.
Je sais que sur les cœurs ses droits sont absolus;
Que tant qu'on est belle on fait naître
Des désirs, des transports, et des soins assidus:
Mais on a peu de temps à l'être,
Et long-temps à ne l'être plus.

Que chacun parle bien de la reconnoissance!
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu la flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance:
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune:
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours;
Cependant des erreurs il est la plus commune.
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

On croit être devenu sage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaissant feuillage,
On quitte des plaisirs le dangereux usage:
On s'abuse. D'un libre choix
Un tel retour n'est point l'ouvrage;
Et ce n'est que l'orgueil dont l'homme est revêtu
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au secours de la vertu
Ce qu'on doit au secours de l'âge.

En grandeur de courage on ne se connoît guère
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs et ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie
Lorsque, de disgrâces suivie,
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux;
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle est douce à des cœurs lassés de soupirer!
Il est plus grand, plus difficile
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

Palais, nous durons moins que vous,
Quoique des éléments vous souteniez la guerre,
Et quoique du sein de la terre
Nous soyons tirés comme vous.
Frêles machines que nous sommes,
A peine passons-nous d'un siècle le milieu.
Un rien peut nous détruire; et l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes.

Homme, vante moins ta raison;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi foible que toi dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vil esclave des sens elle t'est inutile;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis tu la perds.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe

Est un dangereux aiguillon;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

—

Que l'esprit de l'homme est borné!
Quelque temps qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il soit né,
Il ne sait rien à fond, rien avec certitude:
De ténèbres pour lui tout est environné.
La lumière qui vient du savoir le plus rare
N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare;
Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
Longues erreurs qu'elle fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'est souvent qu'apprendre à douter.

—

Homme, contre la mort quoi que l'art te promette,
Il ne sauroit te secourir.
Prépare-s-y ton cœur; dis-toi : C'est une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite :
Nous ne naissons que pour mourir.

—

Lorsque la mort moissonne à la fleur de son âge,
L'homme pleinement convaincu
Que la foiblesse est son partage,
Et qui contre ses sens a mille fois vaincu,
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on soit, quand on a su bien vivre
On a toujours assez vécu.

AU R. P. BOUHOURS,

SUR SON LIVRE DE *l'Art de bien penser sur les ouvrages d'esprit.*

1687.

Dans une liste triomphante
De célèbres auteurs que votre livre chante
Je ne vois point mon nom placé.
A moi, n'est-il pas vrai? vous n'avez point pensé.
Mais aussi dans le même rôle
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensoit pas mal.
Un tel compagnon me console.

CAPRICE.

—

Vers les bords d'un ruisseau dont l'onde vive et pure
Des arbres d'alentour entretient la verdure,
Iris dont les chansons, Iris dont les appas
Ont fait voler le nom de contrée en contrée,
D'un profond ennui pénétrée,
Conduisoit lentement ses pas:
Ni le naissant émail d'une jeune prairie,
Ni le doux murmure des eaux,
Ni le tendre chant des oiseaux,
Ne dissipoit sa rêverie :
Enfin, s'écria-t-elle, Amour,
Tu ne fais plus couler mes larmes!
Je ne soupire plus, je ne sens plus d'alarmes!
Tranquillité, vous êtes de retour!
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes!
En perdant mes transports, mes craintes, mes désirs,
Hélas! que j'ai perdu de biens et de plaisirs!
Ah! le repos n'est pas aussi doux qu'on le pense;
Rien, dans ce triste état, n'occupe ni ne plaît;
On fait tout avec nonchalance :
L'amour vaut cent fois mieux, tout dangereux qu'il est.
A d'agréables maux son caprice nous livre;
On n'a point avec lui d'inutiles moments;
Tout est plaisir pour les amants.
A sa tendresse, hélas! pourquoi faut-il survivre?
Peut-on s'accoutumer à ne sentir plus rien?
Et pour les cœurs enfin le calme est-il un bien?
Non, non, reviens, Amour; chasse par ta présence
Cet ennuyeux loisir qui suit l'indifférence :
Rassemble tous tes feux pour rallumer le mien.
Hélas! tu ne viens point! vainement je t'appelle!
Que mon aventure est cruelle!
Malgré moi tu sus m'enflammer;
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me soumettre encore?
Pourquoi refuses-tu mes vœux?
Tes plaisirs ne sont point le secours que j'implore,
Je ne demande pas de ces destins heureux
Que l'on désire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes tes rigueurs je suis accoutumée.
La haine de l'ingrat qui m'avoit su charmer
Me défend de prétendre au plaisir d'être aimée;
Je ne veux que celui d'aimer.
Qu'à s'alarmer, hélas! mon esprit est facile!
Qu'est-ce qui me fait voir que mes fers sont rompus?
Qui m'a dit que je suis tranquille?
Souhaiter de l'amour, est-ce n'en avoir plus?
Que de confus transports! et quelle incertitude!
Mais mon destin n'est plus douteux,
Je vois ce beau berger, ce berger orgueilleux
Pour qui seul j'ai senti tout ce qu'a de plus rude
Un amour tendre et malheureux:
Ah! je sens renaître à sa vue
Ces tourments qui faisoient mes plus ardents souhaits.
Le trouble se répand dans mon âme éperdue;
Je te rends grâce, Amour. J'aime plus que jamais.

BILLET A M. DOUJAT.

Vous dites que l'Amour vous range sous sa loi,
Et que ce dieu se sert de moi
Pour établir chez vous son tyrannique empire,
Et pour faire changer votre volage humeur :
Tircis, si sans railler vous avez pu le dire,
Vous ne connoissez pas ce que sent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir,
Et l'on ne vous voit point avoir,
Quand vous me rencontrez, certaine impatience
De me conter quelque chose de doux.
Vous avez des rivaux sans en être jaloux;
Et vous supportez mon absence
Sans peine, sans pleurs, sans ennui.
Tircis, l'Amour n'est point de votre compétence;
Et vous prenez sa sœur pour lui.

ÉPÎTRE
A M. LE DUC DE MONTAUSIER,
SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

1688.

Le Dieu couronné de pavots
A peine ce matin m'avoit abandonnée
Qu'Apollon à mes yeux encore à demi clos
S'est fait voir de lauriers la tête environnée,
Lui que j'avois prié, depuis près d'une année,
De ne plus troubler mon repos.

Viens chanter, m'a-t-il dit, viens; il faut te résoudre
A célébrer encore de glorieux exploits.
Louis à son dauphin vient de prêter sa foudre;
Et ce jeune héros, dont tout suivra les lois,
A, pour son coup d'essai, mis Philisbourg en poudre.
Quel plus noble emploi pour ta voix ?

Apollon, à ces mots, m'a présenté sa lyre,
Dont j'ai tiré tant d'agréables sons :
Je l'ai prise; et, malgré les maux dont je soupire,
Pleine du beau feu qui m'inspire,
Je vais recommencer d'héroïques chansons.

Illustre Montausier, daigne les faire entendre
Au vainqueur à qui je les doi.
Sur elles tu sauras répandre
Un charme à qui son cœur se laissera surprendre;
Sers mon zèle et dis-lui pour moi :
La saison, la nature, et l'art, unis ensemble,
Ont fait pour Philisbourg des efforts inouïs :
Tu les a surmontés; par toi l'empire tremble;
Tu ressembleras à Louis,
Grand prince, s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.

Je m'étois attendue à tout ce que tu fais.
Le dieu des vers, dans ses oracles,
Quoi qu'on ait dit, ne ment jamais.
Lorsqu'un fils vint remplir tes plus tendres souhaits,
Apollon, par ma bouche, annonça les miracles
Que tu ferois, lorsque la paix
A ta fière valeur ne mettroit plus d'obstacles.

Tu n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.
Exposé nuit et jour au feu des ennemis,
On t'a vu mépriser en jeune téméraire
Mille et mille volantes morts;
Et l'on diroit, à te voir faire,
Que tu crois qu'en naissant on ait plongé ton corps,
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales
Qui voyent sur leurs sombres bords
Des rois et des bergers les fortunes égales.

Qu'on vient de découvrir de vertus dans ton cœur !
Et que tu fais du temps un glorieux partage !
Que ce partage cause et de joie et de peur !
Peut-on regarder, sans frayeur,
Les différents périls où ta valeur t'engage ?
Peut-on, sans t'adorer, te voir donner tes soins,
Tantôt à pourvoir aux besoins
Des guerriers que la gloire a couverts de blessures,
Et tantôt à tracer de fidèles peintures
Des grandes actions dont tes yeux sont témoins ?

Le Soleil, infortuné père
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philisbourg a senti ta colère,
Moins lumineux et moins ardent,
D'un cours précipité passe à l'autre hémisphère;
Il remplit à regret son glorieux emploi;
Tu renouvelles sa tristesse,
Lorsqu'il te voit conduire avec tant de sagesse
Les desseins dont Louis s'est reposé sur toi.

De quel œil penses-tu que l'Europe regarde
Ce que tu viens d'exécuter ?
Tant d'états qu'en deux mois ton bras vient d'ajouter
Aux états que le ciel te garde,
Lui font voir tout ce qu'on hasarde,
Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets,
Quand on irrite un roi de qui rien ne retarde
Ni les desseins ni les progrès.

Quelque loin que ta gloire aujourd'hui soit allée,

Elle fait le plaisir du plus sage des rois,
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée
Assurer le bonheur de l'empire françois.
Plus sûr de son dessein que ne fut autrefois
Le tonnant rival de Pélée,
Il ne craint point qu'un fils efface ses exploits.

Arrête une course si belle;
Aux douceurs du repos la saison te rappelle:
Mars fuit les aquilons, et cherche les zéphyrs.
Viens sécher les beaux yeux d'une auguste princesse,
Viens remplir ses plus doux désirs:
Ton ardeur pour la gloire alarme sa tendresse;
L'inquiétude et la tristesse
En ton absence ont pris la place des plaisirs.

Tu jouis, Montausier, du doux fruit de tes peines;
Ton jeune Achille est triomphant
De l'orgueil des aigles romaines:
Vainement contre lui l'empire se défend.
Philisbourg, Franckendal, Manheim, Trèves, Mayence,
Que leurs dieux n'ont pu garantir,
Font bien voir de quel sang le ciel l'a fait sortir,
Et quelle habile main cultiva dès l'enfance
La valeur du héros qui vient d'assujétir
Et du Neckre et du Rhin l'orgueilleuse puissance.

Sur nos sacrés autels on voit fumer l'encens
Pour une si grande victoire:
Tout retentit ici du doux bruit de sa gloire;
Mais rien n'est comparable aux transports que je sens.
Oui, l'amitié, l'estime et la reconnoissance
Que depuis long-temps je te doi,
Me font bien mieux sentir qu'au reste de la France
Un succès dont l'éclat rejaillit jusqu'à toi.

AIR.

L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs;
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs;
Dès qu'il commence à paroître,
Il fait cesser les froideurs;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs;
L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

A M. LE BARON DE BRETEUIL,
INTRODUCTEUR DES AMBASSADEURS.

Quand de mes intérêts vous voulez vous charger,
Songez-vous à ce que vous faites?
Contre qui le voudra j'offre ici de gager
Deux ou trois tendres chansonnettes
Que mon étoile à corriger
Vous coûteroit plus qu'à changer
Toutes les prudes en coquettes.

Ne me renvoyez point à certains cheveux gris
Sur lesquels, au retour de la célèbre ville
Qui fut le berceau de Virgile,
Se récrièrent tant Versailles et Paris,
Et qu'en homme rempli d'adresse
Vous donnez tous les jours aux mères, aux maris,
Pour garants de votre sagesse.

A quoi vous serviroit de prendre ce détour?
J'ai l'honneur de vous bien connoître.
Daphnis, affectez de paroître,
Autant qu'il vous plaira, dégoûté de l'amour:
Formé pour le sentir et pour le faire naître,
Vous m'avez bien la mine d'être
En commerce galant jusques au dernier jour.

Quand je dévoile ces mystères,
Je crois vous voir me dire avec un air grondeur:
Si pour aimer toujours le ciel a fait mon cœur,
De quoi vous mêlez-vous? sont-ce là vos affaires?
Non vraiment, ce ne les sont pas;
Je ne suis point à me le dire;
Mais bien vous en a pris que je ne fais que rire
De l'affront que reçoit mon sexe en pareil cas.
Vous auriez fait d'Iphis le vilain personnage:
Oui, sans doute, ma perte eût été d'âge en âge
Célèbre par votre trépas,
Si j'avois pris, selon l'usage,
La querelle de mes appas.

Plus je repasse dans ma tête
Ce temps où, par malheur pour messieurs les époux,
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête,
Et plus je trouve malhonnête
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.
Ceci n'est point plaisanterie.
Pour vous, comme pour moi, c'est un vilain endroit.
Tous deux vingt ans de moins, tous deux sous même toit
Sans la moindre galanterie!

O siècle! ô mœurs! qui le croiroit!
Est-ce ma faute? Est-ce la vôtre?
Parlez. Mais que vais-je éplucher?
Si les nœuds de l'Amour n'ont pu nous attacher,
Tous deux vingt ans de plus, tous deux loin l'un de l'autre,
Il est bien temps de s'en fâcher!

Mais, quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cause,
Il n'en seroit ni plus ni moins.
Remplissons notre esprit de plus solides soins;
Daphnis, autre temps, autre chose.
Je vous quitte aujourd'hui d'hommages, de désirs;
Exemple de mon sexe assez grand, assez rare:
Après avoir passé la saison des plaisirs,
Au hasard des affronts que l'amour nous prépare,
Souvent nous poussons des soupirs.
Mais quelle vanité barbare
Fait que j'ose insulter à de pareils malheurs?
Je mériterois bien de faire les honneurs
De quelque aventure bizarre,
Et d'être le jouet de nos jeunes seigneurs.

Éloignons cette idée; elle est trop effroyable,
Pour la conserver plus long-temps.
Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvements
M'en offre une plus agréable.
C'est à vous à tenir ce qu'elle me promet;
Vous qui voulez, Daphnis, que ses nœuds nous unissent,
Et que de quelques soins vos soins me garantissent;
C'est à vous d'empêcher que tout ce que permet
Une conduite négligente,
Faute qu'ami d'humeur galante,
A-peu-près comme vous, assez souvent commet,
Fasse qu'un jour je me repente
Du doux engagement où l'amitié nous met.
Pour moi qui suis égale, et qui ne suis qu'amie,
Vous ne devez pas avoir peur
De trouver au fond de mon cœur
Un seul moment du jour ma tendresse endormie.

LA SOLITUDE.

IDYLLE.

Charmante et paisible retraite,
Que de votre douceur je connois bien le prix
Et que je conçois de mépris
Pour les vains embarras dont je me suis défaite!
Que sous ces chênes verts je passe d'heureux jours!
Dans ces lieux écartés que la nature est belle!
Rien ne la défigure; elle y garde toujours
La même autorité qu'avant qu'on eût contre elle
Imaginé des lois l'inutile secours.
Ici le cerf, l'agneau, le paon, la tourterelle,
Pour la possession d'un champ ou d'un verger,
N'ont point ensemble de querelle;
Nul bien ne leur est étranger;
Nul n'exerce sur l'autre un pouvoir tyrannique;
Ils ne se doivent point de respects ni de soins;
Ce n'est que par les nœuds de l'amour qu'ils sont joints;
Et d'aïeux éclatants pas un d'eux ne se pique.
Hélas! pourquoi faut-il qu'en ces sauvages lieux
Soient réservés des biens si doux, si précieux?
Pourquoi n'y voit-on point d'avare, de parjure?
N'est-ce point qu'entre vous, tranquilles animaux,
Tous les biens sont communs, tous les rangs sont égaux,
Et que vous ne suivez que la seule nature?
Elle est sage chez vous, qui n'êtes point contraints
Par une loi bizarre et dure.
Quelle erreur a pu faire appeler les humains
Le chef-d'œuvre accompli de ses savantes mains!
Que, pour se détromper de ces fausses chimères
Qui nous rendent si fiers, si vains,
On vienne méditer dans ces lieux solitaires.
Avec étonnement j'y voi
Que le plus petit des reptiles,
Cent fois plus habile que moi,
Trouve pour tous ses maux des remèdes utiles.
Qui de nous, dans le temps de la prospérité,
A l'active fourmi ressemble?
A voir sa prévoyance, il semble
Qu'elle ait de l'avenir percé l'obscurité;
Et qu'étant au-dessus de la faiblesse humaine
Elle ne fasse point de cas
De tout ce qu'étale d'appas
La volupté qui nous entraîne.
Quels états sont mieux policés
Que l'est une ruche d'abeilles?
C'est là que les abus ne se sont point glissés
Et que les volontés en tout temps sont pareilles.
De leur roi, qui les aime, elles sont le soutien;
On sent leur aiguillon dès qu'on cherche à lui nuire;
Pour les châtier il n'a rien,
Il n'est roi que pour les conduire,
Et que pour leur faire du bien.
En vain notre orgueil nous engage
A ravaler l'instinct qui dans chaque saison,
A la honte de la raison,
Pour tous les animaux est un guide si sage.
Ah! n'avons-nous pas dû nous dire mille fois,
En les voyant être heureux sans richesse,
Habiles sans étude, équitables sans lois,
Qu'ils possèdent seuls la sagesse?
Il n'en est presque point dont l'homme n'ait reçu

Des leçons qui l'ont fait rougir de sa foiblesse;
Et, quoiqu'il s'applaudisse, il doit à leur adresse
Plus d'un art que sans eux il n'auroit jamais su.
Innocents animaux, quelle reconnoissance
Avons-nous de tant de bienfaits?
Des présens de la terre, hélas! peu satisfaits,
Nous vous sacrifions à notre intempérance.
Quelle inhumanité! quelle lâche fureur!
Il n'est point d'animal dont l'homme n'adoucisse
La brutale et farouche humeur,
Et de l'homme il n'est point d'animal qui fléchisse
Le cruel et superbe cœur.
De quel droit, de quel front est-ce que l'on compare
Ceux à qui la nature a fait un cœur barbare
Aux ours, aux sangliers, aux loups?
Ils sont moins barbares que nous.
Font-ils éprouver leur colère
Que lorsque d'un chasseur avide et téméraire
Le fer ennemi les atteint;
Ou que lorsque la faim les presse et les contraint
De chercher à la satisfaire?
Vaste et sombre forêt, leur séjour ordinaire,
N'est-ce, en vous traversant, que leur rage qu'on craint?
Hélas! combien de fois cette nuit infidèle
Que vous offrez contre l'ardeur
Dont au milieu du jour le soleil étincelle,
A-t-elle été fatale à la jeune pudeur!
Hélas! combien de fois, complice
Et de meurtres et de larcins,
A-t-elle dérobé de brigands, d'assassins,
Et d'autres scélérats, aux yeux de la justice!
Combien avez-vous vu de fois
Le frère armé contre le frère
Faire taire du sang la forte et tendre voix,
Et dans l'héritage d'un père
Par le crime acquérir de légitimes droits!
Parlez, forêts : jadis une de vos semblables
Daigna plus d'une fois répondre à des mortels :
Quelles fureurs aussi coupables
Pouvons-nous reprocher à vos hôtes cruels?
Si quelquefois entr'eux une rage soudaine
Les porte à s'arracher le jour,
Ce n'est point l'intérêt, l'ambition, la haine
Qui les anime : c'est l'amour.
Lui seul leur fait troubler votre sacré silence;
Amoureux, rivaux et jaloux,
Leur cœur ne peut souffrir la moindre préférence;
La mort leur semble un sort plus doux.
D'une si belle excuse, au dur siècle où nous sommes,
On ne peut déguiser les maux que nous faisons;
Non, des meurtres sanglants, des noires trahisons
L'amour ne fournit plus aux hommes
Les violents conseils ni les tendres raisons.

ÉPITRE CHAGRINE.

AU P. DE LA CHAISE, CONFESSEUR DU ROI.

Mars 1682.

Sous le débris de vos attraits
Voulez-vous demeurer toujours ensevelie?
M'a dit quelqu'un d'un nom que par raison je tais,
Qui s'est imaginé que ma mélancolie
Vient moins d'une santé dès long-temps affoiblie,
Que du reproche amer qu'en secret je me fais
De n'être plus assez jolie
Pour faire naître encor quelque tendre folie,
Frivole honneur sur quoi je ne comptai jamais.
Apprenez, me disoit ce quelqu'un anonyme,
Que, lorsque ce qu'on a de beau
Est du temps ou des maux devenu la victime,
Il faut, pour acquérir une nouvelle estime,
Se faire un mérite nouveau;
Que c'est ne vivre plus que de vivre inutile;
Qu'il faut, dans quelque rang qu'on soit,
Que jusqu'au dernier jour une personne habile
Tienne au monde par quelque endroit.
Vous ne répondez point! d'où vient votre silence?
Il vient, lui dis-je alors, exprès pour découvrir
Où tendoit cette belle et sage remontrance,
De ce qu'en moi-même je pense
Quel mérite nouveau je pourrois acquérir.
Je n'en vois point, tant je suis sotte.
Abus! s'écria-t-il; eh! devenez dévote.
Ne le devient-on pas à la ville, à la cour?
Moi, dévote! qui? moi! m'écriai-je à mon tour,
L'esprit blessé d'un terme employé d'ordinaire
Lorsque d'un hypocrite on parle avec détour.
Oui, me répliqua-t-il, vous ne sauriez mieux faire.
De la dévotion ayez moins de frayeur :
Elle est rude pour le vulgaire;
Mais pour nous il ne faut qu'un peu d'extérieur.
Allez, pour soutenir le dévot caractère,
Il n'en coûtera pas beaucoup à votre cœur.
Tout ce que la fortune a pour vous d'injustices
Par-là pourroit se réparer.
Regardez vos parents vieillir sans bénéfices :
Songez qu'à votre époux cinquante ans de services
N'ont encor pu rien procurer;
Qu'un tas de créanciers à votre porte gronde;
Et que, chez les dévots, biens, honneurs, tout abonde;
Que la mode est pour eux, et peut long-temps durer;
Et qu'outre ces raisons, sur qui chacun se fonde,
Vous aurez droit de censurer
Les actions de tout le monde.

Allons doucement, s'il vous plaît,
Lui dis-je : et, supposé qu'à vos leçons fidèle
Je prenne aux yeux du monde une forme nouvelle,
Par une raison d'intérêt,
Louis, éclairé comme il est,
Quoi que vous osiez me promettre,
Connoîtra ma fourbe; il pénètre
Au-delà de ce qui paroît.
A quoi m'aura servi ma dévote grimace,
Qu'à m'en faire moins estimer?
Malheur dont la simple menace
Plus que la mort peut m'alarmer.

Quand, me répliqua-t-il, on est à votre place,
Il ne faut pas avoir tant de précaution.
Mais, dût pour vous le sort ne changer point de face,
Certain air de dévotion,
Lorsque l'on n'est plus jeune, a toujours bonne grâce.
Redoublez votre attention.
Voyez quel privilége au nôtre peut atteindre :
Avec des mots choisis, aussi doux que le miel,
Sur les gens d'un mérite à craindre
On répand à grands flots le fiel.
On peut impunément, pour l'intérêt du ciel,
Être dur, se venger, faire des injustices;
Tout n'est pour les dévots que péché véniel.
Nous savons en vertus transformer tous les vices :
De la dévotion, c'est là l'essentiel.

Taisez-vous, scélérat, m'écriai-je irritée;
Tout commerce est fini pour jamais entre nous;
J'en aurois avec un athée
Mille fois plutôt qu'avec vous.
Mais tandis qu'en discours ma colère s'exhale,
Ce faux, ce dangereux ami
Sort de mon cabinet, traverse chambre et salle,
D'un air brusque et confus, d'un pas mal affermi,
Et me laisse une horreur qu'aucune horreur n'égale.
Ah! c'est un dévot de cabale,
Mais qui ne sait encor son métier qu'à demi.
Il faut de l'art au choix des raisons qu'on étale :
Aussi les habiles dévots
Selon les gens ont leur morale,
Et ne se livrent pas ainsi mal à propos.

Qu'ils sont à redouter! Sur une bagatelle
Leur donne-t-on le moindre ennui,
Leur vengeance est toujours cruelle:
On n'a point avec eux de légère querelle.
Fâche-t-on un dévot, c'est Dieu qu'on fâche en lui.
Ces apôtres du temps, qui des premiers apôtres
Ne nous font point ressouvenir,
Pardonnent bien moins que nous autres.
Contre eux veut-on se maintenir,
Empêcher qu'à leurs biens ils ne joignent les nôtres,
C'est une impiété qu'on ne peut trop punir.
De la religion c'est ainsi qu'ils se jouent.
Ils ont un air pieux répandu sur le front,
Que leurs actions désavouent :
Ils sont faux en tout ce qu'ils font.

Le métier de dévot, ou plutôt d'hypocrite,
Devient presque toujours la ressource des gens
Qu'une longue débauche a rendus indigents;
Des femmes que la beauté quitte,
Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver;
Et de ceux qui, pour s'élever,
N'ont qu'un médiocre mérite.
Dès que du cagotisme on fait profession,
De tout ce qu'on a fait la mémoire s'efface:
C'est sur la réputation
Un excellent vernis qu'on passe.
Si je pouvois trouver d'assez noires couleurs,
Que j'aimerois à faire une fidèle image
Du fond de leurs perfides cœurs,
Moi qui hais le fard dans les mœurs
Encor plus que sur le visage,
Et qui sais tous les tours que mettent en usage
Nos plus célèbres imposteurs!
Quel plaisir pour moi, quelle joie
De démasquer ces scélérats,
A qui le vrai mérite est tous les jours en proie,
Et qui, pour l'accabler par une sûre voie,
De l'intérêt du ciel couvrent leurs attentats!

Mais, me pourra dire un critique,
Votre esprit s'égare : arrêtez.
Quand pour les faux dévots votre haine s'explique,
Songez bien contre vous quelles gens vous mettez.
Pour affoiblir les coups que sur eux vous portez,
Ils vous peindront au roi comme une libertine.
Je frémis des ennuis que vous vous apprêtez;
Croyez-moi, contre vous que rien ne les chagrine.

Non, non, dirois-je à ce censeur,
Je suis leur ennemie, et fais gloire de l'être;
Et s'ils osoient sur moi répandre leur noirceur,
Quelque ouvrage pourroit paroître
Où je les traiterois avec moins de douceur,
Et par leurs noms enfin je les ferois connoître.
Eh quoi donc! parce que le roi
De toutes les vertus donne de grands exemples;
Que, pieux, charitable, assidu dans nos temples,
Il aime le Seigneur, le sert de bonne foi;
Que pour ses intérêts il soutient seul la guerre,
Qu'il a planté la croix aux deux bouts de la terre

Et que des libertins il fut toujours l'effroi ;
On n'osera parler contre les hypocrites !
Eh ! qu'ont-ils de commun avec un tel héros ?
Censeur, sur ce que vous me dites
J'ai l'esprit dans un plein repos.

O vous qui, de Louis heureux et sacré guide,
Lui dispensez du ciel les célestes trésors ;
Vous, dont la piété solide,
Loin d'étaler aux yeux de fastueux dehors,
Et d'avoir d'indiscrets transports,
Est pour juger d'autrui toujours lente et timide ;
Vous enfin, dont la probité
Du sang dont vous sortez égale la noblesse ;
Daignez auprès du prince aider la vérité,
Si quelque hypocrite irrité
En lui parlant de moi la blesse.
De ma foi, de mes mœurs vous êtes satisfait.
Vous ne l'êtes pas tant, peut-être,
De ma soumission pour le souverain Être
Dans les maux que souvent la fortune me fait :
Mais si je ne suis pas dans un état parfait,
Je sens que j'y voudrois bien être.
Oui, je voudrois pouvoir, comme vous le voulez,
Sanctifier les maux qui me livrent la guerre.
Ah ! que mon cœur n'est-il de ces cœurs isolés
Qui par aucun endroit ne tiennent à la terre,
Qui sont à leurs devoirs sans réserve immolés,
A qui la grâce assure une pleine victoire,
Et qui, d'un divin feu brûlés,
A la possession de l'éternelle gloire
Ne sont pas en vain appelés !

LETTRE A MADAME DUSSÉ,

FILLE DE M. DE VAUBAN.

Janvier 1692.

Quelqu'un qui n'est pas votre époux,
Et pour qui cependant, soit dit sans vous déplaire,
Vous sentez quelque chose et de vif et de doux,
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévère
Pour.... Mais dans vos beaux yeux je vois de la colère !
Loin de gronder, apaisez-vous ;
Ce quelqu'un n'est, Iris, que votre illustre père.

« Elle papillonne toujours,
Me disoit ce grand homme, et rien ne la corrige ;
En attendant qu'un jour la raison la dirige,
Elle auroit grand besoin de quelque autre secours.
Employez tous les traits que fournit la satire
Contre une activité qui du matin au soir
La fait courir, sauter et rire. »

Assez imprudemment je lui promis d'écrire :
Car quelle raison peut valoir
Contre un léger défaut que la jeunesse donne,
Et que je ne connois personne
Qui ne voulût encore avoir ?

Avecque quatorze ans écrits sur le visage,
Il vous feroit beau voir prendre un air sérieux !
Ne renversez point l'ordre établi par l'usage.
Eh ! que peut-on faire de mieux
Que de folâtrer à votre âge ?
Vous avez devant vous dix ans de badinage ;
Qu'il ne s'y mêle point de moments ennuyeux.
Qu'entre les jeux, les ris, s'écoule et se partage
Un temps si beau, si précieux.
Vous n'en aurez que trop, hélas ! pour être sage.

Tout bien considéré, qu'est-ce que gâte en vous
L'activité qu'on vous reproche ?
Votre esprit n'en est pas moins doux :
Vos yeux n'en blessent pas de moins dangereux coups
L'insensible qui vous approche.
Vous mène-t-elle à gauche, ou plus loin qu'il ne faut ?
Non, Iris : et plus je raisonne,
Moins je trouve qu'un tel défaut
Ote les agréments que la nature donne.
Par exemple, voici des faits
Assez connus pour qu'on s'y fonde.
Les zéphirs, les ruisseaux ne s'arrêtent jamais ;
Par leur activité perdent-ils leurs attraits ?
Contre elle est-il quelqu'un qui gronde ?
Et voit-on qu'on trouve mauvais
Que ce dieu que déjà vous fournissez de traits
Aille sans cesse par le monde
Troubler des cœurs l'heureuse paix ?

Mais, sans chercher si loin, et sans tant de mystère,
Quels exemples d'activité
Ne rencontrez-vous point dans votre illustre père !
Il lui sied bien, en vérité,
De me proposer de vous faire
Des leçons de tranquillité,
Lui qui, soit en paix, soit en guerre,
Goûte moins le repos que ne font les lutins ;
Lui qui, presque semblable à ces fiers paladins
Qui parcouroient toute la terre,
Enlève à des géants envieux et mutins,
Non de libertines infantes,
Mais, en chemin faisant, des places importantes,
Qui de l'heureuse France assurent les destins !
Que sur ces procédés, Iris, il réfléchisse,

Et qu'il nous dise un peu s'il croit qu'il soit permis
De considérer comme un vice
Ce courage agissant qu'en lui le ciel a mis.
Si quelqu'un peut s'en plaindre avec quelque justice,
Ce ne sont que nos ennemis.

Comme la bonne foi dans mes discours éclate,
Je ne vous dissimule pas
Qu'en suivant mes conseils on peut faire un faux pas,
Et que l'affaire est délicate.
Ils sont beaux cependant; mais, jeune et belle Iris,
Il ne faut point que je me flatte,
Le temps diminûra leur prix.
Ainsi, quand vous voudrez suivre ce que j'écris,
Regardez-en toujours la date.

De Paris, la veille des Rois,
L'an mil six cent quatre-vingt douze,
Temps où, par de sévères lois,
L'Église défend qu'on épouse.

A M. L'ABBÉ DE LAVAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

25 août 1692.

Il est aujourd'hui votre fête;
Et de ces agréables fleurs,
Dont le temps ne sauroit effacer les couleurs,
Ma main devroit, abbé, couronner votre tête.
Mais, hélas! depuis quelques jours
Je cherche en vain sur le Parnasse
Ces vives fleurs que rien n'efface,
Et que vous y cueillez toujours.
Que vous donner donc en leur place?
Un simple bon-jour? c'est trop peu :
Mon cœur? c'est un peu trop, quoique sa saison passe :
Il ne faut même pas, de votre propre aveu,
Que jamais de son cœur mon sexe se défasse;
Et d'ailleurs, dans le train où vous a mis la grâce,
Train qui chez vous n'est point un jeu,
Le présent d'un cœur embarrasse.

Je sais que depuis quelque temps
On donne pour bouquet des bijoux importants;
Mais, quand vous verrez la Fortune,
Demandez-lui si dans ces lieux
Où les muses chantent le mieux
Elle daigne en mettre quelqu'une
En pouvoir de donner des bijoux précieux.

Pas une des neuf Sœurs par elle n'est aidée.
Abbé, le nom de bel-esprit
Ici ne donne point d'idée
De gloire, d'aise, de crédit,
Comme de certains noms qui, d'abord qu'on les dit,
Tout pauvres qu'ils sont par eux-mêmes,
Remplissent l'esprit de trésors,
De voluptés, d'honneurs suprêmes,
Partout excellents passe-ports
Des vices de l'ame et du corps.

Je m'égare, et je moralise
Peut-être un peu hors de saison.
Qu'y faire? Malgré la raison,
Dans tout ce qu'on écrit on se caractérise.
Cependant revenons à vous:
Tâchons par des souhaits à nous tirer d'affaire;
Je sais que c'est ne donner guère;
Mais ceux que la nature a formés, comme nous,
D'un limon moins grossier que le limon vulgaire,
Trouvent des charmes aussi doux
Dans les souhaits d'un cœur sincère,
Que dans les plus riches bijoux.

Ce n'est ni du savoir, ni de l'esprit solide,
Ni de la piété, qu'il faut vous souhaiter :
Vous en avez assez, abbé, pour en prêter.
Est-ce une conduite rigide?
Est-ce une probité sur quoi pouvoir compter?
Encor moins. Votre cœur jamais ne vous expose
Aux dérèglements, aux noirceurs
Que la foiblesse humaine cause :
Et, sur le mérite et les mœurs,
On pourroit défier les plus fins connaisseurs
De vous souhaiter quelque chose.

Tout ce qu'une femme résout
Arrive, bien ou mal, comme il est dans sa tête.
Je veux par des souhaits célébrer votre fête;
Et j'en trouve un à faire enfin selon mon goût.
Je ne sais s'il sera du vôtre,
Abbé; le voici sans façon:
Saint Louis est votre patron;
Louis-le-Grand en est un autre,
Au gré de bien des gens, pour le moins aussi bon.
Que, pour vous faire un sort qui soit digne d'envie,
Leurs soins à votre égard se partagent ainsi :
Que l'un, lorsqu'à cent ans vous sortirez d'ici,
Vous procure les biens de l'éternelle vie;
Et que l'autre vous rende heureux en celle-ci!

VERS ALLÉGORIQUES

A SES ENFANTS.

Janvier 1693.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre :
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau ?
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis :
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours !
Que Pan vous défende :
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où vif et pompeux
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

RÉFLEXIONS MORALES

SUR L'ENVIE IMMODÉRÉE DE FAIRE PASSER SON NOM A LA POSTÉRITÉ.

Novembre 1693.

La savante Chéron, par son divin pinceau,
Me redonne un éclat nouveau ;
Elle force aujourd'hui les grâces,
Dont mes cruels ennuis et mes longues douleurs
Laissent sur mon visage à peine quelques traces,
D'y venir reprendre leurs places :
Elle me rend mes premières couleurs.
Par son art la race future
Connoîtra les présents que me fit la nature :
Et je puis espérer qu'avec un tel secours,
Tandis que j'errerai sur les sombres rivages,
Je pourrai faire encor quelque honneur à nos jours.
Oui, je puis m'en flatter : plaire et durer toujours
Est le destin de ses ouvrages.

Fol orgueil, et du cœur humain
Aveugle et fatale foiblesse,
Nous maîtriserez-vous sans cesse ?
Et n'aurons-nous jamais un généreux dédain
Pour tout ce qui s'oppose aux lois de la sagesse ?

Non : l'amour-propre en nous est toujours le plus fort ;
Et, malgré les combats que la sagesse livre,
On croit se dérober en partie à la mort,
Quand dans quelque chose on peut vivre.
Cette agréable erreur est la source des soins
Qui dévorent le cœur des hommes :
Loin de savoir jouir de l'état où nous sommes,
C'est à quoi nous pensons le moins.
Une gloire frivole et jamais possédée
Fait qu'en tous lieux, à tous moments,
L'avenir remplit notre idée ;
Il est l'unique but de nos empressements.
Pour obtenir qu'un jour notre nom y parvienne,
Et pour nous l'assurer durable et glorieux,
Nous perdons le présent, ce temps si précieux,
Le seul bien qui nous appartienne,
Et qui, tel qu'un éclair, disparoît à nos yeux.
Au bonheur des humains leurs chimères s'opposent :
Victimes de leur vanité,
Il n'est chagrin, travail, danger, adversité,
A quoi les mortels ne s'exposent
Pour transmettre leurs noms à la postérité.

A quel dessein, dans quelles vues,
Tant d'obélisques, de portraits,
D'arcs, de médailles, de statues,
De villes, de tombeaux, de temples, de palais,
Par leur ordre ont-ils été faits ?
D'où vient que, pour avoir un grand nom dans l'histoire,
Ils ont à pleines mains répandu les bienfaits,
Si ce n'est dans l'espoir de rendre leur mémoire
Illustre et durable à jamais ?

Il est vrai que ces espérances
Ont quelquefois servi de frein aux passions ;
Que par elles les lois, les beaux-arts, les sciences,
Ont formé les esprits, poli les nations,
Embelli l'univers par des travaux immenses,
Et porté les héros aux grandes actions.
Mais aussi combien d'impostures,
De sacrilèges, d'attentats,
D'erreurs, de cruautés, de guerres, de parjures,
A produits le désir d'être, après le trépas,
L'entretien des races futures ?
Deux chemins différens, et presque aussi battus,
Au temple de Mémoire également conduisent.
Le nom de Pénélope et le nom de Titus
Avec ceux de Médée et de Néron s'y lisent :
Les grands crimes immortalisent
Autant que les grandes vertus.
Je sais que la gloire est trop belle
Pour ne pas inspirer de violents désirs :
La chercher, l'acquérir, et pouvoir jouir d'elle,
Est le plus parfait des plaisirs.
Oui, ce bonheur pour l'homme est le bonheur suprême.
Mais c'est là qu'il faut s'arrêter ;
Tout charmé qu'il en est, à quelque point qu'il aime,
Il a peu de bon sens quand il va s'entêter
De la vanité de porter
Sa gloire au-delà de lui-même,
Et quand, toujours en proie à ce désir extrême,
Il perd le temps de la goûter.

Encor si, dans les champs que le Cocyte arrose,
Dépouillé de toute autre chose,
Il étoit permis d'espérer
De jouir de sa renommée,
Je serois bien moins animée
Contre les soins qu'on prend pour la faire durer.
Mais quand nous descendons dans ces demeures sombres,
La gloire ne suit point nos ombres ;
Nous perdons pour jamais tout ce qu'elle a de doux :
Et, quelque bruit que le mérite,
La valeur, la beauté, puissent faire après nous,
Hélas ! on n'entend rien sur les bords du Cocyte.

Par où donc ces grands noms d'Illustres, de Fameux,
Après quoi les mortels courent toute leur vie,
Avides de laisser un long souvenir d'eux,
Doivent-ils faire tant d'envie ?
Est-ce par intérêt pour d'indignes neveux,
Qui seuls de ces grands noms jouissent,
Qui ne les font valoir qu'en des discours pompeux,
Et qui, toujours plongés dans un désordre affreux,
Par des lâchetés les flétrissent ?

De ces heureux mortels qui n'ont point eu d'égaux
Tel est l'ordinaire partage.
Traités par la nature avec moins d'avantage
Que la plupart des animaux,
Leur race dégénère, et l'on voit d'âge en âge
En elle s'effacer l'éclat de leurs travaux.
Des choses d'ici-bas c'est le vrai caractère.
Il est rare qu'un fils marche dans le sentier
Que suivoit un illustre père.
Des mœurs comme des biens on n'est pas héritier ;
Et d'exemple on ne s'instruit guère.

Tandis que le soleil se lève encor pour nous,
Je conviens que rien n'est plus doux
Que de pouvoir sûrement croire
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux
Rien de lâche, rien d'odieux,
Ne souillera notre mémoire ;
Que, regrettés par nos amis,
Dans leur cœur nous vivrons encore.

Pour un tel avenir tous les soins sont permis :
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore ;
Il faut laisser le reste entre les mains du sort.
Quand le mérite est vrai, mille fameux exemples
Ont fait voir que le temps ne lui fait point de tort :
On refuse aux vivants des temples
Qu'on leur élève après leur mort.

Quoi ! l'homme, ce chef-d'œuvre à qui rien n'est semblable ;
Quoi ! l'homme, pour qui seul on forma l'univers ;
Lui, dont l'œil a percé le voile impénétrable
Dont les arrangements et les ressorts divers
De la nature sont couverts ;
Lui, des lois et des arts l'inventeur admirable,
Aveugle pour lui seul, ne peut-il discerner,
Quand il n'est question que de se gouverner,
Le faux bien du bien véritable ?

Vaine réflexion ! inutile discours !
L'homme, malgré votre secours,
Du frivole avenir sera toujours la dupe ;
Sur ses vrais intérêts il craint de voir trop clair ;
Et, dans la vanité qui sans cesse l'occupe,
Ce nouvel Ixion n'embrasse que de l'air.
N'être plus qu'un peu de poussière
Blesse l'orgueil dont l'homme est plein.
Il a beau faire voir un visage serein,
Et traiter de sang-froid une telle matière ;
Tout dément ses dehors, tout sert à nous prouver
Que par un nom célèbre il cherche à se sauver
D'une destruction entière.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui mon esprit est si vain ?
Que fais-je ? et de quel droit est-ce que je censure
Le goût de tout le genre humain,
Ce goût favori qui lui dure
Depuis qu'une immortelle main
Du ténébreux chaos a tiré la nature ?
Ai-je acquis dans le monde assez d'autorité
Pour rendre mes raisons utiles,
Et pour détruire en lui ce fond de vanité
Qui ne lui peut laisser aucuns moments tranquilles ?
Non ; mais un esprit d'équité
A combattre le faux incessamment m'attache,
Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache
La force de la vérité.

Hé ! comment pourrois-je prétendre
De guérir les mortels de cette vieille erreur
Qu'ils aiment jusqu'à la fureur,
Si moi qui la condamne ai peine à m'en défendre ?
Ce portrait, dont Apelle auroit été jaloux,
Me remplit, malgré moi, de la flatteuse attente
Que je ne saurois voir dans autrui sans courroux.
Foible raison que l'homme vante,
Voilà quel est le fond qu'on peut faire sur vous !
Toujours vains, toujours faux, toujours pleins d'injustices
Nous crions dans tous nos discours
Contre les passions, les foiblesses, les vices,
Où nous succombons tous les jours.

ÉPÎTRE A M. FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE LAVAUR, ET ENSUITE DE NÎMES.

1692.

Damon, que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long séjour,
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre,
Et, sans daigner me voir, retourner à la cour !

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre et fidèle ?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence :
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir,
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincère,
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Étoit la principale affaire !
Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
Ah ! craignez que, dans ma douleur,
Je n'engage l'Amour contre vous à paroître
Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous alarme.
Un sage être amoureux ! qu'est-ce qu'on en diroit ?
Évitez ce malheur. Un soupir, une larme,
Chez la postérité vous déshonoreroit.
Les sévères lois du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inaccessible aux passions ;
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un stoïque.

Quelle honte pour vous, qui voyez sans pitié
Toutes les foiblesses humaines,
Si, pour punir les torts faits à mon amitié,

Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Céladons, que tous les Artamènes!

Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas.
Tremblez, Damon, tremblez: la raison des grands hommes
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas.
Ce petit dieu malin, au dos chargé de plumes,
Dont le dépit, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs;
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La morale pourroit rendre une âme assez forte:
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'Amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur:
Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.
Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant;
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire:
Ces sages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts;
Et toute leur philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi, plus agité que ne le sont les flots
Lorsqu'Éole ouvre sa caverne,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne.

Mais, dans ce dangereux dépit,
Ma raison s'est rendue aussitôt la maîtresse:
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse
Que trop d'empressement et de délicatesse.
Contre un foible dépit dont elle rompt le cours
Ne cherchez donc point de secours;
Je ne laisserai point à ce guide infidèle
La conduite d'un cœur qui respecta toujours
De la triste raison l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours!
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le souvenir d'une amitié si belle!
Je sens frémir mon cœur à ce triste discours;
La tendresse en gémit: mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

ÉPÎTRE CHAGRINE,

A MADAME ***.

Supportez un peu mieux, Silvie,
La perte de votre beauté;
Ce n'est que par le temps qu'elle vous est ravie.
Hé bien, est-ce une nouveauté?
Devoit-elle durer autant que votre vie?
Lorsque cinquante fois on a vu le printemps,
N'être plus belle alors n'est pas une infortune;
C'est l'avoir été plus long-temps
Que ne le veut la loi commune.

Croyez-moi, d'un visage égal
On doit s'apercevoir qu'on cesse d'être aimable;
Dans une aventure semblable,
Le murmure sied toujours mal.
Si, pleine de raison, pour une bagatelle
Vous aviez compté vos appas,
Leur perte vous seroit sans doute moins cruelle;
Vous ne vous en plaindriez pas.
La beauté n'est pas éternelle;
Et nous nous préparons un fâcheux avenir,
Quand nous ne comptons que sur elle:
On ne sait plus que devenir,
Lorsque l'on n'a su qu'être belle.

Vous l'éprouvez, Silvie; et je vous l'ai prédit,
Lorsqu'à votre miroir sans relâche attachée,
Je ne vous voyois point touchée
Des plaisirs que donne l'esprit.
Cette foule de gens frivoles
Qui, du matin jusques au soir,
Ne vous disoit que des paroles,
Fait du bruit chez de jeunes folles
Qui, comme vous, un jour seront au désespoir.
Plus je vous vois, plus je raisonne,
Plus je crains que l'ennui que votre sort vous donne
Ne vous engage à suivre un usage commun.
Vous justifirez mes alarmes;
Oui, vous emprunterez des charmes
Pour faire revenir quelqu'un.
Mais du moins d'une tendre amie,
Qui dans son goût est tous les jours
Par les hommes même affermie,
Écoutez un moment les sincères discours.

Croyez-vous que l'amour s'allume dans une âme
Par le rouge et le blanc qu'on mêle sur le teint?

Et tient-on compte à quelque femme
Des couleurs dont elle se peint?
Songeons, pour nous guérir de l'erreur où nous sommes,
Que le fard le plus beau de tous,
Loin de nous attirer les suffrages des hommes,
Ne leur donne que des dégoûts.

Mais peut-être me direz-vous
Que si j'avais un teint aussi laid que le vôtre
J'aurois contre le fard un peu moins de courroux,
Et que j'en mettrois comme une autre.
Point du tout. Je me sens des sentiments meilleurs;
Et si la nature en partage
Ne m'avoit pas donné d'assez belles couleurs,
J'aurois assurément respecté son ouvrage.
Et si l'on m'en croyoit, faux braves, faux amis,
Faux dévots comme fausses prudes,
Tout à découvert seroient mis,
Et tous perdroient par-là les lâches habitudes
Où par un long abus ils se sont affermis.

PARAPHRASE DU PSAUME XII,

Quousque Domine.

—

Vous du vaste univers et l'auteur et le maître,
Vous seul de qui j'attends un assuré secours,
Jusques à quand, Seigneur, passerai-je mes jours
Dans les cruels ennuis que le malheur fait naître?
Avez-vous résolu de m'oublier toujours?
Pour rendre mes peines légères,
Et pour me garantir des plus affreux hasards,
N'êtes-vous plus ce dieu qu'ont adoré nos pères?
Jusques à quand de mes misères
Détournerez-vous vos regards?

Mes crimes seroient-ils plus grands que vos tendresses?
Hélas! jusques à quand voulez-vous que mon cœur
Soupire, et soit plongé dans d'amères tristesses?
Ne vous souvient-il plus, Seigneur,
De vos magnifiques promesses?
Jusques à quand enfin ces mortels ennemis
Qui répandent sur moi le venin de leurs haines,
Et qui, pour m'opprimer se sont cru tout permis,
Repaîtront-ils leurs yeux de l'excès de mes peines?

Daignez écouter mes soupirs,
Et les vœux ardents que je forme;
Éclairez mon esprit, réglez tous mes désirs;
Que jamais dans les maux, jamais dans les plaisirs,
D'un dangereux sommeil mon âme ne s'endorme.
Que l'esprit ténébreux, de vos autels jaloux,
Lui que votre juste courroux
Précipita du ciel dans le fond de l'abîme,
Ne puisse se vanter d'avoir eu pour victime
Un cœur qui n'est fait que pour vous.

Au milieu des fléaux que votre main m'envoie,
Cette crainte me trouble et me glace d'effroi.
Ah! si je devenois sa proie,
Ceux que mon infortune élève contre moi
Goûteroient à longs traits une maligne joie.
Ma perte est l'objet de leurs vœux.
Mais, Seigneur, auriez-vous des oreilles pour eux?
Non, elles ne sont attentives
Qu'aux cris des malheureux, qu'aux soupirs des pécheurs;
Et c'est de là, grand Dieu, qu'au fort de mes douleurs
Viennent ces espérances vives
Qui m'aident à porter le faix de mes malheurs.

Quand votre bonté que j'implore
Aura mis à couvert mes jours infortunés;
Des puissants ennemis à me nuire obstinés,
Quand elle aura calmé l'ennui qui me dévore,
Mon cœur, qu'un noir chagrin a presque consumé,
Sera par la joie animé;
Seigneur, il fera plus encore:
Dans ma bouche il mettra de ces airs éclatants
Que, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
A la gloire du Dieu que l'univers adore,
Les peuples chanteront jusqu'à la fin des temps.

CHAULIEU*.

AU MARQUIS DE LA FARE.

—

SUR LA MORT,

CONFORMÉMENT AUX PRINCIPES DU CHRISTIANISME.

1695.

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides ;
Déjà venoient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts ;
Et les noires vapeurs, et les brûlants transports
Allaient de ma raison offusquer la lumière :
C'est lors que j'ai senti mon âme tout entière
Se ramenant en soi, faire un dernier effort
Pour braver les erreurs que l'on joint à la mort.
Ma raison m'a montré (tant qu'elle a pu paraître)
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être ;
Que ces fantômes vains sont enfants de la peur
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur,
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De démons et d'enfer elle endort notre enfance.

Dans ce pénible état, mon esprit abattu
Tâchoit de rappeler sa force et sa vertu ;
Quand du bord de mon lit une voix menaçante,
Des volontés du ciel interprète effrayante :
Tremble, m'a-t-elle dit, redoute, malheureux,
Redoute un Dieu vengeur, un juge rigoureux :
Tes crimes ont déjà lassé sa patience ;
Mais ce Dieu vient enfin, et tes égaremens,
    Mis dans son austère balance,
Vont bientôt éprouver, sans grâce et sans clémence,
    La rigueur de ses jugements.

Mon cœur à ce portrait ne connoît pas encore
Le Dieu que je chéris, ni celui que j'adore,
Ai-je dit : eh ! mon Dieu n'est point un Dieu cruel
On ne voint point de sang ruisseler son autel ;
C'est un Dieu bienfaisant, c'est un Dieu pitoyable,
Qui jamais à mes cris ne fut inexorable.
Pardonne alors, Seigneur, si, plein de tes bontés,
Je n'ai pu concevoir que mes fragilités,
Ni tous ces vains plaisirs qui passent comme un songe,
Pussent être l'objet de tes sévérités,
Et si j'ai pu penser que tant de cruautés
Puniraient un peu trop la douceur d'un mensonge.

Eh quoi ! disois-je, hélas ! au fort de mes misères,
Ce Dieu dont on me peint les jugemens sévères,
C'est le Dieu d'Israël, c'est le Dieu de nos pères,
Qui, toujours envers eux si prodigue en bienfaits,
A pour les secourir oublié leurs forfaits ;
C'est ce Dieu qui pour eux renversa la nature,
    Et qui, pour leurs soulagements,
    Força même les éléments
    A rompre cet ordre qui dure
    Depuis la naissance des temps ;
Et c'est ce même Dieu de qui la main puissante
De ma frêle machine ajusta les ressorts,
    Et, dès-lors qu'elle est chancelante,
Rallume mon esprit et ranime mon corps !
Son souffle m'a tiré du sein de la matière ;
C'est lui qui chaque jour me prête sa lumière ;
Lui, dont, malgré mes maux et l'état où je suis,
Je compte les bienfaits par les jours que je vis.
En ce Dieu de pitié j'ai mis ma confiance ;
Trop sûr de ses bontés, je vis en assurance
Qu'un Dieu, qui par son choix au jour m'a destiné,
A des feux éternels ne m'a point condamné.

Voilà par quels secours mon âme défendue
A banni les terreurs dont on l'a prévenue,

---

* GUILLAUME ANFRIE DE CHAULIEU naquit, en 1639, à Fontenay. Sa famille, originaire d'Angleterre, était établie d'ancienne date dans la Basse-Normandie, où elle possédait des terres considérables.

On l'envoya très jeune au collége de Navarre, où il fit des études brillantes. Il y eut pour condisciples et pour amis le prince et l'abbé de Marsillac, tous deux fils de l'illustre La Rochefoucauld.

Mais de toutes les liaisons de Chaulieu avec des personnes d'un rang élevé, aucune ne fut plus intime et ne servit autant à sa fortune que celle qu'il forma avec les deux princes de Vendôme. Il fut chargé de la direction de leurs affaires, et obtint à leur recommandation un revenu de plus de 30,000 livres en bénéfices.

Chaulieu ne soupçonna et ne cultiva qu'assez tard son talent. Ce fut Chapelle qui lui inspira le goût de la poésie, et lui donna les premières leçons de l'art des vers.

Il chercha avant tout dans la culture de le poésie un nouveau moyen de plaire à ses amis et de se distraire lui-même. Les maximes de la philosophie qu'il s'était faite et les douceurs de l'amour furent le sujet constant de ses vers. Mais il y eut entre lui et beaucoup d'autres poètes cette différence, qu'il ne perdit pas son temps à chanter des maîtresses imaginaires : les hommages variés de sa muse ne s'adressèrent jamais qu'à des beautés réelles et toujours disposées à en acquitter le prix.

Le plus grand nombre de ses vers lui fut inspiré par

Et, sans vouloir braver le céleste pouvoir,
A fait céder la crainte aux douceurs de l'espoir.

Ami, de qui pour moi l'amitié tendre et sûre
Fit que pour toi mon cœur n'eut jamais de détours,
J'ai voulu te tracer la fidèle peinture
Des mouvemens de la nature
Au moment que j'ai cru voir terminer mes jours.
A ne rien déguiser cet instant nous convie,
Et j'ai cru que c'était, ami, te faire tort,
Si, ne t'ayant jamais rien caché de ma vie,
J'avais pu te cacher mes pensers sur la mort.

AU MÊME.

—

SUR LA MORT,

CONFORMÉMENT AUX PRINCIPES DU DÉISME.

1708.

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute;
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus de doute :
Je ne suis libertin ni dévot à demi.

Exempt de préjugés, j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions,
Et me ris des préventions
De ces faibles esprits dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur,
Et dont la pieuse fureur
Ose traiter de chose impure
Le remède que la nature
Offre à l'ardeur des passions,
Quand d'une amoureuse piqûre
Nous sentons les émotions.

D'un Dieu maître de tout j'adore la puissance;
La foudre est en sa main, la terre est à ses pieds;
Les élémens humiliés
M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.
Mer vaste, vous fuyez!
Et toi, Jourdain, pourquoi dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, vas-tu cacher tes ondes?
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui sous ses pas fait abaisser les cieux!

Mais, s'il est aux mortels un maître redoutable,
Est-il pour ses enfans de père plus aimable?
C'est lui qui, se cachant sous cent noms différents,
S'insinuant partout, anime la nature,
Et dont la bonté sans mesure
Fait un cercle de biens de la course des ans;
Lui, de qui la féconde haleine
Sous le nom des zéphyrs rappelle le printemps,
Ressuscite les fleurs, et dans nos bois ramène
Le ramage et l'amour de cent oiseaux divers
Qui de chantres nouveaux repeuplent l'univers.

De Mercure tantôt empruntant le symbole,
Il dicte en ses instructions
L'art d'entraîner les nations
Par le charme de la parole.

Sous le nom d'Apollon il enseigne les arts;
Pour assurer nos biens et défendre nos villes,
Il emprunte celui de Bellone et de Mars;
Et pour rendre nos champs fertiles
Et faire jaunir les guérets,
Il se sert des présents et du nom de Cérès.

Après tant de bienfaits, quoi! j'aurai l'insolence,
Dans une mer d'erreurs plongé dès mon enfance
Par l'imbécile amas de femmes, de dévots,
A cet être parfait d'imputer mes défauts;
D'en faire un Dieu cruel, vindicatif, colère,
Capable de fureur, et même sanguinaire;

---

madame d'Aligre, femme moins distinguée encore par sa beauté que par la supériorité de son esprit et la bonté de son âme. C'est la même que La Bruyère a célébrée dans ses écrits sous le nom d'Artenice, et dont il nous a laissé un portrait charmant.

La vieillesse ne put refroidir le cœur ni l'imagination de Chaulieu. A un âge où l'homme se recueille, pour ainsi dire, tout entier dans le sentiment du peu de vie qui lui reste, il avait conservé une âme expansive et passionnée; et, comme il le dit lui-même avec autant de grâce que de naïveté, il

Servait encore un dieu qu'il n'osait plus nommer.

Vers les dernières années de sa vie, il connut la célèbre mademoiselle de Launay, depuis madame de Staal, et fut lié avec elle d'une amitié d'autant plus vive et plus tendre, qu'il était toujours tenté de la prendre pour de l'amour.

La vieillesse de Chaulieu, tourmentée par les souvenirs trop passionnés d'un autre âge, fut encore éprouvée par les maux physiques. Dès 1695, il avait eu des attaques de goutte devenues plus fréquentes et plus cruelles par le progrès des années; à la goutte se joignirent des douleurs d'yeux vives et continues, et qui finirent par le priver entièrement de la vue. Au milieu de ces souffrances accumulées il conserva une gaîté inaltérable et toute la vivacité de son esprit.

Il mourut dans sa maison du Temple, le 27 juin 1720 âgé de 81 ans.

Changeant de volonté, réprouvant aujourd'hui
Ce peuple qui jadis seul par lui fut chéri !

Je forme de cet être une plus noble idée;
Sur le front du soleil lui-même il l'a gravée.
Immense, tout puissant, équitable, éternel,
Maître de tout, a-t-il besoin de mon autel?
S'il est juste, faut-il, pour le rendre propice,
Que j'aille teindre les ruisseaux,
Dans l'offrande d'un sacrifice,
Du sang innocent des taureaux?

Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple :
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté,
Et ne vas point suivre l'exemple
Des mortels insensés de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneurs à la divinité
Dans ces grands monumens de leur magnificence
Témoins de leur extravagance
Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice;
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,
Ou par quelque indigne artifice
Rompu les doux liens de la société.

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colère
Me demande les biens ou le sang de mon frère,
Me reproche la veuve ou l'orphelin pillé,
Le pauvre par ma main de son champ dépouillé,
Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
Ou par quelques forfaits la fortune envahie.

Ainsi, dans ce moment qui finira mes jours,
Qu'il faudra te quitter, La Fare, et mes amours,
Mon âme n'ira point, flottante, épouvantée,
Peu sûre de sa destinée,
D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours;
Mais, plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance
De trouver, au sortir de ce funeste lieu,
Un asile assuré dans le sein de mon Dieu.

A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON.

SUR LA MORT,

CONFORMÉMENT AUX PRINCIPES DES ÉPICURIENS.

1700.

Princesse en qui l'art de plaire
Est un talent naturel;
Toi, dont le nom immortel,
Dans le temple de Cythère
Aura toujours un autel,
Tant qu'on y célébrera
L'esprit, la grace et les charmes,
Et qu'Ovide y chantera
Les beautés à qui Rome avait rendu les armes;
Bouillon, je veux que ma muse,
Philosophe en ses chansons,
De ses morales leçons
Et t'instruise et t'amuse;
Surtout que leur vérité,
Quoique parfois renfrognée,
Semble pourtant être née
Du sein de la volupté.

Apprends à mépriser le néant de la vie.
Songe qu'au moment que je veux
Enseigner l'art de vivre heureux,
Elle s'en va m'être ravie.
Les dieux sans m'appeler ont commencé son cours;
Ils ont fixé sans moi le nombre de mes jours;
Et quand leur haine m'a fait naître,
Leur pitié ne me laisse maître
Que de l'instant présent dont j'ai droit de jouir.
Tandis que je m'en plains, il va s'évanouir.
Mais bien loin que la vitesse
Dont s'écoulent nos beaux ans
Soit un sujet de tristesse,
Il faut que notre sagesse
Tire de la fuite du temps,
De la mort, de nos maux, et de notre faiblesse,
Les raisons pour être contents.

Aux pensers de la mort accoutume ton âme;
Hors son nom seulement elle n'a rien d'affreux.
Détachez-en l'horreur d'un séjour ténébreux,
De démons, d'enfer et de flamme,
Qu'aura-t-elle de douloureux?

La mort est simplement le terme de la vie;
De peines ni de biens elle n'est point suivie :
C'est un asile sûr, c'est la fin de nos maux,

C'est le commencement d'un éternel repos;
Et pour s'en faire encore une plus douce image,
Ce n'est qu'un paisible sommeil,
Que, par une conduite sage,
La loi de l'univers engage
A n'avoir jamais de réveil.

Nous sortons sans effort du sein de la nature;
Par le même chemin retournons sur nos pas;
Eh! pourquoi s'aller faire une affreuse peinture
D'un mal qu'assurément on ne sent point là bas?

Que ces sages réflexions
Soient le principe de ta joie;
Goûte l'erreur des passions,
Mais n'en deviens jamais la proie;
Prends-les pour des amusements
Dont il faut égayer le temps
Que nous demeurons sur la terre:
Ce sont de secrets ennemis
Que la nature en nous a mis
Exprès pour nous faire la guerre;
Défendons-nous sans la finir:
Ce sont des sujets peu fidèles;
Mais ce sont des sujets rebelles
Que le bien de l'état empêche de punir.
Tranquille, attends que la Parque
Tranche, d'un coup de ciseau,
Le fil du même fuseau
Qui dévide les jours du peuple et du monarque.
Alors, contents du temps que nous aurons vécu,
Rendons grâces à la nature,
Et remettons-lui sans murmure
Ce que nous en avons reçu.

Cependant, jetons des roses;
Je les vois avec les lis
Briller, fraîchement écloses,
Sur le teint de ma Phylis.

Viens, Phylis, avec moi viens passer la soirée;
Qu'à table les Amours nous couronnent de fleurs;
De myrte, comme toi, que leur mère parée
Vienne de mon esprit effacer ces noirceurs:
Et toi, père de l'allégresse,
Viens à l'ardeur de ma tendresse,
Bacchus, joindre ton enjoûment;
Viens sur moi d'une double ivresse
Répandre tout l'enchantement.

A l'envi de tes yeux vois comme ce vin brille:
Verse-m'en, ma Phylis; et noye de ta main,
Dans sa mousse qui pétille,
Les soucis du lendemain.

Ainsi l'on peut passer avec tranquillité
Les ans que nous départ l'aveugle destinée,
Et goûter sagement la molle oisiveté
D'une paresse raisonnée.

Princesse, puissiez-vous comprendre par ma voix
Un léger crayon des lois
Que la prudente nature,
Dictait en Grèce autrefois
Par la bouche d'Épicure,
Cet esprit élevé, qui, dans sa noble ardeur,
S'envola par-delà les murailles du monde,
Affranchit les mortels d'une indigne terreur,
Et bannit, le premier, de la machine ronde
Les enfans de la peur, le mensonge et l'erreur!

SUR LA PREMIÈRE ATTAQUE DE GOUTTE QUE J'EUS EN 1695.

Le destructeur impitoyable
Et des marbres et de l'airain,
Le temps, ce tyran souverain
De la chose la plus durable,
Sape sans bruit le fondement
De notre fragile machine;
Et je ne vis plus un moment
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de sa ruine.

Je touche aux derniers moments
De mes plus belles années;
Et déjà de mon printemps
Toutes les fleurs sont fanées.
Je regarde et n'envisage,
Pour mon arrière-saison,
Que le malheur d'être sage
Et l'inutile avantage
De connoître la raison.

Autrefois mon ignorance
Me fournissoit des plaisirs;
Les erreurs de l'espérance
Faisoient naître mes désirs:
A présent l'expérience
M'apprend que la jouissance
De nos biens les plus parfaits
Ne vaut pas l'impatience
Ni l'ardeur de nos souhaits.

La fortune à ma jeunesse
Offrit l'éclat des grandeurs.

Comme un autre avec souplesse
J'aurois brigué ses faveurs;
Mais, sur le peu de mérite
De ceux qu'elle a bien traités,
J'eus honte de la poursuite
De ses aveugles bontés;
Et je passai, quoi que donne
D'éclat et pourpre et couronne,
Du mépris de la personne
Au mépris des dignités.

Aux ardeurs de mon bel âge
L'amour joignit son flambeau;
Les ans de ce dieu volage
M'ont arraché le bandeau:
J'ai vu toutes mes foiblesses,
Et connu qu'entre les bras
Des plus fidèles maîtresses,
Enivré de leurs caresses,
Je ne les possédois pas.

Mais quoi! ma goutte est passée,
Mes chagrins sont écartés,
Pourquoi noircir ma pensée
De ces tristes vérités?
Laissons revenir en foule
Mensonge, erreurs, passions:
Sur ce peu de temps qui coule
Faut-il des réflexions?
Que sage est qui s'en défie!
J'en connois la vanité:
Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

LA RETRAITE,

EN 1698.

La foule de Paris à présent m'importune,
Les ans m'ont détrompé des manéges de cour,
Je vois bien que j'y suis dupe de la fortune,
Autant que je le fus autrefois de l'amour.

Je rends grâces au ciel que l'esprit de retraite
Me presse chaque jour d'aller bientôt chercher
Celle que mes aïeux, plus sages, s'étoient faite,
D'où mes folles erreurs avoient su m'arracher.

C'est là que, jouissant de mon indépendance,
Je serai mon héros, mon souverain, mon roi;
Et de ce que je vaux la flatteuse ignorance
Ne me laissera voir rien au-dessus de moi.

Tout respire à la cour l'erreur et l'imposture:
Le sage avant sa mort doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la simple nature,
Riche de ses biens seuls, fait toute la beauté.

Là, pour ne point des ans ignorer les injures,
Je consulte souvent le cristal d'un ruisseau;
Mes rides s'y font voir: par ces vérités dures
J'accoutume mes sens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reste de faiblesse,
Rappelant à mon cœur quelques tendres désirs,
En dépit des leçons que me fait la vieillesse,
Me laisse encor jouir de l'ombre des plaisirs.

Nos champs du siècle d'or conservent l'innocence;
Nous ne la devons point à la rigueur des lois;
La seule bonne foi nous met en assurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines;
De la mousse et des fleurs en font les ornemens:
Mais sur ces bords heureux, loin des soins et des peines,
Amarylle et Daphnis de leur sort sont contens.

Ma retraite aux neuf sœurs est toujours consacrée;
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Vénus dansant au frais, des Grâces entourée,
Les Faunes, les Sylvains, et les Nymphes des bois.

Mais je commence à voir que ma veine glacée
Doit enfin de la rime éviter la prison;
Cette foule d'esprits dont brillait ma pensée
Fait au plus maintenant un reste de raison.

Ainsi, pour éloigner ces vaines rêveries,
J'examine le cours et l'ordre des saisons,
Et comment tous les ans à l'émail des prairies
Succèdent les trésors des fruits et des moissons.

Je contemple à loisir cet amas de lumière,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet sa carrière,
Ou si, sans se mouvoir, il éclaire les cieux.

Puis de là tout à coup élevant ma pensée
Vers cet être du monde et maître et créateur,
Je me ris des erreurs d'une secte insensée
Qui croit que le hasard en peut être l'auteur.

Ainsi coulent mes jours, sans soin, loin de l'envie.
Je les vois commencer et je les vois finir.
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie;
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa fortune
Que d'avoir, comme moi, bien su la mépriser !

LES LOUANGES
DE LA VIE CHAMPÊTRE,
A FONTENAY, EN 1707.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude.

Quoi ! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté;

Et, plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits
Je laisserai dans le silence
Tes agrémens et tes bienfaits !

C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité;
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais sous ces ormeaux ;

Puis sur le soir à nos musettes
Ouïr répondre les côteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.

Déjà la vieillesse s'avance;
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître
Bientôt vous me verrez mourir !

Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre

Où de ces arbres dont exprès,
Pour un doux et plus long usage,

Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Mais je vois revenir Lisette,
Qui d'une coiffure de fleurs
Avec son teint à leurs couleurs
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse;
Parlons de plaisirs et d'amours:
C'est le conseil de la sagesse.

RÉFLEXION

SUR LA MAXIME D'ÉPICURE

Sapiens non accedat ad rempublicam.

—

A DAMON.

Je sais que, partisan d'une austère sagesse,
Que, nourri de l'esprit d'Épicure et Lucrèce,
Tu penses que le sage avec tranquillité
Laisse couler en paix cette suite d'années
Dont nous font en naissant présent les destinées;
Qu'il ne doit, occupé de son oisiveté,
S'embarrasser des soins de la chose publique,
Mais goûter à longs traits la molle volupté,
Loin du tourbillon politique.

Souffre, mon cher Damon, qu'à tes préventions
J'ose opposer ici quelques réflexions,
Et que mon amitié, contraire à ton système,
T'impose une espèce de loi,
En te faisant sentir ce que doit à soi-même,
Ce que doit à l'état un homme tel que toi.

Dès-lors que, né sous d'heureux temps,
Où le mérite et les talents,
Ont une sûre récompense,
Sans qu'il en coûte d'innocence,
De manége ni de détour,
Sans l'indigne métier d'aller faire sa cour,
Un doux regard de la fortune,
Après un long aveuglement,
D'une condition commune
Vous appelle au gouvernement.
On ne doit plus souffrir que la raison réplique;
Il faut pour son pays un entier dévoûment;
Et l'on doit rigoureusement
Compte de ses talents à la chose publique.

Adieu donc pour jamais, calme, tranquillité,
Enfants de mon indépendance;
Ne goûterai-je plus ma chère liberté
Dans les bras de la nonchalance?
Quitte, quitte, Damon, d'inutiles regrets
Qui doivent au plus être faits
Pour ces esprits bornés qui ne font rien sans peine,
Et qui, sur leurs bureaux attachés à la chaîne,
Abîmés dans un vil détail,
Mais privés des clartés que le ciel leur dénie,
Croient que la peine et le travail
Peuvent tenir lieu de génie.

Pour toi, de qui l'esprit dans sa vaste étendue
Découvre tout d'un coup la fin et les moyens,
Et, fertile en expédients,
En voit cent d'une seule vue,
Chaque jour tes heureux talents,
Aux gens d'état si nécessaires,
Des plus épineuses affaires
Te feront des amusements:
Ainsi, parmi les mouvements
Dont l'embarras paraît extrême
Le sage trouve des moments
Pour habiter avec lui-même.

Surtout que la grandeur n'enfle point ton courage;
Avec un esprit haut mêle un accueil si doux
Que qui de ta fortune aurait été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ton odieuse splendeur,
En faveur du modeste usage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais, hélas! quoi qu'on puisse faire,
La prudence ne sert de rien:
La fortune est femme et légère,
Son caprice seul la retient.
Des plus aimables maîtresses
Elle a l'empressement et la vivacité,
Mais ses infidèles caresses
Tiennent de leur légèreté;
Tremble donc au milieu de ta prospérité.
Quand du battement de ses ailes
La volage divinité
Portera ses faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi,
Prêt à lui pardonner son manquement de foi,
Remets-lui les trésors dont ses mains infidèles
T'avaient si richement doté;
Et, foulant aux pieds ses largesses,
Préfère à l'éclat des richesses
Une honorable pauvreté.
C'est lors que tu verras la troupe fugitive
De tous tes complaisants disparoître à tes yeux;

Et que ta cave soit ornée
De Saint-Laurent et de Verdée,
De Falerne et de Formien,
Immole au Père Bromien
De ton pauvre baron la victime empestée.

AU MARQUIS DE LA FARE,
ÉTANT A FONTAINEBLEAU, EN 1701.

Depuis votre départ de la bonne ville, un enchaînement de plaisirs m'a bien laissé le temps de penser à vous, mais non pas celui de vous écrire. Vous croyez peut-être, parce que, depuis la destruction du paganisme, vous avez pris la place de Comus et le faites adorer sous le nom de la Fare, qu'il ne nous étoit pas permis, en l'absence du dieu des festins et de la joie, de faire des soupers agréables : nous en avons fait, ne vous en déplaise, les meilleurs et les plus délicieux qu'on puisse faire, chez M. le duc de Nevers. La compagnie exquise et peu nombreuse, qui rejoignoit seulement les grâces de Mortemar à l'imagination de Mancini; tout eût été parfait, si le luxe et la magnificence de ces repas n'eût été indigne du goût des convives. Il m'a fallu tout leur enjouement pour m'empêcher de sentir le dégoût de l'abondance; malgré tout cela, je n'ai pu m'empêcher de m'écrier, en pensant à vous :

Quand verrai-je ma pauvreté,
Honorable et voluptueuse,
Te donner avec liberté
Un souper où la propreté
Fait, loin d'une foule ennuyeuse,
Une chère délicieuse
De beaucoup de frugalité?

Là le nombre et l'éclat de cent verres bien nets
Répare par les yeux la disette des mets;
Et la mousse pétillante
D'un vin délicat et frais
D'une fortune brillante
Cache à mon souvenir les fragiles attraits.

Quelle injure à l'abondance,
Lorsqu'avec volupté ton appétit glouton
Borne ton intempérance
A l'épaule de mouton,
Et qu'avec des cris de joie
On voit toujours sur le tard
Venir l'omelette au lard,
Qu'au secours de ta faim le ciel propice envoie!

Alors l'imagination,
Par ce nouveau mets aiguisée,
De mainte nouvelle pensée
Orne la conversation.
A des maximes de sagesse
On mêle de joyeux propos;
Et l'on jette sur quelques mots
Ce sel que produisoit la Grèce,
Qui nous fait la terreur des sots.

Mais, hélas! le temps fuit avec tant de vitesse,
Que parmi ces propos de morale et d'amour,
Nous attrapons bientôt la naissance du jour.
L'Aurore, pour nous voir, prend sa face riante;
Elle rougit de peur de troubler nos plaisirs,
Et, pour plaire à nos yeux, met sa robe éclatante,
Faite des mains de Flore et des jeunes Zéphyrs.
Pour honorer la déesse
Nous n'allons point semer des fleurs sur son chemin
Mais chacun avec allégresse
Court pour y répandre du vin :
On voit ces jours-là le soleil
Sortir plus brillant de l'onde;
Et la rose aux yeux du monde
En a le teint plus vermeil,
Le lis quitte sa face blême;
La violette elle-même
En a perdu sa pâleur;
Et cette liqueur divine
Ne fait plus germer de fleur
Que de couleur purpurine.

N'est-il pas vrai que cela se passe ainsi souvent au Temple? Messieurs les poëtes de la cour, vous devriez répondre à de pauvres poëtes de la ville : voilà un cartel que je vous envoie de la part de tous mes confrères. Adieu, monsieur le marquis; aimez-moi toujours, et ne me faites point de réponse, si vous vous ne voulez.

A MADAME LA MARQUISE DE LASSAY,
DE FONTENAY, LE PREMIER JOUR DE MAI 1705.

Loin de la foule et du bruit,
Je suis dans mon château, comme vous dans le vôtre :
Car ne se peut prendre pour autre
Que pour château, votre réduit;
Et croiriez une baliverne,

Si, sur la foi d'une lanterne
Qui par l'ordre d'Argenson luit,
Vous pensiez qu'être aux Incurables,
Entre gens un peu raisonnables,
Ce soit demeurer à Paris.
Entre nous autres beaux esprits
Qu'il faut bien que dans nos écrits,
Toujours la justesse accompagne,
Vous demeurez à la campagne;
Et pour moi, maintenant j'y suis.

C'est là que, plus touché d'un ruisseau qui murmure,
Que de tous ces vains ornements
Fils de l'art et de l'imposture,
Je me fais des amusements
De tout ce qu'à mes yeux présente la nature.
Quel plaisir de la voir rajeunir chaque jour!
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins; et dans les doux ramages
Des oiseaux de nos bois elle parle d'amour.
Hélas! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeunesse des saisons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buissons,
Ne puisse ranimer notre machine usée;
Rendre à mon sang glacé son ancienne chaleur,
A mon corps, à mes sens leur première vigueur,
Et d'esprits tout nouveaux réchauffer ma pensée;
Surtout, rendre à mon cœur ces tendres sentiments,
Ces transports, ces fureurs, ces précieuses larmes,
Qui de nos jours font l'unique printemps,
Et dont mon cœur usé ne connoît plus les charmes?
Alors vous me verriez cent fois à vos genoux
Vous redire combien vous me semblez aimable;
Vous jurer que le ciel me fit exprès pour vous;
Que mon attachement seroit tendre et durable;
Que dans l'imagination
Quelque chose de sympathique
Prépare entre nous l'union
Par où l'amour au cœur souvent se communique;
Enfin, sans vous chercher cent autres agréments,
Que vous avez tous les talents
Que je sens qu'il faut pour me plaire.
Ainsi je parlerois dans ces bienheureux temps;
Mais je dois maintenant me taire.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

—

Abbé dont le discours flatteur,
Qu'avec grâce ta muse étale,
Vient par un murmure enchanteur
Tâcher d'endormir ma morale,
Tu crois qu'avec avidité
Déjà l'amour-propre enchanté
Avale la délicatesse
D'un poison si bien apprêté:
Je sens, malgré ma vanité,
Que je dois à ta politesse
Beaucoup plus qu'à la vérité.
Il faut avouer sa foiblesse,
J'en conviens, puisque tu le veux:
Né sensible et voluptueux,
Source où tous mes défauts ont pris leur origine,
Soit bien traité, soit malheureux,
J'ai vécu souvent amoureux,
Toujours d'humeur si libertine
Dans l'engagement que j'ai pris,
Qu'au mépris des pasteurs fidèles
Mon amour eut toujours des ailes
Aussi bonnes du moins que celui de Chloris.
Ovide, que j'ai pris pour maître,
M'apprit qu'il faut être fripon;
Abbé, c'est le seul moyen d'être
Autant aimé que fut Nason.
Catulle m'en fit la leçon;
Pour Tibulle, il étoit si bon,
Que je crois qu'il auroit dû naître
Sur les rivages du Lignon;
Et là, qu'on l'eût placé peut-être
Entre la Fare et Céladon.
L'amour fut-il jamais fait pour être durable?
C'est le feu d'un éclair, un peu solide bien;
C'est un songe enchanteur, un fragile lien
Qui ne forme et ne rompt rien qui soit raisonnable.
Le père des héros, ce dieu si redoutable
Que la Victoire suit partout dans les combats,
Avoit beau paroître estimable,
Sa maîtresse ne laissa pas
De découvrir à nu ses plus secrets appas
Au berger qui parut aimable
A la femme de Ménélas.
Chez moi tous les amusements
Ont encore une libre entrée;
Mais fût-ce une chaîne dorée,
J'en hais tous les attachements.
Pour toi, qu'un teint vif et fleuri
Et la perruque bien poudrée
Flattent d'être le favori
Encor de quelque mijaurée,
Goûte l'erreur des passions,
Étends tout au plus loin les bornes du bel âge:
La moindre de tes actions
Vaudra bien mieux que la plus sage

De toutes mes réflexions.
Moi, qui sens qu'à grands pas la vieillesse s'avance,
Et qui, par mille changements,
Connois déjà la décadence
Qu'apporte le nombre des ans,
Dans une douce nonchalance
Je jouis du printemps, du soleil, d'un beau jour;
Je vis pour moi, content que ma seule indolence
Me tienne lieu de biens, de fortune et de cour.
Si j'ai du goût pour quelque belle
J'y trouve du plaisir, et n'en crains point de maux :
Je ne veux que boire avec elle,
Et me moquer de mes rivaux.
Revenu des erreurs, après de longs détours,
Comme moi vous aurez recours
Quelque jour aux leçons de la philosophie,
Qui ne déçut jamais le sage qui s'y fie,
Et dont j'ai si souvent éprouvé le secours.
C'est elle qui me fait avec tranquillité
Regarder fixement le terme de la vie.
Occupé seulement du soin de ma santé,
De goûter à longs traits ma chère liberté
Qu'une foule d'erreurs m'a si long-temps ravie.
L'avenir sur mon front n'excite aucun nuage;
Et bien loin de craindre la mort,
Tant de fois battu par l'orage,
Je la regarde comme un port
Où je n'essuirai plus tempête ni naufrage.

AU MÊME,

QUI AVOIT PRIÉ L'AUTEUR D'ALLER LE VOIR DANS SA NOUVELLE MAISON.

Bien connoissois d'officieux talents
Que sur ta bonne et facile nature
Avoit entés, dès tes plus jeunes ans,
Ce gentil dieu qu'on appelle Mercure;
Dieu des fripons, des ribleurs et ribauds;
Dieu, qui mieux est, d'autres rimes en AUX,
Dont je faisois autrefois grande mise,
Mais qu'entre abbés je n'ose plus nommer,
Tant par respect que l'on doit à l'Église,
Que pour raison que de leur entremise
N'ai le besoin qui me les fit aimer.
Ce dieu, qui sait que tu cherches à plaire
A tes amis, t'a montré la façon
Dont convenoit de meubler ta maison,
Et tout ainsi qu'on les meuble à Cythère;
Canapé large, amples et bons carreaux,
Sophas douillets, force lits de repos,
Dont plût à Dieu que pusse faire usage
Aussi fréquent que le voudroit mon cœur!
Que si n'ai plus ma première vigueur,
Ce qui m'en reste, et beaucoup de courage,
Me peut encor tirer avec bonheur
D'un mauvais pas où mon penchant m'engage.
De plus, en moi l'Amour est beau parleur :
Maître passé je suis en son langage,
Et sais très bien d'un tendre badinage
L'amusement et le tour enchanteur :
Par quoi bien loin, dans le penchant de l'âge,
D'en éviter la fatale douceur,
Puissé-je encor trouver quelque charme vainqueur
Dont le pouvoir me rattache à la vie,
Et malgré moi remette dans mon cœur
Ce battement, cette douce chaleur
Qui sans pitié par les ans m'est ravie!
Malheureux qui bannit une si douce erreur,
Et que la peur du ridicule
Asservit aux leçons d'un triste raisonneur,
Dont tout le beau sermon d'un moment ne recule
L'instant où l'Achéron nous attend sur ses bords,
Et qui, de ses plaisirs se faisant un scrupule,
Meurt déchiré de cent remords!

Ah! que Des Yveteaux, la gloire de notre âge,
Et l'Épicure de son temps,
Connut bien mieux quel est l'usage
Que doit faire de ses moments
Le parfait philosophe et l'homme vraiment sage!
Jusques au dernier de ses jours
Il porta constamment panetière et houlette,
Et dans les bras de ses amours
Expira mollement au son de la musette,
Cherchant parmi ses doux accords,
Prêt à descendre chez les morts,
A se faire une route aisée.
Voluptueux, même en sa fin,
Il sema de fleurs le chemin
Qui le mena dans l'Élysée.

Mais sans vouloir tant raisonner,
Quand trouverai corps gentil et cœur tendre
Qui voudra bien la goutte me donner,
Je suis, abbé, tout prêt à la reprendre.

A J.-B. ROUSSEAU,

EN RÉPONSE A UNE LETTE DANS LAQUELLE IL S'ÉTOIT NOMMÉ L'ABBÉ DES RIENS.

Point n'avez l'art de parler sans rien dire ;
Commun pourtant est cet art ennuyeux
Mais sur un rien, d'un tour ingénieux,
Avez celui de badiner et rire ;
Et sur ce rien, ce que j'aime encor mieux,
A vos amis si galamment écrire,
Que j'ai prisé votre écrit autant qu'or ;
Car bien savons qu'IN TENUI LABOR.
Ce rien qu'avez est ce rien précieux,
Ce rien brillant, que vint jadis Mercure,
Entre deux vins dépêché par les dieux,
Comme la pomme, apporter à Voiture,
Dont hérita son ami Sarasin,
Et qu'avons vu prendre forme nouvelle,
Avec un tour agréable et badin,
Dans le Voyage et l'Esprit de Chapelle ;
Ce rien que n'eut l'auteur de la Pucelle,
Ni ces messieurs les Quarante à Paris
Que le badaud appelle beaux-esprits,
Mais qu'Apollon ainsi jamais n'appelle.
Mieux et plus tôt vous aurois répondu ;
Mais je n'ai plus cet ami tant aimable,
Dont m'eût été la muse secourable :
Depuis deux jours, hélas! je l'ai perdu,
Du nonchaloir ce héros adorable.
Mais à propos me souvient qu'un proverbe
Très sagement dit que trop gratter cuit,
Que trop parler et trop écrire nuit :
Laissons donc là le nom, pronom, l'adverbe ;
C'en est assez, bon soir, et bonne nuit.

Je vous demande pardon, monsieur, du petit grain de sel qui m'a échappé sur messieurs de l'Académie : je sais que les gens charitables comme vous envers leur prochain haïssent ces sortes de traits-là ; mais je n'ai pu me résoudre à laisser partir une lettre de laquelle vous puissiez dire, IN TOTO NUSQUAM CORPORE MICA SALIS. Vous jouissez présentement de M. de La Fare. Je vous l'envie bien ; son absence empoisonne la tranquillité et le goût de ma solitude. Je m'étais apprivoisé à sa bonté, et je commençois à sucer son indulgence. Que n'est-il resté! Il eût peut-être fait auprès de moi une mission plus utile au public, que ne l'a été celle de M. Maigrot et du légat de Tournon à la Chine, qui ont voulu honnir nos amis de la Société, que j'aime et révère. Adieu, monsieur. VALE ET NUGARE ; c'est-à-dire, affublez de quelque petite épigramme quelque nonnain ou autre, si le cas y échoit ; le tout, AD MAJOREM DEI GLORIAM, l'édification et correction du prochain.

A M. SONNING.

DE FONTENAY, LE 20 JUILLET 1707.

Avez-vous oublié que vous m'avez promis à souper le soir que j'arriverais? Si vous l'avez oublié, pour moi, je n'en ai pas fait de même. MESSER GASTER, en langage de bons pantagruélistes, ou, si mieux aimez, en celui de Rome, INGENII LARGITOR VENTER, ne me laisse pas sortir de la mémoire chose si agréable : je serai donc dimanche au soir, vingt-quatrième de ce mois, à Neuilly, si vous y êtes ; à Paris, si vous y soupez. Je ne vous dis rien de la compagnie ; mais si vous voulez m'en croire sur l'ordre de ce repas,

La Fare y conduira, sous le nom de Comus,
La bonne chère et l'allégresse ;
La divine Bouillon, sous celui de Vénus,
L'esprit, les enjoûments, et ce que la déesse
Qui fait aimer traîne sans cesse
Après elle de jeux, de ris et d'agréments.
Si tu veux à nos passe-temps
Donner l'air de fête complète,
Rousseau les muses mènera ;
Notre abbé les cajolera ;
Très bien savez que la fleurette
Volontiers il débitera :
Et quoique ces neuf belles fées
Soient peut-être un peu surannées,
Notre ami leur en contera ;
Car notre ami très cher aura
Toujours vol pour la mijaurée,
Collet très bien tiré, perruque bien poudrée ;
Et toujours il coquettera.
Régnier aux vins présidera :
Cet élève altéré d'Orphée
Avec les Grâces chantera.
Alors grand'merveille sera
De voir flûter vin de Champagne.
Déjà de cent chansons tout Neuilly retentit :
Pour moi, rouillé de ma campagne,
Je n'apporterai rien qu'un fort grand appétit.

A MADAME LA COMTESSE DE STAFFORD.

—

Avez-vous bien le courage, madame, de me demander des vers, vous qui d'un seul mot m'avez fait renoncer à en faire de mes jours, en m'apprenant que vous les haïssez mortellement, et que jamais vous ne choisissez cette lecture pour vous amuser?

Semblable à cette parole
Qui débrouilla le chaos,
Lâcha les enfans d'Éole,
Et fonda le mont Athos,
Un mot a glacé ma veine,
Et fait tarir la fontaine
Dont, sous ces beaux arbres verts,
Il faut boire à tasse pleine
Quand on veut faire des vers.
Ce mot a fait d'abord disparoître à ma vue
Ce mont et son double sommet
Qui se va cacher dans la nue,
Et sur qui Virgile dormoit.
Pour ces neuf vieilles précieuses
Qui, malgré l'or de leurs haillons,
Ne furent jamais que des gueuses,
J'ai renvoyé ces malheureuses
Troquer avec des revendeuses
Leur cothurne et leurs guenillons.

Vous vous étonnerez peut-être
Que ces merveilleux changements
Ne coûtent à vos agréments
Que le temps de faire connoître
Ce que vous choisissez pour vos amusements;
Mais vous seriez moins étonnée,
Et vous en penseriez bien mieux,
Si, comme moi persuadée,
Vous saviez, comme moi, le pouvoir de vos yeux.

Avec cette façon de penser, et de la manière dont je viens de traiter ces pauvres muses à qui je sacrifiois avant que j'eusse eu l'honneur de vous voir, vous croyez bien que ce n'est pas moi qui ai fait ces vers. Il falloit en mettre quelques uns dans une lettre pour répondre à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire: j'ai envoyé chercher au coin de la rue un garçon poète, qui copioit mes vers autrefois quand j'en faisois; et comme les méchantes choses se retiennent aisément, il a appris par malheur à en faire. Vous verrez même bien que c'est lui qui a fait ceux que vous venez de lire.

Pour moi, dont la métamorphose
Me rend, grâces à vous, à la simplicité,
Je vais désormais de la prose
Emprunter la naïveté,
Pour mêler avec autre chose
Quelque galante vérité.

Fille d'une illustre comtesse (1)
Qui sut par de si doux accords
Allier aux grâces du corps
La force de l'esprit, et la délicatesse,
Vous n'aurez jamais besoin
De muse qui vous anime,
Ni qu'Apollon prenne soin
De vous montrer le sublime;
Car vous trouverez chez vous,
Dans un oncle fort aimable (2),
Un maître plus que capable
De vous former au bon goût.

A LA MÊME,

POUR LA PRIER DE ME VENIR VOIR PENDANT MA GOUTTE, EN JUIN 1704.

—

Si vos yeux ont eu le pouvoir
De m'empêcher d'être poète,
Daignez un jour me venir voir,
Vous rendrez ma santé parfaite.

Malade en état si piteux,
Direz-vous, est inguérissable;
Et puis que faire d'un goutteux?
Sa foiblesse est mal incurable.

Malgré ces beaux raisonnements,
Respectez cette infortunée,
En faveur d'illustres parents
Dont elle a l'honneur d'être née.

La déesse de la beauté
Ne dédaigne d'être sa mère,
Le père de la volupté,
Bacchus en veut bien être père.

Cependant je meurs de douleur
Malgré sa généalogie,
Et maudis cet excès d'honneur

(1) La comtesse de Gramont sœur du comte Antoine Hamilton.

(2) Le comte Antoine Hamilton.

Qui de si près aux dieux m'allie,

Ah ! quelle réputation
Vous donnera cure si belle !
Au saint où j'ai dévotion
Je donne une vogue nouvelle.

Chacun à vous s'adressera :
Votre autel, paré de guirlande,
Chaque jour de fête sera
Chargé de mainte belle offrande.

Pour votre honneur, guérissez-moi ;
Ne trompez pas mon espérance :
J'ai mis toute ma confiance
En vos yeux noirs à qui j'ai foi.

Que si n'y peuvent réussir,
Du moins me donneront ce mal tant agréable,
Ce mal si doux, plus incurable
Que celui qui me fait souffrir ;
Et j'aurai lors un mal aimable
Dont je ne voudrai plus guérir.

AU COMTE D'HAMILTON,

QUI NOUS AVOIT MÊLÉS, M. DE LA FARE ET MOI, DANS UNE LETTRE ÉCRITE A M. LE COMTE DE GRAMONT, SOUS LE NOM DE DEUX GENTILSHOMMES DE CAMPAGNE GASCONS.

—

Nous vous devons un compliment
Pour nous avoir sur le Parnasse
Accordé si bénignement
Une très honorable place ;
Mais très bien nous serions passés
Des brocards qu'avec la fleurette
Votre muse, en fine coquette,
Tout doucement nous a glissés.
Bien loin d'en être courroucés,
C'est peu pour une muse anglaise
Qu'un léger petit coup de dent ;
Elle qui, ne vous en déplaise,
Aime le carnage et le sang.
Sur la Tamise, Melpomène
Ne veut qu'horreur et que combats ;
Et la cruelle ne craint pas
Souvent d'ensanglanter la scène.
Pour vous, dont le cœur amolli
Par les doux accords de Thalie
Nous fait voir un esprit poli
Dans les vallons de Thessalie,
Sous ces beaux arbres toujours verts
Vous apprîtes, dès votre enfance,
Et l'harmonie et la cadence
Du dieu qui nous dicte les vers.
Mais c'est peu d'une politesse
Qui pourroit empêcher la Grèce
De regretter Anacréon ;
Vous savez, sur un plus haut ton,
Faire leçons de politique,
Et, plus sagement que Platon,
Établir une république.
Je sais quelles seroient ses lois ;
Mais laissons la chose publique
A traiter pour une autre fois,
Et trève de panégyrique.

Souvenez-vous bien seulement
Que devez à Maître Clément
Réparation authentique,
Pour avoir fort injustement
Traité sa muse de gothique ;
Elle qui, dans son enjoûment,
Sans être obscure ni caustique,
Sauroit bien faire une réplique
Aux rébus de vos campagnards,
Qu'on voit, à leur style rustique,
N'avoir rien lu que des Ronsards.
Jamais rien de ce badinage
De Chapelle et de Sarasin,
Qui répandoit sur leur ouvrage
Tout ce qu'ils eurent de divin.
Pour moi, de mon libertinage
Qui toujours ai fait vanité,
Dans des vers qui m'ont peu coûté,
J'ai quelquefois sur ma musette
Chanté les amours et le vin,
Et si j'étois moins libertin,
Je serois plus mauvais poète.

AU DUC DE VENDÔME,

SUR LA CHARGE DE GÉNÉRAL DES GALÈRES QUE LE ROI LUI DONNA EN 1694.

—

Vendôme, malgré moi je cède aux doux transports
Du dieu des vers qui m'anime ;
Et je sens, malgré mes efforts,
Que d'une involontaire rime
Ce dieu va former les accords.
Mais, prince, combien la prose,

Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence
De garder pour le lendemain
Un peu de savoir-faire, et beaucoup d'espérance.
Tout cela, soutenu d'assez de fermeté,
A fait, sur la simple apparence,
Que ma stoïque indifférence
Passa chez quelques gens souvent pour dureté.
C'est à cette férocité
Que je dois, tu le sais, le calme de ma vie,
Et cette longanimité
Dont j'ai lutté contre l'envie,
Et su braver l'adversité.
Ta tendre amitié m'a flatté
Que j'eus en mes beaux jours quelques talents de plaire.
Libertin et voluptueux;
Avide de projets, cependant paresseux;
Noyé dans les plaisirs, mais capable d'affaire;
Accort, insinuant, et quelquefois flatteur,
J'ai su d'un discours enchanteur
Tout l'usage que pouvoit faire
Beaucoup d'imagination
Qui rejoignit avec adresse
Au tour précis, à la justesse,
Le charme de la fiction.
Heureux, si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,
J'avois pu résister au séducteur plaisir
De pouvoir quelquefois occuper le loisir
Des héros que souvent a divertis ma muse!

Chapelle, par malheur rencontré dans Anet,
S'en vint infecter ma jeunesse
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.
Cet esprit délicat, comme moi libertin,
Entre les amours et le vin,
M'apprit, sans rabot et sans lime,
L'art d'attaquer facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjoûment,
Qui seul peut faire le sublime.
Que ne m'ont point coûté ces funestes talents!
Dès que j'eus bien ou mal rimé quelques sornettes,
Je me vis, tout en même temps,
Affublé du nom de poète.
Dès-lors on ne fit de chanson,
On ne lâcha de vaudeville,
Que sans rime, ni sans raison
On ne me donnât par la ville.
Sur la foi d'un ricanement,
Qui n'était que l'effet d'un gai tempérament,
Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les fats crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule.
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès:
J'eus beau les souffrir et me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en susse faire.
Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons,
Qui règlent la police et corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux Petites-Maisons,
Et détruire par là cette maudite engeance?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaison que Calliope inspire;
Et je n'eusse jamais rimé.

Cependant, quoi qu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité
Que, toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité;
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu sais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois sensible à mon cœur,
Où j'ai bien pu par imprudence
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur,
Qui, trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant sans être touché,
Je n'avois de l'amour que la seule apparence.
Qu'avec l'esprit d'Hylas j'eus sa légèreté;
Et que, dans mes écrits, avec trop de licence,
J'ai dogmatisé l'inconstance,
Et prêché l'infidélité.
C'est ici que mon innocence
A besoin que ton assistance
Favorise la vérité,
Et vienne prendre la défense
De mes vrais sentimens et de ma loyauté.
J'étois né vertueux, j'eusse été plus fidèle
Que ne fut jamais Céladon
Que j'avois pris pour mon modèle;
Mais qui ne deviendroit fripon
Parmi ce peuple d'infidèles
A qui l'amour prête ses ailes
En lui donnant ses agréments,
Qui même de ses changements
Sait tirer des grâces nouvelles?
Marquis, à qui le fond de mon âme est connu,

Tu sais que mon cœur, prévenu
Long-temps pour un objet aimable,
Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable
Malgré son infidélité,
Chercha, dans la nécessité
D'un changement inévitable,
Des raisons pour rendre excusable,
Parmi tant d'agréments, tant de légèreté.
L'Amour a ses casuistes
D'avis fort différents dans sa religion :
Il a ses Escobars, il a ses jansénistes,
Dont l'austère opinion
Bannit tout libertinage,
Et fait un dur esclavage
D'une douce passion.
Pour moi, qui fus toujours ami des jésuistes,
Raisonnable en mes sentiments,
En faveur d'une longue et sincère tendresse,
Je passe à l'humaine foiblesse
Quelquefois les égarements
D'une amoureuse frénésie.
Mais, sans aller pousser plus loin l'apologie,
Il est, il est encore un ascendant vainqueur
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.
Devenu constant et fidèle,
Il brûle d'une ardeur désormais éternelle;
Et, livré tout entier à qui l'a su charmer,
Il sert encore un dieu qu'il n'ose plus nommer.

Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence
Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau
A de ton amitié mérité l'indulgence :
Parles-en quelquefois; et que la médisance
Devant toi n'ose pas, avec son noir pinceau,
Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

APOLOGIE DE L'INCONSTANCE, EN 1700.

—

ODE.

Loin de la route ordinaire,
Et du pays des romans,
Je chante, aux bords de Cythère,
Les seuls volages amants,
Et viens, plein de confiance,
Annoncer la vérité
Des charmes de l'inconstance
Et de l'infidélité.

Fuyez donc, pasteurs fidèles,
Qui, sur le ton langoureux,
Verrez radoter vos belles,
Plus indolents qu'amoureux :
Venez, troupe libertine
De friponnes, de fripons,
A ma lyre qui badine
Inspirer de nouveaux sons.

Vous seuls faites la puissance
De l'empire de l'Amour;
Sans vous bientôt la constance
Auroit dépeuplé sa cour;
Et si la friponnerie
N'y mêloit son enjoûment,
Dans peu la galanterie
Deviendroit un sacrement.

Que serviroit l'art de plaire
Sans le plaisir de changer?
Et que peut-on dire et faire
Toujours au même berger?
Pour les beautés infidèles
Est fait le don de charmer;
Et ce ne fut que pour elles
Qu'Ovide fit l'Art d'aimer.

Lorsque l'on voit Cythérée
Des voûtes du firmament
Sortir brillante et parée,
Est-ce pour Mars seulement?
Non; la volage déesse,
Lasse des amours des dieux,
Cherche, en l'ardeur qui la presse,
Adonis en ces bas lieux.

Si nature, mère sage
De tous ces êtres divers,
Dans ses goûts n'étoit volage,
Que deviendroit l'univers?
La plus tendre tourterelle
Change d'amour en un an;
Et le coq le plus fidèle
De cent poules est l'amant.

La beauté qui vous fait naître,
Amour, passe en un moment
Pourquoi voudriez-vous être
Moins sujet au changement?
C'est souhaiter que la rose

Ait, pendant tout un été,
De l'instant qu'elle est éclose
La fraîcheur et la beauté.

Un arc, des traits et des ailes,
Qu'on t'a donnés sagement,
Du dieu des amours nouvelles
Sont le fatal ornement.
Qui voyant cet équipage,
Ne croira facilement
Qu'il ne faut pas qu'on s'engage
D'aimer éternellement ?

Aimons donc, changeons sans cesse;
Chaque jour nouveaux désirs;
C'est assez que la tendresse
Dure autant que les plaisirs.
Dieux! ce soir qu'Iris est belle!
Son cœur, dit-elle, est à moi;
Passons la nuit avec elle,
Mais comptons peu sur sa foi.

LA VIEILLESSE
D'UN PHILOSOPHE ÉPICURIEN,
EN 1703.

—

ODE.

Nectar qu'on avale à longs traits,
Baume que répand la nature
Sur les maux qu'elle nous a faits,
Maîtresse aimable d'Épicure,
Volupté, viens à mon secours :
Toi seule peux de ma vieillesse
Bannir la fatale tristesse
Qui noircit la fin de nos jours.

Viens donc, non telle qu'autrefois,
Parmi la débauche égarée,
Tu me suivis en mille endroits
De pampre ou de myrte parée;
Mais sage, et sans emportement,
Fais aux fureurs de ma jeunesse
Succéder la délicatesse
D'un voluptueux sentiment.

Que sensible au goût des plaisirs,
Éloigné de l'intempérance,
Je forme encor quelques désirs,
Sans sortir de la bienséance :
Que cherché par les jeunes gens,
Pour leurs erreurs plein d'indulgence,
Je tolère leur imprudence,
En faveur de leurs agréments.

Mais prends bien garde que l'Amour,
Qui n'en feroit pas grand scrupule,
Chez moi n'aille entrer en plein jour
Sous une forme ridicule;
Libertin et voluptueux,
Laissons-le folâtrer et rire :
Le plus sage n'en peut médire;
Il est bon, tant qu'il est heureux.

Que toujours cher à mes amis,
Mêlant l'utile au délectable,
Je trouve ce que m'a promis
Leur amitié tendre et durable:
Qu'à ces libertins si chéris
Ma muse quelquefois aimable
Fasse encor des propos de table
De quelques traits de mes écrits.

Ainsi puissé-je mollement,
Et d'une âme toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale,
Où, content de ne plus souffrir
Cent maux dont elle nous délivre,
Je cesse seulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourir!

Surtout, aimable volupté,
Répands dans ma douce retraite
Un esprit de tranquillité
Qui calme mon âme inquiète;
Joins un sentiment de plaisir,
Pour rendre sa douceur parfaite :
La main du héros qui l'a faite
Le consacre à mon doux loisir.

Saint-Maur, séjour délicieux
Qui, loin des fureurs de la guerre,
Servirois de retraite aux dieux
S'ils habitoient encor la terre,
C'est à toi que je dois ces jours
Qui, dévidés d'or et de soie,
Entre l'indolence et la joie
N'auront plus qu'un paisible cours.

Saint-Maur, ce seroit en ce lieu
Qu'il faudroit chanter sur ma lyre
Les vertus de ton demi-dieu,
Qui bien mieux qu'Apollon m'inspire.
Mais, pour célébrer vos bontés,

Prince, que sert la voix d'un ange,
Quand vous haïssez la louange
Autant que vous la méritez?

Par les sentiments de mon cœur
Sans cela ma muse échauffée
Auroit cent fois à ta valeur
Pris soin d'ériger un trophée.
Notre monde et l'autre moitié,
Qui connoît assez ta vaillance,
Par moi sauroit la confiance
Qu'on doit prendre en ton amitié.

Steinkerque et Nerwinde t'ont vu,
Pour le salut de la patrie,
Parmi les soldats confondu,
Prodiguer ton illustre vie;
Mais on vit Bellone, en faveur,
Des miracles de ton épée,
Respecter, dans le sang trempée,
Des jours qui font notre bonheur.

Condé, du séjour des héros,
Où, maintenant comblé de gloire,
Il goûte un éternel repos
Entre les bras de la Victoire,
Au désordre des ennemis,
Fuyant, forcés dans ce village,
Parmi le sang et le carnage
Reconnut là son petit-fils.

Sa grande âme du haut des cieux
Vint voler lors sur notre armée,
Pour voir de plus près par ses yeux
Tout ce qu'en dit la Renommée.
Cent fois elle pâlit d'effroi,
Et jura que tout son courage
N'en avoit pas fait davantage
Dans les campagnes de Rocroi.

Du prince l'objet de mes vœux
Je dirois cent autres merveilles,
Dont un jour des rois ses neveux
Je pourrois charmer les oreilles;
Mais, près de la postérité,
J'aime mieux garder le silence;
L'excès de ma reconnoissance
Feroit tort à la vérité.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

A SAINT-MAUR.

J'ai fait cent tours sous mon portique,
Rongé mes ongles bien et beau,
Pour en style macaronique
Tirer encor de mon cerveau
Quelque vieux rébus prophétique;
Mais plutôt ferois-je un rondeau,
Ou même un poëme épique,
Qu'un obscur et triste lambeau
D'une figure allégorique.
Reprenons donc style nouveau;
Laissons là langue marotique :
Bouquins (1), bouquins, rentrez dans le tombeau;
Rébus sont morts; adieu la muse antique.
A moins que, du sieur des Accords
Reprenant les traces obscures,
Je n'aille compiler un corps
Dont je vous dédirai, ma sœur, les Bigarrures.
Aussi bien, contre nos clartés
Tiennent peu les obscurités
Qu'avec art et fine manière
Dans vos écrits vous affectez;
Et savons d'un trait de lumière
En percer les difficultés.
Deviner des rébus, princesse, est où je pipe.
Le ciel, en me formant, me fit des yeux de lynx :
Eussiez-vous l'énigme du sphinx,
Vous avez trouvé votre Œdipe.

Nous avons d'abord entendu
Ce fameux ennemi d'Auguste
Qui depuis peu nous a rendu
Par un placard le sang aduste.
Je n'en dis rien; mais, pour celui
Qui voulut faire l'agréable
Auprès de cette reine aimable,
Qui sur le Nil servit d'appui
A ce Romain si redoutable;
Je dirai franchement de lui
Que, s'il avoit été semblable
A celui qui vit aujourd'hui,
Cléopâtre, l'amour du monde,
Jamais pour un pareil amant
N'auroit dissous dans du vin blanc
Sa grosse et belle perle ronde;
Et n'eût jamais vu le soleil

(1) Parodie de deux vers de Sarasin.

Cette fête si magnifique
Dont décrit si bien l'appareil
Le bon Plutarque en sa chronique.

Loin de ce banquet merveilleux,
Dont la chère fut si parfaite,
Ma table, sans viande et sans œufs,
Est celle d'un anachorète :
Je n'y suis entouré que de gobe-goujons,
De mangeurs de lupins, de raves, champignons :
Aucun pourtant n'a le teint blême,
Car, grâce au sage mandement
Du prélat qui si saintement
Ordonne avec un soin extrême
Ce qu'on doit manger seulement,
Le vin qui mousse est de carême,
Et n'offense Dieu nullement :
Ainsi, pleins d'une sainte joie,
Toujours réglés, et non dévots
De dits joyeux et de bons mots
Nous assaisonnons la lamproie,
Et l'arrosons du jus des pots.
Mais c'est trop tirer de ma tête,
Dont petit est le réservoir.
J'irai dans deux jours vous revoir :
Donnez ordre que l'on m'apprête
Poulet maigre en votre manoir,
Dont en ce temps on se fait fête
Avec regret, mais par devoir.

AU NOM DE MONSIEUR LE DUC,

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

DE St-MAUR, LE 27 MAI 1702.

Chère sœur, princesse aimable,
De qui l'esprit agréable
Sans le secours d'Apollon,
Fait de Sceaux ce beau vallon
Que nous a vanté la fable,
Quittez un peu ces beaux lieux,
Et l'émail de vos prairies,
Où Genest et Malézieux
Du récit harmonieux
De leurs douces rêveries
Entretiennent si bien Pan et ses demi-dieux.

Dans sa chétive baronnie
Venez voir un pauvre baron,
Qui très humblement vous en prie,
Et qui vous en conjure, au nom
De sa sainte Mauritanie;
Non baron de qui l'équipage
Se transporte dans un chausson,
Mais baron d'un haut parentage,
Dont porte l'antique lignage
Fleurs de lis en son écusson.
Tout ne cherchera qu'à vous plaire;
Du vin du crû, mais du meilleur;
Nous vous ferons méchante chère,
Mais ce sera de très bon cœur,
Surtout, ma très aimable sœur,
De mets qui ne nous coûtent guère.
Nous vous donnerons un fromage,
Du lait frais avec du pain bis,
Quelques fraises, et d'autres fruits
Qui croissent dans le voisinage;
Le tout à fort modique prix.

Comme on sait pourtant, quoique gentilhomme de campagne, rendre les honneurs qui sont dûs à une grande princesse comme vous, on vous présentera un dais en arrivant, et vous serez haranguée.

Le bailli, grave personnage,
Endossera l'accoûtrement
Sous lequel assez rarement
Il rend justice en ce village,
Mais qu'il mettra lors en usage
Pour pouvoir magistralement,
Moitié code, moitié roman,
En son rustique badinage
Vous détacher un compliment,
Où, ravi d'abord en extase,
Surpris d'un éclat sans pareil,
Ce renifleur, avec emphase,
Comparera dans une phrase
Vos yeux aux rayons du soleil.

Avouez, ma chère sœur, que tout cela ne vous donne guère d'envie de venir à Saint-Maur. Voilà pourtant, comme baron, tout ce qu'on peut vous promettre. La rareté de ce titre honorable devroit bien vous donner quelque considération pour moi; car enfin, depuis la mort du pauvre baron de la Crasse, nous ne sommes plus que trois à la cour, le baron de Breteuil, Lengeamet, et moi. Mais puisque tous les plaisirs que je vous propose en langage de baron ne peuvent vous déterminer à les venir prendre ici; voyons un peu si ceux que je vous propose comme poète, c'est-à-dire, en langage des dieux à qui l'avenir est déjà présent, ne vous engageront point à passer quelques jours à Saint-Maur. Imaginez-vous donc que vous y arrivez sur le soir

Le Soleil achevoit sa course vagabonde;
Et ses chevaux, lassés de son oblique tour,
S'en alloient au grand trot plonger au sein de l'onde
Ce char dont les rubis font la clarté du jour.
Vous parûtes alors : le dieu de la lumière,
Charmé du plaisir de vous voir,
Immobile dans sa carrière,
Suspend sa course et son devoir,
Et sur vous seule, tout le soir,
Attache les regards qu'il doit à tout le monde,
Les nymphes que devoient friser sa tête blonde,
Ne sachant comment ni pourquoi
Phébus venoit si tard au gîte,
Consultèrent tout au plus vite
Protée sur ce désarroi.
Thétys, qui l'attendoit chez elle,
Pâlit de ce retardement,
Et crut que cet hôte infidèle
Avoit changé de logement,
Pour quelque amourette nouvelle.

Ce ne sont pas là tous les désordres que vous avez causés. La tête en a pensé tourner à messieurs de l'Observatoire. Le pauvre M. Cassini n'en a point dormi : car la dernière heure du jour que vous êtes venue, ou que vous viendrez à Saint-Maur, a eu ou aura quatre-vingt-douze minutes; et depuis que Josué arrêta le soleil, ou que cet astre retourna sur ses pas, de peur de voir un méchant souper, il n'étoit pas arrivé un si grand désordre dans les pendules. Quoi qu'il en soit, vous voilà donc arrivée. D'abord,

On vit s'élancer dans les airs
Le cristal de mille fontaines,
Dont quelques-unes, au travers
De longs rameaux touffus et verts
Arrosoient les cimes hautaines
D'arbres vieux comme l'univers.
Toutes nos épines fleurirent,
Et, sur leurs boutons qui s'ouvrirent,
De cent oiseaux qui s'établirent
On entendit les douces voix :
Philomèle, au fond de nos bois,
Toujours de ses malheurs outrée,
Ce soir-là, sur de nouveaux tons,
Se plaignit à vous des affronts
Que lui fit l'insolent Térée.
Cependant les jeunes Zéphirs
Portoient partout l'ordre de Flore,
Qui dans nos champs faisoit éclore
Les fleurs, la joie et les plaisirs.

Avouez que les muses sont bien gasconnes; car tout cela ne veut dire au plus autre chose, sinon que vous vous promenâtes dans les jardins d'en haut, et dans les routes du petit parc, dont il y en a dix qui aboutissent à une assez grande fontaine. Mais continuons. Vous descendîtes de là dans une longue allée, qui borde, d'un côté, une pièce de pré, et, de l'autre, la rivière de Marne.

Alors sortit de son limon,
Pour jouir de votre présence,
Ce dieu, gendre de Palémon,
Qui, tout fier de cette alliance,
Fit simplement la révérence,
Et ne vous dit ni oui ni non;
Car, quoique Quinault ait fait faire
D'amour mainte et mainte leçons
Aux dieux, aux nymphes de rivière,
Ils sont muets pour l'ordinaire,
Comme le reste des poissons.

Depuis même que l'académie des sciences a fait l'anatomie d'un évêque marin et d'un triton, que l'on avait pêchés à Dieppe, on a découvert que ni l'un ni l'autre n'avoient d'organes pour parler. Cela corrigera nos poètes anciens, et surtout Ovide et nos faiseurs d'opéra, qui font jaser Alphée et les autres fleuves comme des perroquets.

Dans la grande prairie, vous trouvâtes des danses de Nymphes et de Dryades, non pas en jupe, comme on les voit négligées danser au silence des bois, mais parées pour vous recevoir, comme quand elles vont aux fêtes des dieux.

Dans un lointain, on découvrit une troupe de Faunes, de Sylvains, de Chèvre-pieds et de Satyres : ils mouroient d'envie d'être de la partie; mais, par respect pour vous, je leur avois fait défendre d'approcher. M. le comte de Fiesque, pour vous faire honneur, et peut-être pour s'en faire un peu aussi, s'étoit mis à la tête de cette illustre compagnie, et vouloit à toute force vous donner un petit divertissement, avec quelques entrées de ballet, dont Pan avoit fait les pas, et lui la musique. Je lui fis signe de s'éloigner brusquement avec ses Capripèdes, mais comme vous savez, ma chère sœur, qu'il est bien plus le maître que moi à Saint-Maur, malgré toutes mes défenses, il s'approcha tout en colère; et après avoir murmuré quelques mots inarticulés, que je n'entendis pas, il finit par me dire qu'il ne falloit point tant faire les réservés, et que nous passions notre vie avec des gens que nous estimions fort, qui n'étoient pas autres que ces honnêtes gens

qu'il vouloit vous présenter. Oui, me dit-il en jurant, monsieur, oui, monsieur,

Il est mainte tête chenue,
Maint porteur de barbe pointue,
Dont le soulier de maroquin
Nous cache une pate pelue,
Et le pied fourchu d'un bouquin.

A cela je ne n'eus rien à répondre, et il fallut bien souffrir que mon factotum,

Puisqu'il en avoit tant d'envie,
Vint danser avec son follet
Et sa burlesque compagnie
Une figure de ballet.

Il auroit aussi chanté, s'il avoit eu encore cette belle voix dont il charmoit autrefois tout le monde; mais par malheur elle a quitté ce beau gosier flûté, depuis que le vin de Champagne s'en est emparé.

Ce bon seigneur, que la soif pique
Dès le matin jusques au soir,
De l'organe de sa musique
N'a plus rien fait qu'un entonnoir.

Il n'y avait plus de là qu'à monter au château, pour s'en aller souper; mais, dès que l'on fut au haut de la terrasse, on aperçut une grosse troupe, qui avoit de loin l'air d'une cour. La bizarrerie et la magnificence des habits nous arrêta. D'abord

On prit pour une mascarade,
Ou quelque chose d'enchanté,
Un certain air de majesté
Qui régnoit en cette brigade.
Les dames portoient vertugade,
Les chevaliers, collet monté,
Pourpoint de satin à taillade,
Et longues dagues au côté.

En approchant, je fus tout étonné de voir que cette compagnie conservoit toujours ce même air de gravité, et ne se mettoit guère en peine de vous céder le haut du pavé, ni de vous faire la moindre cérémonie. Cela redoubla ma curiosité; et comme je soupçonnois toujours ce spectacle-là d'être un trait d'imagination poétique ou d'enchantement, je détachai l'abbé de Chaulieu, expert en pareilles matières, pour découvrir ce que tout cela pouvoit être. Je fus encore bien plus étonné de voir que, dès qu'il approcha, trois ou quatre des plus apparents de la troupe, et qui paroissoient les plus gaillards, vinrent lui sauter au col, en lui disant : Eh! bon jour, frère! nous sommes ravis de vous voir ici; quelles nouvelles au Parnasse? qu'y fait-on? qu'y dit-on? Un cinquième, plus enjoué et plus goguenard encore que les autres, le joignit; et je l'entendis qui lui disoit, en l'abordant avec mille grâces :

Depuis le jour qu'Amour trouva
Celle qui me fut tant amère,
Et que sa méprise prouva
Qu'avoit plus d'appas que sa mère,
Jurer vous puis que mon cœur n'a
Trouvé rien qui puisse lui plaire
Que la princesse que voilà.

L'abbé de Chaulieu reconnut d'abord son ami Marot, au style de cette épigramme fameuse. En effet, c'étoit Catherine de Médicis qui se promenoit au pied de son château avec la plupart des poètes de la cour de François Ier et d'Henri II. Elle avoit les deux Marot, père et fils, Saint-Gelais, Dubellay, Ronsard, et quelques autres. Comme elle sait le goût que vous avez pour les vers, et que c'étoit une des polies et des plus spirituelles princesses du monde, elle vous avoit fait la galanterie d'amener tous ses poètes, pour vous divertir, comme vous et moi avions amené les nôtres. On alloit entrer en conversation, qui apparemment, avec une pareille compagnie, eût été fort vive; nous allions voir pleuvoir, parmi tous ces nourrissons d'Apollon, les virelais, ballades, chants-royaux, épigrammes et madrigaux : mais par malheur il fit un éclair; un chanoine de Saint-Maur, qui se trouva là, eut peur; il fit un grand signe de croix, et tout disparut.

Il n'y eut donc plus qu'à entrer dans le salon, où l'on trouva deux grandes tables magnifiquement servies. Si les muses aimoient autant le vin de Champagne, que le poète qui vous écrit ceci, vous auriez une belle description du repas et de toutes les sortes de vins qui y étoient; mais ces vieilles précieuses ne boivent que de l'eau.

Quant à cet amas de sornettes,
Je ne sais ce qu'il deviendra,
Je sais bien que, si vous en faites
L'usage qu'il méritera,
Par votre main ars il sera;
Et seront les choses parfaites,
Car ma sœur à Saint-Maur viendra.

AU MARQUIS DE DANGEAU,

ÉTANT

DANS SON GOUVERNEMENT DE TOURAINE.

DE SAINT-MAUR, LE 6 OCTOBRE 1702.

—

Gouverneur de ces beaux climats
Que du ciel la douce influence,
Loin des hivers et des frimas,
A faits le jardin de la France
Vous agissez très sagement
De souhaiter que l'enjoûment
De notre muse se réveille :
Car nous croyons très aisément
Qu'assez souvent, sous une treille
Dans un doux assoupissement,
En Touraine Apollon sommeille.
Ce dieu sobre, qui ne peut pas
S'échapper seulement à boire
Deux doigts de vin à son repas,
Peut fort bien, au bord de la Loire,
S'enivrer de vos bons muscats,
Puisque de cette belle eau claire
Que frère Lubin savoit faire
Très-prudemment boire à son chien
Le blond Phébus à tasse pleine
Se coiffe au bord de l'Hippocrène
Aussi rondement, aussi bien,
Que fait le bonhomme Silène
Du jus du Père Bromien ;
Et c'est de cette docte ivresse
Que naissent si facilement
Tous ces vers où si galamment,
Tantôt tu chantois ta maîtresse,
Tantôt les peines d'un amant,
Toujours avec tant d'agrément,
Que jadis pour toi, dans la Grèce,
Laïs eût quitté brusquement
Anacréon dans sa jeunesse.
Quant à la muse de Saint-Maur,
Que moins de douceur accompagne,
Il lui faut du vin de Champagne
Pour lui faire prendre l'essor :
Aussi, quoique sage et pucelle,
Mais plus libertine que celle
De Saint-Amand et de Faret,
Dans son aimable négligence
Elle se sent de la licence
De la table et du cabaret;
Ce qui fait que la jouissance,
Dans les vers de ses nourrissons,
Quelquefois marque la cadence
De leurs amoureuses chansons.
Souviens-toi qu'Auguste venoit
Avec Mécénas chez Horace;
Et du monde qu'il gouvernoit
Quittoit le soin pour le Parnasse.
Parmi les verres et les pots
On vit ce maître de la terre
S'échapper en joyeux propos,
Et quelquefois, par de bons mots,
Pincer, dans une douce guerre
Les ridicules et les sots.

Que serviroit de vous apprendre
Que le preux Mélac vient de rendre,
Plutôt accablé qu'abattu,
Landau, qui n'étoit plus que l'ombre
De ce fort si bien revêtu?
Car vous savez bien que le nombre
Triomphe enfin de la vertu.

Sachez plutôt que dans ce lieu
La femme d'un héros, et la fille d'un dieu,
Avec sa cour est arrivée.
On croit que c'est Vénus, des Grâces entourée,
Qui transporte en ce beau séjour
Tous les charmes dont est parée
L'île où l'on adore l'Amour :
Aussi son aimable présence
Chasse déjà les aquilons,
Qui nous marquoient la décadence
De nos fruits et de nos melons;
Et l'on voit venir, sur les ailes
De Flore et des jeunes Zéphyrs,
Couronnés de roses nouvelles,
Le beau Printemps et les Plaisirs.
Avouez, marquis, que sans peine,
Pour voir cette charmante cour,
Vous quitteriez votre séjour,
Et tous les muscats de Touraine.

A MONSIEUR DE MALEZIEUX,

QUI AVOIT INVITÉ L'AUTEUR A UN DIVERTISSEMENT OU DEVOIT SE TROUVER MADAME LA DUCHESSE DU MAINE, EN 1706.

—

Seigneur châtelain, la manière
Dont m'invitez si galamment

Aux tournois, combats de barrière,
Que prépare votre enjoûment
A Vénus, qui chez vous doit tenir cour plénière,
Mérite humble remercîment :
Si je jouis de la lumière,
Je n'y manquerai nullement.
Qui ne suivroit aveuglément
Les ordres d'une princesse
Qui sait si gracieusement
Joindre au pouvoir d'une déesse
Tout ce qu'une mortelle eut jamais d'agrément ?
Mais quand bien même la parque
M'auroit d'un coup de ciseau
Fait passer le noir ruisseau
Où Charon mène sa barque ;
Seigneur, n'en soyez étonné,
Vous me verriez encor venir à Châtenai ;
Car Pluton, quoiqu'inflexible,
Si du Maine daignoit seulement m'appeler,
Bientôt devenu sensible,
Avec un compliment me laisseroit aller ;
Et, mieux que ne fit Orphée
Pour Eurydice autrefois,
Le doux charme de sa voix
Me conduiroit à Seaux tout droit de l'Élysée.

Ainsi, quoi qu'ordonne le sort,
Au châtel enchanté vers six heures je vole ;
Et vous m'aurez vif ou mort,
Pour spectateur bénévole.

RÉPONSE

A DES VERS DE L'ABBÉ COURTIN ET DE VOLTAIRE.

J'avois résisté jusques ici, monsieur l'abbé, à toutes vos coquetteries : mais il faut avouer sa foiblesse ; je n'ai jamais pu tenir contre le pâté de perdrix dont vous m'annoncez l'agréable arrivée par votre lettre. J'ai senti avec plaisir que mon appétit et mon estomac étoient en moi plus forts que l'amour-propre. Transporté d'une reconnoissance gloutonne qui m'a tenu lieu d'enthousiasme, je me suis écrié :

Toi, dont le teint fleuri, respecté des années,
Fit toujours les souhaits des beautés surannées,
Aimable glouton, cher Courtin,
Qui veux, quelque cher qu'il t'en coûte,
Et toujours reprendre du vin,
Et toujours te donner la goutte,
Qui jamais ainsi n'aura fin ;
Quand arriva l'épître vôtre,
J'étois gisant sur le grabat ;
Et le rhume, qui tout abat,
Tenoit Palaprat dans un autre,
Gisant comme moi tout à plat.
Avouez que, sans imprudence,
Rimeurs en état si piteux
Ne doivent rompre le silence,
Car d'un corps foible et langoureux
L'esprit ressent la décadence ;
Et le chagrin de la souffrance
Éteint le brillant de ces feux
Qu'allument la santé, les plaisirs et les jeux
Dans le sein de l'intempérance.
Et puis, messieurs les beaux esprits,
Qui veut vous faire une réponse
Plus d'une fois sur ses écrits
Doit passer la pierre de ponce.
Ainsi point ne serez surpris
Que ces contre-temps, ces obstacles
Ayent fait cesser les oracles
Que Bacchus rendoit au pourpris
Du Temple, où se faisoient miracles
Autant qu'à temple de Paris.

N'allez pas croire, au moins, messieurs, que j'aie voulu vous faire une réponse en forme si méditée. Pour achever de me guérir d'une fluxion horrible que j'ai eue depuis un mois sur les yeux, je me purgeai hier ; et la médecine me fit évacuer ces malheureux vers que je vous envoie, qui, je crois, faisoient la matière corrompue de tous les maux que j'ai soufferts ; car, comme a très bien dit M. Arouet, maudit est de Dieu, et bien malade, qui toujours versifie. Si faut-il bien pourtant que je réponde deux mots à ce favori d'Apollon,

Qui, sous l'ombre d'une fleurette,
Nous a tiré tout doucement,
En badinant, une aiguillette,
Mais le tout avec agrément.

Pour vous, successeur de Villon,
Dont la muse toujours aimable
Fait de Sully ce beau vallon
Que nous a tant vanté la fable,
Sachez que si, dans nos repas,
Par quelque gentil vaudeville
Nous avons réprimé les fats
Qui sans nous inondoient la ville,
Jamais notre malignité
Ne sentit l'aigreur de la bile,

Et jamais toute la gaîté
De notre troupe encline à rire
Ne passa jusqu'à l'âpreté
De la plus légère satire.
Suivez ces utiles leçons;
Et, toujours occupé de plaire,
Cueillez au jardin de Cythère
Des fleurs pour orner vos chansons.
C'est là qu'Amour avec sa mère
Tient école de sentiment,
Et répand certain enjoûment
Sur nos vers, et cette mollesse
Où ni le brillant, ni les traits,
Ni toute la délicatesse
De l'esprit n'atteindra jamais,
Et dont votre muse badine,
De jour en jour plus libertine,
Nous fait sentir tous les attraits.

En voilà trop pour un malade, et même assez pour un convalescent.

Quant à notre père prieur
Qui, dans sa verve, souvent pince
Jusqu'à son humble serviteur,
Il ne veut plus être rimeur,
Et s'est mis à faire le prince.
De sa table, qui n'est pas mince,
A de joyeux compotateurs
Il fait lui-même les honneurs,
Mieux qu'aucun seigneur de province.

Il ne me reste qu'à prendre congé de vous, messieurs, à vous donner salut et bénédiction, et à vous souhaiter...

Dans votre séjour enchanté,
Buvez frais, faites chère lie.
Dieu vous donne prospérité,
Son paradis en l'autre vie,
Dans celle-ci joie et santé!
Goûtez bien votre oisiveté,
Et bornez au plaisir votre philosophie.

AU CHEVALIER DE BOUILLON,

EN 1718.

—

Élève que j'ai fait en la loi d'Epicure,
Disciple qui suis pas à pas
D'une doctrine saine et pure
Et les leçons et les appas;
Philosophe formé des mains de la nature,
Qui, sans rien emprunter de tes réflexions,
Prends pour guide les passions,
Et les satisfais sans mesure;
Qui ne fis jamais de projets
Que pour l'instant présent qui coule à l'aventure,
Et, sachant aux plaisirs borner tous tes souhaits,
Foule aux pieds la fortune, et ris de son empire;
Heureux libertin, qui ne fait
Jamais rien que ce qu'il désire,
Et désire tout ce qu'il fait!
Chevalier, c'est peu qu'au Temple
Je t'aie appris comment, dans la belle saison,
Avec des talents de plaire,
Un homme sage doit faire
D'amour et de plaisirs une douce moisson:
Mais il faut que mon exemple,
Mieux qu'une stoïque leçon,
T'apprenne à supporter le faix de la vieillesse,
A braver l'injure des ans;
Te montre comme il faut, par des amusements,
Arrêter, dans ces derniers temps,
La volupté qui fuit, le plaisir qui nous laisse.
En vain la nature épuisée
Tâche à prolonger sagement,
Par le secours d'un vif et fort tempérament,
La trame de mes jours que les ans ont usée;
Je m'aperçois, à tout moment,
Que cette mère bienfaisante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeurs
De sucs empoisonnés inonde ma paupière;
Mais ce n'est pas assez d'en perdre la lumière,
Il faut encor que son aigreur,
Dans d'inutiles yeux me forme une douleur
Qui serve à ma vertu de plus ample matière.
La goutte, d'un autre côté,
Me fait, depuis vingt ans, un tissu de souffrance.
Que fais-je à cette extrémité?
J'oppose encor plus de constance
A cette longue adversité,
Qu'elle n'a de persévérance:
Car ma triste expérience,
En m'apprenant à souffrir,
M'apprend que la patience
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir.
Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triste hiver compagnes trop fidèles,
Je suis tranquille et gai. Quel bien plus précieux

Puis-je espérer jamais de la bonté des dieux?
Tel qu'un rocher dont la tête
Égale le mont Athos,
Voit à ses pieds la tempête
Troubler le calme des flots;
La mer autour bruit et gronde :
Malgré ses émotions,
Sur son front élevé règne une paix profonde,
Que tant d'agitations
Et que les fureurs de l'onde
Respectent à l'égal des nids des alcyons.

Heureux qui, se livrant à la philosophie,
A trouvé dans son sein un asile assuré
Contre ces préjugés dont l'esprit enivré
De sa propre raison lui-même se défie;
Et, sortant des erreurs où le peuple est livré,
Démêle, autant qu'il peut, les principes des choses,
Connoît les nœuds secrets des effets et des causes,
Regarde avec mépris et la Parque et Caron,
Et foule aux pieds le bruit de l'avare Achéron!
Mais c'est pousser trop loin peut-être la sagesse :
J'aime mieux me prêter à l'humaine foiblesse,
Et, de l'opinion respectant le bandeau,
Croire voir les enfers, mais ne les voir qu'en beau.
Je laisse là Minos et son urne fatale,
Le rocher de Sisyphe et la soif de Tantale;
Et, sans m'aller noircir de cent tourments divers,
Tout ce qui s'offre à ma pensée,
Ce ne sont que des fleurs, des berceaux toujours verts,
Et les champs fortunés de la plaine Élysée.
Là, dans l'instant fatal où le sort m'a remis,
J'espère retrouver mes illustres amis;
La Fare avec Ovide, et Catulle et Lesbie;
Voulant plaire à Corinne ou cajoler Julie,
Chapelle au milieu d'eux, ce maître qui m'apprit,
Au son harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille et d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles idées.
Quel spectacle à mes yeux, et quel plaisir nouveau!
Dans un bois d'orangers, qu'arrose un clair ruisseau,
Je revois Seignelai, je retrouve Béthune,
Esprits supérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie et de plus de fortune.
Avec Gaston de Foix quelle ombre se promène?
Ah! je la reconnois; c'est le jeune Turenne,
Présent rare et précieux,
Que l'avare main des dieux
Ne fit que montrer à la terre.
Digne héritier du nom de ce foudre de guerre,
A quel point de gloire et d'honneur
Ne t'eussent point porté tes vastes destinées,
Si Mars, jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées!
Que vois-je près de toi? c'est ta mère éperdue,
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descendue,
Qui, conservant pour toi ses tendres sentiments,
De ce fils si chéri vole aux embrassements.
Marianne, est-ce vous? Le ciel impitoyable
A-t-il voulu sitôt dérober aux mortels
Ce qu'il leur a donné jamais de plus aimable,
Et qui pouvait aux dieux disputer des autels,
Si la grâce et l'esprit, comme eux, est adorable?
Quoi donc! quand j'espérois qu'à mon heure fatale
Tu recevrois mon âme à nos derniers adieux,
Et que ton amitié, pour moi toujours égale,
Peut-être, en soupirant, me fermeroit les yeux;
C'est moi qui te survis! et ma douleur profonde
N'a, pour me consoler dans l'excès de mon deuil,
Que de porter ton nom jusques au bout du monde,
De jeter tous les jours des fleurs sur ton cercueil,
Chanter tes agréments, et célébrer tes charmes,
Dans ces vers mille fois effacés par mes larmes!
Dans une foule de guerriers,
Vendôme, sur une éminence,
Paroît couronné de lauriers;
Vendôme, de qui la vaillance
Fait avouer aux Scipions
Que le sac de Carthage et celui de Numance
N'obscurcit pas ses actions;
Et laisse à juger à l'Espagne
Si son bras n'y fit pas plus en une campagne,
Qu'ils n'y firent en dix avec vingt légions.

Dans le fond des jardins de ce séjour tranquille
Mais quel est ce héros issu du sang des dieux?
C'est ce prince adorable à qui les destinées
Donnèrent, à Saint-Maur, mes dernières années;
C'est d'Enghien qui s'offre à mes yeux,
Sur Nerwinde et Steinkerque entretenant Achille.
Je vois ce vainqueur d'Ilion
Frémir que tout son courage
Aux bords du Simoïs n'ait pas fait davantage
Que dans ces deux combats fit ce jeune lion.

Plus loin, dans le fond d'un bocage,
Je vois Catinat et Caton
A tous les gens de bien faisant une leçon.

Ainsi, libre du joug des paniques terreurs,
Parmi l'émail des prairies,
Je promène les erreurs
De mes douces rêveries:
Et, ne pouvant former que d'impuissants désirs,
Je sais mettre, en dépit de l'âge qui me glace,

Mes souvenirs à la place
De l'ardeur de mes plaisirs.
Avec quel contentement
Ces fontaines, ces bois où j'adorai Silvie,
Rappellent à mon cœur son amoureux tourment!
Bien loin que ce plaisir, qui ne peut revenir,
D'inutiles regrets empoisonne ma vie,
J'en savoure à longs traits l'aimable souvenir.
Que de fois j'ai grossi ce ruisseau de mes larmes!
C'est sur ce lit de fleurs que le premier baiser,
Pour gage de sa foi, dissipa mes alarmes,
Et que bientôt après, vainqueur de tant de charmes,
Sous ce tilleul, au frais, je vins me reposer.
Cet arbre porte encor le tendre caractère
Des vers que j'y gravai pour l'aimable bergère.
Arbre, croissez, disois-je, où nos chiffres tracés
Consacrent à l'amour nos noms entrelacés!
Puissent croître avec vous nos ardeurs mutuelles!
Et que de si tendres amours,
Que la rigueur du sort défend d'être éternelles,
N'ayent au moins de fin que la fin de nos jours:
Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noirceurs,
De la fin de nos jours poison lent et funeste,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

CONTRE LA CORRUPTION DU STYLE

ET LE MAUVAIS GOUT DES POÈTES DU TEMPS, EN 1713.

Quoi donc! quand je veux écrire,
Faut-il appeler toujours,
Ou la mère des Amours,
Ou le blond dieu de la lyre,
Ou muses à mon secours?

Tant de bruit et tant d'enflure
Tient lieu de fécondité
A ces auteurs qu'a jeté
Dans beaucoup de boursoufflure
Beaucoup de stérilité.

Pour toi, ma guide fidèle,
Qui hais l'affectation,
Reine de l'invention,
Tu viens sans que je t'appelle,
Chère Imagination!

Alors au lieu de pensées,
D'antithèses et de traits,
Tu me fournis des portraits
Qu'à leurs manières aisées
L'on voit que toi seule as faits.

Là, point d'épithète en rime,
De pointe, de sens retors,
Ne vient former les accords
De ce sec et dur sublime
Pour qui Roy fait tant d'efforts.

C'est dans un dictionnaire
De rimes que prend Houdart
Ce bel essor, cet écart,
Qui, froids enfants d'un libraire,
Sentent trop la peine et l'art.

Féconde sans artifice,
Quand tu viens à t'enflammer,
Quoi que l'on veuille exprimer,
Les mots servent ton caprice,
Et s'empressent à rimer.

Tu fais ces belles images,
Ce tour facile et badin,
Ces fleurs qui, comme un jardin,
Émaillent les badinages
De Chapelle et Sarasin.

Du poète de Sicile
Qu'est devenu le hautbois,
La flûte et la douce voix
Dont Moschus dans une idylle
Chantoit les prés et les bois?

Beau pinceau, tendre et fertile,
Où sont ces vives couleurs
Que pour peindre ses douleurs
Vint emprunter de Virgile
Philomèle en ses malheurs?

Catulle, Gallus, Horace,
Aux soupers de Mécénas,
N'égayoient point le repas
De vers obscurs qu'au Parnasse
Phébus même n'entend pas.

Comme parle la nature,
L'on parloit au siècle heureux
Qu'Auguste rendit fameux,
Moins que son bon goût qui dure
Encore chez ses neveux.

Mais bientôt après suivirent
En foule les faux brillants;
Depuis ces malheureux temps

Les Dubartas refleurirent
Au café de la Laurens.

C'est là que Verdun admire
Gacon (1), Lucain, Martial,
Et que ce provincial
Vante les conchets qu'inspire
Et Rome et l'Escurial.

Paix là ! j'entends Pinprenelle (2)
Qui géométriquement
Par maint beau raisonnement
Fait, à la pointe fidèle,
Le procès au sentiment.

Le dur, l'enflé, le bizarre,
A sa voix reprend vigueur;
De son école l'auteur
Le plus plat se croit Pindare:
Danchet même a cette erreur.

Mais quoique dans leur chimère
Ils foulent Malherbe aux pieds,
Je n'y vois que des fripiers
Retourner l'habit d'Homère
Dans leurs vers estropiés.

Ferrand (3), chez qui se conserve,
Dans un esprit vif et doux,
Ce qui reste de bon goût,
C'est toi qu'Apollon réserve
Pour opposer à ces fous.

Sauve ta chère patrie
De l'invasion des Goths,
Qui, monté sur de grands mots,
Ramènent la barbarie
En triomphe chez les sots.

SUR LA MORT DU MARQUIS DE LA FARE,

LE 28 MAI 1712.

La Fare n'est donc plus! la Parque impitoyable
A ravi de mon cœur cette chère moitié!
Pourquoi, cruelle par pitié,
A tous mes vœux inexorable,
Me laisses-tu traîner ici de tristes jours?

(1) Il y avait d'abord Hainaut.
(2) Substitué à Fontenelle.
(3) Mort en 1719, à quarante-deux ans.

Étranger dans le monde, il m'est insupportable :
J'y languis, privé du secours
Et de ce charme inexplicable
Dont depuis quarante ans jouit mon amitié.
Je te perds pour jamais, ami tendre et fidèle,
Toi dont le cœur toujours conforme à mes désirs
Goûtoit avec le mien la douceur mutuelle
De partager nos maux ainsi que nos plaisirs :
Flatté que ta bonté ne me fît point un crime
De mes vices, de mes défauts,
Je te les confiois, sans perdre ton estime,
Ni que cela m'ôtât rien de ce que je vaux.
La trame de nos jours ne fut point assortie
Par raison d'intérêt, ou par réflexion;
D'un aimant mutuel la douce sympathie
Forma seule notre union :
Dans le sein de la complaisance
Se nourrit cette affection,
Dont en très-peu de temps l'aveugle confiance
Fit une forte passion.

On te pleure au Parnasse, on te pleure à Cythère;
En longs habits de deuil les Muses, les Amours,
Et ces divinités qui donnent l'art de plaire,
De ta pompe funèbre ont indiqué les jours :
Apollon veut qu'avec Catulle
Horace conduise le deuil;
Ovide y jettera des fleurs sur ton cercueil,
Comme il fit autrefois au bûcher de Tibulle.

Puisse la fidèle histoire,
Cher la Fare, des honneurs
Que t'ont rendus les neufs Sœurs
Aux siècles à venir faire passer ta gloire!
J'espère, et cet espoir seul console mon cœur,
Qu'en éternisant ta mémoire
J'éterniserai ma douleur.

J'appelle à mon secours raison, philosophie;
Je n'en reçois, hélas! aucun soulagement.
A leurs belles leçons insensé qui se fie!
Elles ne peuvent rien contre le sentiment.
J'entends que la raison me dit que vainement
Je m'afflige d'un mal qui n'a point de remède;
Mais je verse des pleurs dans le même moment,
Et sens qu'à ma douleur toute ma vertu cède.

O mort, faut-il en vain que je vous sollicite?
L'ordre que la nature a mis
Veut que j'aille bientôt rejoindre mes amis :
Tout ce qui me fut cher a passé le Cocyte.
En vain je cherche encore ici quelque agrément;
Mes jours sont un tissu de douleur et de peine :

Chaque heure, chaque instant m'apporte un changement,
Me dérobe un plaisir, ou me fait un tourment.
Pourquoi n'osé-je rompre une fatale chaîne
Qui m'attache à la vie et m'éloigne du port?
Il faudroit au moins que le sage,
Quand il le veut, eût l'avantage
D'être le maître de son sort.

VOYAGE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ,

ENVOYÉ POUR ÉTRENNES A MADAME ***,
LE PREMIER JOUR DE 1695.

—

L'Amour, partant de Cythère
Pour se rendre auprès d'Iris,
Inquiet de n'oser faire
Seul ce voyage à Paris,
Viens, dit-il à l'Amitié,
Viens, chère sœur, par pitié,
Servir de guide à ton frère;
Car je ne veux qu'en ce jour,
Quoi que ce conteur publie,
Il soit dit que la Folie
Serve de guide à l'Amour.
Chacun de nous a ses charmes.
Je te prêterai mes armes:
Prête-moi, ma chère sœur,
Ton air sage, ta douceur,
Cette tendresse durable
De qui la solidité
Souvent n'est pas moins aimable
Que l'est ma vivacité.
Cela dit, pour ce voyage
Ces dieux troquent d'équipage;
Ils volent. Sur leur passage
On vit d'abord s'enflammer
Tout ce qui, dans la nature,
Jusques à cette aventure,
Avoit refusé d'aimer.
Plus de bergère cruelle,
Plus de malheureux berger;
Chacun qui voulut changer
Trouva maîtresse nouvelle:
Qui resta fidèle amant
Retrouva dans sa maîtresse,
Pour un reste de tendresse,
Un nouvel empressement.
Les amis se réchauffèrent;
Tous les cœurs se renflammèrent;
On s'aima même à la cour;
Et la triste indifférence
Sentit, dans son froid séjour,
Échauffer son indolence
Aux approches de l'Amour.
Tandis qu'avec diligence
Ces dieux traversent les airs,
La nuit, déployant ses voiles,
D'un crêpe semé d'étoiles
Enveloppa l'univers.
Iris cependant, livrée
Aux charmes d'un doux sommeil,
De ses pavots enivrée,
Attendoit que son réveil
Sur son teint eût fait éclore
Bien plus de fleurs que l'Aurore
N'en avoit fait naître encore
Sur le chemin du soleil;
Quand, tout-à-coup, à sa porte
Cette belle entend du bruit.
Qui, dit-elle, de la sorte
Ose entrer ici la nuit?
C'est un enfant misérable,
Répond d'un ton pitoyable
Cet enfant maître des dieux,
Qui vient chercher dans ces lieux
Un asile à sa misère
Auprès de vos agréments.
Je suis chargé par ma mère
Pour vous de cent compliments.
On me bannit, on me chasse;
On m'ôte jusqu'à mes traits.
Je trouve dans ma disgrâce
Peu de cœurs assez bien faits
Pour me donner encor place;
On me traite de cruel,
On me traite de parjure;
Et, sans être criminel,
Il n'est de sorte d'injure
Dont je ne sois accablé:
On diroit que j'ai troublé
Tout l'ordre de la nature.
Cependant, quelle imposture!
Sans moi, les hommes n'auroient
Qu'une languissante vie:
Je fais naître leurs désirs;
Je fais ces ardents plaisirs
Par qui leur âme est ravie,
Sans moi qu'ils ignoreroient:
Et je vois leur injustice
Oublier tous mes bienfaits;
Et, sur le moindre caprice,
Traiter même de supplice
Les biens que je leur ai faits.

Votre pitié vous engage
Au secours des malheureux;
Votre cœur est généreux;
Et, par un doux assemblage,
J'ai toujours vu la bonté
Compagne de la beauté.
Pour un enfant maltraité,
Dit Iris, votre langage
Me paroît bien doucereux.
Avec ce ton langoureux,
Cet air doux, cet équipage,
Ne seriez-vous point l'Amour?
Je le suis; mais, las! je n'ose
Vous parler de mon retour.
Je sais que je suis la cause
D'un nombre infini de maux,
Dont l'affreuse jalousie
Et la triste frénésie
Ont troublé votre repos.
Qui fit seul votre souffrance
Veut faire votre bonheur;
Et je viens, en récompense,
Vous faire présent d'un cœur
Digne de votre tendresse:
Comme il n'est point aujourd'hui,
Hormis vous, d'autre maîtresse
Au monde digne de lui,
De mille et mille agréments
Votre ardeur sera suivie;
Et vos doux engagements
Feront, de tous les moments
D'une si charmante vie,
Autant de jours de printemps.
Le moyen à ta parole,
Dit Iris, d'ajouter foi?
Volage, n'est-ce pas toi
Qui, sur cet espoir frivole,
Trompas ma crédulité?
J'en conviens, la vérité
N'est pas toujours mon partage.
Répond l'Amour; mais je gage
Que de ma sincérité
La caution que j'amène
Va rassurer votre cœur:
L'Amitié ma chère sœur
S'engage avec moi sans peine
A tenir tous les serments
Que, dans l'ardeur de vous plaire,
Entre mes mains s'en va faire
Le plus loyal des amants.
Ta prudence est non commune,
Amour, en cette action,
Qui fut (soit dit sans rancune)
Si sujet à caution
Fait très-bien d'en mener une
En pareille occasion:
Sans elle, accepter je n'ose
Ce cœur que l'on me propose:
Avec elle, je le veux;
Et, sans vous laisser morfondre
Plus long-temps ici tous deux,
Si votre sœur veut répondre
De joindre sa vérité
A votre vivacité,
J'accepte, Amour, avec joie
Le cœur que Vénus m'envoie;
Et je signe le traité.

ENVOI.

Mon Iris, exprès pour vous
Ces dieux ont fait ce voyage.
Il doit vous être assez doux
Qu'à s'accorder on engage
Ces maîtres de l'univers
Qui vont rarement ensemble.
Fasse le ciel que les vers
De celui qui les rassemble
Pour vous seule dans son cœur,
Iris, aient l'art de vous plaire;
Vous, qui seule pouvez faire
Sa fortune et son bonheur!
Puisse la nouvelle année
Passer comme une journée,
Ses jours comme des moments.
Que du reste de nos ans
La course soit fortunée!
Et que notre destinée
Nous fasse, avec ces beaux jours
Si doux, si dignes d'envie,
Trouver la fin de la vie
Dans la fin de nos amours!

JOUISSANCE.

Amour, qu'injustement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,
Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir un siècle de martyre?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs.
Ce cher objet de mes désirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux:

Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon âme tout entière a volé sur ma bouche.
J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes :
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roses.
Je ressentis alors une douce langueur
S'emparer de mes sens, et couler dans mon cœur.
D'amour et de plaisir nos yeux étincelèrent ;
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent ;
Et, livrés l'un et l'autre à nos emportements,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amants.
Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue
Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur :
Comme elle oublioit sa pudeur,
J'oubliois lors ma retenue ;
Et je me souviens seulement
Que, dans ce bienheureux moment,
Par l'excès du plaisir nos forces suspendues,
Nos corps entrelacés, nos âmes confondues,
Nous laissèrent livrés aux transports les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.
Puissions-nous, mon Iris, dans ces ravissements
Passer ces jours heureux que donne la jeunesse !
N'envions point aux dieux leur immortalité,
Puisque, dans la brièveté
De ces jours malheureux que leur bonté nous laisse,
L'amour y fournit des moments
Dont les transports et la vitesse
Valent mieux que l'éternité.

RACCOMMODEMENT.

A MADAME D.....

—

C'est dans le palais de l'Amour
Qu'il faut finir notre querelle ;
Le lit d'une paix éternelle
Est le voluptueux séjour.
Là n'habitent jamais la Discorde et la Guerre ;
C'est le lieu que Vénus choisit pour ses ébats ;
C'est le champ fortuné de mille doux combats
Qui ne dépeuplent point la terre :
On n'y voit voltiger que les Ris et les Jeux ;
Même cet enfant dangereux
En qui toute malice abonde,
Pour n'y porter que ses attraits,
Trempe la pointe de ses traits,
Dont il désole tout le monde,
Dans un nectar que la beauté
Fait couler mollement d'une source féconde
Comme un torrent de volupté.
C'est là que dans tes bras j'adorerai ces charmes
Qui font ton infidélité.
Ah ! s'ils sont quelquefois la source de mes larmes,
Ils le sont en ce lieu de ma félicité.
Sûre de ton impunité,
Viens, Lesbie, avec confiance
Que tes grâces et ta beauté
Te vont tenir lieu d'innocence ;
Et tu verras mon indulgence
Trancher nos éclaircissements,
Et bientôt mes emportements
N'exiger d'autre pénitence
Que la douce fureur de tes embrassements.

A LA MÊME,

POUR LA PRIER DE VENIR PASSER LA SOIRÉE AVEC LUI.

—

Viens ce soir, viens jouir du pouvoir de charmer :
Rends grâce au ciel qui te donne,
Avec l'art d'être friponne,
Celui de te faire aimer.
Je t'aimerois bien moins si tu m'étois fidèle ;
Moins de conformité nous uniroit tous deux :
Le ciel, entre fripons, forme d'aimables nœuds
Dont la durée est éternelle.
L'Amour, cet enfant libertin,
Hait tout ce qui sent le ménage ;
Sa mère, pour être volage,
Ne perd rien de son air divin.
Ce dieu, qui sur mon cœur n'employa d'autres armes
Que les traits de ta beauté,
Parmi la foule de tes charmes
Prendra soin de cacher ton infidélité,
Qui n'a pu jusqu'ici te rendre moins aimable.
Ah ! surtout dans les yeux porte ce trait vainqueur
Qui cent fois sous tes lois a ramené mon cœur ;
Et ne crains pas ainsi de paroître coupable.

SUR UNE INFIDÉLITÉ.

—

Prés, coteaux, aimables fontaines,
Lieux où l'Amour me fit tant de fois revenir,
Témoins de mes plaisirs, confidents de mes peines,
Pourquoi me rappeler un si doux souvenir ?
Vous qui vîtes Chloé si tendre et si fidèle,

Hélas! vous ignorez que l'ingrate a changé :
Cessez de retracer à mon cœur affligé
L'image d'une ardeur et si vive et si belle.
Et toi, qui si souvent me redis dans ces bois
Le sacré nom de l'infidèle,
Écho, redis-le-moi pour la dernière fois.

MADRIGAUX.

—

Mon Iris m'est toujours fidèle,
Nous sommes l'un de l'autre également contents;
Je n'ai lieu de me plaindre d'elle,
Que de l'aimer depuis quatre ans :
Cependant cela seul fait toutes nos querelles.
Hélas! faut-il donc voir ainsi
S'échapper malgré nous nos ardeurs mutuelles?
N'étoit-ce point assez que le Temps eût des ailes,
Pourquoi, volage Amour, en avez-vous aussi?

—

Après de longs soupirs, j'ai fléchi ma Climène;
Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine.
Hélas! si tes plaisirs doivent durer si peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine?

—

Qu'il aime dès demain, qui n'a jamais aimé;
Et quiconque aima dans sa vie,
Qu'il aime encor demain; et c'est là, ma Lesbie,
Ce que je fais depuis que vous m'avez charmé.

A MADEMOISELLE D... R...,

SUR LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'OPÉRA D'ARMIDE.

—

Je sers, grâce à l'Amour, une aimable maîtresse,
Qui sait, sous cent noms différents,
Par mille nouveaux agréments,
Réveiller tous les jours mes feux et ma tendresse.

Sous le nom de Théone elle sut m'enflammer;
Arcabonne me plut, et j'adore Angélique;
Mais, quoique sa beauté, sa grâce soit unique,
Armide vient de me charmer.

Sous ce nouveau déguisement,
Je trouve à mon Iris une grâce nouvelle.
Fut-il, depuis qu'on aime, un plus heureux amant?
Je goûte chaque jour, dans une amour fidèle,
Tous les plaisirs du changement.

A LA MÊME.

—

Je jouis du plaisir de te voir quand je veux;
Je vois toujours en toi tout ce qui peut me plaire :
Que faut-il pour me satisfaire?
On croiroit que je suis heureux.
Théone, cependant mon sort est déplorable :
Toujours quelque jaloux souci
D'un amant trop heureux vient faire un misérable;
Car tu me parois trop aimable
Pour que d'autres que moi ne t'aiment pas aussi.

POUR MADAME D***.

—

Mon Iris avec moi vient passer la soirée.
Elle y vient sous un simple et modeste ornement;
Mais d'art de plaire et d'agrément
Les Grâces à l'envi toutes trois l'ont parée.
J'attends avec transport ce bienheureux moment :
Déjà l'Amour, qui le devance,
Des peines de l'impatience
Me fait un doux enchantement.
Ah! si tu sais, Iris, même dans ton absence,
Par ces douces erreurs redoubler mes désirs,
Quels seront tantôt les plaisirs
Dont me comblera ta présence!

AU MARQUIS DE LA FARE,

POUR LE PRIER DE VENIR SOUPER AVEC MADAME D... ET MOI.

—

Ce soir, lorsque la nuit, aux amants favorable,
Sur les yeux des mortels répand l'aveuglement,
Dans mon petit appartement
Les Grâces et l'Amour conduiront ma maîtresse :
A cet objet de ma tendresse
De mon cœur partagé rejoins l'autre moitié;
Et donne-moi ce soir le plaisir d'être à table
Entre l'Amour et l'Amitié.

———

A MADAME D.

—

Tu vois trop mon rival, et tu me vois trop peu;
Il faudroit, pour ton bien, sur cela te contraindre:
Tu crois faire durer son feu,
Et tu travailles à l'éteindre.
Pour moi, moins je te vois, moins je suis amoureux:
Ranime mes désirs souvent par ta présence,
Fais-lui tâter un peu des rigueurs de l'absence;
C'est là le vrai moyen de nous garder tous deux.

COUPLETS

SUR L'AIR DE LA COMÉDIE DE *l'Inconnu*.

—

Un doux penchant toujours vers vous m'entraîne,
Mais mon bonheur est trop long-temps douteux :
Ah ! de ma chaîne
Rompez les nœuds;
Ou laissez voir à mon cœur amoureux
S'il doit mourir de plaisir ou de peine.

Trouble naissant dont je fus trop charmée,
Transports si doux qu'êtes-vous devenus?
Flatteuse idée,
Vous n'êtes plus :
Songes trompeurs, que par malheur j'ai crus,
Disparoissez; je ne suis point aimée.

LA TOCANE (1).

A MADAME D....

—

Naguère avois, dans un accès de goutte,
Juré de par le benoît saint Martin
Que ne boirois, quelque cher qu'il m'en coûte,
De meshui plus un pauvre coup de vin.
Bien me trouvois de ce sage régime :
De plus en plus ferme en cette maxime,
J'oubliois jà ce jus délicieux,
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans AI ne faisoit que de naître.
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux!

(1) Tocane, c'est le vin nouveau de Champagne fait de la mère goutte, et qui ne peut se garder que six mois.

Dans cet état vint à peine à paroître,
Que de ma bouche il passa dans mon cœur :
Il y remit battement et chaleur,
Puis tout-à-coup échauffant ma pensée
Par l'eau déjà quasi toute glacée,
Il rappela, par ses douces vapeurs,
Muses et vers, aimables rêveries,
Les fleurs, les bois, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs;
Mieux fit encor, me rappela tes charmes,
De nos plaisirs le tendre souvenir :
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'avoient pu retenir;
Et jurai bien, soit folie, ou sagesse,
Que passerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours qu'encor me laissera
Ce triste hiver qu'on appelle vieillesse.

LES POËTES LYRIQUES.

—

O muse, en ces moments, où, libre à cette table,
Je vois mes vers suivis de ce bruit favorable
Qui me rend aujourd'hui le plus fier des humains,
Viens toi-même, et mets-moi la lyre entre les mains.

Commençons. Je connois, à l'ardeur qui m'inspire,
Que Polymnie est en ces lieux.
Oui, je te reconnois; et chacun dans ses yeux
Avec transport me laisse lire
Ce que peuvent sur nous tes sons harmonieux.
Mais n'entreprenons point de dire
Les exploits des héros, la naissance des dieux;
Comment, d'un seul regard ébranlant son empire
Jupiter fait trembler et la terre et les cieux.
Où suis-je? Et dans cette carrière
Où je vois s'élever sous les pieds des chevaux
Cette épaisse et noble poussière
Dont viennent se couvrir mille jeunes rivaux,
Quel mortel assis les couronne?
Cette foule qui l'environne
Attend le prix de ses travaux,
Des accords que forme sa lyre.
Je suis enivré de ses sons :
Eh! comment pourrai-je décrire
Ses ambitieuses chansons?
L'air s'ouvre devant lui de l'un à l'autre pôle;
Comme un cygne éclatant, loin de nous il s'envole;
Et la hauteur du ciel est celle de ses chants.
Muse, après tant d'efforts à peine tu respires.

Mais, aimable Sapho, je t'entends, tu soupires;
Tu cèdes à l'amour qui possède tes sens :
Bien plus doucement que Pindare,
Tu fais que la raison s'égare
En mille sentiers séduisants.
De ses sons le galant Horace
Parant ses accords avec grâce
Aux bords les plus fleuris va dérober le thym,
Plus diligent que n'est une abeille au matin.
Que loûrai-je le plus, ou sa cadence juste,
Ou de ses vers aisés le tour ingénieux,
Vers par qui l'immortel Auguste
Boit le même nectar qu'Hébé dispense aux dieux?

Mais sa lyre avec lui s'enferme sous sa tombe.
En vain, sans qu'un beau feu daigne au moins l'éclairer,
Ronsard chez nos aïeux cherche à la retirer;
Sous ses vains efforts il succombe;
Et, couvert d'un mépris plus cruel que l'oubli,
Sous son obscure audace il reste enseveli.

Quels accords épurés, quels nombres pleins de charmes,
Soit que, s'animant aux combats,
Malherbe suive au milieu des alarmes
Un roi qui soumet tout à l'effort de son bras;
Soit que, triomphant de l'envie,
Loin de la terreur, loin des pleurs,
Dans la paix des plaisirs suivie
Il peigne ce héros le front orné de fleurs!

Un autre, qu'un génie aussi juste qu'aimable
Du Pinde et du Lycée a fait le nourrisson,
Ne connoît aujourd'hui pour beauté véritable
Que celle que veut bien avouer la raison.
Pour toi, dont la muse facile
Sur le Pinde, à ton gré, sait affermir tes pas,
Tu serois sans peine un Virgile,
Si tu n'étois pas né du rang de Mécénas.

A M. AROUET,

SUR SON PARNASSE.

—

Que j'aime ta noble audace,
Arouet, qui d'un plein saut
Escalades le Parnasse,
Et tout-à-coup près d'Horace
Sur le sommet le plus haut
Brigues la première place,
Loin du marais où Perrault
Contre nos maîtres coasse,
Avec maint et maint grimaud
Qu'on traite d'auteur insigne
Pour avoir en de grands mots
Mêlé très-mal à propos
La guerre du peuple cygne
Aux louanges d'un héros.

Dans le beau feu qui t'anime
Tu foules d'abord aux pieds
La troupe pusillanime
Des malheureux fripiers
De qui la stérile veine,
Ne pouvant de leur cerveau,
Faute de force et d'haleine,
Arracher rien de nouveau,
Avec leur dictionnaire
Retourne l'habit d'Homère
Dans leurs vers estropiés.

Loin d'ici, rimeur timide
Qui n'oses parmi les airs
T'élever d'un vol rapide
Jusqu'où naissent les éclairs!
Le froid bon sens qui te guide,
Te laisse en proie à Dacier
Qui nous fait voir que ta plume
De vers faits sur une enclume
N'enrichit que l'épicier,
Et que parfois le sublime
Souffre à regret la prison
Où souvent trop de raison,
Trop de justesse et de rime,
Le resserre hors de saison.

Souffre que je t'encourage
A ce vol audacieux,
Toi qui n'as qu'à faire usage
De tes talents précieux :
Va d'un air victorieux
Faire une éternelle guerre
A ces enfants de la terre
Révoltés contre les dieux;
A ces beaux-esprits modernes
Qui n'ont, malgré Terrasson,
Pour odes que balivernes,
Qu'Houdard pour tout Apollon,
Un café pour Hélicon,
La Laurens pour Calliope,
Qui de son bouge salope
Leur fait un sacré vallon.

Laisse-les, dans leur manie,
Préférer insolemment

L'exactitude au génie,
Et la pointe au sentiment.
Suis nos anciens modèles,
Et joins tes grâces nouvelles
A tout ce qu'ont révéré
Des siècles de politesse,
Et ce que Rome et la Grèce
Et le temps ont consacré.

MADRIGAUX.

A MADEMOISELLE D. R.,

EN LUI ENVOYANT L'*Art d'aimer* D'OVIDE.

Théone, à qui les dieux donnèrent
Tout ce qui sait charmer et l'oreille et les yeux,
Et sur qui les Grâces versèrent
Mille et mille dons précieux,
Lisez de l'ART D'AIMER les maximes galantes :
Et vous jugerez aisément,
Selon ces règles importantes,
Que je dois être votre amant.
Ce livre, sur un point, vous est très nécessaire:
Laissez là les leçons qu'il donne pour charmer,
Vous savez trop comme il faut plaire;
Mais apprenez-y bien comment il faut aimer.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Plus promptement que ne fait Melpomène,
Quand vous voulez, vous inspirez des vers.
Quand le voudrez, vos agréments, sans peine,
Feront encor cent miracles divers.

Il en est un dont vous doutez peut-être :
C'est me tirer de l'état langoureux
Où vous croyez que les dieux m'ont fait naître,
Et de moi faire un homme vigoureux.

De vos appas essayez la puissance;
Jà n'aurez lieu de vous en repentir;
Et beau pour vous sera faire mentir
Tout ce qu'a dit de moi la médisance.

De mon poupard vous faites un Tibulle :
Veuillez me plaire; un regard de vos yeux
Fera de moi dans l'instant un Hercule;
Et vous et moi nous en trouverons mieux.

A MADAME D. L.

Iris, ne croyez pas qu'une flamme nouvelle
Me fasse ailleurs porter mon choix :
L'on peut, en vous voyant, devenir infidèle;
Mais c'est pour la dernière fois.

POUR MADAME D***.

Je louois mon Iris, et mon cœur prévenu
Voyoit à tous moments quelque grâce nouvelle,
Que je lui jurois n'avoir vu
Jamais dans aucune mortelle;
Quant tout-à-coup cette belle,
Sans rien déguiser, m'a conté
Tous et tous les défauts qu'elle connoît en elle.
Alors d'amour transporté,
Mon Iris, ai-je dit, à ta sincérité
Je veux bien rendre les armes
Que mon cœur a disputé
Quelque temps contre tes charmes.
Dans la confession que ta bouche m'a faite,
Dans ce sincère aveu, que j'ai trouvé d'appas!
Et que tu me sembles parfaite,
Dès lors que tu veux bien ne le paroître pas!

La Fare me disoit un jour tout en colère :
Sais-tu que ta maîtresse est friponne et légère?
Romps des fers qu'en honneur tu ne peux plus porter;
Laisse-la désormais, et songe à l'éviter.
Le conseil est très-bon, et d'un ami sincère,
Lui dis-je, et je croirois que l'on ne peut mieux faire,
Cher ami, que d'en profiter :
Mais son esprit m'amuse, elle a l'art de me plaire;
Et je ne l'aime plus assez pour la quitter.

LA FARE*.

ODES.

ODE I.

RÉFLEXIONS D'UN PHILOSOPHE SUR UNE BELLE CAMPAGNE.

Plus on observe ces retraites,
Plus l'aspect en est gracieux :
Est-ce pour l'esprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur, qu'elles sont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts
Qui ne m'arrête et ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix, et mes regards.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissants,
J'y mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries ;
J'y laisse couler mon esprit,
Comme cette onde gazouillante
Qui suit le chemin de sa pente,
Qu'aucune loi ne lui prescrit.

Je vois sur des coteaux fertiles
Des troupeaux riches et nombreux ;
Ceux qui les gardent sont heureux ;
Et ceux qui les ont sont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et si l'hiver vient les contraindre,
Ce sont là tous les maux à craindre ;
Il en est d'autres parmi nous.

Nous ne savons plus nous connaître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faisons par nos soins
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur soumet notre esprit
Aux caprices de notre vie :
En vain la raison se récrie ;
L'abus parle, tout y souscrit.

Ici je rêve à quoi nos pères
Se bornoient dans les premiers temps :
Sages, modestes et contents,
Ils se refusoient aux chimères.
Leurs besoins étoient leurs objets ;
Leur travail étoit leur ressource,
Et le repos toujours la source
De leurs soins et de leurs projets.

A l'abri de nos soins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De superbes temples aux dieux,
Et pour eux de simples cabanes.
Renfermés tous dans leur état,
Et contents de leur destinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos que par l'éclat.

Ils savoient à quoi la nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté
Et la fausse délicatesse
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

L'intérêt ni la vaine gloire
Ne dérangeoient pas leur repos ;

---

* CHARLES-AUGUSTE, marquis de LA FARE, naquit en 1644 au château de Valgorge en Languedoc. A dix-huit ans, il fut introduit à la cour. Louis XIV lui fit un accueil qui pouvait être regardé comme un présage de faveur ; mais La Fare fut trompé dans ses espérances d'avancement et de fortune. Il partit comme volontaire, en 1664, avec le renfort de six mille hommes que le roi envoyait à l'empereur, alors en guerre avec les Turcs. Cette campagne, sans être malheureuse pour La Fare, n'eut pas le résultat qu'il en avait attendu. Il revint en France, et reparut à la cour, où il obtint enfin la sous-lieutenance d'une compagnie de gendarmes qu'on ajouta à la garde du dauphin. Il se fit remarquer en Flandre par le grand Condé, auquel il eut la gloire de se rendre utile à la bataille de Senef, ensuite en Alsace par Turenne, enfin par le maréchal de Luxembourg, qui demanda pour lui une place de brigadier, en récompense de ses services ; mais cette place lui ayant été durement refusée par Louvois, La Fare, piqué de cette injustice, et dégoûté de la carrière des emplois, vendit sa charge de lieutenant des gendarmes du dauphin, au marquis de Sévigné, moyennant la somme de 90,000 livres. Encore dans la vigueur de l'âge, exempt de soucis et d'ambition, La Fare partagea dès ce moment sa vie entre les jouissances de l'amitié et les plaisirs de la société. La tendre affection qui l'unit à Chaulieu les rendit inséparables, et a associé jusqu'à leur souvenir. Des mémoires et quelques poésies, c'est tout ce qu'a laissé La Fare. Le goût des lettres s'est éveillé en lui fort tard, et ce goût, en se développant, n'a pu acquérir, faute de temps, un haut degré de perfection ; quoi qu'il en soit, on trouve dans ses vers de l'aisance, du naturel, de la grâce, et un heureux mélange de philosophie et de volupté.

Ils aimoient plus, dans leurs héros,
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoissoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne;
Le mérite de la personne
Passoit devant les droits du sang.

Dès qu'ils songeoient à l'hyménée,
Leur penchant conduisoit leur choix;
Et l'amour soumettoit ses lois
Aux devoirs de la foi donnée.
L'ardeur de leurs plus doux souhaits
Se bornoit au bonheur de plaire;
Leurs plaisirs ne leur coûtoient guère,
Les saisons en faisoient les frais.

En amitié quelle constance!
Quels soins! quelle fidélité!
Ils étoient en sincérité
Ce qu'on est en fausse apparence.
S'étoient-ils donnés ou promis,
Leurs cœurs, jaloux de leurs promesses,
Voloient au-devant des foiblesses
Et des besoins de leurs amis.

Quel fut ce temps! quel est le nôtre!
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a besoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre?
Esclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices
Les noms des premières vertus.

Dégoûtés des anciens usages,
Entêtés de nos goûts nouveaux,
Loin de songer à nos troupeaux,
Nous détruisons nos pâturages:
Nous changeons nos prés en jardins,
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en stériles,
Et nos vergers en boulingrins.

Heureux habitants de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos désirs,
Si vous ignorez nos plaisirs,
Vous ne connoissez pas nos peines.
Vous goûtez un repos si doux,
Qu'il rappelle le temps d'Astrée.
Enchanté de cette contrée
J'y reviendrai vivre avec vous.

ODE II.

SUR LA PARESSE, A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Pour avoir secoué le joug de quelque vice,
Qu'avec peu de raison l'homme s'enorgueillit!
Il vit frugalement; mais c'est par avarice:
S'il fuit les voluptés, hélas! c'est qu'il vieillit.

Pour moi, par une longue et triste expérience,
De cette illusion j'ai reconnu l'abus;
Je sais, sans me flatter d'une vaine apparence,
Que c'est à mes défauts que je dois mes vertus.

Je chante tes bienfaits, favorable Paresse.
Toi seule dans mon cœur as rétabli la paix;
C'est par toi que j'espère une heureuse vieillesse.
Tu vas me devenir plus chère que jamais.

Ah! de combien d'erreurs et de fausses idées
Détrompes-tu celui qui s'abandonne à toi!
De l'amour du repos les âmes possédées
Ne peuvent reconnaître et suivre une autre loi.

Tu fais régner le calme au milieu de l'orage,
Tu mets un juste frein aux plus folles ardeurs;
Tu peux même élever le plus ferme courage
Par le digne mépris que tu fais des grandeurs.

Le nom de ce Romain qui vainquit Mithridate
Par ses travaux guerriers a bien moins éclaté
Que par la volupté tranquille et délicate
Que lui fit savourer la molle oisiveté.

Rome eût toujours été la maîtresse du monde,
Si son sein n'eût produit que de pareils enfants,
Satisfaits de vieillir dans une paix profonde,
Après avoir été tant de fois triomphants.

Que Jule eût épargné de pleurs à sa patrie,
Si, vainqueur des Gaulois, par d'injustes projets
De ses rares vertus la gloire il n'eût flétrie,
Et qu'il eût aux travaux su préférer la paix!

De la tranquillité compagne inséparable,
Paresse, nécessaire au bonheur des mortels,
Le besoin que l'Europe a d'un repos durable
Te devroit attirer un temple et des autels.

Ainsi l'on vit jadis le chantre d'Épicure
Demander à Vénus qu'avec tous ses appas

Elle amollit de Mars l'humeur farouche et dure,
Lorsqu'elle le tiendroit enchanté dans ses bras.

L'ardeur des vains désirs n'est jamais satisfaite,
Leur vol rapide et prompt ne se peut arrêter;
Celui qui dans son sein porte une âme inquiète
Au milieu des plaisirs ne sauroit les goûter.

Ami, dont le cœur haut, les talents, l'espérance,
Le don d'imaginer avec facilité,
Pourroient encor, malgré ta propre expérience,
Rallumer les désirs et la vivacité,

Laisse-toi gouverner par cette enchanteresse,
Qui seule peut du cœur calmer l'émotion;
Et préfère, crois-moi, les dons de la Paresse
Aux offres d'une vaine et folle ambition.

ODE III.

A LA VÉRITÉ.

Loin d'ici, beautés mortelles,
Riches d'attraits empruntés,
Qui devez le nom de belles
A vos regards affectés :
Mon âme, aujourd'hui plus pure,
Célèbre de la nature
L'aimable simplicité;
Et je prétends que ma lyre
Au cœur le plus vain inspire
L'amour de la vérité.

Venez donc, vierges sacrées,
Venez, sur l'émail des fleurs
Que le soleil a parées
Des plus naïves couleurs,
Dévoiler à notre vue
Cette beauté toute nue
Qui ne peut souffrir le fard;
Belle de ses propres charmes,
Qui peut tout vaincre sans armes,
Et qui sait plaire sans art.

Tels du sein de la nature
Sortent ces riches tableaux
Dont la riante peinture
A des traits toujours nouveaux.
Tout l'art, quelque effort qu'il fasse,
N'en peut exprimer la grâce;
Et ces ouvrages parfaits,
Tenant de leur origine,
Portent la marque divine
De la main qui les a faits.

Oh! qui sous de vers ombrages
Que le temps a respectés,
Ou le long de ces rivages
Que la nature a plantés,
M'emmènera, loin des villes,
En des demeures tranquilles
Où j'examine en repos
Quelle est la cause première,
Et comment de la matière
S'est débrouillé le chaos!

Au mépris de la richesse
Des esclaves de la cour,
J'y goûterai ma paresse,
Et la douceur d'un beau jour;
Si je n'y vois pas l'entrée
De ma maison entourée
D'une foule de flatteurs,
J'y verrai les fleurs nouvelles
Et leurs robes naturelles
Me présenter leurs odeurs.

Que je plains dans sa fortune
L'homme à qui la vanité
Et la grandeur importune
Font haïr la vérité!
Sous le poids de l'ignorance
Il gémit dans l'abondance
Ce maître absolu de tout,
Et des plaisirs de sa vie
Sent la fausseté suivie
D'un invincible dégoût.

Il ne voit point sa maîtresse,
Ses enfants, ni ses sujets,
D'une sincère tendresse
Reconnoître ses bienfaits.
Comme il n'a, par ses caresses
Et ses immenses largesses,
Recherché que des flatteurs,
Il ne recevra du zèle
De cette troupe infidèle
Que des conseils séducteurs.

Venez dissiper la nue
Qui voile votre clarté,
Et montrez-vous toute nue,
Charmante divinité.
Qu'ici tout vous reconnoisse

Pour souveraine maîtresse.
O céleste Vérité!
Que tout autre culte cesse,
Et que tout mortel s'empresse
A suivre votre beauté.

ODE IV.

A L'AMOUR.

Puissant et premier génie
Par qui tout fut animé,
Toi qui maintiens l'harmonie
Du monde par toi formé,
Amour, d'un trait de ta flamme
Pénètre aujourd'hui mon âme,
Et fais couler dans mes sens
Le feu dont brûla Catulle,
Et qui du jeune Tibulle
Forma les tendres accents.

Ni les Nymphes du Parnasse
Ni les faveurs d'Apollon
Ne me donneroient l'audace
De célébrer ton saint nom.
C'est toi qui, près d'une eau pure
Au fond d'une grotte obscure,
Peux seul, enseignant ta loi,
Inspirer aux cœurs fidèles,
Dans leurs ardeurs mutuelles,
Des chansons dignes de toi.

Mais je sens que ma prière
A trouvé grâce à tes yeux;
Une nouvelle lumière
Rend mon esprit radieux.
Mes vers vont servir de guides
A ces âmes trop timides
Qui, de peur de tes rigueurs,
Fuyant tes faveurs divines,
N'osent, pour quelques épines,
Cueillir les plus belles fleurs.

Publions donc à ta gloire
Que, plus fort que tous les dieux,
Pour la plus grande victoire
Tu n'armes que deux beaux yeux;
Et que ta douceur est telle,
Que, dans la guerre mortelle
Que tu déclares aux cœurs,
Aimable jusqu'en tes peines,
Tu fais adorer tes chaînes
Aux vaincus, comme aux vainqueurs.

Loin de toi, loin de ton temple,
Ces jeunes présomptueux
Qui donnent l'indigne exemple
D'un amour faux, fastueux;
Qui, dans leurs humeurs hautaines,
Veulent imposer des chaînes,
Et garder leur liberté,
Et prétendent n'introduire
Dans le sein de ton empire
Que mensonge et vanité!

Non, ce n'est que la souffrance,
Que l'ardeur de nos désirs,
Qui mettent la différence
Et le prix à tes plaisirs.
Toi-même n'as pu connoître
Les douceurs que tu fais naître
Que quand ton cœur fut touché;
Et, pour goûter tes délices,
Il fallut que tu gémisses
Dans les fers de ta Psyché.

Ah! que ta chaîne est légère!
Que ton joug a de douceur
Pour l'âme simple et sincère
Qui t'abandonne son cœur!
C'est pour elle que sont faites
Ces félicités parfaites
Qu'au monde on ne connoît plus,
Mais que, pour leur récompense,
Tu verses en abondance
Dans le sein de tes élus.

Je sais bien qu'à tes caprices
On impute tes faveurs;
On dit que tes injustices
Font répandre mille pleurs:
Mais c'est avec les caresses
Et les trompeuses tendresses
D'une volage beauté
Confondre les biens durables
Et les plaisirs ineffables
Qu'on doit à la vérité.

Ce n'est point toi qui présides
A ce honteux abandon,
A ces commerces sordides
Qui déshonorent ton nom.
Ce n'est que des belles âmes
Que ta main file les trames;

Tu tiens le vice abattu;
Ton choix, toujours légitime,
Ne donna jamais au crime
Les prix dus à la vertu.

Quoi que nous conte la Fable,
Tes yeux sont toujours ouverts;
Tu veilles, dieu favorable,
Au bonheur de l'univers:
Nos vœux, par ton assistance,
Parviennent jusqu'à l'essence
Qui maintient l'ordre des cieux:
Et, brûlant d'ardeurs fidèles,
Nos cœurs portés sur tes ailes
Vont s'unir avec les dieux.

ODE V.

Venez échauffer ma veine,
Venez, amours, ris et jeux;
Disparoissez, trouble et peine,
Respectez ce jour heureux
Où mon âme transportée
Demeure comme enchantée
Au comble de ses désirs.
Que sans cesse ma mémoire
De ce jour si plein de gloire
Me retrace les plaisirs!

Ainsi, fier de sa conquête,
Enivré d'un doux moment,
Parle, en sa joie indiscrète,
Un jeune et crédule amant:
Mais bientôt la frénésie
De la sombre jalousie
Agite son triste cœur,
Lui fait sentir ses alarmes,
Et payer de mille larmes
Un instant de son bonheur.

Il est des âmes mieux nées
A qui le dieu des amours
A, malgré les destinées,
Filé de plus heureux jours:
Mais en vain leur confiance
Les flatte de l'espérance
De s'aimer jusqu'au tombeau;
Leur cœur, par expérience,
Sent, même en la jouissance,
Éteindre un désir si beau.

Est-ce donc dans les batailles
Qu'un héros toujours vainqueur
Au milieu des funérailles
Trouve un solide bonheur?
Non, d'un peu de renommée
La trop légère fumée
S'achète par trop de soins:
Le hasard l'ôte et la donne,
Et bien souvent l'abandonne
A qui la mérite moins.

Donc un vain désir m'excite
A parvenir au séjour
Que le vrai bonheur habite;
Car, le chercher à la cour,
Parmi tant de misérables
Et d'infortunés coupables
Qui gémissent dans les fers,
C'est du monde en son enfance
Vouloir trouver l'innocence
Et le vrai calme aux enfers.

Ah! quel sentier solitaire
Me présente tant d'appas?
L'amitié simple et sincère
Vient y conduire mes pas.
Suivons cette aimable guide
Pour arriver où réside
La pure félicité:
Mon sort sera doux et rare;
Mais la trompeuse m'égare:
Dieux! que d'infidélité!

Dans le sein de l'indolence
Cherchons du moins le repos,
Et que mon indifférence
Me mette à l'abri des maux.
Mais quoi! c'est sur ma paupière
De peur de voir la lumière,
Mettre un funeste bandeau;
C'est, d'une triste manie
Éprouvant la tyrannie,
Entrer vivant au tombeau.

Prenons moins de soin d'éteindre
Que de régler nos désirs;
Livrons nos cœurs, sans rien craindre,
Aux plus sensibles plaisirs:
Goûtons-les, tels que les donne
La nature sage et bonne,
Dont les souveraines lois,
Éternelles, nécessaires,
Sont pour nous plus salutaires

Que ne seroit notre choix.

Mortel, oses-tu prétendre
Un bien qui dure à jamais,
Et, si peu parfait, attendre
Des plaisirs purs et parfaits?
Quand ton âme, possédée
D'une trop flatteuse idée,
Croit jouir des cieux ouverts;
Pour courre après des chimères
Et des biens imaginaires,
Ce sont les vrais que tu perds.

Heureux, heureux l'homme sage,
A qui ces réflexions
Ont appris à faire usage
Tour à tour des passions;
Qui, conducteur intrépide,
Sait et leur lâcher la bride
Et, s'il faut, les retenir;
Qui, sensible et raisonnable,
Saisit l'instant favorable,
Peu certain de l'avenir!

ODE VI.

—

Lieux qui, le trentième été
Me voyez parmi la foule,
Avec raison dégoûté,
Abusant du temps qui coule,
Rengager ma liberté,
Ah! je rougis que ma vie
Démente ainsi la fierté
D'un peu de philosophie.

Comme vous, ombrages verts,
Si j'étois sûr de renaître
Après l'horreur des hivers,
Si ce jour n'étoit peut-être
Un des derniers que je perds,
Amateur des cavalcades,
Je courrois dans vos déserts
Montrer mes feux aux Dryades.

Mais ce qu'un jour nous ravit,
L'autre ne peut nous le rendre;
L'espérer du jour qui suit,
En vain, hélas! c'est attendre
Le retour de l'eau qui fuit.
La ride en mon front tracée
Par le temps qui me détruit
Ne peut plus être effacée.

Il faut perdre, en même jour,
L'espoir, le désir de plaire;
Pour l'amant sur le retour
Point de maîtresse sincère:
Plus de goût, donc plus d'amour.
C'est aussi chose importune
Que le vieillard à la cour
Qui commence sa fortune.

Ainsi tout doit m'avertir
Que, sans tarder davantage,
Il est temps de prévenir
D'une conduite peu sage
L'infaillible repentir.
Que l'homme sensé qui s'aime
Dans la retraite, à loisir,
Cherche à jouir de lui-même.

Quoi! n'est-ce donc qu'aux déserts
Qu'habitera la sagesse?
Sur tant d'hommes si divers
Ne peut-elle avoir sans cesse
Avec fruit les yeux ouverts?
A la vertu, qui doit être
En spectacle à l'univers,
Défendra-t-on de paroître?

Sur les foiblesses d'autrui
Le sage se fortifie:
Sans envie et sans ennui
Sur la raison il s'appuie;
Elle soumet tout à lui.
Dans le milieu de la foule,
Seul il peut dire aujourd'hui:
J'ai joui du temps qui coule.

Il garde dans une cour
Le goût de la solitude;
Et des plaisirs de l'amour
Il bannit l'inquiétude,
Qui ternit les plus beaux jours.
Sans faste, et sobrement sage,
Des passions tour à tour
Il connoît le juste usage.

Que son front doux et serein
Est, à mon gré, préférable
Au visage sec, chagrin,
De ce cagot qui du diable
Craint partout l'esprit malin!

Que j'aime à voir l'autre à table,
Sans morgue, le verre en main,
Rendre la sagesse aimable!

Je veux, avec peu d'amis,
Dont le goût exquis m'honore
Faire voir qu'il est permis
D'être à la cour libre encore,
Malgré les temps ennemis;
Que le volontaire hommage
D'un cœur par son choix soumis
Ne tient point de l'esclavage;

Surtout lorsque plus heureux
Un air plus pur on respire
Près d'un prince vertueux (1)
Qui, par ses talents, attire
Des plus sages tous les vœux;
Dont le front, sans diadème,
Le charme de tous les yeux,
Est plus brillant par lui-même.

ODE VIII.

Esprit et corps, tout m'afflige:
L'un languit sans mouvement;
L'autre en vrai pédant s'érige,
Et veut penser tristement.

Reviens avec tous tes charmes
Et dissipe mes noirceurs,
Amour, toi qui, jusqu'aux larmes,
Sais tout changer en douceurs.

Je rentre dans ta milice;
Et, comme ton vieux soldat,
Je prétends à ton service
Expirer dans le combat.

On écrira mon histoire
Dans les fastes de Vénus,
Comme on chantera ma gloire
Dans les fastes de Bacchus.

Là, dès que le bon Silène,
Chatouillé par les Amours,
Présentera sa bedaine,
Riant et buvant toujours,

(1) M. le duc d'Orléans, régent.

En mémoire de la mienne,
Dans le bachique transport,
Chacun, à perte d'haleine,
Voudra boire un rouge bord.

ÉPÎTRE A ROUSSEAU.

Reçois avec plaisir l'épître
De ton ami ressuscité,
Cher Rousseau, qui se sent flatté
D'être par toi sur le regître
De ceux dont la fidélité
A le mieux mérité ce titre.

Au reste, je suis enchanté
Par l'heureuse variété,
La recherche, la nouveauté
Et la noblesse de tes rimes;
Plus encor par la vérité
Qui règne en toutes tes maximes,
Et confond la malignité
De ceux qui t'avoient imputé
Insolemment leurs propres crimes.
Que j'aime aussi la netteté,
Le ton précis dont tu t'exprimes!
Quelle rare fécondité
D'images riantes, sublimes,
Et de ces larcins légitimes
Que tu fais à l'antiquité!
Tu connois ma sincérité:
Non, tu ne saurois assez croire
Combien est utile à ta gloire
Et par tous ses lecteurs vanté
Ton livre, qui sera porté,
Sans doute, au temple de mémoire
Par les muses qui l'ont dicté.
Cette prophétie eût été
Accomplie au siècle d'Horace:
Or à présent que le Parnasse
Est vilainement infesté,
Ce n'est plus qu'un mont déserté
Où maint et maint corbeau croasse.
N'espère pas de telle race
Le los qu'as si bien mérité,
Toi qui par leurs vers à la glace
Ne pus jamais être imité.
Mais où donc me sens-je emporté
Par un mouvement de colère
Contre telle déloyauté?
Puisse au moins le zèle sincère

D'un cœur exempt de fausseté
Et te consoler et te plaire !

A L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Vous insultez, maître fripon,
Au peu d'imagination
Que la nature m'a donnée:
Les traits brillants, la fiction,
Dont votre lettre est tant ornée,
Vont à ma veine infortunée
Faire abandonner Apollon.
A mon esprit ce dieu n'inspire
Que de tristes moralités.
C'est avec vous qu'il aime à rire;
Il est toujours à vos côtés,
Et surtout lorsque vous buvez.
Là prendrez votre temps, beau sire,
Et pour moi lui demanderez
Le don d'égayer la satire
De ce sel que vous y jetez.
Me l'accordant, je pourrai dire
D'assez plaisantes vérités
Au public qui se les attire.
Mais jusque-là, sans me flatter,
Je sens, sur ma foi, qu'au Parnasse
J'aurois de la peine à monter;
Je perds haleine et je me lasse.
Puis Pégase, sans hésiter,
Considérant ma lourde masse,
Sans un ordre et sans cette grâce,
Refuseroit de me porter.

RÉPONSE, AU NOM DE Mme DE LASSAY,

A UNE LETTRE DE L'ABBÉ DE CHAULIEU.

Onques ne vis un si poli goutteux :
Prêt à toute heure à galamment écrire,
Mieux vous valez quand êtes souffreteux;
Très-bien vous sied quelque peu de martyre.
Trop de santé tant de soins vous attire,
Tant de désirs à votre cœur inspire,
Qu'en trop d'endroits vous faut porter vos vœux :
Mais à présent qu'êtes gisant, beau sire,
Onques ne vis un si poli goutteux.
Que la douleur sur vous prend peu d'empire !
Vous n'en quittez l'air serein, ni la lyre,
N'en querellez le ciel trop rigoureux,
Ni n'en avez l'esprit plus langoureux,
Ains ne pensez qu'à flatter et bien dire.
Onques ne vis un si poli goutteux.

ÉPIGRAMME.

Autrefois la raillerie
Étoit permise à la cour :
On en bannit en ce jour
Même la plaisanterie.
Ah ! si ce peuple important,
Qui semble avoir peur de rire,
Méritoit moins la satire,
Il ne la craindroit pas tant.

VÉRITÉ ÉGAYÉE.

De l'homme voici la chimère.
Pour lui tout naît, pour lui tout se détruit,
C'est pour lui que tourne la sphère;
Tout l'univers pour lui seul est construit.
Sur un tel fait ses arguments plausibles
Ne me sont pas sensibles :
Mais je m'aperçoi
Que ce vin est fait pour moi,
Lorsque je le boi.

MADRIGAL.

De Vénus Uranie, en ma verte jeunesse,
Avec respect j'encensai les autels,
Et je donnai l'exemple au reste des mortels
De la plus parfaite tendresse.

Cette commune loi qui veut que notre cœur
De son bonheur même s'ennuie,
Me fit tomber dans la langueur
Qu'apporte une insipide vie.

Amour, viens, vole à mon secours,
M'écriai-je dans ma souffrance;
Prends pitié de mes tristes jours.

Il m'entendit, et, par reconnoissance
Pour mes services assidus,
Il m'envoya l'autre Vénus,
Et d'Amours libertins une troupe volage,
Qui me fit à son badinage.

Heureux si de mes ans je puis finir le cours
Avec ces folâtres Amours!

A MADAME LA COMTESSE DE CAYLUS.

M'abandonnant à la tristesse,
Sans espérance, sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse.
Sont-il perdus, disois-je, sans retour?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que je fis dès mon enfance
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
Par l'ennuyeuse indifférence?
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant: Tircis, ne te plains plus;
Je vais mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Caylus.

MADRIGAL SUR SES VERS.

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse;
Mais si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur:
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

TRADUCTION DES VERS DE CATULLE

Ille mi par esse Deo videtur, etc.

Il égale en bonheur, il surpasse les dieux,
Celui qui près de toi pour toi brûle et soupire,
Qui te voit, qui t'entend, qu'animent tes beaux yeux,
A qui flatteusement il te plaît de sourire.
Oui, ma chère Lesbie, oui, dès que je te vois,
Tous mes sens sont émus, je brûle, je frissonne,
Mes yeux sont éblouis, je sens mourir ma voix,
Mon cœur vole vers toi, mon âme m'abandonne.
Catulle, c'en est fait: tu te perds, malheureux;
Tu ne peux résister. Ah! c'est trop tôt te rendre
Aux trompeuses douceurs de ce dieu dont les feux
Ont mis tant de palais et de villes en cendre.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE

Quis multâ gracilis te puer in rosâ, etc.

Dis-moi, Pyrrha, quel est cet amant fortuné,
Tout parfumé d'odeurs, et de fleurs couronné,
Pour qui, sans aucun soin de te rendre plus belle;
Ta simplicité naturelle
Laisse flotter tes blonds cheveux,
Et qui, dans une grotte où ton amour l'appelle,
Croit de tous les mortels être le plus heureux?
Là, sur un lit semé de jasmins et de roses,
Où tranquillement tu reposes,
S'abandonnant à ses désirs,
Il aime à se noyer dans les plus doux plaisirs.
Mais sitôt qu'il verra son vaisseau trop fragile,
Agité par les vents, prêt à se renverser,
On le verra bientôt pousser
Vers le ciel sa plainte inutile,
Lui qui par sa crédulité
Sur la foi de ton cœur voguoit en sûreté.
Malheur, beauté trop inconstante,
Malheur à qui tu parois si charmante!
Pour moi, dans le port arrivé,
Je suis à l'abri de l'orage,
Et j'offre de bon cœur aux dieux qui m'ont sauvé
Tout les débris de mon naufrage.

SÉNECÉ *.

LES TRAVAUX D'APOLLON,

POËME SATIRIQUE.

Trompeuse volupté, torture ingénieuse,
Ingrat amusement, peine capricieuse,
Compagne du mépris et de la pauvreté,
Muse, sors pour jamais de mon cœur rebuté.
Maudit soit l'ascendant qui força mon génie
A trouver des douceurs dans la vaine harmonie;
Maudite soit l'erreur du goût pernicieux
Qui me fit méditer ton langage des dieux!
Langage plus obscur que les livres arabes,
Etude où le temps s'use à compter des syllabes.
Je vois tous mes égaux, par d'utiles vertus,
Admis avec honneur au palais de Plutus:
L'un dans un char pompeux traîne l'arithmétique;
L'autre, aux frais des clients, dore sa rhétorique:
Un autre, de la Parque augmentant les trésors,
S'enrichit avec elle à commercer des morts;
Et moi, des bons esprits essuyant la révolte,
J'attends avec le peuple une heureuse récolte.
Trop heureux si, fidèle aux soins de mes guérets,
Je n'avois de ma vie adoré que Cérès!
En vain pour ranimer mes espérances mortes,
Tu me viens alléguer Boisrobert et Desportes,
Estimés à la cour, chéris, comblés de biens,
Avec des vers plus durs et plus froids que les tiens.
Le dernier pour autrui, par comp'aisance extrême,
Faisoit des vers galants, et les portoit lui-même:
Et l'autre, de Momus élève bien-disant,
Vit croître le poëte à l'ombre du plaisant.
Mais moi, qui fuis l'intrigue et qui fais mal un conte;
Moi, que les bas emplois feroient mourir de honte,
Par où puis-je à la cour espérer du soutien?
Qui n'y fait que des vers, n'y fera jamais rien.
Il est temps que mon âge à d'autres soins s'occupe;
On est, en cheveux gris, inexcusable dupe.
Laisse aux réflexions le reste de mes ans;
Va, reprends pour jamais tes frivoles présents.
L'impétueux Acanthe, assis au pied d'un aune,
Exhalant ses regrets sur les bords de la Saône (1),
D'une main sacrilége et prompte à tout oser
Saisit ses chalumeaux, qu'il s'en alloit briser,
Lorsque du lit profond où dort cette onde claire,
Il entend qu'on lui crie: Arrête, téméraire!
Sa fureur diminue, et sa frayeur s'accroît.
L'eau s'entr'ouvre; un fantôme à ses yeux apparoit,
Moins affreux aux regards que le spectre incommode
Qui remplit de terreur le sanguinaire Hérode,
Lorsqu'un songe, du ciel rigoureux trucheman,
Lui montre Aristobule envoyé par Tristan (2).
Un héros lui parut, à la mine hautaine,
Vêtu superbement à l'antique romaine;
Comme, au temps des romans, le complaisant graveur,
Aux dépens de Courbé (3) décoroit un auteur.

Acanthe de ses traits démêlés avec peine,
Cherchoit à rappeler quelque idée incertaine,
Quand l'ombre, d'un air grave et d'un accent plein d'art:
« N'en doute plus, dit-elle, et reconnois Maynard,
Qui, malgré la fierté de l'Espagne jalouse,
Contraignit Bilbilis (4) de céder à Toulouse (5):
Si ton esprit, encor capable de raison,
Peut adoucir ses maux par la comparaison,
Apprends mon infortune, et connois dans sa suite
A quel point la richesse abhorre le mérite.
Jamais un siècle ingrat approcha-t-il du mien?
J'y présentai la gloire à troquer pour du bien (6).
Ma muse y fut souvent, d'une voix importune,
Jusque dans son pa'ais, quereller la fortune.
La déesse, attentive aux destins des guerriers,
A se sécher sans fruits condamna mes lauriers,
Et me fit consumer dans une plainte vaine,
Quand, jusqu'à Colletet, tous trouvoient leur Mécène.

(1) Mâcon est la patrie de l'auteur.
(2) Auteur d'une tragédie de *Marianne*.
(3) Libraire du temps.
(4) Patrie de Martial.
(5) Patrie de Maynard.
(6) Pensée de Maynard dans une de ses épigrammes.

* SÉNECÉ (ANTOINE-BAUDERON de) naquit à Mâcon, le 13 octobre 1643. Il fut forcé, à la suite d'un duel, de se retirer à la cour du duc de Savoie, d'où une intrigue amoureuse l'obligea bientôt de s'éloigner. Il se réfugia à Madrid; mais sa première affaire ayant été accommodée, il quitta l'Espagne, revint en France et acheta la charge de premier valet de chambre de la reine. A la mort de Marie-Thérèse, la duchesse d'Angoulême le reçut chez elle, et prit sous sa protection sa nombreuse famille.
Sénecé cultiva avec un égal succès la littérature latine et la poésie française; la négligence ajoute un charme aux grâces piquantes de ses vers; son style a un caractère original et singulier qui plaira dans tous les temps. Sénecé conserva jusqu'à la fin de ses jours un esprit sain et cette gaîté vive et franche qu'il appelait *le baume de la vie*. Il mourut à Mâcon dans sa quatre-vingt-quatorzième année, le 1er janvier 1737.

Oui, lâche que j'étois ! d'un encens immortel,
Des idoles du temps je fis fumer l'autel;
Je le fis sans succès. Armand eut le courage
De me laisser languir dans un obcur village,
Malgré mon beau placet, cité par Pélisson,
Dont un superbe *rien* me paya la façon;
Preuve que la faveur, rebelle à la justice,
Se refuse au mérite et se donne au caprice.
La mort, plus équitable, et moins sourde à mes vœux,
A consacré mon nom dans les champs bienheureux,
D'où je viens soulager la peine qui t'outrage,
Et contre la fortune affermir ton courage.
Je prétends aujourd'hui, dans ton cœur abattu,
Assis à tes côtés, ranimer la vertu;
Et par une doctrine à la source puisée,
Faire de ta campagne un second Elysée. »

Acanthe, à ce discours, saisi d'étonnement,
Résistoit avec peine au premier mouvement;
Quand, la réflexion réveillant son audace,
Son cœur à son secours invoqua le Parnasse,
Cet endroit si fertile en apparitions,
Où tout faiseur de vers se fait aux visions.
Alors, envisagé par des regards plus fermes,
Le fantôme éloquent poursuivit en ces termes :

« Par un arrêt célèbre, et sur le bronze écrit,
Le sort à la misère unit le bel esprit;
Mais surtout cet esprit de qui l'effort sublime
S'astreint à la mesure, ou se gêne à la rime.
Soit que du double mont les sons harmonieux
L'arrachent à la terre en l'élevant aux cieux;
Soit que du peuple obscur la jalouse foiblesse
S'efforce d'offusquer un éclat qui la blesse;
Soit enfin que les dieux, avares du bonheur,
Au prix d'un dur travail, vendent un peu d'honneur,
L'histoire de nos jours et les fastes antiques
Etalent à l'envi les malheurs poétiques.

Hésiode, à nos yeux, s'y montre assassiné,
Homère mendiant, Lucrèce empoisonné.
Des scandaleux accès de leur double folie
Le Tasse et le Marin font rougir l'Italie;
Et le zèle françois, cruellement dévot,
Fit languir dans l'exil Théophile et Marot.
Mais que sert d'épuiser cette preuve vulgaire ?
Le Dieu même, le Dieu dont le feu nous éclaire
Fit voir cet univers où brille sa splendeur
Rempli de ses travaux comme de sa grandeur.
Ses malheurs sont semés dans les métamorphoses,
Repassons-en la suite, et plains-toi si tu l'oses.

Apollon fut soumis, avant que d'être né,
A l'injuste rigueur d'un astre infortuné.
Sa mère, de fureurs par vengeance agitee,
Sentit Junon jalouse, et Lucine irritée :
La terre la refuse en son vaste contour;
Le dieu de la lumière a peine à voir le jour,
Et de tant de climats honorés par sa course
La flottante Délos est sa seule ressource.

Latone, dans ses bras portant ses chers jumeaux,
Se voit dans sa misère interdire les eaux;
Et d'un bien qu'en commun la nature partage
Le rustique insolent lui dispute l'usage.
Le peuple est accablé d'un châtiment subit;
D'une sale grenouille il endosse l'habit :
De l'eau qu'il a troublée il devient l'infamie;
Et, provoquant des dieux la puissance ennemie,
Par cent cris redoublés, de son marais bourbeux,
Il consomme son crime et blasphème contre eux.

L'enfance de Phébus n'étoit pas terminée,
Qu'une rage nouvelle à sa perte est tournée.
Le gouffre ténébreux où commande Pluton
Vomit pour l'engloutir l'effroyable Python,
Ce monstre furieux dont la brûlante haleine
Dévoroit le bocage et ravageoit la plaine :
Il est vrai que ses traits l'en rendirent vainqueur;
Mais, hélas ! ce ne fut qu'aux dépens de son cœur !
L'amour, juste vengeur d'un injuste reproche,
Lui fit sentir l'effet des flèches qu'il décoche.
En vain, pour émouvoir l'insensible Daphné,
Phébus peint les talents dont les dieux l'ont orné,
Et faisant de soi-même un éloge bien ample,
Donne à ses successeurs un dangereux exemple,
Qu'avec moins de mérite et plus de vanité
Ils ont, et moi, comme eux, si souvent imité :
Rien ne peut attendrir la belle fugitive;
Du fleuve paternel ses pieds pressent la rive;
Long-temps ses pas légers, à la fuite obstinés,
Laissent loin derrière eux les zéphyrs étonnés.
Hors d'haleine à la fin, pour éviter la force,
Elle met sa pudeur à l'abri d'une écorce.
Amour, par cet exploit si grand, si peu commun,
Que tu sus assembler de triomphes en un !
Le trait qui te soumit l'inventeur de la lyre
Sur tous ses descendants établit ton empire.
Un seul coup t'asservit Ovide, Anacréon,
L'ami de Mécénas, l'amante de Phaon,
Aux charmes de Lesbie assujétit Catulle,
Fit célébrer Délie et soupirer Tibulle,
Anima les regrets que Pétrarque a poussés,
Enflamma Jean second (1) dans des climats glacés,

(1) Fameux poète latin moderne, né à La Haye.

Et dicta les beaux vers qu'une galante muse
Publia depuis peu sous le nom de la Suze.
Pour moi je comprends mal ce qu'on nous a conté
Des Filles de mémoire et de leur chasteté.
Le tendre est leur vrai fait, n'en déplaise au sublime,
Et leur chanson languit, si l'amour ne l'anime.
Ton cœur en est, Acanthe, un exemple évident :
Une double fureur, par un double ascendant,
T'a fait, dès le berceau, couler dans chaque veine
La flamme de l'amour avec l'eau d'Hippocrène.

Mais qui l'auroit pu croire? Apollon bien traité
Fut encor moins heureux qu'Apollon rebuté.
L'Amour, ingénieux à montrer sa puissance,
Sur lui, par ses présents, acheva sa vengeance.
A peine pour Daphné ses regrets sont finis,
Que le traître à ses yeux présente Coronis,
A la constance près, en mérite complète,
Plus belle que Vénus et plus fine coquette.
Il vit, à peu de frais, au gré de ses désirs,
Voler la récompense au-devant des soupirs;
Mais cet astre sans pair fut mis au parallèle,
Et ne put être unique aux yeux de cette belle.
De deux rayons nouveaux un mortel insolent
Orna du blond Phébus le front étincelant;
Et l'indiscret corbeau, rustiquement fidèle,
Lui conta comme un sot la choquante nouvelle.
Flattez-vous du secret, inconstantes beautés,
Les oiseaux publiront vos infidélités.
Apollon rétrograde, aveuglé de colère,
Quitte le capricorne et rentre au sagittaire,
D'où son courroux, trop prompt et trop bien obéi,
Perce d'un trait mortel ce cœur qui l'a trahi.
Malheureux dans l'affront dont on le déshonore!
Dans la punition plus malheureux encore!

Pour adoucir l'aigreur de son mortel ennui,
Il prend soin d'un enfant qu'il croyoit être à lui.
A la mère expirante il arrache ce gage,
L'emporte et le confie aux nymphes d'un bocage.
Par elles chez Chiron secrètement conduit,
Le centaure fameux dans sa grotte l'instruit.
Croissez, jeune Esculape, et dans la solitude
Méditez ce grand art digne de votre étude;
Cet art si respecté, dont le puissant secours
Commande à la douleur et prolonge les jours.
Par vos nobles travaux à vous suivre excitée,
Une postérité nombreuse, accréditée,
Aux timides mortels imposera des lois,
Et pour premiers sujets pourra compter les rois.
On aura foi pour tous. Le trop lent galénique,
Le chimique trop prompt, l'impudent spagirique,
Auront chacun leur dupe, et, par divers chemins,
Feront expérience aux frais des corps humains.
On verra constamment la crainte et la foiblesse
Attacher à leur char l'honneur et la richesse :
De l'amour de la vie ardents à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter;
Et quand ils quitteront vos fidèles maximes,
La terre dans son sein recèlera leurs crimes.

Déjà le demi-dieu, par son père inspiré,
Signaloit son savoir, des hommes adoré :
Déjà de ses secrets les merveilles hardies
Reléguoient aux enfers l'essaim des maladies;
Et toujours bienfaisant à la honte des Dieux,
Il déroboit la terre aux châtiments des cieux,
Quand, par une entreprise à son art interdite,
Pour complaire à Diane, il ranime Hippolyte;
Et forçant de fléchir l'inflexible destin,
Des griffes de la mort il ravit son butin.
Alors de l'Achéron le monarque barbare
D'un coup de son trident entr'ouvre le Ténare,
Et sur un tourbillon de bitume et de poix,
Pousse au ciel obscurci sa foudroyante voix.
« Est-ce de ton aveu qu'on me fait cet outrage,
Jupiter? n'es-tu pas content de ton partage?
Et cet audacieux, superbe de son art,
Vient-il me déclarer la guerre de ta part?....
Ah! si je le croyois!....» La nature tremblante,
A ce cri menaçant, frissonne d'épouvante;
Jupiter, d'un souris, rassérénant les airs :
« Cesse de t'alarmer, dit-il, roi des enfers.
Pour un qu'ôte Esculape à ton empire sombre,
Bientôt ses successeurs t'en enverront sans nombre. »
Mais pour calmer l'esprit de son frère irrité,
Il lance un coup mortel au dieu de la santé.
L'atteinte en est certaine, et la brûlante foudre
Prend à sa longue barbe et le réduit en poudre.

Qui pourroit d'Apollon dépeindre la douleur?
Lui qui colore tout, en perdit la couleur.
Il disparut aux yeux. A la nature entière
Une éclipse imprévue interdit la lumière;
Et, pour avoir forgé le trait pernicieux,
Les siens privent du jour le cyclope odieux.
Vulcain n'est plus servi dans sa grotte enfumee,
Et du maître des cieux la droite est désarmée.
Ainsi, quand un lion, par le Maure chassé,
Ne peut joindre l'auteur du coup qui l'a blessé,
Ses regards furieux, précurseurs de sa rage,
Au désert effrayé dénoncent le carnage.
De ses rugissements tout cœur est palpitant;
L'écho qu'il y contraint tremble en le répétant;
Et sa superbe dent, teinte du sang qu'il verse,
Brise en éclats sanglants la flèche qui le perce.

Du dieu qui vous inspire ardents imitateurs,
Armez-vous comme lui, redoutables auteurs :
Vos vers sont vos enfants, vos armes la satire ;
Périsse par ses traits quiconque ose leur nuire !

Lorsque d'un plus puissant on se trouve offensé,
Dissimuler sa peine est un acte sensé.
On achète bien cher un transport téméraire,
Et le prompt repentir suit la prompte colère.
Implacable vengeur, Dieu sévère et jaloux,
Jupiter, malheureux qui se brouille avec vous !
Sans les soins protecteurs de la troupe immortelle,
Il plongeoit le Soleil dans la nuit éternelle ;
Mais les dieux suppliants lui font donner les mains
A ne l'humilier qu'au destin des humains.

Dans les fertiles champs où le fameux Pénée
Enrichit de moissons la plaine fortunée,
Régnoit alors Admète, un prince fort vanté,
Par l'amour conjugal du trépas racheté,
Qui n'auroit point revu la lumière céleste,
S'il eût eu pour épouse une moderne Alceste.
Pour produire avec fruits ses talents au grand jour,
Notre illustre banni s'achemine à sa cour,
Plein d'espoir d'y puiser les grâces dans leur source,
N'ayant que l'art des vers pour unique ressource.
Quelle ressource ! ô ciel ! Bien loin d'être admiré,
Il y passa bientôt pour un fou déclaré ;
Et de ses vers pompeux les sublimes figures
Y parurent aux sots extravagances pures.
L'intendant des troupeaux, qui se piquoit d'esprit
Le tirant de leurs mains, à ses gages le prit,
Et, berger tout nouveau, dans les plaines fleuries
L'envoya débiter ses doctes rêveries.
Vous voilà donc réduit à paître des troupeaux,
Vive fécondité, qui, jusqu'au fond des eaux,
Portant sur vos rayons les subtiles essences,
Dans le sein de la terre animiez les semences !
Cet œil qui vit sous soi, parmi les airs mouvants,
Le choc des tourbillons et la guerre des vents,
A donc pour tout spectacle, au fond d'une prairie,
Le combat des taureaux qu'Amour met en furie !
Non, je ne puis souffrir d'entendre déclamer
Ceux qu'à la pauvreté réduit l'art de rimer.
J'ai tort de l'avoir fait. Une simple chaumière
A borné devant nous le dieu de la lumière.
Que ses chants furent beaux ! que les rustiques dieux
Goûtoient avidement ses sons mélodieux,
Quand sur ses chalumeaux sa tendresse fertile
Fit folâtrer l'églogue ou soupirer l'idylle !
Heureux si, du destin toujours persécuté,
Il n'eût pas vu finir cette tranquillité !

Mercure, en ces temps-là, dans les champs de la Grèce
Par de petits larcins cultivoit son adresse ;
Comme un caméléon variant ses couleurs,
Il méritoit le rang de patron des voleurs,
Et concevoit déjà d'illustres espérances
De ranger sous ses lois la robe et la finance.
Aussitôt que d'Admète il eut vu les troupeaux
Bondissant sur les fleurs, s'égayant dans les eaux,
Il sort d'une retraite en rustique équipage :
D'un berger du pays empruntant le visage,
Il aborde Phébus de l'air riant et doux
Que prend la trahison pour faire ses grands coups.
Et lui dit : « Etranger, quelle étoile obligeante
Enrichit ce climat d'une voix qui m'enchante ?
Sous cet antique chêne à rêver occupé,
Mon oreille a reçu tes sons qui m'ont frappé.
O ciel ! qu'il sont touchants ! que je hais l'inhumaine
Qui charge un tel amant d'une si rude chaîne !
Mais ce n'est qu'une feinte. Est-il quelque beauté
Qui rebute un amour si tendrement chanté ?
De grâce, redis-moi cette dernière stance.
Quel tour ! quels vers nombreux ! quelle heureuse cadence !
Non, le dieu du Parnasse, entouré des neuf Sœurs,
Ne frappe point les airs de pareilles douceurs.
Mais, n'es-tu point lui-même, ou l'amant solitaire
Qui regrette Syrinx par sa plainte ordinaire ? »
O piége inévitable et finement tendu !
Quel auteur contre toi s'est jamais défendu ?
Le plus ferme d'entre eux cède à cette machine ;
C'est un poison qui tue, un charme qui fascine :
Chacun pour s'estimer se forme des sujets,
L'amour-propre triomphe à grossir les objets ;
Mais, de tous les humains que sa vapeur occupe,
Le poëte orgueilleux est la plus sûre dupe.
A force de louange Apollon prévenu,
D'abord, sans réfléchir, se livre à l'inconnu
Il s'applaudit dans l'âme, et sa joie est extrême
De voir qu'à ses chansons on le prend pour lui-même.
Plus son admirateur s'empresse à l'écouter,
Plus le dieu complaisant s'épuise à répéter ;
De ses amours chantés il raconte l'histoire,
Et, poussant son récit jusques à la nuit noire,
Qui sous un voile obscur les champs ensevelit,
Il offre à son flatteur la moitié de son lit :
C'est le but où la ruse étoit acheminée.
Phébus dort en berger lassé de sa journée ;
La verge narcotique affermit son sommeil.
Mercure à se lever devance le soleil,
Et, faisant des troupeaux un inégal partage,
En détourne l'élite au travers du bocage.
« Otez-vous de ces lieux, ô berger imprudent !
Vous n'y pouvez rester sans péril évident. »
Ainsi parle au Soleil la vigilante Aurore :

De ses pleurs redoublés s'accroît l'émail de Flore.
Phébus suit son conseil, et d'un nouvel affront
Dans les champs lydiens court se couvrir le front.
Las de traîner un corps qui lui servoit de peine,
Sur la croupe d'un mont Phébus prenoit haleine;
Et, couché sur la mousse, au pied d'un vert ormeau,
Charmoit sa lassitude au son du chalumeau.
Les oiseaux enchantés suspendoient leur ramage,
Les zéphyrs inquiets faisoient grâce au feuillage;
La babillarde Écho n'osoit pas respirer,
Et les ruisseaux voisins couloient sans murmurer.
La beauté de son chant en cet endroit attire
Le berger, le chasseur, la nymphe et le satyre.
Midas, roi du pays, le premier y parut,
Pan, d'un buisson voisin à la hâte y courut
Pan, le dieu des forêts, dont la rustique adresse
S'est fait un instrument des os de sa maîtresse,
Et qui, dans l'art du chant prétendant exceller,
Frémit qu'en sa présence on ose s'en mêler.
D'abord à ce rival, devant la compagnie,
Il propose un défi de vers et d'harmonie :
Le dieu des vers l'accepte en modeste berger :
Midas avec Tmolus est commis pour juger.
Sur un gazon fleuri le sénat prend séance,
Le vulgaire est debout, et tous prêtent silence.
Alors, entremêlant sa flute avec ses chants,
Le dieu Pan de ces vers fit retentir les champs.
« L'espoir de ma victoire en votre appui se fonde;
Déclarez-vous pour moi, belle moitié du monde,
Honneur de l'univers, dernier effort des dieux,
Doux supplice de l'âme, et délice des yeux;
Vous êtes de l'esprit souveraines arbitres;
Pour ennoblir les vers vous accordez les titres;
Et vos décisions font tomber un auteur,
Eût-il, avec ses sœurs, Phébus pour protecteur.
Dans ces chants que mon cœur vous offre pour victime,
Beautés, vous allez voir combien je vous estime. »
On crut, à ce début, qu'il alloit débiter
Tout ce qu'aux cœurs galants apprend l'art de flatter;
Mais changeant tout à coup par un froid stratagème,
Pan contre le beau sexe insolemment blasphème,
Et s'épuise en efforts pour noircir ses attraits
Par une aigre satire et de sanglants portraits.
Quelques méchants rieurs à la feinte applaudissent,
Le reste paroît froid, et les nymphes rougissent.
Quel courroux enflamma l'œil qui perce en tout lieu!
Le berger indigné cache à peine le dieu;
Et sans l'ordre absolu qui borne sa puissance,
Il eût à coups de traits puni cette impudence;
Mais, soumis au destin dont il sent les rigueurs,
Par un tendre prélude il prépare les cœurs.
L'Amour suit de ses sons les volantes merveilles,
Et, porté sur leur aile, entre par les oreilles.
Le sauvage Tmolus, dieu du mont sourcilleux,
Baisse, pour applaudir, son sommet orgueilleux;
Et l'épaisse forêt qui lui sert de couronne
S'incline, en le suivant, au beau fils de Latone.
Je n'entreprendrai point ici de réciter
L'ode qu'en langue attique il lui plut de chanter.
Pour traduire les dieux nous n'avons point de style.
Perrin (1) se morfondit sur le divin Virgile,
Et Lucain chez Brébeuf, au goût de Despréaux,
Ne peut être admiré que des provinciaux (2).
Il suffit de savoir que du sexe adorable
Il fit avec tant d'art l'éloge inimitable,
Que, sans délibérer, ses auditeurs surpris,
En tumulte au berger accordèrent le prix;
Et, pour rendre sa gloire encore plus complète,
Pan lui-même tout haut avouoit sa défaite.
Midas seul, du bon goût ennemi déclaré,
Méprisa le talent de la troupe admiré;
Et du dieu des forêts, aux yeux des nymphes mornes,
De leur noble guirlande il embellit les cornes.
Que te dirai-je encor? Tu sais le châtiment
Qui sur l'heure suivit l'inique jugement;
Et comme, aux spectateurs donnant la comédie,
Le juge fut pourvu d'oreilles d'Arcadie.
Divinité des lois, si les grands jours des cieux
Commettoient Apollon qu'il revînt en ces lieux
Réprimer l'injustice et punir l'ignorance,
Pour dérober aux yeux sa risible vengeance,
Dans tous les tribunaux que l'on croit les plus nets,
O Thémis! qu'il faudroit élargir de bonnets!

Et toi, triste sujet d'une immortelle plainte,
Mes vers t'oublîront-ils, déplorable Hyacinthe?
Dois-je, en rafraîchissant une juste douleur,
Te nommer d'Apollon le crime ou le malheur?
Quoi donc? sur le galant, sur le tendre Zéphyre,
L'implacable colère a-t-elle tant d'empire?
Et tes jeunes appas avoient-ils mérité
Un destin si funeste et si précipité?
Mais ne réveillons point la coupable mémoire
Qui de l'astre du jour pourroit ternir la gloire.
Par là ses nourrissons, mis en mauvaise odeur,
Furent long-temps suspects d'une odieuse ardeur;
Leurs vers en sont noircis, et dans le sang d'Orphée
La honte de ces feux ne fut pas étouffée.
Aujourd'hui le Parnasse heureusement purgé,

(1) Auteur d'une mauvaise traduction de l'*Enéide*.

(2) Allusion à ces vers de Boileau :

Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule blessé,
En sent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit *la Pharsale aux provinces si chère*.
LUTRIN, chant V.

Soumis à la nature et sous sa loi rangé,
Constant à rejeter les usages obliques,
Laisse aux enfans de Mars leurs manières antiques.
Du destin d'Apollon l'ordre persécutant
Lui réservoit encore un outrage insultant,
Misère impérieuse, hélas! qui peut comprendre
A quelle indignité tu forces de descendre!
Le tyran des Troyens, bouillant d'ambition,
Élevoit les remparts du superbe Ilion:
Et, bâtissant des siens le fameux cimetière,
De la gloire des Grecs préparoit la matière.
Notre dieu, que le sort privoit de tout appui,
S'associe à Neptune exilé comme lui.
Et cette même main, dont la savante adresse
Par les sons de sa lyre arrêtoit le Permesse,
Et charmoit les neuf sœurs sur le sacré côteau,
Empoigne la truelle et saisit le marteau.
Infortunés rimeurs, manœuvres du Parnasse,
De la muse françoise inépuisable crasse,
Si la Parque en ce temps avoit filé vos jours,
Vous eussiez à Phébus été d'un grand secours.
J'en sais tel d'entre vous, aux épaules carrées,
Robuste, bien membru, nerveux, aux mains serrées,
Qui, d'ailleurs inhabile à ses doctes chansons,
Eût été merveilleux pour un aide à maçons.
Déjà du mur fatal la massive structure
Terminoit en créneaux sa fière architecture;
Et se manifestant pour chef-d'œuvre des dieux,
Épouvantoit la terre et menaçoit les cieux.
L'ingrat Laomédon, que sa parole engage,
Cherche inutilement des fautes dans l'ouvrage;
Et, pressé de payer le salaire promis,
Lance à ses créanciers des regards ennemis.
Et de termes si bas il arme sa colère,
Que je suis tout honteux de les voir dans Homère,
N'en déplaise au parti qui de l'antiquité
Veut que, jusqu'aux défauts, tout y soit respecté.
O race à l'injustice en tout temps adonnée!
Grands, vous voilà bien peints; c'est une destinée
Dont tout homme né libre a lieu d'être effrayé,
Servir maître superbe et n'être point payé.

Acanthe, tu m'attends à la fin de l'histoire,
Et tu crois qu'Apollon, rétabli dans sa gloire,
Au milieu des grandeurs dont il fut possesseur,
Goûta d'un heureux sort la tranquille douceur;
Abus: de sa vertu sans cesse traversée
Partout la fermeté devait être exercée.
Je ne veux point ici chanter sur le haut ton
L'ambitieuse mort du jeune Phaéton,
Ou sur les bords du Pô, par des redites fades,
Changer en peupliers les tristes Héliades.
Je ne veux point encore à ses malheurs connus
Ajouter le récit de ses feux pour Vénus,
Qui, pour hommes et dieux également traitable,
Fut pour le seul Soleil toujours inexorable:
D'où vint qu'en délateur cet amant érigé,
Et par l'art de Vulcain risiblement vengé,
Fit prendre au sein de Mars la déesse endormie,
Réduit à désirer cette douce infamie.
A nos réflexions ajoutons seulement
Que, dans tous ses emplois, Phébus également,
Qu'il habite la terre ou la voûte étoilée,
Rencontre avec l'honneur la fatigue mêlée.
Dieu du jour, il s'occupe à d'immenses travaux:
Il guide avec péril de fantasques chevaux;
Il grimpe le matin par des sentiers rapides;
Le soir se précipite aux abîmes humides:
Dans son brûlant midi, de flammes entouré,
Par cent monstres affreux il seroit dévoré,
Si, toujours attentif à ses fidèles bornes,
Du taureau mugissant il n'évitoit les cornes,
Le venin dangereux du piquant scorpion,
La flèche du centaure ou la dent du lion.
En vain la sombre Nuit, à la cour d'Amphitrite,
Des délassants plaisirs veut rassembler l'élite;
Dans les sacrés festins son gosier desséché,
A louer Jupiter sans cesse est écorché;
Et des géans vaincus il fredonne l'histoire,
Quand le reste des dieux se divertit à boire.
Dieu des vers, son destin n'est pas plus fortuné:
Sur la croupe d'un mont tristement confiné,
Dont l'avare fortune a fait son héritage,
Cultivant sans succès, dans ce rocher sauvage,
Des arbres, de la vie inutile soutien,
Toujours verts, et pourtant qui ne produisent rien;
Du stérile laurier mâchant la feuille amère,
Se repaissant de sons et buvant de l'eau claire;
Habitant des forêts la rebutante horreur,
Saisi de rêverie, agité de fureur;
Et pour mettre le comble à ses peines cruelles,
Réduit à contenter neuf bizarres pucelles.
Acanthe, à ton avis, qu'en pouvons-nous penser,
Nous, qu'une seule a su si souvent exercer?
Prétends-tu de ton nom laisser quelque mémoire?
Tu vois par quel degrés on arrive à la gloire:
Le travail y conduit, et la fatalité
Enchaîne le plaisir avec l'obscurité.
Au point de recueillir les fruits de ton étude,
N'en corromps pas l'espoir par ton inquiétude:
De la nécessité subis l'heureuse loi;
La volupté te fuit et l'honneur s'offre à toi.
Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles,
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles;
Comme un foible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.

Le soleil ennoblit la pesante matière;
Il élève, il soutient une vapeur grossière :
De l'éclat de Louis attends le même fruit;
Il élève, il soutient un auteur qui le suit.
Jupiter put souffrir, du trône de la nue,
Le nom de Phidias au pied de sa statue,
Et vit, sans s'irriter, le peuple adorateur
Encenser le monarque et louer le sculpteur;
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage.
Souvent de pauvreté blâmant notre langage,
Et jetant de dépit couleurs, toile et pinceaux,
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point; change, corrige, efface;
Médite à tous propos les maîtres du Parnasse :
Si quelque expression t'échappe par hasard,
Indigne de ton prince, indigne de ton art,
Fais-toi cette apostrophe : « O muse infortunée!
Est-ce ainsi que Virgile auroit parlé d'Énée?
Lâche! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Simoïs,
Homère, dans ses vers, eût fait vaincre Louis,
Si, pour prendre en huit jours une fatale ville,
Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille,
Qui, malgré sa valeur et les dieux conjurés,
Dix fois devant ses murs vit les épis dorés? »
Repasse en ton esprit cent conquêtes célèbres,
Qui du sombre avenir perceront les ténèbres.
Mons, Besançon, Namur, dont un seul bastion,
Dont le moindre dehors valoit tout Ilion.
Songe à tant de vertus, dont la foule éclatante
Embarrasse, éblouit, désespère, épouvante,
Lorsque de les chanter l'ambitieux désir
Ne peut suffire à tout, et ne sait que choisir.
Par ces fidèles soins, une heureuse harmonie
Doit avec ton modèle assortir ton génie;
Et nos derniers neveux, de sa gloire étonnés,
Aux pieds de ton héros en esprit prosternés,
Contemplant de Louis cette image parfaite,
Pourront se souvenir que c'est toi qui l'as faite.

Je vois ce qui s'oppose à ton ambition,
Et je veux prévenir ta grande objection,
Le moyen de suffire à cette illustre envie,
Occupé du souci des besoins de la vie,
Diras-tu? quel esprit, borné servilement
Par la basse frayeur de manquer d'aliment,
Peut jamais s'élever à la hauteur sublime
Que tes hardis conseils proposent à ma rime?
Crois-tu donc que Virgile, en son esprit troublé,
Repasse tristement la disette du blé,
Quand sa muse énergique avec tant d'art ajuste
Le beau trait de Marcel, qui fait pleurer Auguste?
Le bonheur, dans Horace, au mérite fut joint;
On voit dans ses écrits briller son embonpoint:
Et lorsqu'il pousse en l'air Pégase qu'il gouverne,
Il a ses pleins celliers de Grec et de Falerne.
D'accord : quand un auteur sur une œuvre pâlit,
Trop de bien le relâche, et trop peu l'avilit.
Eh bien! veux-tu forcer ton prince incomparable
A jeter sur tes vers un regard favorable,
Et, par quelques bienfaits de ton sort obstiné
Changer royalement le cours empoisonné?
Je m'en vais te guider par un avis fidèle;
Le voici, cher Acanthe, en un seul mot : Excelle.
Depuis que de l'état le vigilant démon
Dans ses puissantes mains en a mis le timon,
Tout genre de vertu brillante et distinguée
S'est vu de ses bontés la source prodiguée.
En quelque art que l'on prime, à ce roi bienfaisant,
C'est toujours pour ses dons un titre suffisant;
Et sans retour sur soi, sans rapport à sa gloire,
Sa faveur enrichit jusqu'à l'Observatoire.
Fais retentir ses faits dans le sacré vallon,
Et sois sûr qu'il paîra les travaux d'Apollon.
Mais, pour chanter son nom, à toi-même sévère,
Ami, sur sa grandeur forme ton caractère;
Et dans des sentiments en contrainte exprimés,
Ne va pas confier sa gloire aux bouts-rimés. »

En finissant ces mots d'un ton plein d'amertume,
Comme une exhalaison qui dans la nuit s'allume,
Disparut le héros au vêtement romain,
Et traça dans les airs un lumineux chemin.
Acanthe, encouragé par cette remontrance,
Plus rimeur que jamais, plus plein de confiance,
L'âme moins agitée et les yeux éblouis,
Regagna sa cabane en méditant Louis.

FILER LE PARFAIT AMOUR.

CONTE.

Dieu fasse paix au gentil Arioste,
Et daigne aussi mettre en lieu de repos
Jean La Fontaine, auteur fait à la poste (1)
Du Ferrarois, adoptant ses bons mots.
Chrétiens étoient; quoiqu'à tort dans le monde
Leur badinage ait glissé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvénal, c'est un homme damnable,
Lui, son copiste, et tous ses adhérents,

(1) Vieille expression qui signifie *à la guise, sur le modèle*, etc.

Maudits païens, qui d'un sexe adorable
Font des portraits du vrai si différents :
Toujours forgeant impostures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un sur l'autre entassés,
Et toujours prêts à lancer sur les belles
Les traits piquants dont ils sont hérissés ;
Gens à fagots, et cela c'est tout dire.
De leur fureur le Parnasse rougit ;
Contre eux ne doit rétorquer la satire ;
Laissons-les là. Le fait dont il s'agit,
C'est que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui me parut si noir,
En racontant l'histoire mémorable
D'une beauté fidèle à son devoir,
Essayer veux, si mes forces suffisent,
A revêtir la sainte honnêteté
De quelque grâce. Auteurs qui ne médisent
N'ont les rieurs souvent de leur côté.
Voilà le siècle et le train qu'il veut suivre.
Dit-on du mal, c'est jubilation ;
Dit-on du bien, des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mène,
Ni que j'aspire à secrètes faveurs ;
Si peu m'en faut, que ce n'est pas la peine :
Or, je commence à l'aide des neufs sœurs.

Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria sous un astre benin,
Prit belle femme, et vivoit dans la terre
Qu'il possédoit au sauvage Apennin.
Commencements sont doux en mariage ;
Nouvelle ardeur, flatteurs empressements,
Jeunes attraits exposés au pillage,
Y font passer d'agréables moments.
Bientôt après, quand pleine jouissance
De larges dons accable un cœur lassé,
Molle tiédeur, ennuyeuse indolence,
Y font languir l'appétit émoussé.
Ce fut le cas où se trouva mon homme
Après six mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainsi que d'un long somme.
Le cœur humain n'est point sans passion ;
De s'expulser elles font leur étude,
Comme est un clou par un autre chassé.
Chez notre époux surgit l'inquiétude ;
Il fut rêveur, il fut embarrassé.
Jeunes tendrons, si l'amour se repose,
S'il prend haleine ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cause,
Pensent d'abord qu'on ne les aime plus.

« Dans quels soucis as-tu l'âme égarée,
Lui dit un jour sa belle, et quel destin
A nos plaisirs a fixé la durée,
Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin ?
A tes froideurs trouve au moins une excuse.
Pour te complaire ai-je rien négligé ?
Je suis la même, ou mon miroir m'abuse ;
Je suis la même, et ton cœur est changé !
Ah ! si l'ingrat, épuisé de constance,
Ne peut répondre à ses engagements,
Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence
Où je vivois avant tes faux serments. »
Sur Hippolyte un si tendre langage
Fit son effet. Il sent son cœur grossi ;
Avec la bouche il ferme le passage
A cette plainte, et lui répond ainsi :
« Détrompez-vous, Camille, et de ma flamme
Portez, ma chère, un meilleur jugement :
Je vous adore, et jamais dans mon âme
L'heureux époux ne détruira l'amant.
Si quelquefois d'un peu de rêverie
Je vous fais voir mon esprit agité,
Ce n'est sans cause : homme qui se marie
Mieux que devant connoît sa pauvreté.
De mes aïeux l'opulence sans cesse
Vient réveiller un souvenir cuisant
Dans ma mémoire. O ciel ! que la noblesse
Sans la fortune est un fardeau pesant !
Puis-je souffrir qu'une beauté céleste,
Qu'en pleine cour on devroit repecter,
Soit confinée en ce château funeste,
Où les hiboux ont peine d'habiter ?
Mais quoi ! la cour ! sa dépense effrénée
M'accableroit d'un désordre subit :
Mon revenu de la meilleure année
Suffiroit-il pour vous faire un habit ?
Une ressource à ma peine se montre.
De l'empereur je suis un peu connu ;
De mon courage, en plus d'une rencontre,
Jusques à lui le bruit est parvenu.
Sur l'ennemi du puissant Charlemagne
Dans un combat je pris deux étendards,
Lorsqu'à Didier une seule campagne
Ravit des mains le sceptre des Lombards.
J'ai des patrons : ni valeur ni mérite,
Sans les patrons, ne conduisent à rien.
Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
Pour vous revoir plus digne d'un tel bien. »
De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille est frappé.
A ce départ il ne peut se résoudre ;
De pleurs amers son visage est trempé.
L'Amour, propice à son époux fidèle,
Pour les sécher lui prêta son bandeau.

Sur ce qu'il fit pour consoler la belle
La modestie a tiré le rideau.

Autant que lui, Camille ambitieuse,
Examinant ce dessein de plus près,
Goûte la chose et la croit sérieuse;
Elle y consent : il part deux jours après.
Seul ne partit : cruelle jalousie
Lui saute en croupe, et d'un air dangereux,
Chemin faisant, trouble sa fantaisie
Par ce discours : « Où vas-tu, malheureux?
Laisser seulette épouse jeune et belle,
Est-ce, Hippolyte, un acte de bon sens?
C'est la livrer à quelque ardeur nouvelle.
Ignores-tu quel tort ont les absents?
Ces campagnards dont elle est entourée,
Gens désœuvrés, et d'un tendron surpris,
Cherchent à faire amoureuse curée....
Est-ce un danger si digne de mépris!
Bien sots sont-ils. Mais si le goût fantasque
L'extravagant, la saisit tout-à-coup,
Elle peut mettre un cimier sur ton casque
Dont l'ornement te déplairoit beaucoup. »
Trois fois la crainte à sa flamme timide
Sonne retraite et lui glace le sein;
Trois fois l'honneur le saisit par la bride
Et l'encourage à suivre son dessein.

Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur savoir du commun distingués.
Devin, sorcier, nécromant, astrologue,
A l'opéra meshui sont relégués,
Plus ne connois d'enchanteurs sur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolyte passant
Un noir vallon qu'un double mont enserre,
Entend parler d'un vieillard tout-puissant
Sur les enfers. Pour garantir sa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il présente requête,
Ouvre sa bourse et lui demande un sort.
Alors, d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : « Pauvre abusé!
Ce que tu veux dépend de la fortune,
Et sur ce point mon art est épuisé.
Femme coquette en sait plus que le diable,
Quand il lui plaît enrôler son époux
Dans le grand ordre; et son cœur variable,
En fait d'amour, est plus sorcier que nous.
Si ton étoile incline au cocuage,
Cocu seras. L'enfer est sans pouvoir
Pour l'empêcher. Mais tiens, prends cette image:
Par sa vertu tout mari peut savoir
Quel est son sort. Si la femme est fidèle
Au sacrement dont le sort la lia,
La cire en reste aussi blanche, aussi belle
Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
Quand on la tente, alors de la figure
La couleur mue et commence à jaunir;
Mais si l'honneur souffre quelque fêlure
Noire et puante on la voit devenir. »

Ce beau présent du jaloux Hippolyte
Fut fort prisé, fut payé largement,
Et par la main du charitable ermite
Dans son étui renfermé proprement.
O chevalier! quelle est l'impertinence
Du talisman qu'il te plaît d'éprouver!
L'amour jaloux a si peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.

Notre guerrier se remet en voyage,
Et le poursuit gai comme un papillon.
Lui, sa poupée et tout son équipage,
Arrivent sains au camp de Roussillon.
Aux Sarrasins l'empereur Charlemagne
Et ses barons, faisant guerre en ce temps,
Sous leurs drapeaux, aux frontières d'Espagne,
Avoient conduit cent mille combattants.
Gens de valeur étoient lors de requête.
A la bonne heure Hippolyte est venu;
Roland l'accueille et Renaud lui fait fête;
Par leur récit son mérite est connu.
Sur leur parole, on met sous sa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef l'ennemi prend la fuite,
Puis est forcé dans un retranchement.
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,
Par sa victoire aux chrétiens sont acquis,
Et l'empereur, par ses lettres patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche, et tout brillant de gloire;
Et, ce qui rend son bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ses yeux un teint bien conservé.
Qu'il fit alors de châteaux en Espagne
Touchant l'objet de ses affections!
Qu'il désira la fin de la campagne
Pour l'amener dans ses possessions!
Mais la fortune, incessamment alerte,
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduisit à deux doigts de sa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.

Comme il sortoit un matin de sa tente,
S'acheminant vers le quartier du roi,
A son abord, certain fat se présente,

Caracolant sur un beau palefroi :
Franc étourdi qui se faisoit connoître,
Par ses grands airs, pour homme écervelé,
Et qu'à la cour on nommoit petit-maître :
Vieux sobriquet qui s'est renouvelé.
« Bonjour, baron ; connois-tu bien Anseaume
De Riparol ? Aux hommes de valeur
Je suis acquis plus qu'autre du royaume,
Et je te veux servir vers l'empereur :
Compte sur moi, j'y fais quelque figure.... »,
Notre Hippolyte, à ce plaisant début,
Vous l'envisage : il connoît l'encolure,
Et d'un air froid il lui rend son salut.
L'autre poursuit : « On dit que ton épouse
Passe pour belle, et je suis étonné
Qu'étant issu de nation jalouse,
Par toi le soin en soit abandonné.
Lorsque ton front, loin de son domicile,
Est de lauriers couvert par des exploits,
Qui te répond qu'une femme fragile
Ne s'émancipe à le charger de bois ?
Pareil souci, repartit Hippolyte,
Un seul moment ne peut m'inquiéter :
Ma femme est sage, et j'ai de sa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
Bon ! dit Anseaume, elle te paroît sage
Dans un désert et loin de tout danger ;
Mais résister aux gens de son village
Est un effort d'un mérite léger.
Si courtisans essayoient l'aventure...
Moi, par exemple, en tirer bon parti,
Dans peu de jours seroit affaire sûre.
Qui ? vous ? — Oui, moi. — Vous en avez menti. »
Flamberge au vent. On court, on les sépare.
A Charlemagne on fait, à son dîner,
Tout le détail d'un démêlé si rare.
En sa présence il les fait amener.

Plein de fureur dont l'excès le travaille,
Vient Hyppolyte en l'honneur outragé,
Jette son gant, et, pour avoir bataille,
A l'empereur il demande congé.
Adonc Anseaume : « Avoir l'âme peureuse
Est un défaut qu'on ne m'impute point ;
Pas ne croirois ma victoire douteuse
Quand Hippolyte à Roland seroit joint.
Mais un combat tient la chose indécise :
Sauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,
Si son épouse a sur sa foi promise
Un si grand fonds d'invincible vertu ?
La Vérité, d'autres soins occupée,
A point nommé viendra-t-elle des cieux
Rendre un arrêt pour la meilleure épée ?
Arrêt douteux ou faux. Mais, faisons mieux :
J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
Mal à propos si je me suis vanté,
Je veux les perdre, et je les abandonne
A lui, ses hoirs et leur postérité.
Contre mes biens je ne veux d'autre gage
Que mon plaisir, sa honte et son ennui ;
Pourvu qu'avis, par lettre ou par message,
De la gageure il ne donne chez lui. »
D'un tel marché fut content Hyppolyte,
Bien qu'il ne plût aux sévères humeurs,
Et que Turpin, qui n'étoit qu'hypocrite,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce temps-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie est dépêchée
Aux contractants par les tabellions :
Terme, trois mois, attendu la distance.

Lorsqu'Hippolyte, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même
Vil chevalier ? A quoi t'es-tu soumis ?
Et cet honneur, dont le prix est extrême,
Est-ce un trésor à mettre en compromis ?
S'il est parfois de légères cervelles
Parmi les gens qui chaussent éperons,
Anseaume en est. Mais ils plaisent aux belles,
Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
Des damoiseaux la nation timide,
Quand il s'agit d'affronter bataillons,
A du courage et paroît intrépide
Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
Tels étourdis ne manquent pas d'audace
Pour s'établir dans un poste avancé,
Et font d'abord, pour forcer une place,
Leur logement sur le bord du fossé...
Si de ses airs Camille étoit charmée,
Comme il se peut, par ma convention
Je deviendrois la fable de l'armée,
Et le jouet de mon ambition.
A mon secours, ma gentille figure,
Ajoutoit-il en ouvrant son étui ;
Reste toujours aussi blanche, aussi pure,
Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui. »

Pendant qu'ainsi la crainte et l'espérance
Chez Hippolyte agissent tour-à-tour,
Pour son voyage Anseaume en diligence
Fait ses apprêts et part au point du jour.
Bien qu'il comptât sur ses minauderies,
Et se crût bien comme défunt Médor,

Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourses pleines d'or.
Assez savoit le raffiné manœuvre
Que, des ressorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il est bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

Tandis qu'il marche à petites journées,
Pour arriver avec un teint plus frais,
Faisons un saut du pied des Pyrénées
Sur l'Apennin. Ce sont là de nos traits :
Le bon Pégase, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens usités à pareille voiture,
En peu de temps battent bien du pays.

Dans son château, Camille plus fleurie
Que le printemps, vivoit paisiblement
Son chien, ses fleurs et sa tapisserie,
Étoient l'objet de son amusement :
Chaste pudeur, piquante modestie,
Avec leur sœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe assortie,
Assidûment lui pressoit le côté.
Pour des amours pas seulement une ombre,
Hors le permis, qui, par bonne amitié,
Seul la suivoit, si décharné, si sombre,
Si mal nourri qu'il en faisoit pitié.
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats, tantôt sous le jupon,
Tantôt fourré dans le sein de la belle;
L'aile et la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printanière
Ne fasse faire à son oiseau lascif
Un beau matin l'école buissonnière.
En peloton il se met tout pensif,
Se plonge en l'eau, se vautre sur l'arène,
Ou dans sa cage est couché tristement,
En attendant que le temps lui ramène
Gaîté, vigueur et premier ornement.

Comme Camille, un soir sur la terrasse,
Prenoit le frais, attentive à rêver,
Au cabaret du faubourg, sur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Éveillé; va-t-en voir au plus vite
Si ces gens-là ne viendroient point du camp,
Et s'ils sauroient nouvelles d'Hippolyte. »
L'Éveillé trotte et revient sur-le-champ.
Un écuyer à sa suite s'avance;
Il la salue, et pour un inconnu
Venant du camp il demande audience.
Camille alors : « Qu'il soit le bienvenu. »

Bientôt après le téméraire Anseaume
(Car c'étoit lui) paré comme un époux,
En linge blanc et fleurant comme baume,
Plein de lui-même arrive au rendez-vous.
Premier début, louanges d'Hippolyte :
« C'est un héros, c'est un Mars qui du roi
Est distingué parmi ses chefs d'élite.
Des Sarrasins son nom seul est l'effroi. »
Puis il ajoute : « Avec toute sa gloire,
Loin de vos yeux, malheureux je le tiens.
Douce est fortune, et pompeuse est victoire;
Mais, rien n'est tel que vivre en vos liens.
J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée;
Sans vanité, j'y fais force jaloux;
Mais, au récit de votre renommée,
J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
Qu'il m'a trompé, ce récit peu fidèle
Qui me vantoit le charme de vos yeux!
Bien ai-je cru de vous trouver fort belle,
Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux. »
A la fleurette il joint d'autres machines,
Roulements d'yeux, gesticulations,
Propos tronqués de soupirs et de mines,
Des jurements et des contorsions,
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Supercherie aux habitants des eaux,
Qui saute, danse, et par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille, au reste, entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie.
Elle sourit, et de son suborneur,
Sans s'émouvoir, écoute la légende.
Mais ayant vu que l'agresseur urgent
Poussoit trop loin l'ardeur de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les insolents desseins
Du chevalier, et qu'à sa rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains,
Faire lui veut, pour guérir sa folie
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sait assez pour chevalier gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles,
Répond la belle avec un doux regard;
Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
C'est une affaire à traiter à l'écart.
Sortant d'ici, prenez sur la main droite :
Un corridor dans une tour conduit;
Glissez-vous-y par une porte étroite,
Fermez sur vous; j'y serai vers la nuit. »

Tout transporté, l'homme à bonne fortune
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pousse la porte et querelle la lune,
Trop paresseuse au gré de son amour.

Les murs tout nus laissoient voir les ardoises
Dans cette tour. On y respiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toises,
Et bien muni de sa grille de fer.
« Quel sombre endroit, et quels préliminaires
Pour mes plaisirs! Est-ce une trahison?
Non, c'est bon signe! Aux amoureux mystères
On vaque mieux en étroite prison. »

La nuit arrive, et personne avec elle.
Il oit sonner l'horloge du château....
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuse orfraie,
Sur un chevron constante à lamenter,
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A son chagrin semble encore insulter.
Il tâche en vain d'arracher la serrure;
Des pieds, des mains il tente les ressorts;
Bons clous rivés, puissante garniture,
Et double pêne, éludent ses efforts;
Il en frémit. Enfin, dans sa disgrâce,
De désespoir et de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillasse
Dans un recoin, et se jette dessus.

Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toit, et, du haut du grenier,
Certaine voix lui crie: « Ho! notre maître!
Sachez qu'ici vous êtes prisonnier.
Votre attentat est de ces cas pendables
Dont nous faisons justice par nos mains.
Larrons d'honneurs sont-ils plus pardonnables
Que ne le sont voleurs de grands chemins?
Une quenouille à ses pieds est jetée:
Il la ramasse, il en paroît surpris.
De papier blanc elle est empaquetée,
Où sont ces mots en grosse lettre écrits:
On ne fait point l'amour, mais on le file
Dans ce château. Filez, brave étranger;
Filez, filez, chevalier de Camille,
Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anseaume éclate, il s'emporte, il menace;
A la suivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne au travers de la face
De certains mots qu'on n'ose répéter.
Tel est un loup que le chasseur enserre
Dans quelque fosse attrapé finement;
Il hurle, il bave, il mord cailloux et terre,
Et tout cela fort inutilement.

« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, et ce courroux est vain:
Filez, filez, séducteur de Camille;
Vous filerez ou vous mourrez de faim.
Nécessité vous apprendra l'usage
De la quenouille. A mes jeunes oiseaux
Elle apprend bien à tirer dans leur cage
Avec leur bec de jolis petits seaux.
Ce n'est pas tout. Quel dessein vous amène
Par ces chemins qui sont peu fréquentés!
Un franc aveu peut adoucir la peine
Qu'on vous prépare et que vous méritez.
Je vous prononce un arrêt qui vous fâche,
Mais sans appel. Je reviendrai ce soir.
Si vous avez accompli votre tâche,
Vous mangerez. Adieu, jusqu'au revoir. »

Le revoici, ce loup pris dans un piége.
Mon prisonnier perd sa férocité;
Honte l'abat, timidité l'assiége,
Et son orgueil par la crainte est dompté.
Il réfléchit; il voit que sa furie
Est moins que rien, et, contraint de caler,
Il laisse à part toute mutinerie,
Prend la quenouille et commence à filer.
Le soir arrive; avec lui Marinette
A la lucarne: Eh bien! travaillez-vous?
Je viens savoir si votre tâche est faite,
Et quel dessein vous a conduit chez nous. »
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre son fil, et, pressé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte,
Par une corde on lui descend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
Quel fil grossier, et qu'il est inégal!
Qu'en peut-on faire? un torchon de cuisine;
Ou filez mieux, ou vous dînerez mal. »

Ventre affamé qui fait métier d'apprendre
Par ses leçons l'endoctrina si bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il est, n'égaloit pas le sien.
Par certains trous de vieilles entresoles,
Dame et suivante alloient se régaler,
Sans dire mot, riant, comme des folles
Qu'elles étoient, de sa grâce à filer.
Camille même, au bailli du village,
A toutes fins un acte demanda;
Et son curé, fort discret personnage,
A le signer sans peine s'accorda.

Que devenoit cependant Hippolyte?
Bien triste étoit et bien inquiété,
Se consolant à faire la visite,
Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais et vermeil il le retrouve encore;
Hors certain jour qu'il vit à ses attraits
Prendre couleur telle que prend l'aurore
Que le soleil talonne de trop près.
Il en soupire, il en est au supplice;
Sa face en change et devient d'or bruni,
Ainsi que ceux qui prennent la jaunisse,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais sa frayeur fut bientôt dissipée;
Il en fut quitte à ce coup pour la peur;
Un court moment rendit à sa poupée
Toute sa grâce, et le calme à son cœur.
Pour abréger (car aussi bien mon conte
Est un peu long), par un courrier exprès,
De son amant Camille apprit la honte
A son époux. Il n'en plaignit les frais.
A l'Empereur de la gaie aventure
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure;
Des fiefs d'Anseaume il fut ensaisiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'Empereur pria l'Impératrice
De la choisir pour sa dame d'honneur.
Le prisonnier sur vieille haquenée,
Conduit au camp, et pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée
Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiseurs de vers trouvèrent de l'étoffe
Pour divertir les *enfants sans souci*.
Certain grivois, sur cette catastrophe,
Fit deux couplets qui se chantoient ainsi :

Dans l'art de plaire Anseaume est plus habile
Qu'aucun amant dont l'histoire ait parlé.
Filez, filez, chevalier de Camille;
Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

Cœurs enflammés, cherchez-vous un modèle?
Qui mieux qu'Anseaume alla jamais au fait?
C'est là l'entendre, et là ce qu'on appelle,
En bon francais, filer l'amour parfait.

Déshonoré, le rival d'Hippolyte,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vida le camp et se rendit ermite,
Comme le diable alors qu'il devint vieux.
Cent ans et plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chantèrent ce refrain,
Lorsqu'en amour prenoient quelque licence :
Filez, filez, et vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir,
Par ce récit je vous donne à connoître
Quand et pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe; il n'est pas inutile
Que le sachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous poussât, ainsi qu'on fit Camille,
Gagnez du temps, *faites filer l'amour.*
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenants bien lâchement rendus,
Où, résistant à la première insulte,
Les assaillants se seroient morfondus.
Jadis prêchois moins sévère doctrine,
Lorsqu'à beautés je parlois sans témoins.
Ans m'ont changé; comme a dit feu Racine
Après Pétrarque : *autres temps, autres soins.*
Quand vieux renard ne put, par son adresse,
Sortir des lacs sans sa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguoit sans cesse
Vives raisons pour se la retrancher.
Mais concluons; trève de badinage.
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on est belle et sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

LA CONFIANCE PERDUE,

OU LE SERPENT MANGEUR DE KAÏMACK, ET LE TURC SON POURVOYEUR.

—

Les Turcs font si grand cas d'une certaine fable,
Que la pièce à leur gré tient presque du divin;
Conte bleu cependant, et bleu d'un bleu turquin,
Bizarrement pensé, heurtant le vraisemblable,
Et pis que tout cela, plus long qu'un jour sans pain;
 Mais au défaut de l'agréable
 Qui n'en est pas le beau côté,
Peut-être pourroit-on le trouver supportable,
 En se fixant à sa moralité.
 Enfin passable ou non passable,
Voici ce qu'à peu près on m'en a raconté.

Dans le coin d'un faubourg de Pruse, en Bithynie,
Demeuroit à l'étroit un pauvre Musulman,
 Bon homme, de qui la manie
Étoit de calculer les mots de l'Alcoran,
Et d'en savoir par cœur toute la litanie,

Sans élever plus haut d'un cran
Son étude ni son génie;
Du reste, quant aux mœurs, réglé comme un cadran,
Et si dévot, que dans le voisinage
Il servoit de modèle à tous les vrais croyants.
Il avoit femme aux yeux noirs et brillants,
Belle, bien faite, égale, douce, sage;
Pour couper court, femme aimable en tout sens,
Et qui l'aimoit on ne peut davantage :
Puis, comme on sait, dévots et pauvres gens,
Pour honorer l'état du mariage,
Sont la plupart de grands faiseurs d'enfans.
Aussi Mahmoud (c'est notre personnage)
En mouloit-il au moins un tous les ans.
Or une année il advint qu'en un temps,
Temps de grossesse, où femmes de bon sens
Quelquefois paroîtront folles à triple étage,
Tant leurs goûts sont extravagants,
La sienne eut une envie, ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage
Qu'on nomme en turc du *kaïmack*.
« J'ai, disoit-elle, un feu dans l'estomac
Qui me dévore, et suis sûre, je gage,
Sans me regarder au miroir,
Qu'il y paroît sur mon visage.
Mon cher mari, mon cher bon, mon espoir,
Fais-moi manger du kaïmack ce soir. »
« Ce soir? s'écria-t-il; je voudrois le pouvoir;
Mais comment faire? on n'en vend qu'au village;
C'est fort loin, il est tard; tu sais bien tout cela.
Jusqu'à demain, m'amour, tâche à prendre courage,
Je t'en irai chercher. Cependant, d'ici là,
Observe bien tes mains; car, dis-moi, quel dommage,
Si te grattant partout où le hasard voudra,
Tu nous allois planter un morceau de fromage
Droit sur le bout du nez du poupon qui viendra! »
La pauvrette, à ce badinage,
Sourit, prit patience, et pourtant soupira.
Dès la pointe du jour Mahmoud lui tint parole,
Choisit un plat bien écuré,
Et court, ou plutôt vole,
Au laitage tant désiré.
Mais en allant s'il fut Éole,
Pour le boiteux Vulcain on l'eût pris au retour,
Lorsqu'il vint à passer par une longue plaine,
Dont le soleil faisoit un four.
Heureusement au bout il vit une fontaine
Rencognée à l'écart dans un petit détour,
Et tout clopin clopant s'y rendit avec peine.
Son bassin regorgeoit d'une eau riante et saine;
Des gazons émaillés l'ornoient tout à l'entour;
Un plane l'ombrageoit par son vaste contour,
Et les zéphyrs au frais, sans agiter l'arène,
Luttoient si joliment contre le chaud du jour,
Qu'au murmure de l'onde et de leur douce haleine,
Tout sembloit dire en ce séjour :
« Ou dormez, ou faites l'amour. »
Faire l'amour! Mahmoud n'en avoit point envie,
Quand même il auroit eu de quoi;
Mais oui bien de dormir, et plus que de sa vie :
Aussi tout étendu dormoit-il comme un roi.
(Posez le cas qu'un roi dorme mieux qu'un autre homme :
J'en pense au rebours, quant à moi.)
Quoi qu'il en soit, tandis qu'il dépêche son somme,
Un gros serpent goulu, d'ailleurs fort bien instruit,
Dont l'arbre creux formoit le gîte,
En dégringole à petit bruit,
Mange le kaïmack et remonte au plus vite,
Et juste dans le plat d'étain
Qu'avoit mis le dormeur auprès de son oreille,
Laisse tomber un beau sequin.
Le Turc ouvre les yeux à ce son argentin,
Regarde, se les frotte, et si fort s'émerveille,
Qu'il doute s'il dort ou s'il veille,
Ne pouvant concevoir ni par qui ni par où,
Dans un lieu si désert, lui venoit telle chance.
Quand l'animal, passant la tête hors du trou,
Se dresse, se rengorge en serpent d'importance
Siffle pour l'avertir, et lui dit : « Cher Mahmoud,
D'un petit air de connoissance,
Vraiment ton kaïmack étoit de fort bon goût;
Il y paroît, je crois, à ma reconnoissance :
En effet, j'en suis si content,
Que si tu me promets de garder le silence,
Et de m'en apporter chaque matin autant,
Un sequin tous les jours sera ta récompense. »
Notre homme, qui de peur étoit quasi perclus,
A de si doux propos, si richement conçus,
Se dégourdit, se lève, et fait la révérence,
Promet du secret tant et plus
A l'illustre animal, qu'il traite d'*Excellence*
(Beaux titres de tout temps suivirent la finance),
Et, devenu léger, de nouveau recourut
Chercher du kaïmack pour sa chère femelle.
Savoir sur son retard ce qu'il dit à la belle,
Quelle fut son excuse, et comme on le reçut,
Il n'en est point parlé : c'est pour moi lettre close.
Mais, de retour à son taudis,
Aussitôt la première chose
Fut le corps contre terre et l'âme au paradis,
De rendre grâce au ciel de sa bonne aventure;
Puis en digne patron des zélés osmanlis,
« Grand Mahomet, dit-il, pourvu que ceci dure
Seulement cinq ans accomplis,
Je te jure d'aller à ces lieux ennoblis
Par ta naissance et par ta sépulture.

Oh! pour moi quelle joie inénarrable et pure,
Si je puis sur ce point contenter mes désirs!
Oui, la Mecque, Médine, objets de mes soupirs,
Dont au seul nom mon cœur tressaille d'allégresse,
Je vous irai voir, j'en fais vœu,
Si ce bon serpent du bon Dieu
Durant cinq ans tient sa promesse. »
Et de fait, ce temps révolu,
Il étoit à partir déjà tout résolu,
Lorsqu'en s'y préparant un article l'arrête :
Il songe qu'il va se priver
D'un sequin chaque jour : la rente étoit honnête,
Et méritoit bien d'y rêver.
Mais, en fait d'intérêt, un manant, une bête,
Inventifs en moyens, savent mieux les trouver
Qu'homme du monde et bonne tête.
Voici le tour qu'il prit pour sortir d'embarras :
Il s'en fut au serpent, comme un frère à la quête,
Le col tors, l'œil baissé, marchant à petits pas,
Lui fit, d'un ton piteux, une adroite requête
Sur son vœu qui le trouble, et, demi-prosterné,
Finit en le priant, avec très-humble instance,
De permettre qu'Osmin, de ses enfans l'aîné,
Garçon de vingt ans, bien tourné,
Sage, discret, fidèle et plein d'intelligence,
Eût l'honneur, pendant son absence,
De lui porter le déjeûné.
Le reptile d'abord, par un air refrogné,
Pour tout ce beau projet marqua sa répugnance.
Et, loin d'y consentir, au vieillard étonné
Fit cette verte remontrance :
« Pauvre homme, lui dit-il, quel désir effréné
Te prend si follement de courir à ton âge?
Sur quoi, pour ton salut, plus vif qu'illuminé,
Fondes-tu le besoin de ce pélerinage?
Mahomet, me dis-tu, l'a lui-même ordonné :
Oui; mais non pas à toi, par l'hymen enchaîné.
Prends l'esprit du prophète, et lis bien ce passage;
Ni sa loi, ni ton vœu si mal imaginé,
Ne sauroient te contraindre à faire un tel voyage.
Va, mon ami, crois moi; des tiens environné,
Crains Dieu, sers le prochain, et veille à ton ménage.
Voilà l'essentiel, le reste n'est qu'usage
Bon ou mauvais, suivant qu'il est subordonné
Aux principaux devoirs où ton état t'engage.
A l'égard de ton fils, que tu dis si bien né,
C'est de tous tes pareils l'ordinaire langage.
Chez eux l'amour-propre incarné
Toujours dans un enfant offre une belle image;
Un père en lui s'admire, et, d'un œil fasciné,
Se contemplant dans son ouvrage,
Par ses propres défauts souvent le trouve orné.
Au reste, pourtant je veux croire
Qu'à toutes les vertus le tien discipliné
Mérite l'éloge et la gloire
Dont tu me l'as enluminé;
Mais, le tout bien examiné,
Il ne me convient pas, en saine politique,
De me livrer ainsi, moi, serpent suranné,
A jeune adolescent au menton cotonné :
Je veux un homme fait, et dont la barbe pique;
Tu m'entends; songes-y : bon soir, point de réplique. »
Mahmoud, de ce sermon, interdit, consterné,
En petit béat obstiné,
Jugea le premier point tout-à-fait hérétique,
Et, comme père un peu berné,
Trouva le second fort caustique.
Mais il sait prudemment contenir son chagrin,
Car, s'il se fâche, adieu la rente du sequin,
Ou le voyage de la Mecque.
Pour venir donc à bout de son pieux dessein,
Et conserver son hypothèque,
Il retourne à la charge, et fait tant qu'à la fin,
Par son importune prière,
Le serpent, malgré soi, consent que le blondin
Exerce auprès de lui l'office de laitière.
Ravi de ce succès, il vous part de la main,
Vient tout dire à son fils, lui montre la manière
De servir en secret la bête familière
Qu'ils vont voir dès le lendemain;
Et, pour être plus sûr qu'il saura son chemin,
Et retrouvera bien le plane,
Il l'y conduit encor trois jours à même fin;
Puis dans deux petits sacs mettant tout son frusquin,
S'en va joindre une caravane.
Bon voyage au vieux pélerin,
Laissons-le à sa façon, monté sur son roussin,
Courir à la béatitude,
Et voyons à présent ce que va faire Osmin.
Le serpent, soupçonneux et fin,
Pour se guérir de toute inquiétude,
Avoit, en l'acceptant, exigé par prélude
Que, s'il vouloit toujours être son bien-aimé,
Il ne viendroit jamais armé.
Item, que sous sa solitude
Son kalmack seroit porté,
Et que lui pourvoyeur se tiendroit écarté,
Tandis que lui reptile, en pleine quiétude,
Mangeroit à sa volonté.
Tout cela fut promis et fut exécuté,
Pendant près d'une année, avec exactitude.
Mais le temps à la longue engendre l'habitude,
L'habitude conduit à la sécurité,
Et souvent celle-ci mène à l'ingratitude,
Ainsi que l'animal, par son trop de bonté,
En fit une épreuve bien rude;

Car s'étant démenti de sa rigidité
En faveur de la mine prude,
Et de l'air de simplicité
Dont l'hypocrite Osmin s'étoit fait une étude
Pour masquer sa perversité,
Il lui donna la liberté
D'approcher, et fut même encore assez facile
Pour s'en laisser toucher en toute privauté.
« Oui-dà, dit à part soi ce cœur de crocodile,
Un jour qu'il l'avoit bien flatté,
Puisque vous êtes si docile,
Il faut mettre à profit votre docilité,
Et nous verrons un peu, monseigneur du reptile,
Ce que tient votre coffre-fort.
Depuis plus de six ans, tous les jours il en sort
Sequins d'un très-bon poids et meilleurs qu'à la ville;
Mais comptez que demain vous serez mis à mort,
Et qu'à vous succéder je serai fort habile.
C'est bien à vous, ma foi, bête rampante et vile,
A jouir d'un si grand trésor.
L'or n'est fait que pour l'homme, et l'homme est fait pour l'or;
L'un sans l'autre en ce monde est un être inutile;
Tant pis pour un père imbécile
Si, pouvant s'enrichir, il est demeuré gueux.
Foible d'esprit et scrupuleux
Ne sont que des mots synonymes. »
Osmin, ainsi frappé de ces belles maximes,
Forme déjà mille projets.
Il aimoit les grandeurs, les jouvenceaux, les dames,
Et tous les plaisirs à l'excès.
« Je veux d'abord, dit-il, épouser quatre femmes,
Avoir deux cents chevaux, au moins trente odaliks,
Cent valets, six sérails, dix ou douze chiffiks,
Le reste à l'avenant; et je ferai de sorte
Qu'on me verra peut-être un des premiers Pachas;
Car avec de l'argent que ne devient-on pas? »
De ce dangereux fou l'idée étoit si forte,
Qu'il n'en dormit non plus, durant toute la nuit,
Que pucelle à vingt ans, la veille de ses noces;
Mais, sitôt que l'aurore luit,
Ses mains avides et féroces
Brûlant déjà de s'assouvir
Du sang qu'il croit verser, de l'or qu'il veut ravir,
A sa ceinture il s'arme d'une hache,
Sous sa pelisse adroitement la cache,
Porte au serpent du kaïmack
Une fois plus qu'à l'ordinaire,
Et lui dit : « *Monseigneur*, selon notre almanach,
C'est aujourd'hui *Beiram*; j'ai cru pouvoir vous plaire
En vous y faisant prendre part.
L'an passé, comme un sot, je n'osai pas le faire;
Excusez si je sens ma faute un peu trop tard;
Au surplus je voudrois, en l'avouant sans fard,
Pouvoir plus dignement vous témoigner mon zèle;
Mais que vous présenter? La nature, ni l'art,
Ne m'offrent rien à votre égard
De plus exquis que cette bagatelle. »
Par ces mots emmiellés le doucereux cafard
Enjôle de façon le reptile richard,
Que celui-ci charmé de tout le remercie,
Et barbotte, en mangeant, quasi comme un canard.
Alors ce déloyal, voyant qu'il officie,
Sans l'observer d'aucun regard,
Lui décharge un fendant; mais, que ce soit hasard,
Ou céleste bonté des forfaits ennemie,
Notre agile bête avertie
Voit le coup, et l'esquive en sautant à l'écart,
Pas si bien cependant que la hache qui part,
En faisant son chemin, ne lui coupe la queue:
On dit qu'elle en parut de rage toute bleue.
Que cela soit ou non, ce n'est rien que cela;
Pour le conte, il suffit que jaune, bleue ou brune,
Sautant au col d'Osmin, elle vous l'étrangla;
Et que, comme aux Pachas cette fin est commune,
Lui qui vouloit tant l'être, au moins le fut par là.
Le serpent le suçoit encore avec délices,
Quand plusieurs passagers, courant de çà, de là,
Vinrent fort échauffés offrir de vains services,
Il n'en étoit plus temps; déjà de son étui
L'âme du scélérat, qu'escortoient tous les vices,
Au fond des enfers avoit fui.
Quelqu'un le reconnut; on l'emporta chez lui,
Où tous les voisins se rendirent.
C'étoit de la maison l'espérance et l'appui.
On peut s'imaginer ce que dirent et firent
Les parents désolés dans leur premier transport;
Jamais douleur ne fut plus vive.
Mais tandis qu'en hurlant ils déploroient son sort,
Voici qu'à point nommé notre Mahmoud arrive.
Quel spectacle pour lui! quel retour! quel abord!
Il en tombe presque en foiblesse.
Du peu qu'on sait du cas on lui fait le rapport,
Et chaque mot qu'on dit le pénètre si fort,
Qu'il s'arrache le poil et rugit de détresse.
« Vrai Dieu, quel bon papa! Voyez quelle tendresse! »
Se disoient les voisins. Ils n'étoient pas au fait :
Lui seul sait où le bât le blesse;
Vu que, saintement fou, par un zèle indiscret
Qui fournira peu de copies,
Et comptant sur son fils qu'il croyoit si parfait,
Il ne lui restait rien de tout son petit fait,
L'ayant tout mis en œuvres pies;
En sorte qu'accablé de regrets infinis,
De ne voir dans ses sacs, si dodus à la mine,
Que des colifichets et des haillons bénits,
Qu'il avoit rapportés du tombeau de Médine,

Il plaint bien moins le mort qu'il ne fait les vivants;
Car pour lui, pour sa femme, et neuf ou dix enfants,
Tout cela mis au pot eût fait maigre cuisine.
Que devenir dorénavant
Avec sa nombreuse famille,
Si son bienfaiteur le serpent
Ne la nourrit et ne l'habille?
Après donc quelque temps passé dans les douleurs,
A ses dépens plus sage, enfin il les surmonte,
Va devant l'animal répandre force pleurs,
Lui porte du laitage enjolivé de fleurs,
Croyant y bien trouver son compte.
Il s'informe de tout : l'animal le lui conte
Juste de point en point; puis, faisant le plongeon,
Plante là mon pleureur avec sa courte honte.
Mahmoud, au désespoir d'un si dur abandon,
En vain prie et gémit, tendrement le rappelle,
Traite son fils d'*ingrat*, de *monstre*, d'*infidèle*,
Maudit sa mémoire et ses jours...
« Mais moi, pauvre innocent, qui t'honore, qui t'aime,
Pourquoi, lui crioit-il, me fuis-tu comme un ours?
Nous étions tant amis, soyons-le encor de même,
Et de notre marché renouvelons le cours. »
Le reptile, inflexible à tous ces beaux discours,
Aussi soûl de le voir que dégoûté de crême,
Par ce trait simple et vif s'en défit pour toujours :
« Amis? soit, j'y consens, mais au moins d'une lieue;
Car pour de près, vois-tu, crois ce que je te dis :
Tant qu'il te souviendra que j'ai tué ton fils,
Et que je penserai qu'il m'a coupé la queue,
Nous ne pourrons jamais être de vrais amis. »
Dès que la confiance est une fois perdue,
Ne comptez plus de la revoir.
On peut, par amitié réelle ou prétendue,
En montrer le fantôme et le faire valoir;
Mais que du fond du cœur elle soit bien rendue,
Cela passe l'humain pouvoir.

VERS

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE BONTEMPS, PREMIER VALET DE CHAMBRE DU ROI.

—

Vivre en faveur sans ostentation;
Faire du bien seulement pour le faire;
Être équitable au poids du sanctuaire;
Joindre au bonheur la modération;
N'être jamais à personne contraire,
Mais d'obliger saisir l'occasion;
Prendre les arts sous sa protection;
En beau chemin, content du nécessaire,
D'accumuler fuir la contagion :
Ce sont sentiers que peu d'hommes battirent
Sans s'écarter, et plus de cinquante ans;
Ce sont vertus qui de la cour sortirent
Le même jour que trépassa Bontemps.

ÉPITAPHE

DE M. LE MARQUIS DE CRÉQUI.

—

Par le dieu des combats à l'honneur immolé,
Dans le milieu de sa carrière,
Créqui, dont on a tant parlé,
Créqui n'est qu'un peu de poussière.
S'il eût encor vécu, que de faits éclatants
Auroient enrichi nos histoires!
Mais au lieu de compter ses ans,
La Parque a compté ses victoires.

MORALITÉ.

—

Jouissons, bergère,
Jouissons du temps :
Sa course légère
Entraîne les ans.
Après leur printemps,
Tout n'est que chimère,
Que douleur amère,
Que regrets cuisants.
Jouissons, bergère,
Jouissons du temps;
Ce lieu solitaire
Est propre au mystère
Des amours contents :
Le soleil éclaire
Moins qu'à l'ordinaire;
Ses feux complaisants
Forcent à se taire
Ta pudeur austère.
Jouissons du temps,
Jouissons, bergère.

AUTRE.

—

Toi qui sais que le temps, si léger à la fuite,
Échappe à nos désirs,
Tu remets à demain, quand je te sollicite
De goûter les plaisirs :
Qu'il est lent à venir ce demain ridicule !
En quels lieux se tient-il ?
En Norwége, en Guinée, aux colonnes d'Hercule,
A la Chine, au Brésil ?
Quel titre à ce demain te donne confiance ?
En as-tu caution ?
On peut la discuter, et pour ton espérance
Je crains l'éviction :
Parmi tant de délais, j'aperçois la vieillesse
Qui te livre à l'ennui ;
Demain n'est qu'un nuage, Acanthe ; et la sagesse
Veut qu'on vive aujourd'hui.

AUTRE.

—

Amis, ne cherchons point dans la philosophie
De quoi nous consoler de nos plaisirs perdus :
Malheur à l'esprit qui s'y fie,
Et c'est le vrai chemin de consumer sa vie
En soupirs éternels et regrets assidus.
Aux volontés du sort pour ajuster la nôtre,
De ce qu'il nous refuse étouffons le désir :
Rien ne fait oublier l'absence d'un plaisir
Comme la présence d'un autre.

AUTRE

—

Un économe négligent
Peut par mauvais ménage épuiser ta finance ;
Un voleur peut en ton absence
Rompre tes coffres-forts et piller ton argent ;
L'injure des saisons rendra ton champ stérile ;
Le feu consumera tes maisons de la ville ;
Sur tes troupeaux nombreux les loups s'acharneront ;
Un banquier frauduleux te fera banqueroute ;
Tes vaisseaux, par l'orage écartés de leur route,
Sur les écueils se briseront ;
Pour te mettre à couvert d'une atteinte importune,
Fais du bien : hâte-toi, Damis ;
Tout est sous le pouvoir de l'aveugle fortune,
Hors ce qu'on donne à ses amis.

MADRIGAL.

—

Aux jardins de Paphos dépouillés de leurs charmes
On ne voit plus de danse, on n'entend plus de chants :
Les Grâces sont en deuil, Vénus se fond en larmes ;
L'Amour a pris la clef des champs :
On promet un baiser de la reine des belles,
A qui du fugitif lui donnera nouvelles,
Non pas de ces baisers qu'à Vulcain l'enfumé
Elle donne à regret en présentant l'oreille,
Mais de ceux qu'Adonis, si tendrement aimé,
Obtint de sa bouche vermeille :
Venez, venez, déesse, et voyez dans mon cœur
Les funestes effets de sa cruelle flamme ;
Voyez avec quelle rigueur
Il fait le dégât dans mon âme ;
Il vint chez moi se reposer ;
Le repos qu'il y prit, le perfide me l'ôte :
Délivrez-moi d'un pareil hôte,
Et je vous quitte du baiser.

ÉPIGRAMME

SUR LA SATIRE DE BOILEAU CONTRE LES FEMMES.

—

Menacé d'un écrit fatal à son empire,
L'Amour, depuis dix ans, a le cœur affligé :
Elle paroît enfin, cette froide satire ;
Amour, consolez-vous, le beau sexe est vengé.

ÉPIGRAMME.

—

Dans folle noise, un badaud de Paris
D'un coup de pinte eut la tête férue.
On le pansoit ; il poussoit de hauts cris,
Qui s'entendoient des deux bouts de la rue.
Lors, dit le maître, ou donnez-moi congé,
Ou laissez voir, pour faire bonne cure,
Si le cerveau n'est point endommagé :
Ouvrer ne puis sans sonder la blessure.
Hélas ! monsieur, dit le pauvre blessé,
C'est temps perdu de chercher ma cervelle,

De ce tourment tenez-moi dispensé ;
Brin n'en avois lorsque je pris querelle.

AUTRE.

Tu me dis que j'épouse Claire,
Et qu'elle a des louis l'un sur l'autre entassés :
Damon, Claire est trop vieille, ou ne l'est pas assez :
Vingt ans plus, vingt ans moins, je ferois son affaire.

AUTRE.

Que Pernelle est contredisante !
Qu'il faut chèrement acheter
Cinq ou six cents écus de rente
Que d'elle j'espère hériter !
A toute heure elle fait la moue
Et contrôle ce que je dis :
Quand je plaisante, je médis ;
Je suis un flatteur, quand je loue ;
Un fanatique, quand je lis ;
Un dissipateur, quand je joue.
Si je suis gai, je suis un fou ;
Si je suis triste, un loup-garou ;
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai parfois bon appétit ;
Si j'en manque, ma vieille dit
Que c'est un reste de crapule :
Vais-je à l'église fréquemment,
Je suis taxé d'hypocrisie ;
Si je n'y vais que rarement,
Je suis entiché d'hérésie :
Pour moi j'y perds l'entendement.
Un jour je lui disois : Ma tante,
Tout vous déplaît ; tout vous tourmente,
Quand aurez-vous contentement ?
Quand ? reprit-elle : au monument ;
Et pour moi la mort est trop lente.
Lors lui prit un éternûment,
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur : Dieu vous contente !

AUTRE.

Dans un endroit obscur passant avec Céphise,
Un amant trop discret lui disoit d'un ton doux :
Quelle commodité, trop aimable marquise,
Pour une amoureuse entreprise,
Si c'étoit une autre que vous !
Lors d'un souris moqueur insultant au coupable,
Et les yeux allumés d'amour et de courroux :
Oui, la commodité, dit-elle, est admirable,
Si c'étoit un autre que vous.

AUTRE.

Paul, qui s'érige en auteur,
Donna dimanche une fête,
A deux pistoles par tête,
Chez un excellent traiteur.
Du récit d'un long ouvrage
Ce beau festin fut suivi ;
Le convive à chaque page
Exclamoit comme ravi.
Blaise dit tout bas à George :
Vous mentez tous par la gorge ;
Cela n'a rien de piquant.
George répondit à Blaise :
Tais-toi, critique choquant ;
D'accord : c'est une fadaise ;
Mais, si sa pièce est mauvaise,
Son repas est éloquent.

VERGIER*.

M. DE LA FONTAINE A M. VERGIER.

ÉPÎTRE.

1687.

C'est pitié, monsieur, que de nous autres mortels : nous avons beau nous munir de préparatifs contre les attaques des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présente, comme si nous n'avions fait aucune résolution de nous défendre. Voilà un commencement bien moral, je ne sais si la suite sera pareille. Qu'avoit à faire M. d'H..... de s'attirer la visite qu'il eut dimanche, et que ne m'avertissoit-il? Je lui aurois représenté la foiblesse du personnage, et lui aurois dit que son très-humble serviteur étoit incapable de résister à une fille de quinze ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards... je vous en fais le juge, sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles M. d'H..... m'obligea de jeter la vue. Que ne me fit-il la description tout entière de mademoiselle de B...... je serois parti avant le dîner; je ne me serois pas écarté de trois lieues comme je fis, ni n'aurois pas été comme un idiot me jeter dans Loure, c'est-à-dire dans un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue, et plus loin de Paris que n'en est Bois-le-Vicomte. J'avoue que la pluie me fit arrêter plus de deux heures à Aunoy. J'étois encore à cheval qu'il étoit près de dix heures du soir; et un laquais, le seul homme que je rencontrai, m'apprit de combien j'avois quitté la vraie route. Il me remit dans la voie, en dépit de mademoiselle de B..... qui m'occupoit tellement, que je ne songeois ni à l'heure ni au chemin, si bien que, ne pouvant gagner Paris, qui étoit à plusieurs lieues, il fallut gîter au village. Vous voyez, monsieur, que sans la visite qu'elle vous fit, je n'aurois pas eu un gîte, dont il plaise à Dieu de nous délivrer. J'eus beau dire l'*Oraison de saint Julien*, mademoiselle de B.... fut cause que je couchai dans un malheureux hameau. Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions [illegible] rêveries dont on a fait des contes dans tout P[illegible] ris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la campag[illegible] l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vo[illegible] attrister, tous tant que vous êtes; quand je le vou[illegible] drois, on ne plaint guère les gens de mon âge q[illegible] tombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire,
Cet homme n'est-il pas fou ?
Dans l'entreprise qu'il tente,
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Amarante.

Vous avez raison d'en parler ainsi, j'en conviens,

Amarante est jeune et belle;
Je suis vieux sans être beau,
Et vais pour quelque cruelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je pense en mon cerveau
De combien peu d'apparence
Seroit pour moi l'espérance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'est folie
D'aimer nymphe si jolie
Sans être le dieu d'Amour.
Amarante et le printemps
Ont un air qui se ressemble :
Voici comme je prétends
Que l'on les compare ensemble.
Par les lis premièrement
J'entame le parallèle,
Et soupçonne aucunement
Ceux qu'Amarante recèle.
Je suis trompé si son sein
N'en est un plein magasin :
Le mal est que ce sont choses
Pour vous et moi lettres closes.
Nous sommes simples mortels;

---

* VERGIER (JACQUES), né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris : son esprit agréable et ses manières polies lui firent un grand nombre d'amis. L'état ecclésiastique qu'il avait d'abord embrassé s'accordant fort mal avec son goût pour les plaisirs, il le quitta pour la carrière des armes. En 1690, Colbert lui donna une place de commissaire-ordonnateur dans la marine; quelques années après, Vergier fut nommé président du conseil du commerce à Dunkerque; mais cette voluptueuse nonchalance, qui avait pour lui tant d'attraits, l'empêcha d'arriver à de plus hauts emplois, et de s'adonner même sérieusement à la poésie qu'il aimait beaucoup; car le plaisir qui résultait pour lui d'une occupation régulière lui semblait bientôt dépourvu d'une partie de son charme. Le 23 août 1720, Vergier fut assassiné d'un coup de pistolet, à minuit, rue du Bout-du-Monde; il revenait de souper chez un de ses amis.

Il faut offrir des autels
A ces lis ; nul diadème
N'est digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher,
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il se dit,
N'en auroit pas le crédit,
Sans l'hymen et son attache.
Ces endroits délicieux
Pour nos mains et pour nos yeux
Ne sont pas faits, que je sache.
Que ne suis-je de ces dieux
Nommés rois en ces bas-lieux !
Bientôt pour moi ces deux titres,
A la belle dédiés,
Se verroient mis à ses pieds ;
Et vous bientôt vous auriez
Le revenu de deux mitres ;
L'une est Saint-Germain-des-Prés,
L'autre est Saint-Denis en France.
Voilà votre révérence
Ayant musique, où l'on va
Plus souvent qu'à l'Opéra :
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honnêtes personnes,
C'est à vous sagement fait :
Hélas ! ce n'est qu'un souhait !
Votre table est renversée,
Votre marmite est cassée :
Peu chanceux, et vous et moi,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moi, l'encolure d'un roi,
Ni vous celle, en bonne foi,
D'un homme à deux abbayes.
Pour revenir à nos lis,
Ils sont relevés de roses,
Ceux-là sont nouveau fleuris,
Celles-ci sont frais écloses.
Ici la comparaison
De la nouvelle saison
Cloche un peu, je vous l'avoue,
Et la beauté que je loue,
Par ses trésors éclatants,
Fait honte à ceux du printemps.
Comment pourrai-je décrire
Ses regards si gracieux ?
Il semble, à voir son sourire,
Que l'Aurore ouvre les cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur persévérante :
Adieu, volages amours,
Selon l'objet, la constance ;
Celle-ci, j'en ai croyance,
M'arrêtera pour toujours.
Si ceci plaît à la belle,
Dites-lui que les neuf Sœurs
M'ont promis d'avoir pour elle
De pleins amas de douceurs.
Cette saison printanière
Ne sera pas la dernière
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à sa cour.
Une autre fois, je l'espère,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque reine de Cythère
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que ne le porte mon aventure. Il me semble même que ces vers-là ne sont nullement tragiques. Vous pourrez vous en moquer tant qu'il vous plaira, je vous le permets ; et si cette jeune divinité, qui est venue troubler mon repos, y trouve sujet de se réjouir, je ne lui en saurai pas mauvais gré. A quoi servent les radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Si mademoiselle de G... est encore à Bois-le-Vicomte, je vous conjure de lui dire de ma part, que sa présence doit avoir fort embelli un lieu auquel je ne croyois pas qu'il se pût rien ajouter. Vous ornerez ce discours des choses les plus gracieuses que vous pourrez, et que vous jugerez les plus convenables à une personne que les Grâces ne quittent point. Je suis, etc.

RÉPONSE

DE M. VERGIER A M. DE LA FONTAINE.

1687.

N'en soyez point en peine, monsieur, le récit de vos malheurs n'a point fait verser de larmes : on a eu sur cela toute la fermeté que vous pouvez désirer ; et il n'est pas jusqu'à mademoiselle d'H..... qui, toute bonne qu'elle est, n'en ait été divertie ; enfin tout le monde en a ri, personne n'en a été surpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une beauté jeune et charmante,
L'aventure est peu surprenante.
Quel âge est à couvert des traits de la beauté ?
Ulysse, beau parleur, ni moins vieux, ni moins sage
Que vous pouvez l'être aujourd'hui,
Ne se vit-il pas, malgré lui,
Arrêté par l'amour, sur maint et maint rivage ?
Qu'en quittant cet objet, dont vous êtes épris,

Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare;
Et qui pourroit être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse;
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.
Les soins de sa famille, et ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son réveil;
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune;
Il dort tant qu'il plaît au sommeil.
Il se lève au matin, sans savoir pourquoi faire :
Il se promène; il va sans dessein, sans objet,
Et se couche le soir, sans savoir d'ordinaire
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de quatre lieues; selon l'ordre et selon les lois du mouvement, étant une fois ébranlé, vous deviez aller sur la même ligne tant que terre et votre cheval auroient pu vous porter, ou du moins jusqu'à ce que quelque muraille opposée à votre passage, en vous heurtant, vous fît changer de route; et cette présence d'esprit doit désormais vous justifier des distractions dont on vous accuse.

En parlant d'Ulysse, j'ai fait réflexion que le titre d'Odyssée conviendroit peut-être mieux à vos aventures que celui d'Iliade que vous leur donnez; et les erreurs de ce héros ne me paroissent pas avoir peu de rapport avec votre voyage. Je ne trouverois qu'une différence entre Ulysse et vous :

Ce héros s'exposa mille fois au trépas;
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas :
Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre?

Mais la différence est petite, et il falloit bien que cette comparaison eût le sort de toutes les autres, c'est-à-dire qu'elle clochât un peu. Vous êtes bien plus juste dans les vôtres. Celle du printemps est charmante et celle de l'aurore est riante au possible. Enfin l'une et l'autre sont telles qu'elles pourroient bien avoir fait des affaires. Je me doute fort qu'une dame et une demoiselle qui sont ici ne les ont point vues sans envie. C'est chose étrange dans ce sexe, que l'ambition d'être la plus belle. Mais vous avez un bon moyen de vous remettre en grace.

De votre muse ravissante
Les chants, les discours séducteurs,
Apaiseront par leurs charmes flatteurs,
Cette tempête menaçante :
Un encens bien moins précieux
Que n'est celui que votre main présente,
Calma cent fois la colère des dieux.

Après tout, monsieur, c'est bien le moins que je doive à vos présents que de vous en remercier. Vous êtes le premier homme du monde pour les châteaux en Espagne; et puisque vos rêveries sont si agréables, je ne m'étonne pas que vous vous y plaisiez tant. C'est un mal qui se communique; et je vous avoue qu'en lisant votre lettre, je n'ai pu me défendre d'y tomber.

Tout indigne que je me sens
Des biens que m'ont donnés vos songes,
J'ai quelque temps abandonné mes sens
A de si doux et si plaisants mensonges.
Déjà mon esprit prévenu
De vos riches bienfaits régloit le revenu;
Déjà dressant des équipages,
Je me donnois jusqu'à des pages;
Et digne nourrisson de l'aise, du sommeil,
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus des abbés seulement,
Et que tout autre humain ignore.
Mais enfin, en moins d'un moment,
La raison, qui nous sert bien moins à nous conduire
Qu'à nous persécuter toujours cruellement,
Est venue à mes yeux détruire,
Du faîte jusqu'au fondement,
Un édifice si charmant.

Je n'ai pourtant pas tant perdu, et de cela il me reste une chose que j'estime infiniment : c'est le plaisir de savoir que vous me voulez du bien, et que vous avez, en quelque manière, pour moi, les sentiments d'amitié que j'ai pour vous. J'ai fait voir votre lettre à mademoiselle de B... Sa jeunesse et sa modestie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle en pensoit; mais je ne doute pas que des douceurs si bien apprêtées ne l'aient beaucoup touchée. M. et madame d'H... m'ont chargé de vous faire leurs compliments. Votre lettre leur a fait un plaisir infini, et je pense que la campagne, qu'ils aiment déjà tant, les charmeroit bien davantage s'ils y étoient souvent régalés de pareilles lectures. Mademoiselle G... me charge de vous dire, monsieur, qu'elle n'est fâchée de n'avoir pas toutes les grâces dont vous la louez que parce que ce défaut l'empêche de vous remercier comme vous le méritez. Je suis, etc.

A MONSIEUR LE DUC DE NOAILLES.

1718.

Je ne rêve que campagne;
Pour cet innocent séjour,
Je bâtis nuit et jour
Mille châteaux en Espagne.
Sur cela, mes visions
Forment plus d'illusions
Qu'une ambitieuse mère
N'en enfante et n'en nourrit
Pour un fils qu'elle chérit;
Réalisez ma chimère,
D'un seul mot vous le pouvez :
En main, seigneur, vous avez
Et la forme et la matière;
Même à ce mot plein d'appas,
Sans y songer, n'allez pas
Donner sa puissance entière :
Car tant de force il prendroit,
Qu'à l'instant il me rendroit
Le souverain et le maître
D'un palais dont la splendeur,
Et dont la vaste grandeur
M'incommoderoient peut-être.
Je ne veux qu'une maison,
Dont la plus saine raison,
Selon mon rang, ma naissance,
Règle la magnificence :
Qu'en un petit bâtiment,
Un modeste ameublement,
Sans égard aux goûts de mode,
N'ait qu'un air propre et commode
Pour son plus riche ornement :
Jardins où la jeune Flore,
Sans appareil, fasse éclore
Ses fleurs en toute saison;
Vue au riant horizon
Sans être précipitée,
Supérieure pourtant,
De tous côtés présentant,
Dans une juste portée,
L'aimable variété,
Dont en sa fécondité
Nature pour nous décore
Les champs les plus fortunés :
Coteaux richement ornés,
Plaines plus riches encore;
Rivière au cours serpentant,
Dont le flot qu'elle promène,
Partout s'en aille portant
Les richesses qu'elle amène :
Bois par bosquets dispersés,
Clochers aux cieux élancés,
Bourgs, hameaux, châteaux, villages,
Divers spectacles donnant :
Laborieux attelages,
Tantôt les champs sillonnant,
Tantôt les moissons traînant :
Parmi de vastes prairies,
Troupeaux sans nombre paissants,
Et sur les herbes fleuries,
Leurs gardiens innocents
Au son des hautbois dansants.
Mais quel chant plein d'allégresse
Vient de ces coteaux heureux,
Que d'un regard amoureux
Le soleil toujours caresse?
C'est Bacchus qui de ses dons
Vient y couronner l'automne :
Je reconnois, aux fredons
Que la vendangeuse entonne,
L'air vif et réjouissant,
Que ce Dieu, même en naissant,
A tous les hommes inspire.
L'amour aux yeux satisfaits,
Le suit et croit son empire
Affermi par ses bienfaits.
Dieux, quelle aimable peinture!
Et quel spectacle charmant
Pour un cœur simple, et n'aimant
Que la plus simple nature!
Au-devant de ses plaisirs,
Je sens que tout mon cœur vole
Plus enflammé de désirs
Que n'est le berger qui vole
Un baiser, tendre larcin,
Sur le blanc et ferme sein,
Ou sur la bouche vermeille
De sa belle qui sommeille.
Mais, dans cet aimable lieu,
Que la douceur de ma vie
Doit sembler digne d'envie!
Là, dans un juste milieu,
La vertu voluptueuse,
La volupté vertueuse
Ne se séparent jamais.
La liberté souhaitée
Sans cesse y règne aussi, mais
Modeste et non effrontée,
Ni telle qu'en ce temps-ci
On la voit régner ici.
Si dans cette humble chaumière
Mes amis viennent me voir,

Pour vous soumettre vient de prendre,
Le visage d'un Cordelier.

Je ne sais point par quel augure
Il prend cette étrange figure.
Est-ce que cette robe auroit quelque vertu?
Mais enfin il en fait son habit de dimanche,
Et depuis que d'un froc il se voit revêtu,
Il croit vous tenir dans sa manche.

LA CULOTTE.

—

Chez maître Jean, l'Italie et la France
Servent toujours de scène aux contes de cocus.
Soit! ils y sont en abondance;
Mais n'en est-il qu'en ce pays sans plus?
Cocuage a-t-il là ses bornes?
Ce seroit une erreur que de croire cela;
Tout climat, tout terroir est très-fertile en cornes:
O l'heureux plant que celui-là!
En voici qui viennent de Flandre:
Plus l'air est grossier, mieux y pousse le bois;
Car dans un plus subtil il manque quelquefois:
On a pour les planter cent mesures à prendre;
Celles-ci vinrent autrement:
Le sol se trouva bon, belle aussi la ramure;
Il faut vous expliquer comment.

Il étoit à Bruxelle un certain gros Flamand,
Brasseur de son métier, lourdaud de sa nature,
Ivrogne quelque peu de sa complexion,
Lequel avoit moitié de fort belle encolure,
Et fine assez pour donner tablature
A des maris encor d'une autre nation;
N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure?
C'est ce que fit un officier anglois,
Blond, bien doré, et qui par cent endroits
S'insinua dans le cœur de la belle.
En moins de rien nos amants sont d'accord:
Temps de Cyrus ne plaît aux gens du Nord.
Des moyens de se voir, pour un, il en est mille;
En ce pays surtout la chose est fort facile;
Mais par un grand bonheur, arriva que l'époux
Et quelques-uns de ses confrères,
En campagne eurent des affaires
Concernant leur métier. Nos brasseurs s'en vont tous,
Et leurs talons tournés, aussitôt rendez-vous
Au cavalier blondin. Pour quand? pour le soir même.
Où? l'on s'en doute assez, au logis de l'absent.
Le temps venu, comparoît le galant,
Plein d'une impatience extrême;
Au reste, magnifique et beau comme un soleil.
D'abord il voit un joyeux appareil,
Buffet garni des mieux, rôt tournant, nappe mise,
Linge d'un blanc, d'une beauté,
Quand c'eût été pour un homme d'église.
De tout ceci l'amant fut enchanté;
Mais, au milieu de tant de propreté,
Brilloit, par dessus tout, notre charmante hôtesse
En habit de combat, ornements négligés,
Avec entente, avec délicatesse,
Des plaisirs charmants préjugés
Sous sa robe de chambre, ouverte et sans ceinture.
Un corset collé sur la peau,
Et du sein par en bas contenant la figure,
Sans fanfreluche, sans dorure,
Ne laissoit pas que de paroître beau.
Du haut de ce corset, d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tétons encor beaucoup plus blancs,
Fermes surtout, quoique flamands;
A peine en tout Bruxelle en étoit-il de même:
Bref, et la personne et l'habit
Formoient un tout de friand appétit.
Or, dans cette heureuse entreprise,
Qu'avoient à faire nos amants?
Compliments à perte de vue?
Se seroient-ils jetés sur les beaux sentiments?
Non, point du tout. Mais par des embrassades,
Par des baisers et longs et savoureux,
Ils expliquèrent mieux leurs feux
Que par tous ces discours, hors de propos et fades,
Et l'amant par hasard se trouvant à souhait
Vis-à-vis du lit de la belle,
L'y renversa, tomba près d'elle,
Et là..... goûta le vin, non celui du buffet,
Vous entendez, je crois, la métaphore.
Ce coup lui parut bon, quoique bu fort soudain,
Quoique sablé. De là l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore;
Et le souper servi, le reste alla son train:
L'amant but peu, la maxime en est sage.
Mais dans la femme il n'en est pas ainsi,
La brasseuse but davantage,
Et fit en femme sage aussi.
Quelque bonne que fût la chère,
Ce n'étoit point sa principale affaire;
Bacchus n'étoit que second en ce lieu,
Il fit donc place à l'autre dieu.
O! gens heureux s'il en est dans la vie,
Qui ne vous porteroit envie!
Enchaînés par des nœuds que l'amour seul a faits,
Une sécurité profonde
En redouble encor les attraits

Sont parfaitement semblables
A ces feux audacieux
Qui la nuit osent aux cieux
Contrefaire les étoiles,
Et qui sous les sombres voiles
Brillent sans solidité;
Matière visqueuse et crasse,
Dont le cours précipité
Ne nous laisse aucune trace
Qui marque qu'elle ait été.
Du sérieux affecté,
De savante précieuse,
De l'immodeste gaîté,
De fille licencieuse
Évite l'air détesté.
Tu dois, d'un autre côté,
Fuir la froide sécheresse
De l'austère gravité,
Comme aussi la lâcheté
De l'indolente paresse.
Mais sois ornée avec choix
De ces beautés immortelles,
De ces fleurs toujours nouvelles
Qu'à pleines mains autrefois
Moissonnèrent sur tes traces
Les Saphos et les Horaces.
Dans leurs contours singuliers,
Que les traits soient réguliers,
Que l'éclat et la justesse
L'un par l'autre soutenus,
Que de la délicatesse
Les charmes si peu connus;
Que les grâces les plus vives,
Mais dans leur vivacité
Toujours simples et naïves,
Répandent sur ta beauté
L'aimable air de nouveauté.
La galante gentillesse,
Les jeux badins et les ris,
Près d'Astrée auront leur prix,
S'ils y sont avec noblesse :
Car badiner finement
Et soutenir l'enjoûment
Sans blesser la bienséance,
Souvent sur le merveilleux,
Malgré son air orgueilleux,
Mérita la préséance;
Et dans le sacré vallon
On ne voit point Apollon
De louanges plus avare
Au riant Anacréon
Qu'à l'impétueux Pindare.
Mais je ne m'aperçois pas
Qu'en décrivant les appas
Dont doit en cette journée
Ma muse paroître ornée,
C'est Astrée et ses attraits
Qu'ici je viens de décrire;
J'y reconnois tous ses traits,
C'est elle, c'est son sourire,
Ce sont tous ses agréments,
Son esprit, son caractère,
Ce feu dont un goût austère
Soutient tous les mouvements :
Oui, c'est son portrait fidèle
Qu'ici je viens d'exposer;
Mais quel plus parfait modèle
Pourrois-je me proposer !
Et des traits de cette belle
Jusqu'au fond du cœur frappé,
Pouvois-je, d'elle occupé,
Dépeindre autre chose qu'elle?

MADRIGAUX.

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance et sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantoit ma jeunesse;
Sont-ils perdus, disois-je, sans retour,
Et peux-tu bien, ingrat Amour,
Toi que je fis, en sortant de l'enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
En laisser terminer le cours
Par l'ennuyeuse indifférence?

A ces mots, je vis dans les airs
L'enfant maître de l'univers,
Qui, plein d'une joie inhumaine,
En souriant, me dit : Ne te plains plus;
Je veux mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Quélus.

A UNE DEMOISELLE,

EN LUI ENVOYANT UN AMOUR DÉGUISÉ EN CORDELIER.

Sous un visage séculier
L'Amour n'ayant pu vous surprendre,

Pour vous soumettre vient de prendre,
Le visage d'un Cordelier.

Je ne sais point par quel augure
Il prend cette étrange figure.
Est-ce que cette robe auroit quelque vertu?
Mais enfin il en fait son habit de dimanche,
Et depuis que d'un froc il se voit revêtu,
Il croit vous tenir dans sa manche.

LA CULOTTE.

—

Chez maître Jean, l'Italie et la France
Servent toujours de scène aux contes de cocus.
Soit! ils y sont en abondance;
Mais n'en est-il qu'en ce pays sans plus?
Cocuage a-t-il là ses bornes?
Ce seroit une erreur que de croire cela;
Tout climat, tout terroir est très-fertile en cornes:
O l'heureux plant que celui-là!
En voici qui viennent de Flandre:
Plus l'air est grossier, mieux y pousse le bois;
Car dans un plus subtil il manque quelquefois:
On a pour les planter cent mesures à prendre;
Celles-ci vinrent autrement:
Le sol se trouva bon, belle aussi la ramure;
Il faut vous expliquer comment.

Il étoit à Bruxelle un certain gros Flamand,
Brasseur de son métier, lourdaud de sa nature,
Ivrogne quelque peu de sa complexion,
Lequel avoit moitié de fort belle encolure,
Et fine assez pour donner tablature
A des maris encor d'une autre nation;
N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure?
C'est ce que fit un officier anglois,
Blond, bien doré, et qui par cent endroits
S'insinua dans le cœur de la belle.
En moins de rien nos amants sont d'accord:
Temps de Cyrus ne plaît aux gens du Nord.
Des moyens de se voir, pour un, il en est mille;
En ce pays surtout la chose est fort facile;
Mais par un grand bonheur, arriva que l'époux
Et quelques-uns de ses confrères,
En campagne eurent des affaires
Concernant leur métier. Nos brasseurs s'en vont tous,
Et leurs talons tournés, aussitôt rendez-vous
Au cavalier blondin. Pour quand? pour le soir même.
Où? l'on s'en doute assez, au logis de l'absent.
Le temps venu, comparoît le galant,
Plein d'une impatience extrême;
Au reste, magnifique et beau comme un soleil.
D'abord il voit un joyeux appareil,
Buffet garni des mieux, rôt tournant, nappe mise,
Linge d'un blanc, d'une beauté,
Quand c'eût été pour un homme d'église.
De tout ceci l'amant fut enchanté;
Mais, au milieu de tant de propreté,
Brilloit, par dessus tout, notre charmante hôtesse
En habit de combat, ornements négligés,
Avec entente, avec délicatesse,
Des plaisirs charmants préjugés
Sous sa robe de chambre, ouverte et sans ceinture.
Un corset collé sur la peau,
Et du sein par en bas contenant la figure,
Sans fanfreluche, sans dorure,
Ne laissoit pas que de paroître beau.
Du haut de ce corset, d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tétons encor beaucoup plus blancs,
Fermes surtout, quoique flamands;
A peine en tout Bruxelle en étoit-il de même:
Bref, et la personne et l'habit
Formoient un tout de friand appétit.
Or, dans cette heureuse entreprise,
Qu'avoient à faire nos amants?
Compliments à perte de vue?
Se seroient-ils jetés sur les beaux sentiments?
Non, point du tout. Mais par des embrassades,
Par des baisers et longs et savoureux,
Ils expliquèrent mieux leurs feux
Que par tous ces discours, hors de propos et fades,
Et l'amant par hasard se trouvant à souhait
Vis-à-vis du lit de la belle,
L'y renversa, tomba près d'elle,
Et là..... goûta le vin, non celui du buffet,
Vous entendez, je crois, la métaphore.
Ce coup lui parut bon, quoique bu fort soudain,
Quoique sablé. De là l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore;
Et le souper servi, le reste alla son train:
L'amant but peu, la maxime en est sage.
Mais dans la femme il n'en est pas ainsi,
La brasseuse but davantage,
Et fit en femme sage aussi.
Quelque bonne que fût la chère,
Ce n'étoit point sa principale affaire;
Bacchus n'étoit que second en ce lieu,
Il fit donc place à l'autre dieu.
O! gens heureux s'il en est dans la vie,
Qui ne vous porteroit envie!
Enchaînés par des nœuds que l'amour seul a faits,
Une sécurité profonde
En redouble encor les attraits

Vous jouissez des biens les plus parfaits :
Mais en est-il dans ce bas monde
Dont on puisse long-temps jouir ?
Et ne voilà-t-il pas, ô mortels misérables !
Un contre-temps de tous les diables,
Qui les va faire évanouir ?
Mille coups de heurtoir, frappés avec furie,
Se font à peine entendre à nos amants,
Trop occupés de leurs embrassements.
On y joint une voix qui jure, appelle, crie.
O ciel ! c'est mon mari ! cachez-vous, je vous prie.
Votre mari ! C'est lui, c'est sa voix, je l'entends.
Vous autres gens de Paris ou de Rome,
Prendrez ceci pour un tour d'habile homme ;
Mais ceux de son pays ne sont pas si rusés.
Quoique déjà chez vous ces vieux tours soient usés,
Ils ne sont pas encor parvenus jusqu'en Flandre.
Voici le fait, et vous l'allez entendre.
Vous jugez bien que nos brasseurs
N'allèrent pas à jeun entreprendre un voyage.
Déjeûnons, dit l'un d'eux, et prenons du courage,
Nos chevaux en seront meilleurs ;
Déjeûnons et dînons, dit un autre plus sage,
C'est un repas et du temps qu'on ménage.
L'avis fut trouvé bon ; tout aussitôt grand vin,
Force santés ; à toi, compère !
On but ensuite à la commère ;
Et puis : Compère, buvons plein,
Cela raccourcit le chemin.
L'on s'échauffe, l'on réitère,
Et voilà nos gens en beau train ;
On fit tant qu'à force de boire
On prolongea le temps jusques à la nuit noire ;
On remit donc l'affaire au lendemain.
Or, adieu, maître Jean ; bonsoir, maître Grégoire !
Et voilà l'homme au logis revenu,
Sans autre intention que d'épargner son gîte,
Et de se coucher au plus vite.
L'Anglois, surpris, se va coucher tout nu,
Au premier coin : l'époux s'empare de sa place ;
En un moment déshabillé,
S'endort et ronfle, hélas ! sans prévoir la disgrace
Par laquelle bientôt il sera réveillé.
Sa femme, encor toute tremblante et blême
De ce retour hors de saison,
Rappelle enfin ses sens et sa raison,
Et s'avise d'un stratagême
Pour l'éloigner de sa maison ;
Soit que cela lui parût nécessaire
Pour faire évader son amant,
Soit que pendant l'éloignement
Elle sentit encor quelque profit à faire.
Femme, dans l'amoureux mystère,
D'invention ne manque nullement.
Celle-ci donc se désespère,
Se tourmente, gémit, feint un mal véhément,
Implorant à grands cris le secours du dormant.
Je n'en puis plus ; à l'aide ! je suis morte !
Se mit-elle à crier tout haut.
Le moyen d'y tenir ! il s'éveille en sursaut ;
A qui diable en as-tu de crier de la sorte ?
Hélas ! en me hâtant de vous ouvrir la porte,
Courant pieds nus, ma colique m'a pris.
Là-dessus redoublant ses cris,
Il la croit tout de bon, rengaîne sa colère,
Et lui va chercher aussitôt
De certaine eau, secret de son apothicaire.
N'en cherchez plus ; j'ai tout usé tantôt.
Mon cher mari, si vous vouliez plutôt
Donner un coup de pied jusque chez le compère.
J'abuse de votre bonté ;
Aussi vous devrai-je la vie.
Depuis votre départ, dont je me suis saisie,
Ce mal m'a beaucoup tourmenté ;
A force d'eau pourtant j'étois presque guérie.
Mais ce dernier malheur l'a si fort augmenté
Que j'en suis à l'extrémité.
Notre bonhomme, à la tendresse
Déjà disposé par le vin,
Touché de ce discours, se relève soudain,
Étourdi de sommeil, de plaintes et d'ivresse.
Le voilà donc à tâtons sur le lit,
Cherchant comme il put son habit,
Dispersé d'étrange manière,
Pièce de çà, pièce de là.
D'aller chercher de la lumière ;
Le mal presse : à la fin il s'habille et s'en va.
Dieu le conduise et bien tard le ramène :
Voilà déjà sa femme saine ;
De son retour on n'a pas grand besoin.
Est-il parti ? L'Anglois sort de son coin,
Cherche à son tour son habit sans chandelle,
Prend ce qu'il trouve ; il étoit dans un cas
Où de si près on n'y regarde pas.
Cependant maints regrets sont poussés par la belle.
Bref, il partit sans se faire prier,
Mais non sans prendre encor le vin de l'étrier.
Retournons chez l'apothicaire,
Voyons ce qu'y fait notre époux :
Hélas ! ce qu'il faisoit naguère ;
Il appelle, il heurte à grands coups.
De grâce ! ouvrez-moi, mon compère,
Ou ma femme est morte sans vous ;
Pour or ou pour argent, de l'eau pour la colique !
Le compère descend d'en haut,
Plaint et console, en ouvrant sa boutique,

Pour vous soumettre vient de prendre,
Le visage d'un Cordelier.

Je ne sais point par quel augure
Il prend cette étrange figure.
Est-ce que cette robe auroit quelque vertu ?
Mais enfin il en fait son habit de dimanche,
Et depuis que d'un froc il se voit revêtu,
Il croit vous tenir dans sa manche.

LA CULOTTE.

—

Chez maître Jean, l'Italie et la France
Servent toujours de scène aux contes de cocus.
Soit ! ils y sont en abondance;
Mais n'en est-il qu'en ce pays sans plus ?
Cocuage a-t-il là ses bornes?
Ce seroit une erreur que de croire cela;
Tout climat, tout terroir est très-fertile en cornes :
O l'heureux plant que celui-là !
En voici qui viennent de Flandre :
Plus l'air est grossier, mieux y pousse le bois ;
Car dans un plus subtil il manque quelquefois:
On a pour les planter cent mesures à prendre;
Celles-ci vinrent autrement:
Le sol se trouva bon, belle aussi la ramure;
Il faut vous expliquer comment.

Il étoit à Bruxelle un certain gros Flamand,
Brasseur de son métier, lourdaud de sa nature,
Ivrogne quelque peu de sa complexion,
Lequel avoit moitié de fort belle encolure,
Et fine assez pour donner tablature
A des maris encor d'une autre nation;
N'étoit-ce pas beau champ pour chercher aventure?
C'est ce que fit un officier anglois,
Blond, bien doré, et qui par cent endroits
S'insinua dans le cœur de la belle.
En moins de rien nos amants sont d'accord :
Temps de Cyrus ne plaît aux gens du Nord.
Des moyens de se voir, pour un, il en est mille;
En ce pays surtout la chose est fort facile;
Mais par un grand bonheur, arriva que l'époux
Et quelques-uns de ses confrères,
En campagne eurent des affaires
Concernant leur métier. Nos brasseurs s'en vont tous,
Et leurs talons tournés, aussitôt rendez-vous
Au cavalier blondin. Pour quand ? pour le soir même.
Où ? l'on s'en doute assez, au logis de l'absent.
Le temps venu, comparoît le galant,
Plein d'une impatience extrême;
Au reste, magnifique et beau comme un soleil.
D'abord il voit un joyeux appareil,
Buffet garni des mieux, rôt tournant, nappe mise,
Linge d'un blanc, d'une beauté,
Quand c'eût été pour un homme d'église.
De tout ceci l'amant fut enchanté;
Mais, au milieu de tant de propreté,
Brilloit, par dessus tout, notre charmante hôtesse
En habit de combat, ornements négligés,
Avec entente, avec délicatesse,
Des plaisirs charmants préjugés
Sous sa robe de chambre, ouverte et sans ceinture,
Un corset collé sur la peau,
Et du sein par en bas contenant la figure,
Sans fanfreluche, sans dorure,
Ne laissoit pas que de paroître beau.
Du haut de ce corset, d'une blancheur extrême,
S'élevoient deux tétons encor beaucoup plus blancs,
Fermes surtout, quoique flamands;
A peine en tout Bruxelle en étoit-il de même :
Bref, et la personne et l'habit
Formoient un tout de friand appétit.
Or, dans cette heureuse entreprise,
Qu'avoient à faire nos amants ?
Compliments à perte de vue?
Se seroient-ils jetés sur les beaux sentiments?
Non, point du tout. Mais par des embrassades,
Par des baisers et longs et savoureux,
Ils expliquèrent mieux leurs feux
Que par tous ces discours, hors de propos et fades,
Et l'amant par hasard se trouvant à souhait
Vis-à-vis du lit de la belle,
L'y renversa, tomba près d'elle,
Et là..... goûta le vin, non celui du buffet,
Vous entendez, je crois, la métaphore.
Ce coup lui parut bon, quoique bu fort soudain,
Quoique sablé. De là l'on fut à l'autre vin,
Lequel fut trouvé bon encore;
Et le souper servi, le reste alla son train:
L'amant but peu, la maxime en est sage.
Mais dans la femme il n'en est pas ainsi,
La brasseuse but davantage,
Et fit en femme sage aussi.
Quelque bonne que fût la chère,
Ce n'étoit point sa principale affaire;
Bacchus n'étoit que second en ce lieu,
Il fit donc place à l'autre dieu.
O ! gens heureux s'il en est dans la vie,
Qui ne vous porteroit envie !
Enchaînés par des nœuds que l'amour seul a faits,
Une sécurité profonde
En redouble encor les attraits

Vous jouissez des biens les plus parfaits :
Mais en est-il dans ce bas monde
Dont on puisse long-temps jouir ?
Et ne voilà-t-il pas, ô mortels misérables!
Un contre-temps de tous les diables,
Qui les va faire évanouir ?
Mille coups de heurtoir, frappés avec furie,
Se font à peine entendre à nos amants,
Trop occupés de leurs embrassements.
On y joint une voix qui jure, appelle, crie.
O ciel! c'est mon mari! cachez-vous, je vous prie.
Votre mari! C'est lui, c'est sa voix, je l'entends.
Vous autres gens de Paris ou de Rome,
Prendrez ceci pour un tour d'habile homme;
Mais ceux de son pays ne sont pas si rusés.
Quoique déjà chez vous ces vieux tours soient usés,
Ils ne sont pas encor parvenus jusqu'en Flandre.
Voici le fait, et vous l'allez entendre.
Vous jugez bien que nos brasseurs
N'allèrent pas à jeun entreprendre un voyage.
Déjeûnons, dit l'un d'eux, et prenons du courage,
Nos chevaux en seront meilleurs;
Déjeûnons et dînons, dit un autre plus sage,
C'est un repas et du temps qu'on ménage.
L'avis fut trouvé bon; tout aussitôt grand vin,
Force santés; à toi, compère!
On but ensuite à la commère;
Et puis: Compère, buvons plein,
Cela raccourcit le chemin.
L'on s'échauffe, l'on réitère,
Et voilà nos gens en beau train;
On fit tant qu'à force de boire
On prolongea le temps jusques à la nuit noire;
On remit donc l'affaire au lendemain.
Or, adieu, maître Jean; bonsoir, maître Grégoire!
Et voilà l'homme au logis revenu,
Sans autre intention que d'épargner son gîte,
Et de se coucher au plus vite.
L'Anglois, surpris, se va coucher tout nu,
Au premier coin : l'époux s'empare de sa place;
En un moment déshabillé,
S'endort et ronfle, hélas! sans prévoir la disgrace
Par laquelle bientôt il sera réveillé.
Sa femme, encor toute tremblante et blême
De ce retour hors de saison,
Rappelle enfin ses sens et sa raison,
Et s'avise d'un stratagême
Pour l'éloigner de sa maison;
Soit que cela lui parût nécessaire
Pour faire évader son amant,
Soit que pendant l'éloignement
Elle sentît encor quelque profit à faire.
Femme, dans l'amoureux mystère,
D'invention ne manque nullement.
Celle-ci donc se désespère,
Se tourmente, gémit, feint un mal véhément,
Implorant à grands cris le secours du dormant.
Je n'en puis plus; à l'aide! je suis morte!
Se mit-elle à crier tout haut.
Le moyen d'y tenir! il s'éveille en sursaut;
A qui diable en as-tu de crier de la sorte?
Hélas! en me hâtant de vous ouvrir la porte,
Courant pieds nus, ma colique m'a pris.
Là-dessus redoublant ses cris,
Il la croit tout de bon, rengaîne sa colère,
Et lui va chercher aussitôt
De certaine eau, secret de son apothicaire.
N'en cherchez plus; j'ai tout usé tantôt.
Mon cher mari, si vous vouliez plutôt
Donner un coup de pied jusque chez le compère.
J'abuse de votre bonté;
Aussi vous devrai-je la vie.
Depuis votre départ, dont je me suis saisie,
Ce mal m'a beaucoup tourmenté;
A force d'eau pourtant j'étois presque guérie.
Mais ce dernier malheur l'a si fort augmenté
Que j'en suis à l'extrémité.
Notre bonhomme, à la tendresse
Déjà disposé par le vin,
Touché de ce discours, se relève soudain,
Étourdi de sommeil, de plaintes et d'ivresse.
Le voilà donc à tâtons sur le lit,
Cherchant comme il put son habit,
Dispersé d'étrange manière,
Pièce de çà, pièce de là.
D'aller chercher de la lumière;
Le mal presse : à la fin il s'habille et s'en va.
Dieu le conduise et bien tard le ramène :
Voilà déjà sa femme saine;
De son retour on n'a pas grand besoin.
Est-il parti ? L'Anglois sort de son coin,
Cherche à son tour son habit sans chandelle,
Prend ce qu'il trouve; il étoit dans un cas
Où de si près on n'y regarde pas.
Cependant maints regrets sont poussés par la belle.
Bref, il partit sans se faire prier,
Mais non sans prendre encor le vin de l'étrier.
Retournons chez l'apothicaire,
Voyons ce qu'y fait notre époux :
Hélas! ce qu'il faisoit naguère;
Il appelle, il heurte à grands coups.
De grâce! ouvrez-moi, mon compère,
Ou ma femme est morte sans vous;
Pour or ou pour argent, de l'eau pour la colique!
Le compère descend d'en haut,
Plaint et console, en ouvrant sa boutique,

Notre homme veuf ou peu s'en faut;
Lui livre promptement sa liqueur souveraine.
Lui, la recevant d'une main,
Met l'autre en la poche soudain,
Qu'à trouver il eut quelque peine.
Mais qu'est ceci? dit notre homme troublé,
Je pense qu'en buvant mon argent s'est doublé.
Puis approchant de la lumière,
Pour quelques patagons qu'il y croyoit au plus,
Trompé d'agréable manière,
Il tire, s'il vous plait, force beaux jacobus,
Monnoie autrement façonnée,
Schellings en quantité, mainte et mainte guinée,
Abondance de carolus.
Voici qui change bien la thèse!
Il fouille de l'autre côté,
Tire belle montre à l'angloise,
Plusieurs joyaux d'excellente beauté,
Mignons étuis, gentille tabatière,
Le tout de riche et brillante matière;
Tant que tout autre spectateur
N'eût point jugé ceci les meubles d'un brasseur,
Encor moins notre apothicaire,
Fin goguenard, homme nullement sot,
Qui souriant, sans sonner mot,
Fut attentif à l'inventaire.
Il perça d'abord le mystère,
Et, sans beaucoup de charité,
Lui dit, en baissant la chandelle:
Compère, la culotte est belle!
Que t'auroit-elle bien coûté?
Le bonhomme y jette la vue
Et découvre à la fin la source du trésor,
Grègues de velours brodé d'or.
O ciel! aurois-je la berlue?
Ne dormirois-je point encor ?
L'étonnement lui ravit la parole.
Mais le malin pharmacopole,
L'interrogeant tout doucement,
Lui fait plus au long rendre compte
Quand le mal a pris et comment?
L'autre à tout répond bonnement;
Insensible encore à sa honte,
Fait un détail exact de la nuit et du jour,
Et du départ et du retour,
Et des coups de heurtoir, et du trop long séjour
Qu'il avoit fait sur le pas de la porte.
Lors notre docteur, éclairci,
Lui dit d'un ton railleur: Ta femme n'est point morte.
Compère, je le vois d'ici;
Cette culotte est un symptôme
Qui m'assure de sa santé,
Et d'ordinaire elle renferme un baume
Dont mon eau ne peut pas avoir la qualité;
Je ne pense pas qu'elle en chôme.
Au reste, te voilà fort bien
Par la ceinture et par la tête;
Tout a son ornement, il n'y manque plus rien.
Tant et tant il en dit à cette pauvre bête,
Et si fort il pinça le stupide animal,
Qu'à la fin il sentit son mal.
Lors d'entrer en fureur, menaçant la chrétienne.
L'autre reprit: Ne fais point le fâché;
Le troc est bon, pourvu que l'on s'y tienne,
Encore es-tu coiffé par dessus le marché.
La pilule est fort bien dorée,
Il faut l'avaler doucement.
Ignore tout, point d'éclaircissement!
Quand l'aventure est enterrée,
Elle n'est un mal qu'à demi;
Crois-moi, compère, mon ami,
Le bruit que fait un mari difficile
Répand sa honte par la ville;
Il n'est plaint de personne, au contraire on en rit,
Et de plus je connois des cocus, plus de mille,
Qui le sont à moindre profit.
Le conseil étoit bon, notre homme le comprit,
L'argent et les joyaux rafraîchirent sa bile;
Et la culotte enfin fut la lance d'Achille,
Qui fit le mal et le guérit.

LE REVENANT.

A M. LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

Chemin faisant, Seigneur, je vous écris
De mauvais vers, mais tels que les peut faire
Un voyageur, qui, pour pénible affaire,
S'en va piquant mazette de vil prix.
Pas n'est pourtant tout-à-fait impossible,
Chemin faisant, de plaire quelquefois!
Témoin certain voyageur qui courtois,
Chemin faisant, rendit pour lui sensible,
Une beauté plus rebelle cent fois,
Que ne fut onc la déesse des bois.
Mais puisque j'ai commencé cetuy conte,
D'avis serois de vous le mettre à fin.
Chemin faisant volontiers on raconte;
L'on trompe ainsi le temps et le chemin.

Cil dont je parle étoit natif de Guienne,
Bon gentilhomme, en est-il d'autres là?
Quelque long cours que la Garonne tienne,

Elle ne voit en tous lieux que cela,
Que gens issus de noblesse ancienne.
Celui-ci donc, marquis de Peyremant,
Etoit alors jeune, bien fait, beau sire,
Accort, hardi, beau parleur, c'est-à-dire,
Parlant beaucoup, il n'importe comment :
Car près du sexe, il ne faut nullement
Dans ses discours avoir tant de justesse :
Flattez, louez même impertinemment,
Sachez parler le jargon de tendresse,
Et raffiner toujours bizarrement
Sur les devoirs, sur les soins d'un amant,
Et sur les lois de la délicatesse;
Ayez surtout beaucoup de hardiesse;
C'en est assez; vous aurez sûrement,
De bel esprit lettres parmi les belles,
Vous brillerez dans toutes les ruelles,
Et gagnerez le surnom de charmant.
Notre marquis avoit en abondance
Tous ces talens, et s'en servoit à point.
A donc un jour qu'en petite chevance,
Il s'en alloit : où ? je ne le sais point,
Lui-même aussi n'en savoit rien peut-être;
Aventuriers vont souvent au hasard,
Et des nochers le vent est moins le maître;
Mieux que chez eux, comme ils sont toute part,
Il ne leur chaut où le hasard les mène;
Des autres gens le domaine est borné
A quelque coin acquis avecque peine,
Ou qu'en naissant le ciel leur a donné :
Mais d'un Gascon le monde est le domaine.
Au hasard donc celui-ci cheminoit
Sur sa jument décharnée, et qu'ornoit
Maint beau ruban, une housse brillante;
Le chevalier à la plume flottante,
Ainsi monté, s'alloit applaudissant,
Quand tout-à-coup dans un endroit glissant,
S'abat sous lui sa maigre Rossinante.
Heureusement il ne se blessa pas;
Il se relève, il se secoue, et tente
De relever sa bête haletante,
Mais il perdit et ses soins et ses pas;
Elle touchoit à son heure dernière,
Et vers son maître, auteur de son trépas,
Tournant sa foible et mourante paupière,
Lui reprocha l'épargne meurtrière,
Dont il l'avoit traitée en ses repas,
Puis rendit l'âme et finit sa carrière.
On peut juger combien sur sa jument,
Se lamenta le triste Peyremant,
Mais trop long-temps n'en pleura l'aventure,
Qu'il rencontra bien meilleure monture,
Pour le tirer de sa perplexité.
Passe un carrosse et dedans une dame,
A corps charmant, et qui de tendre flamme
N'avoit jamais eu le cœur agité.
Un vieux époux étoit à son côté,
Sur le devant une jeune cousine,
Le tout allant jouir pendant l'été,
D'une maison de cet endroit voisine.
Le bon vieillard voyant l'aventurier,
Qui retiroit sa jument du bourbier,
Et le croyant sur l'air, sur l'apparence,
Homme de rang et d'illustre naissance,
Descend en hâte et lui va présentant
Place au carrosse et toute autre assistance,
Dans sa maison, s'il veut bien l'accepter.
D'un air poli, le Gascon le refuse :
Plus fortement on le presse, il s'excuse,
Mais à la fin il se laisse tenter.
Dans le carrosse il prend donc une place;
Là d'étaler son savoir avec grâce;
De sérieux il régala l'époux;
De riens galans, de tendres bagatelles,
Il entretient tour-à-tour les deux belles :
Egalement il les amuse tous.
Puis comme il faut, il parle de lui-même;
Il est, dit-il, homme de qualité :
Tel duc, tel prince est de sa parenté;
Chéri des grands, le roi l'estime et l'aime;
Il leur décrit terres, bien paternel,
D'un régiment il se fait colonel :
Ce régiment est commandé pour Flandre;
Il va le joindre, et dans un tel endroit,
Son équipage est devant à l'attendre,
Tandis que lui, par un chemin moins droit,
Ceci fut dit avec air de mystère,
Seul en secret s'en étoit allé faire
Certains adieux. Ainsi toujours contant
Mainte autre fable encor plus ridicule,
Et d'autre part notre troupe crédule,
Avec plaisir, avec foi l'écoutant,
Sans y songer ils arrivent au gîte.
Sans y songer, la jeune dame aussi
Sentit les traits de l'amoureux souci.
Quoi, direz-vous! s'enflamme-t-on si vite,
Lorsque surtout on n'a jamais aimé?
En doutez-vous? un cœur plein d'innocence,
Plus promptement qu'un autre est enflammé;
Il ne connoît l'amour ni sa puissance,
Et s'y soumet sans en être alarmé,
Au lieu qu'un cœur qu'amour tient dans ses chaînes
Qui d'autres fois en éprouva les peines,
Contre ses traits se tient toujours armé;
Il se défie, il fuit devant des charmes
Toujours trompeurs et toujours inconstants;

Et malgré lui, s'il faut rendre les armes,
Il leur résiste au moins pendant un tems.
Zélide enfin, c'est le nom de la belle,
Perdit dès-lors le titre de rebelle;
Elle se vit changée en un moment;
En bien pourtant se fit le changement;
Car de l'amour c'est l'effet ordinaire,
Effet réel et non imaginaire :
Il embellit, il donne des appas;
De cette ardeur la plus petite dose,
Vous donne un air, un tour, mainte autre chose,
Qu'auparavant on ne vous trouvoit pas.
Zélide donc, bien et dûment éprise,
En arrivant court vite à son miroir,
Frotte ses dents, met la mouche et se frise,
Se gracieuse, et puis s'en va revoir
Ce beau marquis qui règne dans son âme.
Pas ne tarda, que regard languissant,
Air inquiet, enfant d'un feu naissant,
Ingénûment n'expliquassent sa flamme,
Plus ne tarda non plus le cavalier,
Qui point n'étoit novice en ce métier,
De bien l'entendre, et d'y bien mieux répondre.
Les voilà donc à s'entreminauder;
Le petit mot ils osent hasarder;
Soupirs d'aller, regards de se confondre,
Si bien qu'avant qu'il fût le lendemain,
Jà se marchoient sur les pieds l'un de l'autre,
Jà se serroient furtivement la main :
Mais tout cela, suivant l'usage nôtre,
N'étoit assez; un point manque à leurs vœux,
Point important, sans quoi ne sauroient être
Tendres amants parfaitement heureux.
Or ce point-là, que devinez peut-être,
Mal aisément pouvoient-ils l'attraper.
Le vieux époux étoit d'humeur jalouse,
Il ne quittoit d'un seul pas son épouse;
Comment pouvoir un tel argus tromper ?
Pas toutefois n'en soyez trop en peine;
Amour s'en mêle, et rendra sûrement,
De ce jaloux la vigilance vaine;
Aussi fit-il, et voici le comment :
Le vieux époux, homme simple et crédule,
Croyoit à tous prestiges étonnans;
Songes, sorciers, et surtout revenans
Trouvoient en lui croyance ridicule.
Pendant la nuit, entend-il quelques cris,
Ce sont lutins qu'il s'imagine entendre,
Ou loups-garoux, ou malheureux esprits,
Et le voilà de frayeur tout épris.
Par Peyremant ce foible fut compris;
Et sur ce foible, il ne manqua de prendre
Tous les partis qui pouvoient être pris.

En devisant, le drôle avoit appris
Que dès long-temps le frère du bonhomme,
S'étoit allé refugier à Rome,
Pour un duel follement entrepris :
Tout aussitôt à part lui-même il trame,
Pour écarter le jaloux de la dame,
D'aller de nuit faire le revenant;
Dire qu'il est le frère qui, peinant
Parmi le feu du brûlant purgatoire,
Pour en sortir demande incessamment,
Des oraisons le secours méritoire.
Cela conçu, sans perdre un seul moment,
Il découvrit ce projet à Zélide,
Qui dès l'abord, ou pudique, ou timide,
Le rejeta même assez rudement;
Mais le marquis tant parla vivement,
Qu'à ses désirs il fallut se soumettre.
Elle céda, ce ne fut cependant
Qu'en lui faisant avec serment promettre,
Qu'il seroit sage, et fors discours ardent,
Qu'à ses transports rien ne pourroit permettre.
Que jugez-vous de sa précaution ?
D'un tel serment seriez-vous caution ?....
Quoi qu'il en soit, à peine le bonhomme,
Au lit couché, goûtoit le premier somme,
Que le galant dans la chambre introduit,
Renverse tout, guéridons, chaises, tables,
Pousse soupirs et sanglots lamentables,
Puis va tirer les rideaux à grand bruit,
Et d'une voix lugubre et gémissante,
Tient ce discours, que rempli d'épouvante
L'autre écoutoit presque sans sentiment :
« O toi, dit-il, qui dors tranquillement,
Réveille-toi, daigne écouter d'un frère,
Dont l'amitié te fut jadis si chère,
Les derniers vœux sans nul retardement :
Jà deux jours a, qu'une main meurtrière
Ayant fini ma mortelle carrière,
Pour mes péchés, pendant quatre mille ans,
Je dois souffrir dans les brasiers brûlants
Du purgatoire, à moins que ta prière,
De mes tourments n'interrompe le cours :
C'est ta prière aussi que je réclame.
Malgré la nuit, lève-toi donc et cours
Droit à l'église, et là pour ma pauvre âme,
Qu'ores en vain agitent les remords,
Dévotement dis l'office des morts;
Pendant neuf jours, pour moi fais même chose;
Car en ce temps où tout mortel repose,
Avec fureur sont redoublés mes maux. »
Puis il vous tire, en achevant ces mots,
Des cris affreux du fond de sa poitrine,
Et vers la porte en hâte il s'achemine.

Or le mari de frayeur tout transi,
Pendant un temps douta s'il devoit faire
Ce que venoit demander ce faux frère;
Non que soupçon il eût de tout ceci,
Ains pour la peur qui remplissoit son âme;
Mais ayant pris les avis de sa femme,
Qui bien à point cent histoires lui fit,
De gens trouvés étranglés dans leur lit,
Pour n'avoir pas exaucé la demande
D'esprits souffrants, une frayeur plus grande
Le fit résoudre à partir sans tarder.
Il n'eut pas fait deux pas hors de la porte,
Que le marquis qu'amour sur l'aile porte
Marche à Zélide autre octroi demander;
D'aise ravi, près d'elle il va se mettre;
Mais, pour brider son feu trop véhément,
Elle lui fit tout de nouveau promettre
Qu'il seroit sage; il en fait maint serment,
Serment faussé dans le même moment.....
Pour que d'amour tout l'œuvre s'accomplisse,
Que manque-t-il? un pas tant seulement;
Ce pas fut fait, grâce à dame Cyprisse,
Si que, tandis qu'avec soins très-fervents,
Ce triste époux des morts chantoit l'office,
Cettui chanta l'office des vivants;
Rien n'en omit, avec zèle il entonne
Matines, prime, et tierce, et sexte, et none,
Vêpres, complie, enfin tout fut chanté;
Non tout de suite, ains pauses furent faites,
Comme il convient, et dans les entrefaites
Tendre propos entre eux fut débité,
Et de leur tour rirent en liberté;
Et besoin n'est, Seigneur, que je vous dise,
Pour prévenir vos notes sur ceci,
Que d'une lieue, ou peu s'en faut, l'église
Distante étoit du logis, et qu'ainsi
Temps auroient eu pour mainte autre entreprise.
Enfin l'époux revint avec le jour:
De point en point il raconte à sa femme,
Ce qu'avoit fait pour le repos de l'âme
Du revenant, et sa femme à son tour,
Dit qu'elle avoit en fervente prière,
Pour même fin passé la nuit entière;
Pas ne mentoit, car efficacement
Elle le fit, et vous savez comment.
Mais finissons: avec la même peine,
Le bon vieillard acheva sa neuvaine;
Avec aussi mêmes ravissements,
Firent la leur nos bienheureux amants,
Toutes les nuits même office chantèrent,
Et tant de fois entre eux le répétèrent,
Qu'ils le savoient de bout en bout par cœur,
Mieux que ne sait le sien un vieux chanoine,
Ou mieux encor que ne le sait un moine,
Qui dès l'enfance a fréquenté le chœur.
Quoi qu'il en soit, la neuvaine finie,
Le beau marquis prit de la compagnie
Tendre congé, remportant avec soi,
Outre le cœur de sa chère Zélide,
Riches joyaux, bourse nullement vide,
Qu'il en reçut pour gage de sa foi;
Et ce point-ci n'est le pis de l'histoire,
Car un Gascon, Gascon pauvre surtout,
D'être adoré compte pour rien la gloire,
Si quelque argent ne se rencontre au bout.
Voilà, Seigneur, l'aventure contée,
Et si de vous elle est un peu goûtée,
Chemin faisant, j'aurai mieux rencontré,
Que ne fit onc l'heureux Gascon, malgré
Tous les plaisirs qui comblèrent sa flamme,
Et malgré l'or qu'il reçut de la dame.

HOUDARD DE LAMOTTE*.

ODES.

ASTRÉE.

Descends du ciel, divine Astrée;
Ramène-nous ces jours heureux
Où, des mortels seule adorée,
Seule tu comblais tous leurs vœux.
Mais sous tes saintes lois croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis les plaisirs?
Ou ce règne si favorable
N'est-il qu'un fantôme agréable,
Né de nos impuissans désirs?

La terre, féconde et parée,
Mariait l'automne au printemps :
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Respectaient l'honneur de ses champs :
Partout les dons brillans de Flore,
Sous ses pas, s'empressaient d'éclore
Au gré du Zéphyr amoureux :
Les moissons inondant les plaines,
N'étaient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais, pour le bonheur de la vie,
C'était peu que tant de faveurs;
Trésors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitaient les cœurs :
Pères, enfans, époux sensibles,
Nos devoirs, depuis si pénibles,
Faisaient nos plaisirs les plus doux,
Et l'égalité naturelle,
Mère de l'amitié fidèle,
Sous ses lois nous unissait tous.

Pourquoi fuis-tu, chère Innocence?
Quel destin t'enlève aux mortels?
Avec la paix et l'abondance
Disparaissent tes saints autels :
Déjà Phœbus brûle la terre;
Borée à son tour la resserre :
Son sein épuise nos travaux :
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le soc la contraigne
De livrer ses biens à la faux.

Chacun, du commun héritage,
Avide, sépara ses champs;
Et ce fut ce premier partage
Qui fit les premiers mécontens.
Contre l'air variant sans cesse,
Le besoin, père de l'adresse,
Éleva les murs et les toits;
Et, pour tout reste de justice,
L'homme contre son propre vice
Forma le frein honteux des lois.

Aux cris de l'audace rebelle
Accourt la guerre au front d'airain;
La rage en ses yeux étincelle,
Et le fer brille dans sa main :
Par le faux honneur qui la guide,
Bientôt dans son art parricide
S'instruisent les peuples entiers;
Dans le sang on cherche la gloire,
Et sous le beau nom de victoire
Le meurtre usurpe les lauriers.

Que vois-je? en une frêle barque
Quels insensés fendent les eaux!
A ce spectacle, en vain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux;
En vain se soulève Neptune,
Et par une ligue commune

---

* HOUDARD DE LAMOTTE (ANTOINE) naquit à Paris le 17 juin 1672. Il étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour la poésie. Le premier ouvrage qu'il fit représenter, *les Originaux ou l'Italien*, farce en trois actes, mêlée de prose et de vers, tomba dès le premier jour. Le chagrin qu'il conçut de ce revers fut tel, qu'il se retira à la Trappe; mais comme alors il était fort jeune et d'une constitution délicate, le sage abbé de Rancé, au bout de trois mois, lui fit ouvrir les portes du couvent. Lamotte, de retour à Paris, travailla de nouveau pour le théâtre. Quoiqu'il ne sût pas le grec, il publia une traduction de l'*Iliade*; le discours sur Homère, qu'il mit en tête de cet ouvrage, fut l'occasion d'une guerre assez vive entre lui et madame Dacier. Ayant soutenu plus tard la prééminence de la prose sur les vers, il se vit attaqué par tous les poètes, qui ne lui épargnèrent aucun des traits malins dont ils pouvaient, à ses dépens, égayer une satire ou aiguiser une épigramme. Lamotte mourut à Paris le 26 décembre 1731; il était aveugle depuis l'âge de quarante ans. Cet écrivain mérite plutôt le titre de penseur et de moraliste que celui de poète; cependant quelques-unes de ses compositions brillent par certaines qualités poétiques estimables, et plusieurs de ses odes anacréontiques et de ses églogues sont dignes d'être conservées.

Tous les vents ont troublé les airs;
Malgré la foudre qui l'effraie,
L'avarice obstinée essaie
De dompter les vents et les mers

C'est toi, furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux;
Par toi, l'espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instrumens de notre perte,
L'argent et l'or sont arrachés :
On les tire de ces abîmes,
Où, sage et prévoyant nos crimes,
La nature les a cachés.

Fureur, trahison mercenaire,
L'or vous enfante, j'en frémis!
Le frère meurt des coups du frère,
Le père de la main du fils!
L'honneur fuit, l'intérêt l'immole;
Des lois que partout on viole
Il vend le silence, ou l'appui :
Et le crime serait paisible
Sans le remords incorruptible
Qui s'élève encor contre lui.

Viens calmer ce désordre extrême,
Astrée, exauce mes souhaits;
Je cherche l'homme en l'homme même :
Il a perdu ses plus beaux traits;
Qu'à ton retour tout se répare,
Des cœurs que l'intérêt sépare
Viens resserrer les doux liens;
Et, sans la première abondance,
Rends-nous seulement l'innocence;
Elle tient lieu de tous les biens.

L'HOMME.

Mon cœur d'une guerre fatale
Soutiendra-t-il toujours l'effort?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma naissance et de ma mort?
Pour trouver ce calme agréable,
Des dieux partage inaltérable,
Tous mes empressemens sont vains :
En ont-ils seuls la jouissance?
Et le désir et l'espérance
Sont-ils tous les biens des humains?

Oui, d'une vie infortunée
Subissons le joug rigoureux :
C'est l'arrêt de la destinée,
Qu'ici l'homme soit malheureux.
L'espoir imposteur qui l'enflamme
Ne sert qu'à mieux fermer son âme
A l'heureuse tranquillité.
C'est pour souffrir qu'il sent, qu'il pense;
Jamais le Ciel ne lui dispense
Ni lumière, ni volupté.

Impatient de tout connaître,
Et se flattant d'y parvenir,
L'esprit veut pénétrer son être,
Son principe et son avenir;
Sans cesse il s'efforce, il s'anime;
Pour sonder ce profond abîme,
Il épuise tout son pouvoir :
C'est vainement qu'il s'inquiète;
Il sent qu'une force secrète
Lui défend de se concevoir.

Mais cet obstacle qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir :
Plus la nuit jalouse redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuse
Notre âme, esclave ambitieuse,
Cherche encore à se pénétrer.
Vaincue, elle ne peut se rendre,
Et ne saurait ni se comprendre,
Ni consentir à s'ignorer.

Volupté, douce enchanteresse,
Fais enfin cesser ce tourment :
Qu'une délicieuse ivresse
Répare notre aveuglement.
A nos vœux ne sois plus rebelle;
Et du cœur humain qui t'appelle
Daigne pour jamais te saisir.
Éloignes-en tout autre maître;
Que l'ambition de connaître
Cède à la douceur du plaisir!

Mais tu fuis. la voûte azurée
Pour jamais t'enferme en son sein.
Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain?
Il n'est point de vœux qui t'attirent;
Tu souffres que nos cœurs expirent,
Lentes victimes de l'ennui :
Ou sous ton masque délectable,
Le crime caché nous accable
Du remords qu'il traîne après lui.

Tel qu'au séjour des Euménides
On nous peint ce fatal tonneau,
Des sanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces sœurs veulent sans cesse
Remplir la tonne vengeresse,
Mégère rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la mesure,
Et par l'une et l'autre ouverture
L'onde entre et fuit à flots égaux.

Tel est en cherchant ce qu'il aime
Le cœur des mortels impuissans ;
Supplice assidu de lui-même,
Par ses vœux toujours renaissans.
Ce cœur qu'un vain espoir captive
Poursuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne jouissons ;
Et, de nouveaux plaisirs avide,
A chaque moment il se vide
De ceux dont nous le remplissons.

LE SOUVERAIN (1).

Égalité tant regrettée,
Peux-tu régner chez les mortels ?
Chimérique autant que vantée,
Non, tu n'as jamais eu d'autels :
Ou, si l'univers t'a bannie,
C'est qu'au lieu d'ordre et d'harmonie,
Tu nous amenais tous les maux :
Digne race de nos ancêtres,
Bientôt nous nous ferions des maîtres,
Si nous étions encore égaux.

Chacun sous ton règne sauvage
Serait à soi-même son roi ;
Entre nous le moindre partage
Devient impossible avec toi.
Je veux le bien qui charme un autre ;
Eh ! quelle paix serait la nôtre,
Si nos désirs étaient des droits ?
Toujours injustes, téméraires,
Toujours l'une à l'autre contraires,
Nos passions veulent des lois.

Ainsi de sa propre licence
Redoutant le cours effréné,
L'homme établit une puissance,
Et lui-même s'est enchaîné ;
Contre la révolte ennemie.
Dieu puissant, tu l'as affermie
Sur les fondemens les plus saints.
Je vois l'autorité suprême,
Oui, l'autorité de Dieu même,
Gravée au front des souverains.

Mais, savez-vous, maîtres du monde,
A quel prix vous régnez sur nous ?
Ce Dieu veut qu'un seul lui réponde
De la félicité de tous.
Il veut que vos sujets tranquilles,
Pour vous, enfans toujours dociles,
Vous trouvent des pères pour eux :
En vain portez-vous le tonnerre,
Vous n'êtes les dieux de la terre
Qu'autant que nous sommes heureux.

Que sur votre trône placée,
La vertu commande avec vous ;
Pour la voir de tous embrassée,
L'exemple est l'ordre le plus doux.
C'est peu de proscrire le vice ;
Aimez vous-mêmes la justice,
Vous allez lui gagner les cœurs :
De la place auguste où vous êtes,
Vous commandez ce que vous faites ;
Les lois ne sont rien sans vos mœurs.

Mais, hélas ! de combien de piéges
Vois-je les rois environnés !
Cruel flatteur, tu les assiéges
De tes conseils empoisonnés :
Par des illusions grossières
Tu viens obscurcir leurs lumières ;
A ton gré tout change de nom :
Et ton ambition servile
De prudence loue un Achille,
De justice un Agamemnon.

A l'imposteur qui vous conseille,
Au faux charme de ses discours,
Ouvrez-vous un moment l'oreille,
Vous voilà séduits pour toujours.
L'austère vérité, qui blesse
Votre impérieuse faiblesse,
De vos yeux s'enfuit en courroux ;
Et, pour se venger de l'outrage,
Ne percera point le nuage
Que vous souffrez entre elle et vous.

(1) Cette ode fut récitée par l'auteur à M. le Dauphin, au commencement de janvier 1712.

Qu'un prompt mépris, qu'un œil sévère
Des flatteurs étouffe la voix;
Chassez ce peuple téméraire,
L'idolâtre tyran des rois.
Qu'à jamais la candeur vengée
Habite votre cour purgée
De ses coupables ennemis;
Et croyez que cette victoire
Va mieux assurer votre gloire
Que le monde même soumis.

Loin l'ardente et guerrière flamme,
Qu'allume la soif d'un grand nom,
Aux yeux de l'erreur grandeur d'âme,
Faiblesse aux yeux de la raison.
En vain le vainqueur de l'Euphrate
Par d'injustes exploits se flatte
De subjuguer tous les esprits;
Malgré les éloges d'Athènes,
Il est encor des Diogènes
Dont il subira le mépris.

Ce torrent tombe : la montagne
Gémit sous ses horribles bonds;
Il menace au loin la campagne,
Du cours de ses flots vagabonds :
Il renverse l'orme et le chêne;
Tout ce qui l'arrête, il l'entraîne;
Il noie à grands bruit les guérets;
Avec lui marche le ravage,
Et partout son affreux passage
Est le désespoir de Cérès.

Mais ce fleuve, grand dès sa source,
S'ouvre un lit entre les roseaux,
Et, s'agrandissant dans sa course,
Roule paisiblement ses eaux :
Égal, jamais il ne repose,
Dans les campagnes qu'il arrose
Il va multiplier les biens;
Heureux les pays qu'il traverse !
C'est là que fleurit le commerce,
Et ses flots en sont les liens.

Tel, d'un conquérant tyrannique
S'assouvit l'orgueil indompté;
Telle, d'un prince pacifique,
S'exerce l'active bonté.
L'un né pour désoler la terre,
De tous les maux que fait la guerre,
Achète un inutile bruit;
L'autre, sans combats, sans victoire,
Goûte une plus solide gloire,
Dont le bien public est le fruit.

Il veille : de son héritage
Chaque paisible possesseur
Ne craint point qu'il soit le partage
De l'insatiable oppresseur :
Notre bonheur seul l'intéresse;
L'ordre qu'établit sa sagesse,
Son pouvoir sait le maintenir;
Et, toujours exempt de tempête,
Son règne est une longue fête
Qu'on ne craint que de voir finir.

De ses états, d'où fuit la guerre,
Si je parcours les vastes champs,
J'y vois de tous côtés la terre
S'ouvrir sous les coutres tranchans :
Point de plaine inculte et déserte;
Partout la campagne est couverte
D'un peuple au travail excité;
Et l'opiniâtre culture
Y sait hâter de la nature
La tardive fécondité.

De ses présens Bacchus couronne,
Enrichit les rians côteaux :
Sous le poids de ses dons, Pomone
Aime à voir plier les rameaux.
La moisson tombe, et va renaître;
Partout l'abondance champêtre
Enfante l'innocent plaisir :
Et j'entends Tityre qui chante
Sur sa flûte reconnaissante
Le Dieu qui lui fait son loisir.

Que je m'enferme dans les villes
J'y vois de nombreux citoyens,
Actifs à la fois, et tranquilles
Artisans de leurs propres biens.
Le travail les rend opulentes;
Les lois sans cesse vigilantes
Y font régner la sûreté.
Les richesses même y sont sages;
Le luxe n'y fait point d'outrages
A la simple médiocrité.

Là, des plus profondes sciences
L'étude perce les secrets,
Et la foi des expériences
Assure et hâte leurs progrès.
Du monarque les mains prodigues,
Pour prix de savantes fatigues,
Tiennent tous ses trésors ouverts;
Le succès suit toujours la peine,
Et c'est de là qu'en souveraine,
Minerve instruit tout l'univers.

Tous les talens ont leur salaire,
Les bienfaits, la protection;
Mieux encore le bonheur de plaire,
Les guide à la perfection.
Imitateurs de nos ancêtres
Luttez contre vos propres maîtres
Par d'immortelles nouveautés :
La raison aux grâces unies,
Fixe le goût et le génie
A d'invariables beautés.

C'est là que créant les spectacles
Règne l'ingénieux pinceau :
De chefs-d'œuvres et de miracles
Dispute avec lui le ciseau.
Quel art, né pour orner le monde,
Que l'émulation féconde,
A son gré n'y fasse fleurir ?
Que de travaux je vois paraître
Que le temps qui les a vus naître,
Désespère de voir périr !

PINDARE AUX ENFERS (1)

Épouse du sombre monarque,
Enfin l'impitoyable Parque
A ton empire m'a soumis :
J'ai passé les bords du Cocyte;
Il faut que mon ombre s'acquitte
Du tribut que je t'ai promis.

Écoute; jamais tes oreilles
Par de si puissantes merveilles
Ne se sentirent enchanter;
Même, quand le chantre (2) de Thrace,
Guidé d'une amoureuse audace,
Vint te forcer de l'écouter.

(1) Pindare avait fait des hymnes pour tous les dieux; et il n'avait oublié que Proserpine. Cette déesse, à ce que raconte Pausanias, lui apparut un jour, et lui reprocha son oubli. Il s'engagea, comme le souhaitait la déesse, à réparer cette faute dès qu'il serait arrivé dans son empire. En effet, étant mort quelque temps après, une de ses amies le vit en songe qui lui chantait l'hymne qu'il venait de composer aux enfers en faveur de Proscrpine. Cette hymne prétendue de Pindare est le sujet de mon ode. Je le fais parler lui-même, et je tâche d'autant plus de m'élever à son ton et à ses idées. J'y affecte même quelque désordre; et j'y fais entrer une digression sur Corine, qui avait remporté cinq fois sur Pindare le prix de la poésie lyrique, en partie, à ce que croit Pausanias, parce qu'elle écrivait en langue éolique, qui était celle du peuple; au lieu que Pindare se servait de la langue dorique, qui était moins vulgaire.

(2) Orphée.

Mes chants passent ces chants perfides,
Piéges qu'aux nautonniers avides
Tendent les Muses (1) de la mer;
La douceur en est plus charmante
Que le nectar qu'on te présente
A la table de Jupiter.

Typhée, enchaîné dans ce gouffre,
D'où partent la flamme et le soufre
Que vomit l'effroyable Etna,
Jadis de sa prison profonde,
Donna des secousses au monde,
Dont le Dieu des morts s'étonna.

Il craignit qu'au triste rivage
La terre n'ouvrît un passage
A l'astre par qui le jour luit;
Et qu'usurpateur des lieux sombres
Il n'y vint effrayer les ombres,
Éternels sujets de la nuit.

Il vint aux champs de Syracuse,
Et là, sur les bords du Péguse,
L'Amour à tes lois l'asservit.
Effet digne de ta présence !
En un instant le dieu s'avance,
Te voit, t'adore, et te ravit.

« O mes compagnes ! ô ma mère !
» O vous, maître des dieux, mon père !... »
Cris impuissans et vains regrets.
Au char la terre ouvre une voie,
Et déjà le Styx voit la proie
Que Pluton enlève à Cérès.

Mais ciel ! quel désespoir la presse !
Je vois la flamme vengeresse
Qu'elle allume aux brasiers d'Etna.
Sicile, terres désolées,
Vous vîtes vos moissons brûlées,
Par la main qui vous les donna.

Loin une raison trop timide !
Les froids poètes qu'elle guide
Languissent et tombent souvent.
Venez, ivresse téméraire,
Transports ignorés du vulgaire,
Tels que vous m'agitiez vivant.

Je ne veux point que mes ouvrages
Ressemblent, trop fleuris, trop sages,

(1) Les Sirènes.

A ces jardins enfans de l'art :
On y vante en vain l'industrie;
Leur ennuyeuse symétrie
Me plaît moins qu'un heureux hasard.

J'aime mieux ces forêts altières,
Où les routes moins régulières
M'offrent plus de diversité :
La Nature y tient son empire,
Et partout l'œil surpris admire
Un désordre plein de beauté.

Déesse, ni par artifice,
Ni par vœux, ni par sacrifice,
Nul de nous ne peut t'échapper :
Thétys même, en trompant Achille,
Laisse à la trame qu'on lui file
Encore un endroit à couper.

Quelles légions de fantômes,
Nouveaux hôtes de ces royaumes,
S'y rassemblent de toutes parts !
Combien chaque instant en amène !
Leur apparition soudaine
Est plus prompte que les regards.

La Parque ne fait point de grâce;
Tout meurt : c'est pour l'humaine race
L'inviolable arrêt du sort.
Le rang, le savoir, le courage,
Rien de tes lois ne nous dégage;
Tout meurt, puisque Pindare est mort.

Triomphe, déesse inflexible :
Fière de ton sceptre terrible,
Ne cède pas même à Junon :
Tout est sous ton obéissance :
Et rien ne vaincra ta puissance,
Que mes ouvrages et mon nom.

Ciel ! de sa lyre éolienne
Corine, interrompant la mienne
Se présente à mes yeux surpris !
Quel orgueil jaloux la dévore?
Sur mon ombre veut-elle encore
Remporter un injuste prix !

Approche, impuissante rivale
Chante, et que la troupe infernale
Juge aujourd'hui de nos chansons.
Tu ne me causes plus d'alarmes;
Et tes yeux ont perdu les charmes
Qui briguaient le prix pour tes sons.

Reconnais déjà ta faiblesse :
Eh ! qui pour t'entendre s'empresse,
Qu'un peuple ignorant et sans nom ?
Tandis qu'autour de moi j'attire
Les héros, les dieux de la lyre,
Orphée, Homère, Anacréon.

A mes pieds j'abaisse Cerbère;
J'ai calmé sa rage ordinaire;
Ses regards ne menacent plus :
Ses oreilles sont attentives;
Et de ses trois gueules oisives
Les hurlemens sont suspendus.

Quels prodiges ma lyre cause !
Sisyphe étonné se repose,
Son rocher vient de s'arrêter :
Et je vois chaque Danaïde
Demeurer sur leur tonne vide
Immobile pour m'écouter.

Jusqu'au petit-fils de Saturne,
Minos, perd le soin de son urne,
Occupé de mes sons vainqueurs.
Je vois les Parques attendries :
De leurs mains mêmes les Furies
Laissent tomber leurs fouets vengeurs.

L'ÉMULATION.

Dépouillons ces respects serviles
Que l'on rend aux siècles passés;
Les Homères et les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Dût l'audace sembler plus vaine
Que celle du fils de Climène (1)
Ou de l'amoureux Ixion !
Il faut, au mépris du vulgaire,
Secouer, sage téméraire,
Le joug de l'admiration.

Jadis l'Italie et la Grèce
Ont produit de rares esprits,
De ses premiers traits, la sagesse
Nous éclaire dans leurs écrits.
Mais le jour doit suivre l'aurore;
De l'honneur de les vaincre encore
Conservons l'espoir généreux.
Malgré l'intervalle des âges,

(1) Phaéton.

Osons, en lisant leurs ouvrages,
Nous croire au moins hommes comme eux.

Eh! pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus dieux dont je sors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts.
Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs et les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

Non, n'outrageons point la nature
Par des reproches indiscrets,
Elle qui, pour nous moins obscure,
Nous a confié ses secrets.
L'âme en proie à l'incertitude,
Autrefois malgré son étude,
Vivait dans un corps ignoré;
Mais le sang qu'enferment nos veines
N'a plus de routes incertaines,
Et cet énigme est pénétré.

Combien, en cherchant la fortune,
Et jaloux d'étendre nos droits,
Avons-nous au vaste Neptune
Imposé de nouvelles lois?
Jusqu'en quels climats la boussole,
Cette aiguille amante du pôle,
A-t-elle guidé nos vaisseaux?
Aux bornes de l'humide plaine,
N'ont-ils pas de l'audace humaine
Étonné des peuples nouveaux?

Jusqu'aux régions azurées
Nous conduisent d'heureux secours;
Et des étoiles mesurées
Nous allons épier le cours:
A l'aide d'un verre fidèle
Tout le firmament se décèle
A nos regards ambitieux:
Et mieux que l'art des Zoroastres (1),
Nous semblons contraindre les astres
A venir jusque sous nos yeux.

N'est-ce donc que dans l'art d'écrire
Que nous avoûrons des vainqueurs?
N'osons-nous disputer l'empire
Que cet art donne sur les cœurs?
Souffrirons-nous que nos ancêtres,
A notre honte, en soient les maîtres?
Vain respect qu'il faut étouffer!
Il est encor de nouveaux charmes;
C'est même par leurs propres armes
Que nous pouvons en triompher.

Leurs travaux ont tiré des mines
L'or que nos mains doivent polir;
Ils ont arraché les épines
Des fleurs qui restent à cueillir.
Disciple assidu sur leurs traces,
De leurs défauts et de leurs grâces
Je tire le même secours.
Leur chute me rend plus sévère;
Et l'assoupissement d'Homère,
M'avertit de veiller toujours.

Vous qu'une aveugle estime abuse,
Et qu'elle engage trop avant,
N'espérez pas contre ma muse
Soulever le peuple savant.
Je ne viens point, nouveau Zoïle,
Proscrire un poème fertile,
Par les Muses mêmes dicté:
Je viens seulement, comme Horace,
Rallumer l'espoir et l'audace
De surpasser l'antiquité.

Si ce noble espoir ne nous tente,
L'art disparaît de l'univers:
L'émulation seule enfante
Les grands exploits et les beaux vers.
Moi-même, qui loin du Permesse,
Avouai cent fois ma faiblesse,
L'orgueil m'enivre en ce moment;
Et je cède à l'instinct superbe
Qui me flatte qu'avec Malherbe
Je dois vivre éternellement.

(1) Zoroastre fut l'inventeur de la magie.

LA RÉPUTATION.

Loin cet harmonieux langage,
Né jadis de l'oisiveté!
Que la raison hors d'esclavage
Brille de sa seule beauté.
Pourquoi s'imposer la torture
D'une scrupuleuse mesure,
Et du retour des mêmes sons?
C'est trop suivre un art tyrannique
Dans l'espoir du prix chimérique
Qu'on a promis à nos chansons.

On nous a flattés que la Gloire
Doit, avec des traits éclatans,
Graver au temple de Mémoire
Nos noms, vainqueurs de tous les temps;
Que nous devons dans nos ouvrages,
Célébrés par de longs suffrages,
Survivre à l'arrêt d'Atropos;
Et que l'avenir équitable
Honore d'un culte semblable
Les poètes et les héros.

Mais, dût ma gloire être semée
En tous lieux après mon trépas,
Je méprise une renommée
Dont je ne m'apercevrai pas.
Quand la Mort, sourde à la prière,
Nous a de sa faux meurtrière
Porté d'inévitables coups,
De quoi nous sert un nom stérile?
Ce n'est plus qu'un bruit inutile,
Qui n'est pas même un bruit pour nous.

Oui, la Renommée est muette
Pour les peuples des sombres bords;
Ni ses cent voix, ni sa trompette,
Ne peuvent réveiller les morts.
Les moins fameux, les plus célèbres
Habitent les mêmes ténèbres
Que ne percent point nos discours.
Thersite et l'invincible Achille,
Homère et le jaloux Zoïle,
Là-bas sont également sourds.

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais, hélas! elle est aussi vaine
Que celle qui vit après nous.
Capricieuse, téméraire,
Des faux jugemens du vulgaire
Elle suit les bizarres lois :
Ce juge aveugle la dispense;
Dans son inégale balance
La raison est presque sans poids.

Enfantez des écrits sublimes,
Dont tout soit utile et charmant,
Réconciliez dans vos rimes
La justesse avec l'agrément;
Vous en avez pour récompense
Des éloges sans connaissance,
Que la raison n'ose avouer;
Tandis que contre leur mérite
La basse jalousie irrite
Les seuls qui sauraient les louer.

En vain les Muses favorables
Nous placeraient aux premiers rangs,
Toujours de gloire insatiables,
Nous ressemblons aux conquérans :
Qu'un seul peuple manque à leur chaîne,
L'ambition qui les entraîne
Leur cache ce qu'ils ont conquis.
Ainsi le refus d'un suffrage,
Seul, nous occupe davantage
Que mille suffrages acquis.

Loin donc, poursuites insensées
Du frivole laurier d'auteur!
N'allons point livrer nos pensées
Au goût incertain d'un lecteur.
Contens que notre esprit s'amuse,
De ce qu'a produit notre muse
Ne cherchons point un autre prix.
Quoi que l'orgueil nous fasse croire,
C'est moins renoncer à la gloire,
Qu'affranchir son nom du mépris.

Mais, hélas! ô misère extrême!
O honte de l'esprit humain!
Sans cesse il se défend lui-même;
La Vérité l'instruit en vain.
J'ai beau d'inutile fumée
Traiter ici la renommée;
Mon cœur la défend contre moi.
Malgré la raison qui m'éclaire,
J'aime encore cette chimère,
Toute vaine que je la voi.

L'OMBRE DU MARQUIS DE ROQUELAURE.

Toi (1), qui d'une ardeur empressée
Sers le maître de l'univers,
Prends tes ailes, ton caducée,
Vole, et va t'ouvrir les enfers.
Cherche l'ombre de Roquelaure;
D'un ami qui le pleure encore
C'était la plus chère moitié;
Va, ce seul espoir me soulage,
Va lui porter le tendre hommage
Qui lui rend ma triste amitié.

Pénètre à ces heureux rivages
Que du Léthé lavent les flots;
C'est là, sous d'éternels ombrages,

(1) Mercure.

HOUDARD DE LAMOTTE*.

ODES.

ASTRÉE.

Descends du ciel, divine Astrée;
Ramène-nous ces jours heureux
Où, des mortels seule adorée,
Seule tu comblais tous leurs vœux.
Mais sous tes saintes lois croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis les plaisirs?
Ou ce règne si favorable
N'est-il qu'un fantôme agréable,
Né de nos impuissans désirs?

La terre, féconde et parée,
Mariait l'automne au printemps :
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Respectaient l'honneur de ses champs :
Partout les dons brillans de Flore,
Sous ses pas, s'empressaient d'éclore
Au gré du Zéphyr amoureux :
Les moissons inondant les plaines,
N'étaient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais, pour le bonheur de la vie,
C'était peu que tant de faveurs;
Trésors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitaient les cœurs :
Pères, enfans, époux sensibles,
Nos devoirs, depuis si pénibles,
Faisaient nos plaisirs les plus doux,
Et l'égalité naturelle,
Mère de l'amitié fidèle,
Sous ses lois nous unissait tous.

Pourquoi fuis-tu, chère Innocence?
Quel destin t'enlève aux mortels?
Avec la paix et l'abondance
Disparaissent tes saints autels :
Déjà Phœbus brûle la terre;
Borée à son tour la resserre :
Son sein épuise nos travaux :
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le soc la contraigne
De livrer ses biens à la faux.

Chacun, du commun héritage,
Avide, sépara ses champs;
Et ce fut ce premier partage
Qui fit les premiers mécontens.
Contre l'air variant sans cesse,
Le besoin, père de l'adresse,
Éleva les murs et les toits;
Et, pour tout reste de justice,
L'homme contre son propre vice
Forma le frein honteux des lois.

Aux cris de l'audace rebelle
Accourt la guerre au front d'airain;
La rage en ses yeux étincelle,
Et le fer brille dans sa main :
Par le faux honneur qui la guide,
Bientôt dans son art parricide
S'instruisent les peuples entiers;
Dans le sang on cherche la gloire,
Et sous le beau nom de victoire
Le meurtre usurpe les lauriers.

Que vois-je? en une frêle barque
Quels insensés fendent les eaux!
A ce spectacle, en vain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux;
En vain se soulève Neptune,
Et par une ligue commune

---

* HOUDARD DE LAMOTTE (ANTOINE) naquit à Paris le 17 juin 1672. Il étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour la poésie. Le premier ouvrage qu'il fit représenter, *les Originaux ou l'Italien*, farce en trois actes, mêlée de prose et de vers, tomba dès le premier jour. Le chagrin qu'il conçut de ce revers fut tel, qu'il se retira à la Trappe; mais comme alors il était fort jeune et d'une constitution délicate, le sage abbé de Rancé, au bout de trois mois, lui fit ouvrir les portes du couvent. Lamotte, de retour à Paris, travailla de nouveau pour le théâtre. Quoiqu'il ne sût pas le grec, il publia une traduction de l'*Iliade*; le discours sur Homère, qu'il mit en tête de cet ouvrage, fut l'occasion d'une guerre assez vive entre lui et madame Dacier. Ayant soutenu plus tard la prééminence de la prose sur les vers, il se vit attaqué par tous les poètes, qui ne lui épargnèrent aucun des traits malins dont ils pouvaient, à ses dépens, égayer une satire ou aiguiser une épigramme. Lamotte mourut à Paris le 26 décembre 1731; il était aveugle depuis l'âge de quarante ans. Cet écrivain mérite plutôt le titre de penseur et de moraliste que celui de poète; cependant quelques-unes de ses compositions brillent par certaines qualités poétiques estimables, et plusieurs de ses odes anacréontiques et de ses églogues sont dignes d'être conservées.

Tous les vents ont troublé les airs;
Malgré la foudre qui l'effraie,
L'avarice obstinée essaie
De dompter les vents et les mers

C'est toi, furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux;
Par toi, l'espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instrumens de notre perte,
L'argent et l'or sont arrachés :
On les tire de ces abîmes,
Où, sage et prévoyant nos crimes,
La nature les a cachés.

Fureur, trahison mercenaire,
L'or vous enfante, j'en frémis!
Le frère meurt des coups du frère,
Le père de la main du fils!
L'honneur fuit, l'intérêt l'immole;
Des lois que partout on viole
Il vend le silence, ou l'appui :
Et le crime serait paisible
Sans le remords incorruptible
Qui s'élève encor contre lui.

Viens calmer ce désordre extrême,
Astrée, exauce mes souhaits;
Je cherche l'homme en l'homme même :
Il a perdu ses plus beaux traits;
Qu'à ton retour tout se répare,
Des cœurs que l'intérêt sépare
Viens resserrer les doux liens;
Et, sans la première abondance,
Rends-nous seulement l'innocence;
Elle tient lieu de tous les biens.

L'HOMME.

Mon cœur d'une guerre fatale
Soutiendra-t-il toujours l'effort?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma naissance et de ma mort?
Pour trouver ce calme agréable,
Des dieux partage inaltérable,
Tous mes empressemens sont vains :
En ont-ils seuls la jouissance?
Et le désir et l'espérance
Sont-ils tous les biens des humains?

Oui, d'une vie infortunée
Subissons le joug rigoureux :
C'est l'arrêt de la destinée,
Qu'ici l'homme soit malheureux.
L'espoir imposteur qui l'enflamme
Ne sert qu'à mieux fermer son âme
A l'heureuse tranquillité.
C'est pour souffrir qu'il sent, qu'il pense;
Jamais le Ciel ne lui dispense
Ni lumière, ni volupté.

Impatient de tout connaître,
Et se flattant d'y parvenir,
L'esprit veut pénétrer son être,
Son principe et son avenir;
Sans cesse il s'efforce, il s'anime;
Pour sonder ce profond abîme,
Il épuise tout son pouvoir :
C'est vainement qu'il s'inquiète;
Il sent qu'une force secrète
Lui défend de se concevoir.

Mais cet obstacle qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir :
Plus la nuit jalouse redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuse
Notre âme, esclave ambitieuse,
Cherche encore à se pénétrer.
Vaincue, elle ne peut se rendre,
Et ne saurait ni se comprendre,
Ni consentir à s'ignorer.

Volupté, douce enchanteresse,
Fais enfin cesser ce tourment :
Qu'une délicieuse ivresse
Répare notre aveuglement.
A nos vœux ne sois plus rebelle;
Et du cœur humain qui t'appelle
Daigne pour jamais te saisir.
Éloignes-en tout autre maître;
Que l'ambition de connaître
Cède à la douceur du plaisir!

Mais tu fuis, la voûte azurée
Pour jamais t'enferme en son sein.
Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain?
Il n'est point de vœux qui t'attirent;
Tu souffres que nos cœurs expirent,
Lentes victimes de l'ennui :
Ou sous ton masque délectable,
Le crime caché nous accable
Du remords qu'il traîne après lui.

Ont mis tant d'horreurs sous nos yeux;
Cet infâme, ce fourbe insigne,
Pour moi n'est qu'un esclave indigne,
Fût-il sorti du sang des Dieux.

Mais nous, que d'un peu de génie
Doua le Dieu de l'harmonie,
N'avilissons point ce beau feu:
Et n'arrachons à notre Muse
Rien dont le remords nous accuse,
Et nous interdise l'aveu.

Rousseau, sois fidèle, sincère,
Pour toi seul critique sévère,
Ami zélé des bons écrits;
Tu vas, pour la race future
Ennoblir ta famille obscure;
Et je suis ton frère à ce prix.

LES SOUHAITS.

Que ne suis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climène choisit;
Qui, sur le sein de cette belle,
Passe le seul jour qu'elle vit?

Que ne suis-je le doux Zéphire
Qui flatte et rafraîchit son teint,
Et qui, pour ses charmes soupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint?

Que ne suis-je l'oiseau si tendre,
Dont Climène aime tant la voix
Que même elle oublie à l'entendre
Le danger d'être tard au bois?

Que ne suis-je cette onde claire,
Qui, contre la chaleur du jour,
Dans son sein reçoit ma bergère,
Qu'elle croit la mère d'Amour?

Dieux! si j'étais cette fontaine,
Que bientôt mes flots enflammés...
Pardonnez; je voudrais Climène,
Être tout ce que vous aimez.

SONGE.

Que vois-je! Climène sensible!
L'amour a touché votre cœur;
Ce changement est-il possible?
N'est-ce point un songe trompeur?

Vois-je cette même Climène
Qui s'offensait de mes désirs!
Qui toujours sévère, inhumaine...
Vous pleurez! J'entends vos soupirs.

Long-tems une pudeur barbare
A combattu vos vœux secrets.
Ah! qu'aujourd'hui l'amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits:

D'une tendresse mutuelle,
Chère Climène, enivrons-nous:
Déjà mon cœur... Ciel! qui m'appelle?
Cruels, pourquoi m'éveillez-vous!

L'AMOUR RÉVEILLÉ.

Dans un lieu solitaire et sombre
Je me promenais l'autre jour:
Un enfant y dormait à l'ombre;
C'était le redoutable Amour.

J'approche, sa beauté me flatte;
Mais j'aurais dû m'en défier:
J'y vois tous les traits d'une ingrate
Que j'avais juré d'oublier.

Il avait sa bouche vermeille;
Le teint aussi vif que le sien.
Un soupir m'échappe, il s'éveille;
L'Amour se réveille de rien.

Aussitôt déployant ses ailes,
Et saisissant son arc vengeur,
D'une de ses flèches cruelles
En partant il perce mon cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Sylvie
De nouveau languir et brûler
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir osé m'éveiller.

PROMESSE DE L'AMOUR.

Hier l'Amour, touché du son
Que rendait ma lyre qu'il aime,
Me promit, pour une chanson,
Deux baisers de sa mère même.

Non lui dis-je, tu sais mes vœux,
Sers mieux le penchant qui m'entraîne :
Au lieu d'une, j'en offre deux,
Pour un seul baiser de Climène.

Il m'en promit ce doux retour :
Ma lyre en eut plus de tendresse :
Mais vous, Climène, de l'Amour
Acquitterez-vous la promesse?

LES VRAIS PLAISIRS.

Des favoris de la Victoire,
Je sais mépriser le renom;
Je n'irai point, ivre de gloire,
Affronter la mort pour un nom.

Que d'autres encensent l'idole
Du faste et de l'autorité;
Pour l'espoir d'un honneur frivole
Je ne vends point ma liberté.

Que de crainte toujours saisie,
L'Avarice compte son bien;
Je regarde sans jalousie
Un trésor qui ne sert de rien.

Irais-je veiller sur un livre,
Avide d'un savoir profond?
Le temps que nous avons à vivre
Est si court, et l'art est si long!

Je ne sais qu'aimer et que boire,
Et nuit et jour j'aime et je bois;
C'est là ma science, ma gloire,
Mes richesses et mes emplois.

Les plaisirs qui sont notre ouvrage,
Coûtent trop, sont trop imparfaits.
Je crois la nature plus sage;
Je me tiens à ceux qu'elle a faits.

LA SOLITUDE.

Dans ce lieu riant et tranquille,
Sylvie, employons ce beau jour;
La Nature a fait cet asile
Pour les favoris de l'Amour.

Dans ces solitaires bocages
Habitent les plaisirs secrets;
Et l'on n'est vu sous leurs ombrages
Que des oiseaux, témoins discrets.

Charmé d'une rive fleurie,
Ce ruisseau cherche à s'arrêter,
Et fait cent tours dans la prairie,
Qu'il semble craindre de quitter.

Le Zéphyre y caresse Flore;
J'en ressens le souffle amoureux :
Et la déesse y fait éclore
Mille fleurs, gages de ses feux.

L'Amour règne en ces lieux champêtres;
Ces verts gazons ne sont foulés
Que des amans dont sur ces hêtres
Tu vois les chiffres assemblés.

Aux plaisirs ici tout convie,
Les Amours volent sur nos pas.
Serais-tu dans ces lieux, S lvie,
La seule qui n'aimerait pas?

LES AMOURS DE JUPITER.

Puissant maître de la Nature,
Qu'enflammèrent tant de désirs,
Apprends-moi dans quelle aventure
Ton cœur goûta de vrais plaisirs.

Fut-ce lorsque, taureau superbe,
Sous Europe courbant ton dos,
Après avoir bondi sur l'herbe,
Tout-à-coup tu fendis les flots?

Tu ne la dus qu'à ta puissance :
Son cœur ne s'était point donné
Et par ta propre violence,
Ton bonheur fut empoisonné.

Tu charmas la chaste Thébaine
Sous la forme de son époux :
Mais tu devais, au lit d'Alcmène,
De son erreur être jaloux.

Dans cette tour inaccessible
Où tu sus t'introduire en or,
Si tu vis Danaé sensible,
Tu ne fus pas heureux encor.

De ses appas l'or te rend maître;
Mais toute charmante qu'elle est,
De quel prix son cœur peut-il être?
Tu ne le dois qu'à l'intérêt.

Comme souverain de la foudre,
T'aima la fille de Cadmus,
Qui, malgré toi, réduite en poudre,
A peine te laissa Bacchus.

Mais quel plaisir pouvait te faire
Son orgueilleuse passion?
Dans cette amante téméraire
L'amour n'était qu'ambition.

Dieu puissant, je viens de t'entendre;
Tu jouis d'un amour flatteur,
Quand Mnémosyne, vraiment tendre,
Ne te crut qu'un simple pasteur.

La trahison, la violence,
L'ambition, ni l'intérêt,
Ne la mirent sous ta puissance :
Et c'est ce seul amour qui plaît.

Aussi te rendit-il fidèle;
C'est de là qu'est venue au jour
Des neuf Sœurs la troupe immortelle,
Digne fruit d'un si pur amour.

MALICE DE L'AMOUR.

Dans des vers de mon premier âge,
Je chantai l'enfant de Cypris;
Ce Dieu, sensible à mon hommage,
Vint un jour m'en offrir le prix.

Content d'un tribut volontaire,
Je viens pour t'en récompenser
Choisis donc d'aimer ou de plaire,
Dit-il, et je vais t'exaucer.

Fais plus; rends mon bonheur extrême,
Dis-je à ce Dieu reconnaissant;
Que par toi je plaise, et que j'aime.
Soit, dit-il en disparaissant.

L'Amour a tenu sa promesse :
Depuis ce jour j'aime et je plais.
Cependant je souffre sans cesse.
Amour, ce sont là de vos traits.

Les beautés qui touchent mon âme
Sont insensibles à mes feux :
Celles que sans dessein j'enflamme
Ne me rendent point amoureux.

De cruelles et d'importunes
Je suis toujours persécuté;
Ingrat malgré moi pour les unes,
Et par les autres maltraité.

Ainsi, dieux, vos bienfaits frivoles
Nous coûtent de nouveaux soupirs;
Vous n'exaucez que nos paroles,
Au lieu d'exaucer nos désirs.

LA RAISON ET L'AMOUR.

Aime la charmante Charite,
Me disait un jour la Raison :
Tu le sais, son moindre mérite
Est d'être en sa belle saison.

D'une rose qui vient d'éclore
Son teint a la vivacité;
Et les grâces donnent encore
Un nouveau lustre à sa beauté.

Quel goût, quelle délicatesse!
Qui mieux qu'elle connaît mon prix!
Partout sa naïve finesse
Sait m'allier avec les ris.

Son âme est encore plus belle;
Le ciel y versa tous ses dons.
Qu'elle aime, elle sera fidèle,
Je connais son cœur, j'en réponds.

Après la peinture engageante
Dont la Raison tentait ma foi,
L'Amour me dit, aime Amarante :
Je l'aimai sans savoir pourquoi.

LE PLAISIR D'INSTRUIRE.

Autrefois la charmante Hortense,
Dont mille amans formaient la cour,
Par une heureuse préférence
Me donna des leçons d'amour.

Par elle j'appris l'art de plaire,
Ces transports, ces empressemens,
Ces petits soins, la grande affaire
Et le grand savoir des amans.

Elle m'avait instruit à peine
De ces doux mystères d'amour,
Qu'aussitôt à la jeune Ismène
J'en fis des leçons à mon tour.

Mais en l'instruisant, comme on aime,
Que j'aimais à voir ses progrès!
Le plaisir d'apprendre moi-même
Avait eu pour moi moins d'attraits.

Ismène est toute ma tendresse,
Et mon élève à mes regards
Fut plus chère que ma maîtresse.
C'en est ainsi dans tous les arts.

ÉGLOGUES.

TIRCIS ET LYSIS.

LYSIS.

Tircis, heureux pasteur que la muse champêtre
Dans l'art de bien chanter a rendu notre maître,
Toi par qui sont fameux nos bois et nos vergers,
Forme-moi dans cet art si chéri des bergers.
Si tu consens d'instruire un disciple fidèle,
Choisis dans mes troupeaux la brebis la plus belle.
Un jour, formé par toi, je chanterai ton nom,
Et tu me tiendras lieu de Pan et d'Apollon.

TIRCIS.

Ces honneurs sont trop grands, Lysis : sans y prétendre,
Ce qu'Apollon m'apprit, je veux bien te l'apprendre.
Nés sous nos humbles toits, et nourris dans les champs,
Nous ne sommes point faits pour les sublimes chants;
Apollon nous donna la flûte et la musette :
Mais il nous défendit d'entonner la trompette;
De chanter sur des tons parmi nous inouïs,
Les dieux ou les héros, Jupiter ou Louis.
Ne chante que nos bois d'une voix moins altière;
Qu'un langage naïf réponde à la matière;
Chante nos jours sereins, et nos paisibles nuits,
Le printemps et les fleurs, l'espérance des fruits;
Trace de nos amours la touchante peinture;
Qu'à chaque trait le cœur y sente la nature.
Loin ces faux sentimens et ces subtils détours,
Langage étudié des villes et des cours!
Mais pourquoi sur cet art un discours inutile?
Il est pour t'en servir un moyen plus facile.

LYSIS.

Eh! quel est ce moyen d'imiter tes chansons?

TIRCIS.

Aime. L'amour lui seul vaut toutes les leçons.

LYSIS.

Ah! s'il ne faut qu'aimer, quel autre est plus capable?

TIRCIS.

Quoi! ton cœur aimerait?

LYSIS.

L'objet le plus aimable;
Et l'espoir de lui plaire, en chantant mes amours,
M'a fait seul de ton art implorer le secours :
Car ne crois pas mon cœur avide de la gloire
D'obtenir dans nos jeux une vaine victoire,
De défier au chant les plus tendres oiseaux;
D'être enfin, comme toi, l'honneur de nos hameaux.
Non, je ne veux chanter que pour plaire à ma belle;
Dans l'univers entier je ne regarde qu'elle;
Tout le reste me semble indigne de mes vœux,
Et le cœur d'Amarille est le prix que je veux.

TIRCIS.

Que ne chantes-tu donc ce que ce nom t'inspire?

LYSIS.

Je l'ai tenté, Tircis, mais je n'ose le dire.

TIRCIS.

Parle; tu n'as que moi pour témoin dans ces lieux.

LYSIS.

Écoute; et daigne après m'apprendre à faire mieux.
O jour cent fois heureux où naquit ma tendresse!
Amarille, en ce jour, tu devins ma déesse.
Comme on offre à Cérès les premières moissons,
Je voue à ta beauté mes premières chansons.
Dieux! qu'elle va coûter de soupirs à nos belles!
Restera-t-il encor quelques amans pour elles!
Non. Mon cœur, malgré moi présageant tous ces maux,
Sent que tous les bergers vont être mes rivaux.
Qui d'entre eux doit te plaire? Est-ce au jeune Tityre
Qu'Amour réserverait cet amour où j'aspire?
Ménalque, qui se croit issu du sang des dieux,
Ne tenterait-il point ton cœur ambitieux?
Alcippe, dont les airs ont un charme invincible,

Pourrait-il... Ah ! plutôt ne sois jamais sensible ;
A mille autres beautés ils ont donné leur foi,
Amarille, et mon cœur n'a rien aimé que toi.
Non, jamais tant d'ardeur n'a régné dans une âme,
Le seul son de ta voix me pénètre et m'enflamme.
L'Amour fixe sur toi mes regards assidus :
Je crois te voir encor, quand je ne te vois plus.
La nuit, jusqu'où s'égare une ardeur insensée !
Tes moindres actions remplissent ma pensée ;
Je te suis, je t'entends, et te parlant tout haut,
J'écarte le sommeil qui vient toujours trop tôt,
Mais il ne peut encore éloigner ton image.
Hier un songe affreux, que j'en crains le présage !
Me fit voir près de toi Lycas, le beau Lycas :
De l'aveu de ses feux tu ne t'offensais pas ;
Tu daignais lui sourire. O mortelles alarmes !
Le dépit m'éveilla tout baigné de mes larmes.

TIRCIS.

Ah, Lysis ! désormais je te cède le prix.
Je te le disais bien, l'Amour t'a tout appris.
Pour moi, qui de l'amour ne sens plus les atteintes,
Je ne puis plus former de si touchantes plaintes ;
Et si dans mes chansons je fais encor l'amant,
Je le fais de mémoire, et non de sentiment :
Feinte trop languissante, et qu'Apollon rejette.
Tiens, Lysis : en tes mains je remets ma musette,
C'est toi qui vas des cœurs à ton tour triompher ;
J'en sens quelque dépit ; mais je veux l'étouffer.

THÉMIRE, CLORIS ET TIRCIS.

Thémire n'aimait rien ; son cœur était paisible,
Tircis avait tenté de la rendre sensible ;
Mais enfin, las de perdre et ses soins et ses vœux,
Il conçut pour Cloris un amour plus heureux ;
Et Thémire, ignorant leur douce intelligence,
S'applaudissait en paix de son indifférence.
Un soir, sortant des bois déjà trop obscurcis,
Aux pieds de sa bergère elle aperçut Tircis.
Avertis par la nuit, ils ne pouvaient encore
Finir un entretien commencé dès l'aurore.
Curieuse, elle approche ; et cachée à leurs yeux
A couvert d'un buisson, elle entend ces adieux :

CLORIS.

Il faut nous séparer, Tircis, la nuit nous chasse.

TIRCIS.

Hélas ! pourquoi les jours ont-ils si peu d'espace ?
Que celui-ci, Cloris, a coulé promptement !
Je crois t'avoir à peine entendue un moment ;
Que je t'ai peu parlé de mon amour extrême !
Qu'est-ce qu'un jour entier pour se dire qu'on s'aime ?

CLORIS.

Adieu, Tircis, adieu. Que ne puis-je écarter
Cette nuit qui trop tôt nous force à nous quitter !
Mais, vains discours ! Demain, au retour de l'aurore,
Sous ces mêmes ormeaux nous nous verrons encore :
Heureuse si, rempli de nos tendres amours,
Tu me charmes encor par les mêmes discours.

TIRCIS.

Hélas ! que cette nuit va me paraître lente !
Puisse un songe tromper mon âme impatiente,
Et d'avance m'offrir par une douce erreur
Le nouvel entretien dont tu flattes mon cœur !

CLORIS.

Moi je n'implore point le vain secours des songes :
Ils m'abusent toujours par de cruels mensonges.
En vain de ton erreur je jouis chaque jour.
Chaque nuit à mes yeux tu trahis cet amour ;
Hier, Doris brillait d'une grâce nouvelle ;
Je t'ai vu cette nuit aux pieds de cette belle ;
Ainsi, toujours timide, à mon esprit séduit,
Ce que je crains le jour se retrace la nuit ;
Et, malgré les doux nœuds dont notre amour nous lie,
Je passe dans les pleurs la moitié de ma vie.

TIRCIS.

Cruelle, jusque-là pouvez-vous m'outrager ?
Pourquoi me croire un cœur capable de changer ?
Oui, vos songes me font une injure mortelle ;
C'est vous qui les forcez à me peindre infidèle.
Vous doutez de ma foi. Sur quoi donc en douter ?
Je ne cherche que vous ; je ne puis vous quitter ;
Je n'ai point de repos que je ne vous revoie ;
Au seul nom de Cloris je tressaille de joie.
Ah ! faut-il qu'à mes yeux vous ayez tant d'appas :
Que sert tout cet amour pour qui ne le croit pas ?

CLORIS.

Non, je ne doute point que ton cœur ne m'adore,
Viens, Tircis, viens demain me le jurer encore.
Adieu ; trop de plaisir nous arrête en ce lieu.

TIRCIS.

Quel mot pour les amans que ce funeste adieu !
Je sens à te le dire une douleur extrême.
Je crois, en te quittant, m'arracher à moi-même.
Adieu. Si le sommeil m'offre encore à tes yeux,
Fais des songes plus vrais, et qui me peignent mieux.
Souviens-toi que mon cœur pour toi seule soupire.

CLORIS.

Que ne puis-je oublier qu'il brûla pour Thémire.

TIRCIS.

Ne me reproche point qu'elle ait su me charmer ;
Tu n'étais point ici lorsque je crus l'aimer,
Et les jeunes attraits dont Thémire est pourvue

Pourraient plaire à des yeux qui ne t'avaient point vue.
Mais que fais-je? son nom refroidit nos discours.

CLORIS.

Songeons plutôt qu'il faut en terminer le cours.
Nous l'oublions tous deux. Adieu, la nuit nous presse.

TIRCIS.

Encore un mot, Cloris; un mot, et je te laisse.

Tircis allait poursuivre, et Cloris l'écoutait.
Tout prêts à se quitter, l'Amour les arrêtait.
Il renaissait toujours quelque chose à se dire
Mais Thémire parut; l'importune Thémire,
Sans bien connaître encor ses mouvemens jaloux,
Se pressa d'interrompre un entretien si doux.
Injustice ordinaire : une beauté cruelle
Ne voit qu'avec dépit qu'on s'est consolé d'elle.

TIRCIS ET SILVANDRE.

(Imitation de Théocrite.)

—

TIRCIS.

Le doux bruit qu'on entend dans ces sombres bocages,
Quand le zéphyr se joue à travers les feuillages,
N'approche point pour moi du son de ton hautbois.
Tu le disputerais au Dieu même des bois.

SILVANDRE.

Le murmure flatteur de ces claires fontaines,
Qui des tendres amans sait enchanter les peines,
N'approche point pour moi du charme de tes airs;
Tu le disputerais au Dieu même des vers.

TIRCIS.

Asseyons-nous, Silvandre, à l'ombre de ce hêtre.
La beauté de ce jour et de ce lieu champêtre
De ton hautbois oisif doit réveiller les sons.
Oiseaux, pour l'écouter, suspendez vos chansons.
Nymphes, dieux des forêts, accourez pour l'entendre;
Que tout prête l'oreille aux accords de Silvandre.

SILVANDRE.

Il ne m'est pas permis de toucher le hautbois.
Voici l'heure que Pan repose dans ce bois.
Dès l'aurore occupé d'une chasse pénible,
Il passe ses momens dans un sommeil paisible.
Par mes sons importuns si j'allais le troubler,
Tu connais son courroux, il pourrait m'accabler.
Toi, tu n'as rien à craindre; il permet que l'on chante;
Suis-moi sur ces gazons, et que ta voix touchante
Daigne me révéler les douleurs de Daphnis :
A tes chansons, berger, je garde un digne prix.
C'est un vase qu'Eumolpe apporta de Corinthe :
L'ouvrier d'un côté grava ce labyrinthe,
Chef-d'œuvre de Dédale, et qu'un savant burin
Semble avoir à son gré transporté sur l'airain.
Ce monstre homme et taureau qu'un fol amour fit naître,
Qui du sang des humains brûlait de se repaître;
Sous le fer de Thésée y perd enfin le jour;
Le héros tient le fil qui trace son retour;
Tandis qu'un peu plus loin Ariane tremblante,
Craint que le sort cruel n'ait trompé son attente;
Les yeux au labyrinthe et les mains vers les cieux,
Au secours de Thésée elle appelle les dieux.
L'autre moitié du vase offre une autre aventure :
De Naxe et de la mer on y voit la peinture;
Sur le haut d'un rocher la fille de Minos
Suit des yeux un vaisseau qu'on voit fendre les flots.
Hélas! c'est le vaisseau du parjure Thésée;
Il méprise les pleurs d'Ariane abusée;
Pour prix de ses bienfaits il lui perce le cœur,
Trop ordinaire effet d'une sincère ardeur.
Ce don d'un de tes airs sera la récompense
Sans rien diminuer de ma reconnaissance.
Mérite donc ce prix que je garde à ta voix;
Chante. Quand de la mort on a subi les lois,
Quand on est parvenu dans les sombres retraites,
Tous les chants sont finis, les ombres sont muettes.

TIRCIS.

Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.
Le malheureux Daphnis, près de perdre le jour,
Confiait aux échos ses mortelles atteintes;
Il faisait retentir les forêts de ses plaintes;
Il détestait l'Amour. Amour, inspire-moi
Ce que le désespoir lui dicta contre toi.
Les fureurs des amans à tes yeux ont des charmes;
Ils n'en prouvent que mieux le pouvoir de tes armes.
Tu t'applaudis du coup qui leur ravit le jour.
Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Non, tu n'es point, Amour, le fils d'une déesse,
Dit-il; sur le Caucase une affreuse tigresse
T'enfanta dans sa rage; et, pour comble d'horreur,
Tu suças à la fois son lait et sa fureur.
Quand tes feux pour Iris embrasèrent mon ame,
De quel espoir charmant animais-tu ma flamme?
Tu flattais ma tendresse; et les regards d'Iris,
Perfides comme toi, m'en promettaient le prix.
Vous me flattiez tous deux d'une fausse espérance;
Mes soins n'ont pu d'Iris vaincre l'indifférence.
Accablé de mes maux, j'en perds enfin le jour.
Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Aux plaintes de Daphnis les Nymphes s'attendrirent;
Dans le creux des rochers les échos en gémirent;
Comme aux accords d'Orphée on vit du fond des bois
Les lions attendris accourir à sa voix.

Près du triste berger les bergers accoururent ;
Avec eux les Sylvains, les Faunes y parurent.
Pan même y vint aussi. Berger trop malheureux
Dit-il, pourquoi nourrir de si funestes feux ?
Tu brûles pour Iris qui méprise ta flamme,
Tandis que cent beautés voudraient toucher ton âme ;
Imite-moi, berger ; rends mépris pour mépris.
Je brûlais pour Diane aussi fière qu'Iris ;
Mais j'éteignis bientôt une flamme trop vaine.
Daphnis d'un long soupir exprime alors sa peine,
Ses yeux appesantis se dérobaient au jour.
Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Tu vins aussi, Vénus ! mais, déesse cruelle,
Tu vins pour insulter à sa douleur mortelle.
Oui, berger, lui dis-tu, voilà le digne prix
Que l'Amour offensé gardait à tes mépris.
Tu le croyais sans force ; et tu traitais de fable
Son flambeau, son carquois, et son arc redoutable.
Connais enfin ton crime ; il t'en coûte le jour.
Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Oui, je connais, dit-il, votre pouvoir funeste ;
Mais plus je le connais, et plus je le déteste.
J'expire sous vos coups ; mais jusqu'aux sombres bords
J'emporte contre vous ma rage et mes transports.
Que dis-je ? reprit-il. Ah ! vous êtes encore,
Dieux qui m'ôtez le jour, les seuls dieux que j'implore.
Amour, Vénus, mon cœur vous pardonne son sort,
Si vous faites qu'Iris plaigne du moins ma mort.
O ciel ! que le trépas aurait pour moi de charmes !
Si je croyais qu'il dût lui coûter quelques larmes ;
Qu'Iris pût souhaiter de me rendre le jour.
Muses, pour m'inspirer, joignez-vous à l'Amour.

Viens, me dit-il, témoin de mon ardeur sincère,
Je remets en tes mains cette flûte si chère
De ma longue amitié ce doit être le prix :
Mais ne t'en sers, berger, que pour chanter Iris ;
Que pour lui rappeler ma tendresse fidèle ;
Et que Daphnis enfin est mort d'amour pour elle !
En achevant ces mots, Daphnis perdit le jour.
Muses, pour le chanter, joignez-vous à l'Amour.

SILVANDRE.

Dieux, quelle perte ! hélas ! que sa plainte me touche !
Jamais rien de si doux n'est sorti de ta bouche.
Prends ce vase, berger ; que n'est-ce un vase d'or !
Au-dessous de tes chants je le croirais encor.

PIRON.[1]

ÉPITRES.

A MADEMOISELLE CHÉRÉ.

Saint-Ouen, 1723.

O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous sommes!
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère :
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir;
Et c'en est ici l'asile,
De ces plaisirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier, il en était plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile;
Et que son sable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramène à la ville.

Décrirai-je ces plaisirs,
Que rappelle chaque aurore,
Plus rians que les Zéphyrs,
Quand ils vont caresser Flore?
Mais pourquoi les peindre? Hélas!
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas :
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux toutefois les peindre,
Pour occuper mon loisir;
Y puissé-je réussir,
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir,
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on désira;
Des plaisirs, en ce cas-là,
Parfait serait l'assemblage :
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux personnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux sont fous, et deux sont sages :
Providence en tout ceci :
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous ballotte,
Et nous promène à grands pas,
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette espèce,
Et voyez courir sans cesse
La sagesse après les rats,
Les rats après la sagesse.
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà, quant aux gens du lieu
Voici, quant à ses délices.

Sachez que, premièrement,
Le prioral ermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'usage.
Tout s'y resserre ou s'étend,
Selon son juste mérite;
C'est pour cela, dit l'ermite,
Que le réfectoire est grand,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite,
De la cave au galetas,

[1] PIRON (ALEXIS) naquit à Dijon, le 9 juillet 1689. Sa famille désirait qu'il embrassât l'état ecclésiastique; mais Piron, qui ne sentait aucune vocation pour l'Eglise, se livra à l'étude de la médecine qu'il abandonna ensuite pour le barreau. Il n'avait pas achevé l'étude du droit quand la mort de son père arriva. Privé de toutes ressources et poussé par le désir de se faire un nom, il partit alors pour Paris, où il se vit forcé d'abord de copier des manuscrits; mais dégoûté bientôt de ce travail, il se mit à composer de petites pièces pour les théâtres de la foire. Un premier succès lui fit comprendre quelle carrière il était appelé à suivre. Piron donna au Théâtre-Français plusieurs tragédies estimables et quelques comédies toutes oubliées, à l'exception d'une seule : la *Métromanie*, qui sera toujours placée au rang de nos chefs-d'œuvre. L'Académie française l'élut d'une voix unanime; mais le roi, d'après les conseils de Boyer, ordonna aux académiciens de faire un autre choix pour punir l'auteur d'une ode qu'il avait composée quarante années auparavant. On doit à Piron des poésies légères plus remarquables par leur facilité que par leur correction et leur élégance, plusieurs contes écrits avec une verve maligne très plaisante et un grand nombre d'épigrammes vives et mordantes.

Voit cette sentence écrite :
« Courte messe, et long repas. »
Rien ne manque aux délicats :
Table en entremets féconde,
Cave où le nectar abonde;
Et la glacière à deux pas :
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre deux matelas,
Doux somme entre deux beaux draps :
Un calme dont rien n'approche;
Jamais le moindre fracas
De carrosse, ni de cloche:
Paix, bombance, liberté;
Liberté, sans anicroche :
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche!
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche.
Une autre félicité,
Après *Benedicite*,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir, dans le potager,
La fraise qui vient de naître :
De voir la petite faux
Moissonner à notre vue,
Là, de jeunes artichauts,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier et l'estragon,
Qui, tout-à-l'heure en salade,
Va piquer, près du dindon,
L'appétit le plus malade.

Du même endroit, nous voyons
Venir l'innocence même,
Lise, qui, sur des clayons
Nous apporte de la crême :
Blanche un peu plus que sa main,
Mais moins blanche que son sein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne touchèrent jamais
Capperon, ni Carmeline (1).
C'est elle aussi qui, le soir,
En cent postures gentilles
(Où, sans jupe ni mouchoir,
Vous seriez charmante à voir),
Dresse, et redresse nos quilles :
Jeu tout des plus innocens,
Où, pour aiguiser nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un temps,
Avant que le souper sonne.

Le quiller est dans un bois
Qui touche à la maisonnette,
Bois d'une beauté complète,
Triste et charmant à la fois;
Bois qui peint ces lieux terribles
Où loin des profanes yeux,
Nos druïdes et leurs dieux
Se rendaient inaccessibles
A nos crédules aïeux :
Mais dans ces cantons paisibles,
Et moins superstitieux,
Bois où l'amour a des armes
A qui l'austère pudeur
Se soumettrait sans alarmes :
Bois où, même avec douceur,
Dans le plus cruel malheur ,
L'amant verserait des larmes :
Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le sein du repos,
L'âme s'égare et s'oublie;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythère et d'Idalie.

Jamais en effet l'Amour
Ne trouverait un séjour
Plus propre à son badinage :
Qu'il y serait amusé!
Car je le sais par usage,
C'est un enfant avisé;
Dans un quinconce il est sage :
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparaissez, lieux superbes
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable, au lieu des herbes
Nous attriste le regard :
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau :
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie,
Et de l'ennuyeux niveau!

Ici l'auguste Nature,
Dans toute sa majesté,

(1) Fameux dentistes.

Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime et toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit :
Sa variété révèle
Une ressource éternelle,
Que jamais rien ne tarit.
Qu'en ce point l'art est loin d'elle !
Son chef-d'œuvre se décrit :
Mais la beauté naturelle
Reste au-dessus du récit.

Sous l'épais et haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le temps, la hache, et l'orage,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah! qu'au fond de ce bocage;
Son aspect serait charmant!
Le beau lieu, l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage!
Que de soupirs éloquens!
Que les gages de ma flamme
Seraient tendres et fréquens!
Mais où s'égare mon âme!
O bel objet désiré
Du plus amoureux des hommes!
O mon aimable Chéré!
Que n'êtes-vous où nous sommes!

A MADAME DE BOULONGNE,

QUI SE PLAIGNAIT DE L'INSOMNIE, ET NE POUVAIT S'ENDORMIR QU'UN LIVRE A LA MAIN.

Vous vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien :
C'est un grand mal que l'insomnie;
Car le sommeil est un grand bien.
Par le secours de la lecture
Vous espérez vous en tirer :
Mais vous ne pouvez ignorer
Que lire, pendant qu'elle dure,
Ne sert qu'à la faire durer.
Avouez que votre esprit l'aime;
Et, sans vous en apercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir! et pourquoi faire?
Qu'auriez-vous plus qu'auparavant?
Quoi que sache le plus savant,
Vous savez mieux; vous savez plaire.
Plus d'une qui, sur ce grand point,
N'aura jamais, n'eut et n'a point
L'honneur d'être votre pareille,
Fière de ses simples attraits,
Vit satisfaite à moins de frais,
N'a d'autre souci qui l'éveille,
Que celui d'avoir le teint frais,
L'œil brillant, la bouche vermeille,
Et pour cela, ne lit jamais,
Dîne, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une et l'autre oreille.

Mais puisqu'enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, partout,
Sans lire, vous ne sauriez vivre :
Et que, sur le chevet surtout,
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instans
Que le sommeil tarde à se rendre,
Où, tandis qu'il est chez vos gens,
Vous vous ennuyez à l'attendre;
Je ne m'oserais plus répandre
En un trop long raisonnement,
Et je soumets mon sentiment
A la raison qui vous gouverne.
Lisez. Que j'ose seulement,
Moi, petit esprit subalterne,
En présentant cette lanterne,
Hasarder un petit conseil,
Qui, si vous cherchez le sommeil,
N'est rien moins qu'une baliverne.

Attendant l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Montesquieu, d'un Tannevot,
De tel autre qui peut trop plaire :
C'est moins remède que venin;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean-de-Nivelle.
De Nivelle plutôt lisez
Les vers anathématisés :
Lisez quelque pièce nouvelle,
Qu'a fait réussir la Clairon;
Quelque semblable bagatelle,
Que vend Duchesne au quarteron;
Quelque essai d'une Muse obscure,
Débutante dans le Mercure;
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez, je vous l'assure.

A MADAME LA COMTESSE DE ***.

L'ancienne Grèce est bien vaine,
Elle se vante étrangement
D'une je ne sais quelle Hélène,
Que lui ravit un garnement;
Et nous fait de cette fredaine
Un mémorable événement,
Qui de guerriers couvrit la plaine,
Souleva le moite élément;
Mit en rumeur le firmament,
Et toute la terre en haleine.
Elle nous dit effrontément
Que prince, soldat, capitaine,
Du fripon convoitaient l'aubaine,
Et la convoitaient justement.

Devant les yeux on nous ramène
Ses pareilles à tout moment:
Le Soleil, pour une Climène,
Descend ici-bas nuitamment;
Jupiter est fou d'une Alcmène;
Achille, d'une Polixène:
Laissons là le dénombrement:
Suffit que la Grèce était pleine,
A l'en croire pieusement,
De ce que la nature humaine,
Dans le sexe qui nous enchaîne,
A possédé de plus charmant.
Beauté, gentillesse, agrément,
Étaient le fruit de son domaine,
Et l'étaient exclusivement:
De sorte que, géante ou naine,
Bergère, demoiselle ou reine,
Pour être digne d'un amant,
Devait être Corinthienne,
D'Argos, de Sparte, ou de Mycène,
De Grèce, en un mot citoyenne,
Ou n'y prétendre aucunement.

Cette Grèce, en vérité, ment.
Sur les rivages de la Seine,
Je connais une Madeleine,
Qui l'emporterait aisément,
Sur Polixène et sur Hélène,
Sur Alcmène, et le régiment
Des belles qui riment en eine;
Car toutes (et j'en fais serment)
N'étaient près d'elle, assurément,
Que des beautés à la douzaine.
Et pour clorre à jamais le bec
A qui m'oserait contredire,
D'un mot je vais prouver mon dire.

On sait qu'un statuaire grec,
Voulant, en bronze, ou marbre, ou cire
Représenter une Vénus,
A qui le plus subtil Argus,
Eût-il le savoir de Caylus (1):
En rien ne pût trouver à dire,
Rassembla dans son atelier
Tout ce qu'alors avait la Grèce
En belles de plus régulier;
Et puis choisit, avec adresse,
Ce que chacune avait de mieux,
Pour en composer, à son aise,
Un tout qui fût délicieux;
Un tout digne d'orner les cieux,
Et de remplir de curieux
L'Attique et le Péloponèse.

Saisi du groupe précieux,
De trente, une seule il en forge;
D'une brune prenant les yeux,
D'une blonde, les bras, la gorge;
De l'une, le front radieux,
De l'autre, la taille céleste;
De celle-ci, l'air gracieux,
De celle-là, le maintien leste;
Là, de l'élégant, du joyeux,
Ici, du noble et du modeste;
Sourcils, cheveux, ainsi du reste.
Monsieur le sculpteur, je vous vois!
Ah! vous vous délectez au choix!
Vraiment, je le crois bien! La peste!
Vous êtes plus heureux, dix fois,
Que celui dont la main galante
Présenta la pomme brillante:
Le berger n'en jugea que trois,
Et vous en avez jugé trente.

Mais rapprochons-nous du sujet,
C'est assez battre la campagne.
Que résulte-t-il de ce fait?
Que la Grèce a perdu tout net
La primauté qu'ici l'on gagne.
Si le statuaire, en effet,
N'eût eu sous les yeux qu'une belle,
Tournée et faite comme celle
A qui s'adresse ce bouquet,
Seule elle eût suffi pour modèle.

(1) Le comte de Caylus, habile antiquaire.

A MADAME DE ***,

AU SUJET DE SON BUSTE, EXÉCUTÉ EN MARBRE, REPRÉSENTANT L'AURORE.

—

Dame, en qui brillent mille charmes,
Plus sûrs de leur pouvoir divin
Que le monarque de Berlin
N'est sûr du pouvoir de ses armes,
Pour bouquet recevez ces vers,
Où je veux qu'en riant ma Muse
Vous conte un rêve qui m'amuse,
Et que je fais les yeux ouverts.
Mon bel esprit léger d'avance me transporte
A cinq ou six mille ans d'ici :
Ce temps-là sera-t-il meilleur que celui-ci ?
Ou sera-t-il pire ? Qu'importe ?
Tout y sera du moins changé d'étrange sorte :
C'est à quoi seulement je veux rêver aussi,
Et ce que je prétends vous peindre en raccourci.
Paris n'a plus pavé, murs, fenêtre, ni porte ;
Paris fut, et n'est plus : hélas ! tout coule ainsi !
Nous sommes encor moins : notre mémoire est morte :
L'herbe tapisse au loin le sol où nous voici :
Ville, faubourgs, tout n'est que buissons, bois et plaine,
Tout ce que nous voyons de Conflans à Surène,
Au temps impitoyable en vain cria merci :
Rien n'est demeuré que la Seine ;
Et parmi les derniers vivans,
S'il souvient de Paris encor à leurs savans,
C'est du plus loin qu'il leur souvienne,
Et comme il souvient à peu près,
De la Babylone ancienne
A nos *Fourmonts* et nos *Frérets*.
Un homme, tel alors que ceux dont les palais
Formèrent de nos jours la place de Vendôme ;
Un successeur de Bourvalais,
Digne d'être son second tome ;
Un de ces messieurs, dis-je, au temps que j'entrevoi,
Sur ce terrain désert, aride et pacifique,
Jette les fondemens d'un château magnifique,
Et trace des jardins tels que ceux de Brunoy.
A grands frais on travaille, on creuse, on fouille, on mine ;
Un pionnier rencontre, à travers les débris
D'un palais de l'antique et superbe Paris,
Le buste d'une femme ou mortelle, ou divine ;
Mais un buste, en tous sens, d'une beauté sans prix.
Entre les pédans du pays,
Cette merveille élève un schisme.
L'un date le morceau des temps du paganisme
Et soutient hautement que c'est une Vénus :
L'autre, pour le christianisme,
Dont les saintes et saints, dit-il, lui sont connus,
Le revendique, et perd haleine
A s'écrier qu'en vain on prétend le duper ;
Que c'est, à ne s'y pas tromper,
La tête d'une Madeleine ;
Qu'il y met la sienne à couper.
Un autre, plus tenace encore,
Voyant l'étoile du matin,
Que sur son front la belle arbore,
Dans la langue du jour, qui n'est plus du latin,
Jure qu'on extravague, et que c'est une Aurore.
Le plaisant de ceci, céleste ***,
C'est qu'un chacun raisonne juste :
Madeleine, l'Aurore, et Vénus, cette fois,
Ne sont qu'une, dont ils font trois ;
Car il s'agit de votre buste.

A MADAME DE TENCIN,

EN LUI ENVOYANT UNE BOÎTE A QUADRILLE (1).

—

Votre espèce, habitans des cieux,
Est à peu près comme la nôtre :
Et l'une, si j'en crois mes yeux,
N'est guère plus sage que l'autre.
Parmi vous, comme en ces bas lieux,
La Discorde a plus d'une affaire :
On ne voit que dieux contre dieux ;
Que l'un fasse tout pour le mieux,
L'autre s'applique à le défaire.
Plaire à l'un de ces dieux jaloux,
A l'autre aussitôt c'est déplaire :
Jupiter à peine est pour nous,
Que Neptune est notre adversaire.
En fait d'avis même altercas :
Nous ne savons, à chaque pas,
Qui nous aveugle ou nous éclaire.

Mars nous harcèle, et crie à tous :
Courage, enfans ! égorgez-vous !
Vénus nous dit tout le contraire.
Aspirons-nous au feu divin
D'un poète au-dessus du vulgaire ?
Bacchus nous présente du vin ;
Apollon de l'eau toute claire.

(1) Comme Mme de Tencin était affectée de la poitrine, Astruc, son médecin, lui défendit ses assemblées ordinaires ; en sorte que pour se désennuyer elle n'avait plus les après-dînées que quelques parties de quadrille.

Pour écrire l'histoire, en vain
Clio forme un sage écrivain;
Momus nous présente Voltaire.

Et chez vous, Madame, aujourd'hui,
Pour nos péchés, et votre ennui,
C'est la même façon de faire.
Minerve, en pleine liberté,
Y veut primer à l'ordinaire :
Esculape, de son côté,
A titre de dieu tutélaire,
S'ingère de la contrôler :
Celle-là vous dit de parler,
Celui-ci vous dit de vous taire;
Et de vous taire, s'il vous plaît,
Tout net, sur peine de la vie.
Au nom d'un si cher intérêt,
Madame, subissez l'arrêt :
Et taisez-vous, je vous supplie!
Que, pour un temps, Minerve plie,
Tout impérieuse qu'elle est.
Croyons quelquefois la Folie;
Peut-être Esculape a raison.

Que soumise au dieu d'Hippocrate,
Quelque temps donc votre maison
Du sanctuaire d'Apollon
Devienne celui d'Harpocrate :
Triste échange, à la vérité;
La lésion est manifeste;
De l'aimable société
On sait qu'Harpocrate est la peste;
Tout cercle, à bon droit, le déteste.
Ce dieu froid et malencontreux,
Répandant la neige et la glace,
Chez vous est très-mal à sa place;
Et n'est bien que chez les Chartreux.
Il est vrai : mais un mois ou deux,
Pour vous, ce n'est qu'une vétille.

Voilà de votre esprit heureux
Déjà la sagesse qui brille :
Déjà du lugubre Immortel
Qui ne veut pas que l'on babille
Vous verdissez le sombre autel
D'un joli tapis de quadrille;
Tapis riant, autour duquel
On s'amuse même en famille.

Là, le silence maintenant,
Observé les après-dînées,
Vous guérit tout en badinant,
Et prolonge vos destinées
Tout au moins d'un bon quart en sus;
C'est-à-dire d'autant d'années
Qu'en tenant tête à vos Gracchus,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus à s'écouler!
Madame, un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler;
Vaut bien la peine de se taire.

Suivez cet avis salutaire.
Mais quand les oiseaux dans les bois
Feront entendre leur ramage,
Vous reprendrez alors l'usage
De la parole et de la voix.

Or donc, recevez pour étrennes
Ces boîtes de fiches pleines.
Laissez les vieilles à Passy;
Et de par le dieu du silence,
Point de compliment; et défense
De dire un mot de grand merci.

A tous les coups puissiez-vous prendre!
Que votre boîte soit la mer
Où les autres, tout cet hiver,
Comme fleuves viennent se rendre!

Votre bonheur au jeu pourtant
Fût-il mille fois plus constant,
Madame, il ne faut pas s'attendre
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra, le seul instant
Qu'on cessera de vous entendre.

A M. LE COMTE DE LIVRY.

Admirons comme les vieux temps
Savent influer sur les nôtres,
Et comme les événemens
Sont enchaînés les uns aux autres!

Dans le céleste reposoir
La Discorde jette une pomme;
Et trois déesses pour l'avoir
Lèvent leur jupe aux yeux d'un homme!
Avançons, et vous allez voir
Jusqu'où mène cette aventure.

Le juge fait bien son devoir
Il allonge la procédure;

Analyse chaque figure,
Voit le blanc, le rouge et le noir,
Mis par les mains de la Nature
Partout où l'on peut en vouloir :
Ma foi, c'était là, je vous jure,
Un fort joli venez-y voir.

Vénus gagne enfin la gageure
Qu'elle avait faite à son miroir,
En se parant de sa ceinture.

Pallas et l'autre, au désespoir,
En vengeance de cette injure,
Conduisent à Mycène, exprès,
Du bon Priam la géniture ;
Pâris voit Hélène de près ;
Il enlève la créature :
Toute la Grèce court après,
Et le feu grégeois en masure
Change Ilium, qui n'en peut mais.

Vénus, en mère consternée,
Tire du feu son cher Énée,
Et le donne à garder aux eaux.
Mais sa rivale forcenée,
Au lieu de laisser en repos
Ce peu de canaille troyenne,
Sans pousser la vengeance à bout,
Aime mieux, résolue à tout,
Faire office de Bohémienne.

Elle promet au dieu des vents
De lui faire voir sous la cotte
Un tendron tout des plus fringans,
Si de ses ennemis voguans
Il veut bien abîmer la flotte.
Le vieux ribaud, qu'elle dorlote,
Ouvre à ses fils extravagans
La fatale et terrible grotte
Où mitonnent les ouragans.

Hors de la caverne ils s'élancent ;
Ils sifflent, et les Troyens dansent
Dans le goût de la Camargo.
Les vents s'en donnent à gogo,
Et font un train de l'autre monde.
Neptune sort du sein de l'onde,
Et dit le fameux *Quos ego!*
Ici, Monsieur, admirons comme
De fil en aiguille la pomme,
Me coûte un louis, à vous cinq (1) ;
Car d'elle seule est dérivée
L'aventure des vents, gravée
Par un émule d'Édelink (1).

A M. LE COMTE DE SAINT-FLORENTIN,

DEPUIS,

M. LE DUC DE LA VRILLIÈRE.

Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre mardi
Mille et mille actions de grâces,
Il me survint tant de disgrâces,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse Fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la Rancune,
Et fit de moi son Ragotin.

J'étais sorti de ma chambrette,
Des Muses tranquille retraite,
Et j'allais chez vous, Monseigneur,
A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,
Quand je vais voir les gens de bien,
C'est quand le beau temps me seconde ;
Mais il en advint autrement ;
Car le ciel, voilant sa lumière,
Voulut impitoyablement
Me baptiser à pleine aiguière.

Faut-il vous tracer un tableau
Plus vrai que ceux de Largillière ?
Sous les ailes d'un vieux chapeau,
Tenant à l'abri ma crinière,
Je cheminais en serpentant,
Pour éviter à chaque instant
Une cascade, une rivière,
Des torrens qu'à mes environs
Vomissait le haut des maisons.

En tout sens, en toute manière,
Ma démarche en vain biaisait ;
Comme je suis court de visière,

(1) M. de Livry ayant paru désirer une estampe du *Quos ego* d'après Coypel, que Piron avait achetée dix écus, Piron la lui envoya ; et M. de Livry, venant l'en remercier, laissa cinq louis sur sa cheminée.

(1) Fameux graveur.

Mon mauvais ange me faisait
Heurter de gouttière en gouttière.

Cependant l'orgueilleux ruisseau
A mon courage offre matière;
Je recule un pas en arrière,
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barrière :
Mais à coup sûr j'avais à Dieu
Fait mal ce jour-là ma prière;
Je partage en deux la carrière,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chute singulière,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas et demi
Je sors de cette fondrière,
Jurant comme un Suisse endormi
Qu'un page a pincé par derrière.
Hélas! que j'étais loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or
Du bel hôtel de la Vrillière!

Enfin je respire un moment :
Phébus avait percé la nue;
Je redresse mon col de grue,
Et suis mon chemin doucement.

Me voilà donc, avec prudence,
Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence
Eût dit que, durant le chemin,
Je répétais la révérence
Qu'à monsieur de Saint-Florentin
Préparait ma reconnaissance.

Mais que de peines sans profit!
Tout-à-coup un fiacre maudit,
Croisant le pauvre philosophe,
Vous lui vient broder son habit
A n'en pas laisser voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étaient pas du bon faiseur,
Volent à ma face interdite.
A cette apostrophe subite,
Les bras ouverts, je reste coi :
Un diable aspergé d'eau bénite
N'eût pas enragé plus que moi!
Aux yeux de la foule attentive,
Je me secoue : enfin j'arrive.
Mais, proche de votre palais
Arlequin fit son personnage.
De loin, j'avais eu du courage;
Je ne fus qu'un poltron de près,
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur?
Rassurez votre humeur affable.
Ce n'est pas de vous, monseigneur!
Vous humanisez la grandeur,
Et votre caractère aimable
Imprime un respect sans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été secourable,
Et j'augure bien du début.
Qui redoutais-je donc? Le diable;
L'ennemi de notre salut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las! il n'est que trop vrai!... le traître,
Chez les grands vient nous apparaître,
Tantôt en Suisse sans pitié,
Et tantôt en valet-de-pié,
Qui nous barre l'aspect du maître,
Pour nous souvent plein d'amitié.
Ce diable est-il qualifié?
Il n'en a que plus de malice.
Hélas! je l'ai bien éprouvé!

Déjà je me croyais sauvé;
Déjà j'avais franchi le Suisse,
Passé la cour et le perron :
J'entre dans la salle prochaine
Avec tout aussi peu de peine
Que les ennuyeux chez Piron.

Hardiment j'ouvre une autre salle,
Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur froid et benin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse,
Et tandis que très-poliment,
En vrai papelard, il m'exhorte
A patienter un moment,
De pas en pas, tout doucement,
Il me ramène vers la porte,
Où je recule un peu surpris.
Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.

Ainsi, quand aux pieds d'une belle

Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide et fidèle
Veut préparer l'heureux moment;
De la bergère un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis, faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle;
L'ôte, la baise, la remet.
On souffre cette bagatelle :
Mon drôle, suivant son projet,
Conçoit une audace nouvelle;
Sa main veut se glisser plus haut,
Dans l'espérance la plus douce.
Halte-là, s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repousse.
L'effronté reste un peu confus,
Et tel à-peu-près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai souverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'Amour met le feu;
Le cœur à la main vigilante
Ordonne de se retirer...
Monseigneur, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer.
Et puisse le cœur des bergères,
Quand vous en serez aux genoux,
Aux mains qui feront les sévères
Donner le même ordre pour vous!

A MADEMOISELLE LE COUVREUR,

QUI JOUAIT LE RÔLE D'ANGÉLIQUE DANS MA COMÉDIE DE L'*École des Pères*.

Un émule de Praxitèle,
Et de son siècle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle qu'il en devint fou.
Vénus, s'écriait-il sans cesse,
Ta gloire animait mon ciseau!
Sers donc maintenant ma tendresse!
Anime cet objet si beau!
Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
De ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.

Bientôt il fut aimé lui-même;
Et ce que mille extravagans
Enivraient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.
Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer;
L'Amour peut attendrir les marbres,
C'est le sens qu'il en faut tirer.
Et vous, Déesse de la scène,
Que tous les jours nous encensons;
Vous que Thalie et Melpomène
Préfèrent à leurs nourrissons,
Reine du prestige agréable,
Et de la douce illusion,
Belle Le Couvreur, à ma fable
Souffrez une autre allusion.
Mon Angélique est ma statue,
Et vous venez de l'animer;
Ma fable est la vérité nue,
Pour peu que vous vouliez m'aimer.

A MADAME DE VILLEREY,

EN LUI ENVOYANT MES STANCES SUR L'AMOUR.

Belle moitié d'un sage époux,
Bien digne du bonheur extrême
D'être uni pour jamais à vous,
Puisqu'il vous estime et vous aime
Au point de se vanter à tous
Que son esclavage est plus doux
Que ne l'est la liberté même :
Il a fallu vous contenter,
Et vous envoyer la satire
Que j'ai promis de vous écrire,
Et que je n'osai réciter.
La honte est bonne à quelque chose :
Vous avez blâmé mes refus;
Lisez, vous en verrez la cause,
Et vous ne les blâmerez plus.

Ma Muse injuste et criminelle
Y blasphémait contre l'Amour :
Hélas! je me souviens du jour
Qu'outragé par une infidèle,
Plein de rage et de désespoir,
D'une voix hardie et rebelle,
Contre l'Amour et son pouvoir
J'osai publier ce libelle!
Ce jour, dans l'ouvrage malin
Mon dépit trouva quelques charmes;
A peine étais-je au lendemain,

Que je l'effaçai de mes larmes !
J'y soutenais que les dégoûts
Suivent une entière victoire,
Maxime que dans mon courroux
Je cherchais à me faire accroire.
En vain je m'en étais flatté;
Ce dépit passa comme un songe,
Le mal en fut plus irrité;
Et je fus puni du mensonge,
En avouant la vérité.
Mais de quoi, charmante Uranie,
M'avisai-je de discourir?
Et par quelle étrange manie
Mon faible et malheureux génie
A-t-il été si loin courir?
Pardonnez-moi cette faiblesse !
Tout farouche que l'on me voit,
J'ai plus aimé que l'on ne croit:
J'aime encore, je le confesse;
Qui sut aimer aime sans cesse.
L'âme rentre de toutes parts
Dans le pays de la tendresse,
Et c'est le pays des écarts.
Revenons donc à ma promesse,
Et disons la raison qui fit
Que de ma scandaleuse pièce,
Malgré vous tous, j'eus la sagesse
De n'oser faire le récit.
J'y soutiens, comme je l'ai dit,
Que, dès qu'une ardeur amoureuse
Parvient à devenir heureuse,
On la voit bientôt s'amortir.
Eh ! quel succès pouvais-je attendre,
Quand votre époux fidèle et tendre
Était là pour me démentir?

STANCES.

A L'AMOUR.

La nature en vain te seconde,
En vain tout charme dans ta cour:
Revole aux cieux, riant Amour !
Ton règne n'est plus de ce monde.

En vain pour pénétrer nos âmes,
Le plaisir aiguisa tes traits;
Elles se ferment à jamais
A tes délicieuses flammes.

O temps heureux où de la vie
Toi seul tu faisais la douceur !
Temps heureux où le don d'un cœur
En faisait deux dignes d'envie !

Alors une noble indolence,
Méprisant la cupidité,
Mettait aux pieds d'une beauté
Les vains désirs de l'opulence.

A ta puissance légitime
Tout dressait alors des autels;
Et c'était parmi les mortels
A qui servirait de victime.

Les destins, jaloux de ta gloire,
En ont autrement ordonné;
Et de ce temps si fortuné
Ne nous laissent que la mémoire.

Te faisant une injuste guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu;
Et nous donnent pour maître un dieu
Sorti du vil sein de la terre.

Fils de l'enfer, père du crime,
Du ciel présent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime !

De ton trône doux et tranquille,
Ce méprisable usurpateur
Devient notre législateur,
Notre guide et notre mobile.

Vainement la raison te nomme
Le dieu des belles passions:
L'or, chez toutes les nations,
Enflamme seul le cœur de l'homme.

A ce tyran on sacrifie
Son cœur, sa liberté, sa foi:
C'est ce monstre qu'au lieu de toi
Notre aveuglement déifie.

A MADEMOISELLE DE ***,

QUI M'AVAIT ENVOYÉ UN BOUQUET DE FLEURS PEINTES.

Tu languis décolorée :
Progné repasse la mer;

Et sur l'aile de Borée,
Je vois approcher l'hiver.

Flore, adieu, je prends la fuite;
Que ton règne était charmant!
Que ce temps a passé vite!
Qu'il reviendra lentement!

Ainsi parle à son amante,
Le tendre et léger Zéphyr:
Flore, abattue et mourante,
Le baise, et pousse un soupir.

Tiens, dit-elle au dieu volage,
Pour te souvenir de moi,
Du moins emporte ce gage
De ta flamme et de ma foi.

Le présent fut agréable:
Ce gage était une fleur,
Du beau couple enfant aimable,
Dernier fruit de leur ardeur.

L'enfant n'a vu qu'une aurore,
Et déjà penche affaibli:
Gage, amour, tout s'évapore;
Le soir Flore est dans l'oubli.

Belle Daphné, la tendresse
Veut un plus ferme lien:
Que le don de la déesse
Ne ressemblait-il au tien!

Ou plutôt (car l'immortelle,
Tôt ou tard, eût dû trembler)
Que ne te ressemblait-elle!
Zéphyr m'eût pu ressembler.

A MADAME B***,

EN LUI ENVOYANT UN BEAU LACET.

Je reviens du sérail, adorable Daphné,
Et filou téméraire, ou galant fortuné,
Que ce soit adresse ou mérite,
J'en ai rapporté ce lacet,
Qui fit l'ornement du corset
De la sultane favorite.
Il se vante d'avoir paré
Le plus beau corsage du monde:
Qu'il vous serve, et je l'avoûrai;
Sa première gloire, à mon gré,
Ne vaudra jamais la seconde.

LE TEMPLE DE MÉMOIRE.

POÈME ALLÉGORIQUE.

Mortalia facta peribunt.

Bien au-dessus de la voûte étoilée,
Où le premier crut lire Galilée;
Bien par delà les tourbillons nombreux,
Nouvellement éclos du cerveau creux
D'un philosophe, honneur de l'Armorique;
Loin de tout ciel plat, ovale, ou sphérique,
Est un espace infiniment plus grand
Que n'est celui que l'univers comprend:
Espace tel que le grand Alexandre,
Au long, au large, eût eu de quoi s'étendre,
Lui qui, n'étant à l'aise en nul endroit,
Dans l'Élysée est encore à l'étroit.

Vrai Paradis; source unique et féconde,
Où sont à choix tous les biens de ce monde;
Où la puissance est unie au désir;
Où le dégoût ne suit point le plaisir;
Où l'avarice, au Pérou mécontente,
Là d'un seul trait éteint sa soif ardente:
L'ambitieux lui-même y fait son sort:
L'amant jamais n'y tente un vain effort;
Dès qu'il lui plaît, du berger l'heure y sonne,
Sitôt qu'il tinte, Amour y carillonne:
Bref, en ce lieu, père de Jupiter,
Ton siècle d'or en serait un de fer.
Une guenon veut-elle être une Hélène,
La buse un aigle, ou le lâche un Turenne?
Qu'il se transporte en cet espace heureux.
C'est plus tôt fait qu'il n'a dit: Je le veux.
Voilà d'abord Bavius un Virgile,
Mégère un astre, et Thersite un Achille:
Vous convoitez tout l'or de Koulican,
Ou les honneurs divins du Vatican,
Ou du sérail la friande assemblée:
Venez ici; vous devenez d'emblée,
Tout en entrant, et dès le premier pas,
Le Grand-Seigneur, le Saint-Père et Thamas;
Vivez comblé de biens, d'aise, et de gloire!
Que j'aille là! me répond quelqu'un, voire
Qui le pourrait? O toi, qui que tu sois,
Qui m'interromps, n'y vins-tu pas cent fois?
Qui? moi! Toi-même, ainsi que nous, sans cesse,
Tu viens du lieu caresser la déesse.

Quelle déesse? extravagues-tu? Non.
C'est bien la tienne, et Chimère est son nom,
Comme l'espace, à ne te plus rien taire,
Chez nous s'appelle Espace Imaginaire.

L'inepte, ainsi que l'homme de savoir,
Souvent est là sans s'en apercevoir.
Quand l'agréable et docte Fontenelle
Des mondes fit la carte universelle,
Ce monde-ci, bien que très-habité,
Échappa seul à la pluralité :
Et le plaisant c'est que dans le temps même
Où sa lunette épuise le système,
Et qu'il omet uniquement ce lieu,
L'observateur était tout au milieu.

Or, ce lieu vaste autant que la pensée,
Où sur l'autel la Chimère est placée,
Outre son temple, en renferme encore un,
L'écueil brillant des fous hors du commun.
Le dieu Momus l'élevant à sa gloire,
L'intitula le Temple de Mémoire.
Lui-même en fut l'architecte savant.
Il prit pour sol un sable très mouvant :
Matériaux disposés à sa tête :
Le frêle en bas, et le solide au faîte.
Ordre, goût, plan, tout dispute au terrain
L'honneur du sceau de sa burlesque main.

De porcelaines éminentes colonnes,
Base de laque, et sveltes et mignonnes
De filigrane élégans chapiteaux,
Frises d'émail, corniches de cristaux,
Coupole d'or, lanterne élabourée,
De fin acier, d'où s'élève arborée
Une escarboucle éclairant l'horizon,
Globe, au-dessus duquel est un blason,
Alléchant l'homme en qui vanité règne,
Car au bon vin s'il ne faut point d'enseigne,
Notoire il est qu'au mauvais il en faut.
Donc pour enseigne à ce temple fallot,
Pend de laurier une branche en couronne,
Qui gentiment de sinople environne
Un champ d'azur, où ce mot est jeté,
En lettres d'or : A L'IMMORTALITÉ.

Ce n'est le tout : faisant de la lanterne
Un Minaret, un vrai dieu qui nous berne,
Au préalable, ayant donné du cor,
De tout là-haut ayant pris son essor,
Momus s'écrie : A moi, race divine :
Venez, esprits de céleste origine,
Venez graver ici vos noms fameux,
Pour que le temps ne morde plus sur eux.

A cet appel un chacun s'évertue :
On vole au temple, on s'y porte, on s'y tue;
Chacun se croit l'homme rare et divin;
Et le plus sot, sans faute est le plus vain.
Quand au milieu de la nuit la plus sombre,
Des lampions et des torches sans nombre,
Pour quelque fête allumés à grands frais,
Ornent de feu la face d'un palais;
Pour les rayons de l'amant de Climène,
Pour le soleil prenant ce phénomène,
Au feu luisant viennent les papillons
Se griller vifs, et choir à millions.
L'œil ébloui de la splendeur du dôme,
A l'hameçon tendu par le dieu Mome,
Tels, et plus fous, viennent se prendre à tas,
Et pêle-mêle, humains de tous états.
Vous en verriez de toutes les étoffes :
Princes, guerriers, poëtes, philosophes,
Peintres, pédans, maçons, musiciens,
Voire bien pis : guimbardes et vauriens;
Oui, Phriné même, et l'infâme Érostrate,
Ainsi qu'Homère, Alexandre et Socrate,
Viennent au temple à pas irréguliers,
Et de leurs noms barbouillent les piliers.
Jugez du reste, et si la foule est belle
Jérusalem, Lorette et Compostelle,
Rome et la Mecque ont moins de pélerins,
Et de ferveur ne les ont pas si pleins.
Fainéantise a mis sur les guenilles
Plus d'une fois la cape et les coquilles.
Au lieu qu'ici tout se voue au labeur :
La caravane a le voyage à cœur.
A ses côtés marchent de compagnie
La faim, la soif, le danger, l'insomnie,
Le chaud, le froid, la misère et la mort.
Le tic précède, et reste le plus fort.
Il faut le suivre ou mourir à la peine :
Aussi fait-on. Cuistre ni capitaine
Ne s'en défend; on meurt à mi-chemin,
Ou l'on s'affiche aux yeux du genre humain.

Où courez-vous? insensés que vous êtes!
Quelle vapeur a dérangé vos têtes?
S'écrie en vain le bon sens délaissé :
A vos aïeux appartint le passé;
Que le présent soit votre espoir unique.
Abandonnez l'avenir chimérique
A vos neveux; il ne peut être à vous.
Vous prétendez franchir le temps jaloux,
Et le braver : cependant son passage

A chaque instant le venge, ou vous outrage;
Des Ris, des Jeux, la troupe a déjà fui;
L'Amour s'envole, et Bacchus après lui
Disparaîtra, sans que votre manie
Leur ait permis d'égayer votre vie.
Sous vos travaux, et sous la faux du temps,
Tomberez-vous comme la fleur des champs,
Le soir éclose, et la nuit écrasée,
Avant qu'elle ait joui d'une rosée?
Que mon flambeau vous éclaire au besoin.
Ouvrez les yeux; vous croyez voir de loin
L'Olympe ouvert, ce ne sont que des nues.

Propos en l'air, et paroles perdues!
L'homme de guerre, impatient du frein,
La gloire en tête, et le glaive à la main,
Frappe, renverse, et fait la sourde oreille.
Survient la mort, qui lui rend la pareille,
Sourde à son tour, elle frappe; il périt
Long-temps avant que son nom soit inscrit.
L'historien, pèlerin moins bizarre,
Mais non moins fou, de ce nom-là s'empare;
Et ce nom-là, dans le joyeux pourpris,
Pour accolade, avec le sien est mis.

M'amuserais-je à détailler la foule
Qui s'introduit, s'enregistre, s'écoule,
Et disparaît? J'aurais plutôt compté
Les moucherons qui piquent en été,
Et dont le nord d'un souffle nous délivre.
Suffit que tout meurt très-sûr de revivre.
Tel s'est muni, pour laisser là son nom,
Du fier burin; tel du simple crayon;
Tel on élève; et tel autre on écrase,
Tel de plain-pied s'inscrit contre la base;
Tel échafaude, et pend son écriteau
A la colonne; un fou, du chapiteau
Monte à la frise; une autre à la coupole;
Jusqu'au pinacle enfin quelque autre vole
A la faveur du quadrupède ailé
Sur qui je n'ai que trop caracolé;
Descendons-en, et finissons. A peine
De tous ces noms la Basilique est pleine,
Que près de là fend l'air, à point nommé,
L'antique oiseau, le vieil ogre emplumé,
Pour qui mille ans ne sont qu'une minute,
Par qui tout naît, croît, décline, culbute;
Et qui, planant au sein de l'infini;
A tout l'espace est pleinement uni.
Le temps enfin, du seul vent de son aile,
Des glorieux jette la citadelle
Dans le Léthé, dont le gouffre béant
Sert de passage et de porte au néant.

Lors dans l'Olympe il n'est dieu qui ne rie
De la sottise et de la momerie.

Qui que tu sois qui m'auras entendu,
Ris, mange, bois; le piége est retendu.
Du dieu moqueur le cri nous importune;
Faisons les sourds: c'est le traître Neptune,
Qui dans le calme invite à naviger.
Et toi qui sais plaire autant qu'obliger,
Dont la belle âme en procédés excelle,
Dont le génie en tout genre étincelle,
Qui fais le bien et le beau tour-à-tour,
Sans exiger ni gloire ni retour,
Sans que ton nom, à l'aide du Mercure,
Dans Moreri de se nicher ait cure;
Sans autre vue, après avoir bien fait,
Que le plaisir de t'être satisfait;
De ces vers-ci reçois la dédicace,
Ami Salley, leur morale efficace
De ton esprit a passé dans le mien:
Être, c'est tout; avoir été n'est rien.

ROSINE,

OU TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE.

Chacun trouve à la fin son compte.
Gens mécontens de votre état,
Patientez. C'est de ce conte
La morale et le résultat.

Rosine à peine avait quinze ans.
Peignons d'un trait ses agrémens:
Le moindre de tous était l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Rosine en un mot était belle,
Belle à mériter mille amans:
Pas un pourtant n'approchait d'elle.

Son père vivait en dévot,
Et sa mère était une prude:
Couple aussi rigoureux que sot,
Aussi ridicule que rude.
Nuit et jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert sur le tendron:
Crainte de quelque tour fripon
Que se reprochait leur sagesse,
Et qui, dans leur temps de faiblesse,
Avait hâté leur union.
Il n'est Argus pires, dit-on,

Que les Argus de cette espèce.
Mais il n'en est ni plus ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Rosine prit garde à ses charmes
Et sentit ses petits besoins.
Le sein naissant de la fillette
Couva bientôt certains désirs,
Sources des maints profonds soupirs,
Qui le soulevaient en cachette.

Et quand surtout ces déplaisirs?
Sans faute, aux heures de toilette.
Hélas! disait-elle souvent,
Quand sa parure était complète,
Et qu'elle se mirait seulette,
Je jette bien ma poudre au vent!
Quoi donc! J'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte et mon chien?
Avec le monde, qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit!
Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bien me parer à crédit?
Me parer est grande folie!
Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah! qu'une mère de famille
A de beaux droits qui m'iraient bien!
Droit d'être coquette, ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer, à la sourdine,
Le temps avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;
Droit d'oser tout sous la courtine :
De faire la paix ou le bruit;
D'être caressante la nuit,
Et le jour de faire la mine :
Droit, s'il arrivait un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits si bien dus à nos appas,
Dont la jouissance est si belle!
Puissance maritale, hélas!
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle?

Le ciel prit au mot la pucelle.
Le père avait un vieux château
Au bord de la mer infidèle.
Un jour, que, sur une nacelle,
La belle s'égayait sur l'eau,
Une bourrasque, un vent de terre
Fait faire largue à son bateau.
A point nommé, passe un corsaire,
Qui la ramasse en son vaisseau,
Cingle en Afrique, et, sur la plage,
Met sa belle proie à l'encan.

Un beau jeune mahométan,
(Nommons Osmin le personnage)
La convoite, et paie au forban
Tout ce qu'on veut, et davantage.
Et croyez que le Musulman
N'eut pas plus regret à la somme,
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme
Rosine en eut à sa maman.

Or, déjà le Turc, à son dam,
Avait vingt-neuf femmes; en somme,
En avoir trente était son plan!
Et cela, grâce à l'Alcoran,
Sans nulle dispense de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, et qu'on m'assomme
Si demain je n'ai le turban.

Ainsi payée en belle espèce,
L'ouaille fut mise au bercail,
Non sans quelque mot de tendresse;
Bref, en laissant tout long détail,
Rosine entra dans le sérail,
Moins en esclave qu'en princesse.

Pendant le jour tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rît aux yeux.
Mais, à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.

Dans un spacieux promenoir,
Elle trentième est amenée.
Pensez qui fut bien étonnée,
Quand, face à face, par un noir,
Ces anges rangés sur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,
Comme elle, de n'en point avoir.
Le fier Osmin, à pas tranquilles,
Grave comme un consul romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promène entre les deux files :

Lève un menton, découvre un sein,
L'admire à son aise, examine
Le lis, la neige, et le jasmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de sa main
Le contour aussi doux qu'hermine,
En fait autant à son germain;
Puis de belle en belle chemine;
Et devant qu'il se détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant, des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Osmin,
C'est à qui joûra des prunelles;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuse d'entre elles,
Remet le reste au lendemain;
Et Rosine était de ce reste.
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeste,
Que le premier qu'elle a quitté!
« Mais c'est un choix peu médité;
» L'injustice est trop manifeste:
» Demain j'aurai la primauté. »
Des femmes, en fait de beauté,
Tout monologue est peu modeste.
D'un second choix moins indigeste
Espérance endort vanité;
Le tiers jour, pas plus d'équité.
Soit guignon, soit mauvais manége,
Soit tous les deux: que vous dirai-je?
Elle en est au vingtième jour,
Sans avoir encore eu son tour.
Elle ne retient plus ses larmes:

« Quel est donc l'étrange séjour
» Où j'étale aux yeux tous mes charmes
» Sans pouvoir inspirer d'amour?
» Ah! disait la belle éplorée,
» Que mon cœur s'était bien mépris!
» Hélas! si j'étais ignorée,
» Du moins j'ignorais le mépris!
» Être vingt fois déshonorée!
» O l'indigne et l'affreux destin!
» M'a-t-il un moment désirée,
» Le tyran! de quel air hautain
» Il se présente à notre vue!
» Ce coup d'œil errant, incertain,
» De quelque attrait qu'on soit pourvue!
» Ce geste presque du dédain,
» Porteur de l'arrêt qui me tue,
» En m'exposant au ris malin
» De celle dont il s'infatue!
» Quel empire absolu sur nous!
» Comme sous lui tout s'humilie!
» Quelles rivales! quel époux!
» Mais que leur nombre multiplie;
» Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie;
» Et que, tandis que je le fuis,
» Aux pieds du monstre prosternées,
» Les lâches passent les journées
» A briguer de honteuses nuits;
» Pour nous, songeons mieux qui nous sommes,
» Relevons un rang avili;
» Méritons un sexe, embelli
» Pour commander à tous les hommes.
» Fuyons de ces barbares lieux,
» Où la beauté n'a point d'empire;
» Et couronnons, sous d'autres cieux,
» Quelque amant moins audacieux;
» Quelque amant du moins qui soupire. »
Elle aurait pu fuir à l'instant;
Si demeura-t-elle pourtant;
Curieuse encor de voir celle
Qu'Osmin recevrait dans son lit.

Point de mouchoir encor pour elle:
Donc l'héroïsme ne faillit
De la reprendre de plus belle.

Des jardins le mur treillissé
La nuit l'invite à l'escalade.
Quelque peu de vivre amassé,
Elle monte, saute et s'évade
Du plus austère des couvens,
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de son mieux, démarre,
Et s'abandonne au gré des vents.

Rosine avait lu les romans;
Les plus rares événemens
Pour elle étaient mots d'évangile:
Mais l'héroïne au cœur d'argile
Manqua de foi bien des momens,
Et bien des fois, malgré ses dents,
Elle observa jeûne et vigile.

Après quelques jours de gros temps
Où des bons vents la troupe agile
S'épuisa de soins obligeans,
Elle et son bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une île
Qu'habitaient de fort bonnes gens.

A quel degré, sous quelle zône,
Ce pays-là? Je n'en sais rien:

Le fait est qu'il différait bien
Avec celui des Amazones.
C'étaient femmes sans homme : ici
C'étaient dans l'île, hommes sans femme ;
La dernière avait rendu l'âme.
Un cocu dirait : Dieu merci !
Mais moi qui ne le serai mie,
Femme n'ayant, ains bonne amie,
N'ai garde de parler ainsi.

Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'était mise
Sur tout le beau sexe du lieu,
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin telle en fut la crise,
Que fille, mère, et de par Dieu,
Voire la grand'mère, y fut prise.
De l'*Ile-Veuve* cependant
Nulle terre n'était voisine ;
Onc on n'y connut la marine :
Donc, nul remède à l'accident.
Jugez, cette vérité sue,
Si Rosine y fut bien reçue.
L'état était républicain,
Partant, tout commun, perte ou gain :
Si qu'au ciel chacun rendant grâce,
Compta qu'il aurait de sa race.
Pour moi, la façon d'en avoir,
Eût fait mon seul et bel espoir.

Chacun prétend donc à l'aubaine ;
Sans que personne ose y toucher ;
Pas seulement en approcher ;
C'était déjà leur souveraine :
Un objet si rare et si cher,
Même est pour eux plus qu'une reine.
C'est quand parfois le bien nous faut,
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.

En pompe, et de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison ;
Cour leste, amoureuse et galante ;
La garde, ainsi que de raison,
Sage, discrète et vigilante :
Cœurs sans nombre, pour tout blason.
Quant à l'étiquette, excellente :
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte qu'avant huitaine,
Sa Majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix, au cas qu'elle soit mère,
Une fois par an changera ;
Quatre fois, en cas du contraire :
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.

Quel heureux et prompt changement !
De honte ainsi gloire est voisine :
Fortune, par ce réglement,
De toute l'île, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui désirer de plus doux !
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses ;
Faire, en un jour, plus de jaloux
Que l'autre, en mille ans, de jalouses !
Et, notez que murs, ni verroux,
De ses plaisirs ne lui répondent ;
Au-devant d'elle volent tous ;
Sous ses pas, d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous !
Comparez sa gloire à la vôtre,
Que l'une est au-dessus de l'autre !
Quels droits, selon vous, à l'orgueil
Présentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'usurpe la force ?

Par la ville, où tout l'adorait,
(Ce n'est conte de Mélusine)
Tant que le joli jour durait,
Sur un char élevé, Rosine
Roulait, cherchant qui lui plairait.
Vous eussiez vu, sur son passage,
Les hommes, ces bons habitans ;
Du moins sensé jusqu'au plus sage,
Petits, plus souples que des gants,
S'empresser à lui rendre hommage ;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les sens,
De leurs grâces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder et mettre en usage
Tout l'art des coquettes du temps,
Qu'on reproche à nos jeunes gens.
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage,
Qu'aux yeux du plus fier des sultans
N'en fait le sexe qu'il outrage.

Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune et *cætera* :

Hylas est le nom qu'il aura,
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eut le don de plaire;
Que la sympathie opéra;
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.

Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable:
On vit la paix inaltérable
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison:
Cet hymen était peu durable,
Ils allaient être désunis.
Trois mois, incessamment finis
De fruits n'offraient point d'apparences;
D'Hylas imaginez les transes!
Céder un si parfait bonheur!
Se dessaisir de tant de charmes!
Le désespoir entre en son cœur;
La rage y resserre les larmes:
Il y parut à sa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas? dit la belle.
Ce que j'ai, dit-il; ah, cruelle!
Demain je vous perds pour toujours;
Et vous me tenez ce discours!
Avez-vous déjà, dans votre âme,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme
De l'époux qui vous adora,
D'un tendre amant qui vous adore
Comme les dieux sont adorés;
Qui va vous adorer encore
Tandis que vous le trahirez?
Demain mon sort n'est plus le vôtre;
Demain votre cœur m'est fermé,
Et ce cœur n'est pas alarmé!
Rosine entre les bras d'un autre!
Rosine qui m'a tant aimé!...
Et qui plus que jamais vous aime!
Interrompt-elle en soupirant;
Ma tendresse est toujours extrême,
Pour vous je suis toujours la même;
Que ce baiser en soit garant!
Mais mon pouvoir n'est pas suprême;
Le droit public est mon tyran.
Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous seul en vain je fais cas,
Les lois sont faites, cher Hylas;
Il faudra bien que je les suive:
Mais je ne vous oublîrai pas.

A cet arrêt, qui l'assassine,
Il jette un cri plus douloureux;
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de Racine.
Il voulut se percer le sein;
Vingt fois on désarma sa main;
Rosine, aussi vive, aussi tendre,
S'emportait contre le destin:

Mais, cher Hylas, que faire enfin?
Pour être à vous, par où m'y prendre?

Fuyons, dit-il, et promptement!
Pourquoi répugner à la fuite?
Confions-nous à l'élément
Qui sur ces bords vous a conduite.
Seule, vous l'osâtes braver,
Dans votre première aventure
Les arbitres de la nature
Ont pris soin de vous conserver:
C'est qu'ils voulaient vous réserver
A la tendresse la plus pure:
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous est sûre;
Venez avec moi l'éprouver.
Venez: à ce nœud légitime,
Je vois ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette île entière est ma victime:
Vous abandonnez les douceurs
D'un séjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux et d'honneurs,
Pour courir un risque effroyable:
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable;
Mais, Rosine, vous me suivrez!
C'est avec moi que vous vivrez!
Et pour vous seule je veux vivre.
Est-il ici-bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre?
Ah! quand c'est lui qui se fait suivre,
Qui le suit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde!
J'eusse, au mépris d'un rang si beau,
Bravé le fer, la flamme et l'onde,
Pour être à vous jusqu'au tombeau.

Il en jura: la belle en somme
(Qui n'avait pas laissé d'abord
De regretter un peu le sort
Qu'elle abandonnait pour un homme),
La belle, dis-je, avec transport,
En amante un peu trop fidèle,

Fut généreusement d'accord
De tout ce qu'on exigeait d'elle.

Eh bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons! un tel avis m'oblige.
Une seule chose m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous suis. De ses voiles
La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,
Par l'aveugle amour conseillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'esquif unique.
Presque aussi mal appareillé
Que lorsqu'il arriva d'Afrique;
Mais un peu mieux ravitaillé :
Et Rosine, heureuse et tranquille,
Était déjà bien loin de l'île,
Quand le monde y fut éveillé.

Pour se consoler de sa perte,
Chacun fit quelque chose, ou rien :
Chacun fit bien ou mal; mais certe,
Que chacun fît ou mal, ou bien,
L'île au bout d'un temps fut déserte.

Cependant Rosine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Semblait avoir, dans ses voyages,
Éole et Neptune à ses gages.
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyait mille avantages
A ses innocentes amours;
Et pour n'avoir pas à se plaindre,
En soi-même elle se peignait
Mille inconvéniens à craindre,
Dans l'état qu'elle abandonnait,
Et qu'elle eût dû plus tôt se peindre :
Car en effet le dénoûment,
A moins d'un secours tout céleste,
Après un beau commencement,
Lui pouvait devenir funeste.

Un bourguemestre saugrenu,
Pressé d'une ardeur indiscrète,
Dont le tour ne fût pas venu,
A l'époux nouveau parvenu
De force à la fin l'eût soustraite,
Sans nul égard à l'étiquette :
Les sénateurs, sur ce viol,
Auraient, en confisquant le vol,
Fait justice du bourguemestre :
Et dit que chacun d'eux, en paix,
Exercerait seul désormais
L'emploi de mari par semestre.
Le peuple se fût révolté.
Quel enfer alors eût-ce été
Que ce beau paradis terrestre,
Surtout si, pendant un traité,
Où tout le monde eût contesté,
On eût mis la reine en séquestre
Chez le plus vieux de la cité?
Quel embarras de tout côté!
Ici, quelle paix, au contraire!

Je serai donc heureuse enfin!
S'imaginait-elle en chemin.
J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin;
Seule j'ai son cœur et sa main :
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire :
Pas le moindre amant chez ma mère!
Trente rivales chez Osmin!
Dans l'île, un monde à satisfaire;
Ennui, dépit, dégoût, misère!
Mais un tendre époux plein de feu,
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'est assez; et c'est mon affaire.

Avec ce beau raisonnement,
Rosine est, par la Providence,
De vague en vague, heureusement
Poussée au lieu de sa naissance :
Mais, par malheur pour la constance
De son époux toujours amant,
Son lieu natal était la France.
Père, mère, tout était mort;
Elle, unique et riche héritière;
Partant le mari gros milord,
Et sa bonne fortune entière.
D'abord il en parut confus.
Rien n'égalait sa gratitude,
Vertu, de toutes les vertus,
Dont l'homme, en la vantant le plus,
Se fait le moins une habitude.

Des libres façons du pays
Bientôt l'insensé prend ombrage;
Devient jaloux jusqu'à la rage;
Croit sur un rien ses feux trahis.
Rosine, qui prévoit l'orage,
Cherche à rassurer son époux
Par un volontaire esclavage :
Mais rassure-t-on un jaloux?
Il faudrait qu'un jaloux fût sage.
Celui-ci, le plus fou de tous,

N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que sur la foi des verroux;
Bientôt encore il s'en défie;
Et l'outrageante jalousie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie,
Clé maudite, infâme instrument.
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,
Condamne la dernière porte
Par où se peut glisser l'amant.

Jusque-là soumise et fidèle,
Rosine ne murmure pas:
Tout ce qui tranquillise Hylas
Produit le même effet en elle.
Mais, gens de bien, admirez tous
L'iniquité du personnage!
De l'ingrat, qui du mariage
Ose ressentir les dégoûts,
Et fausser la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influait: mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux!
Ce n'est ni le droit, ni l'usage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle:
Elle regretta le passé,
Jusqu'à la maison paternelle:
Le regret surtout lui rappelle
L'île dont elle avait été
L'amour et la divinité.
Vrai paradis perdu pour elle,
D'où, pour se voir abandonner,
En aveugle et tendre victime,
Elle s'était laissé traîner
Du sein des plaisirs dans l'abîme.
Même encore au sérail, du moins,
Entre elle et ses vingt-neuf rivales,
Le Turc eût partagé ses soins.
L'espace d'un mois, de tous points,
Les eût rendu toutes égales.
Trente maîtresses, sur son cœur,
Avaient prétention commune:
S'il en mécontentait quelqu'une
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnait aucune:
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur;
L'épouse, toute l'infortune,
Et point de terme à son malheur.

Elle était trop infortunée:
Le ciel enfin la secourut:
Elle changea la destinée;
Un beau matin l'ingrat mourut;
Et serviteur à l'Hyménée!
Rosine en réchappe à vingt ans,
Fraîche comme rose au printemps,
De toute gentillesse ornée;
Riche, point des plus importans
Appât de triomphante espèce,
Grâce au noble cœur de ce temps.
A beauté, chevance, et jeunesse,
Ajoutons pleine liberté;
Plus de savoir, moins de simplesse,
La voilà, sans difficulté,
Plus heureuse qu'une princesse.

Des autres états, celui-ci
Est l'agréable raccourci.

Sans père, ni mère, elle est fille:
Sans mari, mère de famille;
Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui sont, par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins son trentième:
Chez elle enfin, par ses appas,
Attirant la cour et la ville,
Elle peut choisir entre mille,
Et jouir, jusqu'à son trépas,
Des prérogatives de l'île,
Sans en craindre les embarras.

LES DEUX TONNEAUX,

CONTE ALLÉGORIQUE.

Deux Moi, sans cesse, en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait si bien germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel; l'autre tient à la terre:
Voilà de quoi long-temps nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis: perplexe entre les deux,
Un Moi, troisième, établi pour entendre,
Et pour juger, ne sait quel parti prendre;
Et balotté par les mais et les si,
Lui-même, en deux, se subdivise aussi.

Conclusion. Si la Sagesse habile
N'y met la main, bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les Moi, je prétends n'être qu'un :
Que là-dessus, s'il vous plaît, on s'arrange;
Et qu'il en reste un bon Moi sans mélange;
Un Moi tout simple; et qui soit désormais
Indivisible et tranquille à jamais.
Céleste Moi, ce sera ton ouvrage;
Fais-nous un conte? et parle ton langage.

O Moi terrestre! écoute, pèse bien
Ce petit conte; et, de ce petit rien,
Pourra surgir l'olive salutaire.
Partout la paix se pût-elle ainsi faire!

Quand de Japet le fils, tant bien que mal,
Eut fagotté le risible animal
Au front superbe, à cervelle débile,
D'orgueil ayant la tare indélébile,
De qui le mange assurant qu'il est roi;
Pour tout reptile avouant son effroi;
Et qui pourtant raisonnable se nomme;
Quand Prométhée, en un mot, eut fait l'homme,
Et que du feu dérobé dans les cieux
Sa mécanique eut animé nos yeux :
Il s'avisa d'un second brigandage,
Qui du premier s'il n'ôta l'avantage,
L'altéra bien. Tant le proverbe est sûr :
Malè parta, malè dilabuntur.
Que voulez-vous? L'impunité rend brave.
L'heureux brigand, du foyer à la cave
Osa passer. Il voulait, de nectar
Et d'ambroisie allaitant son poupar,
Subtiliser, de tout point, la matière;
Purifier l'homme et sa race entière;
En faire un dieu. Mais, loin qu'il y parvînt,
Tout au rebours vous verrez qu'il avint.

Sous une voûte, au centre de la sphère
Qui sert aux dieux, là-haut, de belvédère,
Sont de Comus les friands magasins;
Et, sous la clef, cent tonneaux toujours pleins.
La vive, pure, intarissable joie,
De laquelle onc homme n'eut vent ni voie,
Se puise là par la gentille Hébé,
Et par l'enfant aux Troyens dérobé,
Qui, sans relâche, en versent, à la ronde,
A nos seigneurs les souverains du monde;
D'où naît, en eux, et renaît la santé,
Principe heureux de l'immortalité.
De ce caveau la porte crochetée
S'ouvre, et dans l'ombre, au subtil Prométhée
Laisse entrevoir, sur un chantier à part,
Deux gros tonneaux mis là, comme à l'écart.
Il croit que c'est provision choisie
Et de nectar et de fine ambroisie.
Fatale erreur! l'un est plein de vrais maux :
L'autre, de biens périssables et faux;
Biens seulement de nom; vile denrée,
De la céleste, à bon droit, séparée;
Mais, par malheur, en vaisseaux bien dorés,
Et tout pareils aux cent tonneaux sacrés.
Un lynx eût fait, par faute d'étiquette,
Le quiproquo. La sottise en est faite;
Il faut la boire : aussi la buvons-nous,
Rubis sur l'ongle. Or buvons donc. A vous.
Nos chers neveux! à vous, race future!
Ce n'est tirer ma poudre à l'aventure.
A même table, et du même poison,
Sans faute, un jour, vous me ferez raison.
Mais vous n'aurez que petits coups à boire,
Si vous savez profiter de l'histoire,
Dont je reprends le fil interrompu.

Prométhéus, dieu nerveux et trapu,
Empoigne donc, ébranle un peu, saboule,
Déplace enfin les tonneaux, et les roule
Hors de la cave, Hébé, qui du buffet
Venait alors, l'ayant pris sur le fait,
Passe, descend d'un pied léger, regrimpe
Encor plus vite, et trouble tout l'Olympe,
Et s'écriant : Il est (le croirait-on),
Il est, grands dieux! parmi vous, un fripon.
Elle le nomme, et n'est pas la première;
Car le Soleil, à son char de lumière
Ayant déjà trouvé du feu de moins,
En avait pris Ciel et Terre à témoins,
Le délinquant, sans délai ni dispute,
Est pris, jugé, pendu dans la minute.
Sur le Caucase il est haut élevé :
Vif on l'y cloue; et, son clou bien rivé,
D'un gros vautour il y devient la proie.
L'oiseau lui mange et remange le foie;
L'horrible mets, sans fin renouvelé,
Reparaissant aussitôt qu'avalé.
Les deux tonneaux cependant nous restèrent.
Les dieux malins ne nous les contestèrent.
Des maux tout purs et des biens frelatés!
Trop obligeant qui nous les eût ôtés!
Ils n'avaient garde. Indignés de l'audace
De Prométhée, ils voulaient que la race
En fût à plaindre; et, pour notre malheur,
Laissaient le vol en haine du voleur.

Dans ces tonneaux, ô race infortunée!
Est en effet toute ta destinée;

Si ta raison, sous des astres meilleurs,
Ne s'évertue à t'en faire une ailleurs.
Tes passions, si tu les prends pour guides,
Te conduiront à ces sources perfides,
Par un chemin fleuri, large, battu,
Tel que n'est point celui de la vertu.
La courte joie et l'ennui qui dévore,
Coulent de là. Si l'un et l'autre, encore,
Se dispensaient avec quelque équité!
Mais une aveugle et folle déité,
Folle, à nicher entre quatre murailles,
Fortune, assise entre les deux futailles,
A droite, à gauche, au bon comme au pervers,
Et biens et maux verse à tort, à travers.
Je parle au propre, en disant qu'elle verse;
Car, ici-bas, prospérité, traverse,
Los, vitupère, et hauts et derniers bancs,
Trône, sellette, et sceptre et bâtons blancs,
Et bonnets verts, et toques de druides,
Et pis et mieux, sont choses plus fluides
Que ne le sont le sable et les instans
Qu'on voit couler dans l'horloge du temps.
Des deux tonneaux lequel nous affriande,
Jà n'est besoin que l'on me le demande.
Comme on croit bien, fuyant avec horreur
La tonne infecte, où sont honte et douleur,
L'homme altéré va muguettant sans cesse
Celle qu'il croit un vase de liesse.
Par-ci, par-là, quelqu'un rasade en boit.
Mais la plupart n'en ont qu'à lèche doigt.
La tavernière, affable ou malhonnête,
Selon le rat qui lui trotte à la tête,
Et qu'elle a mis bien ou mal son bonnet,
Serre ou détend un peu le robinet.
Et si, parfois, elle a lâché la bonde,
Et la lâchant, elle a choisi son monde;
Dieu sait le choix! et ceux qu'elle a triés
Sur le volet! mais ne les enviez.
Faveurs, emplois, chevance, renommée,
N'étant au vrai que brouillards et fumée;
Plus altérés après qu'auparavant,
Laissez-les moi humer l'air et le vent;
Et loin de nous la mouche qui les pique!
Soif éternelle au buveur hydropique!
Bois ton supplice! avale, malheureux!
Mets sur le cul le tonneau, si tu veux.
Satiété jamais n'y fut trouvée;
L'y rechercher serait belle corvée:
Autant vaudrait celle de Sisyphus,
Et de Tantale, et des brûs d'Egyptus.
Et toi, Fortune, inonde la cohue!
Verse à torrens! verse à la boullevue!
J'aime à te voir, à ce cerveau brûlé,
Qui, vers la gloire, en Icare a volé,
Prostituer les palmes de la Thrace;
A celui-ci, les lauriers du Parnasse,
Le plus beau myrte à ce riche butor;
Dispense tout, comme la gloire et l'or.
Donne aux Laïs tout pouvoir en partage;
Au garnement, place à l'Aréopage;
A l'idiot, le rang d'amphictyon;
Au réprouvé, le droit d'élection;
Le trépied d'or, au bourru sans mérite;
Et l'auréole, au plus fat hypocrite.
Pour ce que dure et vaut ce qu'il leur plaît,
J'en suis content; tout est bien comme il est.
Adieu. Mais vous, ô têtes mieux timbrées,
Et de l'égide, en naissant, obombrées!
Hommes sensés! tournez, levez les yeux
Vers cette roche avoisinant les cieux;
Vers ce palais qui brille sur la cîme;
C'est le séjour de la vertu sublime;
Divinité, malgré le sort jaloux,
Médiatrice entre les dieux et nous.
Le lait, le miel, chez elle, se distille:
L'Hébé du lieu se nomme Logistille.
De son beau vase, avec grâce incliné,
Au fond du cœur le plus infortuné
Constamment coule un calme inaltérable:
De tous les biens le seul bien désirable,
Bien sans lequel l'homme le plus chanceux
Est fortuné, mais jamais n'est heureux.
Osons, amis, toute erreur extirpée,
Osons tenter cette route escarpée!
Déjà la nymphe, avec un doux souris,
Nous marque un rang entre ses favoris.
Aimer suffit pour nous en rendre dignes.
Voilà son char, attelé de ses cygnes;
Plaçons-nous-y. Quoi! déja parvenus
Jusqu'au sommet? O céleste Vénus!
Quel heureux vol! qu'il fait beau, d'où nous sommes,
Voir le tumulte affreux qu'entre les hommes
Causent là-bas l'un et l'autre tonneau:
Comme les fous donnent dans le panneau!
Comme à son gré la Fortune s'en joue!
Comme attentifs au branle de sa roue,
Bouche béante, ils attendent leur lot!
La belle estampe échappée à Callot!
Qu'il eût bien su grouper, dans un grotesque,
Des aspirans l'avidité burlesque!
Le sot orgueil des mignons couronnés.
Des mécontens l'énorme pied de nez!
A son burin substituons un style
Équivalent. Aimable Logistille,
A boire au chantre! ah, la bonne liqueur!
Je ne sais quoi se répand dans mon cœur

De gai, de doux, de serein, de suave!...
Qui voudra, chante, écrive, peigne ou grave
Ce qu'Héraclide a pleuré par excès;
Mais non sans cause. Adieu, Muse. La Paix
A, de ses mains, dans ce divin breuvage,
Noyé, des maux en moi, jusqu'à l'image.

LE MOINE BRIDÉ,

OU LA BRIDE NE FAIT PAS LE CHEVAL.

Blaise à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu son avoine et son orge,
Sur un cheval qu'il avait acheté,
S'en revenait monté comme un saint George.
Saint George, soit. Mais saint George descend
A ses besoins, ou quand le pied lui gèle.
Les pieds gelés, Blaise en vain s'en défend:
Il lui fallut abandonner la selle;
De cavalier devenir fantassin;
De son cheval lui-même être le guide;
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.

Suivaient de loin deux grisons bien dispos,
Non des grisons de l'espèce indolente,
De celui-là qui porta sur son dos
Le palfrenier du fameux Rossinante:
C'étaient vraiment bien d'autres animaux;
C'étaient de ceux que Bocace nous vante,
De ces matois connus par plus d'un tour,
Ou de galant, ou d'espiègle, ou d'ivrogne,
De ces bons saints qui se firent un jour
Martyriser et cuire en Catalogne;
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivaient de loin et l'homme et le genét.

Sus, sus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
Vois devant nous ce rustre et son cheval;
Faisons un tour ici de carnaval:
Entendons-nous, et la monture est nôtre.
Seulement songe à nous bien seconder:
Goutte ne faut avoir ici ni crampe;
Je le saurai doucement débrider;
Toi, cependant habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique, et décampe;
Puis sur nos pas, derrière ce rocher,
Tandis qu'à fin je mènerai l'affaire,
Tournant tout court tu courras te cacher.
Je suis un sot, ou tu n'attendras guère
Que sain et sauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait et la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à son col ajustée;
Tandis que l'autre en galopant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupède
Fût et ne pût de Blaise être entendu:
Le paillasson sur la plaine étendu,
Un pied de neige, y mettait bon remède.

Au lieu marqué le cavalier alla:
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Resté pour gage, et seul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaise, pas à pas,
La bride au col pendante et négligée,
La tête basse et l'échine alongée,
Allait un train dont il était bien las,
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier.
Figurez-vous quelle surprise extrême,
Se retournant, de voir un cordelier!
Est-il esprit si fort qui n'y succombe?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaise, homme simple et pieux,
La bride échappe et de la main lui tombe.

Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, et d'un cœur de colombe,
Bien tendrement, laissant couler des pleurs,
S'écrie: Hélas! je suis père Panuçe,
De saint François indigne et lâche enfant
Que de la chair le démon triomphant
Dans ses filets fit tomber par astuce!
Que voulez-vous? le plus sage a bronché.
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon: j'y mordis, je péchai;
J'y remordis, j'y restais attaché;
C'en était fait: j'allais, en proie au diable,
Être du vice à jamais entiché.
Mais Dieu qui veut, en père pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal
Où m'entraînait cette habitude au mal,
Et m'amener à la résipiscence,
Constitua mon âme en pénitence,
Pendant sept ans, dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, et vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître:
A vous je suis: vous m'avez acheté.

Eh oui, dit Blaise, au diable soit l'emplette

J'eus belle affaire à vos péchés passés,
Pour en payer ainsi les pots cassés!
De Dieu pourtant la volonté soit faite!
Car, après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai, comme vous, mérité pénitence :
Chacun son tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je suis bien fâché),
La vôtre est faite, et la mienne commence;
Quitte j'en suis encore à bon marché.
Dieu m'aurait pu sept ans envoyer paître.
Un roi pécheur fut ours pendant sept ans.
Vous fûtes, vous, cheval un pareil temps;
Un temps pareil âne je pouvais être;
Et maintenant, travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerais mon frein.
Eh bien! je perds une assez grosse somme;
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre, et libre sans rançon.
Vous serez sage, et vous n'irez pas comme
Un étourdi remordre à l'hameçon :
Qui de si près a frisé les chaudières
Sur son salut n'est pas si négligent.
Père Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre bon père alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre
Son chapelet, et le pied du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne en grand erre;
Tandis que triste et le gousset vidé,
Blaise, chargé d'une bride inutile,
En véritable et franc oiseau bridé,
Regagne à pied son petit domicile.

Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tû long-temps, comme on peut croire,
Si, quelques mois après, dans une foire
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandait son compère Grégoire.
Il s'émerveille, et souriant à part;
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achète point ce cheval, et pour cause.
Tu t'en mordrais les pouces tôt ou tard;
Je le connais. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour, te panadant en roi,
Sur cette bête, en effet assez belle,
Crac, en chemin, tout à coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.

Un cordelier! Tu voudrais que je crusse...
Un cordelier! tu gausses! Point du tout;
Un maître moine, ayant cordon, capuce,
Grise vêture; et nom, père Panuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route et la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au franciscain,
Et les sept ans de purgatoire; enfin
Tout ce qu'il sait : le reste il le suppose.
Tiens, poursuit-il, à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa première peau,
Et sous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu;
Et le voilà. Peste! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon
Et ses sept ans de nouveau purgatoire.
Vraiment, sans toi j'étais joli garçon!
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire.

CONTES ÉPIGRAMMATIQUES.

Un financier près de sa fin
Demandait pardon de sa vie :
Allez, dit père Passefin,
Je vous la promets impunie,
Pourvu qu'à notre compagnie
Léguiez vos biens par testament.
Le notaire entre ce moment :
Le legs se fait; du misérable
Les biens allèrent au couvent,
Le corps en terre, et l'âme au diable.

Chez un seigneur un moine étant,
Le diable s'offrit à sa vue,
Et dit : Je t'étrangle à l'instant,
Ou tu feras l'un des trois : tue,
Fornique ou t'enivre, opte. Il but.
En buvant madame lui plut.
Le mari, qui faisait un somme,
S'éveille, et voit le couple en rut,
Veut l'enfiler; mais le saint homme
Prend un chenet, frappe et l'assomme.
C'est où l'attendait Belzébut.

Chez un évêque on était douze à table,
Entre un curé qu'on laisse là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés, et le prélat surtout;
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
Lui dit : Curé, que dit-on pour nouvelles?

En savez-vous? Oui, Monseigneur. Et quelles?
Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh! c'est trop d'un, dirent nos gens assis:
La mère en tout n'a que douze mamelles:
Qui nourrira le treizième? Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode! il fera comme moi,
Il verra, seul à jeun, dîner les autres.

Chez un curé, Margot se présentant
Pour y servir, demandait triple gage.
Le curé dit: Quel prix exorbitant!
Vous êtes donc bonne à plus d'un ouvrage?
Margot répond: J'entends peu le ménage;
Mais à plaisir je mange, dors et bois,
Et n'aime à faire œuvre de mes dix doigts.
Et dépensière, oisive, et mal habile,
Tu veux gagner toi seule autant que trois?
Oh! disons tout, Monsieur, je suis stérile.

ÉPIGRAMMES.

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur, quand d'écrits il assomme:
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantième on fait asseoir cet homme;
Lors il s'endort, et ne fait plus qu'un somme:
Plus n'en avez prose, ni madrigal:
Au bel esprit ce fauteuil est en somme
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Gens de tous états, de tout âge,
Ou bien, ou mal, ou non lettrés,
De cour, de ville, ou de village,
Castorisés, casqués, mitrés,
Messieurs les beaux esprits titrés,
Au diable soit la pétaudière,
Où l'on dit à Nivelle: Entrez;
Et *nescio vos* à Molière.

TRIOLET.

Grâce à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà quarante.
On dit que vous faites aussi
Grâce à monsieur l'abbé Ségui.
Par la mort de je ne sais qui,
Vous n'étiez plus que neuf et trente:
Grâce à monsieur l'abbé Ségui,
Messieurs, vous revoilà quarante.

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts et d'essais:
Mille rose-croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les Français,
Nous laissant, entre autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
Marmontel en fait après eux.
Eh! l'ami, fais-nous des poètes:
Sois-le toi-même si tu peux!

Sur l'air de *Joconde*.

Connaissez-vous sur l'Hélicon
  L'une et l'autre Thalie?
L'une est chaussée et l'autre non,
  Mais c'est la plus jolie:
Elle a le rire de Vénus;
  L'autre est froide et pincée:
Honneur à la belle aux pieds nus,
  Nargue de La Chaussée.

Dans un bon corps, Nature et Maladie
Étaient aux mains. Une aveugle vient là:
C'est Médecine, une aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le holà.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà.
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature.

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES.

—

Un écrivain fameux par cent libelles
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail?
S'y plairait-il? Penserait-il y plaire?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail;
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

CONTRE LE MÊME.

—

Pour juger la littérature,
L'Impudence en original,
La Faim, l'Envie et l'Imposture,
Se sont construit un tribunal;
De ce petit trône infernal,
Où siégent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

Songe à finir, disait une rusée
A Fontenelle, attentif à briller.
Qu'hier au soir je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller!
L'aurore luit; mes gens vont s'éveiller!
Rassurez-vous, lui repart Fontenelle,
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras.
Encor! pour Dieu, bel esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas!

ÉPITAPHE D'UN GRAMMAIRIEN.

—

Ci-gît maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré piqueur de diphthongue;
Endoctriné de tout point,
Sur la virgule, le point,
La syllabe brève et longue;
Sur l'accent grave, l'aigu,
Le circonflexe tortu,
L'U voyelle et l'V consonne.
Ce genre qui le charma,
Et dans lequel il prima,
Fut sa passion mignone;
Son huile il y consuma;
Dans ce cercle il s'enferma,
Et de son chant monotone
Tout le monde il assomma.
Du reste il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima (1).

MA DERNIÈRE ÉPIGRAMME.

—

J'achève ici-bas ma route.
C'était un vrai casse-cou.
J'y vis clair, je n'y vis goutte;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu, Piron; bon voyage!

ÉPITAPHES.

—

ÉPITAPHE DE J.-B. ROUSSEAU.

—

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe, et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

ÉPITAPHE DU GENRE HUMAIN.

—

L'aurore ayant un jour entr'ouvert la barrière,
Devançait le soleil, qui de près la suivit.
Mais quel étonnement, voyant la terre entière,
De ne plus y revoir personne qui les vit!

L'homme était disparu de dessus la surface
Du bourbeux élément dont il était sorti :

(1) Cette épigramme est contre l'abbé d'Olivet, soupçonné d'avoir agi pour faire exclure Piron de l'Académie

Un souffle le créa lui jadis et sa race ;
Un souffle aussi léger l'avait anéanti.

Une haute obélisque au sommet du Caucase
Terminait et couvrait un vaste souterrain ;
Et Némésis venait de graver sur la base,
En chiffres infernaux : Ci-gît le genre humain.

La belle inscription pour le Grec hypocondre,
Qui souhaita de voir tous les humains détruits !
Que l'autre misanthrope et le Timon de Londre,
Young, à ses côtés coule d'heureuses nuits !

Moins rigoureusement jugeons la race humaine,
L'homme était vicieux, mais faible, peu sensé,
Et plus digne, après tout, de pitié que de haine :
Le ciel s'en devait moins tenir pour offensé.

Aussi deux beaux-esprits admis dans l'Élysée,
Molière et Lucien, les Momus d'ici-bas,
Aux hommes ont peint l'homme un objet de risée :
Les hommes en riaient, mais le ciel ne rit pas.

Il dit : « Qu'il ne soit plus ! » et la terre est déserte.
Amour, dont elle fut l'empire en tous les temps,
Tendre Amour, c'est à toi de réparer sa perte,
Et de la repeupler de meilleurs habitans.

Sois nu, simple, joyeux, fidèle, et sans caprices ;
Loin de toute imposture, exempt de tous forfaits.
L'argent, l'airain, le fer amenèrent les vices :
Ramène l'âge d'or, et qu'il dure à jamais.

ÉPITAPHE

DE FEU M. ***, ÉPOUX DE MADAME ***, VEUVE ET PUCELLE.

—

Ci-gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie,
Qui, la première nuit, à sa tendre moitié
Ne donna pas signe de vie :
Et de son sort digne d'envie
Fit un sort digne de pitié.
La mariée au lit demeura la future.
L'indigne marié ne put,
Par la plus cruelle aventure
A l'Amour payer le tribut.
Mais bientôt, malgré lui, le ciel vengeur voulut
Qu'il le payât à la nature :
De honte et de froid il mourut.
Que la dame était bien lotie !
L'hymen, si l'on en croit le proverbe commun,
A deux bons jours : l'entrée et la sortie ;
Et, grâce au trépassé, celui-la n'en eut qu'en.
Tenez-vous-en, Sylvie, aux douceurs du veuvage !
Le soir, en vous couchant, faites votre examen :
Un peu d'amour, et point d'hymen.
Que le défunt vous rende sage,
Et Dieu lui fasse paix ! *Amen.*

MON ÉPITAPHE,

ÉPIGRAMME.

—

Ci-gît... Qui ? Quoi ! ma foi, personne, rien.
Un qui vivant ne fut valet, ni maître,
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin, ni prêtre,
Marguillier, même académicien,
Ni francmaçon. Il ne voulut rien être ;
Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien, et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose !

Pour le soulagement des mémoires, et pour le mieux, j'ai cru devoir réduire cette épitaphe à deux vers :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

MORALITÉ.

—

Travaille sans songer au gain.
Ne sois intéressé ni vain.
Aime, ne hais ni ne dédaigne :
Sois sobre et gai ; bois de bon vin.
Ta vie arrivée à la fin
Aura valu plus qu'un long règne.

CHANSONS.

—

Air : *Jupin, de grand matin.*

Ce petit air badin,
Ce transport soudain
Marque un mauvais dessein :
Tout ce train
Me lasse à la fin :

De dessus mon sein
Retirez cette main.
Que fait l'autre à mes pieds !
Vous essayez
De passer le genou :
Êtes-vous fou ?
Voulez-vous bien finir,
Et vous tenir !
Il arrivera, Monsieur,
Un malheur.
Ah ! c'est trop s'oublier !
Je vais crier :
Tout me manque à la fois;
Et force, et voix....
En entrant, avez-vous
Tiré du moins sur nous
Les verroux.

APOLLON ET UNE MUSE,

DIALOGUE.

Air de *la Confession*.

APOLLON.

Que je vois d'abus,
De gens intrus,
Ici, ma chère,
Depuis quarante ans
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs !
D'où nous est venu ce téméraire
Qu'on nomme Voltaire ?

LA MUSE.

Joli sansonnet,
Bon perroquet,
Dès la lisière,
Le petit fripon
Eut d'abord le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune il voulut
Pincer le luth
Du bon Homère;
Et ressembla fort
Au bon Homère quand il dort.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Maint drame pillé
Et r'habillé
A sa manière :
Toujours étayé
D'un parterre bien soudoyé.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

L'histoire d'un roi
Qui, par ma foi,
N'y gagne guère;
Car il y paraît
Aussi fou que l'écrivain l'est.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

De son galetas,
Séjour des rats,
On l'ouït braire :
Messieurs, je suis tout;
C'est ici le Temple du Goût.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Une satire, où
Ce maître fou
Gaîment s'ingère
D'être en ce pays
Votre maréchal des logis.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Quoique inepte et froid,
Et qu'il ne soit
Maçon, ni père;
Il ne fit, un temps,
Que des temples et des enfans.

APOLLON.

Ce style d'oracle me fatigue;
Tirez-moi d'intrigue.

LA MUSE.

Ce rare écrivain
Fit l'Orphelin,
L'Enfant Prodigue,

Et des Temples pour
L'Amitié, la Gloire et l'Amour.

APOLLON.

Ces Temples, que je les considère;
Montrez-les, ma chère.

LA MUSE.

Ils sont tous là-bas,
Livrés aux rats,
A la poussière.
Le dieu de l'ennui
Les occupe seul aujourd'hui.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Poursuivez, ma chère.

LA MUSE.

En un bloc il mit
L'âme, l'esprit,
Et la matière :
Condamnant l'esprit,
Thémis une allumette en fit.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Mainte épître, un peu
Digne du feu,
Trop familière,
Où le drôle osa
Trancher du petit Spinosa.

APOLLON.

Que devint alors le téméraire ?
Dites-moi, ma chère.

LA MUSE.

Tapis dans un coin
Un peu plus loin
Que la frontière;
Quand l'écrit flambait,
A la flamme il se dérobait.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il fit le méchant,
Le chien couchant,
Le réfractaire.
Et, selon le temps,
Montra le derrière ou les dents.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Le rêveur en fat,
L'homme d'état,
Le débonnaire,
Le beau courtisan,
Le charlatan, le geai du paon.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Voulant de Newton
Prendre le ton,
Sur la lumière,
Son mauvais propos
La replongea dans le chaos.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il vendit en cour,
Par un bon tour
De gibecière,
Deux fois en un an,
De l'opium pour du nanan.

APOLLON.

Que fit ensuite le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

Il indisposa,
Scandalisa,
L'Europe entière,
Changeant en p....
La Pucelle de Chapelain.

APOLLON.

Que fit encore le téméraire ?
Répondez, ma chère.

LA MUSE.

N'ayant plus maison
Sous l'horizon,
Trou, ni chaumière,
Partout sans aveu,
Il demeura sans feu, ni lieu.

APOLLON.

Qu'est donc devenu le téméraire ?
Achevez, ma chère.

LA MUSE.

En pays perdu,
Il a pendu
La crémaillière;
Mange son gigot,
Et s'endort sur la Sœur-du-Pot.

APOLLON.

On dit pourtant que le téméraire
Rime à l'ordinaire ?

LA MUSE.

Il fait et refait
Ce qu'il a fait,
Ce qu'il voit faire ;
Subtil éditeur,
Grand copiste et jamais auteur.

APOLLON.

J'ordonne, lorsque le téméraire
Sera dans la bière,
Qu'on porte soudain
Cet écrivain
Au cimetière,
Dit communément
Le charnier de Saint-Innocent,

Et qu'il soit écrit sur la pierre,
Par mon secrétaire :
Ci-dessous gît qui,
Droit comme un I,
Eût perdu terre,
Si de Montfaucon
Le croc était sur l'Hélicon.

Sur l'air : *Des gris vêtus.*

De Chrysogon (1)
Chantons l'organe.
Quel heureux poumon
Quand il condamne
Voltaire, Piron,
Et Crébillon !
Pour le jargon,
Voltaire est bon,
Mais n'est, dit-il, au fond qu'un plagiaire ;
Piron, Pradon,
Tous les deux font la paire ;
Pour Crébillon,
Ce n'est qu'un prête-nom.
Là-dessus le café chamaille ;
On raisonne, et Chrysogon braille :
Tout fuit à la force du ton.
De Chrysogon
Chantons l'organe
Et le poumon !
Que sert la voix d'un Salomon
Couverte des cris d'un âne ?
Ainsi, faible ou non,
Cédez, sinon
Sa poitrine, comme un canon,
Vous décharge du galbanon.
De Chrysogon
Chantons l'organe
Et le poumon !

(1) Boindin.

LA CHAINE DES ÉVÉNEMENS.

Comme souvent tout s'enfile ici-bas !
Des Bernardins pâturaient en lieu gras :
Près de leur clos vivaient des Bernardines.
(Observez bien chaque chose et son rang :)
Un large étang nourrissait les béguines :
Une haie vive entourait cet étang :
Sur cette haie, il vint des cantarides :
Survint un vent qui les souffla dans l'eau.
Dans l'eau nageaient des grenouilles avides ;
Qui de l'essaim ne firent qu'un morceau.
Grenouille après, servie au réfectoire,
De sa substance enflamma la nonnain :
D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire.
Un feu subit, et rien moins que divin :
Grand carillon ! si qu'au bruit du tocsin
Vinrent, non pas les pompes de la ville.
Mais celles-là du benoit Bernardin.
Comme souvent ici-bas tout s'enfile !

LOUIS RACINE*.

LA RELIGION,

POÈME.

CHANT PREMIER.

La raison dans mes vers conduit l'homme à la foi.
C'est elle qui, portant son flambeau devant moi,
M'encourage à chercher mon appui véritable,
M'apprend à le connaître, et me le rend aimable.
Faux sages, faux savans, indociles esprits,
Un moment, fiers mortels, suspendez vos mépris.

La raison, dites-vous, doit être notre guide.
A tous mes pas aussi cette raison préside.
Sous la divine loi que vous osez braver,
C'est elle-même ici qui va me captiver,
Et parle à tous les cœurs, qu'elle invite à s'y rendre :
Vous donc qui la vantez, daignez du moins l'entendre.

Et vous qui du saint joug connaissez tout le prix,
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits.
Celui que la grandeur remplit de son ivresse,
Relit avec plaisir ses titres de noblesse :
Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur
Les preuves de sa foi, titres de sa grandeur :
Doux trésor, qui d'une âme à ses biens attentive
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive!
Et qui de nous, hélas! n'a jamais chancelé?
Le prophète lui-même est souvent ébranlé.
Il n'est point ici-bas de lumière sans ombres,
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres:
La colonne qui luit dans ce désert affreux
Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.
Puissent mes heureux chants consoler le fidèle!
Et puissent-ils aussi confondre le rebelle!

L'hommage t'en est dû, je te l'offre, ô grand roi!
L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.
Quand de l'impiété poursuivant l'insolence,
De la religion j'embrasse la défense,
Oserais-je tenter ces chemins non frayés,
Si tu n'étais l'appui de mes pas effrayés?
Ton nom, roi très-chrétien, fils aîné d'une mère
Qui t'inspire un respect si tendre et si sincère,
Ton nom seul me rassure, et, mieux que tous mes vers,
Confond les ennemis du maître que tu sers.

Et toi, de tous les cœurs la certaine espérance,
Et du bonheur public la seconde assurance,
Cher prince, en qui le ciel fait croître chaque jour
Les grâces et l'esprit, autant que notre amour;
Dans le hardi projet de mon pénible ouvrage,
Daigne au moins d'un regard animer mon courage.
C'est ta foi que je chante; et ceux dont tu la tiens
En furent de tous temps les augustes soutiens.

Oui, c'est un Dieu caché, que le Dieu qu'il faut croire.
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton sein quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice

---

* RACINE (LOUIS) naquit à Paris en 1692. Boileau voulut inutilement le détourner de la poésie. Louis Racine donna, en 1720, son poème de *la Grâce*; il l'avait composé dans le couvent des Pères de l'Oratoire de Notre-Dame-des-Vertus, où il s'était retiré; mais grâce au chancelier d'Aguesseau, il se réconcilia avec le monde et y reparut. Son nom lui fit trouver aussitôt de nombreux protecteurs. Le cardinal de Fleury lui procura dans les finances un poste lucratif qui lui fournit les moyens de mener une vie agréable et exempte de toute inquiétude. Un événement malheureux, la perte de son fils unique, qui périt en 1755, dans l'inondation de Cadix, le frappa au cœur : rien ne put adoucir ses regrets. Il vécut huit années encore pour le pleurer, et, le 29 janvier 1763, il expira dans les sentimens d'une foi sincère.

Son poème de *la Religion*, quelque défectueux qu'il soit, renferme de nombreux passages qui décèlent le véritable poète; la monotonie de l'ouvrage peut être imputée en partie à la sévérité et à la sécheresse du sujet. Quelques odes recommandent encore à l'estime de la postérité la mémoire de Louis Racine.

Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux,
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les yeux vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie : « Est-ce moi? me dit-elle;
» Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
» C'est celui dont la main posa mes fondemens.
» Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne :
» Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne :
» Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
» Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.
» Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
» C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
» Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
» Répandu sur ma plaine, y porte ses trésors.
» A de moindres objets tu peux le reconnoître :
» Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
» Mon suc dans la racine à peine répandu,
» Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu :
» La feuille le demande et la branche fidèle.
» Prodigue de son bien, le partage avec elle.
» De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
» Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
» Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
» Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
» Elles pourront servir à prolonger tes jours.
» Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
» Toute plante en naissant déjà renferme en elle
» D'enfans qui la suivront une race immortelle :
» Chacun de ces enfans dans ma fécondité
» Trouve un gage nouveau de sa postérité. »

Ainsi parle la terre, et, charmé de l'entendre,
Quand je vois par ses nœuds que je ne puis comprendre
Tant d'êtres différens l'un à l'autre enchaînés,
Vers une même fin constamment entraînés,
A l'ordre général conspirer tous ensemble,
Je reconnais partout la main qui les rassemble;
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité,
Non moins que la sagesse et la simplicité.

Mais pour toi que jamais ces miracles n'étonnent,
Stupide spectateur des biens qui t'environnent;
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard,
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec maçonne l'hirondelle!
Comment, pour élever ce hardi bâtiment,
A-t-elle en le broyant arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux si remplis de prudence
Ont-ils de leurs enfans su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne;
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive : tout part; le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés?

A nos yeux attentifs que le spectacle change :
Retournons sur la terre, où, jusque dans la fange,
L'insecte nous appelle, et, certain de son prix,
Ose nous demander raison de nos mépris.
De secrètes beautés quel amas innombrable!
Plus l'auteur s'est caché, plus il est admirable.
Quoiqu'un fier éléphant, malgré l'énorme tour
Qui de son vaste dos me cache le contour,
S'avance sans ployer sous ce poids qu'il méprise,
Je ne t'admire pas avec moins de surprise,
Toi qui vis dans la boue, et traînes ta prison,
Toi que souvent ma haine écrase avec raison,
Toi-même, insecte impur, quand tu me développes
Les étonnans ressorts de tes longs télescopes,
Oui, toi, lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens,
Qu'élèvent par degrés leurs mobiles soutiens.
C'est dans un faible objet, imperceptible ouvrage,
Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.
Dans un champ de blés mûrs, tout un peuple prudent
Rassemble pour l'état un trésor abondant.
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine,
De faibles voyageurs arrivent sans haleine
A leurs greniers publics, immenses souterrains,

Où par eux en monceaux sont élevés ces grains,
Dont le père commun de tous tant que nous sommes,
Nourrit également les fourmis et les hommes.
Et tous nourris par lui, nous passons sans retour,
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour!
De l'empire de l'air cet habitant volage,
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage,
Et leur ravit un suc qui n'était pas pour lui,
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure.
Mais les temps sont changés, sa mort fut un sommeil:
On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.
O ver, à qui je dois mes nobles vêtemens,
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans!
N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie?
Ton ouvrage achevé, ta carrière est finie.
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux,
Qui ne verront jamais leur père malheureux.
Je te plains, et j'ai dû parler de tes merveilles;
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles.

Le roi pour qui sont faits tant de biens précieux,
L'homme élève un front noble, et regarde les cieux.
Ce front, vaste théâtre où l'âme se déploie,
Est tantôt éclairé des rayons de la joie,
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.
L'amitié tendre et vive y fait briller ses feux,
Qu'en vain veut imiter dans son zèle perfide
La trahison, qui suit l'envie au teint livide;
Un mot y fait rougir la timide pudeur;
Le mépris y réside, ainsi que la candeur,
Le modeste respect, l'imprudente colère,
La crainte, et la pâleur, sa compagne ordinaire,
Qui dans tous les périls funestes à mes jours,
Plus prompte que ma voix, appelle du secours.
A me servir aussi cette voix empressée,
Loin de moi, quand je veux, va porter ma pensée;
Messagère de l'âme, interprète du cœur,
De la société je lui dois la douceur.
Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble!
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble;
Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau
Frappe un nerf qui l'élève, et le porte au cerveau.
D'innombrables filets, ciel, quel tissu fragile!
Cependant ma mémoire en a fait son asile,
Et tient dans un dépôt fidèle et précieux
Tout ce que m'ont appris mes oreilles, mes yeux;
Elle y peut à toute heure et remettre et reprendre,
M'y garder mes trésors, exacte à me les rendre.
Là ces esprits subtils toujours prêts à partir
Attendent le signal qui les doit avertir;
Mon âme les envoie; et, ministres dociles,
Je les sens répandus dans mes membres agiles:
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.
Invisibles sujets, quel chemin prenez-vous?
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.
D'un mouvement égal il agite mon cœur;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur;
Il vient me réchauffer par sa rapide course;
Plus tranquille et plus froid il remonte à sa source;
Et toujours s'épuisant, se ranime toujours.
Les portes des canaux destinés à son cours
Ouvrent à son entrée une libre carrière,
Prêtes, s'il reculait, d'opposer leur barrière.
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment:
Changement que doit suivre un nouveau changement;
Il s'épaissit en chair; dans mes chairs, qu'il arrose,
En ma propre substance il se métamorphose.
Est-ce moi qui préside au maintien de ces lois;
Et pour les établir ai-je donné ma voix?
Je les connais à peine. Une attentive adresse
Tous les jours m'en découvre et l'ordre et la sagesse:
De cet ordre secret reconnaissons l'auteur.
Fut-il jamais des lois sans un législateur?
Stupide Impiété, quand pourras-tu comprendre
Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre?
Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits,
Est-il aveugle et sourd? Que d'ouvrages parfaits,
Que de riches présens t'annoncent sa puissance!

Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance?
Est-ce un côteau riant? Est-ce un riche vallon?
Hâtons-nous d'admirer: le cruel aquilon
Va rassembler sur nous son terrible cortége,
Et la foudre et la pluie, et la grêle et la neige.
L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés.
Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?
Des antres, des volcans et des mers inutiles,
Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,
Des ronces, des rochers, des sables, des déserts.
Ici de ses poisons elle infecte les airs;
Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.
De ce Dieu si puissant voilà donc le chef-d'œuvre!

Et tu crois, ô mortel, qu'à ton moindre soupçon,
Aux pieds du tribunal qu'érige ta raison,
Ton maître obéissant doit venir te répondre?
Accusateur aveugle, un mot va te confondre.
Tu n'aperçois encor que le coin du tableau:
Le reste t'est caché sous un épais rideau;
Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage!
A ton profit, ingrat, je vois une main sage

Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.
Notre art, des poisons même emprunte du secours.
Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux, souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,
Tantôt, féconde pluie, arrose nos campagnes;
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes.
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan, apportés goutte à goutte,
Réunissent leur force et s'ouvrent une route.
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,
Dans leurs veines errans, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir,
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir.
Impétueux enfant de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix,
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes:
Ils les rendent aux mers; le soleil les reprend:
Sur les monts, dans les champs l'aquilon nous les rend.
Telle est de l'univers la constante harmonie.
De son empire heureux la discorde est bannie:
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers,
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!

Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre, et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps: qui dira sa naissance?
Par lui l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

Quelle main, quel pinceau dans mon âme a tracé
D'un objet infini l'image incomparable?
Ce n'est point à mes sens que j'en suis redevable.
Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés,
Impuissans, malheureux, à la mort destinés.
Moi-même je me place en ce rang déplorable,
Et ne puis me cacher mon malheur véritable;
Mais d'un Être infini je me suis souvenu
Dès le premier instant que je me suis connu.
D'un maître souverain redoutant la puissance,
J'ai, malgré ma fierté, senti ma dépendance.
Qu'il est dur d'obéir et de s'humilier!
Notre orgueil cependant est contraint de plier:
Devant l'Être éternel tous les peuples s'abaissent;
Toutes les nations en tremblant le confessent.
Quelle force invisible a soumis l'univers?
L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers?

Oui, je trouve partout des respects unanimes,
Des temples, des autels, des prêtres, des victimes:
Le ciel reçut toujours nos vœux et notre encens.
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,
De la Divinité défigurer l'image.
A des dieux mugissans l'Égypte rend hommage;
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.
L'esprit humain s'égare; et, follement crédules,
Les peuples se sont fait des maîtres ridicules.
Ces maîtres, toutefois, par l'erreur encensés,
Jamais impunément ne furent offensés:
On détesta Mézence ainsi que Salmonée,
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.
Un impie en tout temps fut un monstre odieux;
Et quand, pour me guérir de la crainte des dieux,
Épicure en secret médite son système,
Aux pieds de Jupiter je l'aperçois lui-même.
Surpris de son aveu, je l'entends en effet
Reconnaître un pouvoir dont l'homme est le jouet,
Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.

Peuples, rois, vous mourez, et vous, villes, aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici.
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte!
Et que vois-je partout! La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés,
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage!
A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage.
Aux pieds de son idole un barbare à genoux
D'un être destructeur vient fléchir le courroux.
Être altéré de sang, je vais te satisfaire;
Que cette autre victime apaise ta colère;
J'arrose ton autel du sang de cet agneau.
N'en es-tu pas content? Te faut-il un taureau?
Faut-il une hécatombe à ta haine implacable?
Pour mieux me remplacer, te faut-il mon semblable?
Faut-il mon fils, je viens l'égorger devant toi.
De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées
Par un vaste océan des nôtres séparées,
Renferment, dira-t-on, de tranquilles mortels,
Qui jamais à des dieux n'ont élevé d'autels.
Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles,
Croirai-je des témoins tant de fois infidèles?
Supposons cependant tous leurs rapports certains :
Comment opposerais-je au reste des humains
Un stupide sauvage errant à l'aventure,
A peine de nos traits conservant la figure,
Un misérable peuple égaré dans les bois,
Sans maîtres, sans états, sans villes et sans lois?
Qu'à bon droit, libertins, vous êtes méprisables,
Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables!

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,
Montrent quelques rayons d'une image divine,
Restes défigurés d'une illustre origine.
Il est une justice et des devoirs pour eux :
Du sang qui les unit ils connaissent les nœuds;
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère;
Il chérit son enfant, il respecte son père.
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.

Mais ces droits, que sont-ils? D'imaginaires lois,
Quand d'un être vengeur j'ai secoué la crainte,
Ne peuvent sur mon âme établir leur contrainte.
C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à moi.
La vertu n'est qu'un nom, mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie, et lui-même est l'esclave
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave;
Dans ces honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher
Un éternel témoin les lui vient reprocher;
Son juge est dans son cœur : tribunal où réside
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?
La peine suit de près et nous sommes vengés.
De ses remords secrets triste et lente victime,
Jamais un criminel ne s'absout de son crime.
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux
Vers le ciel sans pâlir n'ose lever les yeux.
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.
Le cruel repentir est le premier bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Des chagrins dévorans attachés sur Tibère
La cour de ses flatteurs veut en vain le distraire;
Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?
Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?
Cependant il se plaint, il gémit, et ses vices
Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.
Toujours ivre de sang, et toujours altéré,
Enfin par ses forfaits au désespoir livré,
Lui-même étale aux yeux du sénat qu'il outrage
De son cœur déchiré la déplorable image.
Il périt chaque jour consumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les lois sont éternelles.
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles :
Les dieux que révéra notre stupidité
N'obscurciront jamais sa constante beauté;
Et les Romains, enfans d'une impure déesse,
En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue et Solon.
Avant même que Rome eût gravé douze Tables,
Métius et Tarquin n'étaient pas moins coupables.
Je veux perdre un rival. Qui me retient le bras?
Je le veux, je le puis, et je n'achève pas.
Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage
Que la sévérité de tout l'aréopage.
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs;
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,
Tout austère qu'elle est, nous admirons ses charmes.
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,
Le vice, son rival, la respecte de loin.
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.

Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parais : que le méchant te regarde, et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'accompagne, et la gloire te suit;
Et, perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.
Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords nous rendre misérables?
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.
Non, tu seras toujours, par ta seule présence,
Ou notre désespoir, ou notre récompense.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnaître à ses traits?

Tu nous parles sans cesse ; et les hommes distraits
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.
Tu fais briller partout tes dons et tes merveilles ;
Mais sur la terre, hélas ! admirant tes bienfaits,
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais :
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne,
Et d'objets en objets notre âme se promène,
Tandis que de toi seul nous restons séparés !
Quel crime, quelle erreur nous a donc égarés ?
Nos malheurs, ô mon Dieu, seraient-ils sans ressource ?
Sondons leur profondeur, remontons à leur source.
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux :
Quand je l'aurai connu, je te connaîtrai mieux.

CHANT SECOND.

—

De tes lois dès l'enfance heureusement instruit,
Et par la foi, Seigneur, à la raison conduit,
Permets que dans mes vers, sous une feinte image,
J'ose pour un moment imiter le langage
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,
S'avance, et pas à pas cherche la vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes,
Et qu'aux cris maternels répondant par mes larmes,
J'entrai dans l'univers, escorté de douleurs,
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère
Qui me vendit son lait et son cœur mercenaire ;
Réchauffé dans son sein, dans ses bras caressé,
Et long-temps insensible à son zèle empressé,
De mon retour enfin un souris fut le gage.
De ma faible raison je fis l'apprentissage.
Frappé du son des mots, attentif aux objets,
Je répétai les noms, je distinguai les traits ;
Je connus, je nommai, je caressai mon père ;
J'écoutai tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur :
Des siècles reculés l'un me contait l'histoire ;
L'autre, plus important, gravait dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms.
Le temps forma mon goût : pour fruit de ces leçons,
D'Eschine j'admirai l'éloquente colère ;
Je sentis la douceur des mensonges d'Homère ;
De la triste Didon partageant les malheurs,
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.
Je méprisai l'enfance et ses jeux insipides.
Mais ces amusemens étaient-ils plus solides ?
D'arides vérités quelquefois trop épris,
J'espérais de Newton pénétrer les écrits.
Tantôt je poursuivais un stérile problème ;
De Descartes tantôt renversant le système,
D'autres mondes en l'air s'élevaient à mes frais.
Armide était moins prompte à bâtir un palais ;
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,
Tous les vieux tourbillons s'exhalaient en fumée.
Par mon anatomie un rayon divisé
En sept rayons égaux était subtilisé ;
Et voulant remonter à la couleur première,
J'osais à mon calcul soumettre la lumière.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !
Cherchant à tout savoir, et m'ignorant toujours,
Je n'avais point encore réfléchi sur moi-même.
Me reprochant enfin ma négligence extrême,
Je voulus me connaître : un espoir orgueilleux
Inspirait à mon cœur ce projet périlleux.
Que de fois, ô fatale et triste connaissance,
Tu m'as fait regretter ma première ignorance !

Je me figure, hélas ! le terrible réveil
D'un homme qui, sortant des bras d'un long sommeil,
Se trouve transporté dans une île inconnue,
Qui n'offre que déserts et rochers à sa vue :
Tremblant il se soulève, et d'un œil égaré
Parcourt tous les objets dont il est entouré.
Il retombe aussitôt ; il se relève encore,
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,
Et rompant un sommeil peut-être officieux,
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,
Égaré dans un coin de cet espace immense ;
Ver impur de la terre, et roi de l'univers ;
Riche, et vide de biens ; libre, et chargé de fers.
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche, et déjà je le vois.
Tantôt le monde entier, dans un profond silence,
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
O nature ! pourquoi viens-tu troubler ma paix ?
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre.
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.

Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts :
Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :
Je désire, j'obtiens et je désire encore.
Grand Dieu, donne-moi donc des biens dignes de toi,
Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.
Que d'orgueil ! C'est ainsi qu'à moi-même contraire.

Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.
Je me hais cependant sitôt que je me voi;
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi,
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise
Quelque abstrait raisonneur, qui ne se plaint de rien,
Dans son flegme anglican répondra : « *Tout est bien.*
« Le grand ordonnateur dont le dessein si sage
» De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,
» Nous place à notre rang pour orner son tableau. »
Eh! quel triste ornement d'un spectacle si beau!
En me parlant ainsi, tu prouves bien toi-même
La grandeur du désordre et ta misère extrême.
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé,
Dans tes raisonnemens, que tout est dérangé!
Quoi! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire?)
D'un maître bienfaisant relèveraient la gloire?
Pour d'autres biens sans doute il nous a réservés :
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.
Oui, je l'ose espérer. Juste arbitre du monde,
De la solide paix source pure et féconde,
Être partout présent, quoique toujours caché,
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché?
Tendre père, témoin de nos longues alarmes,
Pourras-tu voir toujours tes enfans dans les larmes?
Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser :
Ta bonté quelque jour saura mieux nous placer.
Mais comment retrouver la gloire qui m'est due?
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue?
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher?
Ils m'échappent : la mort me les vient arracher;
Et, frappés avant moi, le tombeau les dévore.
J'irai bientôt les joindre : où vont-ils? Je l'ignore.

Est-il vrai? N'est-ce point une agréable erreur
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur?
O Mort! est-il donc vrai que nos âmes heureuses
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses,
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour
Tes victimes ne font que changer de séjour?
Quoi! même après l'instant où tes ailes funèbres
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,
Je vivrais! Doux espoir! que j'aime à m'y livrer!

« De quelle ambition tu te vas enivrer!
» Dit l'impie. Est-ce à toi, vaine et faible étincelle,
» Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle?
» Le hasard nous forma; le hasard nous détruit;
» Et nous disparaissons comme l'ombre qui fuit.
» Malheureux, attendez la fin de vos souffrances;
» Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :
» La mort vient tout finir, et tout meurt avec nous.
» Pourquoi, lâches humains, pourquoi la craignez-vous?
» Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible?
» Une froide poussière, une cendre insensible.
» Là nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.
» Un repos éternel est-il donc un malheur?
» Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme
» Où la vertu périt, aussi bien que le crime;
» Et, suivant du plaisir l'aimable mouvement,
» Laissons-nous au tombeau conduire mollement. »

A ces mots insensés le maître de Lucrèce,
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,
Joint la subtilité de ses faux argumens;
Lucrèce de ses vers prête les ornemens.
De la noble harmonie indigne et triste usage!
Épicure avec lui m'adresse ce langage :

« Cet esprit, ô mortels, qui vous rend si jaloux,
» N'est qu'un feu qui s'allume et s'éteint avec nous,
» Quand, par d'affreux sillons, l'implacable vieillesse,
» A sur un front hideux imprimé la tristesse;
» Que dans un corps courbé sous un amas de jours
» Le sang comme à regret semble achever son cours;
» Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage
» Il n'entre des objets qu'une infidèle image;
» Qu'en débris chaque jour le corps tombe et périt :
» En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
» L'âme mourante alors, flambeau sans nourriture,
» Jette par intervalle une lueur obscure.
» Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau
» Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau!
» La mort du coup fatal frappe enfin l'édifice :
» Dans un dernier soupir achevant son supplice,
» Lorsque, vide de sang, le cœur reste glacé,
» Son âme s'évapore, et tout l'homme est passé. »

Sur la foi de tes chants, ô dangereux poète,
D'un maître trop fameux trop fidèle interprète,
De mon heureux espoir désormais détrompé,
Je dois donc, du plaisir à toute heure occupé,
Consacrer les momens de ma course rapide
A la divinité que tu choisis pour guide :
Et la mère des jeux, des ris et des amours,
Doit ainsi qu'à tes vers présider à mes jours.
Si l'homme cependant, au bout de sa carrière,
N'a plus que le néant pour attente dernière,
Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs
Du destin qui m'attend faibles consolateurs?
Tu veux me rassurer, et tu me désespères.

Vivrai-je dans la joie, au milieu des misères,
Quand même je n'ai pas où reposer un cœur,
Las de tout parcourir en cherchant son bonheur?
Rois, sujets, tout se plaint; et nos fleurs les plus belles
Renferment dans leur sein des épines cruelles;
L'amertume secrète empoisonne toujours
L'onde qui nous paraît si claire dans son cours:
C'est le sincère aveu que me fait Épicure.
L'orateur du plaisir m'en apprend la nature.
J'abandonne ce maître. O raison, viens à moi:
Je veux seul méditer et m'instruire avec toi!

Je pense. La pensée, éclatante lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux:
De la chair et du sang, le corps, vil assemblage;
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image.
Ces deux êtres, liés par des nœuds si secrets,
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs peines.
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes;
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Dans un vaisseau brisé, sans voile, sans cordage,
Triste jouet des vents, victime de leur rage,
Le pilote effrayé, moins maître que les flots,
Veut faire entendre en vain sa voix aux matelots,
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage.
Il périt; mais le nôtre est exempt de naufrage.
Comment périrait-il? Le coup fatal au corps
Divise ses liens, dérange ses ressorts:
Un être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise.
Que dis-je? Tous ces corps dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis?
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre?
Tout en sort, rien n'y rentre; et la nature avare
Dans tous ces changemens ne perd jamais son bien.
Ton art ni tes fourneaux n'anéantiront rien,
Toi qui, riche en fumée, ô sublime alchimiste,
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste!
Tu peux filtrer, dissoudre, évaporer ce sel;
Mais celui qui l'a fait veut qu'il soit immortel.
Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire?
Si du sel, ou du sable, un grain ne peut périr,
L'être qui pense en moi craindra-t-il de mourir?
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vivre?
L'instant où de ses fers une âme se délivre.
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu.

Peut-on lui disputer sa naissance divine?
N'est-ce pas cet esprit plein de son origine,
Qui, malgré son fardeau, s'élève, prend l'essor,
A son premier séjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richesses immenses?
Platon, combien de fois jusqu'au ciel tu t'élances!
Descartes, qui souvent m'y ravis avec toi;
Pascal, que sur la terre à peine j'aperçoi;
Vous qui nous remplissez de vos douces manies,
Poètes enchanteurs, adorables génies;
Virgile, qui d'Homère appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, et toi que je n'ose nommer,
Vos esprits n'étaient-ils qu'étincelles légères,
Que rapides clartés et vapeurs passagères?

Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort,
O vous, dont les grands noms sont exempts de la mort!
Eh! pourquoi, dévoré par cette folle envie,
Vais-je étendre mes vœux au delà de ma vie?
Par de brillans travaux je cherche à dissiper
Cette nuit dont le temps me doit envelopper.
Des siècles à venir je m'occupe sans cesse.
Ce qu'ils diront de moi m'agite et m'intéresse.
Je veux m'éterniser; et dans ma vanité
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt mon âme est mécontente.
Grand Dieu, c'est donc à toi de remplir mon attente!
Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant,
Fallait-il pour si peu m'appeler du néant?
Et si j'attends en vain une gloire immortelle,
Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?
Que dis-je? Libre en tout, je fais ce que je veux;
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux?
Pour le vouloir, je sens que je ne suis plus libre;
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équilibre.
Et qu'aspirant toujours à la félicité,
Dans mon ambition je suis nécessité.
Quoi! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon maître?
Puisqu'il veut être heureux, il est donc fait pour l'être.
Sur la terre, il est vrai, je vois dans le malheur
La vertu gémissant, et le vice en honneur;
Mais j'élève mes yeux vers ce maître suprême,
Et je le reconnais dans ce désordre même;
S'il le permet, il doit le réparer un jour.
Il veut que l'homme espère un plus heureux séjour.
Oui, pour un autre temps l'Être juste et sévère
Ainsi que sa bonté réserve sa colère.

Pères des fictions, les poètes menteurs

De ces dogmes, dit-on, furent les inventeurs;
Et sitôt que la Grèce, ivre de son Homère,
Eut de l'empire sombre admiré la chimère,
Le peuple qu'effrayaient Tisiphone et ses sœurs
D'un charmant Élysée espéra les douceurs.

Pluton fut leur ouvrage, et leurs mains, je l'avoue,
Etendirent jadis Ixion sur sa roue.
L'onde affreuse du Styx qui coulait sous leurs lois
Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois.
Ils livrèrent Tantale à des ondes perfides,
Qui s'échappaient sans cesse à ses lèvres arides.
Par l'urne de Minos, et ses arrêts cruels,
Ils jetèrent l'effroi dans l'âme des mortels.
Ils leur firent entendre une ombre malheureuse,
Qui, poussant vers le ciel une voix douloureuse,
S'écriait: « Par les maux que je souffre en ces lieux,
» Apprenez, ô mortels, à respecter les dieux! »
Hardis fabricateurs de mensonges utiles,
Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles,
Sans la secrète voix, plus forte que la leur,
Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur,
Qu'un juge nous attend, dont la main équitable
Tient de nos actions le compte redoutable?
Il ne laissera point l'innocent en oubli.
Espérons et souffrons; tout sera rétabli.

L'attente d'un vengeur qui console Socrate
Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate;
Proscrit par l'injustice, il expire content;
Et je l'admirerais jusqu'au dernier instant,
S'il ne me nommait pas, ô demande frivole!
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole.
Que notre esprit est faible et s'égare aisément!

Mais que dis-je? Le mien s'égare en ce moment:
De l'immortalité tes promesses pompeuses
A moi-même, ô raison, me deviennent douteuses!
Quoi! cette âme sujette à tant d'obscurité
Peut-elle être un rayon de la Divinité?
Dieu brillant de lumière, est-ce là ton image?
O parfait ouvrier, l'homme est-il ton ouvrage?
Dans un corps, il est vrai, je suis emprisonné;
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné?
Cruellement puni sans me trouver coupable,
Et toujours à moi-même énigme inconcevable,
Qu'ai-je fait? Par pitié, raison, sois mon soutien:
Réponds-moi. Mais, hélas! tu ne me dis plus rien.
A mon secours en vain j'appelle tous les hommes.
Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes,
Et tous sont occupés, sans songer à mes maux,
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette;
Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un, jaloux de ses vers, vain fruit d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots.
L'autre, assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.
Cent fois j'ai souhaité, j'en fais l'aveu honteux,
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux;
Et, risquant sans remords mon âme infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
Quelques uns, m'a-t-on dit, cherchant la vérité,
Dans un savant loisir ont long-temps médité;
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grèce:
Dans l'école d'Athène habita la sagesse.
Puisse, pour m'exposer ce merveilleux tableau,
Raphaël prendre encor son sublime pinceau!

Que de héros fameux! quels graves personnages!
Que vois-je? La discorde au milieu de ces sages;
Et de maîtres entre eux sans cesse divisés
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés.
Nos folles vanités font pleurer Héraclite;
Ces mêmes vanités font rire Démocrite.
Quel remède à nos maux que des ris ou des pleurs!
Qu'ils en cherchent la cause, et guérissent nos cœurs!
Habitant des tombeaux, que t'apprend leur silence?
« Les atomes erraient dans un espace immense;
» Déclinant de leur route, ils se sont approchés;
» Durs, inégaux, sans peine ils se sont accrochés:
» Le hasard a rendu la nature parfaite:
» L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite;
» Les bras au haut du corps se trouvèrent liés;
» La terre heureusement se durcit sous nos pieds.
» L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage;
» L'être libre et pensant en fut aussi l'ouvrage. »
Par honneur, Hippocrate, ou par pitié du moins,
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins.
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramène.
L'air seul a tout produit, nous dit Anaximène.
Et l'éternel Pleureur assure que le feu
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.
Pyrrhon, qui n'a trouvé rien de sûr que son doute,
De peur de s'égarer, ne prend aucune route:
Insensible à la vie, insensible à la mort,
Il ne sait quand il veille, il ne sait quand il dort;
Et de son indolence, au milieu d'un orage,
Un stupide animal est en effet l'image.
Orné de sa besace, et fier de son manteau,
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.
Oui, sa lanterne en main Diogène m'irrite:
Il cherche un homme; et lui n'est qu'un fou que j'évite.

C'est assez contempler ces astres si parfaits,
Anaxagore: enfin dis-nous qui les a faits.

Mais quelle douce voix enchante mon oreille?
Tandis qu'en ces jardins Épicure sommeille,
Que de voluptueux répètent ses leçons,
Mollement étendus sur de tendres gazons!
Malheureux, jouissez promptement de la vie :
Hâtez-vous, le temps fuit; et la Parque ennemie
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.
Votre austère rival, pâle, mélancolique,
Fait de ses grands discours résonner le Portique;
Je tremble en l'écoutant; sa vertu me fait peur;
Je ne puis comme lui rire dans la douleur;
J'ose la croire un mal; et le crois sans attendre
Que la goutte en fureur me contraigne à l'apprendre.
L'Académie enfin, par la voix de Platon,
Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon;
Mais de Platon lui-même et qu'attendre et que croire,
Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire?
Incertain comme lui, n'osant rien hasarder,
Il réfute, il propose, et laisse à décider.
Par quelques vérités à peine il me console :
Il s'arrête, il hésite, il doute et me désole.
Son disciple jaloux, prompt à l'abandonner,
Se retire au Lycée, et m'y veut entraîner.
Mais à l'homme inquiet le maître d'Alexandre
Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.
Que me fait sa morale et tout son vain savoir,
S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir?
Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie,
Le mystique Vieillard m'appelle en Italie :
La mort, si je l'en crois, ne doit point m'affliger :
On ne périt jamais, on ne fait que changer;
Et l'homme et l'animal, par un accord étrange,
De leurs âmes entre eux font un bizarre échange;
De prisons en prisons renfermés tour à tour,
Nous mourons seulement pour retourner au jour.
Triste immortalité! frivole récompense
D'une abstinence austère, et de tant de silence!

Philosophes : que dis-je? antiques discoureurs,
C'est prêter trop long-temps l'oreille à vos erreurs.
Ainsi donc, étourdi de pompeuses paroles,
Plus troublé que jamais, je sors de vos écoles.
Vous promettez beaucoup : de vos grands noms frappé,
J'attendais tout de vous, et vous m'avez trompé.
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre :
Ennemi du mensonge, il m'apprend à le craindre;
Il tremble à chaque pas, et vers la vérité
Je sens qu'il me conduit par sa timidité;
D'un heureux avenir je lui dois l'espérance;
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance;
Mais il m'aime ce Dieu, dans un désordre affreux
Doit-il laisser languir un sujet malheureux?
Pourquoi de tant d'honneur et de tant de misère
Réunit-il en moi l'assemblage adultère?
Prodigue de ses biens, un père plein d'amour
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.
L'être toujours heureux rend heureux ses ouvrages.
Il s'aime, son amour s'étend sur ses images.
Il nous punit : de quoi? Nous l'a-t-il révélé?
La terre est un exil : pourquoi suis-je exilé?
Qui suis-je? Mais, hélas! plus je veux me connaître,
Plus la peine et le trouble en moi semblent renaître,
Qui suis-je? Qui pourra me le développer?
Voilà, Platon, voilà le nœud qu'il faut couper.
Platon ne parle plus, ou je l'entends lui-même
Avouer le besoin d'un oracle suprême.
Platon ne parle plus, quel sera mon secours?
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.
Dans ce nuage épais quel flambeau peut me luire?
Dans ce dédale obscur quel fil peut me conduire?
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur?
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur.
Vivre sans se connaître est un trop dur supplice.
Que, par pitié pour moi, la mort m'anéantisse.
O ciel, c'est ta rigueur que j'implore à genoux!
Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.
Montagnes, couvrez-moi! Terre, ouvre tes abîmes!
Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes,
Et périsse à jamais le jour infortuné
Où l'on dit à mon père : « Un enfant vous est né? »

De mon état cruel quand je me désespère,
Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire,
J'apprends qu'un peuple entier garde encor aujourd'hui
Un livre qu'autrefois le ciel dicta pour lui.
Ah! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre?
Où faut-il s'adresser? à quel peuple, à quel livre?
Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi,
Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.
Ensevelis, hélas! dans un repos stupide,
Ou plongés presque tous dans de frivoles soins,
Leur plus grand intérêt les occupe le moins!
Montaigne m'entretient de sa douce indolence :
Sait-il de quel côté doit pencher la balance?
Ce n'est pas vers le but que Bayle veut marcher :
C'est l'obstacle qu'il aime, il ne veut que chercher :
Pour toi, coupable auteur d'un ténébreux système,
Qui de tout réuni formes l'Être suprême,
Et qui, m'éblouissant par tes pompeux discours,
Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours;
Caché dans ton nuage, impénétrable asile
A l'abri de mes coups tu peux rester tranquille.
Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité,

Tes hardis sectateurs mettent leur vanité,
Et, jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre,
Se disputent entre eux la gloire de t'entendre.
Le déiste du moins me parle sans détours :
Content de sa raison qu'il me vante toujours,
Elle seule l'éclaire ; il marche à sa lumière.

Ouvre les yeux, ingrat ; connais-la tout entière.
Cette même raison m'éclaire comme toi :
Tu la verras bientôt me conduire à la foi.
Au jour dont j'ai besoin elle-même m'appelle,
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle.
D'une religion je lui dois le désir.
C'est avec elle encor que je vais la choisir.

CHANT TROISIÈME.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre
Domina si long-temps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion.
Avec plus de douceur, et non moins d'étendue,
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Ces peuples que l'erreur rendit ses ennemis,
Contre elle révoltés, à son Dieu sont soumis.
Tout le Nord est Chrétien, tout l'Orient encore
Est semé de mortels que ce grand titre honore.
Je vois, le fer en main, le superbe Ottoman
Opposer à ce nom celui de Musulman.
Il me semble d'abord que l'un et l'autre en guerre,
Mahomet et le Christ, se disputent la terre.
Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif
Sous ses bizarres lois tient l'Orient captif;
En vain, près du tombeau dont Médine est si fière,
Turc, Arabe, Persan, tout baise la poussière.
Le livre, dont l'aspect fait trembler le turban,
Et qui rend le muphti respectable au sultan,
Que dicta, nous dit-on, la colombe au prophète,
M'apprend qu'il n'est du ciel qu'un second interprète;
Que le Christ avant lui, premier ambassadeur,
Vint de l'homme tombé relever la grandeur.
Oui, le rival du Dieu que les Chrétiens m'annoncent
Rend hommage lui-même à ce nom qu'ils prononcent.
O Chrétien, je t'admire, et je reviens à toi :
L'un et l'autre hémisphère est rempli de ta loi.
Des oracles du ciel es-tu dépositaire ?
De ta religion quel est le caractère ?

Si tu veux, répond-il, chercher sa vérité,
Remonte seulement à son antiquité.
L'histoire t'apprendrait sa naissance et son âge,
Si de l'homme en effet sa gloire était l'ouvrage;
Mais avec l'univers son âge prend son cours :
Elle naquit le jour que naquirent les jours.
A peine du néant l'homme venait d'éclore,
Déjà coulait pour lui le pur sang que j'adore,
Et mes premiers écrits, annales des humains,
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains.
Quand le ciel eut permis qu'à la race mortelle
Un livre conservât sa parole éternelle,
Aux neveux d'Israël (Dieu les aimait alors)
Moïse confia le plus grand des trésors.
Son histoire est la leur. Elle ne leur présente
Que traits dont la mémoire était alors récente;
Et leur historien ne leur déguise pas
Qu'ils sont murmurateurs, séditieux, ingrats.
Son livre cependant fut le précieux gage
Qu'un père à ses enfans laissait pour héritage.
Dans ce livre par eux de tout temps révéré
Le nombre des mots même est un nombre sacré.
Ils ont peur qu'une main téméraire et profane
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne :
La loi qui de leur long et cruel châtiment
Montre à leurs ennemis le juste fondement,
Et nous apprend à nous par quels profonds mystères,
Ces insensés (hélas ! ils ont été nos pères),
Ces Gentils, qui n'étaient que les enfans d'Adam,
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.
Du Dieu qui les poursuit annonçant la justice,
Ils vont porter partout l'arrêt de leur supplice.
Sans villes et sans rois, sans temples, sans autels,
Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.
Là tu suivras ce peuple, et liras tour à tour
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un jour.

Je m'arrête, et, surpris d'un si nouveau spectacle,
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.
Nés d'un sang qui jamais dans un sang étranger,
Après un cours si long, n'a pu se mélanger;
Nés du sang de Jacob, le père de leurs pères,
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous frères.
Même religion, même législateur :
Ils respectent toujours le nom du même auteur;
Et tant de malheureux répandus dans le monde
Ne font qu'une famille éparse et vagabonde.
Mèdes, Assyriens, vous êtes disparus;
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus;
Et toi, fier Sarrasin, qu'as-tu fait de ta gloire ?
Il ne reste de toi que ton nom dans l'histoire.
Ces destructeurs d'états sont détruits par le temps
Et la terre cent fois a changé d'habitans.

Tandis qu'un peuple seul, que tout peuple déteste,
S'obstine à nous montrer son déplorable reste.

« Que nous font, disent-ils, vos opprobres cruels,
» Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels?
» Non, non : le Dieu vivant, stable dans sa parole,
» A juré; son serment ne sera point frivole.
» Il n'a point déchiré le contrat solennel
» Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.
» Sur ses heureux enfans une étoile doit luire ;
» Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.
» En vain par son oubli Dieu semble nous punir :
» Nous espérons toujours celui qui doit venir.
» Fidèles au milieu de nos longues misères,
» Nous attendons le roi qu'ont attendu nos pères.
» Le grand jour, il est vrai, qui leur fut annoncé,
» Devrait briller sur nous, et son terme est passé.
» Gardons-nous toutefois, trop hardis interprètes,
» De supputer les temps marqués par les prophètes.
» Maudit soit le mortel par qui sont calculés
» Des jours cent fois prédits, dès long-temps écoulés!
» Non que de ses sermens l'Eternel se repente;
» Mais, puisqu'il a voulu prolonger notre attente,
» L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter?
» Ce calcul insolent vous osez le tenter,
» Sacriléges Chrétiens, jaloux de nos richesses,
» Qui croyez posséder l'objet de nos promesses.
» Hélas! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,
» Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru!
» Qu'il vous ferait gémir sous le poids de ses armes,
» Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes! »

Ainsi parlent les Juifs. Terrible aveuglement!
D'un crime inconcevable étrange châtiment!
Leur roi promis du ciel, s'il n'en veut point descendre,
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre?
Ils attendront toujours : cet oracle est rendu :
Le voile tant prédit est sur eux étendu.
Des antiques auteurs de ce fameux volume
Dieu, qui seul sait les temps, a donc conduit la plume.
Sans doute il est sacré ce livre dont je voi
Tant de prédictions s'accomplir devant moi.
Respectant désormais sa vérité divine,
De la religion j'y cherche l'origine.

Je l'ouvre, et vois d'abord un ouvrier parfait
Dont, *au commencement*, la parole a tout fait.
Le premier des humains qui lui doit sa naissance,
Par son souffle inspiré, fait à sa ressemblance,
Et que doivent servir tous les êtres divers,
Comme dans son domaine entre dans l'univers.
Il ne put sans orgueil soutenir tant de gloire,
A l'ange séducteur il céda la victoire,
Et perdit tous ses droits à la félicité :
Droits qu'il aurait transmis à sa postérité,
Mais que révoqua tous la suprême justice.
L'immuable décret d'un éternel supplice
Réglait déjà le sort de l'ange ténébreux.
Coupable comme lui, toutefois plus heureux,
Quand tout pour nous punir s'armait dans la nature,
L'homme entendit parler d'une Grâce future;
Et dans le même arrêt dont il fut accablé,
Par un mot d'espérance il se vit consolé.
A cet instant commence, et se suit d'âge en âge,
De l'homme réparé l'auguste et grand ouvrage;
Et son réparateur alors comme aujourd'hui,
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,
Aux Platons, comme à moi, l'énigme inconcevable.
Le nuage s'écarte, et mes yeux sont ouverts.
Je vois le coup fatal qui change l'univers;
J'y vois entrer le crime et son désordre extrême.
Enfin je ne suis plus un mystère à moi-même :
Le nœud se développe; un rayon qui me luit
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage....
Ce doute seul, hélas! ramène le nuage,
Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.
Dieu, l'homme et l'univers, tout y rentre pour moi.
Quand je crois, la lumière aussitôt m'est rendue :
Dieu, l'homme et l'univers, tout revient à ma vue.
L'ouvrage fut parfait, il est défiguré.
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.

Le père criminel d'une race proscrite
Peupla d'infortunés une terre maudite.
Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,
Naissent les premiers arts, enfans de nos malheurs.
La branche en longs éclats cède au bras qui l'arrache;
Par le fer façonnée, elle alonge la hache;
L'homme avec son secours, non sans un long effort,
Ebranle, et fait tomber l'arbre dont elle sort;
Et tandis qu'au fuseau la laine obéissante
Suit une main légère, une main plus pesante
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit.
La lime mord l'acier, et l'oreille en frémit.
Le voyageur qu'arrête un obstacle liquide
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,
Il avance en tremblant : le fleuve est traversé.
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.

Un ruisseau par son cours, le vent par son haleine,
Peut à leurs faibles bras épargner tant de peine;
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,
Quand ils les connaîtront, le monde sera vieux.
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance?

Tandis que le besoin, l'industrie et le temps
Policent par degrés tous les arts différens,
Enfantés par l'orgueil, tous les crimes en foule
Inondent l'univers: le fer luit, le sang coule.
Le premier que les champs burent avec horreur,
Fut le sang qui d'un frère assouvit la fureur.
Ces malheureux, tombant d'abîmes en abîmes,
Fatiguèrent le ciel par tant de nouveaux crimes,
Qu'enfin, lent à punir, mais las d'être outragé,
Par un coup éclatant leur maître fut vengé.
De la terre aussitôt les eaux couvrent la face:
Ils sont ensevelis; c'était fait de leur race;
Mais un juste épargné va rendre en peu de temps
A ce monde désert de nouveaux habitans.
La terre toutefois, jusque-là vigoureuse,
Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.
Des animaux alors on chercha le secours:
Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jours.

Les poètes, dont l'art, par une audace étrange,
Sait du faux et du vrai faire un confus mélange,
De leurs récits menteurs prirent pour fondemens
Les fidèles récits de tant d'événemens:
Et, pour mieux amuser les oisives oreilles,
Cherchèrent dans ces faits leurs premières merveilles.
De là ces temps fameux qu'ils regrettent encor:
Doux empire de Rhée, âge pur, siècle d'or,
Où, sans qu'il fût besoin de lois ni de supplice,
L'amour de la vertu fit régner la justice:
Siècle d'or, sous ce nom puisqu'ils ont célébré
Ce siècle plus heureux où l'or fut ignoré!
Sobre dans ses désirs, l'homme, pour nourriture,
Se contentait des fruits offerts par la nature.
La mort tardive alors n'approchait qu'à pas lents.
Mais, las de dépouiller les chênes de leurs glands,
Il essaya le fer sur l'animal timide.
La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide;
L'innocente brebis tomba sous sa fureur;
Et ce sang au carnage accoutumant son cœur,
Le fer devint bientôt l'instrument de sa perte;
Et de crimes enfin la terre était couverte,
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment.
Tout nous rappelle encor ce grand événement:
Fable, histoire, physique, ont un même langage.
Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage;
Et même l'on dirait que, pour s'accréditer,
La Fable en sa naissance ait voulu l'imiter.
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course,
Et de la vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux, et voit de toutes parts
Reparaître les fruits, les hommes et les arts.
Tout renaît, nos malheurs et nos crimes ensemble.
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble.
La crainte fait chercher des asiles plus sûrs:
On creuse les fossés, on élève les murs.
Qu'une tour de mortels soit l'immortel ouvrage.
Dieu descend pour la voir, et confond leur langage.
Ne pouvant plus s'entendre, il se faut séparer.
Ils se rechercheront, mais pour se massacrer.
D'un importun voisin on jure la ruine.
On attaque, on renverse, on pille, on assassine.
Homme injuste et cruel, que, dans son repentir,
Le Dieu qui t'avait fait voulut anéantir.
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière,
Pourquoi brille ce fer dans ta main meurtrière?
Le ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?
Mais qui va de leur rage entretenir le cours?
Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?
Égaux et souverains, tous maîtres de la terre,
Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.
« Il est à moi ce champ, ce canton, c'est le mien.
» Ce ruisseau.... de mon bras il faut que tu l'obtiennes
» S'il coulait sous tes lois, qu'il coule sous les miennes.
On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.
De roi, de conquérant, le vainqueur prend le nom.
Dans son vaste domaine il met cette rivière:
Bientôt cette montagne en sera la frontière.
L'Alexandre s'avance, et n'est plus un brigand:
C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,
Que d'un nouvel empire alarme la naissance.
Provinces, nations, royaumes, tout commence.
La terre sur son sein ne voit que potentats,
Qui partagent sa boue en superbes états;
Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes
Pourpre, trônes, palais, sceptres et diadèmes.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,
Le droit du ciel sur eux tombe presque en oubli;
Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,
L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.
De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,
Ainsi que la lumière, il attend ses destins.
Aux feux inanimés qui roulent sur leurs têtes,
Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.
Des dons de leurs pareils bientôt reconnaissans,
Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.
Devant son Osiris l'Égypte est en prière:
Vainement un tombeau renferme sa poussière;

Grossièrement taillée, une pierre en tient lieu.
D'un tronc qui pourrissait le ciseau fait un dieu.
Du hurlant Anubis la ridicule image
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.
Je ne vois chez Ammon qu'horreur, que cruauté :
Le sacrificateur, bourreau par piété,
Du barbare Moloch assouvit la colère
Avec le sang du fils et les larmes du père.
Près de ce dieu cruel, un dieu voluptueux
Honoré par un culte impur, incestueux,
Chamos, qui de Moab engloutit les victimes,
De ses adorateurs n'exige que des crimes.
Que de gémissemens et de lugubres cris !
O filles de Sidon, vous pleurez Adonis :
Une dent sacrilége en a flétri les charmes,
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes.
Et toi, savante Grèce, à ces folles douleurs
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs :
La foule de ces dieux qu'en Égypte on adore
Ne pouvant te suffire, à de nouveaux encore
De l'immortalité tu feras le présent :
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant ;
Nymphes, faunes, sylvains, divinités fécondes,
Peupleront les forêts, les montagnes, les ondes;
Chaque arbre aura la sienne, et les Romains un jour
De ces maîtres vaincus esclaves à leur tour,
Prodigueront sans fin la majesté suprême.
Empereurs, favoris, Antinoüs lui-même,
Par arrêt du sénat entreront dans les cieux ;
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

Terre, quelle est ta gloire, et quel temps de lumière,
Quand la divinité se rend si familière !
Courons, l'argent en main, entourer ses autels :
Elle est prête à répondre au moindre des mortels.
Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure;
Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure :
A Dodone sans peine on peut l'entretenir,
Et d'un chêne prophète apprendre l'avenir.
Pourquoi le demander, s'il est inexplicable ?
Que sert de le savoir, s'il est inévitable ?
Des maux que nous craignons pourquoi nous assurer ?
L'incertitude au moins nous permet d'espérer.
N'importe : les destins que le ciel nous prépare,
A notre impatience il faut qu'il les déclare;
Et s'ils ne sont écrits dans le cœur d'un taureau,
Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.
O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athènes !
Quel culte extravagant ! que de fêtes obscènes !
Quels sont tous ces secrets dont on ne peut parler ?
O mystères suspects qu'on n'ose révéler !

Tandis que sagement on cache leur folie,
Chez d'ignorans hébreux, femme, enfant, tout publie :
« C'est de toute notre âme, et de tout notre cœur,
» Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur,
» L'Être unique, qui fit le ciel, la terre et l'homme.
» JE SUIS CELUI QUI SUIS, c'est ainsi qu'il se nomme. »
Et sur l'homme et sur Dieu, sublimes vérités !
Dans un pays obscur d'où viennent ces clartés?
Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.
Le Dieu qui le protége en écarte l'orage.
L'ordre des élémens se renverse à sa voix.
La nature est contrainte à s'écarter des lois
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même,
Mais que change à son gré sa volonté suprême.
Ce peuple si sincère, attestant aujourd'hui
Les prodiges nombreux que le ciel fit pour lui,
Dans ses solennités en garde la mémoire.
Je pourrais dans mes vers en retracer l'histoire.
L'on y verrait encore la mer ouvrir ses eaux,
Les rochers s'amollir et se fondre en ruisseaux,
Les fleuves effrayés remonter à leur source,
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course.
Mais, frappé tout à coup par l'éclat glorieux
Que les prophètes saints font briller à mes yeux,
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles
Je ne veux m'arrêter qu'au plus grand des spectacles.

Dans un temps qu'à des jours et tranquilles et longs,
A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,
Il semble que le ciel ait borné ses promesses,
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,
Errans, de peaux couverts, des villes retirés.
Ils n'y vont quelquefois, ministres inflexibles,
Que pour y prononcer des menaces terribles.
Aux rois épouvantés ils n'adressent leur voix
Que comme ambassadeurs du souverain des rois;
Chassés, tristes objets d'opprobres et de haines,
Déchirés par le fer, maudits, chargés de chaînes,
Dans les antres cachés, contens, dans leur malheur,
De se rassasier du pain de la douleur;
Admirables mortels dont la terre est indigne,
Ils répètent que *Dieu rejettera sa vigne;*
Que sur une autre terre, et sous un ciel nouveau,
Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.
Ils répètent que *Dieu, las du sang des génisses,*
Abolissant enfin d'impuissans sacrifices,
Verra la pure hostie immolée en tous lieux.
La terre produira son germe précieux.
Du juste de Sion, que les îles attendent,
Déjà de tous côtés les rayons se répandent.
De son immense gloire ils sont environnés,
Quand par un autre objet tout à coup détournés,
Ce juste à leurs regards n'est plus reconnaissable

Sans beauté, sans éclat, ignoré, méprisable,
Frappé du ciel, chargé du poids de nos malheurs,
Le dernier des humains, et l'homme des douleurs,
Avec des scélérats, ainsi que leur complice,
Comme un agneau paisible on le mène au supplice.
Quel autre que le Dieu qui dévoile les temps
Présentait à leurs yeux ces tableaux différens?
Ils nous font espérer *un maître redoutable,*
Le prince de la paix, le Dieu fort, l'admirable.
Son trône est entouré de rois humiliés;
Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds;
Son règne s'étendra sur les races futures.
Sa gloire disparaît, *et, couvert de blessures,*
C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.
En contemplant celui que ses mains ont percé,
Saisi d'étonnement un peuple est en alarmes:
La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.
David, qui voit de loin ce brillant rejeton,
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon,
Du sein de l'Éternel sortir avant l'aurore,
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.
Du roi de Babylone admirable captif,
A deux objets divers Dieu te rend attentif.
Élevé sur son trône, à son fils qui s'avance,
Il donne à haute voix l'empire et la puissance.
Mais tout change à tes yeux : ce fils est immolé:
Le Christ est mis à mort, le lieu saint désolé;
Le grand-prêtre éperdu dans la fange se roule.
Tout périt : l'autel tombe et le temple s'écroule.
C'est ce même captif qui voit, tous à leurs rangs,
Pareils à des éclairs, passer les conquérans.
Il voit naître et mourir leurs superbes empires.
Babylone, c'est toi qui sous le Perse expires.
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.
Rome punit la Grèce, et venge les Persans.
Elle renversera toute grandeur suprême;
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.
O Rome! tes débris seront les fondemens
D'un empire vainqueur des hommes et des temps.

Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles,
Des prophètes nombreux répètent leurs oracles :
Tout rempli du dessein qu'il doit exécuter,
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :
A nos yeux à toute heure il en montre une image,
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher
Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher :
Paisible sacrifice, où le prêtre tranquille
Va frapper sans pâlir sa victime immobile!
Que l'enfant le plus cher, en esclave vendu,
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu,
Aimé, craint, adoré des villes étrangères;
Soit enfin reconnu par ses perfides frères;
Pour le sang d'un agneau, que, rempli de respect,
L'ange exterminateur s'écarte à son aspect;
Que de tant de maisons au glaive condamnées,
Celles que teint ce sang soient seules épargnées,
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé,
Par un heureux regard le mourant soit sauvé;
Que le jour de tristesse où le grand-prêtre expire,
A tant de malheureux, que son trépas retire
Des asiles prescrits à leur captivité,
Devienne un jour de grâce et de félicité;
Que, par les criminels proscrit pendant l'orage,
Le juste en périssant les sauve du naufrage;
Qu'il revive, et ne soit victime que trois jours
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours :
Tout m'annonce de loin ce que le ciel projette;
Et, sans cesse conduit par un peuple prophète:
J'arrive pas à pas au terme désiré,
Où le Dieu tant de fois prédit et figuré
Doit de son règne saint établir la puissance :
Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance.

CHANT QUATRIÈME.

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,
Et tous ces grands revers que notre erreur commune
Croit nommer justement les jeux de la fortune,
Sont les jeux de celui qui, maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs;
Et, de nos passions réglant la folle ivresse,
De ses projets par elle accomplit la sagesse.
Les conquérans n'ont fait, par leur ambition,
Que hâter les progrès de la religion;
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire :
C'est le prouver assez que conter son histoire.

Je sais bien que, féconde en agrémens divers,
La riche fiction est le charme des vers.
Nous vivons du mensonge; et le fruit de nos veilles
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles;
Mais à des faits divins mon esprit consacré
Par ces vains ornemens serait déshonoré :
Je laisse à Sannazar son audace profane.
Loin de moi ces attraits que mon sujet condamne!
L'âme de mon récit est la simplicité,
Ici tout est merveille, et tout est vérité.

Le Dieu qui dans ses mains tient la paix et la guerre,
Tranquille au haut des cieux, change à son gré la terre.

Avant que le lien de la religion
Soit le lien commun de toute nation,
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire.
L'ambition de Rome à ce dessein conspire;
Mais un état si vaste, en proie aux factions,
Est le règne du trouble et des divisions.
Il veut que, sur la terre aux mêmes lois soumise,
Un paisible commerce en tous lieux favorise
De ses ordres nouveaux les ministres divins.
Ils pourront les porter par de libres chemins,
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul homme.
C'est ce Dieu qui le veut : la liberté de Rome,
Ranimant ses soldats par César abattus,
Du dernier coup frappée, expire avec Brutus.
Dans ses nombreux vaisseaux une reine ose encore
Rassembler follement les peuples de l'Aurore.
Elle fuit, l'insensée : avec elle tout fuit,
Et son indigne amant honteusement la suit.
Jusqu'à Rome bientôt, par Auguste traînées,
Toutes les nations à son char enchaînées,
L'Arabe, le Gelon, le brûlant Africain,
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain,
Vont orner du vainqueur la marche triomphante :
Le Parthe s'en alarme, et, d'une main tremblante,
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés.
Dans leurs Alpes en vain les Rhutes sont cachés :
La foudre les atteint, tout subit l'esclavage.
L'Araxe, mugissant sous un pont qui l'outrage,
De son antique orgueil reçoit le châtiment,
Et l'Euphrate soumis coule plus mollement.
Paisible souverain des mers et de la terre,
Auguste ferme enfin le temple de la guerre.
Il est fermé ce temple, où par cent nœuds d'airain
La Discorde attachée, et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.
Aux champs déshonorés par de si longs combats
La main du laboureur rend leurs premiers appas.
Le marchand loin du port, autrefois son asile,
Fait voler ses vaisseaux sur une mer tranquille.

Les poètes, surpris d'un spectacle si beau,
Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par ses oracles,
« Un siècle, disent-ils, recommence son cours,
» Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
» Déjà descend du ciel une race nouvelle;
» La terre va reprendre une face plus belle,
» Tout y deviendra pur; et ses premiers forfaits,
» S'il en reste, seront effacés pour jamais. »

Tant de prédictions qui frappent les oreilles
Font d'un grand changement espérer les merveilles.
Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux :
C'est de là qu'on attend ce roi victorieux,
Qui, sortant des climats où le jour prend naissance,
Doit soumettre la terre à son obéissance.
Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs :
L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.
Des prophètes sacrés parcourant les volumes,
Sans peine il reconnaît le siècle dont leurs plumes
Ont décrit tant de fois les jours délicieux.
« Il est venu ce temps, l'espoir de nos aïeux,
» Où le fer, dont la dent rend les guérets fertiles,
» *Sera forgé du fer des lances inutiles.*
» La Justice et la Paix s'embrassent devant nous.
» Le glaive étincelant d'un royaume jaloux
» N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :
» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre ·
» Sous un joug étranger nous avons succombé,
» *Et des mains de Juda notre sceptre est tombé.*
» Mais notre opprobre même assure notre gloire :
» Des promesses du ciel rappelons la mémoire. »

Cependant il paraît à ce peuple étonné
Un homme, si ce nom lui peut être donné,
Qui, sortant tout à coup d'une retraite obscure,
En maître, et comme Dieu, commande à la nature.
A sa voix sont ouverts des yeux longtemps fermés,
Du soleil qui les frappe éblouis et charmés.
D'un mot il fait tomber la barrière invincible
Qui rendait une oreille aux sons inaccessible;
Et la langue qui sort de la captivité
Par de rapides chants bénit sa liberté.
Des malheureux traînaient leurs membres inutiles,
Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles.
Le mourant étendu sur un lit de douleurs
De ses fils désolés court essuyer les pleurs.
La mort même n'est plus certaine de sa proie.
Objet tout à la fois d'épouvante et de joie,
Celui que du tombeau rappelle un cri puissant
Se relève, et sa sœur pâlit en l'embrassant.
Il ne repousse point les fleuves vers leur source;
Il ne dérange pas les astres dans leur course.
On lui demande en vain des signes dans les cieux!
Vient-il pour contenter les esprits curieux?
Ce qu'il fait d'éclatant, c'est sur nous qu'il l'opère,
Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.
Il guérit nos langueurs, il nous rappelle au jour :
Sa puissance toujours annonce son amour.
Mais c'est peu d'enchanter les yeux par ces merveilles;
Il parle : ses discours ravissent les oreilles.
Par lui sont annoncés de terribles arrêts;
Par lui sont révélés de terribles secrets.
Lui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle

Il parle froidement d'une gloire éternelle;
Il étonne le monde, et n'est point étonné :
Dans cette même gloire il semble qu'il soit né;
Il paraît ici-bas peu jaloux de la sienne.
Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienne,
Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés
Ses dogmes rigoureux, ses dures vérités.
C'est en vain qu'on murmure; il faut croire; il l'ordonne.
D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.
Un disciple qui vient se jeter dans ses bras,
Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas,
Lui demande par grâce un délai nécessaire,
Un moment, pour aller ensevelir son père.
« Dès ce moment suis-moi, lui répond-il alors,
» Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts. »
Quittons tout pour lui seul; que rien ne nous arrête.
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel législateur quel sera le destin ?
Jadis de la vertu Platon prévit la fin :
« Que son héros, dit-il, attende avec courage,
» Tout ce que des méchans lui prépare la rage.
» S'il se montre à la terre, à la terre arraché,
» Proscrit, frappé, sanglant, *à la croix attaché*,
» Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,
» C'est toi seule à sa mort qui seras sa défense ! »
L'oracle est accompli. Le juste est immolé.
Tout s'émeut, et des bords du Jourdain désolé,
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre.
D'intrépides humains courent pour le répandre :
Ils volent : l'univers est rempli de leur voix.

« Repentez-vous, pleurez, et montez à sa croix.
» Quel que soit le forfait, la victime l'expie.
» Vous avez fait mourir le maître de la vie.
» Celui que vos bourreaux traînaient en criminel,
» Est l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.
» Ce Dieu, dont la parole enfanta la lumière,
» Couché dans un tombeau, dormait dans la poussière,
» Mais la mort est vaincue, et l'enfer dépouillé.
» La nature a frémi, son Dieu s'est réveillé.
» Il vit, nos yeux l'ont vu : croyez. » Parole étrange !
Ils commandent de croire : on les croit, et tout change.

Simples dans leurs discours, simples dans leurs écrits,
Les accusera-t-on d'éblouir nos esprits?
Ils content leurs erreurs, leur honte, leur faiblesse.
Par eux de leur naissance apprenant la bassesse,
J'apprends aussi par eux leur infidélité,
Le trouble de leur maître, et sa timidité.
A l'aspect de la mort il s'attriste, il frissonne :
Languissant, prosterné, la force l'abandonne,
Et le calice amer qu'on lui doit présenter
Loin de lui, s'il pouvait, il voudrait l'écarter.
Est-il donc d'un héros d'écouter la nature?
Socrate en étouffa jusqu'au moindre murmure.
L'imposture, féconde en discours séduisans,
Eût orné son récit de charmes plus puissans.

Leurs écrits, direz-vous, dépouillés d'artifice,
Ne font point dans leurs cœurs soupçonner la malice.
Trop simples, en effet, et séduits les premiers,
Ils ont cru follement des mensonges grossiers.
Mais, s'ils ont pu les croire, ont-ils pu les écrire
Parmi des ennemis prêts à les contredire?
A peine aux yeux mortels leur maître est disparu,
A toute heure, en tout lieu, tout un peuple l'a vu.
Qu'elle a d'autorité l'histoire qu'en silence
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle offense!
Combien de ces témoins, déjà tout pleins de foi,
Juifs circoncis du cœur, ont reconnu pour roi
De la Jérusalem éternelle, invisible,
Celui qui dans la leur, traité de roi risible,
D'épines couronné par les mains d'un bourreau,
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau!
Vrais enfans d'Abraham, hâtez donc votre fuite :
Titus accourt; sortez d'une ville proscrite.

En quel funeste état te découvrent mes yeux,
Ville jadis si belle ! O peuple ami des cieux !
Qu'as-tu fait à ton Dieu? Sa vengeance est certaine.
Comment à tant d'amour succède tant de haine !
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi,
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi !
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine !
Et la guerre étrangère, et la guerre intestine,
Et les embrasemens, et la peste et la faim !
Que de maux rassemblés ! L'orage éclate enfin,
Le nuage est crevé, je vois partir la foudre :
Jérusalem n'est plus, et le Temple est en poudre.
Les feux, malgré Titus, prompts à le consumer,
Ces feux vengeurs, le ciel saura les rallumer,
Quand des audacieux oseront entreprendre
De relever encor ce Temple de sa cendre.
« O peuple que je plains ! ton vainqueur est-ce moi?
» C'est ton Dieu, dit Titus, qui se venge de toi.
» Oui sans doute le ciel les punit d'une offense :
» Je n'ai fait que prêter mon bras à sa vengeance. »
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.
Le sang de leur victime est retombé sur eux.
Le père a pour long-temps proscrit ses fils rebelles;
Le maître a retranché les branches infidèles.
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat;
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles !

Que vois-je? L'étranger dépouille l'héritier;
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mère est féconde!
Ils ne font que de naître, et remplissent le monde.
Les maîtres du pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie;
Et, réunis entre eux pour la première fois,
Les Scythes vagabonds reconnaissent les lois.
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage
Que l'erreur si long-temps lui fit rendre à l'ouvrage.
Des déserts libyens le farouche habitant,
Le Sarmate indocile, et l'Arabe inconstant,
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.
Corinthe se réveille et sort de sa mollesse.
Athène, ouvrant les yeux reconnaît le pouvoir
Du Dieu qu'elle adora long-temps sans le savoir.
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle honore
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.
Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon:
L'Aréopage entier retentit de son nom.
Les Gaulois détestant les honneurs homicides,
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.
Apprennent que pour nous, le ciel moins rigoureux
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux;
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.
Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,
Opulente cité, la gloire de ces bords
Où la Saône enchantée à pas lents se promène,
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.
Toi que la Seine embrasse, et qui dois à ton tour
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour,
Ville heureuse, sur toi brille la foi naissante.
Qu'un jour tes sages rois la rendront florissante!
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin,
Vous que baignent les flots du Danube et du Rhin,
Vous qui buvez les eaux du Tage et de l'Ibère;
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire.
Et vous que, séparant du reste des humains,
Les mers avaient sauvés des fureurs des Romains,
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse,
Je vois dans vos climats la foi victorieuse.
Au grand nom qui du monde a couru les deux bouts,
De l'Inde à la Tamise, on fléchit les genoux.
La croix a tout conquis, et l'Eglise s'écrie:
« Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie? »

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur;
Là de son règne saint s'élève la grandeur;
Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,
A tout ambitieux trône peu désirable!
Sur ses degrés sanglans je ne vois que des morts:
C'était pour en tomber qu'on y montait alors.
Dans ces temps où la foi conduisait aux supplices,
D'un troupeau condamné glorieuses prémices,
Les pasteurs espéraient des supplices plus grands.
Tel fut chez les chrétiens l'honneur des premiers rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente!
Quels tourmens inconnus que la fureur invente!
De bitume couverts, ils servent de flambeaux;
Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux;
Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,
Des tigres, des lions on irrite la rage.
Que de feux, que de croix, que d'échafauds dressés!
Combien de bourreaux las, de glaives émoussés!
Injuste contre eux seuls, le plus juste des princes,
Par ce sang odieux contente ses provinces.
Pour eux tout empereur, Trajan même, est Néron.
Ils se nomment Chrétiens, et leur crime est leur nom.
Ils demandent la mort, ils courent aux supplices;
Les plus longues douleurs prolongent leurs délices;
Les rigueurs des tyrans leur semblent d'heureux dons;
Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.
Qui peut leur inspirer la haine de la vie?
D'éterniser son nom la ridicule envie
Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.
Lorsque sur un bûcher Pérégrin, las du jour,
D'un trépas éclatant cherche la renommée,
Un cynique orgueilleux s'évapore en fumée.
Mais cet immense amas de femmes et d'enfans,
Qu'immolent les Romains, qu'égorgent les Persans,
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mémoire,
Couraient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire?

« Plaignez, me dira-t-on, leur triste aveuglement.
» L'erreur a ses martyrs: le Bonze follement
» Ose offrir à son Dieu, stérile sacrifice,
» Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.
» Victime d'un usage antique et rigoureux,
» La veuve sans frémir s'élance dans les feux
» Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre.
» Chez un peuple insensé cette loi vit encore.
» Egarement cruel! loi digne de nos pleurs!
» Que la religion enfante de malheurs! »

Respectons des mortels que Dieu même autorise.
Oui, de ses plus grands dons le ciel les favorise,
Et le ciel n'a jamais favorisé l'erreur.
Ils chassent cet esprit et de haine et d'horreur,
Cet infernal tyran, dont nos maux font la joie.
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie,
Des corps qu'il tourmentait il s'enfuit consterné:

Le prince du mensonge est enfin détrôné.

Il usurpa l'empire, et sans peine et sans gloire,
Lorsque l'homme, emporté par la fureur de croire,
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison,
Au plus vil imposteur se livrait sans soupçon.
Mais ces temps ne sont plus : la Grèce la première
A su du moins ouvrir la route à la lumière.
On la cherche : Platon, par ses fameux écrits,
Des honteuses erreurs inspire le mépris.
Pleines de ses leçons, des écoles célèbres,
De l'enfance du monde écartent les ténèbres.
Le grave philosophe est partout révéré :
Souvent même à la cour il se voit honoré.
Son crédit peut nous perdre, et sa haine y conspire.
Mais en vain cette haine arme Celse et Porphyre :
Que peuvent contre nous leurs traits injurieux?
Il fallait nous porter des coups plus sérieux,
Approfondir des faits récens à la mémoire,
Et sur ses fondemens renverser notre histoire.
Qui ne sait que railler, évite un vrai combat.
On traite les Chrétiens d'ennemis de l'état;
On impute le crime à ceux dont la doctrine
N'a pu que dans le ciel prendre son origine.
Ainsi que dans les mœurs, tout est pur dans leurs lois.
C'est par eux qu'on apprend à respecter les rois,
Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.
« *De Dieu*, nous disent-ils, *descend toute puissance.*
» Le prince est son image, et, maître des humains,
» Tient du maître des cieux le glaive dans ses mains.
» Sujets, obéissez : le murmure est un crime. »
En vain contre un pouvoir cruel, mais légitime,
Des peuples révoltés s'arment de toutes parts,
Les Chrétiens sont toujours fidèles aux Césars.

Ont-ils donc par faiblesse une âme si soumise?
Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.
La nature obéit et tremble devant eux.
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux!
Que de tristes mourans qui fermaient leurs paupières
Sont tout à coup rendus à la douce lumière!
Et du fond des tombeaux que de morts rappelés!
De deux camps ennemis par la soif désolés,
Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase,
L'un périt, le ciel tonne, et la foudre l'écrase;
Et tandis que ses feux écartent le Germain,
Un torrent salutaire abreuve le Romain;
Le soldat demi-mort, dans une heureuse pluie
Trouve tout à la fois la victoire et la vie.
De ce bienfait le prince admire les auteurs,
Et le peuple obstiné les appelle *Enchanteurs.*
Enchantement divin qui commande au tonnerre!
Le charme vient du ciel, quand il change la terre.
Prodige inconcevable, un instrument d'horreur,
La croix est l'ornement du front d'un empereur!
Constantin triomphant fait triompher la gloire
D'un signe lumineux qui promit sa victoire.
Cérès, dans Eleusis, voit ses initiés
Fouler robe, couronne et corbeille à leurs pieds.
Diane, tu n'es plus; soutiens de ta puissance,
Tes orfèvres d'Éphèse ont perdu l'espérance.
Les temples sont déserts, et le prêtre interdit,
Renversant l'encensoir de son dieu sans crédit
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.
Delphes, jadis si prompte à répondre aux demandes,
D'un silence honteux subit les tristes lois.
Enfin, comme Apollon, tous les dieux sont sans voix.
Aux tombeaux des martyrs, fertiles en miracles,
Les peuples et les rois cherchent de vrais oracles.
On implore un mortel qu'on avait massacré,
Et l'on brise le dieu qu'on avait adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-temps s'oppose,
Et de son Jupiter veut défendre la cause.
Mais contre elle il est temps de venger les Chrétiens.
Du sang de tes enfans, grand Dieu, tu te souviens!
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre
Ont assez retenti dans son amphithéâtre.
Tu vas lui demander compte de ses arrêts.
O Dieu des conquérans, tes vengeurs sont tout prêts,
Et Rome va tomber d'une chute éternelle,
Ainsi que Babylone et ta ville infidèle?

Oui, c'est ce même Dieu qui sait à ses desseins
Ramener tous les pas des aveugles humains.
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent,
Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent
Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur;
Que sont tous ces héros qu'admire notre erreur?
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables,
Instrumens de colère, et verges méprisables.
Que prétend Attila? Que demande Alaric?
Où s'emporte Odoacre? Où vole Genseric?
Ils sont, sans le savoir, armés pour la querelle
D'un maître qui du Nord tour à tour les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur;
Rome antique est livrée au barbare en fureur.
De sa cendre renaît une ville plus belle;
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
Héritiers d'un apôtre, et vainqueurs des Césars,
Souverains sans armée, et conquérans sans guerre,
A leur triple couronne ont asservi la terre.
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes états;
Leur trône n'est jamais entouré de soldats.

Terrible par ses clés et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois.
Ils en ont le respect et l'humble caractère.
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de père !

D'une religion si prompte en ses progrès,
Si j'osais jusqu'à nous compter tous les succès,
Peindre les souverains humiliant leur tête,
Et la suivre partout de conquête en conquête,
Quel champ je m'ouvrirais ! quel récit glorieux !
Mais que pourrais-je apprendre à quiconque a des yeux ?
L'arbre couvre la terre, et ses branches s'étendent
Partout où du soleil les rayons se répandent.
De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui
Celui qui de sa croix attira tout à lui.
Dans le temps que ce Dieu parmi nous daigna vivre,
L'aurais-je mieux connu, quand j'aurais pu le suivre
Des rives du Jourdain au sommet du Tabor ?
Non, maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moïse avec Élie.
Tout prophète l'annonce, et la loi le publie.
Ses apôtres enfin sont sortis du sommeil.
Que de nouveaux témoins m'a produits leur réveil !
C'est en mourant pour lui qu'ils lui rendent hommage.
Ils sont tous égorgés : voilà leur témoignage.
Je le vois : c'est lui-même, et je n'en puis douter.
Mais c'est peu de le voir, il le faut écouter :
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre
Me répète la voix que le ciel fit entendre,
Quand le Tabor brilla de l'un de ses rayons,
Oui, *c'est ce fils si cher :* écoutons et croyons.

« Le joug qu'il nous impose est, dit-on, trop pénible ;
» Ses dogmes sont obscurs ; sa morale est terrible :
» Nos esprits et nos cœurs sont en captivité. »
D'une nouvelle ardeur justement transporté,
De ces plaintes je veux repousser l'injustice.
Il n'est pas temps encor que ma course finisse ;
Poursuivons le déiste en ses détours divers.
Quel sujet fut plus grand et plus digne des vers !

CHANT CINQUIÈME.

Le Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumière,
Avant que les mortels, sortis de la poussière,
Aux rayons du soleil eussent ouvert les yeux,
Avant la terre, avant la naissance des cieux,
Éternelle puissance, et sagesse suprême,
Le Verbe était en Dieu, fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant fils de l'homme à la fois,
Peut-il, toujours égal.... Je m'arrête, et je crois.
Faible et fière raison, dépouille ton audace,
Le vent souffle : qui peut en découvrir la trace ?
Etonnés de son bruit, nous sentons son pouvoir ;
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.
Quelque trouble ici-bas que mon âme ressente,
La Foi, fille du ciel, devant moi se présente.
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé,
Et, m'éclairant du feu dont son cœur est brûlé :
« Viens, dit-elle, suis-moi. L'éclat que je fais luire,
» Quand tu baisses les yeux, suffit pour te conduire.
» Est-ce le temps de voir que le temps de la nuit ?
» En attendant le jour, docile à qui t'instruit,
» Tu dois, à chaque pas, plus adorer qu'entendre,
» Plus croire que savoir, et plus aimer qu'apprendre. »

« Faut-il, dit le déiste, enchaîner la raison ?
» N'est-elle pas du ciel le plus précieux don ?
» Et pouvons-nous penser qu'en nous l'Être suprême
» Veuille étouffer un feu qu'il alluma lui-même ? »

Il l'alluma sans doute ; et cet heureux présent
Par son premier éclat guidait l'homme innocent.
Aujourd'hui presque éteinte, une flamme si belle
Ne prête qu'un jour sombre à l'âme criminelle ;
Mais la foi le ranime avec un feu plus pur.
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur,
Quand, par bonté pour eux, un Dieu se manifeste !
Il leur en dit assez : qu'ils ignorent le reste.
Jusques au temps prescrit le grand livre est scellé.

Pour nous confondre, hélas ! que n'a-t-il pas voilé !
Pourrons-nous pénétrer ses mystères sublimes,
Quand ses moindres secrets sont pour nous des abîmes ?
La nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir :
Le livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir.
Que de siècles perdus sans que rien nous attire
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire !
Et lorsque nos besoins, le temps et le hasard
Nous contraignent enfin d'y jeter un regard,
Instruits de quelques faits, en savons-nous les causes ?
Attentif au spectacle, en vain tu te proposes,
Philosophe orgueilleux, d'en suivre le dessein.
En vain tu veux chercher là nature en son sein ;
Là, tu trouves écrit : *Arrête, téméraire,*
Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire.
Oui, même en ces objets si présens à nos yeux
Tout devient invisible à l'œil trop curieux ;
Et celui qui captive une mer furieuse

Borne aussi des humains la vue ambitieuse.
Pour sonder la nature ils font de vains efforts :
Ils en verront les jeux, et jamais les ressorts.
Partout elle nous crie : « Adorez votre maître ;
» Contemplez, admirez, jouissez sans connaître. »
D'une attentive étude embrassant le parti,
Du sein de l'ignorance un mortel est parti ;
A-t-il tout parcouru ? Pour fruit de tant de peine,
A l'ignorance encor son savoir le ramène.
Tu rougis, fier mortel ; prête à me démentir,
Ta vanité murmure : il faut l'anéantir.
De tes fameux progrès cherchons quelle est la gloire :
Faisons de ton esprit l'humiliante histoire.

L'intérêt nous donna nos premières leçons :
L'amour de nos troupeaux, le soin de nos moissons
Nous firent d'un temps cher devenir économes,
Et la nécessité nous rendit astronomes.
Pouvions-nous mieux régler nos travaux et nos jours,
Que sur ces corps brillans, si réglés dans leur cours ?
Le peuple qui du Nil cultivait le rivage
Les observa long-temps sous un ciel sans nuage.
Pour mieux les contempler sous différens cantons,
Il les partage entre eux, et leur cherche des noms.
Cassini, Galilée, excusez vos ancêtres :
Leurs yeux, accoutumés à des objets champêtres,
Ne virent dans le ciel que chiens, béliers, taureaux ;
Vous y saurez un jour porter des noms plus beaux :
Saturne et Jupiter vanteront leur cortége.
Mais de l'antiquité quel est le privilége !
Les noms qu'auront forgés ces grossiers laboureurs
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.
O trop heureux l'enfant qui naît sous la Balance !
De son cruel voisin détestons la puissance.
Horace frémira, s'il sait que le hasard
En naissant l'a frappé de ce triste regard.
Sur la voûte des cieux notre histoire est écrite.
Dans ce livre fatal plus d'un Cardan médite :
Achetons leur faveur. Richelieu, Mazarin,
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin :
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable au vôtre :
Qu'il vous fasse trembler, faites trembler les autres.
D'une éternelle nuit le peuple menacé,
Rappelle par ses cris le soleil éclipsé.
Mais quel corps menaçant vient troubler la nature
Par son étincelante et longue chevelure ?
Qu'un si grand appareil annonce de fureur !
Vil peuple, il ne doit point te causer de terreur !
D'un important courroux ces députés sinistres,
Si ce n'est pour des rois, partent pour des ministres.
Le ciel a du loisir, ou nous fait trop d'honneur :
Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur.
De tes astres, ô ciel, n'éteins pas la lumière :
Verrons-nous sans pâlir tomber notre salière ?
Rassurez-nous, devins, charmes, enchantemens.
Amulettes, anneaux, baguettes, talismans :
Et tant d'autres secours qu'embrasse l'ignorance,
Si folle dans sa crainte et dans son espérance.

De toutes nos erreurs quand le nombreux essaim
Dans l'Égypte produit s'échappa de son sein,
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grèce.
Un peuple qu'endormaient dans une longue ivresse
La musique, les vers, les danses et les jeux,
D'Apelle, de Scopas et d'Homère amoureux,
Consacrant aux beaux-arts ses yeux et ses oreilles,
Du ciel et de la terre oublia les merveilles.
Leurs sages rarement en parurent frappés ;
Et jamais les Romains n'en furent occupés.
Tout plein de son héros, au lieu de la nature,
Lucrèce leur chanta les rêves d'Epicure.
Ambitieux de vaincre, et non de discourir,
L'art des enfans de Mars fut l'art de conquérir.
L'étude a peu d'attraits pour les maîtres du monde.
« Le soleil, disaient-ils, va se coucher dans l'onde ;
» La voûte dont le cercle a pour base la mer
» Sous son dôme brillant couvre la terre et l'air,
» Et le vieux Océan, père de la nature,
» Étend autour de nous son humide ceinture. »
Tels étaient leurs progrès, lorsque du vrai savoir
La fureur des combats éteignit tout espoir.

Faible par sa grandeur, ce n'était qu'avec peine
Que sur la terre encor Rome étendait sa chaîne.
D'esclaves trop nombreux son empire accablé,
Malgré son double appui, se sentit ébranlé ;
Et lorsque par les mains du conquérant Hérule
Le trône des Césars tomba sous Augustule,
Sa chute fit trembler celui des Constantins.
Le fameux imposteur, suivi des Sarrasins,
Jeta les fondemens d'un pouvoir formidable,
Que sous un autre nom rendit plus redoutable,
Le peuple que l'Euxin vomit de ses marais,
Du jour que le second de ses fiers Mahomets,
La gloire du Croissant, et la terreur du monde,
Eut enfin foudroyé Byzance et Trébisonde.

Jour cruel, jour fatal, où sur tant de trésors,
Antiques monumens respectés jusqu'alors,
Par la destruction signalant sa puissance,
Le barbare étendit sa stupide vengeance !

Que nos plus beaux palais de cendres soient couverts ;
Mais pourquoi tant d'écrits à nos regrets si chers
Sont-ils brûlés par toi, vainqueur impitoyable ?
L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.

Que crains-tu ? Son empire est partout affermi,
Depuis que du bon sens un savoir ennemi,
Trouvant l'art d'obscurcir le maître des ténèbres,
Forme dans ses écrits tous ces docteurs célèbres,
Qui, le dilemme en main, prétendent de *l'abstrait*
Catégoriquement diviser le concret.
Quand viendra ton vengeur, ô raison qu'on outrage !

De tant de mots pompeux le superbe étalage
Trouvait de tous côtés d'ardens admirateurs,
Et la nature entière était sans spectateurs.
L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.
Un Génois nous apprend, quelle étrange nouvelle !
Qu'au delà de ce monde il est un monde encor,
Monde dont l'habitant abandonne tout l'or !
Nous volons. Quel que soit l'objet qui nous anime,
Comment de tant de mers franchissons-nous l'abîme ?
Si long-temps sur sa feuille attaché dans un coin
Par quel effort l'insecte a-t-il rampé si loin ?

Un aimant (le hasard dans l'air le fit suspendre)
En regardant le pôle, aux yeux qu'il dut surprendre
Révéla cet amour qu'on ne soupçonnait pas :
Amour heureux pour nous, et fatal aux Incas.
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde,
La boussole nous rend les citoyens du monde.
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports;
Et nous en rapportons par elle les trésors.
Tant d'objets différens, tant de fruits, tant de plantes,
(Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes !)
Donnent enfin naissance aux désirs curieux,
Et la terre ramène à l'étude des cieux.

Faibles amas de sable, ouvrages de la cendre,
Deux verres (le hasard vient encor nous l'apprendre)
L'un de l'autre distans, l'un à l'autre opposés,
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont placés,
Font crier en Zélande, ô surprise ! ô merveille !
Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.
De Ptolomée alors, armé de meilleurs yeux,
Il brise les cristaux, les cercles et les cieux ;
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée
La terre loin du centre est enfin exilée.
Dans un brillant repos, le soleil à son tour,
Centre de l'univers, roi tranquille du jour,
Va voir tourner le ciel, et la terre elle-même.
En vain l'Inquisiteur croit entendre un blasphème ;
Et six ans de prison forcent au repentir
D'un système effrayant l'infortuné martyr :
La terre, nuit et jour à sa marche fidèle,
Emporte Galilée et son juge avec elle.

D'un monde encor nouveau que d'habitans obscurs
Vous tirez du néant, illustres Réaumurs !
Pourquoi sans spectateur tout un peuple en silence
Veut-il nous dérober tant de magnificence,
Sans un verre, nos yeux ne le connaîtraient pas.
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages ;
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages
Où s'enferme ce Dieu, de ses secrets jaloux,
Pour regarder si haut, quels yeux espérons-nous ?
Vers de terre, à la terre arrêtez votre vue.

A peine sa beauté, jusqu'alors inconnue,
A plus d'une merveille a su nous attacher,
Que l'on vit en tous lieux du soin de les chercher
Naître l'heureux dégoût des questions si folles,
Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,
Le héros de Stagyre, allumait la fureur.
Du vide la nature avait encore horreur.
Rassurons-nous pourtant. Le jour commence à naître :
Nous allons tous penser, Descartes va paraître.

Il vit toujours caché ; mais ses brillans travaux
Forment ses sectateurs, ainsi que ses rivaux.
Ils tiennent tous de lui leurs armes et leur gloire,
Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.
Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas.
Nous courons ; mais sans lui nous ne marcherions pas.
Si la France n'eût point produit cette lumière,
Londres de son Newton ne serait pas si fière.

Par eux l'esprit humain, qu'ils honorent tous deux,
Instruit de sa grandeur, la reconnaît en eux.
Mais sitôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance,
L'esprit humain par eux apprend son impuissance ;
Descartes le premier me conduit au conseil
Où du monde naissant Dieu règle l'appareil.
Là, d'un cubique amas, berceau de la nature,
Sortent trois élémens de diverse figure ;
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand Dieu qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fait tourner la matière,
Se changent en subtile et brillante poussière.
Newton ne la voit pas ; mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.
Exerçant l'un sur l'autre un mutuel empire,
Par les mêmes liens l'un et l'autre s'attire,
Tandis qu'au même instant, et par les mêmes lois,
Vers un centre commun tous pèsent à la fois.
Qui peut entre ces corps, de grandeur inégale,
Décrire les combats de la force centrale ?
L'algèbre, avec honneur débrouillant ce chaos,
De ces hardis calculs hérisse son héros.

Vous que de l'univers l'architecte suprême

Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager
Si j'ose vous distraire, et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle?
La pesanteur.... Déjà ce mot vous trouble tous.
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous?

Au sortir d'un repas dans votre sein paisible
Quel ordre renouvelle un combat invisible;
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement
Chercher, saisir, dompter, broyer cet aliment,
Qui, bientôt liqueur douce, ira de veine en veine
Se confondre en son cours dans le sang qui l'entraîne?
Dans un autre combat, non moins cher à nos vœux,
Comment peut une écorce, espoir d'un malheureux,
Attaquer, conquérir, enchaîner l'ennemie,
Qui, tantôt en fureur, et tantôt endormie,
A fait trêve avec nous le jour de son sommeil?
Mais au jour de colère, exacte à son réveil,
Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille.
Tous nos esprits subtils, vagabonde famille,
S'égarent dans leur course; en désordre comme eux,
L'âme même s'oublie; et dans ce trouble affreux,
La mort prête à frapper, déjà lève sa foudre.
Que d'alarmes, quels maux apaise un peu de poudre!

Des systèmes savans épargnez-vous les frais,
Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais.
Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême.
Hélas! tout est mystère en vous-même à vous-même!
Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets
Le Souverain du monde explique ses projets.
Quand ce corps, de notre âme esclave méprisable,
Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable!
De la Religion si j'éteins le flambeau,
Je me creuse à moi-même un abîme nouveau.
Déiste, que pour toi la nuit devient obscure,
Et de quel voile encor tu couvres la nature!
A tes yeux comme aux miens peut-elle rappeler
Celui qui pour un temps ne veut que m'exiler?
Si la terre n'est point un séjour de vengeance,
Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance?
La peste la ravage, et d'affreux tremblemens
Précèdent la fureur de ses embrasemens.
Le froid la fait languir, la chaleur la dévore;
Et pour combie de maux son roi la déshonore.
L'être pensant qui doit tout ordonner, tout voir,
Dans ses tristes états, aveugle et sans pouvoir,
Jouet infortuné de passions cruelles,
Est un roi qui commande à des sujets rebelles,
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.
Son état, tu le sais, attend le même sort:
Tout périra, le feu réduira tout en cendre.
Tu le sais dès long-temps; mais sauras-tu m'apprendre
Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait?
Que n'avait-il du moins rendu le tout parfait?
S'il ne l'a pas pu, Dieu, qu'a-t-il donc d'admirable?
S'il ne l'a pas voulu, te semble-t-il aimable?
Tu t'efforces en vain, toi qui prétends tout voir,
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir.
Pour moi j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'enlève;
Il suffit qu'un instant la foi me le soulève.
J'en vois assez, et vais t'apprendre sa leçon,
Qui console à la fois le cœur et la raison.

Oui, le tout doit répondre à la gloire du maître:
L'univers est son temple, et l'homme en est le prêtre;
Le temple inanimé, sans le prêtre, est muet.
Cet immense univers, de la main qui l'a fait,
Doit par la voix de l'homme adorer la puissance,
Et rendre le tribut de la reconnaissance.
Ce tribut dura peu: l'ordre fut renversé,
Quand par le prêtre ingrat le Dieu fut offensé;
La nature perdit toute son harmonie;
Avec le criminel la terre fut punie.
De l'homme et de ses fils le déplorable sort
Fut la pente au péché, l'ignorance et la mort.
Mais ces fils n'étaient pas; une race future...
Lorsque le Créateur frappe sa créature,
Est-ce à notre justice à mesurer les coups?
Et ce qu'un Dieu se doit, mortels, le savez-vous?

La terre ne fut plus un jardin de délices.
Ministre cependant de nos derniers supplices,
Et maintenant si prompte à les exécuter,
La mort, sous un ciel pur, semblait nous respecter.
Hélas! cette lenteur à prendre ses victimes
Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes!
Une seconde fois frappant notre séjour,
Le ciel défigura l'objet de notre amour.
La terre, par ce coup jusqu'au centre ébranlée,
Hideuse en mille endroits, et partout désolée,
Vit sur son sein flétri les cavernes s'ouvrir,
Les pierres, les rochers, les sables la couvrir,
Et s'élever sur elle en ténébreux nuages
De funestes erreurs, mères de tant d'orages.
Les saisons en désordre et les vents en courroux
Fournissent à la mort des armes contre nous;
Et toute la nature, en ce temps de souffrance,
Captive, gémissante, attend sa délivrance,
Au criminel soumise, obéit à regret,
Se cache à nos regards, et soupire en secret.
Oui, tout nous est voilé, jusqu'au moment terrible,
Moment inévitable, où Dieu, rendu visible,
Précipitant du ciel tous les astres éteints,

Remplacera le jour, et sera pour ses saints
Cette unique clarté si long-temps attendue.
Pour eux-mêmes sévère, ici-bas à leur vue
Il se montre, il se cache; et par l'obscurité
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.
De quoi se plaindre? Il peut nous ravir sa lumière :
Par grâce, il ne veut pas la couvrir tout entière.
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits;
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.
Dans un maître irrité j'admire un tendre père;
Et je ne vois partout que rigueurs et bontés,
Châtimens et bienfaits, ténèbres et clartés.

Si ma religion n'est qu'erreur et que fable,
Elle me tend, hélas! un piége inévitable.
Quel ordre, quel éclat et quel enchaînement!
L'unité du dessein fait mon étonnement.
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies!
Historiens, martyrs, figures, prophéties,
Dogmes, raisonnemens, écrits, tradition,
Tout s'accorde, se suit; et la séduction
A la vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites-nous quel génie admirable
Nous fait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous-mêmes d'échapper?
Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser?

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance,
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance?
De l'Islande à Java, du Mexique au Japon,
Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon,
Nos prêtres de leur zèle ont allumé les flammes;
Ils ont couru partout pour conquérir des âmes;
Des esclaves partout ont chéri leurs vainqueurs :
Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs!

Si des rives du Gange aux rives de la Seine,
Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne,
D'éloquens Talopins, munis d'un long sermon,
Accouraient nous prêcher leur Sommonokodon,
Ou que, prédicateurs au bon sens moins contraires,
L'Alcoran dans leurs mains, des derviches austères
De par le grand prophète, en termes foudroyans,
Vinssent nous proposer d'être de vrais Croyans;
Quelle moisson de cœurs feraient de tels apôtres?
Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres.
Un Dieu né dans le sein de la virginité,
Un Dieu pauvre, souffrant, mort et ressuscité,
Ne commande par eux que pleurs et pénitence.
Est-ce de leurs discours la brillante éloquence
Qui peut à sa pagode arracher un Chinois?
Quel champ pour l'orateur que la crèche et la croix!

Celui qui l'a prédit opère ce miracle.
Tout peuple, toute terre entendra son oracle.
Sa loi sainte sera publiée en tous lieux :
Je me soumets sans peine à ce joug glorieux.
Quoique captive, enfin la raison qui m'éclaire
N'y voit point de lumière à la sienne contraire.
Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi,
Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.
Le Verbe s'est fait chair; je l'adore et m'écrie :
Trois fois saint est le Dieu qui m'a donné la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout sort :
En toi seul est la vie, et sans toi tout est mort,
O sagesse! ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage!
Du Très-Haut, ton égal, la parole et l'image,
Quand, sous nos traits caché, tu parus ici-bas,
Les ténèbres, grand Dieu, ne te comprirent pas;
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,
Que la religion est partout répandue,
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,
Quand tu brilles sur eux, refusent de te voir.
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre :
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.
L'aveugle environné de l'astre qui nous luit,
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.
En vain ces insensés parlent d'un premier Être :
Sans toi, Verbe éternel, peuvent-ils le connaître?
Ouvre leurs yeux, mes vers ne les pourront ouvrir;
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne
Le pécheur insolent, dont la bouche profane
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta loi?
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi?
L'impiété s'armait d'une fureur nouvelle :
L'arche sainte en péril m'a fait trembler pour elle;
Et j'ai cru que ma main la pourrait soutenir :
Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir;
Et mon zèle peut-être irrite ta colère,
Quand je crains pour ta gloire et celle de ton père.
O crainte que la foi doit chasser de mon cœur,
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur!
Du prince des enfers que la rage frémisse;
Qu'il ébranle, s'il peut, ton auguste édifice :
Quand mes yeux le verraient tout prêt à succomber,
L'arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.

CHANT SIXIÈME.

Non, des mystères saints l'auguste obscurité
Ne me fait point rougir de ma docilité.
Je ne dispute point contre un maître suprême.
Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même?
Dans un sombre nuage il veut s'envelopper;
Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.
Que me faut-il de plus? Je marche avec courage,
Et, content du rayon, j'adore le nuage.
Il a dit, et je crois. Aux pieds de son auteur
Ma raison peut sans honte abaisser sa hauteur.

Mais pourquoi, non content de ce grand sacrifice,
Ce Dieu veut-il encor que l'homme se haïsse?
Je m'aime : faut-il donc que, m'armant de rigueur,
Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon cœur
(Sacrifice sanglant, guerre longue et cruelle!)
Couper de cet amour la racine éternelle?
Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour lui,
De nos cœurs isolés être le seul appui.
Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie?
De l'or, ni des honneurs l'indigne frénésie
Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.
Faut-il à si bas prix sortir de son devoir?
Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une âme tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort?
Et pour un peu de miel condamne-t-il à mort?
Je sais qu'il nous demande un amour sans partage.
Mais enfin la nature est aussi son ouvrage :
Et lorsqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,
O nature, tes dons ne sont-ils pas les siens,
Ce n'est pas qu'attendant de toi les biens solides,
Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.
L'arbitre renommé du plaisir élégant
M'étalerait en vain tout son luxe savant;
L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un maître
Habile seulement à ne se point connaître,
Qui, mettant de sang-froid la prudence à l'écart,
Veut vivre à l'aventure, et mourir au hasard.
Ce rimeur enjoué m'inspire la tristesse.
Et que m'importe à moi sa goutte et sa vieillesse?
L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins :
Il m'y dépeint sa joie, et j'y lis ses chagrins.
Il me chante l'amour d'une voix affligée;
Et suivant mollement sa muse négligée,
Du mépris de la mort me parle à chaque pas;
Il m'en parlerait moins s'il ne la craignait pas.
Illustres paresseux dont Pétrone est le maître,
O vous, mortels contens, puisque vous croyez l'être,
Vous me vantez en vain vos jours délicieux :
Ne me comptez jamais parmi vos envieux.
Hélas! dans ce temps même à vos cœurs favorable,
Règne affreux de Vénus, quand l'homme déplorable
Consacra ses plaisirs sous des noms empruntés,
Et de ses passions fit ses divinités,
Le sage dut toujours, honteux de sa faiblesse,
Encenser à regret les Dieux de la mollesse!
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner.
Malheureux sous leur joug qui se laisse enchaîner!
Mais contre un ennemi qui souvent est aimable
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable?
Un seul moment de paix me rend-il criminel?
Et le Dieu des chrétiens n'est-il pas trop cruel,
Quand il veut que, pour lui renonçant à moi-même,
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,
J'étouffe la nature, et, maître infortuné,
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné?
Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes,
Quand il appelle heureux ceux qui versent des larmes?

Ainsi parle un mortel qui combat à regret
Une religion qu'il admire en secret.
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore :
Troublé par sa morale, il veut douter encore.
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.
Achevons le triomphe en parlant à son cœur;
Et, cherchant un accès dans ce cœur indocile,
Chassons l'impiété de son dernier asile.

A la Religion si j'ose résister,
C'est la raison du moins que je dois écouter.
A la divine loi quand je crains de souscrire,
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.
Je veux choisir mon joug, et qu'entre ces deux lois
Mon intérêt soit juge, et décide mon choix.
Sans doute qu'indulgente à nos âmes fragiles,
La raison ne prescrit que des vertus faciles.
N'allons point toutefois les chercher dans Platon,
Et laissons déclamer Sénèque et Cicéron.
Ces fastueux censeurs de l'humaine faiblesse,
Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,
Peut-être en leurs écrits remplis d'austérité
Ont suivi la raison moins que leur vanité.
Faisons parler ici des docteurs moins rigides :
Que les poètes seuls soient nos aimables guides.
De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,
La morale n'a rien qui nous doive alarmer.
Cherchons-y ces devoirs qui, tous tant que nous sommes,
Nous attachent au ciel, à nous, à tous les hommes.

« De Jupiter partout l'homme est environné.

» Rendons tout à celui qui nous a tout donné.
» Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême.
» Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même.
» Notre encens pourrait-il par sa stérile odeur
» D'un Être souverain contenter la grandeur ?
» Du méchant qui le prie il rejette l'offrande :
» Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.
» A l'un de ses côtés, la Justice debout
» Jette sur nous sans cesse un coup d'œil qui voit tout;
» Et, le glaive à la main demandant ses victimes,
» Présente devant lui la liste de nos crimes.
» Mais de l'autre côté, la Clémence à genoux,
» Lui présentant nos pleurs, désarme son courroux.

» Quand pour moi si souvent j'implore la clémence
» N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?
» Je plains le malheureux qui prétend m'outrager,
» Et j'abandonne au ciel le soin de me venger.
» Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige ?
» Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?
» Je donne à ses défauts des noms officieux.
» Mon cœur pour l'excuser me rend ingénieux.
» Il m'excuse à son tour, et de mon indulgence
» Celle qu'il a pour moi devient la récompense.
» Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi ;
» Je suis homme : tout homme est un ami pour moi.

» Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie.
» Et mes mains avec eux partagent avec joie
» Des biens qui pour moi seul n'étaient pas destinés.
» Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.
» D'une âme généreuse, ô volupté suprême !
» Un mortel bienfaisant approche de Dieu même !
» L'amour de ses pareils sera toujours en lui
» Des humaines vertus l'inébranlable appui.
» Voudrait-il, alarmant ma tendresse jalouse,
» Me faire soupçonner la foi de mon épouse !
» O crime, qui des lois crains partout la rigueur,
» A tes premiers attraits il a fermé son cœur.
» Qui nourrit en secret un désir téméraire,
» Même dans un corps pur porte une âme adultère.
» La pudeur est le don le plus rare des cieux :
» Fleur brillante, l'amour des hommes et des dieux,
» Le plus riche ornement de la plus riche plaine,
» Tendre fleur que flétrit une indiscrète haleine.
» L'amour, le tendre amour, flatte en vain mes désirs ;
» L'hymen, le seul hymen en permet les plaisirs.

. . . . .

» Des passions sur moi je réprime l'empire.
» Le monde à mes regards n'offre rien que j'admire.
» Libre d'ambition, de soins débarrassé,
» Je me plais dans le rang où le ciel m'a placé;
» Et, pauvre sans regret, ou riche sans attache,
» L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
» Je ne vais point, des grands esclave fastueux,
» Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.
» Faux honneurs, vains travaux, vrais enfans que vous êtes,
» Que de vide, ô mortels, dans tout ce que vous faites !
» Dégoûté justement de tout ce que je voi,
» Je me hâte de vivre, et de vivre avec moi.
» Je demande et saisis avec un cœur avide
» Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide :
» Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés,
» Momens que nous perdons, et qui nous sont comptés !
» L'estime des mortels flatte peu mon envie.
» J'évite leurs regards et leur cache ma vie.
» Que mes jours, pleins de calme et de sérénité,
» Coulent dans le silence et dans l'obscurité :
» Ce jour même des miens est le dernier peut-être :
» Trop connu de la terre, on meurt sans se connaître ;
» Je l'attends cette mort sans crainte ni désir :
» Je ne puis l'avancer, je ne puis la choisir.
» L'exemple des Catons est trop facile à suivre.
» Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre !
» Demeurons dans le poste où le ciel nous a mis,
» Et, s'il nous en rappelle, à ses ordres soumis,
» Partons. Heureux alors qui, tournant en arrière
» Un regard sur les pas de toute sa carrière,
» Sur tant de jours passés, qu'il se rend tous présens,
» Quelque nombreux qu'ils soient, les voit tous innocens.
» Quel doux contentement goûte une âme ravie !
» Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie. »

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs,
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs !
Quoi, je trouve partout la morale cruelle !
Catulle m'y ramène, Horace m'y rappelle,
Tibulle m'en réveille un triste souvenir,
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir.
La règle de mes mœurs, cette loi si rigide,
Est écrite partout, et même dans Ovide.
Oui, c'est dans ces écrits dont j'étais amoureux
Que la raison m'impose un joug si rigoureux.
Que m'ordonne de plus, à quel joug plus pénible
Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible ?
Mon choix n'est plus douteux, je ne balance pas.
Eh quoi ! de la vertu respectant les appas,
L'amour de mon bonheur me pressait de la suivre !
Doux, chaste, bienfaisant, pour moi seul j'allais vivre.
O grand Dieu, sans changer j'obéis à ta loi !
Doux, chaste, bienfaisant, je vais vivre pour toi.
Loin d'y perdre, Seigneur, j'y gagne l'assurance
De tant de biens promis à mon obéissance.
Que dis-je ? La vertu qui m'avait enchanté,
Sans toi que m'eût servi de chérir sa beauté ?
De ses attraits, hélas ! admirateur stérile,

J'aurais poussé vers elle un soupir inutile !

Qu'était l'homme en effet, qu'erreur, illusion,
Avant le jour heureux de la Religion?
Les sages dans leurs mœurs démentaient leurs maximes.
Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes,
Législateur impur, il en grossit le cours.
Ovide est quelquefois un Sénèque en discours :
Sénèque dans ses mœurs est souvent un Ovide.
A l'Amour, qui ne prend que sa fureur pour guide,
Des mains de Solon même un temple fut construit.
De tes lois, ô Solon, quel sera donc le fruit?
Et quel voluptueux rougira de ses vices,
Quand ses réformateurs deviennent ses complices?
Toute lumière alors n'était qu'obscurité
Et souvent la vertu n'était que vanité.
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire,
En méprisant Caton qui veut que je l'admire.

De l'humaine vertu reconnaissant l'écueil,
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est à l'orgueil;
Il n'aime que lui seul : dans ce désordre extrême
Il faut pour le guérir l'arracher à lui-même.
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son cœur?
De la Religion le charme est son vainqueur.
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :
Reconnaissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vide : un amour effacé,
Par un nouvel amour est toujours remplacé;
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,
Sitôt qu'il est chassé, nous paraît haïssable.
L'homme s'aimait; Dieu vient, il nous dit : « Aimez-moi,
» Aimez-vous : l'amour seul comprend toute ma loi. »
Nouveau commandement. Le maître qui le donne
Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît.
Plein du Dieu qui l'enchante, aussitôt il se hait.
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable :
Tout en lui maintenant lui paraît méprisable.
Il s'abaisse : du sein de son humilité,
Sort un homme nouveau qu'a fait la Charité;
Et ce n'est plus pour lui, mais pour son Dieu qu'il s'aime;
Il se réconcilie alors avec lui-même.
Sitôt que par l'amour l'ordre fut rétabli,
Des plus grandes vertus l'univers fut rempli.
Et qu'est-ce que l'amour trouverait de pénible?
Les supplices, la mort, n'ont rien qui soit terrible :
D'innombrables martyrs se hâtent d'y courir.
Dieu ne veut plus de sang : amoureux de souffrir
Les saints s'arment contre eux de rigueurs salutaires :
Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires,
Qui, toujours innocens, se punissent toujours;
A la virginité l'un consacre ses jours :
Le corps n'a plus d'empire, et l'âme toute pure
Impose pour jamais silence à la nature.
Deux cœurs tendres qu'unit la main qui les a faits
Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix,
Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère.
Le pauvre et l'orphelin dans le riche ont un père.
Au plus juste courroux qui peut s'abandonner,
Quand le prince lui-même apprend à pardonner?
Théodose est en pleurs, Ambroise en est la cause :
J'admire également Ambroise et Théodose.

A ces traits éclatans reconnaissons les fruits
Que, fertile en héros, l'amour seul a produits.
Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage :
L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.
Ses temples sont nos cœurs. « Quel terme, direz-vous,
» Doit avoir cet amour qu'il exige de nous? »
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,
Quel autre objet un cœur pourrait-il recevoir?
Le terme de l'amour est de n'en point avoir.
Ne forgeons point ici de chimère mystique.
Comment faut-il aimer? La nature l'explique.
De toute autre leçon méprisant la langueur,
Ecoutons seulement le langage du cœur.

« La grandeur, ô mon Dieu! n'est pas ce qui m'enchante,
» Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.
» Ma seule ambition est d'être tout à toi :
» Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse, est ta loi.
» Je ne soupire point après la renommée.
» Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,
» Ma gloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.
» C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.
» Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde;
» Au milieu d'un désert tu me rends tout le monde.
» Les hommes vainement m'offriraient tous leurs biens :
» Les hommes ne pourraient me séparer des tiens.
» Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait entendre
» Qu'aux malheurs les plus grands ils doivent tous s'attendre.
» O menace, mon Dieu, qui ne peut m'alarmer!
» Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer.
» Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière heure,
» Et que, les yeux sur toi, je t'embrasse et je meure. »
C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'amour.

Hélas! ce feu divin s'éteint de jour en jour :
A peine il jette encore de languissantes flammes!
L'amour meurt dans les cœurs, et la foi dans les âmes.
Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissans,
Temps heureux de l'Église, ô jours si florissans?
Et vous, premiers chrétiens, ô mortels admirables!

Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables?
Vous n'aviez qu'un trésor et qu'un cœur entre vous;
Et sous la même loi nous nous haïssons tous.
Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,
Quand, par elle aveuglés, nous croyons rendre hommage
Au Dieu qui ne prescrit qu'amour et que pardon!
Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom!
N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflamme?
Imprimaient-ils aussi ton image en leur âme,
Tous ces héros croisés, qui d'infidèles mains
Ne voulaient, disaient-ils, qu'arracher les lieux saints?
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidèle.
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zèle;
Mais détestons toujours celui qui parmi nous
De tant d'affreux combats alluma le courroux.
Quels barbares docteurs avaient pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme, il faut pour le défendre,
Armés du fer, saisis d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

A la fin de mes chants je me hâte d'atteindre,
Et si je ne sentais ma voix prête à s'éteindre,
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,
Vous qui, de l'hérésie épousant les fureurs,
Enfans du même Dieu, nés de la même mère,
Suivez un étendard au nôtre si contraire.
Unis tous autrefois, maintenant écartés,
Qui l'a voulu? C'est vous qui nous avez quittés.
Vos pères ont été les frères de nos pères,
Vous le savez : pourquoi n'êtes-vous plus nos frères?
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers?
Accourez, accourez : nos bras vous sont ouverts.
De coupables aïeux déplorables victimes,
Ils vous ont égarés : vos erreurs sont leurs crimes.
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné :
Par le père commun tout sera pardonné.
Songez, songez que même à nos aînés perfides,
Aux restes odieux de ses fils parricides,
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour :
Contre toute espérance, espérons leur retour.

Oui, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,
Il se rappellera son antique promesse.
Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor :
L'arbre long-temps séché doit refleurir encor.
Ils sont prédits les jours où par des pleurs sincères
L'enfant effacera l'opprobre de ses pères.
Tremblons à notre tour : ils sont aussi prédits
Les jours où l'on verra tous nos cœurs refroidis;
Ce temps fatal approche. O liens salutaires!
Vous captivez encor quelques âmes vulgaires;
Mais un sublime esprit vous brave hautement,
Et se vante aujourd'hui de penser librement.
Il doute, il en fait gloire, et, sans inquiétude,
Porte jusqu'au tombeau sa noble inquiétude.
Tout était adoré dans le siècle païen;
Par un excès contraire on n'adore plus rien.
Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse :
Il faut que par degrés la foi tombe et périsse,
Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé,
Ce jour dont l'univers fut toujours menacé :
Jour de miséricorde, ainsi que de vengeance.

Déjà je crois le voir, j'en frémis par avance!
Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés;
Déjà je vois pâlir les astres ébranlés;
Le feu vengeur s'allume, et le son des trompettes
Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites.
Ce jour est le dernier des jours de l'univers.
Dieu cite devant lui tous les peuples divers;
Et pour en séparer les saints, son héritage,
De sa religion vient consommer l'ouvrage.
La terre, le soleil, le temps, tout va périr,
Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir.

Elles s'ouvrent : le Dieu si long-temps invisible
S'avance, précédé de sa gloire terrible;
Entouré du tonnerre, au milieu des éclairs,
Son trône étincelant s'élève dans les airs,
Le grand rideau se tire, et ce Dieu vient en maître.
Malheureux qui pour lors commence à le connaître!
Ses anges ont partout fait entendre leur voix;
Et, sortant de la poudre une seconde fois,
Le genre humain tremblant, sans appui, sans refuge,
Ne voit plus de grandeur que celle de son juge.
Ebloui des rayons dont il se sent percer,
L'impie avec horreur voudrait les repousser.
Il n'est plus temps : il voit la gloire qui l'opprime,
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme,
Lieu de larmes, de cris et de rugissemens.
Dans ce séjour affreux quels seront vos tourmens
Infidèles Chrétiens, cœurs durs, âmes ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas, jamais du ciel ils n'ont connu les dons!)
Y sont précipités ainsi que les Catons!
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence;
Quand le pâle Bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que, contre soi bizarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel!
De sa chute surpris le Musulman regrette
Le Paradis charmant promis par son prophète,
Et, loin des voluptés qu'attendait son erreur,
Ne trouve devant lui que la rage et l'horreur.
Le vrai Chrétien lui seul ne voit rien qui l'étonne
Et sur ce tribunal que la foudre environne
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,

L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance :
Un éternel amour en est la récompense.

SAINTE RELIGION, qu'à ta grandeur offerts
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers!
D'une Muse toujours compagne de ta gloire,
Autant que tu vivras fais vivre la mémoire.
La sienne!... Qu'ai-je dit? Où vais-je m'égarer?
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer?
Sois de tous mes désirs la règle et l'interprète,
Et que ta seule gloire occupe ton poète!

ODES SACRÉES.

ODE TIRÉE DU PSAUME 23.

La terre est au Seigneur : les fleuves et les mers,
Les fruits, les animaux, les astres, l'univers,
Tout est son bien et son ouvrage.
Qui de vous donc, mortels, percera le nuage
Où ce maître terrible a voulu se cacher?
Et quand vous n'êtes que poussière,
Du lieu saint que remplit l'éclat de sa lumière
Qui de vous pourra s'approcher?

Celui dont la langue sincère,
Toujours d'accord avec son cœur,
N'a jamais su tromper son frère :
Mortels, voilà celui qui verra le Seigneur.

C'est maintenant que l'innocence
Reçoit de lui sa récompense.
Le Juste maintenant peut paraître à ses yeux :
Tout obstacle est levé, toute dette abolie
Par celui qui réconcilie
La terre avec les cieux.

Ouvrez-vous, portes éternelles,
Portes que si long-temps un arrêt rigoureux
Fermait aux malheureux;
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.
Et vous, esprits divins, légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui.

Anges, vous demandez quel est ce Roi de gloire?
Celui qui, triomphant après tant de combats,
Enchaîne à son char de victoire
La Mort et le Péché qu'a terrassés son bras.
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le Roi de gloire arrive, ouvrez-vous aujourd'hui;
Et vous, esprits divins, légions immortelles,
Accourez au-devant de lui.

Quel est ce Roi puissant? demandez-vous encore.
Celui que l'univers adore,
Et celui qui du ciel apaise le courroux :
Les portes désormais n'en seront plus fermées.
Ouvrez : le Roi de gloire est le Dieu des armées :
Troupes d'anges, prosternez-vous.

ODE TIRÉE DU PSAUME 81.

Juges, ouvrez les yeux; tremblez, dieux de la terre,
Le Dieu du ciel arrive armé de son tonnerre :
Nos soupirs vers lui sont montés.
Ce Dieu prête l'oreille à tous tant que nous sommes;
Ce Dieu juge à son tour ceux qui jugent les hommes;
Il vient, il vous parle : écoutez.

« Serez-vous donc toujours vendus à l'injustice?
» De votre ambition et de votre avarice
» Quand faut-il espérer la fin?
» Que fait auprès de vous ce riche méprisable?
» Pourquoi n'y vois-je point l'indigent qu'il accable?
» Jugez le pauvre et l'orphelin.

» Eh quoi! l'humble soupire, et vous êtes tranquilles :
» Quoi! de vos tribunaux, ses plus sacrés asiles,
» L'innocent ne peut approcher!
» S'il gémit sous les mains du méchant qui l'opprime,
» S'il y périt, sa mort deviendra votre crime :
» C'est à vous de l'en arracher. »

Que lui répondront-ils? Hélas! pour lui répondre,
Que dis-je? pour l'entendre, et se sentir confondre,
Leurs esprits sont trop aveuglés.
Ils se taisent : ô honte, ô stupide ignorance!
O terre, désormais tu n'as plus d'espérance :
Tes fondemens sont ébranlés!

Vous que j'ai nommés dieux, rentrez dans la poussière.
En vain celui qui craint votre puissance altière
Vous porte son encens flatteur :
Au tombeau, comme lui, vous devez tous descendre.
La mort réunira dans une même cendre
Et l'idole et l'adorateur.

Et toi qui vois les maux que souffre l'innocence,
Lève-toi donc, Seigneur, prends en main sa défense :
Elle attend son secours de toi.
Ta présence peut seule adoucir son martyre ;
Nous sommes tes sujets, la terre est ton empire :
Viens toi-même y donner la loi.

ODE TIRÉE DU PSAUME 83.

Que la demeure où tu résides,
Dieu puissant, a d'attraits pour moi ;
Et que mes transports sont rapides
Quand mon cœur s'élève vers toi !
Mon âme tombe en défaillance.
Que ma flamme a de violence !
Mon Dieu, que mon zèle est fervent !
Oui, tout plein de l'objet que j'aime,
Mon cœur se trouble, et ma chair même
Tressaille au nom du Dieu vivant.

Dans les déserts, la tourterelle
Loin du chasseur va se cacher,
Et trouve un asile pour elle
Dans le sein de quelque rocher.
Loin du monde où tout me désole,
C'est à ton temple que je vole ;
Et dans l'ombre de ce saint lieu
Toujours caché, toujours tranquille,
Tes autels seront mon asile,
Mon Roi, mon Seigneur et mon Dieu.

Tandis que ta sainte assemblée
Y forme des concerts charmans,
Notre aride et sombre vallée
Retentit de gémissemens.
Que la carrière est longue et rude !
De tristesse et de lassitude
Que de voyageurs abattus !
Mais celui que ta main soulève
De vertus en vertus s'élève
Jusqu'à la source des vertus.

C'est à toi-même qu'il arrive
Sur les ailes de son amour.
Quand mon âme ici-bas captive
Le suivra-t-elle en ce séjour ?
Hélas ! de loin je le contemple.
Un seul jour passé dans ton temple
Est bien plus cher à mes désirs
Qu'une longue suite d'années,
Aux yeux du monde fortunées,
Qu'un siècle entier de ses plaisirs !

A la porte du sanctuaire
N'être admis qu'au dernier des rangs,
Est un honneur que je préfère
A toutes les faveurs des grands.
Chez eux habitent les caprices,
Les trahisons, les injustices ;
Mais dans la maison du Seigneur
Rien de souillé n'ose paraître :
La sainte majesté du maître
En fait le temple du bonheur.

Qu'un cœur touché de tes promesses
Trouve de charmes dans ta loi.
O Dieu prodigue en tes largesses,
Heureux qui n'espère qu'en toi !
Si nous marchons dans l'innocence,
Nous recevrons ta récompense ;
Et nous ne serons point jaloux
Qu'ornés de nos mêmes couronnes
Les pécheurs à qui tu pardonnes
Près de toi brillent avec nous.

L'OUVRAGE DES SIX JOURS.

ODE.

L'Éternel va sortir d'un éternel silence :
Il veut créer le monde ; il l'a voulu toujours.
Rien ne commence en lui ; hors de lui tout commence,
Et le temps, et les jours.

Les cieux ne sont encor qu'une masse imparfaite ;
La terre un sombre amas de principes confus.
Que la lumière soit. Il l'a dit : elle est faite,
Et le chaos n'est plus.

O jour, premier des jours, où naquit la lumière,
Brillant écoulement de la Divinité,
Ruisseau pur, qui répands sur la nature entière
La vie et la beauté !

C'est à toi, vrai rayon, sainte et céleste flamme,
Éternelle clarté, que j'adresse mes vœux.
Lumière de lumière, éclaire de mon âme
Le chaos ténébreux.

Soumettez-vous, mortels : que votre foi détruise
Ces mondes qu'à son gré bâtit votre raison ;

Et ne rougissez pas de quitter pour Moïse
Descartes et Newton.

Quel spectacle pompeux ! Quelle magnificence,
Quand les eaux, tout à coup s'élevant dans les airs,
Forment, en s'étendant comme une voûte immense
Dont les cieux sont couverts !

Qui la soutient ? Celui qui sur nous peut suspendre
Ces nombreux amas d'eau de nos mers attirés ;
Celui qui les enlève, et qui les fait descendre
Dans nos champs altérés.

Qu'il nous aime bien plus, quand sa grâce féconde
De sa prodigue main descend au fond du cœur,
L'arrose, l'amollit, le pénètre, l'inonde,
Le remplit de vigueur !

Heureux qui dans sa soif est abreuvé par elle !
Heureux qui peut puiser un torrent précieux
Dont l'onde qui retourne à sa source éternelle
Rejaillit jusqu'aux cieux !

Mais les flots cependant couvraient la face entière
Du séjour dont nos biens deviendront l'ornement ;
Et la mer à grand bruit roulait sur la poussière
De l'aride élément.

Il est temps que d'un lit la prison la resserre :
Un vaste abîme s'ouvre, elle en murmure en vain.
Dieu lui parle : elle fuit, elle y tombe ; et la terre
Fait paraître son sein.

Tu l'embellis partout, ô verdure naissante :
Herbes, fruits, plantes, fleurs, arbres, vous croissez tous.
Ah ! d'heureux habitans une race innocente
L'ornerait mieux que vous !

Aujourd'hui condamné à nourrir un coupable,
Cette terre en gémit, et demande en secret
Qu'on la délivre enfin du fardeau méprisable
Qu'elle porte à regret.

Toi que de la nature on appelle le père,
La lumière et les fruits déjà t'ont précédé.
Pourquoi ne viens-tu pas ? Celui qui nous éclaire
Ne t'a point demandé.

Que sa grandeur éclate en brillans caractères !
Pour l'annoncer encore il t'appelle à ton tour.
Viens répandre partout tes rayons salutaires ;
Viens présider au jour.

Tu parais, ô soleil ! ta gloire incomparable
Efface le flambeau qui préside à la nuit.
D'étoiles devant toi quelle armée innombrable
Se dissipe et s'enfuit !

Ainsi, près des clartés, grand Dieu, que tu révèles
Qu'est-ce que ma raison dans son jour le plus beau ?
Malheureux qui se fie aux faibles étincelles
De ce pâle flambeau !

Tandis qu'enfans des eaux, les poissons en silence
Vont partager entre eux les fleuves et les mers ;
Enfant des eaux, comme eux, l'oiseau chante et s'élance
Dans l'empire des airs.

D'une vitesse égale, à l'instant se répandent
Des liquides états les citoyens nouveaux,
Également conduits par des rames qui fendent
Ou les airs, ou les eaux.

O terre, enfante aussi ta famille admirable.
Rampez, marchez, courez, animaux, sur son sein.
D'un ouvrier habile autant qu'inépuisable
Remplissez le dessein.

Que son chef-d'œuvre enfin se hâte de paraître.
Oui, Seigneur, il est temps d'accomplir ton projet.
Pourquoi délibérer ? L'univers veut un maître,
Ta grandeur un sujet.

Tu pétris une boue, et tu souffles sur elle.
L'homme en sort : sur son front ta main grave tes traits.
Puisse, hélas, sur ce front, une image si belle
Ne s'altérer jamais !

Tu vas donc l'établir roi de la terre entière :
Qu'il règne, tu le veux ; mais qu'il règne après toi.
Pourrait-il oublier, si près de sa poussière,
Celui qui l'a fait roi ?

Tout est fini : tu vois d'un œil de complaisance
Tant d'êtres différens que tu voulus créer.
Ce brillant univers, l'œuvre de ta puissance,
Tu daignes l'agréer.

O spectacle à tes yeux plus beau, plus admirable !
Grand Dieu, lorsque ton fils viendra t'offrir un jour
Cet univers lavé dans son sang adorable,
L'œuvre de son amour !

ODE TIRÉE D'ISAÏE,

chap. 14.

CANTIQUE DES JUIFS, A LEUR DÉLIVRANCE DE BABYLONE.

—

Comment est disparu ce maître impitoyable,
Et comment du tribut dont nous fûmes chargés
Sommes-nous soulagés?
Le Seigneur a brisé le sceptre redoutable
Dont le poids accablait les humains languissans;
Le sceptre qui frappa d'une plaie incurable
Les peuples gémissans.

Nos cris sont apaisés, la terre est en silence.
Le Seigneur a dompté ta barbare insolence,
O fier et rigoureux tyran!
Les cèdres mêmes du Liban
Se réjouissent de ta perte :
« Il est mort, disent-ils, et l'on ne verra plus
» La montagne couverte
» Des restes de nos troncs par le fer abattus. »

Roi cruel, ton aspect fit trembler les lieux sombres :
Tout l'enfer se troubla, les plus superbes ombres
Coururent pour te voir;
Les rois des nations, descendant de leur trône,
T'allèrent recevoir.
« Toi-même, dirent-ils, ô roi de Babylone,
» Toi-même, comme nous, te voilà donc percé
» Sur la poussière renversé,
» Des vers tu deviens la pâture;
» Et ton lit est la fange impure!

» Comment es-tu tombé des cieux,
» Astre brillant, fils de l'Aurore?
» Puissant roi, prince audacieux,
» La terre aujourd'hui te dévore.
» Comment es-tu tombé des cieux,
» Astre brillant, fils de l'Aurore? »

Dans ton cœur tu disais : « A Dieu même pareil,
» J'établirai mon trône au-dessus du soleil;
» Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
« J'irai m'asseoir sans crainte;
» A mes pieds trembleront les humains éperdus. »
Tu le disais, et tu n'es plus!

Les passans qui verront ton cadavre paraître,
Diront, en se baissant, pour te mieux reconnaître :
« Est-ce là ce mortel, l'effroi de l'univers,
» Par qui tant de captifs soupiraient dans les fers;
» Ce mortel dont le bras détruisit tant de villes,
» Sous qui les champs les plus fertiles
» Devenaient d'arides déserts? »

Tous les rois de la terre ont de la sépulture
Obtenu le dernier honneur;
Toi seul, privé de ce bonheur,
En tous lieux rejeté, l'horreur de la nature,
Homicide d'un peuple à tes soins confié,
De ce peuple aujourd'hui tu te vois oublié.

Qu'on prépare à la mort ses enfans misérables :
La race des méchans ne subsistera pas;
Courez à tous ses fils annoncer le trépas;
Qu'ils périssent : l'auteur de leurs jours déplorables
Les a remplis de son iniquité.
Frappez, faites sortir de leurs veines coupables
Tout le malheureux sang dont ils ont hérité.

LES VERTUS CHRÉTIENNES.

ODE.

—

Toi qui possèdes la puissance,
La grandeur et la majesté;
Toi qui tiens sous ta dépendance
Notre orgueilleuse volonté,
O roi des rois, maître des maîtres,
Être par qui sont tous les êtres,
Centre et lumière des esprits,
De toi seul nos vertus descendent,
Et de ta source se répandent
Sur les hommes que tu chéris.

Dans l'horreur d'une nuit si noire,
Qui peut vers toi marcher sans toi?
C'est toi qui m'ordonnes de croire,
C'est toi qui me donnes la foi.
Dans son audace sacrilége
Quand l'impie à toute heure assiége
Mon cœur fidèle à te servir,
Je sais sur qui je me repose,
Et dans quelles mains je dépose
Le trésor qu'on veut me ravir.

Sur nous que de vapeurs funèbres
A vomi l'abîme infernal!
De la puissance des ténèbres
Est-ce ici le moment fatal?
Que de colonnes renversées!

Que de lumières éclipsées !
Quel nuage vient nous couvrir !
Non, mon espoir ne peut s'éteindre :
La tempête n'est point à craindre
Quand le vaisseau ne peut périr.

L'homme promet : frivole attente,
Le mensonge marche après lui !
Malheur à la main imprudente
Qui d'un roseau fait son appui !
Mais Dieu soutient celui qui l'aime.
J'en crois ton oracle suprême,
Grand Dieu ! tu ne trompes jamais.
Tu parles, ta parole est stable :
Mon espérance inébranlable
Attend tout ce que tu promets.

Quels sermens nous fait ta tendresse,
Et que de gages inouïs !
C'en est trop : sûr de ta promesse,
Je n'espère plus, je jouis.
Mon amour me donne des ailes ;
Et vers tes clartés éternelles
Par lui je me sens emporté :
Oui, je vole jusqu'à ta gloire :
Déjà j'y suis et je crois boire
Au torrent de ta volupté.

Ici bas, compagne fidèle
De l'Espérance au front serein,
La Charité marche avec elle,
Et la Foi leur donne la main.
Liens sacrés, nœuds adorables,
Qui les rendent inséparables,
Et que Dieu seul peut désunir :
Le temps d'espérer et de croire
Finit au grand jour de sa gloire ;
Le temps d'aimer ne peut finir.

Oui, tu seras toujours la même,
Et ton temps est l'éternité,
Divine ardeur, vertu suprême,
Inaltérable Charité.
Si toujours ton feu nous anime,
Malgré la nuit qui nous opprime,
Et malgré le poids de nos corps ;
Quand l'objet dont tu nous enflammes
Sans voile éclairera nos âmes,
Qu'il rallumera tes transports !

Quand brillera-t-il sur nos têtes
Ce jour si cher à notre espoir,
Ce grand jour que tu nous apprêtes,
Jour qui n'aura jamais de soir ?
Que sa lumière sera pure !
Nous n'en pouvons dans la nature
Trouver que d'imparfaits crayons :
Ce soleil n'a rien qui l'égale,
Quoiqu'au haut des cieux il étale
La pompe de tant de rayons.

Sur cette terre infortunée,
Quel temps cruel et ténébreux !
O détestable destinée,
Jours pénibles et rigoureux !
Mais si nous semons dans les larmes,
Que la récolte aura de charmes
Au sein de l'éternel séjour ;
Et quel prix heureux de nos peines,
Quand nous entrerons les mains pleines
Des fruits qu'aura produits l'amour !

Fais-les, Seigneur, germer et croître
Dans nos cœurs épris de ta loi.
A tes yeux nous pourrons paraître,
Si tu nous rends dignes de toi !
Les vertus que tu nous commandes,
La moisson que tu nous demandes,
C'est de toi que nous l'attendons.
Le travail est notre partage ;
Mais le succès est ton ouvrage,
Et nos richesses sont tes dons.

LES LARMES DE LA PÉNITENCE.

ODE.

Grâce, grâce, suspends l'arrêt de tes vengeances,
Et détourne un moment tes regards irrités.
J'ai péché, mais je pleure : oppose à mes offenses,
Oppose à leur grandeur celle de tes bontés.

Je sais tous mes forfaits, j'en connais l'étendue :
En tous lieux, à toute heure ils parlent contre moi :
Par tant d'accusateurs mon âme confondue
Ne prétend pas contre eux disputer devant toi.

Tu m'avais par la main conduit dès ma naissance ;
Sur ma faiblesse en vain je voudrais m'excuser :
Tu m'avais fait, Seigneur, goûter ta connaissance ;
Mais, hélas ! de tes dons je n'ai fait qu'abuser.

De tant d'iniquités la foule m'environne ;
Fils ingrat, cœur perfide, en proie à mes remords,
La terreur me saisit ; je frémis, je frissonne ;
Pâle et les yeux éteints, je descends chez les morts.

Ma voix sort du tombeau ; c'est du fond de l'abîme
Que j'élève vers toi mes douloureux accens :
Fais monter jusqu'aux pieds de ton trône sublime
Cette mourante voix et ces cris languissans.

O mon Dieu... Quoi ! ce nom, je le prononce encore ?
Non, non, je t'ai perdu, j'ai cessé de t'aimer.
O juge qu'en tremblant je supplie et j'adore !
Grand Dieu, d'un nom plus doux je n'ose te nommer.

Dans le gémissement, l'amertume et les larmes,
Je repasse des jours perdus dans les plaisirs ;
Et voilà tout le fruit de ces jours pleins de charmes :
Un souvenir affreux, la honte et les soupirs.

Ces soupirs devant toi sont ma seule défense :
Par eux un criminel espère t'attendrir ;
N'as-tu pas en effet un trésor de clémence ?
Dieu de miséricorde, il est temps de l'ouvrir.

Où fuir, où me cacher, tremblante créature,
Si tu viens en courroux pour compter avec moi ?
Que dis-je ? Être infini, ta grandeur me rassure,
Trop heureux de n'avoir à compter qu'avec toi !

Près d'une majesté si terrible et si sainte,
Que suis-je ? Un vil roseau : voudrais-tu le briser ?
Hélas ! si du flambeau la clarté s'est éteinte,
La mèche fume encor, voudrais-tu l'écraser ?

Que l'homme soit pour l'homme un juge inexorable ;
Où l'esclave aurait-il appris à pardonner ?
C'est la gloire du maître : absoudre le coupable
N'appartient qu'à celui qui peut le condamner.

Tu le peux ; mais souvent tu veux qu'il te désarme ;
Il te fait violence ; il devient ton vainqueur.
Le combat n'est pas long : il ne faut qu'une larme :
Que de crimes efface une larme du cœur !

Jamais de toi, grand Dieu, tu nous l'as dit toi-même,
Un cœur humble et contrit ne sera méprisé.
Voilà le mien : regarde, et reconnais qu'il t'aime ;
Il est digne de toi : la douleur l'a brisé.

Si tu le ranimais de sa première flamme ;
Qu'il reprendrait bientôt sa joie et sa vigueur !
Mais non, fais plus pour moi : renouvelle mon âme,
Et daigne dans mon sein créer un nouveau cœur.

De mes forfaits alors je te ferai justice,
Et ma reconnaissance armera ma rigueur.
Tu peux me confier le soin de mon supplice ;
Je serai contre moi mon juge et ton vengeur.

Le châtiment au crime est toujours nécessaire ;
Ma grâce est à ce prix, il faut la mériter.
Je te dois, je le sais, je te veux satisfaire :
Donne-moi seulement le temps de m'acquitter.

Ah ! plus heureux celui que tu frappes en père !
Il connaît ton amour par ta sévérité.
Ici bas, quels que soient les coups de ta colère,
L'enfant que tu punis n'est pas déshérité.

Coupe, brûle ce corps, prends pitié de mon âme ;
Frappe, fais-moi payer tout ce que je te doi,
Arme-toi, dans le temps, du fer et de la flamme,
Mais dans l'éternité, Seigneur, épargne-moi.

Quand j'aurais à tes lois obéi dès l'enfance,
Criminel en naissant, je ne dois que pleurer,
Pour retourner à toi la route est la souffrance :
Loi triste, route affreuse... entrons sans murmurer.

De la main de ton fils je reçois le calice ;
Mais je frémis, je sens ma main prête à trembler.
De ce trouble honteux mon cœur est-il complice ?
Suis-je le criminel ? voudrais-je reculer ?

LEFRANC DE POMPIGNAN*.

POÉSIES SACRÉES.

ODES.

ODE.

EXSURGAT DEUS.

Psaume LXVII.

Dieu se lève : tombez, roi, temple, autel, idole;
Au feu de ses regards, au son de sa parole,
Les Philistins ont fui.
Tel le vent dans les airs chasse au loin la fumée;
Tel un brasier ardent voit la cire enflammée
Bouillonner devant lui.

Chantez vos saintes conquêtes,
Israël, dans vos festins,
Offrez d'innocentes fêtes
A l'auteur de vos destins.
Jonchez de fleurs son passage,
Votre gloire est son ouvrage,
Et le Seigneur est son nom.
Son bras venge vos alarmes
Dans le sang et dans les larmes
Des familles d'Ascalon.

Ils n'ont pu soutenir sa face étincelante;
Du timide orphelin, de la veuve tremblante
Il protége les droits.
Du fond du sanctuaire il nous parle à toute heure;
Il aime à rassembler dans la même demeure
Ceux qui suivent ses lois.

Touché du remords sincère,
Il rompt les fers redoutés
Qu'il forgea dans sa colère
Pour ses enfans révoltés.
Mais ses mains s'appesantissent
Sur les peuples qui l'aigrissent
Par des attentats nouveaux;
Et dans des déserts arides
Sur ces cœurs durs et perfides
Il épuise ses fléaux.

Souverain d'Israël, Dieu vengeur, Dieu suprême,
Loin des rives du Nil tu conduisais toi-même
Nos aïeux effrayés.
Parmi les eaux du ciel, les éclairs et la foudre,
Le mont de Sinaï prêt à tomber en poudre,
Chancela sous tes pieds.

De l'humide sein des nues
Le pain que tu fis pleuvoir,
A nos tribus éperdues
Rendit la vie et l'espoir.
Tu veilles sur ma patrie,
Comme sur sa bergerie
Veille un pasteur diligent;
Et ta divine puissance
Répand avec abondance
Ses bienfaits sur l'indigent.

Sur l'abîme des flots, sur l'aile des tempêtes,
Tes ministres sacrés étendent leurs conquêtes
Aux lieux les plus lointains.
Ton peuple bien aimé vaincra toute la terre,
Et le sceptre des rois, que détrône la guerre,
Passera dans ses mains.

Ses moindres efforts terrassent
Ses ennemis furieux;
Des périls qui le menacent
Il sort toujours glorieux.

---

* POMPIGNAN (Jean-Jacques LEFRANC, marquis DE), né à Montauban, le 10 août 1709, mort le 1er novembre 1784. *Didon*, tragédie qu'il donna à l'âge de vingt-cinq ans, fit concevoir des espérances qu'il n'a pas réalisées, car une petite comédie en vers libres représentée l'année suivante (1735) et quelques opéras qui n'ont pas été joués sont les seuls ouvrages qu'il ait composés ensuite pour la scène. Reçu à l'Académie française, Lefranc, dans son discours de réception, attaqua sans aucun ménagement tous les philosophes. Cette déclaration de guerre lancée contre ceux aux suffrages desquels il devait l'honneur de siéger à l'Académie lui fut fatale; pendant deux années on lui fit expier par les plus amers chagrins sa malencontreuse attaque : ce fut contre lui comme une conspiration générale. On ne se contenta pas de faire la satire du poète, on fit encore celle de l'homme et du chrétien. On le représenta comme un hypocrite qui s'affublait du manteau de la religion dans des vues d'intérêt purement humain. Lefranc, forcé de quitter Paris où il n'osait plus se présenter nulle part, alla ensevelir ses jours au fond d'une campagne; il tomba dans un tel état de tristesse qu'il devint fou. Il était âgé de soixante-quinze ans lorsqu'il mourut. Dans ses odes et ses poésies sacrées on trouve de l'élévation, une hardiesse souvent poétique, et quelquefois même cette chaleur qui manque dans toutes ses autres compositions. La Harpe lui a rendu justice en disant que comme poète il méritait en plus d'un genre l'estime de la postérité.

Roi de la terre et de l'onde,
Il éblouira le monde
De sa nouvelle splendeur.
Ainsi du haut des montagnes,
La neige dans les campagnes
Répand sa vive blancheur.

O monts délicieux! ô fertile héritage!
Lieux chéris du Seigneur, vous êtes l'heureux gage
De son fidèle amour.
Demeure des faux dieux, montagnes étrangères,
Vous n'êtes point l'asile où le Dieu de nos pères
A fixé son séjour.

Sion, quelle auguste fête!
Quels transports vont éclater!
Jusqu'à ton superbe faîte
Le char de Dieu va monter.
Il marche au milieu des anges,
Qui célèbrent ses louanges,
Pénétrés d'un saint effroi.
Sa gloire fut moins brillante
Sur la montagne brûlante
Où sa main grava sa loi.

Seigneur, tu veux régner au sein de nos provinces;
Tu reviens entouré de peuples et de princes,
Chargés de fers pesans.
L'idolâtre a frémi quand il t'a vu paraître;
Et quoiqu'il n'ose encor t'avouer pour son maître,
Il t'offre des présens.

Ce Dieu si grand, si terrible,
A nos voix daigne accourir.
Sa bonté toujours visible
Se plaît à nous secourir,
Prodigue de récompenses,
Malgré toutes nos offenses.
Il est lent dans sa fureur;
Mais les carreaux qu'il apprête,
Tôt ou tard briseront la tête
De l'impie et du pécheur.

Dieu m'a dit : De Basan pourquoi crains-tu les piéges?
La mer engloutira ces tyrans sacriléges
Dans son horrible flanc.
Tu fouleras aux pieds leurs veines déchirées;
Et les chiens tremperont leurs langues altérées
Dans les flots de leur sang.

Les ennemis de sa gloire
Sont vaincus de toutes parts;
La pompe de sa victoire
Frappe leurs derniers regards.

Nos chefs enflammés de zèle
Chantent la force immortelle
Du Dieu qui sauva leurs jours;
Et nos filles triomphantes
Mêlent leurs voix éclatantes
Au son bruyant des tambours.

Bénissez le Seigneur, bénissez votre maître,
Descendans de Jacob, ruisseaux que firent naître
Les sources d'Israël.
Vous, jeune Benjamin, vous l'espoir de nos pères,
Nephtali, Zabulon, Juda, roi de vos frères,
Adorez l'Éternel.

Remplis, Seigneur, la promesse
Que tu fis à nos aïeux;
Que les rois viennent sans cesse
Te rendre hommage en ces lieux.
Dompte l'animal sauvage,
Qui, contre nous plein de rage,
S'élance de ces marais;
Pour éviter ta poursuite,
Qu'il cherche en vain dans sa fuite
Les roseaux les plus épais.

Des nations de sang confonds la ligue impie.
Les envoyés d'Égypte et les rois d'Arabie
Reconnaîtront tes lois.
Chantez le Dieu vivant, royaumes de la terre;
Vous entendez ce bruit : ces éclats de tonnerre,
C'est le cri de sa voix.

O ciel, ô vaste étendue,
Les attributs de ton Dieu,
Sur les astres, dans la nue,
Sont écrits en traits de feu.
Les prophètes qu'il envoie,
Sont les héros qu'il emploie
Pour conquérir l'univers.
Sa clémence vous appelle;
Nations, que votre zèle
Serve le Dieu que je sers.

ODE.

BENEDIC, ANIMA MEA, DOMINO.

Psaume CIII.

Inspire-moi de saints cantiques,
Mon âme, bénis le Seigneur.

Quels concerts assez magnifiques,
Quels hymnes lui rendront honneur?
L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels.
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent,
Sont ses vêtemens éternels.

Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie:
Il peuple leurs déserts d'astres étincelans.
Les eaux autour de lui demeurent suspendues;
Il foule aux pieds les nues,
Et marche sur les vents.

Fait-il entendre sa parole,
Les cieux croulent, la mer gémit,
La foudre part, l'aquilon vole,
La terre en silence frémit.
Du seuil des portes éternelles,
Des légions d'esprits fidèles
A sa voix s'élancent dans l'air.
Un zèle dévorant les guide,
Et leur essor est plus rapide
Que le feu brûlant de l'éclair.

Il combla du chaos les abîmes funèbres;
Il affermit la terre et chassa les ténèbres;
Les eaux couvraient au loin les rochers et les monts:
Mais au bruit de sa voix les ondes se troublèrent,
Et soudain s'écoulèrent
Dans leurs gouffres profonds.

Les bornes qu'il leur a prescrites
Sauront toujours les resserrer;
Son doigt a tracé les limites
Où leur fureur doit expirer.
La mer, dans l'excès de sa rage,
Se roule en vain sur le rivage
Qu'elle épouvante de son bruit:
Un grain de sable la divise,
L'onde écume, le flot se brise,
Reconnaît son maître, et s'enfuit.

La terre ici s'élève en de hautes montagnes,
Ailleurs elle s'abaisse en de vastes campagnes:
Les vallons émaillés sont remplis de ruisseaux;
Et des fleuves divers l'onde fraîche et bruyante
Éteint la soif ardente
Des plus nombreux troupeaux.

Sur le rocher le plus sauvage,
Dans les forêts, dans les déserts,
Le cri des oiseaux, leur ramage
Bénit le Dieu de l'univers.
Sur les montagnes solitaires
Il répand les eaux salutaires
Des torrens cachés dans les cieux;
Et dans les plaines arrosées,
Il fait par d'utiles rosées
Germer des fruits délicieux.

Les troupeaux dans les prés vont chercher leur pâture,
L'homme dans les sillons cueille sa nourriture,
L'olivier l'enrichit des flots de sa liqueur;
Le pampre coloré fait couler sur sa table
Ce nectar délectable,
Charme et soutien du cœur.

Le souverain de la nature
A prévenu tous nos besoins,
Et la plus faible créature
Est l'objet de ses tendres soins.
Il verse également la sève
Et dans le chêne qui s'élève,
Et dans les humbles arbrisseaux.
Du cèdre voisin de la nue
La cime orgueilleuse et touffue
Sert de base au nid des oiseaux.

Le daim léger, le cerf et le chevreuil agile,
S'ouvrent sur les rochers une route facile,
Pour eux seuls de ces bois Dieu forma l'épaisseur,
Et les trous tortueux de ce gravier aride,
Pour l'animal timide
Qui nourrit le chasseur.

Le globe éclatant qui dans l'ombre
Roule au sein des cieux étoilés,
Brilla pour nous marquer le nombre
Des ans, des mois renouvelés.
L'astre du jour dès sa naissance,
Se plaça dans le cercle immense
Que Dieu lui-même avait décrit;
Fidèle aux lois de sa carrière,
Il retire et rend la lumière
Dans l'ordre qui lui fut prescrit.

La nuit vient à son tour, c'est le temps du silence.
De ses antres fangeux la bête alors s'élance,
Et de ses cris aigus étonne le pasteur.
Par leurs mugissemens les lionceaux demandent
L'aliment qu'ils attendent
Des mains du Créateur.

Mais quand l'aurore renaissante
Peint les airs de ses premiers feux,

Ils s'enfoncent pleins d'épouvante
Dans leurs repaires ténébreux.
Effroi de l'animal sauvage,
Du Dieu vivant brillante image,
L'homme paraît quand le jour luit :
Sous ses lois la terre est captive ;
Il y commande, il la cultive
Jusqu'au règne obscur de la nuit.

Seigneur, être parfait, que tes œuvres sont belles!
Tu fais servir l'accord qui les unit entre elles,
Au bien de l'univers, au bonheur des humains.
Partout je vois empreint le sceau de ta sagesse,
Et tu répands sans cesse
Tes dons à pleines mains.

Tu fis ces gouffres effroyables,
Noir empire des vastes mers ;
Leurs abîmes impénétrables
Sont peuplés d'animaux divers.
Ton souffle assembla les orages,
Les aquilons dont les ravages,
Font régner la mort sur les eaux ;
Et tu dis : Ces mers déchaînées
Verront leurs ondes étonnées
Porter d'innombrables vaisseaux.

Là des monstres marins, dans leur course pesante,
Ouvrent des flots émus la surface écumante ;
Ils semblent se jouer des vagues en courroux.
Quand de l'horrible faim les tourmens les dévorent,
C'est toi seul qu'ils implorent ;
Et tu les nourris tous.

Privés de tes regards célestes,
Tous les êtres tombent détruits,
Et vont mêler leurs tristes restes
Au limon qui les a produits.
Mais par des semences de vie,
Que ton souffle seul multiplie,
Tu répares les coups du temps ;
Et la terre toujours peuplée,
De sa fange renouvelée
Voit renaître ses habitans.

Dieu des jours, Dieu des temps, triomphe d'âge en âge ;
Jouis de ta grandeur, jouis de ton ouvrage ;
Tu regardes la terre, elle tremble d'effroi ;
Tu frappes la montagne, et sa cime enflammée,
Dans des flots de fumée
S'abîme devant toi.

Que le jour commence à paraître,
Ou qu'il s'éteigne dans les mers,
Mon créateur, mon divin maître
Sera l'objet de mes concerts.
Trop heureux si dans sa clémence,
Il écoute avec complaisance
Les chants que je forme pour lui.
Fidèle à marcher dans sa voie,
En lui seul je mettrai ma joie,
Mon espérance et mon appui.

Trop long-temps les pécheurs ont lassé sa justice ;
Que l'enfer les dévore, et que leur nom périsse ;
Que Dieu verse la paix dans le fond de mon cœur :
Qu'il pénètre mes sens, que son zèle m'enflamme,
Et qu'à jamais mon âme
Bénisse le Seigneur.

ODE.

SUPER FLUMINA BABYLONIS, ETC.

Psaume CXXXVI.

Captifs chez un peuple inhumain,
Nous arrosions de pleurs les rives étrangères,
Et le souvenir du Jourdain,
A l'aspect de l'Euphrate, augmentait nos misères.

Aux arbres qui couvraient les eaux,
Nos lyres tristement demeuraient suspendues,
Tandis que nos maîtres nouveaux
Fatiguaient de leurs cris nos tribus éperdues.

Chantez, nous disaient ces tyrans,
Les hymnes préparés pour vos fêtes publiques,
Chantez, et que vos conquérans
Admirent de Sion les sublimes cantiques.

Ah! dans ces climats odieux,
Arbitre des humains, peut-on chanter ta gloire!
Peut-on, dans ces funestes lieux,
Des beaux jours de Sion célébrer la mémoire!

De nos aïeux sacré berceau,
Sainte Jérusalem, si jamais je t'oublie,
Si tu n'es pas jusqu'au tombeau
L'objet de mes désirs, et l'espoir de ma vie ;

Rebelle aux efforts de mes doigts,
Que ma lyre se taise entre mes mains glacées !
Et que l'organe de ma voix
Ne prête plus de sons à mes tristes pensées !

Rappelle-toi ce jour affreux,
Seigneur, où d'Esaü la race criminelle,
Contre ses frères malheureux
Animait du vainqueur la vengeance cruelle.

Égorgez ces peuples épars,
Consommez, criaient-ils, les vengeances divines;
Brûlez, abattez ces remparts,
Et de leurs fondemens dispersez les ruines.

Malheur à tes peuples pervers,
Reine des nations, fille de Babylone;
La foudre gronde dans les airs,
Le Seigneur n'est pas loin; tremble, descends du trône.

Puissent tes palais embrasés
Éclairer de tes rois les tristes funérailles!
Et que sur la pierre écrasés,
Tes enfans de leur sang arrosent tes murailles!

CANTIQUES.

CANTIQUE DE MOÏSE AVANT SA MORT.

I.

AUDITE, COELI, QUÆ LOQUOR.

Deutér. cap. XXXII.

Cieux, terre, écoutez-moi; Jacob, faites silence.
Que mes discours touchans, que ma sainte éloquence
Pénètrent vos esprits, renouvellent vos cœurs;
Comme du haut des airs la féconde rosée,
Ranimant tous les fruits de la terre embrasée,
Relève l'herbe tendre, et rafraîchit les fleurs.

Rendez hommage au Dieu que ma voix vous annonce,
Adorez les arrêts que sa bouche prononce:
Le sort de l'univers à ses pieds est écrit.
Tout ce qu'il fait est bien, tout ce qu'il veut est juste.
Fidèle observateur de sa parole auguste,
Il tient ce qu'il promet; faisons ce qu'il prescrit.

De lâches révoltés ont armé sa colère,
Ils furent ses enfans, mais il n'est plus leur père:
Peuple ingrat, peuple vain, sans raison, sans vertu,
Pense donc au néant d'où sa voix te fit naître;
Méconnais-tu ton Dieu, ton protecteur, ton maître,
Sans lui, sans ses bienfaits, parle, que serais-tu?

Parcours l'ordre des ans, des siècles, et des âges,
Compte de ses bontés les nombreux témoignages;
Ou si de ta mémoire ils étaient effacés,
Appelle tes aïeux, interroge leur cendre;
Du séjour de la mort leur cri te fait entendre
Qu'ignorés de toi seul partout ils sont tracés.

Tu n'étais point encor, toi qui lui fais la guerre;
Quand aux murs de Babel il divisait la terre
Entre les nations qu'il séparait de lui.
Mais dès-lors pour toi seul il marquait les limites
Du pays fortuné d'où les races proscrites
A l'aspect d'Israël s'enfuiront aujourd'hui.

Israël qu'il aimait, Israël qui le brave,
Dans les plaines du Nil n'était qu'un peuple esclave,
Qu'un troupeau vagabond sans guide et sans pasteur.
Ses yeux l'ont rencontré sur des sables arides,
Dans de vastes déserts, où ces âmes perfides
Osaient même insulter leur divin Créateur.

C'est là qu'il attendait ce peuple trop rebelle,
C'est là que tant de fois sa bonté paternelle
Par d'utiles rigueurs a voulu l'éprouver.
Soulageant ses besoins en punissant ses vices,
Prodigue de secours, avare de supplices,
Son bras ne l'abaissait que pour mieux l'élever.

Comme un aigle au milieu de ses aiglons timides,
Les couvre, les soutient de ses ailes rapides,
Dans les ondes de l'air forme leur vol tremblant:
Tel des fils de Jacob Dieu conduisait la trace,
Encourageait leur foi, ranimait leur audace,
Et portait devant eux son glaive étincelant.

Bientôt ils entreront dans ces riches asiles,
Où, parmi les trésors des champs les plus fertiles,
Ils vivront sous un ciel de cristal et d'azur.
Là des fleuves de lait arrosent les campagnes,
Des flots d'huile et de miel descendent des montagnes,
Et la vigne y répand son nectar le plus pur.

Par les mains du Seigneur tirés de l'indigence,
Ils le méconnaîtront au sein de l'abondance,
Et des dieux inconnus ils chercheront l'appui;
Qu'ils redoutent du moins ses vengeances terribles;
De leur culte nouveau, de leurs fêtes horribles
Le bruit tumultueux montera jusqu'à lui.

L'idole est sur l'autel, et les bûchers s'allument,
L'encens brûle à ses pieds, et les fleurs la parfument:
Israël pervertí consomme son forfait.
Israël, que fais-tu? peuple volage, arrête;
Détourne les malheurs que ton crime t'apprête,
Le Dieu que tu détruis est le Dieu qui t'a fait.

Ce Dieu jaloux a vu leurs lâchetés insignes.
« J'attendrai le succès de leurs complots indignes ;
» Et je mettrai, dit-il, un voile entre eux et moi.
» Ils servent un Dieu sourd, un dieu d'or ou de plâtre :
» Et moi j'adopterai ce stupide idolâtre,
» Cet étranger impur qu'avait proscrit ma loi !

» Je leur ai préparé ces fournaises brûlantes,
» Ces épais tourbillons de flammes dévorantes
» Que la terre entretient dans ses flancs embrasés ;
» Et qui, sortis enfin de leur prison profonde,
» Consumeront un jour les ruines du monde
» Dans les gouffres de feu que ma haine a creusés.

» Leurs supplices divers, leurs maux feront ma joie.
» Par la faim desséchés, ils deviendront la proie
» De serpens monstrueux dans leurs maisons éclos.
» J'ai promis pour pâture à l'oiseau de carnage
» Leurs corps défigurés, dont la bête sauvage
» Aura meurtri les chairs et brisé tous les os.

» Un effroi léthargique accablera leurs âmes.
» De féroces vainqueurs égorgeront leurs femmes,
» Leurs filles, leurs vieillards, et leurs tendres enfans.
» Où sont-ils, quel asile est ouvert à ces traîtres ?
» Je retire la foi promise à leurs ancêtres,
» Et j'efface leur nom du livre des vivans.

» Mais ma gloire suspend l'effet de ma justice.
» Ma vengeance perdrait le fruit de leur supplice,
» Bientôt leurs ennemis n'en seraient que plus vains.
» Vils ressorts que j'emploie et qu'aussitôt je brise,
» Ces peuples que je hais, ces rois que je méprise,
» Diraient que ma victoire est l'œuvre de leurs mains. »

Et quel autre que Dieu, race orgueilleuse et vile,
Devant un seul guerrier en a fait fuir dix mille ?
Quel autre t'a livré nos coupables tribus ?
Entre tes dieux et lui que Pharaon soit juge :
S'il punit nos forfaits, il est notre refuge :
De tes divinités quels sont les attributs ?

Que deviendraient sans lui les trônes de la terre !
Il ordonne la paix, il commande la guerre ;
Par lui seul tout s'élève, et tout est renversé.
Le courage, la peur, la force, la faiblesse,
Et l'esprit de vertige, et l'auguste sagesse,
Sont des présens de Dieu propice ou courroucé.

Famille d'Israël, quels vices t'ont souillée ?
De ta vertu première aujourd'hui dépouillée,
Ton sein ne produit plus que des crimes honteux.
Tel au bord des marais de l'infâme Gomorrhe
La terre, que le soufre empoisonne et dévore,
N'enfante que des fruits amers et venimeux.

Ton monarque éternel ne cherche qu'à t'absoudre :
Il t'aime, ta douleur peut éteindre sa foudre ;
Pleure, gémis, les temps se pressent d'arriver.
Mais le terme est venu des vengeances célestes.
Le Seigneur attendri rassemble enfin les restes
De ce peuple expirant qu'il veut encor sauver.

Me voici, vous dit-il, j'ai pitié de vos crimes.
Où sont ces dieux nourris du sang de vos victimes,
Ces dieux que vous couvrez d'un nuage d'encens ?
Autour de vos remparts les torches étincellent,
Sous les coups redoublés vos derniers murs chancellent ;
Que font sur vos autels ces bustes impuissans ?

Je viens vous soulager du poids de vos misères ;
Reconnaissez la voix du pasteur de vos pères,
Rentrez dans le bercail, troupeau que je chéris ;
Rentrez : déjà la mort, de meurtres assouvie,
Voit jaillir sous sa faux les sources de la vie :
J'ôte et je rends le jour, je frappe et je guéris.

Je suis le Dieu vivant, j'ai juré par moi-même.
Les barbares tyrans du seul peuple que j'aime
Sont jugés à leur tour, et vont subir leur sort.
C'en est fait, ma fureur au comble est parvenue.
Plus brillant que l'éclair qui partage la nue,
Mon glaive est dans la main des anges de la mort.

Ils frappent et tout meurt. Que de cris ! que de larmes !
Mes ennemis troublés jettent au loin leurs armes ;
Achevons, vengeons-nous ; c'est trop les ménager.
Je verrai leurs débris couvrir la terre entière,
Leurs têtes à mes pieds rouler dans la poussière,
Et dans des flots de sang leurs cadavres nager.

Tremblez, prosternez-vous, nations étrangères ;
Et vous, chefs d'Israël, conducteurs de vos frères,
Au Dieu qui vous défend restez toujours unis.
Juste dispensateur des biens et des disgrâces,
Fidèle en ses traités, fidèle en ses menaces,
Il venge ses enfans, quand il les a punis.

CANTIQUE DE DÉBORA.

II.

CECINERUNTQUE DEBORA ET BARAC, ETC.

Jud. cap. V.

Louez le Dieu des batailles
Vous qui combattez pour lui,
Peuples, loin de vos murailles
La guerre et la mort ont fui.

Ma victoire vous relève;
Débora charge du glaive
La main qui brise vos fers:
Rois, soldats, que l'on m'écoute.
Déjà la céleste voûte
S'ouvre au bruit de mes concerts.

Sur les monts de Séir, aux champs de l'Idumée,
Tu te couvris, Seigneur, d'une épaisse fumée,
Tu joignis l'eau du ciel à tes foudres brûlans:
Les rochers de Sina sous tes pieds éclatèrent,
Et leurs débris tombèrent
Dans les feux redoublés qui sortaient de leurs flancs.

J'ai vu la ligue fatale
Des ennemis d'Israël
Porter sa fureur brutale
Jusqu'aux tentes de Jaël:
J'ai vu tous nos champs incultes
Abandonnés aux insultes
De brigands audacieux,
Et nos tribus consternées
Par des routes détournées
Se dérober à leurs yeux.

Une femme s'oppose à leurs progrès funestes;
Mère de sa patrie, elle en sauve les restes,
Qui des fers d'un tyran ne pouvaient s'échapper.
Dieu s'ouvre à la victoire une nouvelle voie;
Le chef qu'il nous envoie
A combattu sans armes, et vaincu sans frapper.

Vous dont les lois me sont chères,
Dont les succès sont les miens,
Vous, magistrats de vos frères,
Vous, soldats et citoyens,
Venez, le Dieu des vengeances
Brise les chars et les lances
De vos tyrans étouffés,
Quel retour de sa justice!
Quels coups de sa main propice!
Il combat, vous triomphez.

Rentrez, peuple vainqueur, rentrez sous vos portiques;
Lève-toi, Débora, commence tes cantiques,
Vers ton Dieu bienfaisant prends un sublime essor.
Et toi, Barac, mon fils, ornement de nos fêtes,
Achève tes conquêtes,
Poursuis, charge de fer les habitans d'Asor.

Le cruel Amalec tombe
Sous le fer de Josué;
L'orgueilleux Jabin succombe
Sous le fils d'Abinoëm.

Issachar a pris les armes,
Zabulon court aux alarmes,
Nephtali marche avec eux.
Ruben, ton bras se repose!
Pourquoi trahis-tu la cause
De tes frères malheureux?

Lâche voisin de Tyr, peuple amoureux de l'onde,
Azer, quand sur nos bords le ciel s'allume et gronde,
La soif de l'or t'enchaîne au sein de tes vaisseaux;
Les rois des nations menacent ta patrie:
Mais malgré leur furie,
Des torrens du Tabor leur sang grossit les eaux.

Cachez-vous, tribus oisives,
Faibles tribus, cachez-vous:
Gardez vos ports et vos rives,
Les cieux combattent pour nous.
La trompette et le tonnerre,
Des vils enfans de la terre
Annoncent le triste sort.
Pour nous pleine de rosée,
Sur eux la nue embrasée
Vomit la foudre et la mort.

Les débris de leur camp sont épars dans la plaine:
Le torrent de Cison dans ses gouffres entraîne
Les cadavres impurs dont ses bords sont couverts.
Sous cet horrible poids sa course est arrêtée,
Et son onde infectée
Mêle des flots de sang à l'écume des mers.

Malheur à vous, troupe vile,
Ingrats peuples de Méros,
Qui voyez d'un œil tranquille
Les périls de nos héros.
Béni soit l'heureux courage,
Qui d'un tyran plein de rage
A déconcerté l'effort!
A notre ennemi barbare
La main de Jaël prépare
Le lait, la couche, et la mort.

Pour la dernière fois il a vu la lumière;
Les ombres du sommeil ont couvert sa paupière;
Je vois lever le fer, et j'entends le marteau;
Le géant se débat sous les pieds d'une femme,
Mord la poudre et rend l'âme
Dans les tristes horreurs d'un supplice nouveau.

De sa mère qui l'appelle
L'écho répète les cris:
Dieux d'Asor, grands dieux, dit-elle,
Quand me rendrez-vous mon fils?

En vain ma vue incertaine,
Errant au loin dans la plaine
Cherche ce fils glorieux;
Je ne vois point la poussière
Voler sous la marche altière
De son char victorieux.

Calmez, répond alors l'épouse du barbare,
Calmez l'indigne crainte où votre âme s'égare,
Votre fils, mon époux, est vainqueur aujourd'hui.
Sans doute en ce moment, entouré de captives,
Dans leurs troupes plaintives
Il choisit les beautés qu'il réserve pour lui.

Il destine pour nos fêtes,
Leurs plus riches vêtemens;
Il sèmera sur nos têtes
Leurs perles, leurs diamans.
Que nos ennemis gémissent,
Mais que ces lieux retentissent
Des exploits de nos guerriers;
Que pour des têtes si chères
Les épouses et les mères
Entrelacent des lauriers.

Elles parlent; la mort tenait déjà sa proie.
Meure ainsi tout mortel que ta haine foudroie,
Grand Dieu; ton peuple seul est fait pour la grandeur,
Qu'aux yeux des nations de sa gloire étonnées
Ses vertus couronnées
Du soleil qui se lève égalent la splendeur.

CANTIQUE D'ÉZÉCHIEL.

QUARE MATER TUA LEŒNA INTER LEONES CUBAVIT.
Ezech. c. XXIX.

Israël, pourquoi donc ta mère
A-t-elle aux yeux des nations,
Souillé son divin caractère.
Dans le gîte affreux des lionnes
Un lionceau sort de sa couche;
A peine ce monstre farouche
Est-il échappé de ses mains
Qu'il court dépeupler les campagnes,
Et qu'il dévore dans sa rage
La chair et le sang des humains.

Avertis par la renommée,
Les peuples voisins ont frémi.
Les rois assemblent leur armée
Contre ce féroce ennemi.
Qu'ils en reçoivent de blessures,
Avant de punir les injures,
Et les maux qu'ils en ont soufferts!
Mais sa chute en est plus horrible,
Et malgré sa valeur terrible
L'Égypte l'a chargé de fers.

Sa mère à ce coup effroyable
Qui met son espoir au tombeau,
Dans sa famille impitoyable
Choisit un autre lionceau.
Il se lève, il parcourt la plaine:
Dans cette incursion soudaine
Le meurtre ensanglante ses pas;
Et non moins cruel que son frère,
Il se nourrit, se désaltère,
Dans le pillage et les combats.

Mille épouses infortunées
Ont déjà perdu leurs époux.
Les villes sont abandonnées,
Les champs éprouvent son courroux.
Il rugit, et la terre tremble:
Les provinces fondent ensemble,
Sur ce nouveau déprédateur.
Que de vains assauts on lui donne,
Et que de combattans moissonne
Son courage exterminateur.

Cent fois il brise avec audace
Les rets dont il est entouré:
Cent fois il s'élance, il terrasse
Des chasseurs l'effort conjuré.
Mais il descend enfin du trône,
Et suit leur char à Babylone
Où l'attend un vengeur cruel.
Sa voix, dans un cachot perdue,
Ne sera jamais entendue
Sur les montagnes d'Israël.

Et toi, reste d'un sang si cher à la patrie,
Roi faible, dont la gloire est à jamais flétrie,
Que les jours de ta mère ont été radieux!
Comme une jeune vigne aux bords d'une onde pure,
Elle a vu par les soins d'une heureuse culture
Germer ses fruits délicieux.

Ses branches, bois sacré dans la main des monarques,
Du pouvoir souverain furent long-temps les marques,
L'art pour les façonner épuisait ses travaux.
Dans un climat fertile, à l'abri des orages

Elle offrait à nos yeux l'ombre de ses feuillages,
Et la hauteur de ses rameaux.

Que lui sert sa beauté, sa fraîcheur naturelle!
Un ennemi jaloux qui s'est armé contre elle,
L'arrache avec fureur, la jette avec mépris.
Son éclat disparaît, sa vigueur s'évapore;
Et dans ses fruits épars un air brûlant dévore
Le suc dont ils étaient nourris.

Cette vigne mourante est enfin transplantée
Dans une terre inculte et jamais fréquentée;
Où la brute périt, où l'homme est aux abois.
De son propre feuillage une flamme est sortie,
Et par ce tourbillon sa tige anéantie
Ne fournit plus de sceptre aux rois.

CANTIQUE D'ÉZÉCHIEL.

IV.

O TYRE, TU DIXISTI : PERFECTI DECORIS EGO SUM.

Ezech. c. XXVII.

O Tyr, seras-tu satisfaite,
Toi qui disais à l'univers :
Je suis d'une beauté parfaite,
Mon trône est bâti dans tes mers?
Tes citoyens pour te construire,
Dans ta demeure ont su conduire
Les plus hauts cèdres du Liban,
Les sapins qu'Hermon nous présente,
Tout l'ivoire que l'Inde enfante,
Et les vieux chênes de Basan.

Tu vis l'Italie et la Grèce
T'offrir dans un tribut nouveau,
Leur industrie et leur richesse
Pour l'ornement de ton vaisseau.
L'Égypte, de ses mains habiles
A tissu tes voiles mobiles
Du lin cueilli dans ses sillons;
Et l'Élide, à tes pieds tremblante,
A de sa pourpre étincelante
Formé tes riches pavillons.

Tes besoins seuls et tes usages
De tes voisins fixaient les mœurs;
Arad défendait tes rivages
Sidon t'envoyait des rameurs.
Pour conducteurs de tes navires,
Tu ne prenais dans les empires
Que des sages et des vieillards.
Ton commerce, tyran du monde,
T'amenait au travers de l'onde
Tous les hommes et tous les arts.

De tes phalanges renommées
Les Perses étaient les soldats.
Dans tes camps et dans tes armées
Les Lydiens suivaient tes pas.
Aux tours qui bordaient ton enceinte,
Ils attachaient, exempts de crainte,
Leurs carquois et leurs boucliers:
Ils en décoraient tes murailles,
Et ces instrumens des batailles
Relevaient tes appas guerriers.

De Carthage à tes vœux unie
Les métaux remplissaient ta main.
Tu rassemblais dans l'Ionie
Des esclaves et de l'airain.
Fier de te consacrer ses peines,
Le Scythe exerçait dans ses plaines,
De jeunes coursiers pour tes chars;
Et les Syriens avec joie
Cédaient les perles et la soie
Qu'ils étalaient à tes regards.

Damas, par d'utiles échanges,
Payait tes soins industrieux,
Saba t'apportait les mélanges
De ses parfums délicieux.
Tu n'étais pas moins secondée
Des habitans de la Judée,
Ces peuples favoris du ciel,
Qui, pour remplir tes espérances,
Joignaient à des moissons immenses,
Du baume, de l'huile et du miel.

Cédar, Assur et l'Arabie
S'associaient à tes efforts.
Les déserts de l'Éthiopie
Pour toi seule avaient des trésors.
Sur le continent, dans les îles,
Tu voyais les mortels dociles
Ne commercer que sous tes lois;
Et des campagnes du Sarmate
Jusqu'aux rivages de l'Euphrate
Ta puissance étendait ses droits.

O Tyr, ô trop superbe reine,
Tes richesses t'enflaient d'orgueil;
Des mers, unique souveraine,
Tu ne redoutais point d'écueil.

En vain l'orage te menace,
Tes rameurs pleins de ton audace
Te mènent sur les grandes eaux.
Mais, ô confiance funeste!
Ministre du courroux céleste
Le vents te brisent sur les flots.

Tes riches magasins, tes temples, tes portiques,
Tes vastes arsenaux, tes palais magnifiques,
Tes prêtres, tes soldats, les docteurs de ta loi,
Tes trésors, tes projets, et tes grandeurs si vaines,
Et tes femmes hautaines,
Dans les profondes mers tomberont avec toi.

Les îles et la terre en seront consternées.
Au bruit de ce revers les flottes éloignées
Interrompront leur course et craindront même sort.
Les matelots troublés chercheront le rivage,
Et, pour fuir le naufrage,
Ils quitteront la rame, et resteront au port.

Un déluge de pleurs couvrira tes ruines;
Des royaumes lointains, des régions voisines
Le cri retentira sur l'onde et dans les airs.
Les cheveux arrachés, la cendre et les cilices,
Volontaires supplices,
Annonceront partout le deuil de l'univers.

Les mortels accouraient pour admirer tes fêtes.
Que verront-ils? Des flots émus par les tempêtes;
Tes courtisans plongés dans le sein des douleurs.
Ils se rappelleront ton antique fortune,
Et, d'une voix commune,
Dans de lugubres chants ils plaindront tes malheurs.

Dans ce trouble épouvantable,
Avec eux nous redirons :
Quelle cité fut semblable
A celle que nous pleurons!
Elle garde le silence;
Les flots avec violence
Ont englouti ses remparts.
O Tyr, ô ville célèbre,
Quel voile obscur et funèbre
Te dérobe à nos regards?

O Tyr, les maîtres du monde
S'enrichissaient [illegible]
En peuple, en trésors féconde,
Et puissante en citoyens :
L'univers, ton tributaire,
De ta beauté [illegible]
Fut trop long-temps ébloui.

Que te reste-t-il? tes crimes.
Des mers les profonds abîmes
Voilà ton trône aujourd'hui.

Les rois changent de visage,
Leurs sujets tremblent comme eux.
Tu ne fixais leur hommage
Que par ton éclat pompeux.
Ces enfants de l'avarice,
Ces adorateurs du vice,
Poussent des cris superflus.
Adieu, ville infortunée;
Pour jamais exterminée;
Nos yeux ne te verront plus.

CANTIQUE D'ÉZÉCHIEL.

V.

LEONI GENTIUM ASSIMILATUS ES, ET DRACONI QUI EST IN MARI.

Ezech. cap. XXXII, v. 2.

Au lion des forêts, tyran (1), tu fus semblable;
Tyran, tes cruautés te rendaient comparable
Au fier dragon des eaux.
Des fleuves sous tes pas la rive était foulée;
Tu soulevais la fange, et dans l'onde troublée
Tu brisais les roseaux.

Ainsi, dit le Seigneur, j'assemblerai la terre;
D'invisibles filets, au milieu de la guerre,
Tromperont tes regards.
Ton corps des animaux sera la nourriture,
Et les oiseaux du ciel chercheront leur pâture
Dans tes membres épars.

Sur des rochers déserts et sur des monts arides,
Aux ardeurs du soleil, aux aquilons humides
J'exposerai tes chairs.
Ton sang, monstre cruel, souillera les vallées,
Et de ses flots impurs les vapeurs exhalées
Infecteront les airs.

Déjà ta mort funeste obscurcit les étoiles;
Sur le flambeau du jour la nuit étend ses voiles;
La lune éteint ses feux.
A ce nouveau spectacle [illegible]
Déjà des nations qui [illegible]
Plaignent ton sort affreux.

(1) Pharaon, roi d'Égypte.

Les peuples et les rois frémiront d'épouvante ;
Quand mon glaive embrasé, quand ma foudre brûlante
Devant eux passera.
Effrayés des horreurs dont ta perte est suivie,
Ils verront ta ruine, et pour sa propre vie
Chacun d'eux tremblera.

Le Seigneur aux mortels parle assis sur son trône :
Voici le fer sanglant du roi de Babylone
Dont je guide les coups.
O braves de l'Égypte, une plus forte armée
Détruira votre audace à vaincre accoutumée,
Et vous périrez tous.

Je frapperai de mort, sur ces rives fleuries,
Les animaux divers nourris dans ses prairies,
Abreuvés de ses eaux.
Ses fleuves toujours purs, ses rivières profondes,
Ne verront désormais se jouer dans leurs ondes,
Ni mortels ni troupeaux.

Toute l'Égypte, alors solitaire, éperdue,
De mon divin pouvoir connaîtra l'étendue,
Sentira ses malheurs.
O campagnes du Nil, à ma haine immolées,
Partout des nations les filles désolées
Vous donneront des pleurs.

Chantez donc, fils de l'homme, un cantique funèbre ;
Hâtez-vous, annoncez à ce peuple célèbre
L'arrêt de son trépas.
Ouvrez le précipice où l'entraînent ses crimes ;
Les plus fameux guerriers dans ces profonds abîmes
Ont précédé ses pas.

Hé! pourquoi seriez-vous plus heureux que tant d'autres?
Ingrats Égyptiens, leurs cœurs plus que les vôtres
Étaient-ils endurcis?
Nation trop superbe, il est temps que tu meures ;
Cours aux lieux souterrains partager les demeures
Du peuple incirconcis.

L'Égypte descendra dans la nuit infernale ;
Elle y verra les chefs qu'une amitié fatale
Unit avec ses rois ;
Et tout souillés encor du sang versé pour elle,
Ces spectres malheureux à son ombre cruelle
Adresseront leur voix.

C'est là qu'Assur habite, et que d'un peuple immense
Il voit autour de lui, dans un affreux silence
Les sépulcres rangés :
De crainte à son aspect la terre fut frappée ;
Il périt. Les soldats et leur roi sous l'épée
Tombèrent égorgés.

Élam est en ce lieu : ses honneurs l'abandonnent,
De ses guerriers vaincus les tombeaux l'environnent
De ténèbres couverts.
Les pays qu'il troubla détestent sa mémoire.
La mort a d'un seul coup précipité sa gloire
Dans la nuit des enfers.

Ils en ont occupé les innombrables routes,
Sur des lits que la mort sous ces obscures voûtes
Elle-même a dressés ;
Sujets incirconcis, souverains infidèles ;
Qui tous dans le séjour des ombres éternelles
Sans ordre sont placés.

Asseyez-vous, dormez parmi ces âmes fières,
Parmi ces combattans dont les mains meurtrières
Ont semé la terreur.
Vainement dans la tombe ils emportent leurs armes ;
La terre à leur trépas ne donne, au lieu de larmes,
Que des signes d'horreur.

Voilà pour l'avenir ton siége et ta patrie,
Nation que le crime a si souvent flétrie,
Et qui bravais la loi.
N'entends-tu pas les cris des rois de l'Idumée?
Dans des torrens de sang, de flamme et de fumée,
Ils s'avancent vers toi.

Vois ces princes du Nord dont la gloire s'efface ;
Vois ces bras sans vigueur, et ces fronts sans audace,
Et ces yeux sans regards :
Fantômes que la mort en esclaves châtie,
Eux dont jadis la main sur nous appesantie
Brisait tous nos remparts.

O monarques tombés, où sont vos diadèmes?
Et vous, hommes puissans, dont les fureurs extrêmes
Tourmentaient l'univers,
Où sont tous vos projets, vos grandeurs redoutables?
Les cachots du sommeil au jour impénétrables
Vous tiennent dans les fers.

Pharaon les a vus, Pharaon qui soupire
Des fléaux inouïs, des maux dont son empire
Fut long-temps accablé.
Pharaon les a vus ; cet objet le console ;
Et son peuple avec lui, qu'un Dieu terrible immole,
S'est aussi consolé.

Je suis donc satisfait, a dit le Dieu des vengeances :
Des pères, des aïeux j'ai puni les offenses
Jusque sur leurs enfans.
J'ai détruit d'un clin d'œil leur race passagère ;
Et j'ai rempli de morts, au gré de ma colère,
La terre des vivans.

PROPHÉTIES.

PROPHÉTIE D'ISAÏE,

CHAPITRE XLII.

Voici le serviteur, le ministre que j'aime,
Rempli de mon esprit de mon pouvoir suprême,
Arbitre souverain du sort des nations;
Qui dans son tribunal, sans arrogance vaine,
Sans faveur et sans haine,
Jugera seulement l'âme et les actions.

Il n'accablera point d'une main meurtrière
Le lin qui rend encore une faible lumière,
Ni le roseau brisé qui réclame un appui.
Toujours calme et serein, aux innocens propice,
La paix et la justice
Établiront les lois qu'il prépare aujourd'hui.

Moi, qui créai des cieux la voûte étincelante,
Les animaux, la terre et les fruits qu'elle enfante,
Qui fais respirer l'homme et qui soutiens ses pas:
C'est moi dont tu remplis la parole éternelle,
Et c'est moi qui t'appelle
Pour éclairer le monde et finir ses combats.

L'aveugle par tes soins ouvrira la paupière.
Tu rendras aux captifs leur liberté première;
Mon nom est le Seigneur, il n'appartient qu'à moi.
Je ne souffrirai point que le bronze et l'argile,
Dieux d'un peuple imbécile,
Partagent mes honneurs au mépris de ma loi.

De mes prédictions souvent multipliées,
Et par l'événement toujours justifiées,
Les fastes d'Israël gardent le souvenir.
Je n'ai pas tout prédit au peuple qui m'adore,
Et je prétends encore
Dévoiler à ses yeux un nouvel avenir.

Célébrez le Seigneur, et par reconnaissance
Jusqu'au bout de la terre exaltez sa puissance,
Vous qui marchez sur l'onde au bruit des aquilons,
Peuple oisif des cités, et vous, fiers insulaires,
De vos chants tributaires
Remplissez les déserts, les champs et les vallons.

Cédar en des palais transformera ses tentes,
L'Arabe interrompra ses courses inconstantes
Du haut de leurs rochers ils jetteront des cris;
Et le Seigneur, armé de son glaive invincible,
Tel qu'un guerrier terrible,
Foulera des vaincus les corps et les débris.

Je me suis tu long-temps, mais je romps le silence;
Ma voix dans ses éclats se fera violence;
Une femme en travail crie avec moins d'effort.
Tout sera confondu, renversé par mes armes,
Et, dans ce jour de larmes,
Ma victoire sera le règne de la mort.

Je changerai les eaux en des veines de sable;
Des traits de mon courroux l'empreinte ineffaçable
Desséchera les fruits, les plantes et les fleurs.
Mais je dissiperai les épaisses ténèbres
Dont les voiles funèbres
De tant d'infortunés augmentaient les douleurs.

Dans des sentiers plus droits je saurai les conduire,
Prompt à les secourir, fidèle à les instruire,
Je sauverai leurs jours et du fer et du feu;
Et j'exterminerai ces cœurs opiniâtres,
Ces mortels idolâtres,
Qui disaient au métal : Coule, et deviens un Dieu.

Aveugles, regardez; sourds, prêtez-moi l'oreille.
Qui sont-ils les mortels qu'aucun bruit ne réveille,
Que nul éclat ne frappe, et que rien n'attendrit?
C'est Israël, mon peuple, à qui tant de prophètes
Ont servi d'interprètes
Des divers monumens où mon culte est écrit.

Et ce peuple a choisi mes ennemis pour maîtres!
Voyez ce que j'ai fait pour lui, pour ses ancêtres;
J'ai mis entre leurs mains mon autel et mes lois.
Ils en sont dépouillés, ils sont chargés de chaînes,
Et n'ont plus dans leurs peines
D'amis ni d'alliés qui protégent leurs droits.

Opprimés dans la paix, écrasés dans la guerre,
Méprisables jouets du reste de la terre,
Partout vaincus, partout exemples du malheur;
Victimes tour à tour de leurs rois et d'eux-mêmes,
Vains, inconstans, extrêmes,
Et dans leur décadence insolens sans valeur.

Dans cet excès d'opprobre, enflés de leur doctrine,
Ils osent de ma loi conjurer la ruine,
Attaquer ma puissance et mes propres bienfaits;
Et pour surcroît enfin des maux qui les dévorent,
Aveugles, ils ignorent
Que c'est Dieu qui les frappe et punit leurs forfaits.

PROPHÉTIE D'ISAÏE,

CHAPITRE LII.

O Sion, lève-toi, ce jour te rend ta gloire
En te rendant la liberté;
Prépare ton triomphe, ajoute à ta beauté
Les ornemens de la victoire.
Cité du Dieu vivant, tes palais ni tes murs
Ne seront plus ouverts qu'à sa majesté sainte,
Et tu ne verras point dans ton auguste enceinte
Du peuple incirconcis les vestiges impurs.

Lève-toi; monte sur le trône
Que tu remplissais autrefois;
Triste esclave de Babylone,
Tu seras la reine des rois.
Mon peuple à des tyrans barbares
Fut vendu sans être acheté;
Sans payer ces maîtres avares
Il reprendra sa liberté.

L'Égypte fut d'abord l'asile
Des premiers enfans d'Israël :
Dure hospitalité qui dans ce lieu cruel
Bientôt les accabla du joug le plus servile.
C'est maintenant Assur qui les tient dans les fers.
Est-ce à moi de permettre un si long esclavage,
De souffrir que mon nom chez les humains pervers
Soit sans cesse un objet de blasphème et d'outrage?

Un jour luira : ce jour aux mortels que j'instruis
Découvrira ma force encor trop méconnue.
C'est alors qu'en moi seul ils mettront leur appui;
Et je dirai : L'heure est venue;
Dieu parlait autrefois, il se montre aujourd'hui.

Que son aspect est doux, que sa démarche est belle,
De l'heureux envoyé qui ramène la paix!
Du haut de la montagne il annonce, il appelle
Et l'auteur du salut, et ses divins bienfaits.

Sion triomphera sous les lois de son maître.
Déjà la garde d'Israël
Nous avertit qu'il va paraître;
Partout de nouveaux chants s'élèvent jusqu'au ciel.
Jérusalem s'éveille, et ses erreurs finissent;
Que ses remparts long-temps déserts
A son changement applaudissent;
Qu'ils l'apprennent à l'univers.
Dieu remplit enfin sa parole
Qu'il consigna dans ses traités.
Jérusalem l'invoque; il vient, il la console,
Et ses enfans sont rachetés.

Il prépare son bras, il mène à la victoire
Le réparateur de vos maux,
Et l'univers entier, objet de ses travaux,
Verra sa naissance et sa gloire.

Babylone a pour vous dépouillé sa rigueur :
Sortez du milieu d'elle, et que ses mœurs proscrites
N'empoisonnent pas votre cœur.
Soyez purs et sans tache, heureux Israélites,
Qui portez dans vos mains les vases du Seigneur.

Qu'une indiscrète véhémence
Ne presse point alors vos pas.
Vous sortirez des fers, mais vous ne fuirez pas.
Marchez sans trouble et sans licence,
Dieu sera votre chef, vous serez ses soldats.

Revêtu de ma force et plein de ma lumière,
Mon serviteur chéri remplira sa carrière
D'un éclat utile aux mortels;
Il les enrichira de ses biens éternels;
Mais avant ce jour mémorable,
Sous une forme méprisable
Il fera leur étonnement,
Et deviendra méconnaissable
A force de douleurs, d'opprobre et de tourment.

Toutefois répandant ses grâces
Sur d'innombrables nations,
Il effacera sous ses traces
Leurs folles superstitions.
Méconnu de ceux qui l'adorent,
A tant de peuples qui l'ignorent
Il révèlera sa splendeur.
Les rois garderont le silence,
Et, convertis par sa présence,
Rendront hommage à sa grandeur.

PROPHÉTIE D'ISAÏE,

CHAPITRE LIII.

Pour qui nos voix sont-elles faites?
A qui Dieu par ses interprètes
Montre-t-il son bras lumineux?
Il naît dans sa retraite obscure,
Comme un arbrisseau sans culture

Croît dans un terroir sablonneux.
Devant le Seigneur il s'élève,
Sans beauté, sans éclat, sans biens,
Et toujours ignoré des siens,
Sa course pénible s'achève
Dans l'opprobre et dans les liens.
Tout annonçait sur son visage
Le dernier des mortels et le plus malheureux.
Son front défiguré, ses regards douloureux
Offraient de ses tourmens un sanglant témoignage.
Souillé de fange, à demi nu,
Les uns l'ont fui, plusieurs l'ont accablé d'outrage,
Et nous l'avons tous méconnu.

Hé ! pouvions-nous le reconnaître
Couvert de nos propres langueurs !
Pouvions-nous croire qu'il dût naître
Pour souffrir d'indignes rigueurs !
La paix si long-temps attendue,
La paix aux mortels n'est rendue
Qu'au prix du sang qu'il a versé;
Et le châtiment de nos crimes
Sur la plus noble des victimes
Par le ciel même est exercé.

Nous n'étions ici-bas que des brebis errantes
Qui suivions au hasard les routes différentes
Où le crime entraînait nos pas.
Dieu l'a chargé du poids de tous nos attentats;
Par ordre du Seigneur, lui-même il les répare :
Lui-même il a voulu qu'un tribunal barbare
Usurpât lâchement le droit de le juger.
Il subit sans murmure un arrêt homicide;
Tel un agneau timide
Se tait devant le fer tout prêt à l'égorger.

O juges sans foi, sans doctrine,
C'est vous qui l'avez condamné.
Qui vous dira son origine?
Savez-vous comment il est né?
Je veux que son trépas expie
La révolte, l'audace impie
De ceux qui m'ont désobéi.
Mais ses jours et sa sépulture
Seront payés avec usure
Par les méchans qui l'ont trahi.

Jamais la fraude et la malice
N'ont rempli sa bouche ou son cœur;
Je ne l'abandonne au supplice
Que pour le salut du pécheur.
Mais après sa longue souffrance,
Son sang deviendra la semence
D'une heureuse postérité.
Appui de ma loi souveraine,
C'est lui qui sur la race humaine,
Accomplira ma volonté.

Quels torrens d'une douce joie,
Quand des maux dont il fut la proie
Ses yeux verront partout les fruits;
Et quand, justifiés par sa propre justice,
Ceux qu'il aura guéris de l'erreur et du vice
Quitteront les faux biens qui les avaient séduits !
Aussi je lui destine un immense héritage;
Des tyrans conjurés il vaincra les efforts :
De leurs tristes captifs il rompra l'esclavage,
Et mettra sous ses pieds la dépouille des forts.
Lui qui, sans réclamer ses divins priviléges,
Souffrit des scélérats le châtiment honteux,
Et qui ne répondait aux blasphèmes affreux
De ses ennemis sacriléges,
Qu'en demandant grâce pour eux.

PROPHÉTIE D'ÉZÉCHIEL.

CHAPITRE XVI, V. 3.

O femme, tu naquis d'une famille impure,
D'infidèles parens qui trahissaient mes lois.
L'art d'une habile main n'aida point la nature,
Lorsque tu vis le jour pour la première fois.

Ni les eaux, ni le sel ne t'ont purifiée;
Ta mère avec regret te porta dans son flanc;
On te mit sur la terre, où tu fus oubliée;
J'approchai : tu pleurais, tu nageais dans ton sang.

J'en arrêtai le cours; je t'essuyai moi-même;
Mon cœur fut attendri de ta misère extrême,
Et je te dis : Vivez, vivez, trop faible enfant;
Sous l'aile du Seigneur dont le bras vous défend,
Croissez et méritez qu'un tendre époux vous aime.

J'ai depuis ce moment veillé sur tes destins,
Objet de mes désirs, sous mes yeux élevée,
Mes regards paternels, mes soins t'ont cultivée
Comme une jeune fleur qui croît dans les jardins.

Ton corps, fortifié par les progrès de l'âge,
Atteignit ces beaux jours où ton sexe volage
De ses charmes naissans connaît trop le pouvoir;
Que les tiens étaient doux ! que j'aimais à les voir !

Nul mortel cependant ne cherchait à te plaire.
Rebut de l'univers, tu ne trouvas que moi
Qui vis avec pitié ta douleur solitaire.
Ton maître, ton seigneur se déclara pour toi :
Tu reçus mes sermens, et j'acceptai ta foi.

Oh ! qu'alors avec complaisance
Je te prodiguai mes bienfaits !
Qu'avec pompe et magnificence
Je pris soin d'orner tes attraits !
J'instruisis ta faible jeunesse ;
Des gages purs de ma tendresse
Je t'embellissais chaque jour ;
Je te donnai mon héritage,
Et tu possédas sans partage
Mes richesses et mon amour.

L'éclat célèbre de tes charmes
Amena la terre à tes pieds.
A ton char, vaincus par tes armes,
De puissans rois furent liés.
Tu mis alors ta confiance
Dans les appas et la puissance
Que tu devais à ma bonté.
Tu conçus une folle joie,
Et l'orgueil dont tu fus la proie
Surpassa même ta beauté.

Cet orgueil engendra tes vices,
Il alluma tes passions.
Tu recherchas dans tes caprices
Les esclaves des nations.
Dans tes honteuses perfidies,
Sur les femmes les plus hardies
Tu l'emportas par ta noirceur ;
Et les excès les plus coupables
De tes amours abominables
N'égaleront jamais l'horreur.

Tu dressas de superbes tentes
Dans les bois et sur les hauts lieux.
Là par des fêtes éclatantes
Tu rendis hommage aux faux dieux.
Leurs autels, que tes mains ornèrent,
De mon or qu'elles profanèrent
Impunément furent couverts.
Pour leur consacrer des prémices,
Tu dépouillais mes sacrifices
Des tributs qui m'étaient offerts.

Mais d'offrandes plus criminelles
Ces premiers dons furent suivis.
Tes mains, oui, tes mains maternelles
Ont immolé tes propres fils.
Sans loi, sans pitié, sans tendresse,
De Baal sanglante prêtresse,
Tu déshonorais nos liens.
O coups réservés à tes crimes !
Ces enfans choisis pour victimes,
Barbare, étaient aussi les miens.

Ma sévérité toujours lente
N'a point éveillé tes remords.
Tu quittes, transfuge insolente,
Le Dieu vivant pour des dieux morts.
Quoi donc ! oublieras-tu, perfide,
Femme ingrate, mère homicide,
Que je t'arrachai du tombeau,
Et te sauvai par ma puissance
Des opprobres de ton enfance,
Et des douleurs de ton berceau ?

Malheur à toi, qui faisais gloire
De ces attentats furieux,
Dont tu conserves la mémoire,
Dans des monumens odieux.
Sur les marbres de tes portiques
De tes iniquités publiques
J'ai vu les symboles impurs :
Et les nations étrangères
Ont lu dans ces vils caractères
Ta honte écrite sur tes murs.

Mais le jour luit où ma vengeance
Ne suspendra plus son transport.
Je t'abandonne à l'indigence,
A l'ignominie, à la mort.
Je susciterai, pour ta peine,
Ces femmes, objets de ta haine,
Les épouses des Philistins,
Qui moins que toi licencieuses,
De tes amours audacieuses
Rougissaient avec tes voisins.

Dans l'art de plaire et de séduire
Tu vantais tes lâches succès.
Ton cœur, que je n'ai pu réduire,
Inventait de nouveaux excès.
Tu rassemblais les Ammonites,
Les Chaldéens, les Moabites,
Les voluptueux Syriens ;
Et toujours plus insatiable,
Tu fis un commerce effroyable
De tes plaisirs et de tes biens.

D'autres reçoivent des largesses
Pour prix de leurs égaremens,
Mais toi, tu livras tes richesses
Pour récompenser tes amans.
Tu laissais aux femmes vulgaires,

L'honneur d'obtenir des salaires
Qui d'opprobre couvraient leur front.
Pour mieux surpasser tes rivales,
Tes tendresses plus libérales
Achetaient le crime et l'affront.

Voici donc ton arrêt, femme parjure, écoute :
Pour suivre des méchans la détestable route,
Tu quittas les sentiers que j'avais faits pour toi.
Ton audace adultère et ton idolâtrie
Ont souillé mon autel, corrompu ta patrie,
Égorgé tes enfans et renversé ma loi.

Tu vécus sans remords dans tes mœurs dépravées;
Mes rigueurs, que ton âme a si long-temps bravées,
A tes forfaits sans nombre égaleront tes maux.
Pour épuiser sur toi les plus cruels supplices,
Tes propres alliés, tes amans, tes complices,
Deviendront mes vengeurs et seront tes bourreaux.

Les peuples apprendront cet exemple sévère.
Alors j'apaiserai ma trop juste colère,
Ta mort rendra le calme au cœur de ton époux,
Il aura satisfait sa vengeance et sa gloire,
Et tes crimes éteints, ainsi que ta mémoire,
Ne seront plus l'objet de ses regards jaloux.

Tu n'as point démenti l'horreur de ta naissance;
Tes vices ont paru dès ta plus tendre enfance :
La fille suit les pas que la mère a tracés.
Tu fus sœur de tes sœurs, impudique comme elles ;
Et des femmes d'Ammon, au vrai Dieu tant rebelles,
Leurs crimes par les tiens ont été surpassés.

Ton sang a réuni les plus indignes races,
Pères, mères, aïeux, qui bravaient mes menaces,
Et dont tu vois encor les durables malheurs.
Contre toi jusqu'au ciel leur voix s'élève et crie;
Pour tout dire, en un mot, Sodome et Samarie
Trouvent dans tes forfaits une excuse des leurs.

De Sodome si détestée
Tu n'osais proférer le nom.
Sais-tu quels fléaux l'ont jetée
Dans ce déplorable abandon ?
De l'orgueil l'insultante ivresse,
L'intempérance, la mollesse,
Le luxe et la cupidité,
Le dur mépris qu'à l'indigence
Oppose l'altière opulence
Qu'accompagne l'oisiveté.

Triste esclave des mêmes vices,
Tu commis d'autres attentats,
Des cruautés, des injustices
Que Sodome ne connut pas.
Et toutefois je l'ai détruite;
Comme elle tu seras réduite
Aux dernières calamités.
C'est toi qui m'outrages, me blesses;
Tu n'as pas gardé tes promesses,
Et j'ai rompu tous nos traités.

Mais que dis-je ! Un sentiment tendre
Me parle encor en ta faveur.
Ah ! que ne dois-tu pas attendre
De la pitié d'un Dieu sauveur !
Dans leurs demeures fortunées
Tes sœurs, tes filles ramenées
Couleront des jours triomphans.
Je te rendrai ma confiance,
Et dans ma nouvelle alliance,
Vous serez toutes mes enfans.

PROPHÉTIE D'ÉZÉCHIEL,

CHAPITRE XXIII, V. 2.

Écoutez, fils de l'homme : une mère eut deux filles
Pour donner au Seigneur de nombreuses familles.
Dans la fleur de leurs ans je les unis à moi.
Des enfans me sont nés de ce couple volage :
Et de notre union ce légitime gage
N'a pu me conserver leur amour ni leur foi.

Des vains amusemens école enchanteresse,
L'Égypte avait d'abord corrompu leur jeunesse,
Et d'un sexe fragile empoisonné les mœurs.
Je fus souvent témoin de l'excès de leurs vices;
Mon amour essuya des affronts, des caprices,
Mais je leur pardonnai ces premières erreurs.

Jérusalem est l'une, et l'autre est Samarie.
Celle-ci, dont les goûts se changeaient en furie,
Par ses impuretés me provoquait toujours.
Je la vis, sur mon trône au crime abandonnée,
Jeunes Assyriens, troupe au luxe adonnée,
Vous fûtes les objets de ses lâches amours.

D'un peuple efféminé les diverses parures,
Les riches vêtemens, les coursiers, les armures,
De cette indigne épouse ont ébloui les yeux.
Esclave des amans qui régnaient sur sa vie,
Elle a prostitué dans sa double infamie
Son corps à leurs désirs, et son âme à leurs dieux.

D'impudiques transports et d'horreurs enivrée,
A ceux qu'elle adorait enfin je l'ai livrée,
Et mes propres rivaux ont bien vengé mes droits.
De son ignominie ils ont rempli la terre;
Ses filles et ses fils, par le sort de la guerre,
Ont vécu sous le joug d'impitoyables rois.

Expirant elle-même au milieu du carnage,
Elle a de ses amans connu toute la rage,
Jouet de leur fureur et de leur volupté.
Sa disgrâce éclatante instruira ses semblables.
Tels sont leurs châtimens; tel est, femmes coupables,
Le prix que je réserve à l'infidélité.

Jérusalem, sa sœur, encor plus criminelle,
Malgré ce triste exemple, a signalé comme elle
De l'amour adultère et la honte et le feu :
Comme elle aux étrangers, aux fils de Babylone,
Elle a livré son temple, et son lit et son trône,
Son peuple et ses enfans, son époux et son Dieu.

Ces deux perfides sœurs, l'une à l'autre fatales,
Dans leurs déréglemens imprudentes rivales,
Ont eu la même audace et le même succès.
Elles ont mis leurs vœux, leurs appas à l'enchère.
Jérusalem si belle, et qui me fut si chère,
A vaincu Samarie en ses plus grands excès.

Tout servait d'aliment à ses fureurs impures.
Sur ses lambris dorés les plus vives peintures
De jeunes Chaldéens représentaient les traits.
De leur beauté guerrière aussitôt enflammée,
A ces fils de Babel, qui l'avaient tant charmée,
Par des ambassadeurs elle offrit ses attraits.

Ils viennent à sa voix, s'emparent de sa couche;
Il n'est point de pudeur, de devoir qui la touche;
Le crime ardent, le crime est lui seul écouté.
Mais de son nouveau choix bientôt elle se lasse;
De leurs charmes trompeurs l'impression s'efface,
Et de ces vils amans son cœur s'est dégoûté.

Elle avait toutefois pour ranimer ses flammes,
Dans les embrassemens de ces mortels infâmes
Par de honteux efforts irrité ses désirs,
A servir ses penchans industrieuse et prompte,
Elle avait épuisé sans remords et sans honte,
La science du vice et tout l'art des plaisirs.

Aux sermens les plus saints que d'atteintes cruelles!
Tant d'outrages passés, tant d'insultes nouvelles
Ont enfin dans mon cœur étouffé mon amour.
Elle a trop abusé de ma longue indulgence;
Il est temps qu'elle éprouve une juste vengeance.
J'avais quitté sa sœur, je la quitte à son tour.

Jérusalem, ô mon épouse,
Hélas! à quoi me réduis-tu!
Tu connais ma fureur jalouse,
Je me fiais à ta vertu.
Par l'Égypte et l'idolâtrie
Ta virginité fut flétrie
Dans l'essor de tes jeunes ans;
Et maintenant dans la Judée,
Babel, Assur, et la Chaldée,
Contre toi mènent leurs enfans.

Tu les aimais : à ton ivresse
Succéda la satiété.
Leurs mains puniront ta faiblesse,
Tes dégoûts, ton impiété.
Quel triste appareil de menace!
Vois ces chefs tout bouillans d'audace,
Ces soldats, ces fougueux coursiers,
Ces machines qui t'environnent;
Ces chars, et ces faux qui moissonnent
Les rangs, les bataillons entiers.

Pour te condamner au supplice
Je leur ai confié mes droits;
Ces ministres de ma justice
Te jugeront suivant leurs lois.
Ton corps, en proie à leurs injures,
Sera par d'indignes blessures
Inhumainement mutilé;
Et pour finir ton sort étrange,
De tes membres couverts de fange
Le reste affreux sera brûlé.

Pâle, sanglante et déchirée,
Tu n'offriras que des lambeaux
A ceux qui t'avaient admirée
Sous tes vêtemens les plus beaux.
Ces amans, jadis tes idoles,
Trompés par tes fausses paroles,
S'applaudiront de tes revers.
Par eux tes filles enchaînées
Loin de toi seront entraînées
Avec tes fils chargés de fers.

Tes disgrâces seront égales
Au désordre de tes amours.
De tes innombrables scandales
Ainsi j'arrêterai le cours.
Malheureuse! ton cœur rebelle
Ne cessera d'être infidèle

Qu'au milieu des afflictions.
L'Égypte alors avec ses temples
Ne pourra plus par ses exemples
Nourrir tes folles passions.

Mais ne pense pas qu'oubliées
Parmi tant d'autres faits divers,
Elles en soient moins publiées
Dans l'histoire de l'univers.
Ennemis, nations amies,
Tous sauront de tes infâmies
L'emportement illimité;
Et, dans ta puissance abattue,
La main du Seigneur perpétue
Ta honteuse célébrité.

Dans tes crimes opiniâtre,
Femme au cœur bas et corrompu,
Tu boiras avec l'idolâtre
Dans la coupe où ta sœur a bu:
Coupe effroyable et toujours pleine,
Vase profond où de ma haine
Couleront les flots écumans;
Tu la boiras jusqu'à la lie,
Et je la vois qui multiplie
Tes insupportables tourmens.

C'est peu que ta douleur farouche
De ce vase épuise les eaux;
Tu le briseras dans ta bouche
Pour en dévorer les morceaux.
Tes mains au sang accoutumées,
Tes mains contre toi-même armées
Déchireront ton propre sein:
Effets des rigueurs légitimes
Qui te puniront de tes crimes
Par des maux sans borne et sans fin.

Achevez, fils de l'homme, achevez mes vengeances;
De ces coupables sœurs publiez les offenses;
Que le bras de la mort commence à les saisir:
Monstres qui se faisaient, pour braver ma colère,
Un jeu de l'adultère,
Et du meurtre un plaisir.

D'un culte réprouvé prêtresses détestables,
Ces femmes ont offert à des dieux exécrables
Les enfans que pour moi leurs flancs avaient conçus.
Elles ont présenté ces victimes tremblantes,
Et dans ses mains brûlantes
Moloch les a reçus.

Tandis qu'ils expiraient dans des feux sacriléges,
Leurs mères, au mépris des plus saints priviléges,
Violaient le repos de mes jours solennels;
Et portaient sans effroi jusqu'en mon sanctuaire
Leur cri tumultuaire,
Et leurs jeux criminels.

Tu t'abreuvais, barbare, et de sang et de larmes,
Et dans le même instant tu préparais tes charmes
Pour les jeunes mortels dans ta cour appelés;
Les parfums précieux dont on me doit l'hommage
Déjà pour ton usage
Dans tes bains sont mêlés.

Du fard le plus exquis les couleurs s'embellissent,
Les danses, les festins pour te charmer s'unissent,
Ton palais retentit des plus tendres accens.
A prévenir tes vœux tout s'empresse et s'anime;
De toutes parts le crime
S'empare de tes sens.

En est-ce encore assez, courtisane indocile?
Veux-tu vieillir ainsi? veux-tu que ton asile
Soit l'éternel séjour de l'impudicité?
Hommes justes, venez, soyez inexorables,
Vengez sur ces coupables
Un époux irrité.

Peuples et nations, assemblez-vous contre elles;
Effacez dans leur sang des ardeurs criminelles,
Le meurtre, l'adultère et tant d'autres forfaits.
Déchirez, écrasez leurs fils avec leurs filles,
Détruisez leurs familles,
Embrasez leurs palais.

Tant d'horreurs à la fin se verront expiées.
Par ces coups éclatans les femmes effrayées
Apprendront à garder mon culte et leur honneur.
Elles sauront du moins que c'est moi seul qui tonne,
Qui punis, qui pardonne,
Et qui suis le Seigneur.

PROPHÉTIE D'ÉZÉCHIEL,

CHAPITRE XXXVII, V. 1.

Cette prophétie renferme deux sens. Le premier regarde la fin de la captivité des Juifs, et ça été peut-être le principal objet du prophète. Le second sens, aussi clair que le premier, et plus important sans doute, offre un tableau fidèle et frappant de la résurrection des morts.

Dans une triste et vaste plaine
La main du Seigneur m'a conduit.

De nombreux ossemens la campagne était pleine;
L'effroi me précède et me suit.
Je parcours lentement cette affreuse carrière,
Et contemple en silence, épars dans la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.

Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,
Que de leurs cendres relevés
Ces morts retournent à la vie?
C'est vous seul, ô mon Dieu, vous seul qui le savez.

Hé bien! parle; ici tu présides;
Parle, ô mon prophète, et dis-leur:
Écoutez, ossemens arides,
Écoutez la voix du Seigneur.
Le Dieu puissant de nos ancêtres,
Du souffle qui créa les êtres,
Rejoindra vos nœuds séparés.
Vous reprendrez des chairs nouvelles;
La peau se formera sur elles,
Ossemens secs, vous revivrez.

Dieu parle, et je redis à peine
Les oracles de son pouvoir,
Que j'entends partout dans la plaine
Ces os avec bruit se mouvoir.
Dans leurs liens ils se replacent,
Les nerfs croissent et s'entrelacent,
Le sang inonde ses canaux,
La chair renaît et se colore:
L'âme seule manquait encore
A ces habitans des tombeaux.

Mais le Seigneur se fit entendre,
Et je m'écriai plein d'ardeur:
Esprit, hâtez-vous de descendre,
Venez, esprit réparateur;
Soufflez des quatre vents du monde,
Soufflez votre chaleur féconde
Sur ces corps près d'ouvrir les yeux.
Soudain le prodige s'achève,
Et ce peuple de morts se lève,
Étonné de revoir les cieux.

Ces os, dit le Seigneur, qu'en mon nom tu ranimes,
Sont tous les enfans d'Israël.
Notre espoir a péri, disaient-ils, et nos crimes
Ont mérité ce sort cruel.

Les neveux de Jacob ne sont plus sur la terre
Qu'un amas d'ossemens blanchis,
Qui, du joug de la mort accablés par la guerre,
N'en seront jamais affranchis.

Non, mon peuple chéri, non, dans cet esclavage
Israël ne gémira plus.
Israël revivra dans l'heureux héritage
Que j'ai promis à mes élus.

Des abîmes profonds tiré par ma victoire,
Tes sépulcres seront ouverts.
Je te rendrai la vie, et l'empire et ta gloire,
A la face de l'univers.

Tu comprendras alors la parole éternelle
Qui te prédisait ce grand jour;
Ce jour où les décrets d'un Dieu juste et fidèle
Seront consommés sans retour.

PROPHÉTIE DE NAHUM CONTRE NINIVE,

CHAPITRE PREMIER.

Le Seigneur est jaloux, il aime la vengeance,
Il hait avec fureur l'ennemi qui l'offense;
Sa haine est sans pitié, son courroux est cruel:
Il est lent à punir, mais c'est un Dieu qui frappe;
Et nul crime n'échappe
Aux coups inattendus de son glaive éternel.

Accompagné des vents, entouré des orages,
Il marche sur la foudre et brise les nuages.
Mer, tu le vois paraître; il te parle, et tu fuis.
Tout fleuve est desséché, tout champ devient stérile.
Bazan n'est plus fertile:
Le Liban perd ses fleurs, et le Carmel ses fruits.

Il renverse les monts, il dissout les collines;
La terre a tressailli sous leurs vastes ruines,
L'univers tremble au bruit de ses coups effrayans.
Quel pouvoir bravera sa puissance invincible,
Et de ce Dieu terrible
Quel mortel soutiendra les regards foudroyans?

Sa colère est un feu qui dévore la pierre,
Un souffle destructeur qui ravage la terre,
Dépeuple les états, et détrône les rois.
Mais il plaint ses enfans au jour de leur tristesse;
Et du mal qui les presse
Il guérit tous les cœurs qui connaissent ses droits.

O ville! ô lieu proscrit dont le sort m'épouvante!
Dans tes murs renversés par l'onde mugissante
Les flots pendant la nuit apportent le trépas:
Tes citoyens fuiront; j'entends leurs cris funèbres:

Mais d'épaisses ténèbres
Arrêteront leur fuite et tromperont leurs pas.

Quels étaient vos desseins, troupe ingrate et rebelle?
De vos festins impurs le spectacle l'appelle,
Il vous frappe au milieu de vos embrassemens,
Telle dans les buissons la flamme qui s'allume
En un instant consume
Des rameaux dont la cendre est le jouet des vents.

C'est vous dont les conseils ont formé ce barbare,
Ce guerrier qui m'insulte, et dont la main prépare
Des traits contre Juda, des autels contre moi.
Il forge avec ardeur l'instrument de sa perte,
Et sa ville déserte
Attendra vainement et son peuple et son roi.

Et toi, peuple affligé, peuple dont la misère
Apprend au monde entier l'excès de ma colère,
Tu ne souffriras plus les maux dont tu te plains.
Je suivrai le tyran qui se rit de ma haine,
Et de ta propre chaîne
Dans son camp désolé j'enchaînerai ses mains.

Mon courroux brisera sur ce roi qui t'opprime
La verge qu'il reçut pour châtier ton crime;
Ne crains point de malheur, ni d'opprobre nouveau:
J'interromprai le cours de ses honneurs frivoles,
J'abattrai ses idoles,
Et leur temple écrasé deviendra son tombeau.

Je vois l'Ange de paix, il descend des montagnes,
Il arrive; ô Juda, rentre dans tes campagnes,
Présente au Ciel tes vœux et ton juste transport.
Tes champs ne seront plus un pays de conquêtes;
Recommence tes fêtes,
O Juda, ton Dieu règne, et Bélial est mort.

PROPHÉTIE DE NAHUM,

CHAPITRE II.

Tyrans, le vainqueur s'avance;
J'aperçois ses pavillons:
Une multitude immense
Ravage au loin vos sillons.
Peuple saint, reprends courage;
Cet épouvantable orage
Gronde sur tes ennemis,
Le Seigneur par leurs alarmes
Commence à venger les larmes
Et le sang de ses amis.

Au signal qui les appelle
Les drapeaux flottent dans l'air,
Toute l'armée étincelle
De pourpre, d'or et de fer.
Des cris confus retentissent,
Des coursiers fougueux hennissent:
Quels bruits d'armes et de chars!
Le front du soldat s'enflamme,
Et la fureur de son âme
Éclate dans ses regards

Au souvenir de ses pères,
Assur dédaignant la mort,
Des phalanges étrangères
Sur ses murs soutient l'effort.
Vainement son industrie
Oppose à tant de furie
De nouveaux retranchemens;
Les flots s'ouvrent une route.
Le temple tombe, et sa voûte
Écrase ses fondemens.

Que de captifs qu'on enchaîne!
Que de femmes dans les fers!
O Ninive, ô souveraine
De tant de peuples divers!
Sous les eaux ensevelie,
En vain ta voix affaiblie
Demande encor du secours;
Sourds à ta plainte mourante,
Tes enfans pleins d'épouvante
T'abandonnent pour toujours.

Nations victorieuses,
Arrachez de ses palais
Ces richesses orgueilleuses
Qu'elle dut à ses forfaits.
O jour lugubre et funeste!
Tout meurt ou fuit: il ne reste
Que des cœurs désespérés,
Que des fantômes stupides,
Et des visages livides
Par la peur défigurés.

Que devient le pâturage
Des monstres de nos forêts!
Que devient l'antre sauvage
Qui les cachait à nos traits?
Où sont ces lieux effroyables,
De lions impitoyables
Repaires accoutumés,
Où les lionnes sanglantes
Nourrissaient de chairs vivantes
Leurs lionceaux affamés?

Voici le Dieu des batailles,
Voici l'arrêt que j'entends :
« Je brûlerai vos murailles,
» Vos chars et vos combattans :
» Les éclats de mon tonnerre
» Disperseront sur la terre
» Les débris de vos grandeurs ;
» Et le bruit de vos disgrâces
» Étouffera les menaces
» De vos fiers ambassadeurs. »

PROPHÉTIE DE NAHUM,

CHAPITRE III.

Malheur, malheur à toi, cité lâche et perfide,
Cité de sang prodigue, et de trésors avide,
Entends le bruit des chars, le choc des boucliers,
Les clameurs du soldat, les coursiers qui frémissent,
Les champs qui retentissent
Sous les pas des coursiers.

Vois le glaive qui brille et les flèches qui volent,
Tes murs et ton pays que les flammes désolent,
Ton peuple mis en fuite après de vains efforts ;
Des bataillons entiers qui sous le fer succombent,
Et des mourans qui tombent
Sur des monceaux de morts.

Le Ciel enfin sur toi se venge avec usure,
Épouse criminelle et courtisane impure,
Qui te vendais sans cesse à tes adorateurs,
Et qui par tes attraits, ou par tes artifices,
Du poison de tes vices
Infectais tous les cœurs.

Je viens, dit le Seigneur ; tremble, indigne adultère,
Je viens de tes forfaits dévoiler le mystère ;
Ton infâme bonheur retombera sur toi.
Tu serviras d'exemple, et ces rois qui t'honorent,
Ces peuples qui t'adorent,
Reculeront d'effroi.

Ils diront : Dieu se venge, et Ninive est détruite.
Mais, dans l'état funeste où tu seras réduite,
Tes maux ne trouveront que d'insensibles cœurs.
Hé ! crois-tu l'emporter sur cette ville altière
Dont la ruine entière
Annonçait tes malheurs ?

A ses commandemens l'Égypte était fidèle,
L'Afrique la servait et combattait pour elle.
Son trône était bâti dans l'enceinte des eaux :
Les fleuves l'entouraient, et l'empire de l'onde
Des richesses du monde
Remplissait ses vaisseaux.

Cependant ses remparts sont brisés par la guerre,
Ses enfans devant elle écrasés sur la pierre,
Ses vieillards mis aux fers, ou traînés à la mort ;
Et ses chefs, loin des lieux qu'habitaient leurs ancêtres,
Abandonnés aux maîtres
Que leur choisit le sort.

Dieu répandra sur toi le fiel de sa vengeance ;
Tu ne rougiras point d'implorer l'assistance
De ceux dont ta fureur décriait les vertus ;
Et tes murs tomberont sous tes vainqueurs féroces,
Comme des fruits précoces
Par l'orage abattus.

Que font tes citoyens, plus lâches que des femmes ?
Tes portes, ton pays, sont dévorés des flammes ;
Hâte-toi, ne perds point de précieux momens :
Allume les fourneaux, pétris la molle argile,
Et d'un rempart fragile
Creuse les fondemens.

Malheureuse ! où t'entraîne un superbe délire !
Du commerce et des arts tu gouvernais l'empire,
Et l'or des nations circulait dans tes murs.
Tout tremble, tout s'enfuit aux éclats de la foudre
Qui brûle et met en poudre
Tes magasins impurs.

Tes soldats te vantaient leur force inépuisable :
Tel d'insectes légers un essaim méprisable
Sur le déclin du jour se rassemble avec bruit ;
Mais au retour des feux qui chassent l'ombre humide,
La légion timide
Dans l'air s'évanouit.

Roi d'Assur, l'heure approche, et tes pasteurs sommeillent ;
Tes chefs sont endormis quand tes ennemis veillent ;
A quelles mains ton peuple était-il confié !
Ce peuple que l'effroi dans sa fuite accompagne,
Errant sur la montagne
Ne s'est point rallié.

Tu tombes, roi cruel, tu meurs chargé de crimes ;
L'univers si long-temps rempli de tes victimes,
Triomphe de ta chute, et rit de tes douleurs.
Le fléau des humains, l'auteur de nos alarmes,
Fit couler trop de larmes
Pour mériter des pleurs.

PROPHÉTIE D'HABACUC,

CHAPITRE II.

Dans ces jours de sang et de larmes,
Au milieu du trouble et du bruit,
Comme un soldat qui sous les armes,
Veille en silence dans la nuit,
Je prête une oreille attentive,
J'attends que le Seigneur arrive
Aux lieux où j'ose l'appeler;
J'attends qu'il frappe ou qu'il console,
Qu'il fasse entendre sa parole,
Et qu'il m'ordonne de parler.

Mais il vient; je l'entends : sa voix perce la nue.
Écoute, me dit-il, écoute, et sur l'airain
Grave tous les objets qui s'offrent à ta vue.
Le Seigneur emprunte ta main
Pour apprendre aux mortels que son heure est venue.

Écris ce que j'ordonne, obéis avec soin.
Que de prodiges vont éclore!
Le temps en est marqué, le jour n'en est pas loin;
Mais il en est aussi que je diffère encore,
Et dont tu seras le témoin.

Sourds aux cris effrayans des sacrés interprètes,
L'incrédule en fureur blasphème contre moi.
Mais le juste en silence écoute mes prophètes,
Et vivra de sa foi.

Semblable au vil mortel qu'une liqueur perfide
Met au rang de la brute et prive de ses sens,
Le superbe, endormi par son orgueil stupide,
Perd ses honneurs naissans.

La triste ambition le rend impitoyable,
Et dans un corps infâme il porte un cœur de fer,
Un cœur plus dévorant et plus insatiable
Que la mort et l'enfer.

De ses sujets tremblans idole passagère,
Lui-même s'associe à la Divinité;
Mais il pâlit de honte et rugit de colère,
Par ses propres captifs dans sa cour insulté.
Périsse le tyran dont la coupable usure
Confond dans ses trésors les richesses d'autrui;
Trésors pétris de sang, amas de fange impure,
Que les foudres du ciel consument avec lui.

Insensé, quel sera le fruit de tes rapines?
Les champs et les cités ne sont plus que ruines
Et que vastes tombeaux.
Mais de tous ces forfaits terribles représailles,
Ceux dont tu dévoras les biens et les entrailles,
Deviendront tes bourreaux.

Malheur à tout mortel qui sur son avarice
Fonda de sa maison le fragile édifice,
Et l'espoir suborneur!
De célèbres revers il grossira l'histoire;
Rentré dans le néant, ce qu'il fit pour sa gloire,
Tourne à son déshonneur.

Esclave de son luxe, au sein de tes portiques,
Roi cruel, tu jouis des misères publiques;
Ils parlent contre toi ces riches bâtimens
Où la main des flatteurs a gravé ton éloge;
Et ce sont les témoins que le Ciel interroge
Au jour fatal des châtimens.

Malheur au souverain barbare,
Dont la magnificence avare
Des larmes de son peuple arrose ses palais.
Quelle main l'a mis sous le dais,
Et dans ce rang superbe où son esprit s'égare?
C'est le Dieu qui créa les hommes et les temps :
Mais ces remparts maudits par ce Dieu qu'il outrage,
Engloutiront leurs habitans.
Une guerre d'un jour, un feu de peu d'instans
Des siècles et des rois anéantit l'ouvrage.

Le Seigneur va combattre, et je vois ses drapeaux
Franchir de l'orient les portes enflammées.
Le Ciel lance tous ses carreaux,
La terre enfante des armées,
Et la mer vomit des vaisseaux.

Malheur à toi dont l'adresse,
Par un nectar dangereux,
Causa la fatale ivresse
D'un ami trop généreux.
Dieu témoin de ta malice,
Te présente le calice
Qui punit les faux sermens;
Tu bois l'eau de l'imposture,
Et tu rends ton âme impure
Dans de noirs vomissemens.

Tes états sont au pillage,
Tes peuples sont massacrés,
En déplorant le carnage
De leurs animaux sacrés.
Seuls fruits de tes perfidies,
Le meurtre et les incendies
Nous vengent de tes projets;
Et nos frères se consolent

Au bruit des maux qui désolent
Ta famille et tes sujets.

Voilà donc les faveurs insignes
Que vous recevez de vos dieux.
De ces divinités indignes,
Mortels, vous remplissez les cieux.
Des colosses jetés en fonte
Sont l'objet d'un culte nouveau;
Et l'artisan troublé se prosterne sans honte
Devant ces dieux muets, enfans de son ciseau.

Le sculpteur a dit à la pierre :
Sois un dieu, je vais t'implorer.
Il a dit à ce tronc étendu sur la terre :
Lève-toi, je veux t'adorer.
D'un bois rongé de vers, ou d'un marbre insensible,
L'idolâtre fait son appui.
Mais le Seigneur habite un temple incorruptible;
Que l'univers se taise et tremble devant lui.

PROPHÉTIE D'HABACUC,

CHAPITRE III.

—

Seigneur, de ta voix foudroyante
J'entends les terribles éclats;
Tu m'apprends l'histoire effrayante
Des puissans efforts de ton bras.
Venge-toi du siècle où nous sommes,
Et recommence aux yeux des hommes
Tant de prodiges triomphans.
Mais, grand Dieu, que ton cœur de père
Des vils objets de ta colère
Distingue toujours tes enfans.

Je l'ai vu, ce Dieu formidable,
Suivi des légions du ciel,
Dans de vastes déserts de sable
Guider les tribus d'Israël.
Sur les montagnes Idumées,
Sa loi dans ses mains enflammées
De l'univers réglait le sort,
Il châtia l'Hébreu rebelle,
Et répandit sur l'infidèle
La nuit, la famine, et la mort.

Il s'arrête, il contemple et mesure la terre.
Le peuple qu'il disperse au bruit de son tonnerre,
Comme l'eau des torrens, soudain s'est écoulé;
Il brûle les rochers jusque dans leurs racines :
Il s'élance, sa course abaisse les collines,
Et les monts éternels sous ses pas ont croulé.

Des coupables Ismaëlites
J'ai vu tomber les pavillons;
Des infâmes Madianites
J'ai vu périr les bataillons.
Contre ces fleuves que tu brises,
Contre ces mers que tu divises,
Pourquoi signaler ton pouvoir?
Dieu vengeur, que t'ont fait ces ondes?
Dans leurs sources les plus profondes
Pourquoi vas-tu les émouvoir?

Mais tu dissipes les alarmes
De tes enfans épouvantés,
Et tu ne prends en main les armes
Que pour mieux remplir tes traités.
Les monts s'inclinent et t'implorent,
Les flots reculent et dévorent
Les nations que tu maudis;
Et par des clameurs souterraines
De tes volontés souveraines
Les triomphes sont applaudis.

Du jour et de la nuit tu prolonges les heures;
Les deux flambeaux du ciel, du sein de leurs demeures
Éclairent, arrêtés, les œuvres de mon Dieu :
Ils reprennent leur marche au signal de ta foudre,
Et les champs sont couverts de murs réduits en poudre
Par l'éclat de ta lance et tes flèches de feu.

La mort seule échut en partage
Aux rois contre nous alliés;
Vaincus dans leur propre héritage,
Tu les écrasas sous tes pieds :
Sur le palais d'un roi perfide,
L'ange exterminateur rapide
De la mort imprima le sceau;
Et dans la nuit ta main sévère,
Confondant le fils et le père,
Frappa le trône et le berceau.

Et tel fut l'adieu mémorable,
Seigneur, que tu fis aux tyrans,
Quand ton ministre redoutable
Armait nos aïeux conquérans.
Dans l'Égypte de sang trempée,
Tu brisas le sceptre et l'épée
D'un monarque trop endurci;
Qui sur nous déployait sa rage,
Plus impétueux que l'orage
Dont un beau jour est obscurci.

Des faux dieux de l'Égypte et de leurs dignes prêtres,
De l'infidèle roi que fuyaient nos ancêtres,
Tu voyais les efforts, tu savais les complots;
Mais sur l'aile des vents tu descendis des nues,
Et ton peuple suivit des routes inconnues,
Que ton char enflammé lui traçait dans les flots.

Au récit de tant de prodiges,
Grand Dieu, j'ai tremblé mille fois.
Le seul aspect de tes vestiges
Sur mes lèvres éteint ma voix.
L'effroi dont mon âme est troublée
Par son atteinte redoublée
Corrompt la moëlle de mes os;
Mais tu finiras nos misères,
Et tranquille parmi mes frères,
Je jouirai de leur repos.

Cependant la terre affligée
Partage encore nos douleurs;
La vigne inculte et négligée
Languit sans sève et sans couleurs.
L'olivier n'a plus de verdure;
Les maux que ma patrie endure
S'étendent jusqu'à nos vergers;
Et sous un ciel âpre et sauvage,
Nos troupeaux que la mort ravage;
Tombent aux pieds de leurs bergers.

Malgré tant de malheurs, j'espère au Dieu qui m'aime.
Ma force, mon salut, ma joie est en lui-même;
Que fera contre moi la ligue des méchans?
Il rendra pour les fuir ma course plus agile;
Et bientôt, à l'abri de leur pouvoir fragile,
Des triomphes du Ciel je remplirai mes chants.

DISCOURS

TIRÉ DE DIFFÉRENS LIVRES DES PROVERBES.

DES ROIS ET DES SUJETS.

—

Le pouvoir paternel, l'autorité suprême
Sont des droits émanés du Créateur lui-même.
Dieu sur la même tête unit leur double loi;
Qui fit le premier père a fait le premier roi.

Le premier qui du sceptre exerça la puissance,
N'avait que ses enfans sous son obéissance.
Les enfans à leur tour, dans ce chef révéré,
Obéissaient à Dieu qui l'avait consacré.
Dans ces nœuds que forma la sagesse divine,
Du vrai gouvernement nous trouvons l'origine;
Sur l'intérêt commun ses titres sont fondés.
Vous que régit un maître, et vous qui commandez
Conservez à jamais de si doux caractères;
Rois, voilà vos enfans : sujets, voilà vos pères.

Ce sont là les pasteurs, ce sont les souverains
A qui le roi des rois confia les humains;
Ils règnent comme lui par l'amour et la crainte;
Il les a couronnés de sa majesté sainte;
Ils tiennent de lui seul l'empire des mortels.
Images du Très-Haut, vengeurs de ses autels,
Il dépose en leur main sa balance et sa foudre,
Et le droit de juger, de punir et d'absoudre.
Mais dans ce rang divin dont ils sont revêtus,
Qu'ils trouvent de devoirs, et qu'il faut de vertus!

Pour la religion pleins d'amour et de zèle;
Qu'elle ait leurs premiers soins, qu'ils règnent avec elle.
Leur pouvoir se détruit quand elle perd le sien;
L'enfer souvent ébranle un si ferme soutien :
Il suscite l'erreur, les nouveautés hardies.
Tout roi sage déteste et proscrit les impies :
Chassés de sa présence et courbés sous le frein,
C'est pour eux que son sceptre est un sceptre d'airain.
Il sait trop que leur secte est l'école du crime,
Que nulle autorité n'est pour eux légitime,
Et qu'instruit à braver remords, nature et loi.
L'ennemi de son Dieu l'est toujours de son roi.

Un monarque pieux n'en sera que plus juste :
Mieux qu'un autre il remplit son ministère auguste.
De la religion la justice est la sœur;
Dieu la donne en partage aux rois selon son cœur.
Assise en leurs conseils qu'elle seule y décide,
Que le pauvre, la veuve et l'orphelin timide,
Sans terreur et sans honte approchent de ce lieu :
Le palais d'un roi juste est le temple de Dieu.
Sa bouche en est l'organe, et sa voix son oracle;
La vérité lui parle, et ne craint point d'obstacle;
Il l'écoute, il l'honore, et par un seul regard,
Du mensonge perfide il déconcerte l'art.
Il n'a point à sa cour de ces amis du vice,
Qui disent aux tyrans : Vous aimez la justice;
Le peuple satisfait, à vos lois applaudit.
O lâche adulateur, ce peuple te maudit;
Il invoque la foudre et déjà le Ciel tonne.

Vous qui briguez l'honneur de servir la couronne,
Soyez de l'équité les ministres chéris;
L'amitié des bons rois ne s'obtient qu'à ce prix;
Elle est le prix d'un cœur aussi pur que fidèle.
Un monarque équitable auprès de lui n'appelle
Que des mortels prudens, humains, religieux;

Ce conseil sur la terre est le sénat des cieux.
Il en a la prudence, il en a la sagesse;
Des peuples enchantés il nourrit l'allégresse.
Puisse de jour en jour s'accroître leur bonheur,
Et la guerre jamais n'en troubler la douceur!

La guerre! ô châtiment, ô fléau de la terre,
Jeu barbare des rois, impitoyable guerre,
N'attends pas que des chants par le sage inspirés,
Célèbrent des héros faussement admirés.
S'il est vrai cependant que de justes querelles
Ont armé quelquefois les mains le moins cruelles,
S'il est des droits certains d'héritage ou de rang,
Qui pour être affermis veulent des flots de sang,
Si des voisins jaloux dans la paix nous outragent,
Insultent nos foyers, les brûlent, les ravagent,
Rois, consultez Dieu même, et frémissez encor;
Craignez que de sa haine il n'ouvre le trésor:
Songez qu'en prononçant ce mot affreux de guerre
Vous appelez la mort et l'enfer sur la terre!
Qu'ils règnent l'un par l'autre aux lieux où l'on combat;
Que l'abîme engloutit ceux que le glaive abat;
Que les plus grands excès, les fureurs les plus noires,
Déshonorent toujours vos plus belles victoires;
Et que, par des vainqueurs féconds en cruautés,
Mille forfaits nouveaux sont encore inventés.
C'est pour vous qu'en tous lieux ces maux se multiplient.
Ennemis et sujets, morts et vivans, tous crient;
Tous de l'humanité pleurent les justes droits;
Les campagnes en feu, les villes aux abois,
Les époux expirans, les femmes égorgées
Aux pieds des assassins qui les ont outragées,
La nature, l'honneur, les temples, les autels,
Tout réclame le Dieu, seul juge des mortels.
S'il vous donna l'épée, il porte la balance,
Et vous serez pesés au poids de la vengeance.

Que les regrets publics, en ce moment fatal,
Vous servent de cortége au pied du tribunal;
Présentez-y les vœux, le puissant témoignage
Des sujets fortunés qui vous rendaient hommage.
Pour vous ouvrir les cieux qu'ils unissent leurs voix.
Que la louange alors a de force et de poids!
Ce langage est le seul qui calme un Dieu sévère,
Dont vos flatteurs cent fois ont armé la colère.

Méritez, dieux du monde, un suffrage si beau.
L'instant viendra pour vous de descendre au tombeau:
C'est où de vos pareils aboutit la puissance.
Du souverain suprême imitez la clémence;
Elle est l'appui du trône, elle en est l'ornement:
Nous nous plions sans peine au joug du sentiment.
Sous un prince adoré tout fleurit, tout prospère;
S'il commande en monarque, il administre en père.
Il aide ses sujets dans les jours de malheurs;
Économe attentif de ses biens et des leurs,
Ardent à les venger, si quelqu'un les opprime,
Lui-même apprend aux rois cette sainte maxime,
Que les dons, les tributs, fruits de tant de soupirs,
Sont faits pour les besoins et non pour les plaisirs.

Loin des yeux, loin du cœur d'un monarque sensible
Le tableau douloureux, le spectacle terrible
Des maux, de la misère et du long désespoir
De tant d'infortunés soumis à son pouvoir.
Ou plutôt offrons-lui ces touchantes images;
Des mortels abrutis et devenus sauvages:
Des familles en pleurs, importunant les cieux:
Des pays autrefois peuplés, industrieux,
Où l'art du laboureur, ce premier art des hommes,
Cet art qui nous fait vivre, injustes que nous sommes,
Cet art que tant de rois ont honoré, chéri,
Est par un vil service indignement flétri:
Des vallons, des côteaux et des plaines fertiles,
Où le cultivateur, qui, de ses mains utiles,
A conduit la charrue et manié la faux,
Ne trouve que la faim au bout de ses travaux:
Des domaines entiers sans maître et sans culture:
Des bois et des sillons pleins d'une bourbe impure:
Des chemins effacés, des villages détruits,
Et des prés sans herbage, et des vergers sans fruits;
Des murs abandonnés, où, parmi les reptiles,
Des troupeaux sans pasteurs, des vieillards sans asiles,
Sont ensemble couchés sous des toits entr'ouverts:
Là de faibles enfans, victimes des hivers,
Sous un ciel étranger suivent leur triste mère,
Qui déplore avec eux le trépas de leur père.
Ici l'épouse enceinte, au fort de ses douleurs,
De l'extrême indigence éprouve les horreurs:
Succombant aux besoins, autant qu'à son mal même,
Elle tient dans ses bras le tendre époux qu'elle aime,
Et qui de tout son sang voudrait la secourir,
Le quitte avec regret et meurt avec plaisir.

O rois, l'ignorez-vous? Vos sujets sont vos frères;
C'est à vous, à vous seuls d'adoucir leurs misères.
Dieu veut, nous le savons, que l'inégalité
Soit la base et le nœud de la société:
Que les rangs, les honneurs, la gloire et la richesse
En des lots différens soient répartis sans cesse;
Mais il veut que l'accord qu'il mit dans ses décrets
Soit la règle des rois comme de leurs sujets:
Que les êtres sortis de ses mains éternelles
Jouissent du bienfait de ses lois paternelles;
Que l'un soit absolu, mais juste et généreux:
Que l'autre soit fidèle et soumis, mais heureux.



onarques et sujets, tel est notre partage,
ieu dans sa providence est un arbitre sage;
nous fit l'un pour l'autre et confia le sort
u misérable au riche, et du faible au plus fort.
oilà l'ordre prescrit, et cette loi féconde
enferme nos devoirs et le bonheur du monde.

S'il est beau de régner sur des peuples nombreux!
'est la force du maître, il n'est grand que par eux.
n royaume désert est la honte du prince;
a plus brillante cour vaut moins qu'une province.
n monarque éclairé porte au loin ses regards,
end la vie et le zèle au peuple comme aux arts.
'onduite par l'amour, sa douceur bienfaisante,
'artout inépuisable, et partout agissante,
'ole, franchit les airs, de climats en climats,
usqu'aux extrémités de ses vastes états.
on front calme et serein dissipe les alarmes;
.es yeux à son aspect ne versent plus de larmes:
C'est le soleil du pauvre et l'astre du bonheur;
La terre et les humains ressentent sa faveur.
Telle est au point du jour cette fraîche rosée,
Secours délicieux d'une plante épuisée,
Source de ces parfums qu'au retour du printemps,
Exhalent à l'envi les jardins et les champs.
Telle est la douce pluie en automne attendue,
Qui sans bruit, sans orage à grands flots répandue,
Vient donner aux raisins, trop durcis par l'été,
Leur sève, leur couleur et leur maturité.

Cependant l'industrie et les hommes renaissent;
Le commerce fleurit, les moissons reparaissent;
Le côteau retentit du chant du vigneron:
L'écho des bois s'éveille aux airs du bûcheron:
Le laboureur content, vers son hameau ramène
Les taureaux vigoureux qui sillonnaient la plaine:
La flûte et le hautbois assemblent les troupeaux;
Le moissonneur, chargé de ses propres fardeaux,
Qui de l'âpre exacteur ne seront plus la proie,
Aux mains de ses enfans les remet avec joie.
C'est le prix des sueurs, et ce prix est sacré.
Le champêtre repas est déjà préparé,
Repas d'hommes contens, banquet de la sagesse,
Commencé sans ennui, terminé sans ivresse.
L'envieux, le méchant, n'y portent point leur fiel:
On y bénit le prince, on y rend grâce au ciel.

Quelle félicité! quel maître! et quel empire!
L'étranger est jaloux, et l'univers admire.
Ces temps sont précieux sans doute, et ces beaux jours
Aux regards des humains ne luisent pas toujours.
Mais en toute occurrence, en tous lieux, en tout âge,
La vertu, le devoir, la loi, n'ont qu'un langage:
Obéir à son maître: oui, mortels, obéir.
Dieu fit la loi: parlez, l'oserez-vous trahir?

Toi surtout, dont j'aspire à former la jeunesse,
Mon fils, après ta mère, objet de ma tendresse,
Quelque sort ici-bas qui te soit destiné,
Crains ton Dieu, sers le roi que ce Dieu t'a donné.
Que partout ce précepte à tes yeux se retrace.
Je déplore l'orgueil, ou l'indiscrète audace,
Qui des maîtres du monde excite le courroux:
Ils sont de leur puissance amoureux et jaloux;
Tout sujet insolent met en péril sa tête.
Dans leur ressentiment nul frein ne les arrête;
D'un lion qui rugit c'est le fougueux transport:
La colère des rois est un arrêt de mort.
La révolte souvent les a rendus barbares.
S'il en est de cruels, d'injustes, ou d'avares,
Qui repoussent le peuple accouru dans leurs bras,
Par un reproche amer ne les irritez pas.
Gémissez: la douleur, les soupirs et les larmes
Sont des efforts permis et d'innocentes armes.
Des plaintes sans aigreur, un zèle tendre et pur,
Ont d'invincibles droits sur le cœur le plus dur.
Détrompé tôt ou tard d'un conseil trop funeste,
Vos pleurs l'ébranleront, Dieu conduira le reste.
Des volontés des rois, arbitre souverain,
Il tient avec leurs jours leur esprit dans sa main.
C'est une onde courante, une source docile
Que l'art du jardinier gouverne et rend utile,
Qu'il divise et promène en ses divers carreaux,
Quand leurs sillons brûlans lui demandent des eaux.
Vivons en citoyens, vivons soumis, paisibles.
De la rébellion les suites sont horribles.
Quel changement heureux, quel bien dans les états
Ont produit les complots, les partis, les combats?
C'est vous que j'interroge, auteurs de ces intrigues
Qui dans le sein du trouble ont enfanté les ligues,
Vous qui, pour vos plaisirs dévorant les tributs,
Parlez de maux publics, et d'excès, et d'abus,
Qui trompez le vulgaire, allumez l'incendie,
Et, pour guérir l'état, immolez la patrie.
Il est des malheureux, il est des oppresseurs,
On le sait, mais faut-il pour finir ces malheurs,
Au bruit de la trompette arborer dans nos villes
L'effroyable étendard des discordes civiles?
Du sage patriote êtes-vous secondés?
Êtes-vous son espoir, son salut? Répondez.
Les traîtres n'oseraient: eux-mêmes se condamnent;
Ils usurpent en vain des titres qu'ils profanent.
L'intérêt personnel sous des noms spécieux
Conduit secrètement leurs coups ambitieux.
Le peuple n'a jamais profité de leur crime;
Il en fut le prétexte, et toujours la victime.

Ce n'est pas qu'adoptant un système fatal
Je rende au despotisme un hommage vénal
Que j'accorde à des rois ce que Dieu leur refuse,
Ni dans leurs attentats que ma voix les excuse.
Non : je connais trop bien leurs devoirs différens.
Je hais la tyrannie et je plains les tyrans.
Mais si le droit divin, mais si les lois humaines
Contre leurs passions sont des barrières vaines,
Si jusqu'en ses foyers l'innocent craint pour lui,
N'est-il donc pas contre eux de légitime appui,
Des règles que le ciel, que la nature aient faites,
Des juges dont le soin... Ce n'est pas vous qui l'êtes,
Soldats, peuples, ni grands, prêtres, ni magistrats :
Le serment de vos cœurs enchaîne aussi vos bras.
Qui détrône les rois bientôt les assassine.
Périsse pour toujours l'exécrable doctrine
Qui de l'oint du Seigneur combattrait le pouvoir,
Et d'un crime d'état ferait un saint devoir !

Des maîtres que le ciel établit sur nos têtes,
La chute ou les revers sont pour nous des tempêtes ;
La sûreté publique à leur sort nous unit :
Dieu seul, quand il le veut, les juge et les punit.
Mais ceux que la pitié ni la gloire ne touche,
Les tyrans, en un mot, apprendront par ma bouche
Qu'ils n'ont, après leur mort, ni sujets, ni flatteurs,
Que leurs propres enfans leur refusent des pleurs,
Que la postérité, que les temps et l'histoire,
A l'opprobre, à l'horreur consacrent leur mémoire ;
Que tel est leur destin dans ce séjour mortel ;
Mais qu'il est d'autres maux dans l'abîme éternel :
Qu'ils y trouvent un Dieu terrible, inexorable,
Les cris de l'opprimé, les pleurs du misérable,
Le sang des nations follement répandu
Pour un droit chimérique, ou trop mal défendu,
Les crimes qu'ils ont faits, ceux qu'on fit pour leur plaire,
Les imprécations contre un règne arbitraire,
L'accablant souvenir de ce qu'ils ont été,
Et des méchans entre eux l'affreuse égalité.

Épouvantable fin d'une illustre carrière !
De quoi leur a servi cette majesté fière,
Tant de gardes armés, tant de pompe et d'orgueil ?
Le sceptre est un fardeau, le trône est un écueil.
Il n'est rien qui du peuple écarte les injures.
Souvent le meilleur prince a causé des murmures.
Que n'exigeons-nous pas, impérieux sujets !
Des talens, des vertus, et même des succès.
Vous dont le cœur est droit, l'âme tranquille et saine,
Parcourez les devoirs de cette vie humaine,
Observez bien les rois, et vous direz : hélas !
Trop heureux qui sait l'être ; heureux qui ne l'est pas !

ODES DIVERSES.

ODE PREMIÈRE.

LA MORT DE J.-B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés
Où l'Èbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés,
La Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée ;
Muses, dans ces momens de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil ;
Laissez par de nouveaux prodiges,
D'éclatans et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile,
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers,
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas ?
Quels ennuis ! quelle vie errante,
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Vous, dont l'inimitié durable
L'accusa de ces chants affreux,
Qui méritaient, s'il fut coupable,
Un châtiment plus rigoureux ;
Dans le sanctuaire suprême,
Grâce à vos soins, par Thémis même,
Son honneur est encore terni.
J'abandonne son innocence ;
Que veut de plus votre vengeance ?
Il fut malheureux et puni.

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé;
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errans;
Que la calomnie écoutée,
A la vertu persécutée,
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne,
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des Dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine,
Et les injustices du sort!
Le temps à peine les consomme;
Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus,
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus.
Le chantre d'Ulysse et d'Achille
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau;
Il expire, le charme cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Rousseau dans nos climats,
Appela des jeux olympiques,
Qui semblaient seuls fixer tes pas;
Pour qui ta trompette éclatante
Secondant ta voix triomphante
Formera-t-elle des concerts?
Des héros, muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon:
Accourez, troupe désolée,
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait;
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous dont sa fière harmonie
Égala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons;
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal.
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

ODE II.

SUR L'HOMME DES CHAMPS.

Heureux le citoyen religieux et sage
Qui vit comme en un port au milieu de l'orage,
Sans brigue et sans emplois;
Et qui, dans nos malheurs, fruits de conseils sinistres,
N'a point à s'imputer les fautes des ministres,
Ni les vices des rois.

Plus heureux l'habitant de ces vallons champêtres,
Qui, du vieux héritage où sont morts ses ancêtres,
Paisible possesseur,
Ne connaît que ses champs, préside à leur culture,
Craint Dieu, garde les lois, jouit de la nature,
Et gouverne son cœur.

Les domaines voisins, plus que le sien fertiles,
N'excitent point en lui ces regrets inutiles
Qui rongent l'envieux.
L'opulence d'autrui fut toujours sa richesse;
Il sème avec espoir, cueille avec allégresse
Ce qu'il reçoit des cieux.

Ne crains point, laboureur, que sa fortune altière
Fonde sur les débris de ton humble chaumière
Ses riches pavillons;
Ni qu'un ordre cruel de ses mains tyranniques,
Pour agrandir un parc ou des routes publiques,
Usurpe tes sillons.

Ne crains point qu'exerçant un pouvoir arbitraire,
Il refuse à tes cris le trop juste salaire
Qu'il doit à tes sueurs;
Ni qu'il ose enchaîner le pauvre qui soupire,
A des travaux forcés, la honte d'un empire
Où règnent ces rigueurs (1).

Jamais, pour soutenir des droits imaginaires,
Il n'achète au barreau les clameurs mercenaires
D'un orateur fougueux;
Mais de tous ses voisins arbitre incorruptible,
Il tient dans ses foyers le tribunal paisible
Qui les accorde entre eux.

Pour arrêter le cours des querelles naissantes,
Il n'interroge point les annales savantes
Des Grecs et des Romains.
Sans édits des préteurs son intégrité pure
Décide par les lois que la simple nature
Fit pour tous les humains.

Suivons-le en ses vergers : que j'aime l'industrie
Qui dresse au joug de l'art et de la symétrie
Ses jeunes espaliers !
Voyez comme il prépare, au retour de l'automne,
Le nectar odorant qui murmure et bouillonne
Dans ses obscurs celliers.

Amoureux du travail plus que de l'abondance,
Tous les biens qu'aux mortels donna la Providence
Exercent son ardeur.
Sa culture assidue en consacre l'usage,
Moins pour s'en enrichir que pour en faire hommage
A leur unique auteur.

Il consulte les cieux, les astres, les nuages,
Voit leur vicissitude, en tire des présages
Qui ne sont point trompeurs;
Et de l'ordre des temps, comme de leurs contrastes,
Observateur habile, il compose les fastes
Qui règlent ses labeurs.

Mais soit que les saisons à leur emploi fidèles,
Dans le tableau mouvant qui les distingue entre elles,
Gardent leurs traits divers;
Soit qu'un trouble apparent les change et les confonde,
Partout il reconnaît la sagesse profonde
Qui régit l'univers.

Souvent libre de soins, quand du haut des collines,
Il porte autour de lui sur les plaines voisines
Ses regards satisfaits,
Son cœur, pur et riant comme le ciel lui-même,
Se plaît à réfléchir sur la beauté suprême
Des célestes bienfaits.

Science inépuisable et toujours abondante,
Qui n'enfle point l'esprit par l'audace imprudente
D'un savoir imposteur;
Étude où de ses maux le sage se délivre;
Où sans écrits enfin l'homme est son propre livre,
Et Dieu son seul docteur.

Trop fortuné mortel ! ainsi dans sa carrière,
Des vices corrupteurs de la nature entière,
Il craint peu le poison.
D'un soin laborieux, et d'une âme attentive,
Soumis à ses devoirs, tour à tour il cultive
Ses champs et sa raison.

La vieillesse pour lui n'est jamais importune;
Et quand l'heure fatale, à tout mortel commune,
L'appelle chez les morts,
Il meurt et n'a compté dans le cours de sa vie
Que des jours sans chagrin, des nuits sans insomnie,
Des plaisirs sans remords.

ODE III.

LES TOMBEAUX.

—

Mirabeau, 1763.

L'autre jour sans inquiétude
Respirant la fraîcheur de l'air,
J'errais dans une solitude
Sur le rivage de la mer.

(1) Allusion à la corvée.

J'aperçus de loin des statues,
De vieux débris d'arcs triomphaux,
Et des colonnes abattues;
J'approchai : je vis des tombeaux.

C'était d'abord le mausolée
D'un de ces conquérans vantés,
Par qui la terre désolée
Vit détruire champs et cités.

On y voyait trente batailles,
Des rois, des peuples mis aux fers,
Des triomphes, des funérailles,
Et les tributs de l'univers.

Au pied de deux cyprès antiques
Un monument plus gracieux,
Par ses ornemens symboliques,
Attirait l'œil du curieux.

C'était la tombe d'un poète
Admiré dans le monde entier.
Le luth, la lyre et la trompette
Pendaient aux branches d'un laurier.

Tout auprès en humble posture
Un pêcheur était enterré;
Un filet pour toute parure
Couvrait son cercueil délabré.

Ah! dis-je, quel art déplorable!
Cet objet aux passans offert
Leur apprend que ce misérable
A moins vécu qu'il n'a souffert.

Et pourquoi? reprit en colère
Un voyageur qui m'entendit.
La pêche avait l'art de lui plaire :
C'était son métier, il le fit.

Tu vois par là ce que nous sommes;
Le poète fait des chansons,
Le guerrier massacre des hommes,
Et le pêcheur prend des poissons.

ODE IV.

A L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

Ainsi la reine des monarques,
Mère des peuples triomphans,
Dans ses fastes, vainqueurs des Basques,
Adoptait de nouveaux enfans :
Patrie honorable et féconde,
Les divers habitans du monde
Aspiraient à ses doux liens;
Le Nil, la Seine, le Pactole,
Sur leurs bords pour le Capitole
Voyaient naître des citoyens.

Tels et plus révérés, beaux-arts, dieux que j'encense,
Rois et législateurs de tout mortel qui pense,
Vous formez un état d'un peuple de rivaux :
Empire indépendant qui n'a point de frontières,
Où les hommes sont frères,
L'autorité commune, et tous les rangs égaux.

Des dons que votre main dispense
Le sage peut s'enorgueillir :
Dans les préjugés de l'enfance
Vous nous empêchez de vieillir.
Sans vous, sans vos héros célèbres,
A nos yeux couverts de ténèbres
La raison n'aurait jamais lui;
Par vous l'homme est tel qu'il doit être;
C'est par vous seul qu'il doit connaître
Ce que les dieux ont fait pour lui.

En vain de toutes parts, au cri de Tisiphone,
La guerre a rassemblé près du char de Bellone
Le fier républicain, l'humble sujet des rois :
Ennemis au combat, amis dans notre empire,
Chacun d'eux y respire
L'amour de l'équité, de la paix et des lois.

Versez toujours votre lumière
Dans notre esprit et dans nos cœurs;
Muses, beaux-arts, la terre entière
Vous doit le bon ordre et les mœurs;
Brillez, ne laissez plus renaître
Ces temps où l'on vit disparaître
Vos ministres et vos autels;
Siècles proscrits, malheureux âge,
Dont l'histoire obscure et sauvage
Flétrit les fastes des mortels.

Mais du joug de l'erreur nos peuples s'affranchissent.
Triomphans à leur tour, les arts nous enrichissent
De leurs biens, de leurs fruits plus précieux que l'or;
Et partout excités par d'utiles exemples,
Nous leur dressons des temples,
Que nos derniers neveux embelliront encor.

Sur le rivage où des deux mondes
Le commerce aux yeux est offert,

Dans le palais du dieu des ondes
Quel sanctuaire m'est ouvert?
Que d'Aristarques et d'Orphées
Y consacrent aux chastes fées
Leurs préceptes et leurs chansons
Assise au trône du Génie,
J'y vois la savante Harmonie
Au Goût demander des leçons.

Enfans des Phocéens, recevez mon hommage,
Chez vous, de nos Français l'harmonieux langage
Dans la langue d'Homère a puisé ses trésors.
Nos premiers Amphions, sortis de vos asiles,
Ont porté dans nos villes
Des concerts d'Apollon les sublimes accords.

Sœur de Rome, émule d'Athènes,
Mère et tutrice des beaux-arts,
Toi, qui formais des Démosthènes
Pour le tribunal des Césars,
Lève les yeux sur tes portiques,
Reconnais ces titres antiques,
Vains monumens de ta grandeur
Et rends grâce au nouveau lycée,
Qui seul de ta gloire éclipsée
Fera revivre la splendeur.

Les talens sont l'honneur, l'appui de la patrie :
Du cœur le plus féroce ils calment la furie,
Leur pouvoir est sans borne, et leurs droits sont sacrés.
Dans les murs de Cadmus les neveux de Pindare,
Respectés d'un barbare,
Vivent sur les débris des Thébains massacrés.

O du Pinde immortels arbitres,
Envers vous puis-je m'acquitter?
Vous me dispensez les seuls titres
Que je brûle de mériter.
Je laisse une foule importune
Briguer aux pieds de la fortune
Des rangs, des bienfaits, des faveurs;
L'amitié, seul trésor des sages,
La paix, l'étude, vos suffrages,
Voilà mes biens et mes honneurs.

Trop heureux le mortel que les Muses couronnent,
Que leurs soins ont formé, que les arts environnent!
Avec eux il résiste aux outrages du sort.
Il tient toujours son cœur dans un juste équilibre;
Né sujet, il est libre;
Il jouit de la vie, et survit à la mort.

ODE V.

EN REVENANT DE BARRÈGES.

Août 1745.

Je vous quitte, froides montagnes,
Noir séjour de guerriers perclus.
Puissent mes yeux ne vous voir plus
Qu'à l'horizon de nos campagnes!

Disparaissez, objets affreux,
Rochers qui montez jusqu'aux nues,
D'un ciel humide et nébuleux
Impraticables avenues.

Torrens, dont les fougueux écarts
Se percent des routes bruyantes,
De vos cascades effrayantes
Ne fatiguez plus mes regards.

Renaissez, charmans paysages,
Renaissez, tableaux enchanteurs,
Ruisseaux, qui sans bruit, sans ravages,
Baignez nos moissons et nos fleurs.

Je t'aperçois, charmante plaine
Où la Garonne épand ses eaux,
Non loin de cette longue chaine
De vallons mêlés de côteaux.

Je crois voir la vapeur légère
Qui s'élève de mes foyers.
Vers la demeure qui m'est chère,
Volez, trop paresseux coursiers.

Ramenez-moi dans ces asiles
Où de soi-même l'on jouit,
Où tous les esprits sont tranquilles,
Où tout me console et m'instruit.

C'est là que, paisible victime
D'ennemis publics ou secrets,
De la fortune qui m'opprime
J'apprendrai les derniers arrêts.

O fortune, ton vain caprice
Ne m'a jamais humilié.
Ce que peut m'ôter l'injustice,
Je l'ai déjà sacrifié.

Mais il me reste une retraite,
Quelques amis, le goût des vers.

L'amour des arts, la paix secrète
D'un cœur peu touché des revers.

Et vous, richesses de la vie,
Divine médiocrité,
Élégante frugalité,
Qui ne craignez rien de l'envie,

Vos trésors si purs et si doux
Seront au moins mon apanage;
Vous n'êtes dignes que du sage,
Et lui seul est digne de vous.

Les arts du luxe, leur folie,
N'ont jamais occupé mes soins.
L'opulence ne multiplie
Que les désirs et les besoins.

Dans le réduit le plus champêtre
La nature comble nos vœux.
Tout mortel pourrait être heureux,
Mais tout mortel ne sait pas l'être.

ODE VI.

A M. P...

Pompignan, 1745.

J'ai lu de l'ami de Mécène
Les vers par ta muse imités,
Et suis jaloux que l'Hipporrène
Pour toi roule ses flots sans peine
Jusque dans l'ombre des cités.

Mais, hélas! ta paresse abuse
Des pinceaux remis dans tes mains.
Pour chanter les bords du Blanduse,
Horace conduisait sa muse
Dans les campagnes des Sabins.

L'ennemi des Zéphyrs s'envole;
Un doux calme règne dans l'air:
Et le Printemps, vainqueur d'Éole,
Dans les gouffres voisins du pôle
Précipite le sombre Hiver.

Viens voir renaître les bocages,
Les jardins, les prés, les guérets.
Tout embellit nos paysages,
Jusqu'au prélude des orages
Qui font tant de peur à Cérès.

Ce ne sont plus ces froides ondes
Dont le Verseau, dans ses fureurs,
Grossit nos sources vagabondes;
C'est l'heureux tribut d'eaux fécondes,
D'où naissent les fruits et les fleurs.

Le soleil, au bruit du tonnerre,
Nous annonce ainsi son retour;
Et le ciel abreuvant la terre;
Dans tous les germes qu'elle enserre
Darde le feu de son amour.

Tout se ranime, tout s'épure,
L'univers s'arrache au sommeil.
Viens donc; c'est un trait d'Épicure
Que de jouir de la nature
Dans le moment de son réveil.

Sur le gazon de ma terrasse
Viens respirer l'air le plus pur.
Pour des citoyens du Parnasse,
Nourris des vers charmans d'Horace,
Tout est Lucrétile et Tibur.

Mais peut-être, quand je t'invite,
Veux-tu savoir ce qui t'attend
Dans ma retraite favorite?
En premier lieu, de ta visite
Un cœur à coup sûr très-content.

Au logis rien de magnifique;
Au dehors ni parc, ni forêts;
Le jour, promenade rustique:
Le soir, propos joyeux, musique,
Quelques souvenirs indiscrets.

Poésie, histoire, morale,
Point d'importun, nul embarras;
Vins assez bons, chère frugale,
Et dans ton hôte humeur égale,
Hors le jour que tu partiras.

ODE VII.

A LOUIS RACINE, SUR LA MORT DE SON FILS.

Il n'est donc plus, et sa tendresse
Aux derniers jours de ta vieillesse
N'aidera point tes faibles pas!
Ami, ses vertus, ni les tiennes,
Ni ses mœurs douces et chrétiennes,
N'ont pu le sauver du trépas.

Cet objet des vœux les plus tendres
N'ira point déposer tes cendres
Sous ce marbre rongé des ans,
Où son aïeul et ton modèle
Attend la dépouille mortelle
De l'héritier de ses talens.

Loin de tes yeux, loin de sa mère,
Au sein d'une plage étrangère,
Son corps est le jouet des flots;
Mais son âme du Ciel chérie,
N'en doute point, dans sa patrie
Jouit d'un éternel repos.

Quand l'infortune suit tes traces,
Autant que mes propres disgrâces
Mon amitié sent tes malheurs.
Mais que pourrait son assistance?
Dieu te donnera la constance.
Tu n'auras de moi que des pleurs.

Tu sais trop qu'un chrétien fidèle,
Du sang et de la chair rebelle
Brave en héros l'assaut cruel.
Il étouffe, leur triste guerre,
Et tout ce qu'il perd sur la terre,
Il le regagne pour le Ciel.

Mais vous, dont l'orgueilleuse vie,
De l'humaine philosophie
Tire sa force et son secours:
Si dans ce monde périssable
Un revers soudain vous accable,
Parlez, quel est votre recours?

Qui vous soutiendra dans vos pertes?
Quelles ressources sont offertes
A votre audace de géant?
Point d'avenir qui vous console;
Un système impie et frivole,
Et l'espérance du néant.

Croyons, c'est là notre partage.
Que la foi dissipe ou soulage
Nos chagrins, nos ennuis mortels;
Et n'attendons dans cette vie
Qu'une fin qui sera suivie
De biens ou de maux éternels.

POÉSIES DIVERSES.

LES VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS.

Craindre, adorer les dieux, c'est la première loi.
Révère du serment l'irrévocable foi.
Bienfaiteurs des humains, les héros et les sages
Des cœurs reconnaissans exigent les hommages,
Sois parent serviable et fils respectueux;
Que ton meilleur ami soit le plus vertueux;
Défère à des conseils modérés, salutaires;
Ne romps point l'amitié pour des fautes légères;
Autant que tu le peux, observe ce devoir,
Et tu le peux toujours si tu sais le vouloir.
Aux sens, aux passions commande avec empire;
Dompte les mouvemens que la colère inspire.
Surmonte le sommeil, crains la table et l'amour;
Ne fais rien qui ne puisse éclater au grand jour,
Rien qui blesse en secret ton respect pour toi-même.
Que l'exacte équité soit ta règle suprême;
Que la raison t'apprenne en tout temps, en tous lieux,
A juger par ses lois comme à voir par ses yeux;
A n'oublier jamais, dans tes jours peu durables,
Que les plaisirs sont courts, les grandeurs périssables,
Que nos biens sont en butte aux caprices du sort,
Et qu'il n'est rien pour nous de certain que la mort.
Accepte sans murmure, et souffre avec courage
La portion de maux qui t'échoit en partage.
Cherche à les adoucir, et crois que le Destin
Ne livre point le juste à des malheurs sans fin.

Distingue les discours qui sont faits pour instruire
De ceux dont l'art brillant n'est propre qu'à séduire.
Garde-toi d'admirer leurs dangereux défauts;
Mais profite du vrai sans t'irriter du faux.
Dans le meilleur parti, malgré l'effort contraire,
Que ton choix décidé constamment persévère.
Délibère long-temps, consulte avant d'agir,
Si de tes actions tu ne veux pas rougir.
Malheureux qui trop tard connaît son imprudence!
Préviens les repentirs de l'inexpérience,
Et laissant les objets que tu ne saurais voir,
N'apprends, pour être heureux, que ce qu'on peut savoir.

De ton corps avec soin ménage les services.
Sois sobre en tes repas comme en tes exercices;
Tu préviendras ainsi les maux et la douleur.
Dans tes foyers sans luxe, habités par l'honneur,
Que la propreté règne avec la modestie;

rop de faste révolte, il excite l'envie.
ı sordide avarice engendre le mépris;
rite en tout l'excès : nul bonheur qu'à ce prix.

vant que le sommeil te ferme la paupière,
ır tes œuvres du jour porte un regard sévère.
e jour que je finis, comment l'ai-je employé?
uel devoir ai-je enfreint? quel autre ai-je oublié?
u'ai-je dit? qu'ai-je fait? Sonde aussi tes pensées.
es actions, ainsi devant toi retracées,
épandront dans ton cœur la joie ou les regrets;
t tu seras jugé par tes propres arrêts.
ette heureuse habitude affermira ton âme
ans les saintes vertus dont le désir t'enflamme.

e fais, n'entreprends rien sans invoquer les dieux;
u sauras, éclairé d'un rayon précieux,
ue les êtres divins et la race mortelle
ont distincts, mais liés par la chaîne éternelle,
t qu'enfin la nature, en ce vaste univers,
st la même partout sous des aspects divers.
pprends par cette étude, et jamais ne l'oublie,
u'espérer l'impossible est orgueil ou folie.
e ses propres revers l'homme est souvent l'auteur.
es dieux à ses côtés ont placé le bonheur;
l le voit et le fuit, court après des chimères,
t s'obstine à serrer le nœud de ses misères.
eu savent le briser. Infortunés mortels!
ous roulez au hasard parmi des maux cruels.
a révolte du cœur avec nous prit naissance;
Il faut, sans l'irriter, la réduire au silence.
Grand Dieu! que de malheurs épargnés aux humains,
S'ils connaissaient leur être et tes sages desseins!

Mais pour toi, prends courage, et, dans ton origine,
Distingue mieux les traits de l'essence divine.
Écoute la nature, elle parle, et sa voix,
Par des signes sacrés, fait connaître ses lois.
Instruit par elle, exempt de nos divers caprices,
Tu fouleras aux pieds les erreurs et les vices;
Et lorsqu'un jour la mort dissoudra ce limon
Qui formait pour ton âme une obscure prison,
Sur un char éclatant, conduit par la sagesse,
Loin du triste séjour de l'humaine faiblesse,
Tu rejoindras ta sphère, et monteras aux cieux,
Impassible, immortel, et pur comme les dieux.

DÉPART D'OVIDE,

ÉLÉGIE TROISIÈME DU PREMIER LIVRE DES TRISTES.

Toi qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes ombres,
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O nuit! cruelle nuit, témoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.

Bientôt du haut des airs l'amante de Céphale
Allait de mon départ fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens tout à coup suspendu
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner, ni résoudre.
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, et croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue,
Deux amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyaient un ami condamné;
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dans ce cruel moment je sens couler mes larmes :
Mon épouse éplorée augmentait mes alarmes.
Ma fille loin de nous ignorait mon malheur;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur :
Hélas! tout nous offrait la douloureuse image
D'une famille en pleurs que la Parque ravage.
Si d'un simple mortel le destin rigoureux
Pouvait se comparer à des revers fameux,
Tel fut le désespoir des habitans de Troie,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la proie.

Cependant la fraîcheur et le calme des airs
Répandaient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivait sa carrière;
Je vois, à la faveur de sa douce lumière,
Les murs du Capitole et ces temples fameux
Dont le faîte couvrait mes foyers malheureux.
Quels objets affligeans pour mon âme attendrie!
Dieux voisins, m'écriai-je, ô dieux de ma patrie!
Augustes citoyens de nos sacrés remparts,
Et vous, divinités du palais des Césars,
Toi, fleuve, dont Ovide illustra les rivages,
Recevez mes adieux et mes derniers hommages :
Il n'est plus de remède aux maux que je ressens,
J'offrirais à César des regrets impuissans.
Mais vous, dieux immortels, modérez sa vengeance;
Qu'il ne confonde point le crime et l'imprudence.
Vous le savez, grands dieux, si j'ai cru le trahir.
Qu'il me punisse, hélas! du moins sans me haïr.
Mon épouse à ces mots tombe à mes pieds mourante,

Elle remplit les airs de sa voix gémissante;
De nos lares sacrés embrassant les autels,
Elle implore à la fois les dieux et les mortels.
Inutiles transports! c'est en vain qu'elle espère
D'un époux malheureux adoucir la misère.

Mais déjà près du pôle où les dieux l'ont placé,
L'astre de Calisto tourne son char glacé.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Hélas! dans ce moment que Rome avait de charmes!
On accourt, on m'appelle, on presse mon départ.
Cruels, un exilé peut-il partir trop tard?
Considérez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
Les lieux où l'on m'envoie et les lieux que je quitte.
Funeste aveuglement! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, et trois fois ma faiblesse,
Malgré moi, de mes pas interrompt la vitesse.
Je suspends, je finis, je reprends mes discours,
J'embrasse, je m'éloigne, et je reviens toujours.
Eh! pourquoi me hâter? je vais dans la Scythie;
Sans espoir de retour je fuis de ma patrie.
Du cœur de ton époux chère et tendre moitié,
Et vous, dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le Ciel souffre encor que j'embrasse,
C'en est fait, je jouis de sa dernière grâce;
Je ne vous verrai plus: vivez heureux, je pars.

L'horizon cependant brille de toutes parts;
L'étoile du matin cède au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gémissant, mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris et les sanglots percent mon âme émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas;
Bientôt autour de moi je sens ses faibles bras:
Non, cruel, non, ta perte entrainera la mienne.
Penses-tu loin de toi que Rome me retienne?
Compagne de tes pas comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
César t'a condamné, ton épouse est proscrite;
César veut ton exil, et l'amour veut ma fuite.
Je te suis... Mais hélas! malgré tous ses efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.
Désolé, l'œil en pleurs, et la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée;
Elle tombe, et j'ai su qu'en ces affreux instans
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Le jour qu'elle revoit augmente encor sa peine:
Les cheveux tout souillés et la vue incertaine,
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain:
Elle accuse les dieux, César et le destin.
L'instant de mon trépas, ou ma fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois aurait tranché ses jours;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux, qui nous séparez, prenez soin d'une vie
Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.

Mais le gardien de l'Ourse ensevelit ses feux
Dans les flots agités par son astre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu de courage.
Quel effroyable bruit sort du gouffre des mers!
Les Aquilons fougueux combattent dans les airs.
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Déjà sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus et les mâts chancelans
Sont le jouet de l'onde et succombent aux vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.

Telle une main trop faible abandonne l'empire
Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide Aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramène aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vents, ne combattez plus le Dieu qui me punit;
Éloignez-moi des lieux d'où César me bannit.
Je le veux et le crains... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie!
Je t'implore, ô Neptune! et vous, dieux de la mer,
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que, dans l'exil terminant ma carrière,
Une tranquille mort me ferme la paupière,
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

LA PRIÈRE UNIVERSELLE

Traduite de l'anglais de Pope.

AU DIEU TRÈS-BON ET TRÈS-GRAND.

O toi, que la raison, que l'instinct même adore,
Souverain maître et créateur
De tout l'univers qui t'implore;
Jéhova, Jupiter, Seigneur.

Source, cause première, être incompréhensible,
Que je suis borné devant toi!
Ta bonté seule m'est visible;
Le reste est un chaos pour moi.

Mais le bien et le mal, dans cette nuit obscure,
Dépendent de ma volonté;
Et tu gouvernes la nature
Sans enchaîner ma liberté.

Ma conscience est libre; et ce guide sévère
Ne règle pas mes sentimens
Par le désir seul du salaire,
Ni par la crainte des tourmens.

Empêche que mon cœur, de tes dons efficaces,
Ne rejette les heureux fruits;
Recevoir, c'est payer tes grâces;
Je t'obéis quand je jouis.

Mais cessons de penser qu'imperceptible atome
Notre terre borne ta loi.
N'es-tu souverain que de l'homme?
Tant d'autres mondes sont à toi!

Faut-il qu'un vil mortel ose venger Dieu même,
Que tes foudres lui soient remis,
Et qu'il répande l'anathème
Sur ceux qu'il croit tes ennemis!

Si je marche avec toi, fais-moi la grâce entière
De te suivre jusqu'à la fin;
Si je m'égare, ta lumière
Doit me remettre au bon chemin.

Quelques biens qu'à mon cœur ta sagesse dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie,
Et de la folle vanité.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils sont l'œuvre de tes mains;
Sois leur guide autant que leur maître,
Jusqu'au terme de leurs destins.

Que le pain, que la paix, soient ici mon partage;
J'attends que ton auguste choix
Des autres biens fixe l'usage;
Tes volontés seront mes lois.

Ton temple est en tous lieux, tu remplis la nature;
Tout l'univers est ton autel;
Rien ne vit, n'existe, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

ÉPÎTRE AU MARQUIS DE MIRABEAU

SUR L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Toi qui, par des travaux où tu n'as point de maître,
Rendrais les rois heureux, s'ils voulaient jamais l'être,
Toi, qui connais si bien la nature et ses droits,
Qui n'enseigne que l'ordre, et la paix et les lois,
Dis-moi, cher Mirabeau, si le siècle où nous sommes
Est celui que ton cœur désirait pour les hommes;
Dis-moi si leur ami (1), qui ne vit que pour eux,
Trouve dans nos destins le succès de ses vœux.
Ton âme généreuse est-elle satisfaite?
Réponds : la vérité t'a fait son interprète.

Quel tableau, quel spectacle offre à nos yeux surpris
Ce siècle, tant prôné par tant de beaux esprits!
De sentimens pervers quel monstrueux mélange!
De modernes docteurs quel assemblage étrange!
L'un par l'autre vantés, l'un de l'autre jaloux,
Unissant leur orgueil, leurs mensonges, leurs coups;
Ils réforment le ciel, la terre, Dieu lui-même;
Ils ont de la nature éventé le système;
Son secret aux mortels fut trop long-temps caché:
Il paraît au grand jour, le voile est arraché.
L'univers retentit de nouvelles maximes.
La vérité, l'erreur, les vertus et les crimes,
Et les mœurs et le goût, l'esprit et la raison,
Tout a changé de face, et de rang et de nom.
Tout prend de nouveaux traits, de nouveaux caractères,
Et nous ne sommes plus les enfans de nos pères.

O siècle si vanté, quel démon t'a séduit?
En es-tu plus heureux, plus sage, mieux instruit?
Parcourons les effets de ta philosophie :
Quels sont-ils? le faux goût, l'ignorance et l'envie.
De là, quels jugemens! quels problèmes hardis!
Quels sarcasmes grossiers sottement applaudis!
Le sublime vieillard, tuteur de Melpomène,
Créateur parmi nous et maître de la scène,
Voit, de lauriers couvert, ses écoliers ingrats
Insulter à leur guide en bronchant sur ses pas.
De son fameux rival les chefs-d'œuvre tragiques
Sont en butte aux dédains de nos jeunes critiques.

(1) On sait que le marquis de Mirabeau est l'auteur d'un livre intitulé *l'Ami des hommes*.

Fénelon, des bons rois l'instituteur divin,
Dans sa prose traînante est un faible écrivain;
Par grâce à La Fontaine on laisse quelques fables.
Nos orateurs chrétiens sont froids ou détestables.
Massillon, Bourdaloue, en deux ou trois discours,
A peine ont de quoi plaire aux lecteurs de nos jours.
De l'immortel Pascal on attaque la gloire.
Le vengeur de la foi, le flambeau de l'histoire,
Des plus parfaits écrits l'incomparable auteur,
L'éloquent Bossuet n'est qu'un déclamateur.
On accable Boileau d'invectives rimées;
On le déchire en prose. O troupe de Pygmées!
S'il pouvait un moment revenir parmi nous,
Comme un effroi soudain vous disperserait tous!
Au feu de ses éclairs, aux éclats de sa foudre,
Que bientôt à ses pieds vous tomberiez en poudre!
Vos maîtres ne sont plus, mais leurs écrits vivront;
Ils vivront à jamais, les vôtres périront.

Profitez du moment, jouissez du prestige;
Le bon sens en gémit, la raison s'en afflige.
Qu'importe à des tyrans? Ils règnent, c'est assez.
Par eux les vrais talens semblent être éclipsés.
Philosophes du jour, et précepteurs du monde,
Enflés de la faveur dont le vent les seconde,
Ils troublent à l'envi, par leurs cris assidus,
Et tout ce qui respire, et tout ce qui n'est plus.
C'est peu que les vivans éprouvent leur furie;
Leur sombre vanité, qui de fiel s'est nourrie,
Portant dans les tombeaux ses odieux efforts,
Se fait un aliment de la cendre des morts.

Et cependant, ami, ces mortels téméraires,
Ces esprits envieux, méchans, atrabilaires,
Aux yeux de l'univers nous font avec fierté
De leurs rares vertus l'étalage affecté.
Chez eux tout est parfait, et leur bouche l'atteste.
La vérité sans doute a le ton plus modeste.
Mais leur âme, crois-moi, qui cherche à nous tromper,
A ses propres regards ne saurait échapper.
Ils se connaissent mieux qu'on ne peut les connaître;
Ils ne furent jamais ce qu'ils voudraient paraître.
Ils savent bien, ces cœurs doubles et tortueux,
Que nul d'entre eux n'est grand, ni bon, ni vertueux,
Contre leurs jugemens qu'eux-mêmes ils réclament;
Qu'ils approuvent tout bas ce que tout haut ils blâment;
Que, loués l'un par l'autre en de nombreux écrits
L'un pour l'autre en secret ils n'ont que du mépris,
Que leur gloire est le fruit des plus vils artifices,
Leur vertu, l'art trompeur qui sait masquer leurs vices;
Qu'ils se cachent en vain sous ce faible bandeau,
Et que du philosophe ils n'ont que le manteau.
De faux sages unis sont toujours de faux frères.
Eux-mêmes tôt ou tard découvrent leurs mystères.
Il ne faut qu'un caprice, une rivalité,
Qu'un succès trop brillant, un écrit trop vanté,
Qu'un refus de louange, injuste ou légitime,
C'en est fait, il n'est plus d'amitié ni d'estime;
Il n'est plus de liens entre ces cœurs jaloux,
Et l'intérêt d'un seul vend le secret de tous.
Le bien ne sort jamais du sein de la malice.
Est-ce l'humanité, l'amour de la justice,
Est-ce le goût du vrai qui forme des complots,
Qui traite les humains d'ignorans ou de sots,
Qui fronde, qui détruit, qui ment, qui calomnie,
Qui n'épargne ni rang, ni vertu, ni génie,
Et qui, par cent canaux secrètement ouverts,
Du venin de sa rage infecte l'univers?

Ami, le vrai mérite abhorre ces intrigues,
Il ne subsiste point par le secours des brigues;
Opprimé pour un temps, il triomphe à son tour,
Et ne doit qu'à lui seul ce trop juste retour.

Mais admire avec moi les travers où s'égare
De ces hommes altiers l'injustice bizarre.
Un seul mot qui les blesse est un crime odieux.
Veulent-ils se venger, tout est juste à leurs yeux.
Boileau, qui d'Apollon réglait si bien l'empire,
Cet unique Boileau, qu'en vain l'on veut proscrire,
Et dont les vers heureux, sans cesse répétés,
Par ses propres censeurs sont toujours imités,
Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait dans ses divins ouvrages,
Qui dût à sa mémoire attirer tant d'outrages?
Il se plut à fronder les Pradons, les Cotins;
Il traduisit les Grecs, imita les Latins;
Ce sont de grands forfaits : mais a-t-il dans ses rimes
De l'exacte décence oublié les maximes?
Des méchans écrivains a-t-il noirci les mœurs,
Inondé le public d'injures et d'horreurs,
D'écrits licencieux amusé les ruelles,
Rempli d'obscénités des feuilles criminelles?
A-t-il enfin souillé, par de honteux écarts,
Ses talens, ses succès, et la gloire des arts?

Tel fut donc ce Boileau. Quels sont ses adversaires?
Des sages, nous dit-on, qui, des esprits vulgaires,
N'ont jamais adopté le goût ni les erreurs.
Quels sages! ou plutôt quels sophistes menteurs!
Ils blâment la satire, et forgent des libelles;
Ils prêchent la concorde, et vivent de querelles.
Mais dans tous ces combats ils affichent en vain
Un faux air de mépris, un insolent dédain.
Leur dépit orgueilleux se décèle et transpire :
Le chagrin les dévore; et, quand ils semblent rire.
Ce n'est qu'un ris forcé, qui, par de vains éclats,

Peint dans un furieux la gaîté qu'il n'a pas.
Mais comment, dans un siècle où nous parlons sans cesse
De mœurs, d'humanité, de douceur, de sagesse,
Termes si rebattus que l'écho des déserts
Est las de les entendre et d'en remplir les airs;
Comment, dis-je, en un siècle et si doux et si sage,
Au mensonge, aux noirceurs donne-t-on son suffrage?
N'en soyons pas surpris : ce siècle trop flatté
Est le siècle du luxe et de la volupté.
Tu connais mieux que moi les archives du monde;
Le luxe est des grands maux la semence féconde.
Ses charmes n'ont jamais adouci les mortels,
Les corps sont amollis, et les cœurs sont cruels.
Quand le luxe, aux Romains plus fatal que la guerre,
Se fut emparé d'eux pour mieux venger la terre,
Les arts dont il abuse, irritant leurs désirs,
Livrèrent ces vainqueurs à d'infâmes plaisirs.
Le sang humain coula dans les amphithéâtres;
De ce spectacle affreux devenus idolâtres,
Les neveux de Camille et du censeur Caton
Riaient à ces combats qu'abhorrait Cicéron.
Les danses, les festins, les amours adultères,
Se mêlaient tour à tour à leurs jeux sanguinaires.
Rome sévère et sobre eut des enfans humains;
Elle changea de mœurs, et n'eut plus de Romains.
Nous-mêmes, descendus d'aïeux un peu rustiques,
Sommes-nous ces Français dont les fastes antiques
Célébraient les vertus et les nobles travaux?
Terribles aux combats, gais dans leurs vieux châteaux,
Sur des airs villageois ils chantaient leurs prouesses,
Leur prince, leur pays, quelquefois leurs maîtresses,
Et malheur à quiconque, en des vers pleins de fiel,
Eût outragé son frère ou blasphémé le Ciel.
De ces bons chevaliers l'âme franche et loyale
Aurait mal accueilli cette verve brutale.
Ils n'étaient point savans, encor moins beaux esprits;
Mais des devoirs de l'homme ils connaissaient le prix.
L'union des époux, le bonheur domestique,
Le respect des autels, l'honneur, la foi publique,
De la société resserraient le lien;
Ce fut notre âge d'or, car tout peuple eut le sien.

Tu reconnais, ami, le portrait de nos pères;
Tu reconnais ces mœurs qui te sont toujours chères,
Ces mœurs que tu peignis avec tant de chaleur,
Dans cet heureux volume, ouvrage de ton cœur.
De nos preux devanciers tu ranimes la cendre;
On croit, en te lisant, leur parler, les entendre.
Flatteuse illusion! leur âme et leurs vertus
Vivant dans tes écrits, ailleurs n'existent plus.
Que diraient-ils, ces morts, l'honneur de notre empire,
Les Gaston, les Bayard, les Dunois, les Lahire,
S'ils voyaient aujourd'hui leurs neveux délicats
Dans des chars élégans promener leurs appas;
Et de petits guerriers, sous de hautes frisures,
Dormir dans leurs boudoirs sur un tas de brochures?
Quel changement! Nos arts affaiblis, énervés,
Prêtent leur ministère à des goûts dépravés.
Leurs travaux réunis se consacrent au vice;
D'un monde enthousiaste ils servent le caprice.
Le luxe est leur Mécène; il forme les talens;
Il les rend, comme lui, frivoles, insolens;
Il donne aux méchans vers des fleurons, des vignettes,
D'ornemens fastueux enrichit des sornettes,
Y répand la licence, en exclut la pudeur,
Corrompt l'art du poète et l'esprit du lecteur;
Et pour mieux cimenter tous les maux qu'il fait naître,
Ce luxe est philosophe, ou du moins prétend l'être.

Cet insigne travers nous était destiné.
L'homme à ses passions le plus abandonné,
Aux sermens de l'hymen l'époux le moins fidèle,
L'épouse à ses devoirs publiquement rebelle,
Le jeune efféminé, le vieillard scandaleux,
Le publicain nourri des pleurs du malheureux,
Le magistrat qui vend le glaive et la balance,
Le prélat dont le pauvre a maudi l'opulence,
Le ministre ennemi du prince et de l'état,
Et le prêtre incrédule, et le moine apostat,
Tous suivent l'étendard de la philosophie,
Et font de ses leçons la règle de leur vie.

Leurs maîtres cependant, par de faux désaveux,
Cherchent à repousser les traits lancés contre eux.
On sème, disent-ils, de ridicules craintes.
Cette philosophie, objet de tant de plaintes,
Ce complot dangereux dont on fait tant de bruit,
N'est qu'un fantôme, un nom qu'un zèle amer poursuit.
Ils prennent à témoin de cette haine extrême,
Les rois, les nations, la terre, le ciel même.
Mais que prouvent enfin ces discours et ces cris?
Interrogeons les mœurs, consultons les écrits;
Et jugeons par les faits, jugeons par les ouvrages,
Si le siècle présent est le siècle des sages.

GRESSET*.

VERT-VERT.

A MADAME L'ABBESSE DE ***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les grâces solitaires
Brillent sans fard, et règnent sans fierté;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrâce,
Soyez ma muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane (1) au printemps de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,
Et descendit au ténébreux empire.
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs:
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On aurait pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs;
On aurait pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui:
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.

(1) Épagneule.

Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes:
Puissent vos lois se lire dans mes rimes!
Si, trop sincère, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mystères secrets,
L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits.
Votre raison, exempte de faiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir;
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la Vertu se montrait aux mortels,
Ce ne serait ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des Grâces,
Qu'elle viendrait mériter nos autels.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares:
Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante:
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines,
Vivait naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),

* GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), naquit à Amiens en 1709. Il commença chez les jésuites ses études, qu'il termina au collége de Louis-le-Grand. Il n'avait que vingt-cinq ans lorsque parut *Vert-Vert*, ouvrage dans lequel J.-B. Rousseau reconnut tant de qualités poétiques qu'il l'appela un *phénomène littéraire*. C'est dans la poésie légère qu'a surtout excellé Gresset, qui essaya d'écrire la tragédie, mais sans succès; cependant nous devons à l'auteur de *Vert-Vert*, l'une des meilleures comédies du 18e siècle, *le Méchant*, ouvrage un peu froid peut-être, mais plein de verve et d'esprit, et écrit avec une élégance remarquable. Gresset fut membre de l'Académie française. Des scrupules de piété le firent par malheur renoncer à la poésie, et, chose singulière! il devint un des ennemis les plus ardens de l'art auquel il devait sa réputation. Il mourut à Amiens le 16 juin 1777.

Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent.

Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,
N'aimait rien tant : même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageait, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grâce aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortait ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Vert-Vert était l'âme de ce séjour;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire;
Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetait et guimpes et bandeaux;
Il n'était point d'agréable partie,
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler;
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même temps,
Dictait à quatre, en styles différens.

Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeait au réfectoire :
Là, tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupait du beau pensionnaire;
Ses jours coulaient dans un noble loisir.

Au grand dortoir il couchait d'ordinaire :
Là, de cellule il avait à choisir;
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !
Très-rarement les antiques discrètes
Logeaient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcove simple était plus de son goût :
Car remarquez qu'il était propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avait fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposait sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyait la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas;
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidèles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres Amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grâce piquante,
Un air galant à la guimpe flottante;
Enfin, avant de paraître au parloir,
On doit au moins deux coups d'œil au miroir.
Ceci soit dit entre nous, en silence :
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Vert-Vert vivait sans ennui, sans travaux :
Dans tous les cœurs il régnait sans partage.
Pour lui sœur Thècle oubliait ses moineaux;
Quatre serins en étaient morts de rage;
Et deux matous autrefois en faveur,
Dépérissaient d'envie et de langueur.

Qui l'aurait dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivait ses mœurs;
Qu'un temps viendrait, temps de crime et d'alarmes,
Où ce Vert-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne serait plus qu'un triste objet d'horreurs ?
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruits trop amers des égards de nos sœurs.

CHANT SECOND.

On juge bien qu'étant à telle école
Point ne manquait du don de la parole
L'oiseau disert; hormis dans les repas,
Tel qu'une nonne, il ne déparlait pas :
Bien est-il vrai qu'il parlait comme un livre,
Toujours d'un ton confit en savoir-vivre,
Il n'était point de ces fiers perroquets
Que l'air du siècle a rendus trop coquets,
Et qui, sifflés par des bouches mondaines,
N'ignorent rien des vanités humaines.
Vert-Vert était un perroquet dévot,
Une belle âme innocemment guidée;
Jamais du mal il n'avait eu l'idée,
Ne disait onc un immodeste mot :
Mais en revanche il savait des cantiques,
Des orémus, des colloques mystiques;
Il disait bien son *Bénédicité*,
Et *Notre Mère*, et *Votre Charité*,
Il savait même un peu du soliloque,
Et des traits fins de Marie Alacoque :
Il avait eu, dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il était là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portaient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par les leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes :
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimait la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes :
Finalement, Vert-Vert savait par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connaître;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venait pour le voir.
Le beau Vert-Vert ne bougeait du parloir :
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agrémens, la douceur enfantine;
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté du tendre néophyte
N'était encor que le moindre mérite;
On oubliait ces attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses,
Que lui dictaient les plus jeunes professes,
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant de nouvelles finesses,
Des charmes neufs, variaient son débit :
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire;
Quel orateur en pourrait dire autant?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire :
Lui cependant, stylé parfaitement,
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié,
Et laissait là son monde édifié.
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard on apprenait aux grilles,
Ou que nos sœurs traitaient dans leur enclos.

Ainsi vivait dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Vert-Vert, cher à plus d'une Hébé,
Gras comme un moine et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.

Mais vint ce temps d'affligeante mémoire,
Ce temps critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire,
Trop de talens, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.

Ton nom, Vert-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats;
La renommée annonça tes appas
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,

A tout savoir ne sont pas les dernières;
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disait du perroquet vanté,
Désir leur vint d'en voir la vérité.
Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pis encore,

Déjà les cœurs s'envolent à Nevers;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure,
En Nivernais à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau plein d'attraits
Soit, pour un temps, amené par la Loire;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,
Et se prêter à de tendres souhaits.

La lettre part. Quand viendra la réponse?
Dans douze jours : quel siècle jusque là!
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce :
On ne dort plus; sœur Cécile en mourra.

Or, à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet; on tient le grand chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Vert-Vert! O ciel! plutôt la mort!
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort?
Ainsi parlaient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvrait encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'était la moindre chose
Que cette troupe étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquait,
Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimait moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours; car, en têtes prudentes,
Elles craignaient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes :
Ainsi jugea l'état embéguiné.

Après ce bill des miladys de l'ordre,
Dans la commune arrive grand désordre:
Quel sacrifice! y peut-on consentir?
Est-il donc vrai? dit la sœur Séraphine :
Quoi! nous vivons, et Vert-Vert va partir!
D'une autre part, la mère sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage;
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets! l'instant funeste arrive :
Jà tout est prêt sur la fatale rive;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle :
Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Vert-Vert! Quelles tendres alarmes!
On se l'arrache, on le baigne de larmes :
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour :
Du monastère, avec lui, fuit l'Amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;
Que les Zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée;
Pars, cher Vert-Vert, et, dans ton heureux cours,
Sois pris partout pour l'aîné des Amours!
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avait à la sourdine
Très-souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, aurait, de très-grand cœur,
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.

Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,
Au cloître un jour rapporter sa vertu!
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT TROISIÈME.

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voiturait le saint oiseau sur l'onde,
Portait aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux Gascons :
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'était échoir en dignes compagnons!
Aussi Vert-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère;

Nouvelle langue, et nouvelles façons.
L'oiseau surpris n'entendait point leur style.
Ce n'étaient plus paroles d'Évangile,
Ce n'étaient plus ces pieux entretiens,
Ces traits de Bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendait chez nos douces vestales,
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens :
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parlaient là que langue de gargote;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtaient que le patron du vin :
Puis les Gascons et les trois péronnelles
Y concertaient sur des tons de ruelles :
De leur côté les bateliers juraient,
Rimaient en Dieu, blasphémaient et sacraient;
Leur voix, stylée aux tons mâles et fermes,
Articulait sans rien perdre des termes.
Dans le fracas, confus, embarrassé,
Vert-Vert gardait un silence forcé;
Triste, timide, il n'osait se produire,
Et ne savait que penser ni que dire.

Pendant la route on voulut par faveur
Faire causer le perroquet rêveur.
Frère Lubin, d'un ton peu monastique,
Interrogea le beau mélancolique :
L'oiseau bénin prend son air de douceur,
Et, vous poussant un soupir méthodique,
D'un ton pédant répond, AVE, MA SOEUR.
A cet AVE, jugez si l'on dut rire;
Tous en chorus bernent le pauvre sire.
Ainsi berné, le novice interdit
Comprit en soi qu'il n'avait pas bien dit,
Et qu'il serait malmené des commères,
S'il ne parlait la langue des confrères :
Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce temps,
Avait été nourri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans :
A cet instant, en perdant patience,
Vert-Vert perdit sa première innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs ses premières maîtresses,
Qui n'avaient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'était pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devait oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissaient sa tête;
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne!
En moins de rien, l'éloquent animal.
(Hélas! jeunesse apprend trop bien le mal!)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,
En moins de rien fut rudement habile.
Bien vite il sut jurer et maugréer
Mieux qu'un vieux diable au fond d'un bénitier.
Il démentit les célèbres maximes
Où nous lisons qu'on ne vient aux grands crimes
Que par degrés : il fut un scélérat,
Profès d'abord, et sans noviciat.
Trop bien sut-il graver en sa mémoire
Tout l'alphabet des bateliers de Loire;
Dès qu'un d'iceux, dans quelque vertigo,
Lâchait un mor...! Vert-Vert faisait l'écho :
Lors applaudi par la bande susdite,
Fier et content de son petit mérite,
Il n'aima plus que le honteux honneur
De savoir plaire au monde suborneur;
Et, dégradant son généreux organe,
Il ne fut plus qu'un orateur profane :
Faut-il qu'ainsi l'exemple séducteur
Du ciel au diable emporte un jeune cœur!

Pendant ces jours, durant ces tristes scènes,
Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts,
Chastes Iris du couvent de Nevers?
Sans doute, hélas! vous faisiez des neuvaines
Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisait plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Était d'ennuis tristement obsédé;
La grille était dans un deuil solitaire,
Et le silence était presque gardé.
Cessez vos vœux, Vert-Vert n'en est plus digne;
Vert-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne :
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie :
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y pensez plus : l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens et son cœur.

Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissaient nos sœurs impatientes :
Pour leurs désirs le jour trop tard naissait,

Des cieux trop tôt le jour disparaissait.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettait un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens un mérite achevé :
Mais ô douleur ! ô vaine et fausse attente !

La nef arrive, et l'équipage en sort,
Une tourière était assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là chaque jour elle venait se mettre;
Ses yeux, errant sur le lointain des flots,
Semblaient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à sa mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et, mieux encore, à sa petite croix :
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnait au diable;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,
Dont il savait le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence, et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte :
Il la mordait, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant; les uns disent au cou,
D'autres au bras; on ne sait pas bien où :
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On était lors au chœur;
On quitte tout, on court, on a des ailes :
« C'est lui, ma sœur ! il est au grand parloir ! »
On vole en foule, on grille de le voir;
Les vieilles même, au marcher symétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIÈME.

—

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'était raison, car le fripon pour être
Moins bon garçon n'en était pas moins beau;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtaient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand Dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connaître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu Dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Roulait les yeux d'un air de jeune Carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.
En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin,
Pour premiers mots et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond, avec un ton faquin :
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! »
L'histoire dit qu'il avait en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
Et lui disant, fi donc, mon très cher frère !
Le très cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très richement en tain.
Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère !
Reprend la sœur. Juste Dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ?
Ici Vert-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un : La peste te crève !
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet :
Turlupinant les jeunes précieuses,
Il imitait leur courroux babillard;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouait leur sermon nasillard.

Ce fut bien pis, quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avait su rapporter des bateaux;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,
Les B. les F. voltigeaient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parlait grec.

« Jour de Dieu ! Mor... ! Mille pipes de diables ! »
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ! les nonnettes sans voix
Font, en fuyant, mille signes de croix :
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent ;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe :
« Père éternel ! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde ! Ah ! qui nous a donné
Cet antechrist, ce démon incarné ?
Mon doux Sauveur ! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné ?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Vert-Vert si chéri, si prôné ?
Qu'il soit banni, qu'il soit remis en route.
O Dieu d'amour ! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers,
Quoi ! parle-t-on ce langage pervers ?
Quoi ! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse !
Quel hérétique ! ô divine sagesse !
Qu'il n'entre point : avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer. »

Conclusion : Vert-Vert est mis en cage ;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pélerin ne demandait pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs. Toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable ;
Car quel malheur qu'il fût si dépravé,
N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un païen, le cœur d'un réprouvé !

Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port ;
Une cabane emporte le compère,
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.

De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour !
Que résoudront nos sœurs inconsolables ?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables :
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideraient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Vert-Vert paraît sans gloire et sans appui.
On est aux voix : déjà deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort ;
Deux autres sœurs, un peu moins imbéciles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir bracmane :
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite et quatre de silence
Jardins, toilette, alcôves et biscuits,
Pendant ce temps lui seront interdits.
Ce n'est point tout ; pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geôlière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendaient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines :
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.

Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les dragons et le moine,
Et, pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.

De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'allégresse :
Tous ses instans, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'Amour.
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidèles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les dortoirs étaient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière,
Tout exprimait de charmantes ardeurs,

Rien n'annonçait de prochaines douleurs :
Mais, de nos sœurs ô largesse indiscrète !
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre et brûlé de liqueurs,
Vert-Vert, tombant sur un tas de dragées,
En noirs cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre Amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admirait ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté? La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Plus d'une main, conduite par l'Amour,
Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie;
Et la Douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes alentour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau.
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;
En les lisant on sent naître ses pleurs :

Novices qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages,
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez! si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre;
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
Ci-gît VERT-VERT; ci gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose,
De sœur en sœur l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

ADIEUX AUX JÉSUITES.

A M. L'ABBÉ MARQUET.

La prophétie est accomplie,
Cher abbé, je reviens à toi;
La métamorphose est finie,
Et mes jours enfin sont à moi.
Victime, tu le sais, d'un âge où l'on s'ignore,
Porté du berceau sur l'autel,
Je m'entendais à peine encore,
Quand j'y vins bégayer l'engagement cruel...
Nos goûts font nos destins : l'astre de ma naissance
Fut la paisible liberté;
Pouvais-je en fuir l'attrait? Né pour l'indépendance,
Devais-je plus long-temps souffrir la violence
D'une lente captivité?
C'en est fait; à mon sort ma raison me ramène.
Mais, ami, t'avoûrai-je un tendre sentiment
Que ton cœur généreux reconnaîtra sans peine?
Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne;
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant :
Je dois tous mes regrets aux sages que je quitte.
J'en perds avec douleur l'entretien vertueux;
Et si dans leurs foyers désormais je n'habite,
Mon cœur me survit auprès d'eux.
Car ne les crois pas tels que la main de l'envie
Les peint à des yeux prévenus;
Si tu ne les connais que sur ce qu'en publie
La ténébreuse calomnie,
Ils te sont encore inconnus.
Lis, et vois de leurs mœurs des traits plus ingénus.
Qu'il m'est doux de pouvoir leur rendre un témoignage
Dont l'intérêt, la crainte et l'espoir sont exclus!
A leur sort le mien ne tient plus,
L'impartialité va tracer leur image.
Oui, j'ai vu des mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la patrie, à leurs rois, à leur Dieu,
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis,
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres, s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux :
Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,
« C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux. »

LA CHARTREUSE.

ÉPÎTRE A M. D. D. N.

Pourquoi de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des muses pour toujours,
J'allais racheter en silence
La perte de mes premiers jours;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allais jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécile
Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots.
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurais la rime;
L'haleine légère des vents
Emportait mes faibles sermens:
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté;
Entre Uranie et Terpsichore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avais quitté.
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidèle
Le papillon revient toujours.

Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté:
Mais comment faire, en vérité?
Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même, pour m'inspirer.

Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entral dans ces manoirs sauvages,
Dieu! quel contraste douloureux!
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrète,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-temps enseveli.
Quoi qu'il en soit, je vis encore;
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs:
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de faibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations.
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort:
Mais, sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,
Par un heureux tour de penser
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve, au moins, par la fable,
Des ennuis de la vérité.

C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encore les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.

Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agrémens;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux:
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard;
Et tandis que pour vous je veille
Long-temps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas:
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyans états;
Une table mi-démembrée
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas:
Voilà les meubles délicats
Dont ma Chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats,
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien; telle est, en somme,
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome
Des sylphides et des follets:
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château:
Ou tel est le sublime siége
D'où, flanqué des trente-deux vents,
L'auteur de l'almanach de Liége
Lorgne l'histoire du beau temps,
Et fabrique avec privilége
Ses astronomiques romans.

Sur ce portrait abominable,
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point d'instant délectable
Que dans les heures du sommeil.
Pour moi, qui d'un poids équitable
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux,
De ce Caucase inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,

Semant de fleurs tous mes instans,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux! loisir solitaire!
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a point de quoi plaire?
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la Folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau
La bigotterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau;
Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'incognito;
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbéciles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connaissance
Qu'un aveugle en a des couleurs;
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques
Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques
Qui sont bien moins la vérité
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druide empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois temps, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité;
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont dans d'équivoques visites
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs moutiers;
Loin de ces fausses du Parnasse
Qui, pour avoir glapi parfois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,
Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez la brillante Fiction,
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton,
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison;
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute âme sensée
Qui, loin de la route tracée,
Cherchant la persuasion,
Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention?

A ces traits je pourrais, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs:
Mais, sur cette légère empreinte
D'un peuple d'ennuyeux causeurs
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits
N'est point l'asile et le pourpris
De l'entière béatitude:

Que dis-je ? est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût ?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,
Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux,
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.

Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poète sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon,
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison ;
Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux, des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux
Mais non moins charmans à mes yeux :
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien :
Saint-Évremond les accompagne ;
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière :
La Rochefoucauld, La Bruyère,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,
Les mensonges et le faux goût.

C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un désir.
Pourrais-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irais-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté
Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irais-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irais-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans
Dont l'âme massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens
Ignore les dons du génie
Et les plaisirs des sentimens ?
Irais-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,

Et de ce rien qu'on nomme estime
Affronter les nombreux hasards?
Et d'ailleurs, quand la poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendrait le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrais-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-temps?
Quand j'aurai passé mon printemps
Pourrai-je vivre encor pour elle?
Car enfin au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrais-je me livrer encor?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrais-je un jour à pas pesans
Ces vieilles muses douairières
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,
Qui n'ayant été que poètes,
Rimaillent encore en lunettes,
Et meurent au bruit des sifflets?
Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irais-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité,
Et, dans l'antre de la Chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le trône et l'autel?
Aux sentimens de la nature,
Aux plaisirs de la vérité,
Préférant le goût frelaté
Des plaisirs que fait l'imposture
Ou qu'invente la vanité,
Voudrais-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non; avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.

Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu régner la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidèles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur:
Heureux qui dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,
Et qui ne se voit point sans cesse
Jouet de l'aveugle déesse,
Ou dupe de l'aveugle dieu!

A la sombre misanthropie
Je ne dois point ces sentimens;
D'une fausse philosophie
Je hais les vains raisonnemens;
Et jamais la bigoterie
Ne décida mes jugemens:
Une indifférence suprême,
Voilà mon principe et ma loi;
Tout lieu, tout destin, tout système
Par-là devient égal pour moi;
Où je vois naître la journée,
Là, content, j'en attends la fin,
Prêt à partir le lendemain,
Si l'ordre de la destinée
Vient m'ouvrir un nouveau chemin.

Sans opposer un goût rebelle
A ce domaine souverain,
Je me suis fait du sort humain
Une peinture trop fidèle.
Souvent dans les champêtres lieux
Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, et vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante

Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paraît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux,
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés:
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour
Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abîme sans retour.

Mais qu'ai-je fait? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendais que causer.
Où sont, hélas! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageais vos sentimens?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Oui, dès que les désirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétait nos voix.
Sur ces rives tumultueuses
Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asile
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les antres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connaît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens français,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les côteaux
Quand vos bergères fortunées,
Sur les soirs des belles journées,
Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la Mollesse
Peinte par les mains de l'Amour,
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donnerait, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux,
Et toute la mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.

Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment:
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour!
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Grâces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente

Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Échappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pèlerinage :
Envolé de mon ermitage,
Je vous apparaîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck (1) à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asile,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du temps et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,
D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cerémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-temps projetée en vain.

Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état :
La Franchise en fera le code,
Les Jeux en seront le sénat,
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude :
La Raison, quittant son ton rude,
Prendra le ton du sentiment :
La Vertu n'y sera point prude,
L'Esprit n'y sera point pédant :
Le Savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'Agrément ;
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment.
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage ;
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbéciles
Et le peuple de froids savans.
Enfin, cet heureux coin du monde
N'aura pour but, dans ses statuts,
Que de nous soustraire aux abus
Dont ce bon univers abonde.
Toujours sur ces lieux enchanteurs
Le soleil, levé sans nuages,
Fournira son cours sans orages,
Et se couchera dans les fleurs.

Pour prévenir la décadence
Du nouvel établissement,
Nul indiscret, nul inconstant
N'entrera dans la confidence :
Ce canton veut être inconnu ;
Ses charmes, sa béatitude,
Pour base ayant la solitude,
S'il devient peuple, il est perdu.
Les états de la république
Chaque automne s'assembleront ;
Et là notre regret unique,
Nos uniques peines seront
De ne pouvoir toute l'année
Suivre cette loi fortunée
De philosophiques loisirs,
Jusqu'à ce moment où la Parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs, et nos plaisirs.

---

(1) Les Lettres persanes de Montesquieu.

LES OMBRES.

ÉPÎTRE A M. D. D. N.

Des régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien,
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude et libre entretien,
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.

Dans votre épître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la Chartreuse
N'en a pas fini le tableau;
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger et badin,
La carte du classique empire,
Et les mœurs du peuple latin.
A la gaîté de nos maximes
Pour ajuster ce grave objet,
Et ne point porter dans mes rimes
La sécheresse du sujet,
Écartons la muse empesée
Qui, se guindant sur de grands mots,
Préside à la prose toisée
Des poètes collégiaux.
Je vous ai dépeint l'Élysée
Dans le plaisir pur et parfait
De mon ermitage secret :
Par un contraste assez bizarre,
Dans ce nouvel amusement,
Je vais vous chanter le Ténare,
Non sur un ton triste et pesant;
Ennemi des muses plaintives,
Jusque sur les fatales rives
Je veux rimer en badinant.

Un peuple de jeunes esclaves
Dans un silence rigoureux,
Des pleurs, des prisons, des entraves,
Un séjour vaste et ténébreux,
Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidèle empreinte
Du triste royaume des nuits?
N'en doutez point; ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'était l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Érèbe et son cortége
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un collége,
Vous reconnaîtrez les enfers.
Tel était le vrai parallèle
Que dans cette dernière nuit
Un songe offrait à mon esprit;
Aminte, je me le rappelle :
Dans ce délire réfléchi,
Je croyais vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidèle,
Je vous entretenais ainsi :
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons;
Perçons l'infernale carrière
Des scolastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connaît plus les beaux jours;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux détestés;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron,
Voyez ce portier inflexible
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère
Et l'âme avare de Caron :
Ainsi que ces ombres légères
Qui pour leurs demeures premières
Formaient des regrets et des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.

Entrons sous ces voûtes antiques,
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés;
Au lieu de ces voiles funèbres

Qui de l'empire des ténèbres
Tapissaient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens
A la place des Tisiphones,
Des Sphinx, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étaient les bourreaux,
J'aperçois des tyrans nouveaux,
L'hyperbole aux longues échasses,
La catachrèse aux doubles faces,
Les logogriphes effrayans,
L'impitoyable syllogisme,
Que suit le ténébreux sophisme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble, avant le temps,
Ces mânes jeunes et tremblans,
Et ravis au sein de leur mère?
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance:
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçait les arrêts du Sort.
Mais quelles alarmes soudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel était l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéthon;
Tels étaient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels sont ces brûlans soupiraux?
Que vois-je? quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux?

De ce parallèle grotesque,
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer
J'aurais rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentait à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et, dans l'horreur du crépuscule,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,
Affublé de l'accoutrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et, d'une bouche sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.

Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts et mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil,
Exempt des craintes du réveil,
J'eusse, les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur;
Qu'importe? Le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur?

Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante:
Mais que puis-je vous griffonner?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressent fort peu mes soins,

Vous amuseraient encor moins;
Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du temps.
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles,
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau:
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.

A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudens,
Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens:
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur-le-champ irait sans repos,
Dressant la crête et battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots,
Ou qui, pour parler sans emblème,
Dans quelque parloir médisant
Irait afficher l'anathème
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser la cabale
Sur l'histoire de dom Vert-Vert,
Faite en cette critique année
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,
Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'auteur,
Par ce petit collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.

Si ma main n'était pas trop lasse,
Ce serait bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau!
De narrer comme quoi la pièce,
Portée, au sortir de la presse,
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna partout le tocsin;
Comme quoi les mères notables,
L'état-major, les vénérables,
Voulaient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs;
Mais comme quoi de jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Vert-Vert à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant,
Les jeunes sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves mères,
Les révérendes douairières,
Et la grand'chambre du couvent.
Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidèle
Que jamais Vert-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce temps-là.
Je crois que la remarque habile
De la cloîtrière sybille
(N'en déplaise à sa charité)
Sera de peu d'utilité;
Car dès que Vert-Vert est cité
Dans les archives du Parnasse,
Quel incrédule aurait l'audace
D'en soupçonner la vérité?
Toutefois ce procès mystique
Au carnaval se jugera;
Dans un chapitre œcuménique

L'oiseau défendeur paraîtra.
La vieille mère Bibiane
Contre lui doit plaider long-temps,
Et, dans le fort des argumens
Que hurlera son rauque organe,
Perdra ses deux dernières dents;
Mais la jeune sœur Pulchérie,
Qui pour Vert-Vert pérorera
(Si dans ce jour, comme on publie.
Les directeurs opinent là),
Très-sûrement l'emportera
Sur l'octogénaire harpie.
A plaider contre le printemps,
L'hiver doit perdre avec dépens.

Adieu, voilà trop de folies.
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries,
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger.
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier :
D'autres font des vers par étude,
J'en fais pour me désennuyer;
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurais encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

ÉPÎTRE AU P. BOUGEANT,

JÉSUITE.

—

De la paisible solitude
Où, loin de toute servitude,
La Liberté file mes jours,
Ramené par un goût futile
Sur les délires de la ville,
Si j'en voulais suivre le cours,
Et savoir l'histoire nouvelle
Du domaine et des favoris
De la brillante Bagatelle
La divinité de Paris,
Le dédale des aventures,
Les affiches et les brochures,
Les colifichets des auteurs,
Et la gazette des coulisses,
Avec le roman des actrices,
Et les querelles des rimeurs,
Je n'adresserais cette épître
Qu'à l'un de ces oisifs errans
Qui, chaque soir, sur leur pupître
Rapportent tous les vers courans,
Et qui, dans le changeant empire
Des amours et de la satire,
Acteurs, spectateurs tour à tour,
Possèdent toujours à merveille
L'historiette de la veille
Avec l'étiquette du jour.

Je pourrais décorer ces rimes
De quelqu'un de ces noms sublimes
Devant qui l'humble adulateur
De ses muses pusillanimes
Vient étaler la pesanteur,
Si je savais louer en face,
Et, dans un éloge imposteur,
Au ton rampant de la fadeur
Faire descendre l'art d'Horace :
Mais, du vrai seul trop partisan,
Mon Apollon, peu courtisan,
Préfère l'entretien d'un sage
Et le simple nom d'un ami
Aux titres ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore
Que seraient mes faibles accens?
Ainsi que les dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.

C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt et sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable père,
Vous, dont l'esprit, le caractère
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton sottement austère
De cent tristes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légèreté,
Pour dissimuler la misère
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudière
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanière
Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité;
Vous, dis-je, ce père vanté,
Vous, ce philosophe tranquille,
De Minerve l'heureux pupille,
Et l'enfant de la Liberté.
Comment donc avez-vous quitté

Les délices de cet asile,
Pour aller reprendre à la ville
Les chaînes de la gravité?
Amant et favori des muses,
Et paresseux conséquemment,
Je ne vous trouve point d'excuses
Pour avoir fui si promptement.
Le désir des bords de la Seine
Soudain vous aurait-il repris ?
Non, aux lieux d'où je vous écris
Je me persuade sans peine
Qu'on peut se passer de Paris.
Héritier de l'antique enclume
De quelque pédant ignoré,
Et pour reforger maint volume
Aux antres latins enterré,
Iriez-vous, comme les Saumaises,
Immolant aux doctes fadaises
L'esprit et la félicité,
Partager, avec privilége,
Des patriarches du collége
L'ennuyeuse immortalité?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages,
Souvent publics incognito;
Le dieu du goût et du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faisaient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Aurait-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux?
Martyr de la misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,
Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorète casanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois et de Pomar?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux,
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le sage et l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens et de ces jeux
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense,
De l'automate et du cagot:
Et quand l'esprit mélancolique
Pourrait des ennuis ténébreux
Dans une âme philosophique
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,
Dans un temple de l'allégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère,
Pourquoi reprocher au hasard,
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire?
Oui, vous seriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.

Si j'écrivais à quelque belle,
Je lui dirais peut-être aussi
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici;
Que tous les Amours avec elle
Ont fui nos champs à tire-d'aile;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux;
Qu'on ne connaît plus les échos;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien:
Et sans doute il n'en serait rien;
Tous les moineaux, à l'ordinaire,
Vaqueraient à leurs fonctions;
Sans chagrines réflexions,
Les Amours songeraient à plaire;
Myrtile, toujours plus heureux,
Unirait son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergère;
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs et la fougère
N'en iraient pas plus lentement.
Mais, sans ces fadeurs de l'idylle,
Je vous dirai fort simplement
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'automne plus charmant:
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir avec chaque aurore
Renaît sur ses vallons chéris:
Des guirlandes de la jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris;
Et, pour mieux varier sans cesse

L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement
Pour occuper l'amusement.

Tour à tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas :
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous, à l'unisson,
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche et de Racine
Jusqu'au folâtre triolet.

Que l'insipide symétrie
Règle la ville qu'elle ennuie;
Que les temps y soient concertés,
Et les plaisirs mêmes comptés :
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre et la monotonie,
Ne sont point les dieux des hameaux;
Au poids de la triste satire
On n'y pèse point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire;
Tout ce qui plaît vient à propos;
Tout y fait des plaisirs nouveaux;
Le hasard, l'instant les décide.
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déjà le noir sagittaire,
Couronné de tristes frimas,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'astre du jour fuit nos climats.

Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses :
Où règnent les amusemens
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le printemps.

Échappé de votre ermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les Songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces vergers (1) :
Élève ici de la nature,
L'art, lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un temple de verdure
A la déesse des talens.
Sortez du sein des violettes,
Croissez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrètes,
Aux plus doux accords destinés !
Ma muse, pour vous attendrie,
D'une charmante rêverie
Subit déjà l'aimable loi;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scène des campagnes
Prend une âme et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire;
Un bois n'est qu'un simple réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les zéphyrs ne sont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout pense, tout vit;
Ces ondes tendres et plaintives,
Ce sont des nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un Berger;
Ces fougères sont animées;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des belles transformées;
Ces papillons sont des Amours.

Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive
Des objets au sage étrangers,
Sans fixer sa vue attentive

(1) Bosquet de Minerve, récemment ajouté aux jardins dessinés par le célèbre Le Nôtre.

Sur l'exemple de ses bergers?
Si, dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs,
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.

Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité;
J'ai vu, dans les fêtes champêtres,
J'ai vu la pure volupté
Descendre ici sur les cabanes,
Y répandre un air de gaîté,
De douceur et de vérité,
Que n'ont point les plaisirs profanes
Du luxe et de la dignité.

Parmi le faste et les grimaces
Qu'entraînent les fêtes des cours,
Thémire, dans ses plus beaux jours,
Avec de l'esprit et des grâces,
S'ennuie au milieu des Amours:
Ici j'ai vu la tendre Lise,
A peine en son quinzième été,
Sans autre esprit que la franchise,
Sans parure que la beauté,
Plus heureuse, plus satisfaite
D'unir avec agilité
Ses pas aux sons d'une musette,
Et, parmi les plus simples jeux,
Portant le plaisir dans ses yeux
Écrit des mains de la nature
Avec de plus aimables feux
Que n'en peut prêter l'imposture
A l'œil trompeur et concerté
D'une coquette fastueuse
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paraître heureuse,
Et jouer la vivacité.

Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent:
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudrait être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse et de fleurs.

Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux;
O toi qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse
Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs?
Non: chez cette race fidèle
Tu vois encore ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyais briller chez elle
Lorsque tu n'étais qu'arbrisseau;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges;
Échappe toujours aux ravages
D'Éole, du fer et des ans;
Fleuris jusqu'au dernier printemps,
Et dure autant que ces rivages;
Au chêne, au cèdre fastueux
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux:
Les lambris couvrent les faux sages,
Tes rameaux couvrent les heureux.

Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple vérité
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté;
Hélas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le plaisir vole, le temps fuit;
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,

Ce lieu pour nous sera détruit !
Trop tôt, hélas ! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asile,
Et, nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras
Qui, pour tout esprit raisonnable
Sujets de haine et de pitié,
Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !

Mais, outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville et de la cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses élèves malheureux.

Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déjà je me vois revenu ;
Et, pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie
Malgré moi-même un peu connu,
Déjà j'entends les périodes
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent pendant trois mois,
Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.

« Hé bien ! me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'esprit doucereux,
Sans doute, élève de Virgile,
Sur des pipeaux harmonieux,
De Lycidas et d'Amarylle
Vous aurez soupiré les feux ?
Vous aurez chanté les beaux yeux,
Les premiers soupirs de Sylvie,
Et des bouquets de la prairie
Vous aurez orné ses cheveux ? »

« Qu'apportez-vous ? point de mystère
(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux esprits,
Insecte et tyran du parterre) :
L'ouvrage est-il pour Thomassin,
Pour Pélissier, ou pour Gossin ? »

Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces colporteurs trop communs :
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns !
« Enfin, dit-on, de votre absence
Revenez-vous un peu changé ?
Du sommeil de la négligence
Votre esprit enfin dégagé
Immolera-t-il l'indolence
Aux succès d'un travail rangé ? »
Ainsi déclame sans justesse
Contre les droits de la paresse
Un froid censeur, qui ne sent pas
Que, sans cet air de douce aisance,
Mes vers perdraient le peu d'appas
Qui leur a gagné l'indulgence
Des voluptueux délicats,
Des meilleurs paresseux de France,
Les seuls juges dont je fais cas.

Par l'étude, par l'art suprême,
Sur un froid pupitre amaigris,
D'autres orneront leurs écrits :
Pour moi, dans cette gêne extrême
Je verrais mourir mes esprits :
On n'est jamais bien que soi-même,
Et me voilà tel que je suis.
Imprimés, affichés sans cesse ;
Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles
Et d'opuscules puériles
Auxquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle
Je veux toujours, en vérité,
Et de la Fare et de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe,
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre et docile
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.

Il est vrai qu'en quittant la ville

J'avais promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je saurais, disciple d'Horace,
Unir les nymphes du Parnasse
Aux bergères de Tivoli.
J'avais promis! mais tu t'abuses,
Si tu comptes sur nos discours :
Cher ami, les sermens des muses
Ressemblent à ceux des amours.
Dans la tranquillité profonde
Du philosophe et du berger,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde;
Et je t'avoue ingénûment
Que très peu fait à voir l'aurore,
Que j'aperçois dans ce moment,
Je ne la verrais point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valaient mieux que mon serment.

Toi, dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons :
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,
Chez une élève d'Uranie,
Entre les fleurs et l'ambroisie,
Entre Démocrite et Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
Cette anacréontique orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves
Où périt la vivacité,
Où les agrémens sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité :
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide et timide
Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage,
Et qui, sur les pas de l'usage,
Rampe géométriquement.
Loin du mystère et de la gêne,
Pensant tout haut et sans effort,
Admettant la raison sans peine,
Et la saillie avec transport,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût :
La raison est partout heureuse,
Le bonheur du sage est partout.
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Égayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté :
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.

Mais quoi! tandis que ma pensée,
Plus légère que le Zéphyr,
Folâtre à la fois et sensée,
Vole sur l'aile du Plaisir,
Dieux! quelle nouvelle semée
Subitement dans l'univers
Vient glacer mon âme alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers?
Sur un char funèbre portée,
Des Grâces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable (1),
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le dieu même du sentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide et mon modèle,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Respires encor dans mon cœur,
Illustre Ariste, ombre immortelle,
Ah! si, du séjour de nos dieux,
Si, de ces brillantes retraites
Où tes mânes ingénieux
Charmant les ombres satisfaites
Des Sévignés, des La Fayettes,
Des Vendômes et des Chaulieux,
Tu daignes, sensible à nos rimes,
Abaisser tes regards sublimes

(1) L'évêque de Luçon.

Sur le deuil de ces tristes lieux;
Et si, de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnaissance;
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si dans les fastes de mémoire
Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrais en traits de flamme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse et ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon âme
Gravés jusqu'au dernier soupir,
J'irais dans le temple des Grâces
Laisser d'ineffaçables traces
De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité:
Mais, à travers les voiles sombres,
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que les beaux-arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique,
Où souvent tu dictas des lois,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,
D'Atticus et de Fénelon;
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premières fleurs;
Et puisqu'enfin je perds le maître
Qui du vrai beau m'eût fait connaître
Les mystères les plus secrets,
Je vais à tes sombres cyprès
Susprendre ma lyre, et peut-être
Pour ne la reprendre jamais.

ÉPÎTRE A MA SŒUR

SUR MA CONVALESCENCE.

Toi, que la voix de ma douleur
A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
Et qui, portant encor dans ton âme attendrie
Du spectacle de mon malheur
La douloureuse rêverie,
Après mon péril même, en conserves l'horreur,
Renais, rappelle la douceur
De ton allégresse chérie,
Ma Minerve, ma tendre sœur.
Mais quoi! suis-je encor fait pour nommer l'allégresse
Et pour en chanter les appas,
Moi qui, depuis deux mois de mortelle tristesse,
Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse
La faux sanglante du trépas?
Par les songes du sombre empire,
Enfans tumultueux du bizarre délire,
Mon esprit si long-temps noirci
Pourra-t-il retrouver, sous ses épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes,
Si de l'inflexible raison
Il ne fallait qu'offrir les stoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverais le ton:
Je sors de ces instans de force et de lumière
Où l'éclatante vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;
J'ai vu ce pas fatal où l'âme plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Éclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains,
Je pourrais à tes yeux renverser leurs idoles,
Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et, dans mon ardeur intrépide,
De la vérité moins timide,
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance
Et de l'école du tombeau.

Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur et du sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirais aussi que cette mort, horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine et d'un pas ferme on passerait la barque,
Si la tendre amitié, si le fidèle amour
N'arrêtaient l'âme dans leurs chaînes,
Et si leurs plaisirs, tour à tour,
Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisaient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos:
Tu n'es faite que pour la vie;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce serait déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant? tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire:
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête!
C'est rappeler mon âme aux portes de la mort.
J'y consens: mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et, relevé des coups d'Eole et du tonnerre,
Il compte de nouveaux printemps.
Le jour a reparu. Rien n'est long-temps extrême.
Tel était mon affreux tourment;
J'ai souffert plus de maux au bord du monument,
Que n'en apporte la mort même:
La douleur est un siècle, et la mort un moment.
Frappé d'une main foudroyante,
Et frappé dans le sein des arts et des amours,
De la santé la plus brillante
Je vis en un instant s'éteindre les beaux jours:
Ainsi d'un ruisseau par la Naïade éplorée,
Dans une froide nuit, par le fougueux Borée
De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours.
Dans cette langueur meurtrière,
Comptant les pas du temps trop lent aux malheureux,
Quarante fois de la lumière
J'ai vu disparaître les feux,
Quarante fois dans sa carrière
J'ai vu rentrer l'astre des cieux:
Et, dans un si long intervalle,
La Parque, d'une main fatale,
Arrachant de mes yeux les paisibles pavots,
Pour moi ne fila point une heure de repos;
Par le souffle brûlant de la fièvre indomptée
Chaque jour ma force emportée
Renaissait chaque jour par des tourmens nouveaux:
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs:
Couché sur un bûcher et l'autel et le trône
D'Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels.
Mon âme s'avança vers les rivages sombres:
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans autels!
Je crus sortir du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré!
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,
Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la faiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille SANTÉ,
Toi qui viens renouer le fil de mes journées
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs,
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre.

Loin des cités et de l'ennui ;
Tout nous appelle aux champs ; le printemps va renaître,
Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon âme, trop long-temps flétrie,
Va de nouveau s'épanouir,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être,
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougères
Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergères,
Et l'autel des heureux amours.

O jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu ! tous les plaisirs ont volé dans mon âme.
J'adore avec transport le céleste flambeau ;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme ;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens ;
A ses regards impatiens
Le chaos fuit, tout naît, la lumière commence,
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyait avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.
Tout s'émousse dans l'habitude ;
L'amour s'endort sans volupté ;
Las des mêmes plaisirs, las de leur multitude,
Le sentiment n'est plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit, sans force et sans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse et l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort et végète tour à tour.
Lisis, depuis long-temps plongé dans les ténèbres
Entre Hippocrate et les ennuis,
Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paraîtra que distrait ou glacé ;
Tout glisse sur ses sens, nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé :
Tout charmera Lisis : cette nymphe est plus belle,
Cette sirène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la divinité.
Cléon est un sultan, qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports :
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des désirs : infructueux efforts !
Mahomet est au rang des morts.
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour ;
Éloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-temps son séjour :
Il touche le rivage ; à l'instant tout l'invite ;
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'amour.

L'ABBAYE,

ÉPITRE A M. LE CHEVALIER DE CHAUVELIN, SUR L'ÉLECTION D'UN MOINE ABBÉ.

1741.

Facit indignatio versum. JUVÉNAL.

D'une taverne monacale
Où tout fermente en ce moment
Pour la patente abbatiale
Et le premier bât du couvent,
Très indifférent que l'on nomme
Dom Luc, dom Priape, ou dom Côme,
Rempli d'un plus cher souvenir,
Dans la longue mélancolie
De ta fangeuse Westphalie,
Ami, je viens t'entretenir.

Et, malgré les ennuis extrêmes
Où tes beaux jours sont arrêtés,
Mon amitié dans ces lieux mêmes
Voit le plaisir à tes côtés.
Tandis que dans l'urne fatale
Va sortir le destin brillant
De l'automate révérend
Que prétend mitrer sa cabale
Pour s'enivrer impunément
Sous sa crapule pastorale.
Échappé de la pesanteur
Des moines au ton flagorneur,
Aux maussades cérémonies,
Et délivré de la longueur
De leurs assommantes orgies,
Je parcours ces bois, ces prairies,
Dont on va nommer le seigneur.
Oh! qu'ici de l'erreur commune
Mon cœur, moins que jamais épris,
Des misères de la fortune,
Conçoit aisément le mépris!
Quoi! ces vergers, ces belles plaines,
Ces ruisseaux, ces prés, ces étangs,
Ces forêts de l'âge des temps,
Ces riches et vastes domaines,
Tout sera, dans quelques instans,
A qui?... Charmante solitude,
Séjour fait pour n'être habité
Que par l'heureuse liberté,
L'amitié, l'amour et l'étude,
La sagesse et la volupté,
De quelle vile servitude
Tu subis la fatalité!
Un obscur et pesant reptile,
Un être platement tondu,
Simulacre ignare, imbécile,
De la terre poids inutile,
Un moine, le portrait est vu,
Un moine va se voir ton maître!
Et cet épais et lourd cafard,
Qu'ébaucha le ciel au hasard
Pour végéter, ronfler et paître,
Grâce à la faveur du destin
Et d'une authentique patente,
De cent mille livres de rente
Va devenir le souverain!
Dans ce char que suivaient ses pères,
L'âne mitré va se montrer,
Et régner sur les mêmes terres
Qu'il était né pour labourer!
O vous, défuntes seigneuries,
Vous, preux barons à courts manteaux,
Hauts justiciers, grands-sénéchaux
Des antiques chevaleries,
Vieux châtelains, mânes défunts,
Dont j'aperçois les armoiries
Sur les débris de ces châteaux
Où de gros moines en repos,
Munis de vos chartres moisies,
Broutent et boivent sur vos os,
Sans prier pour vos effigies,
Bons seigneurs, que vous étiez sots!
Vous avez cru de vos largesses
Doter l'honneur, la piété,
Et laisser avec vos richesses
Des pères à la pauvreté :
Que le Dieu juste récompense
Vos benoîtes intentions!
Mais que l'avare et basse engeance
Qu'engraissent vos fondations
A bien trompé votre espérance!
Oh! quel peuple avez-vous renté?
L'hypocrite perversité,
La lubrique fainéantise,
La stupide imbécillité,
L'avarice, la dureté,
La chicane, la fausseté,
Tous les travers de la bêtise,
Et tous les vices qu'éternise
L'impure et brute oisiveté.
Ces repaires de la paresse,
Ces gouffres creusés par vos mains,
C'est là que s'abîment sans cesse
Les richesses des lieux voisins;
C'est pour ces massives statues,
C'est pour ce peuple de sangsues,
Que le laboureur vertueux,
Accablé d'ans et d'amertume,
Avec des enfans malheureux,
Veille, travaille, se consume
Dès que l'aube éclaire les cieux.
Ainsi par des lois déplorables
La douloureuse pauvreté
De tant de mortels respectables
Enrichit l'inutilité
De ces fainéans méprisables,
La fange de l'humanité!
Tels ces cadavres homicides,
Ces vampires de sang avides,
Des vivans éternels bourreaux,
Par les secours d'un art impie
Desséchant les sucs de la vie
Dans des corps livrés au repos,
S'engraissent au fond des tombeaux.

O ma chère patrie! O France!

Toi chez qui tant d'augustes fois
De tes sages et de tes rois
Immortalisent la prudence,
Comment laisses-tu si long-temps
Ravir ta plus pure substance
Par ces insectes dévorans
Que peut écraser ta puissance,
Et dont l'inutile existence
Revient t'arracher tous les ans
Les moissons de tes plus beaux champs,
Et des biens dont la jouissance
Devait être la récompense
De tes véritables enfans?
Quels contrastes, dont ta sagesse
Pourrait affranchir tes états!
Je vois en proie à la paresse
Ce que le travail n'obtient pas.
Ce guerrier qui, dès sa jeunesse,
T'immola ses biens, son repos,
Chargé du poids de sa tristesse
Et d'une indigente noblesse,
Après soixante ans de travaux,
Traîne sa pénible vieillesse.
Ces esprits faits pour t'illustrer,
Pour te plaire et pour t'éclairer,
Tous ces sages dont la lumière
Va dans les autres nations
Augmenter ta gloire première,
Souvent dans toute leur carrière
Négligés, privés de tes dons,
Meurent méconnus de leur mère.
Au sein d'un champ infructueux,
Sans soulagement, sans salaire,
Ce prêtre pauvre et vertueux,
Environné de la misère,
Triste pasteur des malheureux
Qu'il édifie et qu'il éclaire,
Les console, et souffre plus qu'eux.
C'est sur ces hommes nécessaires
Que tes bienfaits sont invoqués :
Qu'à changer leurs destins contraires,
De tant d'avortons solitaires
Les biens oisifs soient appliqués;
De l'abîme des monastères
Qu'à ta voix ils soient évoqués;
Et renvoie au soc de leurs pères
Tant de laboureurs enfroqués.
Tes arts divers te redemandent
Tant d'hommes mis au rang des morts;
Tes droits, tes besoins les attendent
Sous tes drapeaux et dans tes ports.
La postérité gémissante
Un jour regrettera ces biens;
Et l'humanité languissante,
Perdant des pères, des soutiens,
A ces gouffres qui t'appauvrissent
Des races qui s'anéantissent
Redemande les citoyens.
Contemple tes champs et tes villes;
Vois tes pertes et ton erreur.
Autour de ces riches asiles
Où cet avare possesseur,
Ce moine absorbe avec hauteur
Tous les fruits de ces bords fertiles,
Que d'hommes, qui seraient utiles
A ta richesse, à ta grandeur,
Maudissant leurs efforts stériles,
Dépérissent dans la douleur!
Ils craignent le titre de père,
N'ayant à laisser que des pleurs
Aux héritiers de leurs malheurs;
Ils te privent, par leur misère,
D'un peuple de cultivateurs,
De tes biens le plus nécessaire.

Ami, je devine aisément
Que, pour dérider la morale
De ce sérieux argument,
Tu me réponds en ce moment
Que, sans le sceau du sacrement
Et de la couche nuptiale,
A l'état ordinairement
On voit l'espèce monacale
Fournir aussi son contingent.
Je le sais : mais dis-moi toi-même,
Que servent au bien de l'état
Ces fruits impurs du célibat
Nés dans l'opprobre et l'anathème?
Quels sont les monumens honteux
De tous ces sacrés adultères?
Des fils plus vils, plus paresseux,
Et plus abrutis que leurs pères!
A l'aspect de leurs biens nombreux,
Si l'on pouvait, sans injustice,
Se consoler de voir ces lieux
Livrés par nos simples aïeux
A l'héréditaire avarice
De ces possesseurs odieux,
On serait consolé sans doute
De les voir vivre sans jouir,
Sans sentiment et sans plaisir.
Tout s'anéantit sur leur route,
Sous leur main tout vient se flétrir.
En vain ces asiles champêtres
Ne demandent qu'à s'embellir,
Leur sauvage état peint leurs maîtres.

Ah ! que dans ces lieux enchantés,
Mais où les pas de l'ignorance
Sont imprimés de tous côtés,
Le goût, l'heureuse intelligence
Pourraient ajouter de beautés !
La nature, sur ces rivages
Répandant ses dons au hasard,
Y semble encore inviter l'art
A la servir dans ses ouvrages.
A travers ces vastes forêts,
Quelle scène, quelle étendue,
Si, de tous ces chênes épais
Qui vont se perdre dans la nue,
Perçant, divisant les sommets,
On laissait errer notre vue !
Vingt sources des plus vives eaux,
Qui descendent de ces montagnes,
Sailliraient au sein des campagnes,
Si, par de faciles canaux,
L'art en rassemblait les ruisseaux.
En desséchant ces marécages
D'où sortent d'épaisses vapeurs,
Un gazon couronné de fleurs
Enrichirait ces pâturages,
Et d'un air sain et sans nuages
Tout respirerait les douceurs.
Mais, grâce à l'âme avare et dure
De ces possesseurs abrutis,
Les plus beaux dons de la nature
Sont dégradés, anéantis.
Partout où gît leur race obscure.

Pour l'honneur de l'humanité,
Malgré cet empire durable
Des erreurs que l'antiquité
Marque de son sceau vénérable,
J'ose croire qu'un temps viendra
Où tant de richesses oisives
Que le monachisme enterra
Cesseront de rester captives,
Et qu'on reverra de ces biens
Couler enfin les sources vives
Sur les utiles citoyens.

O toi, l'arbitre de mes rimes,
Ami d'Homère et de Platon,
De ces lumineuses maximes
Tu ne peux qu'approuver le ton ;
Un bigot y verra des crimes,
Tu n'y verras que la raison.
Tu sais qu'à la religion
Toujours sincèrement fidèle,
Rempli de respect et de zèle,
Je briserais tous mes pinceaux,
Plutôt que d'offrir des tableaux
Indignes de l'honneur et d'elle.
Eh ! qu'ai-je en effet prétendu ?
Je n'attaque point les asiles
Où le savoir et la vertu
Ont réuni leurs domiciles.
Que l'intérêt de l'univers,
Que l'estime de tous les âges
Conservent dans leurs avantages
Ces établissemens divers
A qui la patrie illustrée
Doit Bourdaloue et Massillon,
Calmet, Sanlecque, Mabillon,
Malbranche, Vanière et Porée :
C'est de ces temples permanens,
Dépôts sacrés et vénérables,
Que toujours les doctes talens,
Les sciences, les monumens,
Les lumières inaltérables,
Et quelquefois les dons brillans
Du génie et des arts aimables,
Se transmettront à tous les temps.
Qu'ils vivent ! qu'au bien de la France
Concourant sans division,
Ils mettent tous d'intelligence
Une barrière à l'ignorance,
Un frein à l'irréligion !
Mais pour toutes ces abbayes,
Ces ruineuses colonies
Que sous les belgiques climats
Nous rencontrons à chaque pas,
Gouffre où des êtres inutiles
Entassent de leurs mains stériles
Tant de biens qui n'en sortent pas,
Quand verrai-je une loi nouvelle,
Appliquant mieux leur revenu,
En ordonner sur le modèle
D'un apologue que j'ai lu ?

Dans je ne sais quelle contrée,
Au temps du monde encor païen,
Un peuple (le nom n'y fait rien),
Voyant diminuer son bien
Par une disgrâce ignorée,
D'un dieu de la voûte azurée
Un jour réclama le soutien.
En vain l'active vigilance,
Tous les travaux et tous les arts,
Avaient tout fait d'intelligence
Pour ramener de toutes parts
Et le commerce et l'abondance ;
L'or disparaissait tous les jours,

Et, dépouillé de ce secours,
Le nerf et l'âme de la vie,
L'oisif artisan languissait,
L'indigente et triste patrie
Ne pouvant gager l'industrie,
Tout commerce s'affaiblissait,
L'état épuisé périssait.
Le dieu, touché de leur misère,
Et voulant du commun repos
Écarter les secrets fléaux,
Descend du ciel à leur prière;
Il s'ouvre les secrets chemins
D'une caverne souterraine
Échappée aux yeux des humains,
Et dont la profondeur le mène,
Par mille détours ambigus,
Au centre du vaste domaine
Des enfans de Sabasius (1).
Là, grâce à d'antiques ténèbres,
Des Gnomes en lambeaux funèbres
Sont couchés sur des monceaux d'or,
Occupés, enivrés sans cesse
Du sot aspect d'un vain trésor,
Puissans et fiers dans leur bassesse,
Et, par un stupide plaisir,
Privant l'homme de la richesse
Dont leur opaque et vile espèce
Est incapable de jouir.

Le dieu parle. A sa voix puissante,
Subalternes divinités,
Les Gnomes, frappés d'épouvante,
Au sein de la terre tremblante
Se sont déjà précipités :
Cet or, que leurs mains meurtrières
Ne prétendaient qu'accumuler,
Versé dans les sources premières,
Recommença de circuler;
Le travail eut sa récompense;
Les arts reprirent leur vigueur;
Ranimés par la jouissance
Et relevés de leur langueur,
Les talens au sein de l'aisance
Renouvelèrent leur splendeur;
Et, fort de toute sa substance,
L'état vit avec l'abondance
Renaître l'ordre et le bonheur.
Puisse un jour la main triomphante
Et pacifique et bienfaisante
D'un roi sensible et généreux
Consacrer son empire heureux

(1) Le père des Gnomes.

En réformant l'abus antique
Du brigandage monastique,
Et tout ce peuple infructueux,
A ses provinces onéreux!
Qu'il renouvelle dans sa gloire,
Pour la félicité des siens,
Le spectacle que la victoire
Vient d'offrir aux bords indiens!

Tous les ans aux champs de Golconde
Le plus riche des potentats
Rassemblait de tous les climats
Les trésors que transporte l'onde :
Par un tribut toujours nouveau,
Toutes les richesses du monde
Aboutissaient dans ce tombeau.
Thamas paraît; le destin change.
Au nouveau Gengis-Kan du Gange
Ces vastes trésors sont ouverts;
Son bras vainqueur leur rend la vie,
Et tout l'or qu'enterrait l'Asie
Va circuler dans l'univers.

ÉPÎTRE SUR UN MARIAGE.

Sur un rivage solitaire
Où, malgré tout l'ennui du temps,
Les frimas, la neige, les vents,
Le faible jour qui nous éclaire,
La tranquille raison préfère
Un foyer champêtre écarté,
Et le ciel de la liberté,
A l'étroite et lourde atmosphère
Des paravens de la cité,
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité,
Et de toute la violence
D'un hiver qui sera cité,
Et qui, soit dit sans vanité,
Prête à nos champs de Picardie
L'austère et sauvage beauté
Des montagnes de Laponie;
Un bon ermite, confiné
Dans sa cabane rembrunie,
Et par cette bise ennemie,
A son grand regret, détourné
Du charme d'occuper sa vie
Dès la renaissante clarté,
Et de l'habitude chérie
D'aller voir avec volupté

Ses arbres, son champ, sa prairie,
Parcourait par oisiveté
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté;
De phrases sans nécessité,
Et de rimes sans poésie;
Et, dans la belle quantité
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admirait l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Qui colore, embellit, seconde
L'heureuse imagination;
Au lieu de fleurs et de gazon,
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon,
Ces tapis d'albâtre et de nitre
Étendus jusqu'à l'horizon;
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrire
La sombre décoration,
Se trouvant digne au plus de lire,
Il n'aurait guère imaginé
Qu'il allait oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire.

Dans ce morne et pesant repos,
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers et nouveaux
Que baigne et pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs et puissans!
O prompte et céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans!
Aux accens d'une voix chérie
Qui peut tout sur ses sentimens,
Et qui sait parer tous les temps
Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs
A cru voir, pour quelques instans,
Sa solitude refleurie
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeler à la vie,
A l'air pur des bois renaissans,
Loin de la triste compagnie
Des brochures et des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse rêverie,
A Crosne il s'est cru transporté;
Crosne, ce pays enchanté
De la belle et simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaîté,
Toujours nouvelle, toujours pure,
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisait briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venait d'amener en ces lieux
Sa jeune et brillante conquête;
Les vœux, les applaudissemens
Précédaient et suivaient leurs traces,
A leurs chiffres resplendissans
La Gloire unissait ceux des Grâces,
Et du Génie et des Talens;
Et, sous ses auspices fidèles
Garantissant leur sort heureux,
L'Amitié couronnait leurs nœuds
De ses guirlandes immortelles.

Un solennel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames,
Déplorait ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de chaînes, d'ardeurs,
De beaux destins, de belles flammes;
Il viendrait, traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galans innocens propos
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux,
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux impromptus, leurs rondeaux,
Toutes leurs phrases si gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.
Le sévère et mâle génie
Du sage et brillant Despréaux
S'indignerait si l'ineptie
De tous ces vers de coterie,

De fadeurs, de mauvais propos,
Profanait Crosne, sa patrie;
Et, par des sons fastidieux,
Troublait le charme et l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejetons nombreux,
Dans qui la patrie et le maître
Puissent en tout temps reconnaître
Des cœurs dignes de leurs aïeux!
A l'unanime et vrai suffrage
Et de la ville et de la cour
Si du fond d'un simple ermitage
On peut allier en ce jour
Un champêtre et naïf hommage;
Parmi les lauriers et l'encens,
Les roses, les myrtes naissans,
Dont les parfums et la parure
Entourent deux époux charmans,
La bonhomie, à l'aventure,
Vient mêler une fleur des champs,
Le symbole des jeunes gens,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons, les vernis du temps,
L'esprit des mots, l'enfantillage,
Les gaîtés de tant de plaisans,
Si facétieux, si pesans,
Le sophistique persiflage,
L'air singulier, les tons touchans,
N'ornent point de leurs agrémens
Ce tribut d'un climat sauvage.
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel esprit et du ramage,
Loin des bons airs et de l'usage,
On n'a que les antiques mœurs,
Le bon vieux sens de son village,
De l'amitié, du radotage,
Un cœur vrai, de vieilles erreurs,
Avec un gothique langage.

Malgré ces défauts importans,
Ces misères du bon vieux temps,
Qui seraient l'absurdité même
Et d'un ridicule suprême
Aux regards de nos élégans,
O vous, pour qui dans ces instans
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps,
Pardonnez-en la négligence;
Ne voyez que les sentimens
Qui me tracent, malgré l'absence,
Vos fêtes, vos enchantemens,
Et me rendent votre présence.
Connaissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance,
Votre amour pour la vérité,
L'air naturel, la liberté,
Et le style sans importance,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois et ma loyauté;
Et vous m'aimerez mieux, je pense,
Dans toute mon antiquité,
Que si, séduit par mon estime
Pour la bruyante nouveauté,
Les grands traits, le petit sublime,
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes auteurs,
Je visais au style, aux couleurs,
A cette empirique éloquence,
Au ton neuf et sans conséquence
De nos merveilleux raisonneurs,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel, d'un nouveau monde
Par cette foule vagabonde
De très humbles admirateurs,
D'échos répandus à la ronde,
De perroquets littérateurs,
De sous-illustres, d'amateurs,
Qui vont répétant vers et prose,
Et d'autrui faisant les honneurs
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement;
Je craindrais insensiblement,
Pour ma longue petite épître,
L'air d'ouvrage, qu'assurément
Elle prendrait sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers,
Et que par hasard l'on en cause;
Car tel est le destin des vers,
Un instant de vogue en dispose,
Et bien ou mal la rime expose
Au bruit, aux propos, aux faux airs,
Aux sots, aux esprits, à la glose
Des pédans lourdement diserts,
Des freluquets lilas ou verts,
Et des oisons couleur de rose,
Enfin à cent dégoûts divers
Que n'ont point messieurs de la prose;
Si donc, élevés à l'honneur
D'une renommée éphémère,
Ces vers ont le petit malheur
De subir le froid commentaire
De l'importance ou de l'humeur,
Malgré la déraison altière,

Et tout ennuyeux argument.
Leur gloire sera tout entière,
S'ils plaisent au séjour charmant
Qui m'en dicta le sentiment,
Et les pare de sa lumière.

LE SIÈCLE PASTORAL.

IDYLLE.

Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissait, dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers était champêtre,
Tous les hommes étaient bergers;
Les noms de sujet et de maître
Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtaient même tranquillité.

Leurs toits étaient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris;
Les temples étaient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les dieux descendaient sur la terre,
Que ne souillaient aucuns forfaits;
Dieux moins connus par le tonnerre
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point dans ces années,
Vices, crimes tumultueux!
Les passions n'étaient point nées,
Les plaisirs étaient vertueux.

Sophismes, erreurs, impostures,
Rien n'avait pris votre poison!
Aux lumières de la nature
Les bergers bornaient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnait l'ordre, image des cieux.
L'homme était ce qu'il devait être;
On pensait moins, on vivait mieux.

Ils n'avaient point d'Aréopages,
Ni de Capitoles fameux;
Mais n'étaient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étaient les vrais heureux?

Ils ignoraient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignorait dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt au sein de la terre
N'avait point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs, dans leur héritage
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connaissaient que le rivage
Qui les avait vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passaient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort, qui pour nous a des ailes
Arrivait lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtaient ses coups douloureux.

Chaque jour voyait une fête,
Les combats étaient des concerts
Une amante était la conquête,
L'Amour jugeait du prix des airs.

Ce dieu berger, alors modeste,
Ne lançait que des traits dorés;

Du bandeau qui le rend funeste
Ses yeux n'étaient point entourés.

Les crimes, les pâles alarmes
Ne marchaient point devant ses pas,
Il n'était point suivi des larmes,
Ni du dégoût, ni du trépas.

La bergère, aimable et fidèle,
Ne se piquait point de savoir;
Elle ne savait qu'être belle,
Et suivre la loi du devoir.

La fougère était sa toilette,
Son miroir le cristal des eaux;
La jonquille et la violette
Étaient ses atours les plus beaux.

On la voyait dans sa parure
Aussi simple que ses brebis;
De leur toison commode et pure
Elle se filait des habits.

Elle occupait son plus bel âge
Du soin d'un troupeau plein d'appas,
Et, sur la foi d'un chien volage,
Elle ne l'abandonnait pas.

O règne heureux de la nature,
Quel dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours!

Sort des bergers, douceurs aimables,
Vous n'êtes plus ce sort si doux;
Un peuple vil de misérables
Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimère?
Ce charmant siècle a-t-il été?
D'un auteur témoin oculaire
En sait-on la réalité?

J'ouvre les fastes : sur cet âge
Partout je trouve des regrets;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable;
N'envions rien à nos aïeux:
En tous temps l'homme fut coupable,
En tous temps il fut malheureux.

Mais qui nous eût transmis l'histoire (1)
De ces temps de simplicité?
Était-ce au temple de mémoire
Qu'ils gravaient leur félicité?

La vanité de l'art d'écrire
L'eût bientôt fait évanouir;
Et, sans songer à la décrire,
Ils se contentaient d'en jouir.

Des traditions étrangères
En parlent sans obscurité;
Mais dans ces sources mensongères
Ne cherchons point la vérité.

Cherchons-la dans le cœur des hommes,
Dans ces regrets trop superflus
Qui disent dans ce que nous sommes
Tout ce que nous ne sommes plus.

Qu'un savant des fastes des âges
Fasse la règle de sa foi;
Je sens de plus sûrs témoignages
De la mienne au dedans de moi.

Ah! qu'avec moi le ciel rassemble,
Apaisant enfin son courroux,
Un autre cœur qui me ressemble!
L'âge d'or renaîtra pour nous.

ÉPÎTRE A M. LE COMTE DE ROCHEMORE.

Élève et successeur d'Horace,
De Despréaux et d'Hamilton,
Vous qui nous ramenez leur ton,
Et leur coloris, et leur grâce,
Sans effort, sans prétention,
Sans intrigue et sans dédicace;
O vous dont l'aigle et les zéphyrs
Guident, au gré de vos désirs,
La route toujours neuve et sûre,
Peintre brillant de la nature,
De la sagesse et des plaisirs;
Quand vous dérobez à notre âge
Des tableaux que la vérité

(1) Ces six strophes sont de J.-J. Rousseau.

Et le génie et la gaîté
Ont marqué, par la main du sage,
Du sceau de l'immortalité;
Dites-moi, divin solitaire,
Dites, par quelle cruauté
Rappelez-vous à la lumière
Un phosphore, une ombre légère,
Qu'ont tracé mes faibles crayons,
Et dont la lueur passagère
S'efface au feu de vos rayons?
Sur les songes de ma jeunesse
Laissez les voiles de l'oubli;
Que mon désert soit embelli
Par votre main enchanteresse.
Voilà le seul lien de fleurs
Par qui je veux tenir encore
A cet art qu'on profane ailleurs,
Et que la raison même adore
Quand il brille de vos couleurs.
Prenez cette lyre éclatante
Qui, par ses sons majestueux,
Maîtrise mon âme, m'enchante,
M'élève à la hauteur des cieux;
Ou que ce facile génie,
Qui de la céleste harmonie
Sait descendre aux délassemens
D'une douce philosophie,
M'offre encor ses amusemens,
Ces écrits sans cajolerie,
Sans satire, sans basse envie,
Ces écrits nobles et rians,
Sans pesante bouffonnerie,
Où la gaîté, jointe au bon sens,
Crayonne l'humaine folie
Sous les traits heureux et brillans
De la bonne plaisanterie,
Dont tout le monde a la manie,
Et qu'atteignent si peu de gens.
Mais, par malheur pour qui vous aime,
Ne confiant rien qu'à regret,
Toujours mécontent de vous-même,
Vous voulez être trop parfait,
Et, dans votre trop beau système,
Un ouvrage n'est jamais fait.
Contre mes vœux et mes instances
Tous vos prétextes sont usés;
Soyez moins parfait, et lisez;
J'aime jusqu'à vos négligences.
Pourquoi vous ravir si souvent
A l'amitié qui vous rappelle,
Et lui cacher si constamment
Des trésors qui sont faits pour elle?
Sauvage enfant de Philomèle,
Vous êtes cet oiseau charmant
Qui, sous la verdure nouvelle,
Content du ciel pour confident
De la tendresse de son chant,
Semble fuir la race mortelle,
Et s'envole dès qu'on l'entend.

VERS

SUR LA TRAGÉDIE D'ALZIRE.

Quelques ombres, quelques défauts
Ne déparent point une belle:
Trois fois j'ai vu la Voltaire nouvelle,
Et trois fois j'ai trouvé des agrémens nouveaux.
Aux règles, me dit-on, la pièce est peu fidèle.
Si mon esprit contre elle a des objections,
Mon cœur a des larmes pour elle:
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
Le goût, partout divers, marche sans règle sûre;
Le sentiment ne va point au hasard:
On s'attendrit sans imposture;
Le suffrage de la nature
L'emporte sur celui de l'art.
Oui, préférant à la règle sévère
L'enchantement d'un délire divin,
En dépit du Zoïle et du censeur austère,
Je compterai toujours sur un plaisir certain;
Quand on réunira les muses de Voltaire
Et les grâces de la Gaussin.

GENTIL BERNARD*.

L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER.

J'ai vu Coigny, Bellone, et la Victoire;
Ma faible voix n'a pu chanter la gloire:
J'ai vu la cour; j'ai passé mon printemps
Muet aux pieds des idoles du temps:
J'ai vu Bacchus, sans chanter son délire:
Du dieu d'Issé j'ai dédaigné l'empire:
J'ai vu Plutus; j'ai méprisé sa cour:
J'ai vu Daphné; je vais chanter l'Amour.

Toi seul, ô toi! jeune objet que j'adore,
De tous les dieux sois le seul que j'implore;
Que l'art d'aimer se lise en traits vainqueurs,
En traits de feu, tel qu'il est dans nos cœurs.
L'amour m'inspire, il m'apprend comme on aime;
De ses plaisirs instruisons l'amour même.
A tes genoux, dans tes bras, sous tes yeux,
J'en donnerais des leçons, même aux dieux.
Aux vrais amours ma lyre consacrée
Ne chante point et Lampsaque et Caprée,
Ni de Chrysis les lascives fureurs,
Ni de Flora les nocturnes horreurs.
Qu'ici l'Amour, épurant son système,
Nu, mais décent, plaise à la pudeur même;
Que Vénus donne à Vesta des désirs:
Je veux des mœurs compagnes des plaisirs.
Qu'à d'autres chants soit aussi réservée,
De Sybaris la mollesse énervée,
Des Amadis les respects insensés,
Et du Lignon les bords toujours glacés.
Dans mes portraits, Albane plus fidèle,
Peignons l'Amour comme on peint une belle;
D'un jour aimable éclairons son tableau,
Vrai, mais flatté, tel qu'il est, mais en beau.

J'appelle amour cette atteinte profonde,
L'entier oubli de soi-même et du monde,
Ce sentiment soumis, tendre, ingénu,
Prompt, mais durable, ardent, mais soutenu,
Qu'émeut la crainte, et que l'espoir enflamme,
Ce trait de feu qui des yeux passe à l'âme,
De l'âme aux sens; qui, fécond en désirs,
Dure et s'augmente au comble des plaisirs;
Qui, plus heureux, n'en est que plus avide:
Voilà le dieu de Tibulle et d'Ovide,
Voilà le mien. Heureux cent fois le cœur
Qui tient du ciel cet ascendant vainqueur!

Quand ce rayon, cette vive étincelle
Perce au travers du sein qui la recèle,
Voici les lois qu'un amant peut ouïr:
Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir.
Beautés, amans, voilà notre carrière.

Déjà mon char a franchi la barrière;
Daphné me voit; et l'Amour qui m'entend
Met dans ses mains le myrte qui m'attend.
Jadis un sage, armé d'un trait de flamme,
Analysa les voluptés de l'âme:
Platon.... Mais quoi! d'un froid mortel atteint,
L'Amour a fui, son flambeau s'est éteint.
Cesse, a-t-il dit, ou choisis mieux ton guide;
A ses leçons vois l'ennui qui préside.
Oses-tu bien à Cythère, à ma cour,
Donner pour loi son chimérique amour?
Ne veux-tu pas, martyr de la constance,
Prêcher des cœurs l'éternelle alliance?
Mais devant qui, zélateur indiscret,
De tes langueurs vas-tu chanter l'attrait?
Un joug pénible est-il donc le partage
D'un peuple ardent, indocile, volage,
Fidèle à Mars, mais perfide aux amours,
Fait pour jouir, plaire, et changer toujours?
Vois par ses goûts quel doit être son maître;
Et, pour l'instruire, apprends à le connaître.

---

* **Bernard (Pierre-Joseph)**, né à Grenoble en 1710, était fils d'un sculpteur; il fit ses études chez les jésuites, qui l'engagèrent vivement à se fixer parmi eux; mais un goût décidé pour les plaisirs le rendit sourd à leurs conseils et à leurs prières. Bernard croyait que Paris était le seul théâtre où son esprit et ses talens pouvaient se faire jour rapidement et briller dans tout leur éclat; il y vint donc; mais, contre son espoir, il y passa deux ans dans l'obscurité la plus complète. Son *épître à Claudine* et sa chanson de *la Rose* attirèrent enfin l'attention sur lui; dès lors il trouva des protecteurs, et se vit recherché de toutes les sociétés, dont il fit les délices par les charmes de son esprit et la lecture de *ses vers nains, vifs et badins*, dont quelques-uns sont dignes d'Anacréon. Les principaux titres littéraires de Bernard sont le poème de l'*Art d'aimer*, l'opéra de *Castor et Pollux* et plusieurs petites pièces gracieuses et légères auxquelles il dut le surnom de Gentil-Bernard que lui donna Voltaire. L'abus de tous les plaisirs avait de bonne heure épuisé ses forces: aussi vécut-il pendant plus de deux années dans un état voisin de l'imbécillité, avant que la mort mit un terme à ses souffrances. Ce fut le 1er novembre 1775 qu'il expira.

Dieu de mon cœur, tes abus sont mes lois;
Je n'irai point, en préceptes gaulois,
Changer les mœurs de tes chers infidèles,
Vieillir ton âge, attenter sur tes ailes;
Tout m'est sacré dans le dieu que je sers;
De tes captifs j'adoucirai les fers,
Mais sans prescrire une loi qui t'étonne.
Ta gloire, Amour, ton intérêt ordonne
Que la constance, éprouvant nos désirs,
Verse à longs traits la coupe des plaisirs.

Toi dont le cœur est né pour la tendresse
Conçois tout l'art du choix d'une maîtresse;
Il veut des soins ingénieux, constans.
Cherche, étudie et les lieux et les temps.
Compare, oppose, et vois d'un œil austère
L'âge, les goûts, l'âme, et le caractère.
A tes regards mille objets sont offerts;
Choisis. Mais, dieux! se choisit-on des fers?
A-t-on le temps de chercher et d'élire?
Raisonne-t-on? l'amour est un délire.
L'oiseau qu'en l'air un chasseur a blessé
A-t-il pu voir le trait qu'on a lancé?
Les traits d'Amour sont encor plus rapides;
Son bras caché frappe ses coups perfides;
Il rit d'un cœur vainement étonné,
Le matin libre, et le soir enchaîné.
Le ravisseur qui mit Pergame en poudre
De cet Amour sentit le coup de foudre:
Didon brûla d'aussi rapides feux.
Ceux dont le ciel maîtrise ainsi les vœux
N'ont, pour aimer, aucune étude à faire;
Mais, par mes lois, je leur enseigne à plaire.
Vous que l'Amour brûle plus lentement,
Apprenez l'art de choisir en aimant.

Tel que Zéphyre, au moment qu'il s'éveille,
Marque les fleurs que doit sucer l'abeille,
Moi, je parcours les jardins de Cypris,
Et des beautés je marque ainsi le prix.

En remontant aux sources du bel âge
Vois l'innocence, adore son langage,
Les pleurs naïfs, le sourire enfantin,
L'air ingénu, le regard incertain.
Quand les beautés, crédules et craintives,
Tiennent encor leurs caresses captives;
Quant la nature, épiant tous ses sens,
Baisse les yeux sur ses trésors naissans,
Rougit de plaire en cherchant à séduire,
Et veut ensemble ignorer et s'instruire:
Voilà quinze ans. L'aube aimable du jour,
C'est une belle, enfant comme l'Amour,
Qui n'a d'attraits que sa fraîcheur nouvelle,
Et sa pudeur, des grâces la plus belle.
L'âge qui suit, développant ses traits,
Offre à l'Amour de plus piquans attraits.
Au doux éclat qu'a produit cette aurore
Succède un jour plus radieux encore;
Et tous les fruits qu'un amant peut cueillir
Ont achevé de naître et d'embellir.
L'essor est pris, l'âme a senti ses ailes;
Tous ses besoins sont des fêtes nouvelles;
Le cœur instruit démêle ses désirs;
C'est à vingt ans qu'on a tous les plaisirs.
De trente hivers le temps marque les traces;
La beauté perd ce qu'on ajoute aux grâces;
On n'est plus jeune, on est belle pourtant;
On met plus d'art aux piéges que l'on tend:
C'est le tissu des intrigues secrètes,
L'art des atours, l'arsenal des toilettes:
Le soin de plaire, et la soif de jouir,
Redouble encor, loin de s'évanouir.
Par l'âge accrus, les sens ont plus d'empire:
C'était l'amour, c'est alors un délire;
Ardent, avide, impétueux, hardi,
C'est un soleil brûlant en son midi.

Moins jeune encor la beauté nous engage.
L'art du maintien, les grâces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'amour, fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous les rides naissantes,
Et, pour régner jusqu'aux derniers instans,
Sème de fleurs les ruines du temps.
La jeune rose, en se pressant d'éclore,
Fait au matin le charme de l'aurore;
Clytie, au soir, dans son riche appareil,
Fait l'ornement du coucher du soleil.
Tout plaît un jour, tout âge a ses délices:
Ces dons divers sont faits pour nos caprices;
Par eux l'Amour, variant ses attraits,
Forme un carquois d'inépuisables traits.
Il est des yeux dont la langueur touchante
Pénètre un cœur, l'amollit et l'enchante:
D'autres plus vifs l'enflamment à leur tour;
Ce sont les traits, les foudres de l'Amour.
L'une a du port l'élégante noblesse,
L'autre une taille où languit la mollesse;
Plus d'embonpoint embellit celle-ci,
Là sont les lis, les roses sont ici.
Chaque beauté fait un lot à chacune:
Laure était blonde, et Corinne était brune.

Quand l'œil a vu, quand ce trait est lancé,

Le choix d'un cœur veut être balancé.
Une coquette, et brillante et légère,
Plaira toujours par son étude à plaire.
Tendre, naïve, égale en sa pudeur,
La simple Agnès excite plus d'ardeur,
Lorsqu'un amant, l'aidant à se connaître
Par le plaisir lui fait sentir son être.
La prude anime, et plaît à désarmer,
Une mystique excelle à bien aimer.
Dans le plaisir la folle qui s'enflamme
Met plus d'esprit, la rêveuse plus d'âme.
J'aime un caprice et de feintes rigueurs :
Sauvons l'amour du pavot des langueurs.
De l'enjoûment Églé fait son partage;
Lise a le goût, Charite le langage :
Chloé se tait; mais l'Amour dans ses yeux
Met son esprit, qui n'en parle que mieux.

Sur trois états décide ton hommage :
Chloé t'appelle aux moissons du bel âge;
C'est une fleur qui n'attend que le jour
Qui doit l'ouvrir au souffle de l'Amour.
Celle qu'Hymen veut soustraire à tes armes,
Aimant par fraude, aime avec plus de charmes;
Et, secouant les chaînes d'un jaloux,
Sert mieux l'amant pour mieux tromper l'époux.
D'un deuil frivole écarte le nuage,
Et glane au champ du tranquille veuvage;
C'est un asile où, sans peine écouté,
L'amant heureux jouit en liberté.
Ce sexe aimable a tout ce qu'on adore;
Tous les talens l'embellissent encore.
Sur tous les arts ses beaux yeux sont ouverts;
Vénus instruit, les Grâces font des vers;
Sapho, Corinne, ont des sœurs dignes d'elles.
Vois l'ambigu des toilettes des belles;
Tout ce qui sert l'esprit et les appas,
Livres, atours, bijoux, lyres, compas,
Couvrent l'autel de Flore et de Thalie.
Pourquoi blâmer ce que leur culte allie?
Ce sont les jeux des Amours triomphans;
Albane eût peint ces folâtres enfans.
L'un, pour servir une flamme secrète,
Contre un jaloux dirige une lunette;
L'autre en un coin calcule ses désirs,
Ou traite à fond l'essence des plaisirs.
Tel à sa voix joint un clavier sonore;
Tel autre esquisse un objet qu'il adore.
Suivez, amans, ce qui plaît aux Amours :
L'art donne à tous ses utiles secours.
Je sais quel charme il prête à la tendresse :
J'ai vu Daphné, sirène enchanteresse,
Sous un treillage où Bacchus est vainqueur,
Boire, verser et chanter sa liqueur.
J'ai vu Daphné, Terpsichore légère,
Sur un tapis de rose et de fougère,
S'abandonner à des bonds pleins d'appas,
Voler, languir, et, mesurant ses pas,
Tendre aux plaisirs les bras qu'elle déploie.
Telle, en versant le nectar et la joie,
D'un pas léger, sur la voûte des cieux
La jeune Hébé danse aux festins des dieux;
Ou telle encor, plus vive et plus touchante,
Sallé poursuit Amadis qui l'enchante.

Pour faire un choix, habite aux lieux divers
Où la beauté donne et reçoit des fers.
Vole au grand jour, porte tes yeux avides
Dans ces jardins peuplés de nos Armides;
Cherche ta proie à la ville, à la cour :
Les bals seront des fêtes pour l'Amour.
De plus d'objets vois la scène embellie
Chez Melpomène, aux loges de Thalie;
Sur ce théâtre aux magiques accens,
Où tous les arts enchantent tous les sens;
Où la beauté, paraissant sous les armes,
Veut, sans rien voir, étaler tous ses charmes.
Tout rit, tout plaît, tout brille en ce séjour,
Le cœur, les sens, l'amour-propre, l'amour;
Le dieu des ris, celui de la mollesse,
De tous les sucs composent une ivresse.
Dans ce chaos d'un monde séducteur
Tout est spectacle, et chacun est acteur.
Monte, et poursuis ta carrière galante :
Vois de la cour la planète brillante;
Lève tes yeux sur ces astres nouveaux;
L'illusion va les rendre plus beaux;
Les déités de cet olympe aimable
Auront une âme accessible et traitable :
Tu les verras, mortelles à leur tour,
De la grandeur descendre pour l'amour,
Passer du Louvre au tapis des fougères,
Et soupirer ainsi que les bergères.

Beautés, ô vous l'objet de notre choix,
Pour en faire un suivez aussi mes lois;
Il veut plus d'art, de mystère et d'attente.
Qu'à son tribut doit trembler une amante!
Quel embarras suit le don de son cœur!
Et quel tourment, si Jason est vainqueur!
L'amant trop jeune est un zéphyr volage;
L'ambition remplit l'été de l'âge :
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'automne arrive, et n'a que des tiédeurs :
Pour le vieillard, insensé s'il est tendre,
Des feux d'amour il n'a plus que la cendre.

Si vous craignez les renoms éclatans,
Défiez-vous des demi-dieux du temps,
Qui, l'une à l'autre, enchaînant vos images,
Vont publier vos crédules hommages;
Qui, décélant leur culte et vos autels,
Ne sont heureux qu'autant qu'on les croit tels.
La renommée et ses cent voix perfides
Sont les échos de leurs crimes rapides.
Tel un éclair qui brille et qui s'enfuit
Laisse après lui le tonnerre et le bruit.
Fuyez des grands l'appareil infidèle :
L'éclat d'un nom coûta cher à Sémèle.

D'autres sauront, à vos fers attachés,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés.
Pour en tracer une image sensible,
L'amour constant est comme un lac paisible,
Profond, égal, toujours beau, toujours clair,
Inaccessible aux tempêtes de l'air,
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,
Se régénère en ses sources fécondes.
L'amour volage est semblable au torrent;
Il tombe, il roule, il fuit en murmurant :
Tari bientôt dans sa source égarée,
Né d'un orage, il en a la durée.
Suivez les flots dont le calme est certain :
D'un heureux choix dépend votre destin.
Par son respect l'amour vrai se déclare ;
C'est lui qui craint, qui se fuit, qui s'égare,
Qui d'un regard fait son suprême bien,
Désire tout, prétend peu, n'ose rien;
Qui sur les fleurs fait marcher la constance,
Voit tout en beau, met tout en jouissance;
Dans les revers armé de plus de feux,
Dans les faveurs empressé quoique heureux.

Il est encore de ces amans fidèles
Qui de l'Amour ont les feux, non les ailes,
Qui dans ce siècle, âge des inconstans,
Gardent les mœurs de l'enfance des temps.
Pour dérober une flamme inconnue,
L'amant d'Io la couvrit d'une nue.
On vit Alphée humble dans ses roseaux,
Cacher le cours et le lit de ses eaux,
Et, s'écoulant dans sa route confuse,
Se perdre au sein de la tendre Aréthuse.
Ces vrais amans n'habitent pas la cour.
L'ambitieux est-il fait pour l'amour?
Là, sous son dais, la Fortune jalouse
Veut tout entier un amant qu'elle épouse :
En soupirant moins d'amour que d'ennui,
Séjan vous trompe, et n'adore que lui.
Pour affermir des liens plus durables,
Cherchez en nous des qualités aimables.
Nyrée est beau : j'y veux encore un point,
C'est de l'esprit; car les sots n'aiment point.
Appesanti du poids de la matière,
Que fait aux bras d'une amante grossière,
Ce vil Crésus dont l'or seul éblouit?
Et jouit-on sans penser qu'on jouit?
De quelque effort que les sens nous secondent,
Les nuits d'amour d'interrègnes abondent :
L'esprit supplée à des feux languissans;
Et son travail fait le repos des sens.

De nos plaisirs compagnon plus solide,
Le sentiment veut être aussi leur guide;
Mais secouru par l'esprit et par lui,
Craignez encor de retrouver l'ennui.
Fuyez surtout l'amour triste et bizarre
D'un soupirant pâmé sur sa guitare,
Gravement fou, sottement circonspect,
Qui, promenant l'ennui de son respect,
Dit aux échos les tourmens qu'il essuie,
Dupe et martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah! que plutôt j'élirais, à ce prix,
Le plus changeant des enfans de Cypris!

Craignez aussi le platonique hommage
D'un sot qui fait de Cupidon un sage,
Et l'esprit pur de l'insipide amant
Près d'une belle assis nonchalamment,
Qui, de l'amour, docteur pâle et frivole,
Fait un système, et du lit une école;
Qui, sans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'âme en ses chastes amours,
Qu'un feu subtil, impuissant météore;
Mais qui distingue, argumente, pérore,
De son néant vante en lui les appas,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.

Loin, loin de nous la doctrine glacée
Qui fait l'amour enfant de la pensée;
L'amour brûlant, avide, impétueux,
Moteur actif des sens tumultueux,
Nourri d'espoir, accru par les délices,
Fécond en vœux, prodigue en sacrifices!
Qu'il brille encor des feux du sentiment;
Que l'âme ait part à cet embrasement;
Que l'esprit même, épurant la matière,
Aux voluptés prête enfin sa lumière.
Mais, je l'ai dit, c'est un Dieu qui m'instruit;
Otez les sens, tout amour est détruit.

Je vous atteste, ô beautés que j'enseigne,
De cet amour, oui, vous suivez l'enseigne.

Qu'un jeune amant, pour plaire à vos regards,
Ait le teint, l'âge et la taille de Mars :
Sans ces attraits qu'à Florence on renomme,
La santé mâle est la beauté de l'homme.
Trouvez pourtant, s'il se peut, réunis
Les dons d'Alcide et les traits d'Adonis :
S'il faut des deux que votre goût décide,
Vous rougirez ; mais vous prendrez Alcide.
Pour ajouter la peinture à ces traits,
D'un paysage égayons nos portraits.

La cour de Pan vit un jeune Satyre,
Novice encor dans l'amoureux martyre,
De ses ardeurs dévoré nuit et jour,
Impatient des premiers feux d'amour.
Sans trop d'éclat, le demi-dieu sauvage
Joignait la force aux grâces du bel âge.
D'un front d'audace et d'un œil d'attentat
Pronostiquant les mœurs de son état,
Il poursuivait Dryades et Napées,
Ou sous l'écorce, ou sous l'onde échappées :
Toutes fuyaient son aspect indécent.
De sa laideur lui-même rougissant,
Il crut un jour corriger la nature,
Et de roseaux se fit une ceinture.
Mais quel espoir qu'un Faune se contint !
Il n'est roseau ni feuillage qui tint.
Il ignorait qu'à ses maux plus sensible,
La jeune Églé n'était point invincible.
Elle le vit, cet objet de terreur,
Et son maintien ne lui fit point horreur.
Elle fuyait ; mais Églé dans sa fuite
Tournait la tête ; Églé fuyait moins vite ;
Le Faune ardent, pour revoir ses appas,
Ou devançait ou suivait tous ses pas.
Errant un jour, dans sa fougue incertaine,
Au fond d'un bois il vit une fontaine
Qu'on appelait fontaine de beauté :
Toute laideur sur ce bord enchanté
Disparaissait. Dans sa douleur profonde,
Il veut tenter le miracle de l'onde :
Il entre. A peine il en touche le bord,
Son pied de faune y disparaît d'abord,
Sa jambe après ; l'eau montant à mesure
De ses genoux passait à la ceinture :
Ainsi croissait le prodige des eaux.
Un cri sortit tout à coup des roseaux :
« Demeure, attends, fais cette onde funeste ;
Ah ! garde-toi d'embellir ce qui reste !
Charmant Satyre, hélas ! que deviens-tu ! »
C'était Églé, qui, malgré sa vertu,
Cédant alors à sa crainte ingénue,
Entre ses bras s'élance à demi nue.
De ses conseils Églé reçut le prix
Sur ce bord même où le Satyre épris
Perdit la fleur qui causait son martyre.
Eh ! quel trésor que la fleur d'un Satyre !

Que sans emblème un maître plus profond
Montre au beau sexe à démêler à fond
La laideur mâle et la beauté débile :
Ma plume est chaste, et le sexe est habile.

CHANT SECOND.

—

Des dons du ciel le plus cher à nos yeux
Est ce rayon de l'essence des dieux,
Cet ascendant, ce charme inexprimable,
Ce trait divin par qui l'homme est aimable,
Ce don de plaire enfin plus souhaité
Que n'est l'esprit, plus sûr que la beauté.
Sur tous nos traits il imprime ses traces ;
Il donne à tout le coloris des grâces,
Séduit sans art, enchaîne sans effort,
De la tendresse est l'aimant le plus fort ;
C'est une autre âme à nos ressorts unie,
Qui d'un beau tout compose l'harmonie.
Vous qui portez ce caractère heureux,
Je vous fais roi de l'empire amoureux.

Sans pénétrer jusqu'au sombre rivage
Sans talisman, sans philtre, sans breuvage,
Sans Canidie et tout l'enfer armé,
Soyez aimable, et vous serez aimé.
Qui sait aimer est plus aimable encore ;
Un cœur sensible est ce qu'un cœur adore :
La beauté plaît ; soutenons ses attraits
Du sentiment, le plus beau de ses traits.

Toi dont l'amour augmentera les charmes,
Qu'un peu d'audace accompagne tes armes ;
Lance tes traits, frappe, et sois convaincu
Qu'on peut tout vaincre, et tout sera vaincu.
La plus rebelle est souvent la plus tendre.
Telle qui feint, et qui languit d'attendre,
D'un feu couvert brûlant au fond du cœur,
Combat d'un air qui demande un vainqueur.
Fières beautés, prudes de tous les âges,
Qui nous vantez vos caprices sauvages,
Écoutez-moi, cet oracle est certain :
On aime un jour, c'est l'arrêt du destin :
Usez des biens que le printemps vous donne :
Un dieu vengeur vous attend à l'automne,

Et, punissant une indocile erreur,
Garde un Atys pour Cybèle en fureur.
Craignez l'amour, étudiez son heure :
La beauté fuit; le cœur entier demeure,
Sèche, languit, et, tout percé de traits,
Est dévoré du serpent des regrets.
Mais nous, chargés des plaisirs du bel âge,
De leurs attraits précipitons l'usage,
Et, combattant d'imbéciles efforts,
Par les plaisirs sauvons-les des remords.

Ne prétends pas, toi qui veux les surprendre,
Du même assaut les forcer à se rendre.
J'offre à tes pas mille sentiers ouverts :
Car selon l'âge il est des soins divers.
Un jeune objet, enchanté de lui-même,
Veut qu'on le flatte encor plus qu'on ne l'aime :
L'amant qui loue est l'amant couronné;
Avant l'amour l'amour-propre était né.
L'ambitieuse, en proie à sa manie,
Doit à l'intrigue asservir ton génie;
Fuis le repos, vois les grands, suis la cour,
Et fais servir la fortune à l'amour.
La beauté vaine au luxe s'abandonne,
Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.

Amans d'éclat, courtisans de renom,
Vous que décore et produit un beau nom,
D'un air d'audace abordez les cruelles,
D'écrits galans inondez les ruelles;
Amans par faste, et volages par goût,
Vous n'aimez rien quand vous adorez tout,
Mais vous plaisez par le charme suprême
D'un air, d'un ton, d'un ridicule même;
Brillans auteurs des scandales du temps,
Trop dangereux si vous étiez constans.

Toi qui, loin d'eux, dans la route commune,
N'es comme moi qu'un soldat de fortune,
Sans ces secours vole au combat, suis-moi,
Et par toi seul ose suffire à toi.
Pour mieux séduire, apprends à te contraindre :
L'Amour permet l'art que l'on met à feindre.
Amant soumis, Protée adorateur,
Voile ton front du masque adulateur,
Ris si l'on rit, pleure si l'on soupire;
Ris d'une folle, imite son délire :
Pour une muse orne ce que tu dis :
Est-on dévot? sois dévot, et médis :
Fuis ce qu'on hait, encense ce qu'on loue,
Gai si l'on chante, et dupe si l'on joue.

Au ton d'esprit qui triomphe aujourd'hui,
Sans soin du tien, veille à celui d'autrui.
Dis ce qu'on sait, prête un mot qu'on oublie;
Amène un trait, prépare une saillie;
Lent à briller, fais qu'on brille en tout point;
Humble artisan de l'esprit qu'on n'a point,
Adore tout pour te rendre adorable :
Qu'il est aimé celui qui rend aimable!

Oh! qu'en amour l'exemple est triomphant
Pour entraîner un cœur qui se défend!
Aux yeux charmés d'une timide amante,
De nos beautés peins la foule galante;
Porte à l'excès leur penchant amoureux;
Rends tout amant, tout aimé, tout heureux.
Offre en tous lieux la Circé de Pétrone;
Comme Bussi peins les mœurs de d'Olone;
Donne à chacune une intrigue, un amant.
Si le vrai nom t'échappe en ce moment,
Nomme toujours; cite un tel, fais connaître
Celui qui l'est, qui le fut, qui va l'être :
Auteur fécond d'anecdotes d'amours,
Vois tes succès naître de tes discours.
L'exemple alors est un ordre suprême;
Des feux d'autrui l'on s'embrase soi-même.

Si ta Vénus brûle d'un autre amour,
Diffère un temps à parler à ton tour;
Couvre tes soins du bandeau de l'estime;
Deviens l'ami, le confident, l'intime :
L'amant suivra, favori spectateur,
Et le témoin sera dans peu l'acteur.
Aux petits soins, enfans de la tendresse,
Ajoute encor des dons de toute espèce.
Dans nos cités, le luxe ingénieux
Prête aux amans des secours précieux;
Dans le hameau, la simple Timarette
N'attend d'Hylas que son chien, sa houlette :
Mais Danaé veut, pour prendre des fers,
Voir briller l'or de cent bijoux divers;
Pour l'enrichir de fragiles merveilles,
L'art et la mode ont épuisé leurs veilles;
Et Clinchetel, plus séduisant encor,
Y joint ses dons, plus à craindre que l'or.
D'un rien souvent une belle s'enflamme,
Et par les yeux le trait passe dans l'âme.
Qu'elle ait par toi ces livres séducteurs
Faits pour l'Amour : l'Amour a ses auteurs,
Agens muets dont l'atteinte est certaine,
D'Urfé, Quinault, Pétrarque, La Fontaine,
Pétrone, Ovide, et mon Tibulle aussi.
Le premier voile est par eux éclairci.
On conjecture, on soupçonne, on devine;
Le cœur raisonne, et l'instinct s'achemine :

Le rameau d'or est enfin découvert.
Ainsi le feu qui de cendre est couvert,
Impatient sous le poids qui l'opprime,
Cherche au dehors un souffle qui l'anime.

Les chastes sœurs servent aussi l'amour.
Si le talent vous conduit à leur cour,
En madrigaux présentez vos fleurettes,
Et modulez des concerts d'amourettes :
Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon fatiguant des cruelles,
Transir de froid pour enflammer vos belles.
L'amant français suit un autre chemin ;
On le verra, le champagne à la main,
D'un vaudeville agaçant une belle,
Chanter gaîment son martyre pour elle.
Chez nous l'amour jouit d'un plus doux sort :
On aime, on brûle, on expire, et l'on dort.
Il est des temps où la nature amante
Inspire à tous sa chaleur renaissante ;
Soupire alors : l'Amour, ainsi que Mars,
A des saisons pour tenter les hasards.
Lorsque Zéphyre a déployé ses ailes,
Il rend à tout de parures nouvelles,
L'émail aux prés, la verdure aux côteaux,
Le calme à l'onde, et l'âme aux végétaux.
Quand tout s'anime à ses douces haleines,
Vénus entière habite dans nos veines,
Répand ses feux qu'on n'y peut contenir :
Quand tout renaît, tout renaît pour s'unir.
C'est l'heureux temps des conquêtes rapides
C'est la moisson du myrte des Alcides.
Comme les fleurs, l'âme s'épanouit :
On voit, on aime, on plaît, et l'on jouit.
Gazon, berceau, trône et lit de verdure,
Sont à l'amour offerts par la nature.

Toi qui n'as pu, de Delphire amoureux,
De ses faveurs trouver l'instant heureux,
Viens l'égarer au fond de ce bocage ;
Ces bois sont faits pour sa pudeur sauvage.
Là, par degrés, dévoile tes amours ;
Dis qu'elle est belle, en l'égarant toujours.
Elle t'évite, et pourtant se hasarde :
Fuis, mais reviens ; fuis encor, mais regarde.
Suis, ne crains rien : cette ombre, ce séjour,
Cette horreur même, encouragent l'amour.
De ce gazon la fraîcheur vous attire ;
J'y vois la place où va tomber Delphire.
Achève, éprouve un instant de courroux ;
Meurs à ses pieds, embrasse ses genoux,
Baigne de pleurs cette main qu'elle oublie :
Elle rougit ; c'est sa fierté qui plie.
Elle se tait, l'Amour parle ; crois-moi,
Presse, ose tout, et Delphire est à toi.

Quand les frimas du sagittaire humide
Glacent aux champs la Dryade timide ;
Lorsque Borée, à son triste retour,
Rend aux cités les belles et l'Amour,
Par d'autres soins poursuis d'autres conquêtes
C'étaient des jeux, ce sont ici des fêtes.
Vole au théâtre, aux cercles, aux festins :
L'Amour au bal a des succès certains.
L'éclat du lieu, le tumulte, la danse,
L'air du désir, la voix de la licence,
L'impunité du masque officieux,
Tout y fait naître un feu séditieux.
Écoute et parle un jargon téméraire :
Tout dire est l'art qui conduit à tout faire.

C'est au matin qu'un amant plus heureux
Saisit l'instant d'un réveil amoureux.
Arrive ; on sonne, on entre chez Aglaure ;
De ses rideaux mille Amours vont éclore.
Elle est sans fard, sans voile, sans atour,
Ce que l'aurore est au berceau du jour.
A sa toilette assise avec mollesse,
La mode active, et le goût, et l'adresse,
Forment ces nœuds où leur art se confond
A méditer un frivole profond.
Les petits soins apportent sur leurs ailes
Ces riens galans, les trésors de nos belles.
Flore et Plutus mêlent élégamment
L'éclat des fleurs au feu du diamant,
Ornant tous deux, par un lent artifice,
De ses cheveux le moderne édifice.
A cet autel, paré de tant d'appas,
Quelque Nérine ayant conduit tes pas,
A ton idole adresse un tendre hommage.
Quand sa beauté sourit à son image,
Lorsqu'un miroir complaisant et flatteur
Lui réfléchit un charme adulateur,
C'est le vrai temps où l'âme des coquettes
Suce le miel du jargon des fleurettes.
D'un jeune objet conçois-tu les plaisirs
De t'enflammer, d'exciter tes désirs,
D'être adoré, de s'adorer lui-même,
Et d'embellir aux yeux de ce qu'il aime ?
Nérine encor, car Nérine peut tout,
En ta faveur décidera son goût.
Livre à ses soins le billet le plus tendre :
On peut tout lire, on ne peut tout entendre.

Pénètre encore aux toilettes du soir ;

La nuit amène et l'audace et l'espoir.
Du négligé la piquante parure
Ne laissera qu'un voile à la nature :
Le soin de l'art est d'en affecter moins.
Tu peux tout voir, sans jaloux, sans témoins.
Un feint désordre, un hasard fait paraître
Un bras tout nud, un sein qui voudrait l'être :
C'est un genou balancé mollement;
C'est la langueur d'un tendre mouvement,
Et ce coup d'œil d'une amante échauffée
Si loin encor des pavots de Morphée.
Ton heure sonne : attaque en leur séjour
Ces deux captifs que te livre l'Amour;
Surprends, désarme une pudeur rebelle.
Qui risque tout obtient tout d'une belle :
Elle s'épuise en combats superflus,
Et le combat n'est qu'un plaisir de plus.

Modère ailleurs cette ardeur pétulante;
Telle autre exige une attaque plus lente.
Du romanesque entêté follement,
Le cœur en fait son premier aliment.
Un jeune objet, le plus vif, le plus tendre,
Compte toujours brûler et se défendre,
Céder à l'âme, et résister aux sens :
Feins d'adopter ses projets innocens;
Pur Céladon, adore sa chimère;
Traite d'horreur une attache vulgaire,
D'ignobles feux, de terrestres plaisirs :
Laisse agir seul l'aiguillon des désirs;
Par eux bientôt sa flamme démontrée
Te répondra des sens de ton Astrée.
Le vrai triomphe; et telle, en déclamant
Contre l'amour, tombe aux bras de l'amant.

Mais tout à coup quelle foule attentive
Prête à mes chants une oreille captive?
Que de beautés, disciples de l'Amour,
Ont émaillé les gazons d'alentour!
Pour leur dicter des leçons immortelles,
L'amour m'élève un trône au milieu d'elles.
Dieux! sans brûler peut-on voir tant d'appas?
Mais qui te voit, Daphné, ne les craint pas.

Vous qui sortez de l'âge le plus tendre,
Beautés sans art, gardez-vous bien d'en prendre :
Tout plaît en vous sans art et sans apprêt;
Un défaut même est souvent un attrait.
Sur la beauté vous l'emportez encore,
Divines sœurs, ô Graces que j'adore!
La beauté frappe; et vous attendrissez :
On l'aime un jour; jamais vous ne lassez.

Lorsque Cœlus, père de Cythérée,
La vit sortir de sa conque azurée,
A sa beauté tout le ciel applaudit;
Pluton parut, Jupiter descendit;
Thétys, Nérée, et le peuple de l'onde,
Tout reconnut la maîtresse du monde;
Sur le rivage, accourus pour la voir,
Les dieux des bois célébraient son pouvoir;
Et des ruisseaux les tendres souveraines
Mêlaient leurs voix aux concerts des Sirènes.
A tant d'appas un seul manquait encor :
Du haut des cieux Mercure prit l'essor,
Fendit les airs, et guida sur ses traces
Trois déités qu'on appela les Grâces.
Elles tenaient la ceinture en leurs mains,
Ce don des dieux, ce charme des humains.
Vénus s'arma du sceau de sa puissance;
Vénus sourit, et l'Amour prit naissance.
Un feu soudain embrasa l'univers,
Le Styx, l'Olympe, et la terre, et les mers :
Thétys brûla pour l'Océan avide;
Triton suivit l'ardente Néréide;
Et Palémon, s'abîmant sous les eaux,
Pressa Doris sur un lit de roseaux.
Junon, donnant l'exemple à ses déesses,
Tint Jupiter pâmé dans ses caresses.
Diane même, au fond de ses forêts,
Dut à l'Amour certains plaisirs secrets.
Le dieu du fleuve au lit de sa Naïade,
Faune, Égypan, et Satyre, et Dryade,
Tout éprouvant le charme de ce jour,
Par l'amour même on célébra l'amour.

Tel fut l'attrait des Grâces immortelles.
Vous que j'enseigne, enchantez-nous par elles;
Associez à leur accord charmant
Les jeux badins, le folâtre enjoûment;
Le rire aimable, ami de la jeunesse;
Né de la joie, il la produit sans cesse,
Flatte l'espoir, inspire le désir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
Plus enchanteur, plus éloquent, plus tendre,
Un doux sourire en fera plus entendre.
D'un autre charme on connaît tout le prix :
Il est des pleurs plus touchans que les ris.

Par un perfide Ariane abusée,
Armait les dieux contre l'ingrat Thésée,
Et, l'œil mourant, le sein baigné de pleurs,
Sur un rocher leur contait ses douleurs.
Un dieu paraît : les ris et la jeunesse
Font retentir mille chants d'allégresse;
Et les Amours, se jouant sur son char,
En font jaillir des ruisseaux de nectar.

Du dieu du thyrse elle arrête la course :
Il voit ses pleurs ; il en tarit la source,
Plaint et console une amante aux abois,
Et dans ses bras la venge mille fois.
Ainsi Bacchus, l'ennemi des alarmes,
Le dieu des ris, est vainqueur par des larmes.

Trop tôt peut-être écoutant un vainqueur,
La sœur de Phèdre abandonna son cœur.
Voilez un temps le secret de vos âmes :
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquans que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons :
Cédez toujours, mais jamais sans défense ;
En vous hâtant faites qu'on vous devance :
Retenez bien surtout cet heureux mot,
Ce doux NENNI qui plaît tant à Marot.

O vous en qui moins de beauté, plus d'âge,
Ont de mon art exigé plus d'usage,
Parez l'autel où doit fumer l'encens ;
Touchez le cœur, mais attachez les sens :
Dérobez-nous sous des ombres discrètes
L'intérieur des premières toilettes.
Des soins prudens et des besoins secrets
L'œil du matin verra tous les apprêts.
Que la parure, habile enchanteresse,
Sous ce qui plaît dérobe ce qui blesse.
Qu'un sein trop humble, à sa place arrêté,
Offre un Amour de son frère écarté.
L'art des atours composé en apparence
Un port brillant dans sa juste élégance :
Il donne, il cache, il place l'embonpoint,
En modelant les formes qu'on n'a point.
Voyez l'iris qui colore un nuage :
Usez ainsi mais tempérez l'usage
D'un incarnat à Cythère apprêté,
Ame du teint, pastel de la beauté.
Dans une glace, école du sourire,
De vos attraits établissez l'empire ;
Et, de l'art seul tenant ce qu'il leur faut,
Faites rougir la nature en défaut.
Lorsqu'on a fait la conquête d'une âme,
L'art plus savant est de nourrir sa flamme.
Je sais qu'Amour, en ses jeux inconstans,
Est, pour s'enfuir, ailé comme le Temps ;
Même à jouir s'use la jouissance.
De deux amans, l'un plutôt en balance
Perd l'équilibre, et, lassé d'être heureux,
Pour trop brûler, n'a bientôt plus de feux.
Suivez de l'œil ces jeunes hirondelles
Qui fendent l'air en se touchant des ailes ;
Des deux oiseaux partis du même essor,
L'un est tombé quand l'autre vole encor.
Éveille-toi, daigne encor me connaître,
Peuple amoureux : peux-tu cesser de l'être ?
Le péril suit un amant jusqu'au port ;
S'il s'y repose, il sommeille, et s'endort.
Pour l'exciter, cherchons-lui des obstacles :
Par eux l'Amour opère ses miracles.
Heureux qui craint les chaînes d'un époux,
Les yeux d'un père, et les pas d'un jaloux !
L'amant glacé qui jouit sans contrainte
Voit sans plaisir ce qu'il obtient sans crainte ;
Et le stylet, l'escalade et la nuit
Prêtent un charme aux beautés que l'on suit.
L'Envie, Argus, et Junon irritée,
Rendent plus belle Io persécutée.

Le tête-à-tête, au début si charmant,
Passe à la fin du délire au tourment.
On s'est tout dit, et l'amante s'accuse
Près de l'amant bégayant une excuse.
D'un peu d'absence inquiétez l'Amour,
Et vendez-lui le plaisir du retour.
Craignez des nuits la langueur redoutable :
Il n'est qu'un temps pour la trouver aimable.
Quand du plaisir le trait est émoussé,
Plus d'un athlète, avant l'aube glacé,
Attend le jour, se morfond et se gêne :
Il faut un dieu pour une nuit d'Alcmène.

Par un utile et dangereux secours,
La jalousie aide encore aux amours.
Mais n'aimons pas comme on dit qu'on déteste ;
Fuyez ce monstre à qui tout est funeste,
Qui, n'écoutant qu'un soupçon orageux,
Se plaint des ris, s'effarouche des jeux.
Le nom d'amour est du fiel en sa bouche
Sa main flétrit les roses qu'elle touche ;
Tout l'empoisonne ; et, malgré sa noirceur,
Du tendre Amour elle se dit la sœur.
Ah ! connaissez une autre jalousie :
D'amour, d'espoir, et de crainte saisie,
Les yeux en pleurs et les cheveux épars,
Levant au ciel le feu de ses regards,
Sans invoquer Médée et sa magie,
Sa douce voix soupire une élégie ;
Le prompt oubli succède à son erreur ;
Tendre à l'excès, elle aime avec fureur,
Soupçonne, éclate, accuse, mais pardonne,
Et rend heureux Pâris aux pieds d'Œnone.
Telle n'est point la tempête des airs,
Lorsque Junon, parcourant l'univers,
Met tout en feu pour un époux volage :
Mais telle Iris, plus calme en son nuage,

En soupirant verse encore des pleurs,
Revoit son astre, et reprend ses couleurs.

Souvent l'humeur d'une maîtresse altière
Fait d'un reproche une rupture entière.
Je n'ose aussi prescrire à deux amans
L'art dangereux des raccommodemens.
Pour ranimer un feu que le temps glace,
Paraissez craindre un coup qui vous menace.
Le sentiment, faible, éteint à moitié,
Renaît bien vite aux pleurs de la pitié.
Je le redis enfin : que le mystère
Soit à l'Amour un rempart salutaire.
Ce dieu sera vainqueur de tout effort
S'il s'y retranche, et vaincu s'il en sort.
Qu'à pas comptés la sûreté vous guide;
Au bout du monde est le palais d'Armide :
Et quand l'Amour vole au sein de Psyché,
C'est un désert où l'Amour est caché.

Tel est, Daphné, l'encens que je t'adresse;
Je dis mon culte, et voile ma déesse.
Sous un nom feint le tien est adoré,
Et de nos feux l'asile est ignoré.
Pour y tracer la volupté suprême,
Je te peindrai, toi, la volupté même.
Accourez tous, amans faits pour m'ouïr :
J'ouvre les cieux, et j'enseigne à jouir.

CHANT TROISIÈME.

Vénus, ô toi, déesse d'Épicure,
Ame de tout, qui remplis la nature,
Qui, mariant tant d'atomes divers,
D'un nœud durable enchaînes l'univers;
C'est toi qui vis dans tout ce qui respire :
Mais c'est dans l'homme où siége ton empire.
Tu descendis au terrestre séjour
Pour l'animer du sympathique amour.
Il est des sens émanés de ta flamme,
Trésors de l'homme, organes de son âme,
De sa jeunesse aimables enchanteurs,
Et de l'amour rapides inventeurs.

Ces rois de l'homme ont un roi qui les guide,
Et sur eux tous c'est l'instinct qui préside.
Sœur de l'instinct, la curiosité
Devant ses pas fit briller sa clarté,
Leva son voile entr'ouvert à mesure,
Guida ses pas tournés vers la nature;
Et, par degrés ménageant ses désirs,
Pour tous les sens trouva tous les plaisirs.
Pour ces plaisirs qu'on blâme et qu'on adore,
L'antique erreur a condamné Pandore,
Lorsqu'apportant le bonheur en son sein,
Des passions elle enfanta l'essaim.
L'homme, avant elle et sans âme et sans force,
D'aucun penchant ne connaissait l'amorce,
Séché d'ennuis, de langueurs consumé,
Obscur, rampant, vivait inanimé,
Réduit, sans voir, sans jouir, sans connaître,
Au froid plaisir de végéter et d'être :
Par ces trésors que le ciel dispensa,
L'homme eut une âme, il sentit, et pensa.
Mais c'est l'amour, source heureuse et féconde,
Qui de ces dons fut le plus cher au monde.
S'il eut alors des succès éclatans,
Si l'art d'aimer fut le même en tout temps,
L'art de jouir augmenta d'âge en âge.
Le goût, les mœurs, la culture, l'usage,
A ses plaisirs prêtèrent mille attraits :
A Suze, à Rome, on sentit ses progrès :
Quel fut l'amour de Tarquin, de Clélie,
Près d'une nuit d'Octave et de Julie?

Toujours utile aux plaisirs amoureux,
Le luxe a fait le siècle des heureux.
La terre entière, aujourd'hui sa patrie,
A mis son sceptre aux mains de l'industrie.
Dieu des talens, du travail et des arts,
Tout vit par lui, tout brille à ses regards.
Mille vaisseaux élancés des deux mondes,
Sont ses autels qui flottent sur les ondes,
Pour apporter, plus prompts que les désirs,
D'un pôle à l'autre, un tribut aux plaisirs.
Il est le dieu des fêtes d'Idalie :
Avec l'Amour ce dieu charmant s'allie,
Dore ses traits, prépare son encens;
Dans une fête il réveille les sens;
Sur des coussins il endort la mollesse;
Son opulence invite à la tendresse;
Ses dons vainqueurs soumettent la fierté,
Et sa richesse embellit la beauté.

Sans lui pourtant, riche assez de lui-même,
L'amant heureux jouit de ce qu'il aime;
Et j'établis dans nos tendres désirs
Le sentiment base de tous plaisirs.
La volupté, profonde, inaltérable,
Dans l'âme seule a sa source durable.
L'âme, écartant le terrestre bandeau,
De Prométhée allume le flambeau.

Nous ouvre enfin cette route embrasée
Par où l'Amour mène à son Élysée.

Connaissez donc ses élans, ses transports.
Le dieu des sens peut triompher alors,
S'unir à l'âme, y verser son délire,
Et rendre au cœur le charme qu'il en tire.
Mais redoutez, possesseur trop heureux,
L'excès fatal du tribut amoureux.
Qu'un Salamandre en ses premiers vertiges,
Tombe énervé pour conter ses prodiges :
Un sage athlète, au combat plus certain,
Retrouve au soir ses combats du matin.
Silène a bu ; mais la soif qui lui reste
Surnage encor sur sa coupe céleste.
Aimons ainsi ; l'amour doit avec soin
Laisser grossir le torrent du besoin.
Que le vainqueur dans les courses d'Élide
Arrive au but du pas le plus rapide ;
Qu'un amant soit, pour remporter le prix,
Lent à la course aux tournois de Cypris.
Dans mes amours c'est vous que je préfère,
Jeux suspendus, plaisirs que je diffère :
Durant un siècle, aux portes du désir,
Éternisons la chaîne du plaisir.

Qu'un calme utile au délire succède,
Que la folie occupe l'intermède :
Mille baisers, donnés, pris, et rendus,
Cent petits noms sans ordre confondus,
Sermens, soupirs, jusqu'au silence même,
Tout est divin aux bras de ce qu'on aime.

Rappelez-vous, par des récits charmans,
De vos amours l'attente et les tourmens,
Les premiers jeux d'une pudeur timide,
Et cette nuit où l'on fut un Alcide :
Un mot, un geste, un caprice, un désir,
Change soudain l'attaque du plaisir.
On veut, on tente une approche nouvelle :
Tel Phidias ajustait son modèle.

L'amant heureux qui veut l'être long-temps
Fuit du soleil les rayons éclatans :
Dans un jour doux, ni trop vif, ni trop sombre,
La nudité veut pour gage un peu d'ombre.
L'âge et Lucine altèrent mille attraits ;
La beauté même a toujours ses secrets.
Du dieu du jour Vénus fut adorée,
Mais tant d'éclat effraya Cythérée ;
Et la déesse, évitant ses regards,
Pour se cacher prit les tentes de Mars.
Couple amoureux, par cette loi prudente,
Le péril cesse, et le plaisir augmente :
Redoutez donc le coup d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

Ma voix dictait ces maximes connues,
Quand tout à coup, fendant le sein des nues,
L'Amour lui-même a suspendu mes sons.
Cesse, a-t-il dit, de trop vagues leçons ;
A mes plaisirs prête un autre langage ;
Fuis le précepte, enseigne par image :
Monte, et suis-moi. Son char étincelant
M'a fait voler par un sentier brûlant ;
J'ai vu Paphos, Amathonte et Cythère ;
Je l'ai suivi dans l'île du mystère.
Viens, m'a-t-il dit, entends ici ma voix ;
Écoute, écris, et peins ce que tu vois.

Eh ! de quels traits, Amour, puis-je décrire
La Volupté, reine de cet empire ?
Je vis son temple où brillaient tous les arts.
Le frontispice, éclatant aux regards,
Fait voir ces mots gravés pour tous les âges :
JOUIR EST TOUT : LES HEUREUX SONT LES SAGES.
Là, présidant aux plaisirs amoureux,
Déesse heureuse, elle y rend tout heureux,
Elle jouit, s'endort, ou se réveille,
Aux sons flatteurs qui charment son oreille.
De son pouvoir le trône solennel
Est une alcôve ; un lit est son autel.
Près d'elle assis, dans son apothéose,
Est le bonheur, le front paré de rose.
L'espoir brillant de faveurs entouré,
La pamoison l'œil au ciel égaré,
La jeune audace, et la langueur mourante,
Des doux baisers la foule renaissante,
Le rapt vainqueur, l'attentat libertin,
Le dieu charmant des songes du matin ;
Voilà sa cour. La jeune souveraine,
D'un holocauste à toute heure certaine,
Voit jour et nuit, sur des cœurs palpitans,
Sacrifier des prêtres de vingt ans ;
Et tour à tour, dans ces jeux qu'elle anime,
Elle sourit au cri d'une victime.

Plus incertain du choix des voluptés,
Je parcourus ces jardins enchantés.
Dans le séjour d'une éternelle aurore,
Les soins de l'art, les prodiges de Flore,
Ont surpassé les chefs-d'œuvres unis
D'Alcinoüs, Lucullus, Adonis.
Du sein riant qu'étale la nature
Naît le parfum, l'émail, et la verdure :
Des bois profonds, des portiques ouverts,

Les chants d'amour de mille oiseaux divers,
L'onde et ses jeux, la fraîcheur et l'ombrage,
De la mollesse offrent partout l'image,
Et font sentir aux sujets de l'Amour
L'esprit de feu qui règne en ce séjour.
Là, figurés par des marbres fidèles,
Les dieux amans sont offerts pour modèles.
Sous mille aspects, leurs groupes amoureux
De la déesse expriment tous les jeux.
C'était Léda sous un cygne étendue,
Neptune au sein d'Amymone éperdue,
Vénus aux bras d'Adonis enchanté.
Là, tout objet, vu pour être imité,
Fait une loi. Sous cent formes lui-même
Jupiter dit comme il faut que l'on aime.
Suivons des dieux dont l'empire est si doux;
Adorons-les, ces dieux faits comme nous.

D'autres objets qui peuplent ces ombrages
Sont de l'amour les mobiles images.
Sur des gazons couronnés de berceaux,
Au fond des bois, dans les prés, dans les eaux,
Par mille jeux, mille études charmantes,
Cupidon même enseigne mille amantes,
Se reproduit sous les formes qu'il prend,
Toujours le même, et toujours différent.
Loin de ses sœurs, une Grâce timide
Suit dans les bois un Faune qui la guide;
Tendre et farouche, elle veut et défend,
Contient le Faune à demi triomphant,
Fuit et l'appelle, et pardonne, et s'offense,
Pour mieux jouir suspend la jouissance;
Prépare, amène, augmente ses désirs
Par des baisers, précurseurs des plaisirs;
Ne rougit plus de parler et d'entendre,
S'émeut, arrive au transport le plus tendre;
C'est Aglaé qui commande à son tour,
Et qui provoque et l'amant et l'amour;
Reçoit, rend tout, et, mourant de tendresse,
N'accuse plus qu'un retard qui la blesse.

Près d'un autel, sous des pampres divins,
Dansaient au loin Ménades et Sylvains.
Aux yeux de tous, une folle Bacchante
Paraît en l'air aux bras d'un Corybante,
S'agite au bruit du sistre qu'elle entend,
Et veut l'excès du plaisir d'un instant:
Sa voix l'anime, et sa main chancelante
Presse un raisin sur sa bouche brûlante.
La double ivresse opère tour à tour;
Bacchus reçoit les victimes d'Amour;
Et la Thyade, en sa fougue nouvelle,
Chante Évohé, danse, boit, et chancelle,
Peint son ivresse aux pas qu'elle décrit,
Et tombe aux pieds de Silène qui rit.

De cette orgie où régnait le délire,
Aux bains d'Amour un autre objet m'attire:
L'amant qui touche à ces magiques eaux
Reçoit une âme et des sens tout nouveaux.
Dans un bassin creusé par la nature,
Sur un fond pur dort une onde aussi pure:
C'est là qu'Olympe a suivi son amant.
A peine Iphis y descend un moment,
Qu'en lui s'allume une flamme nouvelle:
Olympe est nue, Iphis est nu comme elle;
Elle en rougit, et, fuyant de ses bras,
Cherche dans l'onde un voile à ses appas.
Il suit, l'atteint; et cette onde écumante
Reçoit Iphis aux bras de son amante.
Tous deux unis, sur le sable étendus,
Le flot pressé ne les sépare plus.
Sous les efforts de l'amant qui surnage
L'eau qui s'agite inonde son rivage,
Et loin de nuire à leurs sens allumés,
Produit les feux dont ils sont consumés.
Telle n'est point, avec sa cour austère,
Diane au bain tristement solitaire:
Mais telle on vit la source de ces eaux
Où Salmacis brûlait dans ses roseaux,
Lorsqu'en ses bras la jeune enchanteresse
D'Hermaphrodite excita la tendresse;
Lorsque, tous deux enivrés, éperdus,
L'amour unit leurs sexes confondus.

Mais quelle fête au temple me rappelle?
Quel chant de joie y cause un nouveau zèle?
Tout s'y prépare au sacrifice heureux
De deux amans liés des premiers nœuds.
L'amour amène aux pieds de l'immortelle
Zélide, Agis, colombes dignes d'elle;
Tous deux sans art, brillans de ces attraits
Où la jeunesse imprima tous ses traits,
Tous deux comblés des dons du premier âge,
Ils s'adoraient; mais, faible en son hommage,
L'amour captif attendait son essor;
Ils s'adoraient, mais s'ignoraient encor.
Ils s'épuisaient en stériles caresses,
Se prodiguaient d'inutiles tendresses.
Troublés, confus, leurs sens embarrassés
En leur parlant ne parlaient point assez.
Entends nos vœux, dit-il; vois les prémices
De deux amans qui cherchent tes délices:
Du dieu des cœurs nous connaissons la loi;
Dignes de lui, rends-nous dignes de toi:
Pour mériter tes chaînes fortunées,

Accrois nos sens, ajoute à nos années :
Aide à l'amour qui s'épuise en désirs ;
Il donne un cœur, tu donnes les plaisirs.

Amans, dit-elle, oui, vous m'allez connaître ;
Venez jouir, et commencer à naître.

En les liant de festons amoureux,
De sa main même elle en serre les nœuds.
On les conduit par son ordre suprême
Au fond du temple, au lit de l'Amour même,
Lieu de délice au vulgaire caché,
Où triompha le monstre de Psyché.
Sans la pâleur des flambeaux d'Hyménée
S'ouvrit pour eux la couche fortunée.

Là, tout à coup élancés, étendus,
Ils sont unis, éclipsés, confondus ;
Leur âme entière et s'égare et se noie
Dans un abîme et d'ivresse et de joie.
Pour tant d'amour, tant d'objets, tant d'appas,
Leurs sens unis ne leur suffisent pas.
Bientôt Agis en connaît mieux l'usage :
Plus irrité par l'obstacle de l'âge,
Agile et tendre, il presse, il est pressé,
Combat, assiége, embrasse, est embrassé,
Hâte ou suspend un succès trop rapide.
Il soupirait, il nommait sa Zélide :
Zélide enfin l'appelant à son tour,
Avec son nom part le cri de l'amour.

Dans le silence, une immobile extase
Rallume, étend le feu qui les embrase ;
Sur son amante Agis ouvre les yeux :
Piquante image ! aspect délicieux !
Comme l'oiseau dont le vol se déploie,
Qui tout à coup plane en l'air sur sa proie ;
Agis ainsi, de retour au combat,
Reprend son vol, fond, s'élève ou s'abat :
A sa défaite elle-même conspire,
En se pâmant Zélide encor soupire :
Agis se meurt ; et l'Amour étonné,
Deux fois vainqueur, l'a deux fois couronné.
Ivre d'amour, de langueur abattue,
Elle suspend un plaisir qui la tue ;
Et dans les bras d'Agis et du sommeil
Tombe et s'endort, dans l'espoir du réveil.

Plus vigilant, plus heureux que Céphale
Agis s'éveille ; et l'aube matinale
Offre à ses yeux, par de nouveaux appas,
Des voluptés qu'il ne connaissait pas.
Zélide alors sans crainte, sans alarmes,
Aux yeux d'Agis prodiguait tous ses charmes.
L'amour, un songe, et leurs douces chaleurs
Couvraient son teint des plus vives couleurs.
C'est l'abandon, la langueur, la mollesse,
Et ce désordre où le plaisir nous laisse.
D'un de ses bras son front s'est couronné ;
Sur son amant l'autre est abandonné.
De ces cheveux les boucles étalées
Sont dans les fleurs éparses et mêlées ;
Son sein respire, et, par son mouvement,
Près de son cœur appelle son amant.
Partout Agis voit, contemple, dévore
Ce qu'il a vu, ce qu'il veut voir encore.
Sa main avide, au gré de tous ses vœux,
Détache un voile, enlève ses cheveux,
Presse et parcourt le corail et l'albâtre :
Sur chaque objet un coup d'œil idolâtre
Y précipite un baiser qui le suit.
Tel un ruisseau qui serpente et qui fuit,
Se repliant sur sa route fleurie,
Baigne l'émail de toute la prairie.
Tel est Agis. En vainqueur satisfait,
Il s'applaudit des ravages qu'il fait,
Et reconnaît sur des traces charmantes
De ses baisers les empreintes brûlantes.

Tu dors, Zélide, et je jouis sans toi !
Vois mon bonheur, regarde, écoute-moi !
J'ai cent plaisirs, tu n'as qu'un vain mensonge,
Et je te vois, quand tu ne vois qu'un songe !
Il soupira : Zélide l'entendit,
Ouvrit les yeux, soupira, s'étendit,
Leva sa main : hélas ! sa main timide
N'osait tomber ; Agis en fut le guide......
A cette approche, un feu qui les brûla
De veine en veine aussitôt circula.
Zélide, Agis, sur leurs bouches de flamme
Réunissaient les moitiés de leur âme :
Et si leur bouche est oisive un moment,
Organe utile à leur emportement,
Elle confond ces paroles de joie
Qu'à son amant une amante renvoie,
Ces noms, ces cris, ces soupirs agaçans,
Aiguillons sûrs des plaisirs renaissans.

Où suis-je, Amour, et quel feu me dévore ?
Quels traits, dis-moi, peux-tu lancer encore ?
De tes fureurs cesse de m'agiter ;
Pour trop sentir, je ne puis plus chanter.

Ici, Daphné, couronne ton ouvrage ;
De nos plaisirs vois si j'ai peint l'image.
Pour toi l'Amour dictant ce que j'écris,

T'en fit l'objet, et le juge, et le prix.
Ouvre les yeux, son flambeau va te luire;
Vois, connais tout. Le charme est de s'instruire.
Suis pas à pas ton instinct curieux;
C'est un bonheur inconnu même aux dieux;
Ils savent tout. Adore ton partage;
Sors doucement du berceau de ton âge.
J'aime une fleur lente à s'épanouir:
C'est par degrés qu'il faut plaire et jouir.

Hélas! mon âme, à l'amour tout entière,
Trop diligente, épuisa la matière;
Je dévoilai les secrets de Cypris:
Amour, pourquoi m'en avoir tant appris?
Ou que ne puis-je, ô maître que j'adore,
Oublier tout, pour m'en instruire encore!

POÉSIES DIVERSES.

MADRIGAUX.

Par un baiser, Corinne, éteins mes feux!
— Le voilà; prends. — Dieux! mon âme embrasée
Brûle encore plus... Encore un! — Sois heureux,
Tiens... — Mon ardeur n'en peut être apaisée;
Corinne, encore!... Ah! la douce rosée!
— En voilà cent pour combler tous tes vœux:
Es-tu bien? dis. — Cent fois plus amoureux.
— En voilà mille, est-ce assez? — Pas encore,
Un feu plus grand m'agite et me dévore...
Corinne? — Eh bien? dis donc ce que tu veux.

Le dieu d'amour a déserté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'est mis:
De par Vénus, trois baisers sont promis
A qui rendra son fils à sa colère.
Le livrerai-je? en ferai-je mystère?
Vénus m'attend; ses baisers sont bien doux!
O vous, Daphné, qu'il prendrait pour sa mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous?

—

J'ignore si mon âme, aux Parques asservie,
Doit retrouver un jour le néant ou la vie:
Mais, ô dieux! si Corinne a trahi ses sermens,
A mes yeux pour jamais éteignez la lumière;
Pour dérober cette âme à d'éternels tourmens,
Dans les flots du Léthé plongez-la tout entière:
Mais si son cœur fidèle est le prix de mon cœur,
Grands dieux, ouvrez l'Olympe à mon âme immortelle,
Pour éterniser avec elle
Le souvenir de mon bonheur.

—

Quel est, ô dieu! le pouvoir d'une amante!
Quand je voyais Pâris, Achille, Hector,
La Grèce en deuil, et Pergame fumante,
Quels fous! disais-je; Homère qui les chante
Est plus fou qu'eux: je n'aimais point encor.
J'aime, et je sens qu'une beauté trop chère
De ces fureurs peut verser le poison:
J'approuve tout: rien n'est beau comme Homère:
Atride est juste, et Pâris a raison.

LE PORTRAIT.

Qu'un autre amant soit épris
Des charmes d'une déesse:
A ma bergère, à Doris,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'Amour;
Lui seul eut tous mes hommages:
Ce dieu me donne, à son tour,
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux,
Les rangs ne me touchent guères:
Doris connaît peu d'aïeux;
Mais mille Amours sont ses frères.

Son cœur, tout au sentiment,
Ne veut esprit ni système:
Aussi tel est son amant;
Ce n'est pas Newton qu'elle aime.

Baiser, regard et soupir,
Voilà tout notre langage:
Mon étude est son plaisir;
Mon plaisir est son ouvrage.

Elle a cet aimant vainqueur
Qui retient ce qu'il attire:
Sa voix est le son du cœur,
Qui d'un seul mot sait tout dire.

Son teint n'est que sa couleur:
Digne d'enchanter Zéphyre,

Son visage est une fleur
Qu'épanouit le sourire.

C'est un bouquet de lila
Qui fait toute sa parure;
Et l'art qui mit ce don-là
Outrage encor la nature.

Deux âmes semblent presser
Son sein qui croît et s'élève.
La pudeur le fait baisser,
Et le désir le soulève.

Dans ses beaux yeux tour à tour
Paraît, même avec décence,
La langueur qui suit l'amour,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas
Cette taille d'immortelle
Qui semble inviter mes bras
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin, pour mettre en son jour
Le portrait de ma bergère,
Elle a l'âge de l'Amour,
Et la beauté de sa mère.

LÉDA.

Disparaissez, Mores et Paladins,
Songes chéris de ma chère patrie;
Disparaissez, peuples de Sylphirie:
C'est trop nous plaire à des fantômes vains.
Qu'aux régions qu'habite la féerie
Rentrent encor les géans et les nains.
Viens m'éclairer, Dieu des fables antiques,
Perce le voile étendu sur nos yeux;
Parais, combats ces ombres fantastiques,
Et vois la foudre à l'aspect de tes dieux.
Oh! par quel charme à nos sens tu rappelles
Les plus doux noms, les formes les plus belles!
Tu donnes l'âme à mille êtres divers:
L'aube naissante est le char de l'Aurore;
L'onde est Thétys qui règne sur les mers;
Les tendres fleurs sont les filles de Flore;
Ces blonds épis, c'est Cérès qui les dore;
Je vois Iris sur le trône des airs;
L'amour enfin, ce feu qui nous dévore,
C'est un enfant qui régit l'univers.
Voilà mon culte et les dieux que j'implore;
Ils seront l'âme et l'objet de mes vers.
Loin d'adopter la moderne chimère,
Fruit du caprice, aliment de l'ennui,
J'aime à fouiller dans les sources d'Homère,
J'ose le suivre et voler après lui.
Si, d'un effort plus mâle et plus rapide,
Sous Jupiter il fait trembler Ida,
Moi, je peindrai le cygne de Léda
Des deux crayons du Corrége et d'Ovide.

Léda régnait: Tyndare à sa beauté
Devait surtout l'éclat de son empire,
D'un si beau choix cet époux enchanté
Fit son bonheur, fit aussi son martyre.
Reine des cœurs qu'elle soumettait tous,
Léda régnait; Tyndare était jaloux.
Ne pouvant seul adorer tant de charmes,
Il redoutait mille amans séducteurs;
Les dieux encore excitaient ses alarmes:
Ces dieux alors, souverains corrupteurs,
S'humanisaient pour des beautés mortelles,
Et, las enfin d'être adorés des belles,
S'étaient par goût faits leurs adorateurs.
Tout exprimait sa jalouse tendresse:
Une Vénus était dans ses jardins;
Un jour Tyndare à de si belles mains
Donna des fers. Des fers à la déesse
Qui, d'un regard, enchaîne les humains!
L'Amour apprit cette coupable offense;
Et, par un trait digne de son courroux,
Pour mieux punir le crime de l'époux
Il destina l'épouse à sa vengeance.
Sur elle en vain il redouble ses coups;
Et n'éprouvant qu'une austère sagesse,
A Jupiter l'Amour vaincu s'adresse.

« Si j'ai, dit-il, à tes déguisemens
Prêté mon art et mes enchantemens,
A la beauté livrons encor la guerre:
Vois cette reine aux bords de l'Eurotas;
Seule, à tes yeux elle unit plus d'appas,
Qu'à tes amours n'en peut offrir la terre.
Son âme encore échappe à mes désirs.
Viens, venge-toi d'une beauté coupable:
Je vais lui tendre un piége inévitable,
S'il fait ma gloire, il fera tes plaisirs.
Tandis qu'au bain l'insensible s'amuse
A voir jouer des cygnes sur les eaux,
Deviens toi-même un cygne qui l'abuse;
Descends, parais, nage dans ces roseaux.
Moi, de ton aigle empruntant le plumage,
J'y volerai prêt à fondre sur toi;
J'y répandrai le désordre et l'effroi:
Fuis dans ses bras; le reste est ton ouvrage. »

Il dit : l'Olympe applaudit à l'Amour,
Et Jupiter lui sourit et l'embrasse.
Tous deux partis du céleste séjour,
D'un vol hardi l'un mesure l'espace,
Et d'un regard fixe l'astre du jour :
L'autre est sur l'onde, où sa tête surpasse
L'orgueil jaloux des cygnes d'alentour.
Au lieu des feux destinés aux coupables,
L'aigle superbe emportait dans les airs
Et ce carquois et ces feux redoutables
Dont il se plaît à brûler l'univers.
L'aigle, déjà porté sur le rivage,
Fait tout trembler : tout l'a vu, tout l'a fui.
Il voit le cygne, il veut fondre sur lui :
L'oiseau craintif vole, évite sa rage,
Plonge, revient, disparaît, et surnage,
Arrive au bord où se baignait Léda,
Qui, par pitié, dans sa fuite l'aida.
L'aigle aussitôt part et fend le nuage.
Léda, sans crainte, au cygne caressant
Tend une main qui flatte son plumage.
Lui, dans ses bras, tendre et reconnaissant,
Semble en tremblant expliquer son hommage :
Bientôt plus libre, il devient plus pressant.
Léda s'émeut sous l'aile qui la presse,
Et chaque plume est un trait qui la blesse;
L'eau n'éteint point le feu qu'elle ressent.
De cet amour la nouveauté l'étonne;
Elle combat, fuit, reçoit et pardonne
Les attentats d'un bec trop amoureux :
Jupiter touche au comble de ses vœux;
Léda gémit, l'onde écume et bouillonne :
L'aigle triomphe, et le cygne est heureux.

LES AMANS GÉNÉREUX.

Près de Tempé, ce fortuné séjour,
Lieu favori de Palès et de Flore,
Le jeune Hylas, Églé plus jeune encore,
Tous deux épris, se cachaient leur amour.
Tout leur discours n'était qu'un regard tendre.
Leur feu contraint ne pouvait s'exhaler ;
Le simple Hylas n'eût jamais su parler ;
S'il eût parlé, l'eût-elle su comprendre ?
Mais tôt ou tard, où le désir sera,
L'âge et l'amour instruiront l'innocence.
Un jour enfin le hasard les tira
De ce néant où dormait leur enfance.

Sous un feuillage, aux plus paisibles lieux,
La jeune Églé se reposait à l'ombre :
Hylas survint; Hylas de tous ses yeux
La contempla sous le feuillage sombre.
Vénus, ô toi que nous servons si peu,
Tandis qu'Églé sur ce gazon sommeille,
Si tu permets que ma bouche de feu
Prenne un baiser sur sa bouche vermeille,
Je te le jure, ô divine Cypris,
Je lui fais don de deux pigeons chéris,
Pareils à ceux qu'on t'élève à Cythère.
Le vœu fut fait, et le baiser fut pris.
D'un sommeil feint profita la bergère,
Et, le soir même, elle en reçut le prix.

Le jour suivant, Églé dormait encore;
Le berger vint, et ne s'endormit pas.
O dieu d'amour, vois tout ce que j'adore :
Je te demande un seul de tant d'appas.
Ah! si je puis, sans qu'Églé le ressente,
Coulant ma main sous son corset jaloux,
La promener sur sa gorge naissante!...
Pour un larcin si secret et si doux,
Je lui promets le beau mouton que j'aime;
Endors, Amour, endors Églé toi-même.

Hylas trouva le plus profond sommeil;
Il vit, toucha, prit, parcourut sans peine
Le sein d'Églé, qui retint son haleine,
Et jusqu'au bout suspendit son réveil.
Sous ce berceau la timide bergère
Le lendemain craignit de se revoir;
Elle craignait, mais brûlait de savoir
Le don qu'Hylas pouvait encor lui faire.
Elle y vint donc; il y revint aussi.
Dieux immortels, je la retrouve ici!
Faites, grands dieux, sans lui causer d'alarmes,
Que dans ses bras, par les nœuds les plus forts,
Je puisse enfin jouir de tous ses charmes!
Vous le savez, hélas! pour tous trésors
Je n'ai qu'un chien; Églé, je te le donne.
Oh! de quel somme Églé dormit alors!
A quel espoir le berger s'abandonne!
En un instant, tout cède à son effort;
Et plus il ose, et plus elle s'endort.
Un trop beau rêve occupait la dormeuse;
Et vous jugez que, dans l'instant qu'Hylas
Ferma les yeux dans l'extase amoureuse,
Les yeux d'Églé ne se rouvrirent pas.
On les ouvrit quand les songes finirent.
Au fond du bois le berger s'égara;
Le chien resta. Le soir, ils se revirent;
Églé rougit, le berger soupira :
Ils étaient seuls, sans soupçon, sans alarme,

Enfin l'Amour avait rompu le charme :
Quoique éveillée, Églé s'abandonna,
Du jeu d'amour connut toute l'ivresse :
S'il fit encore un don à sa tendresse,
La prompte Églé rendit ce qu'il donna.

Pleine à son tour d'une ardeur inquiète,
Églé lui dit : Je sais que je te doi
Ces deux pigeons, premier don de ta foi :
Mais conçois-tu mon alarme secrète ?
S'ils s'envolaient ! c'est trop de soin pour moi ;
Je te les rends : c'est à toi de connaître
Le prix charmant que j'exige pour eux.
Il s'en douta, les racheta.... tous deux ;
De ses pigeons il fut bientôt le maître.
L'instant d'après que ce point fut réglé,
Le beau mouton vint à l'esprit d'Églé.
Doit-on ainsi dépouiller ce qu'on aime ?
De tous tes pas compagnon assidu,
Tu te plaisais à le nourrir toi-même ;
Je te le rends. Le mouton fut rendu.
Le chien restait : raison toute nouvelle,
Ordre absolu de reprendre ce don.
On n'a qu'un chien : c'est la garde éternelle
De son troupeau qui reste à l'abandon.
Mon cher Hylas, reprends tout, lui dit-elle,
Et je te donne un baiser de retour ;
Je ne veux rien d'un amant, que l'amour ;
Ton cœur suffit, si ton cœur est fidèle.
Ce don à faire avait coûté bien peu ;
A le reprendre il coûta davantage :
Le pauvre Hylas ralentit son hommage,
Et se fit presque une affaire d'un jeu.
Il s'endormit à côté de la belle,
Qui, ne cherchant qu'un prétexte nouveau,
En soupirant disait encore en elle :
Que ne m'a-t-il donné tout son troupeau !

ÉPÎTRE A CLAUDINE.

Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms et des titres divers ?
Que fait un nom, quand l'amour est extrême ?
Claudine est belle, et suffit à mes vers.
C'est une fleur qu'un hasard fit éclore.
Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore ?
Son humble état la rend plus chère encore.
Laissons tout autre honorer de ses chants
L'orgueil jaloux des parterres de Flore :
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les amours.
Simple et sans art, belle sans imposture,
Ton teint naïf brillait de ses couleurs ;
Tes seuls appas composaient ta parure ;
Et tes cheveux bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait pétiller, dans tes yeux séduisans,
Tous les désirs d'un instinct de seize ans ;
Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître ou décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin.
Quand, pour jouir de ta flamme secrète,
Je vais revoir ton rustique séjour,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que ces bijoux, ces clinquans de toilette,
Dont sont chargés tous nos tétons de cour !
Pour tout l'éclat d'une pompe étrangère
Changerais-tu ton amant et ton sort ?
Ne te plains point, trop heureuse bergère :
Nous folâtrons sur la verte fougère ;
Sur des coussins la mollesse s'endort.
Rappelle-toi cette nuit du mystère
Où j'habitai sous le chaume sacré
Du vieux pasteur, ton maître et mon curé ;
Lorsque ta main enivra le saint homme,
Lorsque sans lui, sans notaire et sans Rome,
Par nous deux seuls notre amour fut juré.
Ce presbytère en un temple adorable
Changea soudain : l'Amour en fut le dieu.
On te l'a peint un monstre redoutable,
Et, tu le vis, c'est un enfant aimable.
On t'en a fait un crime, et c'est un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit ! que de baisers de feu
Donnés, rendus, précipités sans nombre !
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu.
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore
Que de baisers, que je cueillais encore ;
Et si l'instant de cacher notre amour
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil, vers le quart de son tour,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir.
Le soir, aux champs je courus te revoir ;
Un autre autel eut d'autres sacrifices.
La nuit revint, et passa ton espoir.
Que de beaux jours, que de nuits plus propices

Ont secondé nos furtives délices !
Faut-il, Claudine, en voir finir le cours ?
Le temps m'appelle et m'entraîne à la ville ;
Je vais quitter le plus beau des séjours.
Mon âge d'or coulait dans cet asile ;
L'âge de fer est aux lieux où je cours.
Sans être ému, j'y verrai tout Cythère,
L'art des cités et la pompe des cours ;
J'en fais serment au dieu de ma bergère,
Claudine aura mes dernières amours.
Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,
Lubin, Antoine, et ce jeune vicaire......
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

L'AMANT DISCRET.

L'amant frivole et volage
Chante partout ses plaisirs :
Le berger discret et sage
Cache jusqu'à ses désirs.
Telle est mon ardeur extrême ;
Mon cœur, soumis à ta loi,
Te dit sans cesse qu'il aime,
Pour ne le dire qu'à toi.

Sur une écorce légère,
Amans, tracez votre ardeur :
Le beau nom de ma bergère
N'est gravé que dans mon cœur.
Je n'ose occuper ma lyre
A chanter un nom si doux ;
Écho pourrait le redire,
Et j'aurais trop de jaloux.

Corinne à feindre m'engage,
Pour mieux tromper les témoins ;
Ce qui lui plaît davantage
Semble lui plaire le moins :
L'herbe où son troupeau va paître
Voit le mien s'en écarter,
Et je semble méconnaître
Son chien qui vient me flatter.

Vous qu'un fol amour inspire,
Connaissez mieux le plaisir ;
Vous n'aimez que pour le dire,
Nous n'aimons que pour jouir.
Corinne, que ce mystère
Dure autant que nos amours :
L'amant content doit se taire ;
Fais-moi taire pour toujours.

LA ROSE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphyr,
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! diffère encore,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse ;
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône et ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asile où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher :
Éclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

ÉPÎTRE SUR L'AUTOMNE.

—

Abrége ta course,
Amant de Thétys;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des chaleurs
A brûlé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphyr sans haleines,
Flore sans couleurs.
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit, et se couronne
Du pampre nouveau;
Et du vin qui coule
S'abreuve une foule
De jeunes Sylvains,
Qu'on voit dans la plaine
Soutenir à peine
Leurs pas incertains.
Viens, mon cher Ariste;
Fuis l'empire vain
D'une raison triste:
Est-ce au dieu du vin
Qu'un sage résiste?
Sois sage, mais boi:
Vois le dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du vainqueur de l'Inde
Suivre ici la loi.
Il veut qu'on allie,
Sur un même ton,
Maxime et saillie,
Pétrone et Caton,
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on
Épicure à table,
Au banquet aimable
D'un nouveau Platon.
J'y veux pour convive
L'enfant de Cypris:
Au milieu des ris,
Sa chaleur plus vive
Plaît à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,
Par un tendre effort
Qu'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.
Austère Chrysippe,
Vas-tu follement
Poser un principe
Contre un sentiment?
Pourquoi d'un moment
Que le ciel nous donne
Nous faire un tourment?
La nature ordonne,
Mon cœur obéit:
Sénèque raisonne,
Horace jouit.

Écoute l'emblème
Dont il nous instruit:
D'une ardeur extrême
Le temps nous poursuit,
Détruit par lui même,
Par lui reproduit;
Plus léger qu'Éole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.

Enivrons Saturne;
Ce vieillard plus doux,
Égayant pour nous
Son front taciturne,
Perdra son courroux
Au fond de cette urne;
Devenu plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène
Le pas nonchalant.

Sous l'ombre propice
De ce bois sacré,
L'autel est paré
Pour le sacrifice;
D'un lierre divin
Hébé me couronne,
Et Comus ordonne
L'apprêt du festin.

Avec nos bergères
Chantez, dieu des bois;
Ménades légères,
Dansez à leurs voix.
La victime est prête:
Ami, qui t'arrête?
Thémire avec moi
Pour ouvrir la fête
N'attend plus que toi.

LE PRINTEMPS.

Sur l'herbage tendre
Le ciel vient d'étendre
Un tapis de fleurs;
Et l'aurore arrose
De ses tendres pleurs
De la jeune rose
Les vives couleurs.

Déjà Philomèle
Ranime ses chants,
Et l'onde se mêle
A ses sons touchans.
Sur un lit de mousse
Les Amours, au frais,
Aiguisent des traits
Qu'avec peine émousse
La froide raison,
Qui croit qu'elle règne
Quand elle dédaigne
La belle saison.
Nos berceaux se couvrent
Du souple jasmin;
Nos yeux y découvrent
Le riant chemin
Par où le mystère,
Servant nos désirs,
Nous mène à Cythère
Chercher les plaisirs.
Oui, de la nature
La vive peinture
N'est pas sans dessein.
Tant de fleurs nouvelles
Qui de tant de belles
Vont orner le sein,
Le tendre ramage
Des jeunes oiseaux,
Le doux bruit des eaux;
Tout offre l'image
D'un aimable dieu;
Tout lui rend hommage.
Dans un si beau lieu,
Tout y peint son feu:
Hélas! quel dommage
Qu'il dure si peu!
Il pénètre l'âme,
Ce feu trop subtil....
Mais pourquoi faut-il
Que de cette flamme
Qui peint le printemps,
Tout en même temps
Trace à notre vue
La légèreté,
Souvent imprévue
Chez la volupté?
L'onde fugitive
A l'âme attentive
Peint à petit bruit
L'ardeur passagère
Dont l'éclat séduit
Plus d'une bergère
Que l'amour conduit.

L'haleine légère
Du Zéphyr badin
Qui dans ce jardin
Vole autour de Flore,
Du vif incarnat
Qu'elle fait éclore
Le frivole éclat,
De l'oiseau volage
Les accords légers,
Peignent du bel âge
Les feux passagers.

Tout ce qui respire
Nous dit en ce temps:
L'amoureux empire
Est un vrai printemps;
Il plaît, il enchante;
On l'aime, on le chante:
Soins trop superflus!
Vaut-il ce qu'il coûte?
A peine on le goûte,
Qu'il n'est déjà plus.

ÉPÎTRE SUR L'HIVER

De l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde, suspendue
Sur les monts voisins
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux

N'ont rien qui m'amuse :
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux ;
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore et ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La Nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour et les Jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme ;
Seulement dans l'âme
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais, de mes airs,
Frapper tes oreilles.

Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder ;
Sous un double empire,
Je sais accorder
Le thyrse et la lyre :
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrain,
Folâtrer et rire.

Quel sort plus heureux !
Buveur, amoureux,
Sans soin, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente,
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante,
Toujours un désir.

Coulez, mes journées,
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du temps ;
Je l'attends sans crainte :
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu ;
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre :
Sois-le de mes vers ;
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre et sans choix,
En de folles rimes
On lit quelquefois
De sages maximes.

LE HAMEAU.

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
O quelle image!
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon ermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure
Peint sa bordure
D'un vert nouveau:
Mais c'est Silvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène,
Au point du jour,
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moisson de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs
Brillent encore.
Si les chaleurs
Nous font descendre
Vers ce Méandre,
Dans ce moment
Un bain charmant
Voit sans mystère,
Sans ornement,
Et la bergère
Et son amant.
Jupe légère
Tombe aussitôt:
Tous deux, que faire?
L'air est si chaud!
L'onde est si claire!
Assis auprès,
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais,
Gaîté nouvelle,
Quand le vin frais
Coule à longs traits;
Toujours la belle
Donne ou reçoit,
Fuit ou m'appelle,
Rit, aime, ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens:
Sa voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle,
Qui si bien qu'elle
Ne chante pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs,
Nés sans soupirs,
Comblés sans peine
Et qui ramène
De nos plaisirs
L'heure certaine.

O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse,
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidèle!
Qu'à pleines mains
Le ciel prodigue
Comble et fatigue
D'autres humains:
Moi, sans envie,
Je chanterai
Avec Silvie;
Je jouirai,
Et je dirai
Toute la vie:
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

L'AMOUR FOUETTÉ.

« Jupiter, prête-moi ta foudre,
S'écria Lycoris un jour;
Donne, que je réduise en poudre
Le temple où j'ai connu l'Amour.

» Alcide, que ne suis-je armée
De ta massue ou de tes traits;
Pour venger la terre alarmée
Et punir un dieu que je hais !

» Médée, enseigne-moi l'usage
De tes plus noirs enchantemens :
Formons pour lui quelque breuvage
Égal au poison des amans.

» Ah ! si dans ma fureur extrême
Je tenais ce monstre odieux !...
— Le voici, lui dit l'Amour même
Qui soudain parut à ses yeux.

» Venge-toi, punis, si tu l'oses. »
Interdite à ce prompt retour,
Elle prit un bouquet de roses
Pour corriger le jeune Amour.

On dit même que la bergère
Dans ses bras n'osait le presser,
Et, frappant d'une main légère,
Craignait encor de le blesser.

ÉPÎTRE A MADEMOISELLE S***,

ÉCRITE DE FONTAINEBLEAU.

Du froid séjour de la grandeur,
J'écris à ma chère Thémire.
Qu'Amour soit mon ambassadeur;
Qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
De ces innocentes soirées,
Plus belles que les plus beaux jours,
Où de leurs plus simples atours
Les Grâces naïves parées,
Brillaient au milieu du concours
De tes amis et des Amours.
Je les vis aux bords de la Seine.
Que tes pas légers parcouraient,
Quand d'une lumière incertaine
Diane et l'Amour t'éclairaient;
Quand tous les Zéphyrs accouraient,
Volaient, et te suivaient à peine;
Quand Blénac et moi t'adoraient,
Et que les Grâces admiraient
Leur sœur, leur émule et leur reine.
Où sont-ils ces jours de désir?
A la cour, dans ma solitude :
Mais, solitaire sans loisir,
Le sort jaloux m'a fait choisir
Le stérile ennui d'une étude
Qui n'est pas celle du plaisir.
Mais lorsque mon cœur peut saisir
L'image de l'objet qu'il aime,
Je ne vois qu'Amour devant moi,
Je ne vois que Cythère et toi,
Je me revois enfin moi-même.
Mon âme échappe à sa prison;
L'effort du plaisir la délie;
L'étude occupait ma folie,
Le plaisir me rend la raison.
Qu'ici règne un esprit contraire !
Hélas ! quel séjour pour un cœur
Né tendre, amoureux et sincère !
Ici l'Amour est un trompeur,
Et l'Hymen est un mercenaire.
Crains-tu que je perde jamais
Ta simplicité que j'adore,
Pour prendre des mœurs que je hais ?
Je cultiverais sans progrès
L'art adulateur que j'ignore,
Charmé de ne savoir encore
Qu'aimer et chanter tes attraits.
Mais, insensible à ma constance,
O ma Thémire, tu te tais !
Est-ce donc trop peu de l'absence ?
Qui tarde trop à s'exprimer
N'aime point, ou n'aimera guère.
Pourquoi perdre le temps à plaire ?
Il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, le temps nous devance
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit,
Et l'heureux temps où l'on jouit
S'envole avec la jouissance.

ÉPÎTRE A MADEMOISELLE SALÉ.

Les Amours, pleurant votre absence,
Loin de nous s'étaient envolés :
Enfin les voilà rappelés
Dans le séjour de leur naissance.
Je les vis, ces enfans ailés,
Voler en foule sur la scène,
Où, pour voir triompher leur reine,
Leurs états furent assemblés.
Tout avait déserté Cythère,
Le jour, le plus beau de vos jours,
Où vous reçûtes de leur mère
Et la ceinture et les atours.
Dieux! quel fut l'aimable concours
Des Jeux qui, marchant sur vos traces,
Apprirent de vous pour toujours
Ces pas mesurés par les Grâces,
Et composés par les Amours!
Des Ris l'essaim vif et folâtre
Avait occupé le théâtre
Sous les formes de mille amans :
Vénus et ses Nymphes parées
De modernes habillemens,
Des loges s'étaient emparées.
Un tas de vains perturbateurs,
Soulevant les flots du parterre,
A vous, à vos admirateurs
Vint aussi déclarer la guerre.
Je vis leur parti frémissant,
Forcé de changer de langage,
Vous rendre, en pestant, leur hommage,
Et jurer en applaudissant.
Restez, fille de Terpsichore;
L'amour est las de voltiger;
Laisser soupirer l'étranger,
Brûlant de vous revoir encore.
Je sais que, pour vous attirer,
Le solide Anglais récompense
Le mérite errant que la France
Ne sait tout au plus qu'admirer.
Par sa généreuse industrie
Il veut en vain vous rappeler :
Est-il rien qui doive égaler
Le suffrage de sa patrie?

ÉPÎTRE SUR LA VOLUPTÉ.

Hôte aimable d'un lieu charmant
Où, loin du faste et du tumulte,
Tu parais si fidèle au culte
Du dieu, père de l'enjoûment,
J'irai sous ce bois respectable,
De myrte et d'oliviers planté,
Revoir à tes côtés à table
L'innocence et la volupté.

Des grands, ainsi que du vulgaire,
Que ces beaux lieux soient ignorés :
Dans ce bachique sanctuaire
Tous ces profanes altérés
Porteraient leur soif téméraire.

Adorons de loin nos tyrans;
Si la gloire avec eux habite,
L'ennui suit la pompe et les rangs,
Et tu sais que la joie évite
L'air fâcheux des dieux et des grands.
Non, vous n'aurez point notre hommage,
Vous dont j'ai bravé les mépris;
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête du sage.
Plus de plaisir, moins de splendeurs;
Vos ennuyeuses excellences
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceraient nos vives séances.
Les dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes :
La grandeur fut faite pour eux,
Le plaisir fut fait pour les hommes;
Ils sont grands, nous sommes heureux.

Que la saturnale établie
Dans ton rustique appartement
Leur prouve notre enchantement,
Quand l'ivresse parle, et délie
Les nœuds du froid raisonnement;
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime et la saillie,
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment;
Dieux, respectez l'égarement
D'un heureux mortel qui s'oublie,
Plus dieu que vous dans ce moment.

Pendant que l'active opulence
Possède sans pouvoir jouir,
Coulant dans l'ombre du plaisir
Des jours faits pour l'indépendance,
Une oisive et molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.

Ami, voilà la volupté,
Libre enfant de l'oisiveté,
La volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue et sans transports,
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les désirs au lieu de remords.
Sur mon front serein la jeunesse
Sème encor les fleurs et les lis;
Je bois, je folâtre et je ris;
Si je succombe à ma faiblesse,
Un dieu, réchauffant mes esprits,
De ma flamme et de mon ivresse
Redouble à chaque instant le prix;
Et chaque instant qui fuit me laisse
Plus altéré, mais plus épris.

Nuit charmante, arrête, prolonge
Les douceurs d'un festin pareil
Reculons l'instant du réveil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube, à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore
Disputant de vers et d'amour;
Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les plaisirs, et l'aurore.

LA NUIT DE PARIS.

ÉPÎTRE A OLYMPE.

Tandis que l'enfant de Cypris
Inspire et féconde l'adresse
De ses nocturnes favoris,
Et, dans la nuit la plus épaisse,
Trompe les cocus de Paris;
Quand l'Hymen dort, quand l'Amour veille;
Quand le Suisse prête l'oreille
Au marteau que va doucement
Soulever la main d'un amant;
Quand les Martons en sentinelle
Observent les pas des jaloux;
Quand plus d'une épouse infidèle
Ferme sur elle les verrous;
Lorsqu'une heure sonne et m'appelle,
Je pars, je vole où me conduit
La route la plus solitaire,
Donnant pour guide le mystère
Au dieu des faveurs, qui me suit.
J'arrive auprès de ta demeure;
Et, loin des passans et du bruit,
Couvert du manteau de la nuit,
J'attends ton retour et ton heure.
Ces vers te peindront le local
Voisin de tes toits domestiques.
Près de ce temple monacal
Par ses cloches et ses cantiques
A notre repos si fatal,
Deux petits monumens antiques
Ont un frontispice inégal;
Une madone et sa chapelle,
Une Naïade et son canal,
Font une accolade nouvelle.
Au centre est un enfoncement,
Un refuge, un abri fidèle
Qui sert de niche à ton amant.
Aux divinités mes voisines
Je dis l'excès de mon amour,
Et les entretiens tour à tour
Des plaisirs que tu me destines.
Objet de ce saint monument,
Dis-je, en m'adressant humblement
A la pucelle égyptienne,
Souffre qu'un profane, un amant,
Au lieu de te dire une antienne,
Soupire à tes pieds son tourment.
Tu me vois d'un regard sévère :
Et cette lampe qui t'éclaire,
J'en juge par son tremblement,
Me prête à regret sa lumière.
O déesse, écoute un moment :
De tous les voiles du mystère
Je couvre mon égarement;
Et si d'une ardeur criminelle
Je brûle involontairement,
Au moins suis-je un amant fidèle.

Toi qui du fond de ces canaux
Fais jaillir ta vive cascade,
O Nymphe, ô gentille Naïade
Dont j'entends murmurer les eaux,
Avec plaisir tu dois apprendre
Le bonheur d'un amant heureux;
Tu seras propice à mes vœux :
Les Naïades ont le cœur tendre.
Quand je parle ici de mes feux,

Que fais-tu, Nymphe de la Seine?
Peut-être en ces humides lieux
Quelque Triton audacieux
Perce ta voûte souterraine.
Je le vois brûlant de désir
Réchauffer ton onde glacée,
Et sur ton urne renversée
Trouver la source du plaisir.
Loin que ta pudeur s'y refuse,
Combien de fois, sans l'arrêter,
Sais-tu lui faire répéter
Les jeux d'Alphée et d'Aréthuse!
Ma nymphe, aussi vive que toi,
Dans peu goûtera ces délices,
Aura ces gages de ma foi,
Et verra de tels sacrifices.

Mais tandis que, dans ce réduit,
Ma veine coule avec ton onde,
Près de nous j'entends quelque bruit;
Au travers de la nuit profonde,
Quel est ce flambeau qui me luit?
Le bruit cesse... il se renouvelle...
L'espoir fait tressaillir mon cœur.
C'est Olympe... on frappe, c'est elle!
Ah! c'est l'instant de mon bonheur!
Je vois, Olympe, où tu m'appelles;
Prépare des flammes nouvelles
Pour tous les transports que je sens.
Adieu, fontaines et chapelles;
Adieu, nymphes, adieu, pucelles;
J'invoque des dieux plus puissans.
Amour, porte-moi sur tes ailes
Au paradis fait pour mes sens.

LE PROCÈS DU FARD,

ALLÉGORIE,

A MADAME LA DUCHESSE DE GONTAUT.

La Mode et la Nature un jour
Vinrent au Tribunal d'Amour.
La Mode vint enluminée,
En long étalage, en grand train,
D'amples fatras environnée,
Le masque et la marotte en main;
Nature simplement ornée,
En robe ondoyante, en patin,
Un bouquet de fleurs sur son sein,
Et de ses cheveux couronnée.
Amour, dit-elle, entends ma voix,
Et qu'elle éveille ta justice:
Tu vois la fille du caprice,
Je suis le jouet de ses lois.
Mon fils, prends part à mes outrages:
A ton empire, à mes attraits
Ils portent de communs dommages.
Corrompre, altérer mes ouvrages,
N'est-ce pas émousser tes traits?
Sans tant discourir, dit la Mode,
Montrons aux yeux notre pouvoir.
Amour est un dieu qui veut voir,
Et qui goûta cette méthode.
Nature appuya ce dessein,
Et choisit Gontaut pour modèle.
L'Amour essuya de sa main
Cette couche artificielle,
Enfant de l'art et du matin;
Et Gontaut n'en fut que plus belle.
C'était l'Aurore au front serein,
Lorsqu'elle ne fait que d'éclore,
Et que Phébus n'a pas encore,
Par les couleurs dont il la peint,
Séché la fraîcheur de son teint.
La Mode sur d'autres modèles
Fait son chef-d'œuvre concerté,
Dresse ses tables solennelles,
Construit l'autel de la beauté.
Son art, ses ruses furent telles,
Si bien sa magie opéra,
Qu'enfin elle défigura
Une héroïne d'opéra.
On rit de cette œuvre postiche:
Au petit monstre enjolivé
L'Amour fait construire une niche
A l'autre un temple est élevé.
Toi, dit l'Amour à la Nature,
Viens rendre une couleur plus pure
Aux beautés qui suivent mes pas;
Mes mains ont formé leurs appas
Pour les yeux, non pour la parure.
Tout s'embellira sous ta loi:
Ta rivale n'a, pour te nuire,
Que l'art passager de séduire;
L'art constant de plaire est à toi.
Belle Gontaut, c'est ton partage.
Si tu vois couvrir d'un nuage
Tes beaux jours de sérénité,
C'est l'art jaloux de la nature,
Et contre elle encor révolté,
Qui, sous le nom de faculté,
Fait à tes attraits cette injure,
Et te punit de ta beauté.

Éloigne un secours redouté ;
D'un souris rappelle et rassure
Les ris, enfans de la santé ;
Et dans le sein de la gaîté
Cherche une guérison plus sûre.

LES CAMPAGNES D'ITALIE

EN 1733 ET 1734.

A MADAME LA DUCHESSE DE GONTAUT.

De la beauté rare et divin modèle,
Qui de la cour enchantes les regards ;
Toi qu'à Paphos on nomme la plus belle,
Toi qu'on écoute au temple des beaux-arts ;
Tu veux aussi, compagne de la gloire,
Suivre de l'œil le char de nos guerriers,
Et de tes mains couronner la victoire.
Puisse le sang qui teindra ces lauriers
Ne pas coûter de pleurs à ta mémoire !
Mais n'attends pas qu'ici, la trompette à la main,
J'entonne avec éclat des concerts héroïques,
Ni qu'émule d'Homère et du chantre romain
J'aspire au fol honneur des triomphes épiques.
Quand le Nil, admiré de l'Égypte et des mers,
Par son superbe cours étonne l'univers,
L'humble ruisseau qui serpente
Se joue aux pieds des côteaux :
Content des objets nouveaux
Que sa course lui présente,
Il coule au gré de la pente
De ses fugitives eaux.
Du retour éternel des rimes compassées
Quand l'auguste Épopée appesantit ses airs,
Rompons les mesures glacées,
Parcourons des modes divers.
J'abandonne au hasard ces rimes dispersées
Par chutes cadencées,
Et donne l'essor à mes vers,
Aussi libres que mes pensées.

Tels, au signal des dangers
Où Bellone les entraîne,
On voit errer dans la plaine
Ses avant-coureurs légers,
Troupe inégale et rapide
Qui fait un jeu des combats,
Et précipite ses pas
Où le caprice la guide :
Tandis qu'à pas comptés mesurant les sillons,
Marchent d'un front égal les nombreux bataillons.
Au pied de ces monts redoutables,
Où fleurit la nature au milieu des hivers,
Vers ces climats rians, près des rives aimables
Où tous ses trésors sont offerts,
J'ai vu les enfans de la guerre,
Semblables aux torrens qui fondaient avec eux,
A travers les glaçons apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les aquilons fougueux.
Rien n'a pu retarder l'ardeur qui les anime :
De ces monts l'un sur l'autre élancés dans les airs
Le sommet est aux cieux, l'abîme est aux enfers.
Nos drapeaux ont franchi le sommet et l'abîme,
Et les champs d'Italie à nos pas sont ouverts.

De la cour de Louis l'éclatante jeunesse
Part du sein des plaisirs qu'elle aime et qu'elle a fui,
Voyageurs sans regrets, et guerriers sans faiblesse,
Élevés comme Achille, ils passent, comme lui,
Des lieux où dans les fleurs les berçait la mollesse
Aux périls où l'honneur les appelle aujourd'hui.
Le monarque des monts, l'héritier d'Amédée,
Voit naître un camp superbe où s'élève l'appui
Dont sa valeur est secondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue des vengeurs foudroie en Italie
L'aigle impérieux du Germain,
Que Villars confondra, que Berwick humilie.
Villars, couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis sa carrière,
Voit encor les dangers, et franchit la barrière.
Eugène est au conseil, Villars est au combat.
Sous d'éternels lauriers blanchit sa tête altière ;
Et, des temps mêmes respecté,
Le Nestor des héros, dans sa course guerrière,
Met au rang des vertus l'âge qu'il a dompté.

Au réveil soudain de la France,
L'Ibère ouvre les yeux, le fer brille à Madrid.
Le Pô, libre à l'instant d'un tribut qui l'offense,
Voit le triple serment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'alliance ;
Et l'aigle sur sa proie où le vainqueur s'élance
Jette un dernier regard dont l'Europe sourit.
Déjà sur ses rives sanglantes
Ont voit ses sujets dépouillés,
Échapper en tremblant aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzighitone en feu nous laisse encor des traits
Dont Milan frappé doit se rendre ;
Tortone et ses rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont tremble Mantoue au fond de ses marais.

Milan, fière citadelle,
En vain l'art et ses secours
Gardent tes antiques tours
Par une enceinte nouvelle;
En vain le dieu des frimas
Couvre tes feux sous la glace
Qui fait chanceler nos pas,
Pour faire tomber l'audace
Dans les piéges du trépas.
Dans le dédale obscur de tes profondes mines,
Des enfans de la terre, artisans de ruines,
Descendent à pas lents sous tes glacis couverts,
Et tournent contre toi ces flammes intestines
Qui dévorent les murs de tes flancs découverts.
Jusqu'au séjour des étoiles
Montent ces globes roulans
Dont les traits étincelans
De la nuit percent les voiles:
Là, d'autres feux rassemblés
Rasent les murs écroulés;
Et leurs salves foudroyantes
Sur les courtines fumantes
Portent leurs coups redoublés.
En vain des défenseurs l'alarme vigilante
Ranime dans les tours la fatigue mourante,
La langueur se refuse aux travaux ralentis;
Les bras sont énervés, les feux sont amortis,
Le rempart est désert, la brèche sans défense,
Sur des affûts brisés est assis le silence;
Tout tremble: et le vainqueur, prêt à subir sa loi,
Arbore, en pâlissant, le drapeau de l'effroi.

Pour contraster ces images terribles,
Vois les tableaux qui charment nos regards:
Dans les palais voisins de ces remparts,
Ce sont des jeux et des banquets paisibles;
Tous les plaisirs occupent tous les arts;
Et les amans et les beautés sensibles
Dansent au bruit des tonnerres de Mars.
Là, sont nos jeunes infidèles
Occupés de guerre et d'amour,
Cuirassés, masqués, tour à tour
Passant de la sape aux ruelles.
On les voit partout aguerris
Tenter des conquêtes nouvelles
Et des rois venger les querelles,
Et s'en faire avec les maris.
On les voit au milieu des ris
Chanter de tendres bagatelles;
En tous lieux; à toute heure épris,
Jurer des amours éternelles
Aux favorites de Cypris;
De Milan caresser les belles,
Écrire aux belles de Paris.
Voilà ce que la guerre austère
Permet au beau métier de Mars:
Ces guerriers plaisent à Villars,
Ces amans plaisent à Cythère.

Malgré tous ces galans exploits,
L'hiver n'arrête point nos armes offensives;
Et, du lac de Riva jusqu'au mont des Génois,
Le Milanais conquis voit ses plaines captives.
Novare est à Coigny, Tortone à Maillebois;
Naple à rompu ses fers; tout succède à l'Ibère.
Dans les champs de Bari signalant ses travaux,
Montemart affermit de son bras tutélaire
Le trône de Carlos.

Tu vas renaître, influence féconde,
Saison d'amour, printemps délicieux:
Le ciel a mis ton trône en ces beaux lieux,
Et t'a fait roi de ce jardin du monde.
Tu vas briller par tes bienfaits nouveaux;
Mais le cyclope, artisan de la guerre,
Trempe à Lemnos la redoutable faux
Dont le tranchant va dépouiller la terre.
Hommes cruels, si le ciel en courroux
Veut des combats, ah! portez le ravage
Aux régions du Sarmate sauvage,
Aux champs du nord, lieux plus dignes de vous.

Laissez la belle Ausonie,
Par le printemps rajeunie,
Rassembler à nos regards
Tous les dieux de l'harmonie,
La paix, l'amour et les arts.
Voici leur chère contrée:
Respectez, audacieux,
La demeure consacrée
Par l'héritage d'Astrée
Et le commerce des dieux.

Colorne et ses Hespérides
Sous des berceaux fortunés
Tenaient encore enchaînés
Nos Pâris et nos Alcides,
D'un si long calme étonnés.
Tout-à-coup on rappelle aux armes...
Mantoue a retenti du signal des alarmes.
Resserrés dans ses flancs, ses enfans plus nombreux
De leur étroite enceinte ont forcé le passage:
Le volcan nous menace, et son déluge affreux
Porte avec le tonnerre au plus prochain rivage
Le torrent débordé de ses rapides feux.

L'Éridan, jaloux de la Seine,
Oubliant qu'il nous fut soumis,
A juré de servir la haine
De ses antiques ennemis.
Il protége, il seconde une attaque soudaine.
Lui-même, sur sa rive assis dans ses roseaux,
Il aplanit ses bords, il soulève la chaîne
De cent barques d'airain qui flottent sur ses eaux.
De nos postes divers, qu'affaiblit leur distance,
Et l'audace et la nuit trompent la vigilance.
Ligneville a passé; le rivage est surpris :
Colorne est attaqué, pris, ravagé, repris.
Ces beaux lieux, ces jardins n'offrent plus que l'image
De deux combats sanglans et deux champs de carnage.
Mais Ligneville expire, et Colorne est vengé.
Mercy paraît alors; tout projet est changé.
Coigny prend de Villars le sceptre des batailles,
Et Parme enfin nous voit au pied de ses murailles.
On a fait choix d'un poste redouté :
Broglie et Coigny, rivaux d'intelligence,
Triplent les rangs sur un front limité,
Dont une digue assure la défense.
La gauche à Parme y brave tout effort :
La droite offrant de plus faibles barrières,
L'art aussitôt d'un enclos de chaumières
Fait un rempart, théâtre de la mort.
Déjà les deux partis s'avançaient en silence :
D'armes et d'étendards les champs étaient couverts;
Et l'ange des combats, du haut des cieux ouverts,
Apportait en ses mains l'éternelle balance
Où sont pesés des rois les intérêts divers.
Le cri de Bellone
Nous a rassemblés :
Le signal se donne;
Les airs sont troublés
Des coups redoublés
Du bronze qui tonne :
Par un feu roulant
Le combat s'engage,
Et l'acier brûlant
Vomit le carnage.
Les rangs sont ouverts;
Les cieux sont couverts
D'un affreux nuage;
Partout le courage
Tente un même effort,
Et trouve au passage
L'obstacle et la mort.
Partout le ravage,
L'aveugle fureur,
La pâle terreur,
La plainte et la rage
Présentent l'horreur
De l'heure dernière,
Quand tous les fléaux
Rendront au chaos
La nature entière.
Coigny dans ce danger précipite ses pas,
Et, bravant mille morts qui volent sur sa tête,
D'un front calme et serein oppose à la tempête
La majesté du dieu qui préside aux combats.
Mercy, malgré son audace,
Sombre, inquiet, agité,
Commande, exhorte, menace,
Vole et fond de tout côté.
Une ligne impénétrable
Forme un rempart redoutable
Qui s'oppose à son courroux;
Il voit la digue fatale,
Et dévore l'intervalle
Qui le sépare de nous.
Trois fois sur cette barrière
Ses bataillons élancés
Retombent dans la poussière
Sur d'autres corps renversés.
Ainsi les vents se divisent
Dans les rochers qui les brisent,
Et tombent au pied d'Athos :
Ainsi la mer courroucée,
Des Cyclades repoussée,
Roule les flots sur les flots.

Combattons, dit Mercy; l'obstacle nous honore.
Hâtons-nous. Si ce jour est contraire à mes vœux,
Demain nous combattrons encore.
Demain, si mon sort est douteux,
D'un troisième soleil, sans doute plus heureux,
Je veux ensanglanter l'aurore.

Mercy tint ce discours féroce et valeureux :
Le ciel n'écouta point sa promesse barbare.
Un nouveau combat se prépare.
Mercy paraît, monté sur un coursier fougueux :
Il apporte la mort, et son heure est venue;
Il demande le sang, et son sang va couler.
Un trait vengeur, parti d'une main inconnue,
Immole ce guerrier qui veut tout immoler.
Le coursier, affranchi de sa rêne flottante,
L'œil en sang, la bouche écumante,
Craint de fouler aux pieds son maître gémissant.
Il hennit, se redresse, et, frappé d'épouvante,
Recule en bondissant.
Wirtemberg, qui commande, a trop vu sa défaite.
Tout périt, si le jour éclaire sa retraite.
Il soutient le combat, recule, et n'attend plus
Que la nuit et la fuite, asile des vaincus.

Toi que le ciel doua d'une âme tendre,
Beauté sensible, amante de la paix,
Espères-tu que j'ose ici te rendre
De ce grand jour les funèbres objets?
Moi! que j'expose, en peintre de batailles,
Ces lieux d'horreurs, ces champs de funérailles,
Ces flots de sang qui font pâlir le jour,
A ces beaux yeux, pleins de vie et d'amour,
Qui n'ont connu que Cythère et Versailles!

L'ARBRE MOURANT.

—

Citoyens, qui voyez étendus sur la terre
Ces rameaux, ces tristes débris,
Ma chute, qui vous a surpris,
Ne vient point des feux du tonnerre.
Hélas! apprenez mon destin.
J'ombrageais ce tertre voisin
Du lieu qu'habitait Galatée :
L'ingrate s'en est écartée;
J'ai langui : j'ai perdu ma sève et mes couleurs,
Je n'ai plus goûté l'avantage
De parer son jardin, de garantir ses fleurs,
Et de la voir sous mon ombrage.
Tout m'a quitté. L'oiseau qu'attirait mon feuillage,
Portait ailleurs ses chants, me laissant mes douleurs,
Et me privait de son ramage.
La douleur de ne plus vous voir,
Galatée, a causé mon dernier désespoir.
Les vents, les aquilons partent de ces collines
Qui touchent aux plaines voisines;
Je les ai conjurés de terminer mon sort.
Les vents m'ont écouté : j'ai senti leur effort,
Et vous contemplez mes ruines.
Si quelque voisin, plus heureux,
Peut s'attacher à vous d'une ardeur aussi vive,
Sur mon exemple, hélas! favorisez ses vœux,
Et n'ordonnez pas qu'il me suive.

HYMNE A LA BEAUTÉ.

—

Tout rend hommage à la beauté.
Pour éclairer ses traits le jour se renouvelle;
Pour la chanter, s'éveille Philomèle;
Le ruisseau qui fuyait, devant elle arrêté,
Trace son image fidèle;
Des pavots du sommeil la douce volupté
Rend de son teint la fraîcheur éternelle :
L'ordre de l'univers semble établi pour elle.
Tout rend hommage à la beauté.

AUX MUSES.

—

Souffrez les amours sur vos traces,
Muses, souvenez-vous toujours
Que l'esprit est, sans les amours,
Ce qu'est la beauté sans les grâces.
C'est à l'amour qu'il faut céder :
Quel autre charme nous arrête?
L'esprit peut faire une conquête;
Mais c'est au cœur à la garder.

ÉPITAPHE

D'UNE PETITE CHIENNE DE MADAME LA DUCHESSE DE CHEVREUSE.

—

Sévère à tout le monde, à mon maître fidèle,
N'aimant que lui pour l'aimer mieux,
J'avais de mon amour l'exemple sous les yeux :
Ma maîtresse fut mon modèle.

LEMIERRE*.

LA PEINTURE,

POÈME.

CHANT PREMIER.

Je chante l'art heureux dont le puissant génie
Redonne à l'univers une nouvelle vie,
Qui, par l'accord savant des couleurs et des traits,
Imite et fait saillir les formes des objets,
Et, prêtant à l'image une vive imposture,
Laisse hésiter nos yeux entre elle et la nature.

Toi qui, près d'une lampe et dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitas, et courus à cette image sombre,
Et, de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport sous ton œil captivé
L'objet que dans ton cœur l'amour avait gravé,
C'est toi dont l'inventive et fidèle tendresse
Fit éclore autrefois le dessin dans la Grèce.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues;
Lève-toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparses dans mes chants,
Mets dans mes vers ce feu qui, sous ta main divine,
Fut d'un art enchanteur la première origine.

Heureux père! tu vis ce prodige nouveau;
Le crayon de ta fille alors fut un flambeau;
Artiste en un moment, à sa clarté propice,
Tu découpes la pierre autour de cette esquisse,
Et déjà du ciseau l'industrieux secours
Donne un corps à l'image en bombant les contours.

D'abord à la peinture on ne pouvait atteindre.
Tout parut plus facile à modeler qu'à peindre;
On arrondit la pierre, on façonna le bois;
Pour figurer un corps, d'un autre l'on fit choix.
Eh! regardez l'enfant, voyez comme il imite;
Rarement à tracer la nature l'invite;
Connût-il le crayon, ses effets sont trop lents,
Trop de fois il rompra sous ses doigts pétulans:
Mais il taille le liége, il sait pétrir la cire,
Il découpe le bois, il forme, il veut construire:
Ainsi par le ciseau l'artiste commença;
Un art guida vers l'autre, et bientôt l'on traça.
La peinture naquit. Toi qui, séduit par elle,
Veux tenir de sa main une palme immortelle,
Ne suis point au hasard ce dangereux attrait;
Que ce soit un instinct, et non pas un projet.
Si de l'astre fécond qui luit sur le poète
Les rayons divergens semblent fuir ta palette,
S'ils n'ont d'un trait de flamme échauffé ton berceau,
Tes travaux seraient vains, laisse-là le pinceau.
Mais toi, chéri du ciel, dont l'enfance inspirée
De la gloire a senti la soif prématurée,
Toi qui, né pour les arts, décelas cette ardeur,
Comme Hercule sa force, Achille sa valeur,
Regarde les talens, vois comme le Génie
Prête à des sucs grossiers la chaleur et la vie;
Il veut, et tout s'anime; il touche, et dans l'instant
L'eau coule, un mont s'élève, une plaine s'étend,
Le jour luit, le ciel roule, enfin l'homme respire.

Fier de ta destinée, et plein d'un beau délire,
Écoute, jeune élève, il est plus d'un pinceau;
Vois quel est ton génie, et marche à ce flambeau;
Les dons sont partagés: la nature bizarre
Jusque dans ses faveurs paraît encore avare,
Et, lorsqu'elle sourit de ses yeux complaisans,
Ne penche qu'à demi l'urne de ses présens.

L'un, né pour moissonner dans le champ de l'histoire,
Nous peindra les héros courant à la victoire,
Le front des combattans, leur choc impétueux,
Les coursiers écumans, la poussière, les feux,
Le vol du plomb rapide et plus prompt que la flèche,
Les remparts foudroyés, le vainqueur sur la brèche.

* LEMIERRE (Antoine-Marie), naquit à Paris en 1721. Avant de travailler pour le théâtre, il composa une foule de petits poëmes qui furent presque tous couronnés dans les concours académiques. Son meilleur ouvrage dramatique, *Guillaume Tell*, est heureusement conçu: la simplicité des mœurs que le poète avait à retracer a passé dans ses vers comme à son insu. La versification de son poème de *la Peinture* est parfois riche et harmonieuse. En s'appuyant sur l'ouvrage latin de l'abbé de Marsy, auquel il a emprunté une foule de détails et de traits gracieux, il s'est appliqué et est parvenu bien souvent à faire passer dans sa copie le charme et la pureté de son modèle. Lemierre mourut à Paris en juillet 1793. Il était membre de l'Académie Française.

Un autre est attiré par de plus doux sujets,
Il aime à nous tracer de paisibles objets;
Il peint les bois, les prés, les ruisseaux, les campagnes,
Et les troupeaux errant au penchant des montagnes;
Sylvandre ingénûment par Annette agacé,
Et la jeune laitière, en jupon retroussé,
Rapportant son pot vide, un bras passé dans l'anse,
Et de la ville au champ retournant en cadence.

Un fidèle crayon, m'attachant de plus près,
Sous mes yeux étonnés a reproduit mes traits;
Il semble, partageant la divine puissance,
Multiplier mon être avec ma ressemblance.
La toile est un miroir où l'objet présenté
Même loin du modèle est encore répété.
Doux charme des amis, malgré le sort barbare,
Le pinceau fait tomber le mur qui les sépare;
De la mort elle-même il affaiblit les coups;
Et, lorsqu'elle a rompu nos liens les plus doux,
L'objet qui dans la tombe emporta notre hommage
Reste encor près de nous et vit dans son image.

Sous le comble d'un temple, aux voûtes d'un palais,
Celui-ci suspendu les parcourt à grands traits,
Peint l'hymen de Thétys, les champs de l'Élysée,
Les brigands abattus sous le bras de Thésée;
Hercule, à qui la Grèce a dressé tant d'autels,
Monte de son bûcher au rang des Immortels;
Le dôme a disparu : c'est la céleste voûte.
Le peintre, en son essor, franchit la même route,
Perce avec le héros les espaces des cieux,
Et dans tout leur éclat il contemple les dieux.

L'autre dans ces jardins peint d'agréables rives,
Donne aux objets trompeurs des formes fugitives;
Sur l'immense horizon que je touche des mains,
Mon regard se fatigue en ces vastes lointains;
Je parcours des palais la superbe étendue :
Cette surface est plane, et recule à ma vue;
Tandis qu'à points légers, par des traits délicats,
Le pinceau d'une main, de l'autre le compas,
Celui-là forme un mont avec un grain de sable;
Ce nain est un Atlas, et ce fil est un cable :
Le monde entier se meut dans le tour d'un anneau.

Là, le peintre joyeux égayant son tableau,
De ses crayons badins, dans ses peintures vives,
Fait mouvoir plaisamment ses figures naïves.
Dans ce rustique enclos que de peuple dansant!
On va, l'on vient, l'on court, on se heurte en passant;
On joue, on chante, on rit, on boit sur la verdure;
Nise danse avec Blaise; Alain prend sa future;
Et le ménétrier, debout sur un tonneau,
Sous son archet aigu fait détonner Rameau.

As-tu connu ton genre? as-tu percé ce voile?
Dessine en ton cerveau, c'est la première toile.
Solitaire et rêveur au sein de tes réduits,
Au silence des bois, dans le calme des nuits;
Quelquefois en des temps, en des lieux moins tranquilles,
Et sachant être seul dans le fracas des villes,
Dispose le sujet secrètement formé;
Comme une autre Minerve il doit sortir armé.
Le sujet médité, prends le crayon, esquisse,
Par espaces réglés que la toile blanchisse.
Tu vois que les objets élevés sous la main
S'aplatissent à l'œil par le moindre lointain;
Imite de ces corps les formes raccourcies;
Vois combien la distance altère ces parties :
Que le champ du tableau soit clair et bien choisi;
Dès le premier coup d'œil que le plan soit saisi.
Ne nous présente point dans tes folles peintures
Ce désordre jeté par l'amas des figures,
Ces corps s'entrechoquant, ces groupes mal conçus,
Montrant une mêlée au milieu des tissus;
Mais que dans le tableau la figure première
Frappe d'abord les yeux par sa vive lumière;
Sur leurs bases entre eux que les corps balancés
Se répondent des points où tu les as placés;
En reculant l'objet, fais décroître l'image;
Marque bien le concours de chaque personnage;
Que le reste, au hasard seulement aperçu,
Soit, comme abandonné, dans un coin du tissu.

Au temple d'Esculape une école est placée;
Au milieu de l'enceinte une table dressée
Étale un corps sans vie et soustrait au tombeau;
Ferrein observe auprès, la Mort tient le flambeau :
Le scalpel à la main, l'œil sur chaque vertèbre,
L'observateur pénètre avec la clé funèbre
Les recoins de ce corps, triste reste de nous,
Objet défiguré dont l'être s'est dissous,
Pur chef-d'œuvre des cieux quand l'âme l'illumine,
Vil néant quand ce feu rejoint son origine.
Tu frémis, jeune artiste? ah! surmonte l'horreur
Que porte dans tes sens cet objet de terreur;
Et si ce n'est point là que l'homme entier s'enferme,
Si ton espoir s'étend au delà de ce terme,
Viens, reconnais encor jusque dans ses débris
Tout ce qu'au sort humain tu dois mettre de prix;
Ces tubes, ces leviers, organes de la vie,
Ce corps, où la nature épuisa son génie,
Par elle fut construit dans un ordre si beau,
Que même, quand la mort l'a marqué de son sceau,
Tant qu'il n'est pas détruit dans son dernier atome,
Il sert aux arts de base et de modèle à l'homme.
Il éclaire ton art : porte un œil aguerri
Sur ces canaux glacés où le sang s'est tari.

Démonte ces ressorts de l'humaine structure;
Examine des os la mobile jointure,
Les nerfs et leur dédale, et, d'un regard savant,
Alors dans l'homme éteint cherche l'homme vivant.
Ce n'est qu'en pénétrant dans le sein de l'ouvrage
Que tu peux des dehors nous présenter l'image,
Marquer les passions, et peindre avec chaleur
Le courroux enflammé, la force et la douleur.
Distingue dans le jeu des muscles et des fibres
Les mouvemens contraints d'avec ceux qui sont libres.
Nous représentes-tu deux athlètes nerveux
Aux prises dans l'arène, et partageant les vœux;
Que leur œil, teint de sang sous leur vive prunelle,
Rouge, et demi-caché, de fureur étincelle;
Fais sortir sur le corps de ces cruels rivaux
Tous leurs nerfs déployés comme autant de rameaux.

Milon entr'ouvre un chêne aussi vieux que la terre,
Mais l'arbre tout à coup se rejoint et l'enserre:
Un lion, qui se dresse et s'attache à son flanc,
De l'athlète entravé boit à loisir le sang.
Sur le marbre animé le Puget défigure
Tout le corps du lutteur sous les maux qu'il endure,
Ses cheveux sont dressés, ses membres sont raidis,
Vous reculez d'effroi, vous entendez ses cris.

J'aime, dans la figure, à trouver les parties
Sous leur juste mesure à l'ensemble assorties,
Par Lysippe imité, la massue à la main,
Alcide triomphant, de loin paraît un nain;
Approche, tu verras dans le bras du pygmée
Le bras qui terrassa le monstre de Némée.

La figure toujours exige ces rapports.
Artiste, étends les bras, c'est la hauteur du corps;
Que l'exacte longueur de la tête imitée
Par le reste du corps huit fois soit répétée;
Ne change de compas que lorsque ton pinceau
Nous présentera l'homme encor près du berceau.
Nul concert dans l'enfant du corps avec la tête,
Et l'édifice alors commence par le faîte;
La tête a plus d'ampleur, devant porter au loin
Ces esprits répandus dont tout l'homme a besoin:
Mais, quand l'être est formé, lorsque tout procès cesse,
De la tête et du corps que le concert paraisse;
Offre le mouvement et le contour aisés
Des membres, sans combat, l'un à l'autre opposés.
Veux-tu les revêtir? peu de plis, mais faciles;
Qu'on distingue le nu sous ces formes dociles;
Que de ces pans légers l'adresse du pinceau
Fasse des vêtemens et non pas un fardeau,
Et qu'à l'œil abusé leur souplesse élégante
Soit la flamme qui vole, ou l'onde qui serpente.

Sculpture, c'est encore à ton ciseau divin
Que la Peinture a dû les progrès du dessin:
Autrefois la statue immobile, raidie,
De la main du sculpteur sortait toujours sans vie,
L'œil fermé, les pieds joints, les bras collés aux flancs.
Tels le Nil vit ses dieux presque dans tous les temps.
L'industrieux Dédale, honneur de la Sculpture,
Des liens du maillot dégagea la figure,
Fit jouer ses ressorts, lui rendit l'action,
Et fut, pour l'animer, le vrai Pygmalion.
Mais, malgré cet essor, la figure vulgaire,
Sans accord et sans grâce, était sans caractère;
Le beau dans tout son jour n'était point présenté;
Il fallut ajouter à l'objet imité:
On vit que le vrai beau disperse ses parties,
Jamais sur un seul être à la fois réunies.
L'artiste jeta l'œil, éclairé par le goût,
Sur ces traits divisés, pour en former un tout,
Et sa main, dans ce choix heureusement guidée,
Montra l'homme parfait qui n'était qu'en idée.
Spectacle ravissant dans la Grèce étalé!
Sous ce vaste portique Apelle a rassemblé
Cet essaim de beautés, doux et brillans modèles.
L'Amour vole incertain où reposer ses ailes:
Mon œil croit voir en cercle Hélène, Flore, Hébé,
Thétys, Psyché, Diane, et Vénus, et Thisbé.
Déesses, pardonnez, je vous mêle aux mortelles;
C'est être égale à vous que d'être au rang des belles.
Sur les divers appas de ces jeunes objets
Le peintre laisse errer ses regards satisfaits:
Il préfère ce bras; c'est ce pied qui l'attire;
Ce regard l'a séduit; il choisit ce sourire;
De lis plus éclatans ce cou paraît semé;
Ce front est plus uni; ce buste est mieux formé;
Plus beau dans ses contours, ce sein, qu'il idolâtre,
S'élève et se sépare en deux globes d'albâtre:
En rassemblant ces traits, Apelle transporté
N'a peint aucune belle; il a peint la beauté.

Cependant, loin d'atteindre à la parfaite image
Des grâces dont Apelle inventa l'assemblage,
Peu même ont su choisir des crayons assez vrais
Pour tracer la nature en de moindres portraits.
Tel dont la touche est sûre et n'a rien de vulgaire
N'a jamais détaché de stature légère,
Rien d'élégant; toujours sur la tête et les bras
Son pinceau trop pesant épaissit les appas:
Vénus même, de Mars empruntant la stature,
Marcherait au combat sans plier sous l'armure.
Rubens, de qui la main colore avec éclat,
Porte sur le dessin les traits de son climat;
Anglaise, italienne, espagnole, allemande,
Partout à ses regards la nature est flamande.

Que de jeunes proscrits ! quel orage soudain
Vient ravager ces fleurs aux rives du Jourdain !
Vos fils sur votre sein, trop malheureuses mères,
Vous courez, vous fuyez loin des mains sanguinaires :
Mais l'affreux satellite est partout sur vos pas ;
Il poursuit vos enfans, il les perce en vos bras :
Le lait, le sang jaillit, et vos larmes ruissellent ;
Des Juives, des bourreaux les fureurs étincellent :
L'une par les cheveux a saisi le soldat ;
Sous la lance homicide une autre se débat ;
La nature triomphe en son désastre même.
Rubens, dans ce tableau, déploie un art suprême :
Mais son pinceau brûlant, dans ces momens cruels,
Fait sortir trop de nerf sur les bras maternels ;
Et, montrant au milieu de ces luttes fatales
Des deux sexes aux mains les forces presque égales,
Il ravit à notre œil, moins ému qu'effrayé,
Tout ce que la faiblesse inspire de pitié.
Le Brun sait adoucir la stature des mères ;
Dans leurs traits de leur sexe il met les caractères,
Et, marquant leurs efforts, mais débiles et vains,
Peint la même défense en de plus faibles mains.

Quel mouvement heureux, conforme à la nature,
Le Poussin, par le trait, jette sur la figure,
Soit qu'il montre l'Hébreu nourri dans les déserts
D'un aliment nouveau tombé du haut des airs,
Ou, sous un ciel chargé de vapeurs homicides,
Le Philistin l'œil cave et les lèvres arides,
Les morts et les mourans sur la terre étendus,
Et leurs tristes amis autour d'eux éperdus !
Quoi que vous nous traciez, jeunes rivaux d'Apelle,
Observez la nature, et n'interrogez qu'elle ;
Marchez dans ce sentier toujours trop peu battu :
Zénon sur une ligne avait mis la vertu ;
En deçà, hors delà, tout lui paraissait vice.
La nature est de même. O peintre encor novice !
Apprends à la saisir sans jamais la forcer ;
C'est rester au-dessous que de la surpasser.

Des peuples différens consulte les usages,
Et le costume empreint jusque sur les visages ;
Prends soin de feuilleter les registres des temps ;
Fouille au sein dévasté des plus vieux monumens ;
Consulte ces métaux d'une forme arrondie,
Multipliant les traits qu'un autre art leur confie ;
Descends enfin, descends jusqu'en ces souterrains,
Des richesses des arts les dépôts clandestins,
Aux voûtes d'Héraclée, aux débris de Palmyre,
Partout où l'on s'instruit, partout où l'on admire.

O temps ! ô coups du sort ! la peinture autrefois,
La sculpture avec elle, habitait près des rois,
Des Romains toutes deux furent long-temps l'idole :
L'une, de tous les dieux peuplant le Capitole,
Fit ployer le genou des crédules humains
Devant le Jupiter qu'avaient taillé ses mains ;
L'autre orna ces palais et ces bains qu'on renomme,
Des portraits de César, le premier dieu dans Rome.
Toutes deux triomphaient. Mais, lorsqu'en d'autres temps
Rome eut tendu ses mains aux chaînes des tyrans,
Quand le luxe en ses murs eut creusé tant d'abîmes,
Elle perdit les arts pour expier ses crimes.
Le Tibre, présageant son déplorable sort,
Vit l'orage de loin se former vers le Nord ;
La Peinture et sa sœur, dans cette nuit fatale,
Pleurèrent leurs trésors, foulés par le Vandale,
Tout fuit, tout disparut : l'une, de ses tableaux
Au travers de la flamme emporta les lambeaux ;
L'autre sous les remparts enfouit les statues,
Les vases mutilés, les colonnes rompues :
Ces restes précieux, au pillage arrachés,
Sous la terre long-temps demeurèrent cachés :
Michel-Ange courut, il perça ce lieu sombre,
De la savante Rome il interrogea l'ombre,
Au flambeau de l'antique à demi consumé
Il alluma ce feu dont il fut animé ;
De la perte des arts son pinceau nous console,
Et sur leur tombeau même il fonda leur école.

CHANT SECOND.

Globe resplendissant, océan de lumière,
De vie et de chaleur source immense et première,
Qui lances tes rayons, par les plaines des airs,
De la hauteur des cieux aux profondeurs des mers,
Et seul fais circuler cette matière pure,
Cette sève de feu qui nourrit la nature,
Soleil, par ta chaleur l'univers fécondé
Devant toi s'embellit de lumière inondé ;
Le mouvement renaît, les distances, l'espace ;
Tu te lèves, tout luit ; tu nous fuis, tout s'efface ;
Le poète sans toi fait entendre ses vers,
Sans toi la voix d'Orphée a modulé des airs :
Le peintre ne peut rien qu'aux rayons de ta sphère.
Père de la couleur, auteur de la lumière,
Sans les jets éclatans de tes feux répandus,
L'artiste, le tableau, l'art lui-même n'est plus.

La peinture en naissant, encor faible et rampante,
N'offrit que deux couleurs sur la toile indigente.
La pierre qui blanchit aux entrailles des monts,
Le bois noirci des feux couverts sous des gazons :

Tels furent les pinceaux et les couleurs stériles
Que l'instinct mit d'abord en des mains inhabiles,
Et dont l'art ne formait que des traits indécis
Avant les jours brillans d'Apelle et de Zeuxis.
Bientôt l'œil ennemi de la monotonie
Dédaigna ces tableaux sans éclat et sans vie,
Où, loin de la nature en voulant l'imiter,
Le peintre la traçait sans la représenter,
Et montrant les objets seulement sous deux teintes,
Semblait de ses beautés ignorer les empreintes.

Partout, d'un pôle à l'autre et de la terre aux cieux,
L'univers coloré resplendit à nos yeux.
Quand l'oiseau de son chant vient saluer l'aurore,
De quel pur oranger l'orient se décore!
De quels feux le soleil peint les airs en marchant!
Quels flots de pourpre et d'or il roule à son couchant!
Sous quel aspect superbe il semble reproduire
L'assemblage grossier des vapeurs qu'il attire!
Astre inégal des nuits, quelle douce clarté
S'échappe par les ais de ton disque argenté!
Même lorsque la nuit, en déployant ses voiles,
Fait dans un sombre azur scintiller les étoiles,
Que sur ce fond obscur l'œil est encor charmé
De tous ces points brillans dont le ciel est semé!
La nature, partout variant les images,
De diverses couleurs a marqué ses ouvrages,
La fourrure du tigre et l'aile des oiseaux,
Et le flanc émaillé des habitans des eaux;
Par le brillant amas des divers coquillages
C'est elle qui des mers embellit les rivages,
Teint l'or, blanchit la perle et rougit le corail,
Nuance au vaste sein de la terre en travail
Le jaspe, le porphyre, et d'une main féconde
Sème le diamant aux sables de Golconde;
Le creux des souterrains veiné par les métaux,
La surface des monts couverts de végétaux.
Ces jardins, ces vergers, comme tout se colore
Sous les pinceaux d'Opis, de Pomone et de Flore!
De quels rians tapis, de quels différens verts
Ces champs sont revêtus, ces vallons sont couverts!
Combien l'or ondoyant de la moisson prochaine
Fait reluire l'épi jaunissant dans la plaine!
Que l'ambre des raisins sous ces pampres touffus
Orne sur ces côteaux les thyrses de Bacchus?

Le peintre contempla ce tableau magnifique,
Admira la nature, et sa touche énergique:
De la variété déployant les trésors,
Elle sembla lui dire: Atteins à mes efforts.
Aux veines des métaux, aux membranes des plantes
L'artiste alla chercher des couleurs plus brillantes;
Pour peindre la nature il rechercha ses dons,
Il puisa d'heureux sucs dans le sein des poisons;
Tyr lui montra la pourpre, et l'Indostan fertile
Offrit à détremper un limon plus utile.
Il fallut séparer, il fallut réunir:
Le peintre à son secours te vit alors venir,
Science souveraine, ô! Circé bienfaisante,
Qui, sur l'être animé, le métal et la plante,
Règnes, depuis Hermès, trois sceptres dans la main,
Te soumets la nature et fouilles dans son sein;
Interroges l'insecte, observes le fossile;
Divises par atôme et repétris l'argile;
Recueilles tant d'espris, de principes, de sels,
Des corps que tu dissous moteurs universels;
Distilles sur ta flamme en filtres salutaires
Le suc de la ciguë et le sang des vipères;
Par un subtil agent réunis les métaux,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux;
Du mélange et du choc des sucs antipathiques
Fais sortir quelquefois des tonnerres magiques;
Imites le volcan qui mugit vers Enna,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de l'Etna,
Par la cime du mont qui le retient à peine,
Lance au ciel des rochers noircis par son haleine.

Tes mains savent encor, pour le plaisir des yeux,
Préparer des couleurs l'accord harmonieux,
Avant que le pinceau les unisse et les change,
Tu fais leur union et leur premier mélange:
Le feu qui détruit tout, ici régénérant,
Retombe en cendre utile et forme en dévorant.
L'argile au fer s'unit, soit pour jeter les ombres,
Soit pour brunir le vert de ces feuillages sombres,
Pour récréer nos yeux par un ciel épuré,
Le bleu qui le teindra sort du jaspe azuré,
Du plomb sort la couleur qui doit peindre l'aurore,
Du marbre et de la chaux les lis doivent éclore,
Et l'aigle voit rougir le cinabre enflammé
Qui peindra le tonnerre en sa serre allumé.
Artiste, fais broyer les couleurs séparées,
Des atomes fangeux qu'elles soient épurées,
Préside à ces détails, c'est l'intérêt de l'art:
Ne dédaigne aucun soin: vois ce fameux Mansart,
Pour bâtir ces palais sous les lois de l'équerre,
Le dos courbé lui-même il façonna la pierre,
L'art seul de la tailler du tranchant des marteaux
Cimente ces chemins suspendus sur les eaux;
Ainsi cette couleur dont la toile est parée
Doit tout au premier soin qui l'aura préparée.
Connais les sept couleurs, sources des autres tons,
Les passages divers des divers rejetons:
Connais leur alliance et leur antipathie,
Par quel mélange adroit on les réconcilie.
Quel est l'art des reflets, leur concert et leur jeu:

L'orangé sur la toile est-il trop près du bleu ?
Du voisinage entre eux la discorde va naître,
Que le vert les sépare, et l'accord va paraître.

Ne mets point, d'un pinceau follement enhardi,
Le champ de tes tableaux sous les feux du midi.
Quelle couleur peindrait au haut de sa carrière
Le front éblouissant du dieu de la lumière ?
Et quand l'astre brûlant armé de tous ses traits,
Plongeant sur notre tête, ôte l'ombre aux objets,
Comment nous les montrer ? c'est l'ombre qui détache,
Qui fait fuir les côtés, qui présente et qui cache.
Attends que le soleil, s'abaissant sur les monts,
Ait enfin de son globe émoussé les rayons,
Ou que d'une clarté non moins douce et propice,
Aux portes du matin, l'hémisphère blanchisse,
Ou que l'hyade, ouvrant ses réservoirs cachés,
Ait versé par les airs ses torrens épanchés,
Ou, sous l'ardeur du jour si tu places l'image,
Entre elle et le soleil fais passer un nuage.

N'interromps qu'avec art la lumière en son cours,
Surtout que jamais l'œil ne rencontre deux jours;
Épargne le carmin, trop peu d'ombre est un voile,
L'objet en devient terne et sort peu sur la toile,
Garde aussi que jamais le prodigue pinceau
N'y jette de lumière un trop vaste faisceau :
Que les objets tracés reflètent de leurs places
La lumière reçue à différens espaces;
Mesure l'ombre au corps, moins d'ombre y doit tomber
S'il le faut aplatir, et plus pour le bomber,
Sache affaiblir les jours, sache éclairer les ombres,
Que ce passage heureux des tons clairs aux tons sombres
Se laisse sur la toile à peine apercevoir :
Tel le jour croît vers l'aube ou décroît vers le soir,
Telle alors à nos yeux la mobile atmosphère
Presque insensiblement s'obscurcit ou s'éclaire.

Tourne ici tes regards, entre dans ce palais
Où sur ces murs savans, par l'accord des reflets,
Rubens de Médicis fait resplendir les fastes,
Fait jouer des couleurs les habiles contrastes,
Ce sont là tes leçons : des ombres et des jours
Sa main t'enseignera l'harmonieux concours :
Phénomène immortel, astre de la Peinture,
La couleur sous ses doigts s'embellit et s'épure :
Prévenant les effets du temps qui la dissout,
Comme il a coloré chaque objet pour le tout !
Porte un œil curieux sur ces riches images,
De la lumière à l'ombre admire ces passages;
Ou, si tu veux encore un guide plus vanté,
Prends celui que Rubens lui-même a consulté.
Dans ce savant accord, peintre, ou toi qui veux l'être,
Le Ciel est ton école et le soleil ton maître :
Confronte ton ouvrage et son cours lumineux;
Selon que chaque zône incline vers ses feux,
De rayons inégaux il sème sa carrière,
Ne montre, comme lui, qu'un centre de lumière,
Que la vive clarté qui part de ce foyer
Passe et se communique au tableau tout entier.

Comme une voix brillante et son timbre sonore
Ajoute à l'harmonie et l'embellit encore,
Ainsi du coloris le phosphore divin
Jette un éclat plus vif sur les traits du dessin,
Ces raisins sont tracés et n'ont rien qui me frappe,
Mais colorez ces grains, je vais cueillir la grappe.

Tu créas le dessin, Amour, c'est encore toi
Qui vas du coloris nous enseigner la loi.
O champs de Sicyone ! ô rive toujours chère !
Tu vis naître à la fois Dibutade et Glycère.
Glycère, de sa main assortissant les fleurs,
Instruisit Pausias dans l'accord des couleurs;
Tandis qu'elle tressait ces festons, ces guirlandes,
Qui servaient aux autels de parure et d'offrandes,
Son amant les traçait d'un pinceau délicat,
Égalait sur la toile et fixait leur éclat :
Le peintre aima Glycère, et l'art brilla par elle.

O couleur du jeune âge! ô des fleurs la plus belle !
Un sang pur, sur ce teint répandant la fraîcheur,
Par un tendre incarnat relève sa blancheur,
A ce rayon divin sur des formes humaines
Le cœur bat, l'œil se trouble, un feu court dans les veines.

Mais quel vase léger et rempli de carmin
Thémire à ce miroir tient ouvert sous sa main ?
Elle prend le pinceau, mais la toile... ! Ah ! Thémire !
Thémire, arrête donc : eh, quel est ton délire ?
J'ajoute à mes appas.... Qu'ajouter à des fleurs ?
De la nature ainsi ternis-tu les couleurs ?
Hélas ! à peine as-tu dans les jeux de ton âge
Vu seize fois encor renaître le feuillage,
Les usages déjà, ces tyrans indiscrets,
Par ce faux vermillon profanent tes attraits :
Imite, imite Églé; dans cet âge qui vole,
De l'aimable pudeur conservant le symbole,
Au lever du soleil, à l'approche du soir,
La mousse pour toilette, un ruisseau pour miroir,
Contre un saule penchée, au bord d'une onde pure,
Du hâle sur son teint elle efface l'injure.
Thémire...., ce carmin désormais innocent,
Qu'aux mains de la peinture il deviendra puissant !
Du temps sur ton visage il eût marqué les traces;
Étendu sur la toile, il va fixer tes grâces.

Célèbre Titien, par quel charme inspiré
Tu colores les traits de ce sexe adoré!
Quand des cieux descendue en des réduits champêtres
Vénus cherche Adonis à l'ombre de ces hêtres,
Et, laissant dans le bois les Amours à l'écart,
Du chasseur incertain retarde le départ;
Lorsqu'au bras d'un amant la déesse s'enlace,
Comme son front rougit et s'enflamme avec grâce!
Je vois dans son œil bleu le doux feu du saphir,
Et son teint pour la rose est pris par le Zéphir.
Ainsi, quand le soleil se peint dans le nuage,
Le Guèbre à deux genoux confond l'astre et l'image.

Est-ce toi, Danaé? ton père en son effroi,
Élève un mur d'airain entre l'amour et toi:
Ah! si toujours ce Dieu, dans sa maligne joie,
Trompa l'homme par l'homme, et sut ravir sa proie,
Que feront la prudence et les soins d'un mortel
Contre tout le pouvoir de l'amour et du ciel?
Par jets l'or séducteur pleut du céleste cintre,
Mais la ruse du Dieu ne vaut pas l'art du peintre.

Des rivages de l'Hèbre et des sommets d'Émus,
Accourez, accourez, suivantes de Bacchus,
Foulez d'un pied léger les campagnes de Thrace,
De vos pas cadencés dérobez-nous la trace;
Des sistres éclatans et du bruyant clairon
Le pinceau de l'artiste a marqué jusqu'au son.

A nous peindre les cieux peu de mains sont habiles:
Signale tes pinceaux dans ces plaines mobiles;
Tout dépend de cet art: de reflets en reflets
C'est le ciel qui commande au reste des objets.
Avant que d'y porter une main téméraire,
Parcours long-temps des yeux les champs de l'atmosphère,
Conforme la couleur à ce fond transparent;
Sur ce vague subtil, sur ce fluide errant
Qui partout environne et balance la terre,
Ne laisse du pinceau qu'une trace légère,
Fais plus sentir que voir l'impalpable élément,
Si tu sais peindre l'air, tu peins le mouvement.

Un ange descend-il des voûtes éternelles?
Si je le reconnais, ce n'est point à ses ailes;
Qu'insensible en son vol, sa molle agilité
Revêtisse les airs et leur fluidité;
Qu'il ressemble, au milieu de la céleste plaine,
Au nuage argenté que le Zéphyr promène.
Loin ces anges pesans qui dans un air épais
Semblent au haut du ciel nager sur des marais,
Qui de leurs membres lourds surchargent l'air qu'ils fendent,
Et qui tombent des cieux plutôt qu'ils n'en descendent.
Sous le signe brûlant de la jeune Procris,
Promenant ma pensée en des vallons fleuris,
De la voûte du ciel la scène inattendue
Vers le déclin du jour frappa soudain ma vue;
Dans les flancs du midi l'orage était formé,
Par les feux du soleil le couchant enflammé;
Le nuage avançait, l'astre qui nous éclaire
Lui disputait les cieux par cent jets de lumière;
Pendant ce long combat de la nuit et du jour,
Vers l'orient serein, Diane de retour
Faisait luire son disque, et sa paisible image
Servait de demi-teinte entre l'astre et l'orage.

Quelle est l'âme sans verve et quel est le pinceau
Que n'enflammera pas l'aspect de ce tableau!
Quelle indolente main, pour en fixer la trace,
De la voûte changeante attendra qu'il s'efface?

Le spectacle des airs et l'étude des cieux,
Sans lasser ta pensée, ont fatigué tes yeux:
Baisse-les vers ces lacs, tu verras la nature
Elle-même se peindre au cristal d'une eau pure;
Ce grand cintre des airs, sur ta tête enrichi,
Se renverse et s'enfonce à tes pieds réfléchi.
Peins les airs dans les eaux, le cours des deux fluides,
Et le ciel vacillant sous ces ondes limpides,
Ces flèches de lumière et leurs jets différens
Brisés contre la rive, ou dans l'eau pénétrans,
Ces deux soleils levés que Neptune offre au monde,
Un globe à l'horizon, et l'autre orbe dans l'onde;
De la mer en courroux ose braver l'effort,
Sois le dernier qui tremble, un Dieu veille à ton sort.
Tandis que l'air, les vents et la mer sont aux prises,
Vois des flots suspendus les formes indécises;
Recueille en ton esprit, malgré l'effroi des sens,
Ces flots amoncelés, ni fixes, ni tombans;
Observe sous la vague; et, sauvé du naufrage,
Mais plein de la tempête, alors peins du rivage.

Qu'entends-je? ô doux accens! ô sons harmonieux!
Concert digne en effet de l'oreille des dieux!
Les lauriers toujours verts dont le Pinde s'ombrage
Agitent de plaisir leur sensible feuillage:
Dans quel contraste heureux sont modulés les sons!
Ainsi dans les couleurs sache opposer les tons.
Cet art est difficile et veut plus d'une veille;
La musique est image, et doit peindre à l'oreille;
Toi, fais de la peinture un concert à nos yeux.

Arts tous deux si puissans, quel nœud mystérieux,
Quelle secrète loi l'un à l'autre vous lie!
Cette chaîne, ô Newton, échappe à ton génie:
Tu dégages les cieux des atomes pressés,
De tous ces tourbillons par Descarte entassés:

La lumière, en passant, sans cesse réfractée,
Par des chocs trop fréquens devait être arrêtée.
Ton immortel compas a tracé les sillons
Par où jusqu'à la terre elle épand ses rayons.
Mais quel est ce rapport du son à la lumière?
Dalembert, c'est à toi d'expliquer ce mystère :
Recule cette borne où s'arrêta Newton,
Dis en quels points communs la lumière et le son,
Dirigés l'un vers l'autre en leur course rapide,
Se meuvent de concert dans le même fluide;
Indique-nous du moins dans quels mondes jaloux
S'entend cette harmonie encor sourde pour nous.

L'industrieux Castel, de ce jour qu'on ignore
Fit peut-être à nos yeux luire une faible aurore.
Il élève en buffet l'instrument argentin
Où l'art ingénieux, d'une mobile main,
Interroge l'ébène et l'ivoire harmonique;
Au bout de chaque touche un long fil élastique
Répond à des rubans l'un sur l'autre pliés;
Et, selon que la main, par des tons variés,
Sait diriger les sons que la corde renvoie,
Plus haut chaque tissu s'entr'ouvre, se déploie,
Et du pourpre, du vert, de l'orangé, du bleu,
Fait retentir à l'œil le passage et le jeu.
Mais que l'astre du jour, après un long orage,
Dans d'humides vapeurs lance au loin son image,
Qu'il montre à nos regards, si doucement surpris,
Ses rayons divisés sur l'écharpe d'Iris,
Ce grand arc qui des cieux traverse l'étendue,
Ce prisme suspendu dont s'embellit la nue,
Où par d'heureux accords cette couleur qui luit
Tient du ton qu'elle quitte et du ton qui la suit.
Où par l'effet d'un art invisible et suprême
Cette teinte n'est plus et semble encor la même,
Où laissant voir partout d'insensibles rapports
Le contraste des tons ne paraît qu'aux deux bords,
Aux campagnes du ciel oculaire harmonie,
Du concert des couleurs te montre le génie.
D'un regard créateur approfondis ces lois;
Que ce sublime accord renaisse sous tes doigts;
Et, pour faire briller une toile immortelle,
Voyage en des climats où la nature est belle.

Quand les dieux exilés de la céleste cour
Descendirent jadis au terrestre séjour,
Errans et travestis, les lieux qu'ils habitèrent
D'une couleur plus vive aussitôt s'animèrent;
Un air, un ciel plus pur, de beaux jours plus constans,
Dans ces climats heureux fixèrent le printemps :
Apollon vit pour lui s'orner la Thessalie,
Mars les bords du Strymon, et Vénus l'Italie.
Honorés par leurs pas, ces magnifiques lieux
Gardent la trace encor du passage des dieux.
Jeune homme, vois l'aspect que ton ciel te présente;
Fuis Paris, Londre et Vienne, et leur zône pesante,
Fuis; tes travaux sans nerf, tes pinceaux sans éclat
Porteraient au tableau l'œil terne du climat;
Vole aux champs d'Ausonie, aux rochers helvétiques,
Aux bords de la Durance, aux climats germaniques;
Vois l'aspect si frappant de ces monts empourprés,
Ces pierres, ces terrains fortement colorés :
C'est dans le sein veiné de ces vastes retraites,
C'est là que la nature apprêta tes palettes.

CHANT TROISIÈME.

La figure est formée, et l'homme reste à naître :
Ravis le feu des cieux, va, cours lui donner l'être;
Dans ce corps languissant, même sous la couleur,
Fais circuler la vie, et répands la chaleur;
Qu'il soit frappé partout de ce rayon céleste;
Que le port, le maintien, le visage, le geste,
Tout parle; et, pour cueillir un immortel laurier,
Embrasse au même instant, si tu peux, l'art entier.
Rapproche mes leçons dans un même exercice;
Le moment du génie est celui de l'esquisse;
C'est là qu'on voit la verve et la chaleur du plan,
Et du peintre inspiré le plus sublime élan.
Redoute un long travail; une pénible couche
Amortirait le feu de la première touche.
Souviens-toi que tu dois souvent du même jet
Imprimer la couleur, et la forme, et l'effet.
Si le fils de Japet, artiste plus habile,
En formant la statue, en pétrissant l'argile,
Eût dans le même instant animé son dessin,
Les dieux qu'il déroba pardonnaient son larcin.

Mais comment aux couleurs, comment à chaque image
Communiquer la vie et prêter un langage?
Observe le mortel qui, privé de la voix,
S'évertue et s'énonce ou des yeux ou des doigts;
Avec quelle saillie il remplace et répare
Les refus obstinés de la nature avare!
Sa langue ne peut rompre un importun lien;
Mais la voix qui lui manque est dans tout son maintien.
Eh bien! si comme lui la figure est muette,
Que la peinture parle et soit son interprète.
Du sceau qui la distingue empreins la passion :
Peins sous un air pensif l'ardente ambition;
Donne à l'effroi l'œil trouble, et que son teint pâlisse;
Mets comme un double fond dans l'œil de l'artifice;
Que le front de l'espoir paraisse s'éclaircir;

Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du désir;
Compose le visage et l'air de l'hypocrite;
Que l'œil de l'envieux s'enfonce en son orbite;
Élève le sourcil de l'indomptable orgueil;
Abaisse les regards de la tristesse en deuil;
Peins la colère en feu, la surprise immobile,
Et la douce innocence avec un front tranquille.

Joins à l'expression du visage et des traits
Une attitude heureuse et des mouvemens vrais;
Des corps sache avec art déployer l'habitude;
Souvent le personnage est tout dans l'attitude.
Sisygambis, tombant aux genoux du vainqueur,
A déjà d'Alexandre adouci la rigueur:
Scévola, sans frémir, tient son bras dans la flamme;
C'est sur ce bras tendu que sort toute son âme:
Le poing sur son épée, Achille furieux
Semble porter la main à la foudre des dieux.

Si ton œil n'a du corps pénétré la structure,
Tu n'as pu ni tracer ni poser la figure;
Et de même au dehors tu ne peux déployer
Le feu des passions qu'en sondant leur foyer:
Descends dans ce Vésuve, et vois dans cet abîme
Quelle source de feux doit jaillir à la cime.
La passion toujours, selon l'âge et les rangs,
Dans des signes pareils eut des traits différens.
Pour nous peindre l'acteur, mesure son théâtre;
La douleur d'un héros n'est point celle d'un pâtre;
Distingue par le sexe autant que par l'état
Les larmes d'une femme et les pleurs d'un soldat.
Le même sentiment, selon les caractères,
Se manifeste encor par des signes contraires;
Ce père en sa douleur, d'un courage assuré,
Peint les livides traits de son fils expiré.
Toi, malheureux Dédale, auteur de ta blessure,
Deux fois tu veux graver ta fatale aventure,
Deux fois ton cœur se serre, et tu sens sur l'airain
De ta main paternelle échapper le burin.

Conserve aux passions toute leur violence,
Fais-les parler encor jusque dans leur silence;
Laisse-nous entrevoir ces combats ignorés,
Ces mouvemens secrets dans l'âme concentrés.
Antiochus périt du mal qui le consume,
Tous les secours sont vains; le cœur plein d'amertume,
Son père lève au ciel ses regards obscurcis.
Auprès d'Antiochus Érasistrate assis,
Interrogeant le pouls de ce prince immobile,
Ne sent battre qu'à peine une artère débile.
La reine, l'œil humide, et d'un front ingénu,
Paraît; le pouls s'élève, et le mal est connu.

Pour tracer ces tableaux d'un crayon plus fidèle,
Il faut observer l'homme, et dans plus d'un modèle.
Parcours ce labyrinthe et ses trompeurs chemins,
Diversement coupés chez les divers humains:
L'homme diffère d'âme autant que de visage;
C'est le même rapport, et c'est une autre image:
Tu dessines le corps, mais ton œil sert ta main,
L'âme seule voit l'âme, elle échappe au dessin.

Eh! comment donc la peindre? Il faut sentir toi-même;
Tu ne peux la saisir sans cet instinct suprême.
Sully justifié tombe aux pieds de Henri.
Confus de son erreur, le prince jette un cri:
« Lève-toi, l'on croira que ton roi te pardonne. »
Noble et sublime élan que l'héroïsme donne!
Comment nous peindras-tu ce mouvement soudain,
Si l'âme de Henri n'a passé dans ton sein,
Si du fond de ton cœur ce récit plein de charmes
A ton œil humecté n'a fait monter les larmes?
Le cœur vil et pervers, sous le vice abattu,
Jamais d'un trait profond ne peignit la vertu;
Si des cieux un moment il approche la sphère,
Il y porte avec lui les vapeurs de la terre.

Le plus beau droit de l'art est d'orner les autels,
Ces asiles ouverts aux fragiles mortels,
Où, fatigué du choc des passions fatales,
L'homme vient reposer du moins par intervalles:
Sois saisi de respect, et dans ces lieux divins
Songe que tu réponds des regards des humains.
Là leur vue attentive et toutes leurs pensées
Sur d'augustes tableaux doivent être fixées.
Si j'arrive pourtant dans ces temples de paix,
Que vois-je sur les murs? Les plus affreux objets,
Les fureurs des tyrans, l'invention des crimes,
Les gênes, les bûchers, et le sang des victimes,
Et toujours vingt bourreaux pour un héros chrétien.
Ah! qu'aujourd'hui le ciel, mon guide et mon soutien
A qui peut-être ici ma voix sert d'interprète,
A la lyre en mes mains n'a-t-il joint la palette!
J'irais, et de ce pas, j'irais dans les lieux saints
Effacer sur les murs le sang dont ils sont teints,
Ces arènes d'horreur, ces barbares exemples
Faits pour l'œil des Nérons, et qu'on voit dans nos temples.
Peintre aveugle, en m'offrant ces féroces tableaux,
Quelle est donc la vertu qu'inspirent tes pinceaux?
Quand Sparte à la victoire aguerrissait les âmes,
Lorsque du vrai courage elle y versait les flammes,
Était-ce en présentant des champs couverts de morts,
Des soldats dont la guerre eût mutilé le corps?
Ouvrait-on les tombeaux? On montrait les trophées.
Donne un même aiguillon aux âmes échauffées,
Enlève sous nos yeux dans le séjour divin

Les héros de la foi les armes à la main ;
Ou, si tu veux montrer quel fut leur sacrifice,
Peins-les devant leur juge, et non dans le supplice ;
Là, marque leur constance ainsi que leur espoir :
Voilà de leur vertu le fidèle miroir ;
N'en présente point d'autre, et rends-leur ces hommages ;
Sers la religion sous de douces images ;
Entends, remplis la loi de son auteur divin ;
Peins le Juif secouru par le Samaritain.
L'humanité toujours au sublime est unie ;
Sois sensible ; sans l'âme il n'est point de génie.

Quand tu ne peindras pas la vertu sous ses traits
Peins la nature, elle a d'invincibles attraits ;
Son image nous charme, elle n'est jamais vaine,
Et même à la vertu son aspect nous ramène.

Mais si tu veux m'offrir, loin du bruit des cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton âme libre et pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature ;
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encor si le cœur n'est touché.
Eh ! d'où vient que Berghem est au rang de tes maîtres ?
D'où vient qu'il a reçu des déités champêtres
Le feuillage immortel qui verdit sur son front ?
Il connut, il peignit ce sentiment profond ;
Il l'épancha partout sous ses touches divines ;
Il eut pour atelier le sommet des collines :
Épris de la nature et plein de ses attraits,
C'était là qu'il traçait de ses pinceaux si vrais
Les mobiles aspects des nuances célestes,
Le repos d'un beau soir sur les sites agrestes,
La monture du pâtre et les bêlans troupeaux
Par des chemins fleuris regagnant les hameaux,
Et ce silence heureux d'un vaste paysage,
Des premiers jours du monde attendrissante image.

As-tu cette âme forte et cet instinct hardi
Par qui tout est osé, tout est approfondi ?
Va, cherche la nature ou bizarre ou sauvage,
Joins son génie au tien pour saisir son ouvrage :
Montre vers le Jura l'accord de deux saisons,
La verdure à tes pieds, la glace au haut des monts ;
Le fracas des torrens vomissant de ces cimes
Leurs flots retentissans tombant dans ces abîmes ;
Ces rochers suspendus menaçant à la fois
Le ciel de leur sommet, la terre de leur poids.

L'œil est le vrai dépôt de la mémoire humaine,
Mais il veut des objets, des tableaux qu'il retienne
La nature animée, et les traits importans,
Tout ce qui nous instruit, voilà ce que j'attends.
Tu peins les animaux, que leur instinct paraisse :
Sur ses genoux ployés que le chameau s'abaisse,
Et prête un dos convexe à d'énormes fardeaux ;
Que, vers le Labrador et sur le bord des eaux,
Le castor, architecte aussi prudent qu'habile,
Cimente cette digue et se forme un asile.
J'aime à voir sous leurs traits le coursier valeureux,
Le chien reconnaissant, l'éléphant généreux :
Que la toile en un mot jamais vide et déserte
Des faits, des vérités, soit une école ouverte :
Sur un objet oiseux quand tu perds tes pinceaux,
Je crois voir Philoctète aux rives de Lemnos
Lancer obscurément contre une faible proie
Ces flèches dont le sort est de renverser Troie.

Ce n'est pas cependant que, d'un front sourcilleux,
Je proscrive les traits d'un badinage heureux ;
Telle image à la fois est frivole et piquante ;
Les Grecs ont admiré le tableau de Timante.
Polyphème s'endort, du colosse étendu
Dans la forêt au loin le corps est répandu ;
Les satyres légers s'attroupent en silence
Immobiles autour de sa stature immense,
Quel est de leurs regards l'étonnement profond ?
L'un observe son œil isolé sur son front,
L'autre, le thyrse en main et d'espace en espace,
Toise du vieux pasteur la gigantesque masse.

Épouse d'Antimaque, au vallon de Tempé,
De ton air ravissant que mon œil est frappé !
Moitié nymphe aux beaux yeux, moitié coursier superbe,
Ta croupe s'arrondit nonchalamment sur l'herbe ;
Tes fils, pressant ton sein de la lèvre et des doigts,
Sucent avec le lait la rudesse des bois ;
Le centaure sorti de la forêt voisine
Paraît à demi-corps au dos de la colline,
Tient en l'air un lion qu'il perça de ces dards ;
Ses fils l'ont aperçu ; quel feu dans leurs regards !
Le centaure sourit à leur naissante audace,
Dans leur œil qui pétille il reconnaît sa race.
Je vois avec plaisir ces traits ingénieux
Où la saillie attire et captive les yeux.
Calot même, entraîné par sa verve burlesque,
Me plaît par les écarts de sa touche grotesque,
Lorsqu'il peint de démons Antoine harcelé,
L'enfer en mascarade, et le saint désolé.

Comme on voit de deux jours la rencontre imprudente
Offusquer les objets que la toile présente,
Garde que le sujet qui doit seul nous fixer
Dans un autre jamais n'aille s'embarrasser ;
Qui montre deux sujets les confond et les cache :
L'unité ! l'unité ! c'est ainsi qu'on m'attache ;

Sans elle rien ne plaît, sans elle rien n'est beau,
Un seul fait au théâtre, un seul dans le tableau.
Mais ne va pas non plus, sur la toile imparfaite,
Inquiéter ma vue à demi satisfaite;
Que du sujet entier le tableau soit rempli.

C'est peu de l'unité, s'il est trop embelli,
Si l'amas fastueux d'une fausse richesse
Étouffe imprudemment le fond qui m'intéresse;
Loin les ornemens froids, les détails superflus,
Tout ce qu'on peint de trop pèse sur les tissus.
O sublime Poussin! dans tes mâles ouvrages,
Tu n'as point au hasard jeté les personnages;
Peins-tu les eaux du ciel submergeant l'univers;
Vers ces tristes sommets déjà presque couverts,
Au peu d'humains épars sur l'abîme de l'onde,
Je reconnais d'abord le naufrage du monde.

Dans un moindre naufrage, au défaut des grands traits,
Horace est indigné que l'on soigne un cyprès;
Dans ce peintre insensé c'est souvent toi qu'il nomme :
Songe à l'objet premier, peins les lieux, mais peins l'homme,
L'homme est l'être sensible, et son aspect aimé
Porte un charme secret sur l'être inanimé.

Aux flammes dans la nuit cette ville est en proie;
Que la lueur au loin dans les airs se déploie,
Et que par tourbillons les vents roulent les feux.
Mais peins plus fortement des objets plus affreux,
Le citoyen fuyant loin du toit qui s'embrase,
Ceux que surprend la flamme ou que la pierre écrase,
Ceux à qui sous les pieds le feu rompt les chemins,
Et qui restent aux ais suspendus par les mains;
Qu'un autre sur le seuil d'une porte enflammée
Tombe étouffé soudain par des flots de fumée,
Que la mère tremblante, un enfant dans ses bras,
Un autre à son côté, précipite ses pas.
Fais descendre un vieillard par ce mur que l'on brise,
Et qu'un nouvel Énée emporte un autre Anchise.

Veux-tu peindre à côté de cet affreux tableau
Dans le même désastre un spectacle nouveau?
Que le pâtre au matin, vers ces vastes ruines
Apportant les tributs des campagnes voisines,
Voyant encor les airs par la cendre obscurcis,
Immobile d'effroi reste au pied du glacis;
Peins les femmes en pleurs, dans l'horreur absorbées,
Et de leurs bras tremblans les corbeilles tombées.

Mais il est des objets, mais il est des tableaux
Sur qui la main stérile use en vain les pinceaux;
Change de route alors, et qu'un beau stratagême
Remplace sous tes doigts l'art qui manque à lui-même.
Le poète doit peindre, et le peintre exprimer;
S'il est quelques objets qu'il ne puisse animer,
Connais mieux la peinture, elle a sa réticence,
Et tire son secours de sa propre impuissance.

Iphigénie en pleurs, sous le bandeau mortel,
De festons couronnée avance vers l'autel;
Tous les fronts sont empreints de la douleur des âmes.
Clytemnestre se meurt dans les bras de ses femmes,
Sa fille laisse voir un désespoir soumis,
Ulysse est prosterné; Ménélas, tu frémis;
Calchas même est touché : mais le père! le père...!
D'atteindre à sa douleur l'artiste désespère;
Il cherche, hésite, enfin le génie a parlé;
Comment nous montre-t-il Agamemnon? Voilé.

Viens admirer encor dans un nouveau spectacle
Les ressources de l'art vainqueur d'un autre obstacle:
Condé, dans ce beau lieu que Santeuil a chanté,
Respire en vingt tableaux, savamment imité;
De Lens et de Rocroi que les palmes sont belles!
Que l'on aime à tracer ces tiges immortelles!
Mais quand du sang français il a rougi son bras,
Forcé d'abandonner les courtines d'Arras,
Quand il laisse en partant sur sa trace guerrière
Un sillon mélangé d'ombres et de lumière :
Il faut le peindre encor ce grand homme égaré.
O Condé! par ton fils le peintre est inspiré :
Tes fastes dans les mains, la Muse de l'histoire
Déchire le feuillet qui ternirait ta gloire.

Ainsi l'allégorie au besoin servit l'art;
Mais souvent un artiste imagine au hasard,
Et, pour m'embarrasser par une énigme vaine,
Se perche, avec le Sphinx, sur la roche thébaine;
Mon œil impatient, par la toile offusqué,
Laisse dans les brouillards le sens mal indiqué :
Le sens doit être clair quoiqu'il change d'organe :
L'allégorie habite un palais diaphane.
Franchis par son secours des obstacles nouveaux,
Donne par elle un corps à des êtres moraux;
Mais, sans t'envelopper trop souvent de son voile :
Je hais le peintre froid embarrassant la toile,
Dont le génie étroit, sur l'emblème guindé,
A sans cesse ou sa nymphe ou son monstre affidé :
C'est toujours ou lion, ou syrène, ou furie,
C'est toujours l'abondance ou sa corne fleurie.
De trois fils divisés l'orgueil envenimé
Fait rendre la couronne à leur père alarmé;
Sur la tête du roi si le crayon la pose,
Tu n'offres à mes yeux ni le fait, ni la cause;
Eh bien! que la Discorde aux serpens pour cheveux,
Ombrageant de son aile un trône malheureux,

De ses livides mains place le diadème
Sur le front du monarque, aux yeux de ses fils même.
Mais, quand l'histoire enseigne et parle avec clarté,
Jamais mieux qu'elle alors tu n'auras inventé,
Et ta main l'imitant sans paraître servile
Cueille encor avec gloire une palme facile.

Il est une stupide et lourde déité;
Le Tmolus autrefois fut par elle imité;
L'Ignorance est son nom : la Paresse pesante
L'enfanta sans douleur au bord d'une eau dormante :
Le Hasard l'accompagne, et l'Erreur la conduit,
De faux pas en faux pas la sottise la suit.
Ne laisse point guider par ses mains téméraires
La main que la Peinture admet à ses mystères.
La Science toujours fut la base des arts;
Ne va point, jeune élève, en d'imprudens écarts
Brouiller les pas du temps dans le champ de l'histoire;
Couvrir d'un baudrier les soldats du Prétoire;
Teindre des mêmes eaux le fleuve et l'océan;
Marquer des mêmes feux l'éclair et le volcan;
Sur un sol étranger transportant des dryades,
Ombrager de forêts les plaines des Orcades;
Faire asseoir l'Iroquois au milieu des ormeaux,
Ou planter le palmier au bord de nos ruisseaux.
Debout derrière toi le Ridicule veille,
Il perce de ses traits l'artiste qui sommeille :
Quel que soit le laurier que le peintre ait cueilli;
L'erreur de son crayon n'est point mise en oubli;
Le tableau l'éternise, et cette flétrissure
Éteint plus d'un rayon sur le front d'Albert-Dure.

Ose; c'est là ta gloire, et c'est un de tes droits;
Mais des chemins nouveaux il est un heureux choix;
Ose, mais du vrai seul garde toujours la trace;
Guide toujours de l'œil les écarts de l'audace;
Ne va point accoupler la panthère et l'agneau,
Mettre en un même nid l'aiglon sous l'étourneau,
Travestir sous les traits d'une grâce mondaine
Madeleine en Laïs, ou Thérèse en Hélène.
Loin de nous tout absurde et téméraire objet;
Tu peins la vérité, respecte ton sujet.
Du sacré, du profane évite le mélange;
Ne renouvelle point l'erreur de Michel-Ange :
Il peint au dernier jour le juge des mortels
Descendant pour fixer leurs destins éternels;
Les morts avec effroi ranimant leur poussière;
L'inexprimable horreur de la nature entière;
La terre tout à coup s'échappant de ses gonds,
Le soleil de sa sphère, et les mers de leurs fonds;
Et le peintre a souillé ce tableau redoutable
Par les spectres impurs et l'enfer de la fable :
A ce bizarre aspect la Raison s'indigna,
Et, le voile baissé, la Pudeur s'éloigna.
Ce n'est plus la raison ni le goût qui murmure,
Ce n'est plus la pudeur : j'entends de la nature
Et de l'humanité les lamentables voix,
Pour peindre un Dieu mourant sur le funeste bois
Michel-Ange aurait pu...! Le crime et le génie!
Tais-toi, monstre exécrable, absurde calomnie;
Quel chef-d'œuvre de l'art eût jamais effacé
Une goutte de sang que le peintre eût versé?
Que n'eût-on vu plutôt dans ce délire extrême
Sécher la main du peintre, et périr l'art lui-même!

Habile à te tracer de sublimes leçons,
Jule pour les grands traits sut tailler ses crayons,
Lorsqu'il suit Raphaël, Jule, faible et timide,
Se traîne obscurément loin des pas de son guide,
Tant le génie est fait pour marcher sans appui,
Et chancelle toujours dans le sillon d'autrui!
Mais à lui-même enfin quand Jule s'abandonne,
Poète de son art, de quels traits il étonne!
Comme de son pinceau la verve et la fierté
Éclate avec splendeur dans le palais du T!
Comme il peint les Titans frappés par le tonnerre,
Des monts qu'ils entassaient renversés vers la terre,
Les troncs d'arbres, les rocs échappés de leur main,
Les coursiers du soleil dispersés et sans frein!
La foudre tombe au loin, et le jour qui s'égare
Par la voûte rompue entre et luit au Ténare;
Cybèle, avec effroi, presse du haut des airs
Ses lions en écume à travers les éclairs,
La mer s'enfle et bondit en montagnes humides,
Les vagues ont brisé le char des néréides,
Et la terre sanglante, ébranlée en ses flancs,
S'affaisse sous le poids des colosses fumans.

Est-ce une illusion? Quelle douce magie,
Quel charme me transporte aux bosquets d'Idalie,
Dans la troupe enfantine et des Ris et des Jeux,
Aux autels de Vénus, près des amans heureux?
La foule des Amours de tous côtés assiége
L'atelier de l'Albane et celui du Corrége,
Les uns pour les pinceaux taillent le myrte en fleur,
D'autres sur la palette étendent la couleur,
Celui-ci d'un genou qu'avec peine il avance
Veut dresser à lui seul le chevalet immense;
Il sue, il se dépite, il soulève à moitié,
Par son adresse enfin la machine est sur pié :
Celui-là pour tracer un portrait de sa mère,
Du peintre gravement conduit la main légère,
Plus il est sérieux, plus son air est charmant,
Cet autre plus badin va, vient étourdiment,
De son léger flambeau tire des étincelles,
De crayons plus aigus fait des flèches nouvelles,

Touche, dérange tout par ses folâtres jeux,
Il a distrait l'artiste, et l'ouvrage en est mieux.

Que n'ont point su tracer sur la pierre ou la toile,
Ces Carraches, de l'art triple et brillante étoile?
Ce Paul, né dans Vérone, et que rien n'a distrait
Du laurier qu'il dispute à ce fier Tintoret!
Rubens, dont le génie énergique et fertile
Fut toujours secondé par sa touche facile;
Le peintre de Bruno qui vit de ses foyers
Des artistes romains les chefs-d'œuvres altiers,
Et s'éleva lui-même aux prodiges du Tibre;
Holbein, dont le crayon fut si mâle et si libre;
Ces deux Bassans si vrais, cet heureux Vouwermans
Qui peignit des coursiers jusqu'aux hennissemens;
Le Poussin, qui toujours sans élève et sans maître
De l'art chez les Français tient le sceptre peut-être;
Ce brillant le Lorrain, au pinceau si flatteur;
Rimbrant, de la lumière heureux distributeur;
Le Primatrice, épris des beautés de l'antique,
Destructeur du faux goût et du crayon gothique;
Vendeik qui, nous montrant le beau dans tout son jour,
De la force à la grâce a passé tour à tour;
Ce Vinci si correct, celui qui né dans Parme
Sur sa toile élégante a semé tant de charme;
Ce Guide, plus touchant, ce hardi Salvator,
Et le Dominiquin, méditant son essor,
Qui laissa si long-temps ses travaux sous un voile
Puis déploya soudain les trésor de la toile;
Ainsi l'aigle caché dans les forêts d'Ida
Pour prendre un vol plus haut souvent le retarda.

O puissance de l'art! véritables prodiges!
O le plus séduisant, le plus doux des prestiges!
Plus on a su cacher les secrets du pinceau,
Plus il produit l'erreur, plus son triomphe est beau.
Trompé par les raisins l'oiseau vole au treillage,
L'animal belliqueux hennit à son image;
Et l'œil du connaisseur, et l'œil du villageois,
La science et l'instinct sont séduits à la fois.
Créateur des objets dont il est le copiste
L'art a trompé la brute, il va tromper l'artiste:
Zeuxis, tu cours lever ce magique rideau,
Il ne cache que l'art; ce voile est le tableau.

Zirphé plus fraîche encor que la rose nouvelle,
La charmante Zirphé, fille d'un autre Apelle,
D'un seul de ses regards attirait tous les vœux;
On aspire à sa main; mais quel amant heureux,
Quel peintre dans son art saura vaincre le père?
C'est la loi qu'il impose, et l'hymen se diffère.
Un élève timide, hélas! loin de l'espoir,
Des charmes de Zirphé sentait tout le pouvoir,
L'adorait en silence, et la belle ingénue
Sur lui, comme au hasard, laissait tomber sa vue;
En l'absence du peintre, il entre en son réduit,
Prend le pinceau, hasarde... il achève, et s'enfuit:
L'artiste impatient, que son zèle rappelle,
Revole à l'atelier, à la Vénus nouvelle
Dont il arrondissait les contours animés,
Jouissant des appas par lui-même formés;
Mais un insecte ailé sur la gorge repose
Vers le point où les lis laissent fleurir la rose;
Le peintre l'aperçoit, et, du bout de ses doigts,
Du tableau qu'il effleure il le chasse deux fois...
Mais, quelle illusion! quelle surprise extrême!
La mouche est immobile, il le devient lui-même:
Bientôt l'étonnement a fait place au courroux.
L'élève alors tremblant paraît, tombe à genoux.
C'est moi... C'est toi! qu'entends-je? Il se tait, s'embarrasse,
Admire, réfléchit, le relève et l'embrasse;
Sois l'époux de ma fille. Ah! vous comblez mes vœux.
L'Amour rit, l'art triomphe, et trois cœurs sont heureux.

Des yeux qu'il a séduits l'art passe jusqu'à l'âme;
Des passions qu'il peint il y verse la flamme;
Le courage, l'effroi, la haine, l'amitié,
Et l'indignation, la crainte et la pitié.
Combien le cœur ému s'ouvre à cet art céleste!
Jusqu'où va son pouvoir! tout en parle et l'atteste;
La loi qui dans Athène interdit les pinceaux
Aux doigts qu'avaient durcis les serviles travaux,
La toile hospitalière au temple de Carthage
Rassurant les Troyens sur un nouveau rivage,
Protogène en honneur et de son atelier
Sauvant Rhode lui seul des assauts du bélier;
Alexandre effrayé par l'image sanglante
Du triste Palamède immolé dans sa tente,
Croyant revoir le sang dont lui-même est souillé,
Dans son sein tout à coup le remords éveillé;
Porcie à son époux s'arrachant en Romaine,
Et dans le même jour ne respirant qu'à peine,
Au tableau des adieux d'Andromaque et d'Hector;
L'image d'un soldat est plus puissante encor.
Elle arme un peuple entier victorieux d'avance:
Pierre dans Pétersbourg, Médicis dans Florence,
Appellent la Peinture, et d'un de ses regards
Elle semble allumer le pur flambeau des arts,
Aux lieux qu'ils habitaient fait revivre leurs traces,
Et ranime le Russe engourdi sous ses glaces.
Jeune élève, cours donc, cours saisir les pinceaux;
Vole, apprête à ton art des triomphes nouveaux.

Un autre art né du tien s'empresse à reproduire
En cent lieux différens le tableau qu'on admire;
Par lui bravant le sort et ses coups imprévus

Tu vis où tu n'es pas, tu vis quand tu n'es plus,
La toile se consume, et ton ouvrage dure :
Ainsi périt chaque être, et jamais la nature.
A l'aspect des talens couronnés avec toi
Redouble de courage, agis, cherche, conçoi :
Hé! dans le champ des arts quel prix, quelle victoire
A jamais épuisé les moissons de la gloire?
Elle tient des lauriers toujours prêts pour ton front;
Féconde le terrain, les palmes y croîtront.

Par les traits immortels qui les caractérisent,
Vois briller ces esprits que les cieux favorisent,
Ces célèbres humains créateurs dans leur art,
Élevés sur la foule, et comptés d'un regard,
Montrant par leur essor la distance infinie
Des efforts du travail aux élans du génie,
Planant sur l'univers, les flambeaux dans les mains,
De la hauteur des cieux éclairant les humains.
Ose les égaler en t'élevant sans guide,
L'envieux pâlira devant ton vol rapide;
Alors on sentira sous tes brûlans pinceaux
Ton âme tout entière éparse en tes tableaux.
Surtout, si jusqu'ici la nature tracée
Te laisse sans secours à ta vaste pensée;
S'il faut que ton pinceau, plus hardi sous ta main,
Tienne de l'infini dans un ouvrage humain,
Et peigne et vivifie une image immortelle,
Dont tes débiles yeux n'ont pu voir de modèle.

Quel nouveau Raphaël pourra montrer encor
Le Christ transfiguré sur le haut du Thabor?
L'air s'épure et blanchit; d'une splendeur divine
Son corps, son vêtement tout à coup s'illumine,
Son visage éblouit, l'éclair part de ses yeux,
Le Dieu tient en suspens les puissances des cieux.
Ses disciples, tombés le front dans la poussière,
Restent comme aveuglés sous ce poids de lumière.
Le peintre soutient seul ce céleste appareil,
Une fois l'œil de l'homme a fixé le soleil.

Moi-même je le sens, ma voix s'est renforcée,
Des esprits plus subtils montent à ma pensée,
Mon sang s'est enflammé plus rapide et plus pur,
Ou plutôt j'ai quitté ce vêtement obscur,
Ce corps mortel et vil a revêtu des ailes,
Je plane, je m'élève aux sphères éternelles,
Déjà la terre au loin n'est plus qu'un point sous moi.
Génie! oui, d'un coup d'œil, tu m'égales à toi,
Un foyer de lumière éclaire l'étendue.
Artiste, suis mon vol au-dessus de la nue.
Un feu pur dans l'éther jaillissant par éclats
Trace en sillons de flamme : Invente, tu vivras.

POÉSIES DIVERSES.

L'UTILITÉ DES DÉCOUVERTES

FAITES DANS LES SCIENCES ET DANS LES ARTS SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV.

Croire tout découvert est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.
Souvent, sans nous, le temps, quelquefois le hasard,
Fut l'auteur d'un prodige ou l'inventeur d'un art;
Mais plus d'un germe heureux demeure oisif encore,
Privé du feu divin qu'il attend pour éclore :
Le génie est ce feu, créer est son destin;
L'esprit d'un seul s'épuise, et non l'esprit humain.

Où suis-je entré? quel est cet appareil magique
Dressé pour nous offrir la puissance électrique?
Un nouveau phénomène (1), un rival de l'aimant,
Un fluide subtil au double mouvement,
De tout ce qui l'enferme avec force s'échappe,
Il court d'un corps à l'autre, il étincelle, il frappe.
Moteur impétueux, son rapide secours
Peut au sang arrêté rendre son premier cours;
Utile découverte et ressource hardie
Pour cet art inventé par l'amour de la vie.

Est-ce en moi vain délire, ou prophétique ardeur?
Mon espoir est trop grand pour n'être qu'une erreur;
Ce prodige naissant, dont la cause est obscure,
Mortels, doit être un jour la clé de la nature.
Séjour des malheureux que Thémis tient aux fers,
Et vous, lieux d'assistance au pauvre infirme ouverts,
Vous aussi, souterrains à qui nos bras arrachent
Les métaux dangereux que vos antres nous cachent,
Vaisseaux dans un long cours trop souvent égarés,
Qui portez tout un peuple en vos flancs resserrés,
A la contagion vous alliez être en proie;
Contre elle quel pouvoir la physique déploie!
Des zéphyrs excités le favorable essaim
Entre de toutes parts, erre dans votre sein;
Soudain tout est par eux rafraîchi d'un coup d'aile;
Leur haleine se joue, et l'air se renouvelle.
Héros, qui dans Lesbos te vis abandonné,
Au temps où tu vécus si cet art était né,
Peut-être on eût moins craint cette vapeur impure
Qu'au vaisseau de tes Grecs exhalait ta blessure.

(1) L'électricité.

Quels trésors inconnus ces savans passagers
Cherchent-ils sur les mers à travers les dangers?
Disciples de Newton, flambeaux de la physique,
Les uns sont emportés où brûle l'écliptique,
Les autres sont guidés vers les antres du nord;
Louis même préside à leur pénible effort;
La soif de la science a dirigé leur route;
Des ports de nos climats partis avec le doute,
Ils revolent vers nous avec la vérité;
Ils n'ont craint que l'erreur, et ce voile est ôté
Aux lieux où de la terre ils fixent la figure,
Une illustre colonne atteste sa mesure
Monument glorieux, plus digne de nos vers
Que celui dont Hercule étonna les deux mers.

Peinture, un nœud puissant aux sciences te lie;
Elles te doivent trop pour que ma voix t'oublie.
Avant nous le tissu par tes mains animé
Sous la lime du temps périssait consumé.
Quels secours! chaque image en son ordre enlevée (1)
Sur un autre tissu passe et vit conservée :
L'envie à cet aspect baisse un front confondu,
L'art renaît, l'œil s'étonne, et le temps est vaincu;
Vous vivez à jamais, héros, grâces, et sages,
Vous tous dans vos portraits, l'artiste en ses ouvrages.

Qui pourrait, du burin oubliant les progrès,
De ses traits délicats abaisser les succès?
Ainsi que la peinture, il imite avec grâce;
Mais l'âme des couleurs manque aux objets qu'il trace.
Tout ne vit qu'à demi par ce sombre travail,
Les prés sont sans verdure, et les fleurs sans émail.
Un autre art plus heureux dans l'instant multiplie,
Mais colore l'image, en augmente la vie :
Largesses du burin, vif éclat du pinceau,
Je vois tout réuni par ce talent nouveau.

Quel phénomène encor naît d'une autre industrie!
L'art des Zeuxis s'étend, s'éclaire et se varie;
En vain de ce prodige un autre âge est l'auteur,
Le nôtre le retrouve, il en est l'inventeur :
On étale à nos yeux de nouvelles merveilles,
Peintes avec ces sucs cueillis par les abeilles;
De l'insecte rongeur ces traits sont respectés,
Sous quelque oblique aspect qu'ils nous soient présentés.
Jamais par le faux jour qu'on prendrait pour un voile,
On ne voit les objets confondus sur la toile;
Et l'on peut du pinceau réparer les erreurs,
Sans altérer l'accord des premières couleurs.
O découverte heureuse, et trop peu célébrée!

(1) La translation des tableaux d'une toile usée à une autre.

O ressource publique à mon siècle assurée!
Sur les dons de Cérès quelle contagion!
L'épi tombait en poudre atteint d'un noir poison
Un génie a paru dont la France s'honore;
Habile, industrieux, plus citoyen encore;
Et, par un philtre utile avec art préparé,
Sous ses heureuses mains l'épi s'est épuré.

Combien d'autres secours l'homme aujourd'hui s'assure!
Que de voiles levés qui couvraient la nature!
Que de ressorts adroits inventés pour nos arts!
De regards créateurs jetés de toutes parts!
De succès trop nombreux, pour qu'ici je les peigne!
Combien d'autres vont naître, ô Louis, sous ton règne!
Il faut le voir entier pour remplir mon sujet;
Mais puisse être à jamais mon ouvrage imparfait!

Est aliquid sub sole novum.

A MADAME D***,
SUR LA MORT DE SON FILS, AGÉ DE HUIT ANS.

Tu perds un fils dès ses plus jeunes ans;
Douce espérance à ton cœur arrachée,
Tendre fleur que les vents de leur souffle ont séchée
Dès les premiers jours du printemps.
J'ai dû respecter des instans
Où la douleur même a des charmes;
Pour détremper un noir poison
J'ai dû laisser couler tes larmes;
Mais après la nature écoute la raison :
A sa clarté si ton œil s'ouvre,
Tu ne verras plus de tombeaux,
Tu verras seulement l'asile du repos,
Et sous le cyprès qui le couvre
Un enfant à l'abri des maux.
Né de toi, mère tendre, il eût été sensible.
C'est un bien trop incompatible
Avec le bonheur et la paix :
Ah! juges-en par tes regrets;
Ton fils est délivré d'un avenir pénible;
Plus à plaindre vivant qu'il ne l'est chez les morts,
Il aurait bu jusqu'à la lie
La coupe amère de la vie
Dont il n'a touché que les bords.
Eh! que perd-il? qu'eût-il vu sur la terre?
Malheur, crime ou sottise, impuissance des lois,
Les préjugés, les passions en guerre,
Les humains policés et pervers à la fois,
Dangereux avec des mœurs douces,

Semblables à ces champs d'Enna
Couverts de fleurs, mais sujets aux secousses,
Mais souvent infectés des laves de l'Etna.
Qu'eût-il vu de plus près? rien qu'un troupeau frivole
Sous le nom de société;
Des hommes personnels que l'intérêt isole,
La vertu sans honneur et l'or seul respecté;
La morale elle-même à l'usage soumise
Dans cette tourbe d'insensés,
Et l'honnête homme faible assez
Pour toucher dans la main de celui qu'il méprise.
En proie aux passions d'autrui,
En butte aux siennes, quel système
Contre la fortune et lui-même
Aurait pu lui servir d'appui?
Ton fils, un jour par son étoile
Peut-être tout entier vers le doute emporté,
Aurait voulu lever un coin du voile
Qui nous cache la vérité:
Non pas ce que Nolet chercha dans son école,
Pourquoi la pierre tombe, ou pourquoi l'oiseau vole;
Vain secret qu'on ignore avec tranquillité;
Mais qu'est-ce que notre être, et quel sort arrêté
Par la volonté souveraine
Hors des temps écoulés, attend la race humaine
Dans l'immobile éternité.
Incertitude affreuse à mon âme oppressée,
Et qui vingt fois sur mon chevet
Aurait desséché ma pensée,
Si mon cœur ne m'en eût distrait,
Remettant tout dans ma faiblesse
A l'impénétrable sagesse
Du Dieu juste et bon qui m'a fait.
Au sein d'une heureuse ignorance,
Ton fils exempt de ces combats
Est tombé doucement dans l'ombre du trépas.
Du milieu des jeux de l'enfance
Il franchit sans effroi l'abîme redouté
Au bord duquel épouvanté
L'homme se rejette en arrière,
Craignant la nuit et la lumière,
Et l'horreur du néant et l'immortalité.
Heureux ceux dont le ciel abrége ainsi la course!
Perdre la vie aussi près de sa source,
C'est un échange et non pas une mort,
Ton fils a terminé son sort;
Mais du moins, sous les lois de l'éternelle cause,
Par le plus court chemin arrivé dans le port,
Quelque part qu'il soit, il repose.

ÉPÎTRE A M. SÉMAINE,

ARCHITECTE ET POÈTE.

Ami charmant, quand je te vois
Tenant ton luth et ton équerre,
Ordonner, et souvent la pierre
Se placer docile à ta voix,
Je doute de ce que j'admire;
Je me dis: Serait-ce Amphion
Qui viendrait, au son de sa lyre,
Rebâtir Thèbe? est-ce Apollon
Qui, banni du céleste empire,
Dans ces bas lieux revient construire
La ville de Laomédon?

Que j'aime à voir que tu m'amuses,
Entouré de plans, de dessins,
A faire ainsi venir les Muses
Au milieu de tes Limousins.
J'aime à te voir, de ces pantins
Gouvernant la foule automate,
T'élancer par le sentiment
Vers un art plus doux qui te flatte,
Et devenir au même instant
Anacréon et Dinocrate!
Cultive ce double talent;
Unir les goûts, c'est l'art des sages;
Mais songe que des derniers âges
La lyre est la plus sûre clé.
Pourquoi peint-on Pégase ailé?
C'est qu'un poète, par la gloire,
Voit son nom bientôt publié;
Il vole au temple de mémoire:
Les autres arts n'y vont qu'à pié.
Ce palais qui presse la terre,
Cet obélisque renommé
Ne dure qu'autant que la pierre
Dont l'architecte l'a formé;
Il craint les flèches du tonnerre,
Les feux débordés des volcans,
Et les secousses de la terre,
Et la hache des conquérans.
Les chefs-d'œuvre de la pensée
Bravent eux seuls tant de revers.
Et du temps la lime émoussée
Ne mord jamais sur les bons vers;
Le temps leur fait bien moins la guerre
Qu'aux palais, qu'aux temples des Dieux:
L'Iliade s'élève aux cieux,

Et l'antique Rome est sous terre.
Alexandre, comme un lion,
Fond sur Thèbes épouvantée;
Qu'épargne-t-il? une maison
Que Pindare avait habitée.
De ce poète ingénieux
Il n'osa souiller l'héritage :
Il brisa les autels des Dieux;
Mais il respecta leur langage.

LE LEVER DU SOLEIL.

Déjà l'astre du jour s'est emparé du ciel;
Il lance par faisceaux ses rayons sur la terre,
Et je découvre à sa lumière
Les prodiges sortis des mains de l'Éternel.
Mon âme, élance-toi vers cette clarté pure;
Des portes du matin, admire la nature,
Et remplis-toi de son auteur.
Ah! si nos yeux pouvaient, sans blesser leur paupière,
Approcher du soleil, contempler sa splendeur,
Et s'enfoncer dans sa lumière,
Ils ne verraient qu'un océan de feux,
Que ne bordent aucuns rivages,
Que tourbillons brûlans luttant sans cesse entre eux,
Et, dès la naissance des âges,
Embrasant les plaines des cieux.
La pierre se dissout, bouillonne avec furie
Au sein de ses foyers ardens;
La flamme roule par torrens,
La lumière par flots jaillit et tombe en pluie.
C'est aux clartés de tant de feux divins
Que marchent les saisons, qu'agissent les humains.
Mais, grand Dieu, cet amas de lumière éternelle,
Qu'est-il devant tes yeux? à peine une étincelle;
Ce disque dont tes mains ont arrondi les bords,
Dont jamais les feux ne s'épuisent,
Colore seulement la surface des corps
Où ses rayons se brisent.
Ton œil, plus pénétrant, perce leurs profondeurs,
Réunit sous un point les déserts de l'espace;
Il ne parcourt pas, il embrasse,
Et du même regard il sonde tous les cœurs.

L'IMPÔT DE FORTUNE.

Cette déité si légère,
Qui du sort des humains se joue aveuglément,
Leur envoie un double émissaire,
L'occasion et l'accident;
L'une vient à nous la première,
De son passage il faut saisir l'instant :
L'autre, de traîtresse manière,
Nous suit sans bruit et nous surprend :
L'autre nous échappe souvent;
A l'une nous n'échappons guère.
Pour moi, je puis braver la déesse au bandeau,
Son caprice et sa perfidie :
Qu'elle ride son front, qu'ensuite elle sourie,
Et puis se fâche de nouveau,
Je passe volontiers sur sa bizarrerie,
Et je sauve ainsi mon repos;
J'ai pour système dans la vie
D'envier peu les premiers lots;
Trop sûr que plus l'enchanteresse
Dans son perfide sein nous berce et nous caresse,
Plus il faut craindre ses retours;
Que, dans une quinte subite,
De ses propres bienfaits la cruelle s'irrite;
Que le malheur est prêt à fondre sur nos jours.
Ah! le mieux, c'est qu'elle m'oublie :
Et même, lorsque dans mes vœux
Son caprice me contrarie,
Je me dis, du bonheur il préserve ma vie :
J'étais perdu s'il m'eût fait plus heureux.
Ainsi ses moindres dons sont mieux à mon usage,
Les maux n'en sont pas si voisins :
Moins de joie et moins de chagrins,
Voilà la devise du sage.
Vivent les contrariétés!
Je les reçois comme piqûres
Qui nous exemptent des blessures
Que nous font les adversités :
Hé! qu'un malaise nous survienne,
Quelque rhume, quelque migraine,
C'est dispense de maux plus grands;
Une incommodité légère,
Un accès de fièvre éphémère
Consuma quelquefois des levains dévorans,
Et trompa la faux meurtrière.
Toi qui dis: un tel est heureux;
Qu'en sais-tu? dans son cœur vois-tu ce qui se passe?
Sais-tu ce qui manque à ses vœux?
Privation équivaut à disgrâce :
Nul n'est heureux en tout, nul n'est heureux long-temps;
Point de faveur du sort gratuite ni complète :
Quiconque la reçoit, l'achète.
Dans le triste cours de nos ans,
Le malheur, de tout temps, fut un impôt par tête;
A qui, pour l'éviter, présenter sa requête?
L'un s'élève aux honneurs, l'asthme vient l'oppresser.

Sous le cordon qui le décore;
L'autre, que l'intérêt dévore,
Court les deux mers pour amasser;
Il a triplé ses fonds aux comptoirs d'Amérique,
Il ignore les traits que le sort lui gardait;
Il revient, il débarque, un procès l'attendait.
Cet autre est dans l'éclat de la faveur publique,
Son nom brille partout de gloire environné;
Et sans relâche infortuné,
Son cœur nourrit le ver d'un chagrin domestique.
Ce mortel exempt de souci,
Vieux favori de la fortune,
Qui semblait être jusqu'ici
Excepté de la loi commune,
Trouve près de son terme un abîme imprévu;
Son fils le déshonore, il gémit d'être père;
De la rigueur du sort le voilà convaincu,
Et sous le poids de sa misère,
Il s'écrie : ah! j'ai trop vécu!
Mais les plus grands malheurs sont ceux que l'on mérite:
N'armons pas contre nous notre propre conduite:
D'un ciel en feu la foudre part,
Elle gronde et tombe au hasard;
Et nous irions sur nous l'attirer dans sa chute!
Le sage aux coups du sort comme un autre est en butte,
Mais plus qu'un autre échappe à sa malignité;
Il présente peu de surface;
Le plus qu'il le peut il s'efface,
Le trait vole et passe à côté.
Quant aux autres malheurs qu'à l'humaine nature
Attacha la nécessité,
Que sert un frivole murmure,
Puisque nul n'en est exempté?
Trop sûrs que le bonheur est de mauvais augure,
Quand la fortune entre chez nous,
Recevons-la comme simple visite,
En nous attendant à sa fuite,
Et plus souvent à son courroux;
Songeons, durant le calme ainsi que dans l'orage,
Que d'entières prospérités,
Que d'entières calamités,
Sont rarement notre partage;
Que les biens ont leur alliage,
Et les maux leurs indemnités.

FRAGMENT D'UNE ÉPÎTRE

DE Mme LA COMTESSE DE GRISMONDI A SES VERS,

Traduite de l'italien.

Objets de tendresse,
Ma lyre et mes vers!
Que le sort m'oppresse
Du poids des revers;
Qu'il daigne me rire,
Vous serez toujours,
Mes vers et ma lyre,
Mes seules amours.
Eh! sous votre auspice,
Quel temps si couvert
Qui ne s'éclaircisse!
Par vous seuls je vis
Tous mes pas suivis,
Au bord des abîmes,
Sur les âpres cimes
Du fier Mont-Cénis.
Des Alpes qu'assiége
L'éternelle neige
L'aspect me fut doux;
De ces hauteurs même
Le péril extrême
Me plut avec vous.
Autre scène éclose
D'objets plus rians:
Quand je vins aux champs
Que le Rhône arrose,
Bords industrieux,
Si chers au commerce,
Par les dons heureux
Que sa main nous verse!
Quand je descendis
Et qu'ailleurs je vis
La rive fertile
Où la Seine, aux cris
Du bruyant Paris,
Coule si tranquille
Au pied de l'asile
De ses rois chéris:
Époque immortelle!
Toujours, ah! toujours
Mon cœur se rappelle
Avec quel discours
Plein de courtoisie
Je fus accueillie
De ce grand Buffon,

Cet esprit fécond,
Qui de la Nature
Sondant les ressorts,
Ouvrit ses trésors
D'une main si sûre,
Et, par maint écrit
D'un style énergique,
De Pline obscurcit
La splendeur antique.
Avec quel accueil,
Dont mon cœur s'honore,
Me reçut encore
Lalande, dont l'œil
Pénètre sans peine
Cette immense scène
Qu'étalent les cieux
Pour lui si visibles,
Mais inaccessibles
Aux vulgaires yeux.

A MADEMOISELLE DE***,

QUI AVAIT L'HABITUDE DE VEILLER.

Eh! quoi, des heures de repos
Faire des veilles meurtrières,
Et fouler aux pieds des pavots
Qui devraient couvrir vos paupières!
Vous fiez-vous à vos vingt ans?
Ou, lasse de vos agrémens,
Dans votre nocturne manie,
Voulez-vous, sous un œil éteint,
Remplacer les fleurs d'un beau teint
Par la pâleur de l'insomnie?
Hélas! sur les ailes du temps
La beauté s'envole assez vite!
Ne précipitez point sa fuite
Par des caprices imprudens.
Héro veillait, mais pour attendre
Le jeune et fidèle Léandre,
Qui bravait un ciel obscurci
Et l'onde en courroux, pour se rendre
A son tête-à-tête chéri.
Pénélope faisait aussi
De ses nuits l'entier sacrifice,
Attendant toujours son Ulysse,
Objet de son tendre souci.
Mais vous qui, malgré la couronne
Dont les grâces vous ont fait don,
Semblez vivre dans l'abandon
Des droits que la beauté vous donne;
Vous dont l'esprit se passionne,
Non le cœur; vous enfin, dit-on,
Qui n'attendez jamais personne,
Quel est donc ce travers nouveau?
Vénus, aux couleurs si vermeilles,
N'a point choisi pour son oiseau
Le hibou, triste amant des veilles.
Au sommeil laissez-vous gagner;
Car, de votre couche déserte,
C'est trop long-temps vous éloigner:
Et de vos nuits en pure perte
L'Amour commence à s'indigner;
Il venge l'affront qu'on lui cause:
Optez donc, et dès aujourd'hui,
Ou dormez lorsque tout repose,
Ou veillez quelquefois pour lui.

VERS A MADEMOISELLE D***.

Il n'est point de vers de commande
Quand c'est vous qui les désirez;
En dépit de votre demande,
Les miens paraîtront inspirés.
Qui mieux que vous, jeune Rosette,
Pourrait enflammer le poète?
Esprit sage, et plein d'agrément,
Une figure à sentiment,
Œil arabesque à qui tout cède,
Teint fleuri, sourire attrayant,
Caractère bien plus charmant
Qu'on en suppose à toute laide,
Comme par dédommagement;
Vous reçûtes, vous qu'on adore
A tant de titres précieux,
Tous les dons que fit à Pandore
La prodigue faveur des cieux;
Si la perle des immortelles
Joint sa boîte à tant de cadeaux,
Il n'en sortira que les maux
Qu'on aime à souffrir pour les belles.

A MADEMOISELLE H***,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Sainte Marguerite est passée,
Mais votre fête ne l'est pas,

Et chaque jour, dans ma pensée,
Je sème de fleurs tous vos pas.
Soit que d'une main à peau fine
Vous buriniez quelques objets,
Soit que d'une corde argentine
Vous tiriez des sons pleins d'attraits,
Ou soit que votre voix divine
Embellisse quelques couplets,
Partout même charme domine
Sous vos doigts et dans vos concerts.
Pourquoi me demander des vers?
Ce tribut commun, j'imagine,
N'a rien qui vous doive être doux;
On a trop prodigué l'offrande,
Les Muses n'ont plus de guirlande,
A mon avis, digne de vous.
Deux sœurs charmantes pour rivales
Avec vous partagent les cœurs;
Si vous n'aviez point eu de sœurs,
Vous n'auriez jamais eu d'égales.

LES RIVES DU CHER.

Dans cette province de France,
Fière d'en être le jardin,
Aux mêmes champs qui de Pépin
Virent le père, à coups de lance,
Éconduire le Sarrazin,
Entre une bicoque royale,
Foyer d'une ligue infernale,
Dont la noire embûche, dit-on,
A ce jeune François second
Pensa devenir si fatale;
Et cette cité capitale
De cet agréable canton,
Ville assez digne de mémoire,
Et dont les fruits si bien confits
Fondent la richesse et la gloire
Sur les gourmands de tout pays :
Un autre eût dit sans verbiage,
En Touraine, entre Amboise et Tours
Mais, en de longs et vains discours,
Sous prétexte de beau langage,
Un poète se plaît toujours;
Avant qu'il ait décrit ses tours,
Un autre aurait fait le voyage.

Au bord du Cher est un vallon,
Beau paysage, lieu céleste,
Où l'œil, ce voyageur si preste,
Se lasse à chercher l'horizon;
Là, depuis quarante-cinq lustres,
S'élevant du milieu des eaux,
Dans les champs de l'air, Chenonceaux
Dresse ses girouettes illustres.
Un pont en six voûtes arqué,
En six canaux partageant l'onde,
Porte ce beau château flanqué
De plus d'une tourelle ronde.
Le Temps, ce grand vieillard ailé
Qui détruit tout à la sourdine,
De son souffle n'a pas hâlé
La pierre aussi blanche qu'hermine
Dont ce château fut assemblé;
Qu'on voie encore avec surprise,
Au milieu des remparts de Blois,
A la honte d'un des Valois,
Un marbre teint du sang des Guise;
Par les crimes les plus affreux
Et par les civiles tempêtes,
Que son noir château soit fameux;
Chenonceaux, tu l'es par des fêtes.
Qu'avec plaisir je te parcours!
Ce lieu le plus beau des séjours,
Marqué partout des mêmes traces,
Servit de résidence aux Grâces,
Et de pied-à-terre aux Amours.

C'est là que cette autre Agrippine,
L'impérieuse Catherine,
Jalouse de ses voluptés,
A sa politique cruelle
Faisant servir les voluptés,
Dans les liens de sa tutelle
Tenait ses fils emmaillottés;
Et, complaisante à leur jeunesse,
Les plongeant dans le doux sommeil
Des plaisirs et de la mollesse,
Les écartait avec adresse
Des soins du trône et du conseil.

C'est là que, les mains désarmées,
Et non moins galant que guerrier,
Se délassait François premier
Dans les bras de ses bien-aimées.
Sous ces voluptueux lambris
Diane choisit sa retraite,
Non la Diane des taillis
Qui porte un croissant pour aigrette,
Et fuit comme un trait d'arbalète,
Devant les enfans de Cypris;
Mais cette mortelle charmante,
Cette Poitevine piquante

Si chère au second des Henris,
Qui de la divine ceinture
Enchaîna l'Amour et les Ris,
Des bords du Cher aux bords de l'Eure.

Le Cher, dont les flots en oubli
Suivaient obscurément leur route,
Par ce palais est ennobli
Depuis qu'il en baigne la voûte.
Le batelier le plus pressé
S'arrête en extase à la vue
D'un château sur l'onde exhaussé,
L'admire et de son mât baissé
En passant dessous le salue.
Un bois de jeunes arbrisseaux
Planté le long de ces rivages
Borde le courant de branchages,
A demi trempés dans les eaux,
Et, s'échappant de leurs Dryades,
Les dieux des bois sous les roseaux
Pressent dans leurs bras des Naïades.
Riant spectacle, objets nouveaux!
Ah! que ma vue est amusée!
Les chars rencontrent les bateaux,
Par le fouet la rame est croisée.
Que de fleuves je vois d'ici,
Couchés sur leurs urnes pompeuses,
Rire en leurs barbes limoneuses,
Des rivières qu'on passe ainsi;
Mais à leur onde formidable,
Qui souvent dévaste ses bords,
Je préfère une onde guéable,
Commode pour divers transports.

Vante qui voudra ce Pactole
Où l'avare court s'abreuver,
Et ce Lignon qui fait rêver
Des amans le troupeau frivole,
Et ce Permesse tant fêté,
Qui du poète échauffe les veines,
Et ce favorable Léthé
Où l'on puise l'oubli des peines.
O Cher! que sont-ils près de toi?
Rive délectable et fleurie,
Seule tu réunis pour moi
Les différens dons de féerie.
Heureux qui dans la liberté,
Seul bien que le sage idolâtre,
Loin du frêle et du brillant théâtre
Où l'ambitieux est monté,
Loin de la gêne des grands rôles,
Près de toi cherche le repos,
Et coule à l'ombre de tes saules
Des jours aussi purs que tes flots!
Ton eau tranquillement serpente,
Elle suit, facile en sa pente,
L'inégalité des terrains:
Telle une âme douce et liante
Sait vivre avec tous les humains.
Si de quelque ouragan terrible
La fureur vient grossir ton cours,
Torrent fougueux pendant deux jours,
Tu redeviens canal paisible.
Les passions peuvent ainsi
Quelquefois emporter le sage;
Mais ses écarts sont de passage,
Un moment le ramène aussi.

Où vont ces ombres fugitives
Voltigeant au loin sur ces rives?
C'est vous, révérend Ducerceau,
C'est Grécourt en petit manteau,
Nourris aux bords de l'Hippocrène,
Jusque dans le parc de Veret
De l'eau de la docte fontaine
Ayant su conduire un filet,
L'un gai, mais décent et discret,
Et quoiqu'il folâtre sans cesse,
Bien sûr de n'avoir jamais fait
Baisser les yeux à la Sagesse;
L'autre, plus vif dans ses tableaux,
Mais trop libre par intervalle,
Et dans la vase du Stymphale
Trempant quelquefois ses pinceaux;
Le plaisir les ramène encore
Vers ces délicieux enclos
Où leur voix badine et sonore
Lutina cent fois les échos;
Ils songent que pendant leur vie
Ils ne durent qu'à ces beaux lieux
Le charme de la rêverie
Qui monta leur lyre chérie
Sur des tons si mélodieux;
Et leur ombre bien avisée
Changerait, s'il plaisait aux Dieux,
Les boulingrins de l'Élysée
Pour ces vallons aimés des cieux.

VERS

SUR UNE MONTRE A SECONDES.

Autour de l'émail circulaire
Lorsque mon œil ne considère

Que l'invincible mouvement
De l'aiguille qui seulement
Sous la convexité d'un verre
Nous marque l'heure et le moment,
A leur insensible passage,
Je me dis : le temps et l'ennui
Se sont mis ensemble en voyage;
Je n'aurai jamais le courage
D'aller d'un pas si ralenti
Au terme ordinaire de l'âge.
Mais quand je jette un œil plus sage
Sur cette autre aiguille qui court
Rapidement dans sa carrière,
Je vois trop de ma vie entière,
Hélas! combien l'espace est court;
Je lui crie : ah! cruelle, arrête;
Tu vas faner le peu de fleurs
Dont la main des jeunes erreurs
Voulait encor parer ma tête;
Mais elle fuit, c'est là sa loi :
Le temps, le temps trop inflexible,
Dont elle est l'image visible,
Emporte au loin ma plainte et moi.
A cette aiguille fugitive
Je dois du moins la flamme active
Dont elle anime mes instans,
Par sa vitesse qui me frappe
Je sens bien mieux le prix du temps :
Plus il vole, moins il m'échappe.

SUR LA NOUVELLE ANNÉE.

Non, mes contemporains, non, lorsque l'an s'achève,
Je n'en murmure point : il s'est évanoui,
Mais je vois que j'en ai joui;
Je ne vois point ce qu'il m'enlève.
C'est assez que le Temps, qui va tout moissonnant
Du bout de ses ailes rapides,
Sillonne nos fronts en passant,
Sans creuser nous-mêmes nos rides
Par un tour d'esprit affligeant.
Des hommes que la foule vaine
Se considère à tous momens
Comme une victime du temps,
Dès qu'il m'épargne, il est la mienne,
Et d'un esprit qui se résout
Aisément à sa destinée,
Je dis : « Voilà donc une année
« Dont nous sommes venus à bout! »
Eh quoi! plus que le vol de ce temps qui nous frappe
Aimerons-nous le fardeau de l'ennui?
On se plaint que le temps ait fui,
Il faut qu'il pèse, ou qu'il échappe.
Remonte à ton enfance, et revois ces pédans
Qui, la férule en main, guidaient tes premiers ans;
Devant tes livres, sur ton siége,
Tu disais, en frappant du pied :
« Mon Dieu! que je suis ennuyé
» De mon âge et de mon collége! »
Le temps traînait alors ses pas appesantis,
Et maintenant il prend la fuite :
Il ne va point, il va trop vite;
Mais accorde-toi donc : maintenant et jadis
Crois-moi, rien n'a changé; ton cœur insatiable,
Tes vœux, tes désirs inconstans,
Pauvre insensé, voilà le sable
Où ton œil mesure le temps.
Pourquoi ces révoltes si vaines,
Tous ces hélas, tous ces soupirs?
— Mais il emporte mes plaisirs;
— Mais il emporte aussi tes peines.
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisis bien le présent qui glisse sous ta main;
Si tu sais en user, il laissera des traces
Qui charmeront ton souvenir;
L'emploi de chaque instant est un fonds que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie inquiète ou frivole
Sur l'édredon des voluptés,
Auprès d'un coffre-fort, autour d'un cavagnole,
Ou sur les bords du puits où sont les vérités,
Qu'ils gémissent entre eux de ce temps qui s'envole.
Mais veux-tu sans regret voir la fuite des ans?
Rentre au fond de ton cœur, et tâche de te rendre
Un meilleur compte des momens;
Si la vie est un point, fais le bien pour l'étendre.

ENVOI D'UN SOUVENIR.

Dimanche est jour de repos;
Mais de vous, jeune Climène,
Un sourire, un seul propos
Trouble plus d'une semaine.

Lundi, c'est lune, dit-on;
Tout ce qu'on perd de raison
Chez elle est mis en fiole :
Qui vous voit, de vous raffolle :
Oh! que ce minois divin
Doit remplir le magasin!

Mardi, Mars, dieu des alarmes,
Toujours armé, furieux :
L'Amour a bien d'autres armes,
Et sa forge est dans vos yeux.

Mercredi, Mercure; il eut
Un emploi de complaisance,
Dont peu d'estime il reçut;
De la renommée, en France
Il s'est fait le substitut.
Chaque mois, le dieu voyage,
Il embouche le clairon;
En faveur de votre nom
Il publiera mon hommage.

Jeudi, Jupiter; il fit
Ses caravanes sur terre;
En cygne, en or, en tonnerre
Le galant se travestit;
Il trompa toutes les belles
Mais voyant vos traits si doux,
Mortelles comme immortelles,
Il eût tout quitté pour vous.

Vendredi, jour de Vénus,
Jour plus chéri qu'aucun autre,
Mille attraits vous sont échus :
Jour de Vénus est le vôtre.

Samedi, jour du sabbat,
Fête dans la synagogue :
Mais, tenez galant sénat,
Il sera bien plus en vogue.

A UNE FEMME DE LETTRES,

EN LUI ENVOYANT UN SAC A OUVRAGE AVEC DES AIGUILLES.

A nos chants, Sapho, tu présides;
Du dieu des vers le luth savant
Est entre tes doigts plus souvent
Que l'aiguille des Minéides;
Et je t'offre un faible présent
Qu'on ne fait qu'à des mains timides.
Ne le dédaigne pas pourtant;
Tu sais que cette altière fille
Du puissant cerveau de Jupin
Aux heureux travaux de l'aiguille
Plus d'une fois prêta sa main;
Tu sais combien cet art divin
Charma la jalouse déesse;
Jusqu'où son orgueil indigne
Qu'on eût égalé son adresse
Porta sa fureur vengeresse
Sur l'industrieuse Arachné :
On dit qu'à la sœur de Progné,
Aux plus affreux tourmens livrée,
L'aiguille, au défaut de la voix,
Servit d'interprète autrefois
Contre les fureurs de Térée;
Elle seule, pendant dix ans,
Tint Pénélope en exercice,
Et, malgré vingt rivaux ardens,
Cette arme, funeste aux galans,
Sauva l'honneur du front d'Ulysse.
Il est cent chefs-d'œuvres épars
Qu'à nos yeux surpris elle étale;
Ses travaux sont aux rangs des arts;
Du pinceau l'aiguille est rivale.
Pour les dieux elle eut des appas.
Dans tes loisirs qu'elle te serve !
Tu seras quelquefois Pallas,
Mais tu seras toujours Minerve.

LE SERIN.

Une beauté chère à Catulle
Raffola jadis d'un moineau,
Malgré le frédon ridicule
Et la roture de l'oiseau;
Vous placez mieux votre tendresse
Celui que votre main caresse
Est un oiseau de qualité :
Par son chant, par sa gentillesse,
Digne d'être partout fêté,
C'est le héros de son espèce :
Aussi charme-t-il sa maîtresse;
Surtout quand de vos doigts mignons
Lui prêtant des grâces nouvelles,
Vous lui faites des échelons
Qu'il parcourt en battant des ailes.
Votre jeune cœur en est fou.
Il voltige sur la toilette;
Il est sur le sein, sur le cou;
Sur la tête il vous sert d'aigrette.
Qu'il vous défrise, il est baisé
Entre vos lèvres demi-closes;
Et le bec du petit rusé
Semble pomper le suc des roses.
Quoi donc ! l'oiseau si renommé

Pour avoir su plaire à Lesbie
Cède su serin, non moins aimé,
Qui charme votre fantaisie?
Non, le chenevis parfumé,
Et le nectar, et l'ambroisie,
Qui nourrit le moineau latin
Dans les bocages d'Idalie,
Selon moi ne vaut pas un grain
Du millet pris dans votre main
Par l'oiseau dont la mélodie
Et l'aimable mutinerie
Vous amusent soir et matin.
Quand vous recevrez d'hyménée
Nouveau titre et nouveau destin,
Heureux qui dans cette journée
Prendra la place du serin!

ROMANCE

IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Écoutez-moi, faciles belles,
Apprenez à fuir les trompeurs;
Apprenez, amans infidèles,
La peine due aux suborneurs.

Luci, des filles de Vincennes
Était la plus riche en attraits;
Jamais l'eau pure des fontaines
Ne réfléchit de plus beaux traits.

Hélas! des peines trop cuisantes,
Hélas! un amoureux souci
Vint ternir les roses naissantes
Sur le teint vermeil de Luci.

Vous avez vu souvent l'orage
Qui courbait les lis d'un jardin;
De ces lis elle était l'image,
Et déjà penchait vers sa fin.

Par trois fois retentit la cloche
Dans le silence de la nuit,
Par trois fois le corbeau s'approche;
Frappe aux vitres, crie, et s'enfuit.

Ce cri, cette cloche cruelle,
Luci comprit tout aisément;
Aux filles en pleurs autour d'elle
Elle dit ces mots en mourant:

Chères compagnes, je vous laisse;
Une voix semble m'appeler;
Une main que je vois sans cesse
Me fait signe de m'en aller.

L'ingrat que j'avais cru sincère,
Sans pitié me donne la mort;
Une plus riche a su lui plaire:
Moi qui l'aimais! voilà mon sort.

Ah! Lubin! ah! que vas-tu faire?
Rends-moi mon bien, rends-moi ta foi;
Et toi que son cœur me préfère,
De ses baisers détourne-toi.

Dès le matin en épousée,
A l'église il te conduira;
Mais, homme faux, fille abusée,
Songez que Luci sera là.

Filles, portez-moi vers ma fosse,
Que l'ingrat me rencontre alors,
Lui dans son bel habit de noce,
Moi couverte du drap des morts.

Elle expire: on creuse sa fosse,
Et l'époux les rencontre alors,
L'un dans son bel habit de noce,
Et l'autre sous le drap des morts.

Que devient-il? son cœur se serre;
Un froid mortel vient le transir:
Qu'a-t-il vu? Luci qu'on enterre,
Et Luci qu'il a fait mourir.

Il tombe: chacun se disperse,
L'épouse fuit loin de ce deuil;
L'amant baigné des pleurs qu'il verse
Resté collé sur le cercueil.

Vaine et tardive repentance!
Pleurant ses premières amours,
Aux suites de son inconstance
Il ne survécut que deux jours.

Près de son amante fidèle
Les bergers l'ont porté, dit-on;
Et Lubin repose avec elle,
Couvert par le même gazon.

La tombe reçoit mille offrandes;
Deux à deux les amans constans
S'en viennent l'orner de guirlandes,
Au retour de chaque printemps.

Vois cette pierre, amant volage,
Et crains un semblable destin;

Avant que ton cœur se dégage,
Souviens-toi du sort de Lubin.

ÉPIGRAMME.

Lorque la fièvre et ses brûlantes crises,
Ont de notre machine attaqué les ressorts,
Le corps humain est un champ-clos alors,
Où la nature et le mal sont aux prises.
Il survient un aveugle appelé médecin;
Tout au travers il frappe à l'aventure:
S'il attrape le mal, il fait un homme sain,
Et du malade un mort, s'il frappe la nature.

LA VUE BASSE ET L'OREILLE DURE.

Entre Damon, un peu court de visière,
Et Lisidor, qui n'entend que fort peu,
Certain plaisant étant assis naguère,
A leurs dépens voulut se faire un jeu:
A notre aveugle il fait mainte grimace,
Qui divertit le sourd malicieux;
Puis se moquant du pauvre sourd en face,
Amuse ainsi notre homme aux mauvais yeux:
L'un rit de l'autre, et le tiers rit des deux.

SUR LE MERCURE DE FRANCE.

Savez-vous d'où vient qu'au Mercure
Si souvent l'on ne trouve rien?
C'est le carrosse de voiture;
Il faut qu'il parte, vide ou plein.

VERS A MADAME LA MARQUISE DE M***,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

Votre adresse peu commune
Vient de fixer votre sort;
Du droit et de la fortune
Les Grâces ont fait l'accord.
C'est vers vous que Thémis penche;
Ce succès n'est pas nouveau:
Vous avez dans votre manche
Tout ce qui porte bandeau.

LE CARDINAL DE BERNIS*.

LES QUATRE SAISONS,

OU

LES GEORGIQUES FRANÇAISES,

POÈME.

LE PRINTEMPS.

CHANT PREMIER.

J'ai chanté les heures du jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'amour.

Dans les antres de la Scythie
Vertumne, vainqueur des hivers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orithye.
En vain leurs affreux sifflemens
Nous déclarent encore la guerre ;
En vain, dans leurs soulèvemens,
Ils ébranlent les fondemens
De la prison qui les resserre :
Le printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportemens.

Le fils d'Éole et de l'Aurore,
Zéphyre enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore ;
Et les fleurs qui n'osaient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour :
La nuit cède au jour son empire ;
L'hiver s'enfuit au fond du nord ;
Et la nature, qui respire,
Sort des ténèbres de la mort.
Immobile au centre du monde,
Le soleil, que nous revoyons,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds
Ses feux ont fondu la surface ;
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige et de glace
Qui fertilisent les vallons ;
Les rochers découvrent leur cime,
Dodone lève un front sublime
Que respectent les aquilons ;
Et, de l'hiver tendre victime,
Cérès, du sein de nos sillons
Sourit au dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné,
Le berger, aux pieds des montagnes,
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes ;
Tout renaît, tout brille à ses yeux,
Les arbres se courbent en voûte ;
L'onde, plus pure dans sa route,
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il se lève, il s'écrie;
Et tandis que la bergerie
Se réveille et s'ouvre à sa voix,
Le troupeau marchant sous ses lois
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du printemps.
Levez vos pampres superbes
Sur le faîte de ces ormeaux,
Vignes, étendez vos rameaux :
Jasmins, sortez du sein des herbes ;

---

* BERNIS (François-Joachim-Pierre DE), cardinal, archevêque d'Albi, naquit en 1715 à Saint-Marcel (Ardèche). Une chanson qu'il adressa à Mme de Pompadour lui valut sa protection et par suite l'ambassade de Venise. Il eut beaucoup de part au traité de 1756 qui semblait devoir unir à jamais l'Autriche et la France, depuis long-temps ennemies et rivales. Elevé aux fonctions de ministre des affaires étrangères, il apporta dans le conseil un grand sens et une remarquable prudence. Nos revers d'Allemagne lui firent désirer la paix ; mais, comme Mme de Pompadour ne la voulait pas, il fut exilé à Soissons. Sa disgrâce dura jusqu'en 1764. Il fut rappelé alors et nommé archevêque d'Albi ; quatre ans après il se rendit à Rome. L'habileté qu'il déploya dans le conclave de 1769 lui fit conférer par la cour de Versailles le titre d'ambassadeur de France auprès du Saint-Siége. Le cardinal de Bernis résolut de passer le reste de ses jours à Rome ; c'est qu'il mourut, le 1er novembre 1794. Ses poésies sont toutes des œuvres de sa jeunesse ; elles brillent moins par le naturel que par l'élégance ; l'abus qu'il fait des vieilles formes poétiques et le continuel usage de la mythologie en rend la lecture fatigante. — « J'ai renoncé à la poésie, écrivait-il à Voltaire, parce que j'ai reconnu que je ne pouvais être supérieur dans un genre qui n'admet pas de médiocrité. »

Montez, ombragez ces berceaux :
Et vous, aimables arbrisseaux,
Lilas, croissez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume et s'épure;
Que l'onde jaillisse et murmure;
Que rien ne trouble un si beau jour;
Que les bois, les fleurs, la verdure,
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour !
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des dieux.
Au retour de cette immortelle
Tout germe, s'enflamme, et s'unit
De l'univers qui rajeunit
L'hymen heureux se renouvelle.
L'air s'embrase de nouveaux feux;
Les bois confondent leurs feuillages;
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus, qui peut résister
A la douceur de ton empire?
O Vénus, qui peut éviter
Le piége où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs
Ta chaleur active et puissante
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénètre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde;
Et la terre, qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer :
Ce dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez, indolens Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos désirs;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la ville et la cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la nature et de l'amour.
Venez sous nos berceaux rustiques
Délasser vos cœurs languissans
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaissez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés
Goûtez sans trouble et sans mesure
Des plaisirs purs et variés.
L'oiseau qu'une superbe cage
Captivait sous un toit doré
A supporté son esclavage
Tant que les frimas ont duré;
Mais après leur règne funeste,
Le bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la déesse des beaux jours :
L'oiseau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de son maître,
Qui, sous des myrtes amoureux,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux,
Resserré dans un palais vaste,
Brûle de traverser les airs,
Et regrette, au milieu du faste,
L'ombre des bois et des déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau
Dont il boirait dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine ?
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne,
Tout l'irrite contre ses fers,
Tout le détrompe et le détache
Des faux biens qui lui sont offerts :
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'univers.

Le lac, le vernis, la dorure,
Ont assez ébloui mes yeux;
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux.
Mon Louvre est sous ces belles tonnes,
Un bois est le temple où j'écris,
Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les arts, ces esclaves serviles
De nos désirs efféminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits :
On quitta les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,

Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatans :
Pourquoi contraindre la nature?
Laissons respirer le printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'asservir la variété
Au cordeau de la symétrie,
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie!
Le plaisir, qui change et varie,
Adore la diversité.
O toi, commentateur suprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un système,
Et de l'amour un froid traité;
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Dessèche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable
Et ton invincible argument :
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus et Flore nous rappellent;
Gardons la raison pour l'hiver;
Respirons le baume de l'air;
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissans
Poursuivre Io dans les prairies;
Voyons ces troupeaux bondissans
Donner, par leurs jeux innocens,
Aux bergères des rêveries,
Aux bergers des désirs pressans.

Ocyroé dans les campagnes
Enflamme par ses fiers regards
Le coursier, amant des hasards;
Elle l'enlève à ses compagnes;
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour;
Le fier dragon et le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des sofis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétys,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots aplanis,
Alcyons, déployez vos ailes;
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.

Vous qui dans l'humide séjour
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'hymen présente à l'amour.
Déjà sous l'épine fleurie
Philomèle exerce sa voix;
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison;
Les abeilles, encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages
Élèvent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le vermisseau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Étonnent la fière raison.
Le monde à nos yeux va renaître;
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens,
Insectes, à qui la nature
Accorda si peu de momens :
Vengez-vous d'une loi si dure;
Naissez, vivez, mourez amans.
Qu'importe, au bout de la carrière,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entière,
Si le plaisir, qui fait les dieux
Vous anima dans la poussière?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'amour sans jalousie
Suit les lois que vous lui donnez,
Aimez à votre fantaisie;

Quittez cent fois et reprenez
Les deux rôles de Tirésie.

Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisseau,
Soyez à jamais un problème;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaissez semblable et nouveau,
Et, par une faveur suprême,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

Oh! que l'homme, si dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les insectes cachés sous l'herbe,
Perdrait de son faste orgueilleux,
S'il savait, quand il les écrase,
Que, moins gênés dans leurs désirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs!

Telles sont les vives images
Que le printemps offre à nos yeux.
Les saisons ressemblent aux âges:
Dans leurs rapports mystérieux
La main invisible des dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le printemps, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le caresse:
L'Été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillans de la jeunesse:
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore:
L'Hiver à l'instant les dévore;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès et de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les momens heureux qui s'envolent.
Fuyons les dangers du loisir;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un et l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergères;
Avec des fleurs et des chansons
Achetons leurs faveurs légères.
L'Été s'approche, jouissons:
Ces nuages chargés de neige
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons séditieux
Soufflaient du fond de la Norwége
N'assiégent plus l'astre des cieux.
Le soleil pénètre la terre,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits, les germes brûlans
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées;
Déjà les faunes revenus
Cherchent les nymphes égarées.
Zéphyre d'un souffle épuré
Ride la surface de l'onde;
La Nuit, de son trône azuré,
Répand ses pavots sur le monde;
Et son char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de mai,
Le sylphe, amoureux des mortelles,
Vient chercher parmi les plus belles
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légères,
Il descend, invisible aux yeux,
Sur ces étoiles passagères
Qu'on voit tomber du haut des cieux.
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires
Où l'ignorance et la fierté
Captivent sous des lois austères
Et la jeunesse et la beauté.
Le scrupule et l'inquiétude,
Enfans craintifs des passions,
La peur et ses illusions
Veillent dans cette solitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige, et perce la serrure;
Sans bruit les rideaux sont ouverts:
Un enfant aimable et pervers
Enlève aux Grâces leur ceinture,
Pudeur, jeunesse, amour, nature,
Tous vos secrets sont découverts.
Déjà d'une beauté naissante
Le sylphe interroge le cœur,
Sa main timide et caressante
Cherche les traces d'un vainqueur;
L'épreuve est douce et dangereuse:
Si la belle a connu l'amour,
Il l'abandonne sans retour
Au hasard d'être malheureuse;
Mais si le cœur qu'il a sondé
A toujours sagement gardé
Le faible sceau de l'innocence.
Alors le génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.

De la beauté qu'il a jugée
Il devient l'invisible époux;
Dans les bras du sommeil plongée,
Elle va, sans être outragée,
Jouir des plaisirs les plus doux.
Un essaim fortuné de songes
Sert les vœux du sylphe enchanté;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs mensonges.

Bientôt sur un trône argenté
Le prince aimable des génies
Transporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De son empire illimité.
Émue, inquiète, et charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaisir d'avoir un amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flatteur,
Soutient dans les airs son courage;
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes cieux qu'elle envisage;
Les grâces de son conducteur
Cachent le danger du voyage;
Son œil, avec sécurité,
Du zodiaque redouté
Contemple les signes funestes;
Sa main, avec témérité,
Mesure les cercles célestes.
Ces grands objets la touchent peu;
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu;
Rien ne la frappe dans les astres;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déjà son oreille murmure
Contre les célestes accords:
Une voix secrète l'assure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asile que l'Amour
Préfère à la céleste plaine.
A peine a-t-elle désiré,
Que le char brillant qui la mène
S'arrête sous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'instant les buissons fleurissent,
La vigne embrasse les ormeaux,
Les palmiers amoureux s'unissent,
L'air est peuplé de mille oiseaux.
C'en est fait, la jeune sylphide
S'enivre du bonheur des dieux:
Mais le soleil brille à ses yeux,
Le songe fuit d'un vol rapide,
Et le sylphe remonte aux cieux.

L'ÉTÉ.

—

CHANT SECOND.

Soleil, c'est aujourd'hui ta fête;
L'été, chargé de blonds épis,
Étale ses riches habits,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs et les rubis.
Lève-toi, répands la lumière,
Brille, triomphe à tous les yeux;
Poursuis la nuit dans sa carrière,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle et tremblante courrière.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages
Déjà les disciples des mages
Chantent le retour de l'été.
Abattu, triste et solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,
Le printemps soupire et pâlit
En voyant l'éclat de son frère.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;
L'amant dont vous pleurez l'absence
Vient ranimer par sa présence
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume,
Filles du soleil, accourez;
C'est pour vous que son feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre âme orgueilleuse respire
Devant le roi du firmament;
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console pour un moment
De la chute de votre empire.
Il paraît, l'Olympe rougit,
Le front des montagnes se dore;
Le lion céleste rugit
En voyant l'astre qu'il adore:
Il paraît, ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes,
Le premier feu de ses regards
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.

A l'instant la terre embrasée
Par son éclat vif et charmant
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidèle amante du soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La nature sort du sommeil
Comme une épouse fortunée
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux;
Il brille, et l'ardeur de ses feux
La rend plus belle et plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mère d'Amour
Épure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'été;
Le froid serpent caché sous l'herbe
S'éveille, et dresse avec fierté
La crête de son front superbe;
Son corps en replis ondoyans
Roule, circule, s'entrelace;
Ses yeux pleins d'ardeur et d'audace
S'arment de regards foudroyans;
Bientôt levant sa tête altière
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussière,
Et fait briller à la lumière
Son aiguillon envenimé.
Faibles mortels que le jour blesse,
Éveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le soleil embrasant les cieux
S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort?
Emporté sur l'aile des songes,
Il vole au pays des mensonges,
Il touche aux rives de la mort,
Envisagez ce globe immense.
Image des dieux qui l'ont fait;
La flamme nourrit sa substance,
Ses feux répandent l'abondance,
Chaque rayon est un bienfait.
Au sein des plus profonds abîmes
Il enfante ces purs métaux
Tristes auteurs de tous les maux,
Pères féconds de tous les crimes,
Mais qui, sagement répandus
Sur les besoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce et de l'industrie,
Satisfont à tous les désirs,
Et, tels que des sources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire et les plaisirs.
O soleil, âme universelle,
Toi dont les regards amoureux
Éclairent ces astres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle;
O toi qui suspens dans les airs
Ces torrens, ces mers vagabondes,
Qui par mille canaux divers
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers;
De l'été qui vient de renaître
Mûris les fertiles moissons,
Et reçois les faibles chansons
Que t'offre ma muse champêtre.
Déjà de tes rayons puissans
Les campagnes sont pénétrées:
Éole des blés jaunissans
Agite les ondes dorées.

O Cérès, presse ton retour.
Sur nos plaines le dieu du jour
Répand les chaleurs et la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui l'a ravie:
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme et la cendre
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paraît; ton cœur palpite;
Tes pas volent devant ses pas:
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'amour vers toi la précipite;
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes:
Trop court mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes!
Pour un cœur noble et généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbère,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mère!
Belle Proserpine, à tes yeux
Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux:
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets:
Plus loin, leurs meules entassées
Élèvent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame
Le ver à soie ourdit sa trame,

Qui pare les dieux et les rois :
Les fraises parfument les bois;
L'épine enfante la groseille;
Mille fruits naissent à la fois;
Et, prête à remplir sa corbeille,
La nymphe hésite sur le choix.
Partout l'abondance circule;
L'homme n'est heureux que l'été.
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule,
Qui fait frémir la volupté.
Dans un salon pavé de marbre
Respire-t-on un air plus frais
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux déesses des forêts?
La dryade en robe légère
Brave, sous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs;
Et Pallas, coiffée en bergère,
Pour égayer les moissonneurs
Danse à midi sur la fougère.
Le travail, joint à la gaîté,
Souffre et surmonte toutes choses :
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie et d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre :
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines;
Le plaisir, la gloire et l'espoir
Font supporter toutes les peines.
Mais, déjà plus vif et plus clair,
Le soleil dévore et consume
La rosée éparse dans l'air;
Et le feu du ciel, qui s'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux;
Et, dans leurs lits plus resserrées,
Les nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur
Qui, dans les sables de l'Afrique
Égaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du tropique.
La terre rougit sous ses pieds;
Des torrens de feu se répandent;
Et par le soleil foudroyés
Les monts et les rochers se fendent.
Les arbres à demi couchés,
Sans fruit, sans sève et sans verdure,
Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la nature.
Quel sort! quels horribles momens!
Il entend les rugissemens
Des lions que la soif dévore;
Immobile d'accablement,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore;
Assis sur un sable enflammé,
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.
Pour nous, que le soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux,
Laissons voyager l'avarice;
Sur le gazon reposons-nous
Tandis que l'ardente écrevisse
Embrase le ciel en courroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe,
Pendant le règne des chaleurs,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits, l'esprit des fleurs.
La neige, avec art préparée,
Aiguise nos sens émoussés;
On dirait que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus se permet en été
Une modeste nudité.
Dans une alcôve parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,
La pudeur sans être alarmée,
Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire;
L'esprit de soins débarrassé,
On passe le jour sans rien faire :
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous :
Si la chaleur est accablante,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins :
Junon vient déclarer la guerre
Au dieu protecteur des raisins :
Les portes du ciel s'obscurcissent;
L'air siffle, les antres mugissent.
Mais bientôt les vents sont calmés,
Et les tempêtes dissipées,

Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues,
Fait briller son arc lumineux;
Déjà les nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà, pressé par sa rivale,
Le roi des astres, moins ardent,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre et d'opale.
L'extrémité de ses rayons
Éclaire au loin la mer profonde;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde,
Armé de feux étincelans,
Il ouvre à ses coursiers brûlans
Les barrières de l'autre monde.
Oh! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui du fond des fontaines
S'échappe, et, n'osant murmurer,
Vole sur l'aile du mystère!
Amour, il est temps de régner;
Vénus se promène à Cythère,
Et les Grâces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et, suivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour
La dérobent à l'œil du jour.
Un buisson fleuri l'environne;
La tubéreuse et l'anémone
Entourent ses bords séduisans;
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisans.
Que Plutus, d'une main fantasque,
Orne les bains de Danaé;
Thalie, Euphrosyne, Aglaé,
N'aiment que les beautés sans masque;
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,
Elles se baignent dans ses bras;
L'onde, en caressant leurs appas,
Devient plus brillante et plus pure.
Plongé dans ce riant bassin,
L'Amour poursuit les immortelles;
Et, frappant l'onde de ses ailes,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce et molle rosée
Remplit le calice des fleurs;
La nuit du trésor de ses pleurs
Rafraîchit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers
Danser les nymphes vagabondes;
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs.
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes:
L'olympe, sans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage;
Et, par cette effrayante image,
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'été,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeunesse, loin du rivage,
S'élance, et poursuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuses,
La cour du frère de Pluton;
Tombez, naïades dédaigneuses,
Dans les bras nerveux de Triton.
O nuit, que vous voyez de charmes:
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'Amour dans vos flots amoureux
Trempe la pointe de ses armes.
En vain dans les bois d'alentour
Les amans cherchent les fontaines;
Le feu qui consume leurs veines
S'accroît dans l'humide séjour;
Le bain ne guérit point leurs peines.
L'amour seul peut calmer l'amour.

Jadis, près des bords du Bosphore,
Dans les jardins du vieux Sélim,
Un ruisseau murmurait encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Asie
Touchaient au bord de ce ruisseau;
En été, la belle Aspasie
Venait respirer dans son eau.
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivait le sultan révéré:
Que l'orgueil des rangs se confonde!
L'esclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du page fidèle:
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiseau de l'Amour
Au billet caché sous son aile.
Il l'ouvre, il lit avec transport »

« Jeune icoglan, bénis ton sort;
Le ruisseau dont l'onde incertaine
Dans ces bois aime à s'enfermer
Par une route souterraine
Au sein des mers court s'abîmer.
Aspasie est prête à te suivre;
Sois son pilote et son vainqueur :
Si tu crains de cesser de vivre,
Tu n'es pas digne de son cœur. »

Zulim conçoit tout le mystère :
Un seul mot instruit un amant.
Le doux messager de Cythère
Devant lui vole lentement.
Rempli des plus douces alarmes,
L'esclave, au milieu des roseaux,
Découvre, adore mille charmes
Qui trahit le voile des eaux.
On l'appelle; son cœur palpite;
Il s'élance, il se précipite :
Mais, en plongeant dans le canal,
Quel aspect le trouble et l'irrite !
Il voit son maître et son rival.
Comment sauver la favorite
Du fer ou du cordon fatal?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan, à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux et parjure
A comblé l'audace et l'injure :
Tous deux, unis et confondus,
Fendent de leurs bras étendus
Le sein de l'onde qui murmure.
Errant de détour en détour,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour :
L'effroi qu'inspire la nature
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde,
Ils entrent dans la mer profonde;
Leurs regards implorent les cieux :
Mais un esquif s'offre à leurs yeux
Au pied d'un rocher solitaire;
Tous deux y volent, et les dieux
Conduisent la barque à Cythère.

L'AUTOMNE.

—

CHANT TROISIÈME.

Quels parfums remplissent les airs?
Où porter mes regards avides?
Des tapis plus frais et plus verts
Renaissent dans nos champs arides :
La nature efface ses rides :
Tous ses trésors nous sont ouverts;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'univers.
C'en est fait; la vierge céleste,
En découvrant son front vermeil,
Adoucit, d'un regard modeste,
L'ardeur brûlante du soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu cesses de blesser nos yeux;
Vertumne ramène Pomone,
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.

O sœur aimable du Printemps,
Tu viens acquitter ses promesses :
Si tes biens sont moins éclatans,
Tu n'as point de fausses richesses :
Loin de toi le fard de Vénus
Et le clinquant de l'imposture;
Ta main dépouille la nature
De ses ornemens superflus :
L'air négligé dans la parure
Te donne une beauté de plus.
Les fruits, plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris,
Et tous les biens que tu recueilles
Ont moins d'éclat et plus de prix.
Le règne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour;
Tu pèses la nuit et le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux
Qui font la richesse du monde,
Le ciel, de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La pa x, reine de l'univers,
Étouffe la voix des trompettes;
Un jour plus doux luit sur nos têtes :
Nos travaux, mêlés de concerts,
Ressemblent aux plus belles fêtes;
La nature reprend ses droits,
Les dieux descendent des montagnes,
La gloire habite les campagnes,
Les muses rêvent dans les bois;
Et lasse d'accorder les rois,
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philène,
Et donne aux bergères des lois.
Les fiers amans de la fortune

Ont quitté la chaîne importune
De la faveur et du devoir;
L'art, l'industrie, et le savoir,
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.
Ton règne paisible et charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne, la terre t'adore,
Et l'univers est ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine saison,
Utile, douce, aimable, et sage,
As mérité le double hommage
Du plaisir et de la raison.

Oh! que les muses sont dociles
Dans ces vergers délicieux!
Mes vers, inspirés par les dieux,
Naissent plus doux et plus faciles
L'art de la rime n'est qu'un jeu;
L'expression suit la pensée,
Et mon âme au ciel élancée
Vole sur des ailes de feu.
Dans cette aimable solitude,
L'esprit captif sort de prison;
Le plaisir abrége l'étude,
Tous deux étendent la raison.
Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugé, tyran des mortels,
Cédez à la philosophie,
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope:
La Vérité, fille du temps,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'aperçois des habitans.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses tritons et ses néréides.
La lumière, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la source féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres:
L'air, le feu, la terre et les eaux,
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit; rien n'est inutile;
Et la reine des animaux
Unit par différens anneaux
L'homme superbe et le reptile.
Fiers amans de la liberté,
Les êtres, l'un de l'autre esclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnaissent leurs entraves.
Tout cède à la commune loi:
Terre orgueilleuse et téméraire,
Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carrière
Adore la source première
Des beaux jours qui te sont donnés;
Reçois et répands la lumière
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple et des grands:
Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres sont, pour le sage,
Moins inégaux que différens.
Ainsi ma muse s'abandonne
A son caprice renaissant;
Et, tandis qu'un dieu caressant
D'un double myrte la couronne,
Le soleil, moins éblouissant,
Abrége les jours de l'automne.
Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles
La vigne élève ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux:
Ses fruits, si funestes aux Perses,
Et si délicieux pour nous,
Confondant leurs couleurs diverses,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés et de pavis;
Mille grenades entr'ouvertes
Sèment la terre de rubis.
Orange douce et parfumée,
Limons, poncires fastueux,
Et vous, cédrats voluptueux,
Couronnez l'automne charmée.
Raisins brillans, dont la fraîcheur
Étanche la soif qui nous presse,
Pomme, dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse,

Tombez et renaissez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour que l'automne rappelle,
Descend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, naïades timides;
Le fruit, sur la terre tombé,
Brille, s'élève en pyramides,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes, enlevez vos corbeilles;
Allez offrir au dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second printemps vient d'éclore;
Le ciel répand des rayons d'or;
L'amarante et le tricolor
Rappellent le règne de Flore,
Et la campagne brille encor
Des douces couleurs de l'aurore.

Vesper commence à rayonner;
Io mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le soleil tombe et s'affaiblit.
Montons sur ces rochers sauvages;
Allons revoir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici, des champs où la culture
Étale ses heureux travaux,
Une source brillante et pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois et des côteaux;
Là, des jardins et des berceaux
Où règnent l'art et l'imposture,
Des tours, des flèches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure;
Sur le chemin de ces hameaux
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une masure;
Plus loin, des villes, des châteaux
Couverts d'une vapeur obscure;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris et la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux,
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images.
La sœur aimable du soleil
Se lève sur l'onde apaisée,
Et répand de son art vermeil
Le jour tendre de l'Élysée;
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'astre du monde;
Elle éclaire les alcyons
Qui planent sur la mer profonde;
La vague tremblante de l'onde
Brise et dissipe les rayons
De sa lumière vagabonde:
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes;
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité,
Lorsqu'il en montre tous les charmes;
Son règne est celui de l'Amour.
Sur les mers d'écume blanchies
Neptune marche avec sa cour,
Et de nos flottes enrichies
Éole presse le retour.
Conduits par les mains des syrènes,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables sillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé
Contemple son vaste rivage,
Le nord tout à coup enflammé
Devient le spectacle du sage
Et l'effroi du peuple alarmé.
Une lumière étincelante
Embrase le voile des airs:
Avant-courrière des hivers,
Quelle autre aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs?
Les dieux ont-ils dans leurs balances
Pesé le sort des nations?
Ému par nos divisions,
Le ciel fait-il briller ses lances?
Ses feux et ses rayons épars,
Ses colonnes, ses pyramides,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglans du dieu Mars.
Voilà les nombreuses armées,
Voilà les combats éclatans
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constans.
La frayeur naissait du prestige;
Mais nos yeux bientôt satisfaits
Verront renaître le prodige

Sans en redouter les effets.
Brillez, aurore boréale;
De la nuit éclairez la cour.:,
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers et les troupeaux;
Vulcain rallume ses fourneaux;
Et la troupe du vieux Silène
S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane,
Les bacchantes ouvrent les yeux;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane.
Ce dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scène des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'amours qui chantent ses louanges:
On voit danser devant son char
Les satyres et les dryades;
Un faune enivré de nectar
Remplit la coupe des ménades;
Les jeux, qui le suivent toujours,
Répandent des fleurs sur ces traces;
Ses tigres, conduits par les Grâces,
Sont caressés par les Amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Ægipans, Centaures, Sylvains,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le soleil voit, en se levant,
La marche du vainqueur du Gange;
Et, porté sur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan dans le creux de ce rocher
Foule les présens de l'automne;
A ses yeux la jeune Érigone
Folâtre, et n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade;
L'onde et le vin sont confondus,
Et l'urne de chaque naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée:
Tout boit, tout s'enivre, tout rit;
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs
Que cet arbuste vénérable
N'a vu couronner de désirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramènent toujours
La folie au temple des sages,
La raison au sein des amours.

Acis, aussi jeune que Flore,
Touchait à cet âge charmant
Où l'âme éprouve le tourment
De désirer ce qu'elle ignore:
Plus belle, et moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commençait à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne:
L'Amour seul a droit de charmer
L'âme qu'il a déjà charmée,
Acis avait besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits,
Les roses du teint se flétrissent;
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les désirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis;
Aimer de nouveau, c'est renaître:
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur, long-temps indécis,
Choisit enfin ce jeune maître.
Étouffez les rayons du jour,
Pampres dont le feuillage sombre
S'élève et retombe alentour;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,
Viens cacher l'amante aux satyres,
Aux nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine,
Honteuse de ne l'être pas,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus faible pudeur.
Thémire, enivrée, éperdue,
Tour à tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue,
A la gloire de résister.
Éclairés d'un jour favorable,
Les yeux de son amant aimable

Sur les faibles traces du temps
N'ont vu que les fleurs du printemps :
Heureux âge de l'indulgence,
Où les dégoûts sont inconnus,
Où tous les feux, d'intelligence,
Conspirent pour la jouissance,
Où toute mortelle est Vénus !

Thémire n'a point de rivale :
Le feu dont Acis est brûlé
De leurs ans remplit l'intervalle ;
Et l'Amour, aux cieux envolé,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du règne de Bacchus
Annonce ces combats aimables
Où les satyres sont vaincus
Par les nymphes infatigables.
Jours fortunés, mais peu durables !
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ses ailes redoutables
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.
Entassés comme des nuages,
Mille oiseaux traversent la mer ;
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes ;
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Éole menace le monde ;
Borée en sa prison rugit ;
La mer qui s'enfle écume, gronde,
Et son rivage au loin mugit.
Les oréades taciturnes
Cherchent les antres des déserts ;
Et les hyades dans les airs
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté,
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté :
Que sert un reste de parure
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées,
Dévorez ces plantes couchées
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi qui plaisais à tous les yeux,
Saison si belle et si féconde,
Automne, reçois mes adieux.

L'HIVER.

CHANT QUATRIÈME.

Les vents ravagent nos prairies,
Tout meurt dans nos champs désolés,
Et de nos humbles bergeries
Les fondemens sont ébranlés.
Déjà les Grâces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses frères volages
L'empire bruyant des cités.
Faibles esclaves de Cythère,
Fuyez nos plaisirs innocens ;
Dérobez-vous aux traits perçans
Que lance le noir sagittaire,
Le règne de l'art imposteur
Commence où la nature expire.
Volez dans ce monde enchanteur
Où le luxe tient son empire ;
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées :
Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.

Pour nous que la paix et les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs asiatiques.
Croyez qu'au fond de nos châteaux
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrens du verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Épargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des rois
Qu'habite la paisible Astrée :
Il faut que l'âme quelquefois,
Au sein du tumulte enivrée,

Revienne dans le fond des bois
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son âme !
Le cœur qui cherche à s'ignorer
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir et s'estimer?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déserter nos campagnes,
Quand les sauvages aquilons
Chassent du sommet des montagnes
La pauvreté dans nos vallons?
L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux
Quand on veut soulager leurs peines?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme et s'endurcit.
Trop fière de ses avantages,
La ville détourne les yeux
Du sombre tableau des villages,
Dont les toits couverts de feuillages
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique
On bénit le farouche hiver,
Qui, dans un salon pacifique,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas :
Ainsi le luxe dans ses bras
Engourdit notre âme assoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans ces intrigues puériles
Nous épuisons nos cœurs stériles :
Moins sensibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles ;
Impatiens et bientôt las,
Nous traînons nos jours inutiles ;
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs :
C'est en faveur du plaisir même
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'hiver pour le sage ;
La terre qu'Éole ravage
Plaît encor dans sa nudité ;
Les monts, entourés d'un nuage,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité
Frappant en fureur son rivage
Répand sur tout son paysage
L'âme, la vie, et la fierté ;
Et la campagne plus sauvage
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre et des élémens,
L'hiver lui-même a des momens ;
Les ruines de la nature
Plaisent encore à ses amans.
Nos hameaux auraient plus de charmes
S'ils étaient moins inhabités,
Et s'ils n'arrosaient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les cités.
La terre, en esclave servile,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs nos bienfaits?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,
Si nos laboureurs, qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouissaient, du moins les hivers,
De l'abondance qu'ils nous donnent ;
Si le fleuve de nos trésors,
Long-temps égaré dans sa course,
Remontait enfin à sa source
Pour enrichir ses premiers bords ;
Alors la misère effrayante,
Dont la main faible et suppliante
Implore un secours refusé,
Bénirait l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prospères,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos pères,
Sauverait la vie et l'honneur
Aux esclaves involontaires
Que le fer sanglant du vainqueur
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili :
Chassez l'indigence importune,
Et le village est ennobli ;
La gloire y suivra la fortune ;
J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybèle ;
Forçons la paresse rebelle

A surmonter la pauvreté;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons sa fécondité.
Déjà sur la neige endurcie
L'hiver commence ses travaux;
Déjà la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile;
La chasse dispose ses rets;
La fournaise épure l'argile;
Vulcain change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux et les travaux s'allient:
Pour former nos simples tapis
La paille et le jonc se marient;
Nos vœux, nos besoins, qui varient,
Réveillent les arts assoupis.
L'ennui, ce tyran domestique,
Dans nos hameaux est ignoré:
Ici, le pasteur désœuvré
Façonne son sceptre rustique;
Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuseau gothique;
Et sur un banc mal assuré
La bergère la plus antique
Chante la mort du Balafré
D'une voix plaintive et tragique.
Oh! que ces objets innocens
Ont de droits sur l'âme d'un sage!
La campagne la plus sauvage
Porte le calme dans nos sens.

Les lois de la philosophie
Naissent du principe du goût;
Ce qu'on aime on le déifie,
Et l'on peut être heureux partout.
Le charme seul de l'habitude
Me fait vanter la solitude.
Jadis l'hiver, loin de Paris,
Effrayait ma folle jeunesse;
Je croyais, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieillesse.
Ces bois blanchis par les frimas
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve dont l'onde chérie
Ranime nos sombres climats,
Qui, pour embrasser la prairie,
Ouvre, étend, et courbe ses bras,
Ces lieux pour moi remplis d'appas
Étaient jadis la Sibérie.
Jusque dans l'ombre des déserts
Le bruit séduisant des théâtres
Venait étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe, environné des arts,
Roi d'une ville singulière,
Changeait le village en chaumière,
Et présentait à mes regards
Nos bons et naïfs campagnards
Marqués au crayon de Molière.
Je regrettais la liberté
D'un spectacle aimable et fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge et la vérité;
L'asile élégant et champêtre
Où deux amans sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés
Que par l'orgueil de le paraître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille,
Où l'enjoûment se refroidit
Si la satire ne l'éveille,
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées,
Où le vin, versé par les fées,
Coule dans l'or et le cristal,
Enfin le tumulte et l'orgie,
Vénus et ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts,
Tout au séjour de la licence
Appelait mon cœur égaré;
La ville avait défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la ville:
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monumens antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées.
Sans aimer la grossièreté
De nos aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.

Le chevalier, le paladin,
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin:
Leurs tournois, leurs galanteries,
Empreints sur un marbre grossier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château;
Les haches-d'armes, les massues,
Les arcs s'élèvent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,
Quel objet frappe mes regards?
De fer la muraille entourée,
Des pigeons perchés sur des dards;
La colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.

Partout le flambeau de l'histoire
Éclaire à mes yeux le passé.
J'apprends au livre de mémoire,
Livre utile et presque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture;
Mais aux yeux de la vérité
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture:
Le chalumeau des troubadours,
Le luth du bon roi de Navarre,
N'égalaient pas l'humble guitare
Des moindres chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célèbres,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles couverts de ténèbres
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle âme inhumaine et grossière
De notre ignorance première
Regrette les temps révolus?
L'erreur est un malheur de plus:
Moins notre esprit a de lumière,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars
Qui dévorent la nourriture
Des blés naissant de toutes parts?
Loin de moi semblable imposture;
Les arts fécondent la nature,
Nos vices corrompent les arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison;
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul, et souvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre semblait, au printemps,
Régner sur tout le paysage,
La mousse et la rouille du temps
Décelaient seules son grand âge;
Ses rameaux, penchés à l'entour,
Formaient un temple pour les Grâces;
A son pied l'on voyait les traces
Qu'imprimaient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux;
Inébranlable et fastueux,
Il foulait le sein de la terre;
Son front brûlé par le tonnerre
En était plus majestueux.
Quels dieux ont causé sa ruine?
Un bûcheron faible et courbé
A frappé l'arbre en sa racine:
Le roi des forêts est tombé!

Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique et vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police et gouverne
Tous les bergers de ses états.
Dans cette grotte mal taillée
La sœur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos bergères à la veillée.
L'amant d'Io, débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé,
Lisette et le jeune Philène.
Des arbres en cercle arrondis
Forment le rustique théâtre
Où la villageoise et le pâtre
S'aiment comme on s'aimait jadis.
Une lampe à triple lumière,
Que l'air agite et fait pencher,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.
C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des momens;
Nos fêtes, dans ces lieux charmans,

Naissent sans être préparées.
La romance, le fabliau
Nous content leurs douces sornettes:
Ici les fastes de Clio
Sont des recueils de chansonnettes;
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infidèles,
Où l'on couronne tour à tour
Les plus galans et les plus belles,
Où les ingrats et les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accusé doit répondre;
Le juge ordonne, on obéit;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un soir, dans ce sénat champêtre,
Églé, bergère de vingt ans,
Nous dit qu'elle saurait peut-être
Une histoire de son printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter;
Le seul Mysis baissait la vue:
Églé commença de conter.
Une bergère assez jolie
Donna son chien à son vainqueur;
Quand elle eut fait cette folie,
Il fallut bien donner son cœur.
En aimant on se croit aimée;
Comment ne l'eût-elle pas cru?
Le pouvoir qui l'avait charmée
A chaque instant s'était accru;
Plus sa faiblesse était extrême,
Plus l'amant devint imposteur.
Hélas! comment croire menteur
Un berger qui dit: Je vous aime?
Un cœur sincère ne craint rien;
Mais cette assurance est fatale:
La bergère aperçut son chien
Sur les genoux de sa rivale.
Le voile alors se déchira,
Tout fut changé dans la nature:
L'amour, le temps, rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure;
Je la connais, elle en mourra.
A ces mots Églé fond en larmes,
Et Mysis tombe à ses genoux:
Quoi! dit-il, j'ai bravé vos charmes!
Mon cœur s'est éloigné de vous!
Le supplice est égal au crime;
J'étais aimé, je suis haï:
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi...
Mon cher Mysis, Églé t'adore:
Jamais tu ne fus condamné;
Si ma fierté t'accuse encore,
Mon cœur t'a déjà pardonné.
Elle dit: sa voix affaiblie
Expire; et Mysis à ses pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare.
Les maux dont l'amour est l'auteur
Deviennent, quand il les répare,
La source de notre bonheur.

Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir;
L'art d'adoucir sa destinée
Est l'art d'occuper son loisir.
Le sauvage de la Norwége,
Cet automate fainéant,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant,
Dans nos plus tristes solitudes
Croirait voir l'île des Amours;
Les nuits que nous trouvons si rudes
Seraient pour lui les plus beaux jours.
Jouissons de nos avantages;
Quittons en foule nos villages:
Le vent se lève à l'Orient,
Et le ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un visage riant.
L'hiver, plus vif et moins à craindre,
A levé son voile odieux:
La terre cesse d'être à plaindre
Quand le soleil brille à ses yeux.
Déjà les neiges des montagnes
Resplendissent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes
Étale ses plis argentés;
La goutte d'eau que l'air épure
Se change en perle en se formant;
L'hiver dans toute sa parure
Nous montre sa riche ceinture;
Et des chaînes de diamant
Semblent resserrer la nature;
Fleuve dont le cour inégal
Arrose nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cristal
Borée emprisonne tes ondes;
Nos villageoises vagabondes
Osent parcourir ton canal.
Et toi, montagne infortunée,
Séjour éternel des hivers,
Où la nature abandonnée

Règne sur des tombeaux ouverts,
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abîmes si profonds
Habités par d'affreux dragons
Que la faim rend impitoyables,
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monstres sauvages
Qui dans les ombres de la nuit
Exercent leurs cruels ravages.
Bravons ces lions dévorans,
Ces ours, destructeurs de la terre;
Que la chasse ainsi que la guerre
Nous arme contre nos tyrans :
Défendons nos hameaux tranquilles;
Sauvons nos bergers et nos biens;
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos citoyens.
La santé, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux;
Et nous verrons avec l'année
Éclore des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'univers,
Bientôt la sève renaissante
Fondra la glace des hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le nord,
S'endormiront dans la caverne
Où règnent Borée et la mort.
La beauté, la force, l'envie,
Rendront à la terre ravie
Et ses trésors et ses couleurs;
La peine, du plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.

« Délices de la double cime,
Toi dont les vers mélodieux
Rendirent Euterpe sublime,
Et les hameaux dignes des dieux,
Virgile, reçois mon hommage;
Ma muse au pied de ton autel
Dépose en tremblant un ouvrage
Que ton nom peut rendre immortel. »

LES QUATRE

PARTIES DU JOUR.

Je chante le palais des heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain, et constant,
Le Temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile :
L'Amour, en faveur des amans,
Annonce un jour pur et tranquille
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les saisons offrent leurs couleurs;
Flore de jasmin couronnée
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naissez; et vous, Délie,
Digne élève d'Anacréon,
Lisez ces vers que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne et pâlit à nos yeux;
Chaque astre au bout de sa carrière
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du jour.
Quelle fraîcheur! l'air qu'on respire
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.
Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau;
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer aplanie
Promène sa conque d'azur;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté;

L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux,
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux;
Le règne du travail commence :
Monté sur le trône des airs,
Éclaire ton empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'univers.
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde et des Titans,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatans.
Qu'elle abandonne le rivage
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage,
Aimables enfans du matin,
Ris, enjoûment, jeux, badinage,
Annoncez votre souverain.
Thésée a laissé sans défense
Un cœur qu'il blessa de ses traits:
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez par vos bienfaits
L'amour trahi par l'inconstance.
Que le dépit d'intelligence
S'unisse aux plus tendres désirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaisirs.
Dieux! le succès suit l'espérance;
Aux yeux de son charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuse
Éprouve une douce langueur.
Ingrat Thésée, elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur.
Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus :
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa faible maîtresse,
Bacchus, enivré de tendresse,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment,
L'amante avec moins de faiblesse
Résiste encore à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu;
L'effort qu'elle fait pour se taire
Augmente le prix de l'aveu.
Elle voudrait briser encore
Le trait dont son cœur est atteint:
Un baiser du dieu qu'elle adore
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ses désirs,
Rouge charmant que la nature
Pétrit par la main des plaisirs.
Quel triste élève de la Grèce
Pourrait, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrèce
Et les pâleurs de la sagesse,
Aux roses de la volupté?
C'en est fait; les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent alentour;
Émules du dieu de l'amour,
Les zéphyrs en l'air se caressent;
Et les nuages qui s'abaissent
S'opposent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Ce grand astre dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux
Semble, au milieu de sa carrière,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre et les mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Que lui disputait l'univers.
Toute la nature en silence
Attend que le dieu de Délos
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géans horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve et d'Etna,
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes à demi nus
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le dieu de l'Inde et de la tonne,
Couronné de feuillages verts,
Jouit des dons que les hivers

Offrent en tribut à l'automne.
Déjà le champagne glacé
Dans le verre éclate et bouillonne;
Déjà Silène terrassé
Au dieu des songes s'abandonne;
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne;
Et dans le vin qu'ils ont versé
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour, son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs;
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,
Vole sur un tapis de fleurs.
La nymphe combat et succombe:
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi fermés;
Elle s'endort, son urne tombe,
Plus de voile pour ses appas;
Tout est confondu par Morphée.
Volez, Amour; volez, Alphée;
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire:
Quoi! dit-il, serais-je vainqueur?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur soumis, un tendre cœur
Qu'elle méprise et qu'elle attire!
Elle dort! O dieux, pardonnez
Au transport naissant qui m'anime;
Cruels, si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime;
Servez mon ardeur, et tonnez.
Il dit: l'amour est son excuse.
Déjà tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux;
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'amant, de l'amante,
Vont prendre et suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore;
Un dieu caché sous les roseaux
Du feu que la naïade ignore
Échauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colère et sans douleur:
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on désire?

LE SOIR.

DIANE ET ENDYMION.

Le dieu qui brûlait les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux;
Il fuit, et son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà, par sa voix avertis,
Ses coursiers vigoureux s'agitent;
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis;
Ils volent, et se précipitent
Au fond du palais de Téthys.
Le front couronné d'amarantes,
Les nymphes sortent des forêts;
Un air plus doux, un vent plus frais,
Raniment les roses mourantes,
Et, descendant du haut des monts,
Les bergères plus vigilantes
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaraient dans les vallons.
Voyez, dans ce bassin rustique,
Un ruisseau fuir et bouillonner;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,
Cette fraîcheur et ce murmure
Sont les piéges que la nature
Nous tend en faveur de l'Amour.
Éloignez-vous, chaste immortelle,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu;
Sous ce palmier, un jeune dieu
Ouvre les bras et vous appelle.
Que nos efforts sont impuissans
Quand la nature nous inspire!
Le cœur emporté par les sens
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu sur mon sein.
Il en reste un qu'Amour déchire,
Et l'immortelle est dans le bain.
Endymion, caché sous l'ombre
Des myrtes semés à l'entour,
Attend dans leur retraite sombre

Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,
D'un œil curieux et profane
Il perce l'humide élément :
A travers l'onde diaphane
Il voit, mais il voit en amant,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la déesse,
S'écrie Amour, que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords;
Ménage si bien sa faiblesse,
Qu'elle se livre à tes transports
Sans croire offenser la sagesse.

Il dit : Endymion s'élance
Aux genoux de la déité;
Surprise, elle fuit en silence
Le dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il; je vous aime;
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes,
Je les compte par mes désirs;
Mes yeux se remplissent de larmes,
Que leur font verser les plaisirs.
O doux momens! je vous ai vue,
Je touche à l'immortalité;
Je vous revois, vous êtes nue,
J'ai part à la divinité.
Arrêtez! Diane confuse
En fuyant tombe dans ses bras :
Il la retient, quel embarras!
La gloire veut qu'elle refuse;
Le tendre Amour ne le veut pas.
Laisse-moi, berger, lui dit-elle;
Tes transports me font trop souffrir;
Es-tu content? je suis mortelle,
L'Amour me permet de mourir.
Prends mon char, conduis-le toi-même;
Brille en ma place dans les airs,
Amour; laisse-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'univers.
Elle dit : les airs s'embellirent,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphyrs;
L'écho répéta les soupirs;
Et les naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

Les ombres, du haut des montagnes,
Se répandent sur les côteaux;
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux :
Sous la cabane solitaire
De Philémon et de Baucis
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
Le ver qui réfléchit le jour
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La Nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament;
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs;
L'Amour dans les airs se balance
Sur l'air humide des zéphyrs.
O toi, si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs,
O Lune, embellis l'univers,
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des mers :
L'Amour implore ta puissance.
Triste victime de l'absence,
Léandre, aimé sans être heureux,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la fortune trahisse
L'indigne amant qui réfléchit!
Sans connaître le précipice,
Léandre y vole, et le franchit.
En vain sur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras,
Le sein des jeunes néréides,
Et s'égare sur leurs appas;
En vain cent beautés ingénues
S'élèvent au milieu des flots :
Toujours moins homme que héros,
Il fuit les belles éperdues
Qui, par leur mollesse étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris, plus pressante

Et plus sensible à ses refus,
Lui tend, d'une main caressante,
Un piége inventé par Vénus.
Cent fois la naïade échappée
S'attache à son sein embrasé :
S'il plonge, il baise une napée;
S'il se renverse, il est baisé.
Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuissans.
Et le cœur d'un amant fidèle
Échappe aux prestiges des sens.
Léandre a vaincu la nature;
Un dieu l'éclaire et le conduit
Aux portes d'une tour obscure
Où la volupté l'introduit.
Héro sur un tapis sommeille,
Un songe assis sur ses genoux;
L'instinct de l'amour la réveille :
O mon cher Léandre, est-ce vous?
Quoi! tant d'écueils!... Sa voix expire,
Et le silence le plus doux
Donne le signal au délire :
Ce dieu lève un voile jaloux,
Et de la pudeur qui soupire
Excite et calme le courroux.
Héro du vainqueur qui la presse
Irrite les tendres efforts;
En résistant à son ivresse,
Elle en augmente les transports.
Sévère, et même un peu farouche,
Quand elle refuse un baiser
Son âme vole sur sa bouche,
Honteuse de le refuser.
Léandre brûle, Héro désire;
La volupté qui les inspire
Brille tour à tour dans leurs yeux :
Mais quel bonheur et quel martyre!
Et quel tourment délicieux!
Tourment envié par les dieux!
Héro l'éprouve, Héro pâmée
Lève au ciel des yeux languissans;
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouse pâlit,
Le jour renaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaisirs se confondent.
Qu'ainsi puisse couler toujours
L'été rapide de nos jours!
Rions de préceptes sauvages
Et de nos censeurs rigoureux;
Nous serons toujours assez sages
Si nous sommes souvent heureux.

ÉPITRES.

ÉPITRE SUR LE GOUT.

A M. LE DUC DE NIVERNAIS.

Sages sans lois, brillans sans imposture,
Coulez, mes vers, enfans de la nature :
N'affectez rien; que la main du hasard
Amène tout, jusqu'aux règles de l'art.
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût, l'âme de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un style brillanté,
Rayon subit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, et jamais ne remue.
N'imitez pas ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un poète impuissant,
Qui, destructeur des jardins de Cythère,
Ne peut sans rose habiller sa Glycère.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des concetti l'inutile fracas,
Tous les faux jours des tournures nouvelles,
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguisant, en limant de trop près,
L'art affaiblit la pointe de ses traits;
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une miniature.

Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers,
L'aiguille en main, colorait l'univers,
Que de l'Olympe elle étendait le voile,
Ou captivait l'Océan sur la toile;
Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
Leur ménageait le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeunesse
Dont la fraîcheur fait toute la richesse :
Il leur donnait ce ton de vérité,
Original, s'il est bien imité,
Cet ordre prompt ou lent dans les nuances
Qui semble unir et lier les distances,
Associer le soleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
Par le succès Arachné pervertie
Avec le goût perdit la modestie,
Et, défiant la rivale de Mars,
Lui disputa l'empire des beaux-arts.
Mais son orgueil annonçait sa faiblesse;
Un seul regard lancé par la Sagesse
Anéantit l'ouvrage et le talent :

Arachné change, et son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus !
L'art seul lui reste, ou plutôt son abus :
De ses filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini :
A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talens dans la France
Qui des neuf sœurs nourrissent l'espérance.
Mais je croirais qu'au frivole inclinés
De la nature ils se sont détournés.
Se pourrait-il, Français, que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve ;
Qu'on eût fondu l'or du siècle passé
Pour y mêler un clinquant effacé ?
Le naturel s'est usé sous la lime,
La symétrie a banni le sublime ;
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, et fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante et sincère Thalie :
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs,
Le prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs faibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire et d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit, et rien à la nature.
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui ;
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.
Pourquoi faut-il que Melpomène en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, et vienne, un creuset à la main,
Analyser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,
A l'antithèse enchaîner la maxime,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime ?

Plût aux neuf sœurs qu'un Amphion nouveau
Avec Lulli conciliât Rameau ;
Que, bannissant l'envie et la satire,
On accordât les accens de leur lyre !
Le dieu de Gnide et le dieu des concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers :
L'un, d'un bon goût protecteur et modèle,
Est de nos cœurs l'interprète fidèle :
L'autre, échauffé par le concert des corps,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages ;
L'autre les mers, la foudre et les orages.

J'aurais voulu que le dieu des romans
Eût épuré la langue des amans ;
Que le remords, persécuteur du vice,
Fût son remède autant que son supplice.
L'amour si fourbe est pourtant ingénu :
Libre, immodeste, il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture ;
Que la pudeur préside à la peinture :
C'est un enfant, mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé ;
Cruel, perfide, il sourit quand il blesse :
Changez de ton, s'il change de faiblesse.

J'aurais aimé que, féconde en ses tours,
Pleine d'un feu qui s'anime toujours,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,
Moins de recherche, et plus de vrai génie ;
Que, noble et forte, elle eût marqué ses traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule et le jeune Céphale.
Terrible et fier, l'un porte dans ses mains
Et le repos et l'effroi des humains :
Un sourcil noir ombrage sa paupière ;
Son œil enfante et répand la lumière ;
Et son front large, inquiet et troublé,
Soutient des dieux le palais ébranlé :
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olympe se dore :
Il abandonne aux zéphyrs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux :
Au point du jour ses tresses dénouées
Dans les forêts flottent abandonnées ;
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.
Enfans des arts, entre ces deux images
Décidez-vous : distinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais, en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile, évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas :
Embellissez, ornez, ne chargez pas.
Pères féconds, sacrifiez sans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit sans choix, enfante sans dessein :
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature,
Il faut du luxe abjurer l'imposture;
Débarrassez vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille;
Le bruit des arts l'excite et le réveille :
Mais à leur pompe attentif par effort,
Il en gémit, succombe et se rendort.
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées?
Comment goûter et peindre des plaisirs?
On ne connaît que l'excès des désirs;
En les outrant on cherche à les éteindre :
Il faut sentir pour savoir l'art de peindre,
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature enfans moins indociles,
Les plaisirs purs n'étaient que plus faciles :
Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés, ils eurent plus de force :
Nos sentimens plus vifs furent moins doux,
Le cœur moins tendre, et l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'âme moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connaît le prix des jardins et des fleurs,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante;
Qui, des oiseaux écoutant les chansons,
Rime des vers aussi doux que leurs sons;
Dont les vertus, au simple accoutumées,
Du monde au loin contemple les fumées;
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,
Voit devant lui l'univers enchaîné!

Toi, qui, nourri dans le sein du grand monde,
Aimes les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des bergers ingénus;
Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse au grand, et n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés,
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes sentimens, aussi purs que ton style,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.

ÉPÎTRE SUR LES MŒURS.

A M. DE MONTMORENCI.

Si tes aïeux les connétables,
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funèbres,
Où la mort les tient enchaînés,
S'offraient, vainqueurs de leurs ténèbres,
Aux yeux des Français étonnés;
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples et si grands,
De voir, dans le siècle où nous sommes,
Le luxe confondre les rangs;
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Régler les principes des mœurs;
Aux traits de la plaisanterie
De voir le zèle assujetti,
L'amour sacré de la patrie
En paradoxe converti,
La religion en problème,
Le sophisme en raisonnement,
L'affreux pyrrhonisme en système,
Et la débauche en sentiment;
De voir la beauté dissolue
Proscrire par des ris moqueurs
La flamme tendre et retenue
Qui brûlait jadis dans les cœurs,
Et toujours faible sans tendresse,
Toujours vive sans passion,
Immoler à l'illusion
L'honneur, la gloire, et la sagesse;
De voir enfin la volupté,
Esclave de l'hypocrisie,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie,
Pour servir dans l'obscurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'espoir de leur impunité!
Quels jours, diraient ces fières ombres,
Ont suivi nos âges heureux!
Quels voiles, quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux!
C'est la vertu, non la naissance,
Qui rend les héros immortels;

Et leurs monumens qu'on encense
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh! pourquoi les noms que vos pères
Ont illustrés dans les combats
Deviendraient-ils héréditaires,
Si leurs vertus ne le sont pas?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai, de l'honnête et du beau;
Notre amour est une grimace,
Votre zèle un piége nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le fantôme de l'amitié:
La noirceur, par la main des Grâces,
Étouffe, en riant, la pitié.
Quelle différence d'usages!
Et quels contrastes dans les cœurs!
Le temps avec de nouveaux âges
Amène de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne
Joignait sans art et sans éclat
La fermeté stoïcienne
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses,
Moins simulés dans nos refus,
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des souplesses
Une amitié qu'on ne sent plus;
De fasciner par des finesses
Les yeux pénétrans des Burrhus;
Sous les dehors des Régulus
De cacher les âmes traîtresses
Et les noirceurs des Manlius;
De conserver dans les bassesses
L'air indépendant des Brutus,
Et le langage des Lucrèces
Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyait sans murmure
Le pouvoir des grands et des lois.
Assujettie à ses emplois,
Jadis l'opulente roture
N'osait aspirer à nos droits:
L'or n'illustrait pas autrefois;
Et la noblesse, alors plus pure,
Naissait dans le sein des exploits.
Quels jours oisifs pour les critiques!
Mars anoblissait les vainqueurs;
Point de contrats problématiques;
Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
Les titres étaient dans les cœurs.
Alors nos chars, dans la carrière
Conduits par le faste et le bruit,
N'écrasaient pas sur la poussière
Ce peuple avide qui vous suit,
Mais la fierté mâle et guerrière,
Le zèle ardent, l'amour des lois,
Du Louvre entr'ouvraient la barrière,
Et nous annonçaient à nos rois.

Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos bons aïeux,
N'est pas le travail fantastique
D'un cerveau faible et vaporeux:
On n'y suit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pédantesque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'est un tableau que les Joinvilles
Et les Comines ont tracé,
Qui par le faste de nos villes
Est terni, sans être effacé.
Ces âges, traités de gothiques,
Étaient les âges des Bayards:
Siècle de la gloire et de Mars,
Où les vertus, moins politiques,
Régnaient à la place des arts.
Les Français, nourris dans les armes,
Invitaient Bellone à leurs jeux:
Les ris s'unissaient aux alarmes:
L'Amour, devenu belliqueux,
Sous l'acier dérobait ses charmes
Et les trésors de ses cheveux.
Alors la tranquille innocence
Était compagne des plaisirs,
Et l'on voulait que la décence
Fût l'interprète des désirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encor les mortels,
N'est plus qu'une idole tronquée
Qui déshonore les autels.
La politesse est une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger:
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger;
Le savoir, un vain étalage
De mémoire et de vanité;
Notre raison, un badinage
Où succombe la vanité.
Mais comme l'esprit assaisonne
Et nos vices et nos erreurs,
Avec succès on déraisonne,

Avec grâce on flétrit les mœurs.
Oh! j'aime mieux la courtoisie
De nos antiques chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambroisie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûlaient pour leurs dames
Ces amis de la vérité
Faisait l'éloge de leurs flammes
Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement,
Est, à la honte de l'amante,
Un vice applaudi dans l'amant.

Illustre ami, que de folie,
Que de néant dans les esprits!
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris:
D'un œil philosophe et tranquille
Tu vois les intrigues des cours:
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours!
Une divinité volage
Nous anime et nous conduit tous;
C'est elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts:
Ainsi, pour peindre l'origine
De nos caprices renaissans,
Regarde une troupe enfantine,
Qui, par des tuyaux différens,
Dans l'onde où le savon domine
Forme des globes transparens;
Un souffle à ces boules légères
Porte l'éclat brillant des fleurs,
De leurs nuances passagères
Un souffle nourrit les couleurs:
L'air, qui les enfle et les colore,
En voltigeant sous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le vert inconstant d'Iris;
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Éole,
Qu'un souffle léger a produit,
Dans l'instant qu'il brille et qu'il vole,
Par un souffle s'évanouit.

Français, connaissez votre image:
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur souffle incertain vous conduit:
Vous séduisez; on rend hommage
A l'illusion qui vous suit;
Mais ce triomphe de passage,
Effet rapide de l'usage,
Par un autre usage est détruit.

ÉPÎTRE SUR L'INDÉPENDANCE.

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe et l'abondance,
Qui vit content de peu, connaît l'indépendance;
Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
La règle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume:
En prodiguant le fiel et l'encens tour à tour,
Il ne sait point servir et la haine et l'amour.
Des rayons de la foi son âme pénétrée,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée:
Trop fier, trop vertueux pour adorer les grands,
Il pèse avec sagesse et les noms et les rangs:
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre et la personne;
Et qui veut mériter son culte et ses tributs
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance, et non pour l'esclavage,
Du temple au pied du trône il porte son hommage,
Et lorsque sa raison s'arme contre la loi,
Il l'enchaîne aux autels, et l'immole à la foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique;
Spectateur inconnu dans ce vaste univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont faiblement ouverts;
Il n'est rien dans les cours qu'il adore ou qu'il brave:
Outrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
Il faut bannir l'audace et non la liberté,
La balance à la main peser la vérité,
Ne jamais applaudir aux faiblesses des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes;
Et, respectant toujours le pontife et les rois,
Nous taire, mais oser faire parler les lois.

C'est ainsi que, soumis au joug de la prudence,
Nous soutenons les droits de notre indépendance;
Ami, lorsque l'hiver, entouré de frimas,
Souffle du fond du nord la glace en nos climats,
Lorsqu'assis sous un toit où les muses président,
Où la vérité parle, où les fronts se dérident,
Éclairés par l'histoire, amusés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'univers.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne et fiers de leurs entraves;
Qui, toujours accablés sous des riens importans,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instans.
Qu'il est doux de les voir, dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, et ramper par coutume,

Tomber servilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et, du vil intérêt ministres et victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes!

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la cour sauve la probité!
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant que nul appât ne tente;
Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Évite le danger sur le bord de l'écueil;
Qui, dans les flots bruyans d'une cour importune,
Aux pieds de la justice enchaîne la fortune!

Un esprit libre et sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société:
Sévère sans aigreur, et fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend:
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchans sans devenir coupable:
Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons
Éclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux misères humaines:
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes:
Ami, n'achetons point aux dépens des vertus
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un dieu sage a pesé dans la même balance
Les différens états de l'humaine opulence;
Loin de l'aisance honnête il bannit les remords,
Il joint la peine aux rangs, et les soins aux trésors,
Et, pour nous conserver une âme non commune,
Son bras de nos foyers écarte la fortune.
Évitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous, dont l'esprit tributaire,
De qui veut l'asservir esclave volontaire,
Prêt à tout soutenir comme à tout renverser,
Attend avec respect un ordre pour penser!
Vous, intrigans obscurs, ambitieux reptiles,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mortels;
Et vous, froids complaisans, dont l'âme mercenaire
Épouse sans remords le vice qui peut plaire;
Flexibles instrumens des passions d'autrui,
Vivez dans l'esclavage, et mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Élève sur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbuste servile, un lierre tortueux,
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.

ÉPÎTRE SUR L'AMBITION.

A M. LE D. DE N.

La fortune ingrate et trompeuse
M'appelle, un trésor à la main:
L'ambition vaine et flatteuse
De la cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon âme, affamée
D'un titre nuisible au repos,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les sots?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite et la dignité,
L'hommage servile du monde,
Et le tribut de l'équité?
Crois-tu que, censeur hypocrite
De la mollesse des mortels,
Je veuille, indolent sybarite,
M'endormir au pied des autels?
Non; tu connais trop ma droiture:
Coupable par fragilité,
Mais ennemi de l'imposture,
Je ne joins pas l'impiété
Aux faiblesses de la nature.
Oui, les dieux m'ont assez donné.
Eh! que m'importe, si tu m'aimes,
De charger de vains diadèmes
Mon front d'olives couronné?
Le ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faste,
A languir dans un palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux,
J'aime un bonheur doux et facile:
Le superflu m'est inutile,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent;
Voisins de la main et des yeux,
Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hespérides.

La santé, le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie:
Que de mille siècles suivie
Elle veille au bonheur des tiens!
Si je revois fleurir encore

Les myrtes de tes jeunes ans;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printemps;
Et si ma muse, enorgueillie
De marcher de loin sur tes pas,
Unit l'estime de Délie
Aux suffrages de Maurepas;
C'en est fait, le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux,
Et, plus heureux que tous les hommes,
J'ai bu dans la coupe des dieux.

ÉPÎTRE A MES DIEUX PÉNATES.

—

Protecteurs de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous qui sous ce foyer antique
Bravez le faste de Paris,
Et la mollesse asiatique
Des alcôves et des lambris,
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux ou fous:
Que mes ouvrages solitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérais que l'affreux Borée
Respecterait nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du dieu qui prévient les chaleurs
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums et ses couleurs :
Mais les nymphes et leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons;
L'hiver, descendu des montagnes,
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphyre étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrons, et qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous, mes Pénates, vous, mes dieux,
Écartez ce qu'elle a de rude;
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence :
Mon esprit, libre de ses fers,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense;
Mes yeux, sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnais tous les travers
De ce rien qu'on nomme science
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre faible intelligence.
Ah! que ma chère indifférence
M'offre ici de plaisirs divers!
Mes dieux sont les rois que je sers;
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi qui dans le sein des mers
Avec l'Amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu sais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas :
Sa main, aussi libre que sûre,
Néglige les lois du compas;
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème,
Sans fard, sans éclat emprunté,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté?

Inspirez-moi, divins Pénates;
Vous-mêmes guidez mes travaux:
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates

Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des zéphyrs;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau, vole à mon secours :
Pour remplir ce qu'un dieu m'inspire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des amours :
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes,
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles
Où l'astre qui parcourt les cieux
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages;
L'esprit de l'Être créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force et sa grandeur.
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je déshonore mes suffrages
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez, dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs et froids panégyriques :
Sous les yeux de la vérité,
J'adresse au prince des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime et l'équité.

Rousseau, conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers françois
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donnent la vie et la voix
Aux airs qu'enfante le génie :
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre et la clarté;
Et, par le concours unanime
D'une heureuse fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse, avec rapidité
S'élevant jusqu'au sublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée et l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de mémoire
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la victoire
Ébranle leur trône incertain !

Tels sont les accens de sa lyre.
Mais quels feux, quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus et la satire
Dans un vin pétillant et frais
Trempent la pointe de ses traits !
En vain de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie
N'est plus cette muse chérie
De Dussé, La Fare et Chaulieu;
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenait dans sa patrie,
Il en serait encor le dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans;
Les grâces, qui font leur partage,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instans,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du printemps.
Réponds-moi, célèbre Voltaire,
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquaient tes premiers écrits,
Quand ta plume vive et légère
Peignait la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougère,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythère?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrais la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs;
Les grâces et la véhémence
Se mariaient dans tes couleurs;
Et, par une heureuse inconstance,
De ton esprit en abondance
Sortaient des foudres et des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandait sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface;
Le char du soleil, qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, et dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la présence et le concours
Des dieux enfans de Cythérée,
Les plaisirs, exilés des cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet asile favorable
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires
Veillez, ô mes dieux tutélaires!
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses ailes légères
D'où la mollesse et le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.
Puissé-je, après deux nuits entières,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du soleil!

Vous dont la main m'est toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venait m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau,
Mes dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidèle,
Brûle pour moi des mêmes feux;
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

ÉPÎTRE SUR LA PARESSE.

A M. DE ***.

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles:
Mais ta muse en vain me promet
Le secours constant de ses ailes
Pour m'élever à son sommet;
Mon esprit, amoureux des chaînes
Que lui présente le repos,
Frémit des veilles et des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Despréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe,
Les jeux et les ris sont mes dieux.
Peut-être d'une voix légère,
Entre l'amour et les buveurs,
J'aurais pu vanter à Glycère
Et mes larcins et ses faveurs;
Mais la Suze, la Sablière,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laissé dans leur carrière
Que des narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire
On perd les momens les plus doux:
Pourquoi chercher si loin la gloire?
Le plaisir est si près de nous!
Dites-moi, mânes des Corneilles,
Vous qui, par des vers immortels,
Des dieux égalez les merveilles,
Et leur disputez les autels,
Cette couronne toujours verte
Qui pare vos fronts triomphans
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triste Melpomène,
Ne troubleront point mes loisirs:
La gloire vaut-elle la peine

Que j'abandonne les plaisirs?
Ce n'est pas que, froid quiétiste,
Mes yeux, fermés par le repos,
Languissent dans une nuit triste
Qui n'a pour fleurs que des pavots:
Occupé de rians mensonges,
L'amour interrompt mon sommeil;
Je passe de songes en songes,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Éléonore,
Oubliant son oisiveté,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'amour a monté;
Mais elle abandonne la lyre
Dès qu'elle est prête à se lasser;
Car enfin que sert-il d'écrire?
N'est-ce pas assez de penser?

ÉPÎTRE AUX GRACES.

O vous qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous, que les plaisirs et les ris
Suivent en secret chez les sages;
Graces, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse, et vous fuit.
Aussi simples que les bergères,
Le goût vous fixe et vous conduit.
Indifférentes et légères,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit;
Vous n'y serez point étrangères;
Rien ne peut y blesser vos yeux:
Votre frère est le seul des dieux
Dont vous verrez chez moi l'image;
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans ses mains est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, sœurs du tendre Amour,
Éclairer ma retraite obscure;
Venez ensemble, ou tour à tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes déesses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs et si doux
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie:
Vous aimez à vivre avec eux;
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux;
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache;
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat et plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore sur son passage
Tous les instans sans les compter:
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Partout où brille votre image
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage.
Sans vous que serait la beauté?
C'est par les Grâces qu'elle attire;
C'est vous qui la faites sourire;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté,
Qu'on sent, et qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuirait à la vivacité
Des désirs ardens qu'elle inspire.
Le dieu d'amour n'est qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable:
C'est vous qui rendez adorable

L'objet qu'on craignait d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les belles qui suivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon, après mille disgrâces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Grâces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractère,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue;
La naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue;
La vendangeuse qui sourit
Au jeune sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjoûment vaut mieux que l'esprit;
De l'amour victime rebelle,
La boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle,
Qui, plus sensible que cruelle,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle;
La rêveuse dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchante,
Dont le remède est dans son cœur;
La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui, pour sûrement régner,
Semble renoncer à l'empire;
L'amante qui, dans son ardeur,
A de l'amour sans indécence,
Et qui sait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence;
La beauté dont les yeux charmans
Donnent les désirs sans ivresse,
Qui, sans refroidir ses amans,
Leur fait adorer la sagesse;
La finesse sans fausseté,
La sagesse sans pruderie,
L'enjoûment sans étourderie,
Enfin la douce volupté,
Et la touchante rêverie,
Un geste, un sourire, un regard,
Ce qui plaît sans peine et sans art,
Sans excès, sans air, sans grimaces,
Sans gêne et comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Grâces.
Cessez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'amour touchante victime,
O vous qu'il blesse et fuit toujours,
Les Grâces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable :
Et les Grâces, pour leur honneur,
Dans les bras d'une laide aimable
Ont souvent placé le bonheur.
Les Grâces suivent tous les âges;
Loin de s'enfuir avec les ans,
Elles réparent leurs outrages,
Et sèment les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Grâces que dans sa jeunesse
Chantait l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé :
La mort de l'ombre de ses ailes
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit et les talens
N'éternisent pas nos merveilles;
L'oubli, qui nous suit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît;
L'utile doit être agréable;
Un auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio,
Vous dont la plume infatigable
Nous enrichit et nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abîme immense du temps
Tombent ces recueils importans
D'historiens, de politiques,
D'interprètes et de critiques,
Qui tous, au mépris du bon sens,

Avec les livres germaniques
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas;
Mais le plaisir, qui ne meurt pas,
Abandonne à sa barbarie
Les annales des potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour sauver et rendre à la vie
L'heureux chantre de Ménélas
Et le tendre amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de savant homme :
Mais les grâces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses ouvrages et son nom.
Je ne sais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
On pu percer la nuit obscure
Où tombe tout livre excédant :
Mais je sais bien, en attendant,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Grâces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps;
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Grâces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'âme de bronze et d'acier
Qui les méprise et les ignore!
Le cœur qui les sent les adore,
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels;
Paraissez aux yeux des impies
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies
Qu'ils nous font adorer pour vous :
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparaître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'amour.

ÉPÎTRE A M. DE FONTENELLE.

On vit heureux quand on est sage.
C'est du sein des tranquilles nuits
Que naissent les jours sans nuage :
En moissonnant trop tôt les roses du bel âge,
On n'en recueille point les fruits.
Ce soleil brillant dans l'aurore,
Qui consume les fleurs de la jeune saison,
Le plaisir, n'est pour la raison
Qu'un astre bienfaisant qui féconde et colore,
Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon :
Remède pour le sage, il devient un poison
Pour les cœurs que son feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, sage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de rians loisirs,
Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve
Leurs jours pour saisir des momens;
La gloire sur ses pas fait périr ses amans,
Et la sagesse les conserve.
Sans jouir du présent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laisser, quand on n'est plus, un faible souvenir,
O chimère d'orgueil! ô méprisable idole!
En s'éclairant soi-même éclairer l'univers,
Mériter un grand nom, sentir qu'il est frivole,
Enlever sans efforts ces lauriers toujours verts
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole,
Désirer d'être grand sans cesser d'être heureux,
Enrichir son esprit en prolongeant sa vie,
Mépriser la faveur et consoler la vie,
Désarmer ses rivaux, régner sur ses neveux;
Tel est l'objet du sage, et telle est ton histoire.
Il faut, pour être mon héros,
S'approcher lentement du temple de mémoire,
Travailler sans relâche en faveur du repos,
Exercer, conserver les ressorts de son âme.
Plus la vie est tranquille, et plus sa faible trame
Échappe au ciseau d'Atropos.
Nos passions sont nos furies :

Elles veillent sans cesse, et leurs cris renaissans
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos sens.
Qui sait les maîtriser est le dieu d'Épidaure.
Oui, la sagesse aimable est sœur de la santé,
Elle seule connaît le secret qu'on ignore
D'assurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans son printemps!
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps:
Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.

POÉSIES DIVERSES.

LES ROIS.

ODE.

Toi qui vis tomber les colonnes
Des états les plus florissans,
Toi qui vis briser les couronnes
Des souverains les plus puissans;
O Terre, ô féconde Cybèle,
Tu caches dans ton sein fidèle
Les fastes des siècles divers:
Ouvre à ma muse qui t'appelle
Les archives de l'univers.

Montre-moi sous leurs pyramides
Ces rois dans la tombe ignorés,
Ces rois fastueux et timides
Jadis sur le trône adorés:
Leur nom n'a duré qu'une aurore.
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil;
Le temps à chaque instant dévore
Les monumens de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces héros, tyrans des humains,
Dont le dieu sanglant des batailles
Armait de sacriléges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune et ses revers:
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je sais qu'Achille, que Thersite,
Étaient soumis au même sort;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la mort
Mais l'île infâme de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan;
Et la terre, encore éplorée,
Encense l'urne de Trajan.

Princes dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels,
Souvent, malgré l'apothéose,
Vous êtes l'horreur des mortels:
En vain, dans vos palais nourrie,
La folle et basse flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu;
Le temps détruit l'idolâtrie,
Et brise l'autel et le dieu.

Rois, laissez aux peuples sauvages
Le droit injuste du plus fort:
La crainte arrache nos hommages,
L'amour les obtient sans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir:
L'amour, plus noble, multiplie
Nos soins, que borne le devoir.

Dans vos sérails impénétrables,
Sultans, esclaves couronnés,
Vous traînez des jours déplorables,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde
Le soleil sort du sein de l'onde
Et s'ouvre un chemin vers les cieux:
O rois, rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine
Ce prince, l'amour des Français;
La Victoire qui le ramène
Annonce à grands cris nos succès;
Son peuple l'entoure et le presse;
Le zèle se change en ivresse;
On aime, on adore ses lois:
Excès d'une juste tendresse
Qui fait le bonheur des grands rois.

Ne craignons pas que sa mémoire
Se perde dans l'ombre du temps,
Ni que le grand jour de l'histoire
Ternisse ses faits éclatans:
Minerve le suit à la guerre,
Thémis gouverne son tonnerre;

Il n'est armé que pour la paix,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel dieu favorable
Accorda Louis aux humains?
Son amitié ferme et durable
Soutint le trône des Romains :
Dans son tribunal despotique
Jamais la liberté publique
N'expira sous l'autorité :
Les ressorts de sa politique
Furent les lois de l'équité.

Né sur le trône, il fut sensible;
Juge, il ressentit la pitié;
Souverain, il fut accessible;
Monarque, il connut l'amitié.
Que sa justice et son courage,
Que son nom béni d'âge en âge,
Des siècles percent le chaos :
Qu'il soit le modèle du sage,
Qu'il soit l'exemple des héros.

Sans avoir le pinceau d'Apelle,
Disciple de la vérité
J'ébauche le portrait fidèle
Que peindra la postérité.
Grand roi, que la France applaudisse
Aux vers de ma muse novice;
Il est pour eux un prix plus doux :
Vous pouvez d'un regard propice
Les rendre immortels comme vous.

A UNE DAME,

SUR LA TRADUCTION DU TRAITÉ DE LA MORT PAR SHERLOCK.

Églé, votre funeste livre
Renferme un froid poison dont on ne peut guérir :
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas! nos tristes jours penchent vers leur couchant;
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître?
Que tout autre intérêt cède au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie : oui, vivre c'est aimer;
C'est rendre un autre heureux, et c'est l'être soi-même.
Vous donc qui sûtes m'enflammer,
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime :
Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendrir
Le cœur sans qui je ne puis vivre,
Cruelle, prêtez-moi votre funeste livre,
Afin que j'apprenne à mourir.

DESCRIPTION POÉTIQUE DU MATIN.

Le feu des étoiles
Commence à pâlir,
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir :
L'ombre diminue,
Et comme une nue
S'élève et s'enfuit;
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux satyre,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre :
Mais, sourde à sa voix,
La nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce dieu hâlé
Règnent la licence,
L'ardeur, les désirs,
Et l'intempérance,
Fille des plaisirs.
Mais déjà l'Aurore
Du feu de ses yeux
Embellit et dore
Les portes des cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés,
Les aimables songes,
Suivis des mensonges,
Sont à ses côtés :
Près de lui voltige
L'Amour, qui s'afflige
De voir la clarté.

Le grand jour rend sage :
Sans obscurité
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphyre
A ses pieds soupire;
Et le dieu badin,
Volant autour d'elle,
Du bout de son aile
Découvre son sein.
L'abeille agissante,
Fidèle au travail,
De la fleur naissante
Enlève l'émail;
Tandis que, moins sage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La rose et le thym.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ses yeux,
Amant langoureux,
Près d'elle il s'arrête,
Et dans sa conquête
Voit mille plaisirs :
Mais si l'infidèle
La rend moins cruelle,
Adieu les soupirs;
Plus de complaisance;
Dans la jouissance
Il perd ses désirs
Avec sa constance.
Tandis qu'à pas lents
Le bouvier rustique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruisseaux
Où naît la fougère
La jeune bergère
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Éclaire ces lieux,
Et dans sa parure
La simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomèle éveille
Par ses doux concerts
Écho qui sommeille
Au fond des déserts.
En prenant sa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

IMPROMPTU

A UNE DAME QUI SE PLAIGNAIT D'ÊTRE AGÉE DE QUATRE-VINGTS ANS.

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies,
Et vous la fûtes des amours.

Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre:
En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre:
Appelle-t-on cela tomber?

RÉPONSE

A UNE DAME QUI DEMANDAIT QU'ON CORRIGEAT SES VERS.

Plus l'esprit a de liberté,
Plus sa lumière est vive et pure :
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature :
La négligence est la parure
Des Grâces et de la beauté.
Ce ruisseau, l'amour de Zéphyre,
Qui du voile des cieux réfléchissait l'azur,
Et de Flore autrefois embellissait l'empire,
Captif dans un bassin de marbre ou de porphyre,
N'est plus ni si clair ni si pur.
Esclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine:
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
Il embrassait, il arrosait la plaine,
Et donnait, en fuyant, la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile.
L'exactitude est inutile
Aux vers qu'enfante le loisir :
L'ouvrage a toujours l'air facile
Quand le travail est un plaisir.
Zirphé, laissons aux dieux l'honneur d'être admirables;
C'est assez pour nous d'être aimables.

L'art fut jadis moins inventé
Pour éclairer, pour parer la beauté,
Que pour rendre plus supportables
Les traits choquans de la difformité.
N'enchaînez point votre muse charmante :
Prenez, si vous manquez de feu,
Le flambeau du dieu que je chante,
Osez lui tout devoir, et faites-en l'aveu.
L'Amour, dont le nom épouvante,
S'il blesse encor, blesse bien peu :
Sa chaîne n'est plus si pesante,
Et sa victoire n'est qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carrière,
Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre censeur.
Si j'étais l'Amour précepteur,
Zirphé serait mon écolière.

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Auprès d'une féconde source
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormait sur un lit de roseaux.

Les Naïades sans défiance
S'avancent d'un pas concerté;
Et toutes, en un grand silence,
Admirent sa jeune beauté.

Ma sœur, que sa bouche est vermeille !
Dit l'une d'un ton indiscret.
L'Amour, qui l'entend, se réveille,
Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
Sous un air engageant et doux :
Les nymphes, bientôt moins timides,
Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Naïs, et Thémire
Couronnent sa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux sourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit et le jour,
Ces indiscrètes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, dieu de Cythère,
Disent-elles, notre repos :
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux;
Mais je ne saurais les éteindre.

A ÉLÉONORE (1).

CHANSON.

Le connais-tu, ma chère Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce faible enfant, qui le serait encore,
Si tes regards n'en avaient fait un dieu ?

C'est par ta voix qu'il étend son empire;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas :
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connaît connaîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux en boira le poison :
Tu donnerais des sens à la sagesse,
Et des désirs à la froide raison.

ENVOI A MADEMOISELLE....

Oui, j'ai rêvé, charmante Éléonore,
Que vous étiez le dieu qu'on nomme Amour;
Mais par malheur la nuit fait place au jour
Je vous revois, et l'erreur dure encore.

L'AMOUR PAPILLON.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Jupiter, outré de colère
D'être blessé par Cupidon,

(1) Cette chanson fut faite pour Éléonore *Guichard*, morte à Paris en 1747, âgée de vingt-huit ans. Elle est l'auteur du madrigal suivant, qu'elle adressa au cardinal de Bernis, alors abbé :

Vous m'aimez, dites-vous : ah ! votre cœur volage
N'est point assez sensible à mes vœux empressés :
Vous pourriez m'aimer davantage;
Vous ne m'aimez donc pas assez.

D'un regard lancé sur Cythère
Changea son fils en papillon.

D'abord en ailes azurées
On vit diminuer ses bras;
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut se plaindre, et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit: Consolez-vous,
Amour; j'excuse votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change: ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état;
Mais il conserve encor des ailes
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour, aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement,
Mon cœur est si faible et si tendre,
Que je croyais, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant et doux
Bientôt m'enflamma pour Thémire:
J'ignorais qu'un autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain:
Qu'on est aveugle quand on aime!
Aux lis répandus sur son sein
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainsi dans les plus doux plaisirs
Je cédais à vos seules armes;
Mon cœur n'éprouvait de désirs
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire et Danaé
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

A MADAME LA MARQUISE DE P***,

QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR CE QUE C'EST QUE L'AMOUR.

Qu'est-ce que l'Amour? C'est un enfant mon maître:
Il l'est aussi du berger et du roi.
Il est fait comme vous, il pense comme moi;
Mais il est plus hardi peut-être.

SAINT-LAMBERT*.

LES SAISONS.

POÈME.

LE PRINTEMPS.

Je chante les saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde.
Il prodigue au printemps la grâce et la beauté;
Du trésor des moissons il enrichit l'été;
L'automne les enlève aux campagnes fertiles;
Et l'hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O toi qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Et qui conduis la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans l'espace du vide,
Arbitre des destins, maître des élémens,
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps,
Ton amour paternel veille sur notre asile;
Il épanche ses dons sur ce globe fertile:
Mais l'homme a négligé les présens de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connaître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage, et daigne m'inspirer.

Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire.
Le printemps te rappelle au vallon solitaire;
Heureux, si près de toi je chante à son retour,
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour!

L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes;
Mais le vent du Midi, qui mugit sur nos têtes,
Des brûlans Africains traversa les déserts;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs,
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages,
Il agite, balance, et presse les nuages,
Qui fondent, en tombant, les frimas entassés
Sur les côteaux blanchis et sur les champs glacés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
En torrens orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés sortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes,
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes;
Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés
Font retentir l'abîme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux, Borée et le Zéphyre
Des campagnes de l'air se disputent l'empire,
Et des champs dévastés les tristes habitans,
Les yeux levés au ciel, demandent le printemps.

Mais les sombres vapeurs qui retardaient l'aurore,
S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachait son disque et le céleste azur;
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues;
Les groupes variés de ces eaux suspendues,
Emportés par les vents, entassés dans les cieux,
Y forment au hasard un chaos radieux.

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide,
Le berger vigilant, l'agriculteur avide,
De la nature oisive observent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage,
Où bondiront encor les troupeaux du village;
Et l'autre en méditant contemple ces guérets,
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déjà Progné revient, et cherche à reconnaître

---

* Saint-Lambert (Charles-François de) naquit à Nancy en 1717. Il suivit d'abord la carrière des armes, qu'il abandonna après la paix d'Aix-la-Chapelle. Ce fut à la cour de Stanislas, roi de Pologne, qu'il rencontra Voltaire, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Cette liaison réveilla dans l'âme de Saint-Lambert la passion des vers, à laquelle il devait les plus douces jouissances de sa jeunesse. Il avait conçu, fort jeune, le plan d'un poème didactique; ce plan lui revint alors à l'esprit, il le modifia, et *les Saisons* parurent en 1769. Il avait déjà publié *Matin et Soir*, petit poème plein de grâce et de fraîcheur. *Les Saisons*, malgré quelques défauts, offrent des beautés du premier ordre, une foule de tableaux heureusement dessinés et un style toujours harmonieux Saint-Lambert fut immédiatement appelé à prendre place à l'Académie française (1770). On lui doit d'autres ouvrages en prose et en vers moins importans, mais tous remarquables par la pureté et l'élégance. Echappé à la faux révolutionnaire. Saint-Lambert vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il mourut le 11 février 1803, entre les bras de Mme d'Houdetot, qui ne cessa de lui prodiguer les soins les plus assidus et les plus généreux.

Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître :
Le peuple ailé des bois s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts,
Se ranime, s'égaie, et d'une aile hardie,
Il s'élance en chantant vers l'astre de la vie.

Ce retour des oiseaux apprend au nautonnier
Qu'aux promesses d'Éole il peut se confier.
Vous qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
Partez, allez braver l'élément infidèle,
L'Océan solitaire attendait vos vaisseaux.
Des flots moins élevés retombent sur les flots;
Le soleil du printemps calme les vents et l'onde,
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde,
Cueillez dans l'Hyémen ce fruit délicieux
Dont les sels irritans, les sucs spiritueux,
Des chaînes du sommeil délivrent la pensée.
Du brûlant équateur à la zône glacée,
Chez le Nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaisirs et nos lois;
Policez le barbare, éclairez le sauvage;
Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

Brillant astre du jour, de climats en climats
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas;
Tu conduis le zéphyr dans les airs qu'il épure;
Tu traces sur le globe un cercle de verdure;
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cette aimable couleur, de contrée en contrée,
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.

Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux;
Ils couvrent les vallons, le sommet des côteaux,
Et les monts odorans, où la brebis charmée
Goûte du serpolet la sève ranimée.
Les sucs et les esprits du nouvel aliment
Lui rendent la gaîté, l'âme et le mouvement:
Je la vois qui bondit sous la garde fidèle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.
La naïve bergère, assise au coin d'un bois,
Chante, et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.

Tandis que mes regards erraient sur ces campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce vert sombre et foncé des humbles végétaux,
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux,
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.

Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Déjà le rossignol fait retentir les bois;
Il sait précipiter et ralentir sa voix,
Ses accens variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grâce une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encor quand le chant a cessé.

Enfin dans les forêts, la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois.
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
La couleur qui rassemble et l'ombre et la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à la fois et repose mes yeux,
Que fatigue au printemps l'éclat nouveau des cieux.

O vallons! ô côteaux! champs heureux et fertiles!
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
O de quels mouvemens je me sens agité,
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je sens renaître en moi le plaisir, l'espérance,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence,
Que le monde frivole où j'étais entraîné,
Et son luxe et ses arts ne m'avaient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre;
C'est là qu'on est heureux, sans trop penser à l'être.

Je ne jouis pas seul. Le retour du printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs.
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Éclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il se plaît dans sa peine, il craint la pauvreté;
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie,
Traîne les longs momens d'une inutile vie,
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte, et cède en mugissant;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile,
Il va semer ces grains si chers aux animaux
Compagnons éternels de ses nobles travaux:
La herse, en les couvrant sous la glèbe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Opprimer le froment, usurper les sillons,
Il appelle au travail sa compagne fidèle.

Elle assemble aussitôt ses enfans autour d'elle

L'aîné le fer en main a devancé ses pas;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras;
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village,
Dégager le froment étouffé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard;
Et le fer que conduit sa main mal assurée;
Blesse la jeune plante à Cérés consacrée;
Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance;
Chacun dans ce moment croit sortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaîté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.

Mais les momens sont chers; les beautés du printemps
Succèdent l'une à l'autre, et brillent peu d'instans:
Jouissons, le temps vole, et Flore nous appelle.

Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle,
Poursuit sa route oblique au signe des gémeaux;
Conduit par la pléiade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec loisir prolonger sa carrière;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime ses couleurs.
Déjà sur le rempart qui défend la prairie,
La rose est en bouton, l'aubépine est fleurie;
Déjà la marguerite étale ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés:
L'odorant primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux, l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante, à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne!
Églé va consulter dans le ruisseau voisin,
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein;
Ces trésors du printemps, semés sur la verdure,
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.

Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets.
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,
Réjouissez les sens, et parez la jeunesse;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.

Ah! Doris, c'est alors qu'il faut voir le printemps;
Hâtons-nous, quittons tout: les vieillards, les enfans,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière.
Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui va paraître:
Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.

Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Paraît environné d'une vapeur légère,
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère,
Et sans troubler les airs, répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,
Et les faibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes;
Les troupeaux sans effroi s'écartent des hameaux,
L'oiseau dans les vergers chante sous les rameaux.

La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles:
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés:
A peine je l'entends, dans le bois solitaire,
Tomber de feuille en feuille, et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour, la tranquille vapeur
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages!
Il sème de rubis le contour des nuages.
La campagne étincelle; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux.
Les nuages légers où brillait la lumière,
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char, s'élève au firmament,
Amène le repos, suspend le mouvement,
Et le bruit faible et doux du zéphyr et de l'onde
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance,
Et des songes flatteurs, enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.

Mais quels brillans tableaux étonnent son réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides:
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons,
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.

O que l'homme est heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il découvre et des biens qu'il attend!

L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes :
Entre dans ces vergers, vole sur ces montagnes :
L'espérance revient, au retour du printemps,
Intéresser notre âme au spectacle des champs;
De raisins et d'épis sa tête est couronnée;
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre.
Elle m'y fait jouir des biens encore à naître;
En vain je la cherchais dans ces tristes jardins,
Où des vases brillans surchargent cent gradins,
Où languit, enchaîné dans sa prison de verre,
Le stérile habitant d'une rive étrangère:
Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.

Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Au pied de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté ces champs où Bacchus et Pomone,
M'annonçaient au printemps les bienfaits de l'automne.
Dans ces murs, ces lambris, dont je suis entouré,
Mon esprit inquiet se trouve resserré :
Ils bornent à la fois l'espérance et la vue;
J'y regrette des champs la sauvage étendue,
Les ruisseaux et les bois, les détours des vallons,
Des rochers suspendus à la cime des monts,
Les lointains azurés. La nature féconde
Varie à chaque instant le théâtre du monde;
Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
Nous la bornons sans cesse à nos dessins bornés :
Là j'admire un moment l'ordre, la symétrie,
Et ce plaisir d'un jour est l'ennemi de la vie.

Oh! que j'aime bien mieux ce modeste jardin,
Où l'art, en se cachant, fécondait le terrain;
Où, parmi tous les biens, le luxe et la parure
Semblaient un don de plus, un jeu de la nature!
Raimond le gouvernait; roi de ses plans nombreux,
Content de son empire, il y vivait heureux.
Six arpens composaient son modique héritage :
Les flancs d'une colline en repoussaient l'orage,
Et recourbés en arc, embrassaient un vallon
Où mûrissait la figue à côté du melon.
Là, sur un sable d'or, une onde pure et vive
Poursuivait librement sa course fugitive,
Distribuait la sève aux plants du potager,
Baignait, en murmurant, les arbres du verger,
Et formait un bassin dont la perche dorée
Troublait, en se jouant, la surface azurée.
Le saule, ami des eaux, l'entourait d'un lambris.

Les regards du soleil, le ruisseau, les abris,
Fécondaient à l'envi ce lieu simple et champêtre.
Sa richesse étonnait l'œil même de son maître.
Raimond y recevait le tribut des cités;
Et ses mets abondans n'étaient point achetés.

Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Sans la connaître encor cherchant la volupté,
Un jour vit dans les champs une jeune beauté,
De guirlandes de fleurs composer sa coiffure.

Auprès d'elle un vieillard, assis sur la verdure,
D'un vallon parfumé respirait les odeurs,
Et la jeune beauté lui présentait des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez son père,
Il trouve leur enclos trop simple, trop austère :
Il y manque des fleurs. Autour de son jardin
Il élève d'abord le myrte et le jasmin;
Aux plants du potager la jonquille est mêlée;
Sur les bords d'un sentier monte la giroflée;
La fraise auprès des eaux fleurit avec l'œillet.
Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet,
Et les porte à Glycère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même;
Il veut les rendre alors plus rians et plus beaux :
Il fait monter, tomber, et serpenter les eaux;
Il fait disparaître. Il sait l'art de surprendre,
Par des plants, des aspects qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté,
Les yeux sont satisfaits, et le goût est tenté;
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glycère.

Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets;
Il fallut des berceaux, des asiles secrets.
On vit le chèvre-feuille et le pampre flexible,
Composant de concert une alcôve paisible,
Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
Dérober au grand jour des fleurs et des gazons.

Ce terrain plus riant, plus riche et plus fertile,
Ne présentait le beau qu'à côté de l'utile.
Raimond dans son jardin travaillait plus gaîment;
Glycère y va combler les vœux de son amant;
Au père de Lindor elle a conduit son père.
Sous des berceaux fleuris, asiles du mystère,
Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.

Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du printemps,
Leur rendaient l'espérance et de jeunes pensées;
Leur sang se rallumait dans leurs veines glacées,
Et portait dans leurs yeux le feu de la santé.

Charme de la jeunesse, âme de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, source de nos désirs,
Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.

Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin;
Un art souvent funeste, et toujours incertain,
Allait détruire en moi la nature affaiblie;
Le retour du printemps me rendit à la vie:
Je me sentis renaître; et bientôt, sans effort,
Soulevé de ce lit d'où s'écartait la mort
J'embrasse ces amis dont les soins pleins de charmes
Suspendaient mes douleurs, dissipaient mes alarmes:
Je revis mes vergers, ce ruisseau, ces forêts,
Que j'avais craint long-temps de perdre pour jamais.

Oh! que l'âme jouit dans la convalescence!
Je ne pouvais rien voir avec indifférence;
Mes yeux étaient frappés d'un papillon nouveau:
Cet insecte, disais-je, est sorti du tombeau;
De sa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyais l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disais-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage;
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.

J'allais me pénétrer des rayons de l'aurore;
J'allais jouir du jour, avant qu'il pût éclore:
J'étais pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre et d'admirer.
Je tressaillais, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêlait les couleurs, et distinguait les lieux.
Les objets confondus s'arrangeaient sous mes yeux.
D'abord des monts altiers la surface éclairée,
Se présentait de loin, de vapeurs entourée;
Un faisceau de rayons, détaché du soleil,
Coulait rapidement sur l'horizon vermeil;
Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetait ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée et les sens,
Marche, éclaire le monde, et prodigue au printemps
Des charmes, des plaisirs dont je jouis encore.

Enchanté du moment qui succède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirais les beautés,
L'émail des gazons frais, des ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons, dans ces perles liquides
Que dépose la nuit dans ces vallons humides.
Les vents qui murmuraient dans les arbres voisins,
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étaient charmés, et mon âme ravie
Croyait sentir la sève et respirer la vie.

J'entendis tout à coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois;
Le berger ranimait les chalumeaux antiques;
La pauvreté contente entonnait des cantiques;
La bêlante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couraient en bondissant.
Cependant les oiseaux, errant dans les bocages,
Remplissaient de chants gais les voûtes des ombrages;
L'insecte, en bourdonnant, murmurait son plaisir.

Ces sons qu'à mon oreille apportait le zéphyr,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitait du retour à la vie,
Et moi, je renaissais pour voir un monde heureux.
Ma voix mêlait ses chants aux chants harmonieux.
Qui célébraient l'aurore et la saison nouvelle.

Oh! combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentaient à mes yeux les charmes du printemps!
J'associais mon cœur à tous les cœurs contens;
Je m'égalais, Doris, à cet Être suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime;
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,
Et parcourt d'un coup d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

Ah! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux!
Vois, admire, jouis.... O jours délicieux!
Le printemps dans sa gloire embellit tous les êtres;
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
L'éclat de l'univers ne peut être augmenté.
Ce ciel tranquille et pur, que blanchit la lumière,
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
Tandis que ce grand astre, aux deux tiers de son tour,
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour.
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regarde ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,

Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art.
Contemple cette plaine et riante et féconde,
Qui semble un autre Eden et le jardin du monde.
Là Bacchus a cédé la campagne à Cérès;
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets.
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée,
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs,
Et le bleuet flottant qui sème ses saphirs :
Ici les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
Plus loin l'astre du jour, les champs et les côteaux
Ont pris du mouvement, et tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il dans la nature
Des cantons, un seul lieu, sans grâce et sans beauté ?
Est-il dans ces beaux jours un jour sans volupté ?

Et c'est dans ces momens que les rois de la terre
Évoquent des enfers le démon de la guerre !
C'est lorsque le printemps, précédé des zéphirs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage !
Leurs esclaves cruels, ministres de leur rage,
Sur des bords consacrés aux transports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre, et tomber sous ses coups.
Là le jeune guerrier s'éclipse à son aurore;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclore,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour;
Les regrets dont sa mort sera bientôt suivie,
Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.
Là périt un héros, le modèle et l'appui
D'enfans infortunés qui n'espéraient qu'en lui.
Peut-être dans l'état que défendit leur père,
Ils souffriront un jour l'opprobre et la misère :
Il meurt en prononçant les noms de ses enfans.

La peur, l'aveugle rage errent dans tous les rangs;
La discorde implacable, entassant ses victimes,
Y foudroie au hasard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des rois, assassins mercenaires,
Immolez, s'il le faut, ces monstres sanguinaires
Dévoués comme vous aux fureurs des tyrans;
Mais respectez du moins des mortels innocens.
Pourquoi poursuivre, hélas ! ce citoyen champêtre
A travers les moissons que ses mains ont fait naître ?
Quel horrible plaisir enivre ces vainqueurs !
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs !

Sur les toits des hameaux qu'il embrasse avec joie,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie;
L'autre, le front poudreux, le bras ensanglanté,
Profanant le plaisir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante,
Et massacre l'amant aux yeux de son amante.
Ceux-ci vont dépouiller, dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourans qui leur tendent les bras.
O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !....
Mais un roi juste et sage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés, et polis par les arts,
Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars.

Le printemps ne voit plus les flambeaux de la guerre
Ravager les beautés qu'il prodigue à la terre;
Amour, c'est pour toi seul qu'il orne l'univers;
Viens remplir de tes feux, l'air, la terre et les mers;
Des grâces, des plaisirs, source aimable et féconde,
Principe de la vie, âme et ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés;
Rends heureux l'univers, qu'il aime, et c'est assez.
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance;
La nature est enfin digne de ta présence;
Jeune, riante et belle, elle attend des faveurs;
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs;
Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, se combattre et s'unir :
Ils semblent inspirés par une âme nouvelle,
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.

Le coursier indocile, inquiet, agité,
Échappe en bondissant au frein qui l'a dompté;
Du haut de la colline il porte au loin la vue;
Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.

La génisse mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux suit ses pas vagabonds.
Par les soins étouffés d'un lugubre murmure,
Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.

La bergère effrayée entend les loups cruels,
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.

Amour, tu sais dompter l'instinct le plus sauvage :
Le tyran des déserts, entouré de carnage,
Dans les sables brûlans, au fond des antres sourds,
Exprime en rugissant ces féroces amours.
A ses horribles feux sa compagne sensible,
Lui répond par un cri lamentable et terrible;
Leur long rugissement retentit dans les airs,
Et trouble dans la nuit le calme des déserts.
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure,

Et semble en jouissant menacer la nature.
Le tigre à tes faveurs a long-temps résisté;
Il semblait à regret sentir la volupté;
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il caresse en grondant son amante en furie.

Dans les champs, dans les airs, sur le toit des hameaux,
Des sentimens plus doux animent ces oiseaux;
Je les vois s'empresser autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
Par des soins, par des chants, demander du retour,
Inspirer le plaisir, et mériter l'amour.

Sur ce dôme azuré, la colombe amoureuse
A son amant chéri se montre dédaigneuse;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein,
Et change, en s'agitant, leur émail incertain:
Le dédain l'éloignait, un coup d'œil le rappelle.

L'aigle entouré des feux dont l'Olympe étincelle,
Suit, atteint son amante, et jouit dans les cieux.
Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime; il presse, il sollicite;
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite;
Le délai le consume, et l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux désirs.

Le cygne a déployé ses ailes argentées;
Et sillonnant les eaux mollement agitées,
Aux yeux de son amante étalant sa beauté,
Navigue avec orgueil, flotte avec majesté.

Voyez, sous ces rameaux, ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,
Et par des sons touchans, un murmure enflammé,
Exhaler le plaisir d'aimer et d'être aimé.
Se voir est leur bonheur, et l'amour est leur vie.

Des chants de son amant Philomèle ravie,
L'écoute, s'attendrit, et cède à ses désirs,
Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.

Sur la feuille naissante, un insecte invisible
Poursuit avec ardeur un être imperceptible:
Les atômes vivans s'unissent dans les airs,
Tandis que la baleine et les monstres des mers
Bondissent pesamment sous leurs voûtes profondes,
Et de longs mouvemens troublent le sein des ondes.

Tout s'unit, tout s'enflamme ou cherche à s'enflammer.
Tout désire et jouit; l'homme seul sait aimer.
Il est souvent des sens l'esclave involontaire;
Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.
L'amour dans les oiseaux meurt avec le printemps;
L'amour chez les humains règne dans tous les temps;
Il suspend tous nos goûts; à nos goûts il s'allie;
Il embellit l'aurore et le soir de la vie.
D'un sentiment confus dès l'enfance agité;
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard la beauté reçoit encor l'hommage;
Il vient, en rougissant, vanter son esclavage,
Et des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.

Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse,
Que l'amour fait sentir sa fougue et son ivresse,
Surtout dans ces momens où les feux du printemps
Secondent ceux de l'âge et la force des sens;
Des charmes les plus doux l'image retracée
Revient à chaque instant occuper la pensée;
Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment
Le besoin du plaisir est alors un tourment.

Amour, charmant amour, la campagne est ton temple:
Là les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphyr,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire et le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume et le treillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asile où l'amour est heureux.

Ici dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et sur la mousse fraîche et mollement enflée,
En se baisant sans cesse, Hylas et Lycoris
Attendent que l'amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices;
Et dans son vol léger, l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses d'un vallon.

Là, dans un bois fleuri, Chloé, timide et tendre,
Opposait la pudeur aux transports de Sylvandre;
Mais les oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces accens de l'amour dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Portent la volupté dans son âme éperdue:
L'incarnat de son teint, ses regards languissans,
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens;
Sourd à de faibles cris, à des refus timides,
Ses yeux étincelans et ses lèvres avides
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre, ivres de voluptés,
Tous leurs sens enflammés au même instant jouissent.

Ces amans plus heureux que les vertus unissent,

Et dont les sentimens profonds, purs et constans,
Résistent aux faveurs, sont respectés du temps,
Au plaisir de s'aimer trouvent de nouveaux charmes;
Un doux ravissement leur fait verser des larmes :
Enchantés du présent, calmes sur l'avenir,
Ils goûtent du passé l'aimable souvenir;
L'un et l'autre rend grâce à l'objet qu'il adore,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit,
Sous un berceau de myrte où l'amour les conduit,
Au chant des rossignols, dont les voix se répondent,
Leurs soupirs, leurs transports, leurs âmes se confondent;
Ils jouissent encor dans le calme des sens.

Cependant ces désirs sans cesse renaissans,
Ces chaînes de l'amour, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner la naissance à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
A leur postérité préparer des berceaux :
Sur les germes naissans la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie :
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.

Ce moment à la terre annonce un autre amour,
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse.
Sentiment vif et pur, généreuse tendresse,
Protégez, conservez les êtres animés;
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés.
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance;
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance;
D'un être faible encor qu'un autre soit l'appui,
Qu'il prodigue des soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

O jeunesse des bois! sortez de vos berceaux;
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux;
Parcourez la campagne, errez sous la verdure;
Jouissez de vos biens, possédez la nature.
Tous ces fruits sont à vous : le flambeau de l'été
Avance les momens de leur maturité;
Et déjà le trésor des richesses champêtres
Offre des alimens à la foule des êtres.

L'ÉTÉ.

O toi dont l'Éternel a tracé la carrière,
Toi qui fais végéter et vivre la matière,
Qui mesures le temps et dispenses le jour,
Roi des mondes errans qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les saisons, leurs présens, nos biens, sont ton ouvrage!
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grâce et de beauté;
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte,
Et des traits plus ardens répandus sur ta route,
De l'équateur au pôle, ont pénétré les airs,
Le centre de la terre et l'abîme des mers.

A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise et sent son existence;
Le sable et le limon se sont-ils animés,
Dans les bois, dans les eaux, sur les monts enflammés,
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici, le faon léger se joue avec l'agneau;
Là, le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères;
Les calices des fleurs, les fruits sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités;
Et des eaux de la nue une goutte insensible,
Renferme un peuple atôme, une foule invisible.

Comme un flot disparaît sous le flot qui le suit,
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instans.

Mais si l'été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.

Quel aspect imposant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure :
Sans doute elle a perdu de sa variété;
Mais, simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornemens sa superbe opulence,
Nos biens sont sa beauté, sa grâce est l'abondance.

Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs,
L'été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets,
Je parcours d'un coup-d'œil les champs et les forêts,
Un océan de blés, une mer de verdure.

Dans un espace immense il faut voir la nature·
Loin des rians jardins, loin des plants cultivés,

J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne,
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentait, et ses flots divisés
Baignaient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyais briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandaient à l'espace, et volaient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyais les moissons, du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs et les cités;
Des prés déjà blanchis et des pampres fertiles,
Du peuple des hameaux entourer les asiles.
Le globe des saisons, dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyaient sur les monts leur lumière empruntée.
C'était dans ces momens où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il semblait qu'à moi seul la nature en silence,
Étalât sa richesse et sa magnificence.

Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupaient ma pensée, et portaient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme et le bonheur.

J'admirais tes bienfaits, divine agriculture:
Tu sais multiplier les dons de la nature;
Toi seule à l'enrichir forces les élémens :
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornemens.
Sans toi, ces végétaux que tu sais reproduire,
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire;
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connaître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible;
Le taureau lui soumit son front large et terrible;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur,
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un peuple roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas de Caton,
Du champ des Régulus, du toit des Scipion,
S'élançait au printemps ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendaient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Émile,
Les champs sollicités par les mains des Camille.
De leurs dons à l'envi comblaient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéraient point les mœurs.

Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros,
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux,
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste asiatique :
Il prend place au conseil, près du trône des rois,
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.

Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles,
Est immolé sans cesse aux habitans des villes;
Et dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
Nous honorons ici les talens superflus,
Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.

O toi, par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur!
Ah! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protége, il est heureux sans frais;
Auprès de la nature, il sent tous ses bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères.
Content de ses plaisirs, de l'état de ses pères,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce et pure,
Attachée à l'hymen, aux nœuds de la nature;
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux,
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
Ses enfans sont sa joie, ils seront sa richesse;
Il verra leurs enfans appuyer sa vieillesse,
Et sur son front ridé rappelant la gaîté,
Prêter encore un charme à sa caducité.

Qu'il revient avec joie à son humble chaumière,
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière!
Qu'il trouve de saveur aux mets simples et sains
Qu'une épouse attentive apprête de ses mains!
La paix, la complaisance et le doux badinage,
Aimables compagnons de son heureux ménage,
Entourent avec lui la table du festin.
Réveillé par l'amour, inspiré par le vin,
Versant à ses enfans le doux jus de l'automne,
Il chante ses plaisirs et le Dieu qui les donne;
Sa fille, en souriant, répète ses chansons.

Mais voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du cancer au lion de Némée;
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts et les mers.
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense;
Tout brille confondu dans sa lumière immense.
La campagne gémit sous ses rayons brûlans,
Des côteaux entr'ouverts ils pénètrent les flancs,
Sous l'herbe épaisse encore ils sillonnent les plaines;
Les monts ont refusé le tribut des fontaines,
Au ruisseau languissant qui meurt dans ses roseaux;
Le fleuve humilié sent décroître ses eaux,
Son rivage est flétri; la sève consumée
Déjà ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée;
Tandis que le pasteur sous des ormes touffus,
La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles,
Et des chiens haletans qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps;
L'âme est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage ils ont vu les éclairs
Se briser sur les monts, et sillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine:
Son empire est douteux, son règne est d'un moment,
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore;
Où sont ces vents si frais qui devançaient l'aurore?
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos,
A suspendu les jeux, les chants et les travaux!
Tout est morne, brûlant, tranquille; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

Oh! si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours.
S'il devient si terrible aux zônes tempérées.
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux?
C'est là que la nature et plus riche et plus belle,
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle:
C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlans des airs,
Opposant les grands lacs, les fleuves et les mers,
Et commandant aux vents d'y porter la rosée,
Elle y rend la fraîcheur à la terre embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux,
Y fait naître, y nourrit de puissans végétaux.
Titans majestueux, l'honneur de la nature,
L'hiver n'ose attenter à leur sombre verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou leur cîme s'élance et va fendre les cieux.
C'est là qu'un peuple errant du cocotier fertile
Reçoit ses alimens, sa boisson, son asile;
L'arbuste de Ternate enrichit ces climats;
Le soleil y mûrit l'odorant ananas,
Et ce bois dont les sels, portés de veine en veine,
Rendent son cours paisible au sang qui les entraîne.
Là se change en miel pur la pulpe des roseaux;
Des baumes bienfaisans coulent des arbrisseaux.
Cet arbre épais et noir vous offre son ombrage;
Mais fuyez; la vapeur qui sort de son feuillage
Endormirait vos sens du sommeil de la mort.

Il est dans l'Atlantide, au Bengale, à Timor,
Des vergers qu'en tout temps chargent Flore et Pomone,
Et des champs où trois fois le laboureur moissonne;
Des nuages d'odeurs y flottent dans les airs,
De la terre embaumée ils volent sur les mers,
Et portent au nocher le plaisir et la vie.

O combien la nature imprima d'énergie
Au sol, aux végétaux de ces climats brûlans!
Elle étonne encore plus dans les êtres vivans.
Elle éleva pour eux des forêts étendues,
Qui couronnent les globes et supportent les nues.

Ce colosse effrayant, si puissamment armé,
Cet être qui de loin semble un mont animé,
L'éléphant y repose; il voit sous ses ombrages
Passer comme un torrent les races et les âges,
Et dans la douce paix coule ses ans nombreux.

Sensible, mais cruel, terrible et généreux,
Le lion s'y permet des meurtres nécessaires:
S'il poursuit des forêts les hôtes solitaires,
C'est pour calmer la faim dont il est dévoré.
Tandis qu'ivre de sang, et de sang altéré,

Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre en se jouant déchire ses victimes.

Plus terribles encor d'énormes animaux,
Souverains tour à tour de la terre et des eaux,
Sur les deux élémens font craindre leur puissance;
Par ses cris menaçans le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Le monstrueux serpent de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant s'y déploie,
Et s'élançant en orbe il engloutit sa proie.
L'homme, les animaux, craignent moins ses fureurs
Que ces longs tourbillons d'insectes destructeurs,
Qui partent des forêts, des marais et des ondes:
Le nuage animé sur des plaines fécondes,
Ravage les moissons, la verdure et les fruits.

Mais quels feux éclatans embellissent les nuits!
Lorsqu'aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène;
Lorsqu'au vallon d'Aden, aux champs du Zamorin,
L'ombre vient d'Orient voiler un ciel serein,
Des insectes sans nombre exhalent la lumière;
De feux errans sans cesse ils couvrent la bruyère;
Et sur les bords des mers, ces phosphores vivans
Brillent sur les palmiers balancés par les vents.
Tout est horrible ou beau sur ce brûlant espace;
C'est là que de la terre attirant la surface,
Le soleil éleva les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, des globes de fumée
Sortent en rugissant de leur cîme enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers, la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrens qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissans et les vastes déserts,
Leur cours impétueux les porte au sein des mers:
L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre,
Repoussent l'Océan qui gronde et se retire;
Dans ces mêmes climats, de ses gouffres sans fonds,
Il fait monter aux cieux, les trombes, les typhons,
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides.
Près du cap dont Gama franchit les bords arides,
Semblable à ces vapeurs qui couvrent un volcan,
Repose sur les monts le terrible ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres;
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errans;
Il tourne autour du globe et roule des torrens.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zône qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Libye,
Solitude sans eaux, sans verdure et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut des airs sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire,
Sur cet espace inculte, aride et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatans la stérile étendue.

Hélas! ce ciel d'airain, ce soleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la sève; il menace la vie.
Oh! que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds,
Où j'ai vu des torrens rouler du haut des monts,
A travers les rochers et la sombre verdure!
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure,
Où des monts de Luna, qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de cristal!
Je verrais rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiraient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverais en paix les feux de l'équateur.

Et vous, forêt sacrée, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres,
Temples où le druide égara nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone allait chercher ses dieux,
Qu'il m'est doux d'échapper, sous vos vastes ombrages,
A la zône de feu qui brûle ces rivages!
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur,
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur:
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées,
Ce tranquille désert, ce calme universel,
Leur donne un caractère auguste et solennel.
Tout semble autour de moi plein de l'Être-Suprême.
Là, je viens sous ses yeux m'interroger moi-même;
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu,
Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux, ô bienfaiteur des mondes!
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes;

Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le respect pour tes lois, et surtout la bonté.
Puissé-je loin des cours, du vice et des orages,
Aimer, faire le bien, et chanter tes ouvrages !
Et libre, exempt d'erreurs, et du monde oublié,
Cultiver les beaux-arts, les champs et l'amitié.

Mais souvent le zéphyr agite la verdure;
Le feuillage frémit, se soulève et murmure :
Chaque arbre est animé. Les chênes, les ormeaux,
Sont devenus pour moi des compagnons nouveaux.
Je rentre en ce moment dans le monde sensible;
Et les bois, dépouillant leur majesté terrible,
Ne sont plus à mes yeux qu'un paisible séjour
Où ne pénètrent point le tumulte et le jour.

Si je veux habiter de plus rians asiles,
J'irai dans ces vergers, peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce côteau qui dérobe un vallon
Au souffle de Borée, au vol de l'aquilon :
Une eau calme et limpide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines;
Ce vent faible et léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage.
Il m'apporte le frais et l'odeur du feuillage.

La prune suspendue à ses rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortant de la verdure,
M'offrent, pour tempérer mon sang trop allumé,
Leur chair délicieuse et leur jus parfumé.

Là, le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en frissonnant dans le cristal liquide :
Au signal du berger, le dogue menaçant,
Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne, à l'ombre du feuillage,
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir la toison.
Elle arrive auprès d'eux, elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple et doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux;
Et la brebis, rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encore humide.
On médit, en riant, des seigneurs du canton;
De l'histoire du jour on passe aux fils Aymon.
Les enfans du hameau folâtrent dans la plaine :
L'un monte le bélier délivré de sa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons se jouant dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuse et le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.

Un jour sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ses pasteurs, partageant leur gaîté,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Observait, comme moi, cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables momens !
Lui dis-je; et tous nos arts, nos vains amusemens
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non, dit-il, j'ai connu vos plaisirs si vantés,
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaisirs du village :
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étais né;
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées,
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune, ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage :
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,
Des grands, des importans redoutant les hauteurs,
Leurs souris dédaigneux, leurs coups-d'œil protecteurs,
J'allai dans un château, retraite vénérée
D'un guerrier vertueux, l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens, qu'ont dissipés ma folie et la guerre;
Je vous demande à vivre, et veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.

Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs:
Et depuis ce moment, la joie et l'abondance
Ont habité ma ferme, et sont ma récompense.
Ici loin des Phryné, de l'intrigue et des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendans.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses;
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
Dans la guerre ou la paix, soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen, et je sers ma patrie;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Et sais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux:
Nous portons constamment sa forte et douce chaîne.
Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine,

Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités, l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre et sans société,
A son triste atelier sent mourir sa gaîté :
Il n'a point son ami qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.

Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfans que le travail rassemble?
Eh bien! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas au sommet du côteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.

Il ne me trompait pas : sur la plaine brûlante,
Des faneurs promenaient la faux étincelante;
La sueur inondait leurs membres palpitans.
Fatigués, harassés, ils paraissaient contens.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main, retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnait sa chanson.

Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis, en riant, se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer au charme d'un festin
Qu'avaient assaisonné le travail et la faim.
Ciel! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévorait tour à tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servait de tapis!
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.

Quand on eut consommé les fruits et le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux;
Il fit naître les chants, le rire et les bons mots;
La folie et l'amour régnaient dans l'assemblée;
Les jeux et les baisers volaient sous la feuillée :
Et par des traits piquans, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentait la gaîté.
Colinette, en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle :
On en rit, il s'éveille, et d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.

Heureux peuple des champs! vos travaux sont des fêtes;
Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes,
A noirci les épis courbés sur les sillons.
La cigale a donné le signal des moissons.

O Dieu puissant et bon, père de la nature!
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure,
Les insectes, l'orage, et les vents ennemis,
Respectent les présens que tu nous a promis!
Gouverneurs, intendans, ministres de nos maîtres,
Protégez, secondez les récoltes champêtres :
Puisse le laboureur moissonner librement,
Ces champs où son travail fit naître le froment!

J'ai vu le magistrat qui régit la province,
L'esclave de la cour et l'ennemi du prince,
Commander la corvée à de tristes cantons,
Où Cérès et la faim commandaient les moissons.
On avait consumé les grains de l'autre année;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
Se traîner, en pleurant, au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissans, hors d'haleine,
Cherchaient un gazon frais, le bord de la fontaine,
Le piqueur inhumain qui préside aux travaux,
Leur vendait à prix d'or un moment de repos.

Il avait arraché du sein de son ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune et sage;
Mère tendre, inquiète, elle avait apporté
Un gage malheureux de sa fécondité,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même,
Image de l'Amour et de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu sur son sein,
Y porter, en pleurant, et la bouche et la main;
Du lait qu'il demandait la source était tarie.
La mère, ainsi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchait par ses baisers à tromper leurs douleurs;
Aux pleurs de son enfant elle mêlait ses pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à sucer un fruit âpre et sauvage :
Le fruit est agréable à l'enfant affamé,
Qui sourit à sa mère et semble ranimé.

Elle entend du piqueur la voix triste et cruelle,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment rester loin de son fils?
Elle croit tout à coup en entendre les cris;
Et courant au buisson qui lui servait d'asile,
Elle l'y retrouve, hélas! pâle, froid, immobile;
Il n'est plus! Elle jette un cri long et perçant,
Prend son fils, le soulève, et tombe en l'embrassant.
Sa bouche est entr'ouverte, et sa tête est penchée;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée;
Mais levant vers le ciel et les mains et les yeux,
Et lançant des regards menaçans, furieux :
C'est vous, tyrans, c'est vous; c'est la faim, la misère;
C'est ce travail funeste... O ciel! venge une mère.
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,

Et le corps agité par un long tremblement :
La foule l'environne, et le peuple qui l'aime
La secourt en tumulte, en pleurant sur lui-même.
On l'emporte, on la suit; ce peuple infortuné,
Sur ces riches guérets jette un œil consterné.
Il observe en tremblant plus d'un triste présage.

Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau
Qui respire avec force, et relevant la tête,
Par ses mugissemens appelle la tempête.

On voit à l'horizon de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre :
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlans.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue :
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde; et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés,
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent, en tombant, les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfans effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrens sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Ah! fuyons ces tableaux, et loin de ces rivages,
Allons chercher des lieux où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre ou noyer les moissons,
A rafraîchi les airs et baigné les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs où le ruisseau vermeil
Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage, errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes.
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence,
Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un Dieu : Ce que j'ai fait est bien.

Lise le lendemain, au lever de l'aurore,
Coupe le tendre osier, le jeune sycomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les trésors que Cérès se prépare à donner.
La chasse au même instant, dans le même bocage
Avait conduit Damon, le seigneur du village.
Lise à peine comptait trois lustres et trois ans;
Ses grands yeux étaient noirs, modestes et perçans;
Sa taille, sa fraîcheur, ses grâces naturelles,
Promettaient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé, dans les cités, des faveurs de l'amour,
L'idole de la mode, et le héros du jour,
Il avait ces travers que son rang et l'usage,
Et surtout les succès imposent à son âge.
L'exemple des vertus qu'il doit à son canton,
Les mœurs de son fermier, du sage Polémon,
Dont le sévère honneur veille sur sa famille,
Les larmes qui suivront la faute de sa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ses désirs,
Qui prend l'instinct pour guide et pour loi ses plaisirs.

A Lise, de sa part, des messagers fidèles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles;
Il veut plaire ou séduire, et croit de jour en jour
Rendre plus agréable ou l'amant ou l'amour :
Mais toujours entouré de surveillans sévères,
Il maudit les parens, l'œil vigilant des mères.

Damon, savant dans l'art d'écarter les soupçons,
A ses soins assidus sait trouver des raisons :
C'est Polémon qu'il aime; il veut, dit-il, s'instruire,
Connaître son terrain, les grains qu'il peut produire;

Il est agriculteur, et Polémon ravi,
Voit en lui son égal, son disciple, un ami.

Un jour dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon aperçoit Lise, et Lucas auprès d'elle;
Il s'approche, il observe, il voit l'heureux Lucas
Autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne,
Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune et beau pasteur,
D'une chaste beauté modeste adorateur,
Avait plu par ses soins, ses mœurs et sa constance.
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
Ne le rend point jaloux. Il poursuit ses projets,
Il cherche les moyens d'en hâter le succès;
Et même il croit dès lors sa victoire infaillible.
Lise est à moi, dit-il, puisque Lise est sensible.

Bientôt il s'aperçoit que, vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour,
Lise se rendait seule au bord d'une onde claire,
Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire,
Où d'épais alisiers, recourbés en berceaux,
De verdure et d'ombrage environnaient les eaux.
O Lise! en quel état Damon va vous surprendre;
O sagesse! ô pudeur! pourrez-vous la défendre!
Lise part, Damon vole, et par d'étroits sentiers,
Il arrive avant elle au berceau d'alisiers.
Là, sous des arbrisseaux, dans un lieu frais et sombre,
Il attend que la nuit ait répandu son ombre.
Il voit bientôt noircir le vert de la forêt,
Près enfin de quitter son asile secret,
Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre;
Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelans,
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée;
D'un bruit sorti des eaux son oreille est frappée.
Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal,
Où l'onde, en s'étendant, arrondit son canal;
Et là d'un œil avide il cherche ce qu'il aime.

Il voit... ciel! quel objet!... c'était Lise elle-même.
Le jour du crépuscule et du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairait sa beauté.
Tel est dans un parterre un lis qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore.
Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
Elle étale à Damon les trésors de son sein;
Le jais de ses cheveux, et l'eau sombre et verdâtre,
Opposés à sa gorge, en relèvent l'albâtre.
Tantôt une attitude, un geste, un mouvement,
Appelle sous les eaux les yeux de son amant.
Bientôt Lise, à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ses habits posés sur le rivage;
Les voiles dépliés vont couvrir ses appas:
Damon vole, s'élance, et Lise est dans ses bras.

O Lise! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel! où suis-je? ô Damon! qu'osez vous-entreprendre?
N'espérez rien de moi, Damon, retirez-vous.
O ma mère! ô Lucas!..... Damon à ses genoux
Prodigue les sermens, les larmes, les caresses;
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses;
Elle résiste à tout. Les pleurs de ses beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs et tantôt furieux,
Des mots qui vont au cœur, sa pudeur et sa grâce,
D'un amant effréné n'arrêtaient point l'audace.
Lise tombe à ses pieds, en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile sur son sein;
Faible, la voix mourante et la vue égarée,
O ciel! est-il donc vrai que ma honte est jurée?
Il n'en est point, dit-il, dans les plaisirs secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts?
Tout est enseveli dans l'ombre universelle;
Qui saura mon bonheur? Je le saurai, dit-elle.
Lise n'en dit pas plus; des soupirs, des sanglots,
Des cris demi-formés succèdent à ces mots;
Sur ses genoux tremblans elle reste penchée.
Damon la voit pâlir, et son âme est touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvait encore respecter la vertu;
Il en sentit l'empire, et lui rendit hommage.

J'ai pu vous offenser, c'est le tort de mon âge,
C'est celui de mes sens; je saurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Lise et la vie et ses charmes;
Mais sa pudeur encor n'était pas sans alarmes;
Et, pour la rassurer, Damon part à regret.
Il fixe sur sa route un œil morne et distrait;
Les pleurs de la beauté, l'innocence offensée,
De tableaux importuns poursuivent sa pensée.

La nuit fraîche et tranquille inspirait le repos.
Le sommeil, même au crime, accordait ses pavots:
Damon est réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de son lit un vieillard vénérable:
O ciel! c'est Polémon qui, sans verser des pleurs,
Sans se plaindre, oppressé sous le poids des douleurs,
Fatigué de sentir, paraissait insensible.
Mais sortant tout à coup de ce calme terrible:
Je suis vieux, je suis pauvre, et vous m'ôtez l'honneur!
Vous que nous respections, vous, un vil suborneur,
Et pour perdre ma fille! une fille si chère!
Oh! si vous aviez vu les larmes de sa mère!

Damon, je vais hâter l'instant de ma moisson,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O ferme où mes travaux ont enrichi mon maître!
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vus naître!
Troupeaux que j'ai nourris! recevez mes adieux;
Ma fille, loin de vous, me fermera les yeux.
A ces mots, en pleurant, le vieillard se retire.
Damon le suit des yeux, les détourne et soupire;
Le mépris de lui-même est entré dans son cœur.
Il demeure immobile, abattu de langueur;
Mais il se lève, il part, sa démarche est rapide;
Il arrive à l'instant au pied du mont aride
Qui couvre le vallon où, pendant les beaux jours,
Lucas paît ses brebis et chante ses amours.

Lucas qui l'aperçoit s'épouvante à sa vue;
Mais il voit sur son front la gaîté répandue:
Damon lui prend la main, et Lucas étonné,
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné
Sous le toît vertueux que Polémon habite.
Le vieillard est troublé, son épouse interdite
S'élance vers sa fille, en lui tendant les bras.
Lise jette un regard sur Damon et Lucas,
Rougit, baisse les yeux, et regarde sa mère,
Le front de Polémon devient sombre et sévère.
Damon est à ses pieds: O mon cher Polémon,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre;
Il aime, il est aimé, qu'il soit donc votre gendre.

Lise, un berger sans biens n'est pas digne de vous:
Que votre amant soit riche et qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce côteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers, dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croissent à l'entour;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère!
O sage Polémon, si Lise vous est chère,
Il faut que dans deux jours ces amans soient unis.
Qu'après vous, mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contens de moi, de vous, et charmés l'un de l'autre,
Ils fassent à jamais leur bonheur et le vôtre.

Lise et l'heureux berger, la mère et Polémon,
Se regardaient l'un l'autre, et regardaient Damon.
Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse.
Lise fait éclater sa joie et sa tendresse.
Les parens sont ravis; et Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.

Des noces, des festins, bientôt la douce image
Va porter la gaîté de village en village;
Et dès le lendemain, les cris et les chansons
Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
Polémon, plein de joie, armé de sa faucille,
Vers ces sillons dorés a conduit sa famille.
De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir,
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déjà des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons sur deux files rangée;
Un sentiment profond, pur et délicieux,
Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Lise auprès de Lucas, plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village;
Et nouveau laboureur, dans ce noble métier
Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
Ici, Dolon sourit agacé par Thémire.
Là, Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie et la misère.
Le pauvre donne au pauvre, et le riche est son frère.

Mais Lise et son amant ont vu naître le jour
Où le ministre saint doit bénir leur amour;
Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer, sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux;
Assurés de les suivre et de les aimer tous,
Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inspire.
A peine ces amans par des vœux solennels
Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos autels,
Que le sage pasteur rappelle à l'assemblée,
Les trésors, les plaisirs dont la terre est comblée.

Grand Dieu! tu nous donnas les fruits et les moissons
Et l'amour et l'hymen, les premiers de tes dons.
L'air, les feux et les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas seconder le travail de nos mains.
L'homme est cher à son Dieu; ce père des humains
Nous admet les premiers à ces festins champêtres,
Où sa voix paternelle invite tous les êtres.
De sa vaste bonté tout ressent les effets;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir, c'est l'honorer: jouissons, il l'ordonne;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
Et reprenons gaîment un travail vertueux,
Qui nous rendit toujours meilleurs et plus heureux.
Après des chants de joie et de reconnaissance,
Le peuple se recueille; il s'écoule en silence,
Et suit Lise et Lucas, qui, se donnant la main,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protége l'entrée:
Polémon les attend sous son ombre sacrée.

Tous deux avec respect tombent à ses genoux;
Et lui, levant les mains sur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel, le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au salon du festin,
Placé dans un bocage, au fond de son jardin:
De convives pressés la table est entourée.
Chacun jette un regard sur la plaine dorée,
Et voit avec plaisir ses épis ramassés,
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.

Le ministre sacré, le seigneur du village,
Imposaient à la joie, et la rendaient plus sage.
On lisait dans les yeux une douce gaîté,
Un contentement pur, l'amour, la volupté;
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouissait sans transport, badinait sans folie.
Bacchus, dont le nectar anima les esprits,
Ne fit point retentir le tumulte et les cris.
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes;
Et Damon tour à tour recevait dans ses bras
Polémon et sa fille, et la mère et Lucas:
Environné, pressé de ses vassaux qu'il aime,
Il est content de tous, et surtout de lui-même.

L'AUTOMNE.

O vous qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présens, terre heureuse et féconde,
Récompensez encor la main qui vous seconde:
Et toi, riant automne, accorde à nos désirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur et des jours sans orages.

Il vient environné de paisibles nuages:
Il voit du haut des cieux le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins.
De côteaux en côteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte et la joie insensée;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'automne.
L'année à son déclin recouvre sa beauté.
L'automne a des couleurs qui manquaient à l'été.
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre et l'opale
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux!
Voyez, par les zéphyrs la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaissée;
Le poirier en buisson courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or;
Et de ces lambris verts attachés au treillage,
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'été brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels, et par des cris de joie
Rendez grâces au Ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danse et les chants, les jeux et les amours
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouissez, hâtez-vous; la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux,
Et Diane a donné le signal de ses jeux.

O qui peut, sans regret, s'enfermer dans les villes!
Malheureux, qui jamais n'habitez nos asiles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
Hélas! vos vains honneurs, vos tristes dignités,
La folle ambition, la fortune infidèle,
Vous écartent du port où ma voix vous appelle:
La campagne et mes chants ne sont pas faits pour vous!

Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts!
L'esclave de la cour, le flatteur de ses maîtres,
Ne sent ni les vertus, ni les plaisirs champêtres.
Les visirs, les sultans sont-ils faits pour goûter
Ces innocens plaisirs qu'ils voudraient nous ôter?

Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes;
Venez jouir aux champs du tableau des vertus.
Suspendez un moment vos travaux assidus;
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.
Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres;
L'opulent espalier vous montre ses rameaux,
Et Bacchus vous appelle au penchant des côteaux.

Et vous, de vos parens jeune et chère espérance,
Vous à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous, martyrs de l'école et de ses faux docteurs,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs,
Et venez dans nos champs, sans pédans et sans livre,
Connaître le plaisir et commencer à vivre.
Ici, tout vous invite à des jeux innocens;
Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.

Esclaves, qu'on déchaîne au retour de l'automne,
Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.

L'homme respire enfin sous un ciel tempéré :
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
Le soleil est voilé, mais son disque invisible
Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.
Quel calme sur les eaux, dans les bois et les airs !
Quel silence étendu règne sur l'univers !
L'alcyon s'est fixé sur les roseaux tranquilles,
Ou rase, en se jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs et des forêts,
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix;
Sa volupté moins vive est encor douce et pure.

Moi, je partage ici la paix de la nature;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches côteaux,
Je sentis le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes :
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui,
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui !
Ah ! nous étions heureux par la seule espérance,
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance ?
L'homme a tout recueilli, n'a plus à désirer,
Et le cœur satisfait va cesser d'espérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la nature affaiblie,
Du soleil abaissé les rayons languissans,
Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.

Sortons de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse :
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.

Aux habitans des airs, des forêts et des eaux,
L'automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans le taillis je vais, au point du jour,
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur :
Il l'approche, il le voit; transporté, mais docile,
Il me regarde alors et demeure immobile :
J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
Il tourne, en expirant, sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.

Souvent quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons,
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là, je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes,
Et ramènent vers moi les habitans des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le sable humide et bondit à mes pieds.

J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante
La truite suspendue à la ligne tremblante.

Cent fois, dans ma jeunesse, aux rives des ruisseaux
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux :
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allais chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissans,
De l'oiseau de la nuit imitant les accens,
Des habitans des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée :
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides,
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des druides.
O doux emploi des jours ! agréables momens !...

Mais l'automne offre encor d'autres amusemens,
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts ?
La Discorde, Bellone ou le dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menaçent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée,
Et des chiens dévorans en groupe dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là, le coursier fougueux levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instans.
Mais on part, il s'élance, et des sons éclatans,
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée;

Il devance, en courant, la vue et la pensée;
L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.

Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlemens
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute et s'élance, et s'élève par bonds;
Il voudrait ou confondre, ou dérober sa trace,
Se détacher du sable, et voler dans l'espace.
Mais que lui serviront ses feintes, ses retours?
Le gazons, les taillis révèlent ses détours.
Il revoit ces grands bois, théâtre de sa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédaient la victoire,
Où couvert de leur sang, consumé de désirs,
Pour prix de son courage, il obtint les plaisirs.
S'il force un jeune cerf à courir dans la plaine,
Pour présenter sa trace à la meute incertaine,
Le chasseur qui la guide en préviendra l'erreur :
Que fera-t-il? tremblant, morne, saisi d'horreur,
Son armure l'accable, et sa tête est penchée;
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée;
Il s'arrête, il entend des cris plus menaçans,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuissans,
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes :
Mais ce vain désespoir ne lui sert qu'un instant;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.
La fanfare au chasseur annonce sa victoire.

Vous, nés pour les vertus, les travaux et la gloire,
Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Échapper dans nos bois aux dangers du repos;
Développez en vous la force et le courage;
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image;
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs;
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts :
Ils pourraient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendraient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitans;
Percez le sanglier, qui court avant l'aurore
Renverser les sillons où le blé vient d'éclore :
Signalez par ces coups votre âge et vos loisirs,
Servez l'état enfin même dans vos plaisirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse et le luxe des villes;
Voyez-les s'avilir et prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phryné dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.

O funeste loisir! ô poids affreux du temps!
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs :
Il sait du jour qui passe employer la durée;
Au sommeil, à l'amour sa nuit est consacrée,
Sans entraves, sans maître, et libre de choisir
Les momens du travail, du repos, du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.

Heureux qui loin du monde, utile à sa patrie,
En enrichit la terre, en respecte les lois,
Et dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Se plaît dans le séjour qu'ont chéri ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux;
La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux :
Il peut trouver du moins dans le cours de sa vie
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.

Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès;
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes :
Élever ses troupeaux, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir, féconder son terrain,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours,
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.

La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure :
On y voit les portraits de ses sages aïeux.
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux;
Il regarde souvent ces images si chères,
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Ses yeux ont-ils besoin du vain luxe des arts?
Les cieux, les eaux, la terre offrent à ses regards
Des forêts embrassant les cimes des montagnes,
Les ondes des moissons fuyant sur les campagnes,
L'émail des prés en fleurs, les vergers opulens;
Des fleuves et des lacs, ou sombres ou brillans,
Répétant le soleil, les masses des nuages :
Des troupeaux animant ces riches paysages :
L'opale et l'incarnat qui parent le matin;
Les couleurs d'un beau soir où son œil incertain
Cherche, sans la trouver, la première nuance

Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence.
Il voit l'astre des nuits répandant sa clarté,
Où sortant à demi d'un nuage argenté;
Et les bruits suspendus, les couleurs effacées
Livrent son âme heureuse à ses douces pensées.

Mais n'a-t-il pas encor de plus rians tableaux?
L'homme des champs, ses goûts, ses plaisirs, ses travaux
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave et du maître,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté:
Il voit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.

Son cœur toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
Et n'est point profané par des feux adultères;
Là, l'époux accablé sous le fardeau des ans,
Presse encor sa moitié dans ses bras languissans;
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'amour entouré des vertus qu'il anime.
Eh! quel plaisir encor pour ces époux heureux,
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux!
De voir à leur instinct succéder la pensée!
De préserver d'erreur leur raison commencée!
De guider leurs penchans, d'épurer, de former
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer!
Leur père est à la fois leur maître et leur modèle;
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorsque les vertus conduisaient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
Immolaient leur repos, leur fortune et leur vie:
Ils habitaient la cour, sans nuire et sans flatter;
Avant que d'obtenir, ils voulaient mériter;
Et, sans descendre alors à de vils artifices,
Ils nommaient des aïeux, et citaient des services.

Il vante, en leur présence, un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux,
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire,
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.

Souvent aux jours de fête, à de sobres festins,
Sa table hospitalière appelle ses voisins;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des conviés:
Le rapport des esprits que l'estime a liés,
L'enjoûment sans folie, et l'amour sans faiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Des sermens de s'aimer que le cœur a dictés,
Voilà de ces festins les sages voluptés.
O vous! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre,
Ch***, couple heureux, respectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirais en vous.

Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'éclore;
Les voiles nébuleux sur la terre étendus
Entourent de la nuit les êtres confondus;
Les monts et les forêts, les champs et nos asiles,
Tout est environné des ombres immobiles.
Le voyageur s'arrête, et d'un œil incertain
Sonde l'obscurité qui couvre son chemin.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres,
Son disque sans rayons s'est montré dans les ombres,
Cet astre faible et pâle est plus grand à nos yeux.
Du météore humide enfin victorieux,
Il l'entr'ouvre, il l'élève, et les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.

L'aquilon les emporte au sommet du Taurus
Les assemble en nuage autour de l'Immaüs,
En couronne l'Atlas, et de vapeurs nouvelles
Nourrit de ce grand mont les neiges éternelles.
Là des rochers rompus, entassés par le temps,
Image des débris du combat des Titans,
Aux voûtes de l'Olympe ont élancé leurs cîmes,
Ou penchent suspendus sur le fond des abîmes.
Sur ces monts hérissés, monument du chaos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux;
Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires,
Et l'orage autour d'eux fait gronder les tonnerres;
L'hiver qui règne en paix sur ces tristes déserts,
Y semble avoir fixé le mouvement des mers,
Au moment où des vents les fureurs irritées
Soulevaient, enfonçaient les vagues tourmentées.
Ce solide océan, cette mer de glaçons,
Tous ces monts de cristal élevés sur les monts,
Ces rocs noirs et pendans, ces aspects formidables,
Conservent à jamais leurs horreurs immuables;
Le voyageur admire et passe épouvanté.
L'aigle même en ces lieux n'a jamais habité,
Et l'astre qui les dore, en ouvrant sa carrière,
Sans y porter la vie, y répand la lumière.

Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux;
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées,
Où le marbre ébranlé se détachant des monts,
Tombe, roule et bondit dans vos flots vagabonds;

lus tranquilles enfin, sur une plaine immense,
ous portez la fraîcheur, la vie et l'abondance.
es nuages légers, dans l'air moins élevés,
ffleurant des côteaux les sommets cultivés,
éposés sur le sable et le limon fertile,
énetrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile,
t s'échappant de l'antre où distillaient leurs eaux,
orment en bouillonnant les sources des ruisseaux;
s serpentent d'abord sur des plaines fécondes;
s vont confondre au loin leur murmure et leurs ondes,
'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal,
t rouler sur l'arène un paisible cristal.

insi du sein des mers, une mer de nuages,
'exhale, se répand et part de leurs rivages;
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.

Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
La nature, à grands pas, marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la sève, et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.

Bacchus, dieu des festins, père de l'enjoûment,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'Aurore;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos;
Ta liqueur inspira les muses, les héros;
L'espoir de s'abreuver de tes rubis liquides
Arma seul autrefois nos aïeux intrépides.
Quand le Gaulois vainqueur, de pampres couronné,
Poursuit le peuple-roi jusqu'au Tibre indigné,
La vigne est sa conquête, et des champs d'Hespérie,
Il l'apporte en trophée au sein de sa patrie:
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts;
Les Alpes répétaient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidaient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaîté brillante,
Le charme des festins, et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.

Cependant vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence:
Le vieillard, que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du côteau,
Y voit l'heureux Linder et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée;
Ils chantent leurs amours, et le dieu des raisins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voisins.
Et plus loin le tambour, le fifre et la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Ce tumulte, les chants, les cris du vendangeur,
Fixent sur le côteau les regards du chasseur.

Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblans,
De la vigne au cellier les transporte à pas lens;
Une foule d'enfans autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en pétillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.

Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus! en chantant tes louanges,
Et danse autour du char qui porte les vendanges:
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contens d'eux, du sort et des humains;
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes,
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes;
Et pleins des sentimens qu'ils voudraient exprimer,
Tous deux, en bégayant, se jurent de s'aimer.

Alain, jusqu'à ce jour amant tendre et timide,
Puise dans le nectar une audace intrépide,
Et poursuit Alison qui résiste en fuyant:
Elle hésite, chancelle, et tombe en souriant.
Grégoire à Mathurine allait porter son verre;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler:
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler.
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée.

On se lève en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs;
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.

Il vient de l'occident, il vole sur leurs têtes,
Et passe en rugissant de vallons en vallons.
Tranquille en ce moment au bruit des aquilons,
Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages:
Il a mis ses trésors à couvert des orages;
Un vin jeune et fumeux embaume ses celliers,
Les gerbes de Cérès font ployer ses greniers.
Il a fait plus: déjà la glèbe retournée
Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année;
Déjà le riche engrais qui les rendra féconds,
Va ranimer les champs qu'ont épuisés leurs dons.

Veut-il voir tous les ans ses champs les plus rebelles
Étaler à l'envi l'or des moissons nouvelles,
Il apprendra cet art de choisir les engrais,
Ce grand art qu'à Towshend a révélé Cérès.
Triptolême nouveau, je viens te rendre hommage:
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage;
Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter,
J'aspire à ses vertus, et j'aime à les chanter.
Dans les champs d'Albion, sur un sable infertile,
C'est toi qui le premier fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, et du mélange heureux
Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.
Au sol qu'une huile épaisse avait rendu solide,
C'est toi qui le premier mêlas le sable aride:
Par ses angles tranchans le limon divisé,
Laissa sortir le blé du champ fertilisé.
Mais ton exemple encor instruisit ta patrie,
A revêtir les monts des dons de la prairie,
A contraindre les champs depuis peu moissonnés,
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple industrieux, que l'état encourage,
Des secrets de ton art apprit à faire usage;
La Tamise en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs trésors, et des riches moissons
Qu'on vit sous les consuls border les flots du Tibre,
Cérès avec plaisir couronne un fleuve libre.

Hélas! dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux,
Ne sait point par son art seconder la nature:
L'habitude et l'instinct dirigeant sa culture,
Il n'invente jamais, et tremble d'imiter;
Pour cesser d'être pauvre, il n'ose rien tenter;
Et, traînant à regret sa vie infortunée,
Il pense qu'aux douleurs les dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix
Jusque dans cet asile où résident vos rois;
Allez au pied du trône exposer vos misères:
Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.
Opprimés, diraient-ils, dans tes vastes états,
O roi! nous gémissons, nous ne murmurons pas;
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sait dans ses malheurs que son roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, et formons ses vengeurs;
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus;
Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler, nous laissa l'innocence.
Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux;
Ces noms si saints, si chers, et de père, et d'époux
Ne sont point au hameau de vains noms, mais des chaînes.
Hélas! ces doux liens qui seuls charmaient nos peines
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs;
A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs;
Nous pleurons, auprès d'eux, de les avoir fait naître.
C'est au nom de tes lois, c'est au nom d'un bon maître
Qu'on vient à ces enfans arracher les secours
Dont l'amour paternel soutient leurs faibles jours.
De l'humble agriculteur, sans force et sans défense,
Des brigands effrénés dévorent la substance.
Nous respectons la loi, victimes des abus,
Avec joie à l'état nous offrons nos tributs:
Les cœurs des malheureux sont rarement avares;
Mais faut-il immoler à des monstres barbares
Le sang de nos enfans, le prix de nos travaux?
Faut-il seuls de l'état supporter les fardeaux?
Ou, loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères,
Aller porter nos pleurs aux rives étrangères?

Ah! les rois sont humains, ils veulent être aimés;
S'ils soupçonnaient les maux des peuples opprimés,
Ils voudraient les venger des oppresseurs avides,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des subsides.
C'est alors qu'on verrait l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ses soins et ses travaux;
Et son aveugle instinct deviendrait du génie.
Il couvrirait de biens le sol de sa patrie;
Et le peuple des champs, plus riche et plus nombreux
Rendrait heureux son prince, en s'avouant heureux.

Hélas! l'homme est forcé de se donner des chaînes:
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines;
Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui
Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui?
Le soleil retiré vers l'humide Amalthée
Jette un dernier regard sur la terre attristée:
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant

Où l'homme passe un jour et jouit un instant,
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
Se couvre d'herbe pâle et de chaume inutile.

Non, je ne verrai plus sa grâce et sa beauté,
Les charmes du printemps, la pompe de l'été,
Les nuances du vert des bois et des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornemens;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflemens.
Doux zéphyr, qui le soir caressais la verdure,
Quel son, quel triste bruit succède à ton murmure!
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès,
Et semblent dans leur course entraîner les forêts;
Les arbres ébranlés, de leurs cîmes penchées,
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Éole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité.
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaîté;
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présens,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone, et des eaux, et des vents,
Suspendant ma pensée et tous mes sentimens,
Sur elle-même enfin mon âme se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers,
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces momens horribles,
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçait à mes yeux, ou frappait dans mes bras.
De Ch*** expirant je vois encor l'image;
Je le vois à ses maux opposer son courage,
Penser, sentir, aimer, au bord du monument,
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle et tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
Malheur à qui les dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparaître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il se trouve étranger;
Et, lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Cette idée est affreuse, et j'aime à m'y livrer;
Je cède avec plaisir au besoin de pleurer,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux et les crimes du monde,
Le poison des remords, les ennuis dévorans,
Les pleurs de la vertu, les succès des tyrans;
Et l'affreux désespoir, l'œil ardent, le teint blême,
Se roulant dans son sang qu'il a versé lui-même.
La crainte et la tristesse entrent dans tous les cœurs.

Ceux mêmes de qui l'âge écarte les langueurs,
Ceux qu'amusent encor l'erreur et l'espérance,
Sentent moins le plaisir de leur douce existence.

La naïve Rosette et le jeune Lubin
S'aimaient, vivaient contens, sans soins du lendemain;
Tous deux, un soir d'automne, au bord de la prairie,
Où leurs brebis paissaient l'herbe humide et flétrie,
Ils entendaient rugir la voix des aquilons
Et les eaux des torrens gronder dans les vallons.
Ce bruit les attristait; le berger, sa compagne,
Portaient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
Rosette tout à coup s'élança vers Lubin;
Son amant attendri la pressa sur son sein:
Aux plaisirs de s'aimer tous deux ils se livrèrent,
Et sans se dire un mot, long-temps ils s'embrassèrent.
Mais un trouble inconnu, de tristes sentimens
Jusque dans leurs plaisirs poursuivaient ces amans:
Tu vois, disait Lubin, l'état de la nature;
Il n'est plus de berceaux, ni de lits de verdure;
Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour;
On peut cesser d'aimer. Oh! si toi-même un jour!...
Ah! Lubin, garde-toi de soupçonner Rosette:
Rassure-la plutôt, son âme est inquiète:
Je ne sais quelle peur a saisi mes esprits,
Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétris,
Ce bruit sourd et lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funestes présages;
Nous sommes menacés. Oui, répondait Lubin,
Nous ne nous rendrons plus sur ce côteau voisin,
Nous vivrons au hameau: mais, si tu m'es fidèle,
Je supporterai tout. Hélas! lui disait-elle,
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins;
Et puis dans le village il est tant de témoins:
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable et tendre
S'aperçut que la nuit commençait à descendre;
Il reprend en rêvant le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau:
C'est là qu'heureuse et belle, et chère à sa contrée,
De l'amant qu'elle aimait et des siens adorée,
Descendit Licoris à la fleur de ses ans.

L'aspect de ce tombeau consterne nos amans;
Ils s'arrêtent tous deux; leur vue et leurs pensées

Sur ce lugubre objet restent long-temps fixées :
Tous deux, sans se parler, tous deux sans mouvement,
Demeurent appuyés au fatal monument :
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre
Et jetant l'un à l'autre un regard triste et tendre,
Pénétrés à la fois de douleur et d'amour,
Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.

Ces sermens, un baiser raniment leur courage,
Et, semblable au rayon qui perce le nuage,
Le plaisir dans leurs yeux brille à travers les pleurs;
L'espérance et l'amour ont charmé leurs douleurs.

Mais dans l'âge avancé, lorsque l'homme apprécie
Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile est tombé, quand le fardeau des ans
Et l'ennui de l'automne ont accablé nos sens,
Tandis qu'autour de nous la nature mourante
Inspire les regrets, imprime l'épouvante;
Quel appui, quel secours pourrait dans ces momens,
Ou rassurer notre âme, ou calmer ses tourmens?

Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées;
Ils s'assemblent en foule au retour des frimas.
Ils erraient dispersés, lorsque dans nos climats
Ils jouissaient en paix des dons de la nature :
Contens, ils vivaient seuls. La faim et la froidure,
La crainte et la douleur les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre, ils sont moins malheureux;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs asiles;
C'est là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sait goûter ou du moins espérer le plaisir.
C'est l'abri que le Ciel présente à nos misères;
L'homme faible et sensible y pleure avec ses frères.

O divine amitié! nœuds sacrés et puissans,
Doux rapports des esprits, des goûts, des sentimens,
Plaisirs purs et profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon âme affaiblie.
J'ai des amis constans, éclairés, vertueux;
Avec eux je puis tout, et ne puis rien sans eux :
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles,
Et mon esprit, semblable aux faibles arbrisseaux,
S'élève en embrassant ces superbes ormeaux.
Ah! je pourrai dans peu les voir et les entendre;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se répandre,
J'oublirai mes douleurs; et leurs doux entretiens,
Me rendant par degrés le sentiment des biens,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaisirs de mes amis, vous remplirez mon cœur!
Oui, je verrai B***, ta gloire et ton bonheur;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
Ton âme toujours pure et toujours indulgente,
Ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
Ton cœur ami de l'ordre, et juste avec bonté;
Je verrai la compagne à tes destins unie,
Embellir ton bonheur, seconder ton génie,
Et pour elle et pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le respect et l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout; et, sans les regretter,
Je perdrai les plaisirs que l'hiver va m'ôter.

L'HIVER.

Quel bruit sourd et lointain, descendu des montagnes
Retentit dans les bois, roule sur les campagnes,
Redouble, arrive, éclate, et des plaines de l'air
Annonce à nos climats les fureurs de l'hiver?
Le fougueux aquilon, déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes;
Il siffle, tourne, gronde, et, des vallons déserts,
Rapide tourbillon s'élançant sur les mers,
Il élève des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,
Et, des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'Océan sur le globe ébranlé.
Les vents du haut des cieux précipitent les nues;
Nos champs ont disparu sous des mers inconnues
Sur les eaux qui tombaient le ciel verse des eaux;
Et les torrens pressés par des torrens nouveaux
Bondissent sur la plaine en proie à leurs ravages,
Le fleuve les reçoit, il franchit ses rivages :
Des hameaux abattus, des temples renversés,
Il traine dans son sein les débris dispersés.

Quelques arbres épars sur d'immenses vallées,
Soulevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttant contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre,
Sur ses vieux fondemens ont fait trembler la terre;
Le monde est menacé du retour du chaos,
Et l'humide élément, vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du dieu du jour, dans la nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.
O terrible ouragan, suspendez vos fureurs!
O campagne, ô nature, ô théâtre d'horreurs!

Quoi ! d'un père adoré l'univers est l'ouvrage,
Il chérit ses enfans, et voilà leur partage !

Le soleil sans paraître avait fini son tour.
Et la nuit succédait aux ténèbres du jour;
J'entendais les combats de Neptune et d'Éole.
J'étais seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger qui, du moins un moment,
Dissipe de nos maux le triste sentiment.
Je me trouvais alors, dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous, en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents augmentaient ma tristesse.
Je cherchais un appui qui soutînt ma faiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé.
A travers ces chaos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchait l'Être-Suprême.

Cependant, au milieu de ces grands mouvemens,
L'Éternel imposa le calme aux élémens.
L'orage avait tari le vaste sein des nues;
Déjà se divisaient leurs ondes suspendues;
Et le flambeau des nuits, d'étoiles entouré,
Montait sur l'horizon, d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers, fuyant dans l'air humide,
Semblaient entraîner tout dans leur ombre rapide.
On voyait les forêts et les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages,
Expirait dans les bois et le long des rivages.

Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.
Mon esprit s'élevait jusques à son auteur;
Je suivais la nature en ses métamorphoses;
Et, cherchant les rapports des effets et des causes,
Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.

Ces orages, disais-je, et ces tristes hivers,
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés;
Et, par ces changemens, la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentaient ces vaisseaux;
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Élémens de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les moissons.
Hiver, cruel hiver, ton retour salutaire,
A de nouveaux présens doit disposer la terre.
Tandis que sur ces bords tu répands les frimas,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie, et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde ?

C'est ainsi que, d'un Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisais ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.

Les airs étaient séreins, des soleils radieux
Semaient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux :
Mais Borée apporta dans les ombres paisibles,
Ces atômes perçans, ces frimas invisibles,
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé.

Là, le terrible hiver établit son empire.
Dans ces lieux désolés où la nature expire,
Habitent le désordre et l'uniformité.
Au bord de l'horizon le soleil arrêté,
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, et six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.

Le pôle lance alors des feux rouges et sombres;
Et leur triste lueur qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs :
Il subjugue Neptune, il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines,
Se montrant en automne aux yeux des matelots,
Semblaient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la peur et les orages,
La famine et les vents, la mort et les ravages.
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance en vain quelques traits impuissans,
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de cristal ont chargé la nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux;
La cascade muette a suspendu ses eaux,
Et souvent le berger, au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs,
Renferment sous un mur leurs tristes habitans.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide :
Il voudrait s'élancer de sa voûte solide,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.

De givre, de glaçons ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les côteaux déserts,
Et la voûte des cieux, qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Si le fermier parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs il ne les connait plus.
Et la vaste blancheur sur le monde étendue,
Déconcerte ses pas et fatigue sa vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, et les bienfaits des dieux.

Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'hiver a suspendu les neiges entassées ;
Et, lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout à coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits,
Où, paisible et guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.

Là, j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amans :
Leurs cœurs s'étaient donné leurs premiers sentimens ;
Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre entouraient leur asile ;
La même volonté semblait les animer.
Modérés, bienfaisans, heureux d'être et d'aimer,
Souvent sous l'humble toit qu'habitait l'indigence,
Le couple fortuné conduisit l'abondance.
La tendresse contente ajoute à la bonté.

Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale
Semait des monts glacés la pente orientale,
Et rendait l'espérance à l'homme, aux animaux,
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne :
Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais, avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents et courbé sous sa proie.
Son fils à sa rencontre accourt ivre de joie ;
Le père l'aperçoit, et, lui tendant la main,
Le soutient sur la glace et poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvrait l'entrée,
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée ;
Il croit jouir bientôt de ses embrassemens.

Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondemens ;
Et des glaçons flottans sur sa croupe ébranlée,
La masse tombe, roule, et comble la vallée :
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti.
Du peuple vertueux l'asile est englouti.
Hélas ! sous ces glaçons l'épouse ensevelie,
Au jour de son bonheur va donc perdre la vie !

Les yeux levés au ciel et les bras étendus,
L'époux, faible, mourant, répète : elle n'est plus !
Son fils, pâle, tremblant, aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissans sur les sillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés et pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.

Aussitôt des voisins généreux et sensibles,
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur,
Il s'élance et s'arrache à leur pitié cruelle.

Ah ! courons, mes amis, je l'entends qui m'appelle :
J'y cours. Il dit, il vole, et la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde ;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour, et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.

Mais il revoit enfin la vérité funeste ;
Et, mesurant des yeux le travail qui lui reste,
Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort :
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
Je n'ai pu, disait-il, la sauver ni la suivre ;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.

Le soleil cependant éclairait la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés,
Et ! du sein moins profond des frimas affaissés,
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageait sa cabane.
Saisi dans ce moment de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglans ses membres déchirés :

Il était poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage;
Il entend sous la glace une voix et des cris,
Il entend.... c'est son nom et le nom de son fils:
Il prête en frissonnant une oreille attentive.
Ciel! ô ciel! serait-ce elle, est-ce une ombre plaintive?
Serait-il retombé dans son égarement?
Il le craint; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie: O ma mère!
Hors d'eux-mêmes, tremblans, et le fils, et le père,
Frappent sur les glaçons à coups précipités;
Et bientôt des frimas les restes écartés,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leurs voix!
Chère épouse!... elle vit!... c'est elle!... je la vois!
Elle s'élance à lui, faible, pâle, égarée;
Et, tombant dans ses bras dont elle est entourée,
Baise son front chéri qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs!
Hélas! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je disais, il perd tout, le voilà seul au monde.
Il ne pouvait répondre, et tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour-à-tour serraient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux: les soins, la complaisance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance:
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux;
Le jour succède au jour, et les voit plus heureux.

Cependant l'hiver règne, et l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourans sous la neige enfermés
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs et des forêts l'hôte le plus timide,
S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
Et, courant au hameau, semble avoir oublié,
Et les piéges mortels, et l'homme sans pitié.
Hélas! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.

L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons,
Ou dans un antre obscur, fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.

Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatiens du meurtre et de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes,
Et, courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté.
Ce roi de l'univers, sa grâce et sa fierté,
Ce front, où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossemens poudreux ou d'horribles lambeaux:
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
Des hurlemens affreux rouler dans les ténèbres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflemens
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents:
Ces funestes concerts, que les monts réfléchissent,
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.

Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il était aimé;
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plongea le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts;
Leurs longs gémissemens, leurs clameurs lamentables
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

Ah! si l'ami des lois, le juste est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire,
La douleur et la mort étendent leur empire.

O toi qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins sensible, ou suspends tes rigueurs!
Dieu qui disposas tout, Dieu, dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les soleils et les mondes,
Ne pouvais-tu de l'homme écarter les douleurs?
Glacé par les frimas, brûlé par les chaleurs,
Jeté par la nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
Abandonné sans force au choc des élémens,
Le martyr de ses sens et de ses sentimens,
De chagrins en chagrins conduit par l'espérance,
Il passe dans les pleurs son moment d'existence,
Et se traîne accablé sous le poids de ses maux,
Sur un monde en ruine, à travers les tombeaux.
Mais c'est trop oublier les bontés de mon maître,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
Talens, amour des arts, agréables instincts,
Palais où le bon goût préside à nos festins,
Cercles brillans et gais où la raison s'éclaire,
Où l'esprit s'embellit par le désir de plaire,
Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentimens animés par la société,
Tendres liens des cœurs, amitié sainte et pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la nature.

Aimons, vivons ensemble, adorons notre Auteur:
Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
Et de ce noble instinct l'activité féconde
Asservit à nos vœux les airs, la terre et l'onde;
Mais ce génie enfin devait être excité:

L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé;
Tourmenté par les vents, le froid et les orages,
Un jour il assembla des joncs et des feuillages;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut sous son toit de roseaux.

Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
Souvent il arrachait une herbe empoisonnée;
Mais l'arbre qu'il choisit lui prodigua ses dons,
Le champ qu'il sillonna lui livra les moissons.

L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure,
Allait aux animaux disputer la pâture;
Et le tigre cruel, le lion affamé,
Triomphaient aisément d'un rival désarmé :
Souvent il échappait, mais couvert de morsures
Il portait en tremblant ses mains sur ses blessures :
Il fuyait au hasard; ses cris longs et perçans
Remplissaient des forêts les antres gémissans:
Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,
Aigrissaient les douleurs de la plaie irritée;
Et, bientôt épuisé, rampant avec effort,
D'un son de voix horrible il invoquait la mort.

On vit alors la fronde en cercle balancée;
La pierre inévitable aux monstres fut lancée;
La massue écrasa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.

La rigueur des hivers à l'homme encor sauvage,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage.
La foudre serpentait sur les rameaux brisés,
Des peupliers fumans, des cèdres embrasés.
Ce prodige étonna l'homme faible et stupide;
Il observa le feu dans sa course rapide,
Il le vit dans les bois s'étendre et s'arrêter,
Il apprit à l'éteindre, à le ressusciter;
Et, bientôt asservi, l'élément indocile
De l'homme son vainqueur devint l'esclave utile.

Aux rives d'Aréthuse, aux bords des Lestrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit sourd et sembable au tonnerre,
Qui grondait sous les eaux et roulait sous la terre,
Virent au même instant le soleil se voiler,
Les plaines se mouvoir, les forêts s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues,
Et les vents balancer ses vagues suspendues.
L'Etna tonne; il s'entr'ouvre, et de ses flancs brisés
Il vomit à grand bruit des torrens embrasés.
Les éclairs jaillissaient de sa cime tremblante;
Il lançait des rochers, une cendre brûlante.
Atteints par ces rochers, par les flots enflammés,
Déchirés et sanglans, à demi consumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux sauvages,
Fuyant, se rencontrant sous les mêmes ombrages
Rapprochés par la peur, égarés, éperdus,
Remplissaient les déserts de leurs cris confondus.

Le ciel se calme enfin; la nature est tranquille,
Et chaque être animé reconnaît son asile.
L'homme au pied de l'Etna, dont le sein brûle encor,
Voit en ruisseaux ardens l'argent, le fer et l'or,
Rouler avec le feu qui les rendit fluides :
Aussitôt arrachés du flanc des monts arides,
Transportés au Lipare, aux antres de Lemnos,
Du Bronte infatigable ils comblent les fourneaux.
Le métal enflammé coule, étincelle, écume,
Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.

Déjà l'acier tranchant, sous ses coups redoublés,
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés;
Les marbres divisés ont crié sous la scie;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie;
Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traîne le soc rampant à travers les guérêts.

L'homme jouit alors des trésors de la terre;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,
Et se trouva des goûts et des besoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les arts et les travaux.
Des bords de l'Océan, des forêts enflammées,
Sortirent des cités par les arts animées;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau qui, sillonnant les mers,
Maîtrisant la tempête et les vagues rebelles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

Jadis dans les forêts les sauvages humains,
Souvent l'un contre l'autre avaient armé leurs mains:
Sur le sable rougi du sang de l'innocence,
Le sang était encor versé par la vengeance :
La crainte les soumit au frein sacré des lois.
On arma de faisceaux des consuls ou des rois :
Leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires;
Du bonheur des humains sages dépositaires,
Monarques bienfaisans, citoyens couronnés,
Ils inspiraient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance:
Mais à ses mœurs encore il manquait l'élégance,
Il manquait les beaux-arts. Le plus vif des désirs,
Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs,
L'amour donna l'essor aux talens, au génie :
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.
L'homme, à peine arraché des antres et des bois,
Au son des instrumens sut marier sa voix;

L'art donné par l'amour servit à l'amour même;
Le chant des premiers airs exprima : Je vous aime.

L'unisson de la voix, celui des instrumens;
Portait dans tous les nerfs de doux frémissemens;
Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connaître la danse :
Elle animait ses jeux, augmentait sa gaîté,
Et disposait encor l'âme à la volupté.

Mais il est d'autres arts que l'amour a fait naître.
Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.

A peine des beaux-arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté
Fit recevoir les lois que dictait la beauté :
On vit naître le goût. La richesse indolente
Invoqua, l'or en main, l'industrie indigente;
Un luxe ingénieux amusa ses loisirs.
L'homme plus délicat sur le choix des plaisirs,
Leur allia bientôt la grâce et la décence.
Dans les arts et les mœurs on connut l'élégance.

Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux,
Dont les feux répétés tremblent dans les cristaux,
Vainqueur du sombre hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux, et disposer des fêtes.
Sur ces riches lambris l'opulence et les arts
Se disputent entre eux de fixer vos regards.
Ici, par les Vanloo la nature exprimée,
Respire, pense, agit sur la toile animée :
Là, l'aiguille savante égala les pinceaux;
La volupté choisit le sujet des tableaux.

Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine :
L'or et l'émail des fleurs, les perles et l'hermine,
D'un peuple aimable et jeune ornent les vêtemens;
L'incarnat des rubis, le feu des diamans,
Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le désir de tout vaincre et l'espoir du succès,
Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.
L'amour, sans se montrer, fait sentir sa présence,
Et, plein d'un sentiment vif et délicieux,
Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.
Entrez dans ces salons où de bruyans Protées
Échangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte et les masques trompeurs
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs :
Là, le maintien décent, la froide retenue
N'imposent pas la gêne à la joie ingénue :
Là, les sexes, les rangs, les âges confondus,
Suivent; en se jouant, la Folie et Momus.

O doux amusemens d'une aimable jeunesse!
Dans les jours des frimas vous charmiez ma tristesse,
Lorsque j'étais encore à la fleur de mes ans;
Mais j'oppose aujourd'hui les arts et les talens
Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge.
Et je goûte un bonheur aussi doux et plus sage;
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

J'entendrai Cornélie, Alvarès et Burrhus :
L'âme dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaie avec eux à des vertus nouvelles.
Là, tous nos sentimens sont purs et généreux;
Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux :
Je voudrais m'élancer au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre!
Mais ces pleurs étaient doux; le plaisir d'admirer,
Autant que la pitié, me forçait à pleurer.
O spectacles divins, écoles respectables,
Du véritable honneur, des vertus véritables!
Théâtre où, pour instruire et les grands et les rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie?
Oui, d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir,
Et déguiser encor leurs leçons en plaisirs :
Ils nous ont délivrés des gothiques usages,
Des antiques travers, du vernis des vieux âges;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourraient altérer les charmes de nos mœurs.

Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire?
Les muses, les amours, unis pour me séduire,
M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté,
Où tout vante, respire et peint la volupté.
Melpomène est ici plus tendre que terrible;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux! quels tableaux ravissans!
Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens :
Les chants et les beaux vers ont charmé mon oreille :
Mes regards sont conduits de merveille en merveille :
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers;
J'ai vu les champs de Mars, et la nuit des enfers;
Je leur vois succéder de rians paysages,
Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages :
Leurs pas pleins de mollesse irritent mes désirs;
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs.
Ici les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encore à mes yeux un spectacle agréable.

C'est vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillans, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand Louis suspendait ses conquêtes,
Tous les arts concouraient à vous donner des fêtes;
Les talens rassemblés célébraient dans sa cour,
Ses victoires, ses goûts, vos charmes et l'amour.

Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées:
Vous changiez en héros nos stupides aïeux.
C'était pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couraient ou défendre, ou venger l'innocence;
Un mot de votre bouche était leur récompense.
Le vaillant paladin vous consacrait son bras:
C'est vous qu'il invoquait au milieu des combats:
Il vous rendait un culte; et ces honneurs suprêmes
Vous élevaient encore au-dessus de vous-mêmes.
Illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs:
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles;
Aux charmes des beaux-arts vous les rendiez sensibles.
On vit la courtoisie habiter les châteaux;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros;
Apollon célébrait les guerriers et les belles;
Le paladin chantait et combattait pour elles.

Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers!
C'est surtout au Français à respecter vos fers:
Qu'il doive encor sa gloire au désir de vous plaire.
Conservez, ranimez son brillant caractère,
Cet amour pour son prince et pour la liberté,
L'art d'embellir la vie et la société,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace,
De force et de gaîté, de grandeur et de grâce.

Mais quoi! pour triompher de l'ennui des hivers,
Faut-il donc tous les arts, les bals et les concerts?
Oh! si je puis revoir mes campagnes chéries
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offraient, au printemps, à mes yeux enchantés,
Me retrouver encore auprès de la nature,
Espérer les zéphyrs, et prévoir la verdure!
Là, sous un toit modeste aux muses consacré,
Et de chantres divins, de sages entouré,
Je jouirais en paix des charmes de l'étude.
Heureux l'ami des arts qui, dans la solitude,
Sait goûter tour à tour l'Arioste et Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton!
Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connaître.

Muses, guides de l'homme, ornemens de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés,
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre!
Je voulais tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif et pur
J'appris à distinguer, sur le céleste azur,
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière,
De ces brillans soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux!
Mon esprit s'élançait dans l'étendue obscure:
Je voyais sous mes pas s'agrandir la nature,
J'ajoutais chaque instant un monde à l'univers;
Et franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre, à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observais les ressorts, les mœurs des animaux,
Je savais dans leurs rangs placer les végétaux:
J'étais ravi de voir, à travers un méandre,
La sève en circulant s'élever et descendre:
J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont, deux fois en un jour, du pôle à l'équateur:
Je cherchais dans les airs les causes du tonnerre;
J'aurais voulu percer le centre de la terre,
Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblans les métaux s'enflammer.

Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connaître;
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés les temps, nos lois et nos erreurs:
J'interroge à regret les fastes de l'histoire.

Ces monumens confus de misère et de gloire
Me montrent les états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois,
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois.
La fraude le subjugue, ou la force l'opprime.

Noble amour des humains, fanatisme sublime,
Qu'Athènes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, âme du grand Caton.
Vertu des Antonin, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde,
Et que le temps rapide amène à nos neveux,
Non des siècles brillans, mais des siècles heureux.
Que les muses, les arts et la philosophie
Passent d'un peuple à l'autre et consolent la vie.
Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissans par les erreurs, et grands par les abus,
Achève, il en est temps, de percer le nuage

Qui te dérobe au peuple, et te déguise au sage.
En vain l'aveugle orgueil et l'envie en fureur
Défendent contre toi l'ignorance et l'erreur :
Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclore,
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas :
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Où les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes ;
Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moissons sans culture;
Les forêts à sa faim offrent des alimens;
Le froid n'offense point son corps sans vêtemens ;
La nuit, dans un hamac qu'il suspend au branchage;
Le jour, errant sans soins ou couché sous l'ombrage.
Il est triste, indolent, sans mœurs et sans bonté ;
Son âme s'endurcit dans sa stupidité :
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière, il est sans énergie.
Je vole avec Bernier vers les portes du jour,
Des mers du Gangaride aux champs de Visapour,
Dans Agra, dans Delhy, dont le peuple servile
Redoute encor Timur dans sa race imbécile :
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les nobles, les omras oppriment l'industrie,
Qui semble pour eux seuls enrichir leur patrie.

Qu'on ne me vante plus ce bonheur des climats
Où jamais Orion n'envoya les frimas ;
Qu'un sol riche, un ciel pur, et l'or soient leur partage,
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois et des vertus de Mars.

Mais je reviens encor dans le temple des arts.
Le sanctuaire s'ouvre, et j'aperçois Virgile.
Il s'avance, appuyé sur le chantre d'Achille :
L'un sublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre sage, élégant, tendre et majestueux :
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.

Déjà dans cette erreur j'allais prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin et chante sa maîtresse :
Il me fait partager sa joie et son ivresse.
Ovide me transporte au palais du soleil;
Et, tranquille habitant de l'olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide,
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs ;
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Remplirait seul mes jours d'instans délicieux;
Vainqueur des deux rivaux qui régnaient sur la scène
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène ;
De la crédule histoire il montre les erreurs ;
Il peint de tous les temps les esprits et les mœurs :
Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense ?
Lui seul réunit tout, la force et l'abondance,
Le goût, le sentiment, la grâce, la gaîté ;
Le premier de son siècle, il l'eût encore été
Au siècle de Léon, d'Auguste et d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas ! ni le voir ni l'entendre :
Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers.
Nous pleurons son absence en répétant ses vers :
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime ;
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.

Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs,
Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
Il le faut avouer, du stupide vulgaire
Les plaisirs de l'esprit sont encore ignorés.
Tout mortel est sensible, et peu sont éclairés.

Sages cultivateurs, dans vos humbles asiles,
Vos momens sont à vous, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers et des travaux constans,
Plus agir que penser. Vos jours toujours semblables
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables,
Votre esprit est tranquille ; il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.

L'hiver a ses travaux. La gerbe descendue,
Sur l'argile aplanie est déjà répandue,
Sous vos coups mesurés les épis écrasés,
Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire,
Et rapporter à Lise un corset chamarré,
Des beautés du canton tristement admiré.

Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
Ces chênes dévoués à vos dieux domestiques,
Par un peuple naissant ils seront remplacés.
Délivrez vos guérêts de ronce embarrassés ;
Qu'un rempart aux torrens en défende l'entrée.
Et, quand le temps rapide amène la soirée,

Qu'un facile travail, de doux amusemens,
De la longue veillée abrége les momens.

Façonnez les appuis du pampre qui doit naître,
Ou taillez en longs pieux le branchage du hêtre;
Préparez le travail dans les jours du repos,
Armez de fers aigus ces herses, ces râteaux :
Réparez l'instrument que le temps endommage,
Et de la rouille active arrêtez le ravage.
Cependant votre épouse aux lueurs d'un brasier,
D'un doigt souple et léger entrelaçant l'osier,
Précipite gaîment une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.

Sous vos paisibles toits vos voisins rassemblés,
Pressent votre foyer de cercles redoublés,
Où préside un Hector, l'oracle du village.
Il annonce au canton le beau temps ou l'orage;
Même sans se tromper il prédit tous les ans,
Les refus de la terre ou ses riches présens.
De l'antique féerie on raconte une histoire;
L'orateur qui la croit, l'atteste et la fait croire.
Un spectre, dit l'un d'eux, paraît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive allégresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galans du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance :
Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village :
La muse et la bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lèvers d'Iris :
Le baiser est donné, mais il paraît surpris :
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
Le vieillard qui sourit aux jeux de ses enfans,
Tournant vers sa moitié des yeux reconnaissans :
Qu'ils jouissent, dit-il, des plaisirs de leur âge,
Et qu'un jour mon bonheur puisse être leur partage,
O mortels innocens, que votre sort est doux !

Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous.
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime,
Ses trésors sont le prix des travaux assidus;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.

D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre;
Le bons sens est son code, et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asiles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts :
Il les mène à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.

Je l'ai vu ce mortel si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon âme était ravie,
Ils traçaient à mes yeux le tableau de sa vie.

L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais, dans ces temps d'erreurs, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs; j'ai vu que la noblesse,
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les momens de la guerre;
Et quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnaient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Être ami de soi-même, amant de la nature.
J'étais content, mais seul dans cet heureux séjour,
Il manquait à mon cœur les charmes de l'amour :
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne.
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous;
J'avais tous les plaisirs d'un père et d'un époux;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse;
Où l'homme qui vieillit sent déjà sa faiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils.
De tout ce que j'aimais cette éternelle absence
Abattit mon courage, accabla ma constance :
Le jour, sur leurs tombeaux j'allais verser des pleurs,
Et je veillais la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étaient chers, mais mon âme affaiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyais plus rien à craindre, à désirer,
Et je perdais enfin la douceur de pleurer.
Un jour où j'errais seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accens douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux :

Je courus à sa voix : ses plaintes redoublèrent;
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent,
Sans connaître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
Et je lui savais gré de me rendre des pleurs.
Hélas! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînait avec peine, et quittait son village
Où la faim consumait son père et ses enfans.
Je calmai sa douleur, et mes faibles présens,
Sous le chaume où pleuraient ses enfans et son père,
Firent naître la joie à leurs cœurs étrangère :
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir ;
Je reconnus en moi la trace du plaisir.

A l'aride fougère, aux chardons inutiles
Cérès avait livré ses champs les plus fertiles :
Un peuple nourri d'herbe et vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandait des travaux.
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pesait moins sur mon cœur.
L'indigent féconda la terre abandonnée;
Je payai ses momens. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane, et vêtit ses enfans;
Ils vivaient des moissons qui couronnaient mes champs.

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage ;
C'est l'effet du travail, en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin,
Rouler sur les fuseaux, ou la laine, ou le lin;
Les vieillards, par des soins, par des travaux faciles,
Pouvaient jouir encor du plaisir d'être utiles;
On paya les impôts sans se croire opprimé :
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé.

O mon ami! l'amour, les sens et la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse;
Mais protéger le faible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand qui m'était inconnu.
Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur;
Quand je me dis le soir sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit : j'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle :
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle,
On en jouit toujours; et dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages :
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages,
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans :
Mais, sans glacer mon cœur, l'âge affaiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contens de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le Ciel attache à la bonté.

Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage.
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des temps,
Réserve des plaisirs à nos derniers instans.

O Dieu! par qui je suis, je sens, j'aime et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnaissance,
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi.
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie et les mondes;
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance :
Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errans dans ton immensité :
Ta main sur leur surface éleva les montagnes,
Enfonça l'Océan, déploya les campagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivans.
Le temps, suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées :
Tu nous donnas la terre, et l'ordre d'en jouir;
Tu nous donnas des sens, un cœur et le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains,
Dans ces champs où ta voix appelle les humains,
Que l'homme libre et pur jouit en ta présence
Du travail, de tes dons, et de son innocence;
Tes dons sont infinis, son cœur est modéré.
Il conserve sans trouble un bonheur ignoré;
Tel un humble ruisseau coule au fond d'un bocage,
Toujours clair et tranquille, et caché sous l'ombrage,
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés,
Là, j'ai joui des biens qui m'étaient destinés :
J'en ai connu le prix, j'en ai senti l'ivresse;
L'étude, mes jardins et les chants du Permesse
Ont été tour à tour l'emploi de mes instans,
Les jeux de mon enfance et ceux de mes vieux ans;
Et, philosophe heureux, homme content d'être,
Je viens de ses présens rendre grâce à mon maître.

POÉSIES FUGITIVES.

PYGMALION.

Élève d'Apollon et favori des belles,
Entre les arts et les amours
L'heureux Pygmalion partageait ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux et de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venait d'éclore :
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritait moins les vœux.

L'artiste, en la formant, se rappelait l'image
Des beautés qui l'avaient charmé ;
Ce que son cœur avait aimé,
Il l'exprimait dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre ;
Que leur accord me plaît ! et que j'ai bien su rendre
La jambe de Doris, et la gorge d'Églé !
J'adorais dans Philis cette taille légère :
Que j'exprime avec vérité
Les secrets appas de Glicère !
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène sa vue.
L'amour-propre et la volupté
Le ramènent sans cesse aux pieds de la statue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchante :
Il s'excite au travail ; mais sa main languissante
S'arrête, tombe, et laisse échapper son ciseau.
Il quitte la statue, il revient auprès d'elle ;
Il la revoit, elle est encore plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvait être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrais hommage !
Je l'instruirais à faire usage
D'un cœur qui n'aurait point aimé.
Il faut aimer, il m'aimerait peut-être !
Il devrait son bonheur à mon art, à mes feux ;
Avec l'art d'en jouir, il me devrait son être :
Il ignorerait tout, mais son cœur et mes yeux
Lui feraient bientôt tout connaître.
Amour, sur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure ;
D'une beauté nouvelle enrichis la nature ;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse, à ces mots, le marbre qu'il adore :
Il croit avoir senti de faibles mouvemens ;
Il frémit, il observe, il voit, il doute encore ;
Une timide joie agit sur tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante ;
De transports plus ardens cet objet le remplit :
Il y porte une main tremblante ;
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée :
Elle répond, dit-il, à mon emportement !...
Par le plaisir la statue animée,
Ouvre les yeux, et voit le jour et son amant.
Elle éprouve sans rien connaître,
Une aveugle félicité ;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer et d'être.
Son âme est sans idée, et n'a que des désirs ;
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle
A chaque instant elle essayait ses sens,
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle.
Ah ! désormais, dit-il, mon cœur content des dieux,
N'a rien à demander à leur bonté suprême :
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux ;
Vous vivez, vous aimez, et j'aime.

A MADAME DE...

Pourquoi m'envoyer pour étrennes
Ce vase, où les plus belles fleurs
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs ?
Donner est un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les instans,
Et sur mon cœur, depuis long-temps,
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour :
Si vos traits sont faits pour l'amour,
Votre cœur est fait pour le sage :
Il est rempli de fermeté,
De tendresse et de vérité ;
Et votre amitié sans nuage,
N'a rien de la légèreté
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage ;
On vous soumet sa volonté,
Et l'on croit de sa liberté

Ne faire qu'un meilleur usage.
Votre esprit juste et pénétrant
Ne cherche jamais à paraître,
Et plaît toujours en se montrant;
On vous voit ce qu'on voudrait être.

Décent et jamais concerté,
Votre enjoûment plaît sans médire;
En partageant votre gaîté,
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière;
Vous aimez S... la V...
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider et sans prétendre,
Votre sentiment est à vous;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous savez ne pas les prendre.

Vous avez tout, esprit, raison,
Vertu, bon goût, et l'art de plaire;
Mais vous protégez trop Titon:
C'est le seul reproche à vous faire.

ÉLÉGIE.

Enfin je vais revoir ce cabinet tranquille,
Où l'amour et les arts ont choisi leur asile;
Je verrai ce sopha placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous répétait l'image;
J'habiterai l'alcôve où je rendis hommage
A la beauté sans voile, à l'amour sans bandeau.
Là, Philis se livrait au bonheur d'être aimée;
Là, lorsque de nos sens l'ivrêsse était calmée,
Attendant sans langueur le retour des désirs,
Un amour délicat variait nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie,
Où Tibulle exhala sa flamme et son bonheur;
Je t'adorai, Philis, sous le nom de Délie;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu! de fleurs à peine écloses,
Le gazon de ces prés était entrelacé,
Le printemps s'annonçait par le retour des roses,
Par le printemps Mars était annoncé.
Pour suivre mon devoir dans une route obscure,
Il fallut te quitter: quels momens! quels adieux!
Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amans ont apaisé les dieux;
Louis calme la terre; il me rend à moi-même.
Je ne vends plus mon temps aux querelles des rois,
Je ne suis que celle que j'aime,
Et n'obéis plus qu'à ses lois.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour à tour
De l'étude aux plaisirs, et des arts à l'amour:
C'est l'ennui qui le rend volage;
En l'occupant nous saurons le fixer;
Nous saurons de nos jours faire le même usage.
Je ne sais que t'aimer, viens m'apprendre à penser;
Conduis ma jeune muse, et reçois-en l'hommage;
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet et le prix.
Que mon sort et mes vers n'excitent point l'envie;
Qu'ils soient dignes de l'exciter.
Oublié désormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te caresser et te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

SUR LA PAIX DE 1748.

Las des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que Louis accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obscurément utile,
Je ne partageais les lauriers
Ni de Saxe, ni de Belle-Isle.
J'essuyais les récits mortels,
Et les airs tristement capables
De nos lieutenans-colonels;
De mille plaisans détestables
J'essuyais les fades bons mots,
De leurs festins la lourde ivresse,
Et leurs plaisirs sans politesse.
Victime des rois et des sots,
Je m'ennuyais pour la patrie.
Mais c'en est fait, Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts;
Nous replions nos étendards,
Et pour les plaines de Hongrie,
Louis fait partir ses houssards.
Aux dieux des plaisirs et des arts,
J'offre les instans de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire;

Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

ÉPÎTRE A PHILIS (1).

Du ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très noirs, un très joli visage,
Des bras, des mains, un teint, et cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très bien;
Et voilà tout. Moi je dis sans mystère,
Qu'à vos talens vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous sera fort utile:
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor; je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle;
Ils regardaient, Philis; ils parleront.
Et s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, et vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empressée
D'amans nouveaux, au son de l'instrument
Que votre main plus légère et plus sûre,
Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la mesure,
Ou fredonner l'air tendre et gracieux
Que vous jouez, et qu'expriment vos yeux?

Si vous dansez, ils expriment vos grâces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras;
La volupté semble tracer vos pas,
Et mille amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment,
Mais n'en dit mot, et vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui régnera sur vous,
De votre voix les sons à mon oreille
Seront alors plus touchans et plus doux.
Vous me verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, et vous serez parfaite;
Si vous n'aimez, soyez du moins coquette.
J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien;
M'est-il permis de parler pour le mien?

Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit dans ses beaux jours,
Jeune Philis, souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide.
En profitant de mes sages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritaient un prix.
Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucherait.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire:
Je vais chercher comment on vous plairait.

(1) Madame de H...

ÉPIGRAMME.

La jeune Églé, quoique très peu cruelle,
D'une Honesta veut avoir le renom;
Prudes, pédans vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour, un cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'amour:
Hélas! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

LE SOIR.

Le soleil finit sa carrière,
Le temps conduit le globe ardent,
Et dans des torrens de lumière
Se précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque temps il se reproduit;
Dans les flots azurés qu'il dore,
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère et fluide
Que rassemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées,

Zéphyr embellit les couleurs
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asile;
Où loin du tumulte et du jour,
Ma muse légère et facile
Offrait des chansons à l'amour.
Sensible aux accords de ma lyre,
Puisse Lisette à son retour
Applaudir aux vers qu'elle inspire!
Mes yeux errans sur ce côteau,
Dans le lointain ont vu Lisette;
Ah! courons vite à sa houlette
Attacher un ruban nouveau:
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Aux bruits des champs, à leurs concerts,
Déjà succède le silence;
L'ombre descend, la nuit s'avance,
En planant sur les champs déserts.
Déjà sur ses ailes légères
Morphée amène le repos:
Dieu puissant, suspends les travaux,
Endors les époux et les mères,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères!

Mais de l'horizon nébuleux
S'élance un astre qui l'éclaire:
Et sur l'océan ténébreux
Fait jouer sa faible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent et pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté;
Ces feux pâles, ces clartés sombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle,
Je m'arrête pour l'écouter;
Comme elle, je voudrais chanter
Le plaisir que je sens comme elle.
Échappée aux regards jaloux,
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent,
Les miens annoncent mes désirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir et le goût des plaisirs.

Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le passage insensible;
Que dans sa course imperceptible
Le temps vole plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même,
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême;
Que dans les bras de ce que j'aime,
Des transports, de l'emportement,
Je passe à ce calme charmant
Où l'âme, après la jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur,
Dans un voluptueux silence
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges,
Sommeil, suspendra nos désirs;
Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.
Puissé-je encor dans ton empire
Près de Lisette soupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire!

LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

La Grèce et l'Orient aux pieds de leur vainqueur
Jouissaient d'une paix profonde;
Alexandre content dans ce repos du monde,
A ses goûts sans réserve abandonnait son cœur.
Des festins et des jeux, dans les murs d'Ecbatane,
Remplissaient ses momens, variaient ses plaisirs;
Statira, Taïs et Roxane
Partageaient tour à tour et comblaient ses désirs.
Mais des rivages de l'Hydaspe,
Un objet plus charmant transporté dans sa cour,
Eut bientôt fixé son amour:
Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe.
Eh! quelle autre beauté méritait ses regards!
La main de la nature et le travail des arts
N'avaient jamais formé d'aussi parfait modèle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle:
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau;
Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle;
C'est un sujet digne de ton pinceau,
Va préparer les couleurs et la toile.
Je veux que de son lit, conduite devant nous,

Elle s'offre à tes yeux sans parure et sans voile :
Tous ses traits sont charmans; il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses charmes.
Ah, seigneur! soyez sans alarmes :
D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchais, dit Apelle, au moment d'être heureux;
Le Scythe sur ces bords ayant porté ses armes,
Nous sépara sans doute pour jamais;
Mais rien ne pourra désormais
L'effacer de mon cœur, ni suspendre mes larmes.

Il dit, part et revient. Un soleil radieux
Éclaire le salon où Campaspe est entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Semblait à ce spectacle inviter tous les yeux.
Contemple, dit le roi, ce que j'offre à ta vue :
Admire, peins, tu ne flatteras pas.

Les yeux baissés, Campaspe nue
Rougit, tourne la tête, et n'ose faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue;
Et l'autre en descendant, couvre d'autres appas.

Ah! que vois-je! s'écrie Apelle,
Je ne me trompe point, c'est elle-même, ô dieux!....
Ses regards languissans errent long-temps sur elle,
Ils vont de son rival interroger les yeux,
Il y voit du plaisir, il frissonne, il soupire :
Une injuste fureur et le plus tendre amour,
La joie et la douleur l'agitent tour à tour;
Il gémit, il adore, il déteste, il désire.
Elle lève les yeux, reconnaît son amant,
Jette un cri, soupire et recule,
Regarde Apelle tendrement,
Voit son danger et dissimule.
Ces soupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris sont entendus; Apelle a vu qu'on l'aime :
Ah! dit-il, mon rival, au sein du plaisir même,
Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé.
Campaspe, vis-à-vis d'Apelle,
Voudrait ne se montrer qu'aux yeux de son amant.
Mais Alexandre est auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.
Sur les charmes les plus secrets,
Il porte quelquefois une vue inquiète;
Mais la toile est placée, et les pinceaux tout prêts;
Et malgré sa douleur secrète,
Le peintre a commencé de dessiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même;
Je vais à mon rival préparer des plaisirs;
Je vais multiplier l'objet de ses désirs :
Sous ses yeux, en tout temps, il aura ce que j'aime :
Et moi toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle et mes pleurs et ma rage.
Plus tendre que prudent, il portait ses regards,
Chaque instant sur l'objet, rarement sur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu,
S'arrête et tient en l'air le pinceau suspendu.
Les yeux étincelans, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ses sens irrités;
Il couvre de baisers un sein et des beautés
Que Campaspe, en tremblant, veut et n'ose défendre :
Contre les attentats d'un maître impérieux
Campaspe invoque tous les dieux,
Jette sur son amant le regard le plus tendre;
Le voit pâlir et détourner les yeux :
Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondant en pleurs, tombent aux pieds du roi :
C'est là cette esclave si belle
Qui sur les bords de l'Inde avait reçu ma foi.
Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
Campaspe veut parler; la crainte et les sanglots
A sa voix affaiblie ont fermé le passage.
Le visage attaché sur les pieds du héros,
Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes :
Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes,
Et lisent dans ses yeux sa jalouse fureur;
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces momens de terreur,
Et se donnent du moins les restes de leur vie;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et, baignés de leurs pleurs, se tiennent embrassés.

Alexandre, long-temps spectateur immobile,
Laisse errer ses regards sur eux;
Il paraît méditer sur leur état affreux,
Et conserver une fureur tranquille.
Mais, son front tout à coup devenu plus serein,
Il se penche vers eux, et leur tendant la main :
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirais pas :
L'image de tes pleurs me suivrait dans ses bras;
Campaspe dans les miens plaindrait l'amant qu'elle aime.

ÉPÎTRE A M. LE P... DE B...

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître :
Là, j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connaître.
C'est là que j'essayai ma pensée et mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être.

C'est ici que la voix d'un maître
A troublé mes jours innocens.
La raison des parens gêne le premier âge;
La tendresse et l'humeur nous prodiguent leurs soins;
Tous les goûts à la fois, mille nouveaux besoins
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur inquiet et volage
Veut s'égarer en liberté,
Et, sur les ondes emporté,
Craint le pilote et non l'orage.
D'un joug utile on se dégage;
L'espérance au front gai vient flatter nos désirs:
J'étais embarrassé du choix de mes plaisirs :
Tout devait être mon partage;
J'entreprenais mille travaux;
Je me faisais aimer, j'étais utile au monde.
Je suffisais à tout; obstacles et rivaux,
Rien n'arrêtait une âme ardente et vagabonde,
Qui prévoyait dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du zéphyre
M'apporte des esprits plus purs et plus nombreux;
Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printemps de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printemps.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge,
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtait lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encore heureux en songe.

J'espérais autrefois : espérer c'est jouir.
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouissances;
Il m'en fait voir la vanité;
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enlève en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes désirs;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ses voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyais tous les biens qu'il allait m'apporter,
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter.
J'aimais à le prévoir, je perds à le connaître :
J'espérais l'instant où je suis;
Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le temps a détruits.
Plus jeune, je pensais que ma jeune maîtresse
Était le seul objet qui pourrait m'enflammer;
Je croyais pouvoir seul obtenir sa tendresse;
Je croyais que nos cœurs s'attendaient pour aimer.
Comme un choix éclairé j'adorais son ivresse;
Ses désirs me flattaient, j'estimais ses rigueurs;
Du nom de sentiment j'honorais sa faiblesse;
Je croyais que les cœurs étaient le prix des cœurs.
J'errais dans les jardins d'Armide;
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet amour, cette divinité;
Au vide de nos cœurs, à notre oisiveté,
J'ai vu qu'il devait sa puissance;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité.
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères;
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant ou je fus détrompé.
Je voyais les humains, comme un peuple de frères :
Sans défense auprès d'eux je ne redoutais rien;
Je voyais tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyais aux amis sincères.
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides;
J'ai vu prendre pour la beauté,
La faiblesse des cœurs timides;
Le vil besoin d'être flatté,
Donner des louanges perfides :
J'ai vu que la sincérité
N'était que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhalait en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie;
J'ai vu le vice heureux de grâces revêtu
Déplacer avec art le mérite sublime.
Tout est opprimé s'il n'opprime;
Tout combat sur la terre, ou tout est combattu:
Le plus fort est tyran, le plus faible est victime.
Aurais-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connaître.
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer?

Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers;

Si le méprise en eux la nature avilie,
J'admire et j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi, j'irais chercher les plus sombres déserts;
Et dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrirais avec Brutus :
O vertu ! n'es-tu qu'un fantôme ?

A MADEMOISELLE....

Avec les charmes de l'amour,
(Ou, si vous l'aimez mieux, des anges),
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux :
Votre esprit vif est curieux,
C'est le bon esprit à votre âge;
Il cherche un sens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms et l'image :
A votre esprit pourtant, B...
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain livre fort abstrait,
Votre mie aussitôt vous gronde;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs, sur vos goûts naissans;
De vos vœux les plus innocens
On exige des sacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir :
Eh ! B... qu'en pourrez-vous faire ?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du sentiment, de la gaîté,
Des grâces, de l'égalité;
Vous ressemblez à votre mère;
Vous aurez avec sa beauté,
Son esprit et son caractère.

A UN PAPILLON.

Volez, papillon libertin;
Aux fleurs de nos vergers le printemps vous rappelle;
Plus pressant qu'amoureux, plus galant que fidèle,
De la rose coquette allez baiser le sein,
Qu'un goût vif et léger vous amuse auprès d'elle :
Triomphez et volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle.
D'aimer et de changer faites-vous une loi;
A ces douces erreurs consacrez votre vie.
Ce sont là des conseils que j'aurais pris pour moi,
Si je n'avais point vu Sylvie.

CHANSON.

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à Lisette;
J'ai déjà quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir, j'ai vu sous l'ormeau
Sylvandre aux pieds de l'infidèle;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Lisette;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi :
J'étais tendre, elle était coquette;

Lisette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Lisette.

A l'honneur d'avoir combattu,
Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

ÉPÎTRE.

—

Chloé, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amusent mes désirs ;
Ce sont des fleurs que l'amour sait répandre
Sur le chemin qui nous mène aux plaisirs.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance ?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre et le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'amour.
Chloé, tirons ce dieu des jeux de son enfance.

Rappelle-toi ce soir, où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :
Oui, j'aime !... Que ce mot embellissait tes charmes !
Qu'il irritait mes transports amoureux !
Déjà tous mes soupirs expiraient sur ta bouche ;
Je voulus tout tenter ; mais, sans être farouche,
Tu repoussas l'amour égaré dans tes bras :
Je ravis des faveurs, et je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayait ta tendresse ;
Il dissipait des sens l'impétueuse ivresse ;
Ennemi de l'amour, qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir, disputant la victoire,
A combattre il borne sa gloire ;
Il est toujours vaincu, mais il veut résister.
Tu m'aimes ; je t'adore : ah ! garde-toi de croire
Que ce faible tyran puisse nous arrêter.
On le craignait jadis ; et les cœurs de nos mères
Ne goûtaient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
De ce siècle poli les lois sont moins sévères ;
L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes,
Qu'effarouche un amant qui gêne leurs désirs ;
Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés ne sont que des plaisirs.

Va, ton honneur est d'être belle,
Ton devoir est d'être fidèle,
Tes lois sont dans ton cœur, les amours sont tes dieux :
Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus solides.
L'amour, en se jouant, fatiguait ta vertu ;
Tu sens l'ennui de te défendre ;

CHANSON.

—

Dans le sein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteste les traits dont l'amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur suprême :
On nous trompe tous deux ; mais il est mieux trompé.

VERS A MADAME DE CH...

SUR DES TABLEAUX DE FLEURS.

—

J'en jouis de ces fleurs si belles ;
J'admire ce pinceau divin
Et ces roses si naturelles,
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles,
L'abeille y chercher son butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
Les vôtres seront immortelles.
Ah ! si j'avais votre talent,
Je peindrais un objet charmant,
Paré des grâces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier instant,
Et chaque instant plaît davantage ;
Dans l'amitié tendre et constant,
Sincère sans être imprudent,
Naïf et fin, sensible et sage.
Aisément on devinerait
Quel aurait été mon modèle ;
Ch... seule ignorerait
Que le portrait est d'après elle.

A PHILIS.

—

Quelques soupçons, un instant de colère,
Méritaient-ils cet excès de rigueur ?
Malgré mes torts, tu lisais dans mon cœur :
En t'adorant pouvait-il te déplaire ?
Dans tes regards je vois ton changement ;
L'expression d'un tendre sentiment

N'anime plus ces yeux si pleins de charmes.
Si de Doris je feins d'être l'amant;
Tu ne vois rien; ou tu vois sans alarmes.
Si près de toi j'ai moins d'empressement,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait; et je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment:
Ton amitié, dans cet état funeste,
Soutient mon cœur; ce prix m'était bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.

LE MATIN.

La nuit vers l'occident obscur,
Repliait lentement ses voiles;
D'un feu moins brillant les étoiles
Éclairaient le céleste azur;
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchissait les airs,
Et par degrés à l'univers
Rendait les couleurs et la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvaient le passage!
Des songes me traçaient l'image
Du bonheur que j'avais goûté:
Je sentais qu'il allait renaître,
Et par ces songes excité,
Je recevais un nouvel être.
Libres des chaînes du sommeil,
Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire:
Je vois, j'adore, je désire;
Dieux! quel spectacle et quel réveil!
Près de moi Thémire étendue
Ne dérobait rien à ma vue;
Je détaillais mille beautés,
Je m'applaudissais de ma flamme;
Le trouble aveugle de mon âme
En occupait les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire,
J'ai joui de mes sentimens,
Près de l'objet qui les inspire.
Oui, disais-je, ces traits charmans,
Animés par un cœur fidèle,
Sont au plus tendre des amans:
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avais entr'ouvert les rideaux;
Du soleil la clarté naissante
Dorait cette onde jaillissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déjà du sein des prés humides,
S'élevaient les froides vapeurs,
Que la nuit en perles liquides
Rassemble et fixe sur les fleurs:
Des habitans de ce bocage
La joie inspirait les concerts;
Un vent frais épurait les airs,
Et murmurait dans le feuillage.

La terre semblait s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire:
Elle étend les bras et soupire,
Et je sens mon cœur tressaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides,
Qu'éblouit l'éclat du grand jour;
Dans ses beaux yeux mes yeux avides
Cherchaient, trouvaient, puisaient l'amour.
Sur ses charmes ma main errante
Se porte avec rapidité,
Sur sa bouche mon âme ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai su près du bonheur suprême
Le suspendre pour le goûter;
L'instant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaisirs de ce que j'aime,
J'ai senti les miens s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes transports impétueux,
Du murmure voluptueux,
Des fréquens soupirs de Thémire;
Ma bouche à ses cris languissans
Répond à peine: Ah! je t'adore
Le plaisir fatigua nos sens,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieux
Poursuivait sa vaste carrière,
Et de son disque radieux
Répandait des flots de lumière;
De mille ornemens odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux.
Plein d'amour et d'impatience,
Je sors sans témoins et sans bruit,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.

ÉPÎTRE A...

A vivre au sein du jansénisme,
Cher prince, je suis condamné,
Et des Muses abandonné,
Dans le vieux château de Ternai
Je répète mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fond tous les mystères;
J'entends mettre au rang des saints pères,
Nicole, Quesnel et Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie.
Ces fous, pleins de misanthropie,
Souvent ne raisonnaient pas mal.
Ils ont eu l'art de bien connaître
L'homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'est l'homme et ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, sans art, sans système,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connaît et le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux
Le Socrate anglais nous réveille;
Il inspire quand il instruit;
C'est un sage qui nous conduit,
C'est un ami qui nous conseille.
Un vieux janséniste grondeur,
Dit qu'en détruisant la nature
On fait plaisir à son auteur,
Et qu'on charme le créateur,
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus;
Et ces sauvages cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudraient plus vivre pour lui,
S'il était mort pour les jésuites.
Indulgente société,
O vous, dévots plus raisonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables!
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser et de plaire;
Aux charmes touchans du bréviaire,
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile et du Voltaire.
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez sans fureur,
Vous nous voyez tels que nous sommes.
Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Érige en crime une faiblesse,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens, j'ai des goûts, des désirs;
Dieu les inspire ou les pardonne;
Le triste ennemi des plaisirs,
C'est aussi du Dieu qui les donne.

LES CAPRICES.

CHANSON.

Mon destin auprès de Climène
Varie à chaque instant du jour;
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit: Lindor, je t'aime,
Ton cœur a mérité ma foi;
Elle m'a dit, à l'instant même:
Lindor, je me moquais de toi.

Au moment où sa voix m'appelle,
Climène songe à m'éviter;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
Et méprise alors mes rivaux;
Elle les vante en ma présence,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourmens pour elle ont des charmes,
Elle cherche à les irriter;
Et je la vois verser des larmes,
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portais les fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain;
Elle me donna le soir même
La rose qui parait son sein.

Un jour Climène, moins cruelle,
Avait pris soin de me calmer,
Et je m'enivrais auprès d'elle
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger,
Je l'offensais par mon ivresse,
Mes plaisirs semblaient l'affliger.

Elle est simple, sans artifices,
Nul amant n'a tenté sa foi;
Et fidèle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois barbare ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence,
Cesse de déchirer mon cœur;
Je t'aimerais sans inconstance,
Quand tu m'aimerais sans humeur.

MARMONTEL*.

LA

BOUCLE DE CHEVEUX

ENLEVÉE,

POËME HÉROI-COMIQUE,

Traduit de l'anglais de Pope.

CHANT PREMIER.

D'un amoureux larcin je chante l'origine,
Et les tristes effets d'une audace badine.

Muse, adresse à Caril ces vers que je lui doi;
Belinde les lira, c'en est assez pour moi.
Mon sujet est léger, mais la gloire où j'aspire,
C'est que l'un m'applaudisse, et que l'autre m'inspire.

O déesse! apprends-moi quel motif étonnant
Arma contre une belle un lord tendre et galant;
Dis-moi par quelle force encor plus inconnue,
Contre de tels assauts elle fut soutenue.
Dans de simples mortels que de témérité!
Dans des cœurs amoureux quelle inhumanité!

Des rideaux le soleil colorant la surface,
Ouvre à regret des yeux dont la beauté l'efface,
Des sonnettes déjà le bruit a retenti;
L'amant qui ne dort point se réveille à midi:
De sa niche en bâillant le petit chien déloge,
Et la montre répond au doigt qui l'interroge.
Mais Belinde est encor dans les bras du repos:
Un sylphe complaisant lui verse des pavots.
Le songe du matin, qu'il conduit auprès d'elle,
Voltigeant sur son front le couvre de son aile.
Belinde à son chevet croit voir un Adonis;
Moins brillant dans un bal paraissent nos marquis.
Soudain elle rougit, un songe l'épouvante:
Mais le sylphe approchant sa bouche séduisante,
L'applique à son oreille, et lui tient ce discours:

O toi, dont les appas font naître mille amours,
Jeune et chaste beauté, sur qui veillent sans cesse
Mille habitans de l'air que ta gloire intéresse;
Si tout ce qu'on te dit des sylphes, des lutins,
Put frapper au berceau tes esprits enfantins,
Et causer quelque trouble à ton âme craintive,
Prête à la voix d'un sylphe une oreille attentive:
Ouvre les yeux sur toi, reconnais ta grandeur,
Et des biens d'ici-bas foule aux pieds la splendeur.
Il est des vérités qu'ignore le vulgaire,
Mais l'œil de l'innocence en perce le mystère:
Un enfant les pénètre, et contre cet écueil
Un philosophe altier voit briser son orgueil.
Qu'épris de ses erreurs, le rebelle incrédule
Traite ces vérités de fable ridicule:
Il n'est que la pudeur, il n'est que la beauté,
Qui puisse ouvrir les yeux à leur douce clarté.
D'esprits aériens un fidèle cortége
Aux spectacles, au bal, t'entoure et te protége.
Pense à ces courtisans à te suivre assidus,
Et ton cercle de lords ne t'éblouira plus.
Apprends que ces esprits furent jadis des femmes:
La mort, d'un corps plus pur a revêtu leurs âmes.
Quand vous perdez le jour, vos goûts ne meurent pas:
La joueuse aime l'hombre au delà du trépas;
La duchesse n'a plus ni carrosse ni pages;
Mais elle suit des yeux de brillans équipages.
Votre esprit, que conduit un mouvement vainqueur,
Suit l'élément chéri qu'imitait votre cœur:
L'altière en salamandre est métamorphosée,
Et monte, avec le feu, vers la sphère embrasée;
Celle dont la douceur fit des amans heureux,
Se glisse dans les flots, et s'écoule avec eux.
La prude est transformée en maligne gnomide,
La coquette, changée en légère sylphide,
Voltige dans les airs sans se fixer jamais.
Mais connais les douceurs d'un sort si plein d'attraits.
Nous pouvons, dégagés d'une chaîne mortelle,
Prendre à tous les momens une forme nouvelle,
Varier notre sexe, et combler les désirs
D'une beauté qui fuit les terrestres plaisirs.
De soupirans en vain une foule l'assiége,
De ces chasseurs adroits notre main rompt le piége,
Nous savons arrêter l'amant qui la poursuit.
Qu'on la lorgne le jour, qu'on lui parle la nuit,

---

* MARMONTEL (Jean-François) naquit à Bort, petite ville du Limousin, en 1723. Voltaire l'engagea à quitter sa province, l'accueillit avec bonté, puis le recommanda à Vauvenargues qui, à son tour, l'encouragea et lui donna d'utiles conseils. Marmontel remporta deux fois le prix de poésie à l'Académie Française; il composa plusieurs tragédies entre lesquelles nous citerons les *Héraclides* et *Numitor*, ouvrages dignes d'estime. L'*Encyclopédie*, et ensuite le *Mercure*, le détournèrent de la poésie, pour laquelle il ne se sentait d'ailleurs pas une vocation décidée. Il fit cependant encore des discours en vers pour les séances publiques de l'Académie Française, et quelques opéras qui obtinrent un grand succès. Son poëme de la *Boucle de cheveux enlevée*, traduit de Pope, est de tous ses ouvrages en vers celui qui renferme le plus de qualités poétiques. Marmontel mourut à Abbeville, en 1797.

Toujours nous la rendons dédaigneuse, inflexible,
Quand même tout l'invite à devenir sensible,
Quand la danse l'anime, et quand de doux accens,
Amollissent son cœur et captivent ses sens.
Au zèle de son sylphe elle doit sa victoire,
Et l'honneur, vain fantôme, en a toute la gloire.

Parmi vous il en est que le ciel en courroux
Livre aux empressemens d'un vieux gnome jaloux:
On les voit s'admirer, d'elles-mêmes éprises;
Le gnome, d'un rival craignant les entreprises,
Fomente leur orgueil, et de leurs courtisans
Il leur fait dédaigner les vœux et les présens:
Il a soin d'écarter tout ce qui peut leur plaire.
A l'aspect de l'étoile ou de la jarretière,
A l'approche d'un duc, au seul nom d'un milord,
Le gnome, épouvanté, fait un nouvel effort.
D'autres gnomes, chargés d'un emploi moins stérile,
Président aux desseins d'une coquette habile;
Ils dirigent les yeux d'une tendre beauté,
Donnent à ses regards un air de volupté,
Et quand près d'un amant son jeune cœur palpite,
Ils colorent son teint d'une rougeur subite.

De soins plus délicats un sylphe est occupé.
Des dehors imposteurs le vulgaire frappé,
Prend pour l'égarement d'une nymphe timide
Les pas mystérieux du sylphe qui la guide;
D'un dédale rempli d'amoureux et d'amours,
Il lui fait sans danger parcourir les détours.
Ainsi, pour la guérir d'une vaine faiblesse,
D'un objet aussi vain il l'occupe sans cesse.
Quelle ingrate beauté verrait impunément
Un présent magnifique offert adroitement,
Si d'un rival actif la sage vigilance
N'arrêtait le transport de sa reconnaissance;
Et, prodigue à propos, par un bal enchanteur
N'effaçait tout l'éclat du présent séducteur.

Du jeune Florio, quelle beauté sauvage
Pourrait sans s'attendrir écouter le langage,
Si vers elle Damon ne se glissait soudain,
Et pour la rassurer ne lui serrait la main?
Tels sont les soins heureux dont un sylphe se pique:
Il conduit ses projets en sage politique.
Pour les femmes toujours attentif et zélé,
Il soutient à propos leur courage ébranlé;
Il combat un blondin par un brun qui l'efface,
Il oppose à la taille et les airs et la grâce;
Par un faste rival le faste est balancé,
Et par d'autres plumets un plumet éclipsé.
Enfin tout ce qui peut vous séduire et vous plaire
Se trouve combattu par un charme contraire.
Les aveugles mortels nomment légèreté
L'effet prodigieux de notre habileté.
Ariel est mon nom: ta garde aérienne
N'a d'autre chef que moi, d'autre loi que la mienne.
Je t'aime; mais hélas! dans ton astre natal
J'ai lu d'un grand revers le présage fatal.
Même avant que le jour précipité dans l'onde
Ne rende le silence et le repos au monde,
Tu dois voir accomplir... Je le dis en tremblant...
Comment, de quelle main vient ce coup accablant?
Je l'ignore: au destin soumis comme nous sommes,
Je ne puis rien pour toi: crains tout, et fuis les hommes.

Mirine, de Belinde attendant le réveil,
Saute sur elle, aboie, et trouble son sommeil.
Un billet, s'il en faut croire la renommée,
Se présenta d'abord à sa vue alarmée.
A peine elle a connu la main qui l'a tracé,
Que de son souvenir le songe est effacé.
Alors quittant son lit, tranquille et rassurée,
Elle approche à pas lents d'une table sacrée.
Mystiquement rangés, des vases de vermeil,
Des offrandes du luxe y forment l'appareil.

Belinde, déployant sa longue chevelure,
Adore en habit blanc les dieux de la parure.
Une image céleste éclate en un miroir.
Sur ce divin objet qu'elle ne peut trop voir,
Elle attache ses yeux, l'admire et se prosterne.
De cette déité, prêtresse subalterne,
Sylvie était au bas de l'autel enchanté,
Érigé par le luxe et par la vanité.
L'autel est embelli, la timide prêtresse
Par les ris solennels honore la déesse.
Pour orner ses attraits déjà sont découverts
Les précieux tributs de la terre et des mers.
Mille flacons remplis des parfums de l'Asie,
Exhalent dans les airs une odeur d'ambroisie;
On voit dans des écrins l'amas éblouissant
Des trésors que Phœbus fait éclore en naissant.
Là, l'écaille et l'ivoire en peignes sont changées,
Et l'épingle et l'aiguille en escadrons rangées.
Là, parmi les pompons sont placés au hasard
La Bible, les parfums, les romans et le fard.

La céleste beauté prend ses puissantes armes,
Son front à chaque instant reçoit de nouveaux charmes
Ses grâces, ses attraits semblent se réveiller;
Ses yeux d'un feu plus vif commencent à briller,
Son sourire est plus doux: le teint de l'immortelle
Prend insensiblement une fraîcheur nouvelle.
Autour d'elle empressés, les sylphes amoureux
Embellissent sa tête, arrangent ses cheveux;
Ils donnent à sa manche une forme galante,
Ils étalent les plis de sa jupe flottante,

Et Sylvie, admirant un éclat si parfait,
De l'adresse d'autrui s'applaudit en secret.

CHANT SECOND.

Telle qu'en un ciel pur on voit naître l'aurore,
Telle parut Belinde, et plus brillante encore!
Lorsque vers la Tamise elle porta ses pas
Pour faire aux dieux des eaux contempler ses appas.
Mille jeunes seigneurs, mille beautés d'élite,
Viennent former sa cour, et marchent à sa suite.
Belinde les efface, et son air gracieux
Captive tous les cœurs, et fixe tous les yeux;
L'éclat des diamans à ses cheveux se mêle,
Et le feu des rubis sur sa gorge étincelle.
Vifs comme sa pensée, et non moins inconstans,
Ses yeux sur mille objets errent en même temps :
Aux mortels empressés qui volent sur ses traces,
Elle accorde un sourire et jamais d'autres grâces;
Sans déplaire aux amans, sévère avec bonté,
Elle sait mettre un frein à leur témérité;
Comme l'astre du jour, dont elle est la rivale,
Elle verse autour d'elle une lumière égale;
Elle sait déguiser, sous un voile charmant
Ses défauts, s'il en est, avec tant d'agrément?
Si de ceux de son sexe il lui reste une trace,
Un seul de ses regards, un sourire l'efface.
Pour le tourment des cœurs et le plaisir des yeux,
Elle laissait flotter deux boucles de cheveux,
Dont les ondes roulant sur sa gorge naissante,
Ombrageaient de son cou l'ivoire éblouissante.
L'amour, avec ces nœuds qu'on ne pouvait briser,
Enchaînait les mortels qui l'osaient mépriser;
Et dans ce labyrinthe une âme embarrassée,
Ne regrette jamais sa liberté passée.
A l'aide des cheveux souvent nous amorçons
Les volages oiseaux, les timides poissons;
Non moins imprudens qu'eux, auprès d'une inhumaine
Des cheveux quelquefois la force nous enchaîne.
Des boucles de Belinde un marquis est charmé.
De les ravir déjà le projet est formé.
Ou par force ou par ruse il veut hâter son crime :
Aux désirs d'un amant tout paraît légitime :
Aux Dieux avant le jour il adresse des vœux;
La nuit prête son ombre à ce mystère affreux.
Il les invoque tous, s'incline, les adore :
Mais c'est toi, tendre amour, toi surtout qu'il implore.
Du langoureux Cyrus sur Clélie entassé,
A ce dieu redoutable un autel est dressé,
Le marquis lui consacre un gant, trois jarretières,
Glorieux monumens de ses amours premières :
Un tas de billets doux s'allument sur l'autel;
L'autel est embrasé, l'audacieux mortel,
Les yeux levés au ciel, se prosterne et le prie
Qu'un trésor d'où dépend le bonheur de sa vie
Soit bientôt dans ses mains pour n'en sortir jamais.
Mais le ciel, attentif à ses vœux indiscrets,
N'exauce qu'à demi sa prière funeste,
Et les vents dans les airs en dispersent le reste.

Belinde cependant paraît sur son vaisseau :
L'onde s'enorgueillit sous ce brillant fardeau.
Des plus doux instrumens la touchante harmonie,
Aux charmes de la voix avec art réunie,
Fait retentir ces bords de sons mélodieux,
Qui, glissant sur les eaux, s'envolent dans les cieux;
Les volages zéphyrs rident l'onde tranquille,
Et la voile ondoyante à leur souffle docile.
La déesse sourit; ce sourire charmant
Verse dans tous les cœurs le calme et l'enjoûment.

D'autres soins d'Ariel occupent la pensée.
D'un funeste accident Belinde est menacée,
Et son sylphe, en tremblant, voit venir ce revers.
Il convoque à grand bruit les habitans des airs.

Sur le vaisseau bientôt, à ses ordres docile,
Vole de toutes parts cet escadron agile,
Et les airs, divisés par ce prompt mouvement,
Imitent des zéphyrs le doux frémissement.

Ceux-ci se reposant sur les voiles flottantes,
Étalent au soleil leurs ailes éclatantes;
Dans un nuage d'or ceux-là semblent nager,
Dans un air plus subtil d'autres vont se plonger,
Fluide, transparent, dissous par la lumière,
Leur corps fuit des mortels la débile paupière,
Leurs habits, composés de liquides saphirs,
Flottent abandonnés au souffle des zéphyrs.
Ce tissu radieux des larmes de l'aurore,
Dans le vague des airs se trame et se colore :
La lumière y produit les diverses couleurs
Que Flore à son retour voit briller sur les fleurs :
Et chaque mouvement qu'ils donnent à leurs ailes,
Répand sur cet émail des nuances nouvelles.

Assis sur le grand mât, de sylphes entouré,
Ariel dans ses mains tient son sceptre azuré;
Son plumage de pourpre à leurs yeux se déploie,
Et dans le trouble affreux dont son âme est la proie,
Il leur tient ce discours qui les glace d'effroi

Nombreuses légions soumises à ma loi,
Écoutez votre chef dans un profond silence :
Vous avez les emplois que le ciel vous dispense :
Parmi les habitans des campagnes d'azur;
L'un aime à voltiger dans un air calme et pur,

Aux rayons du soleil d'autres s'épanouissent,
Et de mille couleurs sous les yeux s'embellissent;
D'autres, lorsque l'Aurore annonce son retour,
Ouvrent à ses coursiers les barrières du jour :
Quelques uns, dans les cieux, des comètes fatales
Prennent soin de tracer les routes inégales :
A régler les saisons les autres destinés,
Conduisent dans leurs cours les astres fortunés :
Ils attirent dans l'air les vapeurs de la terre,
Liguent les vents fougueux, allument le tonnerre,
Des nuages épais forment des tourbillons,
Et d'une pluie heureuse inondent les sillons.
D'autres, les yeux baissés sur la nature humaine,
Observent des mortels la conduite incertaine,
Tandis que dans la paix, comme dans les combats,
Leurs redoutables chefs font le sort des états;
Et par mille revers, dont la terre s'étonne,
Renversent à leur choix ou relèvent un trône.
Pour nous, sur les beautés notre empire s'étend.
Doux soins, heureux emploi, quoique moins éclatant.
Sylphes, vous le savez, nous bornons notre zèle
A rendre plus touchans les charmes d'une belle :
Nous faisons respecter aux aquilons fougueux
L'essence dont l'éclat embellit ses cheveux :
Nous savons retenir les parfums qu'ils exhalent,
Nous enlevons l'émail que les roses étalent :
Et nos pinceaux légers, sous ce rouge trompeur,
D'un visage mourant déguisent la pâleur.
Est-il pour l'embellir quelque soin qu'on néglige?
Est-il quelque défaut qu'un sylphe ne corrige?
Cet art qui, chaque jour, par d'heureux changemens,
Ajoute à leurs habits de nouveaux agrémens,
Cet art des nouveautés, si fécond en systèmes,
En songe, à leur esprit, nous l'inspirons nous-mêmes;
Mais entre ces beautés, celle qui dut le mieux
Fixer par ses attraits vos soins officieux,
Va subir en ce jour une étrange disgrâce,
Quel sera ce revers dont le ciel la menace?
Quel en sera l'auteur? La sagesse des dieux
Sous un nuage épais le dérobe à mes yeux.
J'ignore si Belinde, en faveur d'un profane,
Doit enfreindre les lois de la chaste Diane,
Ou casser seulement un vase de grand prix;
Ou trouver ses bijoux par quelque larron pris :
Si de ses courtisans écoutant les fleurettes,
Elle doit perdre au bal son cœur et ses tablettes;
Ou si Mirine (1) touche au rivage des morts.
Quel que soit ce danger, redoublez vos efforts.
Du soin de ses pendans je charge Berbinette,
Celui de l'éventail regarde Zéphirette;
Momentille, sa montre est remise en ta main;
Ces boucles de cheveux qui flottent sur son sein,
Je te les livre, à toi, vigilante Crispine;
Et moi, je veillerai sur les jours de Mirine.
Si quelqu'un d'entre vous, oubliant son devoir,
Indigne de mon choix, trahissait mon espoir,
De mon ressentiment il serait la victime,
Et la peine, du moins égalerait le crime :
De brûlantes vapeurs dessécheraient son corps,
Il ferait pour voler d'inutiles efforts;
De gomme ou de pommade on enduirait ses ailes;
Il perdrait tout à coup ses grâces naturelles;
Tel qu'on peint Ixion sur sa roue étendu,
Sur un café bouillant demeurant suspendu,
Il en respirerait la brûlante fumée :
Je n'offrirais sans cesse à sa vue alarmée
Que cette vaste mer écumante à ses pieds.

Ainsi parle Ariel aux sylphes effrayés.
Leur nombreux escadron à ses ordres fidèle,
Vole auprès de Belinde, et se place autour d'elle.
Dans l'or de ses cheveux les uns vont se nicher,
Et sur son éventail d'autres vont se percher;
D'autres sur ses pendans cherchent une retraite :
Mais ils sont tous saisis d'une douleur secrète,
Et leur cœur, consterné, palpitant, incertain,
Attend le triste effet de l'arrêt du destin.

CHANT TROISIÈME.

Dans ces vallons fleuris où la Tamise errante,
De Londres, dans son sein, voit l'image flottante,
S'élève d'Hamptoncourt le superbe palais.
En secret, dans ces lieux, les ministres anglais
Contre nos ennemis vont fomenter des ligues,
Ou contre nos beautés méditer des intrigues.
Reine (1) d'un triple empire heureux et redouté,
C'est là que vous prenez des avis et du thé.

Ce fut dans ce beau lieu que se rendit Belinde.
L'éloge de la reine ou d'un écran de l'Inde,
Une visite, un bal fournissent tour à tour
Aux graves entretiens de sa brillante cour;
Chaque mot qu'on prononce est un trait de satire.
Si par hasard la troupe, obstinée à médire,
Suspend, pour respirer, ces propos importans,
Le tabac l'éventail, remplissent ces instans :
On observe un regard, un geste, une grimace,
On chante, on rit, on lorgne, on babille, on s'agace.

Le soleil cependant sur nos brûlans sillons.
Déjà ne dardait plus que d'obliques rayons;

(1) La petite chienne.

(1) Anne, reine d'Angleterre.

Les sénateurs, lassés d'une longue abstinence,
Opinant au hasard, désertaient l'audience;
Et pour laisser dîner leurs juges en repos,
Les criminels discrets couraient aux échafauds.
De remords inquiets libres à l'ordinaire,
On voyait des marchands la troupe mercenaire,
De la Bourse chez eux fuir d'un pas empressé.
Les soins de la toilette avaient enfin cessé.

Belinde, qu'animait le désir de la gloire,
Ose dans un combat, sûre de sa victoire,
De deux fiers ennemis éprouver la valeur.
Sur son front intrépide est écrit leur malheur.
Trois fois neuf combattans nourris dans les alarmes,
Formant trois bataillons, paraissent sous les armes.
La guerrière à l'instant range en ordre les siens.
Alors les légions d'esprits aériens
Sur les braves soldats fondent d'un vol rapide.
Au sort d'un combattant chaque sylphe préside :
Ariel conduisait le premier matador.
Jadis il était femme, il s'en souvient encor;
Et l'humeur de ce sexe, altière, impérieuse,
Sur les honneurs du pas fut toujours scrupuleuse.

Quatre terribles rois paraissent sur les rangs.
Leur moustache, leur front couvert de cheveux blancs,
Leur barbe les rendaient encor plus vénérables.
On voyait auprès d'eux quatre reines aimables;
Dans leurs augustes mains elles portaient des fleurs,
Qui de leur tendre empire exprimaient les douceurs.
Après elles marchaient une troupe de gardes,
Le chapeau sur la tête, armés de hallebardes;
Et divers écussons tracés sur les habits
Distinguaient les soldats des différens partis.
Pour prévenir les coups que l'ennemi médite,
Belinde nomme Pique, et Pique est (1) favorite.
L'héroïne commande, et ses noirs matadors,
Par cent exploits fameux secondent ses efforts,
Aux chefs des Africains leur valeur les égale.
Spadille est le premier dont le bras se signale;
Il enchaîne à son char deux triomphes vaincus;
Deux plus vaillans encor, sous Manille abattus,
De ce guerrier superbe honorent la victoire :
Baste paraît bientôt, mais avec moins de gloire;
Il n'abat qu'un seul noble avec un plébéien.
Le roi de pique alors, dans un grave maintien,
S'avance et fait briller dans sa main redoutable,
A la place du sceptre, un glaive formidable.
Un long manteau de pourpre, au hasard entr'ouvert,
Laisse voir en flottant sa jambe à découvert.
Son esclave, rebelle, au combat le défie,
Mais le prince à ses pieds le fait tomber sans vie.
Sur l'esclave de trèfle il porte aussi ses coups.
O destin des combats, inconstant et jaloux!
Ce vaillant Quinola qui dans d'autres journées,
Sans peine eût renversé des têtes couronnées,
Qui dans toute une armée eût semé la terreur,
Sous le fer du monarque expire sans honneur.

Belinde jusqu'alors signalant son courage,
Sur les deux paladins avait eu l'avantage ;
Mais la fortune enfin seconda le marquis.
Il t'amène au combat, jeune Sémiramis,
Toi que le roi de pique a choisi pour épouse.
Du prix de la valeur cette reine jalouse
Court sur le roi de trèfle et lui perce le flanc.
La blancheur de ses mains se souilla de son sang.
Que sert à ce tyran sa taille monstrueuse,
Son riche diadême et sa robe pompeuse?
Que lui sert d'avoir seul, parmi les souverains,
Le pouvoir de porter un globe dans ses mains?
Le cruel, en tombant vomit son âme noire.
Le marquis, orgueilleux d'une telle victoire,
Fait marcher à l'instant ses terribles carreaux.
Plus richement paré que les rois ses rivaux,
Leur monarque en profil laisse voir son visage.
De son auguste reine il soutient le courage :
Et ces vaillans époux courant de toutes parts,
Foulent des ennemis les bataillons épars.
Comme les légions et d'Asie et d'Afrique
Forment par leur mélange un spectacle tragique
Quand le Maure noyé dans son sang répandu,
Avec ses meurtriers expire confondu,
Tels cœurs, trèfles, carreaux, aux yeux de l'assemblée,
Vaincus et dispersés, tombent dans la mêlée.
Cent peuples différens d'habits et de couleurs,
Sont tous enveloppés dans ces communs malheurs.
Les vaincus effrayés se pressent et reculent;
Leurs nombreux escadrons en tombant s'accumulent;
L'esclave des carreaux, à la honte du sort,
Voit la reine des cœurs céder à son effort.

Belinde, à cet aspect, tremble, pâlit, se trouble,
Codille la menace, et sa frayeur redouble;
Elle se croit défaite, et son cœur abattu
Veut en vain rappeler sa première vertu :
Mais dans les grands périls, témoins la Grèce et Rome,
Pour changer la fortune il suffit d'un grand homme.

L'as de cœur au combat s'avance sans effroi.
Belinde cependant garde en secret le roi.
Indigné d'avoir vu son épouse craintive
D'un esclave insolent devenir la captive,
Il regarde cet as, l'œil ardent de courroux,
S'élance, et l'ennemi meurt percé de ses coups.

(1) L'usage le plus généralement reçu est de tirer au sort la couleur favorite, mais dans certains endroits c'est la première qu'on nomme.

Belinde s'applaudit et pousse un cri de joie :
L'écho de toutes parts jusqu'au ciel le renvoie,
Les fleuves, les vallons, les montagnes, les bois,
Ébranlés par ce cri le répètent cent fois.

Ne saurez-vous jamais, mortels pleins de faiblesse,
Être heureux sans orgueil, malheureux sans bassesse?
Tout cet éclat s'envole, et ce jour glorieux
Va bientôt se changer en un jour odieux.

On avait terminé ce combat mémorable,
Quand des laquais adroits couvrirent une table
Des vases précieux que la Chine produit.
Le café par leurs mains en poussière est réduit,
A l'aide d'un flambeau l'esprit de vin s'allume ;
Une flamme d'azur l'effleure et le consume :
Observant du Japon l'usage révéré,
On érige un autel de coupes entouré.
Ce nectar qui des sens, par une double voie,
Fait passer jusqu'au cœur la vigueur et la joie,
Dans des vases nombreux se verse abondamment ;
Et tout brûlant encor bouillonne en écumant.
De sylphes empressés une brillante troupe
Vole autour de Belinde, et couronne sa coupe.
Ceux-ci sur son café, qu'ils veulent refroidir,
Par des battemens d'aile appellent le zéphyr :
Ceux-là sur sa parure étendent leur plumage.
L'arabique liqueur qui réveille le sage,
Et qui du nouvelliste éclairant les écarts,
Lui fait dans l'avenir promener ses regards,
Du jeune audacieux secondant l'entreprise,
Lui découvre un moyen d'obtenir par surprise
Ces boucles de cheveux dont il est si jaloux.
Arrête, et crains des dieux le terrible courroux,
Barbare ! de Scylla, si tu sais la disgrâce (1),
Ton crime fut le sien, et son sort te menace !
Oh ! combien les mortels injustes et pervers,
Pour arriver au crime ont de chemins ouverts !
Aglaé, du marquis pénétrant l'artifice,
Prend le temps d'exercer sa jalouse malice,
Et lorgnant le perfide, offre à ses yeux distraits
Des ciseaux qu'en ses mains elle tenait tout prêts.
Le marquis se saisit de cette arme cruelle.
Tel, au temps d'Amadis, un chevalier fidèle ;
Entrant dans le tournoi pour disputer le prix,
Des mains de la beauté dont il était épris
Recevait autrefois ou la lance ou l'épée.

Du soin de son café seulement occupée,
Bélinde se baissait pour en humer l'odeur.
Cependant le marquis, plein d'une aveugle ardeur,
A sa tête appliqua l'instrument redoutable.

(1) Fille de Ninus, roi de Mégare.

De sylphes alarmés une foule innombrable
Vole pour la défendre autour de ses cheveux.
En vain pour l'avertir de ce péril affreux,
Unissant leurs efforts, ranimant leur audace;
Trois fois de ses pendans ils ébranlent la masse ;
Trois fois elle détourne un regard étonné,
Et trois fois l'ennemi recule, consterné.

Ariel, de Bélinde observant la pensée,
D'un amant dans son cœur voit l'image tracée,
Et tout le reste échappe à son art confondu :
Ce sage gardien, interdit, éperdu,
Reconnaît du Destin la puissance suprême,
Et quitte en soupirant cette nymphe qu'il aime.

Le marquis ouvre alors les ciseaux meurtriers,
Fait glisser une boucle entre les deux aciers,
Les rapproche soudain, et d'une main hardie,
Va couper sans pitié cette boucle chérie.
Déjà le double acier criait en s'unissant,
Lorsqu'un sylphe, excité par ce péril pressant,
Pour arrêter l'effort du tranchant homicide,
Oppose au coup fatal sa substance fluide.
Hélas ! pour sa déesse en vain s'expose-t-il,
L'impitoyable acier coupe son corps subtil ;
Mais l'agile matière à l'instant réunie,
De son corps mutilé rétablit l'harmonie.
Bélinde, c'est ainsi que tes cheveux sacrés
De leur chef à jamais se virent séparés.
Dans tes yeux à l'instant des foudres s'allumèrent,
La terre s'en émut, les sphères en tremblèrent.
Non, l'on ne pousse point de cris plus douloureux
Lorsque la pâle mort, de ses voiles affreux,
D'un époux ou d'un chien va couvrir la paupière,
Ou qu'une porcelaine est réduite en poussière.

Victoire ! s'écria le marquis satisfait,
La boucle est en mes mains, mon triomphe est parfait :
Que des plus beaux lauriers on couronne ma tête.
Je m'enorgueillirai d'une telle conquête,
Tant que les Alcyons se plairont sur les mers,
Les ours dans les forêts, les oiseaux dans les airs,
Un marquis dans un bal, une jeune coquette
Dans un cercle d'amans ou devant sa toilette ;
Oui, tant que nos salons, artistement ornés,
Par de nombreux flambeaux seront illuminés ;
Tant qu'aux jours solennels on se rendra visite,
Et que de l'*Atlantis* (1) on louera le mérite ;
Qu'on verra nos beautés tracer des billets doux,
Recevoir des présens, donner des rendez-vous ;
Que les femmes à Londre aimeront la parure,
Mon nom sera fameux chez la race future.

(1) Ouvrage du chancelier Bacon.

Le fer ravage enfin ce qu'épargne le temps :
Il frappe les humains, abat leurs monumens :
Des mains des immortels il a détruit l'ouvrage;
Il a caché sous l'herbe Ilion et Carthage;
Et Rome, succombant sous ses coups obstinés,
Trois fois s'ensevelit sous ses murs ruinés.
Ne t'étonne donc plus, ô nymphe inconsolable!
S'il soumet tes cheveux à sa force indomptable.

CHANT QUATRIÈME.

Tel qu'on voit l'Océan, quand les vents ennemis
Font bouillonner les flots à leur fureur soumis;
Telle à son désespoir Belinde abandonnée,
Est par divers transports tour à tour entraînée.
Un roi fait prisonnier dans l'ardeur d'un combat,
Une femme au mépris livrée avec éclat,
Un amant arraché des bras de son amante,
Un tyran que la mort vient glacer d'épouvante,
Alsidor, pour un pli qui manque à son habit,
N'éprouvèrent jamais la fureur, le dépit,
Qu'alluma dans ton âme, ô fille infortunée!
De tes cheveux ravis la triste destinée.

Le sensible Ariel partageant ses douleurs,
Quitte ces tristes bords, les yeux baignés de pleurs.
Des habitans de l'air la légion fidèle
Sur les pas de son chef s'éloigne de la belle.
Aussitôt Ombriel, gnome ennemi du jour,
De la nymphe aux vapeurs va chercher le séjour.
Par l'oblique détour d'une sombre avenue,
Dans ce lieu souterrain le gnome s'insinue.
Jamais on n'y sentit le zéphyr caressant;
Mais du vent du midi le souffle assoupissant
Ne cesse d'y porter une vapeur impure.
Dans l'humide réduit de cette grotte obscure
Les regards du soleil n'ont jamais pénétré.

C'est là que, sur un lit aux soucis consacré,
Le cœur gros de soupirs, triste, pâle et rêveuse,
Repose mollement la déesse quinteuse.
La Douleur la retient attachée au duvet,
Et la sombre Migraine assiége son chevet.
Aux côtés de son lit paraissent deux vestales :
Leurs traits sont différens, leurs dignités égales.
L'une, vieille sibylle, au teint noir et plombé,
Y traîne un corps mourant par cent lustres courbé :
C'est la Malignité. Sur ses membres arides
S'étend un cuir tanné que sillonnent les rides.
Les yeux pleins de douceur, le cœur rempli de fiel,
Déchirant les humains, elle bénit le ciel,
Et flattant avec art le mérite modeste,
A ses embrassemens mêle un poison funeste.
L'autre, jeune beauté (c'est l'Affectation),
Pour prévenir de loin des maux d'opinion,
Dans un lit somptueux se plonge par grimace,
Roule un œil languissant, et se pâme avec grâce.
Malgré son air mourant, les roses et les lis
Étalent sur ton teint leur brillant coloris.
C'est ainsi qu'une belle emprunte avec adresse
D'un tendre négligé la piquante mollesse.

Élevés dans les airs, comme un nuage épais,
Mille fantômes vains entourent ce palais.
Là paraît Alecto, de couleuvres armée,
Qui vomit des torrens de flamme et de fumée.
A la pâle lueur de lugubres flambeaux,
Des spectres effrayans sortent de leurs tombeaux;
Ici l'on croit errer dans les Champs-Élysées;
De mille fleuves d'or des plaines arrosées;
Des dômes de cristal, des palais enchantés,
Aux yeux des habitans s'offrent de tous côtés.
Les mortels dans ces lieux, oubliant leur nature,
De mille objets divers imitent la figure (1).
Le gnome, parfumé des plus fortes odeurs,
Abordant sans effroi la mère des Vapeurs :
Triste divinité, dit-il, je vous salue;
D'un sexe lunatique, ô maîtresse absolue!
Vous qui de nos beautés, dès leur jeune saison,
Jusque sur leur déclin, gouvernez la raison;
Vous qui, pour égarer leur esprit fantastique,
Mêlez à vos vapeurs la fureur poétique;
Vous qui, suivant toujours leurs goûts et leur humeur,
Savez avec tant d'art empoisonner leur cœur;
Vous seule invitez l'une à prendre des pilules,
Et l'autre à barbouiller des écrits ridicules;
Par vous un hypocrite, au cœur pétri de fiel,
Va dans son humeur noire offrir des vœux au ciel.
L'orgueilleuse par vous diffère une visite;
Et quand de ce devoir il faut qu'elle s'acquitte,
Vous seule lui dictez le sublime assommant
Dont sa sotte fierté pare un froid compliment.
Mais une nymphe encor méprise votre empire :
Faite pour le plaisir, sa présence l'inspire.
Ah! si j'ai su jamais ravir un agrément,
Ou semer de boutons un visage charmant;
Si d'un jaune vermeil, des coquettes antiques
J'ai souvent coloré les figures étiques;
Si, pour faire enfanter d'injurieux soupçons,

(1) Pope décrit ici les idées bizarres des hypocondriaques; mais cette description, qui peut plaire en anglais, ne serait pas supportable en notre langue.

J'ai dérangé des lits, ou froissé des jupons :
Si je plantai cent fois, pour noircir les époux,
Un bois aérien sur des têtes jaloux;
Si, d'un carlin malade irritant les douleurs,
J'ai su des plus beaux yeux faire couler des pleurs;
Ou si, pour exercer mon oisive malice,
Ma main d'une coiffure a détruit l'édifice;
Accordez-moi, déesse, au nom de tant d'exploits,
Que dès ce jour Belinde obéisse à vos lois.
De vos noires vapeurs offusquez cette belle,
Tout l'univers bientôt sera triste avec elle.

La déesse à ces mots l'œil sombre et dédaigneux,
Semble le rebuter en exauçant ses vœux.
Comme on vit autrefois l'ingénieux Ulysse
Des vents emprisonnés captiver le caprice;
Dans une outre profonde elle enferme les cris,
Et tout ce qui du sexe enflamme les esprits.
Dans un vase enfumé la chagrine déesse
Délaie en murmurant la crainte et la tristesse.
Chargé de ces trésors, l'orgueilleux Ombriel
Va revoir à l'instant la lumière du ciel.
Il voit Belinde en pleurs, la tête échevelée :
Talestris soutenait son amie accablée;
Sur elle déchiré l'outre vomit soudain
Les plaintes et les cris enfermés dans son sein.
Belinde entre en fureur : son implacable amie
L'irrite, et vers les cieux tend les mains et s'écrie :
O fille infortunée! (Hamptoncourt à ces mots,
Répond de tous côtés par la voix des échos).
O fille infortunée! un jeune téméraire
Sera de tes cheveux l'heureux dépositaire!
Tant d'essence luisante et de soins assidus,
Tant de riches parfums seront ainsi perdus!
Prévis-tu ce larcin dont le traître se flatte,
Lorsque, pour s'embellir, ta tête délicate
Se livrait en tremblant à ce fer tortueux
Qui lui causa cent fois des maux si rigoureux?
O boucle!... Quel bonheur pour qui te l'a ravie!
Pour les autres amans quelle source d'envie!
Je ne prévois que trop, sur cet enlèvement,
Du sexe vertueux l'étrange étonnement.
Non, non, jamais l'honneur ne saurait le permettre,
L'honneur, à qui nos vœux doivent tous se soumettre,
A qui tous les plaisirs, sitôt qu'il a parlé,
Le repos, la raison, tout doit être immolé.
Belinde, à juste titre, on te voit affligée;
Par cent discours malins tu vas être outragée :
Je vois de toutes parts les sourires railleurs,
Les regards offensans et les rires moqueurs.
Non, tu ne seras plus la beauté dominante,
Un seul mot va ternir cette gloire éclatante.
Aurai-je désormais et la force et l'esprit
D'appuyer ton honneur, que ce revers flétrit?
Après un tel affront, puis-je, sans infamie,
Me déclarer pour toi, te nommer mon amie?
Tu le verras bientôt, cet orgueilleux marquis,
Dans un riche cristal émaillé de rubis,
Plaçant indignement cette boucle usurpée,
La porter de la main dont elle fut coupée.
Ah! plutôt, que le ciel, que la terre, les eaux,
L'homme et les perroquets rentrent dans le chaos!

Dans ses yeux, à ces mots, la colère s'allume;
Elle lance un regard au chevalier de Plume.
Arrachez ces cheveux de la main du marquis,
Dit-elle; chevalier, mon cœur est à ce prix.
De plus graves objets, l'âme alors occupée,
Sur sa boîte d'émail et sa canne jaspée
Il attirait les yeux de ce cercle ébloui,
Avec cet embonpoint, cet air épanoui,
De la fatuité gage toujours solide (1),
Et qui de son esprit laissait voir tout le vide.

Il écoute, en ouvrant de grands yeux interdits;
Puis, d'un ton important, il s'adresse au marquis,
Et prenant du tabac, en ces mots il s'explique :
Mais rien n'est plus plaisant! l'aventure est unique!
Au diable soit la boucle! Eh, morbleu! convient-il!
Pourquoi donc?... après tout, il faut être civil.
Tu badines, marquis,... trève de raillerie :
Allons, rends ces cheveux, rends-les moi, je t'en prie.

Il achève, et charmé de tout ce qu'il a dit,
De rechef sur sa boîte il frappe et s'applaudit,
Je suis fâché, répond le marquis inflexible,
Qu'à ce discours touchant on me trouve insensible,
Mais je jure aujourd'hui par ces cheveux sacrés,
De leur aimable chef à jamais séparés,
De porter à ce bras, instrument de ma gloire,
Jusque dans le tombeau le prix de ma victoire.
En prononçant ces mots, vainqueur audacieux,
Il agite la boucle, et l'étale à leurs yeux.

Le gnome s'applaudit, et d'une main traîtresse
Cassa le vase impur, d'où sortit la tristesse.
Belinde, sur son sein enflé par les sanglots,
Laisse tomber sa tête, et prononçant ces mots,
Tourne des yeux éteints sur son amie en larmes :

O jour pour moi fécond en mortelles alarmes,
Où je me vois ravir ma joie et mes cheveux!
Pourquoi vis-je Hamptoncourt? Voyage malheureux!

(1) Il paraît que les fats sont gras en Angleterre : c'est le contraire en France.

Je ne suis point, hélas! tu le sais, chère amie,
La première à la cour que l'amour ait trahie.
Pourquoi ne suis-je née en des lieux inconnus
Où l'hombre et le café ne sont point parvenus?
Dans mon obscurité, jeune et belle sans crainte,
Des regards des mortels j'aurais bravé l'atteinte;
Et comme sur leur tige on voit mourir les fleurs,
J'aurais, en vieillissant, vu ternir mes couleurs.
Sur la foi du marquis, par quel sort m'embarquai-je?
Ah! j'aurais dû prévoir qu'il me tendait un piége.
Mon sylphe cette nuit me l'avait annoncé.
Quel prestige aveuglait mon esprit insensé?
Pourquoi dans mon palais, oisive et retirée,
Aux langueurs de l'ennui ne me suis-je livrée?
Les dieux me l'ont prédit: j'ai senti ce matin
Ma pommade trois fois chanceler sous ma main:
J'ai vu, lorsque les vents retenaient leurs haleines,
Sur ma table trois fois trembler mes porcelaines:
Mon perroquet, saisi d'une secrète horreur,
Garde un silence affreux, Mirine entre en fureur:
Quels présages frappans de ce revers funeste!
Hélas! de mes cheveux vois le malheureux reste.
O reste malheureux!... Belinde, que ta main
Arrache ce qu'épargne un vainqueur inhumain.
O déplorable sort de ces boucles galantes!
Affligeant souvenir! images désolantes!
Ces boucles, qu'on frisait avec tant d'agrément,
En flottant sur mon cou, en faisaient l'ornement:
Leurs beaux jours sont passés. Il ne m'en reste qu'une,
Qui va de sa compagne éprouver l'infortune.
J'entends déjà rouvrir le funeste ciseau....
Il ne te manque plus que ce crime nouveau.
Viens donc, barbare! viens, et que ta main impie
Ne laisse aucune trace.... Ah! quelle est ta furie,
Cruel! pour contenter ton aveugle désir,
Étaient-ce mes cheveux que tu devais choisir?

CHANT CINQUIÈME.

—

Elle dit, et ses yeux se remplissent de larmes,
La tristesse à ses traits donne de nouveaux charmes:
Les spectateurs émus partagent ses douleurs;
Le marquis est lui seul insensible à ses pleurs:
Les dieux et les destins ont endurci son âme.
Talestris vainement joint la menace au blâme;
Sourd aux cris de l'amour, qui pourra l'émouvoir?
La pitié sur son cœur n'a plus aucun pouvoir.
A la prière d'Anne, au désespoir d'Élise,
Moins insensible encor parut le fils d'Anchise.

Mais la grave Clarice, au maintien composé,
Lève son éventail, et d'un air empesé
Sur son sein demi-nu le déploie en cadence.
Ses regards inquiets demandent du silence.
On se tait, on l'écoute, elle baisse les yeux:
Et dit à demi-voix ces mots sentencieux:

Que sert à la beauté ce culte imaginaire,
Qui confond sous ses lois le sage et le vulgaire?
Que lui sert, pour orner ses attraits séduisans,
Que la terre et la mer épuisent leurs présens;
Que d'un carrosse en foule assiégeant la portière,
De jeunes étourdis une troupe légère
S'empressent à l'envi de nous donner la main,
Et, pour être aperçus, bordent notre chemin?

Pourquoi, lorsqu'au spectacle on nous voit dans nos loges,
Tous ces saluts profonds, ces regards, ces éloges?
De ces respects flatteurs quelle est la vanité,
Si chez nous la sagesse, appui de la beauté,
Ne fait dire au public, à l'aspect d'une femme:
Vous voyez un beau corps qu'anime une belle âme.
Qui d'entre nous, hélas! n'aimerait à passer
Le jour à se parer et la nuit à danser,
Si les amusemens, la danse, les parures,
Pouvaient de notre teint effacer les gravures,
Conserver nos attraits, et loin de notre front
Écarter des hivers l'inévitable affront?
Qui de nous des plaisirs s'interdirait l'usage,
Et voudrait s'abaisser jusqu'aux soins du ménage?
On pourrait mettre alors des mouches et du fard,
Et lancer sans péché quelque tendre regard.
Mais puisque avec les temps nos attraits se ternissent,
Et que, frisés ou non, tous les cheveux blanchissent;
Que, malgré le secours d'un art trop impuissant,
Le teint le plus uni se ride en vieillissant;
Que la virginité ne rend point immortelle;
Qu'en pure perte enfin une fille est cruelle;
Usons de tous nos droits au gré de nos désirs,
Et bravons les revers au milieu des plaisirs.

Ma chère, croyez-moi, l'humeur douce et paisible
A pour persuader une force invincible;
Mais les discours amers, les murmures, les cris,
Le ton fier et hautain, aigrissent les esprits.
Pour se faire adorer, vainement une belle
Roule amoureusement une vive prunelle;
Les yeux seuls sont frappés de cet éclat trompeur;
Mais le mérite a droit de captiver un cœur.

Ainsi parle Clarice, et n'est point applaudie:
Ce silence imprévu l'étonne et l'humilie.
Belinde la regarde en fronçant le sourcil.

Peut-on, dit Talestris, à ce discours subtil,
Méconnaître une prude? Aux armes, vite, aux armes!
Poursuit-elle. Sa voix appelle les alarmes.
A peine ce signal a fait retentir l'air,
Que l'œil étincelant, plus prompte que l'éclair,
Talestris au combat la première s'avance.
On se range en bataille, et l'attaque commence.

Héroïnes, héros, dans ce choc confondus,
A des cris enroués mêlent des cris aigus.
Le bruit des éventails et des robes froissées
Se mêle au craquement des baleines cassées.
L'arme que chacun d'eux fait briller en ses mains
N'avait jamais servi la fureur des humains.
Vaillans comme les dieux, comme eux invulnérables,
Au milieu du péril ils sont inébranlables.

C'est ainsi que des Grecs le chantre audacieux
Sur les murs d'Ilion fait combattre les dieux,
Et de ces fiers rivaux nous retraçant les haines,
Allume dans leurs cœurs les passions humaines.
Vulcain sort à sa voix des antres de Lemnos,
Et du Xante effrayé vient embraser les flots.
Pallas est opposée au frère de Bellone,
Et le fils de Maïa combat contre Latone.
L'Olympe retentit du bruit de leurs débats:
Jupiter prend la foudre, elle part en éclats,
Et la voûte des cieux chancelle sur nos têtes:
Le souverain des mers soulève les tempêtes;
Les flots en mugissant répondent à leurs cris,
Et laissent entrevoir les gouffres de Thétys:
Les tourbillons errans se heurtent, s'aplatissent,
De leurs chocs véhémens les pôles retentissent:
Phébus à ses coursiers abandonne son char,
Chaque astre vagabond roule au gré du hasard,
Tous les vents échappés de leur prison obscure,
De tumulte et d'horreur remplissent la nature;
La terre est ébranlée et sent fléchir ses gonds:
Les chênes orgueilleux qui couronnent les monts,
Jusqu'à leurs troncs émus courbent leur tête altière;
L'enfer ouvre son sein aux traits de la lumière;
Le Styx suspend son cours; Pluton, épouvanté,
S'élance de son trône en voyant la clarté.

Tandis qu'en ce combat leur valeur se déploie,
Ombriel, palpitant de fureur et de joie,
Leur applaudit de l'aile, et du haut d'un miroir,
Dans ce trouble croissant admire son pouvoir.
Les sylphes, appuyés sur les brins d'une aigrette,
Portent de tous côtés une vue inquiète,
Observent le péril, et dans les deux partis,
Raniment des guerriers les efforts ralentis.

Talestris cependant, respirant le carnage,
S'ouvre à travers les morts un pénible passage;
Sa vue à deux héros donne un trépas subit:
L'un est un petit maître, et l'autre un bel esprit;
L'un expire en chanson, l'autre par métaphore.
Cruelle! je suis mort, quoique je vive encore,
Dit l'un. Sur un fauteuil il s'alonge pâmé.
L'autre chante ces mots, l'œil à demi-fermé:
Que vos yeux sur leurs cœurs ont un cruel empire!
Que leurs traits sont mortels!... Il se tait, il expire.
Tel des chants les plus doux le cygne, avant sa mort,
Du Méandre charmé fait retentir le bord.
De Plume, ce guerrier de qui la renommée
De l'un à l'autre pôle en tous lieux est semée,
Pour désarmer Doris s'avance plein d'orgueil;
Chloé qui marche à lui le blesse d'un coup d'œil:
Le palais retentit de ses cris de victoire.
Mais de l'avoir blessé, c'est assez pour sa gloire.
A l'illustre vaincu le doux vainqueur sourit,
Et ce souris flatteur à l'instant le guérit.

Cependant Jupiter du haut de l'empirée,
Élève dans les airs sa balance dorée;
Il y met d'un côté l'esprit de nos marquis;
De l'autre, les cheveux que l'un d'eux a conquis.
La balance est d'abord chancelante, incertaine;
Mais enfin l'esprit cède, et la boucle l'entraîne.

Belinde se présente, et lance au ravisseur,
Pour la première fois, un regard de fureur.
Le marquis à ses coups vient s'exposer lui-même,
Trop heureux de mourir des mains de ce qu'il aime.
Du premier coup de doigt il se voit renversé:
De tabac dans ses yeux un torrent est versé;
Le malin Ombriel dirige cette nue;
Le héros étourdi, tousse, pleure, éternue;
La salle en retentit. Cède au sort qui t'attend,
S'écrie alors Belinde. En ses mains à l'instant
Brille une aiguille d'or (1), précieuse antiquaille;
Son bisaïeul jadis la portait en médaille;
Mais lorsque ce héros descendit au cercueil,
Sa veuve, pour orner sa ceinture de deuil,
En boucle transforma ce monument gothique;
Elle fit de la boucle un grelot magnifique,
Qui de sa jeune enfant embellit le hochet:
Le grelot, à son tour, fut mis dans le creuset,
Et transformé lui-même en une longue aiguille
Dont la veuve à sa mort fit présent à sa fille.
Long-temps à ses cheveux celle-ci la porta,
Et par les droits du sang Belinde en hérita.

(1) La généalogie de cette aiguille est une critique de quelque endroit de l'Iliade, et c'est là, je crois, son plus grand mérite.

Cesse, dit le marquis, ennemie orgueilleuse,
Cesse de t'applaudir de ma chute honteuse;
Un plus heureux que moi doit être ton vainqueur.
Non, l'aspect de la mort n'étonne point mon cœur;
Mais si je meurs, hélas! tu me seras ravie;
Fais-moi brûler d'amour, mais laisse-moi la vie:
Mes pleurs ne sauraient-ils fléchir ta cruauté?
Rends la boucle, répond l'implacable beauté.
La voûte retentit de ces clameurs terribles.
Avec moins de fureur, et des cris moins horribles,
Le barbare Othello demandait ce mouchoir
La source de son crime et de son désespoir.

Mais que l'ambition est souvent abusée!
Que de vainqueurs après une conquête aisée
Ont vu leurs vains lauriers arrachés de leur main!
Cette boucle, le fruit d'un coupable larcin,
Conservée un instant au prix de tant de peines,
Disparaît et s'échappe à leurs recherches vaines.
Dans les mains d'un mortel ce trésor profané
A rester parmi nous n'était point destiné.

Tout ce qui sans retour est perdu sur la terre,
La lune dans son sein le recueille et l'enserre.
Là, dans des vases d'or, on prend soin d'enfermer
L'esprit des conquérans, trop prompt à s'enflammer.
Dans un riche cristal est l'esprit des poètes,
Et celui des marquis dans de petites boîtes:
On y trouve des cœurs, d'un même trait blessés,
Qu'enchaînent d'un ruban les nœuds entrelacés;
Là, sont des courtisans les promesses stériles,
Et les regards quêteurs des coquettes habiles,
Les pleurs d'un héritier qui perd son bienfaiteur,
La foi d'un petit-maître, et l'encens d'un flatteur;
Là pour les moucherons on trouve des volières,
L'araignée et la puce y vivent prisonnières;
On y voit un amas d'insectes desséchés,
Des climats étrangers avec soin recherchés:
Là sont tous les trésors de nos naturalistes,
Et les raisonnemens de nos froids nouvellistes.
On dit que ces cheveux, à la terre enlevés,
Dans ce beau magasin sont aussi conservés;
Mais croyez-en ma muse, à la voûte azurée
Elle vit attacher cette boucle sacrée.
Seule elle l'aperçut; une divinité
Pouvait seule observer son vol précipité.
C'est ainsi qu'autrefois le fortuné Procule
Seul au séjour des dieux vit s'élever Romule.
Cette boucle, changée en astre lumineux,
Dans sa course enflammée étale ses cheveux,
Et répand dans les airs la clarté la plus pure.
Jadis de Bérénice on vit la chevelure
Avec un moindre éclat épancher ses rayons,
Et tracer dans les cieux de moins vastes sillons.
Les sylphes, qui de l'œil la suivaient dans sa route,
Tandis qu'elle approchait de la céleste voûte,
La voyaient par degrés briller de feux plus vifs.
A contempler son cours nos seigneurs attentifs,
Dans le parc, à l'envi, par de tendres cantiques,
Viendront tous saluer ses rayons sympathiques;
Les amans fortunés la prendront pour Vénus;
Ils viendront l'implorer par des vœux assidus
Sur les tranquilles bords du lac de Rosemonde.
Quand la sérénité régnera dans le monde,
Des yeux de Galilée empruntant le secours,
Patrigde (1) de cet astre observera le cours,
Et les doctes calculs de ce grand astronome,
Fixeront les destins de Louis et de Rome.

O toi! dont cette perte excite les douleurs,
Cesse, jeune beauté, de répandre des pleurs.
De l'olympe aujourd'hui l'ornement et la gloire
Cette boucle à jamais consacre ta mémoire.
Ce qui te reste encor de ces cheveux charmans
N'embellit tes attraits que pour quelques momens.
Après que de tes yeux les flèches invincibles
Auront causé la mort aux cœurs les moins sensibles,
Tu dois mourir toi-même; et quand un voile affreux
Aura fait éclipser les astres lumineux,
Qu'on verra tes cheveux traînés dans la poussière,
Ta boucle, avec éclat parcourant sa carrière,
Remplira l'univers de ton nom immortel,
Et les siècles futurs le liront dans le ciel.

LES CHARMES DE L'ÉTUDE,

ÉPITRE AUX POÈTES,

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1760.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides,
Illustres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens
Des plaisirs purs, délicats et solides.
Je viens jouir; je viens charmer le temps.
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles
Quand l'âme oisive en compte les instans:
C'est le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, et ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée:

(1) Dans ses almanachs il prédisait tous les ans la mort du pape et de Louis XIV.

L'heure où l'on vit se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconstance;
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour à tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croirait, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux! l'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé,
L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris! Ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon âme,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée et de flamme!
A ce mélange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du Dieu qui vous anime,
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chute annonce un vol sublime.

De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osait franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenait point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée,
Donner la vie à mille êtres divers,
Élever l'homme, embellir l'univers;
Telle est la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Colosse informe et beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fière et majestueuse,
Du censeur même étonne les esprits.

Le seul Lucain, cherchant une autre gloire,
Sans le secours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve:
Ce vrai l'inspire et lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars et de Minerve?
Il a César et Pompée et Caton.
Les passions de César et de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate et d'Alecton:
Le ciel, l'enfer, sont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homère émule trop timide,
Peintre touchant, poète ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?
Ulysse errant descendit aux enfers,
Et sur ses pas j'y vois descendre Énée.
Si Calypso gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers...
Didon! que dis-je? Est-il rien que n'efface
De ce tableau la sublime beauté?
Tu peins Didon, et tu n'as pas l'audace
D'aller sans guide à l'immortalité!
Si ton rival tient le sceptre au Parnasse,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah! si du moins tu l'avais imité
Dans ses desseins majestueux et vastes,
Dans ce grand art des groupes, des contrastes,
Art dont le Tasse a lui seul hérité...

J'entends Boileau qui s'écrie: O blasphème!
Louer le Tasse! — Oui, le Tasse, lui-même.
Laissons Boileau tâcher d'être amusant,
Et pour raison donner un mot plaisant.

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce poème, objet de ses mépris?
Je sais, Virgile, admirer tes écrits,
Troie et Carthage, et la rive infernale,
Les pleurs d'Évandre, et la mort d'Euryale,
Sont des tableaux dont je sens tout le prix;
Didon surtout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Tasse a bien mieux exprimé
Cet héroïsme ébauché par Homère!
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété sincère,
La grandeur simple, et la sagesse austère,
Et la valeur qui connaît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeunesse ardente à se plonger
Dans les plaisirs qu'elle craint et qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager!

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome, en héros si féconde,
Qui choisis-tu pour père des Romains?
Ce n'est pas tout que d'aller fonder Rome;
Un grand dessein demandait un grand homme.
Compare Énée à ce héros brillant!

A ce Renaud si tendre et si vaillant.
Un faible amour est doucereux et fade;
Mais dans sa force il est beau, généreux,
Touchant surtout quand il est malheureux.
Si la colère a fait une Iliade,
L'amour est-il moins fier, moins dangereux?

Des passions, élémens de nos âmes,
La plus active est celle de l'amour :
Mille couleurs en nuancent les flammes.
L'amour se change en colombe, en vautour;
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embrasse, étouffe son dessein;
Et de ses traits se déchirant le sein,
Il est le dieu, le prêtre et la victime.

Tel est l'amour dans nos cœurs, dans nos vers.
Lui seul anime, embellit l'univers;
Lui seul anime, embellit la peinture :
La poésie, ainsi que la nature,
Doit à l'amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide :
A tes beaux jours c'est l'astre qui préside,
Et qui de fleurs a semé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corinne enseigna l'art du chant,
Enfant gâté des Muses et des Grâces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous, ses rivaux, vous dont il suit les traces,
Tendre Tibulle, et toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'Amour dans les larmes qu'il verse
En soupirant détrempe ses couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec ses pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux;
C'est votre maître : il vous surpasse tous.
L'Amour l'inspire; il en fait un Apelle :
A Champmêlé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit son flambeau;
Ce n'est souvent que le même modèle;
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle,
Le reproduit à chaque instant plus beau.

Eh quoi! l'amour, un songe, une folie,
Est-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la scène est avilie;
Et du théâtre il fallait le bannir.

Ah! malheureux, dont la mélancolie
Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'est assez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane, et si fière et si tendre,
Qui, respirant la vengeance et l'amour,
Menace, tremble, ose et craint tour à tour;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, et tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne sont pour vous que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteste,
Phèdre, au milieu du crime et du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher sont de faibles ressorts.
En vain Clairon, cette actrice sublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime :
Vous demandez des spectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel est le cœur que sa main doit percer,
Réduit au choix, frémit d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme, ô Corneille!
De ton vol d'aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille!
De quel rayon le Ciel t'illumina,
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna
Paris devint la rivale d'Athènes!

Reine des arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton théâtre magique,
Ta mélopée et ton masque tragique,
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale et sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la nature.
L'action naît de l'âme des acteurs,
Les passions sont les dieux du théâtre.

O Rodogune! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire et j'idolâtre!
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? Au sein de Cléopâtre.

Tissu hardi d'invisibles rapports,
Héraclius, simple et vaste machine,

Quel dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? L'âme de Léontine.

Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fut grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lulli monta son luth harmonieux:
A ses accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préside l'amour,
Où tous les arts triomphent tour à tour,
Et dont Quinault fut la gloire et l'exemple.
Chantre immortel d'Atys et de Renaud,
O toi, galant et sensible Quinault,
L'illusion, aimable enchanteresse,
Méla son philtre à tes vives couleurs;
Le dieu des vers, le dieu de la tendresse
T'ont couronné de lauriers et de fleurs.
Et qui jamais offrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie;
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie!
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le français, par Racine embelli,
Lui doit la grâce unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant et nombreux sans faiblesse.
Que n'avait-il, ton injuste censeur,
Que n'avait-il un rayon de ta flamme?
Son fiel amer valait-il la douceur
D'un sentiment émané de ton âme?

Mais ce Boileau, juge passionné,
N'en est pas moins législateur habile.
Aux longs efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la nature indocile;
Dans un terrain sauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un sillon fertile;
Et son vers froid, mais poli, bien tourné;
A force d'art rendu simple et facile,
Ressemble au trait d'un or pur et ductile,
Par la filière en glissant façonné.
Que ne peut point une étude constante?
Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie; on dirait qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a su peindre la flamme:
Le sentiment est le seul don de l'âme
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons, ingénieux, flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible.
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

Que la Nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce poète ingénu,
Ce La Fontaine, à lui seul inconnu,
Ce peintre né, dont l'instinct nous enchante!
Simple et profond, sublime sans effort,
Le vers heureux, le tour rapide et fort,
Viennent chercher sa plume négligente.
Pour lui sa muse, abeille diligente,
Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la nature,
Mêle, varie, assortit ses couleurs.
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le Zéphyr fait toute la culture,
Et que l'Aurore embellit de ses pleurs.

Mais sous l'appât d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air et le ton.
De l'art des vers tel est le digne usage;
Mais laissons-lui sa noble liberté:
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grâce et sa fierté.

La Poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut, des mains de la Peinture,
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la Nature:
De l'Éloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs:
A l'Harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les dieux.
La Raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois, invisible témoin,
Elle la suit et l'observe de loin.

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'Ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux,
L'enthousiasme est sa seule méthode.

Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte, ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son âme s'empare :
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave et d'un air réfléchi,
A la raison, si lui-même il insulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la consulte;
Et de ses lois il n'est point affranchi.

Que dis-je ? Est-il d'essor qu'elle ne règle ?
Pour s'élever et planer dans les cieux,
L'enthousiasme a les ailes de l'aigle ;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux ?
Voyez Horace, et si, dans son délire,
Sa main voltige au hasard sur sa lyre;
Avec quel art variant ses accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaisse !
Vrai dans sa fougue, et sage en son ivresse,
La raison même applaudit ses transports.

D'un ton moins haut, si l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux censeur,
A mes regards en expose la scène;
Quelle morale et plus vive et plus saine !
Qu'il y répand de charme et de douceur !
En le lisant, avec lui je crois vivre :
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La liberté, l'enjouement, la raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces :
L'amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la vieillesse y joue avec les Grâces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime et doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme et les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant.
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain;
Quel Dieu remit ses crayons dans ta main ?
Dans tes écrits quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle âme tu répands !
La cour, la ville, et le peuple et le monde,
Tu fais de tout une étude profonde,
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le médecin se moque de Purgon;
L'avare pleure et sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon.
Le seul Tartufe a peu ri, ce me semble.
Moi, qui n'ai point le masque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaissie
S'élève autour de mon âme obscurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la sombre et vague inquiétude
Trouble mes sens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville et Dandin,
Le bon Sosie, et Nicole et Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon sang coule soudain,
De mes esprits le feu se renouvelle,
Je crois renaître; et ma sérénité,
En un jour clair me peint l'humanité.

Tous ces travers, qui m'excitaient la bile,
Ne sont, pour moi, qu'un spectacle amusant;
Moi-même enfin, je me trouve plaisant
D'avoir tranché du censeur difficile.

Fruits du génie, heureux présens des cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux.
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante et fluide
Je suis le cours avec tranquillité;
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la nature étale à mon passage
Son abondance et sa variété.

DISCOURS.

SUR LA FORCE ET LA FAIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN,

LU A L'ASSEMBLÉE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE LE 22 DÉCEMBRE 1763, JOUR DE LA RÉCEPTION DE L'AUTEUR.

—

Quand je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le ciel suspendus,
Le grain de sable informe, aride et sombre
Où l'homme et l'ours habitaient confondus,
Humilié de la faiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande : Est-ce là le domaine
Où la nature avait placé son roi ?

Et si l'enceinte où s'épuise ma vue,
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des cieux,
N'était encor qu'un point dans l'étendue ;
Loin des soleils qu'observa Cassini,
Si l'Éternel a, de ses mains fécondes,
Laissé tomber des millions de mondes,
Les a semés dans l'espace infini ;
Dans cet espace immense, inaccessible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terrestre ? et nous, ses habitans,
Que sommes-nous dans l'espace et le temps ?
Que peut, hélas ! ce corps faible et fragile ?
Dans tous ses sens quelle imbécillité !
Dans les ressorts qui meuvent cette argile,
Que de rudesse et d'indocilité !
Dans la raison, dont cette âme est si fière,
Que d'imprudence et de futilité ;
Et combien peu de force et de lumière !
Tout ici-bas n'est donc que vanité !

Et cependant voyez l'homme en sa sphère :
Voyez, amis, cet être ingénieux,
De la nature émule industrieux,
L'étudier au moment qu'elle opère ;
Suivre son cours, épier son dessein,
Et de ses lois dévoilant le mystère,
Lui dérober les arts pris dans son sein.

Comme il ajoute à l'instinct qu'il imite !
Comme il sait même à ses faibles ressorts
Associer des mobiles plus forts
Et de ses sens reculer la limite !
Armé du fer que ses mains ont battu,
De quelle audace osant livrer la guerre
Aux animaux, fiers tyrans de la terre,
Vainqueur du tigre à ses pieds abattu,
De sa dépouille il marche revêtu !
Comme il sait même à ses lois despotiques
Assujétir des monstres domestiques ;
Soumettre au frein le coursier belliqueux ;
Plier au joug, sous sa main menaçante,
Du fier taureau la tête mugissante,
Et partager ses travaux avec eux !

Si l'homme est grand, c'est par ce don si rare
De suppléer à la nature avare :
C'est quand le feu, ce fléau menaçant,
De l'homme seul esclave obéissant,
Vient dans ses mains amollir et dissoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, et des présens des cieux
Le plus funeste et le plus précieux.

Si l'homme est grand, c'est quand lui-même en butte
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par ses travaux il résiste à sa chute,
Qu'en un palais il transforme sa hutte,
Et qu'il apprend aux marbres étonnés
A se suspendre, en voûtes façonnés ;
C'est quand il ose élever sur les ondes
Un pont flottant qui joigne les deux Mondes,
Et commander à l'humide élément,
Sous ses vaisseaux, de fléchir mollement,
Tenir les vents enchaînés dans la toile,
Franchir les mers sur la foi d'une étoile,
Et, si le ciel s'obscurcit un moment,
Au fer mobile, animé par l'aimant,
Laisser le soin de conduire la voile.

Si l'homme est grand, c'est quand des végétaux
Étudiant les vertus et les vices,
Il adoucit leurs sauvages prémices,
Et qu'il enseigne aux vallons, aux côteaux,
A se changer en jardins de délices ;
Qu'en feu liquide il résout les métaux ;
Qu'il décompose un mélange adultère ;
Et que des sels épurant les cristaux,
Il rend pour lui leur poison salutaire ;
C'est quand d'un œil qui sonde l'infini,
D'un pôle à l'autre il mesure l'espace,
Et que du globe observant la surface,
Sur les deux flancs il le montre aplani.
C'est lorsqu'enfin, dans sa frêle structure,

Sa main légère et son regard subtil
Sait démêler jusques au moindre fil
De ces réseaux tissus par la Nature.

Est-ce à l'instinct, secondé du hasard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art?
Non, c'est à toi, compagne du génie,
Raison céleste, immortelle Uranie;
Mais l'infidèle, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta secrète ennemie;
Et dans tes droits souvent mal affermie,
A ta rivale on te voit obéir.

Fille des sens, aimable enchanteresse,
Vive et féconde Imagination,
Qui se défend de ta séduction?
Tu captivais les sages de la Grèce,
Tu les trompais ces crédules amans;
Pour la nature ils prenaient tes fantômes;
Pour son histoire ils donnaient tes romans:
L'un dans ton sein puisait ses élémens,
L'autre à ton gré combinait ses atômes.
Chacun se livre à tes songes divers:
Par une secte, une secte est chassée:
Par une erreur, une erreur effacée:
Chaque mystère est un nouveau travers;
Et du portique en passant au lycée,
Vous vous trouvez dans un autre univers.

Et toutefois quel respect fanatique,
Pour ces erreurs, n'ont pas eu nos aïeux!
Malheur à qui leur dessille les yeux;
Malheur à qui touche à l'idole antique.
Si Copernic ose briser les cieux,
De Ptolémée il brave le tonnerre.
Si Galilée ose apprendre à la terre
Qu'elle décrit un orbe spacieux,
Ce Galilée est un audacieux
A qui le ciel veut qu'on livre la guerre.
Que de combats n'en a-t-il pas coûté
Pour nous tirer de notre vieille enfance?
Comme un fléau le vrai fut redouté:
Et contre lui l'homme était en défense.

Bacon parut dans ces temps orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
Sur la physique il jette un œil sévère.
C'est un abîme où d'écueil en écueil
Il voit flotter l'ignorance et l'orgueil:
A la lueur trompeuse et passagère
Des feux volans répandus dans la nuit,
Il voit voguer l'opinion légère,
Qu'un souffle élève et qu'un souffle détruit.

« Où sommes-nous, dit-il? quelle démence
Nous fait errer sur cette mer immense,
Sans gouvernail, et dans l'obscurité!
Ployons la voile où finit la clarté:
C'est bien assez qu'une vaine imprudence
Ait égaré l'univers deux mille ans.
Sachons douter. La tardive évidence
Veut qu'on la suive et non qu'on la devance,
Et la raison doit marcher à pas lents. »

Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer l'égara de nouveau.
Lui qui, joignant le compas au niveau,
De l'évidence avait tracé la ligne,
Descarte oublie et sa règle et ses lois:
Il s'abandonne à l'attrait du génie,
Se fait un monde et dispose à son choix
De la matière à son gré définie.
Son plan, sublime en sa témérité,
Honorait trop la faible humanité.
Avec nos sens, et du point où nous sommes,
De ce grand tout saisir l'immensité;
Projet hardi, mais en vain médité,
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes!
Newton, plus sage en sa timidité,
Autour de lui chercha la vérité.
Il a saisi le fil du labyrinthe;
Mais pas à pas il s'avance avec crainte,
Et, pénétré d'un juste étonnement,
Il suit des faits le long enchaînement.
Dans sa retraite, asile du silence,
En mesurant les cieux, il les balance.
Tout est soumis à la commune loi;
Tout dans le monde attire tout à soi.
Que tour à tour la mer s'enfle et s'affaisse;
La même cause et l'élève et l'abaisse.
Qu'une comète aux cheveux enflammés,
Ait fait pâlir nos aïeux alarmés,
Comme ils tremblaient au retour d'une éclipse!
L'homme aujourd'hui la voit, sans s'effrayer,
Hâter sa course et tracer cette ellipse
Dont le soleil est le brûlant foyer.

Poursuis, mortel; sur la nature entière
Il t'est permis d'étendre tes regards,
De calculer sa marche et ses écarts,
D'analyser un rayon de lumière.
Mais garde-toi de sonder les secrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiscrets;
De demander à la cause première,
Quel fut son plan, ni quels sont ses décrets.

Je crains surtout un savant dogmatique,

Qui, d'un air grave et d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obscure nuit,
En m'annonçant la clarté qui le suit.

Rêveurs profonds dans l'essence des choses,
Avec quel sens croyez-vous pénétrer?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer?
Nous éprouvons les effets; mais les causes,
Qui peut les voir? qui peut les démontrer?
Le mouvement, la durée et l'espace,
Sont un chaos ténébreux et profond
Où mon esprit s'abîme et se confond.
De la matière on touche la surface;
Mais qui jamais en a sondé le fond?
L'Être enveloppe à nos yeux sa substance
D'un voile épais; et, depuis que l'on pense,
Fixe et mobile autour du même point,
Le cercle étroit de l'exacte évidence
Tourne sans cesse et ne s'élargit point.
Je vis, je sens, un Dieu m'a donné l'être;
Je ne sais quoi, que j'appelle des corps,
Ébranle en moi je ne sais quels ressorts:
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut connaître
De soi, du monde, au dedans, au dehors.
Des vérités voilà quel est le nombre.
Graves docteurs, en avez-vous appris
Une de plus? Vous nous en donnez l'ombre,
L'illusion règne dans vos écrits.
Embellissez du moins cette chimère.
Souvent Platon est menteur comme Homère;
Mais il en a le brillant coloris.

Triste Charron, tu n'as peint que toi-même,
En t'affligeant sur les malheurs d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, sans système
Nous a peints tous en nous parlant de lui.
J'aime un censeur qui fait un badinage
De ses leçons: c'est l'adresse du sage.
L'homme est farouche; il faut l'apprivoiser.
Il est enfant; il le faut amuser.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, sans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidèle, injurieux critique:
S'il me noircit, je le brise à l'instant.

Docteurs amers, votre triste sagesse
N'est point la mienne, et je m'en applaudis.
Un Dieu, sans doute, avec plus de largesse,
M'eût pu doter. Quelquefois je lui dis:
« Qui t'empêchait de me donner des ailes
Comme à l'oiseau qui plane aux champs de l'air?
Né pour jouir des clartés immortelles,
Étais-je fait pour ramper comme un ver?
Mixte bizarre et du singe et de l'ange,
D'un feu divin par ton souffle animé,
Les yeux au ciel et les pieds dans la fange
Par un corps vil devais-je être opprimé?
De biens, de maux, à quoi bon ce mélange?
Ah! plus heureux, t'aurais-je moins aimé?
Pour toi ma plainte est-elle une louange? »

Puis je reviens, et pour me consoler,
Je dis: « Voyons, suis-je si misérable?
Un sort plus doux eût été préférable;
Mais, tel qu'il est, me doit-il accabler?
Ramper, voler, sont au fond même chose.
Qu'importe, hélas, l'atôme où l'on repose?
L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
Subtil, épais, clair, obscur, sec, humide,
N'est bien ou mal que par le sentiment
Qu'on en reçoit: où la douleur réside,
Là, tout est mal; où le plaisir préside,
Là tout est bien. Le bœuf et la fourmi,
L'homme et la brute ont le même ennemi;
C'est la douleur. Elle est un mal, sans doute:
A la nature il vient, je ne sais d'où;
Mais c'est le seul enfin qu'elle redoute.
Non, tu n'es point un mal, cruelle goutte,
Disait un sage; et ce sage était fou. »

A cela près, tout est bien dans le monde.
Pour nos besoins la nature est féconde.
Qui n'a qu'un sens, ne connaît qu'un plaisir;
Mais il suffit à qui n'a qu'un désir.

La taupe, heureuse en fuyant la lumière,
Dans les sentiers qu'a creusés son museau,
Se dit tout bas: « Que je plains cet oiseau
Dont le soleil éblouit la paupière!
Il fuit la flèche; il trouve le réseau:
La mort l'assiége; et des Parques funèbres
Sur lui sans cesse est levé le ciseau;
Tandis qu'au sein de ces douces ténèbres,
De mes vieux ans tourne en paix le fuseau. »

Je suis comme elle aveugle en mon espèce,
Je le sais bien; mais faut-il pour cela
Me désoler, m'injurier sans cesse?
Me suis-je fait? me suis-je placé là?
L'homme est superbe, il se flatte, il s'oublie
Qu'importe, hélas? Cette utile folie
L'élève seule au-dessus du néant.
Il est un nain, il se croit un géant.
Laissez-le faire: il trouvera bien vite
De sa grandeur l'affligeante limite.
C'est un malheur d'être faible et léger;

Mais un plus grand, c'est de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de seigle,
Croit entasser Ossa sur Pélion,
Pour la punir de sa rébellion,
Du haut des cieux verrons-nous fondre l'aigle
De Jupiter? Pour lui quel ennemi!
Il rit de l'homme, il rit de la fourmi.
Nous sommes vains; nous sommes dans la règle.
Altérons-nous son repos, son bonheur?
Quel intérêt l'engage à nous détruire?
Se venge-t-on de qui ne saurait nuire?
Non, la vengeance est fille de la peur.
Dans les accès d'un zèle atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer son courroux:
Ce Dieu si bon, que vous nommez jaloux,
Ne se met pas comme vous en colère:
Et je serai reçu, sans vous déplaire,
Entre ses bras tout aussi bien que vous.
De mon bonheur consolez-vous d'avance.
Pour son plaisir un Dieu m'a fait; eh bien,
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Il en a fait le prix de l'innocence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des faibles jours dont il est le soutien,
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, et vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre pénitence,
Il me damnât; mais il n'en sera rien.

Laissez-nous donc, importuns moralistes,
Jouir en paix; et cessez d'accuser
Les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes?
Pourquoi changer, par vos froides raisons,
Ma gaîté folle, en un bon sens pénible?
Nous sommes tous aux Petites-Maisons.
Le sage ici n'est qu'un fou plus paisible.
Contre lui-même inspirez de l'effroi
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
A ce cœur bas, sans pudeur et sans foi,
A ce brigand qui règne pour détruire,
Et dont la force est la suprême loi.
Mais nous, amis de la nature humaine,
Nous, dont le cœur n'a que de doux penchans,
Contre nous seuls aurions-nous de la haine?
Que ferions-nous si nous étions méchans?
L'humanité, comme elle a ses vipères,
Et ses vautours de rapine altérés,
Et ses lions de carnage enivrés;
N'a-t-elle pas ses colombes sincères,
Et ses moutons qui paissent l'herbe en paix,
Et ses oiseaux qui gazouillent au frais?
Pourquoi troubler, par vos plaintes amères,
De nos plaisirs les lueurs passagères?
Ils sont si courts, et si peu dangereux!
On les compare à des ombres légères;
Soit: mon sommeil est embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergères,
Sont de faux biens: mais ils flattent nos vœux.
Ah! laissez-nous ces douceurs mensongères.
Avez-vous peur qu'on ne soit trop heureux?

SUR L'ÉLOQUENCE,

LU DANS L'ASSEMBLÉE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DU 29 FÉVRIER 1776, JOUR DE LA RÉCEPTION DE M. L'ARCHEVÊQUE D'AIX.

—

Aux lois de la pensée, aux lois de l'harmonie,
Heureux qui de sa langue a soumis le génie,
Et qui, sans la contraindre, ayant su la fléchir,
De tours nouveaux pour elle ose encor l'enrichir!
Mais ces formes du style et leur noble élégance
Font le grand art d'écrire, et non pas l'éloquence.

L'éloquence est l'instinct que reçut en naissant
L'homme qui sait à l'homme inspirer ce qu'il sent:
C'est la force d'une âme au dehors répandue;
C'est d'un génie ardent l'influence étendue:
Vaste et puissant moteur, dont la rapidité
Donne à tous les esprits sa propre activité.
C'est lui qui porte à l'âme une soudaine atteinte,
La saisit de pitié, la pénètre de crainte,
Dompte la volonté, soumet l'entendement,
Change l'homme, et lui laisse un long étonnement.
Quelle est donc cette force à qui rien ne résiste?
Un vain déclamateur, un frivole sophiste
A-t-il jamais sur nous cet ascendant vainqueur?
Non, sans âme, il a beau vouloir parler au cœur,
De mouvemens forcés tourmenter la parole,
Et d'un souffle pénible enfler une hyperbole,
Ou d'une fausse image occupant nos esprits,
Jeter sur le mensonge un brillant coloris:
Vain prestige, lueur trompeuse et peu durable!
Ce n'est point là ce vrai solide, inaltérable,
Dont l'âme solitaire aime à s'entretenir,
Et conserve en silence un profond souvenir.

Oh! combien de l'esprit l'éloquence diffère!
Combien de la pensée elle agrandit la sphère.
Cette raison sublime, à qui la vérité
Darde du haut des cieux sa rapide clarté,
Et qui répand au loin le feu qui la pénètre,

Brûlant de l'épancher, brûlant de le transmettre,
Fière et forte des droits qu'elle venge ou défend,
Et foudroyant l'erreur d'un regard triomphant!

Et ce talent suprême, et ce divin génie,
Que la Grèce adorait sous le nom d'Uranie,
On prétend le réduire aux manéges de l'art!
Chaste fille du Ciel, Uranie est sans fard :
Laissez-lui sa candeur. Quoi! des fleurs et des voiles
A celle dont le front est couronné d'étoiles!
Qu'elle soit toujours nue et belle innocemment,
Et que sa majesté soit son seul vêtement.
Telle s'offre à l'esprit la sagesse éloquente.
Quelquefois, moins austère, elle est vive et piquante;
Quelquefois, plus timide, elle adoucit ses traits;
Mais toujours naturelle et simple en ses attraits,
C'est pour persuader qu'elle consent à plaire :
Rien ne l'embellit mieux que le jour qui l'éclaire.

Et quand du fond des cœurs l'éloquence à grands flots
S'épanche, est-elle encore asservie à des mots?
L'art dirige un ruisseau; mais voyez dans sa course
Ce grand fleuve, en torrent échappé de sa source,
Bouillonnant, écumant, mugissant de fureur,
De ses bords surmontés devenir la terreur,
Reployer dans son lit ses vagues menaçantes,
Les promener long-temps de courroux bondissantes,
Les aplanir enfin, de nouveau les enfler
Si quelque vent fougueux recommence à souffler;
Et franchissant l'écueil qui lui rompt le passage,
Le laisser blanc d'écume, et presser son ravage.

Tels sont les mouvemens d'un cœur impétueux;
Et que lui sert des mots l'appareil fastueux?
Il y va de la perte ou du salut d'Athènes;
La liberté tremblante appelle Démosthènes;
Et l'on veut que de l'art empruntant le secours,
Il aille en période arrondir son discours!
Au seul nom de Philippe il monte à la tribune,
L'âme en feu, le cœur plein de la cause commune,
Il parle; et dans leur ordre enchaînés en naissant,
Les mots viennent en foule exprimer ce qu'il sent.

Mais que dis-je? Et dans l'art de charmer les oreilles,
Quel orateur jamais consuma plus de veilles?
Celui qu'on avait vu, par de si longs efforts,
De son rebelle organe assouplir les ressorts,
Aurait-il négligé de donner à son style
Un tour harmonieux, élégant et facile?
Ai-je donc oublié que ce peuple amolli,
L'Athénien, voulait que tout fût embelli?
Tous les talens de plaire avaient droit à son culte;
Et d'un âpre censeur si la rudesse inculte
Pour le salut d'Athène eût élevé la voix,
Les foyers, les autels, la liberté; les lois,
Tout eût péri plutôt; mais la foule indignée
Eût crié: *le barbare!* et se fût éloignée.

Quel est donc mon dessein? Sans étude et sans art,
Voudrais-je abandonner l'éloquence au hasard?
Non, mais au naturel je veux que l'art ressemble,
Que l'étude et le temps les confondent ensemble,
Que l'orateur se forme ainsi que le soldat,
Que dans son repos même il s'exerce au combat,
Et qu'au sein de la paix le signal des alarmes
Le trouve agile et prompt sous le poids de ses armes.

L'exercice peut tout, quand il est assidu.
Comme un gladiateur sur l'arène étendu,
Succombait avec grâce, instruit par l'habitude
A garder en tombant une noble attitude,
Tel au milieu du trouble et des séditions;
Au bruit de la discorde, au sein des factions,
Et l'orateur de Rome, et celui de la Grèce,
Déployaient du langage et la force et l'adresse;
Mais l'art pour eux docile, et prompt à les chercher,
Ne savait qu'obéir, les suivre, et se cacher.
Tel, et plus sûr encor de maîtriser sa langue,
Méditant son attaque, et non pas sa harangue,
César, le dieu du peuple et le dieu des soldats,
César fut éloquent au milieu des combats:
Sa voix, comme son cœur, dut commander au monde;
Et Neptune, moins fier, sortait du sein de l'onde
Pour imposer aux vents et réprimer les flots,
Que ne parut César au milieu des complots:
Il tonna; la discorde à sa voix alarmée,
Devant l'homme éloquent vit tomber une armée;
Elle entendit ces mots se mêler à leurs cris :
« *Décime-nous, César, et pardonne à ce prix.* »

Voila comme triomphe un orateur sublime :
C'est lorsqu'un peuple esclave à sa voix se ranime,
Et, changeant tout à coup sa mollesse en fierté,
Tressaille au nom de *gloire*, au nom de *liberté;*
C'est lorqu'au plus timide il fait prendre les armes,
C'est lorsqu'au plus farouche il arrache des larmes;
Qu'il force à la clémence un despote inhumain,
Et voit l'arrêt sanglant lui tomber de la main.
Qu'il s'applaudisse alors, sa gloire est légitime:
Ce n'est point le tribut d'une frivole estime;
Ce n'est point de l'esprit le suffrage inconstant;
Des cœurs qu'il a domptés c'est l'hommage éclatant.

Plus souvent, sans effort, l'éloquence ingénue,
Par un tendre intérêt dans nos cœurs s'insinue,
Attire avec douceur nos esprits dissipés,

Comme dans ses filets les tient enveloppés,
S'en saisit par degrés, les agite, les presse,
Et bientôt dédaignant une craintive adresse,
Domine en souveraine, et conduit enchaînés
Ses rebelles captifs de sa force étonnés.

Telle on voit sur la scène une beauté timide
Que la pudeur retient, que l'espérance guide,
Aborder en tremblant un farouche vainqueur,
Par sa candeur naïve apprivoiser son cœur;
Fléchir la dureté de son orgueil sauvage,
L'engager pas à pas dans un doux esclavage;
Et lorsque dans sa chaîne il est pris sans retour,
A ce maître asservi commander à son tour.

Toutefois rendons gloire à la simple nature.
Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture,
Le chêne inculte règne au milieu des forêts.
Le génie éloquent le sera sans apprêts.
Je l'ai vu : cet exemple a frappé ma jeunesse;
Il m'est présent encore, il le sera sans cesse;
Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'orateur était loin :
Ce n'était point ce style ingénieux et tendre
Qui semble attacher l'âme au plaisir de l'entendre
Ce langage épuré, qu'une sensible voix
Parlait si doucement à l'oreille des rois;
C'était un orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeait l'art de plaire;
D'une élégance vaine il dédaignait les fleurs;
Il n'avait que des cris, des sanglots et des pleurs;
Mais de longs traits de feu, jetés à l'aventure,
D'une chaleur brûlante animaient sa peinture.
C'était l'âme d'un père ouverte aux malheureux :
Son cœur se déchirait en gémissant sur eux :
Le faible et l'indigent croyaient voir, à son zèle,
L'ange consolateur les couvrir de son aile.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur,
Déclarait-il la guerre, une voix fulminante
A leur âme de fer imprimait l'épouvante :
Tout tremblait sous sa main : le méchant consterné,
D'un ténébreux abîme était environné.
Il domptait l'habitude, il domptait la nature;
Il faisait du remords éprouver la torture;
De son astre à ses pieds l'orgueil se dépouillait;
La rapine tombait des mains qu'elle souillait;
La volupté rompait ses chaînes les plus chères;
Ennemis et rivaux se pardonnaient en frères;
C'était un nouveau peuple, et ce peuple charmé,
Bénissait l'orateur qui l'avait transformé.

Et n'a-t-on pas trouvé, sur de lointains rivages,
L'éloquente nature au milieu des sauvages?
Ainsi que leurs besoins leur langage est borné;
Le luxe de l'esprit ne l'a jamais orné;
Mais, pour nous reprocher notre orgueil tyrannique,
Une fière douleur l'a su rendre énergique.
A ce peuple sensible, indigné de souffrir,
L'expression touchante a pris soin de s'offrir :
Pour peindre une âme libre elle s'est agrandie,
Et, comme la pensée, elle est haute et hardie.
Donnez à l'éloquence un cœur pour l'animer;
Ce cœur, s'il est ému, saura bien s'exprimer.
Plus l'âme est à l'étroit, et plus son feu s'élance.
Tout devient éloquent, oui, tout, jusqu'au silence.
Les yeux, les traits, le geste, une vive action,
Le cri de la nature et de la passion,
Tout parle; et bien souvent, sous leur stérile écorce,
Les mots de la pensée ont énervé la force;
Plus souvent, sous leur froide et brillante couleur,
Ils ont du sentiment étouffé la chaleur.
L'éloquence est dans l'âme, et non dans la parole.
Des sons inanimés le vain charme s'envole,
Et ne laisse après lui que le faible plaisir
D'avoir compté des mots cadencés à loisir.

Est-ce avec l'appareil imposant et superbe
Des phrases de Balzac ou des vers de Malherbe,
Que la Nature en deuil exprime éloquemment
Les regrets d'un ami, d'un père ou d'un amant?
Écoutez-les, ô vous, qui cherchez l'éloquence
Dans la pompe des mots ou leur froide élégance;
Voyez si la Nature et l'Amour désolés,
Ont des tours arrondis et des tons ampoulés.
L'âme d'un malheureux vient gémir sur sa bouche.
Qui n'est pas éloquent sur l'objet qui le touche?
Qui nous fera sentir les maux qu'il ne sent pas?
Écoutez au barreau, parmi ces longs débats,
Que suscite la fraude ou qu'émeut la chicane,
Écoutez le suppôt qui leur vend son organe :
Le fourbe atteste en vain l'auguste Vérité;
En vain sa voix parjure implore l'Équité;
Le Mensonge, qui perce à travers son audace,
L'accuse et le confond : il s'agite, et nous glace.
Des passions d'autrui satellite effréné,
Il se croit véhément, il n'est que forcené!
Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême,
Donne l'air du mensonge à la vérité même!

Qu'avec plus de décence et d'ingénuité,
L'ami de la justice et de la vérité,
La candeur sur le front, la bonne foi dans l'âme,
Présente l'innocence aux lois qu'elle réclame :
Profondément ému, saintement pénétré,
Dans l'enceinte sacrée à peine est-il entré,

Le respect l'environne; on l'observe en silence,
Et d'un juge en ses mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'imposture et son masque odieux,
Loin de lui les détours d'un art insidieux :
Il ne va point du style emprunter la magie;
Précis avec clarté, simple avec énergie,
Il arme la Raison de traits étincelans,
Il les rend à la fois lumineux et brûlans;
Et si, pour triompher, sa cause enfin demande
Que son âme au dehors s'exhale et se répande,
A ces grands mouvemens on voit qu'il a cédé,
Pour obéir au dieu dont il est possédé;
Sa voix est un oracle, et ce grand caractère
Change l'art oratoire en un saint ministère.

Le monde, où tout doit prendre un tour vif et plaisant,
Où rien n'est accueilli qui ne soit amusant,
Prête au plus vain langage une indulgente oreille :
Brillant, on le séduit; piquant, on le réveille;
Mais dans le sanctuaire où siége l'Équité,
Où l'austère Justice attend la Vérité,
Lorsqu'à la fraude impie, à la brigue puissante
Il s'agit d'arracher la victime innocente;
Qu'on vient fermer la bouche à l'injuste agresseur,
De la nuit du mensonge éclairer la noirceur,
Déconcerter le fourbe et le prendre à son piége,
Effrayer le méchant qu'un plus méchant protége,
Démasquer l'un et l'autre, enfin désabuser
Et le monde et son juge; est-il temps d'amuser,
De briller par l'esprit, et de songer à plaire?
Où donc, faible pupille, est ton dieu tutélaire?
Homme dur, à vos pieds vous le voyez tremblant;
L'avide usurpateur triomphe en l'accablant;
Et vous, tranquille et froid, au moment qu'on l'opprime,
Vous voulez que sa plainte élégamment s'exprime!
Des entrailles, du zèle, un courage enflammé,
Voilà ce qu'il attend, ce qu'il a réclamé :
Songez que c'est en vous, en vous seul qu'il espère,
Et pour toute éloquence ayez l'âme d'un père.
Dans nos cercles brillans vous serez moins cité,
Moins applaudi peut-être, et moins félicité;
Peut-être, en vous lisant, un connaisseur futile
Ne s'extasiera plus sur les grâces du style;
Pour en être affligé seriez-vous assez vain?
Et dans l'homme éloquent doit-on voir l'écrivain?
On doit voir l'homme vrai, l'homme intègre et rigide,
Et le faible à ses pieds couvert de son égide.
C'est au poète à plaire; et son art enchanteur,
L'art brillant de séduire, est vil dans l'orateur.

Mais de ce monde enfin, si telle est la faiblesse,
Que tant d'austérité le rebute et le blesse
Tous les jours enivré d'un spectacle charmant,
Où tout est volupté, prestige, enchantement,
Où la nature parle une langue embellie
Dans les vers de Zaïre ou dans ceux d'Athalie;
Si ce monde, amoureux d'un si beau coloris,
Et d'un si doux langage éperdûment épris,
Veut retrouver partout ou Racine ou Voltaire,
N'est-on pas de ces goûts esclave involontaire?

Eh bien, joignez la grâce à la simplicité :
Alliez la méthode à la facilité :
Que l'art chez vous ressemble à l'instinct de l'abeille,
Flattez le goût, soyez indulgent pour l'oreille,
Semez de quelques fleurs un détail épineux,
Tracez à la pensée un cercle lumineux;
Par l'image, à propos, que l'idée enrichie,
En présente à l'esprit la clarté réfléchie;
Que des mots les plus doux le choix ingénieux
Forme, par leur mélange, un bruit harmonieux;
Et que limpide et pur comme l'eau son modèle,
Le style à la pensée offre un miroir fidèle.
D'un artiste éclairé c'est l'ouvrage élégant.
Mais sans ce feu divin qui fait l'homme éloquent,
Eussiez-vous réuni tous les charmes du style,
L'art n'aurait fait pour vous qu'un chef-d'œuvre inutile.
Pour animer Pandore, il fallut dans son sein
Verser le feu céleste : imitez ce larcin;
Et que dans vos écrits une rapide flamme,
A la froide beauté donne la vie et l'âme.

Par là sont éloquens ces brillans écrivains,
Ces heureux séducteurs, ces poètes divins,
Dont la plume élégante et la verve féconde
Font de l'art d'émouvoir les délices du monde :
De leur mont fabuleux c'est le double sommet.

Voyez Britannicus, Alzire ou Mahomet :
Dans leur langue à la fois que de force et de grâce!
De l'art qui l'embellit à peine on voit la trace;
Imitez-le. Est-ce à vous d'être moins véhément
Qu'un poète animé qui peint le sentiment?
Quoi! dans le vain délire où lui-même il se plonge,
Il est ému, troublé, désolé du mensonge;
Il pleure, il fait pleurer; il tremble, il fait frémir;
A sa voix on entend tout un peuple gémir,
Et vous qui ressentez ce qu'il s'amuse à feindre,
Vous n'exprimerez pas ce qu'il excelle à peindre!
Est-ce l'art qui vous gêne? Et voyez dans ses vers
Le poète captif se jouer de ses fers.
Il invente à son gré; mais qu'a donc l'imposture
De plus intéressant que la simple nature?
A cette veuve en pleurs qui tombe à vos genoux,
Fallait-il un Priam, un Hector pour époux?
Elle est mère. Et ce fils opprimé, qu'elle adore,

Sans être Astyanax, sans être Polydore,
N'a-t-il pas sur votre âme un droit semblable au leur,
Le droit de l'innocence et celui du malheur ?

Mais à qui n'en reçoit qu'une atteinte légère,
A qui des malheureux la cause est étrangère,
A qui l'humanité, la patrie et les lois,
Dans un vague lointain font entendre leur voix;
A cet homme isolé, dans sa molle indolence,
La nature indignée interdit l'éloquence.
Elle interdit la feinte et l'imitation
A qui, sans être ému, peindrait la passion.
C'est peu d'un esprit souple et d'une âme flexible :
Nul poète éloquent qui ne soit né sensible;
Et s'il paraît tenir de la divinité,
C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encore si son âme recèle
Ces semences de feu dont sa plume étincelle,
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès ?
Dans l'asile sacré du Sophocle français
Pénétrez, au moment que son âme élancée
Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse : il sent tout ce qu'il feint;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous peint.
Venez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante et fugitive.
Ah ! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer;
Dans les yeux du vieillard c'est alors que respire
L'âme de Lusignan, d'Alvarès, de Zopire.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur,
Il s'élance, agité des plus vives alarmes.
Où sont ces malheureux ? qu'il les baigne de larmes !
Il croit voir ses enfans à la mort échappés;
Dans ses bras paternels ils sont enveloppés;
A venger leur injure il consacre sa plume;
Sa vieillesse, pour eux, en travaux se consume,
Et les derniers accens de sa mourante voix,
Réclameront pour eux la nature et les lois.

Orateurs, c'est à vous que l'exemple s'adresse.
Avez-vous son courage et l'ardeur qui le presse ?
Abandonnez votre âme à ses nobles élans.
Sans ces dons, laissez-là de vulgaires talens.
L'éloquence n'est pas un frivole artifice;
De l'homme à la vertu c'est un plein sacrifice.
Et l'on m'oppose en vain ce glaive à deux tranchans
Qu'elle a mis tant de fois dans les mains des méchans :
De tous les dons du ciel mélange inévitable !
Le fer, utile au monde, au monde est redoutable :
L'or, image des biens, est la source des maux;
Nos plus doux élémens sont nos plus grands fléaux ;
Et ce même soleil qui féconde la terre,
Attire dans les cieux les germes du tonnerre.
L'éloquence allumant la fureur des complots,
Aura donc ses brigands, comme elle a ses héros.
Mais est-ce à l'esprit faible, au cœur pusillanime,
D'arborer l'étendard du héros qu'elle anime ?
Et pour être des lois l'infatigable appui,
Pour renoncer à soi, libre esclave d'autrui,
Est-ce assez du talent de feindre et de séduire ?
Est-ce un rôle à jouer, une scène à conduire ?
C'est le dernier effort d'un courage éprouvé.
Il faut des mœurs : il faut d'un esprit élevé
Voir dans l'humanité sa famille adoptive,
Étendre comme un dieu sa bienveillance active,
Vouer au bien public une sainte ferveur,
Braver l'opinion, le crédit, la faveur,
Exempt d'ambition, de crainte et d'espérance,
Voir la vie et la mort avec indifférence,
Et de soi-même enfin, soi-même abandonné,
Livrer à la patrie un cœur passionné;
L'embrasser tout entière, et pour briser ses chaînes,
S'attendre à voir couler tout le sang de ses veines.
Regardez Démosthène et Cicéron proscrits :
Voilà de l'orateur le devoir et le prix.

Comme eux, plein de courage et plein de véhémence,
On a vu Bossuet, dans sa carrière immense,
Pour combattre l'erreur s'avancer en géant,
A l'orgueil confondu dévoiler son néant,
Étaler de la mort les funèbres spectacles,
Et, d'une voix semblable à la voix des oracles,
Consterner la nature, et laisser après soi
Le trouble et le remords, le silence et l'effroi.
Qu'eut jamais d'aussi grand la tribune profane !
C'est en chaire, où d'un dieu l'éloquence est l'organe,
C'est là qu'elle est sublime, et que la vérité
Semble émaner du sein de la divinité.

Vous en fûtes l'exemple (1) à cette pompe auguste,
Où le meilleur des rois fit serment d'être juste,
Serment qu'il eût rempli sans l'avoir proféré.
Quel moment ! quel emploi pour l'orateur sacré !
Il s'élève au milieu d'une cour imposante;
Et, comme si d'un Dieu la majesté présente,
De sa vive splendeur l'avait environné,
Il tient tout un empire à ses pieds prosterné;
La pourpre et les faisceaux, le glaive et la balance,
Tout devant lui s'abaisse, et le monde en silence
Croit le voir, au-dessus des peuples et des rois,

(1) M. l'archevêque d'Aix venait, dans le sermon du sacre, de peindre les devoirs réciproques des rois et des sujets avec une force et une vérité dignes de son ministère.

Leur assigner à tous leurs devoirs et leurs droits.
Un triomphe pareil dans Athènes ou dans Rome
Honora-t-il jamais l'éloquence d'un homme?
A vous seuls sur la terre il était réservé,
Interprètes du Ciel : pour vous s'est élevé
Ce siége auguste et saint, où seule et sans rivale,
De l'autel et du trône occupant l'intervalle,
L'éloquence domine, et paraît, dans ses mains,
Tenir l'âme des rois et le sort des humains.
C'est de là, qu'à la force opposant son courage,
Et planant comme l'aigle au milieu de l'orage,
Elle a tenu cent fois le foudre menaçant
Suspendu sur le front du coupable puissant.
Alors, ni l'appareil de la grandeur suprême,
Ni l'exil, ni les fers, ni la mort elle-même,
N'effrayait l'orateur d'un saint zèle animé.
Il prenait sous sa garde un empire opprimé;
Et seul, au nom du ciel, au nom de la nature,
Jusqu'à l'âme d'un roi, qu'assiégeait l'imposture,
Il faisait retentir les cris des malheureux ;
Ou lui-même, en victime, il se livrait pour eux.

Dans nos jours plus sereins, par les mœurs tempérée,
Et sous de justes lois tranquille et révérée,
L'Éloquence n'a plus ces dangers à courir.
A l'ombre de la paix son laurier peut fleurir.
Au pied de la Concorde elle a posé ses armes :
Et plus douce, elle veut dominer par ses charmes.
Qu'elle soit donc l'oracle et l'amour des humains;
Que leurs nœuds mutuels soient serrés par ses mains.
Puisse-t-elle étouffer la haine et la vengeance,
Aux tyrans des esprits inspirer l'indulgence,
Détromper le faux zèle, ou du moins le calmer,
Persuader à tous le besoin de s'aimer!
Telle est de Fénélon l'éloquence touchante.
Né pour rendre meilleur ce monde qu'il enchante,
C'est à lui d'exercer l'empire de l'amour;
D'une clarté pareille aux rayons d'un beau jour,
C'est à lui d'embellir la vérité qu'il aime;
De prêter un doux charme à la sagesse même;
De placer la vertu sur un trône de fleurs;
D'attirer sous ses lois, d'engager tous les cœurs.
Génie ami du bien, ami sensible et tendre,
Comme un élément pur sa chaleur va s'épandre :
C'est l'astre du printemps qui, sans rien consumer,
Doit verser sa lumière et doit tout animer.

Mais si la Vérité, dans les écrits des sages,
Veut briller sans éclairs, ainsi que sans nuages,
Est-ce avec moins de calme et de sérénité
Qu'elle doit luire aux yeux de l'austère Équité;
Et si l'art d'émouvoir devient l'art de séduire,
Dans le temple des lois fallait-il l'introduire?
Du haut de la tribune, où, libre spectateur,
Tout un peuple en tumulte assiége l'orateur,
Qu'une voix lamentable, une voix effrayante
Trouble, intimide, apaise une foule ondoyante;
C'est là que les esprits, avec art maîtrisés,
Peuvent, comme les flots, être émus ou brisés,
Et que des passions l'utile véhémence
Règne comme les vents sur une mer immense :
L'orateur, comme un Dieu, préside à leur combat,
Les pousse ou les retient, les enfle ou les abat.
Mais où règne la loi tout est calme et paisible :
Le juge a déposé le droit d'être sensible;
Sa volonté captive a perdu son pouvoir :
Il faut donc l'éclairer, et non pas l'émouvoir.
Ainsi du moins pensait l'Aréopage antique :
Il avait défendu qu'une voix pathétique
Vînt remuer son âme et troubler sa raison.
D'une Circé nouvelle il craignit le poison,
Et brisa prudemment la coupe enchanteresse
Qui dans ses sens émus aurait porté l'ivresse.
Oui, qu'on assure aux lois d'aussi fermes soutiens,
Sage Athène, et dès-lors tous nos vœux sont les tiens.
Pour ressembler aux Dieux, ton sénat vénérable
Méritait de jouir d'un calme inaltérable.

Mais du milieu d'un monde où, rivale des lois,
L'opinion préside et recueille les voix,
Où la brigue a souvent tant d'adresse et de force,
Où le crédit présente une aussi douce amorce,
Où l'orgueil suppliant est si souple et si bas,
Où l'intrigue rampante a semé tant d'appâts,
Qu'un juge, encor brûlant des feux de la jeunesse,
Plein des illusions qui l'obsèdent sans cesse,
Vienne à son tribunal opiner sur le sort
Du juste et de l'injuste, et du faible et du fort
Et dans un seul instant, et d'un seul mot résoudre,
Si la loi doit punir, si la loi doit absoudre;
Au crédit qui l'obsède, aux pleurs qui l'ont déçu,
Au choc des passions que son âme a reçu,
Ne faut-il opposer qu'une raison tranquille,
Des plus grands intérêts contre-poids inutile?

Ah! trop faible jouet de mille affections,
Voulez-vous le sauver de leurs séductions,
Et de son équité raffermir la droiture?
Laissez à l'éloquence exalter la nature,
Et de l'enthousiasme allumez le flambeau :
Soudain l'amour du vrai, de l'honnête et du beau,
Le zèle ardent du bien, l'attrait puissant du juste,
La honte d'avilir un ministère auguste,
L'horreur de s'abreuver des pleurs de l'innocent,
L'horreur de l'immoler au coupable puissant,
L'intérêt courageux qu'inspire la faiblesse,

La pitié, qui d'une âme annonce la noblesse,
La gloire, à qui le ciel, voyant l'homme abattu,
Commanda de venir relever la vertu,
Le dirai-je? la peur du reproche et du blâme,
Ensemble et de concert, vont agir sur une âme;
Et voilà quels ressorts il est beau de mouvoir.

Heureux cet âge d'or, où l'amour du devoir
N'avait à redouter ni l'erreur ni le vice!
La vérité, si chère au monde encor novice,
Pour gagner les esprits n'eut qu'à briller sur eux :
Les cœurs, simples comme elle, en étaient amoureux.
Mais quand des passions vint l'effroyable règne,
Lorsqu'on vit l'imposture arborer leur enseigne,
L'opinion la suivre, et la faible Équité
Embrasser, en pleurant, sa sœur, la Vérité;
Alors un Dieu, touché de les voir délaissées,
Par la fraude et l'injure impunément blessées,
Un dieu prit leur défense; et ce fut là, dit-on,
Que de ses traits de flamme il foudroya Python,
Python, symbole affreux des passions rampantes,
Que l'Éloquence atteint de ses flèches brûlantes,
Quand de leur souffle impur la noire exhalaison
Dérobe la justice aux yeux de la raison,
Et que la Vérité, dans sa splendeur première,
S'élance du nuage, et répand sa lumière.

SUR L'HISTOIRE,

LU DANS LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 19 JANVIER 1778, POUR LA RÉCEPTION DE M. L'ABBÉ MILLOT.

—

Sur le Nil, autrefois, quand la main de la Parque
Du faîte des grandeurs renversait un monarque,
Au milieu de son peuple, à la face des cieux,
Les sages de Memphis, les organes des dieux,
Interrogeaient sa vie, et marquaient sa mémoire
Ou du sceau de la honte, ou du sceau de la gloire.

Oh! combien la nature a perdu de ses droits!
Mais le Ciel a permis, pour l'exemple des rois,
Que pour eux, sur la terre, il fût encore un juge.
Ni la mort, ni l'oubli ne leur sert de refuge.
La vérité pénètre au delà du tombeau,
Et dans la nuit des temps fait briller son flambeau.
C'est alors que pareils à des oiseaux funèbres,
Les crimes révélés invoquent les ténèbres;
Mais produits au grand jour de la postérité,
Un vengeur les condamne à l'immortalité.
Ce vengeur est l'histoire; et son devoir suprême
Veut que l'homme, semblable à la vérité même,
Sans détour, sans faiblesse, au-dessus des égards
Qui d'un timide esclave offusquent les regards,
Ose être libre et juste, et laisse aux âmes viles
L'espérance et la crainte, également serviles.

Oh! d'un devoir si saint comment ne pas frémir!
D'un devoir si cruel comment ne pas gémir!
Et quel homme assez dur, en passant, d'âge en âge,
Sur l'abîme des temps où l'histoire surnage,
De ce malheureux monde y verra les débris,
Sans qu'une larme échappe à ses yeux attendris?
Laissons aux élémens dévorer leurs victimes :
La nature a ses lois; ces lois sont légitimes :
Adorons en silence, et passons, consternés,
A travers ces volcans, dont les flancs calcinés
Couvent de nouveaux feux pour de nouveaux ravages.
Pardonnons à la mer d'engloutir ses rivages;
Pardonnons aux fléaux leurs rapides fureurs;
Au tonnerre égaré pardonnons ses erreurs.

Mais, parmi tant de maux répandus sur la terre,
S'il faut compter encor les crimes de la guerre,
La discorde civile et ses feux dévorans,
Les fautes des bons rois, les forfaits des tyrans,
De l'abus du pouvoir l'odieuse insolence,
La faiblesse opprimée et réduite au silence,
L'honneur même avili dévorant son affront,
Tandis que l'infamie ose lever le front,
Et que l'injure atroce, en tous lieux redoutée,
Foule aux pieds l'innocence obscure et rebutée;
Enfin, si dans ce monde absurde et criminel,
Le Fanatisme règne au nom de l'Éternel,
Protégeant d'une main sa sœur la Tyrannie,
De l'autre, menaçant la Liberté bannie,
Armé, comme la Mort, d'une sanglante faulx,
Allumant des bûchers, dressant des échafauds,
De meurtre et de débris couvrant la terre entière,
Et jusque dans les cieux portant sa tête altière;
Comment voir sans horreur, et comment retracer
Des maux que de son sang on voudrait effacer?
Quel tableau désolant pour les yeux de l'Histoire!

Enfin, quelque rayon de bonheur et de gloire,
Éclairant des vertus les monumens épars,
Vient, après un long deuil, consoler nos regards.
Un bon règne est pour nous comme une île enchantée,
Qui s'élève au milieu d'une mer agitée :
Le voyageur y trouve un port délicieux;
Sur de fertiles bords il repose ses yeux;
Et le bruit menaçant de la vague en furie,
Lui rend plus cher encor sa retraite chérie.

Ainsi lorsqu'un héros, tout brillant de vertus,
Un Solon dans Athène, ou dans Rome un Titus,
Vient faire aux nations adorer son empire,
Sous ses heureuses lois l'Historien respire :
Comme un Dieu bienfaisant il le montre aux humains ;
Il croit sur un autel le placer de ses mains ;
En songe il voit du moins renaître un si bel âge ;
Du poids de vingt tyrans un bon roi le soulage.

Mais que ce bonheur même est changeant et léger !
Que le mal est durable, et le bien passager !
Cyrus par ses bienfaits va mériter sa gloire;
Il périt écrasé sous son char de victoire.
Au moment d'être juste Alexandre arrivé,
Va consoler la terre; il en est enlevé.
Au coupable César à l'envi tout prospère;
Dans César vertueux Rome égorge son père.
Et pour ne rappeler que nos propres malheurs,
La France est inondée et de sang et de pleurs,
Henri lui tend les bras et prévient sa ruine,
Il va tout réparer : un monstre l'assassine.

Encore, hélas! combien le plus juste des rois
Voit mêler d'amertume aux douceurs de ses lois!
Rome, au lieu des beaux jours qu'annonçait Marc-Aurèle
Vit les fléaux du ciel se rassembler sur elle.
Entre une peste horrible et des feux dévorans,
Le bienfaiteur Titus régna sur des mourans.

C'est peu même, oui, c'est peu que les fléaux célestes:
Le cœur humain produit des poisons plus funestes.
Là fermente la haine, et de là sont éclos
L'envie et ses serpens, la fraude et ses complots.
Que dis-je? est-il au monde un si beau caractère,
Que d'un mélange impur quelque vice n'altère?
Partout, la grandeur d'âme approche de l'orgueil;
Partout, de la bonté la faiblesse est l'écueil;
La franchise est crédule, et tient de la rudesse;
Dans son aimable excès l'indulgence est mollesse;
La justice inflexible exagère ses droits;
L'abus de la clémence avilit les bons rois;
Le noir soupçon voltige autour de la prudence;
La fière liberté touche à l'indépendance;
Le courage est bientôt fatigué d'obéir;
Le cœur qui sait aimer, sait encor mieux haïr;
Et d'une âme sensible à la reconnaissance,
La vengeance implacable a reçu la naissance;
En un mot, l'intérêt, ce mobile si doux,
Ce lien mutuel qui nous rassemble tous,
De nos divisions est la source féconde :
L'amour de la patrie est la haine du monde;
Et former un héros, c'est dresser avec soin
Un tigre apprivoisé, qu'on déchaîne au besoin.

Pourquoi donc révéler à la race future
Et les crimes de l'homme et ceux de la nature?
Pourquoi perpétuer la honte et la douleur,
Et comme un héritage annoncer le malheur?
Quel âge a profité des leçons d'un autre âge?
On a beau voir l'écueil, on s'expose au naufrage.
Catane en vain trois fois vit ses murs engloutis,
Catane au même lieu voit ses murs rebâtis,
Et tranquille à présent sur la lave ennemie,
Entend mugir le gouffre, et se croit affermie.
Ainsi sur le débris du présent, du passé,
Va reposer en paix l'avenir insensé :
Sur les restes fumans d'un trône mis en poudre,
Un nouvel oppresseur va défier la foudre;
Et ce champ de bataille où vingt peuples rivaux
Ont, pour plaire à leurs rois, entassé leurs tombeaux,
Verra leurs descendans, après un long ravage,
Venir chercher la mort, pour prix de l'esclavage.

Et que serait-ce encor, si dans tout l'avenir
Nos vices répandus par un long souvenir,
Chez nos derniers neveux allaient se reproduire?
A l'école du crime où l'on va les conduire,
N'auront-ils pas le choix du fer ou du poison?
Un fourbe dans l'histoire apprend la trahison;
Et dans l'art raffiné d'enchérir sur Tibère,
Avec Machiavel un tyran délibère,
Tandis que de Séjan la perfide noirceur,
Forme un nouveau complice au nouvel oppresseur.
Les méchans d'âge en âge en seront plus habiles
Et pareils, cependant, aux feuillets des Sybiles,
Les exemples des bons, rares jouets des vents,
Voltigeront en vain sous les yeux des vivans.

Faudra-t-il donc laisser périr les faits célèbres,
Et que la vérité, condamnée aux ténèbres,
Cherche en vain sur la terre un asile écarté,
D'où sa voix, moins timide, éclate en liberté?
Les peuples et les rois à grands cris la demandent;
Pour se guider par elle on dirait qu'ils l'attendent;
Et le premier rayon qu'elle osera lancer,
S'il ne flatte l'orgueil, est sûr de l'offenser.
Un siècle applaudira la satire d'un autre;
Mais qu'on ose essayer de peindre aux yeux du nôtre
Ce qu'il a d'odieux, d'absurde, ou de pervers,
Ses honteux préjugés, ses coupables travers,
De nos républicains l'arrogant despotisme,
De nos serviles cours le nouvel ostracisme,
Ces brigues, ces complots, ces cris pour éloigner
Quiconque, ami du peuple, osera l'épargner,
La guerre en ses longueurs plus savamment cruelle,
Les rois mal assurés sur leur foi mutuelle,
A leurs caprices vains les peuples immolés,

Les sermens de la paix sans pudeur violés,
Le commerce engraissé de meurtre et de rapine,
L'homme avili partout où le luxe domine,
Et partout l'avarice et la vénalité
Du crime, au poids de l'or, pesant l'utilité;
Qui ne va s'écrier qu'avec trop d'amertume
La bile du censeur a coulé de sa plume?
Cependant, sous les yeux du timide écrivain,
Tout un siècle impuni passera-t-il en vain,
Et d'un vil complaisant imitant la bassesse,
Ne dira-t-il jamais ce qu'il verra sans cesse?

Ici, d'un peuple oisif l'indigente fierté,
Qui chérit l'ignorance et craint la liberté,
Des superstitions esclave volontaire,
Et perdant sous leur joug le plus grand caractère,
Coupable et malheureux d'avoir abandonné
Pour des bords inconnus son climat fortuné;
Et pour prix d'une audace en cruautés féconde,
Corrompu par le sang et l'or du Nouveau-Monde.

Là, d'un peuple abruti le servile bercail,
Où domine invisible, et du fond d'un sérail,
Un maître efféminé, terrible et faible idole
Qu'on adorait hier, qu'aujourd'hui l'on immole,
Mais qui, jusqu'au trépas, seul arbitre du sort,
Dispense la ruine, et l'exil et la mort,
Et du cordon fatal croit ennoblir encore
L'imbécile proscrit que ce présent honore.

Sur le Tibre, ce peuple ingénieux, brillant,
Si terrible autrefois, si fier et si vaillant,
Amolli désormais dans sa longue indolence,
Sous le faste des arts, vaine et fausse opulence,
Déguisant sa faiblesse et sa captivité,
De l'éclat d'un grand nom flattant sa vanité,
Et triomphant de voir que ses chaînes légères
Aillent s'appesantir sur des mains étrangères.

Entre l'Elbe et le Rhin, ces enfans des Teutons,
De l'hydre féodale antiques rejetons,
Indigens fastueux, dissipateurs avares,
De leurs propres états déprédateurs barbares,
Et qui, foulant aux pieds leurs vassaux gémissans,
Sont foulés à leur tour par des rois plus puissans.

Là, sous mille tyrans le malheureux Sarmate,
Rebuté de servir une patrie ingrate,
Se livrant sans défense aux premiers ravisseurs,
Est soulagé d'avoir de nouveaux oppresseurs:
Digne fruit d'un orgueil qui de la servitude
Fait à l'homme une longue et stupide habitude.

Là, sous un roi soldat tout un peuple enrôlé,
Comme un troupeau nourri pour se voir immolé,
Intrépide à la guerre, et tremblant sous un homme
Qui, semblable au génie ou de Sparte ou de Rome,
D'un coup d'œil menaçant conduit cent mille bras,
Et fait servir la crainte à braver le trépas.

Au delà, vers les bords où la nature expire,
Le Russe, encor épars dans son trop vaste empire,
Souffrant tout sans murmure, osant tout sans fierté,
Ayant connu la gloire avant la liberté,
Élevant sous le joug sa tête menaçante,
Effrayant l'univers de sa grandeur naissante,
Mais encor sans lumière, et sans mœurs, et sans lois,
Ignorant qu'il est homme, et que l'homme a des droits.

Dans leur climat glacé, les vaillans Scandinaves,
(Heureux, s'ils n'avaient eu pour rois que des Gustaves!)
Par un or corrupteur long-temps empoisonnés,
Aux fureurs des partis long-temps abandonnés,
Mais fatigués enfin d'une longue anarchie,
Repassant la barrière après l'avoir franchie,
Et réduits à risquer sous un roi généreux,
De leurs droits les plus saints l'abandon dangereux.

Sur la Seine, ce peuple inconstant et frivole,
Qui dans si peu d'instans s'afflige et se console,
S'alarme et se rassure, et passe tour à tour
De l'estime au mépris, de la haine à l'amour:
De ses malheurs présens témoin froid et paisible,
Laissant de l'avenir le soin triste et pénible,
Gravement occupé d'amuser ses loisirs,
Qui ne voit que la gloire au dessus des plaisirs,
S'en détache pour elle, ou plutôt les rassemble,
Jusque sous ses drapeaux les fait voler ensemble,
Ne veut de la victoire emporter que l'éclat,
Et médite une fête au moment d'un combat:
Peuple vaillant et vain, dont l'audace guerrière
S'anime au cri flatteur qui part de la barrière.

Près de lui, le Batave au travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité,
Aux menaçantes mers disputant le rivage,
Courageux un moment pour sortir d'esclavage,
Mais depuis qu'il est libre et qu'il est enrichi,
N'ayant plus que les mœurs d'un timide affranchi,
Ardent pour la fortune et froid pour la victoire,
Faisant tout pour le gain, n'osant rien pour la gloire,
Aussi faible soldat qu'intrépide nocher,
Adorant ses trésors, et tremblant d'y toucher.

Sur les bords opposés, ce superbe insulaire,
De ses rois les plus doux censeur atrabilaire,

Observant leur puissance en rival ombrageux,
Et ne goûtant jamais qu'un repos orageux :
Dédaigneux et jaloux, misanthrope et sensible,
Érigeant en vertu sa rudesse inflexible,
Fier de sa liberté, qu'il ne doit qu'à ses mers,
Et de son triste orgueil fatiguant l'univers.

Qu'ai-je dit? quel murmure autour de moi s'élève!
Tout un siècle, à ces mots, s'irrite et se soulève.
O vous, peuples, ô vous qui voulez qu'à vos rois
L'austère vérité fasse entendre sa voix,
Vous, qui l'encouragez, c'est donc vous qu'elle blesse;
De la prospérité vous avez la faiblesse!
Vous voulez des flatteurs! vous n'aurez plus d'amis.
Hélas! s'il fut un temps où le vrai fut permis,
Ce temps n'est plus. On veut qu'en esclave craintive,
D'âge en âge, à pas lents, la vérité nous suive!
On veut que du présent, respectueux témoin,
Pour ne jamais l'atteindre elle en soit assez loin;
Et des siècles passés tardive messagère,
Qu'à celui qui l'entend elle soit étrangère.
Vérité! cache encor un moment ton flambeau,
Attends : le jour approche où, du fond d'un tombeau,
Celui qui te consacre un zèle secourable,
Paraîtra comme un Dieu, terrible, invulnérable,
Retranché dans la tombe, et gardé par la mort.
C'est de là qu'insultant à l'homme injuste et fort,
Il entendra frémir, autour d'une ombre vaine,
L'arrogance et l'orgueil, la vengeance et la haine.
O tyrans! contre lui rassemblez vos suppôts :
Vous troublerez sa cendre et non pas son repos.
C'est lui qui vous tourmente et qui vous persécute,
Vous peint vos attentats, vous prédit votre chute,
Vous montre sous le dais le glaive menaçant,
Le glaive suspendu sur un front pâlissant...

Et l'histoire est sans force! et la honte, et la crainte
Dans les âmes, dit-on, ne laisse aucune empreinte!
Non, grâce aux dieux vengeurs, il n'en est pas ainsi.
Rien n'étonne peut-être un coupable endurci,
Mais l'exemple en est rare; et l'horreur qu'il imprime,
Arrête ses pareils sur le penchant du crime.
Eh quoi! l'opinion, cette fée aux cent voix,
Créatrice des mœurs, souveraine des lois,
Qui régit l'univers sous un sceptre fragile,
Pour qui le cœur de l'homme est une faible argile,
N'a-t-elle pas encor, pour mouvoir les esprits,
Ses deux ressorts puissans, l'estime et le mépris?
Venez à ce théâtre où l'histoire est vivante,
Et voyez quelle force une plume savante
A nos yeux, sur la scène, imprime à ses leçons.
Est-ce aux crimes heureux que nous applaudissons?
Et pour un courtisan qui, jaloux de Narcisse,
Étudiera sous lui la fourbe et l'artifice,
Combien de jeunes rois, qui du piége ont frémi,
Demanderont au ciel un Burrhus pour ami?

Ainsi, d'après l'histoire impartiale et juste,
On déteste un Octave, et l'on aime un Auguste.
Et pourquoi, si Tibère avait quelques vertus,
Si Néron commença par régner en Titus,
Pourquoi dissimuler ces changemens rapides?
Nous voyons sans effroi, dans des tyrans stupides,
L'excès de la démence ou de l'atrocité;
Leur exemple, exécrable à la postérité,
Pour alarmer nos rois est trop loin de leur âme :
Mais lorsqu'un vieux tyran, de son repaire infâme,
Tourmenté de remords qu'il ne peut assoupir,
Sous la pourpre étouffé rend le dernier soupir;
Et que l'Histoire ajoute : « Élevé par Auguste,
Il semblait vertueux, il savait être juste;
Éloquent, éclairé, ses dehors éclatans
Le rendaient cher au monde ébloui cinquante ans;
Qui ne frémit alors, comme dut frémir Rome,
De voir en monstre impur transformer un grand homme?
Qui ne frémit de voir ce tigre caressant
Néron, par les bienfaits de son règne naissant,
Annoncer la candeur, la bonté, la clémence,
Et tout à coup porter sa fatale démence
Aux forfaits les plus noirs et les plus monstrueux?
Quel exemple effrayant pour les rois vertueux!
Et lorsque d'un palais que la vengeance assiége,
Le lâche enfin s'évade et court de piége en piége,
Plus tremblant qu'un esclave au supplice échappé,
Cent fois du coup mortel se croyant voir frappé,
Seul au monde, implorant un bras qui le délivre
De la peur de mourir et du tourment de vivre,
Et réduit à verser, par de serviles mains,
Ce sang impur et vil, le rebut des humains;
Que demandez-vous, même à la scène tragique,
Ou de plus éloquent ou de plus énergique?

Gardons-nous de cacher quel rapide penchant
De l'innocence au crime a conduit le méchant;
Et que par d'heureux dons quiconque lui ressemble,
De sa chute averti, sonde l'abîme, et tremble.
Montrer ainsi le crime, est-ce l'autoriser?
C'est marquer les écueils où l'on peut se briser.
Malheur à l'écrivain qui, brillant coloriste,
Et des forfaits heureux servile apologiste,
Veut nous faire admirer Tamerlan ou Sylla,
Et qui place un Cromwell près d'un Publicola!

Voyez par la louange ainsi prostituée,
Au culte des forfaits la terre habituée;
Voyez de son Homère Alexandre enchanté,

Et par l'ombre d'Achille en rêvant tourmenté;
Et César, sous qui Rome allait être abattue,
D'Alexandre, en pleurant, embrasser la statue;
Et deux mille ans après, le héros suédois,
Du vainqueur de l'Asie envier les exploits.

Pardonnons cependant la louange insensée
Aux esprits dont la gloire exalte la pensée.
Une vaste conquête, une immense grandeur
D'un pouvoir usurpé l'insolente splendeur,
L'appareil du triomphe ou de l'apothéose,
Au vulgaire interdit aisément en impose;
Et ce même ascendant que l'on repousse en vain,
Peut, avec le vulgaire, entraîner l'écrivain :
Son héros le subjugue et le range sans peine
Au nombre des captifs qu'à son char il enchaîne.

Mais qu'un fourbe éloquent, pour changer les états,
Combine comme un jeu, les plus noirs attentats;
Que de l'art de tromper il trace les maximes;
Au glaive des tyrans qu'il marque les victimes;
Et que d'un œil tranquille observant les forfaits,
Il juge en curieux la main qui les a faits :
Que non moins criminel, un farouche hypocrite,
Pour absoudre à nos yeux une ligue proscrite,
Adulateur du meurtre en déguise l'horreur;
Qu'un fou, dont la bassesse irrite la fureur,
Affectant d'insulter à tout ce qu'on révère,
Ose outrager Titus en plaidant pour Tibère;
Voilà de ces serpens dont le souffle empesté
Serait trop dangereux s'il n'était détesté,
Et si de son empreinte une honte éternelle,
Ne flétrissait leur rage absurde et criminelle.

De ces vils corrupteurs diffamés et proscrits,
L'humanité se venge à force de mépris.
Et pardonnera-t-elle à ces âmes vénales,
Qui d'un encens impur ont souillé nos annales,
Divinisé le crime, élevé des autels
Aux démons ennemis du repos des mortels,
A l'orgueil oppresseur, au fanatisme atroce,
A cette ambition frénétique et féroce
Qui de la guerre a fait le jeu sanglant des rois,
Et du fer et du feu leurs raisons et leurs lois?
Et pardonnera-t-elle à ce dur politique
Qui de tant de forfaits spectateur flegmatique,
Croit que tout est dans l'ordre, et que dans tous les temps
Il faut s'attendre à voir ces revers éclatans,
Ce choc de passions, de vertus et de crimes,
D'oppresseurs, d'opprimés, de tyrans, de victimes;
Jusqu'à ce terme, enfin, de bassesse et d'orgueil,
Où le fort sur le faible abaissant un coup d'œil,
Lui fait abandonner un courage inutile,
Et se croyant un Dieu, foule aux pieds un reptile?

Homme étranger à l'homme, insensible témoin
Des maux de tes pareils, que tu vois de si loin,
Dis-moi donc si Tacite, en voyant sa patrie
Sous les plus vils tyrans dégradée et flétrie,
En voyant ce grand peuple abruti, dépravé,
Rampant aux pieds d'un monstre à l'empire élevé,
Ce sénat, sous le glaive autrefois intrépide,
D'un stupide oppresseur adorateur stupide,
Et Romain seulement pour défier la mort,
Périr avec opprobre et mériter son sort;
Dis-nous donc si Tacite à leur chute effroyable
Oppose en écrivant son flegme impitoyable?
S'il voit d'un œil égal Thraséas et Séjan?
S'il peint Domitien des couleurs de Trajan?
Austère en sa couleur, consterné sans faiblesse,
D'une femme plaintive il n'a point la mollesse :
Il gémit comme un sage, il s'afflige en Romain
Mais au burin vengeur qu'appesantit sa main,
On reconnaît une âme indignée et souffrante.
Tel, suivant au tombeau la liberté mourante,
Le front pâle et couvert d'un deuil majestueux;
Caton, sans se répandre en regrets fastueux,
Caton, sur les débris de Pharsale et d'Utique,
Promenait un regard douloureux, mais stoïque;
Et l'on voyait écrit dans ses yeux abattus
Ce que Rome et Caton attendaient de Brutus.

Qu'il est loin d'éprouver cette douleur profonde,
L'écrivain qui ne voit dans les fastes du monde
Qu'un tableau qu'embellit le crime ou le malheur!
La postérité calme est pour lui sans couleur :
L'innocence et la paix n'ont plus rien d'énergique :
Il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
Quelque grand criminel pour le peindre à grands traits.
Un règne heureux échappe à ses regards distraits.
Que feraient ses pinceaux d'une mer sans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'univers gémira de l'aurore au couchant;
Qu'importe? le spectacle en sera plus touchant.

Oui, triomphe, barbare, au signal des batailles;
Peins-les, du genre humain ces grandes funérailles;
Va, comme les vautours, t'en repaître à loisir :
Je ne t'envîrai point cet horrible plaisir.
Tranquillement assis sous l'olive sacrée,
Je montrerai la paix des beaux-arts entourée :
Je peindrai sous le chaume un roi consolateur,
Ranimant d'un regard l'humble cultivateur,
Et des champs à la cour revenant plus sensible :
Je le peindrai modeste, indulgent, accessible,

Simple et bon, retraçant à son peuple chéri
L'image de son père, ou celle de Henri,
Ennemi de l'orgueil, ennemi du mensonge,
Des erreurs de son âge écartant le vain songe,
Souriant aux plaisirs, sans jamais un instant
Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la bonté consultant la sagesse,
La vigilance active éclairant la jeunesse,
Aux abus réprimés l'ordre opposant ses lois,
L'économie enfin, ce grand bienfait des rois,
De l'intrigue vénale écartant les amorces,
Et rendant à l'état sa splendeur et ses forces.
Ah! qu'il aime son peuple, et qu'il soit en repos.
La paix aura sa gloire, elle aura son héros.
Et n'est-ce point assez que son règne présente
Au démon des combats une égide imposante?
Que les lis sur les mers aient repris leur splendeur?
Que la valeur française ait réglé son ardeur?
Que le commerce agile, en déployant ses ailes,
Ne sente plus le poids de ses chaînes cruelles?
Qu'enfin, dans ce climat favorisé des cieux,
Les plus solides biens et les plus précieux,
La culture féconde et l'active industrie,
Fassent fleurir des arts l'opulente patrie?
Bon roi! si ce présage en effet s'accomplit;
D'accord avec nos vœux, si le ciel les remplit,
Quel exemple à transmettre, et quel règne à décrire!
Je vois à mes récits l'humanité sourire:
Le père à ses enfans aime à les rappeler;
De leurs yeux attendris je vois des pleurs couler.

O flatteurs! ô méchans! ô séducteurs funestes!
Respectez le plus cher de tous les dons célestes,
Et tremblez de corrompre un cœur comme le sien,
Un cœur qui ne respire et ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de faiblesse,
Pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse,
Et lui persuader qu'au gré de ses désirs,
Tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs.
Que l'empire est à lui, qu'il n'est point à l'empire,
Et que pour un seul homme un peuple entier respire,
S'il ne veut qu'être juste et partout révéré,
Si par de sages lois son règne est tempéré,
S'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
Le gouffre dévorant des faveurs et des grâces,
Mesuré dans ses dons, éclairé dans ses choix,
Il n'est plus, à vos yeux, au nombre des grands rois:
Je sais que la faveur est votre heureuse étoile,
Que le vent en crédit enfle seul votre voile,
Que l'épargne surtout vous afflige et vous nuit:
Ce n'est qu'aux malheureux qu'en revient tout le fruit;
Et vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
Vous en faites aux rois un devoir de décence.
Les abus sont vos droits, et vous les défendez;
Malheur au souverain que vous persuadez.
C'est donc vous que j'observe avec inquiétude.
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des desseins vertueux,
Je vous verrai creuser vos sentiers tortueux;
Je saurai démêler vos complots et vos trames;
Je porterai le jour jusqu'au fond de vos âmes.
Et ne présumez pas qu'à des temps reculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés;
C'est votre âge et le mien que vous aurez pour juge.
Je vois de près la tombe où sera mon refuge:
Dix lustres sont déjà retranchés de mes jours;
Mais ma haine vous reste, elle vivra toujours.
Oui, c'est pour vous punir que je veux me survivre.
Mes yeux fermés, mon ombre est prête à vous poursuivre
Dans peu, demain peut-être on verra mes écrits
Produire au jour vos noms déshonorés, proscrits;
Vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches sanglans, ces cruels anathèmes;
Et le peuple, en montrant l'homme injuste et sans foi,
Dira: « Voilà le traître; il a trompé son roi. »

SUR L'ESPÉRANCE DE SE SURVIVRE,

LU DANS LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 4 MARS 1779, JOUR DE LA RÉCEPTION DE M. DUCIS, A LA PLACE DE M. DE VOLTAIRE.

L'homme laisse à la tombe une cendre insensible;
Mais ce souffle divin, cette âme incorruptible,
Semblable à la vapeur que dissipent les vents,
Sera-t-elle à jamais étrangère aux vivans?
Croirai-je à ce Léthé dont l'eau dormante et noire,
Du monde où l'on n'est plus absorbant la mémoire,
Déroberait au juste un éloge touchant,
Et du blâme vengeur sauverait le méchant?

Loin de moi cette aveugle et fatale assurance.
Le néant, qui du crime est l'affreuse espérance;
L'oubli, qui de la gloire éteindrait le flambeau,
Ne nous attendent point au delà du tombeau.
Et si la mort rompait tous les nœuds de la vie,
Quelle gloire, au delà, serait digne d'envie?
D'où naîtrait dans nos cœurs, pour un long souvenir,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir?
Aux plus fiers des tyrans d'où viendrait cette crainte
De livrer à l'opprobre une poussière éteinte?
D'où viendrait aux héros ce mépris du trépas,
Pour mériter la gloire, et n'y survivre pas?

Non, non, l'homme survit à sa honte, à sa gloire.
Turenne, à qui la mort arrachait la victoire,
Vit le deuil de son camp immobile et muet;
Condé du haut des cieux entendit Bossuet.

Ah! lorsque d'une voix si sublime et si tendre,
Bossuet à Condé croyait se faire entendre,
Et qu'un peuple, témoin d'un hommage si beau,
Croyait voir le grand homme évoqué du tombeau;
Était-ce un vain prestige, ou son ombre appelée,
Planait-elle en effet sur ce grand mausolée?

J'en crois, dans tous les cœurs, la voix qui me répond;
J'en crois ce sentiment unanime et profond,
Qui dans tous les climats, comme dans tous les âges,
Enflamme les héros et console les sages.
Leur pays trop ingrat les a-t-il rebutés;
Dans des temps malheureux sont-ils persécutés;
L'avenir se présente à leur âme abattue:
Socrate le contemple en buvant la ciguë;
Caton mourant le voit, charmé de ses vertus,
Se ranger tout entier du parti de Brutus.
Et toi Colomb, et toi, victime de l'envie,
Quel espoir te soulage au terme de la vie?
Devant quel tribunal seront-ils présentés,
Ces fers injurieux que tes mains ont portés?
Pour qui, dans ce tombeau, veux-tu qu'on les dépose?
Sur la postérité ton âme se repose:
Elle sera ton juge, et le juge des rois
Qui de ce prix infâme ont payé tes exploits.

Hélas! puisse de même, au comble de l'outrage,
Se sentir revêtu de force et de courage,
Le citoyen (1) flétri par l'absurde fureur
D'un zèle mille fois plus affreux que l'erreur!
Au pied d'un tribunal que la lumière offense,
Accusé sans témoins, condamné sans défense,
Pour avoir méprisé d'infâmes délateurs
En peuplant les déserts d'heureux cultivateurs;
Qu'il regarde ces monts où fleurit l'industrie,
Et fier de ses bienfaits, qu'il plaigne sa patrie.
Le temps la changera comme il a tout changé:
D'une indigne prison Galilée est vengé.

Mais que sert aux mourans la vérité tardive,
Si jusqu'au sein des morts jamais sa voix n'arrive;
Et si pour l'innocent et pour le criminel,
Règne autour de la tombe un silence éternel?
Un Dieu, sans doute, un Dieu punit et récompense;
Et pourquoi? l'un des prix que ce Dieu nous dispense,

(1) Olavidès. Il était alors dans les liens de l'Inquisition.

N'est-il pas le plaisir et si pur et si doux,
De savoir quels regrets nous laissons après nous?

Quoi! des larmes d'un fils privera-t-il un père?
Des larmes d'un époux l'épouse la plus chère?
Un roi, des vœux d'un peuple heureux par ses bienfaits?
Un héros, du triomphe ou des fruits de la paix?
Il a mis dans nos cœurs ce désir de revivre?
Ah! sans doute il permet que la vertu s'y livre.
L'homme est faible, et la gloire en lui tendant la main,
Du devoir, sous ses pas, adoucit le chemin,
Lui fait fouler aux pieds les serpens de l'envie,
L'arme contre la mort du mépris de la vie.
Mais, s'il se voit privé de cet heureux appui,
Quel monument durable attendez-vous de lui?
Naître, vivre et mourir, sont un instant qui passe;
Et qu'une âme timide en mesure l'espace,
Aux bornes d'un instant tout sera limité:
Rien de grand, sans l'espoir de l'immortalité.

« Trompeuse illusion! préjugé populaire!
Me répond tristement un sage atrabilaire:
L'homme crédule et vain se prend à ses appas,
L'homme habile et puissant les sème sur nos pas,
Les tyrans aux héros ont jeté cette amorce. »
Les tyrans? Éprouvons leur courage et leur force,
Et voyons si pour eux tout doit s'anéantir.
Qu'un Tibère, un Commode entende retentir
Jusqu'à son lit de mort, cet affreux cri de joie:
« Qu'il meure, et des vautours que son corps soit la proie;
Qu'il meure dans l'opprobre; et rebut des tombeaux,
Qu'il soit traîné, meurtri, déchiré par lambeaux... »
Il frémit. Mais pour lui qu'auraient-ils de terrible
Ces vautours appelés à cette fête horrible,
Si son âme exhalée avec un long soupir,
D'un sommeil éternel espérait s'assoupir?
Il craint, non les vautours affamés de pâture,
Mais cette longue horreur qu'il laisse à la nature;
Et le pressentiment de la postérité
Venge déjà sur lui tout un siècle irrité.
Dans une heure il verra sa dépouille insultée;
Dans mille ans, sa mémoire en tout lieu détestée;
Tandis que Marc-Aurèle entendra l'avenir,
Par d'éloquentes voix, à jamais le bénir (1).

Ah! laissons aux méchans cette crainte accablante,
Laissons cette espérance utile et consolante
A l'ami qui, pleurant l'ami qu'il a perdu,
Se flatte au moins encor qu'il en est entendu!
Et pour qui ce besoin n'est-il pas invincible,
De penser que des morts tout n'est pas insensible!

(1) Thomas était présent à cette lecture.

Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé
Que je presse, en pleurant sur un objet aimé?
Et si rien n'est ému dans cette urne glacée,
Pourquoi si tendrement la tiendrais-je embrassée?
Je ne sens point un cœur sous le mien palpitant;
On ne me répond point; mais peut-être on m'entend.
Il me semble, aux accens de ma bouche plaintive,
Qu'une ombre qui m'échappe est au moins attentive;
Qu'invisible et présente, elle voit mes douleurs,
Recueille mes soupirs, et jouit de mes pleurs.

La nature a mêlé ce charme involontaire
Aux regrets d'un époux errant et solitaire,
Aux regrets d'un amant qui consume l'ennui :
Une ombre seule au monde est encor tout pour lui.
Dans le calme des bois, au sein des nuits funèbres,
Il l'appelle. Il croit donc qu'au milieu des ténèbres,
Près de lui, pour l'entendre, elle vient quelquefois
Dans la grotte où l'écho s'attendrit à sa voix?
Ah! du moins, dans son âme elle se plaît à lire.

Mais des vives douleurs n'est-ce point un délire?
On le dit; et bientôt soi-même on se dément.
Qui de nous dans le calme et le recueillement
Seul, au fond de ce temple, où de nos grands modèles
S'offrent à nos regards les images fidèles,
N'a pas senti son âme entre eux se balancer,
Et vers le plus chéri doucement s'élancer?
O toi dont les écrits, où la bonté respire,
Donnent à la vertu tant de charme et d'empire,
Fénélon, quand mes yeux attachés sur tes yeux
Se mouillaient devant toi de pleurs délicieux,
Et que mon cœur ému, cherchant à se répandre,
T'adresse le tribut le plus vrai, le plus tendre,
Le tribut de l'amour, et ce culte si doux
Que l'ange de la paix recevrait parmi nous;
Suis-je insensé? parlé-je à la toile, à l'argile?
Je parle à cet esprit qui fend d'une aile agile
Les champs de la lumière, et, comme elle épandu,
Sur ces murs quelquefois tient son vol suspendu.
Au plaisir d'être aimé s'il est sensible encore,
Ce lycée est un temple où sans cesse on l'adore :
Il doit s'y plaire. Et toi (1), dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'univers,
L'aurais-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'envie;
Et d'un monde par toi si long-temps éclairé
Ton indigne tombeau t'aurait-il séparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles;
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles;
Que d'une voix, enfin, tous les cœurs attendris,
Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'instruits par tes leçons, des rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au temple de mémoire,
Et sur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami,
Tu ne l'entendrais pas ce concert de louange,
Ce cri des nations qui t'honore et te venge!
Vous, qui deviez former des accords si touchans,
Suspendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde (1): au sein d'une nuit vaste et sombre,
Vos sons perdus jamais n'iront flatter son ombre.
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
Voltaire est insensible; il n'entend plus nos voix.
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette espérance,
De consoler son ombre et d'acquitter la France,
Lorsque par l'univers notre zèle avoué,
Promit la palme à qui l'aurait le mieux loué!
Et toi, Molière (2), et toi, lorsqu'un siècle plus juste,
Au buste de Voltaire associant ton buste,
Consacre parmi nous ton génie et le sien,
Est-il vrai que pour toi la gloire n'est plus rien;
Et qu'en vain mis au rang des mortels les plus sages,
Tu ne sauras jamais, sur les sombres rivages,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi,
Combien de tes succès l'imposture a frémi?
Ah! le lâche envieux et le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie insulter le mérite!
Vivant, il est en proie à ses diffamateurs;
Mort, il n'a plus d'amis ni de consolateurs.
Aux traits de l'impudence et de la calomnie,
Le ciel aura livré la vertu, le génie;
Ils auront vu l'orgueil dédaigneux et jaloux,
Leur faire de la vie épuiser les dégoûts,
Et de leurs ennemis, renouvelés sans cesse,
Encourager l'audace et payer la bassesse;
Et lorsque la justice, arrivant sur leurs pas,
Vient venger leur mémoire, ils ne l'entendraient pas!
Cessons d'injurier le ciel et la nature;
Et quand l'homme a vécu pour la race future,
Croyons que de sa gloire il va jouir en paix.
Pour la postérité les grands hommes sont faits.
Ils ont semé pour elle, et chez elle ils recueillent;
Comme leurs bienfaiteurs les siècles les accueillent;
Et présens d'âge en âge à ce beau souvenir,
Leur espace est le monde, et leur temps l'avenir.

(1) Le buste de Voltaire était exposé aux yeux de l'assemblée.

(1) L'éloge de Voltaire était le sujet du prix de poésie.
(2) Le buste de Molière était aussi exposé dans la salle, en face celui de Voltaire.

ÉPÎTRE A MADEMOISELLE GUIMARD,

SUR LES AUMÔNES QU'ELLE AVAIT FAITES DANS LES GRANDS FROIDS DE L'HIVER DE 1768.

Est-il bien vrai, jeune et belle damnée,
Que du théâtre embelli par tes pas,
Tu vas chercher, dans de froids galetas,
L'humanité plaintive abandonnée;
Que cette main, qu'on baise nuit et jour,
Verse en secret les tributs de l'amour
Sur l'indigence à languir condamnée?
Quoi! cette Hébé, de roses couronnée,
Qu'environnait un essaim d'étourdis,
En sœur du pot s'en va, dans un taudis,
Te soulager, famille infortunée!
Elle est, pour toi, l'ange du paradis;
Et tu la crois au moins prédestinée.

Au lieu des jeux, des amours et des ris,
Qui voltigeaient sous ses riches lambris,
Quelle est sa cour? Des marmots en guenille,
Un bon vieillard, une mère, une fille:
A ses genoux je les vois attendris;
Les yeux en pleurs, je crois tous les entendre
Bénir le ciel qui la fit bonne et tendre.
Tendre! oui, Guimard, sans tes jolis péchés,
Cent malheureux expiraient dans les larmes;
Et leur salut est le prix de tes charmes.
Oh! que du ciel les desseins sont cachés!
Rien n'est plus beau que de vivre en ermite,
Chacun le sait; cependant il est clair
Que si Guimard eût été carmélite,
Cent malheureux seraient morts cet hiver.
C'est donc ce cœur si faible et si fragile,
Que pour exemple, au prône, on citera?
O charité, vertu de l'Évangile!
Quoi! ton modèle est donc à l'Opéra!
Mais quel dommage, hélas! dans la coulisse
La vertu même est, dit-on, comme un vice.
Chère Guimard, ton curé te loûra;
En te louant, il t'excommunira.

A son dîner, un dévot moliniste,
Pour tous ses goûts indulgent moraliste,
Blâme les tiens, te damne en digérant,
Et jette à peine un œil indifférent
Sur le malheur d'un voisin janséniste.
Tu ne connais Molina ni Quesnel;
Mais l'indigent, mais le faible pupille,
Dans ton corset trouve un cœur maternel.
Ame céleste! et du ciel on t'exile!
Oui, de tes dons Dieu ne fait aucun cas.
Jamais au ciel on ne monte en cadence.
Tu fais le bien; mais tu danses: tes pas
Sont applaudis ainsi que tes appas.
Depuis David, Dieu ne veut plus qu'on danse.

Si tu mourais (car ce n'est plus le temps
Où le plaisir rajeunissant les belles,
Leur assurait un éternel printemps;
Les grâces même aujourd'hui sont mortelles):
Si tu mourais, on verrait ton cercueil
Environné de mille amours en deuil,
Pleurant leur mère; une foule attendrie
De malheureux, à qui tu rends la vie,
Suivraient aussi ce funèbre convoi;
Mais ton curé, ni même son vicaire,
Ni du bas-chœur la troupe mercenaire,
Ne marcherait en hurlant devant toi;
D'encens bénit sans être parfumée,
Hors du bercail tu serais inhumée.

Que fais-je, hélas! j'attriste les plaisirs.
Aime et jouis; suis tes goûts, ton caprice,
De tes amans couronne les désirs;
Mais au malheur tends une main propice.
Comme un ruisseau qui roule sur les fleurs,
Laisse couler ta brillante jeunesse.
Après avoir régné sur tous les cœurs,
Dans cinquante ans un grand carme à confesse
Fera ta paix. Un songe séduisant,
Une erreur tendre, une douce folie,
Peut s'effacer; mais jamais Dieu n'oublie
Qu'on fut sensible, et qu'on fut bienfaisant.

LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

POÈME,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 13 MARS 1788, JOUR DE LA RÉCEPTION DE M. D'AGUESSEAU, CONSEILLER-D'ÉTAT.

Quels que soient les travaux que la gloire environne
Ils sont récompensés quand sa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux?

Un immense théâtre, un spectacle nombreux,
Tout un siècle attentif, l'avenir, la patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie
Avec des yeux de mère observer son enfant,

Le pleurer malheureux, l'embrasser triomphant;
Tout inspire aux héros la constance et l'audace.

Qui daigne alors savoir quel danger le menace?
La mort même, embellie aux regards du guerrier,
Pare son front hideux d'un rameau de laurier;
Et si dans les combats, sur les mers des deux mondes,
A l'éclat de ses feux qui sillonnent les ondes,
Sur le roc Baléare, au sommet escarpé,
Au sommet foudroyant du terrible Calpé,
Le héros voit la mort, il la prend pour la gloire.
Prodigue de sa vie, il songe à sa mémoire.
L'airain tonne; son cœur n'en est point effrayé:
Il entend la louange, et son sang est payé.

N'allons point cependant, complices de l'envie,
A qui met à ce prix son repos et sa vie,
Reprocher un salaire, hélas! trop mérité,
Et rendre ingrat son siècle et la postérité.
La vertu vit de gloire; et le plus magnanime
Languirait bien souvent sans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours si faible, a besoin d'un appui;
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de ses courses lointaines,
Se délasse en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le secret.
Décius à la mort va s'offrir sans regret,
Pourvu qu'à ses neveux, pour exemple on le nomme.
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de se frapper,
Du soin de sa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de son image.
Laissons-lui chez les morts emporter cet hommage;
Et lorsqu'à son pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de si doux que d'en être loué,
Songeons que, moins sensible aux honneurs qu'il espère,
Jamais de sa patrie il n'eût été le père.

Mais s'il est un mortel qui, dans son dévoûment,
Généreux par instinct, sublime obscurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire ne l'ordonne,
Pour le salut d'autrui s'oublie et s'abandonne;
Ah! le premier, sans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de son siècle et ceux de l'avenir,
Et c'est à lui surtout que la gloire elle-même
Doit s'offrir, à côté de la vertu qu'il aime,
Le poursuivre, l'atteindre au delà du trépas,
Et chercher, au tombeau, qui ne la cherchait pas.

Élevé dans son sein, tu semblais né pour elle,
O toi, qu'aurait pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince en qui dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germait l'âme d'un sage et le cœur d'un héros,
Jeune Brunswick. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'honneur et la foi sont les dieux domestiques,
Tu n'avais qu'à choisir un modèle à ton gré:
D'exemples immortels je te vois entouré.
Ferdinand t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un seul homme intrépide.
Et comment son courage, étonnant l'univers,
Fait sortir les succès du milieu des revers.
Ce roi qui, tour à tour ambitieux et juste,
Aux beaux jours de César joint les vieux ans d'Auguste,
Ce génie à la fois si sage et si hardi,
Frédéric, dans un art par lui-même agrandi
Instruira ta jeunesse. Henri sera ton guide;
Henri, de la vertu l'ami le plus solide;
Henri, guerrier sensible, et modeste vainqueur,
Qui maîtrisa toujours la fortune et son cœur.
Enfin, si moins épris de ce calme stoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,
Charles à ta valeur offre un modèle heureux.
Tu l'as vu, ce héros aimable et généreux,
Redouté, mais chéri de ses rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi disputer la victoire,
Et couvert de poussière, et de sang inondé,
Applaudir dans l'arène aux exploits de Condé.
Hélas! c'était à lui qu'eût ressemblé son frère,
Fier et doux, simple et grand, son brillant caractère,
Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux, et laissé des amis.
Né pour fixer la gloire et désarmer l'envie,
Que de liens puissans l'attachaient à la vie!
Jeune, heureux, cher au monde!... et ces nœuds sont brisés,
Et tant de biens si chers, il les a méprisés!
Pourquoi? — Lorsque César, sur les murs de l'Épire,
S'expose à la tempête, il y va d'un empire,
De l'empire du monde; et toi, plus généreux,
Où vas-tu, Léopold? Sauver deux malheureux.

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la Renommée, avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'univers:
Il est seul. — Mais l'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots gémissans ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du ciel, au moins en songe, espérait la faveur,
Et le berceau flottant, où la faible innocence
Voit sans effroi la mort si près de sa naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent,

Cet enfant suspendu sur son sein dévorant...
O Dieu! Tout s'épouvante; et loin du bord funeste
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor, de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir:
Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis rameurs le courage balance;
Lorsqu'un jeune homme arrive, et les mains pleines d'or:
« Enfans, qui veut me suivre? Il en est temps encor.
Une barque, et volons au secours de nos frères. »
La barque se présente à ses vœux téméraires:
Il y monte; et rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient:
« Amis, je viens à vous; redoublez de courage. »
Alors, fendant le fleuve, et défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu;
Dans le fond de l'abîme on le croit descendu;
Il remonte; et le flot que la rame sillonne,
Étonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance et de joie:
« Est-ce un ange, un sauveur que le Ciel leur envoie?
C'est Léopold, c'est lui, c'est ce jeune héros. »
Et la barque à l'instant disparaît dans les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel et l'onde.
Tous les yeux, attachés sur la vague profonde,
Redemandent Brunswick au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paraît un moment;
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe. —

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Et vous, que des vertus la mémoire intéresse,
Accourez, éloquente et sensible jeunesse,
Venez tous rendre grâce, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre et mourir pour eux;
Venez tous révérer, au nom de la Nature,
Celui qui de l'orgueil abjurant l'imposture,
Et de ses devoirs d'homme occupé constamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévoûment.
Dites par quelle aimable et tendre inquiétude,
Fuyant de son palais la froide solitude,
Il venait dans la foule, ami sage et discret,
A l'indigent timide arracher son secret;
Dites à son aspect, quel rayon de lumière
Semblait du laboureur éclairer la chaumière;
Dites, à son aspect, quelle noble chaleur
Du soldat, sous la tente, animait la valeur;
Et, de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous, au tombeau, faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus!
Léopold est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces soldats, d'un air morne, appuyés sur leurs armes,
Ces héros recueillis dans leur sombre douleur;
Frédéric méditant ce qu'eût fait sa douleur,
Frédéric attendri, fixant un œil de père,
Sur ce tombeau, qu'un peuple en gémissant révère;
Quel spectacle! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, enfans du Pinde, enflammé vos esprits?

Pour chanter Léopold, Philippe vous rassemble;
Ah! qui l'honore ainsi, sans doute lui ressemble;
Et celui qui de fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévoûment si beau.
Loin de nous désormais, loin du temps où nous sommes
Ce dur mépris des grands pour le reste des hommes.
L'Humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les peuples ne sont plus étrangers à leurs rois;
Et je crois ne plus voir, dans cet âge prospère,
Que d'heureuses tribus, dont le chef est le père.

RÉPONSE

A UNE ÉPITRE DE VOLTAIRE.

1774.

Ainsi par vous tout s'embellit;
Ainsi tout s'anime et tout pense:
Divine et féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit!

Pour vous l'âge n'a point de glaces;
Les fleurs sont de toute saison:
Enfant, vous orniez la raison;
Vieillard, vous couronnez les Grâces.

Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous se promène;
Partout, dans votre heureux domaine,
Vos semblables sont vos égaux:
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux;
Et, pour mieux égayer la scène,
Vous observerez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde est tel à peu près
Que vous en tracez la peinture :
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la nature.
Elle a de sublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle est si belle en ses horreurs!
Et l'art est si laid dans ses vices!
Croyez-moi, vos renards, vos loups,
Sont bien moins cruels que les nôtres;
Et nos chiens, soit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.
De La Ruette et de Clerval
Grétry fait briller le ramage;
Mais le rossignol, leur rival,
De leurs chansons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flatté nos dames.
Près de N** il était assis
Lorsqu'il fit de si belles âmes :
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

Des B*** ! ah ! qu'il est loin
Le temps où l'on en comptait mille!
Notre pays, j'en suis témoin,
N'est plus en beautés si fertile.
On est plus jolie à présent,
Et d'un minois plus séduisant
On a les piquantes finesses ;
Mais du *beau* les temps sont passés.
De nymphes, il en est assez;
Mais nous n'avons plus de déesses.
Cependant Paris doit avoir
Pour vous encore assez de charmes;
Et quand Zaïre, sur le soir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous serait doux de le voir
Applaudir et verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernait aux Corneilles.
Venez : nos transports et nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! si j'approchais des grandeurs,
Je dirais bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image;
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devrait changer l'usage
De baiser par ambassadeurs (1).

(1) Une dame en faveur lui envoyait des baisers.

Mais si Paris, qui vous désire,
Vous demande aux dieux vainement,
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.
Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.
Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,
Pour éclaircir l'obscurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de suivre ses pas.
Je sais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchanteresses;
Mais ce sont de folles maîtresses,
Qu'on aime et qu'on n'estime pas.

ROMANCES.

DAPHNÉ.

L'Amour m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs;
J'en vais tracer l'aventure.
Puisse la race future
L'entendre, et verser des pleurs.

Daphné fut sensible et belle,
Apollon sensible et beau :
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit voyant Apollon :
Il approche, elle l'évite;
Mais fuyait-elle bien vite?
L'Amour assure que non.

Le Dieu qui vole à sa suite,
De sa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle hésite :
La pudeur hâte sa fuite :
Le désir la ralentit.

Il la poursuit à la trace,
Il est prêt à la saisir.
Elle va demander grâce :
Une nymphe est bientôt lasse
Quand elle fuit le plaisir.

Elle désire, elle n'ose.
Son père voit ses combats :
Et par sa métamorphose,
A sa défaite il s'oppose.
Daphné ne l'en priait pas.

C'est Apollon qu'elle implore :
Sa vue adoucit ses maux ;
Et vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En se changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendresse
De ce malheureux vainqueur !
C'est un arbre qu'il caresse.
Mais sous l'écorce qu'il presse
Il sent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point sévère ;
Et son dernier mouvement
Fut, si l'Amour est sincère,
Un reproche pour son père,
Un regret pour son amant.

PÉTRARQUE.

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos :
O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accens.

En répondant à mes plaintes,
Échos, vous avez appris
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris.
N'oubliez pas ce langage ;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix ;

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés.
Dites-lui que de mes larmes
Tous mes vers seront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon souvenir ne sera
Qu'un miroir toujours fidèle
Où l'amour me la peindra.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil :
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse écouter
Les airs que sa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les grâces
Viendraient pour me consoler.
Que les amours sur mes traces
Loin d'elle auraient beau voler.
A leur troupe enchanteresse
Je dirais dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse,
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout loin d'elle,
Rien ne flatte mes désirs.
Je me croirais infidèle
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque apaisée
Me laisser après ma mort
Préférer à l'Élysée
Les ombrages de ce bord !

LE BRUN*.

ODES.

LIVRE PREMIER.

ODE I.

A MONSIEUR DE BUFFON,

Sur ses détracteurs.

Buffon, laisse gronder l'envie;
C'est l'hommage de sa terreur:
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiége un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux;
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Long-temps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non, tu dois payer la gloire;
Tu dois expier ta mémoire,
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français!
Ressemble au dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux:
La gloire est le prix des Alcides:
Et le dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

C'est pour un or vain et stérile
Que l'intrépide fils d'Eson
Entraîne la Grèce docile
Aux bords fameux par la toison.
Il emprunte aux forêts d'Épire
Cet inconcevable navire
Qui parlait aux flots étonnés;
Et déjà sa valeur rapide
Des champs affreux de la Colchide
Voit tous les monstres déchaînés.

Il faut qu'à son joug il enchaîne
Les brûlans taureaux de Vulcain;
De Mars qu'il sillonne la plaine
Tremblante sous leurs pieds d'airain.
D'un serpent, l'effroi de la terre,
Les dents, fertiles pour la guerre,
A peine y germent sous ses pas,
Qu'une moisson vivante, armée
Contre la main qui l'a semée,
L'attaque et jure son trépas.

S'il triomphe, un nouvel obstacle
Lui défend l'objet de ses vœux:
Il faut par un dernier miracle
Conquérir cet or dangereux:
Il faut vaincre un dragon farouche,
Braver les poisons de sa bouche,
Tromper le feu de ses regards;
Jason vole; rien ne l'arrête.
Buffon! pour ta noble conquête
Tenterais-tu moins de hasards?

---

* LE BRUN (Ponce-Denis, ECOUCHARD), naquit à Paris en 1729. Ses dispositions poétiques se révélèrent de très bonne heure. Le prince de Conti, voyant qu'il s'annonçait avec éclat, voulut se l'attacher, et lui donna le titre de secrétaire de ses commandemens, avec deux mille livres d'honoraires; mais une protection qui lui fut plus utile ce fut celle de Louis Racine, qui ne lui épargna ni les avis ni les encouragemens. A vingt-six ans, Le Brun s'était déjà placé au premier rang parmi nos poëtes lyriques. L'amour le fit poëte élégiaque. Il épousa en 1760 la femme qu'il avait chantée sous le nom de Fanny. C'est dans le premier temps de cette union qu'il conçut l'idée de son poëme de *la Nature*, poëme que ses malheurs domestiques lui firent abandonner plus tard. De maladroites attaques de Fréron forcèrent notre poëte à s'essayer dans l'épigramme, où il y excella. Une horrible banqueroute mit le comble à la misère de Le Brun, qui trouva dans M. de Vaudreuil un protecteur intelligent et dévoué. La révolution ayant éclaté, Le Brun en approuva les principes et en embrassa les espérances. Lors de la formation de l'Institut, il fut un des premiers membres choisis par le directoire. Napoléon récompensa avec magnificence ses travaux et son patriotisme en lui accordant une pension de 6,000 livres, dont il ne jouit pas long-temps: il mourut pendant l'été de 1807.

Mais si tu crains la tyrannie
D'un monstre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers.
Descends des hauteurs de ton âme,
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux,
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillans tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instans,
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés!

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté?
Eût-il dédaigné les richesses?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillans appas?
Et par une étude incertaine
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas?

Ainsi l'active chrysalide
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir:
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amans des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.
Leur plus long règne est d'une aurore;
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Bravant les droits les plus augustes,
Mutiler les fils d'Apollon?
Le croirez-vous, races futures?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu!
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable,
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talens
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme.
Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux:
On n'aime que la gloire absente:
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talens et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte:
Illustre ami, tu ne vis plus!
La nature est veuve et muette!
Elle te pleure! et son poëte
N'a plus d'elle que des regrets.
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès!

ODE II.

SUR LA RUINE DE LISBONNE.

1755.

L'orgueilleux s'est dit à lui-même:
Je suis le dieu de l'univers.
Mon front est ceint du diadème;
J'enchaîne à mes pieds les revers.

Mes palais couvrent les montagnes ;
Mon peuple inonde les campagnes ;
La volupté sert mes festins ;
Les feux brûlent pour ma vengeance :
L'onde et les vents d'intelligence,
Livrent la terre à mes destins.

Mortel superbe ! folle argile,
Cherche tes destins éclipsés :
De la terre habitant fragile,
Tes pas à peine y sont tracés !
Quoi ! son berceau touche à la tombe ?
Échappé du néant, il tombe
Dans le noir oubli du cercueil :
Ses jours sont des éclairs rapides
Qu'engloutissent des nuits avides :
Quel espace pour tant d'orgueil !

Il est un Dieu qui t'environne ;
Son empire est l'immensité :
Il ne doit qu'à lui sa couronne,
Et son règne est l'éternité.
Il peupla les déserts du vide
De globes qu'un vaste fluide
Enveloppe de toutes parts ;
Océan sans fond, sans rivage,
Où sa vertu plane, surnage,
Voit flotter les mondes épars.

Les cieux, sous sa démarche altière,
Courbent leurs sommets éternels ;
Et les astres sont la poussière
Que foulent ses pas immortels.
Sous son char les tonnerres grondent ;
L'air mugit, les enfans répondent
Au tumulte des élémens ;
Immobile dans cet orage,
Il voit à ses pieds le naufrage
Des rois, des peuples et des temps.

D'un regard sa justice éclaire
L'abîme des cœurs insensés :
Il rit de l'orgueil téméraire
Des rois follement encensés.
De leurs couronnes qu'il agite,
Des empires qu'il précipite,
Les débris sèment la terreur :
Dieux jaloux ! que ton indulgence
Renferme ces jours de vengeance
Dans les trésors de ta fureur !

O Lisbonne ! ô fille du Tage !
O superbe reine des mers !
L'Océan avec toi partage
Le tribut de ses flots amers.
Pour dompter des ondes rebelles,
La fortune attacha ses ailes
A tes vaisseaux impérieux ;
Et dans ces lointaines contrées,
De nos astres même ignorées,
Tu lanças la foudre des dieux.

Tu brisas les fers tyranniques
Dont l'Espagne enchaînait tes bords ;
Tu vis les Iles Britanniques
Et l'Inde s'unir dans tes ports.
Ville superbe et malheureuse,
De trésors, de gloire amoureuse,
Quel orgueil charmait tes regards,
A l'aspect des forêts errantes,
Des mâts dont les têtes flottantes
Ombrageaient au loin tes remparts.

Le dernier soleil qui t'éclaire
Pâlit sous des voiles sanglans ;
Les premiers traits du sagittaire
Menacent tes peuples tremblans.
La mer, qui te rendait hommage,
Ne t'offre qu'un tribut d'orage
Dont tes remparts sont insultés.
Tage ! dis-nous quelle épouvante,
Jusqu'à ta source frémissante,
Repousse tes flots révoltés ?

Déjà les fières destinées
Précipitent l'instant fatal :
Le cri des Parques mutinées
De ta chute est l'affreux signal.
Au bruit des ondes qui mugissent,
Des noirs tourbillons qui frémissent,
Des vents dans les airs déchaînés,
Murs, tours, palais tremblent, s'écroulent ;
Leurs débris se heurtent et roulent
Sur tes habitans consternés.

Tout périt : art, beauté, courage ;
Rang, sexe, âge, espoir, tout s'éteint :
Tout est la mort, ou son image ;
Tout la fuit, la reçoit, la peint.
La flamme ondoyante, insensée,
Du sein des palais élancée
Roule dans les cieux obscurcis ;
Et la cendre éparse et brûlante
S'élève en nue étincelante
Que percent d'effroyables cris.

Toi, dont la touchante aventure
Consacra ses momens d'horreur,

Jeune amant, la race future
Sur ton sort répandra des pleurs.
Déjà ta flamme impatiente
Revolait au sein d'une amante
Qu'un père accorde à tes soupirs;
Déjà tu vois cette journée
Où le flambeau de l'hyménée
S'allume au feu de tes désirs.

De fleurs les autels s'embellissent,
Et l'Hymen reçoit vos sermens :
Tremble, Amour! tes roses pâlissent
Sur la tête de ces amans.
Cependant leur brûlante ivresse
Semblait accuser la paresse
De la nuit promise à leurs feux :
Ah! recule, nuit trop fatale!
Mais sur la couche nuptiale
Le plaisir s'élance avec eux.

Plaisir trompeur! nuit peu durable!
Amour, protége leur sommeil.
Tendre époux! amant déplorable!...
Mais quels bruits! quel affreux réveil!
Quel spectacle ses yeux découvrent!
Les voûtes s'ébranlent, s'entr'ouvrent;
La mer roule sur les lambris :
Son épouse fuit éperdue :
Il court; ses pas, son cœur, sa vue
La cherchent parmi les débris.

Il ose enlever son amante :
L'Amour connaît-il les dangers?
Il saisit une barque errante;
Il veut fuir aux bords étrangers.
L'espoir, la voile se déploie;
Mais l'onde rappelle sa proie;
Et la repousse en mugissant :
Un même gouffre les rassemble;
Et, jaloux d'expirer ensemble,
Ce couple y tombe en s'embrassant.

Lisbonne, quels objets funèbres
Le jour dévoile à tes regards?
Tes yeux regrettent les ténèbres :
Le soleil cherche tes remparts :
Il voit des mères intrépides
A travers les flammes avides,
Saisir des berceaux embrasés :
Du jeune époux la veuve expire;
Le vieillard fuit, tombe, soupire,
Et meurt sur ses fils écrasés!

Leur roi, plein d'un trouble funeste,
Revolait vers ces murs chéris;
D'un peuple errant un faible reste
L'environne en poussant des cris :
Elle n'est plus!... L'horreur farouche
A ces mots a glacé leur bouche;
Leur silence peint ses malheurs :
Il lève en frémissant la vue;
Et sur Lisbonne disparue
Il égare ses yeux en pleurs.

Les cris, le désespoir, les larmes
D'un peuple cher et malheureux,
Repassaient avec les alarmes
Dans son cœur tendre et généreux.
A la mort la nuit joint ses ombres;
Roi, peuple, erraient sur ces bords sombres.
La terre mugit à l'entour :
Famille auguste et gémissante,
Un gouffre, la mort, l'épouvante,
Quel palais! quelle horrible cour!

Le jour et les besoins renaissent;
La faim ranime ses tourmens.
L'abîme, les feux reparaissent :
L'œil cherche en vain des alimens.
Leur bouche se nourrit de plainte;
Dans les pleurs la soif est éteinte;
Leur roi veille et gémit pour eux :
Sa pompe irrite sa misère;
Sa grandeur lui semble étrangère,
Et son sceptre un poids douloureux.

Tu fus, Lisbonne, ô sort barbare!
Tu n'es plus que dans nos regrets!
Un gouffre est l'héritier avare
De ton peuple et de tes palais :
Tu n'es à la vue alarmée
Qu'une solitude enflammée
Que parcourt la mort et l'horreur :
Un jour les siècles, en silence,
Planant sur ton cadavre immense,
Frémiront encor de terreur.

Tel un sapin, dont les ombrages
Couronnaient la cîme des monts,
Dévoré du feu des orages,
Tombe et roule dans les vallons;
Il tombe! les forêts voisines
Redisent long-temps aux collines
Sa chute et la fureur des cieux :
Les vents en dissipent la poudre :
La seule trace de la foudre
Le rappelle encor à nos yeux.

ODE III.

A MON AMI LE JEUNE RACINE,

Partant pour Cadix, et quittant les Muses pour le Commerce.

—

Quoi! tu fuis les neuf Sœurs pour l'aveugle Fortune!
Tu quittes l'amitié qui pleure en t'embrassant!
Tu cours aux bords lointains où Cadix voit Neptune
L'enrichir en le menaçant!

Sur les flots, où tu suis ta déesse volage,
Puissent de longs regrets ne point troubler ton cours!
Les muses, l'amitié, ces délices du sage,
N'ont point d'infidèles retours.

Ton père nous guida tous deux sur le Parnasse:
Nos jeunes pas erraient dans les mêmes sentiers:
Nos jeunes cœurs, épris de Tibulle et d'Horace,
Aspiraient aux mêmes lauriers.

Quel doux soleil nous vit, pleins de tendres alarmes,
Pleurer avec Junie et Monime, tes sœurs!
Infidèle à ton nom, infidèle à tes larmes,
Quel bien te vaudra ces douceurs?

Je demeure; et tu pars! comme un tilleul paisible
Qui borne ses destins à de rians vallons,
Quand le pin hasardeux fend la vague terrible,
Et s'abandonne aux aquilons.

Oh! combien ton aïeul frémit au sombre empire
De voir qu'impatient des trésors du Bœtis,
Son fils, son doux espoir, sur un frêle navire,
Se livre aux fureurs de Thétys!

Malheur à qui des mers franchit la borne antique,
Pour se désaltérer dans les sources de l'or,
Et revint sillonner l'océan Atlantique,
Ivre d'un coupable trésor!

Chez les mortels égaux l'or rompit l'équilibre:
Le luxe, enfant de l'or, asservit l'univers:
Mortel, qui que tu sois, tu serais encor libre
Si l'or ne t'eût donné des fers.

Que sert d'un vain métal l'indigente richesse?
L'or peut-il assouvir ou la soif ou la faim?
Et voit-on de Plutus la brillante largesse
Chasser les ombres du chagrin?

L'Ibère qui t'appelle en ses plaines oisives,
Indolent possesseur de son or vagabond,
Quand Cérès et Bacchus enrichissent nos rives,
N'étale qu'un luxe infécond.

Trop pareil à ce roi dont l'avare imprudence
Obtint de tout changer en métal précieux,
Pâle d'or et de faim, il maudit l'abondance
Des ses trésors fallacieux.

L'or n'a qu'un vil éclat entre des mains avares:
L'or n'a qu'un son frivole en de prodigues mains:
Satisfait d'assouvir des caprices bizarres,
Fait-il le bonheur des humains?

Cet or prendrait en vain les formes de Protée;
Il serait moins changeant que nos rapides vœux.
La soif de nos désirs, par lui-même irritée,
Renaît sans cesse de ses feux.

Il est plus dévorant que la triple Chimère:
Il déchire les cœurs dont il fut caressé:
Des coupes de Plutus l'ivresse est plus amère
Que les breuvages de Circé.

Or, poison radieux dont l'éclat nous consume,
Toi seul guidas Cortès aux bords américains;
Et toi seul as souillé du sang de Montézume
Le fer vainqueur des Mexicains.

Avant que ta présence eût inspiré ces crimes,
Plutus, long-temps voisin de l'empire des morts,
Sous des rochers épais, dans les flancs des abîmes,
Avait reculé ses trésors.

Mais nos avides mains que l'avarice inspire,
Et ce fer, qui devait n'ouvrir que les sillons,
De Cybèle en courroux perçant le vaste empire,
Pénètrent ces gouffres profonds.

Sous les coups redoublés qui troublent son silence,
Plutus de ses palais voit crouler les lambris:
Il se lève, il menace, il frémit, il s'élance
Du fond de ses riches débris.

Il voit, il voit son or, jadis inaccessible,
Tressaillir sous les pas des avides brigands.
De l'abîme étonné l'écho sombre et terrible
Répéta ces cris menaçans:

« Quoi! vous osez, mortels, jusqu'au centre du monde,
» Enlever mes trésors et troubler mon séjour!
» Vous osez, du Tartare ouvrant la nuit profonde,
» Montrer le Styx au dieu du jour!

» Mais que ne tente pas cette audace effrénée?
» Elle a percé l'Érèbe; elle atteindra les cieux?
» Ils la verront peut-être aux aigles prosternée,
» Ravir les tonnerres des dieux.

» Ah! dans ces gouffres même, et sous vos mains avides,
» Entendez-vous mugir le courroux des enfers.

» Et du Styx indigné tous les monstres livides
» Remplir ces abîmes ouverts?

» Voyez les noirs soupçons, l'effroi, la pâle envie,
» La trahison nocturne et les meurtres sanglans
» S'attacher à cet or, et menacer la vie
» De ses ravisseurs insolens.

» Oh! que, mêlant vos pleurs à ces trésors funestes,
» Vous expiez un jour vos coupables larcins!
» Jamais le feu ravi dans les foyers célestes
» Ne fut si fatal aux humains.

» Recevez dans cet or les dons de ma vengeance,
» Vous, riches des forfaits qu'enfantent les trésors!
» Indigens de vertus, de mœurs et d'innocence,
» Chargés de faste et de remords!

» Vous qui dérobez l'or, que l'or soit votre chaîne!
» Qu'il soit la coupe affreuse où vous boirez les pleurs!
» Tison de la discorde, et flambeau de la haine,
» Qu'il dévore ses ravisseurs!

» Oui, de maux, de forfaits j'inonderai la terre:
» Mes feux vont irriter la soif des conquérans:
» J'étoufferai la paix: j'allumerai la guerre:
» Je couronnerai les tyrans. »

Il dit; et les comblant d'une affreuse largesse,
Il égare leurs pas: il aveugle leurs yeux:
Il leur souffle l'orgueil, la discorde et l'ivresse
Qu'exhale un or contagieux.

Les voilà ces bienfaits que Plutus même avoue!
O mortels! de ce dieu craignez les dons vengeurs:
Et n'enviez jamais l'insensé qu'il dévoue
A ses implacables faveurs.

ODE IV.

QUE L'ÉTUDE DE LA NATURE EST PRÉFÉRABLE MÊME A CELLE DES ANCIENS.

Et quoi! la nature est vivante!
Et dans une tombe savante
L'étude ensevelit tes yeux!
Modère une douce manie,
Viens: la nature est le génie
Qui seul inspira nos aïeux.

Leur main saisit avec adresse
Ces premiers traits dont la déesse
Orna ses tableaux ravissans;
Mais de ces brillantes images
Le feu, pâli dans nos ouvrages,
N'a que des reflets impuissans.

Ainsi la planète argentée,
Au miroir en vain répétée,
Ne rend qu'une froide pâleur;
Mais si du dieu de la lumière
Il reçoit la clarté première,
Quels feux! quelle active chaleur!

Ici, l'audace d'un seul homme,
Armant le soleil contre Rome,
Brûle ses vaisseaux indomptés:
Là, Buffon, d'une main hardie,
Lance l'éclair et l'incendie
Du sein de ses cristaux voûtés.

Horace! Pindare! Malherbe!
Sans l'espoir flatteur et superbe
D'atteindre vos brillans essors,
Esclave tremblant sous un maître,
Je serais indigne peut-être
D'admirer vos divins accords.

Soyez donc, ombres immortelles!
Mes guides, et non mes modèles;
Qu'un autre rampe à vos genoux:
Il est une gloire plus sûre;
Vous n'imitiez que la nature,
Et je l'imite comme vous.

Vers touchans! pleurs de Simonide
Vous qui de la fière Euménide
Eussiez pu fléchir les rigueurs!
Lyre qui vengeas Mytilène,
Et toi, qui fus chère à Mécène,
A qui dûtes-vous ces faveurs?

Quelle autre aux grâces réunie
Soupira la tendre harmonie
Des Tibulles et des Saphos?
Quelle autre inspirait à Racine
Les vers que sa muse divine
Mit dans la bouche des héros?

Par elle un berger de Sicile
Enfla ce chalumeau facile
Qui fit la gloire de Segrais;
Par elle le chantre d'Énée
Sut d'une reine abandonnée
Peindre la flamme et les regrets.

Des Homères et des Corneilles
Elle seule, éclairant les veilles,
Immortalisa leurs travaux;
Et du grand art des caractères
Leur développant les mystères,
Les fit modèles et rivaux.

C'est elle encor que je veux suivre;
Partout de son auguste livre
J'assemble les feuillets épars:
L'aurore, les fleurs, les ombrages,
La nuit, les torrens, les orages,
Tout la révèle à mes regards.

Phidias! ton ciseau sublime
A d'Homère emprunté sans crime
Les traits du monarque des dieux!
Jupiter est inaccessible;
Et l'esprit seul nous rend visible
Ce que jamais n'ont vu les yeux.

Mais pour cette foule d'images,
Dans tous les lieux, dans tous les âges,
Toujours offerte à nos crayons,
Puisons-les dans leur source pure;
Osons les voir dans la nature,
Et peindre ce que nous voyons.

Loin des mers un crayon stérile
Traduit l'orage dont Virgile
Sut nous faire un brûlant tableau.
Quand Vernet peignait la tempête,
Neptune, écumant sur sa tête,
Admira les traits du pinceau.

O nature! celui qu'embrase
Ta sublime et rapide extase
N'entend plus les cris de Scylla,
Ni des mers la rive ébranlée,
Ni les flots hurlans de Malée,
Ni les feux tonnans de l'Etna.

O nature! ouvre-moi ce temple
Où l'enthousiasme contemple
Tes inaltérables beautés!
Là, Pindare, ton interprète,
Sur sa lyre d'or me répète
Ces vers que toi seule as dictés.

« Viens, me dit-il, cœur magnanime!
» Vois la nature qui t'anime
» A tenter un noble hasard:
» Loin d'ici le mortel profane,
» Que son timide instinct condamne
» Et plie aux entraves de l'art.

» La nature fait les Homères;
» L'art fait les poètes vulgaires;
» Et ses élèves impuissans,
» Vils corbeaux, déclarent la guerre
» Au ministre ailé du tonnerre,
» Par leurs murmures croassans.

» Brave les serpens de l'Envie;
» C'est par eux que fut poursuivie
» La mère du dieu de Claros:
» Suis-la dans son île flottante;
» Et des dieux la faveur constante
» Sous tes pas fixera Délos.

» Souviens-toi qu'un fils d'Euripide
» Lança ta jeunesse intrépide
» Dans la carrière des talens.
» Ne crains pas le destin d'Icare:
» Racine t'éclaire, et Pindare
» Soutiendra tes nobles élans.

» Rampez, envieux Bacchilides!
» Murmurez, Zoïles perfides!
» La gloire brave vos complots:
» La gloire en vain persécutée
» Ressemble à l'écorce indomptée
» Qui surnage en dépit des flots.

» Sa splendeur long-temps méconnue
» Sort plus brillante de la nue
» Qui voila ses traits radieux.
» Nul sort n'abaisse une grande âme.
» Éole en vain courbe la flamme
» Prompte à revoler vers les cieux.

» Vois-tu l'enfant de la nature,
» Ce chêne à l'immense stature,
» Toucher l'Olympe et les enfers?
» Regarde sous un art stérile
» Ramper cet arbrisseau débile,
» Jouet du temps et des hivers.

» Franchis donc l'indigne barrière!
» Suis la Nature en sa carrière:
» Prends son essor illimité.
» Je lui dois tout; et c'est par elle
» Que ma lyre encore étincelle
» D'un rayon d'immortalité. »

Il dit: et l'autel de la Gloire,
Et tout le temple de Mémoire

Tressaillit à ses fiers accens;
Et toutes les fleurs du Permesse,
Aux pieds de l'auguste déesse,
Exhalèrent un pur encens.

ODE V.

A M. DE VOLTAIRE,

En faveur de mademoiselle Corneille.

Fama manet facti.

Non, ce n'est point des rois l'orgueilleux apanage,
Ni l'or, ni la victoire, amante du carnage,
Que les fils d'Apollon s'empressent d'obtenir:
L'héritage sacré des nymphes de mémoire,
 C'est un nom que la gloire,
Sur des ailes de feu, porte au sombre avenir.

Ce nom qui, s'échappant des murs de Thèbe en cendre,
A l'ombre de Pindare asservit Alexandre,
Et dompta les fureurs de ce jeune lion;
Ce nom qui fit couler des larmes généreuses,
 Et de gloire amoureuses,
Qui n'enviaient qu'Homère au vainqueur d'Ilion.

Ah! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
Si de leur sang divin quelque goutte échappée
Animait un mortel et vivait parmi nous!
S'il rappelait encor leurs augustes images,
 Il verrait nos hommages,
Nos respects, nos trésors, nos cœurs à ses genoux.

S'il était un mortel qui du nom de Voltaire
Portât chez nos neveux l'honneur héréditaire,
Ce nom serait alors son immortel appui;
Et Mérope et Brutus, Sémiramis, Alzire,
 Et la tendre Zaïre,
Élèveraient leurs voix, et parleraient pour lui.

Eh! cependant, aux yeux de sa patrie entière,
Du grand nom de Corneille une jeune héritière
Voit couler dans l'oubli ses destins et ses pleurs,
Et d'un astre jaloux l'inflexible vengeance,
 Lui versant l'indigence,
Épuise sur ses jours la coupe des malheurs.

Dans le réduit sacré du solitaire asile,
Où languit sa misère, où son destin l'exile,
La fierté d'un grand nom rend ses maux plus pressans;
Et de tristes cyprès cette rose ombragée,
 Par les vents outragée,
Implore en vain des cieux les rayons caressans.

C'est là qu'au sein des nuits, sous leurs ombres muettes,
Le silence irritant ses larmes inquiètes,
Elle exhale en sanglots ces regrets douloureux:
« Mânes d'un demi-dieu que le Parnasse adore,
 » Chère ombre que j'implore!
» Jette un œil de pitié sur ton sang malheureux.

» Hélas! si jusqu'à toi mes pleurs ont pu descendre,
» Corneille! si mes cris ont éveillé ta cendre,
» Venge l'éclat d'un nom par toi-même anobli!
» Que dis-tu quand tu vois le rejeton fidèle
 » D'une tige immortelle
» Languir dans les horreurs d'un indigent oubli?

» Ainsi de tes lauriers les promesses sont vaines,
» Et ton sang généreux coulera dans mes veines
» Pour se voir insulté des destins ennemis:
» Les secours dédaigneux, l'indigence tremblante,
 » Et la honte accablante,
» Voilà donc les honneurs à ta race promis?

» Irais-je, irais-je, hélas! promenant mes alarmes,
» Et déployant en vain un spectacle de larmes,
» Tenter des yeux ingrats et de luxe enivrés?
» Eh! peut-être ces murs que ma douleur embrasse,
 » Lassés de ma disgrâce,
» Me fermeront un jour leurs asiles sacrés! »

Les pleurs coupent sa voix... O surprise! ô merveille!
Dans sa retraite obscure un doux éclat l'éveille;
Son lit paraît flotter dans l'azur radieux;
Ses regards éperdus nagent dans la lumière;
 Une ombre auguste et fière
Dévoile avec splendeur tout Corneille à ses yeux.

Quoi, ma fille! ton cœur soupçonne ma tendresse!
Ah! sans doute les vœux que ta plainte m'adresse
Ont traversé l'Érèbe et ses profondes nuits;
Dans les champs du bonheur, à ta voix désolée,
 Mon ombre s'est troublée;
Et mes lauriers émus ont pleuré tes ennuis.

De gloire et de misère étrange destinée!
O mon sang! ô ma fille! ô chère infortunée!
Rends ton malheur auguste, et fais rougir le sort.
La sublime vertu ne peut être avilie;
 L'âme de Corneille
Sut braver les revers, et César et la mort.

Moi-même, combattant l'injustice et l'envie,
Je ne dus qu'à moi seul tout l'éclat de ma vie;
De mes nobles destins respire la grandeur:
Permets un doux espoir à ton âme alarmée,
 Et vois ma renommée
Qui déjà sur tes pas fait briller sa splendeur.

Si le nom de Corneille est ton seul héritage,
Cette gloire n'est point un stérile partage :
O ma fille! ta dot est l'immortalité;
Et je laisse à ton sort, que mon destin protége
Mes lauriers pour cortége :
Leur ombre sert d'asile à ma postérité.

Comme un jeune palmier, levant sa noble tête,
Sous l'ombre paternelle affronte la tempête,
Rival du cèdre altier qui règne sur les monts;
Si ton nom fut le mien, et si mon sang t'anime,
Lève un front magnanime;
Ma race peut marcher rivale des Bourbons.

Connais-tu tes aïeux? C'est cette foule illustre
De héros qui me doit et sa vie et son lustre.
Je ranimai leur cendre au feu de mes crayons.
Le Cid, Héraclius, Cinna, Pompée, Horace,
Demi-dieux de ma race,
T'ouvrent déjà leurs bras, te prêtent leurs rayons.

Dans la France déjà, la voix de Rodogune
A conté tes malheurs, a vengé ta fortune;
Melpomène et la gloire ont combattu pour nous.
Tes yeux, tes yeux ont vu quels hommages sans nombre
Accueillirent mon ombre
Quand elle vint jouir d'un triomphe si doux.

Un rival de mon nom, si quelqu'un le peut être,
Voilà le protecteur que tu dois reconnaître;
Tu peux, en l'implorant, l'élever jusqu'à toi :
Voltaire est ce rival, du moins si j'ose en croire
Les récits que la Gloire
Sur la rive des morts en sema jusqu'à moi.

Racine en fut jaloux. Mes hautes destinées
A peine rassuraient mes palmes étonnées :
Le Tasse, en rougissant, applaudit son vainqueur :
J'entendis les soupirs de Sophocle et d'Eschyle,
Et même, aux yeux d'Achille,
Henri d'un autre Homère a flatté son grand cœur.

C'est peu qu'en ses écrits l'humanité l'inspire,
La tendre humanité dans son âme respire;
Elle ouvre aux malheureux et son cœur et sa main.
Sans doute il n'eut jamais cette perfide adresse
Qui, feignant la tendresse,
D'un faste bienfaisant voile un cœur inhumain.

Que de mortels pareils à ces riches fontaines
Qu'implore un voyageur en ses courses lointaines!
Leur bronze avec orgueil verse un flot indigent :
Plus heureux s'il rencontre une rustique source
Qui, libre dans sa course,
Aime à lui prodiguer tout son liquide argent.

Périssent les trésors! périsse le barbare
Qui de son or jaloux ferme la source avare,
Pour y désaltérer ses regards clandestins!
Des trésors si vantés l'usage salutaire,
C'est d'être tributaire
Du mérite indigent qu'ont trahi les destins!

Bienfaisance sublime, ô déesse adorée!
Toujours à tes regards l'infortune est sacrée!
Un grand cœur s'enrichit des présens qu'il a faits.
Qu'il est beau d'accueillir la vertu malheureuse!
Une âme généreuse
Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.

Ma fille! si mon ombre au sein de l'Élysée,
Par ces récits heureux ne fut point abusée,
Il est digne en effet de venger tes malheurs :
Tes malheurs et ton nom, quels titres plus augustes?
Quels arbitres plus justes,
Entre le sort et toi, que sa gloire et tes pleurs?

Dis-lui que, si Mérope eût devancé Chimène,
De son chaos obscur dégageant Melpomène,
Sans doute il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui.
S'il eût été Corneille, et si j'étais Voltaire,
Généreux adversaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui.

ODE VI.

SUR LES DANGERS DE LA PATRIE.

A l'occasion de l'expédition d'Égypte.

Quel est ce vaisseau dont les voiles
Affrontent les vents ennemis?
Sur la foi des mers, des étoiles,
Ses nochers sont-ils endormis?
La fortune enfle son courage;
Il ne soupçonne point l'orage
Qui veille dans les flancs du Nord;
Un zéphyr trompeur le rassure,
Et son insensé Palinure
Rêve les délices du port.

Sécurité faible et coupable,
C'est trop suspendre ton réveil!
Les maux d'une guerre implacable
Sont les crimes de ton sommeil.
France! qu'as-tu fait de ta gloire?
Toi-même as trahi la victoire,
Fidèle à tes nobles drapeaux...
Quand le Nord vomit ses esclaves,

En vain elle cherche tes braves :
Es-tu veuve de tes héros?

De la Seine aux rives du Tibre,
Des Alpes au double Apennin,
Ton peuple belliqueux et libre
Partout enchaînait le destin.
Mars précipitait nos armées,
Comme les laves enflammées
Qu'Etna lance dans sa fureur;
Partout sur tes vastes frontières,
Devant nos légions altières,
Veillaient la foudre et la terreur.

Et les enfans glacés du pôle
Osent menacer tes remparts!
Et leur féroce espoir t'immole
Loin de tes défenseurs épars!
Et cette Paix, vierge céleste,
Que l'infâme Albion déteste,
Qu'égorge son or assassin,
Cette douce Paix, qu'avec gloire
Nous avait conquis la Victoire,
Aurait fui pour jamais ton sein!

Pourquoi sur des rives lointaines
Avoir exilé tes guerriers?
Et pour des palmes incertaines
Laissé d'infaillibles lauriers?
Pourquoi fendre ces champs humides?
Que t'importent les pyramides
Et des arts le berceau vanté?
Repousse ces hordes sauvages;
Défends sur tes propres rivages
Le berceau de ta liberté.

Tandis, hélas! que, trop loin d'elle,
Bonaparte, guidant tes fils,
Dispute au croissant infidèle
La poussière qui fut Memphis;
Tandis que sa course égarée
Jusqu'aux bords de l'onde Érithrée,
Fatigue la nymphe aux cent voix,
Et que le vainqueur italique
Plonge dans les sables d'Afrique
Tes bataillons et nos exploits;

Vois-tu de l'Autriche insolente
Croître les nombreux attentats?
Quelle décision sanglante
Suit de fallacieux débats!
La faiblesse invite l'outrage;
La prévoyance et le courage
Eussent maîtrisé les hasards :
Mais Scherer devient ton Alcide;
Et ta Minerve, sans égide,
Tombe sous de lâches poignards.

Jouets du crime et loin des armes;
Nous dormions, vainqueurs dédaignés...
Vienne! tes fils paîront nos larmes
Dans tes murs, de leur sang baignés.
Némésis trop long-temps sommeille.
France! que ton lion s'éveille!
Que l'aigle altier soit abattu!...
Triomphe, ô ma chère patrie!
Répare ta gloire flétrie,
Et règne encor par la vertu.

Laisse au temps briser les couronnes
Sur la tête des potentats :
C'est peu d'ébranler tous les trônes,
Si tu n'affermis tes états....
Sage dans ses courses fécondes,
La Seine rassemblant ses ondes,
Porte sa gloire aux flots amers;
Et le Rhin, si fier de sa source,
Divisant ses eaux et sa course,
Se perd inconnu dans les mers.

LIVRE SECOND.

ODE I.

SUR L'ENTHOUSIASME.

1795.

Aigle qui ravis les Pindares
Jusqu'au trône enflammé des dieux,
Enthousiasme, tu m'égares
A travers l'abîme des cieux.
Ce vil globe à mes yeux s'abaisse;
Mes yeux s'épurent, et je laisse
Cette fange, empire des rois :
Déjà, sous mon regard immense,
Les astres roulent en silence,
L'Olympe tressaille à ma voix.

O muse! dans l'ombre infernale
Ton fils plongea ses pas vivans :
Moi, sur les ailes de Dédale
Je franchis la route des vents.
« Il est beau, mais il est funeste
De tenter la voûte céleste.

Arrête, importune raison!
Je vole, je devance Icare,
Dussé-je à quelque mer barbare
Laisser mes ailes et mon nom.

Que la colombe d'Amathonte
S'épouvante au feu des éclairs;
Le noble oiseau qui les affronte
Prouve seul qu'il est roi des airs.
Je brûle du feu qui l'anime.
Jamais un front pusillanime
N'a ceint des lauriers immortels.
L'audace enfante les trophées.
Qu'importe la mort aux Orphées,
Si leurs tombeaux sont des autels?

Silence, altières pyramides!
Silence, vains efforts de l'art!
Les œuvres de ses mains timides
N'ont rien d'un généreux hasard.
O nature! ta main sublime
Dans les airs a jeté la cime
De ces Etnas majestueux:
L'art pâlit d'en tracer l'image;
L'œil étonné te rend hommage
Par un effroi respectueux.

C'est de là qu'exhalant son âme
Non loin des gouffres de l'enfer,
Encelade vomit la flamme
Contre les feux de Jupiter.
De ses lèvres étincelantes,
L'Incendie aux ailes brûlantes
Fond dans les cieux épouvantés;
Ses étincelles vagabondes
Couvrent l'air, la terre et les ondes
De leurs foudroyantes clartés.

Vaste Homère! de ton génie
Ainsi les foudres allumés,
Avec des torrens d'harmonie,
Roulent dans tes vers enflammés.
Des feux de ta bouillante audace
Jaillissent la force et la grâce
De tes divins enfantemens,
Comme des mers le dieu suprême
Vit éclore ta beauté même
Du choc de ses flots écumans.

A mes accords, l'aigle charmée
Ralentit son vol orageux,
Et de sa foudre désarmée
S'assoupissent les triples feux.
Tes chants, divine poésie!
Parfument encor l'ambroisie
Que verse aux dieux la jeune Hébé;
Ton charme atteint le sombre empire
Et devant ta puissante lyre
Le triple monstre s'est courbé.

Qu'il aille aux gouffres du Tartare
De Typhon subir le destin,
Le cœur jaloux, le cœur barbare,
Qui dédaigne cet art divin,
Ce fils des nymphes de mémoire
Qui de la honte et de la gloire
Trace un immortel souvenir,
Et de palmes chargeant sa tête,
Se fait une illustre conquête
De tous les siècles à venir!

O génie! ô vainqueur des âges,
Toi qui sors brillant du tombeau,
Sous de mystérieux nuages
Souvent tu caches ton berceau.
C'est dans la solitude et l'ombre
Que ta gloire muette et sombre
Prépare ses jours éclatans:
L'œil profane qui vit ta source
Ne se doutait pas que ta course
Dût franchir la borne des temps.

Tel on voit, dans l'empire aride
Des fils basanés de Memnon,
Le Nil, de son berceau liquide
S'échapper sans gloire et sans nom.
Du haut des rocs ses flots jaillissent,
Et quelque temps s'ensevelissent
Parmi des gouffres ignorés;
Mais tout à coup à la lumière
Il renaît pour Memphis entière;
Et ses flots en sont adorés.

Divin génie! un cœur de flamme
Est la source de tes élans!
De là tu verses dans les âmes
Tes flots éternels et brûlans.
Ton enthousiasme rapide
Entraîne dans sa course avide
Les peuples, les siècles divers:
Puissance électrique et soudaine,
D'un coup frappant toute la chaîne
Qui ceindrait l'immense univers.

Il t'embrasait, ô Galilée!
Quand la terre entendit ta voix,

Et que, loin du centre exilée,
Elle parut suivre tes lois;
Newton! roi des sphères célestes,
Tu le respires, tu l'attestes
Dans tes calculs audacieux;
Franklin maîtrise le tonnerre,
Et Montgolfier, fuyant la terre,
Se précipite dans les cieux.

Les âmes, de gloire effrénées,
Par un essor inattendu,
Se plongent dans leurs destinées
A travers l'obstacle éperdu.
Un enthousiasme héroïque,
S'ouvrant les ondes du Granique,
D'Alexandre enflamme l'espoir,
Soumet la terre à sa fortune,
Et le montre au dernier Neptune
Tous deux étonnés de se voir.

Du fond brûlant de l'Arabie
S'élance un prophète guerrier:
Sa loi, que Médine a subie
Menace l'univers entier.
L'enthousiasme qui l'inspire
Fonde, en courant, ce vaste empire,
Qu'un vain droit n'eût jamais acquis.
La raison, qu'Uranie éclaire,
A révélé l'autre hémisphère:
L'enthousiasme l'a conquis.

Ta promesse n'est jamais vaine,
Instinct de gloire! c'est par toi
Que Nemours triomphe à Ravenne,
Condé dans les champs de Rocroi.
Par toi, la bergère amazone
S'armant pour défendre le trône
Qu'Albion voulait conquérir,
Sut vaincre, et sauva nos murailles,
Quand Dunois, La Hire et Saintrailles,
Vaincus, ne savaient que mourir.

Il est plus d'un instant suprême
Que la raison n'ose prévoir;
Où l'âme au-dessus d'elle-même
Peut tout ce qu'elle croit pouvoir.
Ainsi Mahon vit nos approches
De ses inaccessibles roches
Atteindre le faîte indompté;
Mais la victoire, sur leur cime,
Frémit en mesurant l'abîme
Qu'elle-même avait surmonté.

L'honneur enfanta ces miracles;
Mais, ô céleste Liberté!
Quand la vertu rend tes oracles,
Tout cède à ta divinité.
O du Français nouvelle amante!
Vierge belliqueuse et charmante,
Comme il te suit dans les combats!
Rival de Rome et de la Grèce,
Comme il brûle de ton ivresse!
Comme il triomphe sur tes pas!

Sans doute il a ses Thermopyles:
Il a ses champs de Marathon!
Les rois vaincus n'ont point d'asiles
Contre la terreur de son nom.
Fleurus! ta plaine fut leur tombe.
L'aigle s'enfuit; Luxembourg tombe;
Et des murs jadis écroulés
Devant la trompette bruyante,
Je vois dans sa chute effrayante
Les prodiges renouvelés.

Enthousiasme! que tes ailes
M'emportent sur les vastes mers!
Là, des palmes encor fidèles
Couronnent même nos revers.
Là, par un naufrage sublime,
Le Vengeur, consacrant l'abîme,
Y descend fier et glorieux:
A peine un flot grondant le couvre,
Que déjà l'Olympe s'entr'ouvre
A ses mânes victorieux.

O liberté! que tes orages
Ont de charmes pour les grands cœurs!
Ils ne craignent point ces naufrages
D'où leurs noms s'élancent vainqueurs.
Victime de ton beau délire,
Dût mon sang arroser ma lyre,
Content, je mourrai dans tes bras!
Par d'affreux tyrans menacée,
A-t-on vu la muse d'Alcée
Pâlir à l'aspect du trépas?

Le chantre (1) des vainqueurs d'Élide,
Plein de leur esprit belliqueux,
Devance leur course rapide,
Ou se précipite avec eux.
Parmi des torrens de poussière,
Son char, dévorant la carrière,
Paraît s'égarer dans leurs flots;
Mais toujours sa roue enflammée,
Rasant la borne accoutumée,
Ravit la palme à ses rivaux.

(1) Pindare.

Ces comètes échevelées
Qui fendent l'air d'un vol brûlant,
Égarent leurs sphères ailées
Aux yeux d'un vulgaire tremblant :
Il craint que leur fatale route
N'embrase la céleste voûte,
Et ne détruise l'univers;
Mais à l'œil pensant d'Uranie,
Leur désordre est une harmonie
Qui repeuple les cieux déserts.

ODE II.

SUR LE PASSAGE DES ALPES

Par feu Mgr le prince de Conti.

Est-ce un vain songe qui m'abuse?
Non, Permesse, voilà tes bords!
Fils ailé du sang de Méduse,
Coursier divin, sers mes transports!
Mais, par quelle route inconnue,
Déjà ton vol, fendant la nue,
M'entraîne-t-il au sein des airs?
Quel spectacle immense et rapide
Développe à mon œil avide
L'Olympe, la terre et les mers?

Ces monts, fiers voisins d'Amphitrite,
Qu'ils pressent de leurs vastes pieds,
Portent, jusqu'au ciel qui s'irrite,
Leurs fronts sans cesse foudroyés.
Tes forêts, antique Dodone!
Leur font une horrible couronne
De sapins noirs et chevelus;
Rocs entassés! débris funeste!
Seriez-vous l'effroyable reste
Du combat des fils de Tellus?

Mais quel bruit frappe mon oreille?
Quels Titans menacent les dieux?
Je vois la foudre qui s'éveille
Au cri du monarque des cieux.
A ce cri les mortels frémissent;
Le ciel tremble, les mers mugissent;
Neptune en pâlit sous les flots;
Pluton s'élance de son trône;
Tout s'épouvante : Tisiphone
Applaudit seule à ces complots.

Tremblez, fiers rivaux du tonnerre!
L'air brille du fatal éclair;
Ses feux annoncent à la terre
Les vengeances de Jupiter.
Louis parle; Conti s'élance;
La terre s'arrête en silence;
Il tient les foudres de son roi :
Pallas lui prête son égide,
Et Mars, devant son char rapide
Vole avec la Mort et l'Effroi.

L'eussiez-vous cru né pour la gloire,
Ce prince formé par l'Amour?
Eussiez-vous cru que la Victoire
Le verrait briller à sa cour;
Et que les Grâces éplorées,
Pour lui seul de myrtes parées,
Verraient sitôt leur jeune amant
Ombrager d'un panache horrible
Ce front désormais si terrible,
Dont la rose était l'ornement?

Ah! s'il fuit ces molles délices
Pour les jeux sanglans des héros,
Il n'attend pas que nos Ulysses
L'enlèvent aux jeux de Scyros;
Il sait que l'auguste naissance
Peut voir par l'infâme licence
Sa splendeur, ses droits avilis;
Il sait que l'amour et l'ivresse,
Vainqueurs du héros de la Grèce,
Ont embrasé Persépolis.

Fuis donc, ô volupté fatale!
Fuis, que ses destins glorieux
Loin de Cléopâtre et d'Omphale
Suivent leurs cours victorieux :
Échappé des myrtes de Gnide,
N'en doutons point, ce jeune Alcide
Va, digne sang des immortels,
Faire avouer, même à l'envie,
Qu'il sait, en prodiguant sa vie,
Mériter l'honneur des autels.

Déjà le Var, aux mers profondes
Roulant sa fuite et sa terreur,
Redit, en pleurant sous ses ondes
Quel bras a dompté sa fureur.
Dieu des mers, ta fatale épouse
L'apprend à la flotte jalouse
D'Albion, errant sur ses flots;
D'Albion qui, pour son supplice,
Semble être témoin et complice
Des victoires de mon héros.

En vain les bouches menaçantes
De ses navires conjurés,

De mille flammes rugissantes
Vomissent les traits égarés :
Conti vole ; les remparts tombent ;
Nice ! tes défenseurs succombent ;
Tout cède aux flots de ce torrent :
L'aigle des dieux est moins rapide,
Le fier lion moins intrépide,
Et le foudre moins dévorant.

Renommée ! amante du Pinde,
A ma lyre unis tes cent voix ;
Cours, vole au héros de Nervinde
Chez les morts, conter ces exploits.
Va, par un récit qui le flatte,
De ce roi promis au Sarmate
Consoler le noble courroux ;
Présente à ses yeux magnanimes
Les mânes de tant de victimes :
Qu'il se reconnaisse à ces coups !

Dis-lui que du fils de Pélée,
Si, par ces essais généreux,
Déjà la gloire est égalée,
Conti forme encor d'autres vœux :
Dis-lui qu'à sa jeunesse ardente
Mêlant cette valeur prudente
Des fronts sous le casque blanchis,
Il va, héros brillant et sage,
Tenter l'effroyable passage
Des monts qu'Annibal a franchis.

Mais l'infernale jalousie
Qu'irrite un si noble dessein
Va de sa noire frénésie
D'Annibal infecter le sein.
L'âme de dépit embrasée,
Soudain du riant Élysée
Il fuit les bosquets enchantés ;
Et du vainqueur de Trasimène
Je vois errer l'ombre inhumaine
Sur les sommets qu'il a domptés.

Oh ! qu'avec un affreux sourire
Il revoit Canne, et s'applaudit !
Il contemple Rome, il soupire ;
Mais il voit Capoue et rougit.
Il veut qu'au moins, vengeant sa gloire.
Ces monts défendent sa mémoire
Et se ferment à son rival.
Viens, Conti, de ces monts sublimes,
S'il est beau de franchir les cimes,
C'est aux yeux jaloux d'Annibal !

Les Alpes, défiant la guerre,
Arment leurs Titans furieux :
La foudre des fils de la terre
Y choque la foudre des cieux.
Eh quoi ! dit leur troupe hautaine,
Est-ce encore le fils d'Alcmène
Qui vient s'y frayer un accès ?
Quel est donc ce nouvel Hercule,
Ivre de l'espoir ridicule
De cet incroyable succès ?

Parmi nos glaces éternelles
Si tu veux cueillir des lauriers,
Conti, prête du moins des ailes
A tes redoutables guerriers !
Vois ces rocs entourés d'abîmes ;
Vois ces feux grondans sur leurs cimes ;
Vois ces flots t'ouvrant les enfers ;
Et sur ces monts inaccessibles
Apprends que nos mains invincibles
Donnent le trépas ou des fers.

Ils le disaient ! et leur audace
Crut dicter les arrêts du sort ;
Ils le disaient ! et leur menace
N'eut de réponse que la mort :
Ils chancellent ; et dans la poudre
Conti, Jupiter et la foudre
Brisent leurs fronts ensevelis ;
Et, sur leur audace étouffée,
La victoire dresse un trophée
A l'immortelle fleur de lis.

ODE XII.

A MONSIEUR DE BUFFON,

Sur une maladie violente qui fit craindre pour ses jours, lorsqu'il avait déjà perdu Mme de Buffon à la fleur de l'âge et de la beauté.

Cet astre, roi du jour au brûlant diadème,
Lance d'aveugles feux, et s'ignore lui-même,
Esclave étincelant sur le trône des airs ;
Mais l'astre du génie, intelligente flamme,
    Rayon sacré de l'âme,
A sa libre pensée asservit l'univers.

O génie ! à ta voix l'univers semble éclore !
Ce qu'il est, ce qu'il fut, ce qu'il doit être encore,
Malgré les temps jaloux se révèle à tes yeux :
Ton œil vit s'élancer la comète brûlante
    Qui de la sphère ardente
A détaché ce globe, autrefois radieux.

Tel qu'on nous peint Délos, au sein des eaux flottante,
Tu le vois, dans sa course invisible et constante,
Sur son axe rouler dans l'Océan des airs.
Aux angles des vallons tu vois encore écrite
La trace d'Amphitrite;
Et les monts attester qu'ils sont enfans des mers.

Sans aller désormais, par un larcin funeste,
Dans l'Olympe jaloux ravir le feu céleste,
Et, nouveau Prométhée, irriter un vautour,
Tu sais lancer au loin, du sein brûlant d'un verre,
Ces flèches de lumière
Que de son carquois d'or verse le dieu du jour.

Tu fais plus : Jupiter, assemblant les nuages,
Devant son char tonnant roule en vain les orages;
A d'impuissans éclats tu réduis son courroux :
Ce dieu, jusqu'en ses mains, voit sa foudre égarée,
Par un fer attirée,
N'obéir qu'au mortel qui dirige ses coups.

La nuit dérobe en vain l'Olympe dans ses voiles,
Ton sublime regard y poursuit les étoiles;
Tu vois dans l'avenir s'éclipser leurs flambeaux;
Et, d'un œil de cristal armant la faible vue,
Ton audace imprévue
Dans les cieux étonnés surprend des cieux nouveaux.

Là, dans l'immensité l'éther roule ses ondes,
Des milliers de soleils, des millions de mondes,
Deux forces balançant tous ces globes divers,
Les élémens rivaux, l'équilibre et la vie,
Composent l'harmonie,
L'édifice mouvant de ce vaste univers.

Eh! quel autre eût tracé de ces orbes immenses
La figure, le cours, les erreurs, les distances?
Quel autre osa peser ces corps impérieux?
Ce n'est plus Jupiter; c'est toi, divin génie,
Qui, sous l'œil d'Uranie,
Tiens d'un bras immortel la balance des cieux.

Au sein de l'infini ton âme s'est lancée;
Tu peuplas ses déserts de ta vaste pensée.
La nature avec toi fit sept pas éclatans;
Et, de son règne immense embrassant tout l'espace,
Ton immortelle audace
A passé sept flambeaux sur la route des temps.

Tel éclatait Buffon! Son âme ardente et pure
Dans ses brillans essors planait sur la nature :
Il franchit l'univers à ses yeux dévoilé.
Aigle, qui t'élançais aux voûtes éternelles,
Tu sens languir tes ailes!
Et l'Érèbe t'envie à l'empire étoilé.

Jaloux de tant de gloire, un monstre au front livide,
De serpens dévoré, de vengeances avide,
L'Envie avec horreur en contemplait le cours :
Elle fuit, en grondant, sa lugubre caverne,
Et vole au sombre Averne,
De deux filles du Styx implorer le secours :

« Noires divinités! un demi-dieu nous brave;
» Il a conquis l'Olympe, et me croit son esclave,
» Son titre d'immortel partout choque mes yeux :
» Sa vue est mon supplice! et pour l'accroître encore,
» Un marbre que j'abhorre
» Consacre mes affronts et ses traits odieux.

» Quoi! je serais l'Envie! eh! qui pourrait le croire,
» S'il jouissait, vivant, de ce tribut de gloire?
» Si mes serpens vaincus y rampaient sous ses pas!
» Allez, courez, volez : de ce marbre infidèle
» Détruisez le modèle;
» Précipitez Buffon dans la nuit du trépas. »

Elle dit; et courant le long des rives sombres;
Ces monstres font frémir jusqu'au tyran des ombres;
L'Érèbe est effrayé de les avoir produits;
Et le fatal instant où leur essaim barbare
S'envole du Tartare,
Semble adoucir l'horreur des éternelles nuits.

L'une au souffle brûlant, à la marche inégale;
L'autre, du doux sommeil implacable rivale,
Fendent l'air embrasé de leurs triples flambeaux.
La Nuit, avec horreur, roule son char d'ébène;
Les nymphes de la Seine
Cherchent, en frémissant, l'abri de leurs roseaux.

Non loin de ce rivage est un séjour illustre
Qui du Pline français emprunte un nouveau lustre;
La nature en ses mains y remet ses trésors;
Là, ces filles du Styx, aux ailes enflammées,
Par l'Envie animées,
Dirigent vers Buffon leurs sinistres essors.

A peine elles touchaient au seuil du noble asile,
Que la fille d'Hébé l'abandonne et s'exile;
Morphée, en gémissant, voit flétrir ses pavots;
Leur vol a renversé ces tubes et ces sphères
Qui, loin des yeux vulgaires,
Servaient du demi-dieu les sublimes travaux.

O divine Uranie! en ces momens funestes,
Quel soin t'arrête encor sur les voûtes célestes?
Ton fils succombe... hélas! que t'importent les cieux!
Viens de tes purs rayons consoler sa paupière;
Viens rendre à la lumière
L'ami, le confident, l'interprète des dieux.

C'est donc peu que le ciel de talens soit avare !
La terre en est jalouse ! et le sombre Ténare
Poursuit nos demi-dieux jusque sur leurs autels !
Ah ! si la mort détruit votre plus digne ouvrage,
Dieux ! témoins de l'outrage,
N'est-ce pas une erreur de vous croire immortels ?

Que vois-je ?.. ah ! cette main si rapide et si sûre,
Qui d'un trait enflammé sut peindre la nature,
Se glace, et sent tomber son immortel pinceau !
Et déjà, sur ces yeux qu'allumait le Génie,
La Fièvre et l'Insomnie
Ont des pâles douleurs étendu le bandeau.

La Nature en gémit : sa voix, sa voix puissante
Dans les airs jette un cri d'amour et d'épouvante.
Ce cri vole au Cocyte et fait frémir ses eaux :
Lachésis s'en émeut ; Clotho devient sensible ;
Mais sa sœur inflexible
Déjà presse le fil entre ses noirs ciseaux.

C'en était fait ! Soudain par l'amour embrasée,
Une ombre tout en pleurs, du fond de l'Élysée,
S'élance, et d'Atropos embrasse les genoux.
« Oui, tu vois son épouse, ô fatale déesse !
» Pardonne à ma tendresse,
» Pardonne à ma douleur de suspendre tes coups.

» Ah ! garde-toi de rompre une trame si belle ;
» Par le nom d'un époux ma gloire est immortelle :
» Je lui dois mon bonheur ; qu'il me doive le jour.
» Orphée, en t'implorant, obtint son Eurydice ;
» Que ma voix t'attendrisse ;
» Sois sensible deux fois aux larmes de l'amour !

» Dès mon aurore, hélas ! plongée aux sombres rives,
» Je ne regrette point ces roses fugitives
» Dont l'amour couronna mes fragiles attraits ;
» O mort ! combien pour moi ta coupe fut amère !
» J'étais épouse et mère :
» Un fils et mon époux font seuls tous mes regrets.

» Ah ! prends pitié d'un cœur qui s'immole soi-même !
» Qui, par excès d'amour, craint de voir ce qu'il aime.
» Qu'il vive pour mon fils, c'est vivre encor pour moi.
» O Parque ! ma douleur te demande une vie
» Déjà presque ravie :
» La moitié de lui-même est déjà sous ta loi. »

A peine elle achevait ; le demi-dieu respire ;
La Parque, en frémissant, la regarde et soupire.
Tes pleurs, nouvelle Alceste, ont sauvé ton époux !
Tu vois le noir ciseau pardonner à sa proie ;
Un cri marque ta joie ;
Et du triste Léthé les bords te sont plus doux.

Fuis, noir essaim des maux que déchaîna Pandore.
Olympe ! fais briller ta plus riante aurore.
O Nature, le ciel t'a rendu ton amant.
Et toi, dont l'amitié souvent daigna sourire
Aux accens de ma lyre,
Reçois ces vers, baignés des pleurs du sentiment.

Puissé-je d'un rayon embellir ta couronne !
Les lauriers sont plus chers quand l'amitié les donne.
Nos cœurs et nos penchans suivaient un même cours :
Ma lyre osa chanter ton amante immortelle ;
Mais tu la rends si belle,
Que toi seul as fixé ses augustes amours.

Ses autels sont les tiens ; et sa gloire... Qu'entends-je ?
Quel reptile insolent croasse dans la fange ?
Mes chants en sont plus doux, ses cris plus odieux :
Tandis qu'un noir Python siffle au bas du Parnasse,
Pindare avec audace
Vole au sommet du Pinde, et chante pour les dieux.

ODE IV.

SUR LES CAUSES PHYSIQUES DES TREMBLEMENS DE TERRE, ET SUR LA MORT DU JEUNE RACINE.

Quels fléaux, malheureuse terre,
Rassemblent tes antres profonds !
Le soufre, aliment du tonnerre,
Y roule ses noirs tourbillons ;
Des sels, des nitres, du bitume,
Le mélange en grondant s'allume ;
Les vents irritent leurs combats :
Et leur choc, signal des tempêtes,
Fait tonner les cieux sur nos têtes,
Et mugir l'enfer sous nos pas.

Ces feux, âme de l'harmonie,
Semés, errans dans tous les corps,
Quand leur puissance est réunie,
En troublent souvent les accords.
Des mers excitant les ravages,
On les a vus, loin des rivages,
Dans les airs lancer des vaisseaux :
Et plus d'une île épouvantée,
Roulant sur sa base agitée,
Se perdre en flammes sous les eaux.

Voyez ces monts, race effrayante,
Peuple de géans en fureur,
Qui de leur bouche foudroyante

Jettent la flamme et la terreur.
De feux leurs têtes étincellent;
A leur pied les villes chancellent,
Ils versent des fleuves brûlans :
L'Hécla, le Vésuve s'entr'ouvre,
Et l'enfer, que l'œil y découvre,
Bouillonne dans leurs vastes flancs.

Sans détruire l'antique masse
Que presse l'océan des airs,
L'Éternel en change la face,
Mobile empire des revers.
Tout naît; tout meurt; tout doit renaître;
Tout perd la forme de son être,
Frêle ouvrage des élémens :
La nature active et féconde,
Sans cesse reproduit le monde,
Éternel dans ses changemens.

Un destin jaloux et suprême
Circule dans tous les climats;
Sur le chaume et le diadème
Il imprime, en courant, ses pas.
Tout cède, mer, peuple, rivage,
Jouet constant d'un sort volage :
Nul roi ne l'enchaîne à sa cour :
Il trompe une crédule joie;
S'il passe sans toucher sa proie,
Il la dévore à son retour.

Smyrne, Pompéiane, Héraclée,
Et toi, Lima, ville des rois,
Du sein de la terre ébranlée
Vous disparûtes à sa voix!
Triste objet de son inconstance,
Ta cendre atteste la puissance
Du sort qui dompte l'univers;
Lisbonne! tu sens les atteintes
Des foudres que n'ont pas éteintes
Cinq lustres et deux cents hivers.

France! Albion! vous que la guerre
Sépare encor plus que les flots,
Autrefois une même terre
Unissait vos peuples rivaux.
L'onde enleva dans sa furie
Aux bords féconds de l'Hespérie,
Les champs par l'Etna désolés.
Un orage est l'Hercule antique
Qui des rives de la Bœtique
Détacha les climats brûlés.

Mais l'effroi dont frémit le Tage
Passe aux îles de Gérion,
De l'Èbre aux sables de Carthage,
De l'Afrique aux champs d'Albion.
Les deux mers s'appellent, s'unissent;
Leurs flots se heurtent et mugissent
Couverts de monstres bondissans;
Et, du sein des ondes fumantes,
Le gouffre des mers écumantes
Vomit la flamme des volcans.

Quoi! le vaste amas de tes ondes
Presse ces volcans allumés!
Océan! tes voûtes profondes
Les tenaient en vain renfermés!
Quoi! le ciel, pur et sans orage,
A vu les horreurs du naufrage
Errer sur les flots entr'ouverts :
Et d'une rive désolée
L'Amérique en vain reculée
S'épouvante au delà des mers.

Quel bruit! quel horrible murmure!
Qu'annonce ce tumulte affreux?
Purge le sein de la nature,
Ouvre tes foyers orageux;
Feu vengeur! sors de tes abîmes;
Épargne ou frappe tes victimes :
C'est trop effrayer les humains;
Quels forfaits poursuit ta colère?
Quels rivages, quel hémisphère
Menacent tes coups incertains?

Dieux! à la foudre étincelante
La guerre allume ses flambeaux!
L'Europe, encor pâle et tremblante,
De ses fils creuse les tombeaux.
Triste amante des funérailles,
Pourquoi, déchirant tes entrailles,
Chercher de nouvelles horreurs?
Prends-tu cette onde mugissante,
Ou la terre encor frémissante,
Pour théâtre de tes fureurs?

La tempête, agitant ses ailes,
Comme un effroyable vautour,
Couvre les yeux d'ombres mortelles
Et des mers fait l'immense tour :
Des reflux troublant l'harmonie,
Autour de la froide Hibernie
L'onde bondit de toutes parts;
Tandis que sa vague rapide
Va, sous les colonnes d'Alcide,
De Cadix noyer les remparts.

Toi, qui grondes sur ces rivages,
Mer, si tu connais la pitié,

Épargne au moins dans tes ravages
L'objet de ma tendre amitié.
Hélas ! aux rives du Permesse,
Le même âge, la même ivresse,
Autrefois emporta nos pas !
Les Muses !... Quel destin bizarre,
Quelle divinité barbare
T'enlève à jamais de leurs bras ?

Reviens... la mer s'élance... Arrête !
Vois, crains, fuis ces flots suspendus !
Ils retombent !... Dieux ! la tempête
L'entraîne à mes yeux éperdus.
Divin Racine ! ombre immortelle !
Ton fils... il expire, il t'appelle ;
Volez, Muses, Grâces, Amours,
Volez ! sa bouche vous implore :
Toi, déesse plus chère encore,
Amitié ! vole à son secours.

Quels lauriers ceindront sa jeunesse,
S'il peut vaincre un destin jaloux !
Que ses vertus et ma tendresse,
O mer ! désarment ton courroux !
Tu fuis en étalant ton crime...
La Parque saisit sa victime,
Et détourne ses yeux sanglans ;
Ses yeux même en versent des larmes :
Les Amours regrettent ses charmes ;
Et les Arts pleurent ses talens.

O muses ! recueillez ces restes
Que l'onde et la Parque ont flétris !
Disputez à ces mers funestes
Un triste et précieux débris.
Et toi, dont j'adore la cendre,
Si tes mânes daignaient entendre
Des chants consacrés à ta mort,
Que, pénétrant la rive sombre,
L'amitié console ton ombre
Des injustes rigueurs du sort !

ODE V.

PENDANT UNE MALADIE DE L'AUTEUR.

Je descends au sombre rivage ;
Recevez mes adieux, Soleil ! Muses ! Amour !
Toi ! qui de ma pensée as le dernier hommage,
Thémire ! ah ! je te perds ; je perds plus que le jour.

Mes chants n'ont pu fléchir l'Érèbe inexorable ;
Las des cieux, et du monde inutile fardeau,
Je traînais de mes jours la chaîne déplorable
Sur les bords sanglans du tombeau.

Un poison enflammé dans mes veines circule,
Et flétrit sur mon front les myrtes expirans.
Don fatal de Nessus, tu consumas Hercule
De feux encor moins dévorans.

Mon œil solitaire et farouche
Verrait luire à regret un jour pur et serein :
De lugubres soupirs s'échappent de ma bouche,
Et mes sens sont glacés par un sommeil d'airain.

Les ruisseaux, les zéphyrs, les doux présens de Flore,
Tout ce qui me flattait irrite mes douleurs :
Je pleure avec la Nuit, je pleure avec l'Aurore ;
Et les regards du Jour sont lassés de mes pleurs.

Déjà le noir cyprès qui m'attend chez les ombres,
Couvre ma lyre et mon pinceau :
De trois fois neuf hivers j'aurai vu les nuits sombres
Séparer, en fuyant, ma tombe et mon berceau.

Cependant la Victoire, en déployant ses ailes,
Sème dans l'univers nos lis et nos exploits.
La Tamise recule à ces tristes nouvelles,
Et craint de couler sous nos lois.

O peuple, que Cybèle enfanta pour la guerre !
Peuple, amant de l'honneur, des arts et des vertus,
O Français ! tes destins sont de vaincre la terre,
Et la foudre à la main tu souris aux vaincus.

J'eusse chanté Minorque à nos armes soumise,
Et Frédéric dompté par l'astre de Louis,
La Seine disputant Neptune à la Tamise,
Et l'Inde et l'Océan ombragés par nos lis.

J'eusse encor... Mais que peut une muse expirante,
Qui prépare en ces vers les pompes de son deuil ?
Ah ! de ses derniers feux l'étincelle mourante
Ne doit éclairer qu'un cercueil.

Il s'ouvre ! et de ses flancs un fantôme homicide,
S'élève en déployant son lugubre drapeau !
Et des ombres déjà le pasteur et le guide
Me poussent dans le noir troupeau.

Accours, sombre nocher ! que l'infernale barque
M'entraîne pour jamais sur tes funestes bords ;
Accours ! dans son palais vois ton pâle monarque
Me tendre le sceptre des morts.

Et la vertu riante amenait sur ses traces
La pure volupté.

L'homme ignorait le crime, et les dieux le tonnerre;
Nul terme soupçonneux ne borna les moissons :
Les biens étaient communs; on ne vit sur la terre
Ni Louvres ni prisons.

Libre de souverains, tout mortel croyait l'être,
La vertu fit nos dieux: les mœurs firent nos lois;
Et de ses nobles flancs Cybèle voyait naître
Tout un peuple de rois.

Que la Nature alors se plut sur nos rivages!
Qu'elle aimait à sourire aux champêtres mortels!
Son culte fut l'amour, ses temples des bocages,
Des gazons ses autels.

Nuls trésors, nuls besoins : leur richesse était pure;
C'était l'or des moissons, et l'argent des ruisseaux;
Ils avaient pour lambris des tentes de verdure,
Pour sujets leurs troupeaux.

O riche pauvreté! quels maux suivent ta perte!
Oh! que d'arts criminels sont enfans de Plutus!
Arts, vous peuplez la terre! et la terre est déserte
Des premières vertus.

L'aveugle ambition, la discorde barbare,
La sourde politique aux nocturnes complots,
L'ardente soif de l'or et l'opulence avare
Respectaient leur repos.

Les antiques forêts, dépouillant leurs ombrages,
N'allaient point sur les mers lutter contre les vents;
Ni de frêles humains défier les orages
Dans ces tombeaux flottans.

Ces bombes, de la mort filles épouvantables,
Et cet airain tonnant que Bellone a creusé,
Ne lançaient point encor de leurs flancs redoutables
Un trépas embrasé.

Les ans seuls nous guidaient vers la fatale barque;
Une lente vieillesse éteignait leur flambeau;
Mais l'homme ose ajouter, plus cruel que la Parque,
Des routes au tombeau.

Nos Alcides, marchant en ligne foudroyante,
Hérissent de poignards leur tube meurtrier;
Et le sabre à la main, vole en troupe bruyante
Le Centaure guerrier.

C'était peu de la terre : on combat sur les ondes.
L'homme embarque avec lui des orages brûlans :
Et Thétys voit tomber dans ses grottes profondes
Des cadavres sanglans!

L'enfer même ignorait cette fatale poudre
Dont Mars unit la flamme aux ravages du fer :
Le croirai-je? un mortel ose arracher la foudre
Aux mains de Jupiter!

Il a pétri ces feux, horreur de la nature,
Ces grains qui font germer d'innombrables trépas;
Effroyable assassin d'une race future
Qu'il ne connaissait pas!

Sors de la tombe! et viens dans les champs de Bellone,
Vois de ton art fatal les sinistres bienfaits,
Vois ces corps tout fumans que ta foudre sillonne,
Et compte tes forfaits!

Ah! plutôt disparais, monstre horrible et barbare!
Ton ombre à la nature inspire trop d'effroi :
Fuis! que ton art brûlant, trop digne du Tartare,
S'y replonge avec toi.

ODE II.

A DAPHNÉ,

Sur une belle aurore.

Quelle clarté douce et féconde
Vient dorer ces rians côteaux?
Zéphyr s'éveille avec cette onde,
Et se joue entre ces roseaux.

Déjà Flore à ce dieu volage
Prodigue son fidèle encens;
Déjà l'oiseau sous le feuillage
Soupire ses premiers accens.

Baucis entr'ouvre sa cabane;
Le daim fuit les traits d'Orion:
Voici le moment où Diane
Vole aux baisers d'Endymion.

Voici le moment du mystère
Et des timides voluptés;
Oui, le dieu charmant de Cythère
Aime ces douteuses clartés.

Dors, dors, surveillante cruelle!
Et vous aussi, fâcheux époux!
L'astre de Vénus étincelle;
Jeunes beautés, éveillez-vous!

Quitte l'alcôve de ta mère,
Daphné! suis ma voix et mes pas;
Échappe à ce lit solitaire
Qui me dérobe tes appas.

Vois ce myrte qui nous appelle
Sous ces feuillages amoureux:
Vois ce gazon pur et fidèle
Qui sourit aux amans heureux.

Non, jamais aurore si pure
N'a donné l'espoir d'un beau jour:
O ma Daphné! c'est la nature
Qui se réveille pour l'amour.

ODE III.

ARION.

Quel est ce navire perfide
Où l'impitoyable Euménide
A soufflé d'horribles complots?
J'entends les cris d'une victime
Que la main sanglante du crime
Va précipiter dans les flots.

Arrêtez, pirates avares!
Durs nochers, que vos mains barbares
D'Arion respectent les jours!
Arrêtez! écoutez sa lyre;
Il chante! et du liquide empire
Un dauphin vole à son secours.

Il chante! et sa lyre fidèle,
Du glaive qui brille autour d'elle,
Charme les coups impétueux;
Tandis que le monstre en silence,
Sous le demi-dieu qui s'élance,
Courbe son flanc respectueux.

Le voilà, tel qu'un char docile,
Qui l'emporte d'un cours agile
Sur la plaine immense des mers!
Et du fond des grottes humides,
Arion voit les Néréides
Courir en foule à ses concerts.

O merveilles de l'harmonie!
L'onde orageuse est aplanie;
Le ciel devient riant et pur.
Un doux calme enchaîne Borée:
Les palais flottans de Nérée
Brillent d'un immobile azur.

Jeune Arion, bannis la crainte;
Aborde aux rives de Corinthe:
Périandre est digne de toi.
Minerve aime ce doux rivage;
Et tes yeux y verront un sage
Assis sur le trône d'un roi.

Hélas! si jamais la fortune
M'égarait au sein de Neptune,
Parmi des nochers ravisseurs,
Muses! daignerez-vous m'apprendre
S'il est un nouveau Périandre,
Digne amant des savantes sœurs?

Est-il vrai qu'en nos jours barbares,
Où des Linus et des Pindares
On dédaigne les doctes vers,
Un prince que Minerve inspire,
Frédéric, ouvre son empire
Aux arts, flambeaux de l'univers?

ODE IV.

APRÈS MES MALHEURS ET L'INFIDÉLITÉ D'ADÉLAÏDE.

Quoi! je lui confiais mon âme!
Elle seule régnait sur mes sens égarés!
Je ne vivais que de sa flamme,
Et soudain, ô parjure infâme!
L'ingrate osait trahir mes feux désespérés.

Eh! quel temps choisit la cruelle
Pour venir m'accabler de sa lâche rigueur!
Quand le destin m'est infidèle;
Quand je me reposais sur elle;
Quand mon cœur n'avait plus d'asile que son cœur!

Hélas! de sa bouche adorée
Un soupir!... un soupir m'eût payé l'univers!
D'un soupir mon âme enivrée
Eût rendu grâce à Cythérée;
Et j'aurais à ce prix adoré mes revers.

Ah! pour une amante perfide
L'Olympe est-il sans feux, l'Érèbe sans tourment?
Que faites-vous, triple Euménide?
Laissez la pâle Danaïde;
Leurs époux sont vengés; ah! vengez un amant!

Ravagez ces charmes parjures,
Ces yeux qui me disaient : Je t'aimerai toujours;
Ces lèvres que je crus si pures,
Où, parmi de si doux murmures,
Ses baisers me juraient de si tendres amours.

Et quand je goûte un bien suprême,
Dans un gouffre de maux l'ingrate m'a plongé !
Ah ! périsse tout ce que j'aime,
Adélaïde... amour... moi-même !...
Qu'il est doux de mourir après s'être vengé !

ODE V.

AU SOLEIL,

Sur les malheurs de la terre, depuis le désastre de Lisbonne, en 1755.

O toi dont l'œil tutélaire
Verse partout ses bienfaits !
Soleil ! dont le globe éclaire
Les vertus et les forfaits !
Dis-nous, flamme vigilante,
Si ta sphère étincelante
Prêta jamais ses rayons
A des jours plus déplorables,
A des horreurs comparables
Aux horreurs que nous voyons.

C'était donc peu que la terre
Ébranlât ses fondemens,
Et qu'une intestine guerre
Armât tous les élémens !
C'était peu que leurs ravages
Eussent troublé nos rivages,
Et parcouru l'univers (1),
Depuis les bornes d'Hercule,
Jusqu'où le Nord se recule
Dans le sein glacé des mers !

Fallait-il, astre du monde,
Qu'à ces fatales horreurs,
A ces révoltes de l'onde,
L'homme joignît ses fureurs ?
Et voilà que des perfides
Blessent de traits parricides
Deux monarques adorés (2) ;
Quand sur des gouffres encore
Lisbonne tremble et déplore
Ses murs, ses fils dévorés !

Tu le sais, flambeau céleste !
Toi qui, par leur centre ouvert,
Frappas d'un rayon funeste
Tout l'Érèbe découvert.
Ne vis-tu pas les Furies,
Déployant leurs barbaries,
Fuir ces gouffres redoutés ;
Et des Gorgones impies
Les couleuvres assoupies
S'éveiller à tes clartés ?

Cependant, sur le Rhodope
Agitant ses traits vengeurs,
Trois fois Mars troubla l'Europe
De ses tonnantes clameurs :
Trois fois l'horrible Tartare
Répéta ce cri barbare ;
Et les mères, à ces cris,
Trois fois détestant les armes,
Sur leur sein baigné de larmes
Pressèrent leurs tendres fils.

Vois-tu de l'Europe entière
S'armer les fleuves jaloux,
Et pleins d'une ardeur guerrière
Choquer leurs flots en courroux ?
C'est la Tamise insolente,
C'est la Vistule opulente,
C'est la Sprée aux fiers roseaux,
C'est le Rhin, l'Elbe et la Seine,
Et le fougueux Boristhène,
Dont Mars enflamme les eaux.

Tel des hautes Pyrénées,
Tombe un orageux torrent
Dont les vagues effrénées
Enflent le cours dévorant :
Il renverse les Driades ;
Il entraîne les Naïades ;
Il submerge les vallons :
Ses flots roulent sur la terre
Avec le bruit du tonnerre
Et l'aile des aquilons ;

Ou tel que du vaste gouffre
Qu'Etna renferme en ses flancs,
S'échappe un fleuve de soufre,
De rocs, de métaux brûlans.
L'air s'embrase, les champs fument ;

(1) Le tremblement de terre qui détruisit Lisbonne se fit sentir dans toutes les parties du globe.

(2) Assassinat de Louis XV, en 1757, et du roi de Portugal, en 1758.

Les forêts au loin s'allument
Les remparts sont engloutis;
Et le volcan, dans sa rage,
Roule ce brûlant orage
Jusqu'au gouffre de Téthys;

Tel des sommets de la Thrace
Descend Mars dans sa fureur :
Ses yeux lancent la menace,
Et son casque la terreur;
Son souffle allume la guerre,
Son char dévore la terre :
La Mort guide ses coursiers;
Et Bellone échevelée,
Dans la sanglante mêlée
Presse le choc des guerriers.

Là, dans l'horreur et la poudre,
Le fer insulte le fer;
La foudre combat la foudre;
L'éclair répond à l'éclair.
Oh ! que de remparts s'écroulent !
Oh ! combien de fleuves roulent
Les corps sanglans des héros !
Et de son aile effroyable
La Discorde impitoyable
Couvre la terre et les flots.

Belle reine d'Idalie,
Viens, dans cet affreux moment,
Viens aux champs de Westphalie
Reconnaître ton amant.
Épris des feux de Bellone,
Il a brisé ta couronne :
Le fer, la mort sont ses jeux;
O Vénus ! rends-lui ta flamme;
O Vénus ! calme son âme :
Éteins ce foudre orageux !

Mais loin des bornes de l'onde,
Et sous des astres nouveaux,
La guerre, en cyprès féconde,
Précipite nos vaisseaux.
Déjà les deux hémisphères
De nos crimes sanguinaires
Ont partagé les horreurs :
Et l'Europe tyrannique
Promène dans l'Amérique
Ses vagabondes fureurs.

Sous quel immense esclavage,
O noble fille des mers (1) !

(1) L'Amérique.

Tu courbas ton front sauvage,
Et tendis tes mains aux fers,
Lorsque l'amante du pôle (1),
Bravant les fureurs d'Éole
Et tous les flots mutinés,
Sur un abîme liquide
Dirigea le vol rapide
Des navires effrénés !

Malheur, malheur au barbare
Qui, prenant l'or pour conseil,
Porta cette Europe avare
Chez les peuples du Soleil !
Soleil ! ton courroux s'allume !
Tu vis tomber Montézume
Sous des monstres triomphans :
Dans leur farouche délire
Ils détruisaient ton empire,
Ils égorgeaient tes enfans !

Un nouveau crime t'irrite !
Albion, à tes regards,
Franchit la vaste Amphitrite,
Déchaîne ses léopards.
Le fer luit : ce bord fertile,
Teint du sang de Jumonville,
En boit à regret les flots;
Et ce sang arme la foudre
Qui veille pour mettre en poudre
Nos implacables rivaux.

Roi des cieux ! ainsi la guerre
Partout souille tes bienfaits !
Ainsi l'or, roi de la terre,
Souffle partout les forfaits !
Tu gémis de voir l'Afrique
Vendre aux tyrans du Mexique
Sa noire fécondité,
Que plonge au fond des abîmes,
Où l'or germe avec les crimes,
L'avare inhumanité.

Ah ! périsse la mémoire
De nos lamentables jours !
Grand Dieu ! quelle ombre assez noire
En peut absorber le cours ?
Siècle infâme ! siècle atroce !
Où l'impiété féroce
Du ciel usurpa les droits !
Le trône est sans priviléges;
Et les poignards sacriléges
Ont frappé le sein des rois.

(1) La boussole.

Soleil ! à nos destinées
Prête des jours plus sereins ;
Vers les Iles Fortunées
Conduis nos pas incertains.
Bords rians, douce contrée,
Où la fugitive Astrée
Reposa ses ailes d'or !
C'est là que, bravant les Parques,
L'homme a ses dieux pour monarques,
Et la vertu pour trésor.

Là, d'une Thémis vénale,
Jamais l'organe effronté
Ne vendit, avec scandale,
Son oracle à la beauté.
Là, par un affreux mystère,
Jamais l'époux adultère
Et l'infâme ravisseur,
Pour écraser l'innocence,
N'appelèrent la puissance
Au secours de la noirceur.

Jamais l'horrible Mégère
N'y vint, d'un fatal tison,
Armer la coupable mère
Du héros de Calydon.
Jamais la main égarée
D'une sœur dénaturée
Du sang n'y rompit les nœuds.
Là, Soleil, tes feux augustes
N'éclairent que des cœurs justes,
Des cœurs purs comme tes feux.

Ces illusions charmantes
D'un bonheur en vain promis,
Et les fidèles amantes,
Et les sincères amis,
Tous ces aimables mensonges,
Qui, plus légers que des songes,
Trompaient nos crédules yeux.
Quittant leur vaine apparence,
Y font goûter l'assurance
D'un bonheur digne des dieux.

Là, sous mille fleurs écloses,
L'onde roule des saphirs :
Les champs sont peuplés de roses,
L'air est peuplé de zéphyrs.
L'encens naît sur ces rivages,
L'encens y fait les nuages :
On n'entend que des concerts.
Là, sourit à la nature
Une aurore toujours pure,
Des ombrages toujours verts.

Aux regards des Euménides,
Beaux lieux, soyez inconnus !
Volez-y, muses timides,
Et vous, amours ingénus.
Fuyez ces rives coupables,
Ces gouffres inexorables,
Ces élémens conjurés.
Soleil ! que ta flamme oublie
Ces bords, dont la vue impie
Souilla tes rayons sacrés !

ODE VI.

A UN CONVIVE ASTRONOME.

Ami, laisse rouler la terre
Autour de l'astre des saisons.
Ris et bois : j'aime mieux ce verre
Que l'astrolabe des Newtons.

Qu'importe qu'au centre du monde
Le soleil fixe ses destins,
Pourvu que sa chaleur féconde
Mûrisse toujours nos raisins.

Tout son plaisir, toute sa gloire,
C'est de colorer ce doux jus ;
La nôtre, ami, c'est de le boire ;
Boire, aimer, que faut-il de plus ?

Crois-moi, sous l'ombre de la treille
Goûte le charme des beaux jours :
Chaque heure, en fuyant, nous conseille
De ravir des momens si courts.

Et toi, lyre ! aimable convive,
Qui sais plaire aux festins des dieux
Rends ton allégresse plus vive
Par tes accens mélodieux.

Qu'à tes sons la folle Ménade
Danse sous nos planes touffus,
Tandis qu'une vive Naïade
Rafraîchit l'urne de Bacchus.

Ainsi, mêlant avec adresse
Le doux myrte au pampre glacé,
Je respire une double ivresse
Sous leur feuillage entrelacé.

Si jamais l'envieux Saturne
Me jette un sinistre regard,

O Bacchus ! je veux dans ton urne
Enivrer ce maudit vieillard !

ODE VII.

EUROPE.

« Où vais-je ? dieux ! ô dieux ! et quel monstre rapide
» M'entraîne, en bondissant, sur la plaine liquide ?
» La vague m'environne et me glace d'effroi :
» O ma douce patrie ! ô mes sœurs ! ô ma mère !
» O palais de mon père !
» Tu ne reverras plus la fille de ton roi !

» Bords heureux de Sidon ! rives enchanteresses !
» Ai-je dû préférer un monstre et ses caresses
» Au charme de cueillir vos innocentes fleurs ?
» Je te rappelle en vain, berceau de mon enfance !
» Errante et sans défense,
» Je cours l'onde orageuse, hélas! sourde à mes pleurs.

» Venge-moi, Jupiter ! (et l'imprudente ignore
Que le dieu qui l'enlève est le dieu qu'elle implore !)
» O Jupiter ! foudroie un monstre audacieux:
» Un fatal ravisseur, dont les perfides charmes,
» Sources de tant de larmes,
» De la crédule Europe ont trop séduit les yeux.

» Mer terrible ! ah ! qu'au moins ton utile furie,
» Si je n'ai pu, vivante, aborder ma patrie,
» M'y rende pour jamais par un naufrage heureux :
» Jette Europe mourante au bord qui la vit naître ;
» Prompte à m'y reconnaître,
» Ma mère attend de toi ce présent douloureux.

» Mais quelle île soudaine offre au loin ses rivages ?
» Ah ! s'il est sur ces bords quelques monstres sauvages,
» Qu'ils viennent de mes jours terminer les horreurs !
» Avant qu'un noir chagrin me sèche et me dévore,
» Puissé-je, belle encore,
» Des tigres affamés repaître les fureurs ! »

Telle Europe fendait le sein des mers profondes;
Tels ses cris égarés frappaient les vastes ondes ;
Ses blonds cheveux épars flottaient au gré des airs ;
Et les fleurs qu'en son voile elle avait amassées,
Sur les flots dispersées,
Vont servir de guirlande aux déesses des mers.

Un nuage de pleurs cache à ses yeux timides
Ces Tritons, accourus de leurs grottes humides,
Qui tous la contemplaient d'un œil respectueux :
Tandis qu'un dieu vainqueur, plein d'amour et de joie,
Bondissant sous sa proie,
Vers la Crète s'élance à pas impétueux.

A peine il y touchait, ô merveille suprême !
Ce taureau qui n'est plus, c'est Jupiter lui-même !
C'est le dieu qui préside aux lambris étoilés,
Qui, des sommets d'Olympe au centre de la terre,
Fait rouler son tonnerre,
Ou calme d'un regard tous les cieux ébranlés.

Mais toujours la grandeur eut des soins trop austères ;
Toujours la majesté nuit aux tendres mystères !
Jupiter aime : il veut ne paraître qu'amant ;
Sa foudre, ses éclairs, cette pompe terrible
Fuit de son front paisible,
Et n'y laisse briller qu'un feu doux et charmant.

« Belle Europe, dit-il, pourquoi gémir encore ?
» Contemple à tes genoux Jupiter qui t'adore,
» Heureux d'être immortel pour t'adorer toujours !
» Je n'ai point fui l'Olympe ; il n'est qu'où tu respires :
» Même quand tu soupires,
» Je sens que ta douleur embellit les amours.

» Conçois un noble orgueil, mortelle fortunée !
» Cède au maître des dieux ; cède à la destinée
» Qui réserve à ta race un immortel honneur ;
» Je veux de tes soupirs consacrer la mémoire;
» Que l'excès de ta gloire
» Apprenne à l'univers l'excès de mon bonheur.

» Tu vois ces doux climats, riche et vaste contrée
» Qu'échauffe avec amour la zône tempérée,
» Et que pressent deux mers de leurs flots écumeux ;
» Du monde divisé cette noble partie
» Va t'être assujétie,
» Et d'Europe à jamais porter le nom fameux.

» C'est là qu'est ton empire ; il doit braver les Parques.
» Que de peuples rivaux ! que de puissans monarques
» Te doivent leur naissance, et leur gloire, et leurs noms!
» Mais, Europe, ta fille à mes yeux la plus chère,
» Doux espoir de son père,
» C'est la reine des lis, l'amante des Bourbons.

» Ils seront, ces héros ! j'armerai leur courage ;
» Leur trône à l'univers doit faire un vaste ombrage,
» Et leurs fronts s'élever sur la tête des rois,
» Autant que de l'Ida les plus superbes chênes,
» De leurs têtes hautaines,
» Surpassent l'arbrisseau, frêle habitant des bois.

» Je mettrai dans leurs mains l'olive et le tonnerre ;

» Leur sort sera de vaincre ou d'éclairer la terre :
» La main des arts ceindra leurs fronts victorieux ;
» Et ce brillant essaim que de la nuit des âges
» Enferment les nuages,
» Saura franchir des temps l'obstacle injurieux.

» Mère superbe! alors de tes fils entourée,
» Sous l'ombrage des lis, triomphante, adorée,
» Combien tu chériras ces fruits de nos amours ?
» Veux-tu de ces destins, par un refus injuste,
» Rompre la chaîne auguste,
» Et, contraire à mes feux, reculer ces beaux jours ? »

Un baiser suit ces mots : Europe, demi-nue,
Craint de céder, et cède à sa flamme ingénue ;
Son voile et sa pudeur en vain luttent encor ;
Que ne peut un amant! leurs baisers se répondent ;
Leurs âmes se confondent ;
Et l'Olympe autour d'eux verse un nuage d'or.

ODE VIII.

LES VOLAGES.

—

J'ai vu Zéphyr et Lindor
Qui, sur l'aile du mystère,
S'envolaient du même essor
Vers les rives de Cythère.

Brillans de feux imposteurs,
Tous deux vont lasser leurs ailes
A tromper toutes les fleurs,
A trahir toutes les belles.

Que de parjures mêlés
A leurs caresses charmantes!
Roses crédules, tremblez ;
Tremblez, crédules amantes.

De la rose est-il chéri,
Zéphyr vole à l'hyacinthe ;
De Lise est-il favori,
Lindor brûle pour Aminte.

Plus jaloux de conquérir
Que de goûter leur conquête,
Impatiens du plaisir,
Nul charme ne les arrête.

Qui pourrait dans son essor
Fixer le Zéphyr volage,
Saurait aussi de Lindor
Fixer l'inconstant hommage.

ODE IX.

—

. . . .
. . . .
. . . .
O France! tu renais pour venger l'univers.

Ah ! pour être à jamais triomphante et paisible,
Donne au mérite seul des rangs et des emplois ;
Mère d'enfans égaux, sois une, indivisible ;
Mais que ta liberté soit esclave des lois.

L'orgueil au désespoir, la rage fanatique,
Tenteront d'ébranler tes nouveaux fondemens.
Pour vaincre de cent rois l'active politique,
C'est peu de tes amis, il te faut des amans.

Il te faut de ces cœurs dont la brûlante ivresse
Au-devant des périls s'empresse de courir,
Et, fière de lancer la foudre vengeresse,
Soit fidèle au serment de vaincre ou de mourir.

Oui, de leur sang impur qu'ils rougissent la terre,
Qu'ils meurent sous le glaive, au bruit de nos succès,
Les traîtres qui, votant la famine et la guerre,
Brûlent d'anéantir jusqu'au nom des Français.

Oui, consacrons nos mains dans le sang des perfides :
Pour venger ton pays tout Français est soldat ;
Mais laissons aux tyrans les poignards homicides,
Et d'un peuple égorgé le vaste assassinat (1).

Charles de ces horreurs put seul être capable,
Il fut un roi bourreau qu'on nomme en frémissant ;
Mais un peuple ! sa loi doit punir le coupable.
Le frapper sans Thémis c'est le rendre innocent.

Ah ! de sang et de pleurs soyons du moins avares ;
Vengeons-nous justement d'un injuste pouvoir :
Est-ce à des malheureux à devenir barbares ?
Hommes ! soyez humains, c'est le premier devoir.

Du sauvage effréné la vengeance est atroce ;
Sa haine boit le sang dans des crânes affreux.
L'esclave révolté peut devenir féroce :
Le vrai républicain fut toujours généreux.

(1) La Saint-Barthélemy.

La force courageuse exclut la barbarie.
On peut à la clémence instruire des lions;
Mais comment l'inspirer aux tigres en furie,
Aux brigands altérés du sang des nations?

D'un faux républicain, si le vœu téméraire
Revolait sous le joug, après l'avoir brisé;
S'il enivrait de sang sa Thémis arbitraire,
Frappe-le, glaive affreux, par lui-même aiguisé.

Son trône est l'échafaud : là, que de ses victimes
Les mânes indignés lui déchirent le flanc!
Que leur cri le poursuive au fond des noirs abîmes,
Qu'il y tombe plongé dans un fleuve de sang!

Tout empire sans doute a des momens extrêmes,
Où la nécessité commande la rigueur :
Sauvez le peuple alors; voilà nos lois suprêmes,
Mais il faut que le fer soit juste en sa fureur.

Mais telle est des tyrans la maxime terrible :
La justice n'est point une vertu d'état.
Ah! l'injustice heureuse est-elle moins horrible?
Et jamais la vertu fut-elle un attentat?

Un peuple brise en vain des chaînes qu'il abhorre,
S'il n'est point épuré par ses propres revers :
S'il n'est point vertueux, il n'est pas libre encore :
Et ses vices bientôt le rendraient à ses fers.

Amis, ah! si jamais nous foulons avec gloire,
D'un pied libre et vainqueur, les trônes abattus,
Songez qu'il faut encore absoudre la victoire,
Par le bonheur du peuple et d'austères vertus.

Il n'est point sans vertus de juste indépendance.
De notre liberté généreux conquérans,
Sauvons-la des forfaits de l'atroce licence;
Est-ce aux vainqueurs des rois d'imiter les tyrans?

Que leur âme perfide apprenne à nous connaître,
Et que de nous corrompre ils s'épargnent le soin (1).
Si Tarquin renaissait, un Brutus va renaître!
Qu'il vienne un Porsenna! Scévola n'est pas loin.

Albion, dans son cœur, fait en vain le partage
Des villes que son or espère nous ravir :
Albion subira le destin de Carthage,
Une autre Rome encor jure de l'asservir.

Aux fourbes couronnés laissons la ruse oblique,
L'art des Machiavels est lâche et soupçonneux.

(1) Pitt prodiguait l'or pour acheter nos villes frontières et corrompre l'intérieur.

Soyons grands, soyons purs, gardons la foi publique;
De la fraternité qu'elle serre les nœuds!

Gardons la foi publique, et des feuilles légères,
Même de l'or absent, remplaceront le cours;
Mais, et l'argent et l'or, richesses mensongères,
Si nous trompions la foi, seraient d'un vain secours.

Peuple! tant qu'à vous seul la France est redevable,
Pourriez-vous redouter de funestes besoins?
Sa fidèle Cérès n'est jamais insolvable;
De la foi de Bacchus ces côteaux sont témoins.

Que Plutus loin de nous prodigue ses largesses :
Indigent de vertus, de mœurs, de liberté
L'esclave du monarque a besoin de richesses,
Le fier républicain chérit la pauvreté.

Français, aimez-la donc cette noble indigence.
La liberté, le fer, voilà votre trésor!
Les rois sur leur richesse appuiront leur vengeance :
Montrez-leur que le fer a toujours dompté l'or.

Une mâle vertu fonde la république;
Le despotisme affreux pour base a la terreur.
Entre ces deux pouvoirs, le pouvoir monarchique
S'élève sur un trône appuyé par l'honneur.

L'honneur! et qui peut donc honorer des entraves?
Un monarque est bientôt despote impunément,
En vain il adoucit le joug de ses esclaves :
Rien n'est plus dangereux qu'un despote clément.

Octave eût succombé sous les traits de la haine;
Auguste pour Octave implora le pardon;
Sa clémence égorgea la liberté romaine :
Il fut aux vrais Romains plus fatal que Néron.

Je l'avoue, en donnant des pleurs à la nature,
Oui, César dut périr sous le fer de Brutus.
Les rois pèsent de loin à la race future :
Pour cent Caligulas s'offre à peine un Titus.

La liberté sans doute est jalouse, ombrageuse,
Cette fière déesse éprouve ses amans;
Mais d'un républicain la vertu courageuse,
Aux caresses des rois préfère ses tourmens.

Dans nos murs où l'Ibère a semé les alarmes,
Entendez-vous frémir ces captifs généreux (1)?

(1) Des officiers français mis en prison à Saint-Jean-de-Luz, pour une légère faute de discipline, ayant obtenu de combattre les Espagnols, se rendirent en prison après la victoire.

Ils brûlent de combattre, ils implorent des armes;
Les voilà; l'Espagnol tombe ou fuit devant eux.

Mais ce dont Rome antique eût envié la gloire,
Ce qu'admire en pleurant la France et l'univers;
Dès qu'ils ont par leur sang acheté la victoire,
Vainqueurs soumis aux lois, ils reprennent leurs fers.

LIVRE QUATRIÈME.

ODE I.

AUX FRANÇAIS.

O Messène! frémis: Sparte n'est point domptée;
Il lui reste ma lyre! elle enflamme les cœurs.
Tu le disais: ta lyre, ô sublime Tyrtée!
Enfanta des vainqueurs.

Français, ressaisissez le char de la Victoire;
Aux armes, citoyens! il faut tenter le sort.
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire:
Le triomphe ou la mort.

Celui que Mars couronne au bout de la carrière,
Sur ses pâles rivaux lève un front radieux;
Et la palme qui luit sur sa tête guerrière,
Le place au rang des dieux.

La palme suit de près un espoir magnanime;
Le doute des succès déjà touche aux revers.
Accourez, combattez; la France vous anime;
Les prix vous sont offerts.

L'entendez-vous gémir, cette auguste patrie?
Elle vous tend les bras, et ses yeux sont en pleurs:
Ses lauriers sont épars; sa guirlande flétrie
Implore des vengeurs.

« O mes fils! vous dit-elle, ô douleur trop amère!
» Quelle ombre vient ternir vos lauriers et mes lis?
» D'un peuple généreux je me croyais la mère,
» N'êtes-vous plus mes fils?

» Jadis, quand la victoire enflammait vos ancêtres,
» Le Capitole eut peine à sauver ses Romains;
» La maîtresse du monde eut vos aïeux pour maîtres;
» Rome fut dans leurs mains.

» Que devient aujourd'hui cette audace si fière?
» Du destin des héros n'êtes-vous plus jaloux?
» Prêts à franchir de Mars la sanglante carrière,
» Soldats, où fuiriez-vous?

» Vous, guerriers, vous, Français, vous, mes fils, si vous l'êtes
» Vengez-moi, vengez-vous: osez être vainqueurs:
» Les périls, les combats sont les seules retraites
» Ouvertes aux grands cœurs.

» Revenez, ô mes fils, avec ou sur vos armes!
» Ainsi Sparte guerrière éleva ses enfans,
» Contente de les voir, au retour des alarmes,
» Ou morts ou triomphans!

» Si la mort, qui toujours suit les fuites honteuses,
» Dans l'éternelle nuit vous plongeait à mes yeux,
» De quel œil vous offrir aux ombres belliqueuses
» De vos braves aïeux?

» Un seul de leurs regards saurait trop vous confondre;
» Que diraient les Clissons, les Dunois, les Bayards?
» Enfans des voluptés, qu'oseriez-vous répondre
» A ces enfans de Mars?

» Là vous verrez Moncalm, ombre chère et sanglante;
» Ce sang coula pour moi, pour venger mes revers:
» S'il respirait encor, l'Amérique tremblante
» N'eût point reçu de fers.

» Que dis-je? l'Amérique...! On insulte mes rives;
» L'Anglais m'ose ravir et la terre et les eaux.
» Français! verrai-je encor mes dépouilles captives
» Enrichir ses vaisseaux?

» O mes fils!... » A ces mots, le trouble, les alarmes,
De sa voix maternelle interrompent le cours.
Français, vous l'entendez; c'est la patrie en larmes
Qui vous tient ce discours.

Vengez-la; repoussez des nations jalouses;
De vos aïeux du moins défendez le tombeau,
Vos pères, vos foyers, le lit de vos épouses,
Et vos fils au berceau.

Quels sont vos ennemis? des lâches, des parjures,
Implorant tour à tour et bravant les traités,
Des restes fugitifs de légions obscures,
Par vous-mêmes domptés.

Vous n'eûtes pour vainqueurs, ni le fer homicide,
Ni ces piéges de flamme échappée en volcans:
Votre ennemi fatal, c'est ce luxe timide,
Corrupteur de vos camps.

C'est cet orgueil jaloux, ces haines intestines,
Qui, divisant les chefs, immolent le soldat:

Malheur à qui s'élève en foulant les ruines
Des lois et de l'état !

Sur le vaisseau public il faut veiller sans cesse
Pour triompher des vents, des rochers et des mers :
Un seul moment encor de sommeil ou d'ivresse,
Et ses flancs sont ouverts !

Sachez que nos destins sont enfans de nous-mêmes.
La fortune est un nom ; le hasard a des lois,
Et ne fait point, sans nous, flotter les diadèmes
Sur la tête des rois.

Pourquoi de vos malheurs rendre les dieux complices ?
Nos revers sont toujours l'ouvrage de nos mains ;
Ce qu'on nomme du sort les aveugles caprices,
Sont les jeux des humains.

De Crevelt, de Minden si la triste mémoire
Imprimait dans vos cœurs ou la honte ou l'effroi,
Rappelez-vous Lawffeld, rappelez-vous la gloire
Des champs de Fontenoi.

Du sang de nos rivaux ces plaines sont fumantes ;
Le soc y vient heurter leurs ossemens épars ;
Et l'Escaut roule encor, jusqu'aux mers écumantes,
Les casques et les dards.

Les palmes d'Hastembeck, filles de votre audace,
Et Minorque soumis à vos premiers efforts,
Tout devrait, dissipant la terreur qui vous glace,
Enflammer vos transports.

Ah ! si de vos lauriers la tige s'est flétrie,
Vains Achilles, quittez les myrtes de Scyros ;
Combattre pour la gloire et venger sa patrie
Est le sort d'un héros.

Plus brûlant que ces feux qui des sombres Ardennes
Embrasent les forêts de sapin en sapin ;
Plus fier que l'aquilon précipitant les chênes
Du haut de l'Apennin,

Il vole, il fait briller la flamme vengeresse ;
La terreur le devance et la mort suit ses coups :
Le fer, le feu, le sang échauffe encor l'ivresse
De son noble courroux.

Dans les plaines de Mars s'il doit trouver sa tombe,
Sa tombe est un autel respectable aux guerriers ;
Et couvert de cyprès, heureux vainqueur, il tombe
Sur un lit de lauriers.

Ainsi tomba jadis dans les champs de Ravène,
Entouré d'Espagnols immolés par son bras,
Ce Nemours indompté que Mars suivait à peine
Dans le feu des combats.

Vous eussiez vu la Gloire, en ces momens funestes,
De son voile de pourpre entourant ce héros,
Le porter tout sanglant sur les voûtes célestes,
Loin des yeux d'Atropos.

Mais celui dont la fuite ose acheter la vie,
Revient, les yeux baissés, par de sombres détours ;
Il craint tous les regards : la peur, l'ignominie
Enveloppent ses jours.

C'est l'opprobre éternel des bords qui l'ont vu naître,
Du sein qui l'a nourri, des flancs qui l'ont porté ;
D'un père, d'une épouse il se voit méconnaître ;
Ses fils l'ont rejeté.

Vil aux yeux de l'amour, vil aux yeux du courage,
Lui-même il se dédaigne ; il respire l'affront ;
Le fardeau de la vie est un poids qui l'outrage
Et lui courbe le front.

Ah ! de ces vils destins vos âmes indignées
S'embrasent à ma voix des feux de la valeur ;
Et le glaive assoupi dans vos mains dédaignées,
S'éveille pour l'honneur.

Soldats ! vouez ce glaive aux dangers de la France ;
Ne quittez point ce fer, de carnage altéré,
Que ce fer n'ait éteint sa soif et sa vengeance
Dans un sang abhorré.

S'il vous manque des chefs, du fond des rives sombres
Évoquons Luxembourg, ou Turenne, ou Villars :
Héros de nos aïeux, marchez, augustes ombres,
Devant nos étendards.

Toujours on vit l'audace enchaîner la fortune ;
Faites à la victoire expier son erreur ;
Dans le sein d'Albion, chez les fils de Neptune,
Renvoyez la terreur.

Tels d'affreux léopards, dans leurs courses sanglantes,
Ravagent de Barca les déserts escarpés ;
Mais l'aspect d'un lion, roi des plages brûlantes,
Les a tous dissipés.

Dieux ! avec quels transports une épouse, une mère,
Vont presser le vainqueur entre leurs bras chéris !
Qu'il est beau de couvrir les cheveux blancs d'un père
Des lauriers de son fils !

Ce fils verra les siens, un jour dans sa vieillesse,
Autour de lui pressés, suspendus à sa voix,

Éveiller leur audace, enflammer la jeunesse
Au bruit de ses exploits.

C'est alors que ma lyre, amante du courage,
Consacrant ce mortel par d'immortels accens,
Fera d'un nom si beau retentir, d'âge en âge,
Tout l'empire des temps.

ODE II.

A JULES ANTOINE.

Pindarum quisquis, etc.

Quiconque, dans son vol, ose imiter Pindare,
Sur des ailes de cire, ambitieux Icare,
Va chercher follement sa perte dans les airs :
Bientôt, précipité de la voûte céleste,
Son audace funeste
N'enrichit d'un vain nom que l'abîme des mers.

Tel qu'un fleuve, à grand bruit, tombant d'un roc sauvage,
Fier et nourri des eaux, tribut d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

Tous les lauriers du Pinde ornent son front lyrique,
Soit que, dans la fureur d'un chant dithyrambique,
Il se laisse emporter à des nombres sans lois;
Ou qu'il mêle au torrent d'une libre harmonie,
Ces trésors du génie,
Ces mots audacieux qu'il prodigue avec choix.

Soit qu'il chante les dieux et leur vaillante race,
Ces rois qui du Centaure étouffèrent l'audace
Et la Chimère en feu vomissant le trépas;
Ou que son vers consacre un immortel trophée
Au mortel dont l'Alphée
Vit le ceste ou le char vainqueur dans ses combats;

Soit qu'il pleure un héros que la Parque jalouse,
Hélas! vient de ravir à la plus tendre épouse,
Qu'il le venge, en ses vers, d'un trépas odieux;
Que sa muse l'enlève aux bords de l'onde noire,
Et, tout brillant de gloire,
Le place dans l'Olympe au sein même des dieux.

Tel le cygne d'Ismène, ouvrant ses vastes ailes,
Que soutiennent des vents les haleines fidèles,
Plane, avec majesté, dans le ciel le plus pur;
Et moi, timide abeille, errante dans la plaine,
Je ravis, non sans peine,
Un peu de miel aux fleurs qui parfument Tibur.

Jules, c'est donc à toi de célébrer la gloire
Du héros qu'en nos murs ramène la victoire,
Attache le Sicambre à son rapide char:
Que la feuille sacrée, ondoyant sur sa tête,
Doux prix de sa conquête,
A ses justes désirs promette le nectar!

Auguste est le plus cher de tous les dons célestes;
Auguste a seul banni les désordres funestes;
Il défend, il protége, il embellit nos jours.
Choisi par les destins, jamais un plus grand homme
Ne peut veiller sur Rome,
Même si l'âge d'or renouvelait son cours.

Triomphe! m'écrirai-je à son heureux passage;
Triomphe! redira le Tibre et son rivage.
Les vœux, les fleurs, l'encens, partout seront offerts;
Et de loin, secondant avec ma faible lyre
Ton sublime délire,
Je mêlerai ma voix à tes doctes concerts.

Immole en ce grand jour dix taureaux, dix génisses!
Je sèvre un de leurs fils; et pour les dieux propices,
Loin de sa mère, il croît, il paît en bondissant:
Son front menace en vain; et son arme innocente
De Phœbé renaissante
A peine imite encor le timide croissant.

ODE III.

SUR LA PAIX DE 1762.

J'ai vu Mars! je l'ai vu des sommets du Rhodope
Précipiter son char et ses coursiers fougueux:
Je t'ai vue, ô Bellone! épouvanter l'Europe
De tes cris belliqueux.

Ah! périsse le jour où la Sprée insolente,
Pareille à ces torrens échappés de l'Etna,
Vomit son onde en feu sur la Saxe tremblante,
Aux rochers de Pyrna!

Depuis ce jour sanglant, ô que de jours funestes
Ont épuisé du sort les tragiques horreurs!
Que de rois ont pleuré les vengeances célestes,
Et leurs propres fureurs!

Organe de la mort, la trompette effrayante
Appelait aux combats et la terre et les mers:

Et l'Amérique a vu l'Europe foudroyante
Tonner dans ses déserts.

Alors furent changés en glaives homicides,
Le soc de Triptolème et la faulx de Cérès :
Aux yeux du laboureur le char des Euménides
Sillonna les guérets.

Sept fois l'été brûlant, sept fois l'humide automne,
Sept fois le sombre hiver hérissé de glaçons,
Vit la noire Atropos faire aux champs de Bellone
D'effroyables moissons.

Eh ! pourquoi de la mort précipiter les ailes ?
La tombe est-elle encor trop loin de nos berceaux ?
Malheureux ! est-ce à nous que les Parques cruelles
Ont remis leurs ciseaux ?

Glaive affreux ! que fais-tu dans nos mains sanguinaires ?
Poursuis-tu des forêts les monstres dévorans ?
Non : l'homme égorge l'homme, assassins mercenaires
Vendus aux conquérans !

O sainte humanité ! quelle effrayante image
Offre à tes yeux en pleurs ce globe malheureux,
Tous ces fleuves de sang, ces plaines de carnage,
Et ces piéges de feux ?

Sans doute Némésis, en ses profondes nues,
Accumulant sur nous les orages du sort,
Lança de toutes parts ces flèches inconnues
Au carquois de la mort.

Assez et trop long-temps ont roulé sur nos têtes
Tous ces globes de fer qui brisent les remparts ;
Trop long-temps ont régné les homicides fêtes,
Les jeux sanglans de Mars.

Que ces bouches de feu, qui soufflaient le carnage,
Que ces monstres d'airain se taisent pour jamais ;
Ou grondent sans fureur, expiant leur ravage,
Aux fêtes de la paix !

Telle après les éclats d'un horrible tonnerre,
Sur les restes grondans d'un nuage enflammé,
La bienfaisante Iris vient apprendre à la terre
Que l'Olympe est calmé.

O rois, enfans des dieux, imitez leur clémence !
Un trône bienfaisant est rival des autels :
Étouffez des combats l'implacable semence :
Épargnez les mortels.

Pasteurs des nations que le ciel vous confie,
Quittez ce titre auguste, ou rendez-nous heureux ;
Mais l'orgueil des héros toujours nous sacrifie
A ses coupables vœux.

Eh ! qui peut envier les palmes de la gloire,
S'il faut, pour les cueillir, ensanglanter ses mains ?
Le Titus des Français préfère à la victoire
Le bonheur des humains.

Son ministre fidèle et que Minerve inspire,
Va réparer de Mars les sinistres revers :
Le moment qui rendra la paix à son empire,
La rend à l'univers.

O Paix ! divine Paix ! si long-temps implorée,
Prends du haut de l'Olympe un favorable essor ;
Et sur le front sanglant de l'Europe éplorée
Fixe tes ailes d'or.

Tes mains de l'Océan nous ouvrent les barrières ;
Ces pins navigateurs, amis des matelots,
Vont descendre à ta voix de leurs forêts altières,
Et traverser les flots.

Par les nœuds du commerce embrasse les deux mondes :
Et des climats de l'Inde aux rives du Bœtis,
Guide nos pavillons sur les vagues profondes
De l'immense Téthys.

Tes regards ont calmé l'orageuse Angleterre ;
Les peuples du soleil, enfans des vastes eaux,
Ne verront plus sortir et la foudre et la guerre
Des flancs de ses vaisseaux.

Aux deux mondes rivaux donne un juste équilibre ;
Rends les peuples amis, et les rois citoyens ;
Rends l'univers heureux : le bonheur d'être libre
Est le premier des biens.

Eh ! peux-tu sans pitié voir un or tyrannique
De l'Africain servile acheter les malheurs ?
L'humanité, qu'outrage un abus politique,
Te présente des pleurs.

Des enfans du Niger affranchis le rivage ;
De la nature enfin ose venger les droits :
Fais que l'humanité, rompant leur esclavage,
Signe aux traités des rois.

L'univers te rappelle, aimable fugitive !
Enchaîne la Discorde aux autels de Janus :
Brise les noirs cyprès, et joins ta douce olive
Aux myrtes de Vénus.

De pampres et de fleurs tu couronnes la terre ;
Les bergers conduiront leurs paisibles troupeaux

Où Mars tendit ses camps, où grondait son tonnerre,
Où flottaient ses drapeaux.

Oh ! que de fils rendus à leurs mères tremblantes !
Que d'épouses en pleurs reverront leurs époux,
Et ne pâliront plus aux nouvelles sanglantes
De Bellone en courroux !

Tu souris ; et de Mars domptant la fière audace,
Tu vois fuir les combats devant tes yeux sereins :
Ta présence bannit la guerre et la menace
Du cœur des souverains.

Ainsi, quand les zéphyrs, sur leur aile fleurie,
Ramènent l'alcyon, doux espoir des nochers,
Le flot grondant s'apaise, et roule sans furie
Du sommet des rochers.

ODE IV.

Des insensés l'ont dit : L'ignorance est guerrière,
Enseignons l'ignorance : elle fait les héros.
Éteignons le génie. Éteindre sa lumière,
Barbares, c'est rentrer dans la nuit du chaos.

L'ignorance créa vos despotes, vos prêtres,
Tous ces rois, tous ces dieux rêvés par la terreur :
Vos pères héritaient du joug de vos ancêtres :
Ils naissaient et mouraient condamnés à l'erreur.

Le jour luit. Trop long-temps l'aveugle fanatisme,
De fantômes sacrés peupla les cieux déserts ;
Trop long-temps l'huile sainte, offerte au despotisme,
A coulé sur des fronts stupides et pervers.

Il est, il est sans doute une fête sacrée,
La plus digne en effet d'un peuple souverain,
Et qu'un sage (1) inventa dans l'heureuse contrée
Où l'homme des tyrans brisa le joug d'airain.

Après avoir banni ses tyrans et la guerre,
Implorant le grand être en fils respectueux,
Dans un champ, sous un ciel qui sourit à la terre,
Accourt et se rassemble un peuple vertueux.

Là s'élève un autel, et sur l'autel un trône.
Sur ce trône est placé le livre de la loi.
Près de ce livre auguste on pose une couronne :
Ces mots y sont gravés : Peuple, Dieu seul est roi.

(1) Franklin.

Au nom du Dieu vivant, un mortel vénérable
La prend, la rompt, la donne en fragmens précieux.
Peuple, tu la reçois en ce jour mémorable;
Ton hymne, ô liberté ! fait retentir les cieux.

Que Paris soit rival de la ville des frères.
Hâtons-nous d'écraser des despotes jaloux,
Et, paisibles vainqueurs des tyrans sanguinaires,
Français, renouvelons un spectacle si doux.

La sagesse a parlé. Silence ! vains oracles.
Temple de l'Éternel, sois pur à ses regards;
Martyrs de la patrie, enfantez des miracles :
Mânes encor sanglans, guidez nos étendards !

Qu'entends-je ? muse, écoute ! Un dieu venge l'empire;
Cobourg a reculé dans ce moment fatal.
Un long cri de victoire excite encor ma lyre;
Un nouveau Scipion est vainqueur d'Annibal.

Qu'importe des Germains la tactique savante ?
Leurs chefs jadis fameux, ces centaures guerriers ?
La fuite est leur espoir, leur chef est l'épouvante,
Quand nous armons de fer nos tubes meurtriers.

Que ne peut le Français et sa valeur rapide ?
Il se rit de l'obstacle, il triomphe en courant :
C'est l'aigle qui dans l'air fond sur l'oiseau timide;
C'est un fleuve indompté; c'est un feu dévorant.

Comme on voit l'Apennin qu'assiége un long orage,
Affronter la tempête et braver les autans;
Ainsi, de nos guerriers l'indomptable courage,
Repousse tous ces rois complices des tyrans.

Vos destins sont de vaincre ! ô Français magnanimes!
L'Anglais, fourbe et cruel, qui cent fois contre vous
Arma tout ce que l'or peut acheter de crimes,
Dans Toulon reconquis tombera sous vos coups.

Neptune est fatigué de leur île parjure.
Qu'ils tremblent ces tyrans de l'empire des eaux,
De nos ports insultés Londre expira l'injure :
La Tamise en frémit dans ses mornes roseaux.

Je n'irai point alors, comme autrefois Malherbe,
Chanter de vains exploits sous les murs de Memphis :
Albion, je dirai, sur ma lyre superbe,
Tes veuves dans nos fers pleurant leurs derniers fils.

Dans le bras de l'oubli la victoire étouffée
N'aurait point d'avenir sans le charme des vers :
Il nous faut un Pindare, un Linus, un Orphée.
Cygnes, il en est temps, commencez vos concerts.

:'est à Minerve seule à consacrer l'audace,
)u'elle apaise de Mars les féroces clameurs :
'ainement d'un empire il eût changé la face :
l faut des lois, des arts, des vertus et des mœurs.

ieuls d'un pouvoir durable ils fondent l'assurance.
:onsacrons le burin, la lyre, le pinceau;
3annissons loin de nous le vice et l'ignorance,
)u peuple qui va naître éclairons le berceau.

Renaissons dans nos fils : ô vous, race nouvelle,
Qu'instruira de nos maux le fatal souvenir,
Espoir de la patrie, ah ! mon cœur vous appelle;
Jeunes républicains, conquérez l'avenir.

L'instruction fait tout : enfans de la lumière,
Vous rendez aux mortels les arts consolateurs,
Et foulant des tyrans l'orgueilleuse poussière,
Vous redirez en paix mes vers législateurs.

Fils de la liberté, fille du Dieu suprême,
Que le monde par vous s'épure à son flambeau;
Rendez républicains la terre et le ciel même;
Que les jours, que les ans soient fiers d'un nom si beau.

Thémis, qui parmi nous terrible, inévitable,
D'une morne frayeur nous fit souvent frémir,
Voilera devant nous son glaive redoutable,
Et la douce pitié n'aura plus à gémir.

Ils cesseront ces jours de terreur politique,
Le sang aura coulé pour la dernière fois;
L'or n'ira plus corrompre et marchander l'Afrique,
La terre n'aura plus d'esclaves ni de rois.

Moins nombreux par le crime et l'erreur de vos pères,
Vos soins effaceront ces vestiges sanglans;
La vertu bannira de vos fastes prospères,
L'exécrable Vendée et l'horrible Coblentz.

Aussi braves que doux, vrais amans de la gloire,
Si des lauriers de Mars il faut vous couronner,
La clémence naîtra du sein de la victoire,
Et la foudre à la main vous saurez pardonner.

L'abus de la puissance usa le diadème.
Vous rendrez tous les cœurs heureux de vos succès :
La liberté périt par la liberté même :
Du plus juste pouvoir vous craindrez les excès.

Vos jeunes fronts, couverts de palmes et d'olives,
S'embelliront encor des myrtes des amours,
Et la Seine par nous reverra sur ses rives
La victoire et la paix l'embrasser pour toujours.

Fidèle à cet espoir d'une âme fière et tendre,
Arbre de liberté crois toujours avec eux;
De l'une à l'autre mer tes rameaux vont s'étendre;
Prête encore ton ombre à nos derniers neveux.

LIVRE CINQUIÈME.

ODE I.

LE TRIOMPHE DE NOS PAYSAGES.

Quoi ! de Tibur, de Lucrétile,
Horace a vanté les douceurs !
Et nous, dans un oubli stérile,
Nous laissons nos bords enchanteurs !
Nous taisons ces frais Élysées,
Ces retraites favorisées
De Zéphyr, du calme et des eaux,
Où l'œil croit, loin des rives sombres,
Voir tout le peuple heureux des ombres
Errer encor sous des berceaux !

Serait-ce l'onde du Pénée
Qui serpente dans ces vallons ?
Tivoli, Blanduse, Albunée,
Vous n'êtes plus que de vains noms.
Ah ! mieux que dans les bois d'Algide,
Orion suit le daim timide
Sous les hauts chênes de Sénar;
Et Céphale toujours fidèle,
Y voit d'une aurore plus belle
Étinceler l'humide char.

La Seine et l'aurore descendent
Vers la reine de nos cités :
Leurs ondes, leurs rayons s'étendent
Entre des palais enchantés.
Un double fleuve la partage;
Le Louvre y baigne son image,
Peinte dans ce vaste miroir.
Plus loin, le pavillon de Flore (1)
Verra le soleil qui le dore
Rougir les nuages du soir.

Jardin pompeux qui nous étales
Le faste du trône et des arts,
Je laisse tes ombres royales :

(1) Beau pavillon des Tuileries, au bord de la Seine, l'aspect du midi et du couchant.

Là, m'appelle le Champ-de-Mars;
Là Vincenne, espoir des Dryades:
Passy, fameux par ses Naïades;
Auteuil (1), qu'aima le dieu des vers;
Fontenai, couronné de roses;
Et toi, Meudon, toi qui reposes
Sous des ombrages toujours verts!

La colline qui, vers le pôle (2),
Borne nos fertiles marais,
Occupe les enfans d'Éole
A broyer les dons de Cérès.
Vanvres, qu'habite Galathée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Épaissir les flots écumeux;
Et Sèvre d'une pure argile
Compose l'albâtre fragile
Où Moka nous verse ses feux.

Sans doute l'amant d'Érigone
De Surène a fui les côteaux;
Mais là, Montreuil fixe Pomone
Dans ses labyrinthes nouveaux;
Ici, les bois de Romainville
Couronnent ce valon fertile (3)
Dont le sol n'a jamais trompé,
Et qui n'oppose à la rapine
Que l'églantier et l'aubépine,
Seul rempart du nouveau Tempé!

Mais le dieu léger d'Idalie
Me ramène à ce bois charmant (4),
Où l'infortune de Pavie
M'offre un antique monument (5).
Mille chars, dans ces routes sombres
Se croisent sous leurs vertes ombres,
Y promènent mille beautés:
Tous les papillons de Cythère
Y suivent d'une aile légère
Ces cœurs par Zéphyre emportés.

Est-ce l'art magique d'Armide
Qui te suspend à ces côteaux,
Toi (6) qui fais d'un cours si rapide,
Descendre l'ombrage et les eaux?
Que de cascades bondissantes
Tombent en nappes blanchissantes,

(1) Village consacré par les maisons de campagne de Boileau et de Molière.
(2) Montmartre.
(3) Les prés Saint-Gervais.
(4) Le bois de Boulogne.
(5) Le château de Madrid.
(6) Saint-Cloud.

Et s'engouffrent dans ces bassins,
Tandis que l'écume élancée
De l'onde par l'onde pressée,
Rejaillit au front des sapins!

Ah! pour un mortel adorable,
Épure tes eaux, tes zéphyrs,
Genevilliers, retraite aimable,
Qui charmas ses rians loisirs.
Chez toi les Muses et les Grâces,
Cueillant des roses sur ses traces,
Lui prodiguent leurs doux concerts;
Vaudreuil! nom sacré pour mon âme,
Oh! que ne puis-je, en traits de flamme,
T'immortaliser dans mes vers!

Hébé, plus fraîche et moins ornée,
Plaît mieux que l'auguste Junon:
Versailles! ta pompe étonnée
Cède aux grâces de Trianon.
Oui, tes fastueuses merveilles
Épuisèrent les doctes veilles
Des arts soumis à tes désirs;
Louis te combla de largesses;
Tu me présentes des richesses,
Et mon cœur cherche des plaisirs.

Frais bocages de Morfontaines,
Que vos aspects sont gracieux!
Que de vos routes incertaines
Le Dédale est mystérieux!
Qu'avec plaisir, loin des orages,
Tu prépares ces doux ombrages,
Et que tes jours y seront purs,
Toi (1), par qui la Seine vengée,
D'un vil obstacle dégagée,
Coule avec gloire dans nos murs!

Il est donc une autre Vaucluse
Vraiment digne de nos concerts;
Où mieux que Laure, une autre muse
A Pétrarque eût dicté ses vers!
Maupertuis, que les sources vives,
Dans ton beau vallon fugitives,
M'offriraient d'aimables trésors,
S'il pouvait en être où réside
La muse froide et l'âme aride
Du maître qui glace tes bords!

Que de l'arbre cher à Dodone
Navare soit toujours paré!

(1) M. Le Pelletier de Morfontaines, alors prévôt des marchands.

Que toujours le myrte couronne
Anet, à Gnide préféré !
Je te consacre à la mémoire,
Noble asile, qui dus ta gloire
Au charme de tes belles eaux (1) !
Viens avec tes roches hautaines,
Tes bois, tes cygnes, tes fontaines,
Décorer mes riches tableaux !

Toi qui m'inspires et m'appelles,
Tu ne seras pas oublié,
Beau lieu (2), si cher à nos Apelles,
Plus cher encore à l'amitié !
Je ne vois plus ta roue humide
Blanchir un cylindre rapide
De la dépouille des guérets;
Mais garde bien le nom champêtre
Que te donna ton premier maître,
Utile esclave de Cérès.

Laisse au faste qui se ruine
Gâter la nature à grands frais;
De ta simplicité divine
Conserve les touchans attraits,
Ces vieux saules ridés par l'âge,
Ce pont caché sous le feuillage,
Ces bords aux contours ondoyans,
Où la Seine, embrassant tes îles,
Se plaît sous les voûtes mobiles
De tes ombrages verdoyans.

Je voulais chanter sur ma lyre
Ermenonville et Chantilli;
Mais le printemps vient de sourire
Dans les bocages de Marli.
Épris de ses grâces nouvelles,
Mon cœur y vole sur les ailes
Et de Zéphyre et de l'Amour :
Que j'aime ces légers portiques
Ombragés de ces bois antiques,
Que respectent les feux du jour !

Vénus n'est plus dans Amathonte;
Vénus habite ces jardins !
L'Olympe céderait sans honte
Au charme de ces lieux divins.
Là, quand la paisible Diane,
Promenant son char diaphane,
De ses feux argente les airs,
Des nymphes la troupe folâtre
Danse et foule d'un pied d'albâtre
L'émeraude des tapis verts.

Toujours, sur ces rives fleuries,
Les grâces cueillent leurs bouquets;
Toujours les tendres rêveries
Sont errantes dans ces bosquets.
Des fleurs l'haleine parfumée,
Le doux bruit de l'onde animée,
Tout rend ces bords délicieux :
L'œil s'y plaît, le cœur y soupire :
C'est ici que j'aimai Delphire !
Muse, couronne ces beaux lieux !

(1) Fontainebleau.
(2) Moulin-Joli.

ODE II.

DÉBAT DE L'AMOUR ET DE LA RAISON.

Amour me dit : Aime Lucile;
Raison me dit : Ne l'aime pas.
Amour ! Raison ! couple indocile,
Aurez-vous d'éternels débats ?

Amour ! croirai-je que tes charmes
N'ont point de retour dangereux ?
Raison ! croirai-je que tes armes
Nous domptent pour nous rendre heureux ?

Ainsi, mon âme est balancée
Entre l'Amour et la Raison;
Et ma frêle barque est poussée
Par le zéphyr et l'aquilon.

Mais quelquefois dans la tourmente,
Quand le port semble loin de nous,
Il s'offre une rive charmante,
Même en dépit des vents jaloux.

Amour ! Raison couple indocile,
Croyez-moi, cessez vos débats :
Un sourire de ma Lucile
A terminé mon embarras.

ODE III.

CONTRE LE LUXE.

Que vois-je ? est-ce Dodone et ses bois prophétiques,
Ou ces monts orgueilleux qu'entassaient les Titans ?

Répondez, fiers sapins dont les cimes antiques
Flottaient sur le berceau des temps.

Mais quel nuage d'or lance une flamme pure,
Et sur vos noirs sommets roule avec majesté?
De vos fronts ondoyans la vaste chevelure
Nage dans des flots de clarté.

O nature! à mes yeux ta splendeur se révèle;
Ivre d'un feu sacré, je t'entends, je te vois!
Toi, ma lyre! redis sa parole immortelle;
Vous, mortels, écoutez sa voix!

« Ingrats! qu'avez-vous fait de mes présens célestes?
» Je créai vos aïeux libres et fortunés :
» Eh! que vois-je partout? les maux, les jougs funestes
» Où vous-mêmes vous condamnez.

» De ces vieilles forêts le silence vous crie :
» Soyez libres; fuyez, brisez vos chaînes d'or;
» Brisez ce fer jaloux dont l'avare furie
» Défend ce coupable trésor.

» Je cachais donc en vain l'or au fond des abîmes!
» Vous vous précipitez dans ces gouffres pervers;
» Et des sources de l'or jaillissent tous les crimes
» Dont vous inondez l'univers.

» Votre luxe orgueilleux insulte mes campagnes;
» Il ose me bannir du sein de vos remparts :
» Mes rustiques palais, ces vallons, ces montagnes,
» Semblent trop vils à vos regards.

» Où prétendent voler ces forêts vagabondes?
» La patrie à vos yeux est-elle sans appas?
» Pourquoi fatiguez-vous les deux mers, les deux mondes?
» Le bonheur germait sous vos pas.

» Le Niger a vendu ses fils et son rivage
» A vos brigands d'Europe! et, si nous les croyons,
» Flambeau sacré du jour, cet indigne esclavage
» Est le crime de tes rayons!

» Ah! que n'a-t-il des mers expiré la victime,
» L'insensé qui tenta leurs gouffres menaçans!
» Et put voir, sans pâlir, de l'orageux abîme,
» Bondir les monstres mugissans!

» Sans ravir aux Incas leurs richesses lointaines,
» Ici l'émail des fleurs, l'or des épis flottans,
» L'émeraude des prés, et l'argent des fontaines,
» Prodiguent mes dons éclatans.

» Et vous m'abandonnez à des amans serviles
» Qui semblent moins cueillir qu'arracher mes faveurs,
» Tandis que mon rival, ce luxe aimé des villes,
» Obtient vos aveugles ferveurs!

» C'était, c'était jadis dans le sein des bocages
» Que la main des héros m'éleva des autels;
» Mon culte généreux forma ces grands courages
» Qu'on mit au rang des immortels.

» Les bois, les prés, les eaux, Zéphyre et ses murmures
» Ces asiles secrets, au sage réservés,
» Ces trésors ingénus, ces délices si pures
» Flattent peu les cœurs énervés.

» En irritant vos goûts, le luxe les émousse.
» Les richesses de l'art sont des besoins nouveaux;
» Le bonheur vient s'asseoir sur des tapis de mousse:
» Il est citoyen des hameaux.

» Il suit dans un vallon cette onde qui serpente
» Sous l'ombrage et le frais des saules verdoyans;
» Il monte ces côteaux dont la fertile pente
» S'enrichit de pampres rians.

» L'or, le feu des rubis, les triples diadêmes
» N'étincellent jamais sur le front du bonheur.
» S'il ne luit qu'à vos yeux, s'il n'est pas dans vous-mêmes,
» C'est un fantôme suborneur.

» Pourquoi me fuyez-vous, race dénaturée?
» Pourquoi vous échapper de mes bras maternels?
» Mon sein vous prodiguait une vie épurée;
» Mais l'art rend vos jours criminels.

» Vous avez des métaux corrompu l'innocence;
» L'argent perd dans vos mains sa timide candeur;
» L'or pur devient le prix d'une impure licence :
» Son éclat séduit la pudeur.

» Sur des ailes de feu le plomb vole au carnage;
» L'airain vomit la foudre au gré de vos fureurs;
» Dans des fleuves de sang le fer s'abreuve et nage,
» Ivre de vengeance et d'horreurs.

» O mortels! c'est donc peu qu'un luxe sanguinaire
» Prête son faste horrible à la férocité!
» Un luxe plus doux change en cyprès funéraire
» Le myrte de la volupté.

» Sous mille aspects rians sa fatale industrie
» Vous déguise la mort qu'on sert dans vos festins,
» Et ne semble à vos yeux multiplier la vie
» Que pour abréger vos destins.

» Que dis-je? il est funeste à la race future!
» O crime! dans sa source il l'éteint sans remord;
» Et d'un baiser stérile inventant l'imposture
» Il trompe la vie et la mort.

» Dépeuplant l'univers sans peupler le Tartare,
» Par l'infâme conseil d'un luxe fainéant,

» De la fécondité dissipateur avare,
» L'hymen sacrifie au néant.

» Loin des abus pervers, nés d'un luxe profane,
» Dans le sein des hameaux j'épanche mes bienfaits;
» Là, j'invite le sage, et son humble cabane
» N'est point jalouse des palais.

» C'est là qu'il vient goûter mes présens salutaires;
» Chaque aurore lui verse un jour pur et vermeil :
» Et c'est pour lui qu'au sein des grottes solitaires
» Je recèle le doux sommeil.

» De nombreux rejetons sa vieillesse entourée,
» Semble fleurir encor dans ces jeunes rameaux :
» C'est l'orme paternel, tige auguste et sacrée
» Que révère un peuple d'ormeaux. »

Heureux! cent fois heureux, aux bords d'une onde pure,
Celui qui, rejetant un luxe empoisonneur,
Sait cultiver en paix les biens de la nature
Dans le silence du bonheur!

ODE IV.

ALCÉE,

Contre les juges de Lesbos.

Mes tyrans ont repris les armes!
Leurs traits sont aiguisés; leurs piéges sont tendus;
Mon espoir s'éteint dans mes larmes;
J'implore un ciel désert, et mes cris sont perdus.

O lyre! ô compagne fidèle!
Toi qui seule réponds à mes tristes accens,
Toi qui rends Lesbos immortelle,
Le crime a donc troublé des concerts innocens!

Hélas! en butte à l'imposture,
Poursuivis d'une lâche et perfide Thémis,
Pouvions-nous chanter la nature
Sous le glaive insolent de ses fiers ennemis?

Eh! quelle digue secourable
Pourrait nous dérober à leurs flots dévorans?
La tombe est un port favorable;
Et c'est là que du moins on échappe aux tyrans!

Pour l'innocence qu'on outrage
Il n'est plus d'autre asile, il n'est plus de vengeurs :
Il faut succomber à l'orage :
Adieu, ma lyre!... adieu! je t'embrasse et je meurs.

Que dis-je? mourir sans vengeance!
Mourir sans repousser un complot odieux!
Mourir dans un lâche silence,
Sans prouver aux mortels qu'il est encor des dieux!

Il en est! et d'un feu sublime
Je sens que leur présence embrase ma vertu;
Il en est! et malheur au crime
Dont l'orgueil insulta mon génie abattu!

O lyre! renais pour la gloire!
Fais payer aux tyrans nos soupirs dédaignés;
Arme le temps et la mémoire;
Arme à jamais contre eux les siècles indignés.

Viens, de courroux étincelante!
Tonne sur des pervers; lance tes sons vengeurs;
Remplis-les de cette épouvante
Dont Ulysse frappa d'insolens ravisseurs.

Deviens pour eux l'arc redoutable
Qui fit voler la mort au sein d'Antinoüs;
Deviens la flèche inévitable
Dont Alcide perça l'infidèle Nessus.

Vil juge! horreur de Mitylène!
Toi qui mettais ma perte au rang de tes exploits,
C'est trop, de ton impure haleine,
Souiller le temple auguste où respirent nos lois!

De ta puissance illégitime
Tu flattais, je le sais, mes vils persécuteurs;
Tu pensais que, faible victime,
J'adorerais encor tes oracles menteurs.

De tes lâchetés insolentes
Sous le dais de Thémis je saurai te punir;
Tremble! de mes flèches brûlantes
Je veux te percer même au sein de l'avenir.

Me fuirais-tu dans la nuit sombre,
J'y descends : d'Érynnis j'allume le flambeau;
Et des supplices de ton ombre
Je veux épouvanter ton horrible tombeau.

Viens, viens, dirai-je à l'Euménide;
Prépare tes serpens, et tes feux, et tes traits :
Le voilà, ce juge perfide
Qui souilla les vertus et blanchit les forfaits.

Dieu des enfers! juge équitable!
Le voilà, de Thémis cet organe odieux,
Qui vendit à l'or du coupable
Les droits de l'innocence et la faveur des dieux!

Frappe!... Qu'entends-je?... une ombre chère,
Se voilant à mes yeux, l'accuse par ses cris!

Elle avait cessé d'être mère !
Pardonne, dieu des morts, je suis encor son fils.

Si près de la tombe !... Ah ! cruelle !
Voulais-tu m'arracher une épouse et le jour ?
Sœur barbare !... Epouse infidèle !...
Vos cœurs ont pu trahir la nature et l'amour !

Pardonne, dieu vengeur ! pardonne !
Ces nœuds qu'ils ont rompus me sont toujours sacrés;
Et ma fureur ne t'abandonne
Que l'appui criminel de ces cœurs égarés.

Épuise, épuise ta vengeance
Sur le chef odieux des tyrans de nos lois;
Il sut tout ! mais de l'innocence
Il rejeta les pleurs, il étouffa la voix.

Je l'ai vu, cherchant des complices
Dans les membres pervers du sénat de Lesbos,
Armer ses noires injustices
Des suffrages vendus à ses lâches complots.

Je l'ai vu de sa bouche impure
Vomir l'infâme arrêt d'un divorce effronté,
Et commander que le parjure
Me flétrît d'un serment que l'or avait dicté.

Je l'ai vu, bravant mes alarmes,
D'un sourire adultère outrager mes douleurs.
Venge l'hymen ! venge mes larmes !
Venge les droits sacrés d'un enfant des neuf Sœurs !

Tu m'entends ! ton sceptre terrible
A ces récits affreux tressaille dans tes mains,
Et tu vas, d'un supplice horrible,
Effrayer ces brigands qui jugent les humains.

Moi ! dans l'ivresse de ma lyre,
Je t'offrirai des chants si flatteurs et si doux,
Que de l'éclat du sombre empire
Je veux rendre les cieux étonnés et jaloux.

Tel chantait le sublime Alcée
Qu'avaient trahi l'amour, la fortune et Thémis,
Et de sa lyre courroucée
La menace imposait aux destins ennemis.

ODE V.

LES CONQUÊTES DE L'HOMME SUR LA NATURE.

Disparais, limite insensée,
Qu'au noble essor de la pensée
Oppose un vulgaire odieux !
Il est de nouvelles conquêtes;
Il est des palmes toujours prêtes
Pour le génie audacieux.

Pareille à la poudre guerrière,
Tout à coup rompant la barrière
Des inaccessibles remparts,
Sans cesse, ô divine Uranie !
La force active du génie
Recule la borne des arts.

Marchons sous ses nobles auspices;
Osons tenter ses précipices :
Son danger même a des appas;
Il n'est point d'arts qu'il ne découvre;
Il n'est point de sentiers qu'il n'ouvre
Aux mortels qui suivent ses pas.

Les bois avaient conquis la terre;
Leurs monstres nous faisaient la guerre,
Et le roi du monde a rampé.
Mais au caillou qui la recèle
Il ravit l'heureuse étincelle
Qui lui rend ce globe usurpé.

Les bois, les monstres reculèrent;
Les doux asiles s'élevèrent;
La faim n'eut plus de mets sanglant;
Et sous le nom de Triptolème
Le génie inventa lui-même
L'art qui fit oublier le gland.

Son expérience fertile,
Dans une herbe autrefois stérile,
Surprit le germe des moissons :
Oui, Cérès est fille de l'homme;
Et du grain qu'Éleusis renomme
Lui seul a doré nos sillons.

Il impose au coursier sauvage
Le frein d'un utile esclavage;
Le bœuf féconde ses guérêts :
Et pour fendre le sein des ondes,
Changés en barques vagabondes,
Les sapins quittent leurs forêts.

Son art, sur des voûtes solides,
Traverse des fleuves rapides :
Les monts altiers sont aplanis;
Et par une route nouvelle,
A travers les flancs de Cybèle,
Les deux Neptune sont unis.

C'est peu de l'antique merveille
Des sons qui peignent à l'oreille

L'âme invisible en notre sein :
Par lui la parole est tracée ;
Il éternise la pensée
A l'aide d'un mobile airain.

Il lit sur le front des étoiles ;
Il emprisonne dans ses voiles
Éole aux souffles inconstans ;
L'heure même, si fugitive,
Vient, dans un or qui la captive,
Lui révéler les pas du Temps.

A son gré le marbre respire ;
La toile pleure, ou va sourire
Sous des pinceaux ingénieux.
Il chante, et ma lyre, qu'il aime,
Soumet le temps et la mort même
A son empire harmonieux.

Par une savante culture,
Il semble inventer la nature ;
Il dompte l'air et les climats.
Aux yeux étonnés de Pomone,
L'arbre, avec orgueil, se couronne
Des fruits qu'il ne soupçonnait pas.

Ici, l'homme ceint du scaphandre (1),
Franchit, plus heureux que Léandre,
La surface des flots mouvans :
Là, plongeant jusqu'aux Néréides,
Même au fond des tombeaux liquides,
Il imprime ses pas vivans (2).

Le Batave à son industrie
Osa devoir une patrie
Conquise sur les champs amers :
C'est là qu'il fonde sa fortune,
Et dort, en dépit de Neptune,
Où nageaient les monstres des mers.

Franklin a pu dire au tonnerre :
« Cesse d'épouvanter la terre ;
Descends de l'Olympe calmé ! »
Soudain la foudre obéissante
A reconnu sa voix puissante,
Et Jupiter fut désarmé (3).

Renommée, abaisse tes ailes ;

(1) Corselet de liége avec lequel un homme peut traverser les rivières, inventé en 1760 par M. La Chapelle.

(2) Carte du fleuve Saint-Laurent, que Jacques Cook, qui n'était encore que simple matelot, dressa pendant le siége de Québec, en 1755.

(3) Les paratonnerres.

Ferme tes bouches infidèles ;
Cesse tes rapports indiscrets :
Vois cette active vigilance
Des signaux qui, dans le silence,
Vont saisir au loin tes secrets (1).

Quelle nuit rend mon vol timide ?
Quelle ombre jalouse et perfide
M'a du jour noirci les rayons ?
Traînant une vie importune,
Je plaignais l'aveugle infortune
Des Homères et des Miltons.

O lyre ! ne sois pas ingrate !
Qu'un doux nom dans nos vers éclate
Brillant comme l'astre des cieux !
Je revois sa clarté première :
Chante l'art qui rend la lumière :
Forlenze (2) a dévoilé mes yeux.

Que vois-je ? ô merveille suprême !
Un air plus léger que l'air même
Ravit l'homme au ciel le plus pur ;
La Seine, en frémissant, admire
Le cours de ce premier navire (3)
Qui des airs fend le vaste azur.

Ah ! ne viens point, raison barbare,
Fière de la chute d'Icare,
Glacer nos Dédales français !
Ce n'est pas à toi de connaître
Les prodiges qui doivent naître
De ces mémorables essais !

Dût l'aigle nous prêter ses ailes
Pour vaincre les autans rebelles
Et franchir les champs étoilés,
Albion verra sur ses côtes
De nos célestes Argonautes
Descendre les vaisseaux ailés.

Ému d'une crainte importune,
C'est déjà trahir la fortune
Qu'en avoir lâchement douté :
L'audace enfante les miracles :
Rien ne peut vaincre les obstacles,
Qu'une sage témérité.

Jadis un vulgaire crédule
Rêva les colonnes d'Hercule ;

(1) Le télégraphe, inventé par M. Chappe, en 1794.

(2) Célèbre oculiste qui fit à Le Brun l'opération de la cataracte.

(3) Les aérostats.

Ces bornes du monde et des mers;
« Et moi, dit un homme intrépide,
» Au delà du gouffre liquide
» Je vous jure un autre univers.

» Cet astre est le dieu que j'atteste!
» Il voit dans sa route céleste
» Les climats promis à vos vœux.
» Suivez-moi donc, troupe vaillante!
» Quelle conquête plus brillante!
» Je donne un monde à vos neveux.

» Plus immortels que ces Achilles,
» Fiers conquérans de quelques villes,
» Votre nom ne saurait périr!
» Amis! que l'ombre d'Alexandre
» Désormais frémisse d'apprendre
» Qu'il fut un monde à conquérir!

» Castillans nés pour la victoire,
» Si ce n'est assez de la gloire,
» Cet inestimable trésor,
» Volez où les dons les plus rares
» Lassent les mains les plus avares:
» Plongez-vous aux sources de l'or. »

A ces mots qu'applaudit Éole,
Déployant la voile espagnole,
S'élança, des bords de Palos,
Ce Génois, heureux téméraire,
Certain du nouvel hémisphère
Qui l'attend au delà des flots.

Emporté sur les mers profondes,
La voûte du ciel et des ondes
Déjà se confond à ses yeux:
Dans ces abîmes du silence,
Tout à coup une terre immense
S'élève entre l'onde et les cieux.

L'autre hémisphère se révèle;
O Colomb! une autre Cybèle
Court au devant de tes vaisseaux;
Et toi, si long-temps ignorée,
De tes vastes bois entourée,
Amérique! tu sors des eaux.

Que dis-tu quand tu vis éclore
Du berceau vermeil de l'aurore,
Ces vainqueurs des flots et des airs,
Armés de foudres éclatantes,
Citoyens de villes flottantes
Qui semblaient nager sur les mers?

Cependant, ô joie imprévue!
Toi-même offrais à notre vue
Tes bords, tes métaux radieux,
Et ces nouveaux fils de la terre
Venant rendre hommage au tonnerre,
Qu'ils croyaient lancé par les dieux.

Au fatal aspect de nos armes,
Tes dieux vaincus jettent des larmes;
Tes yeux tremblans sont éblouis.
Le vaste écho de tes rivages
S'étonne, en ses grottes sauvages,
D'entendre des sons inouïs.

Ces bronzes tonnans qui rugissent,
Ces coursiers fougueux qui bondissent,
Ce fer qui luit dans les combats,
Cet art de carnage et de gloire,
Sous le nom pompeux de victoire,
Usurpe ces heureux climats.

Telle qu'en sa course effrayante
Une comète foudroyante,
Au sein des airs épouvantés,
Choquerait de son front terrible
L'astre bienfaisant et paisible
Que parent ses feux argentés;

Tels, au sein du liquide abîme,
Deux mondes, quel instant sublime!
S'entrevirent avec effroi;
L'un paré d'or et d'innocence,
L'autre armé de fer, de vengeance;
Et tous deux ont l'homme pour roi!

O Terre! assemble ta famille;
Cesse enfin de chercher ta fille
Dont Neptune fut ravisseur!
L'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Aux bornes de l'onde atlantique,
Ont trouvé leur dernière sœur.

ODE VI.

AVANTAGES DE LA VIEILLESSE.

Que Minos jette dans son urne
Les noms des vulgaires mortels;
Muses! vos fils bravent Saturne
A l'ombre de vos saints autels.
En vain s'échappe la jeunesse:

Mon âme trompe la vieillesse;
Ma pensée est à son printemps :
Sa fleur ne peut m'être ravie;
Et même, en exhalant ma vie,
Je ne meurs point, je sors du temps!

La nuit jalouse et passagère
Dont le voile ombrage mes yeux,
N'est qu'une éclipse mensongère
D'où l'esprit sort plus radieux.
Ainsi la nymphe transformée
En chrysalide inanimée,
Que voilent de sombres couleurs,
Prépare ces brillantes ailes
Et ce front paré d'étincelles,
Qu'adore la reine des fleurs.

Ce vieillard qui charmait la Grèce,
Cet Anacréon si vanté,
Dans la coupe de l'allégresse
Sut boire l'immortalité.
Jeune de verve et de pensée,
Sa vieillesse fut caressée
Par les Muses et les Amours;
Son hiver eut des fleurs écloses;
Son front se couronna de roses;
Et ces roses vivent toujours.

Mais du chantre heureux de Bathylle
La verte et brillante saison,
Ne fut qu'une suite stérile
De printemps obscurs et sans nom.
Lui-même voila son jeune âge,
Sûr de l'immortel badinage
Dont il ménageait le flambeau :
Il sut reculer sa mémoire,
Et sembla naître pour la gloire
Aux portes mêmes du tombeau.

Ainsi, quand la prodigue Flore
A vu flétrir ses doux présens,
Dons fragiles qu'en vain l'Aurore
Humectait de pleurs bienfaisans,
La sage et tardive Pomone
Ose confier à l'automne,
Voisin des farouches hivers,
Ces fruits dont la riche corbeille
Brave les larcins de l'abeille
Et le souffle glacé des airs;

Ou tel des grappes colorées
Le feu liquide et pétillant
Vieillit, loin des coupes dorées
Au sein pur d'un cristal brillant;
Loin que son âge le consume,
Riche du temps qui le parfume,
Il devient ce jus précieux,
Cette liqueur à qui tout cède,
Même celle dont Ganimède
Couronnait la coupe des dieux.

ODE VII.

SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchans,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poète lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire
Qui, d'un front embrasé, fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence.
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlans :
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelans!

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix:
Telle à flots indomptés sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi, que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté;
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le Vengeur il est beau de périr;
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul, au milieu de tous, sa fureur étincelle;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre;
Le fer, l'onde, la flamme entoure ses héros.
Sans doute ils triomphaient! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs!... la vie est un outrage:
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlans.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri: Vive la liberté!

Ce cri!... c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux.
Sans cesse il revivra répété par ma lyre.
Siècles! il planera sur vous!

Et vous! héros de Salamine,
Dont Thétys vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux!

ODE VIII.

C'est depuis long-temps que ma lyre,
Amante de l'égalité,
Préludait à la liberté,
Dans son prophétique délire.
Ces jours prédits à nos neveux
Devancent et comblent nos vœux;
Ma lyre n'est point mensongère:
L'affreux despotisme a cédé:
C'en est fait! du sort de la terre
Un seul moment a décidé.

Aux rois du Nord comme à la terre
Nous avions tous juré la paix.
Ces rois s'arment: ah! désormais
Qu'ils tremblent, nous jurons la guerre.
Soldats, esclaves des tyrans,
Vous tomberez, lâches brigands,
Sous nos armes républicaines;
Plus grands que ces Romains si fiers
Qui donnaient au monde des chaînes,
Peuples! nous briserons vos fers!

C'est en vain que le Nord enfante
Et vomit d'affreux bataillons:
Leur corps est promis aux sillons
De notre France triomphante.
Deux sœurs, immortelles cités,
Thionville, aux murs indomptés,
Brave et repousse leur furie:
Lille! tes débris glorieux,
De leur atroce barbarie
Sont fumans et victorieux.

Des Beaurepaires, des Désilles
La mort a prédit nos succès;
Venez, phalanges de Xercès,
Et nous aurons nos Thermopyles!
Plus heureux que Léonidas,
Le chef de nos braves soldats
Avec l'Olympe auxiliaire,
Les chassera loin de nos murs,
Comme l'astre qui nous éclaire
Chasse des nuages impurs.

Pareils aux flots de ces ravines
Dont le bruit sème la terreur,
Ils s'avançaient, et leur fureur
Méditait de vastes ruines.
Leurs vœux se disputaient nos biens;
Du meurtre de nos citoyens
Ils ensanglantaient leurs pensées;
Ils ont paru! mais ils ont fui
Comme les feuilles dispersées
Qu'Éole souffle devant lui.

Oui, le ciel jura leur défaite.
Le ciel arme les élémens.
Voyez sur les ailes des vents
La mort qui poursuit leur retraite.
En vain couverts d'un triple acier,

Tombent en foule, homme, coursier :
Ils mordent nos plaines sanglantes,
Triste pâture des vautours,
Non loin des villes opulentes
Dont leur espoir brisait les tours.

O Renommée ! à ces nouvelles,
A ces prodiges que tu vois,
Prête l'éclat de tes cent voix ;
Ranime tes rapides ailes.
Va, par un fidèle rapport,
Glacer le despote du Nord ;
Conte au Danube, au Boristhène
Que, vengeur de sa liberté,
Le Français, de Sparte et d'Athène
Surpasse l'antique fierté.

Des Alpes jusqu'aux Pyrénées,
Partout, sous les drapeaux flottans
Courent nos jeunes combattans,
Ces âmes, de gloire effrénées.
L'Allobroge, amant de nos lois,
Ouvre tous ses murs à la fois ;
Le Var nous a soumis ses ondes ;
Et le Rhin, cachant sa terreur,
Frémit, sous ses grottes profondes,
De son impuissante fureur.

La Seine, qui vit son rivage,
Chargé de bataillons épars,
Y promène enfin des regards
Que ne souille plus l'esclavage.
Belle nymphe, honneur de Paris,
Au sein de Neptune surpris
Roule ton onde souveraine,
Et que tous les fleuves divers
Te reconnaissent pour leur reine,
Dans le palais du Dieu des mers.

Quoi ! ressuscité par la honte,
Le reste de leurs légions
Va chercher d'autres régions,
Où déjà leur Mars nous affronte !
Pour tenter un nouveau hasard,
Armés de tout ce que peut l'art
Dont jadis Vauban fut le maître,
Les voilà fiers et menaçans.
Français ! la valeur doit renaître
Avec les périls renaissans.

Non, non, rien n'est inaccessible
A qui prétend vaincre ou périr.
Ce cri : *Vivre libre ou mourir !*
Est le serment d'être invincible.
En vain cent tonnerres croisés,
Grondant sur ces monts embrasés,
Opposent trois remparts de flamme ;
Parmi ces orages brûlans,
Chefs, soldats, prodiguez votre âme ;
Triomphez sur des corps sanglans.

Ils l'ont fait. Le lion belgique
A vu fuir l'aigle des Germains ;
Il rugit, charmé que nos mains
Aient rompu son joug tyrannique :
L'ombre de nos seuls étendards
Fait tomber les tours, les remparts ;
Bruxelles voit briser ses portes ;
Et le souffle de nos guerriers
Précipite au loin ces cohortes
Qui menacèrent nos foyers.

Mais vous, généreuses victimes,
Qui repoussâtes leur effort,
Vous ne perdez point votre mort.
Vos exploits furent légitimes :
Vos tombeaux sont parés de fleurs ;
Un encens qu'arrosent nos pleurs
Vous suit jusqu'aux voûtes célestes ;
Et Mars dont le rapide char
Vous enlève aux Parques funestes,
Vous fait partager le nectar.

Ouvre tes portes immortelles,
Panthéon ! reçois nos héros ;
Que sur le marbre de Paros
Y revivent leurs traits fidèles !
Que les chantres et les guerriers
Y ceignent les mêmes lauriers !
Et toi, dont je fus l'interprète.
Déesse aux accens belliqueux,
Liberté ! fais que ton poète
Y repose un jour avec eux !

LIVRE SIXIÈME.

ODE I.

LES TOASTS DE L'OLYMPE.

Un soir que, réunis dans leur palais d'azur,
Les dieux, la coupe en main, savouraient l'allégresse,
Et que la jeune Hébé, du nectar le plus pur,
Leur versait la riante ivresse;

Je bois, disait Vénus, à l'indomptable Mars;
Je bois, disait Junon, au maître du tonnerre;

Et moi, disait Cybèle en jetant ses regards
Sur les maux dont gémit la terre,

Je bois au favori de la sage Pallas,
Au héros qui du Nil soumit l'urne féconde,
Au rapide vainqueur des Alpes, de Mélas,
Au pacificateur du monde.

Et moi, disait Neptune, au généreux lion,
Effroi des léopards, dont la rage conspire
Contre l'heureuse paix que l'atroce Albion
Ose exiler de mon empire.

Oui, buvons, dit Pallas, à ce jeune guerrier:
C'est Ulysse au conseil; au combat c'est Achille;
Il a conquis la paix, et son vaste laurier
En sera l'éternel asile.

Jupiter joint sa coupe à la coupe des dieux;
La douce Paix obtint son auguste sourire;
Et Phébus confia l'allégresse des cieux
Aux divins accords de sa lyre.

ODE II.

MES SOUVENIRS, OU LES DEUX RIVES DE LA SEINE (1).

—

Qu'un autre, d'une âme insensée,
Se vieillisse en plongeant ses yeux dans l'avenir!
Moi, je rajeunis ma pensée
Par les charmes du souvenir.

Dans l'asile de ma vieillesse,
Un sort heureux présente à mes regards contens
L'aspect des lieux où ma jeunesse
Vit éclore ses doux printemps.

Paisible nymphe de la Seine,
Que ton onde me plaît, que tes bords me sont chers!
Ton onde est pour moi l'Hypocrène,
Et tes bords me sont l'univers.

Tu sembles de mes destinées
Réunir à la fois et partager le cours:
Là coulaient mes jeunes années;
Ici coulent mes derniers jours.

Que mon œil aime à reconnaître
La rive où se cachait mon timide berceau!
Mon âme qui semble y renaître,
De plus loin brave le tombeau.

Ranimés par d'heureux prestiges,
D'un palais abattu les marbres, les jardins (1),
Se relèvent fiers des vestiges
Qu'ont laissés mes pas enfantins.

Les voilà ces jeunes dryades
Qui jadis m'ombrageaient de leurs rameaux épars!
Ce jet lancé par les naïades
Rafraîchit encor mes regards.

Parmi les fleurs toujours écloses,
Errant dans les détours de ces dédales verts,
Mon souvenir cueille des roses,
Et peuple ces bosquets déserts.

Que l'aurore m'y paraît belle!
Un nouveau jour me luit, plus riant et plus pur;
Et tout l'or dont il étincelle
M'enrichit le céleste azur.

J'y vais épier le phosphore
De l'astre des buissons dans leur sein derobé,
Je m'y plais à nourrir encore
L'amant des feuilles de Thisbé.

Je te revois, treille chérie,
Berceau mystérieux dans les airs suspendu,
Où, par la naïve Egérie,
Mon premier baiser fut rendu.

Voisin des lieux de ma naissance,
Gymnase au vaste dôme (2), après soixante hivers
Tes murs racontent mon enfance
A mes yeux dès qu'ils sont ouverts.

De ton airain la voix fidèle
Frappe des mêmes sons mon oreille et les airs:
Douze lustres comptés par elle
Rendent mes souvenirs plus chers.

Là, fuyant l'oisive paresse,
Le travail vint m'apprendre à goûter le plaisir;
Et des jeux la riante ivresse
Egayait mon heureux loisir.

Là, dans sa vitesse immobile,
Le buis semblait dormir, agité par mon bras:

(1) Au sujet d'un logement que le gouvernement venait de m'accorder sur la rive droite de la Seine (au Louvre).

(1) L'hôtel de Conti, où l'auteur est né. Cet hôtel est devenu depuis l'hôtel de la Monnaie.

(2) Collége des Quatre-Nations, où l'auteur a fait ses études

Là, je triplais le cercle agile
Du chanvre envolé sous mes pas.

Là, frêle émule de Dédale,
Un liége sous mes coups se plut à voltiger;
Là, dans une course rivale,
J'étais Achille au pied léger.

Là, j'élevais jusqu'à la nue
Ce long fantôme ailé qu'un fil dirige encor
A travers la route inconnue
Qu'Éole ouvre à son vague essor.

Là, ces colonnes, ces portiques
M'ont vu la fronde en main, Baléare nouveau,
Au dessus de leurs fronts antiques,
Atteindre le rapide oiseau.

Là, souvent une jeune audace,
Quand l'instinct belliqueux vint enflammer nos sens,
Préludait aux jeux de la Thrace
Par mille combats innocens.

Là, ma jeunesse indépendante
Puisa tes premiers feux, céleste Liberté!
Rome, Athène, à mon âme ardente,
Prêtaient leurs arts et leur fierté.

Qu'aux premiers accens de la gloire
Il palpita ce cœur, impatient du prix!
Comme des nymphes de mémoire
Il devint pour jamais épris!

Ceint de triomphantes guirlandes,
Je crus franchir le Pinde et ses bords immortels;
De mes poétiques offrandes,
Muses, je parai vos autels.

Mon laurier conquit une amante;
Vainqueur, mon jeune front plut aux yeux de Myrté:
Oh! combien la gloire est charmante
Quand elle enflamme la beauté!

Ce premier sentiment de l'âme
Laisse un long souvenir que rien ne peut user;
Et c'est dans la première flamme
Qu'est tout le nectar du baiser.

Age aimant, âge d'innocence,
Age où le cœur jamais n'a de replis obscurs:
Ta pudeur feint peu la décence;
Tes goûts sont vrais; tes feux sont purs!

Ainsi, quand la vieillesse arrive,
Du long fleuve des ans je remonte le cours;
Et je retrouve sur la rive
L'âge des jeux et des amours.

ODE III.

AUX BELLES QUI VEULENT DEVENIR POËTES.

Souveraines dans l'art de plaire,
Les dieux vous firent pour aimer;
L'amour verrait avec colère
Une nuit perdue à rimer.

Quoi! dans une docte insomnie,
Parjures à ce dieu si doux,
Vous prodigueriez au génie
Un baiser stérile et jaloux!

Nos cœurs vous cèdent la victoire;
Qu'elle borne votre désir:
Un long siècle dans la mémoire
Ne vaut pas l'instant du plaisir.

La rose vit un jour à peine,
Mais elle charme tous les yeux,
Et n'est point jalouse du chêne
Qui porte son front dans les cieux.

Voit-on la colombe de Gnide
Affecter l'empire de l'air,
Et ravir à l'aigle intrépide
Les triples feux de Jupiter?

Laissez-nous la double colline;
Régnez à Cythère, à Paphos:
En vers tendres le doux Racine
A même vaincu les Saphos.

Le coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux fils d'Apollon,
Et se rit de la faible audace
Des Amazones d'Hélicon.

Rassurez les Grâces confuses;
Ne trahissez point vos appas:
Voulez-vous ressembler aux Muses?
Inspirez, mais n'écrivez pas.

ODE IV.

CHANT D'UN PHILANTHROPE PENDANT LES HORREURS DE L'ANARCHIE.

—

Prends les ailes de la colombe,
Prends, disais-je à mon âme, et fuis dans les déserts;
Ou que l'asile de la tombe
Nous sépare enfin des pervers!

Une rose, vierge de Flore,
Un lis, beau d'innocence et brillant de candeur,
Des vents du sud qui les dévore
Aiment-ils l'insolente ardeur?

Eh! que ferait l'agneau paisible
Parmi des loups cruels, des tigres dévorans?
Quel bras, quelle égide invisible
Peut nous défendre des tyrans?

De ces cœurs soupçonneux, avares,
Redoutons les fureurs et même les bienfaits.
S'ils voulaient nous rendre barbares,
Nous associer aux forfaits;

Si de la noble indépendance,
Au lieu de la venger, ils outrageaient les droits;
Si la bassesse et l'impudence
Succédaient à l'orgueil des rois;

Élevés par la ruse oblique,
S'ils montaient aux honneurs, et sous leur joug d'airain,
S'ils osaient de la république
Abaisser le front souverain;

S'ils ensanglantaient notre histoire
De meurtres clandestins, sans périls, sans combats,
Et qui font rougir la Victoire,
Amante de nos fiers soldats;

Si de la liste de leurs crimes
Ils effrayaient nos murs et souillaient nos regards;
S'ils traînaient parmi leurs victimes
La vertu, l'honneur et les arts;

S'ils mettaient un lâche courage
A détruire en nos cœurs la sainte humanité;
S'ils joignaient dans leur folle rage
La mort et la fraternité;

Si leur cupidité féroce
S'enrichissait de pleurs, changeait le sang en or,
Et souriait d'un œil atroce
A cet exécrable trésor;

Si d'un dieu niant l'existence,
Leur délire élevait un temple à la Raison;
S'ils forçaient même l'innocence
A boire leur affreux poison;

Douce pitié, si tes alarmes
Te rendaient criminelle à leurs coupables yeux;
S'ils venaient épier tes larmes,
Tes regards tournés vers les cieux:

Prends les ailes de la colombe,
O mon âme! fuyons, fuyons dans les déserts,
Ou que l'asile de la tombe...
Quoi! nous céderions aux pervers!

Non, non: c'est trahir la patrie!
Fuyez-la pour jamais, jours de sang et de pleurs!
Que sa gloire, long-temps flétrie,
Appelle et trouve des vengeurs!

ODE V.

MES CONSOLATIONS.

—

Anacréon sut plaire aux belles,
Malgré ses quatre-vingts hivers;
Et les Grâces, toujours fidèles,
Le couronnaient de myrtes verts.

Pindare, en cygne d'Aonie,
D'un siècle traversant le cours,
Plus cher encore à Polymnie,
Chantait la gloire et les amours.

Sophocle, à son vingtième lustre,
De Melpomène eut les faveurs.
J'aime à voir leur vieillesse illustre
Cueillir des lauriers et des fleurs.

Ma lyre aussi n'est point muette:
Le Pinde a répété mes vers.
Liberté! je fus ton poète;
Amour! je célébrai tes fers.

Mes jeunes pas suivaient les traces
Des dieux de Gnide et de Claros.
Je puis encor chanter les Grâces:
Et je chante encor les héros.

Là, je soupire avec Tibulle;
Là, Tyrtée enflamme ma voix:
Ici, je lance avec Catulle
Les traits malins de son carquois.

Si, dans mes yeux moins diaphanes,
Le jour ne brille qu'à moitié,
Heureux, je vois moins de profanes:
J'en suis plus cher à l'amitié.

Les Grâces, d'une main charmante,
Daignent souvent guider mes pas:
Je crois retrouver une amante
Quand leur bras s'enlace à mon bras.

Eh! puis-je encor la méconnaître?
Mon cœur palpite à ses accens.
Nouveau Tithon, je vais renaître;
Une autre Aurore a mon encens.

ODE VI.

ODE NATIONALE CONTRE L'ANGLETERRE.

Discite justitiam....
VIRG., Énéide, liv. IV.

—

Tandis que la Tamise, en ses mornes rivages,
Dans son perfide sein méditant les ravages,
Roule une onde infidèle et jalouse des lis,
La Seine aux bords rians, nymphe tranquille et pure,
Porte son doux cristal, ennemi du parjure,
A l'immense Thétys.

Thétys voit accourir à son humide trône
Le Tibre, l'Éridan, et le Tage, et le Rhône,
Le Méandre incertain, le rapide Eurotas,
Et le Volga pressant son onde hyperborée,
Le Danube au long cours, le Rhin, l'Elbe, et la Sprée,
Amante des combats.

Là, sous des bois vermeils inconnus aux dryades,
Erraient de toutes parts de bruyantes naïades;
Tous les fleuves du monde y roulent leurs destins;
Tous ceints d'algue et de joncs, s'inclinant sur leur urne,
Près du fils orageux de l'antique Saturne,
Partagent ses festins.

La Tamise elle seule, ivre de sa fortune,
Et dédaignant l'honneur des banquets de Neptune,
Entraînait aux combats ses perfides vaisseaux;
Aux bords américains déjà soufflant la guerre,
Son orgueil affectait l'empire de la terre
Et le sceptre des eaux.

Sous les mers cependant les jeunes néréides
Ont prodigué les fruits nés de leurs champs humides;
Les coupes du nectar animent leurs banquets;
Et l'ambroisie exhale une nue odorante
Qui parfume à longs flots la voûte transparente
Des liquides palais.

De l'Ohio tout à coup la naïade lointaine
Les frappe de ses cris, pâle, et fuyant à peine,
A travers l'Océan, de barbares vainqueurs:
Ses regards éperdus, sa tête échevelée,
De roseaux teints de sang horriblement voilée,
Attestent ses malheurs.

Vengeance! criait-elle; ô Neptune! vengeance!
Quel forfait de mes bords a souillé l'innocence!
J'ai vu la paix trahie abjurer nos climats.
Et toi, Seine, frémis à mes accens funèbres!
La Tamise triomphe; et ses exploits célèbres
Sont des assassinats.

Crédule à cette paix que l'infidèle atteste,
Hélas! je reposais dans un calme funeste:
Un cœur pur, de soupçons est rarement armé.
Mes fils, sans crainte errans, dans leurs concerts sauvages,
Chaque jour éveillaient l'écho de mes rivages
Au nom d'un peuple aimé;

Quand l'affreux ravisseur de la triste Acadie,
L'Anglais, que sur mes bords guide la perfidie,
Fonde et voue un rempart à la nécessité;
De là son glaive impie et ses feux sacriléges
Chassent les dieux, la paix, et de nos priviléges
Bravent la sainteté.

Le Français se réveille au bruit de cette audace;
Il sait du noir rempart l'insolente menace,
Et son courroux vengeur suspend encor ses traits:
Avant de foudroyer le crime et son asile,
La sainte humanité confie à Jumonville
Le rameau de la paix.

Il part, quinze guerriers, compagnons de son zèle,
Le suivent jusqu'aux bords de l'enceinte infidèle;
Il parlait: il offrait l'olive à ces pervers.
O crime! il tombe aux pieds de l'assassin farouche:
Le doux nom de la paix expire sur sa bouche;
Sa troupe est dans les fers.

Dieu des mers, tu l'entends! dit la Seine éperdue;
On égorge mes fils: leur sang coule à ta vue;
Et ce sang généreux ne serait point vengé!

Ne suis-je plus ta fille ? ô Neptune ! et toi-même,
N'es-tu plus souverain de ce trident suprême
Par l'Anglais outragé ?

Voilà cette Albion, ce peuple magnanime
Que le savoir éclaire, et que l'honneur anime !
C'est lui qui lâchement ensanglante la paix :
De la terre et des mers déprédateur avare,
Au Huron qu'il dédaigne et qu'il nomme barbare
Il apprend les forfaits.

Tu voulus que tes flots unissent les deux mondes ;
Et du libre Océan il enchaîne les ondes !
Le cri des nations redemande les mers.
Purge tes flots sacrés de ses voiles parjures ;
Venge le sang français, mes larmes, mes injures,
Toi-même, et l'univers !

Elle dit, et ses sœurs autour d'elle gémissent ;
Attendris, indignés, tous les fleuves frémissent ;
Tous craignent d'enrichir l'insulaire odieux :
La nymphe au lit d'argent, l'Orellanne en frissonne ;
L'or du Tage pâlit ; et le Gange emprisonne
Ses cristaux radieux.

Fleuves, rassurez-vous, dit l'époux d'Amphitrite :
Au livre des destins la vengeance est écrite ;
Albion expîra les maux de l'univers.
Avant que la Tamise ait compté quelques lustres,
Elle aura vu changer ses triomphes illustres
En sinistres revers.

Vainement l'insolente à sa noble rivale
Croit opposer des flots l'orageux intervalle ;
La perfide s'épuise en efforts superflus.
Tremble, nouvelle Tyr ! un nouvel Alexandre
Sur l'onde, où tu régnais, va disperser ta cendre !
Ton nom même n'est plus.

ODE VII.

SUR HOMÈRE ET SUR OSSIAN.

—

La riante mythologie,
Que celle du chantre d'Hector !
Qu'il a de grâce et d'énergie !
Tout ce qu'il touche devient or.

De quels feux divers il compose
L'arc d'Iris au vol diligent !
Son aurore a les doigts de rose ;
Sa Thétys a les pieds d'argent.

Toujours neuf sans être bizarre,
Créant ses héros et ses dieux,
Que, loin des gouffres du Tartare,
Son vaste Olympe est radieux !

De Neptune frappant la terre
Le trident s'ouvre les enfers :
Tes noirs sourcils, dieu du tonnerre,
D'un signe ébranlent l'univers !

Le dieu qui foudroyait soupire,
Et l'Ida se couvre de fleurs :
Je pleure à ce tendre sourire
Qu'Andromaque a mouillé de pleurs !

Homère et la nature même
Ont su, variant leur pinceau,
M'offrir l'antre de Polyphême
Et la grotte de Calypso.

Du vrai, du simple, heureux modèle,
Qu'il est encore intéressant,
Quand d'Ulysse le chien fidèle
Expire en le reconnaissant !

Que le doux soleil de la Grèce
L'échauffe bien de ses rayons !
Mais Ossian n'a point d'ivresse :
La lune glace ses crayons.

Sa sublimité monotone
Plane sur de tristes climats :
C'est un long orage qui tonne
Dans la saison des noirs frimas.

Parmi les guerrières alarmes,
Fatiguant sa lyre et sa voix,
Il parle d'armes, toujours d'armes ;
Il entasse exploits sur exploits.

De mânes, de fantômes sombres
Il charge les ailes des vents ;
Et le souffle des pâles ombres
Se mêle au souffle des vivans.

Ses fleuves ont perdu leurs urnes ;
Ses lacs sont la prison des morts ;
Et leurs naïades taciturnes
Sont les spectres des sombres bords.

Il n'a point d'Hébé, l'ambroisie,
Ni dans le ciel ni dans ses vers :
Sa nébuleuse poésie
Est fille des rocs et des mers.

Son génie errant et sauvage
Est cet ange noir que Milton
Nous peint, de nuage en nuage,
Roulant jusques au Phlégéton.

Vive Homère et son Élysée,
Et son Olympe et ses héros,
Et sa muse favorisée
Des regards du dieu de Claros!

Mes amis, qu'Apollon nous garde
Et des Fingals et des Oscars,
Et du sublime ennui d'un barde
Qui chante au milieu des brouillards!

ODE VIII.

(1787.)

Exegi monumentum.
HORACE.

Grâce à la muse qui m'inspire,
Il est fini ce monument
Que jamais ne pourront détruire
Le fer ni le flot écumant.
Le ciel même, armé de la foudre,
Ne saurait le réduire en poudre :
Les siècles l'essaîraient en vain.
Il brave ces tyrans avides,
Plus hardi que les Pyramides
Et plus durable que l'airain.

Qu'atteste leur masse insensée?
Rien qu'un néant ambitieux :
Mais l'ouvrage de la pensée
Est immortel comme les dieux.
Le temps a soufflé sur la cendre
Des murs qu'aux rives du Scamandre
Cherchait l'ami d'Ephestion;
Mais quand tout meurt, peuples, monarques,
Homère triomphe des Parques
Qui triomphèrent d'Ilion.

Sur les ruines de Palmire
Saturne a promené sa faux;
Mais l'univers encore admire
Les Pindares et les Saphos.
Frappé de cette gloire immense,
Le fameux vainqueur de Numance,
Par tant de palmes ennobli,
Voulut qu'en sa tombe honorée
D'Ennius l'image sacrée
Le protégeât contre l'oubli.

Cet hymne même que j'achève
Ne périra point comme vous,
Vains palais que le faste élève,
Et que détruit le temps jaloux.
Vous tomberez, marbres, portiques,
Vous dont les sculptures antiques
Décorent nos vastes remparts;
Et de ces tours au front superbe
La Seine un jour verra sous l'herbe
Ramper tous les débris épars.

Mais, tant que son onde charmée
Baignera l'empire des lis,
De ma tardive renommée,
Ses fastes seront embellis.
Elle entendra ma lyre encore,
D'un roi généreux qui l'honore,
Chanter les augustes bienfaits,
Ma lyre, qui dans sa colère
A d'une Thémis adultère
Consacré les lâches forfaits.

Elève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai, sur la double colline,
Allier Lucrèce à Newton.
Des badinages de Catulle,
Aux pleurs du sensible Tibulle,
On m'a vu passer tour à tour;
Et sur les ailes de Pindare,
Sans craindre le destin d'Icare,
Voler jusqu'à l'astre du jour.

Comme l'encens qui s'évapore
Et des dieux parfume l'autel,
Le feu sacré qui me dévore
Brûle ce que j'ai de mortel.
Mon âme jamais ne sommeille :
Elle est cette flamme qui veille
Au sanctuaire de Vesta;
Et mon génie est comme Alcide
Qui se livre au bûcher avide,
Pour renaître au sommet d'Œta.

Non, non, je ne dois point descendre
Au noir empire de la mort :
Amis! épargnez à ma cendre
Des pleurs indignes de mon sort.
Laissez un deuil pusillanime :
Croyez-en le dieu qui m'anime;
Je ne mourrai point tout entier.

Eh ! ne voyez-vous pas la gloire
Qui, jusqu'au temple de mémoire,
Me fraie un lumineux sentier ?

J'échappe à ce globe de fange :
Quel triomphe plus solennel !
C'est la mort même qui me venge :
Je commence un jour éternel.
Comme un cèdre aux vastes ombrages,
Mon nom, croissant avec les âges,
Règne sur la postérité.
Siècles ! vous êtes ma conquête ;
Et la palme qui ceint ma tête
Rayonne d'immortalité.

ODE IX.

LES ROIS.

Si l'homme dut avoir un maître,
Le seul qui fut digne de l'être,
Le seul qui mérita de seconder les dieux,
C'est un sage roi de lui-même,
Et qui de tout l'éclat dont il brille à nos yeux
N'emprunte rien au diadème.

Mais ce mortel sublime et juste,
Ce monarque vraiment auguste,
Refusa d'un vain rang le dangereux honneur :
Et sa gloire serait flétrie,
S'il eût pu consentir au funeste bonheur
De commander à sa patrie.

Ainsi la force aux mains sanglantes,
L'orgueil aux brigues insolentes,
Conquérans de la terre, en devinrent les rois ;
Ainsi leur race criminelle,
A son trône de fer sut enchaîner des lois
Qui n'auraient tonné que sur elle.

De là ces publiques furies,
Ces prodiges de barbaries ;
Néron, Caligula, ces monstres couronnés,
Dont la rage en crimes féconde,
Pour frapper d'un seul coup les peuples consternés.
N'eût voulu qu'une tête au monde.

Possesseur aveugle et bizarre
Du champ public dont il s'empare,
Au lieu de cultiver, le despote détruit :
C'est le Canadien sauvage,
Il coupe l'arbre au pied pour en cueillir le fruit :
Sa jouissance est le ravage.

Mais, si l'encensoir fanatique
Joint à la hache despotique,
Jure de l'univers l'esclavage éternel,
C'est alors que la race humaine,
Sous le poids écrasant du trône et de l'autel,
Rampe et meurt en baisant sa chaîne.

Tel on voit l'animal utile,
Qui traçant un sillon fertile,
Engraisse à ses dépens son maître et son bourreau,
Sous le joug il use sa vie ;
Et pour fruit de sa peine il meurt sous un couteau,
Et de la main qu'il a nourrie.

O toi que la pourpre environne,
Ne vante point l'éclat du trône,
Si tu le dois au sang d'aïeux usurpateurs.
Mais si par un libre suffrage
Des peuples l'ont donné, ces peuples bienfaiteurs
Devaient-ils craindre leur ouvrage ?

Rois, déposez votre tonnerre :
Implorez l'amour de la terre,
Renversez, détruisez ces tours, ces noirs remparts,
Complices de la tyrannie ;
Que de la liberté, sur leurs restes épars,
S'élève et plane le génie.

Pourquoi cette guerrière élite ?
Pourquoi le fer du satellite
Qui place la terreur entre le peuple et vous ?
Ah ! vos craintes sont une offense :
Entourez-vous de cœurs, monarques, aimez-nous,
L'amour sera votre défense.

Voulez-vous mériter l'empire ?
De l'humanité qui soupire
Calmez, séchez les pleurs, craignez de perdre un jour.
Condamnés à l'orgueil du trône,
A force de vertus, et de soins et d'amour,
Rois, expiez votre couronne.

Malheur au roc inaccessible
Dont la cime aride et terrible,
De sa hauteur stérile épouvante les yeux !
Gloire à ces montagnes fécondes
Qui semblent n'élever leur tête dans les cieux
Que pour mieux prodiguer leurs ondes !

Loin des oreilles souveraines,
O vous, dangereuses sirènes,
Vous qui les chatouillez de sons adulateurs :

Et toi, vérité noble et sainte,
rce à travers la foule et l'encens des flatteurs;
Parle sans détour et sans crainte.

Qu'à ta voix frissonne et pâlisse
Ce lâche et perfide Narcisse,
s passions du maître esclave sans pudeur,
Qui de la couronne éclipsée
nprunte effrontément une vile splendeur,
Prix infâme du caducée.

Brise les cachets tyranniques
De ces oppresseurs politiques,
u pâle citoyen nocturnes ennemis!
Si leur vengeance est légitime,
u'à la sainte clarté du flambeau de Thémis,
Elle ose frapper sa victime!

Qu'à son tour soit jugé lui-même
Ce juge affreux qui te blasphème,
t souilla trop long-temps la pureté des lois!
Que la justice réparée
oit du bonheur public et du trône des rois
La base éternelle et sacrée!

Éteins les guerres homicides;
Que le souffle des Euménides
Ne fasse plus rugir les bronzes enflammés!
Ferme ces bouches effrayantes
Qui lançaient le courroux des souverains armés,
Et leurs réponses foudroyantes!

Il est de ces vainqueurs sauvages
Dont le char traîne les ravages,
Rois dévorant leur peuple au milieu des combats;
Mais il en est dont la faiblesse
Baisse à pas indolens descendre leurs états
Dans les tombeaux de la mollesse.

Au sein des nymphes d'Amathonte
Voyez-les endormis sans honte,
Sacrifier leur gloire aux lâches voluptés,
Et d'amour esclaves suprêmes,
Sur le front insolent des plus viles beautés
Humilier leurs diadèmes.

Le trône n'a pu les absoudre;
Ils avaient usurpé la foudre,
Et de l'encens des dieux enivré leur orgueil;
Mais frappés d'une mort impure,
Ils vont au lieu funèbre où le ver du cercueil
Attend sa royale pâture.

O rois! vos passions sinistres
Ont en vain de lâches ministres:
Vos crimes, sous le dais, en vain sont adorés:
Craignez les dieux, craignez ma lyre;
Craignez l'affreux remords: sous vos lambris dorés,
Il vous atteint et vous déchire.

Autant l'univers les abhorre,
Autant cet univers adore
Marc-Aurèle, Trajan, Louis douze et Titus,
Et ce Henri de qui la gloire
Fit monter sur un trône entouré de vertus,
La bienfaisance et la victoire.

Bon roi! monarque vraiment père!
Sur la France qui te fut chère,
Jette du haut des cieux un regard satisfait;
Vois Louis calmer les tempêtes!
Vois la fière Albion subir enfin la paix,
Et nos lis relever la tête.

Ah! parmi les règnes tragiques,
Les jours sanglans et léthargiques
Qui firent des humains l'opprobre et les malheurs,
S'il naît de ces âmes divines,
S'il suit un règne heureux, en essuyant ses pleurs,
Cybèle sort de ses ruines.

Ainsi, quand d'horribles nuages,
Sur les mers soufflent les naufrages,
Et lancent sur nos bords les vents, l'onde et les feux;
Parmi les éclats du tonnerre,
Si quelque doux rayon fend l'Olympe orageux,
Il console un moment la terre.

Tyrans! les nations sommeillent.
Ah! si jamais ils se réveillent,
Ces peuples souverains détrônés par les rois;
Si les abus de la puissance
Rendaient à l'homme enfin le premier de ses droits,
La douce et fière indépendance;

Oh! qu'alors ma lyre superbe,
Rivale des chants de Malherbe,
Aimerait à conter nos maux évanouis!
Horace a vu les fers du Tibre:
Moi je verrais la Seine, amante de Louis,
Rouler une onde toujours libre.

ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE I.

A FANNI.

Ah! fuyons des cités le profane séjour.
Viens trouver au hameau la nature et l'amour,
Fanni! viens m'embellir les champêtres asiles.
Que les amans de l'art se plaisent dans les villes!
De leurs riches palais nocturnes habitans,
Ils ne connaissent plus l'aurore et le printemps:
Ils ont dans le cristal des fleurs décolorées,
Tristes et sans parfums, de Zéphyre ignorées:
Leurs fruits impatiens devancent les saisons;
De Pomone trop lente ils méprisent les dons.
Leurs goûts sont insensés; leurs âmes sont arides;
Morphée est le seul dieu de leurs jours insipides;
En des jeux fatigans ils consument leurs nuits,
Et leur triste bonheur est de changer d'ennuis.

Heureux qui de Palès respirant tous les charmes,
Va surprendre l'aurore à ses premières larmes,
Et d'un pied matineux effleurant le gazon,
De l'oiseau qui s'éveille entend le premier son!
Heureux! si le premier cueillant la fleur naissante,
J'en pare ton beau sein, ô ma fidèle amante!
Ou d'un nid que la feuille à peine couvre encor,
Je mets sur tes genoux le frêle et doux trésor,
Et la timide mère, inquiète, éperdue,
Qui le protége encor de son aile étendue!
Mais, j'entends les regrets du père et de l'époux!
O ma Fanni! cédons à des regrets si doux.
Ah! remettons ce nid dans son palais mobile.
Croissez, petits oiseaux! goûtez un sort tranquille;
Que jamais l'épervier, ni l'autour ravisseur,
Ni le plomb criminel lancé par le chasseur,
N'abrégent de vos jours l'innocente durée,
Et ne fassent gémir une veuve éplorée!

Quelle âme est insensible aux attraits ingénus
De ces plaisirs si purs à la ville inconnus?
Au seul nom des hameaux l'âme s'échappe entière;
Des pleurs délicieux humectent la paupière.
Là, Cérès a pour nous déployé ses tapis:
L'émeraude y promet l'or fécond des épis.
Là, d'une source vive entre les fleurs errante,
Bondit à pas légers la nymphe transparente.
Là, Philémon, Baucis, époux jadis heureux,
Se plaisent d'enlacer leur feuillage amoureux.
Syrinx est ce roseau qu'un doux zéphyr caresse.
Là, tout parle d'amour, tout plaît, tout intéresse,
Tout porte au cœur ému de saints ravissemens;
La nature y sourit au bonheur des amans.
Le tendre Amour dut naître au sein d'une prairie:
Là, du nectar des fleurs son enfance nourrie,
Goûta les jeux naïfs des rustiques hameaux;
Et sa bouche divine enfla les chalumeaux.
Souvent il se mêlait aux danses des bergères,
Ou tressait en osier des corbeilles légères.
Quelquefois de ses mains un guéret sillonné,
Sourit de voir un soc de myrte couronné.
Avec son Adonis Vénus même sans honte
A porté la houlette aux rives d'Amathonte.
Amante d'un lait pur, souvent sa belle main
D'une mère bêlante a su presser le sein.

Que Vénus, que l'Amour soient encore nos maîtres!
Ah! ne dédaignons point ces délices champêtres.
Avec l'aube éveillé, quel charme de te voir
En longs cheveux épais soulevant l'arrosoir,
Prodiguer une eau pure aux tiges parfumées
Des fleurs que ton amant lui-même aura semées,
Ou conduire avec art aux voûtes des berceaux
Du jasmin odorant les flexibles rameaux,
Ou tondre d'un gazon la pointe jaunissante,
Ou relever d'un cep l'espérance penchante;
Ou quelquefois au bois, d'un caprice enfantin,
Secouer sur mon front les perles du matin,
Et cueillir avant moi, sur la branche agitée,
La noisette trompeuse et souvent rejetée!
Loin des palais dorés, séjour des noirs soucis,
Quel charme, dans la grotte où nous serons assis,
De voir ces longs troupeaux qui blanchissent la plaine
Et la chèvre qui pend à la roche lointaine,
Et le jeune pasteur qui, les suivant toujours,
Confie au chalumeau ses rustiques amours,
Tandis que sa bergère attache à sa houlette
Le prix de ses chansons, la simple violette!

Quand le soir, ramenant l'étoile du berger,
Imposera silence au chalumeau léger,
Et que l'aimable oiseau qui se plaint de Térée,
Charmera les forêts de sa voix éplorée,
Émus de ses accens, touchés de ses douleurs,
A nos tendres baisers nous mêlerons des pleurs.
Crésus et tout son or, source de ses alarmes,
Ne sauraient acheter ces précieuses larmes.

ÉLÉGIE II.

Qu'il fut barbare ! il eut un cœur de diamant,
Le premier qui ravit l'amante à son amant !
Et l'amant qui survit au jour qui les sépare,
Lui-même porte un cœur insensible et barbare.

Je n'ai point, ô Fanni ! cet insensible cœur ;
De ton absence, hélas ! je sens trop la rigueur.
Entraîné loin de toi par l'aveugle fortune,
Combien j'ai combattu sa faveur importune !
Combien je regrettais ce rivage enchanté,
Où Vénus me fit voir ta naissante beauté :
Et ta douce retraite aux Argus inconnue,
Où j'appris le secret de ta flamme ingénue :
Et ces jardins rians où mon timide espoir
Attendait mon amante avec l'astre du soir !
Enfin de ces regrets la Parque me délivre ;
En cessant de te voir, j'ai dû cesser de vivre.
Je t'aimais trop ; je meurs victime de mes feux.

O toi pour qui j'expire, entends mes derniers vœux !
Quand de tes doux attraits l'amant et le poète
Ne seront plus qu'une ombre, une cendre muette ;
Quand ma froide dépouille, étendue au cercueil,
Sera couverte, hélas ! du funèbre linceul,
L'Amour te portera cette triste nouvelle ;
Il guidera vers moi ta démarche fidèle.
Ta douleur va tromper les yeux de tes Argus ;
Elle fuira ces bords que je ne verrai plus.
L'Amour, t'enveloppant de l'azur d'un nuage,
Aux regards indiscrets voilera ton passage.
Pour la dernière fois tu suivras son flambeau
Vers l'asile où la mort a creusé mon tombeau.

Descends, ô ma Fanni ! sous la voûte sacrée
Où de mon ombre encor tu seras adorée.
Viens orner mon cercueil de cyprès et de fleurs ;
Viens, les cheveux épars, l'arroser de tes pleurs.
Prends des mains de l'Amour le trait qui t'a blessée ;
Et de ce trait de feu, sur ma tombe glacée,
D'une fidèle main viens écrire, en pleurant,
Ces vers qu'Amour, hélas ! te dicte en soupirant :
« Sous ce marbre repose une ombre qui m'adore ;
» S'il n'eût aimé Fanni, Mysis vivrait encore. »

ÉLÉGIE III.

AU BILLET QUE J'ENVOIE A FANNI.

Billet que je confie aux ailes de l'Amour,
Pars, vole à ce que j'aime annoncer mon retour.
Ah ! dis bien à Fanni ma vive impatience !
Dis que je vais demain respirer sa présence !
Demain l'aube verra mon rapide coursier
Qui devance, en courant, le vol de l'épervier,
D'un pas ailé, franchir, en dévorant sa trace,
Ces huit termes jaloux qui prolongent l'espace.
Demain, demain Fanni doit par mille faveurs
D'un exil douloureux me payer les rigueurs.

Doux billet ! ne va point révéler ce mystère :
Trompe de ses Argus la vigilance austère ;
Que l'amour te dérobe à tout regard malin ;
Que Fanni te prenant d'une furtive main,
Et d'un regard oblique essayant de te lire,
Te glisse près du cœur où son amant respire.
Tu sentiras ce cœur, plein d'un trouble charmant,
Te demander Mysis à chaque mouvement,
En désirs éperdus s'égarer, se confondre,
Te presser, te parler, t'écouter, te répondre,
Gémir impatient des obstacles jaloux,
Et voiler de soupirs son timide courroux.

Oh ! que des sombres nuits l'heure si désirée
Va lui rendre importuns les jeux de la soirée,
Et les tristes lenteurs du nocturne festin !
Douze fois l'airain sonne : elle s'échappe enfin
Vers l'alcôve discrète où la beauté repose :
Un lin pur y reçoit et l'albâtre et la rose.

Heureux billet ! c'est là que, bravant les Argus,
Au flambeau de l'Amour, Fanni, les yeux émus,
Va te lire cent fois pour te relire encore ;
Et tu reposeras sur un sein que j'adore !

ÉLÉGIE IV.

O nuit voluptueuse ! ô lit cent fois heureux !
Asile et confident des baisers amoureux,
Lit, où j'ai caressé mon amante fidèle ;
Rideaux que le plaisir agitait autour d'elle ;
Doux flambeaux dont l'éclat animait nos discocours ;
Et ces folâtres jeux, prélude des amours :

Ombres dont la faveur et les voiles complices
Encouragent Vénus aux dernières délices;
Ah! sans cesse à mes yeux retracez les appas
Qu'Amour si doucement fit mourir dans mes bras!
Sans cesse peignez-moi les querelles badines,
Les refus irritans, les caresses divines,
Et des baisers si doux le murmure enflammé,
Que suit, plus doux encore, un silence pâmé!...

Mais la nuit déroba mon bonheur dans ses ombres;
Un triomphe si doux eut des plaisirs trop sombres.
Sans doute un demi-jour sert mieux la volupté;
Et j'aime à voir rougir la timide beauté;
Dans les yeux des amans Vénus a mis leur âme,
L'œil reçoit, lance et guide une amoureuse flamme.
Ce berger, qui ravit d'infidèles appas,
Vit Hélène, sans voile, au lit de Ménélas;
Endymion sans voile, au lit de son amante,
Caressait d'un beau corps la nudité charmante:
Imitons-les, Fanni! n'attends pas que ton sein
Échappe mollement au baiser incertain.
Enivre mes regards des charmes que j'adore;
Préviens l'affreuse nuit qui n'aura point d'aurore;
Entrelaçons nos bras, et qu'un lien si beau
De la Parque jalouse affronte le ciseau.
Que du tendre ramier l'aile voluptueuse
Presse moins vivement sa colombe amoureuse.
Hélas! et s'il n'est point d'immortelles amours,
Du moins ne leur donnons de terme que nos jours.

Ah! tu verrais courir les fleuves vers leur source,
L'Aurore conduirait le char glacé de l'Ourse,
La flamme du Soleil s'éteindrait dans les cieux,
Avant ce feu si pur allumé par tes yeux!
Mon sort est de t'aimer, et de t'aimer sans cesse;
De mourir dans tes bras d'une éternelle ivresse.
A cette heureuse nuit donne souvent des sœurs:
Je préfère au nectar de si douces faveurs.
L'amant qui peut sucer tes lèvres demi-closes
Boit l'immortalité dans leur coupe de roses.

ÉLÉGIE V.

L'absence me ravit les charmes que j'adore,
Dieux jaloux! est-ce en vain qu'un amant vous implore?
Vos autels sont-ils sourds à des vœux innocens?
Le ciel se jouerait-il de mon crédule encens?

Que Choiseul ait d'un roi le faste et les richesses:
Mes vœux sollicitaient de plus douces largesses.
Mon amour, peu jaloux d'une vaine splendeur,
Ne demandait au ciel ni l'or ni la grandeur,
Ni ces palais brillants d'une pompe insultante,
Ni ces riches moissons que la Sicile enfante,
Ni ces cristaux dont l'Inde enorgueillit ses bords;
Tes baisers, ô Fanni! valent tous ces trésors:
Riche de tes faveurs, que m'importe un empire?
Mais quel jour me rendra ta vue et ton sourire?

L'amour a des terreurs que lui seul peut calmer:
Cette nuit même un songe est venu m'alarmer.
Ah! d'un trop juste effroi je n'ai pu me défendre:
Le songe était affreux... il te peignait moins tendre.

Que la Fortune et Mars gouvernent l'univers:
Qu'ils sèment à leur gré la gloire et les revers;
Que par des nœuds secrets s'alliant à la Seine,
Le Rhin contre la Sprée arme le Borysthène,
Et du seul Frédéric assiége les états;
Qu'il triomphe ou qu'il tombe après tant de combats;
Rien ne saurait troubler ma paisible assurance:
Je ne crains, ô Fanni, que ton indifférence;
Je ne forme des vœux qu'en faveur de l'amour:
Chacun de mes soupirs demande ton retour.
Je voulais dans tes bras consumer ma jeunesse;
Je voulais sur ton sein réchauffer ma vieillesse;
Je voulais, à tes pieds, mourant de volupté,
Descendre, plein d'amour, aux rives du Léthé.

Là, chantant les attraits dont tu fus embellie,
Mes vers rendront jaloux et Tibulle et Délie.
Gallus, Catulle, Ovide et La Fare et Chaulieu,
A ma flamme, à mes chants reconnaîtront leur dieu.

Mais dans quels vains transports égaré-je mon âme,
Quand ton absence, hélas! glace et trahit ma flamme!
Quand, au dernier billet que ta main a tracé,
Un mot affreux... (les pleurs l'avaient presque effacé!)
M'apprend de tes Argus la haine et les obstacles?

Aime! et crois que l'amour est le dieu des miracles.
Revole, chère amante, aux bords de nos ruisseaux:
Ah! Fanni! c'est ton nom que murmurent ces eaux;
C'est ton nom qu'en ces bois soupire Philomèle;
Cet ombrage, mon cœur et ce gazon t'appelle.
Reviens! et toi, Vénus! calme enfin mon tourment!
Et rends ma jeune amante à son fidèle amant.

ÉLÉGIE VI.

FAITE PENDANT UNE HÉMORRHAGIE VIOLENTE, ET QUI PENSA DEVENIR MORTELLE.

—

Le sang baigne à longs flots mes lèvres pâlissantes;
Et mon Tibulle échappe à mes mains défaillantes.
De mon sein oppressé les pénibles efforts
Y tourmentent la vie, et brisent ses ressorts.
Dans ce combat mortel et de glace et de flamme,
Fanni seule, Fanni retient encor mon âme :
Ma voix en expirant soupire ce doux nom;
Et de ma lyre éteinte il est le dernier son.
Ma lyre avait promis de la rendre immortelle,
Et devait au printemps défier Philomèle :
Le printemps reviendra pour Philomèle... et moi,
D'un silence éternel j'aurai subi la loi.
Les roses reviendront; et cette main absente
N'aura point le bonheur d'en parer une amante!
Des myrtes, des lauriers que je devais cueillir
Tout l'espoir avec moi va donc s'ensevelir?

O mort! divinité si terrible au vulgaire,
Je ne crains pas le coup de ta main sanguinaire :
De mes jours mal tissus romps le faible lien;
La vie est peu de chose, et toi-même n'es rien.
Mais quitter à la fois une amante et la gloire,
Sans avoir consacré ses feux et sa mémoire!
Mais dans la foule obscure indignement périr!
Cette mort est affreuse, et c'est plus que mourir!

ÉLÉGIE VII.

—

L'heure fatale accourt, d'un long crêpe voilée,
Terrible, et conduisant la Parque échevelée;
Elle accourt!... je la vois!... j'entends son vol affreux.
Tel fond l'avide autour sur un cygne amoureux;
Tel le noir épervier, d'une aile frémissante,
Vole, suit, presse, atteint la colombe innocente,
Qui, du char de Vénus séparée un moment,
Par ses cris douloureux l'implore vainement.

Loin de tes yeux, Fanni, la tombe me dévore;
Tu n'entends plus la voix d'un amant qui t'implore.
Enlevé de tes bras et du sein des amours,
Les chagrins de l'absence ont flétri mes beaux jours.

Que tu verrais Mysis différent de lui-même!
Son cœur n'est point changé; puisqu'il respire, il t'aime.
Mais ce n'est plus ce front riant et fortuné,
Tant de fois par tes mains de myrtes couronné :
Ce n'est plus cet amant que tes lèvres de rose
Enivraient du nectar dont Vénus les arrose;
Ce n'est plus ce Mysis qui, plein de feux si doux,
Seul aimé, t'aimant seule, a fait tant de jaloux.
Il jouissait alors de ta douce présence;
Sa vie est dans tes yeux; il meurt de ton absence.

Je jurai mon retour à tes embrassemens.
La mort, la mort jalouse a rompu mes sermens;
Sa brûlante fureur circule dans mes veines;
L'art se trouble, s'épuise en ressources trop vaines,
Et mon sang, qui jaillit sous des couteaux mortels,
A neuf fois de la Parque arrosé les autels.
La Parque, sur mon lit, terrible et menaçante,
Foule d'un pied sanglant ma tête gémissante.
L'Amour repousse en vain l'inexorable faux;
Sa main faible ne peut désarmer Atropos :
La cruelle triomphe, et son souffle homicide
Desséchant les pavots sur ma paupière aride,
Fait bouillonner mon sang à flots séditieux.
Je brûle, je frissonne; un voile est sur mes yeux;
Mes yeux ne verront plus ni les fleurs, ni l'aurore :
Ni les yeux de Fanni plus séduisans encore :
Ces yeux que je chantais et baisais tour à tour,
Ces yeux où je puisais le génie et l'amour.

Amour! Vénus! et vous, ô Filles de Mémoire!
Promettiez-vous ce sort à mes feux, à ma gloire!
De Mysis, de Fanni les noms entrelacés,
Dans vos fastes brillans devaient être placés.
Le chantre de Fanni, sur la double colline,
Eût effacé les noms d'Ovide et de Corinne;
Et je meurs... sans remplir ces destins éclatans!

Après l'instant suprême est-il d'autres instans?
S'il en est, ô Fanni! si l'âme est immortelle,
Si des feux de l'esprit il reste une étincelle,
Qu'elle passe en ton sein, ô ma chère Fanni!
A moi-même échappé, de moi-même banni,
Deviens pour ton amant l'immortel Élysée :
Que mon âme revole où je l'avais puisée.
J'adorerais le Styx, éclairé par tes yeux,
Et l'Olympe sans toi me serait odieux.

Mais quel affreux nuage enveloppe ma lyre?
Où suis-je? où vais-je? ô dieux! quel funèbre délire
Trouble mes sens voilés des ombres du trépas?
Quels lugubres objets s'attachent à mes pas?
J'entrevois de la Mort les horribles ministres
Entraînant mon cercueil à pas lents et sinistres...

Ce spectacle, ô Fanni! devais-tu le prévoir?
Chère amante! est-ce ainsi que j'ai dû te revoir?
Un doux espoir te flatte; et rien ne te révèle
Du trépas d'un amant la sanglante nouvelle.

Ce deuil, ce sombre éclat des lugubres flambeaux,
Ces longs crêpes, épars en funèbres lambeaux,
Ces voiles noirs, semés de larmes blanchissantes,
D'un corps pâle et glacé parures impuissantes,
Ces cantiques de mort, ces lamentables cris,
D'une secrète horreur vont glacer tes esprits.

Hélas! tu m'accusais d'une trop longue absence:
Malheureuse! tu vas jouir de ma présence!
Ta flamme n'attend pas un amant au cercueil;
Mais déjà de ta porte il ombrage le seuil;
Il passe sous tes murs: ta fenêtre s'entr'ouvre;
Ton œil, avec effroi, s'égare et le découvre.
« O ciel, t'écriras-tu peut-être en ce moment,
» D'un semblable destin préserve mon amant! »
Ton amant! il n'est plus! hâte-toi de descendre;
Le cercueil te ravit sa fugitive cendre;
Mon ombre peut encor goûter quelques douceurs:
Enlève ton amant aux prêtres ravisseurs:
De ces vautours sacrés un lugubre nuage
De mon cercueil en vain te défend le passage.

Accours! et romps le joug des timides égards;
De plus près sur ma tombe attache tes regards:
Fais parler tes sanglots, ton silence, ta flamme,
Et ces larmes d'amour, souveraines de l'âme!
Va, le sceptre des rois est moins impérieux
Qu'une larme timide échappée à tes yeux.

Ose aimer sans rougir; ose avouer ta perte;
Lève ces noirs atours dont ma tombe est couverte;
Gémis sur ton amant! tes soupirs, tes douleurs,
Tes regrets, tes sanglots vont passer dans les cœurs.
Ose me disputer à la Parque farouche:
Mets ton cœur sur mon cœur, ta bouche sur ma bouche;
Couvre de tes baisers et mes yeux et mon sein...
Tu sentiras mon cœur palpiter sous ta main!

ÉLÉGIE VIII.

A NÉMÉSIS.

Toi, qu'invoque en ses pleurs l'innocent qu'on outrage,
Toi, qui semblais trahir mes vœux et mon courage,
Des crimes de l'Amour, des crimes de Thémis,
Tu me venges enfin, tardive Némésis!
Tu me fais de ta coupe enfin goûter les charmes.
Avant ce doux nectar, ô que j'ai bu de larmes.
Sous mes pas innocens que de piéges dressés!
Quel noir et long tissu de maux entrelacés!
J'ai, durant sept hivers, jouet d'un sort barbare,
Fatigué de Thémis le labyrinthe avare,
Depuis ce jour, fatal au reste de mes jours,
Qui de treize ans d'hiver empoisonna le cours.

Ah! le calme riant de mes jeunes années
M'annonçait-il, grands dieux! ces noires destinées?
Quand je parais Fanni de myrtes et de fleurs,
Ah! croyais-je à Fanni devoir un jour des pleurs?
Quand je fermai sa tombe aux dépens de ma vie,
Pensais-je qu'elle-même un jour me l'eût ravie?
Ma candeur n'eût jamais soupçonné ces revers.
De mes illusions je parais l'univers.
Je me fis des vertus une chimère auguste.
J'osais même penser que Thémis était juste.
Dans mes douces erreurs j'avais sacrifié
Au tendre et pur amour, à la sainte amitié.
Ta mort, jeune Racine! et les pleurs des Corneilles,
En pénétrant mon âme, inspirèrent mes veilles.
L'éclat de l'or jamais n'éveilla mes désirs.
Fanni, les arts, la gloire enchantaient mes loisirs;
Je voyais dans Fanni, moins épouse qu'amante,
De mes destins heureux la compagne charmante;
Et par leurs soins heureux une mère, une sœur,
Eussent fait de mes jours envier la douceur.
J'aimais, je cultivais, je chantais la nature.
Que mon cœur était loin de croire à l'imposture!
Qu'un enfant des neuf sœurs est facile à tromper!
Je caressai la main qui devait me frapper!
D'un ennemi trop cher complaisante victime,
Tranquille, je dormais sous le poignard du crime:
Le noir complot m'éveille en éclatant sur moi.

Sans doute il éprouva moins de trouble et d'effroi,
Le premier qui, rasant le cap de la Tempête,
D'un nuage imprévu vit fondre sur sa tête
La nuit, les vents, la foudre à grands coups redoublés,
Et l'ouragan roulant les flots amoncelés.

Que de fois, Némésis, dans ce funeste orage,
Mon fragile vaisseau fut voisin du naufrage!
Que de fois j'appelai les dieux à mon secours!
Et les flots, et les vents, et les dieux étaient sourds.
Tu vis le triple nœud de ce complot infâme;
Tu vis s'armer ensemble et mère, et sœur, et femme;
Tu vis leur noire audace, ô crime! ô triple horreur!
De leurs coups sur moi seul diriger la fureur;
Tu les vis toutes trois, s'acharnant à leur proie,
Puiser dans mes tourmens une exécrable joie;

Et de mes tristes jours se disputant la fin,
Se faire de ma vie un funeste butin.

O Méléagre! ainsi ton effroyable mère
Te dévouait aux feux qu'alluma sa colère;
Ainsi l'horrible sœur d'Absyrthe massacré,
Dispersait en lambeaux son frère déchiré;
Ainsi de Danaüs les filles exécrables,
Au sang de leurs époux baignaient leurs mains coupables.
Mais aucun d'eux n'a vu, dans ses derniers abois,
Epouse, et mère, et sœur, le frapper à la fois.

Ah! tu vis plus encor! tu vis leur calomnie
Des lois contre mes jours armer la tyrannie;
Tu vis l'indigne chef d'un indigne sénat,
Au poignard de Thémis dicter l'assassinat;
Tu le vis, souriant de sa lâche puissance,
Aux pieds mêmes du crime égorger l'innocence.

Et moi je m'écriais, en regardant les cieux:
Viendras-tu, Némésis, justifier les dieux?
Laisseras-tu dormir ta vengeance et leur foudre?
Est-ce sur mon tombeau que tu dois les absoudre?
Et par le vain récit des monstres terrassés,
Penses-tu réjouir mes ossemens glacés?
Complice du forfait que tu n'oses confondre,
C'est en l'exterminant que tu dois me répondre.

Et tu restais muette au cri de mes douleurs!
Et le succès du crime insultait à mes pleurs!
Et j'entendais gronder la haine étincelante!
Et je voyais pâlir l'amitié chancelante!
Et dans cet univers, saisi d'un lâche effroi,
Contre tous mes tyrans je n'avais plus que moi.
Je dévorai mes pleurs, et j'embrassai ma lyre.
Armé de l'infortune, ivre d'un saint délire,
Mon génie indigné tonna sur les pervers.
Je condamnai leur chef aux tourmens des enfers;
Dans les siècles futurs je traînai sa mémoire;
Je le couvris de honte au flambeau de la gloire;
Et son nom, expirant sous ma juste fureur,
Déjà de l'avenir est l'opprobre et l'horreur.

Viens, viens, ô Némésis! seconde ma vengeance!
Sur mes lâches tyrans frappons d'intelligence!
Périsse jusqu'au nom d'un sénat odieux,
Et qu'un fils d'Apollon soit vengé par les dieux!

ÉLÉGIE IX.

L'infidèle a rougi de son lâche parjure!
Elle veut réparer l'irréparable injure
D'une amante qui laisse expirer son amant
Dans la jalouse horreur du plus affreux tourment.
Mais, comment de son crime effacer la mémoire?
Tant de fois abusé, pourrais-je encor la croire?
Pourrais-je démentir mes oreilles mes yeux?
Ah! je démentirais les astres et les dieux!
C'est Amour qui l'ordonne; oui! je la crois encore.
Eh! comment ne pas croire, hélas, ce qu'on adore!
Jusqu'à la haine en vain je poussais ma fierté;
Et ma haine adorait sa fatale beauté.
Son crime lui prêtait encor de nouveaux charmes;
J'aurais de tout mon sang voulu payer ses larmes!
Un regard me donnait ou la vie ou la mort.

Aujourd'hui qu'elle atteste un fidèle remord,
Puis-je à son âme, hélas! ne pas ouvrir mon âme?
Prête à donner le jour au gage de sa flamme,
Elle a posé ma main sur ses flancs douloureux,
Et pénétrant mon cœur d'un regard amoureux:
Si je touche, dit-elle à mon instant suprême,
Si mon fils, en naissant, m'enlève à ce que j'aime,
Je revivrai pour toi dans cet enfant chéri.
Un jour, en le pressant sur ton sein attendri,
Ton amour donnera des pleurs à ma mémoire;
Mes lettres de nos feux lui conteront l'histoire:
Il verra quelle ardeur avait su m'enflammer;
Instruit par mon amour, qu'il apprenne à t'aimer.
Il y verra le cœur de la plus tendre amante:
Il lira mes baisers, ma flamme impatiente,
L'ivresse des plaisirs, l'ivresse des douleurs,
Et ton absence encore écrite par mes pleurs.
Il y verra mon nom, le nom d'Adélaïde,
Ce doux nom... qui n'est plus celui d'une perfide.
Et ces mots, tant baisés: *Toi seul fais mon destin;*
T'aimer, c'est respirer un sentiment divin!
Ah! crois-moi, cher amant! cette ligne de flamme,
Mieux que dans mon billet, respire dans mon âme.
Si je vis, mon amour ne peut qu'être éternel;
J'en atteste mon fils et ce sein maternel!
Ton fils m'a rappelée à l'amour de son père;
Il te demande aussi la grâce de sa mère.
Son cœur est le doux nœud de ton cœur et du mien;
Nous serons toujours trois dans un même lien.

Alors, malgré Lucine et ses douleurs cuisantes,
Me couvrant de baisers et de larmes brûlantes,

Avec un doux souris mêlé de pleurs amers :
Ah ! je souffre pour toi des maux qui me sont chers !
Va ! si je brûle encor d'une flamme volage,
Puissent tous mes attraits se flétrir avant l'âge !
Ne crains plus de mon cœur l'égarement fatal;
De mes yeux, pour jamais, j'ai banni ton rival.

Eh ! je n'en croirais pas ces promesses sacrées
Que jurent à mon cœur des lèvres adorées !
Ah ! malheur à l'amant dans sa haine endurci,
Et qu'une amante en pleurs n'a jamais adouci !
De mon crédule amour dussé-je être victime,
Tes pleurs, Adélaïde, ont effacé ton crime !

ÉLÉGIE X.

SUR UN FILS D'ADÉLAIDE,

Né le 1er mai 1781 et mort le 21 juin 1782.

O d'un amour trahi cher et dernier lien !
Enfant d'Adélaïde !... ô toi qui fus le mien !
Des plus tendres baisers, gage, hélas, peu durable,
Tu m'es ravi ! tu meurs ! enfant trop déplorable !
De ma perfide amante en naissant séparé,
Sur le sein maternel tu n'as pas expiré ;
Enfant ! jouis du moins des larmes de ton père.

Muses ! donnez des fleurs à sa tombe légère :
Toi, Vénus, dont le myrte honora son berceau,
Hélas ! d'un noir cyprès couronne son tombeau.
Tu n'es plus, ô mon fils ! trop semblable à la rose,
Sous tes pas innocens nouvellement éclose,
La Parque a moissonné tes rapides instans,
Lorsqu'à peine tes yeux ont revu le printemps ;
Né dans le mois des fleurs, tu disparais comme elles.
Tu n'éprouveras point d'amantes infidèles :
Une parjure épouse, à l'aide de Thémis,
Ne te punira pas des maux qu'elle a commis.
Une sœur odieuse, à ta perte animée,
Ne te lancera point sa langue envenimée.
Tes pas, qui du berceau descendent au cercueil,
A peine de la vie ont effleuré le seuil.
Ta mort trompe les maux qui suivent l'existence;
Mais elle trompe aussi ma plus douce espérance.
Je croyais que l'amour t'avait formé pour moi :
Mon cœur dans l'avenir se reposait sur toi;
C'est pour toi que, fuyant la vaste solitude
D'un monde où règnent seuls l'or et l'ingratitude,
Mon âme se formait un univers plus doux,
Peuplé d'êtres plus purs, et plus dignes de nous ;
Univers où l'amour n'était plus un vain songe,
Ni l'amitié constante un rapide mensonge ;
Univers où les cœurs étaient le prix des cœurs :
Où l'or n'achetait point de serviles faveurs.

Ta bouche eût effacé par ses caresses pures
Les crimes de ta mère et ses baisers parjures ;
Tes douleurs auraient su consoler mes douleurs :
Et nous eussions goûté les délices des pleurs.
Ta main sans doute un jour eût fermé ma paupière ;
Si quelque gloire un jour eût lui sur ma carrière,
De ses nobles rayons tu te serais paré ;
Et le nom de mon fils t'eût peut-être honoré :
Mais ton ombre a du Styx franchi les flots livides.

Ah ! tu l'avais frappé de tes vœux homicides,
Mère affreuse ! ta haine et la mort tour à tour
M'enlèvent une amante et les fruits de l'amour.
Parque barbare, achève ! achève ! et prends ma vie!
(Ah ! sa plus douce part déjà m'était ravie !
Une amante et mon fils en faisaient la moitié.)
Ou si tu m'épargnais, cruelle par pitié,
Prête, prête ton glaive aux mains d'Adélaïde ;
Dieux ! avec quel plaisir, l'ingrate, la perfide
Plongerait tout entier ce glaive dans un sein
Qu'amour fit tant de fois palpiter sous sa main !
Elle y reconnaîtrait la première blessure
Que me fit cette main trop fatale et trop sûre ;
Elle y verrait mon cœur, sanglant et déchiré,
Détestant cet amour dont il est dévoré.
Qu'elle m'arrache, hélas ! et sa funeste flamme,
Et la mort de son fils vivante dans mon âme !
Qu'elle rejoigne un père à ce fils malheureux :
Et que sa rage au moins nous unisse tous deux !

ÉLÉGIE XI.

LE SONGE.

D'un piége inévitable ai-je pu me défendre ?
Amour ! fatal amour ! et toi, Zelmis, et toi
Dont la douce amitié m'enchaîna sous sa loi,
Tu prêtais à l'amour ta voix flatteuse et tendre.
Ah ! qui veut fuir l'amour ne doit jamais t'entendre !

Hier, quand la nuit sombre, enveloppant les cieux
Fendait les airs glacés d'un char silencieux,
Assis auprès de toi, vers ton foyer paisible,
Tes accens me liaient d'une chaîne invincible :
Mon âme s'enivra de ces récits charmans
Où tu peignais si bien les récits des amans.

Je respirais leurs feux; j'enviais leurs alarmes;
De mes yeux attendris coulaient leurs douces larmes:
Que tu me rendais chers leurs plaisirs, leurs tourmens!
Je croyais à Vénus en regardant tes charmes:
L'amour m'environnait de ses enchantemens.
Tout semblait ressentir mes doux ravissemens.
Cette pure clarté que l'on doit à l'abeille,
Attentive à ta voix, partageait notre veille;
Vulcain d'un feu plus doux pétillait à nos yeux:
Des vents grondans au loin la bruyante furie
N'osait troubler les sons de ta bouche attendrie.
Hélas! tu charmais tout... hors le temps envieux.
Sa main fit échapper cette heure fugitive
Qui, frappant douze fois dans l'or qui la captive,
M'ordonna sans pitié le nocturne repos.
Grands dieux! que le sommeil était loin de mon âme!
Ta voix dans tous mes sens avait porté la flamme.
Je me flattais pourtant que le dieu des pavots,
Humectant de leurs sucs ma paupière échauffée,
Assoupirait enfin jusqu'au dieu de Paphos:
Vain espoir! l'amour seul avait séduit Morphée.

Un songe tout de feu m'enleva dans ses bras
Jusqu'au lit où Morphée enchaînait tes appas.
Ta lumière veillait: elle offrait à ma vue,
En dépit des rideaux importuns et jaloux,
Ta vermeille beauté mollement étendue
Sous un lin qui voilait tes charmes les plus doux.
Je n'osais soulever l'importune barrière:
Mais d'un baiser timide effleurant ta paupière,
Je crus voir tes beaux yeux s'éveiller sans courroux.
Un soupir échappé de tes lèvres de rose
Suivit ce doux regard, et sembla me dire: Ose.
Soudain la volupté m'embrasa de ses feux.
D'un baiser plus ardent l'amoureuse licence
De ma craintive audace expia l'innocence;
Je devins moins coupable en devenant heureux.

O de mes sens émus trop rapide mensonge!
Le réveil a détruit mon fragile bonheur;
Zelmis! objet charmant d'une si douce erreur,
Dirας-tu comme moi: Pourquoi n'est-ce qu'un songe?

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIE I.

Divitias alius fulvo sibi congerat auro.
TIBUL.

Ah! qu'un autre se plaise à grossir son trésor!
Qu'il n'ait de dieu, d'ami, d'amante que son or,
L'insensé qui, jaloux d'une vaine richesse,
Inquiet, soupçonneux, veille et tremble sans cesse!
Un pénible bonheur flatte peu mes désirs:
Ma douce pauvreté me fait d'heureux loisirs;
Content sous mes foyers de voir la flamme agile
Égayer vers le soir mes pénates d'argile,
Pomone ne sait point éluder mon espoir,
Ni ma vigne tromper l'attente du pressoir.
Le sauvage arbrisseau qu'entame un fer utile,
Ici, doit à mes soins sa blessure fertile;
Là, dans mes prés qu'altère un soleil dévorant,
Le docile ruisseau me suit en murmurant.
Mon verger s'embellit sous les mains de son maître.
Qu'il m'est doux de cueillir un fruit que j'ai vu naître!
Je ne dédaigne point de tracer des sillons;
J'aime à voir mes troupeaux errer dans les vallons.
Je ramène au bercail la génisse indolente,
Et l'agneau qui s'égare à sa mère bêlante.

O dieux amis des champs, dieux paisibles et doux!
Pan, Vertumne, Palès, je vous honore tous.
Veille sur mes jardins, toi dont la faux puissante
Donne aux brigands de l'air une utile épouvante!
Que mes épis dorés, prémices des guérets,
Couronnent tes cheveux, bienfaisante Cérès!
Dieux! jadis protecteurs d'un superbe héritage!
De ses débris, hélas! recevez l'humble hommage!
J'offrais une génisse en des temps plus heureux;
A présent un agneau suffit avec mes vœux:
Qu'il tombe à vos autels! Qu'autour de lui rangée,
La rustique jeunesse en deux camps partagée,
S'écrie: Accordez-nous les vins et les moissons!
Dieux! ne rejetez point ces autels de gazons!
Cette argile est encor la même où nos ancêtres
Présentaient un lait pur à vos autels champêtres.
Loin, loin de mes brebis, ravisseurs ténébreux,
Loups cruels, insultez un bercail plus nombreux!

Je ne regrette point les trésors de mes pères,
Ni leurs palais ravis par des mains étrangères.
Que me faut-il? ces champs, un lit et du repos;
Un lit d'où l'amour seul écarte les pavots.

Ah! dans l'horreur des nuits que l'aquilon tourmente,
Quel charme de presser le doux sein d'une amante!
Qu'une pluie orageuse et l'air tumultueux
Font bien goûter la paix d'un lit voluptueux!
Que tel soit mon bonheur, dieux! et que la fortune
Soit toute à ces mortels qui fatiguent Neptune;
Qu'ils cherchent des climats et des biens étrangers!
En est-il d'aussi doux que mes champs, mes vergers?
Mon univers est là; là je borne ma course;
Là, rêvant sous un arbre, au doux bruit d'une source.

J'évite du midi les brûlantes chaleurs :
Mon absence à l'amour n'a point coûté de pleurs.

Ah ! que les diamans ! ah ! que tout l'or périsse,
S'il faut pour les ravir qu'une beauté gémisse !

C'est à toi, Messala, né pour les grands exploits,
De combattre, de vaincre et d'enchaîner les rois ;
C'est à moi de subir une amoureuse chaîne,
Et d'assiéger long-temps une porte inhumaine.
Délie ! ah ! qu'on insulte à mon oisiveté !
Que m'importe la gloire où n'est point ta beauté !
Sois de mes humbles champs la nymphe tutélaire ;
De mes jeunes brebis daigne être la bergère ;
Viens sous un antre frais reposer dans mes bras ;
Et puissé-je y dormir, vainqueur de tes appas !

Que sert un lit de pourpre où veillent les alarmes?
Il le cède à la mousse où reposent tes charmes.
L'or, le duvet, les eaux, les chants harmonieux,
Rien ne peut assoupir un œil ambitieux.
Eh ! quelle âme d'airain, quel aveugle courage,
Pouvant te posséder, s'arme et vole au carnage !
Qu'il enchaîne l'Asie à ses fiers étendards ;
Qu'il aille de la terre éblouir les regards ;
Qu'avec toi, que pour toi je vive, ô mon amante !
Et te presse en mourant de ma main défaillante,
Sur le bûcher funèbre, hélas ! mis à tes yeux,
Tu pleureras, Tibulle, en accusant les dieux.
Tu pleureras : cent fois tes lèvres adorables
Mouilleront de baisers ces restes déplorables !
Nul amant, nulle amante, en voyant tes douleurs,
En voyant mon bûcher, ne retiendra ses pleurs :
Ils s'en retourneront l'œil humide de larmes !

Mais que ton désespoir n'offense point tes charmes !
Mon ombre en gémirait ; que dis-je? ah ! mes beaux jours
Bravent encor la Parque, et sont tout aux amours.
Mais l'âge à pas muets se glisse, ô ma Délie !
La jeunesse s'envole : une aimable folie
Sied mal aux fronts glacés qu'outragent les hivers.
C'est au printemps qu'Amour cueille ses myrtes verts.

Chère amante, suis-moi dans sa douce mêlée ;
C'est là que ma valeur cent fois fut signalée.
Bon soldat, chef heureux, là je suis un héros,
Et le nom de Tibulle est connu dans Paphos.

Trompette, éveille au loin les amans de la gloire !
Que Mars dispense ailleurs les prix de la victoire !
Riche de mon amante, heureux, libre de soin,
Ma fortune se rit de l'or et du besoin.

ÉLÉGIE II.

Adde merum vinoque novos compesce dolores.
TIBUL.

Verse, verse, ô Bacchus ! ta liqueur favorable ;
Assoupis les chagrins d'un amant misérable ;
Défends aux importuns de troubler mon repos,
Si l'amour qui gémit goûte encor les pavots !

Ma Délie est soumise aux ordres d'un barbare :
Une porte d'airain l'enferme et nous sépare.
O porte inexorable à mes vœux les plus doux,
Que l'orage et les vents, que la foudre en courroux
Te brise !... ah ! plutôt cède à mon impatience ;
Ouvre-toi sans trahir un timide silence.
Si quelque injure échappe au dépit d'un amant,
Pardonne ! il expira ce fol égarement,
Hélas ! rappelle-toi de plus douces offrandes ;
Combien pour t'embellir j'ai tressé de guirlandes !

Toi, Délie, ose fuir un Argus odieux ;
Ose ; Vénus sourit aux cœurs audacieux.
Soit qu'un jeune amant tente une porte connue,
Soit que l'ouvre en tremblant sa nymphe à demi nue,
Vénus sait leur apprendre à s'écouler d'un lit,
A suspendre leurs pas que l'ombre ensevelit,
A tromper un jaloux, et même en sa présence,
Par des gestes parlans animer leur silence.
Doux secrets, vous fuyez ces mortels indolens,
Dans l'horreur de la nuit paresseux et tremblans.

Jeunes amans, dans l'ombre errez sans défiance ;
Tout amant est sacré : Vénus est sa défense.
Sous l'aile des Amours qu'il brave les fureurs,
Et les avares mains des sombres ravisseurs.
Jamais les nuits d'hiver, la froidure et l'orage,
N'ont insulté ma tête ou glacé mon courage.
Faibles maux, quand Délie ouvre enfin à mes vœux,
Et m'appelle au doux bruit d'un signal amoureux.

Profanes, gardez-vous d'éclairer ces mystères,
D'envier nos plaisirs aux ombres solitaires ;
Fussiez-vous dans le Styx, malheureux indiscrets !
Le seul bruit de vos pas divulgue vos secrets.
Mais si quelque imprudent a vu... le téméraire !
Au nom de tous les dieux qu'il jure de se taire !
Il saura que Vénus, s'il révèle nos feux,
Est du sang et des flots un mélange orageux.
Que dis-je? ah ! pour jamais ton jaloux est paisible,
Et j'en crois de Médée une élève infaillible.

Je l'ai vue, agitant ses magiques flambeaux,
Ravir Diane aux cieux et les morts aux tombeaux.
Son cri perce l'Érèbe et fait trembler la terre;
Dans sa chute enflammée il suspend le tonnerre;
Mais c'est peu d'enchaîner la foudre, les torrens,
L'enfer, la triple Hécate et ses chiens dévorans:
En faveur de l'amour et des jeunes épouses,
Son art trompe l'hymen et ses fureurs jalouses.
Ton époux, loin d'en croire un rapport envieux,
Me verrait dans ton lit sans en croire ses yeux,
Mais n'étends point le charme: il n'est que pour Tibulle,
Et je rends pour moi seul ton époux incrédule.
Elle m'a dit bien plus; ses philtres dangereux
Pourraient même tarir la source de nos feux.
Tandis que, m'épurant d'une flamme lustrale,
Sa main sacrifiait à la troupe infernale,
Je demandais aux dieux, non de ne plus aimer,
Mais qu'un égal amour du moins sût t'enflammer.
Je sais trop que Vénus par nos feux embellie,
Qu'Amour même jamais ne plaira sans Délie.

ÉLÉGIE III.

1762.

Quis fuit, horrendos primus qui protulit enses?
TIBUL.

Périsse l'inventeur du glaive meurtrier!
Ce barbare sans doute avait un cœur d'acier:
Il forgea l'instrument des combats homicides;
Il ouvrit à la mort des routes plus rapides...
Que dis-je? il nous armait d'un glaive protecteur,
Des tigres, des lions innocent destructeur.
L'or fut seul criminel! l'or enfante la guerre.
Quand l'homme eut un mets simple en un vase de terre,
L'homme connut la paix! le guide du troupeau
Dormait paisiblement près du paisible agneau.
Que ne vivais-je alors! les cris de la trompette
Ne m'eussent point troublé dans ma douce retraite;
Mais Bellone m'entraîne. Un guerrier assassin
Peut-être aiguise un trait qui m'ouvrira le sein.

Dieux Lares! dieux témoins des jeux de mon enfance,
Vous qui m'avez nourri, veillez à ma défense!
Simples divinités de mes simples aïeux,
Un tronc, un art grossier vous figure à nos yeux.
Ah! n'en rougissez point! vos rustiques images
D'une foi plus sincère ont reçu les hommages.
Des pampres, des épis suspendus en festons,
Sûrs de les obtenir, sollicitaient vos dons.
Le père offrait le jus de la grappe vermeille;
La fille présentait le nectar de l'abeille.

Moi je vous offrirai, loin des combats sanglans,
Cet animal qui gronde et s'engraisse de glands;
Habillé d'un lin pur, le myrte sur la tête,
Je suivrai la victime à cette heureuse fête;
Puissé-je ainsi vous plaire! et qu'aux sanglans hasards
Un autre aille briguer les faveurs du dieu Mars,
Afin que le soldat, oisif dans nos murailles,
D'un doigt ivre, en buvant, trace un jour ses batailles.

Quelle aveugle fureur nous entraîne aux combats!
Insensés! nous courons au devant du trépas.
Quel charme a le Cocyte et ses brûlantes rives?
Les Ris ne volent plus sur ses ondes plaintives.
Ce n'est plus l'Hyppocrène et ses flots argentés.
Ce n'est plus Amathonte et ses bois enchantés.
Il n'est plus de Zélis sur les rivages sombres:
Un terrible Cerbère y fait trembler les ombres.
La Mort n'y voit errer, autour de ses flambeaux,
Que des mânes sanglans, voilés d'affreux lambeaux.

Que sert à ton amant, belle Déidamie,
Qu'Ilion expirât sous sa lance ennemie?
Que de fois chez les morts ton illustre héros
A regretté la paix des rives de Scyros!
Et ce jour où sa main, aux fuseaux échappée,
Saisit avidement et la lance et l'épée!

La gloire trop souvent fut le prix des forfaits;
Mais toutes les Vertus sont filles de la Paix.
O Paix! que nos hameaux, ombragés de tes ailes,
Soient de mes derniers ans les asiles fidèles!
Là, puisse un jour ma race aider mes pas tremblans,
Et me voir à ses jeux sourire en cheveux blancs!
Couronné de mes fils, dans ces retraites pures,
Puissé-je leur conter mes jeunes aventures!
Que ces bords, où le ciel éclaira mon berceau,
Daignent avec amour accueillir mon tombeau!

Mais tandis que Vénus brûle encor dans mes veines,
Que je puis savourer ses plaisirs et ses peines,
Et qu'aux champs de Paphos ardent à moissonner,
D'un triple myrte encor je puis me couronner,
O Paix! divine Paix! que tes mains fortunées
Pour la gloire et l'amour filent mes destinées!

Vierge aimable! quels biens sont dus à tes faveurs!
Tu couronnes Cybèle et de fruits et de fleurs;
Tu parfumes la grappe au penchant des collines;
Tu dores nos moissons dans les plaines voisines;
Aux loups, aux noirs brigands tu dérobes l'agneau;

Tu permets au pasteur d'enfler son chalumeau;
Tu diriges la danse au pied de l'orme antique
Où bondit à pas lourds l'allégresse rustique :
Toi seule oses de Mars briser les étendards,
Et tu forges le soc des débris de ses dards.

Quand Bellone, en grondant, te voit calmer la terre,
Un souris de Vénus y rallume la guerre.
Amour! je vois briller ton carquois et tes feux!
J'entends déjà le choc des combats amoureux.
Frappez, jeunes amans! tombez, portes rebelles!
Faisons sur leurs débris capituler nos belles.
Mais le bronze est moins dur que l'amant irrité,
Qui blesse les dieux même, en frappant la beauté.
La beauté vous trahit : insultez sa parure;
Brisez les nœuds flottans d'une tresse parjure;
Arrachez d'un rival les présens odieux,
La fleur qu'il a placée, et qui choque vos yeux :
Rompez le voile épars sur un sein infidèle,
Si d'un baiser furtif l'empreinte s'y décèle;
Mais arrêtez vos coups à ces vains ornemens.
Elle gémit; des pleurs mouillent ses yeux charmans;
Ah! la beauté qui pleure est toujours innocente!
Quel amant, sans gémir, voit pleurer une amante!
En essuyant ses pleurs, pleurez à ses genoux :
Les orages d'amour rendent ses feux plus doux.

Toi, que n'amollit point l'aspect de tant de charmes,
Mortel au cœur d'airain, prends le casque et les armes :
D'un tube foudroyant charge ton bras guerrier,
Ceins tes flancs endurcis d'un large baudrier,
Pour vieillir, en héros couvert de cicatrices,
Sous un chaume indigent, seul prix de tes services.

Là, du camp de Vénus exilé pour jamais,
L'Hymen, le sombre Hymen te rira désormais.
Là, vainqueur mutilé, traînant sa lourde chaîne,
Épouse, en tes vieux jours, la Discorde et la Haine.
Mais que ton front chargé de rides et d'hivers,
Des vainqueurs d'Ilion redoute les revers.
Un Égysthe, souillant ces rides belliqueuses,
Immolera ta gloire à ses flammes honteuses :
Et la paix que tu crains, et l'amour que tu fuis,
Te verront expirer dans ces mornes ennuis.

Ah! loin de tes amans ces destins déplorables,
Douce Paix! rends ma gloire et mes plaisirs durables.
C'est pour moi, pour Zélis que brillent tes beaux jours,
Et Vénus dans ton char promène les Amours.

ÉLÉGIE IV.

Rura meam.... tenent, villæque puellam.
TIBUL.

Quel insensible cœur peut habiter la ville!
Mon amante a volé vers un champêtre asile.
Déjà Vénus la suit de guérets en guérets
Au spectacle riant des fêtes de Cérès;
Et déjà pour lui plaire, accourant au village,
Le jeune Amour essaie un rustique langage.

Oh! que, pressant du pied la bêche au large fer,
Ne puis-je ouvrir pour elle un champ qu'a durci l'air!
Oh! qu'il me serait doux, animé par sa vue,
De peser sur le soc en poussant la charrue;
Et nouveau laboureur, par les grâces formé,
Affronter ou la bise, ou le sud enflammé!

Il n'est rien qu'à ses lois la beauté ne soumette.
Apollon amoureux fut pasteur chez Admète.
Son luth, ses végétaux n'ont pu le secourir :
Contre les feux d'Amour que peut l'art de guérir ?
Son immortelle main tressa le jonc sauvage
En paniers arrondis où filtrait son laitage.
Oh! que de fois Diane a rougi de le voir
Porter l'agneau tardif égaré vers le soir!
Que de fois ses brebis, bêlant sur la colline,
Ont troublé les accords de sa lyre divine!
Souvent des plus grands rois l'encens, les vœux offerts,
L'ont en vain appelé dans ses temples déserts;
Souvent ses cheveux d'or, tout souillés de poussière,
Ont fait gémir l'orgueil de sa superbe mère.

Soleil! que faisais-tu de ton sceptre de feu ?
Sous ce toit de roseaux reconnaîtrai-je un dieu ?
Oui, dans les bras d'Issé tu l'étais plus sans doute,
Qu'au sommet éclatant de la céleste voûte.
Banni des cieux en vain par leur maître irrité,
Tu retrouvas l'Olympe au sein de la beauté.
Les dieux goûtaient alors un bonheur ineffable :
Ils aimaient! la raison dit que c'est une fable :
Importune raison! j'en crois peu tes discours;
Un amant peut-il croire à des dieux sans amours ?

Et toi, qui me ravis une douce présence,
Puisse la terre ingrate étouffer ta semence,
O cruelle Cérès! Et toi, dieu des buveurs,
Puisse leur soif en vain implorer tes faveurs!
Périsse la vendange et les moissons nouvelles,
S'il faut les acheter par l'exil de nos belles!

Et ces fruits de nos champs sont-ils si précieux?
Valent-ils le bonheur que goûtaient nos aïeux?
Eux-mêmes à leur repos ne faisaient point la guerre.
Sans fatiguer leurs bras à fatiguer la terre,
Sobres et fortunés, sans vigne, sans moisson,
Le gland sut les nourrir, l'onde fut leur boisson.

Mais nul soin douloureux ne vint troubler leur âme;
Ils respiraient l'amour: ils vivaient de sa flamme.
Ardens à recueillir les moissons du baiser,
Ivres de son nectar sans jamais l'épuiser,
Sans cesse ils jouissaient à l'ombre des vallées,
Aux bords rians des eaux, sous les vertes feuillées:
Vénus était partout; partout des lits de fleurs;
Et l'absence jamais n'y fit couler de pleurs.
Point d'Argus, de verrous, de portes indociles.
Les cœurs étaient ouverts ainsi que les asiles.

Revenez, douces mœurs! temps heureux, revenez!
Mais que dis-je? il n'est plus de ces jours fortunés;
Et notre art criminel a changé la nature.
Eh bien! je me dévoue aux champs, à leur culture,
Au joug même: quels maux effraîraient un amant?
Où la beauté commande, il n'est plus de tourment.

ÉLÉGIE V.

Absent de Lycoris, ô douleurs! ô regrets!
Le myrte va céder ma tête au noir cyprès.
Ainsi de mes beaux jours les aurores pâlissent!
Ainsi de mon printemps les roses s'obscurcissent!
Et la Parque m'enlève au séjour ténébreux,
Plus jeune que Tibulle, et non moins amoureux.

Tandis que loin de toi ma vie est moissonnée,
Que fais-tu, Lycoris? Amante infortunée!
Sans doute ton amour brûle de me revoir;
Ton cœur s'enivre, hélas! de ce crédule espoir.
Une lettre à la main, relisant nos mystères,
Et peut-être implorant ces tendres caractères,
Le feu de tes baisers, l'ardeur de tes soupirs
Leur demande un retour promis à tes désirs.
Vaine promesse, hélas! Sort jaloux et barbare!
L'absence... est éternelle: un tombeau nous sépare.

Tu semblais le prévoir dans ce funeste jour
Où je partis baigné des larmes de l'amour:
Une pâleur mortelle obscurcit ton visage;
Tes sens étaient glacés d'un sinistre présage;
Nos lèvres frémissaient de lugubres adieux:
Et je croyais laisser mon âme dans tes yeux.
Toi-même dans mes bras mourante, évanouie,
Au fatal avenir tu disputais ma vie.
Il est de ces momens où d'un œil plus certain
L'âme va chez les dieux surprendre son destin.
Je voulais.... je devais en croire tes alarmes,
Quel oracle plus sûr que celui de tes larmes!
Quels devoirs plus sacrés que ceux de nos amours!
La Parque dans tes bras eût respecté mes jours.

Mais loin de toi je meurs, et des mains étrangères
Des yeux de ton amant vont fermer les paupières!
Vers ton asile encor, dans ces momens d'effroi,
Je tends ces faibles mains qui ne sont plus à toi.
Ma seule ombre aujourd'hui, vain songe de moi-même,
S'envole autour de toi murmurer que je t'aime.

Il fut des temps heureux où jusque dans tes bras
Le mystère et l'amour conduisirent mes pas,
Quand de ton jeune amant la soudaine présence
Vint surprendre tes yeux dans les pleurs de l'absence.
Quel charme te prêtaient ces naïves douleurs!
Quels rapides baisers essuyèrent tes pleurs!
La nuit nous prodiguait ses faveurs les plus sombres;
Nos timides soupirs se fiaient à ses ombres.
Cent fois tu vis mes pas, suspendus et muets,
Échapper vers ton lit aux Argus inquiets.
O baisers de nectar! ô nuits toutes de flammes!
O plaisirs! ô transports où s'égaraient nos âmes!
Trop rapide bonheur envolé pour jamais,
Déjà vous n'êtes plus qu'un songe et des regrets.

Et vous, de ces beaux jours confidentes trop chères
Vous que j'arrose, hélas! de mes larmes dernières!
Lettres de mon amante!... ô mon plus doux trésor!
D'une mourante main je vous rassemble encor.
Hélas! mon œil voilé d'un lugubre nuage,
Dans l'ombre de la mort voit flotter votre image.
Je baise, en frémissant, vos traits mystérieux:
Ma Lycoris entière y respire à mes yeux.
Voilà de tant d'amour les restes déplorables,
D'un fragile bonheur monumens plus durables!

O le plus doux espoir de mes plus tendres vœux,
Tant que Vénus daigna favoriser mes feux,
A son brûlant époux c'est donc moi qui vous livre!
Vos secrets à mes jours ne doivent point survivre.
L'instant fatal s'avance.... ô flammes! dévorez
Ces restes précieux, ces témoins adorés:
Que leurs frêles débris, étincelles légères,
Dans le sein des zéphyrs dispersent nos mystères.
Mon cœur suivra bientôt leur destin rigoureux;
Et mes derniers soupirs s'exhalent avec eux.

ÉLÉGIE VI.

A CÉPHISE,

Sur un départ suivi d'une infidélité.

Idem non frustrà ventosas addidit alas,
Fecit et humano corde volare Deum.
PROPERCE, Élég. XII, liv. 2.

—

Le premier qui donna des ailes à l'Amour
Peignit bien de ce dieu la fatale inconstance.
Hélas! quand il s'enfuit, il s'enfuit sans retour :
Céphise, grâce à toi, j'en ai l'expérience.

Cruelle! tu partis; mais quels tendres adieux
Contre un noir avenir rassurèrent ma flamme?
Je vis même des pleurs s'échapper de tes yeux :
Tes soupirs, tes baisers m'enivraient de ton âme;
Eh! comme ils accusaient et le sort et les dieux!

D'un aveugle destin le cours impérieux
M'entraîne, disais-tu; mais l'absence fatale
Jamais entre nos cœurs ne mettra d'intervalle :
Ils s'uniront toujours : quand à l'astre des nuits
Nos âmes confîront leur plainte et leurs ennuis,
Dans les mêmes instans, loin de tout œil profane,
Nos regards se joindront dans le sein de Diane.
Que dis-je? impatiens des pavots du sommeil,
Dès que l'ombre fuira de l'Orient vermeil,
Nos yeux s'appelleront; et le sein de l'aurore,
Centre de nos regards, va les rejoindre encore.
L'Olympe est aux amans : oui, le flambeau du jour
S'allumera pour nous au flambeau de l'amour.
La nature à mes yeux ne sera pas muette.
Pourrais-je, en l'écoutant, oublier son poète?
Le dieu que tant de fois ont célébré tes vers,
Rendra tes souvenirs et plus doux et plus chers.
Quand tu liras Sapho, dis : Céphise est plus tendre.
Moi, je lirai Tibulle et je croirai t'entendre.
Tout servira mes feux : sans cesse les zéphyrs
Porteront jusqu'à moi tes fidèles soupirs;
Et l'art consolateur par qui l'âme est tracée
Sans cesse te peindra mes feux et ma pensée.

Tu le disais, Céphise! et pour combler mes vœux,
D'une amoureuse main coupant tes blonds cheveux,
Tu m'offris de l'amour ce frêle et tendre gage,
Trop fidèle témoin d'une flamme volage.
Ta main jura d'écrire : ô perfides sermens!
Nul écrit n'est venu consoler mes tourmens :
Nul zéphyr jusqu'à moi n'a soupiré ta peine;
Et les seuls aquilons, de leur bruyante haleine,
Murmurant ton oubli, présageant ta rigueur,
Attristent de mes nuits l'importune longueur.
Dans les eaux du Léthé ma Céphise a pu boire!
Céphise! ton amant n'est plus dans ta mémoire.
Comment, hélas! comment serait-il dans ton cœur?
Soupirs, larmes, baisers, ah! devais-je vous croire!
Et vous, liens chéris, qui flattiez ma langueur,
Vous, jadis l'ornement d'une tête infidèle,
Quand l'ingrate me fuit, pourquoi me parler d'elle?

Cependant... un rival!... ô trop juste courroux!
O Céphise! ô transports d'un cœur tendre et jaloux!
Un rival dans tes bras jouit de sa victoire!
De mes feux abusés tu lui contes l'histoire.
Tu ris de tes sermens et de mes vains regrets,
Et ton myrte odieux insulte à mes cyprès.
Tant d'amour avait-il mérité cette injure!
Quoi! des lèvres de rose attestaient le parjure!
Quoi! ce front coloré de grâce et de pudeur;
Quoi! ce doux sein de lis, oubliant sa candeur,
Grands dieux! seraient souillés par une âme si noire!
Trop fatale beauté! sexe aimable et trompeur,
Enflammer est ton art, et trahir est ta gloire!

ÉLÉGIE VII.

(Fragment.)

—

J'étais heureux : les arts occupaient mes loisirs;
D'une légère main je cueillais les plaisirs;
Je chantais sur mon luth et Corinne et Julie;
Je fuyais l'amour tendre et sa mélancolie;
Je redoutais mon cœur, trop prompt à s'enflammer :
Je craignais jusqu'au nom du dieu qui fait aimer.
Humide et pâle encor de mon dernier naufrage,
Je fuyais d'Amathonte et les mers et l'orage.

Pareil à cet oiseau qui du piége échappé,
Se croit des lacs trompeurs encore enveloppé,
Il essaie en tremblant l'usage de ses ailes,
Et se confie à peine aux bois les plus fidèles;
Ainsi je défendais ma douce liberté!
Mais qui peut échapper à la fatalité!

Je vois chez Thélaire une beauté funeste :
Que ses yeux savaient bien feindre un regard modeste!
Le deuil semblait encor relever sa blancheur :
L'Aurore a moins d'éclat, Thétys moins de fraîcheur;
Mais les dieux de Paphos, en volant sur ses traces,
Admiraient ses beautés, et lui cherchaient des grâces.
Jamais elle n'offrit à la main des Amours

e la taille d'Hébé les flexibles contours.
élicate Vénus! ton étroite ceinture
'eût jamais à ses flancs pu servir de parure.

ÉLÉGIE VIII.

—

.e cœur plein de soupirs, les yeux noyés de pleurs,
)'un amour sans espoir exhalant les douleurs,
'errais aux bords d'une île inculte et solitaire.
)e quelques vieux cyprès l'ombrage funéraire,
¦paississant sur moi le silence et le deuil,
›emblait m'envelopper des ombres du cercueil.

.à, d'un ruisseau plaintif se traînait l'onde obscure :
Mes sanglots se mêlaient à son triste murmure :
Mes pas, du noir Méandre imitaient les détours,
Et mes larmes troublaient son lamentable cours.
Une sauvage Écho, du fond de ces bois sombres,
Prolongeait mes accens, égarés sous leurs ombres.
Les antres, les forêts, les rochers attendris,
Plus sensibles qu'Églé, répondaient à mes cris.

O de mes longs ennuis source cruelle et chère!
O du perfide Amour impitoyable mère!
O Vénus! m'écriais-je, ai-je dû t'obéir?
Tu m'inspiras tes feux, et c'est pour les trahir!
Tu veux que j'aime Églé, que j'aime une inhumaine,
De mes tristes soupirs insatiable et vaine;
Églé que tu formas de charmes, de rigueurs,
Pour le plaisir des yeux et le tourment des cœurs!
Tu sembles attendrir ses regards infidèles,
Et tu mets le refus sur ses lèvres cruelles!
De la crainte à l'espoir sans cesse ramené,
De ses caprices vains jouet infortuné,
Cent fois près d'expirer aux genoux de l'ingrate,
Son orgueil en jouit : mon désespoir la flatte.
Eh quoi! tant de rigueurs avec des yeux si doux!
Hélas! mon cœur volait au devant de leurs coups;
Et la mort est le prix que j'en devais attendre!
Et c'est là cet amour que tu peignais si tendre!
L'abeille est moins avide à savourer les fleurs,
Que l'Amour n'est ardent à s'abreuver de pleurs :
Dans les pleurs, dans le sang, l'Amour trempe ses armes.
Et toi, déesse, et toi qui te ris de mes larmes,
Barbare! tu sortis de l'écume des mers
Pour agiter les cœurs, pour troubler l'univers;
Pour verser dans mon âme un éternel orage :
Dans tes flots insensés, hélas! j'ai fait naufrage.
Ah! toi-même dois-tu ravager tes moissons!
Je te vouais ma lyre et ses plus tendres sons.
Quel autre, si je meurs, soupirant l'élégie,
Saura peindre ta gloire aux champs de la Phrygie,
Mettre à tes pieds l'orgueil de Junon, de Pallas,
Et de la pomme encore honorer tes appas?
Hélène de Pâris fut le prix légitime;
Moi! je perds une amante, et je meurs ta victime!
Ah! cruelle!... A ces mots de ma bouche élancés,
Faible, pâle, je tombe, et mes sens sont glacés.
J'expirais!.... quand soudain, descendant de la nue,
La reine d'Amathonte apparaît à ma vue;
Et dissipant l'horreur des lugubres cyprès,
D'une voix douce et fière accuse mes regrets.

« Ingrat! que tu sens mal tout le prix de tes chaînes!
» Le bonheur des amans se mesure à leurs peines.
» Qui jamais n'a connu l'excès de mes rigueurs,
» Jamais ne connaîtra l'excès de mes faveurs.
» Rends un nouvel hommage à la main qui te blesse;
» Apprends que la constance unie à la tendresse,
» Enfin sait amollir les plus fières beautés.
» Renais pour le bonheur, et chante mes bontés. »

Elle dit; et d'un myrte humecté d'ambroisie,
La déesse toucha ma tête appesantie :
Le doux espoir encor vint sourire à mes yeux,
Et le char de Vénus s'éleva dans les cieux.

ÉLÉGIE IX.

UN SONGE.

—

Doux complice d'amour et des tendres plaisirs,
Songe heureux qui m'offrais la ravissante image
D'Églé plus indulgente aux feux de mes désirs,
Pourquoi la dérober à mon brûlant hommage?
J'attendrissais Églé, je touchais au bonheur;
Et tu fuis!.... Ah! cruel! ah! ramène à mon cœur
Ses plaisirs égarés sur ton aile volage.
Mon amour ne doit pas ses feux à ton erreur,
Mais sa félicité devenait ton ouvrage.

Ah! si pour un mortel c'est un bien trop flatteur,
Écoute; sers du moins un amant qui t'implore.
En fuyant de mes yeux, va sur ceux que j'adore
Verser la douce erreur de ton enchantement;
Caresse de ton aile un objet si charmant;
Assoupis sa pudeur farouche, inexorable;
Éveille dans son âme un trouble favorable;
Mets aux genoux d'Églé le plus fidèle amant;
D'une timide voix soupire ma tendresse;
Arrose de mes pleurs les pieds de ma déesse;

Peins dans mes yeux émus l'excès du sentiment,
Les touchantes langueurs, et les craintes mortelles;
Que je paraisse heureux d'expirer en l'aimant!
La beauté n'eut jamais des rigueurs éternelles.
Églé, la fière Églé, peut-être en ce moment,
D'un regard enchanteur consolera ma flamme;
Et la douce amitié se glissant dans son âme,
Par de tendres baisers calmera mon tourment.
Je devrai ses faveurs à ton heureux mensonge;
Ses transports dureront autant que son sommeil;
Et peut-être, ô bonheur! peut-être le réveil
Sera fidèle encore aux promesses du songe.

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A UN AMI (1),

Sur la bonne et la mauvaise plaisanterie.

Ami, dont le goût pur, l'esprit solide et fin,
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule;
Tandis qu'un sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien, et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace?
La Fontaine a dit vrai : le Ciel fit pour les sots
Tous les méchans diseurs d'insipides bons mots.

Oh! le fâcheux plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté!

Quelle gloire, en effet, pour tout être qui pense,
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux,
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades;
Et même en cheveux gris, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton!

Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les ris et bannir l'art de plaire :
Ou, de l'aménité vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits.
Je connais tout le prix d'un riant badinage;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembourgs, ses burlesques accens :
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un baron d'Onderwal l'un prend l'air hypocondre;
Exprès pour m'ennuyer l'autre arrive de Londre :
Mais quelque nom qu'il prenne, ou baron, ou milord
Un sot est toujours sot, et l'on reconnaît *Goord* (1).

Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête.
Qu'un monsieur Turcaret savoure en se pâmant
De ses mots à gros sel le stupide enjoûment :
Ce jargon sert toujours de voile à la sottise.

Le véritable esprit jamais ne se déguise :
Pareil à la beauté, la nature est son art.
Les Grâces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'art de plaire; elle en plaît davantage.
Pour l'aimable candeur tout voile est un outrage :
La feinte avilit l'âme : et dans les moindres jeux
Le vrai de nos plaisirs est le principe heureux.

Voyez près de Bacchus la feinte disparaître;
Des flots de son nectar la vérité va naître :
L'aimable vérité rit dans les coupes d'or;
Tout le cœur se dévoile et prend un doux essor.

Une gaîté piquante est l'âme de la table :
L'usage en est charmant; l'abus seul est blâmable.
Tels La Fare et Chaulieu, ces convives divins,
Exhalaient en bons mots la vapeur des bons vins;
La raison s'éclairait du feu de leurs saillies;
Minerve applaudit même à leurs sages folies;
Et les Grâces, toujours compagnes de leurs jeux,
Leur versaient l'ambroisie, et soupaient avec eux.
De là ces vers légers, enfans de la Tocane (2),
Non ces lourds quolibets d'un Trivelin profane
Qui verse avec le vin ses rébus à foison,
Fait rougir la Pudeur et bâiller la Raison.

Il est un art charmant d'amuser et de rire;
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer :
Qu'il effleure en volant, et pique sans blesser.

(1) Cette Épître, dont le sujet est neuf, fut faite, il y a long-temps, à l'occasion d'un misérable bouffon de société qui, à la honte du bon sens, était accueilli alors par les gens du bon ton. Elle a été tronquée dans différens recueils. On la donne ici conforme aux dernières corrections de l'auteur.

(1) Impertinent bouffon de société connu sous le nom de milord Goord.

(2) Vin de primeur célébré par Chaulieu.

Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant :
Son rire vous attriste ; il décoche avec flegme,
Au défaut de saillie, un antique apophthegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.

Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,
N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui.
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères;
Momus prête ses traits à des mains plus légères.
Ainsi contre Dacier, les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils (1).

Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse :
Beaumarchais a fait rire ; et le public l'excuse.
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant :
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.
N'allez point toutefois, par d'aimables surfaces,
Donner à la noirceur le coloris des Grâces :
Nos vices du bon ton, quoique doux et charmans,
Ont bientôt fatigué leurs coupables amans.
La bonne compagnie est parfois détestable;
Et le vaisseau que presse un corsaire implacable,
Et le bois le plus noir, tout peuplé d'assassins,
Sont plus sûrs, mes amis, que vos cercles divins.

D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence.
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères ;
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets :
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite;
Que l'objet du bon mot lui-même le répète.
On sourit quand du feu d'un mot qui semble éteint
La maligne étincelle éclate et vous atteint;
Mais on est indigné du Cyclope difforme
Qui sur l'aimable Acis jette sa roche énorme :
Galathée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.

Jadis Vulcain forma d'invisibles réseaux :
Tels sont les rets subtils d'un railleur socratique.

(1) On connaît le petit duel littéraire du marquis de Sévigné et de Dacier. Ce fut le combat de la grâce et du pédantisme.

On aime un bon plaisant ; on abhorre un caustique ;
On fuit ce persiflage au sourire affecté,
Ce ton leste et moqueur de la fatuité,
J'aimerais mieux encor la gaîté brusque et folle
Que le froid enjoûment de ce jargon frivole.

Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme avec un art badin.
Par cet art autrefois l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce railleur exquis retenons bien ce mot :
Gardez-vous d'un sot rire ; il n'est rien de plus sot.

Le sexe fait valoir les traits du badinage,
Et sa vive saillie emporte un doux suffrage.
Qui dit belle, dit tout : quelle belle, en effet,
Ne semble pas avoir tout l'esprit qu'on lui fait ?

La nymphe qui déjà touche au neuvième lustre,
Au défaut d'être belle alors veut être illustre :
On prodigue l'esprit; les bons mots font un nom;
Et l'on se croit au moins Aspasie ou Ninon.

N'ai-je pas vu Daphné, cette antique merveille,
Lancer des impromptus qu'on lui prêtait la veille?
Tel de Pasquin dans Rome on voit le marbre usé
Mettre en vogue un bon mot dans son sein déposé.

Souvent la jeune Églé, pétulante convive,
Mêle au geste indiscret la facile invective,
Et croit impunément, dans ses jeux étourdis,
Vous percer de bons mots qu'elle pense avoir dits.
L'Amour avec dédain s'envole et fuit ses traces :
L'invective jamais ne fut le ton des Grâces.
La politesse aimable et sage en sa gaîté
Est le plus doux lien de la société.

Eh ! pourquoi des égards briser l'heureuse chaîne ?
Sexe né pour l'amour, pourquoi chercher la haine ?
Vous qu'attaque une belle, ah ! n'oubliez jamais
Les égards indulgens qu'on doit à ses attraits.

Fuyez l'aigre dispute ; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent ;
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie :
Une aimable indulgence est souvent de saison;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe :

Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé;
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.

Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant (1) qui fit parler Usbeck,
Dès qu'il parlait lui-même, était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur (2) de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.
Rousseau, qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âpre a semé ses écrits.
Nul n'a tous les talens; tout homme a ses limites;
Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites:
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.
Je vois parmi ses fleurs plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan (3) qui se croit quelque chose;
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un giton:
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers?

Le dépit raille mal; ses jeux sont des querelles;
Se fâcher d'un bon mot c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.

De Laharpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet (4): ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites: ce froid rimeur se caresse lui-même:
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime;
Il s'est signé grand homme et se dit immortel
Au Mercure! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine:
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude; et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Un jour certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous:
L'avez-vous lu, Piron? Oui, monseigneur; et vous?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.

(1) Montesquieu dans ses *Lettres Persanes*.
(2) Pradon.
(3) Qui ne sait le vers:
Et l'ami Pompignan croit être quelque chose?
(4) Ce mot connu est de Piron.

Quelquefois dans ses vers le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et, des rois empesés raillant la confrérie (1),
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots:
Le poète railleur coûta cher au héros:
Il siffla de Bernis la stérile abondance;
Et Bernis (2) sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des rois le rire est trop amer:
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.

D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle (3) en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux:
Que t'en semble? dit-il au généreux Lahire.
—Qu'on ne perdit jamais plus gaîment un empire.
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

ÉPÎTRE II.

A M. CHÉNIER L'AÎNÉ.

Oui, l'astre du génie éclaira ton berceau:
La gloire a sur ton front secoué son flambeau;
Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance.
Phébus vit à la fois naître aux murs de Byzance,
Chez un peuple farouche et des arts ennemi,
A la gloire un amant, à mon cœur un ami.

Que le nom de Péra soit vanté d'âge en âge,
Dans ces mêmes instans, sur ce même rivage,
Qui donnèrent Sophie à l'amour enchanté,
Apollon te vouait à l'immortalité.
Lui-même sur les flots guida la nef agile
Qui portait des neuf sœurs l'espérance fragile;
Lui-même sur nos bords, dans ton sein généreux,

(1) Voici le vers du roi de Prusse:
Et des rois empesés la lourde confrérie.
(2) On connaît ce vers d'une épître du même roi:
Évitez de Bernis la stérile abondance;
et comment ce poète, devenu ministre, s'en vengea par le traité de Vienne, qui mit la Prusse à deux doigts de sa perte.
(3) Charles VII dans Orléans.

Souffla l'amour des arts, l'espoir d'un nom fameux :
Le vulgaire jamais n'eut cet instinct sublime.
Sur les arides monts que voit au loin Solyme,
Le cèdre, dans son germe, invisible à nos yeux,
Médite ces rameaux qui toucheront les cieux.
Mon laurier doit un jour ombrager le Parnasse;
J'entrevois sa hauteur dans sa naissante audace,
Si modeste en son luxe, et docile aux neuf sœurs,
Il permet de leurs soins les heureuses lenteurs.

Non, non; j'en ai reçu ta fidèle promesse :
Tu ne trahiras point les nymphes du Permesse,
Non, tu n'iras jamais, oubliant leurs amours,
Adorer la fortune, et ramper dans les cours.
Ton front ne ceindra point la mitre et le scandale;
Tu n'iras point, des lois embrouillant le dédale,
Consumer tes beaux jours à dormir sur nos lis,
Et vendre, à ton réveil, les arrêts de Thémis.

Ton jeune cœur, épris d'une plus noble gloire,
A choisi le sentier qui mène à la victoire;
Les armes sont tes jeux : vole à nos étendards;
Les muses te suivront sous les tentes de Mars.
Les muses enflammaient l'impétueux Eschyle.
J'aime à voir une lyre aux mains du jeune Achille.
Un cœur ivre de gloire et d'immortalité
Porte dans les combats un courage indompté.
Du vainqueur des Persans la jeunesse guerrière
Toujours à son épée associait Homère.
Frédéric, son rival, n'a-t-il pas sous nos yeux
Fait parler Mars lui-même en vers mélodieux?
Couché sur un drapeau noir de sang et de poudre,
N'a-t-il pas, d'une main qui sut lancer la foudre,
Avec grâce touché la lyre des neuf sœurs,
Et goûté dans un camp leurs paisibles douceurs?
Son camp fut leur séjour, son palais fut leur temple.

Imite ces héros, suis leur auguste exemple,
Laisse un oisif amas de braves destructeurs,
De l'antique ignorance orgueilleux protecteurs,
Ériger en vertu leur stupide manie,
Dégrader l'art des vers et siffler le génie.
Le langage des dieux n'est point fait pour les sots.
L'art qui rend immortel ne plaît qu'à des héros.

Insensés! que du moins vos fureurs indiscrètes
Sachent des vils rimeurs distinguer les poètes.
A ces fils d'Apollon, ingrats! n'en doutez plus,
Vous devez des plaisirs, des arts et des vertus.
Et sans ressusciter les merveilles antiques,
Les chênes de Dodone et leurs vers prophétiques,
Et la lyre d'Orphée assemblant l'homme épars,
Et la voix d'Amphion lui créant des remparts,
Quel autre qu'un poète, en ses nobles images,
Sut rendre à la vertu de célestes hommages;
La placer dans l'Olympe, et sur les sombres bords
Des supplices du crime épouvanter les morts?
Les cieux à nos accens s'ouvrirent pour Alcide,
Et l'Érèbe engloutit la pâle Danaïde.
Un monde juste est né des vers législateurs,
Et l'homme doit une âme à leurs sons créateurs.

Avant que la parole à nos yeux fût tracée,
Et qu'un papier muet fît parler la pensée,
Par un art plus divin, les vers ingénieux
Fixèrent dans l'esprit leurs sens harmonieux;
L'âme en sons mesurés se peignit à l'oreille :
La mémoire retint leur frappante merveille.
Vainqueur du noir oubli, ce langage épuré,
Des usages, des lois, fut le dépôt sacré.
Grâce aux vers immortels, la seule Mnémosyne
Des siècles et des arts conserva l'origine.
Nul art n'a précédé l'art sublime des vers;
Il remonte au berceau de l'antique univers;
Et cet art, le premier qu'inspira la nature,
S'éteindra le dernier chez la race future.

Aime cet art céleste, et vole sur mes pas
Jusqu'aux lieux où la gloire affronte le trépas.
Soit que ton Apollon, vainqueur dans l'épopée,
T'honore d'une palme à Voltaire échappée;
Soit que de l'élégie exhalant les douleurs,
De Properce en tes vers tu ranimes les pleurs;
Soit qu'enivré des feux de l'audace lyrique,
Tu disputes la foudre à l'aigle pindarique;
Ou soit que de Lucrèce effaçant le grand nom,
Assise au char ailé de l'immortel Newton,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature,
Et nous peigne des cieux la mouvante structure,
Tu me verras toujours applaudir tes succès,
Et du haut Hélicon t'aplanir les accès.

Que du faîte serein de ce temple des sages,
Tu verras en pitié le monde et ses orages!
Tant d'aveugles mortels s'agiter follement,
Aux sentiers de la vie errer confusément,
Se croiser, se choquer, disputer de richesse,
Combattre d'insolence, ou lutter de bassesse,
S'élever, en rampant, à d'indignes honneurs,
Et se précipiter sur l'écueil des grandeurs.

Mais tandis qu'agité du souffle de l'envie,
Fuyant, touchant à peine aux rives de la vie,
Ce torrent des mortels roule à flots insensés,
A travers les débris des siècles entassés,
La gloire, et l'amitié plus douce que la gloire,
Fixeront nos destins au temple de mémoire.

ÉPÎTRE III.

A M. LE PRINCE DE CONTI,

Sur l'amour que les princes doivent aux Lettres.

Prince, ami des talens qu'ignore le vulgaire,
Qu'estiment les grands rois et que ton œil éclaire,
Toujours ta main prodigue en secours généreux,
S'applaudit des bienfaits qu'elle répand sur eux.

Ces présens d'un héros cherchèrent mon enfance,
Et mes faibles talens te durent la naissance;
Quand la Parque, frappant un père entre mes bras,
Éperdu, je donnais des pleurs à son trépas,
Tu le pleuras toi-même! et d'un père fidèle
Tes larmes et tes dons me payèrent le zèle.

Bellone alors, Bellone, aux bords lointains du Var,
T'appelait aux combats et préparait ton char:
Le Var courba sous toi son onde et sa fortune;
Vainement Albion s'en plaignit à Neptune.
Quelle fut sa douleur, ta gloire et mes transports!
Content de t'admirer, je me taisais alors.
Que mon zèle, indigné de cet obscur hommage,
Brûlait de s'élancer loin des bornes de l'âge!

Comme un jeune coursier, dans les bois de Vindsor,
S'irritant des liens qui trompent son essor,
Frappe à pas redoublés la barrière insultante,
Et devance sa course, et bat la plaine absente,
Tel à peine escorté de quatorze printemps,
J'accusais les lenteurs du génie et du temps.

Mais en vain j'implorais la lyre des Orphées:
Mars ne suspend jamais sa lance et ses trophées
Au fragile arbrisseau qui rampe loin des cieux;
C'est l'arbre que Dodone enfante pour les dieux
Qui sous ce noble poids voit courber son feuillage,
Quand Mars las et sanglant y cherche un doux ombrage.

Trop souvent le poète inégal au héros,
A ses lauriers brillans mêla d'obscurs pavots.
Quelle muse eût osé, follement intrépide,
Sur les Alpes enfin suivre ton vol rapide,
Franchir ces rocs où monte à peine un long regard,
Y combattre Amédée et la nature et l'art;
Et malgré les torrens, les gouffres, la tempête,
Malgré tous ces remparts qui tonnaient sur ta tête,
Foudroyer dans les airs leurs Titans furieux,
Et couronner de lis ces monts impérieux?
Je croissais; et ta gloire échauffant mon génie,
Du langage des dieux j'essayai l'harmonie.
A l'ombre des lauriers que moissonna ton bras,
L'étude vint m'apprendre à chanter les combats;
Et les champs de Coni me rappelaient Arbelle;
Mais pour un Alexandre il fallait un Apelle;
Et le dieu qui daigna sourire à mon berceau,
Dans ma main faible encor vit trembler son pinceau.

Tel qu'un nocher d'abord et novice et timide,
Attend que l'alcyon calme la plaine humide:
Il contemple de loin ces gouffres mugissans:
La crainte, le désir, l'espoir troublent ses sens:
Sa barque n'ose encor tenter les mers profondes,
Et consulte long-temps ses voiles et les ondes;
Ou tel que le jeune aigle, en ses premiers essors,
Du rocher paternel n'ose quitter les bords;
Mais bientôt moins timide et dédaignant la terre,
Il veut tenter l'Olympe, il aspire au tonnerre,
S'élance, impatient du céleste séjour,
Et fixe ses regards sur l'œil brûlant du jour;
Ainsi, trop jeune encor, je n'osai me résoudre
A toucher aux lauriers où reposait ta foudre.
Enfin dix-huit printemps révolus sous tes yeux,
Portèrent jusqu'à toi mon vol ambitieux.
Le cœur fut mon génie; éprise de ta gloire,
Ma muse s'élança sur ton char de victoire.
Je te vis applaudir à mes jeunes accens,
Et sourire à la main qui t'offrait mon encens.

Un enfant des neuf sœurs plaît aux fils de Bellone:
Qui combat pour la gloire, estime qui la donne.
Est-ce à d'obscurs mortels dans l'opprobre nourris,
D'aimer ces arts brillans dont l'honneur est le prix?
C'est aux rois tels qu'Auguste à chérir un Virgile.
Le ciel doit un Homère aux exploits d'un Achille:
C'est le droit des héros; et les hommes fameux
Connaissent seuls les droits des grands hommes comme eux.

Grand prince! aux mêmes arts tu dois la même estime;
Et ces arts te devaient leur tribut légitime.
Les Muses pour te suivre ont quitté l'Hélicon.
Que ta cour désormais soit leur sacré vallon!
Oui, le docte laurier que leur Permesse enfante,
Couronne des Césars la palme triomphante.
Sur l'univers soumis Rome étendant ses lois,
Marchait, la foudre en main, sur la tête des rois;
Les muses commandaient à la reine du monde.
En demi-dieux alors que Rome était féconde!
De la Thrace et du Pinde honorez les travaux,
O Français! des Romains soyez deux fois rivaux.
Un grand homme est, aux yeux de tout mortel qui pense,
Bien au-dessus des rois qu'un vil flatteur encense;

Et quoi que dise encor la bassesse ou l'orgueil,
Le seul génie échappe à l'oubli du cercueil.

En vain des conquérans, pour ravager la terre,
Ont osé des dieux même emprunter le tonnerre;
Ils cherchaient d'autres cieux et des mondes nouveaux;
Mais aux bornes du monde ils trouvaient leurs tombeaux.

Il fut aussi des rois dont l'oisive mollesse
Goûta des vains plaisirs l'amorce enchanteresse.
Sous des lambris dorés un encens fastueux
Enivra de ces rois l'orgueil voluptueux;
Et du flambeau des arts l'éclatante lumière
Fatiguait de leurs yeux la débile paupière.
Les timides talens, dans l'ombre retenus,
A leur servile cour languissaient inconnus.
Quelquefois abaissant leur fierté sourcilleuse,
S'ils prêtent d'un regard la faveur orgueilleuse,
Des talens ingénus il fait rougir le front;
Et leur plus grand bienfait n'est qu'un utile affront.
De ces rois cependant la stupide indolence
Applaudit aux discours de l'altière ignorance.
Dans l'éternel oubli tombés à leur réveil,
Leur règne ténébreux ne fut qu'un long sommeil.

Perfides courtisans! votre coupable adresse
De ces rois malheureux égarait la faiblesse.
Sans doute vous disiez que les fils d'Apollon
Cultivent follement leur stérile Hélicon;
Que d'un art chimérique, adorateurs futiles,
Loin d'offrir à l'état des citoyens utiles,
Ils bornent leur essor à des objets si vains,
Que jamais leur talent n'a servi les humains.

Frémissez, vils mortels; les enfans d'Uranie
Embrassent l'univers dans leur vaste génie.
Bientôt leur vol échappe à vos timides yeux.
Vous rampez sur la terre; ils planent dans les cieux.
Homère au vol de flamme y déploya ses ailes;
Pindare en sut franchir les voûtes éternelles;
Lucrèce à la nature osa prêter sa voix;
En vers harmonieux Solon dicta des lois.
Quel autre qu'un poète, au feu de la pensée,
Rassembla des humains la race dispersée?
Eux seuls du feu céleste ont fait l'heureux larcin:
Le génie est un dieu qui brûle dans leur sein.
Vous, dont l'orgueil insulte à ces esprits sublimes,
D'un éternel affront vous serez les victimes:
La honte doit payer vos mépris insolens.

Prince, tu connais mieux l'empire des talens;
Tu sais qu'un favori des filles de mémoire
Consacra dans ses vers et la honte et la gloire:
« Plus d'un roi par nos chants est devenu fameux:
» Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux (1). »
Muse de Frédéric, instruisez les monarques,
Triomphez de l'orgueil, de l'envie et des Parques.

Du héros de Nerwinde, ô toi, rival heureux,
Prête aux arts qu'il aimait un appui généreux!
Sous des noms différens une même déesse
Te guide vers l'Olympe et m'entraîne au Permesse.
Pallas armait ton bras de la foudre des rois:
Minerve, en souriant, m'inspire quelquefois.
Propice à mes efforts, tu daigneras peut-être
Favoriser des chants que ta gloire a fait naître,
Et les entendre encor dans ce temple de Mars,
Où le goût sur tes pas va rassembler les arts.

Puissé-je, dans ces lieux te consacrant ma vie,
Fouler d'un pied vainqueur les serpens de l'envie?
D'un seul de tes regards tu sauras dissiper
Ses perfides complots prêts à m'envelopper.
Elle craint des lauriers qui s'empressent d'éclore,
Et répand sur mes vers le fiel qui la dévore.
Monstre impur dont le souffle infectant les autels,
Empoisonne l'encens qu'on offre aux immortels!
Sans doute ils frémiraient qu'une plume savante
Eût tracé de ta gloire une image vivante.
En vain leurs cris jaloux veulent troubler mes chants,
Et leur murmure aigu rend mes sons plus touchans.
Croassez, vils corbeaux, aux fanges du Parnasse:
Moi du cygne thébain j'ose imiter l'audace.

L'envie encor dira qu'en sa jeune ferveur
Mon âge peut trahir l'éclat de ta faveur.
Ris de ces vains discours; « Dans les âmes bien nées
» Tu comptes les talens et non pas les années. »
De Mars et des neufs sœurs les fils audacieux
Vont s'asseoir en naissant à la table des dieux.
Quand Mars de ses lauriers honora ton courage,
Charmé de ta valeur, il oublia ton âge.

ÉPÎTRE IV.

A MONSIEUR DU BELLOI,

Auteur tragique.

Toi qui fus de mon cœur la plus chère moitié,
Cesse enfin d'obéir aux conseils de la haine!
Ceins ton front des lauriers que t'offre Melpomène,
Et ne rejette pas les vœux de l'amitié!

(1) Ces deux vers sont du roi de Prusse, Frédéric II.

Va ! mon cœur n'est point fait pour envier ta gloire :
On m'a vu le premier applaudir ta victoire ;
Écarte un vain nuage et des soupçons jaloux
Qu'une haine étrangère a semés entre nous.

Quoi ! nos yeux et nos cœurs ont pu se méconnaître !
Quoi ! tu me regrettas sur un sauvage bord
Qu'éclairent à regret les feux glacés du Nord;
Et dans l'heureux climat qui tous deux nous vit naître,
Nous suivons du courroux l'implacable transport !
Insensés ! nous croyons un aveugle rapport !
Ah ! la main la plus chère est souvent imprudente;
Et le dard de Céphale a blessé son amante !
Le trait s'échappe; il fuit, moins prompt que le remord.

Laisse aux auteurs obscurs une haine vulgaire;
Mais nous qu'aime Apollon, et que Minerve éclaire,
Est-ce à nous de descendre à ces honteux débats
Qui flétrissent l'esprit, et ne le vengent pas?
Ces guerres de l'esprit, sont l'opprobre de l'âme.
Que par de vils complots Zoïle se diffame;
La haine même est noble en des cœurs généreux;
Une noire fureur ne ternit point ses feux.
Molière a pu cesser d'être ami de Racine;
Applaudissait-il moins à sa muse divine?
Même en se haïssant, ils s'estimaient tous deux :
Mais que dis-je? haïr ! non, non, je t'aime encore;
La haine est désormais l'objet seul que j'abhorre.

Serions-nous ennemis, quand les Muses sont sœurs !
Le fiel doit-il aigrir leurs célestes douceurs ?
Et ton plus doux concert, ô docte Polymnie !
Vaut-il de l'amitié la touchante harmonie?
Muse, reprends tes dons et tes lauriers vainqueurs,
Si les talens sont faits pour désunir les cœurs.
Que sert de cultiver les bords de l'Hippocrène,
Si la gloire, en pleurant, y recueille la haine?
La gloire nous égare : ivre d'un fol honneur,
L'esprit veut des succès; l'âme veut le bonheur :
Son bonheur est d'aimer et de se croire aimée.
La vie est dans l'amour, non dans la renommée.

Tranquille en ses foyers, ou voyageant loin d'eux,
A la ville, à la cour, dans les camps, au Parnasse,
Sans la douce amitié nul mortel n'est heureux.
Elle épura les vers de Virgile et d'Horace;
Du charmant Euryale elle soutint l'audace;
Elle ne change point quand le sort a changé;
Nisus serre, en mourant, l'ami qu'il a vengé.
Mécène qu'elle inspire, ami fidèle et juste,
Du malheur de régner sut consoler Auguste.
Elle rend plus légers la couronne et les fers;
Elle embellit l'exil; elle orne les déserts;
Elle vengeait Racine opprimé par l'envie.
En vain la sœur d'Esther languissait avilie;
L'amitié d'un grand homme osant la soutenir,
Contre le siècle injuste arma tout l'avenir.
Boileau fut un public pour l'auteur d'Athalie.
Tout leur était commun, peine, plaisirs, travaux;
Les faveurs de Louis, les injures des sots;
Et même la dispute, armant ces cœurs de flamme,
Divisait leur esprit, sans diviser leur âme.
Demi-dieux de la France, hélas ! vous n'êtes plus;
Quels talens ! Ah ! du moins imitons leurs vertus.

Que Rufin se complaise en sa haine inflexible !
Le bel esprit est dur; le génie est sensible.
Malheur à l'homme affreux, au cœur envenimé,
Que la voix d'un ami n'a jamais désarmé !
Périsse la vengeance et sa douceur cruelle !
Ah ! la sainte amitié doit seule être immortelle.
Étouffons pour jamais, dans nos embrassemens,
L'injuste et folle erreur de nos ressentimens.
Rendons-nous ces beaux jours, prémices de la vie,
Où l'émulation ne connaît point l'envie.
Comme l'amour des arts animait nos loisirs !
Comme nos jeunes cœurs confondaient leurs plaisirs !
Quels doux épanchemens de gloire et de tendresse !
Ah ! d'un bonheur si pur goûtons encor l'ivresse :
Ton cœur aime la gloire ! il est digne de moi.
Mon cœur est vertueux, il est digne de toi.

A l'immortalité quand ils volent ensemble,
Que deux amis sont fiers du nœud qui les rassemble !
La veuve de Corneille a besoin d'un époux;
Melpomène te nomme; en puis-je être jaloux?
L'étude nous unit; le talent nous sépare.
Euripide t'est cher, et j'adore Pindare.
Quand la scène t'appelle aux tragiques honneurs,
L'ode aux ailes de flamme et l'élégie en pleurs,
Et l'auguste nature à mes yeux dévoilée,
M'éclairant des rayons de sa tête étoilée,
M'élèveront peut-être à ces doctes sommets,
Où Marmontel et Blin n'arriveront jamais.

ÉPÎTRE V.

A MON FILS,

Né en 1783, à l'époque des découvertes les plus étonnantes dans les arts, et de la paix la plus glorieuse.

O toi, né dans ce temps de prodiges semé,
Où tous les arts ont pris un essor enflammé,
Où, d'un cristal magique armant leur Zoroastre,

Herschel à l'univers ajoute un nouvel astre;
Où des enfans de Penn, vengeurs audacieux,
Francklin soumet la foudre et désarme les cieux;
Où, sans ailes, dans l'air s'élevant à ma vue,
Les Dédales français ont plané sur la nue:
Jeune Alphonse, ô mon fils! toi dont l'heureux berceau
Console mes regards des horreurs du tombeau,
Ah! puisses-tu, croissant au milieu des merveilles,
Toi-même aux arts divins donner un jour tes veilles!
Puisses-tu de ma lyre héritier généreux,
Consacrer leurs succès et toi-même avec eux!
Qu'un jour mes blancs cheveux s'ombragent de tes palmes.

Ton berceau voit nos lis et glorieux et calmes;
Mars a conquis la paix; la France arme ses ports;
L'insolent léopard est chassé de nos bords;
L'Europe vient de prendre un nouvel équilibre;
L'Océan rompt ses fers, et l'Amérique est libre.
Enfant! goûte l'espoir d'un avenir serein.

Mais la nécessité qui de son bras d'airain
Hélas! vers le malheur courbe la race humaine,
Et soumit aux revers même le fils d'Alcmène;
Cette nécessité qui vint, dans sa rigueur,
Lier mon front superbe au char de la grandeur,
Peut-être maîtrisant tes jeunes destinées,
De souffles orageux troublera tes années.

Arme-toi de courage, alors sois tout mon fils!
Le palmier, sous les vents, croît aux bords de Memphis.
L'habile nautonnier, disciple de l'orage,
Empruntant du péril son art et son courage,
Des vents, même opposés, déconcerte l'effort,
Et contraint leur furie à le conduire au port.
Je l'imitai; suis-moi; donne le même exemple:
Aux grands cœurs à ce prix la gloire ouvre son temple;
C'est du sein de la mort et de l'adversité
Qu'Alcide s'élevait à l'immortalité.

Un autre te dira, dans son langage esclave,
Comme on sert la fortune, et moi, comme on la brave.
Connais et la bassesse et les crimes de l'or.
Que la sainte vertu soit ton premier trésor!
Quelque jour loin de toi la céleste indulgence
Repousse également Plutus et l'indigence!
Enfant! ne perds jamais ta naïve candeur.
Ah! si tu devais rendre, esclave sans pudeur,
Aux passions des grands de coupables services,
Et ramper aux honneurs par le sentier des vices;
Si tu devais souiller ta naissance et ton nom,
Que ton lait, à mes yeux, se change en noir poison!
Que dis-je? ciel! ô ciel! écarte un vain présage!
Alphonse de ses jours doit faire un noble usage.
Mon fils, contre Vénus je ne veux point t'armer;
Né d'un sang amoureux, tu dois sans doute aimer.
Eh! qui n'aimerait pas le doux sexe des grâces?
Lui seul fait nos plaisirs, hélas! et nos disgrâces.
Les pleurs de l'élégie ont arrosé mes vers:
Si tu les lis un jour, tu sauras mes revers.
Ah! plus heureux que moi, sur les rives de Gnide
Puisses-tu ne trouver jamais d'Adélaïde!
Puisse une autre Fanni, source de tes regrets,
Un jour ne point changer tes myrtes en cyprès,
Aux nymphes d'Amathonte, à leurs folles ivresses,
Préfère des neufs sœurs les fidèles caresses.
Trompé de la fortune et trahi de l'amour,
Je me réfugiai vers leur paisible cour:
Le bonheur m'attendait dans les bras de la gloire;
Les arts ont de mes pleurs adouci la mémoire;
C'est par eux qu'avec toi je puis m'entretenir;
Par eux je te rends cher aux siècles à venir.

Des muses et des arts douce et frêle espérance!
Mon fils, laisse contre eux murmurer l'ignorance;
D'un vulgaire insensé dédaigne les mépris.
Heureux qui de la gloire enfin cueille le prix!
Ce prix cherche l'audace et fuit les mains timides.
Un dragon défendait le fruit des Hespérides:
Le Pinde a ses lauriers dont il est plus jaloux.
Ah! la gloire! la gloire est un trésor si doux!
Noble amant de la gloire et non de ses vains titres,
Je bravai du succès les frivoles arbitres:
Mon silence étonna la déesse aux cent voix:
Qui sait l'attendre, un jour lui peut donner des lois.
Émule généreux des aigles du Parnasse,
Ton père quelquefois atteignit leur audace.
Que mon vol soit un jour devancé par le tien!
Ce triomphe, ô mon fils! serait encor le mien.

Et vous, dieux de mon âme, ô mes amis fidèles!
Si je meurs, de l'aiglon vous soutiendrez les ailes.
Qu'à vos destins heureux son destin soit lié!
Je dépose mon fils au sein de l'amitié.

ÉPÎTRE VI.

A MADAME DE ***.

LA MÉTEMPSYCOSE.

Plus ne croyais à la métempsycose,
Ni qu'en la tombe une âme bien enclose
Osât des morts le rivage quitter
Pour revenir d'autres corps habiter.

Si maints dévots, croyant en Pythagore,
Juraient par lui qu'on allait voir encore
Virgile, Homère, au terrestre séjour,
Las! je n'osais espérer ce grand jour.
Et qu'advint-il? Grâce à leur prophétie,
Du pauvre siècle on vit mieux l'ineptie;
Ce vain espoir nous rendit plus amers
Les pleurs donnés à des mânes si chers.

Eh! que voyais-je au lieu de ces grands hommes?
Un peuple nain, d'impérieux atomes,
Qu'en vain l'erreur fit briller quelque temps,
Mais que du vrai les rayons éclatans
Ont replongé dans leur ombre première
Honteux d'avoir affronté la lumière.
Trop bien je vis qu'en ce siècle falot,
Mode ou cabale impose au peuple sot;
Qu'aveugle Erreur est fille d'Ignorance.

Eh! qui n'en eut la fatale assurance,
Quand Marmontel, dramaturge glacé,
Eut d'un pied lourd le cothurne chaussé.
Maints zélateurs s'écriaient : A merveille,
Grand Pythagore! est-ce pas feu Corneille
Qui reparaît? et pourtant n'en fut rien,
Car mon Corneille on siffla bel et bien,
Jusqu'au serpent qui, dans la Cléopâtre,
Faisant chorus, le sifflait comme quatre;
Et si pourtant n'avait traduit Lucain,
Ni barbouillé son Numitor romain,
Ni mis Quinault en vers de Chapelain;
Ces deux rimeurs ne sont de même étoffe.

Lors Diderot, charlatan philosophe,
Mêlant parfois Socrate à l'Arétin,
Et des Bijoux romancier libertin,
Gonflé d'emphase, empoulant l'apostrophe,
Sur ses tréteaux criait d'un grave ton :
« Je me souviens d'avoir été Platon
» Et je prétends, d'une main plus hardie,
» Échafaudant mon Encyclopédie
» Sur maint volume, exhaussé jusqu'aux cieux,
» Régir les rois et gourmander les dieux. »
Il dit, on bâille; et voulant être impie,
Qui le croirait? il ne fut qu'ennuyeux.

Pâle d'envie encor plus que d'algèbre,
Calculant tout, le caustique *A plus B*,
Plus fin que sage, et moins grand que célèbre,
Fier d'un beau nom à demi dérobé,
Pour ses dévots en lui seul ressuscite
Tout à la fois Archimède et Tacite;
Linguet s'en plaint, et crie au suborneur.

Le Génevois, ce sublime Érostrate,
Qui des beaux-arts, dont il était l'honneur,
Brûla le temple; et fuyant le bonheur,
Trouva la gloire, amante trop ingrate,
Par vanité s'érigeant en vaurien,
Disait tout bas : « Je suis le vrai Socrate; »
Et cependant mon rêveur n'en crut rien;
Mais on pardonne à qui rêve si bien.

Dorat alors, rimailleur petit-maître,
Anacréon au moins se disait être;
Non qu'il chantât le dieu joufflu du vin,
Mais du beau sexe adorateur badin,
Il affubla d'épîtres imprévues
Mille beautés que jamais il n'a vues,
Et de vers nains fit trente in-octavo,
Avec fleuron, cul-de-lampe, vignette :
Morphée en a l'édition complète;
Et Jean Fréron criait encor bravo.
Ce Jean Fréron alors fut Aristarque,
Comme Turpin est aujourd'hui Plutarque.
Trois fois par mois brochant un numéro,
Il réduisait tout Voltaire à zéro.

Mais il prôna l'ingénieux Delille,
Qui sous le fard se donnant pour Virgile,
Si bien lima son vers mince et poli,
Que le grand homme est devenu joli.
Ainsi masquant de grâces fantastiques
Le noble auteur des douces Géorgiques,
Par trop d'esprit il n'eut qu'un faux succès :
Oh! que la France a bien fui cet excès!

Si m'en croyez, messieurs, je suis Horace,
Disait Rulhière intrus sur le Parnasse.
J'excelle en l'art des jolis vers mal faits;
Et pour Mécène ainsi je les faisais :
Car vous saurez que bon sens et génie
Font mal des vers de bonne compagnie;
Puis relisant ses disputes qu'il tient,
Dieu sait alors ce qu'Horace devient.

Dans ces beaux jours, ô prodige bizarre!
Bion, Moschus sont devenus Berquin;
Tibulle, Guys; et Properce, Bertin;
C****, Plaute; et Sabatier, Pindare;
Le noir Gilbert, insolent par candeur,
Corbeau du Pinde, en croit être le cygne
Et d'un vers dur s'exhalant sans pudeur,
Pour Juvénal hautement se désigne.

L'auteur bernois qui fit Guillaume Tel.
Le Pradon suisse, au bon goût si mortel,

Le bon Lemierre est Sophocle à sa guise,
Il en convient lui-même avec franchise.

Le froid La Harpe, habillant de son vers,
Qu'il croit facile et qui n'est qu'insipide,
Timoléon, Gustave, Barmécide,
Et Mensikof et sa beauté perfide,
Quoique sifflé de l'ingrat univers,
Rêva pourtant qu'il était Euripide.
Or voyez bien qu'en tout cet altercas
Onc n'ai pu croire au bon Pythagoras.

Mais quand je vois dans vos lettres charmantes,
Ces tours heureux, ces peintures brillantes,
Ce feu, ces traits légers et délicats,
Tels qu'Érato ne serait dans le cas
De leur prêter des grâces plus naïves,
De nous tracer des peintures plus vives,
Lors de mon doute en moi-même indigné,
Plus ne mécrois au divin Pythagore;
Et gagerais que l'autre Sévigné
Respire en vous, et qu'elle écrit encore.

ÉPÎTRE VII.

A M. DE CALONNE,

Lorsqu'il fut nommé ministre et contrôleur-général des finances.

Te voilà donc ministre! un jeune potentat
A remis dans tes mains ce trésor de l'État,
Reste des favoris, des catins et des prêtres,
Et des secours d'un peuple épuisé par ses maîtres.
Le dernier perdit tout; sous ce roi très chrétien,
On fit le bien très mal, on fit le mal très bien:
Faire mieux aujourd'hui n'est pas chose facile.
A son propre bonheur, le peuple est indocile.
Sans doute la brebis peut craindre avec raison
La main qui la flattait pour ravir sa toison;
Et mille fois trompés par de beaux préambules,
Nos bons Parisiens ne sont plus si crédules.
Le grand mot de patrie et de bien général,
De nos calamités fut souvent le signal;
Un chancelier adroit ne dit pas tout le reste:
D'un bienfait apparent naît un impôt funeste.
Que de fois, au début d'un édit captieux,
Vrai badaut, je surpris des larmes dans mes yeux!
J'applaudissais Terrai, dont la main assassine
Terminait ce bel acte en signant ma ruine.

Que dis-je? c'était peu que d'être ruiné;
J'ai vu de Dubarri l'esclave couronné,
Du nom français alors flétrir toute la gloire,
Et loin de nos drapeaux exiler la victoire.
Je l'ai vu, s'endormant au bruit de nos revers,
De ses honteux exploits remplir son parc aux cerfs,
Tandis qu'un d'Aiguillon, politique automate,
Laissait trois majestés envahir le Sarmate.
Que la Seine a gémi sous ce règne imprudent!
La Tamise à mes yeux s'emparait du trident;
Un vaisseau, resté seul, composa notre flotte.
L'Océan fut esclave, Albion fut despote.

Enfin du bien-aimé les os ensevelis
Nous laissent quelque espoir de ranimer nos lis.
Le roi, dit-on, nous aime; il veut rendre à la France
Du brave Béarnais le cœur, la bienfaisance,
Même sa *poule au pot!* le projet me plaît fort;
Mais le réaliser surpasse notre effort;
Laissons, en l'adorant, ce rêve d'un cœur tendre,
Dans nos jours malheureux il nous faut moins prétendre.
Vainement Chatelux (1) nous fit un beau traité.
Son lecteur ne croit point à la félicité;
Baudot en dégoûta la ville et la province.

Calonne, si tu veux qu'on bénisse ton prince,
Dans les traités publics fais-lui garder sa foi;
Plaide en faveur du peuple au conseil de ton roi;
Ce peuple a, tu le sais, des vampires sans nombre.
Ose du grand Sully nous retracer quelque ombre;
Prête tes yeux perçans à l'aveugle Plutus:
Récompense, à propos, les arts et les vertus;
Aime les vrais enfans du dieu de l'harmonie;
Pour t'honorer toi-même, honore le génie;
C'est peu de l'enrichir, enhardis son essor;
Obtiens sa liberté qu'il préfère à ton or;
Obtiens que nos censeurs, esclaves trop fidèles,
D'un esprit noble et fier n'enchaînent plus les ailes:
Fais qu'il plane à son gré dans les hauteurs des cieux.
Alors mon Apollon, que tu connaîtras mieux,
Saura te présenter au nom de la patrie,
Un encens que n'a point souillé la flatterie,
Tel que Sully lui-même eût goûté ses douceurs,
Et tel que l'avoûraient Minerve et les neuf Sœurs.

(1) Auteur d'un traité fort ennuyeux sur la félicité publique. L'abbé Baudot fit, sur le même sujet, des brochures plus ennuyeuses encore.

LES VEILLÉES
DU PARNASSE.

CHANT PREMIER.

ORPHÉE ET EURYDICE.

(VIRG., *Géorg.*, liv. IV.)

Quand Borée aux zéphyrs déclare enfin la guerre,
Et ramène en grondant les frimas sur la terre;
Quand la nuit, prolongeant sa course dans les cieux
Semble usurper du jour l'empire radieux,
Il est sur l'Hélicon de charmantes veillées.

Là, sous l'abri secret des grottes reculées,
Les Muses tour à tour, d'un récit enchanteur,
Trompent des longues nuits l'importune lenteur.

Une nuit que Phébus, jaloux de les entendre,
A l'insu de Thétys, près d'elles vint se rendre,
La sensible Érato voulut chanter l'amour :
Pour la tendre amitié, Calliope eut son tour;
Et la vive Thalie, au folâtre sourire,
Joignit son luth badin à leur touchante lyre.
Permesse, impatient d'entendre leurs concerts,
S'arrête, et l'aquilon n'ose troubler les airs.

Mes sœurs, dit Érato, si je romps le silence,
C'est Amour qui le veut; tout lui doit la naissance:
Vous-mêmes lui devez la lumière des cieux;
Les dieux ont fait le monde, Amour a fait les dieux.

Parmi vous cependant sa flamme est condamnée,
Mais craignez-vous l'Amour conduit par l'Hyménée?
Pour deux tendres époux je demande vos pleurs.
Hélas! peindre l'Amour, c'est peindre des malheurs;
Orphée en est la preuve, et mon récit l'expose;
Mais je dois de ses maux vous retracer la cause.
O mes sœurs! gardons-nous d'offenser les amans;
Il est, il est des dieux qui vengent leurs tourmens.

Dans ces rians vallons où le fleuve Pénée
Promène entre les fleurs son onde fortunée,
Poursuivi du destin, un berger demi-dieu
Avait dit à ces bords un éternel adieu.
Aristée est son nom : loin de ce doux rivage,
Pleurant ses doux essaims que la Parque ravage,
Aristée égarait ses pas et ses douleurs :
Aux sources du Pénée il accourt tout en pleurs;
Et là, tendant les mains vers ces grottes profondes :
« O Cyrène, ô ma mère, ô nymphe de ces ondes!
Du plus brillant des dieux si j'ai reçu le jour,
Si vous êtes ma mère, où donc est votre amour?
Eh! que m'importe, hélas! cette illustre origine,
Si les destins jaloux ont juré ma ruine?
Est-ce là ce bonheur que vous m'aviez promis;
Cet Olympe où les dieux attendaient votre fils?
Un seul bien ici-bas (mes abeilles si chères!)
Eût de mes jours mortels adouci les misères;
C'étaient les plus doux fruits de mes soins assidus;
Et vous êtes ma mère, et je les ai perdus!
Cruelle! de mes pleurs ne soyez point avare;
Au sein de mes agneaux plongez un fer barbare;
Et que mes jeunes ceps expirent sous vos coups,
Si le bonheur d'un fils arme votre courroux. »

Cyrène, assise au fond de sa grotte azurée,
Entend le bruit confus d'une plainte égarée;
Ses nymphes l'entouraient : sur leurs fuseaux légers
Brille un lin de Milet teint de l'azur des mers.
Là sont en foule Opis, Glaucé, Pyrrha, Néère,
Cydippe, vierge encor, Lycoris déjà mère;
Nésé, Spio, Thalie, et Dryope, et Naïs
(Leurs blonds cheveux flottaient autour d'un sein de lis),
Xante, Éphir, jeunes sœurs, filles du vieux Nérée,
Ceinte d'or, l'une et l'autre, et d'hermine parée;
Et l'agile Aréthuse abjurant le carquois,
Et la jeune Clymène à la brillante voix.

Pour charmer leurs loisirs, Clymène, au milieu d'elles,
Leur chantait de Vénus les amours infidèles.
Les doux larcins de Mars, les fureurs de Vulcain,
Et ses réseaux, tissus d'un invisible airain.
Les nymphes, en filant, écoutaient ces merveilles.
Quand un lugubre cri frappe encor leurs oreilles.
Cyrène, en pâlissant, tremble à ce cri fatal.
Chaque nymphe se trouble en son lit de cristal;
Leur immobile effroi garde un morne silence.
Plus prompte que ses sœurs, Aréthuse s'élance,
Et, jetant ses regards sur la face des eaux,
Lève sa tête humide et ceinte de roseaux;
Et de loin : « O Cyrène! ô mère infortunée!
Ton fils! il est en pleurs aux sources du Pénée;
Il te nomme barbare. » A ces tristes récits,
« Va, cours, vole, Aréthuse; amène-moi mon fils;
Il a droit de descendre en nos grottes sacrées. »

Elle dit : à sa voix les ondes séparées:
Se courbant tout à coup en mobiles vallons,
Reçoivent Aristée en leurs gouffres profonds.

Il s'avance, étonné, sous ces voûtes liquides,
Admire avec effroi ces royaumes humides,
Tous ces fleuves grondant sous leurs vastes rochers,
Et la source du Nil, inconnue aux nochers,
Et l'Èbre, et le Caïque, et le Phase, et le Tibre,
Orgueilleux d'arroser les champs d'un peuple libre;
L'Hypanis à grand bruit sur des rocs écumant,
Et le mol Anio s'écoulant lentement,
Et l'Éridan fougueux qui, dans les mers profondes,
Précipite en grondant le tribut de ses ondes.

Quand il a pénétré ces liquides palais,
Cyrène, en l'embrassant, calme ses vains regrets.
Chaque nymphe, à l'envi, sert le jeune Aristée:
Les unes, sur ses mains, versent l'onde argentée;
Un lin blanc les essuie; et d'autres à ses yeux
Offraient les coupes d'or, les mets délicieux.
Mais Cyrène : « O mon fils! que cette liqueur pure
Coule pour l'Océan, père de la nature,
Pour les nymphes des bois, des fleuves et des mers! »
Elle dit : l'encens fume et les vœux sont offerts.
Trois fois le vin se mêle aux flammes odorantes;
Trois fois la flamme vole aux voûtes transparentes.

« O mon fils, dit Cyrène, à ce présage heureux,
Non loin des flots d'Égée est un devin fameux;
C'est l'antique Protée aux regards infaillibles.
Sur des coursiers marins il fend les mers paisibles;
Il court vers l'Émathie, et côtoyant nos ports,
De Pallène déjà son char touche les bords.
C'est l'oracle des mers : les dieux lui font connaître
Et tout ce qui n'est plus, et tout ce qui doit être.
Ainsi le veut Neptune; et lui seul, sous les eaux,
Fait paître de ce dieu les énormes troupeaux.
Il sait de vos malheurs la source et le remède,
Mais par de longs soupirs c'est en vain qu'on l'obsède;
Son oracle est le prix de qui l'ose dompter;
C'est lui que votre audace enfin doit consulter.
Moi-même, dès que l'astre, embrassant l'hémisphère,
Aux troupeaux altérés rendra l'ombre plus chère,
Je veux guider vos pas vers l'antre où le vieillard,
Loin du jour et des mers se repose à l'écart.
C'est là que le sommeil invite à le surprendre.
Chargez-le de liens; mais prompt à se défendre,
A vos yeux, sous vos mains, il se roule en torrent,
Gronde en tigre irrité, glisse et siffle en serpent,
Dresse, en lion fougueux, sa crinière sanglante,
Et tout à coup échappe en flamme pétillante;
Mais plus le dieu mobile est prompt à s'échapper,
Plus de vos nœuds pressans il faut l'envelopper.
Vaincu, chargé de fers, qu'il vous rende Protée. »

D'ambroisie à ces mots parfumant Aristée,
Cyrène lui souffla l'espoir d'être vainqueur;
Ses membres respiraient l'audace et la vigueur.

Dans les flancs caverneux d'un roc battu de l'onde,
S'ouvre un antre; à ses pieds, le flot bouillonne et gronde,
Mais il creuse à l'entour deux golfes, dont les eaux,
Loin des vents orageux accueillent les vaisseaux.
Le vieillard, de ce roc aime le frais et l'ombre;
Cyrène y met son fils vers le flanc le plus sombre,
Et se dérobe au fond de son nuage épais.

Déjà l'astre du jour, enflammant tous ses traits,
Des fleuves bouillonnans tarit l'urne profonde,
Et du haut de sa course il embrase le monde;
Des feux du Sirius tout l'air est allumé.

Protée alors nageant vers l'antre accoutumé,
Voit les monstres, autour de sa grotte sauvage,
D'une rosée amère inonder le rivage,
Et dans sa grotte assis, loin des feux du soleil,
Compte ses lourds troupeaux que presse un lourd sommeil.

A peine il s'endormait, que le fils de Cyrène
S'élance, jette un cri, le saisit et l'enchaîne.
Protée, en s'éveillant, s'agite dans les fers;
Et, surpris des liens dont ses bras sont couverts,
Rappelant de son art les merveilles en foule,
Tigre, flamme, torrent, gronde, embrase, s'écoule.
Vains efforts! et cédant au bras victorieux,
A lui-même rendu, sa voix l'annonce aux yeux :
« Que me veut ton audace? ô jeune téméraire!
Et qui te fait tenter ma grotte solitaire? »

« Divin pasteur des eaux, tu le sais mieux que moi;
Mes revers et les dieux guident mes pas vers toi :
Parle, j'attends mon sort de ta bouche sacrée. »

Protée alors frémit : sa prunelle égarée
Roule un bleuâtre éclat dans ses yeux menaçans,
Et sa bouche au Destin prête ces fiers accens :
« Les dieux sont irrités : leur courroux légitime
N'égale point encore ton supplice et ton crime.
Du sein des morts, Orphée arme les dieux vengeurs.
Souviens-toi d'Eurydice enlevée à ses pleurs;
Tu poursuivais la nymphe; hélas! son pied timide
Foule un serpent caché sur la rive perfide;
Il l'atteint; elle expire : ô douleurs! ô regrets!
Ses compagnes en pleurs font gémir les forêts.
Du Rhodope attendri les rochers soupirèrent;
Dans leurs antres sanglans les tigres la pleurèrent.

Mais lui, belle Eurydice, en des bords reculés,
Seul et sa lyre en main, plaint ses feux désolés;

C'est toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,
Toi que nomment ses pleurs; toi que chante sa lyre.
Mais que ne peut l'amour! Orphée, aux sombres bords,
Ose tenter, vivant, la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante, et ces dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.
Il chante, tout s'émeut, et du fond des enfers
Les mânes accouraient au bruit de ses concerts.
Tels, quand d'un soir obscur grondent les noirs orages,
D'innombrables oiseaux volent sous les ombrages,
Telles autour d'Orphée erraient de toutes parts
Les ombres des héros, des enfans, des veillards,
Et ces fils qu'au bûcher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes beautés à leurs amans si chères:
Peuple léger et vain, que de ses bras hideux
Presse neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.
De l'Érèbe à sa voix les gouffres tressaillirent;
Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent;
L'Euménide cessa d'irriter ses serpens,
Et Cerbère retint ses triples hurlemens.

Déjà l'heureux Orphée est vainqueur du Ténare;
Il ramène Eurydice échappée au Tartare;
Eurydice le suit (car un ordre jaloux
Défend encor sa vue aux yeux de son époux).
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle imprudence!
Si l'enfer pardonnait, ô pardonnable offense!
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, et la perd sans retour.
Plus de trève, Pluton redemande sa proie;
Trois fois le Styx avare en murmure de joie.
Mais elle: Ah! cher amant, quel aveugle transport,
Et nous trahit tous deux, et me rend à la mort!
Déjà le noir sommeil flotte sur ma paupière,
Déjà je ne vois plus tes yeux ni la lumière:
Orphée! un dieu jaloux m'entraîne malgré moi,
Et je te rends ces mains qui ne sont plus à toi.
Adieu!... L'ombre à ce mot fuit comme un vain nuage.
Son amant veut encore la suivre au noir rivage;
Mais comment repasser le brûlant Phlégéton?
Comment fléchir deux fois l'inflexible Pluton?
Quels pleurs, ou quels accens lui rendront son épouse?
L'ombre pâle est déjà dans la barque jalouse.

Sur les bords du Strymon déplorant ses revers,
Orphée erra sept mois en des rochers déserts.
Aux tigres, aux forêts il conta ses disgrâces:
Les tigres, les forêts gémirent sur ses traces.
Telle pleurant, la nuit, sur un triste rameau,
Ses fils, sans plume encor, ravis dans leur berceau,
Philomèle, charmant les forêts attentives,
Traîne ses longs regrets en cadences plaintives.
Ah! depuis qu'Eurydice est ravie à ses feux,
Nul amour, nul hymen ne flattent plus ses vœux.
Son désespoir l'égare; il franchit dans sa course
Ces monts affreux où luit le char glacé de l'Ourse:
Il pleurait ses amours, hélas! deux fois trahis,
Quand tout à coup, ô rage! ô forfaits inouïs!
Les bacchantes en foule assiégeant le Riphée,
De leurs jalouses mains déchirèrent Orphée,
Lui percèrent le cœur de leurs thyrses sanglans,
Et semèrent au loin ses membres palpitans.
Dans l'Èbre impétueux sa tête fut jetée;
Mais tandis qu'elle errait sur la vague agitée,
Ses lèvres, qu'Eurydice animait autrefois,
Et sa langue glacée et sa mourante voix,
Sa voix disait encore: O ma chère Eurydice!
Et tout le fleuve en pleurs répondait Eurydice!

A ces mots, tout à coup élancé dans les mers,
Protée a disparu sous les flots entr'ouverts.

CHANT SECOND.

(Après une transition, pour amener son récit, Calliope raconte un trait d'amitié consacré par Virgile. *Énéide*, Liv. IX.)

NISUS ET EURYALE.

Nisus, épris de gloire et cherchant les combats,
D'Énée aux bords du Tibre avait suivi les pas.
Nul guerrier ne sut mieux, d'une adresse intrépide,
Darder le javelot, lancer le trait rapide;
Ida l'avait nourri pour le métier de Mars;
Tout jeune, il y perçait les monstres de ses dards.
A ses soins vigilans, dans l'absence d'Énée,
D'une porte du camp la garde fut donnée.

Là, veillait Euryale, enfant plein de valeur,
Le charmant Euryale en sa première fleur.
Comme on voit deux palmiers, délices d'un rivage,
Réunir leurs rameaux, confondre leur ombrage,
Ils s'élèvent ensemble, et de leurs fronts naissans
Ils vont chercher l'Olympe et défier les vents:
Tels ces jeunes guerriers, réunissant leurs armes,
Cherchaient la gloire ensemble, et volaient aux alarmes,
Inséparables cœurs! prodige d'amitié!
Le même poste encor leur était confié.

Quand Nisus tout à coup: «Est-ce un Dieu qui m'inspire,
O mon cher Euryale! ou de ce qu'il désire
Notre cœur aveuglé se ferait-il un dieu?
Je frémis du repos; je sens qu'un noble feu

A quelque grand exploit appelle mon courage.
L'ennemi dans son camp repose sans ombrage :
Vois ces feux presque éteints, ces postes négligés,
Et leurs soldats épars dans l'ivresse plongés;
La plaine au loin se tait d'ombres enveloppée.
Tiens, voici le projet dont mon âme est frappée :
Turnus au camp troyen va fondre avec le jour;
Chefs, soldats, tous d'Énée implorent le retour :
Tous voudraient que du moins un guerrier plein de zèle,
De son camp menacé lui portât la nouvelle :
Ami, ce sera moi, s'ils t'en donnent le prix;
Je ne veux que l'honneur de l'avoir entrepris.
Je sais vers ce côteau quelle route écartée
Me conduira dans l'ombre aux murs de Pallantée. »

Amoureux de périls et de gloire enflammé :
« Quoi, Nisus! c'est ainsi qu'Euryale est aimé!
Tu veux sans moi, cruel, affronter les alarmes!
Crains-tu d'associer mon courage à tes armes?
Sur ma jeune valeur as-tu quelques soupçons?
Aurais-je de mon père oublié les leçons?
Toi-même oublirais-tu que Mars, dans nos murailles,
Entoura mon berceau d'armes, de funérailles?
Depuis que nous servons sur ces bords étrangers,
M'as-tu vu près de toi pâlir dans les dangers?
Ce cœur brave la mort; ce cœur qui t'est fidèle
Paîrait de tout son sang la gloire qui t'appelle. »

« Ami, répond Nisus, garde-toi de penser
Que d'un pareil soupçon je veuille t'offenser.
Et toi, grand Jupiter! vous tous, dieux que j'implore,
Accordez-moi de vaincre et de le voir encore.
Dieux! qu'un si doux moment paîrait bien ma valeur!
Mais si le sort jaloux me gardait un malheur
(Car aux coups hasardeux tu sais qu'il en arrive),
Je prétends qu'à mes jours ton amitié survive.
Ta vie est dans sa fleur, je dois la ménager :
Vis donc! et si ce n'est, hélas! pour me venger,
Du moins pour racheter et poser dans la tombe
Le corps de ton ami, si ton ami succombe.
Ou, si l'on m'enviait un si triste bonheur,
Qu'au moins d'un vain tombeau je te doive l'honneur.
Ciel! et j'exposerais une tête si chère
Et dans ce deuil affreux je plongerais ta mère,
Ta mère, hélas! qui seule, en ces bords ennemis,
Malgré les flots et Mars, voulut suivre son fils! »

« Cesse, dit Euryale, un obstacle funeste.
Je te suivrai; partons, les dieux feront le reste. »
Il dit : leur veille passe à deux guerriers voisins.
Le couple impatient se livre à ses destins.
Sur les pas de Nisus Euryale s'élance :
Vers la tente d'Iule ils marchent en silence.
La nuit du haut des airs verse le doux sommeil;
Tout dort. Seuls, près d'Iule, en un secret conseil
Veillaient du camp troyen tous les chefs invincibles;
D'une main appuyés sur leurs piques terribles,
De l'autre ils soutenaient leurs pesans boucliers.
L'absence de leur roi fait gémir ces guerriers :
A travers l'ennemi, quel généreux courage
Pourrait jusqu'au héros se frayer un passage?
Qui l'osera? Soudain les deux braves amis
S'annoncent au conseil, demandent d'être admis :
Iule avec transport voit leur impatience,
L'accueille, et par ces mots Nisus rompt le silence :

« Magnanimes Troyens, soyez-nous indulgens;
En faveur du projet, faites grâce à nos ans.
Jeunes, mais occupés de la cause commune,
Nos regards, cette nuit, épiaient la fortune :
Le Rutule est vaincu de sommeil et de vin;
Vers la porte du camp dont Neptune est voisin,
En un double sentier la route se partage;
Leurs feux n'y veillent plus, et livrent ce passage.
Si vous nous permettez de nous saisir du sort,
Par cette route ouverte à notre heureux effort,
Nous allons, nous trouvons le roi dans Pallantée;
Il en sort; l'ennemi, sous sa main indomptée,
Tombe : nous revenons sanglans, victorieux;
Demain avec le jour Énée est en ces lieux :
Et la route ne peut égarer notre audace;
Cent fois, dans ces vallons, entraînés par la chasse,
De Pallantée, au loin, nos yeux virent les tours,
Et du fleuve et du bois nous savons les détours. »

Le vieux, le sage Alèthe, ému, saisi de joie,
« Grands dieux! s'écria-t-il, dieux protecteurs de Troie!
Oui, vous aimez encor ces restes malheureux,
Puisque vous leur donnez de ces cœurs généreux! »

A ces mots, le vieillard les serre, les embrasse,
Les baigne de ses pleurs : « Jeune et vaillante race!
D'un service si grand quel sera le loyer?
Votre cœur et les dieux peuvent seuls vous payer;
Mais comptez sur les dons d'un héros magnanime,
Sur la reconnaissance éternelle, unanime
De son fils et d'un peuple à qui votre grand cœur
Va rendre avec Énée et la vie et l'honneur. »

« Oui, dit le jeune Iule, oui, rendez à mes larmes
Un héros qui peut seul dissiper nos alarmes.
Au nom de tous les dieux, de ma race adorés,
Au nom de Vesta même et de ses feux sacrés,
Volez, braves amis, c'est en vous que j'espère,
Et je vous devrai tout, si je vous dois mon père.
Nisus, je te promets deux beaux vases gravés,

Par mon père vainqueur dans Arisbe enlevés,
Deux trépieds, deux talens, la coupe d'or antique,
Riche don que me fit cette reine d'Afrique;
Mais si nous parvenons à l'empire latin,
Si jamais, triomphant, je préside au butin,
N'as-tu pas de Turnus, quand il vole aux alarmes,
Vu le coursier superbe et les brillantes armes?
Eh bien! ce que tu vis, ces armes, ce coursier,
Sa cuirasse d'argent, son riche bouclier,
Et ce beau casque d'or qu'un aigle d'or couronne,
Dès ce moment, Nisus, à toi seul je les donne.
Mon père ajoutera douze jeunes beautés,
Avec douze captifs par lui-même domptés;
Ce champ, de Latinus aujourd'hui l'héritage,
Ce champ, n'en doute pas, sera dans ton partage.
Pour toi, bel Euryale, enfant déjà héros,
Puisque le sort voulut presque unir nos berceaux,
Je veux que désormais une chaîne commune
Nous unisse de cœur, de gloire et de fortune. »

« Prince, si je survis à ces nobles essais,
On ne me verra point démentir leurs succès:
Mais, poursuit Euryale, à ces dons que j'honore,
Daignez joindre une grâce, hélas! plus chère encore:
J'ai, seigneur, une mère! et jusqu'en ces climats
Son amour inquiet a suivi tous mes pas:
Digne sang de nos rois dont elle est descendue,
Rien n'a pu retenir sa tendresse éperdue,
Ni l'amour qu'elle doit aux rivages troyens,
Ni les bienfaits d'Aceste aux bords siliciens.
Son cœur a tout quitté. Maintenant je la laisse,
Et lui cache un péril, affreux pour sa tendresse:
Je lui dérobe, hélas! ma vue et mes adieux;
Je pars sans l'embrasser: car j'atteste les dieux
Que jamais... non, jamais mon âme déchirée
Ne soutiendrait l'aspect d'une mère éplorée!
Dans ce triste abandon, seigneur, daignez la voir;
Consolez sa douleur, flattez son désespoir;
Mon cœur vole aux dangers avec plus d'assurance,
Si j'obtiens en partant cette douce espérance. »

A ces vœux d'un guerrier noblement ingénus,
A ce touchant discours, tous les Troyens émus
Fondent en pleurs: surtout le jeune fils d'Énée,
D'une amère douleur a l'âme consternée;
Et l'image d'un père est vivante à ses yeux.

« Poursuis, cher Euryale, un projet glorieux;
Je promets tout: je fais ma mère de la tienne;
Il ne lui manquera que le nom de la mienne,
Le seul nom de Créuse! et c'est assez pour moi
Que son sein ait produit un enfant tel que toi.
Je fais plus: que le sort soit propice ou contraire
(J'en jure par ma tête et celle de mon père),
Ces prix que t'eût donnés mon cœur reconnaissant,
Je les donne à ta mère, à tous ceux de ton sang. »

Il dit, et d'une main, de ses larmes trempée,
Se dépouillant alors de sa superbe épée,
Captive dans l'ivoire, étincelante d'or,
Il en arme Euryale en l'embrassant encor.

Au valeureux Nisus, Mnestée aussi présente
D'un lion qu'il dompta la dépouille effrayante:
Alèthes avec lui change de bouclier,
Et d'un casque bruni charge son front guerrier.

Le couple armé s'éloigne; une foule attendrie
Pleure et les recommande aux dieux de la patrie.
Iule, qui les suit dans ces derniers instans,
Leur confiait encor des ordres importans;
Vains bruits que l'aquilon disperse dans la nue!

Ils volent; le camp fuit, la plaine est disparue;
La nuit les favorise, et d'un pas hasardeux
Aux postes ennemis ils pénètrent tous deux.

Que de sang va couler sous leur main vengeresse!
Leurs yeux trouvent partout le sommeil et l'ivresse,
Les chars loin des coursiers, les guides sous les chars,
Coupes, armes, soldats, confusément épars.

« Voici l'instant du glaive, et voilà notre route,
Dit Nisus, le fer nu; viens, Euryale, écoute;
Veille sur l'ennemi qui peut m'envelopper;
Vois tout, observe tout; c'est à moi de frapper,
Et ce fer va t'ouvrir une assez large voie. »

Il dit, se tait, et frappe, et Rhamnès est sa proie.
Du superbe Rhamnès les membres assoupis
Reposaient mollement sur de riches tapis.
Dans les flots de son sang sa vie est étouffée,
Quand sa bouche à grand bruit respirait tout Morphée;
Roi devin qui n'a pas su deviner sa mort.
Trois esclaves du prince en partagent le sort.
Nisus dévoue au glaive et l'écuyer de Rhême,
Et le guide du char entre les coursiers même:
De leur maître égorgé la tête, en bondissant,
Roule, inonde et son lit et la terre de sang.
Lamyre, tu péris! et toi, Sarrane encore,
Toi qui devais au jeu veiller jusqu'à l'aurore,
Malheureux! tu cédas aux charmes du sommeil,
Mais, à peine assoupi, la mort fut ton réveil.

Comme un lion pressé par une faim brûlante,
Attaque dans ses murs la nation bêlante;

Il ravage, il déchire, il traîne avec fureur
Ce peuple mol, et doux, et muet de terreur;
Sa gueule en feu rugit de carnage trempée:
Tel Nisus dans le sang abreuvait son épée.

Mais le fer d'Euryale, ivre d'un beau courroux,
Ne s'est point signalé par de moins nobles coups:
Il entasse le meurtre, et son glaive dévore
Hébès, Fadus, Abar, qui sommeillaient encore.
Rhétus, seul éveillé, voyait tout; et sa peur
S'était fait d'un grand vase un asile trompeur:
Sa tête, qui déjà se croyait échappée,
Et se relevait, tombe au même instant frappée:
Le Rutule abattu roule, et dans les sanglots
Vomit le vin, le sang et la vie à longs flots.

Euryale s'élance, et sa fougue imprudente
Veut encor de Messape ensanglanter la tente.
Il marche à la pâleur de ces feux presque éteints,
Près des coursiers épars, sans conducteurs, sans freins.
Mais Ninus l'arrêtant: « C'est assez de carnage;
» Craignons le jour; volons par ce noble passage. »
Il dit: du seul honneur leur courage affamé,
Laisse un riche butin sur la terre semé;
Quand de Ramnès, hélas! et l'écharpe fatale,
Et le baudrier d'or vient tenter Euryale.
Malheureux Euryale! aveuglé du destin,
Tu saisis vainement ce funeste butin!
L'imprudent! il y joint le casque de Messape;
Ce casque, dont l'éclat et l'invite et le frappe,
Sur sa tête superbe étincelle un moment,
De ce front enchanteur dangereux ornement!
Enfin du camp fatal ils ont franchi l'enceinte.

Cependant accouraient, semant au loin la crainte,
Vers ce camp malheureux, sur d'agiles coursiers,
En bruyant escadron, trois cents braves guerriers:
Volcens est à leur tête; et de loin, parmi l'ombre
Dont le casque brillant perçait l'horreur moins sombre,
Il croit voir deux guerriers qui, vers le bois voisin,
S'échappaient: il accourt, il les voit, et soudain:
« Arrêtez, arrêtez, jeunesse fugitive?
» D'où vient, où va, que veut votre course furtive?
» Arrêtez! répondez! » Muet, le couple fuit,
Se jette dans le bois, espère que la nuit
Les sauvera du moins sous ses ombres mourantes,
Et dans les longs détours des routes différentes.
Volcens, qui veut fermer toute issue à la fois,
Divise l'escadron, le sème autour du bois;
Bois sombre, antique ombrage, où la plus noire yeuse
Verse un deuil éternel sous sa feuille ennuyeuse,
Et qui, d'épais buissons partout entrelacés,
N'offrent qu'affreux sentiers de ronces hérissés.
Euryale troublé, que sa proie embarrasse,
Du sentier de Nisus vient de perdre la trace;
Il s'égare: Nisus, le croyant sur ses pas,
Vole, et trompe, en fuyant, Volcens et le trépas.
Il vole; il a franchi, dans sa course rapide,
Les bords des lacs albains et leur source limpide:
Il touche au doux rivage, à ces vallons si beaux
Où du roi Latinus paissent les grands troupeaux.

Plein de joie, il s'arrête. O surprise fatale!
Il regarde, et son œil cherche en vain Euryale.
« Imprudent! qu'ai-je fait? O jeune infortuné!
» Cher ami! quoi! Nisus t'aurait abandonné! »

Il ne dit pas, il vole, il revoit ces bois sombres,
Lasse tous les sentiers, perce toutes leurs ombres,
Et demande Euryale à leur muette horreur.
Tout à coup il entend un bruit plein de terreur,
Des coursiers, des soldats, et cette voix si chère!
Il s'élance, il franchit la forêt solitaire;
Il voit son Euryale, ô dieux trop inhumains!
Surpris et non vaincu, se débattre en leurs mains.

Ah! comment le ravir au fer qui le menace?
Que peut son désespoir, sa force, son audace?
Ira-t-il se jeter parmi les glaives nus,
Et rejoindre, en mourant, Euryale et Nisus?

Soudain d'un bras terrible il prend son arc fidèle,
Et regardant les cieux: « O lumière immortelle!
» Brillant honneur des nuits, Diane! entends ma voix:
» Si ton arc me fut cher, si j'adore tes lois,
» Viens ravir ce que j'aime à des mains meurtrières,
» Viens diriger le vol de mes flèches guerrières;
» Abandonne à mes traits cet escadron nombreux,
» Fais voler et la fuite et la mort avec eux! »

Il dit; et ployant l'arc d'une main aguerrie,
Lance un trait qui fend l'ombre, et siffle avec furie:
Il frappe au cœur Sulmon; le Volsque chancelant
Tombe, et sous son coursier se débat tout sanglant.
L'escadron en frémit, et cherche en vain la trace:
Nisus, dont le succès encourage l'audace,
Saisit, lance avec force un de ses traits aigus,
Et d'une tempe à l'autre en va percer Tagus;
La cervelle blanchit la flèche ensanglantée;
Et ce coup fait pâlir la troupe épouvantée.

L'affreux Volcens rugit; et son ardent courroux
Ne sachant où porter la fureur de ses coups,
Il regarde Euryale, et d'un ton plein de rage,
Le bras levé: « Ton sang va payer ce carnage.
A ce mot, à ce geste, à la lueur du fer,

Pâle, troublé, Nisus vole, et d'un cri fend l'air :
« Moi ! c'est moi ! j'ai tout fait, frappez votre victime ;
» Celui-ci n'a voulu ni pu faire le crime ;
» J'en atteste ce ciel, cette nuit et ces feux !
» Son crime est d'aimer trop un ami malheureux ! »

En vain priait Nisus ; l'inexorable épée
Du beau sang d'Euryale était déjà trempée !
Il tombe, et de ses traits que la mort a pâlis,
Un long ruisseau de pourpre ensanglante les lis.
La Parque appesantit cette tête charmante.
Tel se courbe un pavot que l'orage tourmente,
Ou qui, du soc fatal en passant déchiré,
Penche languissamment son front décoloré.

Dieux ! que devint Nisus à ce spectacle horrible !
Il se plonge au milieu de l'escadron terrible :
Dans ses rangs, hérissés de glaives menaçans,
Son fer ne voit, ne suit, ne cherche que Volcens.
Près de Volcens en vain sa troupe resserrée
Offre à Nisus partout une mort assurée ;
Nisus roule son glaive en cercle foudroyant,
Se fait dans leurs rangs même un passage effrayant,
Joint l'horrible Volcens, lui plonge avec furie
Son glaive dans la bouche au moment qu'il s'écrie.

Nisus, percé de coups, tombe, mais en vainqueur,
Et sur son Euryale expire avec douceur.

CHANT TROISIÈME.

(Aventure de Faune avec Hercule et Omphale, tirée du livre II des *Fastes d'Ovide*.)

FRAGMENT.

« Mes sœurs, vous triomphez, et Thalie est en pleurs,
Dit Thalie elle-même, en essuyant des larmes
Qui voilaient de ses yeux les riantes douceurs ;
Cependant la tristesse est contraire à mes charmes :
La plainte, la douleur, même un air sérieux
M'enlaidit, quand des pleurs embellissent vos yeux.
Permettez donc, mes sœurs, que la vive Thalie
Oppose à vos douleurs quelque aimable folie ;
Qu'à vos tristes et tendres chants
Je mêle des récits plus gais et moins touchans. »

La belle reine de Lydie
Et le fameux Alcide encor dans son printemps,
Déjà héros, mais héros de vingt ans,
Voyagèrent de compagnie.
L'Amour, dit-on, marchait à leur côté ;
Il suivait la valeur, il suivait la beauté ;
Mais, quoiqu'Amour, il fut sage,
Car le seul but du voyage
Était, le croiriez-vous ? un saint pèlerinage
Au temple de Bacchus, et le couple amoureux
Voulait arriver pur, aussi pur que ses vœux.
Quand on a ce projet, le plus sûr, ce me semble,
Pour deux amans n'est pas de voyager ensemble.
Ceux-ci pensèrent autrement.
Les voilà qui, tous deux, cheminent lestement,
Comme bons pèlerins qu'un même vœu rassemble ;
L'une, en reine daignant traverser ses états ;
L'autre, en galant héros, vengeur de ses appas.

Quel temps ? un ciel d'azur ; quel chemin ? tout de roses ;
Et l'amour voyageant peut-il voir autres choses ?
Ainsi par des sentiers de fleurs,
Dans la campagne lydiène,
S'avançaient nos deux voyageurs,
Quand d'une colline prochaine
Faune, qui va toujours cherchant quelques minois,
Grâce à l'espiègle Amour, voit celui de la reine :
Le voir, c'est l'adorer. « Adieu, nymphes des bois,
Vous qu'honoraient mes feux, vous qu'embellit mon choix,
Adieu, vous dis-je, adieu : voici ma souveraine.
Eh ! quelle autre serait digne de mes désirs ?
Cette reine charmante aura tous mes soupirs. »

Qui rit ? ce fut Amour. Flamme mal assortie
Souvent au dieu malin plaît mieux que sympathie.
Eh ! comment ne rirait-il pas ?
Il voit Faune sur la colline,
Qui déjà mirait ses appas
Dans le cristal mouvant d'une source voisine,
Et se disait tout bas :
« Quelle reine, en effet, ne rendrait pas les armes
A ce front, à ce teint bruni, mais plein de charmes ?
Deux cornes, il est vrai, mais faites par l'Amour,
De ce front enchanteur sont un nouvel atour.
Oh ! combien mes rivaux vont ressentir d'alarmes !
Je n'ai point d'Adonis l'insipide langueur,
Mais ces membres velus annoncent ma vigueur :
Ces yeux vifs, pétillans, ces oreilles mobiles,
Ces pieds un peu fourchus, mais lestes, mais agiles,
Ne sont pas d'un amant commun.
Non, Faune, ton amour ne peut être importun. »
Faune de dire,
Amour de rire,
Et de lancer encore au dieu qu'il a blessé
Un nouveau trait, un trait plus insensé.

Mes sœurs, rappelez-vous la fameuse toilette

Du berger Polyphème aux bords de l'onde assis,
Ayant à ses pieds sa houlette
Faite d'un grand sapin qu'il arracha jadis;
Taillant avec amour sa barbe, ses sourcils,
Pour sa gentille bergerette :
Vous aurez l'image complète
De celle du dieu Faune en ses tendres soucis.
Faune en cet art valait bien Polyphème;
Omphale valait mieux que l'amante d'Acis,
Et quel cœur n'est jaloux de plaire à ce qu'il aime?
Oui, de son cœur Faune avait pris leçon :
Ce que l'art prête à la nature
Pour embellir une aimable figure,
Faune l'emploie à sa façon.
Une ronce épineuse, en ses mains, a la gloire
De remplacer la dent du frêle et blanc ivoire :
Il doit sa tresse au lierre tortueux,
Qu'il entrelace avec ses crins hideux.
Sur son front, hérissé de poil rude et sauvage,
En couronne champêtre il ajoute un feuillage;
Puis de l'épaule au flanc il décore son sein
D'un mobile tissu de roses,
Que sa main pétulante effeuille à peine écloses,
Et qui doivent servir son amoureux dessein.

Ainsi paré, brillant, beau comme l'Amour même,
Rien ne manque plus à ses vœux,
Que de conquérir ce qu'il aime;
Mais c'est là le point hasardeux :
Car, par quel heureux stratagème
En pourra-t-il jouir, à l'insu d'un rival
Jaloux, toujours présent, et tant soit peu brutal?
Ces soins roulaient dans son âme agitée;
Il remet donc Omphale à la nuitée;
Car à Vénus la nuit porte conseil :
Mais que ses vœux vont presser le soleil!

Omphale cependant, par les Grâces parée,
Objet, sans le savoir, de vœux impatiens,
Parmi de beaux vallons et des bosquets rians,
Lentement s'avançait, pareille à Cythérée.
Sur sa tête éclatait le feu des diamans :
En bouquets sur son sein des fleurs semblaient éclore :
Et de leurs mains Zéphyre et Flore
Sans doute avaient tissu ses légers vêtemens,
Qui sur elle flottaient à replis ondoyans.
. . . .

(*Le reste manque.*)

CHANT QUATRIÈME.

(Apollon, après avoir entendu Érato, Calliope et Thalie, raconte aux Muses l'histoire de Psyché.)

Quand les villes de Grèce avaient encor des rois,
Un prince eut trois beautés pour filles; mais des trois,
La plus jeune éclipsa ses sœurs et Vénus même.
Psyché joignait la grâce à la beauté suprême;
La voir, c'était l'aimer : vingt rois lui font la cour;
On oublie Amathonte et la mère d'Amour;
Les cœurs volent en foule à la Vénus nouvelle.
Les myrtes, les parfums, ne croissent que pour elle:
L'encens fume à ses pieds, les dieux briguent ses fers.
Vénus pleurait sa honte et ses temples déserts.

« Eh quoi! dit la déesse en frémissant de rage,
Psyché de l'univers me dispute l'hommage!
L'immortelle Vénus peut voir des yeux mortels
Lui ravir sa beauté, son culte, ses autels,
Tous les vœux, tous les cœurs; et Vénus outragée,
O honte! ô désespoir! ne serait point vengée!»

Elle appelle, à ces mots enflammés de courroux,
Son fils aîné, ce dieu si cruel et si doux,
Fier de ses traits brûlans, plein d'audace et de charmes.
Vénus, baignant l'Amour de ses jalouses larmes,
Fait asseoir dans son char l'enfant malicieux:
Ses colombes d'argent fendent l'azur des cieux.

« O mon fils! la voilà cette beauté fatale!
La vois-tu s'enivrer du nom de ma rivale?
Elle charme! on l'adore! et moi!..... Que je la hais!
Tu ne peux trop punir ses coupables attraits :
D'un fils plus beau que toi déjà mère en idée....
Confonds l'indigne orgueil dont elle est possédée!
D'être belle sans plaire invente le tourment;
Fais qu'elle épouse un monstre, et l'aime éperdûment.»

L'Amour, en souriant, lui promet la vengeance.
La déesse, que flatte une douce espérance,
Le baise, et revolant aux bords des flots amers,
Sur sa conque d'azur s'élance et fend les mers.
Elle traverse l'onde en fille de Nérée;
Sa vue enchaîne au loin l'impétueux Borée;
Le vieux Triton lui fraie un liquide chemin;
Le jeune Palémon la suit sur un dauphin;
L'onde joue à ses pieds, et la vague idolâtre
Vient d'un baiser humide en effleurer l'albâtre.

Triomphante, elle arrive au temple de Paphos,
Voit l'encens rallumé s'exhaler à longs flots,
Et reconnaît l'Amour à ces divines marques.
Aux deux sœurs de Psyché l'Amour joint deux monarques;
Elle, qu'environnaient tant d'hommages flatteurs,
O prodige! voit fuir tous ses adorateurs.
Que lui sert d'être encore et belle et renommée?
En vain on l'admirait, elle n'est plus aimée!
Sans amant, sans époux, dans ses ennuis cruels,
Solitaire, elle pleure aux foyers paternels.
Psyché, qui le croirait? Psyché cesse de plaire!
Son père soupçonna la céleste colère.
L'oracle qu'il implore ajoute à sa terreur;
Voici, voici l'arrêt qui le glace d'horreur:

« Avant que neuf soleils aient chassé les ténèbres
Il faut que, sur un mont désert, voisin des cieux,
Psyché, dans les atours de ses noces funèbres,
Aille attendre l'époux que lui gardent les dieux.
Ne va pas espérer qu'un mortel soit ton gendre!
C'est un monstre qui vole; implacable, jaloux,
Il empoisonne, il brûle, il peut tout mettre en cendre:
La mer, les cieux, le Styx, tout tremble sous ses coups. »

« Ciel! dit la reine en pleurs, ma Psyché, que j'adore,
Vit pour qu'un monstre affreux l'épouse et la dévore!
Non, non, je serai sourde à l'aveugle Destin.
A-t-il su m'expliquer son oracle incertain?
Sur quel mont inconnu, dans quel climat barbare,
Pour quel monstre veut-il que l'hymen se prépare?
Dieux cruels! dieux jaloux! je n'y souscrirai pas,
Et votre haine en vain a dicté son trépas. »

Le père dévorait ses muettes alarmes,
Et la tendre Psyché, les baignant de ses larmes,
Les pressait tour à tour dans ses bras caressans.

« N'opposez point aux dieux des efforts impuissans,
Dit-elle: c'en est fait, Psyché vous est ravie.
Ah! je vous aimais trop pour n'aimer pas la vie!
Puissent mes sœurs du moins, plus heureuses que moi,
Et vivre, et m'acquitter des biens que je vous doi!
Que leurs soins, leur amour, leur bonheur vous console!
Mais retenez ces pleurs dont l'aspect me désole;
Il fallait me pleurer quand d'aveugles mortels,
Sous le nom de Vénus, m'élevaient des autels.
A l'envie, à la mort ce nom m'a condamnée.
Innocente, je vais subir ma destinée.
Le ciel qui me donna ces attraits malheureux,
N'a voulu m'embellir que pour un monstre affreux. »

Huit fois la nuit s'écoule, et la neuvième aurore,
Plus triste que la nuit, menace enfin d'éclore.
D'un sourire lugubre elle attriste les cieux.
Psyché lit son malheur écrit dans tous les yeux.
On pare la victime: épouse infortunée,
Tu confiais tes pleurs au voile d'hyménée!
On apprête le char, ou plutôt le cercueil;
Pour l'hymen de Psyché tout l'empire est en deuil.

La voilà sous le crêpe et dans un char d'ébène.
Pâle, une urne à la main, se penchant sur la reine,
Dont les pleurs accusaient l'inclémence du sort;
Vivante, elle préside aux pompes de sa mort.
Le roi suit en pleurant cette pompe cruelle.
Les coursiers vont sans guide où le sort les appelle.
Partout de noirs cyprès les chemins sont ornés;
Le char roule à travers les peuples consternés.
Au pied du mont fatal qu'entoure un vaste abîme,
Il s'arrête: à pas lents on monte vers la cime;
On dépose Psyché dans ces horribles lieux.
D'une famille en pleurs, peignez-vous les adieux;
Le roi désespéré, la reine évanouie,
Laissant leur fille, hélas! plus chère que la vie.
Le char s'éloigne: ils vont, déplorant leurs amours,
Dans un triste palais ensevelir leurs jours.

Mais que devient Psyché, seule, en proie au silence,
A la nuit, à l'horreur de ce désert immense,
A cent monstres ailés autour d'elle sifflans,
A mille que l'effroi peint à ses yeux tremblans?
Mourante de frayeur, elle tombe; Zéphyre,
Sous ces voiles flottans, s'insinue et soupire,
L'enlève au pied du roc, dans un vallon charmant,
Et sur un lit de fleurs la pose mollement.

Après que le sommeil, de ses beaux yeux en larmes,
Dans une nuit paisible, eut réparé les charmes,
Surprise, elle s'éveille en des lieux enchantés,
Voit de rians bosquets, des ruisseaux argentés.
A ses yeux, sous ses pas, mille fleurs animées
Lui tracent son doux nom en lettres parfumées;
L'onde le murmurait: partout, dans ses jardins,
Sur l'albâtre vivant brillent ses traits divins.
Psyché, d'aise muette, immobile à leur vue,
Paraît de ces beaux lieux la plus belle statue.
Une sirène, au loin, l'appelle à ses concerts;
Psyché vole; au doux sein d'un bois de myrtes verts,
Sur cent colonnes d'or, un palais de porphyre
Luit sous un ciel d'azur: elle approche, elle admire;
Mais son œil au portique est à peine attaché,
Son œil avec transport lit: Palais de Psyché.
Les portes de vermeil s'entrouvrent d'elles-même.

« O vous! de ce palais reine aimable et suprême,
Belle Psyché! lui dit une amoureuse voix,

Entrez, ce doux asile est soumis à vos lois. »
De nymphes à l'instant une foule empressée
Vole à son regard seul, et même à sa pensée.
L'une parfume au bain ses charmes révélés,
D'une pudeur timide embellis et voilés;
L'autre assemble avec art sous la dent de l'ivoire,
Ses cheveux, dont Diane elle-même eût fait gloire;
Une autre la revêt des plus rians atours.
Ah! si vous l'eussiez vue, ô mère des amours!

Bientôt, pour le festin une troupe choisie,
Lui sert le pur nectar et la douce ambroisie.
Cependant aux accords d'un luth harmonieux,
D'autres nymphes mêlaient ces chants ingénieux:
« Amour! volupté pure; amour! seul bien de l'âme;
Heureux le jeune cœur enivré de ta flamme!
Tout plaît, tout s'embellit dans tes liens charmans;
Un nouvel univers vient sourire aux amans.
Amour! volupté pure; amour! seul bien de l'âme,
Règne sur les mortels; ils sont dieux par ta flamme! »

La naïve Psyché soupire à ces accens;
Son cœur palpite, ému de troubles innocens.
Rêveuse, elle se lève: « Où suis-je? ô doux miracle!
Dit-elle: que devient et le monstre et l'oracle?
Qui donc m'a su ravir à la haine des dieux?
Palais! offrez du moins son image à mes yeux. »

Dans cet espoir flatteur, parcourant l'étendue
Des longs appartemens dévoilés à sa vue,
Tout présente l'Olympe à ses regards charmés.
Des feux du diamant les murs sont allumés:
Elle y cherche un objet que rien ne lui révèle;
Enfin brille un salon qu'anima l'art d'Apelle.

Là, dans l'aveugle nuit du chaos ténébreux,
L'Amour sème, en jouant, les astres et ses feux;
Ici l'enfant ailé dompte le fier Alcide,
Et change la massue en quenouille timide;
Ici, sa jeune main lance à la fois trois dards,
Qui percent à la fois Pluton, Neptune et Mars;
Là, cygne, aigle, taureau, c'est Jupiter lui-même
Qui s'humilie aux pieds de cet enfant suprême.
Mais un dernier tableau surtout frappe ses yeux;
Elle y voit ce vainqueur des héros et des dieux,
Vaincu lui-même, atteint d'une flèche imprévue,
Aux pieds d'un jeune objet qui détourne la vue,
Pour se débarrasser d'une foule d'Amours.
La grâce, la pudeur relèvent ses atours;
On ne voit point ses traits, mais l'œil charmé devine
Que la toile dérobe une beauté divine.
Au coin sont deux Amours; et le groupe enfantin
Semble dire, en riant: Lui-même est pris enfin!
Psyché de tant d'appas était presque jalouse.

Mais Vesper luit déjà; déjà la jeune épouse
S'avance au lit d'hymen sous un dais de rubis.
Sa main lente n'osait dépouiller ses habits.
Elle hésite, elle tremble en confiant ses charmes
A ce lit inconnu, source de ses alarmes.
Les nymphes, les flambeaux s'éclipsent à la fois.
Seule, elle respirait à peine, quand la voix,
Cette amoureuse voix qu'elle avait entendue,
Soupire à son oreille étonnée, éperdue.
Les doux soupirs font place aux baisers les plus doux,
Et l'invisible amant devient heureux époux;
Mais plus léger qu'un songe, il fuit avant l'aurore.

Psyché, qui se réveille, en vain le cherche encore;
Tremblante de plaisir, muette de bonheur,
Brûlant d'un feu que n'ose avouer sa pudeur,
Psyché revoit le jour et ses nymphes fidèles.
Ses charmes sont noyés en des langueurs nouvelles;
Les plaisirs de l'amour dans ses yeux sont écrits.
Son timide embarras excite un doux souris.
Pâle et vermeille, on voit sous sa noire paupière,
Languir de ses regards l'amoureuse lumière:
Sa blonde chevelure, épandue à l'entour,
Semble exhaler encor les baisers de l'Amour.
En des flots de parfums sa beauté rafraîchie
Consulte le cristal et s'y voit embellie.
Des superbes atours elle fuit l'ornement.
Ses charmes sont voilés de gaze seulement.

D'un tendre souvenir en secret agitée,
A peine de nectar sa lèvre est humectée,
Que, laissant les trésors dont brille son palais,
Elle court dans ses bois chercher l'ombre et le frais,
Et le silence, amant des douces rêveries.

Là, seule enfin, Psyché, sur des rives fleuries,
Voit un léger ruisseau précipiter son cours;
Il fuit, revient, s'égare; elle en suit les détours,
Et remonte, en rêvant, à la source de l'onde.
Psyché la voit jaillir d'une grotte profonde,
Et, pas à pas, se fie au roc frais et voûté,
Quand du jour tout à coup la mourante clarté
S'éteint: Psyché veut fuir; mais la voix chère et douce
L'arrête, et l'attirant vers un siége de mousse:

« Eh quoi! belle Psyché, dit-elle en soupirant,
C'est donc aux vains attraits de ce cristal errant
Que je dois le bonheur de revoir ce que j'aime?
Quand pourrais-je, ô Psyché, le devoir à vous-même?
Ah! que si vous aimiez, ces lieux vous seraient chers!
Une amante se plaît aux bords les plus déserts:
C'est là que de l'Amour on sent mieux la présence;
Là, né pour le mystère, il croît dans le silence;

L'Amour n'est-il point fait pour ce cœur ingénu ?—
L'amour ! eh ! puis-je aimer un objet inconnu ?
Dit-elle ; cet oracle (il m'épouvante encore !)
Vous a peint sous les traits d'un monstre qui dévore. —
Et le suis-je ? reprit son invisible époux.—
Non, je ne le puis croire à des accens si doux.—
Psyché! mais sous quels traits voyez-vous mon image ?—
Je vous crois la fraîcheur, les grâces du bel âge,
L'esprit insinuant, le souris doux et fin,
Je ne sais quel regard vif, enchanteur, malin ;
Un cœur tendre et léger ; mais je ne puis connaître
Si l'Afrique ou la Grèce enfin vous a fait naître ;
Si je dois admirer ou l'ébène ou les lis
De vos traits, que le jour eût sans doute embellis,
Cédez, génie aimable, au désir qui m'enflamme ;
Laissez voir à mes yeux ce qui plaît à mon âme ;
Souffrez.....—Ah ! loin de vous ce dangereux espoir,
Ma Psyché ! du moment que vous m'aurez pu voir,
Votre bonheur, le mien, tout cesse !—Et moi, dit-elle,
Je ne puis donc jamais vous aimer.—Ah ! cruelle !...»
Et Psyché sur ses mains sentit couler des pleurs.
Au cri de son amant, à ce cri de douleurs,
L'imprudente eût voulu retenir sa parole ;
Et d'un baiser timide en pleurant le console.

Le doux monstre s'apaise et tombe à ses genoux.
«O ma Psyché ! ne romps jamais des nœuds si doux !
Crois-en moins ton esprit que ton âme céleste ;
Ton sexe est curieux : crains ce penchant funeste.
Jouis en paix d'un cœur que tu sus enflammer ;
L'Amour même, l'Amour saurait-il mieux t'aimer ?»
Il l'enivre, à ces mots, de baisers et de larmes ;
Et Psyché de l'Amour respire tous les charmes.

Chaque nuit dans ses bras ramenait son amant :
Chaque jour prolongeait ce doux enchantement.
Du fils de sa rivale adorée et servie,
Le mystère cachait son bonheur à l'envie.
Que de fois, au détour d'un vallon reculé,
L'Amour vint dans un char de ténèbres voilé,
Au doux bruit du zéphyr et de l'onde écumante,
Enlever, caresser, promener son amante !
S'il la quitte, aussitôt mille songes rians
S'empressent d'amuser ses feux impatiens.
Souvent au pied d'un myrte elle rêve et soupire :
Il est, il est un nom qu'elle brûle d'écrire ;
Mais le trait sur l'écorce est en vain ébauché ;
Au défaut de ce nom elle écrit : *Ta Psyché*.

Quelquefois, de ses feux la tendre violence
Interroge les bois, les ruisseaux, le silence.
Qui me révélera cet ennemi du jour ?
Écho, nomme-moi donc l'objet de mon amour ?
Et l'écho plus sincère, inutile merveille,
Murmure en faibles sons *Amour* à son oreille.
Sensible à ce doux bruit qu'elle ne comprend pas,
Pour son cœur agité ce trouble a des appas.
Ses yeux dans ce moment s'embellissent de larmes :
Une rougeur timide a coloré ses charmes.
Heureuse, si jamais un désir curieux
N'eût troublé ce bonheur pur et mystérieux !
Mais, hélas ! de ses maux l'âme est toujours complice,
Et s'obstine à changer son bonheur en supplice (1).

LA NATURE,

OU

LE BONHEUR PHILOSOPHIQUE ET CHAMPÊTRE (2).

POÈME.

CHANT PREMIER.

LA SAGESSE.

I.

O Nature ! ô ma mère ! ô déesse éternelle !
Toi que l'erreur des lois veut rendre criminelle,
Je t'implore, descends, respire dans mes vers !
O source du génie, âme de l'univers,
C'est toi, fille des dieux, toi dont les mains fécondes
Forment la chaîne immense et des temps et des mondes.
Ta volonté suprême est ta suprême loi ;
Ton règne illimité n'a de borne que toi.
Loin au delà des cieux où tes flammes circulent,
De ton immensité les bornes se reculent.
C'est ta main qui semait sous tes pas radieux
Leur poussière étoilée aux vastes champs des cieux.
Éclaire des mortels l'orgueilleuse ignorance,
O centre ! qui jamais n'eus de circonférence,
Comment fis-tu rouler dans le cercle des ans
Et les rapides jours et les siècles pesans ?

Tu dis, et du chaos les gouffres disparurent ;
La matière, l'espace et le temps accoururent.
Autour de toi flottant, les mondes et les cieux
N'attendaient pour marcher qu'un signe de tes yeux.

(1) Des troubles domestiques vinrent interrompre Le-brun à cet endroit de son poème, qui n'a point été achevé.

(2) A l'exception du troisième chant, qui est presque entier, il n'existe que des fragmens de ce poème.

Tu sortis de toi-même, et ta main sûre et libre
Au sein des mouvemens balança l'équilibre,
Vers un centre commun fit peser tous les corps,
Des élémens rivaux assembla les accords,
Alluma les soleils, suspendit les planètes,
Et crayonna leur route aux rapides comètes;
Fit éclore en jouant les astres et les fleurs;
De l'arc brillant des cieux nuança les couleurs;
Sut diviser l'atome en points inaltérables,
Enferma dans un gland des forêts innombrables,
Brisa l'angle, et du cercle arrondit les contours.
Tu commandas aux mers leur fuite et leurs retours;
Jetas dans l'Océan les pesantes baleines,
Soufflas l'air, et des vents dispersas les haleines;
Recourbas les vallons, inclinas les coteaux,
Du centre des rochers versas l'urne des eaux,
De chaque être fixas et le germe et l'espace,
De l'énorme éléphant appesantis la masse,
Du ciron invisible arrangeas les ressorts,
Et soutins des oiseaux les rapides essors.

Mais l'homme qui respire, étonné de lui-même,
Fut le chef-d'œuvre heureux de ton souffle suprême;
C'est pour lui que ta main, prodiguant les moissons,
Entrelaça les jours, les nuits et les saisons.
Toi-même dans son âme imprimas ton image,
L'aveu de son bonheur te devint son hommage,
Né libre, il ne connut de souverain que toi,
Et l'univers naissant applaudit à son roi.

Ah! combien son erreur a voilé ta lumière,
Et qu'il s'est égaré de sa route première,
De ce premier bonheur, qu'aux champêtres humains
Offrait ce globe, à peine échappé de tes mains!

Et vous, de la Nature immortelles compagnes,
Vous, déités des bois, vous, nymphes des campagnes,
Laissez-moi parcourir vos bosquets ombragés,
Que l'art contagieux n'a jamais outragés;
Ouvrez-moi ces berceaux de Pomone et de Flore,
Où sourit la Nature, où l'âme semble éclore.
Guidez mes pas errans aux sources de ces eaux
Où Diane se plonge entre mille roseaux;
Laissez-moi le front ceint d'olive et d'amarante,
Fouler de vos tapis la richesse odorante;
Livrez à mes regards vos asiles secrets,
Ces lacs, ces prés, ces bois, ces grottes, ces forêts;
Versez dans tous mes sens l'harmonieux délire;
Tandis qu'à vos bienfaits je consacre ma lyre,
Déesses, prêtez-moi l'ombre de vos rameaux;
Je chante un bonheur pur, né du sein des hameaux.

Et toi qui, des grandeurs dédaignant l'imposture,
Ne connais que l'amour, la gloire et la nature,
Muse, qui sur ma tête as versé tes rayons,
Sous les yeux de Palès dirige mes crayons.
Des moissons du bonheur viens séparer l'ivraie;
Peins-nous dans les hameaux la sagesse plus vraie,
La liberté plus fière, et d'un vol plus heureux
Le génie et l'amour y déployant leurs feux.

De ces divins objets ma lyre est animée;
Si du siècle de fer la rouille envenimée
A corrompu les cœurs et souillé l'univers,
Que du moins l'âge d'or renaisse dans mes vers!

Le sage aime à rêver dans un réduit champêtre:
L'agneau qu'il voit bondir, la brebis qu'il voit paître,
Les taureaux qu'il entend mugir dans les vallons,
Le fer cultivateur, luisant sur les sillons,
Les forêts, les coteaux et leur fertile pente,
Un zéphyr qui s'égaie, une onde qui serpente,
Flattent plus ses regards justement enchantés
Que le faste indigent des profanes cités.

Eh! que dit à nos cœurs la pompe de nos villes,
Ces palais élevés par tant de mains serviles,
Ces rapides coursiers, ces chars tumultueux,
Ces dehors imposans d'un ennui fastueux?
Qu'offrent-ils aux regards? des surfaces trompeuses,
Des plaisirs inquiets, des misères pompeuses.
Le mérite courbé sous le joug des tyrans,
Et de l'antique honneur les restes expirans.
Là, des crimes heureux le ciel paraît complice,
Mais l'honneur est vengé, sa vue est leur supplice;
La richesse est le prix des vices intrigans,
Et des larcins de l'or, l'or absout ses brigands.

Je sais trop que Voltaire, abusant du génie,
Aux champêtres vertus prodigua l'ironie;
Et refusant ses mains au culte de Cérès,
A d'un vers dédaigneux insulté nos guérets;
Jeux sanglans de l'esprit, funeste badinage,
Plus cruel que le fer, instrument du carnage,
Qui, dépouillant le cœur de sa noble fierté,
A la mollesse, à l'or, vendit sa liberté!
Malheureux qui changeait, avec trop d'imprudence,
Aux festins des tyrans la sobre indépendance;
Prodigieux mortel! homme unique et divers,
Tantôt avec les dieux planant sur l'univers,
Tantôt jusqu'à Zoïle abaissé dans la fange,
De force et de faiblesse incroyable mélange;
Homme au dessus des rois, s'il les eût ignorés,
Et le dieu des talens, s'il les eût révérés.
Mais du cygne français (1) diffamant l'harmonie,

(1) Le grand Rousseau. (*Note de l'auteur.*)

Il courut dans le Nord flatter la tyrannie.
Long-temps de rois en rois son orgueil a rampé
Sous un joug éclatant que ses pleurs ont trempé.
Enfin il guide au port une orageuse vie,
Et redemande aux champs sa liberté ravie :
Les champs et la nature animent ses accens,
Et ce bonheur si pur a son dernier encens.

O maison d'Aristippe ! ô jardins d'Épicure (1) !
C'est vous qu'il implorait dans sa retraite obscure ;
De ses destins errans il a fixé le cours
Près d'un lac et des bois, loin des trompeuses cours.
Là ce vieillard fameux jouit de sa mémoire ;
Il rallume sa vie au flambeau de la gloire.
Cornélie a volé dans ses bras généreux ;
Il a tout expié, puisqu'il fait des heureux.

Ainsi, quand de Vénus les flammes sont éteintes,
Quand de l'ambition il sent moins les atteintes,
Le cœur revole aux champs dont il fut séparé :
Il ramène au bonheur son hommage égaré.

Heureux qui, soulevant une chaîne importune,
Détache ses destins du char de la fortune,
Et sans la fatiguer de soupirs éternels,
Cultive de ses mains les guérets paternels !
Moins envié peut-être, et plus digne d'envie,
Aux mortels indiscrets il dérobe sa vie ;
Loin des cris insensés d'un vulgaire odieux,
L'innocence des champs rend l'homme égal aux dieux.
Libre au sein des forêts, sa vertu solitaire
Y rompt des préjugés la chaîne héréditaire,
Y jette aux aquilons nos stupides erreurs,
Et le sombre avenir et les pâles terreurs.

Oui, la cour de Palès est l'asile du sage ;
C'est là que de son âme il fait l'apprentissage,
Et rendant la Nature à ses antiques droits,
Du fond de ses déserts interroge les rois.
Il pénètre ces cœurs fiers de notre faiblesse,
De ses frêles appuis dépouille leur mollesse ;
Et tous ces dieux mortels, ouvrage de nos mains,
Rentrent à ses regards au niveau des humains.

Tel à des yeux divers le spectacle varie,
Tel aux yeux du pasteur, couché dans la prairie,
Le chêne qui déploie un front démesuré,
Semble être un citoyen de l'empire azuré.
Mais au regard perçant de l'aigle vigilante
Qui pénètre des airs la voûte étincelante,
L'orgueil du chêne rentre au niveau des sillons,
Et se mêle aux tapis de nos humbles vallons.
Mais la fierté de l'aigle errante sur la nue
Des regards du soleil est à peine connue,
Et ce même soleil n'est aux regards des dieux
Qu'une étincelle, un point dans l'abîme des cieux.

Voilà donc tes degrés, ô superbe existence !
Et du monarque au sage il est plus de distance
Que du sage aux dieux même ; image de ces dieux,
Son âme en réfléchit quelques traits à nos yeux.

Roi superbe, ta cour aura peine à comprendre
Ces nobles vérités qu'ici j'ose t'apprendre,
Sur le sage oublié tu versas tes mépris,
Mais d'un sage et d'un roi distingue enfin le prix.
Dépouille ta couronne et l'orgueil d'un vain titre ;
Prends le tombeau pour juge, et la mort pour arbitre.
L'un meurt, et dans la poudre il reste confondu ;
L'autre, s'ouvrant le ciel dont il est descendu,
Y vole sur un char que la gloire soulève ;
Ainsi le vil plomb tombe, et la flamme s'élève ;
Aux jours des souverains leur règne est limité,
Mais l'empire du sage est l'immortalité.

II.

Que Cérès des mortels soit à jamais chérie !
C'est le premier sillon qui fixa la patrie,
La foudre fit les dieux, le glaive fit les rois ;
Cérès, le soc en main, vint nous donner des lois.
Non ces lois, qu'à grands cris la chicane infernale
Vomit imprudemment de sa bouche vénale,
Et qu'osent nous dicter ces brigands de Thémis,
De ses droits les plus saints profanes ennemis.
Un vil juge, abruti par l'infâme luxure,
Ivre encor des baisers de sa Laïs impure,
Viendra, pour couronner ses impudiques feux,
De nos plus saints hymens briser les chastes nœuds ;
Et du voile des lois couvrant l'affreux mystère,
Lancera ses arrêts d'une bouche adultère,
Jusqu'au jour où rompant un sommeil odieux,
La foudre doit enfin justifier les dieux.

Heureux cultivateur des champs qui t'ont vu naître,
Que ton bonheur est pur, si tu sais le connaître :
Si Thémis n'y vient point, par de noires clameurs,
T'y fatiguer de lois moins pures que tes mœurs ;
Lois que la brigue ou l'or plie à son vil usage,
Esclaves des tyrans, et les tyrans du sage !
L'âme devient champêtre à l'aspect des hameaux,
Y vole avec Zéphyre, y coule avec les eaux,
S'afflige avec Délie au chant de Philomèle,

(1) Ce vers est de M. de Voltaire lui-même. (*Note de l'auteur.*)

Sourit avec la fleur, s'épanouit comme elle,
S'épure avec l'aurore à son brillant retour,
Se colore des feux qu'épand l'astre du jour,
Et pour son bonheur seul ingénieux Protée,
Devient tous les objets dont sa vue est flattée.

Les champs sont nos berceaux. Tout homme est né pasteur.
Le premier des mortels est un cultivateur,
Et le second peut-être un roi qui le protége.
Il n'a point des grandeurs le fastueux cortége,
Mais sous un toit rustique il goûte un doux sommeil.
Chaque aurore lui verse un jour pur et vermeil.
Le fifre aux sons aigus, la trompette éclatante,
Le bruit sourd des tambours n'ont jamais sous la tente
Réveillé de Palès le paisible héros;
Il laisse à Frédéric ces combats, ces assauts,
A l'œil sanglant de Mars pompes voluptueuses.
Le fer est innocent dans ses mains vertueuses;
Ce fer, qui désormais partageant nos fureurs,
D'un carnage effréné respire les horreurs:
Ce fer que lui prêta la céleste indulgence,
Pour cultiver ses champs, pour vaincre l'indigence,
Pour moissonner la gerbe aux fêtes de Cérès,
S'armer contre l'hiver du secours des forêts,
Et loin de ses foyers et de sa bergerie,
Du monstre affreux des bois repousser la furie.

Élève de Palès, ô mortel généreux!
Toi qui d'un fer paisible ouvres tes champs heureux!
Jamais l'affreux duel, monstre impie et farouche,
La fureur dans les yeux et l'insulte à la bouche,
De rage, de vengeance et de sang altéré,
N'arma tes mains d'un glaive aux meurtres préparé.
Tu ne la conçois pas, cette horrible folie
Qu'adopta du Français la cruauté polie,
Et qui, fermant l'oreille aux cris de la pitié,
Pour venger des égards égorge l'amitié.

La raison calmerait la fureur qui l'anime,
Mais d'un blâme moqueur l'effroi pusillanime
Précipitant son bras à ses tristes exploits,
Le jette entre la mort et la rigueur des lois.
Ah! ces Grecs, ces héros au-dessus de l'outrage,
De ces lâches fureurs souillaient-ils leur courage?
L'art du gladiateur, vil aux yeux des Romains,
A ces meurtres obscurs n'instruisait pas leurs mains.
Citoyens désarmés à l'ombre des murailles,
Ils cherchaient aux combats d'illustres funérailles;
Vengeurs de la patrie, ils ne daignaient périr
Qu'aux yeux de l'univers, et pour le conquérir.
Mais vous, héros du meurtre, inhumains par faiblesse,
Impatiens d'un mot, d'un geste qui vous blesse,
Barbares! vous plongez au cœur de vos amis
Ce glaive, réservé pour des flancs ennemis.

O sainte humanité! par tes soins, par tes larmes,
Arrache de leurs mains ces parricides armes.
Enfans de la Nature, ils osent l'outrager!
A ses yeux, sur son sein ils courent s'égorger!
Ah! cruel! entends-la soupirer et te dire:
Tu ne saurais créer, oseras-tu détruire?

Tu l'oses! vois le prix dont ton glaive est jaloux:
Vois ce corps tout sanglant, tout percé de tes coups.
Tu recules d'horreur! ton pied tremblant s'égare;
Ton cœur même s'écrie: Ah! qu'as-tu fait, barbare!
Où fuir? ton cœur sans cesse accusera ta main:
La Nature voudrait te bannir de son sein.
De ton barbare honneur connais donc l'imposture.
Va, le crime commence où cesse la nature!
Ose sur ta vertu mieux consulter sa voix.
Faux brave, du *Brave Homme* (1) admire les exploits.
Vois-le, sept fois plongé dans ces flots pleins de rage,
Ravir sept malheureux aux horreurs du naufrage;
Vois cette humanité, qu'on ne sert pas en vain,
D'un obscur matelot faire un mortel divin.

Plus utile à ton roi, plus brave encore peut-être,
Quand un flatteur l'aveugle, ose éclairer ton maître;
Sauve la vérité du naufrage des cours.

La cabane indigente appelle tes secours:
Verse un or généreux sur ces pâles victimes,
A qui la faim peut-être eût conseillé des crimes.
Dans la Nature alors tout va rire à tes yeux:
Le prix est dans ton cœur: il paie avant les dieux.

III.

(Après la description géorgique des travaux, des exercices et des amusemens journaliers de mon sage champêtre.)

Ainsi d'un champ fertile exerçant la culture,
Aux sources du bonheur, plongé dans la nature,
Il ne soupçonne pas le plus vil de nos maux,
L'ennui! Son bonheur pur naît du sein des travaux.
Ses longs jours écoulés loin du dieu d'Épidaure,
Semblent braver les maux que déchaîna Pandore:
S'il en connut jamais, ce fut par la pitié.
Mais que ne charment point l'amour et l'amitié?
L'amitié sans langueur, l'amour sans jalousie,
Semèrent tour à tour des roses sur sa vie.
Son automne ressemble à nos plus doux printemps.
Il cueille encor des fleurs sur les glaces du temps.
Adoré de ses fils, leur riante jeunesse
Est l'honneur de ses jours, l'appui de sa vieillesse.
Quand sa dernière aurore enfin brille à ses yeux,

(1) On se rappelle la belle action du matelot Broussard, qui fut surnommé le *Brave Homme*.

Couronné de sa race, il va chez ses aïeux.
A la poudre échappé sans peine il y retombe,
Et loin de son berceau n'égare point sa tombe.

Tel est, dompté par l'âge, un chêne aimé des dieux
Que jamais n'ont flétri des vents contagieux,
Il vieillit; mais du temps la faux inexorable
Ne frappe qu'à regret sa tête vénérable.
Ses rameaux bienfaisans, même dans leurs débris,
Au temple de la Paix serviront de lambris.
Caressé des zéphyrs, respecté des tempêtes,
Citoyen des hameaux, il protégeait leurs fêtes.
Jamais il n'a prêté d'asiles aux forfaits :
Il n'est plus, mais il vit encor dans ses bienfaits.
Il n'a point profané ses ombres ingénues
Autour de ces palais, fiers de tant d'avenues.
La colombe y vola sans crainte du vautour;
Le myrte des amans se plaisait alentour.
Les nymphes, les pasteurs ont gémi de sa perte;
La forêt, qui le plaint, semble veuve et déserte.
Le tronc qui reste à peine est encore immortel;
Jadis cher à Palès, il en devient l'autel;
Et le voyageur même instruit de sa disgrâce,
Du lieu qu'il ombrageait, révère encor l'espace.
Tels seront tes destins, ô vieillard fortuné!

Mais tel n'est point le sort d'un tyran couronné.
Il meurt; et sa mémoire expire et s'évapore
Avec le fol encens du flatteur qui l'adore,
Et, même de sa cour, en mourant exilé,
Il s'ouvre loin du trône un tombeau reculé;
La terre le dévore, et n'est plus son empire.

Ainsi du sein des mers disparaît un navire.
La dryade en pleurant vit cet audacieux
Fuir l'asile ombragé des sapins ses aïeux.
Impatient, il vole, il dédaigne la terre.
Un dieu même en ses flancs déposa son tonnerre.
Il entraîne avec lui ces mortels égarés
Vers les sources de l'or dont ils sont altérés.
Souveraine des airs, sa voile triomphante
Leur promit les trésors que le Potose enfante.
Il roulait sur les flots, colosse impérieux;
Son corps pressait l'abîme, et sa tête les cieux;
Mais quand au jour fatal, ses noires destinées
Enveloppent ses mâts, ses voiles consternées,
Qu'en vain il lutte encor sur un goufre orageux,
Où déjà le naufrage étend ses bras hideux,
Ni les vœux, ni les cris de ces pâles victimes
Dans leur tombe flottante implorant les abîmes,
Ni les trésors de l'Inde en son sein renfermés,
Ni les foudres des rois, dont ses flancs sont armés
Rien n'a pu l'arracher au gouffre qui l'embrasse,
Et l'onde inexorable en absorbe la trace.
A peine un vil débris rejeté par les mers
Redira son naufrage à de lointains déserts.

CHANT SECOND.

LA LIBERTÉ.

I.

Mortel! connais l'abîme où ta raison s'égare;
De cet Être infini (1), l'infini te sépare.
Du char glacé de l'Ourse aux feux du Syrius
Il règne : il règne encore où les cieux ne sont plus.
Dans ce gouffre sacré quel mortel peut descendre?
L'immensité l'adore, et ne peut le comprendre.
Et toi, songe de l'Être, atôme d'un instant,
Égaré dans les airs sur ce globe flottant,
Des mondes et des cieux, spectateur invisible,
Ton orgueil pense atteindre à l'Être inaccessible!
Tu prétends lui donner tes ridicules traits;
Tu veux dans ton Dieu même adorer tes portraits!
Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière,
N'ont pu créer mon âme, essence de lumière.
Je pense; ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu.
Voilé de sa splendeur, dans sa gloire profonde,
D'un regard éternel il enfante le monde :
Les siècles devant lui s'écoulent, et le temps
N'oserait mesurer un seul de ses instans.
Ce qu'on nomme destin n'est que sa loi suprême :
L'Immortelle Nature est sa fille, est lui-même.
Il est; tout est par lui : seul être illimité,
En lui tout est vertu, puissance, éternité.
Au delà des soleils, au delà de l'espace,
Il n'est rien qu'il ne voie, il n'est rien qu'il n'embrasse;
Il est seul du grand tout le principe et la fin,
Et la création respire dans son sein.
Puis-je être malheureux? je lui dois la naissance.
Tout est bonté, sans doute, en qui tout est puissance.
Ce Dieu, si différent du Dieu que nous formons,
N'a jamais contre l'homme armé de noirs démons.
Il n'a point confié sa vengeance au tonnerre;
Il n'a point dit aux cieux : vous instruirez la terre;
Mais de la conscience il a dicté la voix :
Mais dans le cœur de l'homme il a gravé ses lois;
Mais il a fait rougir la timide innocence;
Mais il a fait pâlir la coupable licence;

(1) Dieu.

Mais au lieu de l'enfer, il créa le remord,
Et n'éternise point la douleur et la mort.

II.

Le monde eut son auteur : sans doute il est des dieux
Que voile à nos regards l'immensité des cieux ;
Mon cœur à leurs bienfaits aime à les reconnaître ;
Mais l'homme n'adora que ceux qu'il a fait naître.
Dieux cruels, dieux jaloux, qu'a rêvés sa terreur !
Il devait s'imposer une plus douce erreur.
Quand l'augure insensé, quand le fourbe aruspice
Feint de rendre le ciel bienfaisant et propice ;
Cet ennemi sacré des dieux et des mortels,
En y sacrifiant, insulte les autels.

Les dieux seraient plus grands sans tonnerre et sans prêtres;
Mais peut-être, sans eux, l'homme eût-il vu ses maîtres,
Rompant le joug des lois et le frein des remords,
Fouler aux pieds la terre et sans bride et sans mors.
Il est, il est un frein qu'ils blanchissent d'écume ;
C'est la religion : sa foudre les consume.
Si le culte des dieux n'était pas inventé,
Il le serait encor par la nécessité.
Si l'Olympe et l'enfer jadis furent des songes,
Le sage même a dû consacrer ces mensonges.
En vain il eut ses mœurs et pour dieux et pour lois,
Il faut des lois au peuple ; il faut des dieux aux rois.

Il faut qu'à notre amour leur vertu les désigne :
Un roi né sur le trône en est rarement digne.
Ce prince faible, issu de la tige des rois,
Sans les mêmes vertus, a-t-il les mêmes droits?
Tout un peuple ignoré d'arbres qui dégénèrent,
Rampent dans les forêts où leurs aïeux régnèrent.
Du sceptre des héros le timide héritier
Fuit bientôt de l'honneur le pénible sentier.
Sur son trône énervé la mollesse indolente
L'endort ; le sceptre pèse à sa main nonchalante.
Mais par les voluptés plus il est amolli,
Plus le fer veille autour du monarque avili :
Toujours la tyrannie est près de la faiblesse.

Il n'est point de grands rois que la vérité blesse :
Et l'imprudent Valois qui l'osa dédaigner,
Sut combattre, sut vaincre, et ne sut pas régner.

Oui, le métier de roi veut pour apprentissage,
Les leçons du malheur et les conseils du sage.
Si dans un sein de fer la dure adversité
Ne sevra quelque temps un prince trop flatté,
Il flétrit ses aïeux, il usurpe leur trône.
C'est en vain que paré d'une triple couronne,
A l'univers tremblant il impose sa loi :
S'il n'a point fait d'heureux, il n'est pas encor roi.

Quand sur un bouclier, trône de la victoire,
Nos pères belliqueux, dans les champs de la gloire,
Élevaient un soldat en invoquant les dieux,
Ce roi, né leur égal, eut-il d'autres aïeux
Que son cœur et son bras, ses vertus, son courage?
D'une gloire étrangère il aurait fui l'outrage :
Il devint son ancêtre ; et son autorité
Eut le dépôt des lois et de la liberté.
Ah ! sans doute qu'alors son auguste promesse
Ne fut pas de livrer son trône à la mollesse ;
De fouler en tyran des peuples généreux
Qui daignaient le choisir pour qu'il régnât sur eux.
De ses devoirs sacrés s'il a perdu la trace,
S'il n'a d'autres vertus que l'orgueil de sa race,
Qu'il ose remonter sur l'antique pavois,
Et de nos fiers aïeux redemander les voix ;
Leurs ombres frémiraient de se donner pour maîtres
Ces rois, qui n'ont de roi qu'un trône et des ancêtres.
Le dehors des grandeurs qui sert leur vanité,
Au défaut des vertus serait-il respecté ?

L'huile sainte a coulé sur des têtes profanes.
De Charles Neuf encore on déteste les mânes.
L'inexorable histoire exhumera ces rois
Vainement échappés à la rigueur des lois.

O Charles ! il est temps que le crime s'expie.
De ce tombeau royal sors, sors, cadavre impie.
Oublias-tu ce jour exécrable à jamais,
Et cette vaste mort de l'empire français,
Ces accens de l'airain sonné par les furies,
Toi-même déchaînant toutes leurs barbaries,
Le fer, le feu, la mort ; sujets, amis, parens,
L'un par l'autre frappés, l'un sur l'autre expirans ;
Et ce tube enflammé, complice de ta rage,
Et ton affreux sourire insultant au carnage ?

Roi-bourreau ! criminel de lèse-humanité,
Qu'oppose à ce forfait ta vaine majesté?
Tes gardes, tes flatteurs, ta couronne est en poudre ;
Rien ne peut te défendre, et rien ne peut t'absoudre.
Contre ta nation, lâche conspirateur,
Devant tout l'avenir mon vers accusateur,
Traîne sur l'échafaud ta mémoire insolente,
Du meurtre de ton peuple encor toute sanglante ;
Et grave en traits de feu sur l'implacable airain :
Charles, de ses sujets fut l'infâme assassin.

—

III.

Les grottes, les côteaux, les bords d'une onde pure
Sont les temples secrets qu'habite la nature.
Oui, c'est là que, fuyant les profanes mortels,
La déesse a porté son culte et ses autels.
Elle y prête à nos maux ses instrumens utiles,
Ces armes du travail qui rend nos champs fertiles.
Eh! qui peut dédaigner ses sublimes leçons?
Qui de nous peut rougir de cultiver ses dons,
Quand Rome a vu ses fils, les souverains du monde,
Ou conquérir la terre ou la rendre féconde;
Quand Mars à Chantilly, sous les traits de Condé,
Descendant de son char par la terreur guidé,
Venait, de cette main qu'ensanglanta Bellone,
Ranger un espalier sous les lois de Pomone,
Ou penchant l'arrosoir entre ses bras vainqueurs,
Expiait le carnage en cultivant des fleurs?

Ministres, qui lanciez des foudres infidèles,
Aigles, dont le tonnerre a consumé les ailes,
Favoris, qui tombez du sommet des grandeurs,
De Palès et des rois comparez les faveurs.
Le sort qui vous flattait vous insulte et s'envole.
D'un peuple adorateur vous n'êtes plus l'idole;
L'orage a dispersé vos fragiles amis;
Et votre œil ne voit plus que des yeux ennemis.
Laissez à vos jaloux leurs disgrâces prochaines.
Seriez-vous assez vils pour regretter des chaînes?
Vous fondiez vos destins sur un glissant écueil:
Vos destins si vantés dépendaient d'un coup d'œil.
Vos fronts touchaient l'Olympe; un souffle du caprice
Détruit de vos grandeurs tout le frêle édifice.
Eh! sont-ce de vrais biens qu'un souffle peut ravir,
Ou qu'on ne peut goûter qu'en daignant s'asservir?

Qu'est-ce qu'un favori si fier de ses entraves?
Le second des tyrans, le premier des esclaves.
Dans un triste palais, avec pompe enchaînés,
A l'envie, aux flatteurs, par état condamnés,
Il vous fallait gémir dans les bras de l'intrigue,
Au sein de la mollesse expirer de fatigue;
D'ennemis caressans tromper l'œil dangereux;
Pour feindre le bonheur, oublier d'être heureux,
Et voués sans relâche aux chagrins politiques,
Souffrir d'un maître altier les dégoûts despotiques.
Que d'inquiètes nuits, que de pénibles jours
Perdus dans ce torrent des orageuses cours!
Dans ce vain tourbillon où l'on respire à peine,
Dans ce bruyant Dédale où l'envie et la haine,
L'ambition, l'orgueil, la vengeance et l'amour,
Divisés d'intérêt, se croisent tour à tour,
Vous n'aviez point vécu... Votre âme va renaître;
Vous serez sans flatteurs, mais vous serez sans maître,
Au lieu de ces grandeurs, piéges des souverains,
Palès vous offre encor des jours purs et sereins,
Le tranquille sommeil, l'amitié, l'abondance,
La paix, les doux loisirs, la noble indépendance;
Ces biens que la faveur n'eût pu vous obtenir,
Le courroux vous les donne en croyant vous punir.
La fortune, en fuyant, vous cède à la sagesse.
L'oubli des faux trésors sera votre richesse.
L'aveugle ambition sut trop vous éblouir:
Réparez vos destins; apprenez à jouir.
Quel que soit des grandeurs l'écroulement funeste,
Le sage ne perd rien: la nature lui reste.
Palès vient en riant le couronner de fleurs;
C'est aux rois, aux rois seuls qu'il donne encor des pleurs;
Superbes malheureux qu'asservit leur couronne,
Et loin de la nature exilés sur le trône!

Quittez ce rang fatal, cette cour, ces lambris;
De vous-même en secret rassemblez les débris,
Et du faîte orageux de ces temples profanes,
Descendez sans rougir dans nos humbles cabanes.
Le sage vit heureux à l'ombre de nos bois.
Exilez de vos cœurs le souvenir des rois.
Loin du servile état qui suit les diadèmes,
Soyez hommes enfin: soyez rois de vous-mêmes.
Honorez vos malheurs, rendez grâce aux revers;
Et la foudre, en tombant, n'a brisé que vos fers.

CHANT TROISIÈME.

LE GÉNIE.

Il fut un livre d'or où jadis la nature
De l'immense univers a tracé la peinture:
Les mystères de l'être y furent dévoilés;
L'âme, les élémens, les globes étoilés,
Sans attendre l'effort de nos pénibles veilles,
Déployaient aux regards le jeu de ces merveilles,
Et les amours secrets de l'aimant et du fer,
Et les reflux de l'onde, et les ressorts de l'air.
Chaque lettre à nos yeux y traçait un miracle;
Chaque regard pouvait y surprendre un oracle.

Des prestiges de l'art les mortels amoureux
Daignaient à peine ouvrir ces fastes lumineux;
La nature en frémit, et sa main indignée
Brisa du livre d'or l'empreinte dédaignée;
Prompte à le dévorer aux profanes regards,

Sa main en dispersa tous les feuillets épars
Sur les monts chevelus, dans les bois solitaires.
Les antres, les rochers en sont dépositaires.
Dans les gouffres profonds les uns furent semés,
Les autres dans les cieux volèrent enflammés.
Dans le sein des métaux ce livre encore respire
Sur le front du soleil on le peut encor lire;
Mais ce n'est qu'au génie ardent, audacieux,
A chercher des trésors sous les mers, dans les cieux;
A rassembler encor, loin des cercles vulgaires,
De ce livre égaré les divins caractères,
A ravir, s'il se peut, à ces nobles débris,
Leurs augustes secrets dont lui seul est épris.

Le génie est amant des grottes, des ombrages;
Des ruisseaux égarés il cherche les rivages;
Les antiques Buffons, les modernes Thalès,
Aiment ces bords secrets consacrés à Palès.
Sur la cîme des monts que les sapins couronnent,
L'âme prend la hauteur des cieux qui l'environnent,
Par un commerce heureux s'y mêle au pur éther,
Et semble y respirer l'âme de Jupiter.
C'est de là que nos yeux sans voile, sans obstacle,
De la nature entière embrassent le spectacle.
C'est de là que, prenant un vol rapide et sûr
Jusqu'où le ciel étend ses pavillons d'azur,
Une sphère à la main, la sublime Uranie,
De l'Olympe foulait la carrière aplanie,
Des abîmes du ciel tentait la profondeur,
De la terre inclinée alongeait la rondeur,
Depuis qu'un verre, armant l'œil de nos Zoroastres,
Fit descendre le ciel et nous prêta les astres.

Elle entraîne à son char ce peuple étincelant
D'étoiles que nourrit un feu pur et brillant;
Ce soleil écoulé d'une source première,
Astre d'or qui répand des fleuves de lumière,
Et Mercure, et ce globe aux rayons empruntés
Réparant l'or du jour par ses feux argentés,
Vénus et Jupiter, Mars et le noir Saturne
Qui roule loin de nous son globe taciturne,
Ce flux et ce reflux de l'océan des airs,
Ces astres balancés dans leurs vastes déserts,
Les fuites, les retours, les cercles, les ellipses
Des feux, dont nos calculs ont prédit les éclipses.

Qu'il est beau de franchir, loin des vulgaires yeux,
Ces abîmes d'azur où nagent tant de cieux!
Par quel rapide essor la sublime pensée
Des prisons du cerveau tout à coup élancée,
Suit-elle dans leur cours ces vastes tourbillons
Qui tracent sur l'éther d'invisibles sillons?
L'homme a conquis l'Olympe, et ses mains souveraines
De ces chars lumineux semblent tenir les rênes.
Képler leur imposa ses immortelles lois;
O merveilles! Newton détermina leurs poids!
L'astre enflammé du jour, fixe dans son empire,
Est le centre immortel des astres qu'il attire.
Vers un côté des cieux dussent-ils peser tous,
Leur centre resterait dans son globe jaloux.
Pourrait-il en sortir quand ce globe rassemble
Quatre cents fois le poids de tant d'astres ensemble?
Telle on voit la physique embrasser l'univers,
Et sa hauteur n'a rien d'inaccessible aux vers.

Voilà donc tes essors, dieu puissant du génie!
Toi seul du monde entier médites l'harmonie;
Tandis que ce vulgaire, obscur profanateur,
Des éternels secrets accuse la hauteur,
Au joug des préjugés laisse courber sa tête,
Ou dédaigne l'insecte, ou gronde la tempête.

La terre presse l'onde en ses flancs altérés;
L'onde nourrit les airs ceints de feux éthérés;
Ils enfantent ces vents dont l'utile ravage
Roule ces torrens d'air, ces fleuves sans rivage,
Et sur les champs d'airain de la stérilité
Verse l'or des moissons et la fécondité;
Aux veines des rochers filtre, en vapeurs légères,
Ces eaux, ces doux trésors jadis ondes amères,
Qu'attira le soleil, qu'épurèrent ses feux,
Et qu'épanchent des vents les souffles orageux.

Comment d'un art frivole encenser les prestiges,
Quand sur nous la nature a semé ses prodiges?
L'air qui nous environne, invisible et présent,
Ce fluide subtil, élastique, pesant,
L'air avec nous respire, agit, voit, parle, écoute.

O voix, fille de l'air, dis-nous quelle est ta route?
Dis comment, du larynx vers la glotte élancé,
A l'aide du palais ma langue a prononcé
Le son qui sur ma lèvre impatient d'éclore,
Diverge ses rayons, forme un cône sonore,
Air lui-même, remplit tout l'air de mes accens,
Franchit la pesanteur, roule au dessus des vents,
De globule en globule, ô rapide merveille!
Attacha ma pensée aux fibres de l'oreille.

Sous le nom des zéphyrs, dans nos jardins semés,
L'air promène des fleurs les esprits embaumés,
Et, versant des parfums l'essence volatile,
Émeut de l'odorat la membrane subtile.

Toi que le choc des corps fait jaillir à nos yeux,
Tu nages dans les airs, océan radieux!

De soleils en soleils, tes lumineuses ondes
Remplissent à la fois tout l'espace des mondes.
C'est par toi qu'un rayon, ô prodige nouveau!
Peint la nature entière aux voûtes du cerveau,
Et de l'œil parcourant les humides espaces,
Y fixe des objets les mobiles surfaces.
L'optique vint guider les crédules transports
De nos yeux qu'égaraient d'infidèles rapports,
Et voulut qu'à ses lois nos regards répondissent,
Quand d'objets trop lointains les angles s'arrondissent.

L'algèbre méditant ses calculs épineux,
Osa suivre un rayon dans son vol lumineux.
Le prisme qui l'arrête au bout de sa carrière,
Brise, et fait de son angle échapper la lumière,
De ces gerbes de feu divise les faisceaux,
Et surprend sept couleurs aux célestes pinceaux.

Cette mer éthérée, ondoyante ceinture,
Voile que de ses mains a tissu la nature,
Courbe les feux du jour, et de leurs traits brisés
Faire jaillir sur nous les éclats divisés,
Quand l'ombre accourt au centre, et que les flancs du globe
Cachent le jour penchant, ou la blancheur de l'aube;
Et cet éclat des airs, transparentes vapeurs,
D'une nuit trop soudaine épargne les horreurs.

Quel charme, en parcourant les campagnes fleuries,
D'approfondir encor ces doctes rêveries!
Chaque objet vient tenter un œil observateur;
Un fruit tombe, et Newton conçoit la pesanteur.
C'est là que le silence instruisait Pythagore,
Xénophane, Platon, Leucippe, Anaxagore.
Peut-être la nature, au sein mystérieux,
D'un sage quelquefois trompa l'œil curieux:
Vains obstacles! tout cède aux veilles obstinées,
Et l'étude s'éclaire au flambeau des années.
Chaque siècle en fuyant nous laisse ses progrès,
Et même l'avenir nous prête des secrets.

Tel qu'on peint ce mortel aux grottes d'Amphitrite,
Près d'enchaîner le dieu que son audace irrite;
A peine il voit Protée endormi sur ses bords,
Il s'élance, il le presse; inutiles efforts!
Sous mille aspects divers le seul Protée en foule,
Tigre, flamme, torrent, gronde, embrase, s'écoule,
Transforme mille fois sa fuite et ses refus,
Revient et disparaît, se présente et n'est plus.
Mais instruit par les dieux, l'intrépide Aristée
Saisit, presse, retient, fixe, enchaîne Protée.
Tel encor le génie, après d'heureux combats,
Fixe, enchaîne, retient la nature en ses bras.

Heureux qui des effets sait remonter aux causes,
Saisir d'un vol hardi les principes des choses,
Et d'un regard sublime entrevoir les accords
Des élémens rivaux, et de l'âme et des corps!

Il sait qu'un élément, terrible en sa puissance,
Jamais de son rival n'ose altérer l'essence;
Que d'eux-même en secret immortels alimens,
Ils se séparent tous par d'heureux changemens.
Il voit que la matière, à jamais divisible,
Même échappant aux yeux en poussière invisible,
Aux portes du néant est plus loin d'arriver,
Que la terre au soleil n'est près de s'élever.

Rien ne périt, tout change, et mourir c'est renaître.
Tous les corps sont liés dans la chaîne de l'être.
La nature partout se précède et se suit.
Voyez comme sa main des ombres de la nuit
Teint lentement le jour qui pas à pas recule,
Et semble les unir par un doux crépuscule.
Dans un ordre constant ses pas développés
Ne s'emportent jamais à des bonds escarpés.
De l'homme aux animaux rapprochant la distance,
Voyez l'homme des bois lier leur existence.
Du corail incertain, né plante et minéral,
Revenez au polype, insecte végétal.
Sur l'insecte étonnant l'être se ramifie,
Et présente partout les germes de la vie;
De son corps divisé soudain réparateur,
Il renaît plus nombreux sous un fer destructeur.
Telle à nos yeux la glace, en mille éclats brisée,
Rend mille fois l'image entière et divisée.

Où ne s'élance point le vol de ces regards,
Que n'a point obscurcis l'ombre de nos remparts?
Ils savent à la fois, et profonds et sublimes
Monter à ces hauteurs, descendre à ces abîmes;
Dans son cours lumineux suivre la vérité,
Et se plonger au sein de la Divinité.
La nature à ces yeux n'est plus qu'un seul empire;
L'or naît, l'animal germe, et la plante respire.
La plus vaste baleine est pour l'immensité,
Dans une goutte amère, un atome jeté;
Et du vaste Océan la goutte qui s'écoule,
Autre Océan, nourrit d'autres monstres en foule.

Entre deux infinis l'homme en naissant placé,
Se voit de tous les deux également pressé.
A l'aide d'un cristal autrefois sable aride,
Sur des peuples nouveaux s'il jette un œil avide,
Pour confondre ses yeux qu'effraya l'éléphant,
Le ciron l'attendait aux confins du néant.

Du néant à l'atome il voit l'espace immense;
Où l'univers n'est plus, l'univers recommence.

Aux profanes regards quels prodiges voilés
Sont aux yeux du génie en foule révélés!
Lui seul de la nature a surpris les oracles,
De ses règnes fameux assemble les miracles,
Et suivant Tournefort au sein d'Antiparos,
La saisit enfantant le marbre et les métaux.

Si du liquide empire il tente les merveilles,
Des secrets de Téthys il enrichit ses veilles,
Voit l'empreinte des mers aux angles des vallons,
Et les pas de Neptune imprimés sur les monts;
Suit d'un œil assidu leurs conquêtes paisibles,
Pénètre des reflux les ressorts invisibles,
Quand des mois et des ans les astres combinés
Déterminent les flots par leur globe entraînés;
Soit qu'il médite encor les merveilles physiques
Du métal aimanté, des torrens électriques,
Dont l'active vertu, fille du pur éther,
Roule, invisible aux yeux, dans les veines du fer;
Soit qu'il porte ses pas sous l'antique Palmire,
A travers ces débris que l'Orient admire;
Soit qu'il ose chanter la fureur des volcans,
Ces combats de la flamme, et de l'onde et des vents,
Interroger leur foudre égaré sous la terre,
Ou demander aux cieux les causes du tonnerre;
Soit qu'il ose asservir aux traces d'un compas
De ces globes errans les invisibles pas,
Ou franchir d'un regard neuf fois trois mille années,
Pour voir de tant de cieux les courses enchaînées
Sur leur trace première en foule revenir,
Et d'un nouvel essor embrasser l'avenir.

Que du faîte élevé des temples de Minerve,
Il foule ces grandeurs que l'ignorance énerve!
Plein d'un calme sublime, il voit avec mépris
Ce néant agité dont les cœurs sont épris.
Que dis-je? il ne voit plus leurs dédales d'intrigues,
Leurs tissus venimeux de complots et de brigues,
Et ces cours où l'exil est le prix des vertus,
Et le stupide amas des trésors de Plutus.

Jamais un homme assis au front des Pyrénées,
Qui dominent les vents et les mers effrénées,
Et d'où chaque regard qu'il lance dans les airs
Y pénètre aussi loin que le vol des éclairs,
Ira-t-il follement ensevelir sa vue
Dans les joncs limoneux d'une source inconnue,
Quand du globe à ses pieds les spectacles épars,
Et les mers et les cieux appellent ses regards?

Heureux qui dans vos bras, filles de Mnémosine,
Joint la fière Minerve à la tendre Euphrosine,
Et qui, même en ses vers, émule de Newton,
Tente un vol ignoré du Tasse et de Milton!
La prose suit la gloire à pas lents et fidèles;
Pour l'immortalité les vers seuls ont des ailes.

Ces vers, au sein des cours avec peine enfantés,
Naissent en foule aux bords des ruisseaux argentés.
Le silence en rêvant médite l'harmonie,
Et l'ombre solitaire enflamme le génie.

Sublime accent de l'âme, ô vers mélodieux,
Toi seul fus appelé le langage des dieux;
Ta fière liberté fuit tous ces mots esclaves,
Et de nos vains respects les serviles entraves;
Et toi seul, riche encor de tes antiques droits,
Sais traiter en égal la majesté des rois.

Mais qui saurait tracer l'invisible passage
Du profane discours à ce divin langage?
Quels ressorts inconnus, quels magiques attraits
En épurent les sons, en colorent les traits?
Et de quel feu divin cette prose animée
S'échappe, en vers nombreux tout à coup transformée?

Il est, il est alors de ces heureux momens
Où l'âme entière éclate en doux ravissemens,
Voit, suit, respire, adore, embrasse la nature;
Un dieu secret l'agite, et l'enflamme et l'épure;
Le mortel disparaît sous la divinité;
C'est le génie, amant de l'immortalité,
Qui des secrets divins fier et sublime organe,
Rompt le timide joug du langage profane.

Déjà sont accourus ces tours harmonieux,
Ces rimes, de nos vers échos ingénieux,
Ces repos variés, ces cadences nombreuses,
Où l'âme se déploie en des bornes heureuses;
Et ce feu du génie, épars dans l'univers,
Brûle en se resserrant aux limites des vers.

Voyez-le réunir ses flammes dispersées
Dans ce foyer ardent, centre de ses pensées,
Et de là, s'échappant en lumineux éclairs,
Enflammer les objets à ses rayons offerts.

Tel l'acier arrondi, dans sa voûte brûlante,
Rassemble des rayons la gerbe étincelante,
Soudain l'œil étonné voit ces feux réunis
Fondre l'or qui pétille, ou briser les rubis.

Le génie est un dieu tout de gloire et de flamme;
L'harmonie est sa voix, la nature est son âme.
Son vol n'est limité ni des cieux ni des mers:
Ses ailes, ses regards embrassent l'univers.

Il inspirait Virgile, Homère et Démosthènes,
Il éclatait dans Rome, il tonnait dans Athènes.

Il connaît l'art divin d'instruire et de charmer;
Le vrai, toujours sublime, est prompt à l'enflammer.
Il ose être lui seul artisan de sa gloire;
On ne le vit jamais dérober la victoire,
Ni d'une aile étrangère empruntant les essors,
D'un succès mécanique arranger les ressorts.

La gloire se refuse au servile délire,
Aux sons adulateurs d'une profane lyre :
Mais un libre génie au silence des bois,
Seul, de la Renommée éveille les cent voix.

C'est là qu'à ses regards brillent sans imposture
Les traits, ces premiers traits qu'a semés la nature,
Son amant y saisit des pinceaux enchanteurs,
Et soumet la pensée au charme des couleurs.

S'il porte à la beauté d'harmonieux hommages,
Sur les tiges des fleurs il cueille ses images;
S'il peint l'éclat des dieux et l'immortel séjour,
Il trempe ses pinceaux dans les flammes du jour;
S'il veut peindre le sage au front calme et sublime,
D'un cèdre vénérable il contemple la cîme;
S'il égare un baiser, s'il enflamme un soupir,
Il attache à ses vers les ailes du zéphyr;
S'il peint l'amour heureux, ses tendres rêveries
Dépouillent les gazons et l'émail des prairies :
S'il aime à soupirer d'amoureuses douleurs,
Tourterelle plaintive, il dérobe tes pleurs.
Un lac tranquille et pur, une onde à peine errante,
Lui peint le calme oisif d'une âme indifférente.
S'il tente les volcans, il mêle dans ses vers
Et le bruit de la foudre et le feu des éclairs.
S'il peint Mars irritant de féroces courages,
Il monte ses accords sur le ton des orages;
Ou dans les sombres bois il emprunte l'horreur
D'une affreuse harmonie aux torrens en fureur.

Tantôt ces noirs vallons où grondent les ravines,
Tantôt ces doux Tempés, ces retraites divines,
Bords peuplés de zéphyrs, de nymphes et d'amours,
Dérobent le génie au tourbillon des cours.

Amant de la nature, et varié comme elle,
Il sait peindre sans fard les traits de l'immortelle.
Il est de ces auteurs dont le vague pinceau
Voudrait de la nature embellir le tableau :
Même dans ses horreurs la nature est sublime.

Ces forêts, dont l'hiver a secoué la cime,
L'aurore qui s'éveille au milieu des frimats,
Et ses pleurs en cristal suspendus aux buissons.
Ces gazons attristés, que les frimas blanchissent,
Ces torrens vagabonds, ces rochers qu'ils franchissent
Ces eaux que l'aquilon roule en voile ondoyant,
La feuille qui dans l'air voltige en tournoyant,
Plairaient mieux que Vénus, et les Grâces et Flore;
Dans les vers de Bernis toujours prêtes d'éclore;
Toujours de la nature il farde les portraits,
Et même en la peignant il n'a point vu ses traits.

La nature en gémit; l'art, ce tyran des villes,
Prête de vains succès à des muses stériles.

L'esprit, évaporé dans les cercles bruyans,
Ne suit qu'un fol usage et des goûts ondoyans :
Mais, éprise des bois et du calme accueillie,
Lumineuse et profonde, active et recueillie,
L'étude rêve, au sein des antres écartés :
L'immortelle nature y veille à ses côtés.
Le génie à ses yeux s'enflamme et se déploie,
Puise dans ses travaux une sublime joie,
Aux profanes jaloux dérobe ses plaisirs,
Pour rendre à l'univers compte de ses loisirs.

La gloire se nourrit du silence et de l'ombre.
Sans de profonds loisirs, et des veilles sans nombre,
Képler, Bayle, Descarte, et Corneille et Milton,
N'eussent jamais loin d'eux fait éclater leur nom.
Sans éveiller l'envie inquiète, alarmée,
Long-temps ils méditaient leur vaste renommée;
Mais ils laissaient à peine échapper leurs travaux,
Qu'un éclat imprévu foudroya leurs rivaux.

Avant que Jupiter éclate sur nos têtes,
Un nuage long-temps médite les tempêtes,
D'un bitume orageux nourrit son vaste corps,
De la foudre en silence amasse les trésors;
Riche d'onde et de flamme, il vole, éclate, tonne,
Et parcourt en grondant le globe qu'il étonne.

Ah! qui n'a point l'amour de l'ombre et des forêts,
Vil profane, du Pinde ignore les secrets.

Bords sacrés du Permesse, ô grottes, ô bocages,
Quel dieu m'arrêtera sous vos divins ombrages!
Nymphes du Mincius, rendez à mes transports
Les traces de Virgile empreintes sur vos bords.
Puissé-je, ô Tivoli, rêver dans tes bois sombres,
Y consulter encor tes poétiques ombres,
Et peut-être évoquer les mânes radieux
De l'amant de Glycère, et du chantre des dieux.
Oh! quel charme d'errer aux antres de Riphée!

D'y recueillir encor dans la grotte d'Orphée,
Son âme harmonieuse, et les nobles débris
D'un luth qui mit en pleurs les rochers attendris!

La solitude inspire, et l'ombrage recèle
Des poétiques feux la sublime étincelle.
Les antiques forêts, leur vaste liberté,
Prête aux enfans du Pinde une heureuse fierté.
L'enthousiasme épars dans leurs routes perdues,
Saisit de tous ses feux nos âmes éperdues.
Les bois, les prés, les eaux, l'azur des cieux ouverts,
Sont l'âme du génie et la source des vers.

Hésiode, assoupi dans les vallons d'Ascrée,
Sentit mieux des neuf sœurs l'influence sacrée.
Pindare s'égarant sous les bois de Cadmus,
De l'Ismène cent fois ravit les flots émus.
Théocrite fuyait les murs de Syracuse
Pour éveiller sa lyre aux sources d'Aréthuse.
Virgile préféra les bords de ses marais
Aux fêtes de Capoue, au luxe des palais.
Cicéron méditait dans les bois de Tuscule;
Les bois chers à Délie inspirèrent Tibulle.
Des tumultes de Rome Horace épouvanté,
Redemandait toujours ce Tibur si vanté,
Ses festins innocens, ses mauves salutaires,
Et des vallons sabins les antres solitaires.
C'est de là qu'insultant au luxe des Romains,
Il peignait le bonheur des champêtres humains.

Ah! s'il n'eût point rêvé dans les forêts d'Algide,
Aurait-il vu Pallas secouant son égide,
De leurs monts orgueilleux les géans accablés,
Et le Styx s'agitant sous des roseaux brûlés?
Sur les glaces de l'Èbre eût-il vu les bacchantes
Parer d'affreux serpens leurs têtes menaçantes,
Ou l'âme de Caton échappant à César,
Lorsqu'il traînait le monde et les dieux à son char?

O muse! ô docte ivresse! ô fureur libre et sainte!
C'est toi qui des cités fuyais l'ombre et l'enceinte,
Quand, pour donner aux Grecs d'harmonieuses lois,
Homère osa chanter les querelles des rois.
Tu livrais la nature à son vol sans limite,
Que l'esprit n'ose atteindre, et qu'en vain l'art imite.
Quel feu! quels traits divins! quels sublimes pinceaux!
Quels dessins variés d'innombrables tableaux!
L'univers se peignait dans cette âme profonde,
De naïves beautés source à jamais féconde.

Par lui, Minerve coule aux lèvres de Nestor;
L'Amour pleure aux adieux de l'épouse d'Hector:
Le jeune Astyanax sur le sein de sa mère
Se rejette, effrayé du casque de son père;
Andromaque se trouble à ces naïves peurs;
Elle jette un sourire, hélas! mêlé de pleurs.
O plaintive Andromaque! ô touchantes alarmes!
Quel barbare oserait vous refuser des larmes!

Si de la jeune Hélène il colore les traits,
S'il peint de Calypso la grotte et les attraits,
De grâces et de fleurs il sème leur peinture.
Quand sa main, de Vénus a tissu la ceinture,
Sa main entrelaça les baisers, les langueurs,
Les jeux, le souris tendre et les molles rigueurs.
Ses vers coulent, plus doux qu'une naïade errante,
Promenant sur des fleurs son onde transparente.

Mais s'il fait éclater les trompettes de Mars,
J'entends le choc affreux des guerriers et des chars;
Tout s'arme, tout combat, tout respire Bellone,
Le Xante dans ses vers gronde, écume, bouillonne,
Roule, avec les débris, les casques et les morts,
Ce formidable Achille insultant à ses bords.
Voyez le fier Ajax couvert d'ombre et de poudre,
Défiant Jupiter, et le jour, et la foudre:
Voyez ce dieu tonnant sur les astres assis,
Et le front immortel courbant ses noirs sourcils
Qui balancent les cieux et la terre ébranlée.

Ses vers étincelans sont une flamme ailée
Qui dérobe à l'oubli ses rayons éclatans,
Et s'envole au delà des siècles inconstans.
Bords sacrés du Mélès, il vous dut ces images,
Et ce feu créateur qui ravit nos hommages.
L'Homère qui chanta les bocages d'Éden,
Ce Milton si fameux, Waller, Pope, Dryden,
N'eussent point de leurs vers illustré l'harmonie,
Si Palès n'eût jamais caressé leur génie.

O Vaucluse! ton onde est rivale des mers;
Pétrarque, de ta source a vu couler ses vers.
Il dut moins son génie aux doux charmes de Laure,
Qu'à des champs parfumés des haleines de Flore.

Moi-même quelquefois au sein des bois altiers,
Je m'ouvris d'Hélicon les pénibles sentiers,
Ces bords, que n'ont jamais foulés des pas vulgaires,
Accueillaient mes regards noblement téméraires.
J'échappais aux mortels disparus à mes yeux,
Et je ne voyais plus que le Pinde et les cieux.
Daphné me couronnait de ses tiges fécondes.
Permesse autour de moi semblait rouler ses ondes
Mes sens étaient émus; et mon cœur agité
Respirait l'ambroisie et l'immortalité.
Ma tête s'enflammait des rayons du génie;

Érato, Calliope, Euterpe, Polymnie,
M'entraînaient tour à tour dans leur sacré vallon;
A travers des lauriers j'y voyais Apollon
Assis au pied d'un antre éclairé de sa gloire,
S'appuyant d'une main sur sa lyre d'ivoire.
Ses nymphes l'entouraient; leur groupe ingénieux
Frappait l'herbe, en dansant, de pas harmonieux:
De sylvains et d'amours elles étaient suivies.
Quels sons venaient frapper mes oreilles ravies!
Les feuilles se taisaient; zéphyr n'osait voler;
Et même à ses roseaux l'onde n'osait parler.

Là, j'entendais encore une voix plus charmante;
La plus douce harmonie est la voix d'une amante.
Que de fois unissant ma lyre à ses accords,
Du nom d'Adélaïde ai-je ravi ces bords?
Écho le répétait, à l'envi de ma lyre,
De côteaux en côteaux, de zéphyre en zéphyre.

Ombres qui voltigez autour des arbrisseaux,
O grottes! ô forêts! ô fraîcheur des ruisseaux!
Riantes voluptés, délices des campagnes,
Des muses, des amans vous êtes les compagnes.

A l'aspect des hameaux tous les cœurs excités
S'envolent des palais, s'échappent des cités.

Tel nous voyons ce fleuve, au sein des murs qu'il lave,
De fange profané, roulant une onde esclave,
Et s'indignant du joug offert de toutes parts,
Impatient, il fuit de serviles remparts,
Et, libre de ses fers, court épurer ses ondes
Au sein des bois altiers et des plaines fécondes.

Tel lui-même nous voit de ses rives épris,
Loin d'une ville esclave, épurer nos esprits.
Aux grottes de Palès, Minerve aime à descendre.
C'est là que de plus près un mortel peut l'entendre.

Là ne circulent pas ces tourbillons musqués
Dont nos cercles divins sont toujours offusqués;
Tous ces légers mortels, ces têtes inquiètes,
Pleines d'ennuis, d'orgueil, et d'ambre et d'ariettes,
Essaim tumultueux, insectes turbulens,
Dont l'aile ose effleurer le flambeau des talens:
Ni ces jeunes beautés, troupe folle et divine,
Qui, la navette en main, juge Pope et Racine;
Ni ces graves censeurs, importans sourcilleux,
Qui blessent chaque vers d'un regard pointilleux.

Là n'est point ce Crésus, dont la riche indolence
Daigne attacher Minerve au char de l'opulence,
Et dictant son éloge aux enfans d'Apollon,
D'un coup d'œil protecteur insulte l'Hélicon.

Là n'est point ce vil grand, dont la frêle manie
Veut éteindre à jamais les flammes du génie,
Et prétend qu'un repos obscur et clandestin
Ordonne de la gloire et dicte son destin.
Du seul bruit des grandeurs son oreille assourdie
Rejette les concerts d'une muse applaudie.
Il traite d'insensé le langage des dieux;
L'immortalité même est un crime à ses yeux.

Dieux! ne le vois-je pas, dans sa fureur atroce,
Et des brigands du Nord reste impur et féroce,
Fier de ne rien connaître et de tout mépriser,
Arracher une lyre, et prompt à la briser...

Ah! barbare, suspends tes coups et tes blasphèmes?
Diomède insensé, tu blesses les dieux mêmes!
Tiens, et lis sur le front des talens indignés
La honte des mortels qui les ont dédaignés:
Vois-y la tienne écrite, et poursuis si tu l'oses.
Pourquoi, serpent jaloux, empoisonner ces roses,
Ces lauriers qu'aux vertus préparèrent nos mains?
Les talens sont des dieux nés parmi les humains.

Eh! qu'estimes-tu donc, âme stupide et fière,
Qui n'as rien d'élevé qu'une ignorance altière?
Dis; seraient-ce des rois dans la pourpre obscurcis,
Aux pleurs des malheureux par mollesse endurcis?
Seraient-ce des chasseurs turbulens et stupides
Qui partagent l'instinct de leurs meutes rapides?
Sont-ce des courtisans, animaux venimeux,
Et dans l'art de ramper indignement fameux?
Sera-ce un politique, ambitieux ministre,
Immolant tout l'empire à sa grandeur sinistre?

Fatigué de repos, de mollesse vaincu,
Vis sans avoir pensé, meurs sans avoir vécu;
On pourrait t'imiter; sans doute il est facile
De traîner loin des arts un enfance imbécile,
D'envelopper ses jours dans un lâche sommeil,
De s'endormir enfin sans espoir de réveil.
Mais si tu veux des arts me dérober la flamme;
M'éteindre leurs clartés, barbare, éteins mon âme.
Eh! que faire d'une âme, inutile fardeau,
Qu'alors de mille erreurs obscurcit le bandeau?
Sombre, aveugle, rampante, obscure et profanée,
De l'essence des dieux semble-t-elle émanée?

C'est elle qui donna des lois aux nations,
L'homme voit, pense, agit et marche à ses rayons;
C'est Dédale échappé des murs du labyrinthe,
Et bravant de Minos les fers et la contrainte.
L'esprit ne connaît point de vulgaires liens,
La grandeur a ses droits, mais la gloire a les siens.

La gloire est immortelle, et la grandeur expire :
L'une règne à jamais où l'autre est sans empire.
Le grand homme expirant donne ses lois au sort,
Il meurt, pour enchaîner et l'envie et la mort.
Des siècles qu'il soumet sa grande ombre est suivie,
Au delà de ses jours il commence sa vie.

Dans ses nobles destins, le génie est pareil
A ce brillant oiseau, digne fils du soleil ;
Lui-même il se consume, et certain de renaître,
Du feu qui le dévore il prend un nouvel être.

Trente siècles roulant sur les frêles mortels,
Entraînant les états, les trônes, les autels,
Loin d'engloutir Homère en leur course profonde,
N'ont fait que l'élever sur les débris du monde.
Qu'enviait Alexandre au vainqueur des Troyens ?
Étaient-ce des exploits effacés par les siens ?
Fut-ce l'éclat, le sang d'une immortelle mère ?
Non, aux destins d'Achille il n'envia qu'Homère.
C'est le vœu du héros attesté par ses pleurs ;
O regrets généreux ! O sublimes douleurs !

Des vainqueurs précédaient Ulysse, Hector, Achille ;
Ils n'eurent point d'Homère : éclat vain et stérile !
Leur gloire s'éteignit dans les flots du Léthé ;
Et mourir inconnu, c'est n'avoir pas été.

Les peuples, les remparts, les rois, les tombeaux meurent,
Tout fuit, tout disparaît ; et nos lyres demeurent ;
Nos lyres, nos écrits, sublimes conquérans,
Des empires vaincus affrontent les tyrans.
L'Arabe vagabond foule à ses pieds Athènes
A-t-il pu conquérir Sophocle ou Démosthènes ?
La ville de Minerve échappe à ses débris,
Et plus superbe encor règne dans leurs écrits.

Rome ! que t'a servi tout l'éclat de tes armes ?
Mais le génie encor te défend par ses charmes.
Qu'un empire est heureux quand ses murs triomphans
Du génie et des arts nourrissent les enfans !
Qu'un mortel est divin quand sa grandeur suprême
Est d'immortaliser sa patrie et soi-même,
Et de leur gloire au loin semant le souvenir,
Aux bords qui l'ont vu naître enchaîner l'avenir !

Ce bonheur généreux, un barbare l'ignore ;
Il consent que l'oubli pour jamais le dévore.
Cet amour de la honte, et ce lâche attentat,
Sont au rang des forfaits que doit punir l'état.
La gloire est un fardeau qui pèse à sa faiblesse ;
Briller, c'est l'obscurcir ; et tout éclat le blesse.
Ainsi Caligula, Domitien, Néron,
Déchirèrent Virgile, Homère et Cicéron.
Eh ! quels étaient leurs droits ? leurs droits étaient le crime,
Dont l'œil sombre déteste un éclat légitime.

Laisse ces cœurs affreux : ils sont nos ennemis.
Regarde les héros, tous furent nos amis.
Scipion, Périclès, César, Pompée, Octave,
Médicis et Léon, la fille de Gustave,
Et ce grand Frédéric qui, dans le sein de Mars,
Le tonnerre à la main, caresse encor les arts.

Peut-être un dieu jaloux nous ferme leur carrière ;
Mais reviens sur tes pas et regarde en arrière.
Eh quoi ! ton âme sombre et tes yeux éblouis,
N'osent-ils contempler le siècle de Louis ?
Ce règne étincelant de génie et de gloire
Attachait à nos lis les arts et la victoire.
Clio savait alors, d'un éternel burin,
Graver les noms fameux dans ses fastes d'airain ;
Et dans sa coupe d'or, l'auguste poésie,
Aux sublimes vertus présentait l'ambroisie.
Louis, amant des arts, grand même en ses plaisirs,
Les reçut à sa cour, leur fit d'heureux loisirs.

Des talens adorés persécuteur injuste,
Vois briller à la fois, dans cette cour auguste,
Bossuet, Fénélon, Racine, Despréaux,
De l'altière ignorance invincibles fléaux.
Alors des courtisans Boileau fut l'Aristarque ;
Racine à Marly même introduisait Plutarque ;
Racine, dont la muse et les tendres douleurs
Ont des yeux de son roi fait couler tant de pleurs.
Rodogune y marchait rivale d'Athalie.
Molière y sut conduire et Tartufe et Thalie.
La Fontaine, sublime en ses naïvetés,
Laissa couler des vers par les Graces dictés.

Alors nos demi-dieux, Condé même et Turenne,
Descendaient de l'Olympe aux bords de l'Hippocrène,
Et Corneille et Louis, les savans, les guerriers,
Marchaient d'un pas égal, ceints des mêmes lauriers.

Quel spectacle de voir ces têtes immortelles
Se prêter leurs rayons, mêler leurs étincelles,
Et tous ces grands destins y commencer leurs cours,
Éclairer, embellir la plus noble des cours !
Les Muses devançant nos légions altières,
Ont de la France alors reculé les frontières ;
Et leurs mains ont porté les conquêtes des arts
Où n'ont jamais atteint les conquêtes de Mars.

Louis sut qu'un héros n'est pas long-temps illustre,
Si du flambeau des arts il n'emprunte son lustre ;
Et son règne, fertile en esprits excellens,
Par de nobles bienfaits implora leurs talens.

Tous ces lauriers rivaux que ses mains cultivèrent,
Pour ombrager sa tête en foule s'élevèrent.
Des arts qui l'entouraient la sublime clarté
Fit rejaillir sur lui leur immortalité.
Oses-tu démentir le plus grand des monarques,
Et ce règne, vainqueur de l'envie et des Parques,
Où le Français, rival des Grecs et des Latins,
A de Rome et d'Athène assemblé les destins?
Vois Lysippe et Myrron, Scopas, Vitruve, Appelle,
Renaissant à la fois, quand Louis les appelle.
Là, Mansard dessina ces portiques divins;
Ici Le Nôtre à Flore éleva ces jardins;
Là, Pomone attendait l'œil de La Quintinie;
Là, Pujet sur le marbre a soufflé son génie.
Lebrun peignait alors d'une immortelle main
Ces deux héros vainqueurs du Granique et du Rhin;
Lebrun, digne en effet de tracer leur image,
De la terre avec eux sut partager l'hommage.

Au nom que l'art d'Apelle a deux fois consacré,
Puisses-tu par ma lyre être encore illustré!
Puisse l'amour des arts qui brûle dans mon âme,
Se tracer vers l'Olympe une route de flamme!

Siècle des vrais talens par Louis caressés,
Beaux jours de nos aïeux, seriez-vous éclipsés?
Ombre du grand Rousseau, pardonne à ta patrie
L'arrêt d'une Thémis que ta gloire a flétrie;
Et que du moins un siècle ouvert par Richelieu,
Donne en fermant son cours Voltaire et Montesquieu,
Nobles et derniers fruits du plus brillant des âges!
Ainsi pour réparer ses antiques feuillages,
Un palmier que la terre a vu briller long-temps
Jette encor deux rameaux, honneur de ses vieux ans.

O France! en demi-dieux serais-tu moins féconde?
Souviens-toi d'éclairer, ou de venger le monde.
Tels furent tes destins : qu'ils sont loin de nos vœux!
D'ancêtres immortels trop indignes neveux,
Nous rejetons l'espoir d'une palme rivale.
Ah! couvrons de lauriers ce honteux intervalle.

Ce désir de la gloire est fait pour les grands cœurs;
Un repos dédaigneux, de superbes langueurs,
Des esprits énervés sont l'indigne partage.
Les veilles, les travaux, voilà notre héritage;
Ce présent fugitif dont tu parais jaloux,
Saisis-le si tu peux; l'avenir est à nous.

Que dis-je, l'avenir? si ta sombre furie
Éteignait ces mortels, flambeaux de la patrie,
Sais-tu dans quelle horreur, dans quelle obscurité
Ton siècle ténébreux serait précipité?
Vois ces jours effrayans, vois ces règnes funèbres,
Et ces forfaits, amans des aveugles ténèbres.
Tout ce chaos affreux de prestiges, d'erreurs,
Et d'un siècle ignorant les absurdes fureurs.

Veux-tu nous replonger dans la nuit de ces âges
Où l'erreur nous armait pour de saints brigandages;
Et courant par le meurtre honorer les autels,
Crut, en les égorgeant, convertir les mortels?

Veux-tu nous ramener ce jour trop lamentable,
De tant d'assassinats complice épouvantable,
Où le zèle en fureur, levant ses étendards,
Ordonna le carnage, aiguisa les poignards.
Qu'il périsse ce jour! que les nuits les plus sombres,
Qu'un silence éternel l'accablent de leurs ombres!
Qu'il devienne incroyable à la postérité!
Que dis-je? ah! s'il se peut, qu'il n'ait jamais été!
Hélas! deux rois tombés sous un fer parricide,
Attestent de ces temps l'ignorance homicide.
Apprends que les arts seuls écartent ces revers,
Et ces voiles sanglans dont nous fûmes couverts.

Ah! s'il est un barbare, un cœur dur et farouche,
Qu'irritent les neuf sœurs, et que nul art ne touche,
Ce tigre que nos chants n'apprivoisent jamais,
Porte en son cœur d'airain le germe des forfaits.

. . . .

O vous! monts radieux, mes guides, mes flambeaux,
Je vous suis en rival; j'embrasse vos tombeaux;
Je jure sur votre urne, et j'atteste vos mânes,
De ne jamais ramper sous des destins profanes.

Et vous qui, d'un regard sublime et caressant,
Daignâtes m'éclairer, me sourire en naissant,
Je m'abandonne à vous, beaux-arts, dieux que j'encense;
Des trésors fugitifs vous réparez l'absence,
Vous élevez nos cœurs, vous charmez nos ennuis,
Et les tourmens du jour et les veilles des nuits.
Vous n'offensez jamais les yeux de la sagesse;
La liberté vous doit peut-être sa noblesse;
Vous prêtez à l'amour ses traits les plus heureux;
L'amour devient sublime en des cœurs généreux;
C'est lui qui le premier fit naître l'harmonie;
Ses regards ont prêté des flammes au génie.
Muses, suivez l'amour à travers nos forêts;
Il chérit comme vous ces ombrages secrets.
Une muse sublime et rejetant l'insulte,
Fuit du palais des grands l'écueil et le tumulte.

Voit-on le rossignol perdre ses doux concerts
Sur des rochers battus et des vents et des mers?
Non, ses accords divins, libres dans un bocage,
Charment les dieux, les airs, le silence et l'ombrage.

CHANT QUATRIÈME.

—

L'AMOUR.

I.

Tout s'anime au printemps; ses douces influences
Font du sein de la terre éclore les semences;
Mais aux champs émaillés il prête moins de fleurs,
Qu'il ne sème d'amours et de feux dans les cœurs.
Les nymphes, les gazons, les amours reparaissent;
Complices de leurs jeux, les ombrages renaissent;
Les baisers caressans voltigent dans les bois;
Tout s'enflamme, tout cède aux amoureuses lois.
L'air, principe éternel, Vénus, âme du monde,
Versent dans chaque germe une chaleur féconde.
L'hiver ne retient plus le pampre impatient;
Bacchus est sous l'écorce et l'entr'ouvre en riant;
La Volupté lascive et ses flammes brûlantes
Circulent dans les fleurs, dans les bois, dans les plantes;
Les troupeaux ont leurs jours destinés à Vénus,
Et les feux de l'hymen leur sont même connus.
L'air humecte de pleurs le sein des prés arides,
Flore laisse échapper ses roses moins timides.
Tels furent les beaux jours du naissant univers,
Jours long-temps respectés des farouches hivers.
Tel brilla ce printemps dont le premier sourire
Fit du sombre chaos disparaître l'empire,
Quand l'homme déployant un front impérieux,
Vit l'aurore éclater aux barrières des cieux.

Age d'or, siècle heureux, ô jours de l'innocence!
Jours qu'altéra bientôt la profane licence,
Age d'or, par nos vœux tant de fois rappelé,
Serais-tu pour jamais dans les cieux envolé?
Pour les tristes humains n'est-il plus d'espérance?
N'auront-ils du bonheur qu'une frêle apparence?

Je ne regrette point ces zéphyrs enchanteurs,
Cet hymen éternel et des fruits et des fleurs,
Ces plaines que le soc n'eût jamais fatiguées,
Ces moissons sans culture aux seuls vœux prodiguées,
Ni des cieux toujours purs, ni des champs toujours verts;
Ni des jours, ni des biens sans terme et sans revers;
Je regrette à jamais cette pure sagesse,
Aimable sans licence, austère sans rudesse;
Parlant avec les dieux, instruisant les humains,
Dans un fertile champ cultivé de ses mains.
Je te regrette encore, égalité première,
Que mon cœur respirait même avant la lumière;
Je regrette ces feux, ce génie épuré,
Que les flambeaux de l'art n'ont que trop égaré.
Je te regrette, amour, alors sans imposture;
Amour, toi le premier des cris de la nature,
Toi qui te vis changer par l'hymen rigoureux,
En devoir, en serment, en parjure amoureux.

La nature assembla de ses mains éternelles
Les deux premiers amans, ces cœurs purs et fidèles;
Ils s'adoraient sans art, sans feinte, sans remords;
Un ciel toujours riant éclaira leurs transports.
Et les feux les plus purs de la voûte azurée
L'étaient bien moins encor que leur flamme épurée.
Les cœurs tendres s'ouvraient à de tendres aveux;
On ne rougissait pas d'aimer et d'être heureux.
Mais dans les cœurs bientôt les soupçons s'éveillèrent;
Les amours ingénus en pleurant s'envolèrent.
Bientôt les préjugés amenant les égards,
On mesura leurs pas, on compta les regards.
Hélas! rompant des cœurs la douce intelligence,
On surprit leurs soupirs et même leur silence;
Tout devint criminel par le crime des lois.
Coupables avec art, et malheureux par choix,
Insensés, est-ce à nous d'altérer la nature,
De changer en vertu la feinte et l'imposture?
Quand les premiers humains respiraient la candeur,
L'amour était sans voile et non pas sans pudeur.
On ne vit point alors une amante ingénue
Mentir à son cœur même et rougir d'être nue.
Pourquoi se dérober aux yeux de son amant?
Le voile est un mensonge, et l'obstacle un tourment.
Malheur à la beauté dont la trompeuse adresse
Trafiqua le baiser et vendit la tendresse!
L'hymen suivit de près ce commerce imposteur;
Du prix de ses trésors il crut payer un cœur:
Entouré des sermens, des égards, des parjures,
Éteignit de l'amour les flammes les plus pures,
En des jours fastueux changea ses douces nuits,
Recueillit les soupçons et sema les ennuis.

II.

De l'ombre des soupçons ma candeur s'effarouche,
Même en les prononçant je crois flétrir ma bouche.
Je m'échappe d'un cœur dont ma flamme a douté:
C'est un fruit qui n'a plus sa naïve beauté.
Tout voile me déplaît dans le cœur d'une amante;
Que le jour soit moins pur, l'onde moins transparente!
L'amour est un enfant; ses jeux sont indiscrets;
Il laisse avec son âme échapper ses secrets.
Sa naïve imprudence est cent fois préférable
Aux replis tortueux d'un cœur impénétrable.
Dût l'amour s'assoupir dans un calme trop doux,
Craignons de l'éveiller par les dépits jaloux.

Amans, loin de vos feux écartez ces ombrages :
De légères vapeurs fomentent les orages.
Dès qu'une âme est ouverte au souffle des soupçons,
L'amoureuse ambroisie est changée en poisons;
Et Vénus chaque jour, par de lentes atteintes,
Voit ses myrtes flétris et ses flammes éteintes.

III.

C'est là que de Vénus l'amoureuse indolence
Respire mollement l'air, l'ombre et le silence,
Dès que Flore échappée aux fureurs du verseau,
Du printemps qui renaît parfume le berceau.

Déjà, du triste hiver réparant les outrages,
Nos bois aux doux larcins vont prêter leurs ombrages;
Venez, tendres amans; les grottes, les forêts,
Du dieu que vous servez sont les temples secrets.
Il aime à s'égarer sur l'émail des prairies,
Et leur calme entretient ses douces rêveries.
Là ce dieu des baisers, sans erreur, sans bandeau,
A le myrte pour dais, et l'ombre pour rideau.
Dès qu'amour y répand sa flamme enchanteresse,
Une source, un zéphyr, une rose intéresse.
Il vole autour de nous sur l'aile des oiseaux,
Il germe avec ces fleurs, il coule avec ces eaux.
Dans ces prés amoureux, nos Tircis, nos Philènes,
Ne ravirent jamais d'infidèles Hélènes;
Et Danaé jamais, ivre d'un vain trésor,
N'a vendu ses faveurs aux caresses de l'or.

Les ailes du plaisir agitent nos fougères,
La foi repose encore au sein de nos bergères;
Sans avoir de Boucher fait mentir le pinceau,
Leurs peintres sont nos cœurs, et leur glace un ruisseau.
Riches de leurs attraits, belles sans imposture,
Pékin n'a point tissu l'éclat de leur parure.
Dulac ne leur rend pas, comme aux teints empruntés,
Des roses sans pudeur et des lis effrontés.
Aiment-elles? jamais ces commerces de flammes,
A de perfides mains ne livrèrent leurs âmes;
Et jamais d'un jaloux le regard ombrageux
N'interroge un gazon complice de leurs jeux.
Richelieu n'y vint pas semer des feux volages :
Villars n'a point souillé l'abri de ces feuillages;
D'un luxe efféminé ces gazons inconnus
N'offrent des lits de fleurs qu'aux amours ingénus.
Lits de pourpre et de soie, alcôves fastueuses,
C'est à vous d'inspirer ces ardeurs monstrueuses.
Hélas! baignés de pleurs, ou fatigués d'ennuis,
Vous ignorez l'amour, ce doux charme des nuits.
A peine quelquefois la vaine erreur d'un songe
Vous laisse du bonheur entrevoir le mensonge.

Les Heures, les Saisons, entrelaçant leurs mains,
Ne parlent que d'amour aux champêtres humains.
Zéphyr nous rend Vénus sur des ailes de rose,
Et du nectar des fleurs le doux printemps l'arrose;
Quand l'été rend la faux à l'amant des guérets,
Il chante encor Vénus en dépouillant Cérès.
Il chante, et du berger l'harmonieuse adresse
Sur un frêle roseau fait parler sa tendresse;
Mais l'automne, riant sur les côteaux voisins,
Mêle aux flammes d'amour l'ivresse des raisins.
L'hiver a ses plaisirs. Quand la triste froidure
Détruira ces bosquets, ces lambris de verdure,
La voûte des rochers pendans sur les vallons,
Offre aux hameaux voisins de rustiques salons,
Où les débris du chanvre et des vertes feuillées
Éclairent d'un feu lent les champêtres veillées,
Quand, au bruit des fuseaux, leurs contes fabuleux
Trompent les longues nuits des hivers nébuleux.

Doux loisirs, champs heureux dont les fleurs, les ombrages
Ne connurent jamais la cour et les orages!
Asile de l'Amour par Minerve habité,
Retraite du génie et de la volupté,
Bois, fontaines, vallons, invitez mon amante!
Gazons mystérieux, et toi, grotte charmante,
Où mes chants défiaient l'amant de Coronis,
Grotte où Vénus sans doute a conduit Adonis,
Quand pourrai-je en ton sein, caressé du mystère,
Avec ma seule amante amener tout Cythère;
Et mêlant nos soupirs, nos baisers, nos sermens,
Entrelacer l'Amour dans nos embrassemens?
Ah! qu'alors tu verrais sur nos lèvres brûlantes
Errer avec nos cœurs ces plaintes caressantes,
Ces accens du plaisir, ce murmure enflammé,
Et cette mort qu'exprime un silence pâmé!
Non, la colombe instruite aux plus douces caresses,
Jamais ne sentit mieux leurs brûlantes ivresses.
Grotte aimable, où deux cœurs, plus tendres, plus heureux,
Dans tes ombres jamais n'ont épanché leurs feux,
Que de tant de baisers ta mousse confidente
N'en révèle jamais une trace imprudente;
Mais que ce doux instant, source de mes beaux jours,
Aux destins de Fanni m'enchaîne pour toujours!

Pour toujours!... Ah! Vénus! quel serment! quel langage!
Le croirai-je? est-ce moi qu'un nœud paisible engage?
Moi qui, plus agité que l'onde et les roseaux,
Ai tant de fois d'Amour rompu tous les réseaux,
Et qui, pour mieux fixer le caprice des belles,
Empruntais du Zéphyr l'inconstance et les ailes?
J'aime, et d'un feu si pur que Tibulle et Gallus
Et La Fare inspiré des regards de Caylus
Ne sentirent jamais ces brûlantes ivresses!

Oui, mes vœux ont fixé leurs volages tendresses;
Si je porte des fers, mon cœur les a choisis;
Eh! qui n'eût point aimé l'amante de Mysis!
Mysis! ô nom charmant que sa bouche adorée
Soupire quelquefois sur ma bouche enivrée!
O Mysis! ô Fanni! noms chers! que désormais
Des liens de baisers uniront pour jamais.
Aux fureurs du tombeau si la Parque vous livre,
Dans mes tendres écrits Vénus vous fait revivre.

Mais quel bruit vient troubler ma lyre et mes accens?
L'enthousiasme a fui, comme un léger encens.
J'entends de douces voix par l'écho répétées,
Et je vois à travers ces feuilles agitées
Les nymphes de Palès et les amours badins,
En groupes voltigeans errer dans ces jardins;
Lise animant leurs jeux, plus vive qu'une abeille,
De Flore à ses amans dispute la corbeille.
Lise a d'un jeune api la vermeille fraîcheur.
L'éclat même du lis envîrait sa blancheur;
Mais Lise aurait en vain les charmes de Pandore,
Lise n'est point Fanni, c'est Fanni que j'adore.
Chère amante! reçois mes baisers et mes chants;
Qu'ils soient comme nos feux, sublimes et touchans!

ÉPIGRAMMES.

AVIS AUX LECTEURS
POUR MES SIX LIVRES D'ÉPIGRAMMES.

Sachez, lecteurs, que les méchans
Font les vers noirs, les noires trames:
Ce ne sont que les bonnes gens
Qui font les bonnes épigrammes.

SUR LES ÉPIGRAMMES DE LE BRUN.

O dieu des vers! quelle cohue épaisse
De chantres goths et de bardes pédans
Vient ici braire en ânes discordans!
Quoi! s'écriaient les nymphes du Permesse,
Sur l'Hélicon ces intrus font des lois,
Jugeant, sifflant nos lyres et nos voix!—
« Voici des traits pour écarter la presse,
Répond le dieu: Zoïle les craint fort.
D'un sel malin j'ai trempé leur finesse:
Le Brun les darde; un sot qu'il vise est mort. »

N. L. LEMERCIER.

LIVRE PREMIER.

Le dieu Momus eut toujours deux carquois;
De traits naïfs, à pointe vive et douce,
Le premier seul arme ce dieu narquois;
Plus brillantes dans la seconde trousse,
Tant sont aigus, las! qu'un rien les émousse.
A deux mortels son secret il apprit;
Par ses mots fins Martial nous surprit;
Mais la finesse a sa monotonie.
De l'épigramme il n'avait que l'esprit:
Catulle seul en eut tout le génie.

A UN ABBÉ
QUI AIMAIT LES LETTRES ET UN PEU TROP MES LIVRES.

Non, tu n'es point de ces abbés ignares
Qui n'ont jamais rien lu que le Missel:
Des bons écrits tu savoures le sel,
Et te connais en livres beaux et rares.
Trop bien le sais! car, lorsqu'à pas de loup
Tu viens chez moi feuilleter coup sur coup
Mes Elzévirs, ils craignent ton approche.
Dans ta mémoire il en reste beaucoup;
Beaucoup aussi te restent dans la poche.

L'OPÉRA CHAMPÊTRE.

Qu'ils me sont doux, ces champêtres concerts,
Où rossignols, pinçons, merles, fauvettes,
Sur leur théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent, gratis, m'offrir leurs chansonnettes.
Quels opéras me seraient aussi chers?
Là, n'est point d'art, d'ennui scientifique;
Gluck, Piccini, n'ont point noté les airs:
Nature seule en a fait la musique,
Et Marmontel n'en a point fait les vers.

SUR UNE DAME POÈTE.

—

Chloé belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

QU'ON PEUT LIRE DES VERS,

MAIS JAMAIS DE POÉSIE DANS LA SOCIÉTÉ.

—

Qu'un bel esprit, grand homme en miniature,
Lise au boudoir ses vers fins ou galans,
Il est au ton de nos cercles brillans;
Mais qu'un génie, amant de la nature,
Chante a huis clos, c'est gêner ses élans.
Joli serin doit voler pour les belles:
Sur leur toilette on se plaît à le voir;
Mais qu'y ferait un aigle aux vastes ailes?
Il doit franchir les voûtes immortelles....
L'aigle n'est point un oiseau de boudoir.

MIRACLE DE LA BIBLE,

DÉFENDU ET PROUVÉ PAR L'ABBÉ DE FONTENAI, AUTEUR DE LA GAZETTE ECCLÉSIASTIQUE.

—

A tout miracle révélé,
Un certain Charles peu crédule
Soutenait qu'ânesse ni mule
En aucun temps n'avait parlé.
Quoi! dit Fonténai l'infaillible,
Oses-tu démentir la Bible?
De par le grand dieu d'Abraham,
Je te jure, mon ami Charle.
Que l'ânesse de Balaam
A parlé, comme je te parle.

A UN AMATEUR DE JARDINS ANGLAIS.

—

Dans ce jardin, d'où tu veux chasser l'art,
C'est la nature, ami, que tu veux faire.
Las de Le Nôtre, enfin ton goût préfère
Ce genre anglais, qui ressemble au hasard.
Là, tu bâtis une ruine antique;
Là, d'un vieux puits sort la naïade étique,
Qui vient mourir de soif dans ton enclos;
Rocs et déserts y sont en miniature;
Et tu fais tant que l'œil, dans ce chaos,
Ne trouve plus ni l'art ni la nature.

L'AMOUR DÉLICAT.

—

Si quelque Nymphe, à Diane vouée,
Hommes galans, se prenait dans vos lacs,
Dût votre ardeur par elle être avouée,
Gardez-vous bien de brusquer ses appas,
Comme feraient satyres et prélats.
Pareille nymphe aussi trouvai dans Gnide;
Mais quand je vis ses pudiques ferveurs,
Et ses beaux yeux mêlés de flamme humide,
A doux baisers mêlant respect timide,
Je lui voilai son trouble et ses faveurs.

Qu'en son faux zèle une prude est amère!
Damner le monde est un plaisir d'élus;
Mais le Sauveur, à la femme adultère,
Dit, sans courroux : Allez, ne péchez plus!
Telle est du ciel la sublime indulgence :
Il plaint l'erreur; il pardonne à l'offense;
Il n'arme point ni le fer ni le feu.
La pécheresse eut sa grâce accordée;
Mais qu'on suppose à la place de Dieu
Prude ou docteur, elle était lapidée!

DIALOGUE

ENTRE UN PAUVRE POÈTE ET L'AUTEUR.

—

On vient de me voler.—Que je plains ton malheur!—
Tous mes vers manuscrits.—Que je plains le voleur!

Votre esprit fin, ma belle, n'a le don
De s'émouvoir aux pleurs de l'élégie;
Votre esprit fin rit du mol abandon,
Qui de Tibulle est la douce magie.
Au grand Pindare, à sa fière énergie,
Votre esprit fin trouve encor moins d'appas.
Eh bien! laissons et Pindare et Tibulle :
De l'épigramme au moins vous faites cas;
Nous médirons! et, grâce à mon Catulle,
Les traits malins ne vous manqueront pas.

Dieu fit le Diable ; or, dans sa conscience,
Le créateur du maudit Lucifer,
De l'avenir ayant la prescience,
Pour s'amuser inventa donc l'enfer !
Qu'un Dieu s'amuse, il en est bien le maître ;
Un peu d'enfer le récréa peut-être ;
Mais au bonheur il nous faut dire adieu,
Car pour sentir le bien et le mal-être,
L'homme naquit entre le Diable et Dieu.

SUR DORAT.

—

Dorat qui veut tout essayer, tout feindre,
Trompe à la fois et la gloire et l'amour :
Il est si bien le poète du jour,
Qu'au lendemain il ne saurait atteindre.

En prose, en vers, Lubin (1) compose,
Et je ne sais par quel travers
Il met trop de vers dans sa prose,
Et trop de prose dans ses vers.

SUR NOTRE DICTIONNAIRE ACADÉMIQUE.

—

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très bien fait, sera toujours à faire.

SUR LA RÉCEPTION DE TRUBLET A L'ACADÉMIE,

Après vingt ans de poursuites assidues pour y entrer.

—

Après avoir sans relâche heurté,
Heurté vingt ans à l'huis académique,
Enfin Trublet, si long-temps rebuté,
Entre, et se glisse au fauteuil narcotique.
Lors il s'écrie : O combien de labeurs
Tu m'as coûté, fauteuil, cher aux grands cœurs !
Que le talent, j'en ai l'expérience,
A de jaloux prêts à le traverser !
Que pour la gloire il faut de patience !
Et qu'un génie est de temps à percer !

SUR LE MÊME.

—

Lorsque Trublet, saint homme s'il en fut,
Malgré Voltaire et l'indévote clique,
Eut le fauteuil qu'on nomme académique,
Sa vanité me guettait à l'affût :
C'était un jour qu'il enfilait le Louvre.
Voyez, dit-il, notre Olympe qui s'ouvre ;
C'est d'Apollon le temple favori,
De nos portraits il est plein jusqu'au cintre :
Le mien y manque ; il me faut un bon peintre ;
Conseillez-moi ; qui choisirai-je ? — Oudri (1).

GRACE D'ÉTAT.

—

De ses amis Luc n'avait plus visite ;
De ses voisins Luc était rebuté ;
On trouvait Luc importun, parasite :
Luc a pris femme ; eh bien ! Luc est fêté.

LES CATACOMBES.

—

Robert, jadis, sous Rome errant, perdu,
Contait ce fait en prose bien naïve :
Fait que Delille en beaux vers a rendu (2).
Aux deux récits une Grâce attentive,
Bien finement sut peindre leur effet.
Quelqu'un lui dit : De cette double scène,
Que pensez-vous ? — Que Delille m'a fait
Plus de plaisir, et Robert plus de peine.

Connaissez-vous cette antique Sylvie
Dont la fureur est de se rajeunir ?
D'amours encore elle se croit suivie,
Mais les fuyards n'y veulent revenir.
Dulac en vain récrépit mon actrice ;
Pour démentir la ride accusatrice,
A cinquante ans elle s'en dit vingt-neuf ;

(1) Marmontel.

(1) Fameux peintre d'animaux.
(2) Dans le poème de l'Imagination.

Et même un jour, si tel est son caprice,
La belle aura baptistaire si neuf,
Qu'il faudra bien la remettre en nourrice.

VIEILLARDS BIEN CONSOLÉS.

Quand un beau prince (1), escroc sérénissime,
Nous allégea de trente millions,
Maint bon vieillard, souffreteux, cacochyme,
Porter lui fut ses lamentations;
C'était pitié de voir leur doléance.
Lors un matois chargé de la créance,
Les avisant, leur dit : Ne larmoyez;
Princes ne sont qu'honneur et conscience!
Sans perdre rien vous serez tous payés
Dans cinquante ans; ne faut que patience!

SUR BOILEAU,

QU'ON OSAIT ACCUSER DE MÉCHANCETÉ ET DE NOIRCEUR.

Qui n'aimerait le fameux satirique,
Quand il nous dit que, malgré sa vigueur,
« L'esprit se sent des bassesses du cœur! »
D'une main pure il lançait la critique.
Son vers rougit d'une honnête pudeur;
Son courroux même atteste sa candeur,
C'est la vertu, c'est le goût qui l'enflamme,
Mais loin de nous tout poète pervers
Qui, d'un fiel noir empoisonnant ses vers,
N'a de l'esprit qu'aux dépens de son âme!

SUR LA HARPE,

QUI VENAIT DE PARLER DU GRAND CORNEILLE AVEC IRRÉVÉRENCE.

Ce petit homme à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie;
Au bas du Pinde il trotte à petit pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie :
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats,
De voir ce nain mesurer un Atlas;
Et redoublant ses efforts de pigmée,
Burlesquement raidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée!

(1) Le prince de Rohan.

LE MIEUX ET LE BIEN.

Le mieux, dit-on, est l'ennemi du bien;
Jamais le goût n'admit ce faux proverbe.
C'était le mieux qu'osa tenter Malherbe;
Maynard fit bien, et Maynard ne fit rien.
Gloire à ce mieux, noble but du génie!
Il enflammait l'auteur d'Iphigénie,
Boileau, Poussin, Phidias, Raphaël.
Le bien, timide, est le mieux du vulgaire.
A feu La Harpe il ne profite guère;
Il en est mort : le mieux est immortel!

A UN IMPERTINENT EN PLACE

QUI ME DEMANDAIT QUELS ÉTAIENT MES TITRES ET MES PROTECTEURS.

Quelques vers inspirés sont nos titres suprêmes;
Ce n'est point aux fils des neufs Sœurs
A chercher d'autres défenseurs :
Les enfans d'Apollon se protégent eux-mêmes.

DÉFENSE DE LA HARPE.

Non, La Harpe au serpent n'a jamais ressemblé;
Le serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

Un vieux Rohan, tout bouffi de son nom,
Frappé se vit du foudre apoplectique :
Un vieux docteur, homme de grand renom,
Appelé fut dans ce moment critique.
Près du malade il s'assied, prend le pouls :
Eh bien! dit-il, comment vous sentez-vous?
Point ne répond. Notre rusé Boerhave
Lui crie alors d'un ton un peu plus fort :
Monseigneur? Rien! peste, le cas est grave.
Prince?... Au plus mal! Votre altesse?... Il est mort.

SUR UN TRÈS ENNUYEUX ASTRONOME.

Fuyez monsieur de La Comète,
C'est de tous nos pédans le plus fastidieux;
Aussi bavard que laid, aussi laid qu'ennuyeux,
Des astres il fait la gazette;
Son esprit est dans sa lunette;
Il n'en est que plus sot quand il descend des cieux.

SUR NOS ÉGLOGUES ET IDYLLES FRANÇAISES.

Ô mes amis ! c'est un plaisir bien fade
Que de chanter des moutons qu'on n'a pas !
L'églogue feinte a pour moi peu d'appas.
Berger de ville est une mascarade;
Et je me ris du bourgeois Lycidas.
Quand l'Agnelet, petit Cotin champêtre,
Dans son grenier rimaillant sous un hêtre,
Nous peint la chèvre et ce qu'elle a brouté,
Au pâturage on croit qu'il a goûté;
Et désir vient de le renvoyer paître.

LES DEUX CHAMPAGNES.

Apollon et Bacchus, par leur double faveur,
Rendent la Champagne orgueilleuse;
La Fontaine, Auvilé, rappellent le buveur;
Mais Flins et ses plats vers, sans bouquet ni saveur,
Sont de la Champagne pouilleuse.

Frappe une ingrate; Amour ! venge mes larmes;
Venge des nœuds que Thémire a brisés,
Et tes autels et mes feux méprisés;
Que l'infidèle expire sous tes armes !...
Non ! qu'elle vive en pleurant ses attraits;
Que son orgueil s'éteigne avec ses charmes;
Fais que ma vue insulte à ses regrets.
Dieu ! je la vois ! c'est elle !... et je l'adore !
Amour trompeur, tu l'embellis encore!
Fuis, dieu cruel ! c'est toi seul que je hais.

Trop en ai vu de ces demi-Saphos
Qui, le matin, rimant à leur toilette,
Viennent, le soir, ennuyer tout Paphos
Des impromptus de leur muse coquette.
Coquetterie est la mort du talent.
Tout vers sublime est né d'un cœur brûlant;
Or le feu manque à l'œuvre enluminée
Du froid carmin de ces muses d'un jour.
Mais la Sapho tendre, passionnée,
Respire encor tous les feux de l'amour.

ENCORE SUR LES BAISERS DE DORAT.

Vous qui, lisant les vers faits pour Lesbie,
Avez d'Amour trop senti l'aiguillon,
Si voulez voir sa flamme refroidie,
Et de Vénus pâlir le vermillon,
Jà n'est besoin que nonnain vous indique
Du nénuphar le breuvage pudique :
Prenez, prenez vers réfrigératifs,
Qu'ami Dorat ses baisers intitule;
Et calmerez, tant fussent-ils rétifs,
Les feux malins dont vous brûlait Catulle.

SUR MAÎTRE ADAM ET LE DUC DE NEVERS.

Le maître Adam, menuisier de Nevers,
Rabot en main fit plaisamment des vers.
Son duc aussi voulut à cette escrime
Se rendre illustre, et crut versifier;
Mais duc et pair, en rabotant la rime,
Ne valut pas même le menuisier.

PROPOS DE JOUEUSES SUR LE FAMEUX VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR M. DE LA PÉROUSE.

J'étais hier près d'une table ronde,
Où, se lassant de gronder Quinola,
De La Pérouse un moment on parla.
Il va, dit-on, faire le tour du monde;
Le tour du monde ! Eh ! que fera-t-il là ?

S'écrie Églé : sottise que cela ;
Le temps est cher ; mais il faut que j'écarte...
L'indigne jeu ! Puis, d'un air affairé,
Orphise ajoute, en regardant sa carte,
Ce La Pérouse est donc bien désœuvré ?

Combien de fois, dupe de son oreille,
A de sots vers n'a-t-on point fait accueil ?
De beaux écrits, de vers lus à merveille,
Duchêne et Prault sont le fatal écueil.
Ainsi Mondor, Dieu pardonne à son livre !
Dans les boudoirs lisait à vous charmer ;
Prélat d'ouïr, caillettes de pâmer ;
Charmant ! divin ! oh ! cela nous enivre !
Eh ! mon ami, faites-vous imprimer,
Et que bientôt la presse nous délivre !

APRÈS UNE LECTURE DE MA PSYCHÉ,

QUI EUT LE BONHEUR DE NE PAS PLAIRE A UN HOMME GLACIAL, ET CONNU PAR SES BOUTS-RIMÉS.

O ma Psyché ! quelle mésaventure !
En vain ma plume, en traçant tes malheurs,
Faisait aimer leur touchante peinture ;
En vain l'Amour et de beaux yeux en pleurs
T'avaient promise à la race future :
Tu n'iras point, Frigidus me l'assure.
Pour arriver à ce but souhaité,
N'en doute pas, il te fallait l'estime
Du grand auteur d'un bout-rimé sublime :
Il se connaît en immortalité.

LIVRE SECOND.

SUR LA MORT DE VOLTAIRE.

O Parnasse ! frémis de douleur et d'effroi !
Pleurez, muses ! brisez vos lyres immortelles ;
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort, pleure et repose-toi.

Si tu prétends avoir un jour ta niche
Dans ce beau temple où sont quarante élus,
Et d'un portrait guindé vers la corniche
Charmer les sots quand tu ne seras plus,
Jà n'est besoin de chef-d'œuvre bien ample,
Mais de flatter le sacristain du temple ;
Puis ce monsieur t'ouvrira le guichet :
Puis de lauriers tu feras grande chère ;
Puis immortel seras, comme Porchère,
Boyer, Cotin, et La Harpe et Danchet.

SUR L'ABBÉ DE LA PORTE.

Quoi ! j'oubliai dans ma nomenclature
Cet ennuyeux si noté par Boileau,
Se croyant seul, en dépit de nature,
Toujours savant, toujours vif, toujours beau.
Pardon ! pardon, mon cher abbé de Pure !
Tu n'y perdras ; métempsycose est sûre ;
Je te revois dans un mortel nouveau ;
Toujours savant, toujours vif, toujours beau.
Et chacun dit, en voyant sa figure :
Est-ce La Porte ? est-ce l'abbé de Pure ?

LA RAISON

PRÊCHANT CONTRE L'AMOUR.

D'un faible enfant, quoi ! tu serais l'esclave ?
Tu gémirais dans ses indignes fers !
Ses biens sont faux, ses plaisirs sont amers ;
Suis la Raison qui te parle et le brave ;
Suis-moi, dit-elle, en bâillant un peu fort.
Telle une prude avec orgueil nous tance ;
Ou tel *** vous prêche et vous endort.
Lors, souriant de sa vaine jactance,
Amour se tut, mais fit parler Hortense :
Vous jugez bien que la Raison eut tort.

SUR UNE BROCHURE INTITULÉE :

ESPRIT DE L'ABBÉ DE LA PORTE, PUBLIÉE APRÈS SA MORT.

De feu La Porte en ce livret,
L'esprit, oui, l'esprit se révèle ;
C'en est la première nouvelle,
Tant le bon abbé fut discret.

SUR LE MÊME SUJET.

De La Porte admirez le sort !
L'esprit lui vint après la mort.

SUR UN MAUVAIS POËTE

NOMMÉ LE ROI, QUI NE PUT JAMAIS PARVENIR A FAIRE JOUER SES TRAGÉDIES.

Le roitelet de Melpomène,
Porté sur l'aile du frélon,
Se croyant au moins un aiglon,
Prétendit voler sur la scène.
Hélas ! un seul coup de sifflet
En eût chassé mon roitelet ;
Mais le pauvret eut beau s'ébattre,
Mon oisillon tout essoufflé
Ne put s'élever au théâtre
Où Timoléon fut sifflé.

LE BESOIN D'ÊTRE AIMÉ.

Un malheureux au monde n'avait rien,
Hors un barbet, compagnon de misère,
Et qui mangeait le rien du pauvre hère.
Quelqu'un lui dit : Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire ?
Plus à propos serait de t'en défaire.
Le malheureux à ce mot soupira :
Si ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera ?

Chacun se dit : Pourquoi Vénus prit-elle
Époux boiteux ? Beauté certe a le droit
De se choisir époux qui marche droit.
J'en suis d'accord ; mais pour gente immortelle
Qui craint d'hymen la jalouse tutelle,
Prendre un boiteux n'est pas si maladroit.

Clément suit bien Despréaux à la lettre ;
Mais pour l'esprit, ce monsieur n'en peut mais :
Il sait toujours ce qu'il ne faut point mettre ;
Ce qu'il faut mettre, il ne le sait jamais.

SUR LINGUET,

QUI NE CESSAIT DE LOUER DORAT, POUR CAUSE.

Pour Dieu, Linguet, ne louez plus Dorat !
Quoi ! tant d'esprit avec si peu d'adresse !
Eh ! croyez-moi, vous prônez un ingrat
Qui n'aime point à payer la tendresse.
De quelque argent vous aida-t-il jadis ?
Lui fîtes-vous des emprunts étourdis ?
Restituez au plus vite la somme,
Puis rayez-moi ces éloges maudits
Dont chaque mois votre remords l'assomme ;
Et, bien payé, qu'il aille en paradis.

QU'IL EST NÉCESSAIRE

D'UNIR LES GRACES AU GÉNIE.

Vous qui du Pinde abordez les côteaux,
Et dont la gloire est la douce manie,
Portez d'abord votre encens au génie ;
De la nature il tient seul les pinceaux.
Mais que toujours dans vos riches tableaux
Sa beauté fière aux grâces soit unie !
Aimez leur culte ; encensez leur autel :
De qui les fuit vous savez les disgrâces.
Bardus est mort ! Chaulieu vit par les grâces ;
Et l'art de plaire est l'art d'être immortel.

L'ASPIC.

Au beau drame de Cléopâtre
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflaient et parterre et théâtre ;
Et le souffleur, oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

A UNE JOLIE FEMME UN PEU BOSSUE.

Au conseil d'un ami, Chloé, sois attentive :
Fais qu'Amour te précède, et jamais ne te suive.

A CERTAINE BEAUTÉ MASSIVE
ET SANS GRACES.

Non in tam magno corpore mica salis.

—

Quel beau marbre! quel bloc de charmes!
Quels pesans et vastes appas!
Climène, l'Amour sur tes pas
Gèle, ou craint d'émousser ses armes.
Tes roses sont de lourds pavots;
Ton froid talent, tes froids bons mots,
N'ont rien qui touche ou persuade;
Tu n'as qu'ennui, glace ou tiédeur.
O Climène! beauté si fade
Ne vaut pas gentille laideur.

MENACE DE LEMIÈRE A LA HARPE.

—

Tremble, mol et fade La Harpe;
Crains l'avenir où je t'attends:
Mon âpre luth vaincra ta harpe;
Mes vers durs dureront long-temps.

Gentil Bernard donne aux amans
Un code de joyeuse vie;
Collé, dans ses refrains charmans,
Chante sa bouteille et sa mie;
Pour le bâtard de Jérémie,
Savez-vous ses amusemens?
Dans Comminge et dans Euphémie
Il vous fait des enterremens!
Et le malheur est que céans
Mon lourd fossoyeur du Parnasse
Vous enterre à la même place,
L'esprit, le goût et le bon sens.

SUR LE DOCTEUR B***.

—

Il sait Pindare, il sait Homère,
Il sait Aristote et Platon,
Moïse et Sanchoniaton;
Il sait même encore, dit-on,
Parler grec, chinois, bas-breton:
Que ne sait-il plutôt... se taire?

Bruyant Cerbère, effroyable Loulou,
Comme voleur m'aboiras-tu sans cesse?
Prends-tu, dis-moi, l'Amour pour un filou?
Ah! c'est du moins filou d'une autre espèce.
Il ne vient pas, dans sa témérité,
La force en main, ravir à la beauté
L'argent ou l'or, insipide richesse;
Il vient, hélas! tenter un doux accès;
Et, de l'aveu de ta jeune maîtresse,
Lui faire un vol qui n'appauvrit jamais.

SUR UNE FEMME LAIDE ET SOTTE.

—

Cléis, bien laide, avec peine se mire,
Car des miroirs sa laideur elle apprit:
Cléis, bien sotte, en babillant s'admire.
Oh! que n'est-il des miroirs pour l'esprit!

CONTRE UN CRITIQUE.

—

Lorsque, vainqueur du serpent de l'envie,
Le blond Phébus perça le noir Python,
Du sang impur soudain reçut la vie
Maint serpenteau, maint Zoïle avorton.
Wasp en naquit; et, fidèle à son père,
Piqua, rampa mieux qu'aspic ou vipère;
De l'écraser Pope fit son devoir:
L'insecte est mort. Mais, chenille perfide,
Wasp laisse un fils, Zoïle en chrysalide:
Au microscope un chacun le peut voir.

Dame Thémis, comment l'entendez-vous?
Dès qu'une femme obtient un faux divorce,
Son cher mari devient cocu par force;
La loi le veut: son vouloir est bien doux!
Et le dandin qui, jugeant sur l'écorce,
A l'équité sut donner une entorse,
Et de Judas le bâtard au poil roux,
Tout lui peut faire un enfant, hors l'époux?
Et cet enfant, par une loi sublime,
Est de l'époux encor fils légitime?
Dame Thémis, comment l'entendez-vous?

—

MOT CÉLÈBRE

DE MADEMOISELLE ARNOULD.

—

Qui le croirait? Pucelle d'opéra,
Du sentiment connaît aussi les charmes :
Elle connaît la volupté des larmes.
Qui voit Sophie aisément le saura.
Voici le fait. De sa vie amoureuse
L'espiègle un soir nous rappelait le cours,
Et riait fort de ses derniers bons tours ;
Quand tout à coup, d'une voix douloureuse,
Elle s'écrie : O mes premiers amours !
O le bon temps ! j'étais bien malheureuse !

SUR LE CORIOLAN DE LA HARPE,

DONNÉ POUR LES PAUVRES.

—

Pour les pauvres la comédie
Donne une pauvre tragédie :
Il est bien juste, en vérité,
De l'applaudir par charité.

LES NOUVEAUX PRÉDICATEURS.

—

Le rire est mort : prêcher est la folie.
Arlequin prêche ; on fait prêcher Thalie.
La nuit Young prêche à faire frémir ;
Le jour d'Arnaud prêche à faire dormir.
Drames, romans, tout prêche. Bélisaire
Fait, en prêchant, bâiller Justinien.
C'est bien prêché, dit, en bâillant, Voltaire.
Je bâille aussi, sans dire : Il prêche bien ;
Et, tout bâillant, je ris de la sottise
Qui fait prêcher partout, hors à l'église.

PRIÈRE A L'AMOUR.

—

Amour ! Amour ! dont la flèche dorée
Si doucement a pénétré mon sein,
Daigne obtenir d'une amante adorée
Deux mots écrits de sa divine main !
Daigne obtenir un don plus cher encore
De ces cheveux, dont l'ébène décore
Ce front si noble où règne la candeur ;
Quand Zélia me ravit sa présence,
En faut-il moins pour consoler l'absence ?
En faut-il moins pour charmer ma douleur ?

CONTRE LE RÉGULUS DE DORAT.

—

Le vieux Pradon, rimeur que chacun berne,
Gisait couvert d'un éternel mépris :
Le jeune auteur du Régulus moderne
A l'ancien veut disputer le prix.
Oh ! de Pradon qui t'a rendu l'émule,
Mon cher Dorat? Ton drame est ridicule :
Il te convient d'en demander pardon.
Amende-toi : rends ta défaite utile ;
Las ! tu vois trop combien est difficile,
Même à Dorat, de remplacer Pradon.

A ÉLIZA.

—

Si vous n'aviez que ces traits pleins de charmes,
Et cette taille aux flexibles contours,
Auprès de vous je serais sans alarmes,
Car la beauté n'enchaîne pas toujours ;
Mais vous avez une âme fière et tendre,
Un cœur si noble, un langage si doux !
Qui vous entend, veut toujours vous entendre ;
Qui vous connaît, ne peut aimer que vous.

Celui que du scabreux Lemière
Le ver dur ne peut écorcher,
Peut ouïr une page entière
Du raide et rocailleux Roucher.

LA GLOIRE DE BACULARD.

—

O Baculard ! quels lieux ta gloire embrasse !
Que de climats remplit ton Apollon !
Berlin se pâme au cul de ta Manon (1) ;
Le Hottentot s'extasie à ton nom ;

(1) Pièce de vers d'Arnaud Baculard.

Tes madrigaux charment le froid Lapon;
Ton Jérémie est lu même au Japon;
Ton Euphémie est chère au Patagon;
Ton Coligny fait pleurer le Huron.
O Baculard! quels lieux ta gloire embrasse!
Hélas! tu n'es inconnu qu'au Parnasse.

Certain major devint borgne à la guerre.
Comme un autre œil il lui fallut chercher,
Très proprement il en mit un de verre,
Qu'il ne manquait d'ôter à son coucher.
Dans une auberge un soir le bon apôtre
Prit gîte, but, puis se déshabilla;
Puis à Suzon, après sa patenôtre,
Dit: Mets cet œil dans l'étui que voilà.
Suzon ne bouge. Eh bien! qu'attends-tu là? —
J'attends, Monsieur, que vous me donniez l'autre.

LES ÉCRANS.

D'Aubert, dit-on, six fables à la glace,
Obstacle sûr aux feux trop dévorans,
Lasses d'avoir ennuyé le Parnasse,
Vont, pour étrenne, embellir nos écrans;
J'en suis ravi; ma foi, c'était leur place;
Et, comme moi, doctement convaincus,
On entendra lecteurs du bon Horace,
Au coin du feu, dire: *Erat his locus*.

J'aime Racine, et j'admire Corneille,
Tous deux l'honneur du théâtre français,
Des Grecs tous deux éclipsant les succès.
Comment choisir entre double merveille?
Ici, la force et la sublimité;
Là, d'un vers pur la céleste beauté,
La passion, les grâces, l'harmonie;
Vaste, élevé, profond, mais inégal,
Créant son art, son siècle, son rival,
L'un est génie, et l'autre a du génie.

Entre deux draps, j'ai vu la jeune Issé,
Bien tendrement appeler ce qu'elle aime;
Contre un beau sein le retenir pressé;
Mais cet ingrat, vainement caressé,
Se débattait, mordait la beauté même;
Et cependant, quel sort plus doux, plus beau!
Mars était moins heureux sous le réseau
Où de Vulcain il embrassait l'épouse.
Or, cet objet de ma flamme jalouse,
L'amant d'Issé, c'était... — Qui? — Son moineau!

Un des oiseaux que l'Inde nous envoie,
Nouveau Vert-Vert, agaçait les passans,
Mais en novice, et par mots innocens.
Fiacres, dragons, abbés, filles de joie,
Eurent bientôt dévergondé son bec.
Il blasphémait; quand sœur Melchisédec
Dit aux rieurs: Peut-on, en conscience,
Chez des chrétiens apprendre ainsi le mal,
Et pervertir cet honnête animal?
Bien mieux vaudrait lui montrer sa croyance.

AUX FEMMES BEAUX-ESPRITS.

Le myrte est beau! mais de vaincre le cèdre
A-t-il jamais conçu l'espoir jaloux?
Et cependant l'auteur divin de Phèdre
Vit son chef-d'œuvre armer votre courroux:
Phèdre a subi vos injustes dégoûts!
Belles, pourquoi combattre nos merveilles?
L'Amour vous fit pour de moins doctes veilles:
Nature sage a bridé votre essor.
Vous n'avez pas ce qui fait les Corneilles;
Sapho l'eut presque; et Sapho vit encor.

SUR DESORGUE.

Quand Polichinelle Desorgue,
Ce petit bossu rodomont,
Sur la montagne au double front
A voulu grimper avec morgue,
On croirait que le double mont,
Pour se venger de cet affront,
Lui-même a grimpé sur Desorgue.

SUR LA HARPE,

QUI AVAIT FAIT UNE CRITIQUE AMÈRE DE LEMIÈRE DANS LE MERCURE.

Feu La Harpe croit vivre, et feu La Harpe a tort.
Faisant les honneurs de sa bière

Ce matin au Mercure il enterrait Lemière ;
Mais un mort peut-il être enterré par un mort ?

A CERTAINES FEMMES DE BIEN.

Las ! à ma honte il faut que je l'avoue,
Long-temps n'ai su, gentes femmes de bien,
Pourquoi faisiez tant de cas d'un vaurien,
D'un Figaro, d'un roué qui vous joue,
Bien moins roué que promis à la roue ;
Mais aujourd'hui le sais parfaitement :
L'homme de mœurs vous semble triste ou fade ;
Un Lovelace a bien plus d'agrément !
Du vice orné la grâce persuade ;
Même parfois le scandale est charmant !

LE PRESSANT DANGER.

Amour, hier, voyant couler mes pleurs,
Me caressait de son aile timide :
Que fait, Mysis, ta jeune Adélaïde
Qui te comblait de si douces faveurs ?
Je m'en souviens, et j'étais auprès d'elle ;
La nymphe, un soir, jura par mon carquois
Qu'elle t'aimait plus que ses yeux cent fois ;
Qu'elle mourrait avant d'être infidèle.
Ah ! dis-je, Amour ! va donc la secourir :
Adélaïde est bien près de mourir.

En se traînant, la pesante tortue
Accuse en vain l'aigle qui fend les airs :
En vain encor La Harpe s'évertue,
Et se donnant pour règle à l'univers,
Rampe avec art dans ses timides vers.
Apollon rit de tous ces nains rebelles,
Qui du Parnasse ignorant les hauteurs,
Pensent mener par des routes nouvelles
Au petit pas le coursier des neuf Sœurs :
C'est pour voler que Pégase a des ailes.

LIVRE TROISIÈME.

Long-temps jouet de trois divinités
Dont le bandeau fait le malheur du monde (1),
Comme un vaisseau toujours battu de l'onde,
Mon sort flottait dans les adversités.
Seule, au milieu de ce funeste orage,
Ma lyre encor luttait avec courage,
Elle accusait le ciel trop rigoureux ;
Le ciel fut sourd ; mais Vaudreuil sut m'entendre ;
Il accourut : son âme fière et tendre
Connut la mienne ; et je devins heureux.

Amour ! j'ai vu la nymphe la plus belle ;
J'ai vu Thémire ! et mon cœur enflammé
Dans l'univers, hélas ! ne voit plus qu'elle !
Mais ce n'est pas le tout d'être charmé :
En bien aimant, qui ne veut être aimé ?
Donne-moi donc le bonheur de lui plaire,
De l'attendrir au doux sein du mystère ;
Je me croirais dans les bras de Cypris.
Va, dit l'Amour avec un doux souris,
Aime toujours : le reste est mon affaire.

REMÈDE CONTRE L'INSOMNIE.

Dans les horreurs d'une ardente insomnie
Au doux sommeil j'adressais main soupir :
Lors je lus B*** ; et ce n'est calomnie,
Je bâillai tant que je crus m'assoupir.
Puis j'essayai des vers académiques,
Puis des pamphlets qu'on dit économiques ;
Je lus encor préfaces de Piron,
Et du La Harpe, et même du Fréron.
Rien n'opérait. J'ouvre enfin ce poème
Plus ennuyeux cent fois que l'ennui même ;
O Mois ! ô Mois ! vous m'avez endormi
De prime abord pour un siècle et demi.

J'aime qu'on soit bref et juste en réponse.
Au plus méchant des méchans barbouilleurs,
Au plus braillard des braillards bredouilleurs
Quelqu'un disait : Toi qui n'as pour une once,

(1) L'Amour, la Fortune et Thémis.

De vrai talent, et pas un sou d'ailleurs,
Comment vis-tu? que fais-tu? — Je dénonce.

AU BONHOMME HUET.

Sourd, sot, bavard, bonhomme Huet,
Que n'êtes-vous encor muet!

SUR FLINS.

Des léthargiques rimeurs
Flins est bien le coryphée;
Lui seul vaut mille endormeurs;
C'est le vrai fils de Morphée;
Ce Dieu coule dans ses sens.
Sa lourde muse est coiffée
De pavots assoupissans.
Qui pourrait troubler sa vie?
Il n'est pas jusqu'à l'envie
Qui ne dorme à ses accens.

SUR LES TROIS NOMS DE M. DE FLINS.

Carbon, de Flins, des Oliviers
A plus de noms que de lauriers.

SUR LINGUET,

QUI, AU LIEU DE PAYER DORAT, LE PROPOSAIT A L'ACADÉMIE DANS TOUTES SES FEUILLES.

Si, dans sa feuille hypercritique,
Linguet ne cesse de crier
Que Dorat le microscopique
Est pourtant fort académique,
Faut-il nous en extasier?
Par cet éloge amphigourique
Il croit peut-être le payer;
Ou que le fauteuil narcotique
Va, par un somme apoplectique,
Le défaire d'un créancier.

Depuis deux jours Cythère est en alarmes;
Vénus se plaint qu'Amour ait dérobé
Cette ceinture, ornement de ses charmes,
Pour enrichir la toilette d'Hébé;
Dans tout l'Olympe elle le cherche encore.
Non, non, Vénus! l'enfant malicieux
N'a point caché son larcin dans les cieux;
J'en crois, hélas! un feu qui me dévore.
Sur nos hameaux jette un moment les yeux;
C'est là qu'Aminte en jouit, et l'ignore.

A UN NOUVEL ACADÉMICIEN.

Ta muse enfin s'est donc glissée
Dans l'académique dortoir!
Tu vas dormir comme au Lycée:
Mais déjà tu ronfles! bonsoir.

SUR L'EXIL D'UN MINISTRE DÉTESTÉ (1).

Qui ne connaît l'insolente bassesse
De ce brigand de rapine engraissé,
Vendant le peuple à l'avare maîtresse
D'un roi qui dort sur son trône éclipsé?
La Providence enfin sauve l'empire;
Ruffien chancelle, et sa faveur expire:
Le bien-aimé l'exile de sa cour;
De le haïr il prend même la peine.
Aucun ne fut son rival en amour:
Que de rivaux il aura dans sa haine!

A UNE JOLIE FEMME QUI MORALISAIT.

Vous qui, mieux que défunt Caton,
Prêchez la réforme à Cythère,
Ignorez-vous, jeune Glycère,
Que l'Amour s'endort au sermon?
Des jansénistes d'Idalie
A peine serait-il goûté.
Jamais par bouche plus jolie
Grave sermon ne fut dicté:
C'est bien dommage, en vérité,
Que vos yeux prêchent la folie.

(1) L'abbé Terray

BIENFAISANCE.

PROPOSÉE A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

O vous, messieurs les quarante jaseurs,
Vous du bas Pinde impérieux despotes,
Vous que l'argent transforme en beaux diseurs,
Vous du ministre aujourd'hui les faiseurs,
Autant que lui soyez donc patriotes.
C'est peu d'écrire en modernes Platons,
Amendez-vous, ô jetoniers gloutons;
Faites ensemble une œuvre expiatoire;
A l'indigent remettez vos jetons,
Et, s'il se peut, travaillez pour la gloire.

GASCONNADE.

Nous avons de si riches plaines
Et de si fertiles côteaux,
Disait un Gascon de Bordeaux,
Que si l'on y plantait des gaînes,
Il y pousserait des couteaux.

Moi, qui jamais ne fis une chanson,
J'avais promis des couplets à ma belle;
Mais je trouvai la mesure rebelle,
Et de mon luth ne pus tirer un son.
Lors m'apparut une docte immortelle,
Qui, d'un air grave: Allons, mon fils, dit-elle,
Près d'Apollon viens rêver tes écrits.
L'Amour est là qui, se prenant à rire:
Moi, je te mène aux genoux d'Eucharis;
Mieux qu'Apollon j'y monterai ta lyre.

INCONVÉNIENS DE L'IMPRIMERIE.

Maudit soit le premier dont le mobile airain
Sut au papier muet attacher la parole!
Son art, qu'on vante, me désole:
Il vient d'estropier trois vers dans mon quatrain.

Entends ma voix, déesse d'Idalie!
Belle Vénus! sois propice à mes vœux,
Prête des sons à mon luth amoureux,
Rends-les vainqueurs de la fière Délie.
Ah! si l'ingrate écoutait mes accens!...
Vénus! Vénus! c'est peu de mon encens!
Ma lyre alors, consacrant son hommage,
Dirait si bien tes charmes aux mortels,
Que tu verrais Richelieu moins volage,
Et Villars même encenser tes autels.

LA VENGEANCE DE L'AMOUR.

Heureux et maître de mon cœur,
Mes vers se plaisaient à médire
De l'Amour et de sa rigueur;
Et sans cesse d'un air moqueur
Je les répétais sur ma lyre;
Mais hier l'Amour outragé
Me dit avec un ris perfide,
Tremble! je vais être vengé:
Tu connaîtras Adélaïde!

A LA HARPE,

SUR TOUS LES ÉLOGES DE VOLTAIRE.

Mon ami le thuriféraire,
Qui ne cesses, matin et soir,
D'encenser l'ombre de Voltaire,
Pour Dieu! fais trêve à l'encensoir.
Ton idole en est enfumée;
De l'éclat de sa renommée
Tu voudrais couvrir ton néant;
Mais, si Voltaire est un géant,
En seras-tu moins un pygmée?

SUR L'ÉPIGRAMME.

Le seul bon mot ne fait une épigramme;
Il faut encore savoir la façonner,
Avec adresse en nuancer la trame,
Et le bon mot avec grâce amener.
Un trait piquant d'abord plaît, frappe, étonne;
Mais il s'émousse, et devient monotone;
Et si le goût ne le place avec choix,
Si d'un sel par grâce ne l'assaisonne,

Si l'épigramme, à la vingtième fois,
Ne vous plaît mieux, elle n'est assez bonne.

Que Cythérée a bien l'onde pour mère!
Qu'elle en a bien le caprice orageux!
Comme elle aussi ma Thémire est colère :
Ses jolis doigts ensanglantent leurs jeux;
Mais à l'instant sa pitié la désarme;
Puis dans ses yeux un sourire, une larme,
Mêlés ensemble, éteignent le courroux;
Puis cette larme est d'un baiser suivie;
Grâces, frappez, frappez! j'aime ces coups
Que l'Amour donne, et que l'Amour expie.

LE LINOT,

LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

Linot du Pinde égaré dans Paphos,
Je fredonnais pour gentille Fauvette,
Qui, de sa part, sur le ton des Saphos,
Pour Rossignol soupirait en cachette.
On reçut bien ma première chanson;
Car Rossignol dans un lointain buisson,
Chantait alors : je n'ai sa voix touchante;
Or le voilà qui revient un beau jour.
Adieu Fauvette! adieu chansons d'amour!
Linot se tait quand le Rossignol chante.

L'AMOUR CORRIGÉ PAR SA MÈRE.

Vénus s'armant d'un long bouquet de rose,
Saisit l'Amour, qui feint larmes et peur.
Sur ses genoux l'imprudente le pose;
Il se débat sous le bouquet vengeur.
Aux charmes nus vient brûlante rougeur :
Vénus la voit, et se trouble et s'enflamme;
Dans ses beaux yeux déjà languit son âme;
Et volupté se voilant de courroux,
Au bel enfant qui de plaisir se pâme,
En se pâmant donne les derniers coups.

SUR UNE MONTRE.

Montre, qui fus entre les mains d'Adèle,
De ton bonheur connaissais-tu le prix?
A ses désirs ton aiguille fidèle
Suspendait l'heure entre ses doigts chéris :
Qu'avec regret, hélas! je te repris!
Avec regret elle sembla te rendre.
Loin de ses yeux, que ferons-nous du temps?
Il est si long quand beaux yeux sont absens,
Quand n'entends plus cette voix douce et tendre
Qui me changeait les heures en instans!

LA CALOMNIE IMPARDONNABLE (1).

Quelle rumeur! que de sots en alarmes!
N'entends-je point braire le grand Fréron?
Baculard rue auprès d'Aliboron :
De toutes parts la sottise est en armes :
Même La Porte, en brave prestolet,
Veut me lâcher son coup de pistolet;
J'en dois tout craindre, oui, tout... hors l'insomnie.
Et pourquoi diable est-il si furibond? —
L'ignorez-vous? Pour noire calomnie :
Je l'appelais décent, honnête et bon.

SUR L'AMITIÉ.

Je l'avoûrai, mon âme était crédule
Au nom d'ami; je croyais comme un sot
Avoir la chose, et n'avais que le mot :
Mes doux amis me trompaient sans scrupule;
Et d'aimer seul j'avais le ridicule!
Enfin le temps sut m'éclairer trop bien;
Il a détruit ces rêves d'un cœur tendre;
Mais au bonheur je ne dois plus prétendre.
Aimer, c'est vivre; hélas! et n'aimer rien
C'est, tout vivant, dans la tombe descendre.

CONTRE D'ARNAUD.

D'Arnaud va toujours mendiant,
Et de ses vers nous ennuyant.
D'Arnaud pouvait, sur ma parole,
Bien s'enrichir à rimailler,
Dût-il ne prendre qu'une obole
A tous ceux qu'il faisait bâiller.

(1) L'abbé de La Porte se plaignait fort de ce que, dans une plaisanterie contre quelques goujats de la littérature, j'avais dit que du moins il était *décent*, *honnête* et *bon*.

REQUIESCANT IN PACE.

Bardus (1) a fait un cimetière
Pour ses amis petits et grands :
Là, gît la gloire tout entière
Des Sabatiers et des Morands;
Là, tous, dans leur petite bière,
Côte à côte proprement mis,
Gisent en paix bien endormis
Sous leur éloge mortuaire;
Or priez Dieu, vous qui passez,
Pour le repos des trépassés.

Je le confesse; attendri d'un bienfait,
De bienfaisance, en vers, j'ai peint les charmes,
Non sans doux pleurs! Or, comme un grand méfait,
La Harpe accuse et mes vers et mes larmes.
Certes, dit-il, des bienfaits j'ai reçu;
Mais ce vain nom ne m'a jamais déçu :
Je ne m'abaisse à la reconnaissance;
Lisez mes vers; dans aucun je n'ai su,
Dupe un moment, prôner la bienfaisance.

SUR UNE JOLIE FEMME

LASSE DE COMPLIMENS, ET QUI M'AVAIT PROMIS UN BAISER PAR INJURE, OU POUR CHAQUE DÉFAUT QUE JE LUI TROUVERAIS.

Ami Phébus, trève à tes madrigaux!
De tes fadeurs Senac bâille et murmure :
Elle promet un baiser par injure;
Pour mon bonheur trouve-lui cent défauts;
C'est cent baisers! la récompense est sûre.
Épluche bien son cœur et ses appas.
Trouves-tu? — Non. — O peines sans égales!
Dieu des bons mots, tire-moi d'embarras! —
Va, dit Phébus, consulter ses rivales;
Les cent baisers ne te manqueront pas.

Douce amitié, sans doute je t'honore;
Mais d'un beau masque on te couvre si bien,
Mais on m'a tant abusé sous le tien,
Qu'à ton nom même, hélas! je tremble encore;
Et cependant, qui peut vivre sans toi?
Qui peut jouir de son âme déserte?
Douce amitié, ce ne sera pas moi!
D'un lâche ami viens réparer la perte;
Il est cruel d'aimer des cœurs ingrats!...
Mais plus cruel encor de n'aimer pas!

CONTRE VÉNUS,

AU SUJET D'UNE FATALE CEINTURE.

Toi qui fis naître la déesse
De l'amour et de la beauté,
Mer! sous ton onde vengeresse
Engloutis l'horrible cité
De qui l'art plein de cruauté
Forge l'instrument redouté
Qui met le comble à mes disgrâces,
Et, servant l'époux de Myrté,
Change la ceinture des Grâces
En ceinture de chasteté!

Un jeune prince avait pour passe-temps
Une volière où blanches colombelles,
Dès que zéphyr ramenait le printemps,
Échauffaient l'air de leurs soupirs fidèles.
Pour mieux jouir de leurs tendres ébats,
A son Mentor il dérobe ses pas.
Un jour qu'il voit ses colombes pâmées
Et son Argus, ennemi du bonheur,
L'enfant leur dit : Vite, mes bien-aimées,
Dépêchez-vous : voici mon gouverneur!

Naguère un petit Amphion,
Pour que sa muse fût nommée,
Me dit : Ta seule opinion,
Le Brun, fera ma renommée.
Ma voix le nomme avec éclat.
Lors ce rimeur devient un fat;
Sa reconnaissance est muette.
Vous plaît-il de faire un ingrat?
Obligez un demi-poète.

A M. CARBON DE FLINS.

Mon cher de Flin, jadis Carbon,
Vraiment ta gloire m'inquiète;

(1) Fréron, dans ses feuilles.

Carbon fut trop méchant poète,
Et de Flins n'est pas assez bon.
Or, pour éviter les outrages
Dus à tes vers rapetassés,
Changer de nom n'est pas assez;
Si tu m'en crois, change d'ouvrages.

J'aime parfois l'épigramme en distique,
Bon mot rapide en deux vers échappé;
J'aime encor plus le dizain marotique,
Son coup plus sûr et son dard mieux trempé.
Léger distique à peine vous effleure;
D'un bon dizain le trait profond demeure.
L'un, de l'esprit est le brillant stylet;
L'autre, au génie offre une arme virile.
D'un bon dizain Rousseau vous enfilait;
Un bon dizain est la lance d'Achille.

A L'AUTEUR

D'UNE FADE ET ENNUYEUSE PASTORALE.

Dans ton beau roman pastoral,
Avec tes moutons pêle-mêle,
Sur un ton bien doux, bien moral,
Berger, bergère, auteur, tout bêle.
Puis berger, auteur, lecteur, chien,
S'endorment de moutonnerie.
Pour réveiller ta bergerie,
Oh! qu'un petit loup viendrait bien!

SUR UNE BEAUTÉ

DANS SON AUTOMNE.

Belle un peu mûre, Églé dans son automne,
Lorgne, folâtre, et se croit au printemps.
Heureuse encor, cette adroite friponne,
Trompe l'Amour, et croit tromper le Temps.

SUR UNE BEAUTÉ

DANS SON HIVER.

Quoi! belle Iris, vous auriez soixante ans!
N'en croyez rien; ne soyez pas si sotte:
Les almanachs sont des impertinens,
Et le temps même un vieux fou qui radote.

Ho! le maudit bavard! oh! le sot érudit!
Il dit tout ce qu'il sait, et ne sait ce qu'il dit.

SUR CORNEILLE ET RACINE.

Tous les deux sont rivaux, et n'ont point de vainqueur;
Tous les deux ont vaincu les siècles et l'envie:
Dans sa tête de feu Corneille eut le génie
Que Racine avait dans le cœur.

SUR LISE.

Lise est, au fond, très sociable,
Et n'a point le désagrément
De mainte prude impitoyable.
Elle craint le désœuvrement;
Et, pour vivre commodément,
Elle aime alternativement
Les gens d'esprit par sentiment,
Et les sots par tempérament.

AU MÉDECIN BOUVARD.

Puisqu'il faut qu'on m'expédie,
J'aime autant, docte assassin,
Mourir de la maladie,
Que mourir du médecin.

LIVRE QUATRIÈME.

De mon carquois les flèches sont colères;
Gardez-vous bien d'en provoquer les coups.
Il n'est volcans, il n'est triples chimères
Plus dangereux dans leur brûlant courroux.
On brave en paix, sous de larges verroux,
Les noirs brigands; la foudre en vain murmure:
L'art rompt ses feux; mais quel art, quelle armure,
Contre des vers dont le trait courroucé

Vous perce encor chez la race future,
Et par le temps ne peut être émoussé?

LE ROSSIGNOL ET LES OISONS.

Le Rossignol, un jour, par les Oisons
Fut convié; surtout la Mère l'Oie,
Qui se disait connaisseuse en chansons,
De les ouïr se faisait grande joie.
L'oiseau divin fut bien dupe : il chanta.
Le cercle Oison, en bâillant, l'écouta.
Il part; on rit. C'est là l'oiseau du Pinde,
Dit Mère l'Oie! ah! qu'il aille aux échos
Chanter s'il veut et réjouir les sots!
J'aime bien mieux le doux chant du Coq d'Inde.

SUR LUCILE.

Oui, je le sais; ma Lucile est trop belle!
La voir, lui plaire, est un bonheur trop doux!
Ce que j'adore est plus qu'une mortelle :
De mon destin je rends les dieux jaloux.
Je devins dieu le jour qu'à ses genoux,
Rendant hommage à la Psyché nouvelle,
Psyché me dit, d'une tremblante voix :
Je vous préfère; et que, tremblant comme elle,
De sa pudeur, complice trop fidèle,
Mon cœur, hélas! subit ses chastes lois.

Dans son boudoir un vieux seigneur caduc
Mine faisait de beaucoup entreprendre;
Il pressait Lise : arrêtez, mon cher duc,
Lui dit l'espiègle; et si j'allais me rendre!

SUR LA HARPE,

EXCELLENT PROFESSEUR DE POÉSIE AU LYCÉE.

Oh! La Harpe est vraiment un professeur unique!
Il vous parle si bien de vers, de poétique,
Qu'instruit par ses leçons, on ne peut désormais
Lire un seul des vers qu'il a faits.

L'ÉGLOGUE DÉSENCHANTÉE.

L'homme se paît d'illusions légères;
Même éveillés, hélas! nous rêvons tous :
Témoins en sont églogues mensongères.
Qui ne croirait que vos destins sont doux,
Petits moutons chantés par nos bergères?
Vous paissez l'herbe; on vous défend des loups.
Sous la houlette une Phylis vous range;
Le beau Myrtil en est presque jaloux.
Oui; mais un soir, las! tombant sous leurs coups,
Avec Phylis le beau Myrtil vous mange.

SUR DESORGUES.

Mes amis, que Dieu vous garde
Du rimailleur Ragotin!
Il est pis qu'un diablotin,
Quand son Phébus le poignarde.
On dirait que l'herbe sarde
Tord la bouche à ce lutin.
Des Francs il se croit le barde;
Mais il y perd son latin.
Sa rimaille est du fretin,
Et sa lyre une guimbarde.
Mes amis, que Dieu vous garde
Du rimailleur Ragotin!

SUR UNE JOLIE FEMME

DE L'ÎLE DE BOURBON.

Ah! loin de moi, Vénus hyperborées!
Vos froids appas glaceraient mes concerts
J'aime du sud les ardentes contrées,
Et les Vénus qui naissent de ses mers.
C'est de Bourbon que me viennent des fers.
Qu'une créole, Amour, a de puissance!
Près du volcan Adèle a pris naissance :
Puis-je en douter? la flamme est dans ses yeux.
Quels traits brûlans un seul regard me lance!
Il me dévore, et j'en rends grâce aux dieux!

On sait qu'autrefois Richesource
Du beau langage ouvrit un cours,

Et que dans cette vive source
Laserre puisa ses discours.
Il mourut; son ombre glacée
Passa le fatal Achéron;
Et notre éloquence éclipsée
Pleurait sa gloire et son patron;
Mais il renaît au beau Lycée
Dont La Harpe est le Cicéron.

Ce preux vainqueur de cent peuples divers,
Qui de Jupin se flattait de descendre,
Brûlait de vaincre un nouvel univers.
Un guerroyeur plus petit qu'Alexandre,
Amour qui va mettant les cœurs en cendre,
N'a point, ma belle, un moins vaste dessein.
Ce conquérant de tes lèvres de rose
Veut conquérir les doux lis de ton sein :
Puis, où crois-tu, dis-moi, qu'il se repose?

CE QUI DONNE A LA FEMME
UNE IDÉE DE DIEU ET DU DIABLE.

Sans recherche, sans document,
Sans lire ni Bible ni fable,
Instruite par le sentiment,
La femme très naïvement
Se fait Dieu, d'après son amant,
Et, d'après son mari, le Diable.

SUR LES TRADUCTIONS EN VERS.

Gardez-vous bien du mot à mot.
Horace et le goût le renie,
Tout pédant traduit comme un sot.
C'est la grâce, c'est l'harmonie,
Les images, la passion,
Non le mot, mais l'expression,
Que doit rendre un libre génie.
Le plus fidèle traducteur
Est celui qui semble moins l'être.
Qui suit pas à pas son auteur,
N'est qu'un valet qui suit son maître.

SUR CE QUE L'AVOCAT M***
AVAIT PROPOSÉ A L'ASSEMBLÉE NATIONALE DE SUPPRIMER LES PENSIONS DES GENS DE LETTRES, VU L'INUTILITÉ DES POÈTES ET DES ORATEURS.

Dans sa jeunesse, à ce qu'il dit,
M*** fut homme de lettres.
Il faisait alors prose et mètres,
Que jamais Phébus n'applaudit;
Puis devint avocat maudit.
Or, Phébus est sa bête noire.
Fermons le temple de Mémoire,
Dit-il, voilà mon dernier mot :
Tout littérateur n'est qu'un sot;
Je le fus; vous pouvez m'en croire.

LA NATURE ET L'ART.

Avec un peu de soins et d'aide,
J'aime la taille de Zulni;
La nature en a fait un Z;
L'art avec grâce en fait un I.

L'AMOUR ENCHAÎNÉ PAR LES MUSES.

Dans un bosquet, les muses, l'autre jour,
De nœuds de fleurs doucement enchaînèrent
Ce bel enfant que l'on appelle Amour,
Puis à Beauté pour captif le donnèrent.
Vénus accourt avec grosse rançon
Pour racheter cet aimable enfançon.
Maman, dit-il, votre rançon est vaine :
J'aime mes fers plus que la liberté.
Eh! croyez-moi, rien ne brise une chaîne
Où vous retient l'esprit et la beauté.

Cette bossue aime un bossu
Amoureux de la péronnelle :
Si le bossu n'est point cocu,
Il en naîtra Polichinelle.

CONSEILS A UN LITTÉRATEUR.

—

Brise ta plume ; avilis ta pensée ;
Ne t'arme plus d'un bon mot innocent ;
Ménage un fat, si ce fat est puissant ;
Prône surtout La Harpe et le Lycée ;
Tu charmeras nos pédantes catins.
Mais, veux-tu plaire à nos jeunes Cotins ?
Siffle le goût, dénigre le génie :
De Boileau même ose briser l'autel ;
Va sans pudeur encenser monsieur Tel !
Tu seras sot, et de l'Académie.

A URBAIN DOMERGUE,

SUR SES INNOVATIONS GRAMMATICALES, ET SUR SA TRADUCTION DE QUELQUES ÉGLOGUES DE VIRGILE.

—

Grand puriste, vous qui donnâtes,
De votre pleine autorité,
Lettres de *naturalité* (1)
A des mots que vous étonnâtes !
Je voudrais que vous donnassiez
Les églogues que vous rimâtes,
Et que rien ne retranchassiez
Des beaux vers que vous déclamâtes.
Faites voir sur votre bureau
Le pubis hurlant dans vos rimes (2),
Et l'embrassement du taureau (3)
A l'amatrice, dont nous rîmes.

J'aime Lemierre et son orgueil naïf :
Bien franchement le bonhomme s'estime.
Plus dur parfois que Ronsard et Baïf,
Du moins il pense, et fit un vers sublime.
Onc cet orgueil ne fut déconcerté :

(1) « Il est des mots, disait un jour Domergue à l'Institut, qui ont reçu du ciel des lettres de *naturalité*. Je voudrais que l'on cessât de dire, une femme *amateur*, et que l'on dît, une *amatrice*. Plût au ciel, Messieurs, que vous vous *enthousiasmassiez* comme moi de ces temps du subjonctif en *asse !* etc. »

(2) Domergue avait fait ce vers, en parlant de Scylla :

Dont le pubis est ceint de monstres aboyans.

(3) Il avait fait cet autre vers :

D'un robuste taureau les fiers embrassemens.

Un jour donnant tragique nouveauté,
Notre homme voit que le public n'abonde ;
Il sort, revient ; et d'un ton rassuré :
J'ai vu, dit-il, entrer beaucoup de monde ;
Je ne sais pas où diable il s'est fourré.

SUR L'ÉPIGRAMME.

—

L'épigramme est un jeu d'escrime :
L'adresse à la force s'y joint.
Qui sait mal dégager sa rime,
De sa cuirasse offre le joint.
On évite aisément l'atteinte
D'un coup pesant et visé droit ;
Mais comment esquiver la feinte
Que vous glisse un tireur adroit ?

SUR UNE RÊVEUSE.

—

J'aimai trois mois l'indolente Lucile ;
Je l'enivrai de l'encens le plus doux.
A mes soupirs sa vanité docile,
Reçut ma prose et mes vers sans courroux.
Elle oublia ma muse à ses genoux.
J'interrogeais en vain son âme absente.
Or, qui m'avait pris dans ce faux lien ?
Sa rêverie : elle rêvait si bien !
Mais je vis trop que la belle innocente,
Rêvant toujours, las ! ne rêvait à rien.

Près d'un beau sot, Églé dans son boudoir,
Sur un sofa nonchalamment assise,
Le stimulait d'un œil friand et noir,
Où volupté n'était pas indécise.
Minuit sonna : c'est bien l'heure précise ;
Mais ce qu'alors jamais vous ne croiriez,
Mon sot lui dit : Ah ! que bien mieux seriez
Au fond d'un bois ! Là, vous tenant, ma chère...
Au fond d'un bois ! dit la belle en colère,
Fi donc, Monsieur ! vous m'assassineriez.

Petit billet, ton bonheur fut extrême ;
Tu reposais sur un sein adoré :
Que te disait le cœur de ce que j'aime ?
De tous mes feux l'as-tu bien pénétré ?

Petit billet, plus heureux que moi-même,
Ah ! que ne puis-je, au gré de mon désir,
Prendre ta place, et du bonheur suprême
Goûter l'ivresse aux sources du plaisir !

SUR LES POÈTES DE L'ACADÉMIE.

Malgré deux succès dramatiques,
La Harpe n'est qu'un rimailleur.
Chamfort polit des vers étiques;
Lemierre en forge d'helvétiques;
Saint-Lambert les fait narcotiques;
Marmontel ne plaît qu'au railleur.
L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta les Géorgiques,
Des poètes académiques
Delille est encor le meilleur.

LES DEUX GÉOGRAPHES.

Un gros magister du Vexin,
Qui ne sut onc prose ni mètres,
Vit sur la carte, en grandes lettres,
Bien imprimé, *le pont Euxin*.
Un pont sur mer ! c'est du mécompte;
On n'y doit pas monter souvent.
Peut-on nous bercer d'un tel conte
Quoi ! dit Blaise d'un ton savant,
Ne sais-tu pas que l'on y monte
Par les Échelles du Levant ?

Phébus dira, jeune et charmante Adèle,
Tes doux regards pleins de célestes feux;
Grâces diront ta grâce naturelle;
Vénus dira les globes amoureux
De ton beau sein, que baise un voile heureux;
Hymen eût dit mainte beauté secrète;
Moi, je dirai, sur ma lyre discrète,
Tes bras d'albâtre, arrondis, faits au tour,
Bras enchanteurs, qui seuls fixent l'amour,
Et qui devraient embrasser leur poète.

A L'AMOUR.

Toi que ma lyre a chanté tant de fois,
A mon génie, Amour, prête tes ailes !
Orne mes vers de roses immortelles !
Et quand toi-même en auras fait le choix,
Va les offrir, non pas à Cythérée,
Mais aux regards de la nymphe adorée,
A qui tu dois un empire et des fers;
Qui, tour à tour, sait mêler avec grâce
Les fleurs de Gnide aux lauriers du Parnasse.
L'Amour sourit, et vola chez Boufflers.

LE VEAU D'OR.

Un partisan de la métempsycose,
Nommé Le Veau (bien pauvre et bien butor;
Notez cela), pour mieux prouver la chose,
Disait : Messieurs, je me souviens encor
Qu'au temps jadis, je fus, moi, le Veau d'Or.
Lors un railleur observant la figure
Du pauvre hère : Ah ! Monsieur, lui dit-il,
Autant que vous, je le crois, je vous jure;
Même en avez encor tout le profil;
Et rien n'y manque, excepté la dorure.

A JOLI RIEN.

Mon joli rien, mon aimable tyran,
Vous éludez, par tendresse équivoque,
L'instant si doux, la minute où l'on troque
Ame pour âme; à peine dans un an
Pourrions-nous mettre une queue au roman;
Mais je l'aurai, ce bonheur qu'on m'escroque.
Ne suis vautour, épervier ni milan;
Et toutefois, mon petit ortolan,
Bien faudra-t-il qu'un beau soir je vous croque.

ÉLOGE D'URBAIN DOMERGUE.

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,

Joint l'esprit du rudiment
Aux grâces de la syntaxe.

Oui, La Harpe est dans la nature :
Il n'a rien du sud orageux;
Mais du nord glaçant et neigeux
Qu'il est bien la vive peinture!
Pareil à la blanche toison,
Sous qui la verdure frissonne,
Son vers, qui nous pleut à foison,
Est mou, froid, pâle et monotone.

SUR GIN,

QUI POSTULAIT POUR L'ACADÉMIE.

—

Sur notre Pinde académique,
Qui du vrai Pinde est peu voisin,
Notre Euripide limousin,
Marmontel hurle du tragique;
Sédaine gâche du comique;
Chabanon râcle du lyrique;
Lemierre, en rime didactique,
Nous trace l'art du Pérugin;
La Harpe, dans la poétique,
Est, seul, Aristote et Longin;
Guibert est Végèce en tactique;
Eh! que sera donc monsieur Gin!

SUR L'INSTITUT.

—

Tous ces beaux esprits qu'on assemble
Ont trop peu d'esprit, ce me semble.
Momus, qui jamais ne se tut,
Dit avec franche bonhomie :
On bâillait à l'Académie,
Et l'on rebâille à l'Institut.

Que pruderie a d'étranges mystères!
De gente prude, un jour, me crus aimé.
Je triomphais de ses charmes austères;
Je caressais leur albâtre animé;
J'y prolongeais maint baiser enflammé.
Par doux oubli, loin de m'être rebelle,
Lors se pâmait la pudeur de ma belle.
Mais, lui peignant nos baisers dans mes vers,
Le croiriez-vous? cette prude Isabelle
Me renia tous ces baisers si chers.

DES DONS DE LA NATURE.

IMITÉ D'ANACRÉON.

—

Nature avait donné pour leur défense,
Au fier taureau le front à double dard,
Le pied vengeur au coursier qu'on offense,
La course au lièvre et la ruse au renard.
Peuple de l'air eut ses ailes rapides;
Peuple de l'onde eut ses rames humides.
Lion eut force et courage indompté.
L'homme, plus doux, eut sagesse en partage.
Restait la femme; elle eut, quoi? la beauté,
Victorieuse et du fort et du sage.

Sans feu, sans verve et sans fécondité,
Boileau copie (1)! Et c'est au Louvre même
Que la médaille est le prix d'un blasphème,
Par tant de sots tant de fois répété!
Et M***, Pradon ressuscité,
Critique ainsi le critique suprême!
Qui ne croirait voir quarante Midas,
Profanateurs du dieu de l'harmonie,
A la sottise immoler le génie,
Et couronner un nouveau Marsyas?

Quoi! dans un puits la Vérité!
Quel gîte pour une immortelle!
Eh bien! que ne voyage-t-elle?
Dira le vulgaire hébété.
Voyager! où? vers la Bastille?
En Russie un knout vous l'étrille;
Même à Londre elle est sans appuis;
On la grille en terre papale;
Le grand-turc l'écorche ou l'empale :
Mieux vaut encor le fond du puits.

(1) Expressions d'une épître de Marmontel, couronnée par l'Académie.

SUR CE QUE DES GENS

DE BONNE COMPAGNIE S'AVISAIENT DE CRIER CONTRE L'ÉPIGRAMME.

Dans la bonne compagnie
On ne voit que bonnes gens.
Parmi ces cœurs indulgens
Si parfois on calomnie,
C'est dans les cas bien urgens.
Là, qu'on assassine en prose,
On n'est méchant, ni pervers;
Chacun le peut; chacun l'ose;
Mais qu'on égratigne en vers,
Oh! c'est une horrible chose!

LIVRE CINQUIÈME.

NEUVAIN ÉCLOS

PENDANT UNE SÉANCE DE L'ACADÉMIE.

Quel est ce corps tout composé de langues?
Babil sans fin est sa vocation.
D'Académus, ô triste invention!
Source d'ennuis et de sottes harangues!
Membres à part sont doctes néanmoins;
Mais, réunis, les meilleurs valent moins:
Larges cerveaux soudain se rétrécissent;
Puis des oyans les bouches s'élargissent;
Gens qui bâillez, je vous prends à témoins.

SUR UN VASE

APPARTENANT A UNE JOLIE NYMPHE.

Coupe d'Amour, bijou charmant et frêle
Vase, où l'on boit nectar de volupté,
Quand on vous casse, Amour est irrité,
Mais il sourit, dit-on, quand on vous fêle.

RÉPONSE

A UN BILLET SUR LEQUEL ON AVAIT ÉCRIT:

A celui qui ne sait pas que pour plaire à joli rien, il faut aimer beaucoup, désirer toujours, n'oser jamais.

Gentille prude de Cythère,
Vous avez fait un joli tour!
Grâce à votre régime austère,
Se meurt de faim le pauvre Amour.
Ah! rompez vite l'abstinence;
Rendez-lui ses doux alimens,
Tendres regards, baisers charmans,
Dût-il mourir d'incontinence.

Or, savez-vous comment de fille honnête
Gentil Amour pas à pas est vainqueur?
L'habile enfant d'abord séduit la tête,
Prend doux baiser, puis descend vers le cœur;
Puis glisse encor où le plaisir l'arrête.
Mais s'il n'eût joint la pudeur au désir,
S'il eût brusqué l'asile du plaisir,
S'il en eût fait sa première conquête,
D'un froid bonheur prompt à se dessaisir,
Il n'aurait eu ni le cœur ni la tête.

CONTRE DESORGUE.

Que maudit soit cet Orphée au col tors,
Au dos convexe, à l'échine concave,
Qui vous poursuit de ses aigres accords
Au lit, à table, au grenier, à la cave.
Tout haletant de la rage des vers,
Il vous suivrait sous la tombe, aux enfers.
Plutôt cent fois y devenir Sysiphe,
Plutôt m'y voir roué comme Ixion,
Ou qu'un vautour m'écorche de sa griffe,
Qu'ouïr sans cesse un pareil Amphion.

AUX DEUX GRACES,

Chez lesquelles j'oubliai, un soir, quelques élégies manuscrites qui me furent renvoyées, le lendemain, enlacées de rubans.

Aimables sœurs, l'une, au charmant sourire,
L'autre, aux grands yeux bien rêveurs et bien doux,

Ces tendres vers qu'Amour me fit écrire,
Ont donc passé la nuit auprès de vous!
Puis, dès l'aurore, un message fidèle
Vient me les rendre avec faveur nouvelle,
Si qu'on dirait que je n'ai rien perdu.
Mais quand Tibulle, hélas! quitte Délie,
Ce ne sont pas ses vers seuls qu'il oublie:
Pensez-y bien, tout ne m'est pas rendu.

Dans son beau parc un jeune amant anglais,
Riche et prodigue, avec sa douce amie,
Bras enlacés, un soir prenait le frais.
Vénus alors n'était point endormie;
Sa vive étoile éclatait; et, tout bas,
En y fixant un œil rempli d'appas,
Betzi soupire; elle y rêve en silence.
L'amant s'écrie, avec doux embarras:
O ma Betzi! ne la désire pas:
Te la donner n'est pas en ma puissance!

A VÉNUS.

Jeté du Pinde en ce noir labyrinthe
Où m'entraînait une infâme Thémis,
Bonne Vénus, un jour tu me promis
De m'adoucir cette coupe d'absynthe.
Rayon d'espoir vint luire à mes douleurs,
Et de Fanni braver la noire étoile;
Puis, soulevant avec grâce ton voile,
Tu daignas même en essuyer mes pleurs;
Et puis tout bas me nommas cette Adèle
Qui m'a si bien vengé d'une infidèle.

SUR UNE JOLIE PETITE FEMME.

Lise est petite: Amour, qui l'a fait naître,
N'est pas géant. Tout en elle est mignon.
Extrait de Grâce a composé son être;
Dans un grand cercle à peine la voit-on!
Mais qui la voit en garde la mémoire;
Fragilité fait son charme et sa gloire.
Ce joli rien se glisse dans le cœur;
Petit se fait au point qu'on ne s'en doute;
Puis il grandit, puis il règne en vainqueur.
O jolis riens! c'est vous que je redoute.

Au coin du feu, le bailli Sottenville,
En tisonnant, disait à sa moitié:
Oh! que les mœurs d'à présent font pitié!
Tous les époux, je crois, dans cette ville,
A cocuage ont le tribut payé,
Hors un qui, certes, est incocufié.
Qui donc? repart la femelle naïve.
Lui de répondre, en ricanant tout bas:
Tu le connais. — Mon fils, dit la baillive,
Sur mon honneur, je ne le connais pas.

SUR DESORGUE.

Ce petit Phébus disloqué,
Et qui pourtant se croit ingambe,
Fier de maint petit vers croqué,
Dont tout le Pinde s'est moqué,
Croit me donner le croc-en-jambe;
Mais je veux que, nouveau Lycambe,
Il soit percé de mon iambe,
Et que ce Phébus prétendu,
S'il se pend un jour, soit pendu,
Ayant au cou son dithyrambe.

A HÉBÉ CONTAT,

QUI ME VERSAIT QUELQUES VERRES DE VIN DE TROP.

Un peu crédule à ton nectar divin,
En chancelant comme font les Ménades,
Mon vers s'enfuit; je le rappelle en vain.
De ton Bacchus modère les rasades.
C'est dans le vin que naît la vérité;
Mais dans le vin expire la mémoire;
Apollon même a, je crois, mal chanté,
Quand l'autre Hébé lui versait trop à boire.

Nicaise oyant son vieux père râler,
Devers minuit, court vite au presbytère:
Curé, servante, étaient à sommeiller;
Il sonne, il frappe au moins une heure entière,
Tout doucement, peur de les éveiller.
On ouvre enfin: Eh! que veux-tu, Nicaise?
Dit le curé.—Vraiment, ne vous déplaise,
Une heure y a, mon père se mourait.—

Il est donc mort ?—Non pas : car l'ami Blaise
M'a bien promis qu'il nous l'amuserait.

EXPÉDIENT

POUR ÉCHAPPER A LA JUSTICE.

—

Un certain roué du bon ton
Ne savait comment se défaire
D'un certain procès, qui, dit-on,
Menaçait fort sa jugulaire.
De chicane il épuisait l'art,
Payait maint avocat bavard;
Avocat n'y pouvait que faire :
Pour médecin il prend Bouvard;
Et le voilà tiré d'affaire !

Un soir qu'étais chez la fille d'Apelle,
Trouvai d'Amour le flambeau presqu'éteint.
Las ! imprudent, j'y touche ; une étincelle,
Prompte à jaillir, vole, éclate, et m'atteint.
Depuis ce jour, pâleur est sur mon teint;
Le cœur me bat; un feu lent me dévore.
Pavots si doux, en vain je vous implore !
Plus de sommeil; je brûle nuit et jour.
Vous, mes amis, qui ne brûlez encore,
Fût-il éteint, craignez flambeau d'Amour !

Toi qui veux sur le double mont
Mêler ta voix au chant des cygnes,
Quand tes plats vers sont même indignes
Du feu cocher de Vertamont,
Mieux te siérait avec deux rames,
La chaîne aux pieds, fendre les eaux,
Que venir aux doctes côteaux
Braire deux sottes épigrammes.

Chez joli rien, un angle solitaire,
Un petit coin que l'Amour fit exprès,
Du vrai bonheur sombre dépositaire,
A l'œil du jour voile mes feux discrets.
Argus n'y vient épier nos secrets.
Là, quand je vois ma douce enchanteresse,
Reine, palais, n'ont rien qui m'intéresse;
L'une est trop grande, et l'autre trop pompeux :
Mon joli rien flatte seul ma tendresse ;
Son petit coin peut seul me rendre heureux.

Un petit homme avait, sur son pupitre,
Fait un gros livre à force de rêver :
C'était l'Ennui rédigé par chapitre ;
Stupide orgueil venait de l'achever.
Partout sottise avait mis ses paraphes;
L'homme criait : Lisez mes paragraphes ;
Instruisez-vous, peuples, ministres, rois !
Eh ! mon ami, ce n'est le tout d'écrire ;
En te lisant ils s'instruiront, je crois ;
Mais l'embarras, c'est qu'ils puissent te lire.

SUR UN AUTEUR COMIQUE

QUI AVAIT FAIT DES VERS SUR LE GÉNIE.

—

J'aime à voir Colin d'Harleville,
De Regnard émule charmant,
Attraper, dans son vers facile,
L'esprit, la grâce et l'enjoûment;
Mais, chez les nymphes d'Aonie,
Colin d'Harleville, au hasard
Voulant attraper le génie,
Me semble un peu Colin-Maillard.

SUR LA HARPE.

—

Ce petit écrivain lapon
Prend la France pour la Norwége;
Ennemis des feux d'Apollon,
Ses vers y tombent comme neige :
Partout sa glace nous assiége.
« Évitez, dit-il, la chaleur ;
» Tête chaude est un grand malheur :
» Craignez son fol enthousiasme ! »
De ces mots je sais la valeur :
La Harpe et froid sont pléonasme.

A UNE CHARMANTE BOITEUSE.

—

Jeune Chloris, ta démarche inégale,
Trop bien le sens, est un charme de plus.
Sortant des bras de Psyché, ta rivale,
Amour te vit, et soudain tu lui plus.
Boiter ainsi, crois-en ce dieu lui-même,

Ce n'est boiter, c'est varier tes pas;
C'est t'incliner vers cet enfant qui t'aime;
C'est de l'Amour seconder les ébats.

SUR L'ABSURDE MANIE

QU'AVAIT FRÉRON,

ET QU'AVAIT AUSSI M. DE VOLTAIRE, DE RÉDUIRE EN PROSE LES VERS QU'ILS PRÉTENDAIENT JUGER.

—

Pour les juger, mettre des vers en prose !
Ce beau travail est digne d'un Fréron;
Mais que Voltaire ainsi les décompose !
Voir le doux cygne, écho d'Aliboron,
Et l'aigle altier complice du ciron !
Ah ! goûtons mieux et Malherbe et Racine :
N'altérons point les beaux vers qu'ils ont faits.
Sans le détruire, admirons un palais;
Et, pour juger une beauté divine,
Scalpel en main, ne creusons point ses traits.

L'OPÉRATION DE LA CATARACTE.

—

Un art divin me rend les yeux :
L'amour et l'amitié devant moi vont paraître :
Grâce à Forlenze, j'y vois mieux;
Demain j'y verrai trop peut-être.

APRÈS LA MÊME OPÉRATION.

—

Non, Forlenze, tes soins ne sont pas superflus :
D'aveugle en clairvoyant ton art divin me change;
Et j'aperçois déjà (nul bien n'est sans mélange)
Quelques amis de moins, et quelques sots de plus.

RÉPONSE A BAOUR-LORMIAN.

—

Sottise entretient la santé,
Baour s'est toujours bien porté (1).

(1) En réponse à cette épigramme :

Le Brun de gloire se nourrit;
Aussi, voyez comme il maigrit.

SUR L'ÉPIGRAMME.

—

L'épigramme est plus qu'un bon mot;
Or, si de maligne épigramme,
Pour en affubler quelque sot,
Vous savez bien ourdir la trame,
Si les vers bien faits, bien tissus,
S'imprègnent bien de ridicule,
Lors c'est la robe de Nessus
Qui dévore même un Hercule.

LE MOT DE SAINTE THÉRÈSE.

—

Ah ! ce mortel est seul vraiment heureux,
Qu'amour consume ! Est-il un bien suprême
Sans ce doux mal ? le ciel est où l'on aime :
Dieu n'est qu'amour : nous vivons de ses feux.
Quand il voulut punir l'ange du crime,
La haine seule eut le droit d'allumer
Ses noirs tisons dans l'infernal abîme :
Un diable aimant n'aurait pu blasphémer.
Bonne Thérèse, ah ! ton mot est sublime :
Le malheureux ! il ne saurait aimer !

QUI PERD GAGNE.

—

Pour une affaire d'importance,
Iris sollicitait un jour :
Son rapporteur avec instance,
La sollicitait à son tour.
La vertu d'Iris fit naufrage :
Son affaire eut un bon succès :
Elle perdit son pucelage,
Mais elle gagna son procès.

SUR LA PÉTRÉIDE,

POÈME ÉPIQUE, TANT ET SI LONG-TEMPS PROMIS PAR M. THOMAS.

—

L'avenir trompe le plus fin.
De Thomas la muse hydropique

Couva trente ans son œuf épique,
Qui se trouve clair à la fin.

Oh! que de fois, sur les flots de Cythère,
Je m'embarquai dans ma jeune saison!
Mais il n'est rien que l'âge enfin n'altère.
Me siérait-il, aujourd'hui vieux Jason,
D'aller ravir l'amoureuse toison?
Charmans écueils où se font maints naufrages,
Belles, j'ai trop mouillé dans vos parages.
Adieu vous dis: l'âge à raison se joint.
Je rentre au port, mais battu des orages,
Et, par les vents, démâté de tout point.

LIVRE SIXIÈME.

SUR UN FAUX BRUIT

QUI AVAIT COURU QUE J'ÉTAIS NOMMÉ LECTEUR DE S. M. L'EMPEREUR.

Napoléon se plaît à créer le bonheur,
Et sa grande âme alors ne connaît point d'obstacles.
Si j'en crois un bruit trop flatteur,
Ce héros prodigue en miracles,
D'un aveugle a fait son lecteur.

SUR UN BUREAU DE BEAUX-ESPRITS.

C'est là, me dis-tu, Benserade,
La savante cour d'Apollon?
Ah! c'est donc une mascarade
Que l'on joue au sacré vallon.
Horace y conte des sornettes,
En petit conseiller follet;
J'y vois Melpomène en cornettes,
Le dieu des neuf sœurs en lunettes,
Et Pégase en petit collet.

RÉPONSE DE BOUVARD A UN PRÉLAT.

Long-temps n'y a qu'un vieux coquin titré,
Au lit gisant pour mainte œuvre non pie,
Qu'expiait lors notre goutteux mitré,
Car bien faut-il que tout méfait s'expie,
Jurait, sacrait, blasphémait en impie,
Si que Bouvard, médecin ricaneur,
Dans cette crise advenant par bonheur,
Crut aborder Lucifer dans son gouffre:
Mort-Dieu! Bouvard, dit le prélat, je souffre
Comme un damné! — Quoi! déjà, monseigneur!

L'INSOUCIANCE DE MATHURIN.

Au cabaret, certain jour, Mathurin
Avec Lucas vidait mainte chopine.
En son absence, un galant mandarin
D'autre nectar enivrait Mathurine.
Bacchus, Amour, tous deux allaient leur train;
Bacchus finit le premier d'aventure.
L'époux revient, frappe, entend certain bruit,
Se baisse, lorgne, et dit par la serrure:
Homme de Dieu! grand merci, je vous jure;
J'en dormirai beaucoup mieux cette nuit.

NAÏVETÉ D'UN BEDEAU.

Certain baudet, en revenant au gîte,
De sa paroisse enfilait le sentier:
Grand soif ayant, il lorgne l'eau bénite,
Entre, et vous lappe à fond le bénitier.
Témoin du fait, accourt maître Gautier.
De l'eau bénite à ce grison profane!
Dit le bedeau; c'est un péché hideux.
Fi du chrétien! et puis rossant mon âne:
Reviens-y donc! reviens, nous serons deux.

DESORGUE NOYÉ.

Sur le Permesse, hier, voulant nager,
Se croyant cygne, et c'est là sa folie,
Desorgue vint tout à coup s'y plonger:
Cygnes de fuir à sa brusque saillie.
Tout sot est lourd; et d'abord le voilà
Se débattant et de bras et de jambe
Tant et si bien, qu'au fond du fleuve alla,
Car, pour nageoire, avait son dithyrambe.

SUR ***.

Amant grivois de charmes surannés,
Certain vieux fat, malignement ignare,
Fier d'avoir fait de petits vers mort-nés,
Le verre en main, siffle Horace et Pindare.

Et vous aussi! vous, céleste beauté,
Que tant croyais ingénue et candide!
Vous avez donc une ingénuité,
Une candeur mensongère et perfide?
Las! n'eût fait pis ma fourbe Adélaïde.
Car, le savez! et j'atteste vos yeux,
Qu'avec transport nommais fragmens des cieux!
De leur oubli dus-je prévoir l'injure?
Dus-je penser qu'ingrats, fallacieux,
Ils méditaient l'absence et le parjure?

AUX CALOMNIATEURS
DU COMTE DE VAUDREUIL.

Lâches persécuteurs du malheureux Alcandre,
Vainement le destin l'abandonne à vos coups.
J'oppose à ses rigueurs mon luth fidèle et tendre:
Et l'immortalité le défend contre vous.

A UN TROP BEAU PARLEUR.

De beaux diseurs que le ciel me délivre!
Trop bien parler n'est parler assez bien.
Il ne faut pas discourir comme un livre;
L'abandon plaît: il charme l'entretien;
Or ce mérite, ami, n'est pas le tien.
En beaux discours, certes, aucun ne t'efface;
De chaque objet, émaillant la surface,
Nul, mieux que toi, ne possède la fleur
Du bel esprit; mais, hélas! par malheur,
Tes beaux discours sont pis qu'une préface.

SUR UNE JOLIE BOITEUSE
QUI AVAIT UN MARI BOITEUX ET JALOUX.

Quand cette Églé séduisante
Boite auprès de son jaloux,
On croit que Vénus plaisante
Et contrefait son époux.

RÉPONSE NAÏVE
D'UNE JEUNE FILLE A UN VIEILLARD.

De mes baisers pourquoi t'effaroucher?
Dit un barbon à fringante pucelle;
Las! je puis bien te baiser sans pécher.
C'est pour cela que ne le veux, dit-elle.

SUR CE QUE FRÉRON
S'ÉTAIT APPLIQUÉ UNE CITATION QUE J'AVAIS FAITE D'UN VERS DE BOILEAU, ET S'EN ÉTAIT PLAINT A UN MAGISTRAT QUI SEMBLAIT LE FAVORISER.

Boileau nommait, n'en déplaise à Fréron,
Un chat un chat, et Rollet un fripon.
Mais taisez-vous, muse trop indiscrète!
Ce n'est le temps du fameux Lamoignon,
Quand de Thémis cet auguste interprète
Du satirique accueillait l'Apollon.
O grave siècle, où l'on défend de rire!
Car de nommer, comme fit la satire,
Un chat un chat, et Rollet un fripon,
Le croiriez-vous? c'est déplaire à Fréron.

LE ROBIN LACONIQUE.

Un vieux robin, la première nuitée
De son hymen, étant presque aux abois,
Parla si peu, las! qu'à peine une fois
Sa présidente en fut complimentée;
Ce dont la dame un peu mécontentée:
Quoi! président! déjà perdez le fil
De vos discours? la phrase est déjà close?

Lors mon robin, moins parleur que subtil,
Je pourrais bien recommencer, dit-il,
Mais ce serait toujours la même chose.

Au coche académique il est quarante places,
Qu'avec les beaux-esprits quelques sots briguent fort.
On le charge de vers et de prose et de glaces.
Où va-t-il? je ne sais. Qu'y fait-on? l'on y dort.

A L'AMOUR,

EN LE CHARGEANT DU VOLUME DE PSYCHÉ, POUR LE PRÉSENTER A LUCILE.

Si mes soupirs t'ont quelquefois touché,
A mes soupirs, bel enfant, sois docile!
Avec mes vœux, porte à Psyché-Lucile
Ce doux roman fait pour l'autre Psyché.
Amour, dis-lui dans ton plus doux langage :
Objet plus pur et plus beau que le jour,
Psyché-Lucile, accepte notre hommage.
Accorde-nous, par un juste retour,
Quelques cheveux, doux liens! tendre gage!
Jamais Psyché ne refusa l'Amour.

ENCORE SUR LE RIRE D'URBAIN.

Urbain, d'un bel onagre a le rire et la panse :
Le plus âne des deux n'est pas celui qu'on pense.

Quand, d'un éloge ironique,
J'attaque un fat, revêtu
D'un pouvoir qu'il rend inique,
Pourquoi plier, me dis-tu?
Ce n'est plier de faiblesse,
Mais d'énergie et d'adresse.
Ami! ne sais-tu donc pas
Que plus l'arc terrible plie,
Plus la flèche avec furie
Vole, et darde le trépas?

MON CÔTÉ FAIBLE.

Quoi! de mes vers écrits avec courage
Desorgue feint de me croire effrayé (1)!
Sans feinte, hélas! il m'a trop ennuyé;
Voudrait-il point se venger de l'outrage?
Il m'abordait, son dithyrambe en main,
Hurlant des vers. Saisi d'effroi soudain,
Bien l'avoûrai, fuyais à toute jambe.
J'irais bravant les flots séditieux,
Le fer, la mort, non des vers ennuyeux :
Poltron ne suis que pour son dithyrambe.

On compterait plutôt les sauterelles
Qui de Memphis dévorent les moissons,
Ou des fourmis les peuplades nouvelles,
Dès que Zéphyr reverdit les buissons,
Ou de nos mers les sables, les poissons,
Que de compter toutes ces folles rimes,
De la province et l'amour et l'espoir,
Ces petits vers des Saphos de boudoir,
Nés le matin de leurs cerveaux sublimes,
Et qui sont tous immortels... jusqu'au soir.

LE CULTE DE L'AMOUR.

Oui, mon âme jusqu'à ce jour
N'offrit aux dieux qu'un froid hommage :
Ces astres leur brillante cour,
Ces feux du céleste séjour,
M'en traçaient une vaine image.
O Lucile! enfin ta beauté
Leur vaut un culte plus sensible,
Et toi seule me rends visible
L'invisible Divinité.

La prude Iris n'est que ruse et grimace;
N'a rien de vrai, ni plaisirs ni douleurs;

(1) Desorgue m'importunait souvent de ses vers éternels, de ses hymnes, de son dithyrambe surtout. Pour m'en défaire, je lui disais : Quoi! au milieu des dangers de la patrie, pouvez-vous ne penser qu'à des rimes? Alors il fit ce vers, qu'il mit dans je ne sais quelle pièce :

De son vers courageux Le Brun est effrayé.

Mon épigramme est la réponse à ce vers. (*Note de l'auteur.*)

Même l'ai vue au miroir, avec grace,
Étudier le sourire et les pleurs.

LA TIRELIRE,

OU CHAQUE CHOSE A SON TEMPS.

—

La tirelire est d'usage à Paphos;
De jour, de nuit, sans cesse elle est de fête.
Belle à vingt ans fait une heureuse quête :
Lors tout lui pleut, ducats et madrigaux;
Mais à cinquante on dit, *nescio vos.*
Vieille quêteuse est chose déplaisante;
Elle n'obtient que brocards et refus.
Voyez Sylvie, autrefois séduisante,
A tous venans en vain elle présente
Sa tirelire; hélas! on n'y met plus.

Jamais, jamais je n'ai d'une épigramme
Lancé le dard sans être provoqué.
Mais quand je vois une odieuse trame,
Mais quand je suis lâchement attaqué,
Mais quand un cuistre en ami bien masqué,
Autour de moi sème la calomnie,
Ou qu'un vil fourbe insultant mon génie,
Fait éclater le rire entre ses doigts,
Certes, alors ma sensible Uranie
De traits vengeurs sait armer son carquois.

MOYEN SUR DE PARVENIR.

—

Un chêne était, sur la cime hautaine
Du mont Ida, roi des monts d'alentour :
Un aigle était sur la cime du chêne;
Près de l'Olympe il y tenait sa cour.
A l'improviste apparaît, un beau jour,
Maître escargot, fier d'être au milieu d'elle,
Des courtisans l'œil ne se croit fidèle.
L'un d'eux lui dit : Me serais-je trompé?
Insecte vil, toi qui jamais n'eus d'aile,
Comment vins-tu jusqu'ici? — J'ai rampé.

Un bon curé dans son village
Prêchait la passion si bien,
Qu'il n'était bon paroissien
Qui de larmoyer ne fît rage.
Un seul paysan à l'écart
Semblait ne prendre aucune part
A cette universelle angoisse.
Eh! pourquoi ne pleures-tu pas?
Dit quelqu'un. Moi! répond Lucas,
Je ne suis point de la paroisse.

A MADAME DE ***,

QUI ME MONTRAIT SES TABLETTES, OU J'AVAIS ÉCRIT DES VERS POUR ELLE, QU'UN RIVAL AVAIT RATURÉS AU CRAYON.

—

Eh quoi! ces vers où j'ai peint votre image
Sont effacés par un crayon jaloux!
Ah! vengez-moi par un baiser si doux
Que le plaisir égale au moins l'outrage!

SUR L'ABBÉ MAURY.

—

L'abbé Maury n'a point l'air impudent;
L'abbé Maury n'a point le ton pédant;
L'abbé Maury n'est point homme d'intrigue;
L'abbé Maury n'aime l'or ni la brigue;
L'abbé Maury n'est point un envieux;
L'abbé Maury n'est point un ennuyeux;
L'abbé Maury n'est cauteleux ni traître;
L'abbé Maury n'est point un mauvais prêtre;
L'abbé Maury du mal n'a jamais ri;
Dieu soit en aide au bon abbé Maury!

MOT DE L'ABBÉ ARNAUD

SUR UN PORTRAIT DE M***, EXPOSÉ AU SALON.

—

Un peintre avait si bien, par sa magie,
De M*** fait un double ennuyeux,
Qu'on bâillait même à voir son effigie,
Tant qu'Égyptus onc ne fit bâiller mieux.
Le dramaturge en était furieux :
Çà, criait-il, au lieu de cet œil bête,
Que du génie on me peigne les yeux.
Non, dit Arnaud, non, de par tous les dieux!
Il les faudrait mettre hors de la tête.

—

Les grâces sont espiègles et lutines;
Bien le croirai, puisque Lise est ainsi.
Lise m'avait affolé par ses mines;
Si qu'un beau soir, en amant non transi,
Me ramenant, je lui criai, merci;
Et droit allais aux faveurs clandestines;
Mais vint un choc et le mot que voici :
Attends qu'on ait pavé ce rempart-ci.
Moi d'éclater, elle de rire aussi;
Et le retour valut mieux que matines.

DERNIÈRE QUESTION SUR DESORGUE.

—

Desorgue qui prend sa rosse
Pour le coursier d'Hélicon,
Prendrait-il aussi sa bosse
Pour le carquois d'Apollon?

Qu'il serait doux d'avoir pour héritier
Un tendre ami! rendre heureux ce qu'on aime,
Même après soi, ce n'est mourir entier;
C'est vivre encor; c'est dans la tombe même,
Se réserver un délice suprême;
Mais gardez-vous de la fausse amitié :
Un cœur aimant trouve peu sa moitié.
Dieu! s'il trouvait l'intérêt vil, barbare,
Calculant tout! A tels yeux sans pitié,
Ne pas mourir bientôt, c'est être avare.

POÉSIES DIVERSES.

A M. DE VOLTAIRE,

SUR SON ARRIVÉE A PARIS.

—

O toi! qui de la Seine enfin comblant les vœux,
Reparais sur ses bords honorés par tes veilles,
Toi, dont ma lyre osa, pour le sang des Corneilles,
Implorer le cœur généreux;
Phénix qui renais de ta cendre,
Étonnement du monde, honneur du nom français,
Voltaire, ne cesse jamais
De nous plaire et de nous surprendre!
Ces quatre-vingts hivers, dont tu braves le faix,
Semblent, expiant tes succès,
Moins te vieillir que te défendre.
Oh! qu'avec tant d'éclat la vieillesse a d'attraits!
Et qu'il te sera doux, aux jeux de Melpomène,
De voir Aménaïde en pleurs,
Intéresser à ses douleurs
Les larmes de ta jeune reine!
Les grâces, triomphant sur le trône des lis,
Ont ramené les arts à la cour de Louis.
Partage avec Buffon le temple de Mémoire;
Les Muses t'ont donné la gloire;
Jupiter désarmé te donne encor la paix.
Sous tes lauriers la foudre expire;
L'envie elle-même t'admire;
Et la Parque étonnée a suspendu ses traits.
Mais ne va point troubler ta joie et nos hommages,
Ni de tes ennemis éveiller les fureurs.
Va! ce n'est qu'aux bienfaits à venger les grands cœurs.
Dans la coupe des dieux bois l'oubli des outrages.
De ton midi les brûlantes ardeurs
N'ont que trop élevé d'orages;
D'un paisible couchant goûte enfin les douceurs;
Que ton astre à nos yeux y brille sans nuages!
Que tes derniers rayons, plus chers à nos rivages,
N'y fassent naître que des fleurs!

SUR L'ANNONCE IMPRÉVUE

D'UNE PENSION DE DEUX MILLE LIVRES DONNÉE A L'AUTEUR SANS QU'IL L'EUT SOLLICITÉE.

—

Sainte amitié, divine bienfaisance,
C'est donc à vous que je dois le bonheur!
Ah! devancer mon espérance,
D'une muse un peu fière épargner la pudeur,
C'est embellir vos dons d'un charme si flatteur,
Qu'il en double la jouissance.
Grâce au nouveau Colbert, j'échappe à l'inclémence
D'un astre, hélas! plein de rigueur.
Larmes, que n'avait pu m'arracher le malheur,
Coulez pour la reconnaissance (1).

(1) Le ministère ayant changé, et le paiement de cette même pension, non sollicitée, étant suspendu sans raison, sur un mémoire calomnieux de Mme Le B***, une juste indignation me dicta les vers suivans :

> Quoi! d'un monstre ennemi vos bienfaits sont les armes!
> Quoi! vous me les rendez insultans et cruels:
> Reprenez cet or vil; moi, je reprends mes larmes,
> Qui rendaient vos dons immortels.

La pension fut hautement rétablie, et la perfide solliciteuse éconduite.

JUGEMENT DE L'AMOUR

SUR LES YEUX NOIRS ET SUR LES BLEUS.

Un jour les beaux yeux noirs aux vives étincelles,
Et les bleus aux regards doux, tendres et mourans,
(Jamais plus grave objet n'intéressa les belles) !
Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.
Au juge de Cythère ils présentent requête ;
Ils plaident. Mes amis, c'est bien en pareil cas
Qu'il est charmant de voir plaider les avocats !
L'Amour, en bonne et grave tête,
Sur la foi des Baisers, intègres rapporteurs,
Met ainsi d'accord les plaideurs :
Les yeux noirs savent mieux briller dans une fête ;
Les bleus sont plus touchans à l'heure du berger.
Les yeux noirs savent mieux conquérir, ravager ;
Les bleus gardent mieux leur conquête.
Les noirs prouvent un cœur plus vif, mais plus léger :
Les bleus un cœur plus tendre et moins prompt à changer :
Les noirs lancent mes traits; les bleus ma douce flamme;
Les noirs peignent l'esprit, et les bleus peignent l'âme.

L'AMOUR ET LES OISELEURS.

IDYLLE.

Amour, Amour, jamais tu ne reposes,
Et rien n'échappe à tes piéges flatteurs.

Un jour (c'était dans la saison des roses)
Climène et moi, novices oiseleurs,
Nous préparions des piéges sur les fleurs.
Le doux printemps, un dieu plus doux encore,
Nous rassemblait au réveil de l'aurore.
Tous deux assis sur la mousse et le thym,
Nous respirions l'espoir et le butin ;
Et près de nous les réseaux et la cage
Du peuple ailé méditaient l'esclavage.
Le miroir brille ; alors un jeune oiseau
Se détacha des sommets du bocage ;
Il balançait son vol sur le réseau ;
Puis en jouant l'effleurait d'un coup d'aile,
Puis caressait le miroir infidèle,
Aussi léger que l'éclat voltigeant
Que réfléchit la glace au front d'argent.
L'azur des cieux colorait son plumage ;
Nos cœurs semblaient répéter son ramage.
Le voir, le prendre, est un même désir.
Nous nous taisons ; nous palpitons de joie :
Le piége court envelopper sa proie :
Le filet tombe ; en vain l'oiseau veut fuir ;
Il se débat : je souris ; et Climène,
Sous le filet que je soulève à peine,
Étend déjà sa main pour le saisir.
Elle y touchait.... soudain l'oiseau rapide
(C'était l'Amour) s'envole avec nos cris ;
Et du filet dispersant les débris,
Il tient encor dans le réseau perfide
Les oiseleurs qui pensaient l'avoir pris.

A M. DE VOLTAIRE

APRÈS AVOIR VU MADAME DE VILLETTE, QU'IL AVAIT SURNOMMÉE BELLE ET BONNE, ET LORSQU'IL ÉTAIT PRÈS DE DONNER IRÈNE.

Vieillard prodigieux ! toi que les destinées
Laisseraient toujours parmi nous,
Si tu vivais autant d'années
Que ta gloire a fait de jaloux !
Ainsi donc tes mains fortunées
Depuis treize printemps ont fait deux hyménées,
D'une âme généreuse amusemens bien doux !

Oh ! que j'aime à te voir, de fleurs toujours nouvelles,
Couronner tes nombreux hivers (1).
Et du temps enchaîner les ailes
Par le nœud des bienfaits, et le charme des vers !
Poursuis ; au tendre hymen soumets les cœurs rebelles ;
L'ombre de tes lauriers rend ses myrtes plus verts.
Sois toujours le parrain des belles ;
Sois heureux du bonheur que tu répands sur elles ;
Protége leurs attraits : ils nous seront plus chers.
J'ai vu grâces, candeur, jeunesse,
De *Belle et Bonne* assurer les succès ;
Et, dignes de ce nom qu'a choisi ta tendresse,
Ravir, sans le vouloir, le cœur de nos Français.
Belle et Bonne a tous les suffrages :
Elle plaît comme tes ouvrages ;
Azéma dut avoir et son âme et ses traits.
Si j'en crois le dieu qui m'inspire,
Melpomène et Vénus vont augmenter leur cour :
Tu dois une sœur à Zaïre ;
Belle et Bonne un frère à l'Amour.

(1) M. de Voltaire avait alors quatre-vingt-quatre ans.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU (1),

SUR LA PRISE DE MAHON,

Qui fit éclore dans Paris beaucoup de méchans vers.

—

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais et tu combats.
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas;
Tu prends Chypre et Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts,
Sur un vainqueur musqué, les vers et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre;
Tu semais les bons mots, le sourire et la foudre:
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts.
Leurs chansons t'insultaient, leurs défaites te vantent.
Mais nos rimailleurs m'épouvantent:
Leur essaim bourdonnant obscurcit tes lauriers.
Veux-tu rendre l'éclat à tes succès guerriers,
Reviens siffler ceux qui les chantent.

SUR LA MORT DE M. LOUIS RACINE,

FILS DU GRAND RACINE.

—

Je le vois trop, Parque barbare!
Tu prétends en désert changer notre Hélicon;
Hélas! fumant encore du sang de Crébillon,
Ta faux, sourde à nos pleurs, ta cruauté bizarre
Nous enlève Racine, et nous laisse Fréron.
Je le vois trop, Parque barbare!
Les talens sont en proie à l'avide Achéron.
L'enfer en est jaloux; le ciel en est avare;
Il te reste à frapper et Voltaire et Buffon.

L'EXCEPTION.

A MADAME ***, SUR LES FEMMES POÈTES (2).

—

La monotone Deshoulière
Bêla des vers pour ses moutons;
Et sa demeure hospitalière
Servit d'asile à nos Pradons.

Du faux goût sa muse idolâtre,
Fuyant Racine et Despréaux,
Courait aux loges du théâtre
Siffler les chefs-d'œuvre nouveaux.

Racine banni de la scène,
Fut un de ses plus doux bienfaits:
Elle ravit à Melpomène
L'espoir des beaux vers qu'il eût faits.

Le plus grand encor de ses crimes
Fut l'ennui de son Genseric;
Mais sa chatte, expiant ses rimes,
A vengé Phèdre et le public.

Sourde aux vers touchans de Racine,
Sévigné même en a médit.
Près d'elle sa muse divine
Fut éphémère et sans crédit.

Scudéri, jaseuse fauvette,
Gazouille des vers amoureux;
Mais, du moment qu'on les répète,
Ils sont fades et langoureux.

Des Villedieux et des Saintonges
Les noms déjà sont éclipsés;
Et de leurs poétiques songes
Les vains restes sont effacés.

La Suze, du feu qui la brûle,
Vint glacer la ville et la cour.
L'Amour soupire avec Tibulle;
La Suze fait bâiller l'Amour.

Ah! quand on n'a qu'un vain ramage:
Le silence est une faveur.
Phébus craint un bruyant hommage
Qui trouble son calme rêveur.

Mais gardez-vous d'être muette,
Vous dont j'aime les tendres vers:
La nature vous fit poète
Pour l'honneur du dieu que je sers.

Les Grâces ne sont point confuses
De vous voir au docte vallon.
Vous inspirez comme les Muses,
Et vous chantez comme Apollon.

—

(1) Ces vers sont de moi. Ils ont été imprimés plusieurs fois sous le nom de Voltaire. Ne voulant pas qu'ils courussent sous mon nom, je les fis dans sa manière. J'y prodiguai l'antithèse. Ils ont paru sous son nom dans plusieurs recueils, mais toujours infidèlement. Je les ai retrouvés et corrigés. (*Note de l'auteur.*)

(2) Voyez aux Odes, liv. 6, aux belles qui veulent devenir poètes.

RÉPONSE A M. LE GOUVÉ,

SUR CELLE QU'IL M'A FAITE EN FAVEUR DES BELLES QUI VEULENT DEVENIR POÈTES.

—

Galant défenseur d'une belle,
Qui, dans tes jolis vers a cru presque se voir
Tu sais donc présenter une glace infidèle?
Tu crains que le dépit ne brise le miroir.

Sapho, tant soit peu masculine,
Cent fois, avec éclat, dans ses transports divins,
Atteignit le sommet de la double colline;
Mais nos poètes féminins,
Nos Muses de boudoir, chantant à la sourdine,
Pour l'immortalité font des vers clandestins.

Souvent plus d'une belle, amante despotique,
D'un sexe qui l'adore enleva les crayons:
Plus d'une Phébé poétique
A des astres du Pinde emprunté les rayons.
D'une charmante Deshoulière
Soyons plus amans que lecteurs;
Et surtout croyons-en Molière :
Gardons-nous des femmes auteurs.

A UNE JOLIE FEMME POÈTE,

QUI ME CITAIT LE CHANT DE LA FAUVETTE ET DE PHILOMÈLE, POUR AUTORISER SON RAMAGE POÉTIQUE.

—

Chez les oiseaux, ne vous déplaise,
La femelle n'a point de chant;
Nature veut qu'elle se taise,
Même en dépit de son penchant.

Cette Philomèle vantée,
Si docte en bécarre, en bémol,
Dont votre oreille est enchantée,
Ne fut jamais qu'un rossignol.

Ce que vous nommez la fauvette
Est un mâle au gosier charmant,
Qui, pour sa compagne muette
Chante son amoureux tourment.

Vos La Suze, rimant leur flamme,
Traînent un vers efféminé.
O! que Racine a mieux peint l'âme
De leur sexe passionné!

Riches de grâce et de plumage,
Enchantez le double vallon;
Mais sans mêler votre ramage
Aux doctes cygnes d'Apollon.

Ne citez jamais vos La Suzes;
Parlez de Sapho seulement:
Sapho couchait avec les Muses;
Elle fut presque leur amant.

SUR QUELQUES VERS

DE LA PIÈCE DE M. LE GOUVÉ.

—

Beaufort est à la fois une grâce, une muse,
Un ruisseau qui murmure, un zéphyr qui s'amuse.
Elle a conquis la gloire en chantant le plaisir.
Son sexe l'applaudit par de jalouses larmes;
Apollon à genoux lui rend même les armes;
Mais l'embarras est de choisir
Entre ses talens et ses charmes.

A MOI,

SUR LE MÊME SUJET.

—

On se fait un grand nom avec de petits vers.
Beaufort sur la romance a fondé sa mémoire.
Sa violette encor parfume l'univers.
Sachons lui pardonner ses talens et sa gloire (1)!

A ÉLIZA BEAUFORT

—

Oui! j'en crois votre aimable lyre;
Votre cœur est fait pour aimer,
Et votre bouche pour le dire;
Mais sont-ils faits pour le rimer?

Quand la tendre Vénus se pâme,
Rime-t-elle sa volupté?
Change-t-elle une nuit de flamme
Pour la froide immortalité?

(1) Ce vers termine la pièce de M. Le Gouvé.

Sapho, trop ivre d'Hippocrène,
Prenait les Grâces pour amans;
Et de sa flamme lesbienne
On connaît les égaremens.

Votre sexe a plus d'un trophée
Qui déposerait contre lui :
Jadis il déchirait Orphée;
A Racine même il a nui.

Mais ne rappelons que ses charmes;
Beaufort, vous les possédez tous.
Notre Apollon vous rend les armes;
Voyez ses fils à vos genoux.

Par Corinne, au divin Pindare,
Quelques lauriers furent surpris :
Jouissez d'un bonheur plus rare;
Méritez et donnez le prix.

Loin de vous nos lauriers arides!
De fleurs embellissez vos jours.
Un front poétique a des rides
Dont s'effarouchent les amours.

Que de ses vivantes images
La beauté peuple l'univers!
Qu'elle féconde nos hommages!
Un bel enfant vaut bien des vers.

MON DERNIER MOT

POUR LES FEMMES POÈTES.

—

Eh! puis-je redouter un sexe que j'adore!
Sa grâce naturelle eut mon premier encens;
Elle inspira mes vers et les inspire encore.
De nos tendres Psychés le suffrage m'honore;
Il échauffe ma lyre; et mes derniers accens
Diront les charmes ravissans
D'un esprit qui plaît et s'ignore.
L'esprit *qu'on veut avoir* est le seul que j'abhore;
C'est le seul qu'ait sifflé Molière et le bon sens.
Un fol espoir le guide; un sot orgueil l'enivre.

Que vient faire Zulni sur les doctes sommets?
Psyché plut à l'Amour, et ne fit point de livre :
Les Grâces, dans Paphos, ne rimèrent jamais;
Jamais Vénus, sur un triste pupitre,
Ne griffonna la romance ou l'épître.
On ne voit point Beauf*** s'embellir en rimant.
Tibulle chantait sa Délie;
Délie est immortelle aux vers de son amant;
Mais cet objet si doux en serait moins charmant,
Si de versifier il eût eu la folie.
L'Amour, en s'approchant d'un objet enchanteur,
Veut trouver une belle, et non pas un auteur.
Cet aimable enfant, qu'épouvante
L'orgueil d'une ride savante,
Fuit des prétentions le ridicule excès.
Les petits riens rimés et leurs petits succès,
Valent-ils le bonheur? Quand la beauté compose,
La beauté perd de ses attraits.
Elle parle sans art une si douce prose!
L'encre sied mal aux doigts de rose :
L'Amour n'y trempe point ses traits.

O combien la femme sensible,
Cultivant un doux myrte et non de vains lauriers,
Préfère avec raison ses modestes foyers
A notre Pinde inaccessible!
Tourment d'un ami, d'un époux,
Belle, qu'agite encore une gloire inquiète,
La nature vous crie : Il est des soins plus doux!
Soyez épouse et mère, au lieu d'être poète.
L'enfance qui vous tend les bras
Vous demande un lait pur, et non l'eau d'Hippocrène.
Ah! tarisse à jamais la poétique veine,
Plutôt qu'un sein pressé de ses doigts délicats!
Que le hochet fasse taire la lyre.
De l'amour maternel savourez le délire.
Par ce fils chancelant dont vous guidez les pas,
Dans la postérité commence votre empire;
Et ce front qui déjà réfléchit vos appas,
Cette âme où votre âme respire,
Ce doux nom qu'il bégaie avec un doux sourire,
Vaut bien la folle rime et des lecteurs ingrats (1).

(1) En composant cette petite pièce, dont le but est, j'ose le dire, très-important et très-moral, j'ai dû rejeter toutes les fadeurs d'usage, toutes les galanteries provinciales, toutes ces louanges mensongères que le mauvais sens et le faux bel-esprit ne cessent de prodiguer à un sexe aimable, mais faible et facile à égarer; j'ai voulu le ramener à la nature, à sa vraie destination, à son propre bonheur. On flatte ce qu'on estime peu : la poésie ne vit pas toujours de mensonges : on doit la vérité même aux jolies femmes. Rousseau, qui leur commanda d'allaiter leurs enfans, en dépit du misérable bon ton, Rousseau, qui voulait que son Émile fût heureux, se garda bien de faire de sa divine Sophie *une femme-poète*.

Rien n'est beau que le vrai; le vrai seul est aimable.
BOILEAU.

(*Note de l'auteur*.)

—

SUR LE MONUMENT

ÉLEVÉ A JEAN-JACQUES ROUSSEAU, DANS L'ILE DES PEUPLIERS, A ERMENONVILLE.

—

Parmi ces peupliers qu'entoure une onde pure,
La cendre de Jean-Jacque honore ce tombeau :
C'est ici que repose, au sein de la nature,
Son peintre, son amant, le génie et Rousseau.

SUR LA BELLE STATUE

DE M. DE BUFFON,

EXÉCUTÉE PAR LE CÉLÈBRE PAJOU, AU JARDIN DU ROI.

—

Buffon vit dans ce marbre ! A ces traits pleins de feu,
Vois-je de la nature ou le peintre ou le dieu ?

A LA FONTAINE.

—

Toi qui seras toujours, par tes beautés naïves,
Le désespoir des beaux-esprits !
Toi qui, sans y penser, dans tes charmans écrits,
Fixa les grâces fugitives !
Ingénu La Fontaine ! O bon homme immortel !
Quel profane rival suit tes divines traces !
Le bon goût indigné prétend sur ton autel
En faire un sacrifice aux Grâces :
La victime, l'encens, les feux vengeurs sont prêts.
Déjà, déjà du dieu les mains inexorables
Du froid Dorat vont t'immoler les fables,
En attendant celles de Nivernais.

SUR LA DIFFÉRENCE

DES VERS ET DE LA POÉSIE.

Tirée d'une lettre à Monsieur de Buffon.

—

L'esprit fait les rimeurs, l'âme fait les poètes.
Phosphore d'un moment, l'un se perd en bluettes.
Et l'œil reste ébloui de ses éclairs trompeurs.
L'autre, foyer brûlant, enflamme tous les cœurs.
Si des feux d'Apollon l'âme n'est point saisie,
Pourquoi mettre, en rimant, sa raison dans les fers ?
L'art forma de sang-froid, sans l'aveu du génie,
Nos La Harpe, nos Saint-Lamberts.
Buffon, je l'avoûrai, j'aime assez peu les vers ;
Mais j'adore la poésie.

A LISE,

QUI ME PROPOSAIT IRONIQUEMENT DE VALSER AVEC ELLE.

—

Lise, recevez mes excuses ;
Avec vous je ne puis valser :
Mon refus ne peut vous blesser ;
Je ne danse qu'avec les Muses.

Jadis le vieillard de Téos,
Anacréon chéri des Grâces,
De l'âge ignorant les disgrâces,
Les suivait aux bals de Paphos.

On voyait un essaim de belles,
Heureuses de le préférer,
Près de lui venir folâtrer
Pour qu'il les rendît immortelles.

Mais si quelque sotte beauté
Sans pudeur raillait le poète,
Sa lyre, tout à coup muette,
La privait d'immortalité.

Malgré la vieillesse pesante
Il se créait un doux printemps :
La sottise est vieille à trente ans,
Mais l'esprit est jeune à soixante.

Plus vieux même qu'Anacréon,
A cent ans l'heureux Saint-Aulaire
Chanta Du Maine, et sut lui plaire
Mieux qu'Adonis et que Phaon.

Le sexe a des grâces divines,
Mais sa beauté n'a qu'un instant.
De l'esprit le charme constant
Le fait survivre à ses ruines.

Même après quatre-vingts hivers,
Ninon brilla d'un nouveau lustre ;
Et dans un rendez-vous illustre
Donna des baisers et des fers.

—

SUR LA FONTAINE (1),

A MADAME LA COMTESSE DE T***.

—

Avant que la quadragésime,
Brisant les masques de Momus,
Force les amours au régime,
Et fasse, hélas! jeûner Comus,

Lisez vite, aimable comtesse,
Ce profane et divin conteur,
Qui, d'une pieuse tristesse,
N'assoupit jamais son lecteur.

Oh! qu'avec plaisir de Boccace
Je verrai l'enjoué rival
Dans vos mains occuper la place
De Le Tourneux ou de Pascal!

Il n'est bacheliers ni saints pères
Qui débrouillent mieux certains cas:
Il explique bien des mystères
Qui ne sont point dans saint Thomas.

De tous nos anges de l'école
J'aime fort la grave leçon;
Mais je donnerais tout Nicole
Pour le seul conte du Faucon.

Tandis qu'un aigre janséniste
Nous distille un pieux venin,
La Fontaine, doux casuiste,
Nous prêche l'amour du prochain.

D'une conscience amoureuse
Quel plus aimable directeur?
Il rend la créature heureuse;
Et c'est le vœu du Créateur.

Tous ses vers sont semés de rose:
N'ayez peur d'y voir un pavot;
De quel doux nectar il arrose
Des nonains le baiser dévôt!

Vénus n'a point d'autre bréviaire;
C'est là son office divin;
Et c'est le seul antiphonaire
Que l'Amour prêche à son lutrin.

Non, non, l'innocente malice
De sa muse chère aux amours
N'a point mérité le cilice
Dont il arma ses derniers jours.

Que Baculard porte la haire,
Lui qui sut trop nous ennuyer:
Qu'un cilice soit le salaire
Des vers que B*** doit expier.

Qu'Apollon frappe d'anathème
Nos Dorat pesamment légers;
Eux qui font bâiller Vénus même
Sous les pavots de leurs baisers.

Plaire sans art est l'art suprême:
La Fontaine eut cet heureux don.
Qu'il fut aimable sans système,
Et sublime avec abandon!

Que le génie et la nature
Semblent à l'aise dans ses vers!
C'est une source libre et pure
Qui de l'art a brisé les fers.

Il ignora la froide lime
D'un travail long et médité:
Sa muse naïve et sublime
Joue avec l'immortalité.

Oui, le bonhomme, sans le croire,
S'est avisé d'être immortel:
Vénus le menait à la gloire
Les Grâces fondaient son autel.

Il n'a point ce crayon profane
Dont la licence arme Robé;
Sa plume est le pinceau d'Albane;
Sa muse est fraîche comme Hébé.

Que sa finesse est ingénue!
Qu'il est fripon avec candeur!
C'est une nymphe demi-nue,
Voluptueuse avec pudeur.

Jamais son galant badinage
N'arma le céleste courroux:
Dieu n'aurait pas eu le courage
De damner un mortel si doux.

Si pourtant le pape de Rome
Mettait ses contes à l'index;
Du moins, pour bénir le saint homme,
J'aurais l'anti-pape de Gex.

(1) Cette pièce, que l'auteur n'avait jamais mise au net, est tirée de brouillons confus et presque illisibles.

De nos pieuses litanies
Ses vers seront peut-être exclus ;
Mais sur la liste des génies
Il brille parmi les élus.

Il n'a point des Rocs, des Pancraces,
L'auréole et les saints atours :
Mais canonisé par les grâces,
Il est fêté par les amours.

Qu'un petit docteur au front chauve
Dise que ses jeux sont maudits ;
Je n'en crois rien : si l'esprit sauve,
La Fontaine est en paradis.

TRADUCTIONS.

DÉBUT DE L'ILIADE.

Muse, chante avec moi la colère implacable
Qui, servant des destins l'arrêt irrévocable,
Dans les champs d'Ilion, sous ces fameuses tours,
Livra tant de héros à la faim des vautours,
Du jour que s'enflamma la querelle homicide
D'Achille, fils des dieux, et du superbe Atride.

Quel Dieu vint les armer? Apollon, ce fut toi
Qui fis payer aux Grecs le crime de leur roi.
Le fier Agamemnon, par un refus sinistre,
Avait du dieu vengeur insulté le ministre :
Lorsque des fils d'Atrée abordant les vaisseaux,
Un sceptre en main, le front ceint d'augustes bandeaux,
Chrysès vint demander aux princes de la Grèce
Une fille, l'espoir de sa triste vieillesse.

« Atrides, et vous Grecs, généreux combattans,
» Puissent enfin les dieux, de l'Olympe habitans,
» Vous ramener vainqueurs au sein de la patrie !
» Mais daignez rendre, hélas ! une fille chérie
» A mes dons, à mes pleurs, au ministre sacré
» Du dieu dont l'arc terrible est au loin révéré. »

Il dit. L'or qu'il présente, et les larmes d'un père,
Et d'un prêtre des dieux l'auguste caractère,
Font pencher tous les Grecs au conseil le plus doux:
Mais Atride, lui seul, inflexible et jaloux,
Comblant ses durs refus de menaces, d'outrages :
« Téméraire vieillard, fuis loin de ces rivages ;
» Si dans mon camp jamais tu hasardes tes pas,
» Le sceptre de ton dieu ne te sauverait pas ;
» Et soumise à mon lit, aux fuseaux destinée,
» A vieillir dans Argos ta fille est condamnée.
» Fuis ! » Le vieillard s'éloigne à ces mots foudroyans.
Il marchait en silence aux bords des flots bruyans,
L'œil en pleurs vers les cieux, le désespoir dans l'âme.

« Dieu de Chrysès! c'est toi que ma douleur réclame!
» Toi, fils de Jupiter, puissant roi de Délos!
» Toi, dont l'arc immortel veille sur Ténédos !
» Si couvrant tes autels de victimes sanglantes,
» Je me plus à t'offrir leurs entrailles fumantes,
» Arme-toi ! venge-nous ! Que tes traits courroucés
» Fassent payer aux Grecs les pleurs que j'ai versés. »

Apollon, à ses cris, du haut des cieux s'élance,
L'arc en main, et le cœur enflammé de vengeance.
Sur l'épaule du dieu, ses flèches en fureur,
Font rendre au carquois d'or un son plein de terreur.
Tel que la nuit, il marche entouré d'un nuage,
A l'écart des vaisseaux, il s'assied au rivage;
Et courbant sur les Grecs son arc étincelant,
Le trait rapide vole, et fend l'air en sifflant.

Du premier coup atteint le coursier léger tombe;
Le Grec frappé lui-même aux seconds traits succombe.
Neufs jours sur tout le camp volent ces traits mortels,
Neufs jours des noirs bûchers luisent les feux cruels.
Junon de ce carnage et s'indigne et soupire;
Dès la dixième aurore, Achille qu'elle inspire
Rassemble tous les Grecs que glace un morne effroi :
Il rompt l'affreux silence et s'adresse à leur roi :

« Fils d'Atrée! il faut donc fuir ce bord homicide !
» Il faut donc sans honneur revoir les champs d'Aulide;
» Si même cet espoir reste à des malheureux,
» Quand le poison des airs et Mars s'arme contre eux
» Ah! consultons du sort les ministres suprêmes;
» Sans doute leur réponse est la voix des dieux mêmes.
» Qu'elle ose révéler la source de nos pleurs :
» Quel crime a d'Apollon allumé les fureurs ;
» De quel vœu différé la coupable paresse,
» Quel oubli des autels l'arme contre la Grèce;
» Quelle hécatombe enfin peut éteindre à jamais
» De son carquois brûlant les implacables traits ? »

Au discours du héros soudain Calchas s'avance;
Calchas fils de Thestor, Calchas dont la science
Embrasse des destins le cours mystérieux.
Le passé, l'avenir sont présens à ses yeux.
C'est l'oracle des Grecs : seule aux rives du Xanthe
Sa promesse entraîna leur flotte obéissante.

« Achille aimé des dieux : puis-je, hélas ! sans regrets,

» Des fureurs d'Apollon révéler le secret?
» Oui, je sais de vos maux l'origine cruelle;
» Mais quel est mon appui si ma voix les révèle,
» Ma voix qui va peut-être enflammer le courroux
» D'un monarque puissant, implacable et jaloux?
» Des rois, je le sais trop, la colère est terrible.
» La haine dort long-temps dans leur âme inflexible:
» Tout à coup elle éclate, et ces cœurs outragés
» Ne s'apaisent jamais qu'après s'être vengés.
» Puissant fils de Thétis! jurez de me défendre.

» — Parle, divin Calchas! parle, c'est trop attendre.
» Je réponds de tes jours: ni ces Grecs, ni leur roi
» Si fier de voir marcher vingt peuples sous sa loi,
» N'oseraient t'offenser tant qu'Achille respire.
» J'en atteste ce fer et le dieu qui t'inspire.
» Parle.—Eh! bien, dit Calchas, ni des vœux différés,
» Ni le fatal oubli de tes autels sacrés,
» Du terrible Apollon n'ont irrité les armes.
» De son prêtre offensé ce dieu venge les larmes:
» Atride refusa Chryséis à ses pleurs:
» Voilà, peuples, voilà d'où naissent vos malheurs.
» Voulez-vous d'Apollon désarmer la colère?
» Rendez cette captive à son malheureux père;
» Qu'une sainte hécatombe atteste vos remords,
» Et de Chrysa vengée ensanglante les bords! »

Atride, en frémissant, se lève de son trône;
De la rage en son sein le noir torrent bouillonne:
Son cœur brûle; son front s'allume de fureur;
Son œil semble lancer l'éclair et la terreur;
Et menaçant Calchas de son regard farouche:
« Prophète malheureux! dit-il, jamais ta bouche
» M'a-t-elle fait entendre un présage flatteur?
» Ta voix prédit les maux: c'est ton affreux bonheur,
» Aujourd'hui dans ce camp tu sèmes le murmure:
» De son prêtre, à t'ouïr, un dieu venge l'injure:
» Mes refus ont armé les fureurs d'Apollon:
» Je devais de Chrysès accepter la rançon;
» Rendre une beauté chère!... Oui, sans doute, je l'aime:
» Oui, je la préférais à Clytemnestre même.
» Je la rendrai pourtant; dussent mes pleurs couler,
» Je sais qu'à la patrie un roi doit s'immoler:
» Je donne ma captive au salut de la Grèce;
» Mais qu'une autre beauté console ma tendresse.
» O Grecs! vous m'entendez: le chef de tant de rois
» Serait-il privé seul du fruit de ses exploits?

» — Superbe Atride! ainsi ton injustice avare,
» Dit Achille, à nos yeux sans pudeur se déclare!
» Quoi! tu veux que les Grecs, confondant leur butin,
» L'aillent soumettre encore à l'aveugle destin?
» Cède une fille au dieu qui menace ta tête:
» Laisse-nous d'Ilion achever la conquête;
» Et des princes troyens expirant sous nos coups,
» Les veuves t'offriront un prix digne de nous.

» — Non, non, répond Atride au fils de la déesse,
» Non, je n'accepte point ta frivole promesse;
. . . .
» Ah! quand je cède un bien dont mon cœur est épris,
» Si des peuples ingrats m'en refusaient le prix,
» J'irais, j'irais, armé de mon pouvoir suprême,
» Ravir le prix d'Ajax, d'Ulysse, ou le tien même.
. . . .
» Mais qu'un léger navire à l'instant soit armé:
» Qu'une riche hécatombe y suive Chryséide!
» Qu'elle apaise les dieux, et j'y nomme pour guide
» Un des chefs de la Grèce, Ajax, Ulysse, ou toi
» Vaillant fils de Thétis, qui fais trembler ton roi. »

DÉBUT DES GÉORGIQUES.

FRAGMENT.

Quel art donne aux guérets de riantes moissons,
Sous quel signe l'hymen rend les pampres féconds,
Et quels soins aux pasteurs Pan lui-même conseille,
Et les prudentes lois que veut le peuple abeille,
Voilà quels doux objets sollicitent mes vers.
Mécène! inspire-moi: flambeaux de l'univers,
Astres, dont l'influence active et fortunée
De la voûte des cieux fait descendre l'année,
Toi qui d'un jus vermeil, ô céleste Bacchus,
Appris à colorer l'urne d'Achéloüs!
Vénérable Cérès, dont le puissant génie
Changeait en épis d'or les glands de Chaonie!
Pan, Dryades, Sylvain, dieux des bois et des champs,
Je célèbre vos dons: favorisez mes chants.
Et toi qui nous donnas l'olive bienfaisante,
Sage Pallas! et toi de qui la main puissante,
Soudain frappant la terre, a d'un coup de trident,
Fait jaillir en fureur le coursier frémissant,
Neptune!

L'OARISTYS (1),

OU DIALOGUE AMOUREUX ENTRE DAPHNIS ET UNE BERGÈRE.

XXVIIe IDYLLE DE THÉOCRITE.

DAPHNIS.

Hélène aima Pâris; ah! ton baiser flatteur
M'apprend qu'une autre Hélène aime un autre pasteur!

LA BERGÈRE.

Sois moins fier d'un baiser; fugitive caresse!

DAPHNIS.

Le baiser qui s'enfuit laisse une douce ivresse.

LA BERGÈRE.

Il profane ma bouche, et je veux l'essuyer.

DAPHNIS.

Du moins permets qu'un autre efface le premier.

LA BERGÈRE.

Va baiser tes brebis, non de jeunes bergères.

DAPHNIS.

La jeunesse est rapide, et ses fleurs passagères.

LA BERGÈRE.

Va, je crains peu des ans les retours importuns.
La rose qui n'est plus revit dans ses parfums.

DAPHNIS.

Viens sous ces oliviers; j'ai deux mots à te dire.

LA BERGÈRE.

Déjà par ces discours tu m'as voulu séduire.

DAPHNIS.

Viens sous l'orme écouter ma flûte et ses doux sons.

LA BERGÈRE.

Amuse-toi, berger; moi, je hais les chansons.

DAPHNIS.

Crains Vénus, crains l'Amour, que ta rigueur offense.

LA BERGÈRE.

Je les brave tous deux; Diane est ma défense.

DAPHNIS.

Tremble; l'Amour écoute, et ses rets sont tendus.

LA BERGÈRE.

Traître? que fait ta main? Cesse, et n'y reviens plus.

DAPHNIS.

Tu crois donc éviter l'amour inévitable?

LA BERGÈRE.

Tu crois donc m'asservir à son joug redoutable?

DAPHNIS.

Peut-être me fuis-tu pour un moins digne amant?

LA BERGERE.

Mille ont brigué mon choix; tous l'ont fait vainement.

DAPHNIS.

J'aspire à ton hymen: seul j'ai droit d'y prétendre,
Si l'hymen est le prix de l'amour le plus tendre.

LA BERGÈRE.

Mais on dit que l'hymen a des jours pleins d'ennuis.

DAPHNIS.

L'hymen a de beaux jours, et de plus douces nuits.

LA BERGÈRE.

Toute femme est esclave, et tremble sous un maître.

DAPHNIS.

Dis plutôt qu'elle est reine, et plus encor peut-être.

LA BERGÈRE.

Je crains, je l'avoûrai, Lucine et ses tourmens.

DAPHNIS.

Vaine peur! ta Diane assiste à ces momens.

LA BERGÈRE.

Hélas! et qu'en naissant un fils coûte à sa mère!
Il détruit sa beauté!

DAPHNIS.

Pour la rendre plus chère!

LA BERGÈRE.

Et la dot?

DAPHNIS.

Tous mes biens, bois, champs, troupeaux, et moi!

LA BERGÈRE.

Jure d'être fidèle.

DAPHNIS.

Oui! fût-ce malgré toi!

LA BERGÈRE.

Et tu me construiras, quand nous serons ensemble,
Une cabane?...

DAPHNIS.

Un lit où l'amour nous rassemble!

LA BERGÈRE.

Mais que dire à mon père en retournant chez nous?

DAPHNIS.

Dès qu'il saura mon nom, ne crains plus son courroux.

LA BERGÈRE.

Dis-moi ce nom: souvent un doux nom sait nous plaire.

DAPHNIS.

Je m'appelle Daphnis; Licidas est mon père.

(1) Cette idylle est un des plus délicieux morceaux de l'antiquité. (*Note de l'auteur.*)

LA BERGÈRE.

Daphnis, à tes parens les miens ne cèdent pas.

DAPHNIS.

Je le crois ; cependant ton père est Ménalcas.

LA BERGÈRE.

Berger ! où sont tes bois, tes champs, ta bergerie?

DAPHNIS.

Viens ; vois ces hauts cyprès règner sur la prairie.

LA BERGÈRE.

Paissez, chèvres ; je vais dans les bois de Daphnis.

DAPHNIS.

Paissez, taureaux, paissez ; je mène aux bois Doris.

LA BERGÈRE.

Berger ! quel feu t'agite ? Arrête, téméraire !

DAPHNIS.

Tu trembles ! Que crains-tu de qui cherche à te plaire?

LA BERGÈRE.

Tu poursuis!..Dieux! quel trouble!..Eh quoi! tu prends [mon sein?

DAPHNIS.

Tes deux pommes d'amour ont invité ma main.

LA BERGÈRE.

Je tombe !... Ce gazon va souiller ma parure.

DAPHNIS.

J'y mets d'une brebis la toison molle et pure.

LA BERGÈRE.

De ma ceinture encor, méchant ! tu romps les nœuds !

DAPHNIS.

Vénus ! reçois ce don, prémice de nos jeux.

LA BERGÈRE.

J'entends du bruit ! Où fuir, bergère infortunée?

DAPHNIS.

C'est le bruit des cyprès qui parlent d'hyménée.

LA BERGÈRE.

Tu déchires mon voile, et je suis nue... Ah, dieux !

DAPHNIS.

Je te promets un voile encor plus précieux.

LA BERGÈRE.

Tu me promets beaucoup.

DAPHNIS.

Je tiendrai plus encore :
Je voudrais te donner cette âme qui t'adore !

LA BERGÈRE.

Ah ! Diane !... ah ! pardonne au trouble de mes sens !

DAPHNIS.

Autel du tendre Amour, reçois mon pur encens !

LA BERGÈRE, *après un intervalle.*

J'étais fille, et suis femme !

DAPHNIS.

Oui, femme, et bientôt mère
D'enfans qui dans tes bras me nommeront leur père.

Ainsi tous deux cueillaient la fleur de leur printemps.
Doris vers ses troupeaux s'en revint à pas lents,
De volupté, d'amour et de pudeur émue ;
Le cœur lui bat : confuse elle baisse la vue ;
Mais Daphnis, plein de joie et fier de son bonheur,
Revint à ses troupeaux amoureux et vainqueur.

POÈME DE TIBULLE A MESSALA.

Pars, suis dans l'Orient les drapeaux de la gloire :
Cherche à travers les flots l'Asie et la victoire :
Mais que ton souvenir flatte le triste sort
De Tibulle, enchaîné sous l'aile de la Mort.
O Mort, suspends tes coups ! ô Mort, que la furie
Attende à me frapper au sein de ma patrie ;
Je chercherais en vain, dans ces sauvages lieux,
Un sein pour recueillir mon âme et mes adieux.
Y verrais-je une mère, une sœur, une amante,
Baigner de quelques pleurs ma cendre encor fumante ?
Que n'en croyais-je, hélas ! les larmes de l'amour,
Quand Délie implorait les dieux et mon retour !
Ils flattaient son espoir ; mais une horreur secrète
Attachait à mes pas sa tendresse inquiète.
Combien je reculai ces funestes momens !
Quels pleurs attendrissaient nos longs embrassemens !
A mes derniers adieux j'en ajoutais encore :
Eh ! peut-on s'arracher à tout ce qu'on adore ?
Cent fois interrompant de sinistres apprêts,
L'amour lui ramena mes pas et mes regrets.
Je pars ; un noir présage en secret m'épouvante ;
Mais le plus triste augure est de fuir une amante ;
Au mépris de ses pleurs échapper à ses bras,
C'est irriter les dieux, c'est courir au trépas.
Pardonne, Amour ; Délie, excuse un téméraire,
Déjà trop malheureux d'avoir pu te déplaire.
Si la Mort t'obéit, Isis, si tes autels
N'abusent point les vœux des crédules mortels,
Daigne sauver des jours consacrés à Délie !

Périsse des combats la sanglante folie !
C'est elle qui troubla des jours purs et sereins.
O paix de l'âge d'or ramène les destins !
Un printemps éternel caressait la nature :
La terre prodiguait des moissons sans culture.
Ses flancs en longs chemins n'étaient pas sillonnés,
Et de murs soupçonneux au loin emprisonnés ;

Les forêts, dépouillant leurs antiques ombrages,
N'allaient point sur les mers défier les orages.
L'aveugle ambition, trop féconde en revers,
N'avait point divisé les cœurs et l'univers;
Du coursier, du taureau, la liberté sauvage,
Et du frein et du joug rejetait l'esclavage.
Mars n'avait point encor déployé ses drapeaux;
La haine était sans glaive, et l'orgueil sans faisceaux.
Les sermens n'étaient point l'organe du parjure;
Et les prêtres des dieux ignoraient l'imposture.
Les cris de la trompette, et la soif des combats,
A des crimes heureux n'excitaient point nos bras;
Le soupçon n'avait point inventé les partages;
La foi servait alors de terme aux héritages.
Loin du crime et des arts, l'homme eut ses mœurs pour lois,
La vertu pour ses dieux, et les dieux seuls pour rois.

Mais d'un sceptre d'airain le ciel frappant la terre,
L'or brille, le fer luit, le sang coule, et la guerre,
Fille de la vengeance et mère des forfaits,
Exile de nos cœurs l'innocence et la paix.
Ils m'ouvrent le cercueil! ah, s'il faut que j'y tombe,
Que du moins l'univers lise un jour sur ma tombe:
« Tibulle ici repose; au printemps de ses jours,
» Mars l'enlève à Délie, et la Parque aux amours. »
Déjà Vénus en pleurs me guide aux rives sombres,
Vers les bosquets sacrés des innocentes ombres;
Là, Zéphyre, éveillé par de tendres concerts,
Promène l'harmonie et l'amour dans les airs;
Sur des lits de gazon la volupté sommeille:
On n'y voit que la rose et sa moisson vermeille;
Un jeune essaim d'amans vole autour des berceaux
Qu'arrosent du Léthé les caressantes eaux;
Vous qui chantiez l'amour, doux et tendres poètes,
L'amour vous réunit dans ces douces retraites.

Plus loin, du noir Chaos les gouffres entr'ouverts
Recèlent le Tartare et la nuit des enfers;
Là, frémit Alecton; là, Tisiphone errante
Fait siffler les serpens de sa tresse sanglante,
Cerbère agite encor, de ses triples abois,
Les ombres que le Styx emprisonne neuf fois;
De triples dents d'airain ses trois gueules armées
Y gardent des enfers les portes enflammées.
Là, près du fier géant qui déchire un vautour,
Ixion, sur sa roue, expie un fol amour.
Filles de Danaüs, là, votre urne fatale
Voit fuir l'onde échappée aux lèvres de Tantale;
Cette onde y venge un sang que protégeait Vénus,
Et d'un perfide hymen, les forfaits sont connus.

Tombe dans les enfers toute amante parjure,
Tout rival dont ma flamme a reçu quelque injure!
Un rival!... ô soupçons! ô tourmens! ô revers
Ah! c'est trop respirer le poison des enfers;
Ombres, Parque, Achéron, fuyez, sanglante image,
Ah! Délie! ah! ton cœur ne peut être volage,
Je t'aime, mon amour me répond de ta foi.
Échappé du tombeau, je vole jusqu'à toi,
J'entends la vieille esclave assidue à tes veilles,
D'un récit fabuleux t'alonger les merveilles;
Quand le soir, rallumant l'étoile du berger,
Voit fuir l'humide lin sur ton fuseau léger;
Mais le sommeil enlève, en frappant ta paupière,
La quenouille à tes mains, à tes yeux la lumière.
Que je t'éveille alors, et puissent tes appas
Voir au lieu de Morphée un amant dans tes bras!
Ce lit qui t'attendait plaintive et solitaire,
Du flambeau des plaisirs s'embellit et s'éclaire.
Un désordre amoureux te livre à mes regards,
Je dispute ton sein à tes cheveux épars;
Doux baisers!... jour heureux! que ma tendresse implore
Beau jour échappe-toi des portes de l'Aurore!

MALFILATRE*.

NARCISSE,

OU

L'ÎLE DE VÉNUS.

POÈME.

CHANT PREMIER.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices,
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourmens honteux,
Les vains sermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux?

Que dis-je, hélas! c'est le meilleur des dieux;
Il nous aimait, et par ses soins propices,
Il ne voulait que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux;
Le siècle d'or coula sous ses auspices:
Le siècle d'or ne vit que des heureux;
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.
Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a chez nous laissé pour successeurs,
L'Ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'Intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche *hideuse* en son ivresse,
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains!
Vous n'aimez point, trop aveugles humains:
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point: vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes;
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines;
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,
De son beau nom vous abusez encore;
Et parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,
Quelques amans blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,
Un nouveau temple, unique en l'univers,
Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fond des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,
Dans ce désert transporta mille essaims
D'adolescens qu'elle avait elle-même,
Dès le berceau, nourri pour ses desseins.
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,
Et, dans un âge, où croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour;
Filles y mit, dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,

* Malfilatre (Jacques-Charles-Louis), naquit à Caen en 1732. A peine sorti du collége, il concourut pour les prix de poésie proposés par l'académie de Rouen et par celle de Caen : il fut quatre fois couronné par la première. Le succès qu'obtint son ode intitulée *le Soleil fixe au milieu des planètes* le détermina à quitter la province. Le libraire Lacombe s'établit, à son arrivée à Paris, son protecteur et son ami ; ce fut lui qui conseilla à Malfilâtre de traduire Virgile, et quoique sa traduction, conçue d'une manière bizarre, péchât encore par l'exécution, elle obtint cependant du succès grâce au zèle du généreux libraire. Mais Lacombe mourut; Malfilâtre se trouva presque aussitôt dans une grande détresse; et, pour achever en paix son poëme de *Narcisse* et échapper à ses nombreux créanciers, il se retira à Chaillot, où il vécut pendant assez long-temps sous le nom de La Forêt. Une triste maladie, à laquelle sa misère ne lui permit pas d'apporter les soins nécessaires, le précipita fort jeune au tombeau. Il mourut le 6 mars 1767.

Déjà portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre, et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillans sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encor, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du Zéphyr.

A son autel, cette heureuse jeunesse,
Va tous les jours adorer la déesse,
Et, tous les jours, la déesse pour eux
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux.
Lieux enchantés! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime!

Là, les étés n'embrasent point les airs;
On n'y craint point la rigueur des hivers;
Mais on y voit, assises sur un trône,
Flore et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits murs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux que nature fait naître.
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contens!
Ils sont heureux! pourraient-ils ne pas l'être?
A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices:
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,
Fera bientôt l'ornement de ces vers
Tirésias, aveugle octogénaire,
Toi, seul vieillard qu'on admet dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux;
Homme divin! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruis dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois, d'elle-même, agir leur industrie,
Sans le presser, cultives leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la forces pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit, et sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du luth, aux sons de la guitare;
Lorsque tu peins, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchans,
Soit les couleurs dont le matin se pare,
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,
Chante Uranie et les déserts semés
D'étoiles d'or et d'astres enflammés;
Si, tout entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout; de tout autre plaisir,
Pour t'écouter, on perd le souvenir;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits:
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels;
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme
Et s'affermit dans l'amour du devoir:
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir!

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées;
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus,
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,
Lits sans apprêts, véritables asiles
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la Nature!
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros! cœurs faits pour la droiture,

Faits pour l'amour la sagesse et la paix !
O vous de qui n'approcnèrent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le désir de l'or et des grandeurs,
Auteurs premiers du crime ou des malheurs !
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence, et plaise aux dieux qu'il dure !

Il eût duré sans un vice, un fléau
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas ! employer mon pinceau?

C'est par vous seul, infortuné Narcisse,
Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit partout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,
De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse
Avait choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Écho, si long-temps chéri d'elle,
Quel dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant dans tous ses citoyens,
Le sentiment qui formait leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,
Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et sitôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-mêmes
Par le rapport des goûts, des sentimens.
Elle voulut que ces enfans aimables,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amans ;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié ;
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs âmes,
En arrivant y trouvât l'amitié.
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.
Mais quoi ! l'amour n'est point connu du crime,
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus,
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la Nature est la mère :
Consultez-vous, et soyez mes témoins,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le dieu qu'à Paphos on révère,
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :
Ce dieu charmant, de la terre exilé,
Par ta vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, et la race mortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs
De son flambeau jaillir une étincelle ;
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent.
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié qui les unit long-temps,
S'est transformée en d'autres sentimens.
Auprès d'Écho, l'heureux fils de Céphise
Sent des désirs qu'il n'avait pas connus.
La belle Écho, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlans soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête ;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toit solitaire
De cent berceaux, sous le simple lambris
Des myrtes verts et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfans de Cypris.
Dans ce bercail, le pasteur de Cythère
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespère :
Il lui manquait ses deux agneaux chéris.
Du reste, au moins, le bonheur le console,
Il s'en occupe, il est partout, il vole
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Éole,
Hors le Zéphyre, habitant des roseaux;
Il règne en dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des astres même, en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincelans.
Amans heureux! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés :
Les yeux sur vous, la nocturne courrière,
D'un pas plus lent, marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés
La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.
Ce faible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol, caché sous les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,
Jette dans l'âme un trouble plein de charmes,
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Première nuit à l'amour consacrée!
En sa faveur, prolonge ta durée,
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse
A tous les pas de tes chastes enfans,
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
(Précaution dont ces heureux amans
N'ont pas besoin pour demeurer constans),
Tendre Vénus, lorque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume, et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage :
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parais, retombent et s'apaisent,
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue;
En rugissant, le lion te salue,
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs;
L'oiseau léger te chante dans la nue;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter... Mais que dis-je? et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportait malgré moi :
Faible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre;
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Égare-moi dans les réduits secrets
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés;
A votre suite, ô nymphes bocagères!
J'irai fouler les naissantes fougères,

Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

CHANT SECOND.

De ce bonheur, qui semblait fait pour tous,
Le beau Narcisse, Écho, sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avait du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amans, près de combler leurs vœux,
Avait prédit cet avenir affreux.

Mais il craignait le penchant invincible
Que l'un pour l'autre ils éprouvaient tous deux:
La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvaient braver cet oracle terrible.
Pour les amans il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux,
Les vrais amans laissent tonner les dieux:
De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutait pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux.
Tromper l'amour est chose peu facile:
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
» Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,
» A se conduire est encore inhabile,
» A votre tour, conduisez aujourd'hui
» Et soutenez ma vieillesse débile.
» Venez, mon fils, votre présence utile
» Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
» Nous marcherons attachés l'un à l'autre
» Par les deux bouts de ce ruban léger,
» Qui réglera ma route sur la vôtre,
» Et loin de moi bannira le danger.
» Approchez-vous. » Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner, sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,
Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,
Trop simple enfant, ainsi Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.
Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs
Près de leur père unissaient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleurait lui-même, en essuyant leurs larmes.
Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêlaient du moins, dans leur âme inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblans, mal assurés,
Ces faibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,
Où les amans, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits de plaisir enivrés?
Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Écho!
Jour qui devrait des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio!
L'astre du monde ouvrait encore à peine,
Dans l'Orient, son palais de vermeil:
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne
Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entr'eux, Zéphyre et le Sommeil
Flattaient Narcisse, et ces gardiens fidèles,
Au loin chassaient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,
Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots,
Sous votre main abaisser ses paupières,
Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentait les approches fatales
De son malheur; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles:
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Écho survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.

Près d'eux, sur l'herbe, étaient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars,
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquilles,
Aimait l'usage, et qu'il laisse inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeillait, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenait, d'un air de complaisance.

L'agile Écho précipitait ses pas;
Mais tout à coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant qui ne la voyait pas,
Elle sourit en étendant les bras;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas! à son inquiétude,
» Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré;
» Au jour naissant le sommeil est entré
» Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
» Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
» Et ses attraits! que dans cette attitude
» Il est touchant! qu'il est cher à mon cœur! »
Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement,
Puis, abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Écho se jette aux genoux de son père,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
« O vous, de qui la bonté paternelle,
» Narcisse et moi, daigne nous consoler!
» Toujours le sort nous fera-t-il trembler?
» Que tarde-t-il? et quand sa main cruelle
» Du dernier trait nous doit-elle accabler?
» Faut-il long-temps languir dans la contrainte
» En l'attendant? Condamnés par le ciel,
» Faut-il encor que nous mourions de crainte,
» Cent fois le jour, avant le coup mortel!
» Ah! quel que soit ce malheur que j'ignore,
» L'incertitude est plus affreuse encore.
» Il est cent maux que notre esprit flottant
» Craint tour à tour, pour un qui nous attend.
» Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
» Nous redoutons le jour du bonheur même :
» Nous nous aimons, et n'osons nous unir!
» Serait-ce un mal de s'unir quand on s'aime,
» Pour que le ciel voulût nous en punir?
» O vous, mon père! oh! si jamais votre âme
» Du tendre amour avait connu la flamme,
» Si vous lisiez dans le sein des amans,
» Avec pitié vous verriez nos tourmens.
» Un dieu menace. A-t-il quelque supplice
» Plus dur pour moi que de perdre Narcisse?
» Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.
» Mon cher amant! toi seul es tout pour moi.
» Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
» Ou de mourir ou de vivre sans toi.
» Je périrai.... Sera-ce avec justice?
» Suis-je coupable? » Alors Tirésias :
« Craignez le ciel et ne l'accusez pas :
» Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,
» D'oser juger la justice des dieux?
» Ah! réprimez ce penchant curieux,
» Ou redoutez un châtiment sévère.
» Penchant funeste! Écho, tremble aujourd'hui
» D'être coupable, et de l'être par lui.
» Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
» Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
» Je vous attends; et quand l'astre du jour
» Aura fourni la moitié de son tour,
» Nous irons tous, dans un grand sacrifice,
» (Honneurs, hélas! peut-être superflus!)
» Prier Junon de vous être propice :
» Craignez Junon... Je n'en dirai pas plus;
» Et dès ce soir, si de tristes présages,
» Lorsque tantôt nous irons l'implorer,
» N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
» Et que sa main rejette vos hommages,
» Oui, dès ce soir je couronne vos vœux.
» Car, je le sens, enfin cette journée
» Doit décider de votre destinée,
» Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Écho partait. Dans le vague des nues,
Elle aperçoit deux cygnes éclatans,
Au col flexible, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accens,
Traînent Vénus, et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs, et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,
Pour l'adorer, au sortir de son char,
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.
Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse

Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :
Tant le Sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la Nature!

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.
» Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
» Paisibles vents, par vos molles haleines,
» Autour de lui, rafraîchissez les airs,
» Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
» Calmez son âme, et faites dans ses veines
» Couler la paix et l'oubli de ses peines. »
Ainsi parla la mère des Amours;
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours;
» Hélas! dit-elle, à vous seul j'ai recours :
» Apprenez-moi sa disgrâce future,
» Et de son sort percez la nuit obscure. »

« Belle Vénus, reprit Tirésias,
» De l'avenir le destin est le maître.
» Sa volonté dirige tous nos pas :
» Respectons-la sans vouloir la connaître;
» Pour la connaître, on ne la change pas.
» Eh! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
» Peut déchirer le voile impénétrable?
» Par moi sans doute il annonce aux mortels,
» Tantôt des biens, tantôt des maux cruels;
» Mais par ma voix rarement il déclare
» Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare;
» Avec moi-même il sait dissimuler,
» Et ne répand qu'une lumière avare
» Sur les secrets qu'il veut me révéler.
» De ces enfans ce qu'il daigne prédire.
» Diversement se peut interpréter.
» Il serait long de vous le répéter,
» Tendre Cypris, et pour vous le redire,
» De mon histoire il faudrait vous instruire :
» Il en dépend et s'y trouve enchaîné...
» Mais laissons-là mon sort infortuné,
» Et de ma vie étouffons la mémoire. »

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir,
» Le passé peut expliquer l'avenir.
» J'attends de vous ce récit, cette histoire,
» Toujours promise, et remise toujours;
» C'est trop long-temps différer, tous les jours,
» Cette faveur qu'une déesse implore.
» Ne pensez plus vous en défendre encore,
» Ni m'échapper par de nouveaux détours.
» Voyons enfin ces événemens rares,
» Ce long tissu d'aventures bizarres,
» Qui de vos ans ont illustré le cours.
» Parlez sans crainte, à l'ombre de ce chêne
» Nous sommes seuls, nul témoin ne nous gêne,
» Nul indiscret n'entendra nos discours. »
Ainsi du moins le croyait la déesse;
Mais un buisson dérobait à ses yeux
La jeune Écho, qui s'était, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disaient tous deux,
Écho voulait pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse, et que l'on veut lui taire.
Injustes dieux! pourriez-vous la punir.
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime?
Serait-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir.

Elle était fille, elle était amoureuse;
Elle tremblait pour l'objet de ses soins;
C'était assez pour être curieuse,
C'était assez : filles le sont pour moins;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable,
Et pour Écho sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi!

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien :
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
Comme elle aussi, Vénus le savait bien.
Vénus croyait de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres;
Qu'une parole échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,
Malgré lui-même, éclaircirait peut-être
Ce qu'il semblait n'oser faire connaître
Qu'une fois mis en humeur de conter
(Car on se plaît à conter à cet âge),
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourrait bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenait caché.

Tirésias dans un profond silence
Devait toujours se tenir retranché;
Mais il sent peu la triste conséquence

De son récit; et l'humaine prudence,
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse,
Vénus alors n'employa-t-elle point!
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre faiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint?
Il balançait: la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,
Vole à son col, contre son sein le presse,
Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique, et l'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ces doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
» Un temps bien cher, dit-il à Cythérée.
» O temps heureux, mais de courte durée
» Temps des amours, qui ne peut revenir,
» Devais-tu naître? ou devais-tu finir?
» Regrets amers! Mon âme déchirée,
» Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
» Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
» La Renommée en a parlé, sans doute,
» Plus d'une fois, à la table des dieux;
» Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
» Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »

CHANT TROISIÈME.

» Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle;
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devais me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine,
Nos citoyens, enfans de votre choix:
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,
C'en est assez; la commune ennemie,
Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

» Elle est puissante, et les bords du Scamandre,
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours, qu'en vain vous voulûtes défendre,
Cette Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument;
Il en sera la première victime,
Si le Destin n'en ordonne autrement:
Car le Destin, par son vouloir suprême,
Peut rendre vain ce qu'elle a résolu;
Mais je crains bien que ce maître absolu,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amans, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblème.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable!
Eh quoi! Junon ne se contente pas
De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias!
Je l'offensai; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritaient-ils cet excès de vengeance?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

» Sorti des murs, qu'aux accens de sa lyre
Un fils des dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageais, curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'esprit, les mœurs des peuples différens.
Je parcourais ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'Orient semées;
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare,
Et le Destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel! péri dans cet orage!
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

« Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour
Deux grands serpens qui, près d'une onde claire,
Gardaient ses bords et les bois d'alentour.
L'amour s'apprête à les unir ensemble :
Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant semblaient se menacer.
Entre les dents, dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir,
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout à coup ils sifflent et s'embrassent,
Étroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Voit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

» Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avais deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui coulait à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête, et recourbent de rage
Leur queue immense, en cercles redoublés,
Puis, jusqu'à moi s'alongent, se déploient
D'un saut agile, et devant eux m'envoient
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,
Dans la poussière, à la fois abattu,
Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

« Ils expiraient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :
« Ah ! malheureux ! près d'une source sainte,
» Et sur des bords à Junon consacrés,
» Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
» De ce lieu même attaquer les génies,
» Ces demi-dieux à Samos adorés ?
» Tremble... frémis. Junon qui les protége
» Saura punir ce forfait sacrilége.
» Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
» Les a privés des plaisirs amoureux :
» Bientôt toi-même, avec plus de justice,
» Éprouveras un semblable supplice,
» Et tu verras tes élèves un jour,
» Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »
Ah ! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie ; ils rempliront le reste.

» Je n'avais pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger !
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous cache au soir de la vie !
Le temps cruel et sa faux ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

» Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvaient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces
Et de Narcisse et de votre Adonis :
Aussi les cœurs volaient tous sur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avaient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachais, et je craignais d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop constans !
Fille trop tendre ! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

» Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions pour le bonheur suprême ;
Ma bouche avait des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs ;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
Dans tous mes sens émus par le désir,
Et qu'animait l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :
J'en perds l'usage... ou plutôt... quel affront
Je perds... La honte est encor sur mon front.
O chère épouse ! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge !
Entre tes bras, la cruelle me change,

En jeune nymphe, et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi ; mais du moins, ô Vénus !
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît, et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas ! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène ;
Et mon amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
» S'écria-t-elle ; ainsi, faibles humains,
» A peine il met le bonheur dans vos mains,
» Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
» Où vous voyez fondre et s'évanouir
» Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
» Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,
» De ce néant s'indigner ton courage :
» Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
» Mais à ta main si je ne puis prétendre,
» J'attends de toi l'amitié la plus tendre ;
» C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
» Aucun amant m'engage sous sa loi.
» Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
» Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

» Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.
Eh ! que pouvais-je en cet état nouveau !
Elle avait vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étais vivant, et j'étais au tombeau.

» D'Irène, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnais mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vu naître,
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvais-je y reparaître ?

» Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupait sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, faiblement endormie
Se réveillait de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnait des pleurs à son amant.

» J'étais bien loin de partager sa flamme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme ;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié ;
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse,
Acis m'aimait, Acis savait aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devait l'alarmer.
Mais j'ignorais que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,
Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyait sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

» Pardonne, Irène : à mon cœur, comme au tien,
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom était le mien
Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu ? De quelle jalousie
Ton âme, hélas ! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on me vit t'y conduire jadis ?

» Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,
Où, dans les bras d'Irène consternée,
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je ? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paraît favorable,
Par un retour que je n'attendais pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale ;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment aurait dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressans,
Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présens.

» Je le quittai, pour voler chez Irène.
Enfin, disais-je, à moi-même rendu,
Je vais encor la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.
Flatteuse idée ! espérance trop vaine !
J'entre... la Parque allait trancher son sort,
Et m'attendait pour cette horrible scène.
« Irène !... ô dieux ! criai-je avec transport,
» Vois ton amant que le ciel te ramène,
» Entends ma voix... » Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnaît... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnait la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
« Serait-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?
» Se peut-il bien qu'enfin je te revoie ?
» Mais dans quel temps ? Ah ! je n'ai pu souffrir
» Ton autre hymen ; ma tendresse jalouse
» M'a consumée.... Adieu, je vais mourir,
» Heureuse au moins de mourir ton épouse !
» Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
» Trop cher époux, vivre en ton souvenir !
» Puissé-je !... » Alors elle perd la lumière.
Hélas ! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulais disputer au trépas ;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

» Dès cet instant, pardonnez, ô déesse !
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors, mon cœur, flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irène
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

» Je voulais fuir une île que j'abhorre ;
Mais le Destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparait de nouvelles douleurs.

» C'est à Samos que Junon prit naissance,
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces momens jaloux,
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas ;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle,
Et brûle encor des feux si délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas ;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle !
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule, et jouir d'elle-même :
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême :
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadème ;
Elle y vient rire ; on rit peu dans les cieux,
Je la plaindrais, je plaindrais tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère,
Devaient traîner leur triste éternité,
Sans dépouiller la majesté sévère :
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvaient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux, et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

» Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans,
Déjà ma voile emprisonnait les vents.
J'allais partir ; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens : je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étaient seuls ; car les dieux de leur cour
Étaient restés au céleste séjour ;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avaient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avait aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçait ! on remarquait une urne
Sur le gazon renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat, parsemaient le théâtre.

« Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissaient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite,
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble, et sans égarement.
Ils raisonnaient, ils demandaient comment
L'enfant Amour, qui paraît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.
Ils demandaient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disait : faut-il qu'on délibère?
Ne sait-on pas qu'en ces instans si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous?
Mais Jupiter prétendait le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère;
Mais des experts, en est-il sur ce point?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir? Eh! Cypris ne l'a point?
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »
A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

« On me fit juge, en cette conjoncture,
J'étais fameux; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnait droit de conclure
Que je pouvais, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,
Développer cette matière obscure.
Il ne savait mes destins qu'à demi,
Et je le crois; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en était l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,
Accréditait ma fausse renommée;
Elle riait, et jouissait tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Comblait mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honorait, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paraissant m'applaudir,
Par un discours, que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux!
» Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
» A réuni par un accord si rare,
» Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
» De ces plaisirs quelle est la différence?
» Lequel vous semble et plus vif et plus doux?
» Une dispute, élevée entre nous
» Sur ce problème, attendait la sentence
» D'un connaisseur, d'un juge tel que vous.
» Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
» Le monde entier, qui vantait votre nom,
» Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
» A ce bienfait, reconnaissez Junon;
» Vous lui devrez ce respectable titre. »

« Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi; malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,
Je fus sensible à cet honneur suprême :
Vanité folle! honneur trop dangereux!
Sur cette mer insensé qui s'expose!
Ah! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, surtout quand ils sont dieux.

Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avais connu les différens désirs;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis, ou je crus satisfaire
Et ma vengeance, et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah! ne triomphez pas,
» Dit aussitôt la terrible déesse;
» Sachez enfin que ce Tirésias
» A sans jouir consumé sa jeunesse;
» Que les plaisirs appelés tous les jours,
» Quoiqu'il se flatte, et trompe sans scrupule
» En ce moment, Jupiter trop crédule,
» Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
» Et n'ont jamais couronné ses amours;
» Que des plaisirs ce juge ridicule
» Est un aveugle... et le sera toujours. »

En prononçant cet arrêt formidable
Junon me jette un regard furieux,
S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,

De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

» Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance;
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.

» Minerve seule à Samos descendue,
Avait du ciel suivi les souverains;
Mais du Dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitait l'indécente cohue.
Hélas! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courais pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entrait dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchais, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste:
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
» Le bel enfant qui fera tes délices,
» Serait heureux, si quelques dieux propices
» Daignaient le rendre aveugle comme toi. »

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie
» Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
» Et vous, témoin de mes justes transports,
» O Jupiter! ah! d'un coup de tonnerre,
» Précipitez mon âme aux sombres bords.
» Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
» Avec lenteur traînant ce triste corps,
» Ne suis-je pas d'avance au rang des morts?
» Frappez, grands dieux! j'implore cette grâce,
» Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
» De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
» Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »
Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.

» Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert
Confusément, Vénus, j'ai découvert
Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,
De son hymen le flambeau va s'éteindre;
Qu'à son amant Écho prête à s'unir,
Par trop de soin deviendra malheureuse;
Que, pour avoir le droit de la punir,
Junon saura la rendre curieuse;
Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

» Mais que me sert de percer ces ténèbres?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres,
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Épidaure ou d'Athènes,
Il vaudrait mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs,
J'ai tristement attendu la vieillesse:
Elle est venue, et la mort qui me presse,
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde,
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,
Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfans je n'avais à pleurer! »

Ce long récit du malheureux prophète
Rendit Vénus encor plus inquiète.
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant
» De voir enfin couronner sa tendresse,
» Narcisse doit fuir une onde traîtresse;
» Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content
» Ici peut-être est flatté par des songes,
» Et se repaît d'agréables mensonges,
» Auprès des eaux, Junon veille et l'attend.
» Auprès des eaux, sans doute, on le menace
» D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce:
» Mais quelle est-elle? Et pourra-t-il, hélas!
» La prévenir, s'il ne la connaît pas?
» Dois-je trembler qu'une chute soudaine
» Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
» Ou qu'il ne boive un funeste poison,
» Versé dans l'eau par l'ordre de Junon?
» Dois-je trembler que, pour venger encore
» Ce double monstre à vos pieds terrassé,
» Au bord des flots, un serpent ne dévore
» Ce faible enfant, tant de fois menacé?
» Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
» Et par leurs mains enlevé sans retour,
» Quittera-t-il l'objet de son amour,
» Pour habiter leur demeure profonde?

» Osera-t-il, indiscret, curieux,
» Sur les appas, sur le bain de Diane
» Ou de Pallas, ouvrir un œil profane?
» Vous, Actéon, mille autres, par les Dieux
» Furent punis pour avoir eu des yeux.
» Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
» A ce ruban, qui vous attache à lui,
» Tissu trop faible, et peu sûr aujourd'hui.
» Substituez ma ceinture immortelle,
» Dont la vertu, dont l'utile secours
» Dans le péril peut défendre ses jours.
» Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
» Si, dans mon île en secret descendue,
» Elle n'a pas, par un philtre odieux,
» Empoisonné les sources de ces lieux,
» Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte :
Secret heureux, mais employé trop tard!

Vénus enfin s'éloigne du vieillard,
Déployant l'or de ses rênes flottantes,
Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Écho sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias,
Trouble à regret le repos de Narcisse,
Par cent baisers essuie, à son réveil,
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

CHANT QUATRIÈME.

—

La curieuse est rarement discrète;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop faible Écho, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :
Funeste soin! quel en sera le prix?
Ils murmuraient (le malheur rend injuste);
Ils s'animaient contre leur chef auguste.
« De notre amour bizarrement jaloux,
» Il veut peut-être, en se jouant de nous,
» Nous effrayer, et, par ce stratagème,
» Nous dérober des plaisirs dont lui-même
» Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons joignant l'ingratitude,
Les deux amans résolurent encor
De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueillaient plus
Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
» Offre à nos yeux un sinistre présage,
» Tirésias doit à notre union,
» Ma chère Écho, refuser son suffrage.
» Que faire alors? Faudra-t-il obéir?
» A nous quitter pourrons-nous consentir?
» Ah! dès l'instant que des signes contraires
» Annonceront des destins si sévères,
» Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :
» N'attendons pas que d'une main barbare,
» Tirésias pour jamais nous sépare,
» Et de tes bras m'arrache avec effort.
» Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
» De son côté, chacun de nous se coule
» Adroitement et trompe tous les yeux.
» Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
» Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
» Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.
» Là nous irons, indulgens à nos feux,
» D'un chaste amour serrer les derniers nœuds. —
» Eh bien! Narcisse, il faut... » Écho, modeste,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entre eux ils se parlaient tout bas,
Devant leur chef, dont ils guidaient les pas,
On approchait du lieu du sacrifice.
Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,
Le tient, l'embrasse, et pleure sur sa main
« O mon espoir! ô moitié de moi-même!
» Unique objet de mes vœux les plus doux!
» Toi que j'adore! hélas! si ton cœur m'aime,
» De mon repos si ton cœur est jaloux,
» Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
» Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux :
» Pour t'immoler, des monstres homicides
» Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal, dangereuse imprudence!
Écho pensait l'éloigner de ces lieux,
Si redoutés, si funestes pour eux;
Mais jeune encore et sans expérience,
De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammait les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête,
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums, qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues,
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble,
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux;
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons,
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé,
La tient, la serre, avec fureur s'obstine,
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une lange assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire et s'enivre de sang.
Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contr'eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux,
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève:
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

De tout le peuple, encor pâle d'horreur,
Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de là, guidés par la nature.
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,
Étaient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils allaient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu, brillant d'or et de soie,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,
De maux plus grands n'était que la figure
Maux près d'éclore, hélas! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreux augure !
Plus effrayant et plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui dans la nuit obscure,
Vient annoncer le deuil et les douleurs !
Va puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Être, comme eux, l'horreur de la nature !

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard,
Et pris la fuite ; il s'était avec art
Débarrassé de sa belle ceinture
Qui l'arrêtait à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Étroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, sapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part, enfermant ce séjour,
Borde le pied des côteaux d'alentour,
Et par degrés s'élève dans la nue.
Sous des rochers au bas de ces côteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite, où se plaît Cythérée,
D'un rayon faible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens ; qui, sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint : Écho devait s'y rendre ;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.
Il le promit ; mais, cruelle Junon,
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse ;
De son esprit tu te rendis maîtresse :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès long-temps, ta main, ta main traîtresse
Avait d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens, et trouble la raison.
Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avait d'avance empoisonné les eaux ;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire,
Un autre dieu ne saurait le détruire.
« Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi
» L'humide empire est-il fermé pour moi,
» Disait Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre ?
» Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux,
» Je marche à lui, dans son sang odieux
» Mes javelots, mes flèches vont se teindre.
» Assez long-temps on vit ces traits oisifs
» Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
» Sur les chevreuils et les daims fugitifs ;
» Et j'ai souvent rougi d'une victoire,
» Que me cédaient des animaux craintifs.
» De cette grotte, où viendra ma maîtresse ;
» Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux,
» Admireront son amant valeureux :
» Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
» Honore, Écho, ton choix et ta tendresse ;
» Et tu joindras sur mon front généreux,
» Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible,
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive
Narcisse jette une vue attentive :
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,
Peut le surprendre et s'élancer sur lui ;
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule ;
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux ! est-ce là cette hydre épouvantable,
» Ce noir dragon, ce monstre détesté ?
» Ah ! c'est, dit-il, c'est un être adorable !
» Oui, c'est sans doute une divinité,
» Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
» Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
» Quel incarnat s'unit à la blancheur !
» Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
» Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil ;
» Par intervalle il mêle un feu vermeil,
» Et le rubis légèrement colore
» Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Écho frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connaît pas.
Dans le portrait que l'onde lui présente,
Sans le savoir, il admire en détail,
Ses propres traits, sa beauté séduisante;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat;
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paraître un trouble, une rougeur pareille!
Courir un feu subit et passager,
Et tous les lis en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image;
Dans cette erreur aisément tout l'engage,
Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encor commence à s'ombrager,
Et ses regards aussi doux que son âme,
Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune
Simple en sa forme, élégante, sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyant au hasard;
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
» Quitte pour moi ta retraite profonde,
» Et sur ces bords accompagne mes pas.
» Je suis mortel, et ta beauté divine
» Indique assez ta céleste origine:
» Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
» Tirésias (et nous pouvons l'en croire)
» A de mon sang vanté souvent la gloire.
» Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
» Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce;
» Et ma naissance est le fruit de l'amour
» Dont une nymphe a payé sa tendresse.
» Puisse la mienne et te plaire, ô déesse,
» Et mériter un semblable retour!
» Parle, réponds, et daigne au moins m'apprendre
» A quel destin mon amour doit s'attendre.
» Ah! je le vois, ce silence obstiné
» M'annonce trop mon sort infortuné:
» Je te déplais, et tout me fait entendre
» Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.
» Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
» Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas!
» Brûler ici d'une flamme inutile,
» N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas
» Qui, plus heureux que le fils du Céphise,
» Vit de ses traits une naïade éprise.
» On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs
» On prise mieux l'objet de tes froideurs.
» Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
» De ton cœur fier a su trouver la route.
» Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps:
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi.
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais a couvert sa paupière;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul partout, n'existe qu'en son cœur.
Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé: sa plaie est incurable.
Plein de désirs, et d'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe, à loisir, un fantôme agréable;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché.
Quoique aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné
Par des désirs d'un nouveau caractère,
Et que l'amour, dont il est dominé,
Est différent d'une flamme ordinaire:
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne saurait combattre.

C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie :
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
» Te présenter l'hommage le plus tendre,
» Hélas! peux-tu refuser de m'entendre ?
» Est-on barbare avec des traits si doux ?
» Mais, ciel! que vois-je? Ah! serait-il possible
» Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible ?
» Ou n'est-ce point un songe officieux
» Qui me séduit et fascine mes yeux ?
» Non, dieux puissans! je lis sur son visage
» De mon bonheur l'infaillible présage,
» Et ma Vénus daigne avec un souris
» Tourner vers moi ses regards attendris. »

Il ne sait pas (aveuglement extrême!)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé,
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie;
Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux ou le zéphyr se joue,
Et qu'envierait la déesse des bois,
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois.
Chaque attitude a des grâces nouvelles,
Et la naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître;
De ses transports bientôt il n'est plus maître;
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
Au sein des flots, l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
« O nymphe! arrête. Elle fuit. Malheureux!
» Je la fais fuir par ma coupable audace!
» J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,
» Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
» Si cependant ma mémoire est fidèle,
» Cette beauté, maintenant si cruelle,
» Par des regards peu différens des miens
» Semblait tantôt mieux répondre à mon zèle,
» Et quand mes bras se sont portés vers elle,
» Elle a vers moi paru lever les siens :
» Je les ai vus ; d'une ardeur mutuelle.
» J'ai vu son front et le mien s'approcher,
» Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :
» Elle m'aimait. Par quel caprice étrange
» Disparaît-t-elle? et d'où vient qu'elle change? »

Il dit et pleure. A la fin; le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive.
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive!
» Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.
» Quoi! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
» Il reste encore une ombre de tristesse!
» Quoi! je t'adore, et tu verses des pleurs! »

Écho surprise entendit ces paroles;
Elle arrivait. Elle avait vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accourait vers ce funeste bord;
Elle accourait, hélas! pour le défendre!
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre
L'oin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Écho, de là peut le voir et l'entendre;
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel! efface de son âme
L'aimable objet de sa première flamme;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté;
Sa chère Écho n'est plus dans sa pensée;
Il a perdu, sur ce bord détesté,
Tout souvenir de son ardeur passée;
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Écho s'indigne; une fureur égale
Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur;
Mais par degré cette ardente fureur
Tombe, s'apaise, et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle :
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,
Long-temps elle ose observer avec soin
Son infidèle; elle ose être témoin
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue!)
Témoin constant des gestes, des discours,
Des trahisons de cet amant volage!

Mais, tendre Écho, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes;
Faible, abattue, elle verse des larmes.
L'Amour, vainqueur de ses ressentimens,
Lui peint encor Narcisse plus aimable;
Et, dans son cœur, pardonnant au coupable,
Elle s'écrie: « Accours, viens, je t'attends.
» Volons, dit-il, ma naïade m'appelle,
» Elle m'attend au fond de ses roseaux.
» O doux espoir! » En achevant ces mots
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
Écho le voit, avec un œil confus:
Écho l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
On le prendrait pour le fils de Vénus.
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai: Narcisse a par-dessus
Un avantage aux yeux de son amante:
Car, après tout, cet Amour que l'on vante,
N'est qu'un enfant; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi! ma rivale! Ah! grands dieux! Ah! perfide!
» Tu veux la suivre en sa grotte liquide!
» Je cours à toi. Je ne souffrirai pas.... »
Écho troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,
Voulait courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne; un dieu retient ses pas.
Un Dieu? Que dis-je? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,
Avec horreur, se dresser sur sa tête;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournait les yeux:
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avaient perdu le jeu de leurs ressorts;
Chaque moment endurcissait son corps:
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'était. Le destin toutefois
Laisse exister et son âme et sa voix.
Son âme libre, habitante légère
Des antres verts, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avait écouté
Ce qui devait pour elle être un mystère,
Trop indiscrète, elle avait répété
A son amant ce qu'il fallait lui taire;
Elle est encor ce qu'elle avait été;
Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète.
Tendre surtout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amans.
Sensible Écho! c'est pour nous que tu veilles;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets:
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Écho rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avait faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisais-tu? toi qu'elle a tant aimé?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts.... Arrête, tu t'égares;
Daigne un instant modérer ce transport;
Revois l'objet dont ton âme est éprise;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise!
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah! malheureux! qu'ai-je vu? c'est moi-même;
» Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.
» Je suis sans voile, et je suis détrompé.
» Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire!
» Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
» Rendez-la moi, rendez-moi mon bonheur.
» Je veux encore, aveugle volontaire,
» M'abandonner à ma douce fureur:
» Je veux encor te parler, te sourire,
» O belle nymphe! Après toi je soupire.
» Mes vœux ardens... Mais qu'ai-je à demander?
» Je suis à toi, j'ai ce que je désire;
» Que peut le ciel au delà m'accorder?
» Quel bien plus grand que de te posséder?
» Ce bien pourtant est un mal sans remède.
» Narcisse est pauvre au milieu des trésors:
» Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
» N'en jouit point, parce qu'il les possède.
» Pour en jouir, je sens, avec effroi,
» Qu'il me faudrait me séparer de moi.
» Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre?
» Au noir ciseau faut-il que je te livre?
» Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
» Tu vas me suivre à la rive infernale
» Et moi, penché sur la barque fatale,
» Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.

» Ah ! c'en est fait : je sens que je succombe.
» Je m'affaiblis ; je chancelle ; je tombe.

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans.
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime :
Il se regarde et méconnaît son teint ;
Son œil se voit, et se voit presque éteint :
A ses regards, son front se décolore ;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il lève au Ciel et les yeux et le bras,
Et ramassant la force qui lui reste :
« Hélas ! » dit-il. Écho redit : « Hélas ! »
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias, et tout le peuple en larmes
Allaient cherchant les amans fugitifs ;
Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.
En peu d'instans, le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord les regards étonnés.
On voit sa tête hors du bord avancée,
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nise et Chloris y courent avec zèle ;
Dircé les suit ; Doris, plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chasseuse Doris
Passe de loin Dircé, Nise et Chloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,
Volent ensemble. O belle Théano !
O tendre amie, et compagne d'Écho !
En l'appelant, tu cours à son Narcisse.
Écho voudrait, sensible à cet office,
Nommer ton nom : la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,
Près du ruisseau, tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux !
Narcisse était invisible à tes yeux.
« O mes amis ! mes compagnes fidèles !
» Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
» A disparu sans sortir de ces lieux. »
Chacun s'empresse, à ces tristes nouvelles ;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes ;
On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux ;
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais tout à coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuille d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissait déjà sur le bord du ruisseau.
En gémissant, les belles le cueillirent,
A leur côté le placèrent, et dirent :
« Que notre sein lui serve de tombeau ! »
Mais, ô douleur ! elles flairaient à peine
La fleur récente ; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux, que cet exemple entraîne,
Jaloux aussi d'en connaître l'odeur,
La respiraient d'une indiscrète haleine ;
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,
Puisèrent l'âme et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et, dans l'eau dont il sort,
Vont à l'envi se contempler sans cesse ;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le voulait la déesse)
Survit, hélas ! pour un plus triste sort
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,
N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié !
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'anime ?
Qui sous les noms d'amour et d'amitié,
Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime ;
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite les transports,
Et hors de nous sait emporter nos âmes ?

Déjà ce feu n'élance plus ses flammes :
Trop concentré, loin de tendre au dehors,
En sens contraire, il tourne vers vous-même.
Eh bien ! allez, contentez vos souhaits,
Connaissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livraient à ce plaisir suprême,
Et commençaient d'en jouir à longs traits,
Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air, sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite ; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paraît,
En l'éclairant, embrâser la forêt.
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Écho, dans ce vallon secret
Se fait entendre, et répète à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue ;
« Junon l'emporte et Vénus est vaincue. »
L'amour dès lors pour jamais disparut :
Tirésias de douleur en mourut ;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse,
Avec bonté, dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats loin de donner des pleurs
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissent seul achever sa carrière,
Ne songent plus le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever avec soin, leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun devenu son idole,
Et se compare et se préfère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole ;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,
Que nos Français virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommé coquettes, petits-maîtres :
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.
Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi, qui, pour elle, animé d'un beau feu,
La suis de l'œil, et la vois en tout lieu :
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie ;
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton âme,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

POÉSIES DIVERSES.

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANÈTES.

ODE.

L'homme a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers (1).

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus ;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus !

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu ! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix,
Où suis-je ? Quel nouveau miracle

(1) Système de Ptolomée.

De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'elle embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers (1).

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus :
Ainsi dans des bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit : Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au soleil ses présens,
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré soleil, astre du feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel, auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés des vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

LE PROPHÈTE ÉLIE
ENLEVÉ AUX CIEUX.

ODE.

Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.
REG., lib. IV, cap. 2, v. 11.

—

Quel cercle éclatant m'environne!
D'où part ce déluge d'éclairs?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs!
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre,
Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur?
Est-il venu ce jour de crainte,

(1) Système de Copernic

Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugemens,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Élysée, ah! c'est ton cher maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparaître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!
C'est mon guide, en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras;
Mais à mes yeux il se dérobe,
Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûlait de zèle pour ta loi.
De ton char il tenait les rênes,
Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissait la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante,
Sur nous la nue obéissante
Retenait ou versait ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent:
C'en est fait, il n'est plus pour nous;
Et les cieux qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah! que ne puis-je sur sa trace
Voler dans ce lieu fortuné!
O vous qui m'aimiez, ô mon père!
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux:
De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage:
Mais hélas! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur:
De son maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare
Qui fait la guerre à tes amis;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Éternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront: Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel.

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux;
Prophète, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

ALLUSION.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort:
Avec nous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

LA PRISE DU FORT SAINT-PHILIPPE.

ODE.

Du haut de son trône immobile,
Au dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.

Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes
Pour punir les enfans des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.
Du Très-Haut image visible,
Louis apprend, d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance
Sous les drapeaux de Richelieu :
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Venger l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints,
A travers son intrigue obscure,
On voit l'orgueil de ses desseins :
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes
Et seul dominer sur les mers :
Dragon superbe, la tempête
Bientôt écrasera ta tête,
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connaître
Dès long-temps quels sont les Français;
Tu veux encor faire renaître
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé!... Mais, dans leur enceinte,
Tes îles frémissant de crainte,
Plaindront tes horribles tourmens,
Quand, abattu sur ton rivage.
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrais l'arrêter :
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Quel est ce roc inaccessible
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible
Le séjour des mânes tremblans?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde
Il vomit des torrens de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toute part, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux;
Et tels qu'une forêt immense,
Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng combat, il cède, il soupire,
Et des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre :
C'en est fait, Minorque est à nous!

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon ses lois éternelles,
Ébranle ou soutient les états.
Dans un amas d'armes fragiles,
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglais a mis tout son appui;
Louis le met en ta justice;
Il veille sur nous, Dieu propice :
Daigne à jamais veiller sur lui.

ALLUSION.

O Vierge! c'est à la victoire
Que je consacre ces accens;
Reçois, du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre
Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie
Et des puissances de l'enfer.

LOUIS LE BIEN-AIMÉ SAUVÉ DE LA MORT.

ODE.

—

Vers nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur ?
Dans ses flancs, un épais nuage
L'apporte et recule d'horreur.
Il voit des lis l'heureux empire ;
Il voit, il s'arrête, il soupire ;
Sa voix éclate dans les airs ;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers :

« Des nations superbe reine,
» Fatal objet de mon courroux,
» Braveras-tu toujours la haine
» Et les traits d'un démon jaloux ?
» O France ! ô nom que je déteste !
» Depuis ta naissance funeste,
» Je te poursuis pour t'accabler ;
» Et par le temps même affermie,
» Tu ris de la main ennemie
» Qui te frappe sans t'ébranler.

» En vain donc je souffle la guerre,
» Contre toi, contre ta grandeur !
» Les vains projets de l'Angleterre
» Ne font qu'augmenter ta splendeur.
» Les traits que ma fureur te lance,
» L'ange qui veille à ta défense,
» Sur moi les fait retomber tous.
» Tremble, c'en est fait, un barbare
» Me venge enfin, et te prépare
» Le plus terrible de mes coups. »

Il dit : mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit :
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit.
Mais quel bruit ! la voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre ;
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras.... le coup part, le sang coule :
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas ! c'est le sang de mon roi !

O Dieu ! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie ;
Quels cris touchans, quel vaste deuil !
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein ;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance ! ô forfait atroce !
Quoi donc, tes sacriléges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains !
Que pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau !

Pourquoi ces nouvelles alarmes ?
Quoi, cher prince !... hélas ! il n'est plus !
Quel coup ! On se tait..., plus de larmes,
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La Renommée et l'Espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,
Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie !
Tu terrassas l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive, ce roi qu'on adore !
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore :
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès !
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des Français.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connaître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers!...
Vous-même, acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

TRADUCTION DU PSAUME 136.

SUPER FLUMINA BABYLONIS.

—

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Édom insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.

FRAGMENS
DES ÉGLOGUES DE VIRGILE.

O Melibœe! Deus nobis hæc otia fecit.
Ecl. I.

—

TITYRE.

O Mélibée! un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses dieux mon cœur le veut choisir.
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces côteaux,
Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ce calme m'étonne,
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne :
Tout fuit; je vais moi-même, en de nouveaux climats,
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pas.
Cette faible brebis qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés aujourd'hui, mais perdus sans retour,
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurais bien dû prévoir ces disgrâces funestes.
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes;
La corneille a souvent du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans, effrayé le hameau.

—

Fortunate senex ...
Ecl II.

O Fortuné vieillard! . . . .
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux.
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de joncs et de roseaux stériles;

Mais exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour ses tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain le triste voisinage.
O fortuné vieillard! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verts qui bordent ces fontaines.
Ici tressés en haie et plantés de tes mains,
Ces saules, de ton champ qui marquent les confins,
T'offriront du sommeil les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa douce voix.

—

Nunc virides etiam....
Ecl. II.

Contre les feux du jour ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile.
Thestyle aux moissonneurs épuisés de travail,
Prépare de ses mains le serpolet et l'ail;
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns, répond seule à mes chants.
Ah! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Sylvie!
Que n'ai-je aimé Daphnis! Son teint, moins délicat,
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine:
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

—

Extinctum nymphæ....
Ecl. V.

Les nymphes, de Daphnis pleuraient la mort cruelle,
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle,
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent accusait tous les dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe,
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, semblaient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut le premier, sur les côteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne,
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeaux,
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne;
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

FRAGMENS

DES GÉORGIQUES DE VIRGILE.

—

Quid faciat....
Georg., lib. I.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quel art on rend les champs fertiles,
En quel temps, sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau doit s'unir,
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme,
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.
Astres brillans du monde! ô secourables dieux!
Qui conduisez l'année errante dans les cieux,
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour vous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens, et le gland des forêts;
O vous, faunes légers, qu'adorent les campagnes!
Vous, nymphes qui pleurez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisans;
Accourez à ma voix, je chante vos présens.
Toi dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers, et toi dont les nombreux troupeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les côteaux,
Toi surtout, Dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan! si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage;
Silvain, dieu des forêts, solitaire Silvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.

—

Quinque tenent cœlum zonæ....
Georg., lib. I.

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel;
Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones, de frimas tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées,
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su de part et d'autre enfermer de ses mains
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brûlant que la chaleur dévore.
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle oblique,
Visiter tour à tour l'un et l'autre tropique.
L'habitant du Rhipée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie, et les murs d'Alexandre
La voient vers le midi s'abaisser et descendre.
L'un, des pôles du monde où souffle l'Aquilon
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours,
Le Dragon tient toujours les deux Ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées;
Les Ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse les ténèbres,
Ou peut-être l'aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour;
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'occident vermeil.

Pallidus Orcus....
Georg.. lib. I.

Il vit naître jadis Pluton et les Furies,
Il vit naître Japet et ses frères impies
Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel;
Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles,
Et sur l'Ossa l'Olympe entassé par trois fois
Porta ces fiers Titans, et gémit sous le poids;
Mais la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes.

Continuò ventis surgentibus...
Georg.. lib. I.

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux, quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout à coup dans un ciel orageux;
Les poules de Thétys se rassembler entre elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes.
Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent;
Elles marquent de feu leur rapide carrière,
Et sillonnent les airs de longs traits de lumière;
La feuille des forêts et la paille des champs,
Sur vos pas, quelquefois, sont les jouets des vents;
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant et le char de l'aurore,
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer.
Déjà le nautonnier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.
L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche et traverse les nues;
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts;
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride faiblement par le vent de son aile;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer dont il est altéré;
De corbeaux croassans un ténébreux nuage,
Pressent leur vol tardif vers le prochain bocage.
Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caystre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ces rives fleuries :
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,

Offrent leur tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent le cou dans l'onde, où nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont, dans un instant,
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.

Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste :
La vieille la prédit, en prenant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que des noirs flocons d'une mousse enfumée
S'amoncellent au bout de la mèche allumée.

—

Apparet liquido....
Georg., lib. I.

Nisus jette un grand cri. Sa fille, à ce signal,
Se souvient de son crime et du cheveu fatal :
Elle s'enfuit. Partout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide;
Et partout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs.

—

Haud equidem credo....
Georg., lib. I.

Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du destin et l'esprit prophétique ;
Mais, quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour à tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante,
L'impression sur eux est toujours différente !
Et porte dans leurs sens la joie ou les chagrins,
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.
De là ces doux concerts dont les bois retentissent,
La gaîté des troupeaux qui sur les prés bondissent,
Et celle des corbeaux qui, rassemblés entre eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieux.

—

*.... Solem quis dicere falsum
Audeat?....*
Georg., lib. I.

Qui pourra d'imposture accuser le soleil !
Souvent même il prédit le secret appareil
Des guerres, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.
Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand homme ;
Il partagea son deuil; cet astre étincelant,
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas ! tout dans ces temps annonçait nos revers ;
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux, dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur
S'échapper à travers ses fournaises brisées,
Des foudres souterrains, des roches embrasées,
Des torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour !
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées,
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens
Les Alpes, dans les airs, chancelèrent long-temps (1).
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres
Se traînaient au milieu du silence et des ombres;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois ;
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante épandue à grands flots,
Entraîne les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux ;
Dans le flanc des taureaux les ministres célestes,
Ne voyaient chaque jour que des signes funestes ;
De longs ruisseaux de sang épouvantaient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvrait l'air de ses voiles paisibles,
Effrayaient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,
La foudre plus souvent n'étonna les humains ;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.

Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains, les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Émathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera, sous le soc, des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans rateaux,
Et de grands ossemens et d'antiques tombeaux.

(1) Les Alpes, à grand bruit s'agitèrent long-temps.

O dieux! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa! Toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars,
Ah! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrêmes.
Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas! le Ciel jaloux, le Ciel inexorable
Vous envie, ô César! à la terre coupable;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix et les lois de l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.
La terre sans culture a perdu tous ses charmes;
On enlève à son champ le laboureur en larmes:
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès,
Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.
Toutes les nations à nous perdre animées;
Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées;
Malgré le voisinage, et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'univers de sa fureur impie;
Rien ne peut, dans son cœur, arrêter sa furie.
Tels, de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout à coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière,
Et, las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

COLARDEAU*.

LETTRE AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE A ABAILARD.

Unum ad ultimum restat, ut in perditione duorum minor non succedat dolor quàm præcessit amor.
Ep. Abæl. Hist. Cal., p. 17.

—

Héloïse est supposée dans sa cellule, occupée à lire une lettre d'Abailard.

Dans ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne avec la paix, un éternel silence,
Où les cœurs asservis à de sévères lois,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix;
Quelle tempête affreuse à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une faible vestale?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompais; j'aime, je brûle encore.
O nom cher et fatal! Abailard! je t'adore.
Cette lettre, ces traits à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus:
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse.
Abailard! cher amant!... Mais quelle est ma faiblesse!
Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer!
Ma main l'écrit... Eh bien! mes pleurs vont l'effacer.
Dieu terrible, pardonne; Héloïse soupire:
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire:
A tes ordres cruels Héloïse souscrit...
Que dis-je! mon cœur dicte... et ma plume obéit.

Prions où la vertu, volontaire victime,
Gémit et se repent, quoique exempte de crime;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette vers le ciel que des cris de douleur;
Marbres inanimés, et vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos cantiques!
Quand j'adore Abailard, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible et froide comme vous!
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa gloire;
Je cède à la nature une indigne victoire.
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain; et mes pleurs n'éteignent point mes feux.

Au moment où j'ai lu ces tristes caractères
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abailard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse et d'horreurs,
Que l'amour dans tes bras avait pour moi de charmes!
Que l'amour loin de toi me fait verser de larmes!
Tantôt je crois te voir de myrte couronné,
Heureux et satisfait, à mes pieds prosterné;
Tantôt dans les déserts, farouche et solitaire,
Le front couvert de cendre et le corps sous la haire,
Desséché dans ta fleur, pâle et défiguré.

A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré,
C'est donc là qu'Abailard, que sa fidèle épouse,
Quand la religion de leur bonheur jalouse,
Brise les nœuds chéris dont ils étaient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés?
C'est là que détestant et pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds et l'amour et la gloire?
Ah! plutôt écris-moi: formons d'autres liens;
Partage mes regrets, je gémirai des tiens.
L'écho répètera nos plaintes mutuelles:
L'écho suit les amans malheureux et fidèles.
Le sort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir:
Nos larmes sont à nous, nous pouvons les répandre...
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul doit y prétendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi:
Tout m'arrache des pleurs, tu ne vis plus pour moi;
C'est pour toi, pour toi seul que couleront mes larmes.
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il des charmes?

Écris-moi, je le veux: ce commerce enchanteur,
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,
Cet art de converser, sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant et si tendre;
L'art d'écrire, Abailard, fut sans doute inventé

---

* COLARDEAU (Charles-Pierre), naquit en 1732 à Janville (Eure-et-Loire). Son premier pas dans la carrière des lettres fut un triomphe, et l'on peut dire que Colardeau débuta par son chef-d'œuvre. La *Lettre d'Héloïse* avait fait concevoir des espérances qui ne furent pas réalisées; cependant la lettre à *Duhamel*, les *Hommes de Prométhée* et le *Temple de Gnide*, ont soutenu dignement la réputation qu'avait acquise Colardeau et lui assurent parmi les poètes du second ordre un rang distingué. Il donna au théâtre deux tragédies: *Astarbé* et *Caliste*. Nommé académicien en 1776, Colardeau mourut le 7 avril de la même année pendant qu'il travaillait à son discours de réception. C'est le seul membre de l'Académie que la mort ait frappé avant le jour de son triomphe.

Par l'amante captive et l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente,
Le sentiment s'y peint sous les doigts d'une amante,
Son cœur s'y développe : elle peut sans rougir
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir...
Hélas ! notre union fut légitime et pure ;
On nous en fit un crime, et le ciel en murmure.
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brillaient alors d'une douce lumière ;
Mon âme dans ton sein se perdit tout entière.
Je te croyais un dieu, je te vis sans effroi :
Je cherchais une erreur qui me trompât pour toi.
Ah ! qu'il t'en coûtait peu pour charmer Héloïse !
Tu parlais... à ta voix tu me voyais soumise.
Tu me peignais l'amour bienfaisant, enchanteur ;
La persuasion se glissait dans mon cœur.
Hélas ! elle y coulait de ta bouche éloquente ;
Tes lèvres la portaient sur celles d'une amante.
Je t'aimai ; je connus, je suivis le plaisir :
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un faible souvenir.
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse :
J'adorais Abailard ; et, dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre était perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvais tout en toi.

Tu le sais ; quand ton âme, à la mienne enchaînée,
Me pressait de serrer les nœuds de l'hymenée,
Je t'ai dit : « Cher amant, hélas ! qu'exiges-tu ?
» L'amour n'est pas un crime, il est une vertu :
» Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques ?
» Pourquoi le captiver par des nœuds politiques ?
» L'amour n'est point esclave ; et ce pur sentiment
» Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
» Unissons nos plaisirs, sans unir nos fortunes :
» Crois-moi, l'hymen est fait pour des âmes communes,
» Pour des amans livrés à l'infidélité :
» Je trouve dans l'amour mes biens, ma volupté.
» Le véritable amour ne craint point le parjure :
» Aimons-nous, il suffit ; et suivons la nature.
» Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour à tour.
» Ne cherchons en un mot que l'amour dans l'amour.
» Que le plus grand des rois, descendu de son trône,
» Vienne mettre à mes pieds son sceptre et sa couronne ;
» Et que, m'offrant sa main pour prix de mes attraits,
» Son amour fastueux me place sous le dais ;
» Alors on me verra préférer ce que j'aime
» A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
» Abailard, tu le sais ; mon trône est dans ton cœur.
» Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
» Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
» Je porte avec orgueil le nom de ton amante :
» S'il en est un plus tendre et plus digne de moi,
» S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
» Abailard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire !
» C'est la première loi ; le reste est arbitraire.
» Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans,
» Réunis par leurs goûts et par leurs sentimens ;
» Que les ris et les jeux, que le penchant rassemble,
» Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble,
» Qui confondent la joie au sein de leurs plaisirs,
» Qui, jouissant toujours, ont toujours des désirs ?
» Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vide,
» La douce illusion à leur bonheur préside :
» Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
» L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.
» Si l'amour leur suffit, ils sont heureux sans doute.
» Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la route.
» L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien. »
Tel fut, cher Abailard, et ton sort et le mien.

Que les temps sont changés ! ô jour, jour exécrable,
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa..! Quoi ! je n'ai point repoussé ses efforts ?
Malheureuse Héloïse ! ah ! que faisais-je alors ?
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auraient... Rien ne fléchit leur rage frémissante.
Barbares, arrêtez, respectez mon époux :
Seule, j'ai mérité de périr sous vos coups.
Vous punissez l'amour, et l'amour est mon crime.
Oui, j'aime avec fureur, frappez votre victime.
Vous ne m'écoutez pas ! le sang coule... ah ! cruels !
Quoi ! mes cris, quoi ! mes pleurs paraîtront criminels ?
Quoi ! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste ?
Nos plaisirs sont détruits... Ma rougeur dit le reste.
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd !
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme ouvert.

O mon cher Abailard ! peins-toi ma destinée :
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où, prête à prononcer un serment solennel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel ;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime
On vit une victime immoler la victime ;
Où le cœur consumé du feu de mes désirs,
Je jurai de quitter le monde et ses plaisirs.
D'un voile obscur et saint ta main faible et tremblante
A peine avait couvert le front de ton amante ;
A peine je baisais ces vêtemens sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés ;
Du temple tout à coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit, et les lampes pâlirent :
Tant le ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étaient plus pour mon fidèle amant !
Tant l'Éternel encor doutait de sa victoire !
Je te quittais... Dieu même avait peine à le croire.

Hélas ! qu'à juste titre il soupçonnait ma foi !
Je me donnais à lui quand j'étais toute à toi.

Viens donc, cher Abailard, seul flambeau de ma vie,
Que ta présence encor ne me soit point ravie;
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens; nous pourrons encor connaître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes.
Je brûle; de l'amour je sens toutes les flammes :
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux...
Quels momens, Abailard ! les sens-tu ? quelle joie !
O douce volupté, plaisir où je me noie !
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur...
Nous nous trompons tous deux; mais quelle douce erreur !
Je ne me souviens plus de ton destin funeste;
Couvre-moi de baisers... Je rêverai le reste.
Que dis-je! cher amant, non, non, ne m'en crois pas :
Il est d'autres plaisirs; montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son amour et sa loi
(Si je puis cependant les préférer à toi)
Viens, et pense du moins que ce troupeau timide
De vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile, et s'imposant tes lois,
Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.
De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver, sur des rochers affreux,
Des campagnes d'Éden l'attrait délicieux :
Retraite des vertus, séjour simple et champêtre,
Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être.
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
De l'or du fanatique il n'est point embelli :
La piété l'habite, et voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,
Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandait la lumière :
Le soleil brillait moins au haut de sa carrière.
Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
Maintenant qu'Abailard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ses voiles funèbres,
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres :
On demande Abailard; et je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager mes douleurs.

Des larmes de ses sœurs Héloïse attendrie
De voler dans leurs bras te conjure et te prie...
Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour ?
Viens, n'écoute que moi; moi seule je t'appelle;
Abailard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvais père, époux, frère, ami :
Toi, de tous les amans l'amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,
Ta fille, ton amie, et surtout ton amante ?
Viens : ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'élève et se perd dans les cieux,
Ces ruisseaux argentés, fuyant dans la prairie,
L'abeille sur les fleurs cherchant son ambroisie,
Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets,
Ces cavernes, ces lacs, et ces sombres forêts,
Ce spectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit plus l'horreur du tourment que j'endure.
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne et corrompt tout.
Il sèche la verdure; et la fleur pâlissante
Se courbe et se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix :
Et l'oiseau ne sait plus que gémir dans nos bois.

Hélas ! tels sont les lieux où, captive, enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant, Abailard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor des poisons de l'amour;
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'y maudis cent fois ma pénible innocence.
Moi ! dompter mon amour, quand j'aime avec fureur !
Ah ! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur ?
Avant que le repos puisse entrer dans mon âme,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,
Combien faut-il encor aimer, se repentir,
Désirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime !
O funeste ascendant ! ô joug impérieux !
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux ?
Perfide !... de quel nom veux-tu que l'on te nomme ?
Toi ! l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme !
Dieu cruel ! prends pitié du trouble où tu me vois :
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.
Tu tiras du chaos le monde et la lumière;
Eh bien ! il faut t'armer de ta puissance entière;
Il ne faut plus créer... il faut plus en ce jour :
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu? mon désespoir, mes larmes
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connaissez que ces froides vertus
Que la religion donne... et que je n'ai plus;

Vous qui, dans les langueurs d'un esprit monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude, et non par sentiment:
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles!
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits paisibles :
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïse envie et vos nuits et vos jours!
Héloïse aime et brûle au lever de l'aurore,
Au coucher du soleil elle aime et brûle encore,
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours :
Elle dort, pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières,
L'amour, me caressant de ses ailes légères,
Me rappelle ces nuits chères à mes désirs,
Douces nuits, qu'au sommeil disputaient les plaisirs!
Abailard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue,
Je l'entends... je le vois... et mon âme est émue :
Les sources du plaisir se rouvrent dans mon cœur,
Je l'embrasse, il se livre à ma plus tendre ardeur;
La douce illusion se glisse dans mes veines,
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil,
La raison vient tirer le rideau du réveil.

Ah! tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abailard; tu n'as plus de flammes criminelles;
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang, pareil aux eaux des lacs et des fontaines,
Sans trouble, sans chaleur, circule dans tes veines:
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour;
On n'y voit point briller le feu qui me dévore :
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abailard; que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des faiblesses?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans échauffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre :
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer;
Héloïse t'adore, et tu ne peux l'aimer.

Ah! faut-il t'envier un destin si funeste?
Abailard, ces devoirs, ces lois que je déteste,
L'austérité du cloître et sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur.
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée,
Soit qu'au pied des autels elle implore son Dieu;
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire; et son âme obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée.
Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends;
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens,
Lorsque de ses parfums s'élève le nuage,
A travers sa vapeur je crois voir ton image :
Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus;
Tous mes vœux sont distraits, égarés et perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes et leur pompe,
Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me trompe.
Quand, autour de l'autel brûlant de mille feux,
L'ange courbe lui-même un front respectueux
Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants, et des prières,
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque et n'adore que toi.

Mais que dis-je! ô destin! ô puissance suprême!
Quelle main me déchire et m'arrache à moi-même?
Tremble, cher Abailard! un Dieu parle à mon cœur:
De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur,
Vole près d'Héloïse, et sois sûr qu'elle t'aime :
Abailard, dans mes bras, l'emporte sur Dieu même.
Oui, viens : ose te mettre entre le ciel et moi,
Dispute lui mon cœur... et ce cœur est à toi.
Qu'ai-je dit! Non, cruel, fuis loin de ton amante,
Fuis, cède à l'Éternel Héloïse mourante;
Fuis, et mets entre nous l'immensité des mers :
Habitons les deux bouts de ce vaste univers
Dans le sein de mon Dieu quand mon amour expire,
Je crains de respirer l'air qu'Abailard respire;
Je crains de voir ses pas sur la poudre tracés :
Tout me rappellerait des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène,
Du repentir au crime un penchant nous entraîne.
Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi
Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi,
Adieu, plaisirs si chers à mon âme enivrée;
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée;
Je vous quitte à jamais, et mon cœur s'y résout,
Adieu, cher Abailard, cher époux, adieu tout!

Mais quelle voix gémit dans mon âme éperdue?
Ah! serait-ce...? oui, c'est elle, et mon heure est venue.
Une nuit... je veillais à côté d'un tombeau;
La torche funéraire, obscur et noir flambeau,
Poussait par intervalle un feu mourant et sombre.
A peine il s'éteignit, et disparut dans l'ombre,
Que, du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens
Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends :
« Arrête, chère sœur, arrête, me dit-elle;
Ma cendre attend la tienne, et ma tombe t'appelle.

Du repos qui te fuit c'est ici le séjour :
J'ai vécu comme toi victime de l'amour ;
Comme toi j'ai brûlé d'un feu sans espérance.
C'est dans la profondeur d'un éternel silence
Que j'ai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
Ici l'on n'entend plus les soupirs des amans ;
Ici finit l'amour, ses soupirs et ses plaintes :
La piété crédule y perd aussi ses craintes...
Meurs, mais sans redouter la mort ni l'avenir.
Ce dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
Loin d'allumer ici des flammes vengeresses,
Assoupit nos douleurs, et pardonne aux faiblesses. »

O mon Dieu ! s'il est vrai, si telle est ta bonté,
Précipite l'instant de ma tranquillité.
O grâce lumineuse ! ô sagesse profonde !
Vertu, fille du ciel ; oubli sacré du monde,
Vous, qui me promettez des plaisirs éternels,
Emportez Héloïse au sein des immortels...
Je me meurs ! Abailard, viens fermer ma paupière :
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers momens, viens du moins recueillir
Et mon dernier baiser, et mon dernier soupir.
Et toi quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes ;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encore dans la nuit du tombeau.
Que la main des amours y grave notre histoire ;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : « Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux :
Gémissons sur leur tombe, et n'aimons pas comme eux. »

FRAGMENT
D'UNE RÉPONSE
D'ABAILARD A HÉLOÏSE.

—

Qu'ai-je lu ? qu'as-tu fait, malheureuse Héloïse ?
Au joug de tes devoirs je te croyais soumise :
Je croyais que ton cœur, puni d'avoir aimé,
A de froids sentimens s'était accoutumé.
Moi-même plus tranquille, et dans la solitude
Sous le poids de mes fers courbé par l'habitude,
Inconnu, séparé du reste des mortels,
N'adorant que le Dieu dont je sers les autels,
J'oubliais qu'Héloïse, aux larmes condamnée,
Achevait loin de moi sa triste destinée.
Je n'abandonnais plus mes esprits détrompés
Au regret des plaisirs qui me sont échappés ;
Et je goûtais la paix que j'ai tant poursuivie.
Ton amour partagea le trouble de ma vie :
Il était juste aussi que ton cœur généreux
Pût jouir d'un repos nécessaire à tous deux.
Je t'écris... Je me peins dans cet état paisible
Qui suit l'épuisement d'une âme trop sensible.
Et ma froide raison t'invite à partager
Les trompeuses douceurs d'un calme passager...
Héloïse ! Héloïse !... ah ! quelle est ta réponse !...
Le repos m'abandonne, et ma rage y renonce :
La flamme qui te brûle a ranimé mes feux :

Oui, je t'aime... et t'aimer est un supplice affreux.
Trop déplorable amante, ô ma chère Héloïse !
De mon amour troublé pardonne la surprise :
Indigne d'être aimé, j'ai douté de ton cœur.
Pouvais-je me flatter d'inspirer tant d'ardeur,
Moi qui, sous le fardeau d'une vie importune,
N'ai plus de sentiment que pour mon infortune ;
Qui redoutais surtout de réveiller en toi
Un amour désormais inutile pour moi ?
Je ne suis plus celui dont l'ardeur dévorante
Se rallumait sans cesse aux feux de son amante ;
Et qui, plein d'un amour accru par les désirs,
Sut t'en prouver l'excès par l'excès des plaisirs...

Hélas ! tu le sais trop : le ciel, dans sa vengeance,
Le ciel ne m'a laissé qu'un reste d'existence.
Ménagemens cruels autant que superflus !
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
O mort ! m'as-tu frappé, sans pouvoir me détruire ?
L'homme est anéanti dans l'homme qui respire ;
Et de l'humanité ce qui survit en moi
Fait rougir la nature et la glace d'effroi.
Image affreuse, hélas ! que tu m'as retracée !
Crains-tu qu'elle n'échappe à ma triste pensée ?
Tu me crois donc heureux par mes propres malheurs ?
Va, mes lâches bourreaux et tes persécuteurs,
En flétrissant les sens de leur faible victime,
N'ont pu dénaturer le cœur qui les anime :
C'est au fond de ce cœur qu'ils devaient te chercher :
C'est ce cœur, en un mot, qu'il fallait m'arracher.

Depuis l'instant cruel où, dans sa rage extrême,
Le sort m'a pour jamais séparé de moi-même,
Toujours enseveli dans l'ombre des déserts,
J'ai dérobé ma honte aux yeux de l'univers ;
Et toi-même, Héloïse, abandonnant ce monde,
Tu cachais ta douleur dans une nuit profonde.
J'ai cru que devant Dieu ton cœur humilié
Oubliait un amant digne d'être oublié ;
Et qu'enfin ramenée à ton indifférence,
Tu vivais plus tranquille, au sein de l'innocence.

Je l'ai cru !... Cette idée, en des temps plus heureux,
Aurait livré mon âme à des tourmens affreux ;
Aujourd'hui je voudrais qu'elle adoucît ma peine :
Mon cœur à ton amour préfèrerait ta haine...
Vois combien cet amour accroît mon désespoir !
Déjà, docile au joug d'un rigoureux devoir,
J'embrassais sans efforts des vertus mercenaires :
Dieu même, plus sensible à mes larmes amères,
Au pied de ses autels dans le sein de la paix,
Sur mon cœur affligé répandait ses bienfaits :
Je me flattais enfin que sa main consolante
Versait les mêmes dons sur ma plaintive amante...
Douce et trompeuse erreur dont j'ai trop peu joui !
Mon bonheur commençait ; il s'est évanoui.
Ta lettre, cette lettre où ton âme exprimée
A peint toute l'ardeur dont elle est consumée :
Cette lettre brûlante a porté dans mes sens
Ces désirs autrefois si vifs et si puissans...
Trop cruelle Héloïse ! ah ! pourquoi ta tendresse
N'a-t-elle pas du moins ménagé ma faiblesse ?
Pourquoi montrer encore à mes yeux entr'ouverts
L'image de ces biens qui me furent si chers ;
Et pourquoi rappeler à mon âme sensible
D'un bonheur qui n'est plus le souvenir horrible ?

Toi-même tu l'as dit : ton malheureux amant,
Par ses persécuteurs privé du sentiment,
N'est plus qu'un spectre vain, n'est plus qu'une ombre errante
Désormais insensible aux baisers d'une amante :
Et cependant en proie à tes brûlans désirs ;
Ton cœur à cet amant demande des plaisirs !
Tu brûles de le voir, quand sa vue importune
Ne peut que te montrer toute son infortune !
Quand lui-même pressé par tes embrassemens,
Ne pourrait, dans tes bras, sentir que des tourmens !
Épargne à tous les deux ce supplice barbare :
L'excès de ton amour et t'abuse et t'égare...
. . . .

ARMIDE A RENAUD.

HÉROÏDE.

—

Farouche Européen, qui, des rives du Tibre,
Viens, au sein de la paix, troubler un peuple libre,
Et qui, dans tes fureurs, nous préparant des fers,
Veux à tes préjugés soumettre l'univers ;
Détestable croisé, chrétien lâche et perfide,
Tremble, cruel Renaud, connais les traits d'Armide :
Tremble. Ce ne sont plus ces chiffres amoureux,
L'un dans l'autre enlacés et garans de nos feux :
Ce n'est plus cette Armide à tes lois enchaînée...
C'est Armide en fureur, Armide abandonnée ;
Et, pour te peindre encore un plus pressant danger,
C'est Armide outragée, et qui veut se venger.

Doutes-tu que cet art, dont le pouvoir suprême
Commande à la nature, aux enfers, au ciel même,
Et qui, par l'ascendant d'un charme impérieux,
Rend un faible mortel plus puissant que les dieux ;
Doutes-tu que cet art qu'employa ma tendresse,
Ne serve également ma fureur vengeresse ?

Quoi ! sous le ciel épais des plus affreux climats,
Sur des monts couronnés par d'éternels frimas ;
Sous ces pôles glacés où, froide et moins féconde,
La nature languit aux limites du monde,
J'aurai pu, dans des lieux sauvages et déserts,
Créer pour mon amant un nouvel univers ;
Et je ne pourrai pas, quand le traître m'outrage,
Ainsi que mon amour faire éclater ma rage ?
Non, non : contre un ingrat armons les élémens ;
Effrayons, par sa mort, les volages amans ;
Et que, percé de coups, sous les murs de Solyme,
L'infidèle Renaud expire ma victime...

Malheureuse ! où m'égare un désespoir mortel ;
Tu ris de mon courroux : ah ! tu le peux, cruel.
Sans doute tu sais trop qu'une amante timide,
Tremblante et désarmée à l'aspect d'un perfide,
Faible encor pour l'objet de son amour trahi,
Sent qu'il est regretté bien plus qu'il n'est haï.
Moi, me venger ? de qui ? d'un mortel que j'adore,
Qui me fuit ; mais, hélas ! que j'idolâtre encore ?
Non, Renaud, ne crois pas qu'Armide, en sa fureur,
Achète la vengeance au prix de son bonheur.

Il est vrai : quand l'Europe, à nous perdre animée,
Déploya ses drapeaux dans les champs d'Idumée ;
Quand tes lâches chrétiens, fanatiques cruels,
Vinrent venger leur dieu dans le sang des mortels ;
Tremblante pour nos murs, tremblante pour mon père,
Je jurai, dans l'ardeur d'une juste colère,
De purger à jamais nos états opprimés
De ces pieux brigands, au meurtre accoutumés.
En invoquant les dieux des rives infernales,
Bientôt j'allai semer dans vos tentes fatales,
Cet esprit de discorde et de rivalité
Qu'entre les héros même excite la beauté.
De vos chefs imprudens les âmes divisées
Offrirent à mes vœux des conquêtes aisées ;
Et je traînai captifs, aux prisons de Damas,
Ces superbes chrétiens enchaînés sous mes pas.

Toi seul, cruel Renaud, dans ces jours de ma gloire,
A mon cœur indigné disputas la victoire :
En jetant sur Armide un coup d'œil dédaigneux,
Tu préféras la guerre et ses plaisirs affreux.
Tu fis plus : non content d'insulter à mes charmes,
Tu tournas contre moi tes invincibles armes :
Des esclaves chrétiens ta main brisa les fers.
Ma honte, mon dépit, remplirent l'univers.
Armide, dans ces temps, à la haine livrée,
Contre un fier ennemi justement déclarée,
Était loin de prévoir que tu devais un jour
Écraser son orgueil sous le joug de l'amour.
Ah ! lorsqu'abandonnant le sein de ta patrie,
Tu portais le ravage au sein de la Syrie ;
Quand le souffle infecté de ta noble fureur
D'une fureur égale empoisonnait mon cœur ;
Aurais-je pu penser que, pour toi plus humaine,
J'allumerais l'amour aux flambeaux de la haine ?

J'avais juré ta mort : au gré de mon courroux
Un sommeil imprudent te livrait à mes coups :
Ah, dieux ! pourquoi ma main, dans cet instant funeste,
N'osa-t-elle percer un cœur qui me déteste ?
J'ai frémi, malheureuse ! et j'ai craint de frapper.
Mon bras, en t'immolant, pouvait-il se tromper ?
C'était Renaud, Renaud, ce guerrier indomptable,
Ce soldat de Dudon, ce héros redoutable,
Ce destructeur barbare, armé contre les miens,
L'effroi des musulmans, et l'appui des chrétiens.
Mais Renaud n'avait point cette armure terrible,
Ce casque ensanglanté qui le rend invincible ;
Qui, le cachant alors sous son panache affreux,
Eût enhardi mon bras en abusant mes yeux.
J'aurais bravé Renaud sous le poids de ses armes ;
Mais Renaud désarmé n'eut pour moi que des charmes.
Tant d'attraits brillent-ils au front d'un ennemi ?
Je crois te voir encor sous un myrte endormi,
Les yeux appesantis, fermés à la lumière,
Mêlant aux doux zéphyrs ton haleine légère,
Sur un tapis de fleurs négligemment couché
(Tel qu'un jeune arbrisseau vers la terre penché),
Le front à découvert, la bouche demi-close,
Charmant, semblable enfin à l'Amour qui repose.
Tes blonds cheveux flottaient à l'aventure épars :
Un dieu semblait alors s'offrir à mes regards.

Dans mes mains cependant le poignard étincelle,
Je m'élance vers toi... je frémis... je chancelle :
Déjà je ne peux plus ni frapper, ni punir ;
J'aime Renaud, je l'aime !... Ai-je pu le haïr ?
Quelle était mon erreur ! Renaud est tout aimable.
Ce n'est plus ce chrétien, ce mortel méprisable,
Ce soldat fanatique et cruel tour à tour ;
Ce n'est plus mon tyran : c'est Renaud, c'est l'Amour...
Mais que vois-je ! son front est couvert de poussière.
L'ardeur du jour le brûle. O ciel ! que vais-je faire ?
Une horrible sueur déjà le fait pâlir...
Ah ! qu'un baiser l'essuie !... (Est-il fait pour souffrir !)
Reçois, mon cher Renaud, ce doux baiser d'Armide :
Ce n'est plus la fureur, c'est l'amour qui la guide.
Il dort !... Vents, taisez-vous ; respectez son sommeil.
Dieux ! qu'il sera charmant à l'instant du réveil !
Il me va préférer à l'Europe, à la terre :
Il est fait pour l'amour, et non pas pour la guerre.

Pour l'amour ! mais Renaud est né mon ennemi !
Il est vrai... mais Renaud dans sa haine affermi,
Pourrait-il?...Je crains tout...Enchaînons ma conquête;
Loin du camp des chrétiens que le plaisir l'arrête.
Que ce tissu de fleurs, celui de mes cheveux,
Le serrent dans mes bras de mille et mille nœuds.
Partons : et, dans un char traversant l'empyrée,
Transportons mon amant dans une île ignorée,
Où mon amour jaloux soit certain de sa foi ;
Où je sois toute à lui comme lui tout à moi.

J'arrive : la nature, en partageant ma joie,
Sur d'arides rochers s'embellit, se déploie ;
Et, se reproduisant au gré de mon amour,
Du plus affreux désert fait le plus beau séjour.

Au moment du réveil quelle fut ta surprise !
Aux pieds de son vainqueur Armide était assise
Cette fière princesse, Armide dont le bras
Quelques instans plus tôt s'armait pour ton trépas,
Redoutant à son tour de te voir inflexible,
Paraissait implorer le dieu le plus terrible ;
Et, me livrant entière à de justes frayeurs,
J'embrassais tes genoux arrosés de mes pleurs.
« Cher Renaud, t'ai-je dit, tu vois couler mes larmes
Puissent-elles sur toi ce que n'ont pu mes charmes !
Je t'aime, je t'adore ; et mon cœur enflammé
Pour prix de son amour demande d'être aimé.
Au trône de Solyme en vain ton bras aspire ;
Renonce à cet espoir : je t'offre un autre empire,
Un empire plus doux et plus digne de toi.
L'empire de mon cœur que je livre à ta foi.
Quitte ce fer horrible et cet airain barbare ;
Laisse agir le croissant, le sceptre et la tiare :
Abandonnons au sort ces intérêts divers.
Ce palais, ces jardins, voilà notre univers.
Viens,suis-moi, cher amant...viens...ce sombre bocage,
Ce temple de l'Amour est son plus bel ouvrage,
Ce trône de gazon, ces ombres, ces ruisseaux,
Le souffle du zéphyr, et le chant des oiseaux,
La nature, en un mot, au plaisir nous appelle :

Le plaisir à tes yeux va me rendre plus belle :
Viens... » Tu me suis : l'Amour dans nos embrassemens
De deux fiers ennemis fait deux tendres amans.
L'ardente activité de ses rapides flammes
Fond nos cœurs, les unit, et concentre nos âmes;
D'un seul et d'un même être il vient nous animer;
Renaud vit de ma vie et je vis pour l'aimer.

Que j'étais loin alors de te croire perfide!
Rien ne troublait le cœur de l'amoureuse Armide.
O jours délicieux! ô fortunés momens,
Où les plus doux baisers scellèrent nos sermens!
Au coucher du soleil, au lever de l'aurore,
Cent fois tu me disais : « Armide, je t'adore :
Que tu me fais haïr les jours, les tristes jours
Où le dieu des combats m'enlevait aux amours!
J'ai vécu sans t'aimer, ô ciel! et j'ai pu vivre?
Pardonne. » Faible alors, et ne pouvant poursuivre,
Tu laissais échapper de tes yeux attendris
Ces larmes de l'amour, plus douces que les ris :
Et, te précipitant au sein de ta maîtresse,
Passant de la douleur à la plus tendre ivresse,
Tu me faisais goûter au sein des voluptés
Des plaisirs toujours vifs et toujours répétés.
Nous expirions d'amour; mais nos lèvres actives
Fixaient, par des baisers, nos âmes fugitives :
Ou plutôt nos deux cœurs, émus par les plaisirs,
Volaient de l'un à l'autre, et suivaient nos soupirs.
Dans ces embrassemens doucement abusée,
Je goûtais le bonheur de me croire adorée,
Et j'étais loin encor, trop loin de soupçonner
Que mon volage amant voulût m'abandonner.

O jour, jour odieux, jour à jamais funeste,
Et dont, pour mon tourment, le souvenir me reste!
Épouvantable jour, que je n'ai pu prévoir!
Dois-je, en te rappelant, combler mon désespoir?

Je ne sais quels mortels; deux chrétiens que j'abhorre,
Secourus par un dieu, que je hais plus encore,
Franchissant, malgré moi, ces rochers sourcilleux,
Dont les flancs escarpés te cachaient à leurs yeux,
Viennent; et, te parlant de gloire et d'héroïsme,
Rallument dans ton cœur le feu du fanatisme.
Les barbares bientôt t'arrachent de mes bras :
Du sein des voluptés tu voles aux combats.
Tremblante, je m'écrie : Arrête, ingrat! arrête!
Tu ne m'écoutes point. Déjà la voile est prête;
L'air retentit au loin de mes cris superflus,
Ton vaisseau part, fuit, vole... et je ne te vois plus.

Mes sanglots, mes clameurs remplissent le rivage.
Je me traîne, en pleurant, vers ce charmant bocage,
Vers ce berceau chéri, témoin de nos plaisirs;
L'écho, le seul écho répond à mes soupirs :
Par mes cris redoublés vainement je t'appelle.
Faible alors, et cédant à ma douleur mortelle,
Je tombe sur ce lit de verdure et de fleurs,
Où mes baisers payaient tes baisers imposteurs;
Où, te cherchant encor, j'étends mes mains tremblantes,
Où je n'embrasse plus que des ombres errantes.

O ciel! il est donc vrai que mon amant me fuit!
Tristes divinités de l'infernale nuit,
A mes accens plaintifs sortez du noir empire;
Embrasez ce palais que l'amour sut construire
Volez, portez partout le fer et les flambeaux,
Ravagez ces jardins, desséchez ces ruisseaux,
Anéantissez tout, l'univers et moi-même;
Mais épargnez encor le perfide que j'aime :
Qu'il vive!... Il vit, l'ingrat; et son barbare cœur,
Peut-être est insensible aux cris de ma douleur!
Le croirai-je, Renaud, que ton âme infidèle
Joigne à ce titre affreux le titre de cruelle?
M'abandonneras-tu sur ces rocs calcinés,
Sur ces tristes sommets de ta fuite étonnés,
Où, depuis ton départ, la nature engourdie
Expire loin du dieu qui lui donnait la vie;
Où je ne puis enfin par mes enchantemens,
Ce que pouvait un seul de tes regards charmans?

Non, Renaud, prends pitié d'une amante égarée...
Criminelle pour toi, pour toi dénaturée,
Pour toi j'ai tout quitté : mon père, mon pays,
Mes devoirs, mes sermens; je les ai tous trahis.
De quel œil, de quel front oserais-je paraître
Dans les murs de Damas (que tu détruis peut-être!)
Dans ces murs malheureux où j'ai reçu le jour,
Dont j'immolai la gloire au soin de mon amour?
Parle : dois-je montrer à la terre étonnée
Armide dans les pleurs, Armide abandonnée?
Puis-je enfin, sans rougir, exposer à ses yeux
Mon déshonneur... le prix dont tu payas mes feux?
Mais, que dis-je, est-ce à moi de redouter la honte?
Je t'aime avec fureur, et l'amour la surmonte.
Permets que ton esclave accompagne tes pas :
Traîne-moi dans ce camp où mes faibles appas
Allumèrent des feux de discorde et de haine.
J'enchaînai des chrétiens : venge-les et m'enchaîne.
Je ne demande plus à mon cruel vainqueur
Que du beau nom d'amante il flatte ma douleur.
Dans son camp près de lui, s'il permet que je vive,
Je ne veux que le titre et le rang de captive :
J'en prendrai sans rougir les vêtemens affreux.
Déjà j'ai dépouillé ces tresses de cheveux,

D'un front couvert d'ennuis inutile parure !
J'abhorre des attraits qui n'ont fait qu'un parjure.

Oui, Renaud, laisse-moi voler à tes genoux ;
Esclave et dans tes fers, mon sort sera plus doux.
Quels soins je te rendrai, quand le dieu des batailles
T'entraînera sanglant au pied de nos murailles !
Tremblante pour tes jours, je couvrirai ton sein
D'un fer impénétrable et du plus dur airain :
Moi-même, je ceindrai ta redoutable épée ;
Enfin, que te dirais-je ? A te plaire occupée,
Redoutant de te perdre, et marchant sur tes pas,
Armide te suivra dans le choc des combats.
L'or de ton bouclier, ta cuirasse pesante,
Ne pourront rassurer ta malheureuse amante :
Craignant, à chaque dard par l'ennemi lancé,
Que, tout ingrat qu'il est, ton cœur n'en soit percé,
Le sein, le sein tremblant de la fidèle Armide
Contre ces traits mortels te servira d'égide.
Heureuse si bientôt, expirant à tes yeux,
Tu connais tout le prix d'un amour malheureux !

Mais que dis-je ! où m'emporte un espoir qui m'égare !
Ah, cruel ! je prévois ta réponse barbare.
« Armide, diras-tu, j'ai dû trahir tes feux :
J'aime un Dieu moins facile et plus grand que tes dieux :
Je suis chrétien. Ma loi rigoureuse et sévère
M'accusait dans les bras d'une femme étrangère :
Aux pieds d'une idolâtre en esclave enchaîné,
La gloire gémissait dans mon cœur mutiné.
Sur des ailes de feu la gloire descendue
Chasse enfin le nuage épaissi sur ma vue.
De mes sens abusés je connais les erreurs.
Imite-moi : renonce à des plaisirs trompeurs ;
Ne viens point. Vis heureuse, en oubliant un traître,
Qui le fut par devoir, et qui gémit de l'être.
Je te dis, en pleurant, un éternel adieu :
Je te plains... mais enfin j'obéis à mon Dieu. »

A ton Dieu ? Quoi ! c'est toi qui m'opposes son culte !
Ce n'est donc plus l'amour que ton âme consulte !
Mais réponds. Dans l'instant où, maître de tes vœux,
Tu pouvais dédaigner ou couronner mes feux,
Pourquoi m'avoir caché cet obstacle invincible ?
Ton Dieu, dans ce moment, était-il moins terrible ?
Ah ! cruel ! libre alors d'aimer ou de haïr,
N'as-tu choisi d'aimer que pour mieux me trahir ?

Non, tu n'es point le fils de la belle Sophie ;
Non, ne te vante point de lui devoir la vie.
Le Caucase, au milieu des neiges, des glaçons.
Te conçut dans la nuit de ses antres profonds ;
Ou la mer en fureur, te roulant dans son onde,
Te vomit sur ses bords pour le malheur du monde.
Ingrat, il te sied bien de vanter ta vertu :
D'opposer à l'amour un devoir prétendu !
Va, crois-moi ; désormais cesse de te contraindre :
Tu feignis de m'aimer, et tu feins de me plaindre,
Laisse-moi mes douleurs : ah ! je dois les chérir,
Si par elles, du moins, j'apprends à te haïr.
Ne crois pas cependant que, seule dans les larmes,
Je maudirai l'amour, et Renaud et mes charmes :
Euménide cruelle, attachée à tes pas,
Je te suivrai partout, dans ta tente, aux combats ;
Partout, te reprochant ton crime et ton parjure,
Je te ferai sentir les tourmens que j'endure.
J'en mourrai ; mais bientôt, abusé dans tes vœux,
Tu descendras toi-même au séjour ténébreux ;
Et, satisfaite alors, mon ombre ensanglantée
Sans cesse poursuivra ton ombre épouvantée :
La voûte des enfers mugira de mes cris...
Vois si tu veux, ingrat, me trahir à ce prix.

Qu'ai-je dit ! vains projets d'une amante insensée !
Ah ! qu'un plus doux espoir vient flatter ma pensée !
Va, je ne te hais point ; va, je sens que mes pleurs
Dans mon âme attendrie ont éteint mes fureurs.
Quels que soient ton parjure et mon dépit extrême,
Renaud, mon cher Renaud, il est vrai que je t'aime...
Écoute ; tu m'as dit que ta religion,
Que l'amour des combats, que ton ambition,
Et je ne sais encor quel serment homicide,
Te forçaient, malgré toi, d'abandonner Armide ;
Eh bien ! connais l'excès, le pouvoir de mes feux ;
Je renonce à mon culte, et j'abjure mes dieux :
Sois le mien désormais. Idolâtre ou chrétienne,
Armide n'aura point d'autre loi que la tienne.
Détermine à ton gré ma croyance, mes mœurs ;
Je n'examine rien : soit vertus, soit erreurs,
Tes devoirs sont les miens, et je suis ton exemple.
Déjà ton Dieu m'est cher, conduis-moi dans son temple.
Heureuse si bientôt, par des nœuds éternels,
Il unit nos destins au pied de ses autels !
Trop heureuse, en un mot, si, par l'amour conduite,
Ta main, sur les débris de Solyme détruite,
Daigne ceindre mon front du bandeau nuptial ;
Si, quittant à jamais un séjour trop fatal,
Tu me fais voir au Tibre, ébloui de ta gloire,
Assise à tes côtés sur ton char de victoire !
J'ose exiger ce gage et ce prix de ta foi.
Je pars, dans cet espoir, pour me rejoindre à toi :
Et quel que soit le sort qui m'attende à Solyme,
J'y vivrai ton épouse, ou mourrai ta victime.

LES HOMMES DE PROMÉTHÉE.

Dans les plaines d'Enna, non loin de Syracuse,
Sur ces bords fortunés où coule l'Aréthuse,
A la reine des dieux un temple consacré
Offre de ses débris l'amas défiguré.
Du portique abattu les colonnes brisées,
Sous leur comble entr'ouvert les voûtes écrasées,
Les marbres, les métaux confusément épars,
Majestueux encore, étonnent les regards.
Un sage me guidait à travers ces décombres :
De ce grand monument il éclairait les ombres;
Et, cherchant des objets le sens mystérieux,
Occupait ma raison du plaisir de mes yeux.

L'autel, le sanctuaire et son auguste enceinte
Des injures du temps ont moins senti l'atteinte.
Là d'antiques tableaux les murs enveloppés
Conservent tous leurs traits au ravage échappés.
Sur la fresque brillante on y voit Prométhée
Donnant un nouveau maître à la terre enchantée.
Pour peindre ce grand jour où de savantes mains
Pétrirent le limon qui forma les humains,
L'artiste a réuni, dans le plus bel ensemble,
Tout ce qu'un site heureux et déploie et rassemble.

L'horizon, sous un ciel et de pourpre et d'azur,
Y fuit dans la vapeur d'un air tranquille et pur.
Ce lointain, couronné du sommet des montagnes,
Offre dans les vallons de riantes campagnes.
Un fleuve entrecoupé de joncs et de roseaux
D'un cours lent et paisible y promène ses eaux;
Et toujours plus charmé, plus épris de ses rives,
Amuse en cent détours ses ondes fugitives.
Ici c'est un torrent qui, d'un cours orageux,
Tombe, bondit, et roule à flots impétueux :
D'une humide vapeur il obscurcit la plaine,
Pousse et rejette au loin les débris qu'il entraîne.
Là d'orgueilleux palmiers s'élancent dans les airs;
Plus loin d'humbles buissons les côteaux sont couverts;
Et partout la verdure, aux yeux qu'elle intéresse,
Fait briller du printemps la grâce et la jeunesse.
Insectes, animaux, errent dans ces beaux lieux :
Prométhée y mit l'homme et fit plus que les dieux.

L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
Étale sur son front sa fierté naturelle :
Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
Son superbe regard s'échappe en longs éclairs;
Son port majestueux, mais noble sans rudesse,
Réunit à la fois la force et la souplesse.
Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
Tel paraît dans le cirque un lutteur intrépide.

Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grâce et des attraits plus doux.
Le peintre n'avait point sous un voile jaloux
De la belle Pandore enseveli les charmes :
L'innocence était nue, et l'était sans alarmes;
Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
La beauté n'a rougi qu'en perdant sa candeur;
Et, près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même elle eut un front modeste.

Pour rendre tant d'appas, l'artiste, moins hardi,
D'une main plus légère avait tout arrondi :
Du pinceau caressant les touches adoucies
Semblaient avoir glissé sur les superficies.
Le sang, qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat;
Partout d'heureux replis et des formes riantes.
On voyait les cheveux de leurs tresses mouvantes
Ombrager, couronner un front calme et serein :
Leurs nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein.
Sur deux touffes de lis figurez-vous la rose,
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
Tel est ce sein; ce sein, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature :
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour.
Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore,
Le goût a rassemblé dans les traits de Pandore
Ce que mille beautés auraient de plus charmant :
C'est la grâce naïve unie au sentiment.
Pandore dans la main de l'époux qui la guide
Laisse, comme au hasard, tomber sa main timide,
Sur le cours d'un ruisseau son beau corps est penché :
De son humble paupière un regard détaché
Y suit furtivement l'image qu'elle admire;
A ses propres attraits on la voyait sourire;
Et l'art représenta par cet heureux détour,
L'amour-propre naissant au berceau de l'amour.

Prométhée, appuyé sur l'urne qui recèle
Du rayon créateur la brillante étincelle,
Contemplait d'un air fier son chef-d'œuvre nouveau;
Il défiait les dieux en le voyant si beau :
Moi-même j'admirais et l'artiste et l'ouvrage,
Sur ce tableau sublime ainsi parla le sage :

Des Titans, me dit-il, l'orgueil ambitieux
Voulut, de monts en monts, escalader les cieux :
Mais Jupiter, armé des flèches du tonnerre,
Renversa sous ses coups les enfans de la terre.
Des rochers de l'Etna l'un d'eux est écrasé ;
Un autre sous le poids du Vésuve embrasé,
Ébranle avec effort les murs de Parthénope :
Un autre ici mugit sous l'antre du cyclope ;
Et les plus criminels sont, au fond des enfers,
De la voûte du monde étouffés et couverts.
A leur affreux supplice échappa Prométhée :
Il frémit en voyant la terre inhabitée ;
Et ses fils malheureux, à jamais engloutis,
Replongés dans les flancs dont ils étaient sortis.
Mais à s'humilier rien ne peut le résoudre ;
Il relève son front sillonné par la foudre :
« Des dieux qui m'ont vaincu soyons encor l'égal,
Dit-il : dût mon orgueil me devenir fatal,
De ces dieux détestés bravons la tyrannie.
Sans le feu de l'audace il n'est point de génie :
Osons tout : repeuplons ce globe désolé. »
Il projette, exécute, et l'homme est modelé.

D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
En solides appuis il façonne l'argile.
Du sang prêt à couler il creuse les canaux.
De la fibre mobile il unit les faisceaux ;
Il les enchaîne entre eux, entre eux il les oppose :
Des mouvemens divers il assure la cause.
Au buste assujéti le bras s'étend soudain ;
Les doigts en s'alongeant vont dessiner la main.
Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre
Sur sa double colonne a pris son équilibre :
Le Titan s'applaudit et poursuit son essor.
Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
De ce noble édifice il embellit le faîte ;
Du plus grand caractère il couronne la tête.
Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
S'élève et s'aplanit le front majestueux.
Au fond de son orbite éclate la prunelle :
Un doux voile se ferme et s'entr'ouvre autour d'elle.
Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
Le teint prend son éclat ; la lèvre colorée
En deux filets de pourpre est déjà séparée.
Il semble en ce moment que le fils de Japet,
Rival de la nature, ait surpris son secret.
Comme aux tiges des fleurs une utile rosée
En émail, en verdure est métamorphosée,
Ainsi par le Titan le limon préparé
En organes divers se transforme à son gré.
Lorsque sa main traça ces artères, ces veines,
Foyers toujours brûlans des passions humaines.
Il prit des animaux les diverses humeurs ;
L'homme a tous leurs instincts, et trop souvent leurs mœurs.
Du tissu de la peau l'enveloppe légère
Du jeu de ces ressorts nous voila le mystère :
Leur mobile à nos yeux fut toujours inconnu.

Au terme de l'ouvrage à peine parvenu,
Le Titan, du limon qui lui restait encore
Pétrit les doux appas dont il orna Pandore.
Pandore, être enchanteur, d'après l'homme imité,
Être semblable à l'homme, avec lui contrasté :
Portrait ingénieux, plus brillant que fidèle,
C'est en vain qu'il ajoute à l'éclat du modèle ;
Chaque trait s'affaiblit dans ses traits répété :
Il a bien plus de charme et moins de majesté.
La mollesse toujours accompagne la grâce :
La fierté disparaît, la douceur la remplace.
Figurez-vous enfin deux êtres opposés,
Pareils et différens, unis et divisés !
L'un de l'autre ennemis, l'un pour l'autre sensibles,
Rapprochés en secret par des nœuds invisibles ;
Amis, amans, époux, et rivaux à la fois,
Confondant leurs plaisirs, se disputant leurs droits ;
Société bizarre et pourtant assortie,
Où sans nuire à l'accord, règne l'antipathie.
Tel est le couple humain, fier, jaloux, mais heureux.

L'art n'obtenait encor qu'un triomphe douteux :
L'automate est formé ; mais ce groupe immobile
N'est qu'une vaine image et qu'une froide argile.
Le souffle de la vie est le bienfait des dieux :
Prométhée osera, dans le palais des cieux,
Ravir aux immortels ce noble privilége.
Rien ne peut ralentir son essor sacrilége :
Il traverse des airs le fluide azuré,
Au foyer du soleil saisit le feu sacré,
S'enfuit, se précipite aux antres du Caucase,
Y revoit son image, et l'anime et l'embrase.
Le céleste rayon pénètre par degrés :
Déjà le sang circule en ruisseaux colorés,
Les yeux s'ouvrent au jour, les lèvres au sourire ;
Le cœur bat, tout se meut, et le couple respire.
O puissance ! ô prodige ! ô fortuné moment !
De ces êtres nouveaux quel fut l'étonnement ?
Inondés tout à coup d'un torrent de lumière,
Ils ouvrirent à peine une faible paupière,
Et leur premier regard, confus, embarrassé,
Sur eux-mêmes resta timidement baissé.

Cependant aux objets leur vue accoutumée
Crut pouvoir regarder cette voûte enflammée,
Ce jour, ce vif éclat dont brille l'univers.
Ils contemplaient l'espace et la hauteur des airs ;

Ce soleil dont les feux, lancés sur la nature,
Jettent en rayons d'or une clarté si pure :
Ces nuages brillans, dont l'aile des zéphyrs
Promène dans les airs la pourpre et les saphirs.
D'un spectacle si beau la pompe et la richesse
De leurs sens délicats fatiguaient la faiblesse ;
Et de tant de splendeur leurs regards confondus
S'éteignirent bientôt, éblouis et perdus.
Trop d'éclat se déploie au séjour du tonnerre :
On admire le ciel, on jouit sur la terre.
Là de rians tableaux amusèrent leurs yeux.
Les reflets adoucis d'un jour délicieux;
Les fontaines, les lacs, et leurs rives fleuries;
La verdure des bois et celle des prairies ;
L'or flottant dans la plaine, et l'ambre des côteaux;
Et l'émail des vallons, et le cristal des eaux ;
Et ces antres si frais, et ces bosquets si sombres ;
Les jeux de la lumière et le repos des ombres ;
Cet aspect varié d'objets intéressans
Charma, sans les blesser, leurs organes naissans;
Et, sans peine introduite au fond de leur pensée,
Leur image y resta légèrement tracée.

Ah ! la froide habitude et ses cruels dégoûts
N'altéraient point encor des plaisirs aussi doux!
Leurs esprits enivrés jouissaient sans connaître :
Il semblait que pour eux l'univers vînt de naître;
Que, sorti tout à coup de la nuit du chaos,
Leur superbe séjour avec eux fût éclos :
Et que la main d'un dieu, par un double miracle,
Avec les spectateurs eût créé le spectacle.

Mais parmi ces beautés, quel invincible attrait,
Quel autre changement les trouble et les distrait?
L'un vers l'autre sans cesse un penchant les entraîne ;
Il fixe les rayons de leur vue incertaine.
Ah ! tout cède au plaisir qu'ils goûtent à se voir :
Des objets fugitifs il détruit le pouvoir.
Avec quel intérêt ce couple heureux s'admire !
L'un et l'autre, plongés dans un confus délire,
Se parcourent d'un œil avide, curieux:
Tout leur être jouit, leur âme est dans leurs yeux,
Leur âme à leur bonheur veut être intéressée;
Et déjà leur instinct s'élève à la pensée.
Les progrès ne sont plus et pénibles et lents :
Du feu de leurs regards leurs esprits sont brûlans,
Le sentiment ému produit l'intelligence,
L'ombre fuit, le jour brille, et la raison commence.

Dans ce flux et reflux de mouvemens divers,
Si prompts, si variés, tous également chers,
Pandore s'écria : « D'où viens-je ? où vais-je? où suis-je?
Du trouble où je me vois quel est donc le prodige?
L'être dont je jouis, par qui m'est-il donné ?
Qu'était-il avant d'être, et comment est-il né ?
O toi qui mets le comble à ma surprise extrême,
Toi qui m'offres en toi l'image de moi-même,
Toi que cherchent mes yeux, qui des yeux me poursuis,
Enfin, qui que tu sois, apprends-moi qui je suis ! »

Le murmure flatteur de l'onde qui soupire,
Les mouvemens légers des ailes du Zéphyre,
Le doux bruit des rameaux balancés dans les airs,
Des êtres animés les langages divers,
Et du chant des oiseaux l'étonnante merveille
Du premier des humains avaient frappé l'oreille :
Mais, encor plus sensible aux sons de cette voix
Qui l'émeut, l'intéresse, et l'enchante à la fois,
Il dit : Aimable objet, ô toi dont la présence
Aurait seule embelli le jour de ma naissance,
Ah ! cède à mes désirs, répète ces accens,
Ces sons dont la douceur a pénétré mes sens !
Nous ignorons tous deux qui nous donna la vie ;
Mais, dans ce même instant me fût-elle ravie
(Je l'éprouve aux transports qu'elle excite chez moi),
Ta voix me la rendrait, je renaîtrais par toi.
Peut-être le pouvoir qui te créa si belle
De mon âme en tes yeux alluma l'étincelle.
Pour mon bonheur sans doute il voulut te former :
Il t'a faite pour plaire ; il m'a fait pour t'aimer. »

A ces mots il s'approche; et, penché d'un air tendre,
Il présente la main à sa main qu'il veut prendre.
A peine effleure-t-il le tissu de ses doigts
(Ce tissu si brûlant et si doux à la fois !)
Que soudain loin de lui son âme se retire,
Et vole tout entière au charme qui l'attire.
Délicieux moment ! combien il fut goûté !
Chaque cœur, chaque main frémit de volupté.
O des premiers plaisirs surprise enchanteresse !
Dans le recueillement d'une profonde ivresse,
Ce couple fortuné, tranquille, épanoui,
S'étonne du bonheur dont ses sens ont joui :
Aveugle en ses désirs, heureux à l'aventure,
Il suit innocemment l'attrait de la nature.

De surprise en surprise et d'essais en essais,
L'un et l'autre éperdus, préoccupés, distraits,
Se lèvent, et d'un pied chancelant et timide
Marchent abandonnés à l'instinct qui les guide.
Avec quel trouble encore, avec quel embarras
La terre leur parut se mouvoir sous leurs pas !
Ils s'avancent : leur vue inquiète, attentive,
Contemple la verdure autour d'eux fugitive.
L'homme est né fier; la crainte est peu faite pour lui:
Sa compagne, plus faible, a besoin d'un appui ;

Il la soutient : Pandore, humble dans ses alarmes,
Cède à l'homme un pouvoir que reprendront ses charmes.

Courez, jeunes amans, et volez sur les fleurs :
La nature vous mène à d'aimables erreurs ;
La nature, pour vous indulgente et propice,
A de plus grands desseins qu'il faut qu'elle accomplisse :
Elle va de vos yeux arracher le bandeau ;
Et l'Amour devant vous tient déjà son flambeau.
L'heureux fils de Japet, caché dans un bocage,
Observait ces époux à travers le feuillage.
Du sommet d'un côteau leurs pas précipités
S'élançaient aisément, par la pente emportés ;
Et vers les profondeurs d'un vallon solitaire
Ils dirigeaient tous deux leur démarche légère.
Là, Flore déployait, à leurs yeux satisfaits,
Son plus beau coloris et l'émail le plus frais
Tous les dons du printemps prodiguaient leurs délices ;
Les fleurs, les tendres fleurs, du sein de leurs calices
Exhalaient autour d'eux mille parfums divers :
En nuages légers ils flottaient dans les airs.
Un nouveau sens s'éveille ; et d'une haleine pure
Le couple respirait l'encens de la nature.
De sa douce vapeur l'homme parut flatté :
Avec bien plus de charme et plus de volupté
Pandore savourait cette essence invisible :
Pandore est à la fois plus faible et plus sensible.
Un instinct curieux, je ne sais quel désir
Emporte son essor de plaisir en plaisir ;
Elle cède au besoin de connaître : c'est elle
Qui soupçonne et découvre une ivresse nouvelle.
Dans l'ombre d'un bosquet tous deux ils s'enfonçaient.
Prêts à s'entrelacer, là deux myrtes croissaient.
De l'une à l'autre tige une distance égale
Les séparait encor par un faible intervalle.
L'abeille industrieuse entre ces arbrisseaux
Venait de déposer le fruit de ses travaux.
Pandore l'aperçoit ; son œil brûlant, avide,
Étincelle à l'aspect de ce trésor liquide ;
Elle se précipite, elle court ; et soudain
Un rayon détaché s'abandonne à sa main.
Sur ses lèvres bientôt doucement exprimée
S'épanche à longs flots d'or la liqueur parfumée.
A peine dans son trouble elle a pu la goûter,
Elle vole à l'époux qu'elle vient de quitter,
Lui présente de loin sa conquête et sa proie,
L'aborde en souriant, fait éclater sa joie ;
Et sur sa bouche alors, de ses doigts délicats,
Presse le pur nectar qu'il ne connaissait pas.
Ah ! tout cède à l'attrait de cette jouissance !
La nature, pour eux déployant sa puissance,
De ce nouveau plaisir forma son plus doux soin,
Et pour l'accroître encore elle en fit un besoin.
Soudain de veine en veine une flamme inconnue
Coule avec le nectar et partout s'insinue.
De ce philtre enchanteur effet prodigieux !
Ce désordre subit, ce feu séditieux
Jusque dans son séjour va troubler leur pensée ;
Elle marche au hasard, d'ombres embarrassée.
Ils rappellent en vain leurs esprits étonnés :
Leurs yeux sont éblouis, leurs pas sont enchaînés ;
Tout est vague, confus, nul objet ne les frappe :
A la réflexion le sentiment échappe ;
Et passant de ce trouble à de molles langueurs,
Entraînés l'un par l'autre, ils tombent sur les fleurs.

O spectacle charmant ! ô séduisante image !
Couché sur les gazons, et couvert d'un feuillage,
Figurez-vous l'Amour, dans un beau soir d'été,
Mollement endormi près de la volupté.
Tels étaient ces époux. La nature en silence,
Autour de leur berceau veille avec complaisance :
L'onde à peine murmure entre les tapis verts,
Les zéphyrs voltigeans rafraîchissent les airs.
La nuit, sur ce bosquet si paisible et si sombre,
Vient encore à pas lents développer son ombre ;
Et le sommeil enfin, suivi du doux repos,
Laisse tomber sans bruit ses tranquilles pavots.
Tout est calme ; assoupi sur ce lit de verdure,
L'inquiet Prométhée à peine se rassure ;
Il vole à ces amans, il s'épouvante, il craint
Que le rayon céleste en eux soit éteint...
Il les sent respirer : leur cœur brûle et palpite ;
Un songe, en ce moment, les trouble et les agite :
Un songe leur peignait, dans de rians tableaux,
Et leurs plaisirs passés et des plaisirs nouveaux.
De ses bras caressans l'homme entourait Pandore ;
Pandore dans les siens le serrait plus encore ;
Et ces illusions, ces vains embrassemens
Au charme du réveil préparaient ces amans.

Cependant par degrés l'orient se colore
De la pourpre brillante et des feux de l'Aurore.
A l'univers charmé qu'elle annonce un beau jour !
Son char, plus radieux, est conduit par l'Amour.
A travers les rameaux sa naissante lumière
Du premier des humains vient frapper la paupière :
Il ouvre lentement un œil appesanti.
Des chaînes du sommeil à peine il est sorti,
Qu'il sent près de son cœur sa compagne fidèle.
Dans ce tendre abandon qu'elle lui parut belle !
Le repos ajoutait à l'éclat de ses traits.
Cet époux enchanté, pour mieux voir ses attraits,
Du doux nœud de ses bras s'échappe et se retire ;
Appuyé sur les siens, il contemple, il admire.
Tout irrite à la fois ses désirs curieux :

Sur deux globes d'albâtre il arrête ses yeux.
Comme on voit d'un ruisseau les ondes argentées
S'élever, s'aplanir, par les vents agitées,
De même ce beau sein, libre dans son essor,
Se soulève, s'abaisse, et se soulève encor.
D'un avide regard l'homme le considère :
Il suit ses mouvemens; et, d'une main légère,
Il ose en parcourir le mobile contour;
Et ses yeux et ses mains jouissent tour à tour.

Oiseaux, dans vos concerts vous saluez l'aurore :
Taisez-vous; respectez le sommeil de Pandore.
A l'ardeur inquiète, aux vœux de son époux,
Laissez-la prodiguer ses charmes les plus doux.
Qu'il aime à contempler l'or de sa chevelure,
Ces tresses, ces réseaux épars à l'aventure,
Qui, mêlés sur sa gorge à la blancheur du lis,
Y roulent mollement de replis en replis!
Combien d'autres attraits, déployés sans contrainte,
Dans ses sens trop émus vont porter leur atteinte!
Oui, Pandore, à ses yeux tout semble t'embellir!
Que de fleurs sur ton sein ses lèvres vont cueillir!
Sur ta bouche riante il respire la rose :
Il voudrait plus sans doute; il craint, il tremble, il n'ose.
La peur de ton réveil adoucit ses baisers :
Zéphyr les donne aux fleurs moins purs et moins légers.

Cependant, sous le feu de sa brûlante haleine,
Cette amante sent naître une flamme soudaine :
Elle lui tend les bras; et tous deux, éperdus,
Demeurent enlacés, unis et confondus.
Telle une jeune vigne entoure avec souplesse
Ce superbe palmier qui soutient sa faiblesse;
Tel, plus flexible encore, et redoutant ses nœuds,
S'enchaîne avec le myrte un lierre amoureux.

Triomphe, Prométhée, et jouis de ta gloire :
Tu touches au moment marqué pour ta victoire.
Vois ce couple enivré que ses feux ont uni :
Tu commenças l'ouvrage, et l'Amour l'a fini.
La nature, l'amour, l'instinct, le besoin même,
Conduisent ces amans à leur bonheur suprême;
Un attrait invincible et d'aveugles désirs
Ont appris à leurs sens le secret des plaisirs :
Enfin ils sont heureux, et la terre étonnée
Fait retentir au loin le feu de l'hyménée.

Leurs esprits épuisés ont suspendu leur cours :
Immobiles, muets, ils jouissent toujours.
L'homme sort en vainqueur de ce profond délire;
Il appelle Pandore; et Pandore soupire.
« Jour fortuné, dit-elle! Est-il vrai, cher époux?
Nous naissons, nous vivons pour un destin si doux?
Quoi ces feux, ces transports, cette rapide ivresse,
Ont leur source en nos cœurs, et renaîtront sans cesse?
Ah! qu'un bien si charmant, tous les jours plus goûté,
Soit pour toi le plaisir, pour moi la volupté! »

Elle embrasse à ces mots le tendre époux qu'elle aime
Il sourit et répond : « O moitié de moi-même!
Ce tumulte des sens, cette ivresse, ah! crois-moi,
J'ai su la savourer, m'y plonger comme toi.
Mais c'est toi qui la rends et si vive et si pure :
Rien à l'égal de toi n'est beau dans la nature.
J'admirais ce soleil brillant au haut des cieux;
Un jour plus enchanteur étincelle en tes yeux.
Chacun de tes regards porte au fond de mon âme
Un trouble qui l'agite, un rayon qui l'enflamme.
J'admirais la verdure, et les fruits, et les fleurs;
Mais ton teint fait pâlir l'éclat de leurs couleurs.
J'ai respiré l'encens et le parfum des roses;
Qu'il en est de plus doux sur tes lèvres mi-closes!
Les oiseaux ont chanté sous l'ombre de ces bois;
Mais les oiseaux n'ont point les charmes de ta voix.
Je l'ai bu ce nectar présenté par Pandore;
Celui de tes baisers m'est bien plus cher encore,
Le nectar, les parfums, tout ce que j'ai goûté,
Et la terre, et les cieux, tout cède à ta beauté.
Ivre de mes plaisirs, ah! je respire à peine!
Une langueur secrète auprès de toi m'enchaîne.
Mon être est-il changé? m'as-tu donné le tien?
Lorsque nous confondions et ton cœur et le mien,
Aurais-tu dans mes sens fait passer ta faiblesse?
Quel pouvoir prend sur moi ta grâce enchanteresse!
Ah! ces plaisirs si vifs, et dont je fus surpris,
Ne me les aurais-tu prodigués qu'à ce prix?
Oui, oui, je le sens trop au charme qui m'attire;
Tu me cèdes la force, et tu retiens l'empire. »

L'homme se tait, se lève, et prend un air serein :
A sa belle compagne il présente la main.
Ce reproche échappé, qui la flatte et la touche,
Dans un sourire aimable expire sur sa bouche.
Ces époux ont quitté le lit voluptueux
Témoin de leur hymen et témoin de leurs feux.
Ils montent la colline, ils s'élancent : leur vue
Du plus vaste horizon mesure l'étendue;
Et l'un et l'autre enfin marchent dans ces déserts
En souverains du monde, en rois de l'univers.

LE TEMPLE DE GNIDE.

CHANT PREMIER.

Gnide plaît à Vénus, et Vénus le préfère
Au temple d'Amathonte, aux bosquets de Cythère.
Elle ne quitte point le céleste séjour
Sans voler vers ces lieux si chers à son amour.
Quand son char y descend des voûtes azurées,
Le peuple adorateur de ces belles contrées
N'éprouve point l'effroi sombre et religieux
Qu'inspire à l'univers la présence des dieux :
Cet aspect bienfaisant, renouvelé sans cesse,
Accoutume la vue aux traits de la déesse.
D'une foule indiscrète évitant le concours,
Si Vénus d'un nuage emprunte le secours,
Alors les doux parfums répandus autour d'elle
Aux Gnidiens charmés annoncent l'immortelle.

Gnide élève ses murs dans des champs fortunés
Des épis de Cérès en tout temps couronnés.
Là de nombreux troupeaux, sur des rives fleuries,
Foulent l'émail naissant de riantes prairies :
Les dieux versent partout les trésors de leur main.
Le soleil, dans un ciel toujours calme et serein,
Tempérant les rayons de sa flamme éthérée,
N'y flétrit point l'éclat dont la terre est parée.
L'oiseau, dès le matin, sous des feuillages verts,
D'accords harmonieux fait retentir les airs :
L'onde entre les roseaux murmure et s'y promène;
Flore de son amant y parfume l'haleine;
Et les cœurs, pénétrés de ce souffle amoureux,
D'une volupté pure y respirent les feux.

On découvre, non loin des remparts de la ville,
Du palais de Vénus l'élégant péristyle.
L'artisan de Lemnos posa ses fondemens.
Vulcain craignait Vénus et ses ressentimens :
Vulcain, pour réparer la surprise cruelle
Dont rougit autrefois la déesse infidèle,
Lui bâtit ce palais : époux humilié,
Trop heureux qu'à ce prix l'affront fût oublié !

O Grâces, dont la main conduisit cet ouvrage,
Sans doute c'est à vous d'en retracer l'image !
Pour rendre tout l'éclat de ce brillant séjour,
Il faut ou vos crayons ou les traits de l'Amour.
Parmi tant de beautés, comment les peindre toutes?
Sur cent colonnes d'or quand j'appuîrais les voûtes;
Quand je ferais briller sous ces vastes lambris,
L'éclair des diamans et le feu des rubis,
Quand mes prodigues mains y répandraient encore
Les perles, les saphirs du berceau de l'aurore ;
Quand l'opale et l'azur s'uniraient incrustés,
J'en peindrais la richesse, et non pas les beautés.

D'agréables jardins l'enceinte est embellie :
Une rose y renaît d'une rose cueillie.
Là Flore, là Pomone, unissent leurs faveurs,
Le fruit sur les rameaux se couronne de fleurs.
Lorsque, dans ces jardins, l'aimable Cythérée
De cent jeunes beautés se promène entourée,
On voit, pendant les jeux et sous leurs pas légers,
Se courber un instant les trésors des vergers;
Mais, par l'enchantement d'un pouvoir qu'on ignore,
Les arbustes foulés s'y relèvent encore.
Là repose Vénus, loin du trouble et du bruit.
Sous l'ombre des berceaux la volupté la suit :
Son sourire applaudit aux bergères de Gnide;
A leur danse naïve elle-même préside.
Vénus se plaît à voir, sur leurs fronts satisfaits,
De leurs cœurs ingénus l'innocence et la paix.
Compagne de leurs jeux, elle adoucit pour elles
De ses regards divins les vives étincelles.
Nymphes, de votre sort le ciel même est jaloux :
Vénus est votre égale et folâtre avec vous.

Une vaste prairie, où sourit la nature,
Étend, non loin de là, ses tapis de verdure.
Ici l'heureux berger, couché parmi les fleurs,
Auprès de la bergère assortit leurs couleurs.
Incertain dans son choix, il balance; mais celle
Que choisit son amante est toujours la plus belle,
Ses parfums sont plus doux, son émail est plus frais :
Et la main qui la cueille ajoute à ses attraits.

Le Cephée, en ces lieux, de son urne profonde
Épanche lentement le cristal de son onde :
Il serpente, s'amuse à prolonger son cours;
Et son lit tortueux se joue en cent détours.
Le dieu, parmi les joncs qui couronnent ses rives,
Embarrasse les pas des nymphes fugitives :
L'amant les suit, les presse, et leur orgueil soumis
Donne enfin le baiser que leur bouche a promis.

Le fleuve, à cet aspect, enchaîné dans sa course,
Ne sait s'il doit couler ou monter vers sa source :
Par un charme secret ses flots sont suspendus,
Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus.
Mais quel trouble s'il voit près de son onde pure

Une jeune beauté dépouiller sa parure,
Quitter des vêtemens, des voiles trop discrets,
Et venir dans ses eaux rafraîchir ses attraits!
Il frémit, il s'agite; et la vague enflammée
Autour de tant d'appas roule plus animée;
Pour les animer tous, pour mieux les embrasser,
Pour atteindre à ce sein qu'il voudrait caresser,
Il soulève ses flots, s'élance; et, plus rapide,
Il entraîne avec lui la bergère timide.
Ses compagnes alors frappent l'air de leurs cris;
Mais, tout fier du fardeau dont son cœur est épris,
Le fleuve la soutient, doucement la promène
Sur le dos argenté de sa liquide plaine.
Enfin, désespéré d'abandonner ce poids
Ce poids qu'il abandonne et reprend mille fois,
Il va le déposer, sur ses rives fleuries,
Dans les bras caressans des nymphes attendries.

Plus loin croît un bosquet de myrtes enlacés:
Les timides amans nouvellement blessés
Viennent s'y confier leurs soupirs et leurs peines.
Ils suivent au hasard des routes incertaines:
L'Amour conduit leurs pas aux lieux les plus secrets,
S'amuse de leur trouble, et les égare exprès.

Une épaisse forêt, non loin de ce bocage,
Fait expirer le jour sous son antique ombrage.
Jamais l'ardent midi n'en perça les rameaux:
On s'y croit enfoncé dans la nuit des tombeaux.
Des chênes et des pins les orgueilleuses têtes
Vont jusque dans la nue affronter les tempêtes.
Là les cœurs sont saisis de crainte et de respect,
On croirait, à l'horreur de cet auguste aspect,
Au silence imposant de ces retraites sombres,
Que les dieux avant l'homme en habitaient les ombres.

Au sortir de ce bois redoutable et sacré,
Quand l'œil des feux du jour est enfin éclairé,
On découvre, au sommet d'une hauteur voisine,
Le temple de Vénus et sa pompe divine.
La nature y grava tous les vœux des mortels.
Ce fut dans ce lieu saint, au pied de ses autels,
Que Vénus (et Vénus chaque jour en soupire)
Pour la première fois vit le fils de Cynire.
L'Amour blessa son cœur du trait empoisonné:
Ce cœur brûle en secret, de son trouble étonné.
« Quoi! s'écria Vénus, c'est un mortel que j'aime!
Quoi! j'ai pu m'oublier et m'avilir moi-même!
O Gnide, éteins l'encens: mes honneurs sont finis:
Tu n'as plus désormais d'autre dieu qu'Adonis. »

Ce fut là que, piqué d'un défi téméraire,
Son orgueil consulta les enfans de Cythère.
Le berger phrygien portera-t-il ses yeux
Sur des charmes secrets enviés par les dieux?
On le veut; et déjà sa robe est détachée,
Sous l'or de ses cheveux sa ceinture est cachée:
Les Grâces, les Amours parfument son beau sein.
Sur son char d'émeraude elle monte soudain:
Il s'élève, emporté par l'oiseau du Méandre.
Au vallon de l'Ida Pâris le voit descendre:
Vers Pallas, vers Junon tour à tour entraîné,
Son choix, douteux encor, flotte indéterminé;
Mais, au riant aspect de leur belle rivale,
Sa main laisse pencher la balance inégale.
Tu triomphes, Vénus! Pâris sur tes attraits
Fixe enfin des regards qui ne sont plus distraits:
Si tu ne dois la pomme à sa bouche timide,
Elle échappe à ses mains, et son trouble décide.

Ce fut là que l'Amour, environné des Ris,
Tranquille, et voltigeant sous les riches lambris,
Vit paraître Psyché conduite par sa mère:
L'Amour n'aima jamais... l'Amour aime et veut plaire;
Des feux dont il nous brûle il se sent consumé,
Sur son arc, sur ses traits il languit désarmé.
« C'est donc ainsi, dit-il, c'est ainsi que je blesse! »
Il tombe sur le sein de sa jeune maîtresse,
Il s'écrie, aux transports qui viennent le saisir:
« Oui, je suis... Oui, l'Amour est le dieu du plaisir! »

Lorsque du temple auguste on franchit le portique,
Un charme inexprimable au cœur se communique:
On s'enivre de l'air qu'on respire en ces lieux:
Il semble qu'on ait bu dans la coupe des dieux.

Tout ce que la nature étale de richesse,
L'élégance de l'art, son éclat, sa noblesse,
Ont fait de ce beau temple un Olympe nouveau:
La toile y prend une âme et vit sous le pinceau.
Une savante main (la main d'un dieu sans doute)
Voulut peindre elle-même et décorer la voûte.

Ici Vénus s'élève, et sort du fond des mers.
Que ses charmes naissans étonnent l'univers!
Cythérée, au milieu de la troupe céleste,
Ose à peine entr'ouvrir un œil doux et modeste:
Sur les lis de son sein ses cheveux sont épars,
Et sa pudeur naïve enchante les regards.

Plus loin sont ses amours avec le dieu terrible,
L'impitoyable dieu qu'elle a rendu sensible.
Là d'un fier coloris Mars est représenté
Poussant dans les combats son char ensanglanté.
Son front cruel et sombre annonce le carnage:
La Mort, l'affreuse Mort, l'Épouvante, la Rage,

Précèdent ses coursiers écumans et fougueux;
Sur son casque de fer un dragon tortueux
Semble vomir au loin la flamme et la fumée;
Autour du dieu sanglant vole la Renommée.
Sa détestable sœur, Bellone, à ses côtés
Marche, s'élance, court à pas précipités;
Et, secouant les feux de sa torche infernale,
De son barbare frère est la digne rivale.
Tous deux d'un vain laurier se disputent l'honneur :
Bellone a plus de rage, et Mars plus de valeur.

Ici le dieu, couché sur des touffes de roses,
Présente aux doux baisers ses lèvres demi-closes;
Dans les bras de Vénus Mars demeure enchaîné,
De myrtes amoureux son front est couronné;
Il languit, il soupire, et la vue incertaine
A quelques traits divins le reconnaît à peine.
La déesse triomphe en voyant les plaisirs
De son farouche amant captiver les désirs.
Sa bouche lui sourit, et sa main le caresse :
Leurs transports répétés se confondent sans cesse;
Et leur regard troublé, dans ces momens heureux,
Ne voit pas les amours qui folâtrent près d'eux.

De la déesse enfin l'hymen involontaire
Est peint dans tout son faste aux murs du sanctuaire.
On y voit tous les dieux étaler leur splendeur :
Vulcain paraît moins sombre, et n'est pas moins rêveur.
Vénus d'un œil mourant, que le jour importune,
Regarde avec froideur l'allégresse commune :
Elle marche à l'autel d'un pas faible, incertain;
Elle offre à son époux négligemment sa main;
Et, parmi les apprêts de ce triste hyménée,
Vers les Grâces en pleurs sa vue est détournée.

La superbe Junon, dans un autre tableau,
De ce fatal hymen allume le flambeau;
Elle donne aux époux la coupe révérée.
Une éternelle foi par Vénus est jurée :
Vulcain croit au serment, et l'Olympe en sourit.
Plus loin le dieu, blessé d'un refus qui l'aigrit,
Entraîne, impatient, l'épouse désolée :
On la voit loin de lui s'enfuir échevelée.
Si ses charmes divins pouvaient être inconnus,
Si quelque autre beauté ressemblait à Vénus,
On croirait voir la nymphe interdite et confuse
Que Pluton vint surprendre aux bords de l'Aréthuse.

Enfin le dieu l'emporte et la presse en ses bras :
Tout l'Olympe en tumulte accompagne leurs pas.
Près du lit nuptial, Vénus espère encore
Échapper à l'ardeur de l'époux qu'elle abhorre :
Elle combat, résiste : et, dans ce trouble heureux,
De son voile agité se relâchent les nœuds.
Il flotte dans les airs, et le tissu s'entr'ouvre,
Sa gorge demi nue échappe et se découvre :
Mais plus prompt à couvrir qu'à baiser ce beau sein,
L'époux le cache alors sous sa jalouse main.

Vénus tombe à regret sur la couche sacrée
Que l'Hymen, d'un air froid, pour elle a préparée.
Sur ce lit malheureux, loin de semer des fleurs,
On voit l'Amour plaintif l'arroser de ses pleurs.
D'un feu sombre et jaloux l'œil de Mars étincelle.
Cythérée est alors si touchante et si belle,
Que les dieux attendris plaignent son embarras :
Les déesses, plus loin, s'en amusent tout bas.
Enfin d'un pied léger fuit la troupe céleste...
Vulcain! quel doux moment! Vénus, qu'il est funeste!
Du contour des rideaux l'époux enveloppé
Se croit heureux sans doute... Il est déjà trompé.

Vénus se plaît à voir la pompe de son temple :
Sa beauté satisfaite en riant s'y contemple.
Elle-même en fixa le culte et les honneurs,
Elle y brûle l'encens, elle y jette des fleurs :
Et dans ce lieu sacré, dont elle est la déesse,
Vénus remplit encor le devoir de prêtresse.

L'hommage qu'en ces lieux lui rendent les mortels,
Loin de les honorer, avilit ses autels.
Là, sous l'éclat trompeur de leurs molles parures,
Les filles des cités, dans des fêtes impures,
Courent à la fortune immoler leurs attraits,
Et se font une dot du fruit de leurs forfaits.
Ici l'épouse apporte au pied du sanctuaire
Le prix, l'infâme prix de son lâche adultère.
Là s'unit à la sœur le frère incestueux :
Ici, dans l'indécence et le bruit de leurs jeux,
Des prêtres, entourés d'un chœur de courtisanes,
Vont offrir à Vénus des guirlandes profanes.
Enfin il est un temple où des hommes flétris,
Monstres efféminés que poursuit le mépris,
De la nature en eux dégradent la noblesse.
Là leur difformité consacre à la déesse
Et le sexe détruit qu'ils perdent sans espoir,
Et le sexe emprunté qu'ils affectent d'avoir.

Cythérée a voulu que l'heureuse Doride
Eût un culte plus pur dans le temple de Gnide.
Là le feu de l'amour tient lieu de feu sacré :
Là l'hommage est rendu quand on a soupiré.
Là, conduit par l'espoir, chaque amant vient se rendre:
On n'exige de lui que l'offre d'un cœur tendre.
Vénus reçoit les vœux à l'amante adressés;
Vénus n'est point jalouse : on aime, et c'est assez.

C'est adorer Vénus qu'adorer une belle;
Et la beauté lui semble aussi divine qu'elle.

Les amans enchaînés d'un lien immortel
De la fidélité vont embrasser l'autel;
Et l'on voit soupirer, aux pieds de la déesse,
Ceux qui n'ont pu fléchir l'orgueil de leur maîtresse.
La flatteuse espérance adoucit leurs tourmens:
Un beau jour tôt ou tard luit pour les vrais amans.
Vénus en nœuds de fleurs aime à changer leurs chaînes,
Et leur félicité se mesure à leurs peines.

Là de la jalousie on peut sentir les traits;
Mais le cœur la dévore et n'en parle jamais.
Ainsi qu'il faut des dieux révérer l'injustice,
On doit de son amante adorer le caprice.

Dans Gnide on met au rang des divines faveurs
Les transports de l'amour et même ses fureurs.
Trop heureux d'éprouver cette invincible flamme,
Ce tumulte secret, ces orages de l'âme,
Tendres égaremens mieux sentis que connus!
Moins le cœur est à soi, plus il est à Vénus.

Tout mortel sans amour aux pieds de Cythérée
N'ose se présenter dans l'enceinte sacrée.
Au portique du temple à peine il est admis:
Il vient s'y prosterner en esclave soumis;
Il cherche des désirs, il se cherche lui-même:
Sa liberté lui pèse, il veut des fers... Il aime!
Il aime, il vit, il voit l'éclat d'un nouveau jour:
Il allume son âme aux flambeaux de l'Amour.
Instruites par Vénus, les bergères de Gnide
De la simple innocence ont le maintien timide.
Leur front est coloré d'une aimable pudeur;
Mais, à la modestie unissant la candeur,
Elles ne cachent point une flamme sincère
Et se vantent d'aimer, en rougissant de plaire.

Tranquille à leurs genoux, l'amant respectueux
Attend, sans le hâter, le moment d'être heureux.
Ce moment est fixé par l'amante elle-même:
On cède sans remords quand il est vrai qu'on aime;
Mais se rendre sans choix, mais céder sans désir,
C'est profaner l'amour et souiller le plaisir.

Au front des Gnidiens l'Amour met sa couronne;
Il épure toujours le bonheur qu'il leur donne.
Qu'une amante trahie éprouve les froideurs
D'un infidèle amant qui rebute ses pleurs,
D'un trait plus salutaire elle est soudain frappée:
Dans les eaux du Léthé la pointe en est trempée.

Si l'Amour aux autels voit un couple nouveau,
Il prend tout à la fois son arc et son flambeau;
Il lance tous ses traits, il épuise ses flammes.
Lorsque de deux amans s'assoupissent les âmes,
Quand leur ardeur n'a plus qu'un éclat incertain,
Il la fait ou mourir ou renaître soudain.
Il épargne à leurs cœurs ces tristes intervalles,
Et ces retours si froids, et ces langueurs fatales,
Étincelle d'un feu prêt à se consumer.
Ou l'on aime à l'excès, ou l'on cesse d'aimer.

Là, toujours caressant pour des peuples fidèles,
L'Amour ne s'arme point de ses flèches cruelles,
De ces traits dont jadis son aveugle fureur
Des filles de Minos empoisonna le cœur;
Traits mortels qui, mêlés et d'amour et de haine,
Signalent le pouvoir de sa main souveraine!
Quand cet enfant terrible en aiguise le fer,
Tout tremble... c'est la foudre aux mains de Jupiter.

Vénus, lorsque l'Amour a fait une blessure,
L'enveloppe des plis de sa belle ceinture:
Elle vient l'adoucir et non la refermer.
Vénus instruit à plaire, et l'Amour fait aimer.

Gnide voit chaque jour sa brillante jeunesse,
Ses nymphes entourer l'autel de la déesse.
Là leur bouche ingénue exprime avec candeur
Des sentimens naïfs, aussi purs que leur cœur.

Une d'elles disait: « O reine d'Idalie!
Hilas, qui me fut cher, se plaint que je l'oublie;
Déesse! daigne entendre et couronner mes vœux.
Ils n'ont point pour objet de rallumer mes feux:
Le feu dont je brûlais s'est éteint de soi-même.
Fais qu'Hilas m'abandonne et que Coridon m'aime. »

Une autre s'écriait: « O puissante Vénus!
Que mes feux pour Iphis soient encore inconnus;
Donne-moi quelque temps la force de les taire:
L'aveu que j'en ferai sera plus doux à faire. »

Une autre enfin disait: « O reine de Paphos!
Pourquoi mon cœur troublé n'a-t-il plus de repos?
Au milieu de nos jeux je suis sombre et distraite:
Des grottes, des bosquets je recherche la retraite:
Mais j'éprouve partout des tourmens infinis.
J'aime peut-être?... Eh bien! si j'aime... c'est Daphnis! »

Les amans, les bergers, dans les beaux jours de fêtes,
Au temple de Vénus vont chanter leurs conquêtes:
Les doux sons de la lyre accompagnent leurs voix;
Ils célèbrent Vénus et l'Amour à la fois.

L'un d'eux, qui, d'une main timide et caressante,
Tenait en la serrant la main de son amante,
Chantait : « Amour, Amour, aux genoux de Psyché
Tu te blessas du trait que tu m'as décoché.
Non, je n'en doute point; je le sens, c'est le même :
Tu n'as pas mieux aimé, ni plus aimé que j'aime.
N'ai-je pas tous tes feux, tes transports, tes désirs?
Achève, dieu charmant! donne-moi tes plaisirs. »

Un berger moins discret, plus fier de sa victoire,
Chantait : « Fils de Vénus, je partage ta gloire.
Qui peut vaincre Daphné peut vaincre tous les cœurs.
Insensible à mes vœux, insensible à mes pleurs,
L'orgueilleuse Daphné dédaignait mes hommages;
Je l'ai surprise enfin dans un de tes bocages :
Regarde sur son front ce tendre coloris,
Regarde, et vois combien j'ai puni ses mépris. »

J'ai vu Gnide, j'ai vu cette heureuse contrée :
C'est là qu'à mes regards Thémire s'est montrée.
Je la vis pour l'aimer, brûler et soupirer;
Je la revis encor, ce fut pour l'adorer.
O Gnide! sur tes bords je veux vivre avec elle :
J'y serai plus heureux, elle y sera plus belle.
Nous irons dans le temple : on n'y verra jamais
De plus tendres amans, d'adorateurs plus vrais.
Au palais de Vénus je saurai m'introduire;
Je prendrai ce palais pour celui de Thémire.
Eh! sais-je si mes yeux, flattés et prévenus,
N'y prendront pas encore Thémire pour Vénus?
Dès le lever du jour j'irai dans la prairie;
J'y cueillerai la fleur nouvellement fleurie :
Thémire permettra que ma timide main
L'attache à ses cheveux ou l'unisse à son sein.
Je l'y verrai pâlir, finir sa destinée,
Plus heureuse que moi, moi qui l'aurai donnée.
Mais Thémire peut-être ira dans ces bosquets
Où sont entremêlés tant de détours secrets.
Si je puis l'égarer dans ces lieux solitaires,
Si... Vénus me défend de trahir ses mystères.

CHANT SECOND.

—

A Gnide, il est un antre, un antre révéré,
Asile de la paix, aux nymphes consacré :
Là, du sombre avenir Vénus est l'interprète.
L'Effroi n'habite point cette heureuse retraite :
D'épouvantables voix, du creux des souterrains,
N'y mugissent jamais sous les pas des humains.
On n'y voit point non plus une horrible prêtresse
Se débattre en fureur sous le dieu qui l'oppresse;
Et, mêlant l'imposture au trouble de ses sens,
D'un captieux oracle envelopper le sens.
Vénus ne sait tromper ni l'espoir, ni la crainte;
On consulte Vénus, Vénus répond sans feinte.

Une femme... (Fuyez, mortels, fuyez... Jamais
A tant de perfidie on n'unit tant d'attraits).
Des rivages crétois sur ces bords attirée,
Des jeunes Gnidiens elle marche entourée.
Grâce, beauté, parure, en elle tout séduit :
De mille adorateurs le tumulte la suit;
Son geste, son coup d'œil, sa voix, tout les attire :
L'un obtient un regard, l'autre obtient un sourire :
Et celui que d'un mot elle a favorisé,
S'il est le plus heureux, est le plus abusé.
Aux nymphes de Vénus qu'elle inspira d'alarmes!
On s'empresse; la foule environne ses charmes;
Et, fière d'un concours qui flatte son orgueil,
De la grotte sacrée elle franchit le seuil :
Elle entre; mais soudain du fond du sanctuaire
Vénus s'écrie : « Arrête; où vas-tu, téméraire?
L'amour est dans tes yeux, l'imposture en ton cœur;
Viens-tu souiller un temple où règne la candeur?
Ah! je t'en punirai : frémis de ma vengeance.
Assez et trop long-temps ta froide indifférence
A séduit tes amans et trompé leur espoir :
C'en est fait; ta beauté va perdre son pouvoir :
J'en détruis le prestige; et ma juste colère
Te laisse pour tourment le vain désir de plaire.
Oui; tes traits sont changés, mais ton cœur ne l'est pas.
Vois déjà tes amans abandonner tes pas.
Va, cours, poursuis en vain leur troupe fugitive;
Cours; ils t'éviteront comme une ombre plaintive,
Et chacun d'eux plus libre, à soi-même rendu,
Va payer tes mépris du mépris qui t'est dû. »

Des murs de Nocrétis vint une courtisane :
Son luxe, qui lui seul l'accuse et la condamne,
Affectait d'étaler les dons multipliés
De mille amans trahis et par elle oubliés.
« Quel soin, lui dit Vénus, peut ici te conduire?
Croirais-tu par ton culte honorer mon empire?
Non, ton cœur qui se rend sans choix, sans volupté,
Détruit tous les plaisirs que promet ta beauté.
Ton insensible cœur ignore comme on aime :
Il ne pourrait aimer mon fils, non, mon fils même.
Porte à d'autres autels tes vœux intéressés :
Aux vils adorateurs à te plaire empressés,
Cours offrir avec art tes trompeuses caresses;
Et, sûre d'obtenir le prix de tes faiblesses,
Va, prodigue à leurs yeux honteusement déçus

Des charmes éclipsés aussitôt qu'aperçus.
Fuis, dis-je! tu ferais mépriser ma puissance. »

Chargé d'or et d'ennuis, un Lydien s'avance :
Des peuples du Pactole il levait les tributs :
La déesse prévient ses désirs superflus.
« Je sais quels sont tes vœux; mais en vain, lui dit-elle,
Je voudrais les remplir, moi qui suis immortelle.
Es-tu digne en effet de connaître l'amour?
Des dons de la fortune il n'est point le retour :
Au sein de la vertu l'estime le fait naître.
Tu voudrais être aimé? malheureux! peux-tu l'être!
L'esclave dont ton or a payé les attraits,
Même en les recevant, rougit de tes bienfaits.
Tu veux aimer? crois-moi, c'est trop vouloir encore :
Ton cœur peut-il chérir des cœurs qu'il déshonore?
Les plaisirs achetés ne sont plus des plaisirs.
A grossir tes trésors borne tes vains désirs;
Leur amas peut un jour te devenir utile.
L'indifférence suit un bonheur trop facile;
Et sur ce que l'amour eut jamais de plus doux,
Tu sentiras ton âme étendre ses dégoûts. »

Alors vient un berger des champs de la Doride;
On le nomme Aristée : il avait vu dans Gnide
Camille, jeune objet dont son cœur est charmé;
Il l'aime; nul amant n'a jamais tant aimé :
Il l'aime, et vient encor, tout plein de son image,
Demander à Vénus de l'aimer davantage.

« Je connais, lui dit-elle, et ton âme et ses feux;
Camille d'un monarque eût pu remplir les vœux :
Mais au choix de l'amour qu'importe une couronne?
Tu brûles pour Camille, et Vénus te la donne.
Les titres et les rangs ont peu d'éclat pour moi;
Un berger bien épris l'emporte sur un roi. »

Je parus, à mon tour, sur les pas de Thémire :
La déesse me dit, avec un doux sourire :
« J'ai rempli tes souhaits, je les ai prévenus :
Que puis-je encore? est-il au pouvoir de Vénus
D'accroître ton amour, d'embellir ton amante?
Ton amour est si vrai! Thémire est si charmante! »

« Déesse! m'écriai-je; ah! déesse, écoutez;
Non, je n'ai point encore épuisé vos bontés.
Comblez-les aujourd'hui : faites que ma Thémire
N'ait d'âme que mon âme, et pour moi seul respire;
Que tous ses sentimens l'intéressent à moi;
Que m'aimer de ses jours soit le plus doux emploi;
Que la nuit mon image à ses sens soit tracée :
Que je sois au réveil sa première pensée;
Qu'elle enivre ses yeux du plaisir de me voir :
Qu'absent je sois encor son désir, son espoir;
Enfin, lorsque le ciel veut que je la revoie,
Que Thémire gémisse au milieu de sa joie,
Et que son cœur sincère, heureux par mon retour,
Regrette les momens perdus pour notre amour! »

CHANT TROISIÈME.

Quand le dieu des saisons, sa course terminée,
Recommence au printemps le cercle de l'année,
Gnide ouvre ses remparts à cent peuples divers:
Ses peuples et ses jeux appellent l'univers.
Des rives du couchant, des portes de l'aurore,
Là vient ce sexe heureux, ce sexe qu'on adore.
Là le plus doux triomphe est par lui disputé.
La plus belle y reçoit le prix de la beauté.
La naissance est alors un titre qu'on dédaigne :
Le trône est dans les cœurs, c'est la beauté qui règne :
Elle éclipse les rangs, elle éteint tous les droits;
La bergère en impose à la fille des rois.
Dans ce cirque brillant, où cent jeunes rivales
Ont un même avantage et des armes égales,
On croirait que le prix dût rester incertain :
Vénus jette un coup d'œil et le donne soudain.
Vénus n'ignore pas quelle heureuse mortelle
Reçut plus de faveurs et de son fils et d'elle

Hélène, dans ces jeux, trois fois obtint le prix.
Deux fois elle l'obtint, quand Thésée et Pâris
Au palais de Tindare osèrent la surprendre;
Hélène triompha quand, des bords du Scamandre,
Elle fut reconduite aux bords de l'Eurotas,
Et rentra plus chérie au lit de Ménélas.
L'époux, en retrouvant cette épouse abusée,
Se crut non moins heureux que Pâris et Thésée.

J'ai vu des jeux sacrés la pompe et le concours;
J'ai vu de toutes parts, les Graces, les Amours
Amener par la main les belles étrangères :
L'Innocence au front pur conduisait les bergères.

Les filles de Corinthe étalaient aux regards
L'or flexible et mouvant de leurs cheveux épars.

Celles de Salamine, à leur première aurore,
Déployaient tout l'éclat et la fraîcheur de Flore :
Elles avaient cet âge, âge heureux de l'amour,
Où la beauté va naître, et naît comme un beau jour.
A peine elles ont vu de son haleine pure
Le zéphyr treize fois rajeunir la nature;

Et l'on voyait déjà s'élever sur leur sein
Ces globes que l'Amour arrondit de sa main,
Ces charmes que le feu de l'ardente jeunesse,
Sous un voile importun fait palpiter sans cesse.
Au lever du soleil, telle on voit une fleur,
Des premiers feux du jour ressentant la chaleur,
Repousser, déchirer le tissu qui la couvre,
Et montrer les trésors de son sein qu'elle entr'ouvre.

Les filles de Lesbos exprimaient dans leurs vœux
Du plus impur amour le sentiment honteux.
La rougeur sur le front, l'une disait à l'autre :
« L'éclat de mes attraits s'efface près du vôtre,
Rien ne me semble ici plus aimable que vous :
Mon cœur en est ému, mais n'en est point jaloux.
Si du même œil que moi Vénus vous considère,
Cette palme brillante à nos désirs si chère,
Ce prix que je vous cède et n'ose disputer,
Aux yeux de l'univers vous allez l'emporter. »

Des filles de Milet parurent les plus belles;
L'albâtre, le lis même est obscurci par elles.
Leur air majestueux, et leur taille et leurs traits,
Tout annonce l'éclat de leurs charmes secrets :
Les dieux n'ont point formé de plus noble assemblage.
Sans doute elles seraient leur plus parfait ouvrage,
S'ils leur avaient donné, plus distraits dans leurs soins,
Quelques grâces de plus, quelques beautés de moins.

A leur suite marchaient les nymphes d'Idalie.
« Au culte de Vénus la volupté nous lie,
Disaient-elles : dans Chypre on consacre aux amours
Et ses premiers attraits et ses premiers beaux jours.
D'une fausse vertu nous bravons les alarmes;
Nous ne rougissons point de prodiguer nos charmes.
Peut-on plaire à Vénus sans brûler pour son fils?
Nous les servons tous deux. Ils nous doivent le prix. »

Sparte, toujours avide et d'éclat et de gloire,
Vient aussi dans ces jeux disputer la victoire :
On s'étonne à l'aspect de ses fières beautés.
Leurs voiles entr'ouverts par les vents agités,
Et qu'à peine arrêtait le nœud de leur ceinture,
Autour de leurs appas flottaient à l'aventure.
Souvent ils laissaient voir à la clarté du jour
Ceux qu'aux yeux du mystère a réservés l'amour.
De l'honneur cependant elles ont tout le faste ;
Mais telle est de leurs lois le bizarre contraste,
Qu'elles ont pour objet, en bravant la pudeur,
D'affermir les héros contre un charme trompeur,
Et d'élever enfin, dans leur âme aguerrie,
Au dessus de l'amour l'amour de la patrie.

Mer fameuse en écueils, des dépôts précieux
Franchirent tes dangers sous la garde des dieux.
Un navire chargé d'augustes destinées
Fendit d'un cours heureux tes vagues mutinées;
Et tu vis autrefois le noble fils d'Éson
Emporter sur ton sein Médée et la Toison.
Le souffle du zéphyr applaudissant tes ondes,
Vient de conduire encor sur tes plaines profondes
Un essaim de beautés que vit naître Colchos;
Et sous un poids si doux l'Amour courbe tes flots.

Des femmes de Lydie Oriane entourée
S'avança dans les jeux triomphante, adorée.
Dans des corbeilles d'or cent nymphes de sa cour
Aux autels de Vénus, aux autels de l'Amour,
Du Pactole superbe offrirent les richesses.
Reine majestueuse et semblable aux déesses,
Oriane, au milieu du faste et des grandeurs,
Seule arrêtait les yeux et fixait tous les cœurs.
Époux enorgueilli, Candaule vint lui-même,
Plus fier de son amour que de son diadème,
De la belle Oriane esclave couronné,
Il dépose à ses pieds son sceptre abandonné.
Heureux de contempler l'épouse qu'il adore,
Il la voit, la revoit, et veut la voir encore :
Un désir satisfait lui redonne un désir :
Un plaisir toujours vif suit l'excès du plaisir.
« Hélas! s'écriait-il, je suis heureux sans doute;
Mais l'Amour a vu seul le bonheur que je goûte.
S'il était plus connu, qu'il ferait de jaloux!
Les dieux même, Oriane, envîront votre époux.
O reine! dédaignez ces fêtes étrangères,
Abandonnez le prix à des beautés vulgaires :
Un laurier plus flatteur, d'autres prix vous sont dus.
Quittez ces ornemens et tous ces vains tissus :
D'une pompe inutile Oriane voilée,
Inconnue à la foule, y languit désolée.
Ah! montrez mon bonheur, montrez-vous aux mortels:
A l'univers charmé demandez des autels. »

Je vis, non loin de là, les femmes de l'Euphrate.
L'or sur leurs vêtemens parmi la pourpre éclate :
Leur luxe politique, étalant les bienfaits
Dont mille adorateurs ont payé leurs attraits,
Par ce vain appareil croit rehausser encore
Le prix d'une beauté que ce prix déshonore.

Les femmes de l'Égypte avançaient sur leurs pas :
Un contraste enchanteur relevait leurs appas.
Mille feux jaillissaient de leur prunelle sombre,
Et l'éclair y semblait étinceler dans l'ombre.
Leurs cheveux sur leur sein flottant à longs replis,
Opposaient leur ébène à la blancheur des lis.

Leurs tranquilles époux marchaient à côté d'elles :
« Par goût et par devoir nous vous sommes fidèles,
Leur disaient-ils : Isis nous soumet à vos lois;
Mais, plus puissans qu'Isis, vos charmes sont vos droits.
Entre les dieux et vous notre encens se partage;
Nous aimons dans vos fers notre heureux esclavage.
Nos usages, nos mœurs, l'attrait de la beauté,
L'amour, tout garantit notre fidélité :
L'amour, le seul amour nous répond de la vôtre.
Triomphez dans ces jeux, votre gloire est la nôtre :
Mais préférez à tout le cœur de vos époux.
Quand des soins étrangers vous éloignent de nous,
Renfermés sous nos toits, d'une main fortunée
Nous cultivons en paix les fruits de l'hyménée;
Et là nous attendons l'heure, l'instant du jour
Où vous reparaîtrez sur les pas de l'Amour. »

Ces fiers navigateurs qui, souverains de l'onde,
Font voler leurs vaisseaux jusqu'aux bornes du monde,
Des rivages où Tyr voit la mer à ses pieds,
-Amenèrent aussi leurs brillantes moitiés.
Le poids des ornemens courbait leur tête altière.
On croirait, à les voir, que la nature entière
Leur apporte les dons de cent climats divers,
Et tient pour les parer tous ses trésors ouverts.

Des lieux où naît le jour d'autres vinrent encore.
On dit que ces beautés, les filles de l'Aurore,
Pour contempler leur mère avancent leur réveil :
On dit que leur douleur accuse le soleil,
Quand son char, s'élevant des bords de l'hémisphère,
Éclipse les rayons et les feux de leur mère.
La tendresse est jalouse autant que l'est l'amour :
L'aurore est elle-même accusée à son tour;
Et l'on voit à regret que le reste du monde
Partage les faveurs de sa clarté féconde.

Un peuple qui courait empressé, curieux,
Vers un objet nouveau me fit tourner les yeux.
Je vis, sous les festons d'une tente où l'art brille,
Une reine de l'Inde et sa jeune famille :
Semblables à des fleurs, ses filles l'entouraient;
Ses filles qu'elle aimait et que ses mains paraient;
Ses filles qui déjà, dans leur aimable enfance,
Des charmes de leur mère annonçaient l'espérance.
J'aperçus à leurs pieds ces monstres impuissans,
Esclaves des beautés dont ils sont les tyrans.
L'air enflammé de Gnide augmente leur tristesse :
Leurs yeux semblent y fuir un éclat qui les blesse;
Et d'un sexe adoré le concours enchanteur
De leur vain désespoir renouvelle l'horreur.

D'autres vinrent aussi de la plage lointaine
Où le fier Océan retint le fils d'Alcmène.
L'univers, en un mot, accourut dans ces jeux.
Partout à la beauté l'amour offre des vœux :
Les hommages partout sont prodigués aux belles;
Mais les plus éclatans sont les plus dignes d'elles :
Ils flattent leur orgueil; et cet orgueil jaloux
N'est satisfait d'aucun s'il ne les obtient tous.

Des bergères de Gnide enfin je suis les traces.
Belles sans ornemens, elles n'ont que des grâces :
On ne voit point la perle et l'or dans leurs cheveux
En captiver la tresse, en resserrer les nœuds :
Leur parure est l'émail des doux présens de Flore;
Zéphyr de ses baisers les y caresse encore.
Leur robe voltigeante, ouvrage de leurs mains,
Se déploie et se joue en replis incertains,
Et n'a dans ses contours d'autre art, d'autre élégance,
Que de marquer la taille et d'en montrer l'aisance.

Camille dédaigna la gloire de ces jeux :
Camille se disait, modeste dans ses vœux :
« Que m'importe la palme aujourd'hui disputée?
Je suis, grâce à Vénus, belle aux yeux d'Aristée. »

De sa présence auguste honorant ce grand jour,
Diane vint : Diane, au dessus de l'amour,
N'ambitionnait point la couronne des belles :
La déesse eût rougi de vaincre des mortelles.
Je me trompai d'abord et je la méconnus :
Vénus était loin d'elle et je crus voir Vénus;
Mais (dût-elle punir une bouche profane)
Vénus vint auprès d'elle et je revis Diane.

Nul spectacle jamais ne fut aussi pompeux.
Les peuples réunis, mais distingués entre eux,
Offraient tout à la fois, à l'œil qui les dévore,
Les beautés du couchant et celles de l'aurore.
On court, on croit errer dans les climats divers :
La scène s'agrandit; et Gnide est l'univers.

La nature, prodigue et féconde en richesses,
De charmes différens embellit les déesses :
Ainsi la main des dieux, divisant ses bienfaits,
Entre les nations partagea les attraits.
Ici c'est de Pallas la beauté grave et fière;
Là celle de Junon, majestueuse, altière;
Ici le teint d'Hébé, ses roses et ses lis;
Là les traits délicats, la douceur de Thétys;
Là la simplicité de Diane et de Flore;
Ici les rayons purs du regard de l'Aurore :
Là des sœurs de l'Amour les charmes ingénus,
Et quelquefois aussi l'air riant de Vénus.

Tout pays a ses mœurs, tout climat ses usages.
Chez les peuples divers, policés ou sauvages,
La décence est soumise au caprice des lois :
Partout on l'interprète, on l'exprime à son choix.
Parmi tant de beautés qu'un même lieu rassemble,
Air, maintien, tout varie, et rien ne se ressemble.
La pudeur au hasard jette un voile incertain :
Ici l'épaule est nue, et plus loin c'est le sein;
Là d'un pied découvert si la vertu s'alarme,
La vertu, sans rougir, découvre un autre charme.
Tout suit l'opinion, l'honneur lui cède aussi ;
Et l'on prodigue là ce qu'on refuse ici.

Les dieux sont si flattés des grâces de Thémire,
Que jamais ils n'ont pu la voir sans lui sourire ;
Thémire est leur ouvrage et Thémire leur plaît.
Vénus sur elle encore ouvre un œil satisfait,
La contemple avec joie; et, seule des déesses,
N'a point en l'admirant de jalouses faiblesses.

Comme sur la verdure, entre l'émail des fleurs,
On distingue la rose à ses vives couleurs,
Au milieu des beautés dont l'essaim l'environne,
L'œil reconnaît Thémire, et le cœur la couronne.
Même avant que Thémire eût pu voir tant d'attraits
(Tant d'attraits par les siens éclipsés à jamais),
La honte dispersa ces rivales confuses :
Thémire à leur orgueil ne laissa point d'excuses,
Leur vanité n'eut point l'honneur d'un long combat.
Thémire, négligée et simple en son éclat,
S'avance, elle triomphe; et Vénus dit aux Grâces :
« Allez, suivez Thémire, environnez ses traces,
Attachez sur son front mes myrtes favoris :
Allez, c'est à vos mains à lui donner le prix.
De toutes les beautés que le cirque rassemble,
Thémire est la plus belle, et seule vous ressemble.

CHANT QUATRIÈME.

Pendant que ma Thémire, humble dans sa victoire,
Aux pieds de la déesse en dépose la gloire;
Qu'elle brûle aux autels les parfums les plus doux,
Qu'elle flatte, console un sexe né jaloux;
Et que, distribuant les fleurs de sa couronne,
Aux nymphes de sa suite elle-même les donne;
Moi, respectant des soins si dignes de son cœur,
Seul, au fond d'un bosquet je rêve à mon bonheur.

O surprise! soudain j'aperçois Aristée.
Je l'avais vu dans l'antre où, par nous consultée,
Vénus nous prononça son oracle sacré :
Je me sentis heureux de l'avoir rencontré.
Ah! l'attrait fut égal : nos âmes élancées
Brûlèrent de confondre et d'unir leurs pensées.
Eh! pouvais-je éluder ce sentiment vainqueur?
Tel est des Gnidiens le prestige enchanteur :
On éprouve à leur vue, à leur seule présence,
Tout ce qu'après les maux et l'ennui de l'absence
Deux fidèles amis, au moment du retour,
Ont pu goûter jamais et d'ivresse et d'amour.

Nos cœurs qui s'attiraient, d'eux-mêmes se donnèrent :
L'un dans l'autre bientôt tous deux ils s'épanchèrent.
Je crus voir l'amitié, d'un air riant et doux,
Descendre de son char, s'asseoir auprès de nous,
Ses mains unir nos mains, et, les serrant ensemble,
Consacrer à jamais le nœud qui nous rassemble.
D'un plaisir inconnu nos sens étaient ravis.
Nous nous dîmes d'abord quelques mots peu suivis.
(Telle est du sentiment la première éloquence.)
Un désir d'Aristée ouvrit ma confiance :
Il voulut me connaître, et tel fut mon discours.

Aux murs de Sybaris ont commencé mes jours.
Vénus dans les devoirs du plus saint ministère,
Occupait aux autels Antiloque mon père...
Peut-être ignorez-vous les mœurs de Sybaris?
Que ces mœurs, Aristée, inspirent le mépris!
Sans doute il est affreux de haïr sa patrie!
Aux yeux de l'univers la mienne s'est flétrie.
Là, souillant du plaisir l'aimable pureté,
On confond les besoins avec la volupté.
Tous les arts bienfaisans ont fui de cette enceinte
Sybaris les chassa, dans l'odieuse crainte
Que leur bruit, leur tumulte, autour de ses palais,
De son peuple indolent ne pût troubler la paix.
Mais les arts corrupteurs sont accueillis par elle :
S'ils ouvrent au plaisir quelque route nouvelle,
S'ils flattent sa mollesse et ses goûts insensés,
Par des prix, des honneurs, ils sont récompensés.
O honte!... oui, mon ami, j'ai vu le Sybarite
Enrichir des bouffons la troupe parasite,
Et laisser sans fortune, ainsi que sans éclat,
Un peuple de héros, la gloire de l'État.

Autour de Sybaris, les campagnes riantes
Offrent de tous côtés des moissons abondantes :
Mais un faste insolent abuse dans ces lieux
Des présens de la terre et des faveurs des cieux.
Ces biens, loin d'éveiller une noble industrie,
Dans un honteux repos endorment ma patrie.

Les citoyens oisifs, se créant des besoins,

D'un sexe né frivole imitent tous les soins.
Dans des métaux brillans où se peint leur image,
On les voit composer les traits de leur visage,
Se couronner de fleurs, parfumer leurs cheveux;
En suspendre la tresse, en arrondir les nœuds.
Leur main avec tant d'art et nuance et colore
Un teint pâle et flétri que l'art flétrit encore;
Tous ces mortels enfin, lâches, efféminés,
D'un éclat si pompeux marchent environnés;
Tant de luxe amollit et dégrade leurs âmes,
Que l'œil, dans Sybaris, croit ne voir que des femmes.

La beauté sans pudeur y cède sans amour :
Chaque jour voit finir l'espoir de chaque jour.
On n'y recherche point ce bien, ce bien suprême,
Ce doux plaisir d'aimer, d'être aimé comme on aime :
D'un éclair de bonheur on s'y laisse éblouir,
On demande, on obtient; et l'âme croit jouir.

Jouir! non, mon ami; nul charme n'environne,
Ne précède, ne suit les faveurs que l'on donne.
On est bientôt heureux, mais on n'est rien de plus.
Ces détails si touchans, ces combats, ces refus;
Tous ces soins, tous ces maux, toutes ces jouissances;
Ce contraste enchanteur de craintes, d'espérances,
Tant de momens heureux avant l'heureux moment,
Les doutes de l'amante, et les vœux de l'amant,
Cette pudeur aimable, encore plus qu'importune,
Mille plaisirs pour un, cent conquêtes pour une :
Tous ces riens, en un mot, dont l'amour fait le prix,
Voilà ce que jamais n'a connu Sybaris.

Si la beauté du moins, sous un maintien modeste,
Y voilait de ses mœurs le désordre funeste!
Mais elle brave tout : rien, non rien dans ces lieux
N'effarouche l'oreille ou n'étonne les yeux.

Loin que le Sybarite, en voltigeant sans cesse
Et d'objets en objets et d'ivresse en ivresse,
Épure enfin son âme au feu des voluptés;
Las de tant de plaisirs rapidement goûtés,
Il ne s'y livre plus qu'avec indifférence :
Ils n'ont tous à ses yeux qu'une même nuance.
Son âme sans ressort languit sans mouvement,
Et ne peut distinguer un goût d'un sentiment.

Dans le rire affecté d'une joie apparente
Il consume le cours de sa vie indolente;
Mais ce dehors trompeur cache un profond ennui :
Cet ennui le dévore, il le traîne avec lui;
Et c'est en vain qu'il quitte, en croyant se distraire,
Un plaisir qui déplaît pour un qui va déplaire.
De mes concitoyens les sens trop délicats
Toujours près du bonheur, ne le possèdent pas.
Il échappe à leurs soins, à leurs recherches vaines :
Mais, froids pour le plaisir, ils ressentent les peines.
Leurs maux les plus légers sont des tourmens affreux.
L'un d'eux (et ce trait seul me fait rougir pour eux),
L'un d'eux, sur le duvet où leur ennui repose,
Sut trouver la douleur dans le pli d'une rose.

Automates flétris, fantômes épuisés,
Du poids de leur parure ils semblent écrasés :
Leur corps faible et tremblant s'affaisse sous lui-même
Tous ces voluptueux, dans leur mollesse extrême,
Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés.
On les voit sur leurs chars, pâles, défigurés,
S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides.
Au milieu des festins, sur leurs lèvres livides,
Leurs mains, en tremblotant, portent des coupes d'or:
Ils y burent l'ennui qu'ils vont y boire encor.

Pour hâter le soleil et la course des heures,
Étendus sur des lits au fond de leurs demeures,
Heureux de s'oublier, ils dorment sous le dais :
Le silence et la nuit règnent dans leurs palais.
Là, bercés tristement des mains de la mollesse,
Leur propre oisiveté les lasse et les oppresse.
Brisés par le repos, tourmentés sur des fleurs,
Ils s'agitent enfin, et vont languir ailleurs.
Trop faibles (dieux puissans, rendez vain cet augure!)
Trop faibles pour porter le fardeau d'une armure,
Épouvantés chez eux de l'ombre des dangers,
Plus timides encore aux yeux des étrangers,
Esclaves destinés aux fers d'un nouveau maître,
Ils auront pour vainqueur quiconque voudra l'être.

A peine la raison éclaira mes esprits,
Que je fus indigné des mœurs de Sybaris.
J'ai toujours craint les dieux, et la vertu m'est chère
« Ah! fuyons, dis-je alors; qu'un autre ciel m'éclaire
Auprès de mon berceau trop long-temps enchaîné,
Je ne respire ici qu'un air empoisonné.
Fuyons; que ce vil peuple, ennemi de lui-même
Attache aux voluptés sa volupté suprême,
Qu'heureux dans Sybaris il veuille l'habiter,
Il est fait pour s'y plaire, et moi pour la quitter. »

Je cours, je vole au temple, aux pieds de la déesse;
J'écarte autour de moi la foule qui s'empresse,
Je m'élance aux autels (à ces mêmes autels
Où mon père apportait l'hommage des mortels),
Je m'élance, et m'écrie au milieu du tumulte :
« J'abandonne, ô Vénus! et ton temple et ton culte;

Je t'offrirai partout l'encens que tu chéris;
Mais je l'offrirai pur, plus pur qu'à Sybaris. »

Je partis; et bientôt j'arrivai dans la Crète.
Pour un cœur vertueux quelle horrible retraite!
Mes yeux, ô mon ami! n'ont vu dans ce séjour
Que d'affreux monumens des fureurs de l'amour.
Là, ce taureau d'airain qui, par son imposture,
Servit, trompa des feux dont frémit la nature;
Ici, ce labyrinthe embarrassé, confus,
Où les pas égarés s'égaraient encor plus :
Mais, conduit par un fil dans ce vaste édifice,
Thésée en éluda le piége et l'artifice.
Là, le palais de Phèdre, et plus loin son tombeau;
Phèdre qui du soleil fit pâlir le flambeau,
Phèdre qui, respirant l'inceste et l'adultère,
N'a que trop imité Pasiphaé, sa mère.
Je vis, non loin de là, le temple de sa sœur.
De la tendre Ariane on y plaint le malheur;
Ariane qui, seule, errant à l'aventure,
Pleurait dans les déserts la fuite d'un parjure;
Mais qui, trop faible encor, ne se repentait pas
D'avoir de ce perfide accompagné les pas.

Je vis enfin, je vis l'autel d'Idoménée.
O malheureux vainqueurs! ô gloire infortunée!
Tous ces Grecs échappés à cent périls divers,
Aux combats de l'Asie, à la fureur des mers,
Poursuivis par Vénus et par les Euménides,
Trouvèrent sous leurs toits des épouses perfides :
Dans leurs embrassemens ils reçurent la mort.
Idoménée, hélas! eut un plus triste sort.
Il va périr; un vœu le sauve du naufrage :
Vœu cruel!... C'est son fils qu'il immole au rivage.
Je quittai cette terre odieuse à Vénus.

L'orage me jeta sur des bords inconnus,
Qu'entourait de son onde une mer en furie :
C'était Lesbos, Lesbos de Vénus peu chérie.
Aux femmes de cette île elle ôte la pudeur,
L'agrément à leurs traits, l'innocence à leur cœur.
Ah! laisse-les brûler d'une flamme plus pure,
Déesse! que ton fils les rende à la nature!
Lesbos de trop d'horreurs a souillé tes regards.

C'est là que Mitilène élève ses remparts.
Sapho de Mytilène est la honte et la gloire :
Cette immortelle sœur des Filles de Mémoire
Abandonne son âme à de folles amours :
Elle abhorre son sexe et le cherche toujours.
Hélas! combien de fois elle a maudit ses charmes!
Combien de fois, réduite à répandre des larmes,
A-t-elle détesté les penchans de son cœur!

« Amour, cruel enfant, tu ris de ma douleur,
Disait-elle. Ah! pourquoi mêles-tu tant de peines
A d'impuissans désirs, à des flammes si vaines?
Venge-toi, punis-moi de mes coupables feux :
Oui, frappe : je crains moins ton courroux que tes jeux. »

Bientôt j'abandonnai ces funestes rivages.
J'arrivai dans Lemnos : de ses peuples sauvages,
Vénus reçoit encor des affronts plus cruels.
Sur leurs rochers fumans Vénus n'a point d'autels;
Et de ces cœurs grossiers la farouche rudesse
Craindrait de s'amollir en servant la déesse.
Justement irritée, elle a puni cent fois
Leur orgueil dédaigneux, leur mépris pour ses lois :
Mais, dans les châtimens, ce peuple plus impie
Renouvelle son crime, et jamais ne l'expie.

J'osai tenter encor le caprice des flots;
Le souffle des zéphyrs me porta vers Délos :
J'habitai peu de temps cette île révérée.
Je ne sais si des dieux la sagesse éclairée
Du cours de nos destins et des événemens
A daigné mettre en nous quelques pressentimens :
Mon ami, je ne sais si notre âme immortelle,
Si de l'âme des dieux cette pure étincelle,
De sa noble origine aura pu retenir
Le pouvoir de percer l'ombre de l'avenir;
Mais Délos, me laissant ma vague inquiétude,
Ne put de mes esprits fixer l'incertitude :
Et vers un ciel nouveau je sentis que mon cœur
S'élançait, attiré par l'espoir du bonheur.

Une nuit où mon âme, entière à sa pensée,
Du poids de ses liens semblait débarrassée,
Où du premier sommeil légèrement surpris,
Mes sens n'égaraient plus le cours de mes esprits;
Il m'apparut soudain... dirai-je une mortelle?
Une divinité?... Qu'importe? elle était belle.
Je crois la voir encor : dieux! quel air et quels traits!
Vénus a plus d'éclat sans avoir plus d'attraits.
Des charmes différens qu'elle unit et rassemble,
Aucun n'est régulier... on aime leur ensemble :
On ne l'admire point; elle enchante, elle plaît :
Elle peut être mieux... elle est mieux comme elle est;
Ses cheveux en désordre errent à l'aventure;
Mais cet abandon même en devient la parure.
C'est ce je ne sais quoi dont l'œil est si flatté,
Que la beauté n'a point, qui n'est point la beauté :
Qu'on ne peut définir, qu'en vain l'on voudrait peindre;
Secret de la nature où l'art ne peut atteindre!
Bientôt elle sourit à mon étonnement :
Quelle sourire, Aristée! et qu'il était charmant!
Sourire de Vénus, à peine tu l'effaces!

Elle me dit : « Je suis la seconde des Grâces :
C'est Vénus qui m'envoie ; elle veut ton bonheur,
Mais pars : cours avant tout mériter sa faveur,
Cours au temple de Gnide adorer l'immortelle. »
Alors elle s'envole, et mon songe avec elle.
En vain j'étends les bras : plus prompt que les éclairs,
Son fantôme léger disparaît dans les airs,
Elle fuit : et mon cœur, après l'avoir perdue,
Soupira du plaisir que m'avait fait sa vue.

Je pars... O doux climat!... ô fortuné séjour!
O Gnide! sur tes bords je respirai l'amour!
Aristée, oui, je crus y prendre un nouvel être :
Dans un autre univers votre ami crut renaître,
Je sentis... Mais comment pourrai-je l'exprimer?
Je n'aimais point encor, mais je voulais aimer.
Je ne sais si l'amour, si Vénus elle-même
S'emparaient de mes sens : mon trouble était extrême;
A pas précipités j'errais dans ces beaux lieux :
Mes yeux les dévoraient, ils enchantaient mes yeux.
Quel bruit interrompit mes douces rêveries!
Un essaim de beautés, sur l'émail des prairies,
Badinait, folâtrait, des Jeux environné.
Par un charme vainqueur je me sens entraîné;
Je me disais : Hélas, que fais-je? où vais-je? où suis-je?
Quel est donc de ces lieux l'attrait et le prestige?
Quoi! déjà de l'amour j'ai les égaremens!
Quoi! je vole inquiet, à ces objets charmans!
Il n'importe : je cède au pouvoir qui m'attire,
Je cours impatient... Je vois... je vois Thémire.
Sans doute pour s'aimer nos deux cœurs étaient faits.
Thémire m'éblouit de l'éclat de ses traits,
Thémire éclipsa tout, je ne regardai qu'elle.
Je serais mort, ami, mais d'une mort cruelle,
Si cette nymphe aimable, avec un tendre accueil,
N'eût fait tomber sur moi la faveur d'un coup d'œil.
« O Vénus! m'écriai-je, ô puissante déesse!
S'il est vrai qu'à mon sort ta bonté s'intéresse,
Si tu promis ici le bonheur à mes feux,
Enfin, si c'est ici que je dois être heureux,
Déesse, que ce soit avec cette bergère!
Oui, toute autre beauté me devient étrangère.
Elle seule, ô Vénus! peut combler tes bienfaits,
Et remplir tous les vœux que je ferai jamais. »

CHANT CINQUIÈME.

De mon nouveau bonheur j'entretiens Aristée.
Pour soulager son âme, en secret tourmentée,
Instruit de mes amours, il raconta les siens.
Du feu de ses récits j'animerai les miens;
Oui, tout ce qu'il m'a dit je pourrai le redire :
Le dieu qui l'inspirait est le dieu qui m'inspire.

Ma vie, obscure et simple en ses événemens,
Ne tient son intérêt que de mes sentimens,
Dit-il; à peu d'éclat vous devez vous attendre;
Mes peines, mes plaisirs, un cœur fidèle et tendre,
Camille et ses attraits, Camille et mes amours,
Des jours heureux... voilà le tableau de mes jours.

Camille est Dorienne, et Gnide est sa patrie.
Sa famille honorable y fut toujours chérie;
Mais ce lustre pour elle est un lustre emprunté :
Sans biens et sans naissance elle aurait la beauté,
Elle aurait tout; et plaire est son plus doux partage.
C'est cet air séduisant qui prévient, flatte, engage;
Ce sont, ô mon ami, ces appas enchanteurs
Que les yeux satisfaits vont peindre dans les cœurs.
Il n'est point de beauté que Camille n'efface,
Point qui n'ambitionne et son charme et sa grâce.
Pour nous, dès qu'une fois nous avons vu ses traits,
Il faut la voir toujours, ou ne la voir jamais.

Sa taille, dont les yeux admirent l'élégance,
Comme un roseau flexible aisément se balance :
Son front, toujours modeste, est noble sans orgueil :
Le regard le plus pur s'échappe de son œil,
Il est vif; et l'on croit qu'il va devenir tendre :
J'ai vu, j'ai vu cent fois mes rivaux s'y méprendre.
Que vous dirai-je encor? C'est un mélange heureux
Des plus beaux traits unis par d'invisibles nœuds.
Leur accord fait leur charme : et de cette harmonie
L'âme éprouve bientôt la douce tyrannie.

Camille en sa parure est simple et sans apprêt;
Mais l'art le plus pompeux près d'elle disparaît.

Ce feu dont la beauté rarement étincelle,
L'esprit, anime encor sa grâce naturelle;
Il se peint dans son geste, il brille dans ses yeux :
Folâtre tour à tour, tour à tour sérieux,
Chez Camille il amuse, il instruit ou badine.
C'est la sage Minerve, ou l'aimable Euphrosine.

Plus vous avez d'esprit, plus vous goûtez le sien :
On s'enivre à longs traits de son doux entretien.
Sur sa bouche ingénue est l'aimable sourire :
Elle s'ouvre : et l'on croit que son âme y respire.
Sa voix tendre et flexible, avec un son flatteur,
Retentit à l'oreille, et va parler au cœur.
Sentir, peindre, exprimer, voilà son éloquence.
De tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle pense

L'art le plus innocent est au loin rejeté.
C'est la candeur unie à la simplicité;
C'est le ton naturel, le ton vrai des bergères.
Ces traits si délicats, ces grâces si légères,
Ces nuances enfin n'échappent point aux yeux;
Mais le cœur les saisit et les sent encor mieux.

Ah! j'ai plus que senti, j'ai craint ces avantages.
Et cependant on m'aime, on reçoit mes hommages:
On n'a point dédaigné, point rebuté mes vœux.
Jugez, ô mon ami! combien je suis heureux
Quand l'amour me retient aux genoux de Camille!
Je la vois satisfaite, et riante, et tranquille:
Mais si loin de ses pas je m'écarte un moment,
Elle s'afflige: il faut lui faire le serment
Que moi, qui ne respire et ne vis que pour elle,
Je reviendrai bientôt et reviendrai fidèle.
Sans cesse je lui dis: « Je t'aime... » Elle me croit:
« Je t'adore, » ajouté-je... Elle le sait, le voit;
Mais plus je le lui dis et plus elle l'ignore,
Et je le dis cent fois, pour le redire encore.
Si je lui dis: « Tu fais le bonheur de mes jours:
— Tu fais le mien, dit-elle, et le feras toujours. »
En un mot sa tendresse, à ma tendresse égale,
Entre elle et mes désirs met si peu d'intervalle,
Que souvent, malgré moi faible et présomptueux,
Je me crois digne d'elle et digne de ses feux.

Déjà, depuis un mois, je goûtais sa présence;
Mais toujours renfermé dans l'ombre du silence,
Mon amour au dehors craignait de s'épancher:
A mes propres regards je voulais le cacher.
Plus Camille semblait mériter d'être aimée,
Plus elle savait plaire à mon âme charmée,
Moins j'osais d'un aveu tenter l'événement.
Camille, eh! de quel front m'avouer ton amant,
Moi, berger peu connu des champs de la Doride,
Moi qui, te rencontrant dans les remparts de Gnide,
Embarrassé, surpris, n'osai lever les yeux:
Et crus que ta conquête honorerait les dieux?

Camille, à ton amant pardonne cet outrage!
J'ai voulu de mon âme effacer ton image:
Je ne l'ai pu, Camille; et voilà mon bonheur.
Ton image à jamais restera dans mon cœur.

Je lui disais un jour: « J'aimais le bruit du monde;
J'aime aujourd'hui les bois, leur retraite profonde:
Je nourrissais en moi d'ambitieux désirs;
Te plaire est ma fortune, et t'aimer mes plaisirs:
Je souhaitais de voir l'univers, les empires;
Je n'aime à respirer que l'air que tu respires:
Enfin, Camille, enfin, tout ce qui n'est pas toi,
Honneurs, richesses, gloire, a disparu pour moi. »

M'eût-elle tout un jour parlé de sa tendresse,
Elle m'en parle encore et m'en parle sans cesse:
Oui, mon ami, sa bouche, et ses yeux, et sa voix,
Répètent les sermens qu'ils m'ont faits mille fois:
Moi, toujours plus heureux, plus charmé de l'entendre,
Certain de mon bonheur, je veux encor l'apprendre.
J'ose affecter un doute: et bientôt entre nous
Le silence succède à des débats si doux.
Ah! silence éloquent, tendre et muet langage!
Où l'on n'exprime rien, où l'on dit davantage!

Lorsque de longs momens ont pu nous désunir,
De tout ce que j'ai vu j'accours l'entretenir.
« De quoi m'occupes-tu? me parles-tu, dit-elle,
Parle moi de ton cœur; ton cœur m'est-il fidèle?
Eh! que font à mes feux d'inutiles récits?
Étais-je, loin de toi, présente à tes esprits?...
Tu te tais! est-ce ainsi que Camille t'inspire?
Ne me dis rien, cruel! moi, j'ai tout à te dire. »

Quelquefois, d'un baiser consolant mes ennuis,
Elle dit: « Aristée est triste!... — Oui, je le suis:
Mais ma tristesse est douce, et vaut les ris eux-mêmes.
Je sens couler mes pleurs: pourquoi pleurer? tu m'aimes
Je m'afflige, et ne sais ce qui peut m'affliger.
Va, laisse sur mon front ce nuage léger,
Laisse-moi soupirer mon plaisir et ma peine.
Lorsque vers le bonheur tout mon amour m'entraîne,
Mes sens trop agités ne peuvent en jouir:
Mon cœur, dans sa tristesse, aime à s'épanouir.
Chère Camille, non; ne m'ôte point mes larmes:
Si tu savais combien je leur trouve de charmes!
L'amour en son ivresse est moins voluptueux.
Eh! qu'importe qu'il pleure? Aristée est heureux. »

On me demande encor, « M'aimes-tu?—Si je t'aime!
Mais comment m'aimes-tu?-Toujours, toujours de même.
Mon cœur est tel encor qu'il fut le premier jour:
Il n'est que mon amour d'égal à mon amour. »

Tout ce qui voit Camille et l'adore et l'encense:
Des traits de sa beauté tout vante la puissance.
Que de plaisirs alors je ressens à la fois!
L'éloge qu'on fait d'elle est celui de mon choix.
D'un sentiment d'orgueil j'ai peine à me défendre:
Tout dit: Camille est belle; seul je sais qu'elle est tendre

Si tous deux quelquefois nous sommes entourés
De jeunes Gnidiens par son charme attirés,
Son esprit si naïf, sa grâce si touchante,

Le doux son de sa voix, ses discours, tout enchante :
D'une oreille attentive on suit son entretien;
Et je voudrais alors qu'elle ne dît plus rien.

Je ne sais si l'amour rend l'amitié plus chère;
Mais il est des bergers chéris de ma bergère:
Son accueil est pour eux et caressant et doux;
Des plaisirs de l'ami l'amant devient jaloux.
Toi jaloux, Aristée! et tu l'oses paraître!
Toi, mortel trop heureux, mais indigne de l'être!
Ah! rougis d'envier un faible sentiment:
L'ami tient son bonheur du bonheur de l'amant.

Mais, Camille, l'on t'aime, on ose te le dire:
Un cœur sensible est faible et facile à séduire.
Crains tes adorateurs, crains leurs piéges secrets,
S'ils viennent te jurer qu'ils t'aiment... ils sont vrais.
Mais d'aimer plus que moi si leur bouche t'assure,
Ne les crois pas, Camille; ils ont fait un parjure.

Quand je vais la chercher, quand de loin je la voi,
Lorsque je cours vers elle, et qu'elle accourt vers moi,
Mon cœur troublé s'égare; elle approche, il s'agite:
Elle vient, c'en est fait; il s'envole, il me quitte.
Je ne le retiens point, Camille, il est ton bien:
Ah! tu l'as trop payé! tu l'as payé du tien!

Si ma bouche égarée, ou ma main téméraire,
Cherche à lui dérober une faveur légère,
Elle me la refuse et combat mon désir;
Mais elle en donne une autre, et double mon plaisir.
Ah! ne soupçonnez point Camille d'artifice:
Elle résisterait, céderait par caprice!
Non, non; je connais trop son amour, sa vertu,
Son amour si craintif, par l'honneur combattu.
Elle doute, elle hésite, elle pleure, elle tremble;
Et voudrait tout donner, tout refuser ensemble.

« Respectez, me dit-elle, un cœur trop alarmé:
Ne vous suffit-il pas que vous soyez aimé?
Que demande Aristée, et que veut-il encore?...
— O ciel! ce que je veux! quoi! Camille l'ignore!
Tu n'aimes qu'avec crainte, et j'aime avec fureur.
Il est, n'en doute pas, un doux moment d'erreur,
Un crime de l'amour, que l'amour justifie:
Permets ce crime, et fais le bonheur de ma vie...
Quel est donc cet effroi que je ne puis calmer?
Si quelque jour, hélas! je cessais de t'aimer,
Camille, que ce jour, déplorable, funeste,
De mes jours malheureux empoisonne le reste!
Ou plutôt, que la Parque en termine le cours:
Qu'il soit, ce jour affreux, le dernier de mes jours! »

Il se tut; mais rempli de l'objet qu'il adore,
Il cessa d'en parler pour y penser encore.

CHANT SIXIÈME.

—

Nos cœurs livrés sans crainte à ces épanchemens,
Se confiaient ainsi leurs plus doux sentimens:
Mais nos pas, qui suivaient des routes ignorées,
Ne retrouvèrent plus leurs traces égarées.

Une première erreur entraîne mille erreurs.
Des tapis de verdure et des chemins de fleurs
Favorisant encor nos tendres rêveries,
Tranquilles, nous marchions sur l'émail des prairies.
Quel objet tout à coup intimida nos yeux!
De sa cime effrayante un mont frappait les cieux.
Sur ces flancs escarpés une caverne sombre
S'ouvrait, s'élargissait, et s'enfonçait dans l'ombre.
« L'humble vertu, disais-je, habite ce séjour:
Plus d'un sage s'exile et se dérobe au jour.
Avançons. » O surprise! ô demeure abhorrée!
Mes premiers pas à peine eurent franchi l'entrée,
Que d'un froid inconnu mes sens furent glacés.
Je sentis sur mon front mes cheveux hérissés;
Je sentis qu'un pouvoir infernal ou céleste
Malgré moi me poussait dans cet antre funeste;
Et le trouble et l'effroi, le désordre et l'horreur,
Entrèrent par degrés jusqu'au fond de mon cœur.
« Ah! dussions-nous ici voir redoubler nos peines,
Ai-je dit, parcourons ces voûtes souterraines. »

Nous marchons... sous un roc creusé par les ennuis
Où le plus noir flambeau perce à peine les nuits,
Au milieu des soupçons dont son âme est saisie,
A travers les vapeurs, je vis la Jalousie.
Sans m'effrayer, sa vue étonna mes regards;
Oui, malgré l'appareil des coupes, des poignards,
Son aspect me parut plus sombre que terrible:
Sa sourde inquiétude avait un air paisible;
Et la morne Tristesse, et la froide Pâleur,
Et les Soucis secrets, et les Soins, et la Peur,
Et la vaine Insomnie, et la fausse Prudence,
Cortége malheureux, l'entouraient en silence.

Elle souffla sur nous, elle étendit la main,
En comprima nos cœurs, en pressa notre sein;
Ce monstre sur nos fronts l'appesantit encore...
O prodige! ô terreur! ô pouvoir qu'on ignore!
Tout prit autour de nous un aspect plus affreux.
Mille fantômes vains, mille spectres hideux

Remplirent nos esprits, tourmentèrent nos âmes :
Nous crûmes aux erreurs que nous imaginâmes.
« Avancez, nous dit-elle, et domptez votre effroi :
Une divinité plus puissante que moi
Vous attend dans cet antre, et déjà vous appelle.
Elle est digne de vous, vous êtes dignes d'elle;
Oui, courez, hâtez-vous, infortunés humains :
Courez; elle mettra le glaive dans vos mains. »

De mille affreux serpens sa tête était armée :
Aux lueurs qu'ils dardaient d'une langue enflammée,
A leurs longs sifflemens qui nous glaçaient d'horreur,
Notre œil épouvanté reconnut la Fureur.
Soudain de ses cheveux elle arrache et dénoue
Un serpent qu'elle irrite et que son bras secoue.
Il part comme un éclair... Je voulus le saisir...
Il était dans mon cœur, que je sentis transir.
A ce coup imprévu je demeure stupide;
Mais bientôt le poison, devenu plus rapide,
Court infecter mon sang dans ses canaux divers;
Je brûlai, je me crus au milieu des enfers.
Dans mon sein palpitant mon âme hors d'haleine
Se débattait, luttait, se contenait à peine;
Tous mes muscles tendus s'épuisaient en efforts.
Mon déplorable ami partageait mes transports;
Et nous crûmes, en proie à tant de barbaries,
Que nous tournions tous deux sous le fouet des Furies.

Par un accès de rage à la fin emportés,
Nous courûmes dans l'antre à pas précipités;
Nos pas retentissaient sous ces voûtes funèbres,
Insensés! nous cherchions, à travers les ténèbres,
Tantôt la Jalousie, et tantôt la Fureur!
L'aveugle égarement ne connaît plus la peur :
Nous serrions dans nos bras ces déités cruelles.
Ah! nous fûmes bientôt aussi barbares qu'elles
Nos bouches insultaient aux noms les plus chéris :
Nous appellions Camille et Thémire à grands cris.
Si Camille et Thémire alors s'étaient montrées,
Nos mains, nos propres mains les auraient déchirées.

Nous revîmes enfin l'astre éclatant des cieux;
Sa brillante lumière importuna nos yeux;
La nuit d'où nous sortions fut presque regrettée.
Des plus noires vapeurs l'âme encor tourmentée,
Et ne pouvant traîner nos corps appesantis,
Nous tombâmes tous deux mourans, anéantis.
Hélas! notre repos fut lui-même un supplice!
Il semble que sous nous la terre s'endurcisse :
Nos yeux secs et brûlans nous refusent des pleurs;
Nul soupir échappé ne soulage nos cœurs.
La nature s'épuise et devient insensible :
Je m'endormis... Combien ce sommeil fut pénible!
Qu'il mêla d'amertume à ses tristes pavots!
Un songe, un songe affreux renouvela mes maux :
Il m'offrit des objets, des images plus sombres
Plus terribles que l'antre et que ses pâles ombres.
J'étais à chaque instant réveillé par l'effroi :
La perfide Thémire était auprès de moi,
Je la voyais... O ciel! oserai-je le dire?
Oui, mon plus grand tourment était de voir Thémire;
Et d'un rêve cruel l'épouvantable horreur,
De mes soupçons jaloux réalisait l'erreur.

Je sors en m'agitant du sein de la poussière :
« Faut-il fuir, m'écriai-je, et l'ombre et la lumière?
Quoi! je trouve partout un spectacle odieux!
Quoi! Thémire infidèle... Infidèle à mes yeux!
Est-ce une autre Euménide à mes pas attachée?
L'ingrate!... de mon cœur qu'elle soit arrachée.
Ah! dieux! aurais-je cru qu'un jour, dans mes souhaits,
J'aurais à demander de ne la voir jamais? »

Mon esprit éperdu reprend toute sa rage :
« Aristée, ai-je dit, tu dors et l'on t'outrage!
Tu dors! réveille-toi, suis mes pas, vengeons-nous;
Par la flamme et le fer viens signaler nos coups;
Du sang de ces troupeaux inondons les prairies...
Regarde les bergers sur ces rives fleuries;
Ils soupirent en paix leur bonheur et leurs feux :
Seront-ils, Aristée, impunément heureux?
Ah! troubler leurs plaisirs, c'est soulager nos peines...
Non, ne poursuivons point des vengeances si vaines;
Vois-tu sous l'horizon ce temple s'enfoncer?
Viens : s'il est à l'Amour, je veux le renverser;
Sur son autel détruit, détruisons sa statue :
Oui, je veux qu'à mes pieds elle tombe abattue.
Allons; et qu'il frémisse au bruit de nos fureurs. »

Rien, dans ce noir projet, n'intimide nos cœurs :
Il semble que chez nous la force se ranime :
Plus d'audace jamais n'accompagna le crime;
Nous traversons les prés, les ruisseaux, les forêts.
Un rocher devant nous élève ses sommets;
Notre essor le franchit, et rien ne nous arrête :
Le temple où nous courons en couronne le faîte,
Nous entrons... A Bacchus il était consacré.
O puissance des dieux! secours inespéré!
Soudain de nos transports la violence cesse :
Un songe disparaît avec moins de vitesse;
Et nos troubles calmés, dans cet heureux moment,
Ne laissèrent en nous qu'un long étonnement.

Je cours, je tombe aux pieds du dieu qui nous protége.
« Tu viens de m'épargner le plus grand sacrilége,
Lui dis-je, je te dois le repos de mes sens.

Ah! pour tant de bienfaits accepte mon encens!
Je vole au sanctuaire et cherche la prêtresse :
Elle vient; dans ses yeux brille une douce ivresse;
Je m'avance et lui dis : « Vous voyez deux mortels
Chers au dieu dont vos mains décorent les autels :
Nous l'avons éprouvé bienfaisant et propice;
Nous voulons dans son temple offrir un sacrifice;
De vos augustes soins daignez nous honorer. »

Tandis qu'elle commande et fait tout préparer,
Moi, dans l'empressement du zèle qui m'anime
Je cours sous le parvis chercher une victime!
Je l'amène : déjà son front mal assuré
Tremblait et palpitait sous le couteau sacré,
Le temple retentit des accords d'Aristée :
Au dieu qu'il adorait cette hymne fut chantée.

Bacchus, tu te plais dans les ris
Et dans leur doux tumulte :
Autour de tes autels chéris
La joie est notre culte.
La gaîté, les aimables jeux
Habitent dans ton temple;
L'infortuné devient heureux
Sitôt qu'il t'y contemple.

Si notre raison sur tes pas
Et s'enivre et sommeille,
Le plaisir l'endort dans tes bras,
Le plaisir l'y réveille.
Lorsque les dieux, troublant nos cœurs,
Nous en ôtent l'usage,
Tu viens dissiper nos erreurs
Et chasser le nuage.

Si, conduite par les Soupçons,
L'affreuse Jalousie
Nous infecte des noirs poisons
Dont son âme est saisie;
Tu parais, tu brises les fers
Dont elle nous enchaîne;
Et ton pouvoir dans les enfers
Replonge l'inhumaine.

La victime à l'instant reçoit le coup mortel.
Du nectar le plus pur on arrose l'autel,
L'encens brûle, et s'éteint; le sacrifice cesse.
A la foule attentive, à l'auguste prêtresse
Je dis par quel prodige, entraînés et surpris,
Nous avions vu dans l'antre abuser nos esprits.
Nos malheurs inspiraient l'intérêt le plus tendre...
Tout à coup au dehors un bruit se fait entendre.
Les accens de l'airain, les cris de mille voix
Grondent dans les rochers, frémissent dans les bois :
Nous volons au portique, et nous sortons en foule;
Sur la plaine obscurcie un nuage épais roule;
Il avance vers nous à flots tumultueux,
On voit, dans les transports d'un trouble impétueux,
Sur la cime des monts, à traver les vallées,
Les bacchantes en feu courir échevelées;
Leur voile dans les airs se disperse égaré,
De feuillages nouveaux leur front est entouré;
Les pampres voltigeans s'unissent au lierre;
De leur thyrse à grands coups elles frappaient la terre.
Le vieux Silène arrive, incertain, chancelant;
Son animal tardif le traîne d'un pas lent :
D'ivresse et de vapeur sa tête embarrassée
Tour à tour se soulève et retombe affaissée;
Son corps, qui s'abandonne à ses balancemens,
Du tranquille animal suit tous les mouvemens.
Là, s'agite en tumulte une folle jeunesse :
Pan, le dieu Pan s'élance et bondit d'allégresse;
De son aigre pipeau les sons retentissaient.
Les satyres légers autour de lui sautaient.
On voit dans tous les yeux étinceler la joie,
Le rire épanoui librement se déploie,
Un aimable désordre unit, confond les jeux;
On chante, on s'entrelace, on court, on est heureux.
Le nectar est versé des mains de la Folie,
Et de ses flots brillans chaque coupe est remplie.
Enfin je vis Bacchus par des tigres traîné :
Son char d'un peuple immense était environné.
Tel aux rives du Gange il parut dans sa gloire,
Jeune, portant partout la joie et la victoire.

On voyait Ariane assise à ses côtés.
O fille de Minos! vos soupirs répétés
Redemandaient au ciel le parjure Thésée,
Quand Bacchus, consolant une amante abusée,
Vint essuyer les pleurs qui coulaient de vos yeux.
Il prit votre couronne et la mit dans les cieux :
Il offrit et sa gloire, et son cœur à vos charmes,
Ah! s'il n'eût pu tarir la source de vos larmes,
Bacchus aurait été plus malheureux que vous.
Vous le vîtes alors tomber à vos genoux :
« Aimez-moi, vous dit-il, aimez-moi, je vous aime;
Thésée à son bonheur a renoncé lui-même :
Autant qu'il vous fut cher que l'ingrat soit haï.
Oubliez un amour si lâchement trahi;
Couronnez un amant plus tendre et plus fidèle :
Pour vous aimer toujours, je vous rends immortelle. »

Descendu de son char, se tenant par la main,
Le couple dans le temple entra d'un air serein :
La route sous leurs pas de fleurs était semée;
Auprès de son amant, satisfaite et charmée,

Ariane disait : « Restons dans ces beaux lieux,
Je saurai mieux t'y plaire et tu m'aimeras mieux;
Répands sur ces climats une joie éternelle;
Vénus règne ici près, tu dois régner près d'elle:
Ariane et Bacchus, et Vénus et l'Amour,
N'auront plus qu'un empire et qu'une même cour.
Cède, cède à mes vœux : que tes mains adorées
Comblent de leurs faveurs ces heureuses contrées.
Depuis que ton amante en a respiré l'air,
Plus aimable à ses yeux, tu lui deviens plus cher.
Qui m'eût dit que mon cœur t'aimerait davantage?
Hé quoi ! d'un immortel tel est donc le partage?
Il peut donc aimer plus, quand il aime à l'excès?
Ses vœux les plus outrés ne sont point indiscrets?
Et, toujours plus heureux dans chaque jouissance,
Il porte son bonheur plus loin que l'espérance?

» Il n'importe ; fuyons, fuyons l'éclat des cieux :
La gloire dans l'Olympe occupe trop les dieux.
Ce n'est que sur la terre, au sein de ces retraites,
Au fond de ces bosquets, dans leurs routes secrètes,
Que l'âme indépendante et prompte à s'enflammer
Se livre sans contrainte au doux plaisir d'aimer.
Viens : tandis que la foule, à te plaire empressée,
Va se livrer au bruit d'une joie insensée,
Tout entière à mes feux, à mon bonheur, à toi,
Je n'aurai que l'Amour entre Bacchus et moi. »

Le dieu sourit ! le dieu, sous l'aide du mystère,
Conduisit Ariane au fond du sanctuaire.
Alors un feu divin s'alluma dans nos sens:
Nos troubles, nos transports devinrent plus pressans.
Nous bûmes à longs traits la coupe enchanteresse :
Pan eut moins de gaîté, Silène moins d'ivresse;
Et, le thyrse à la main, nous suivîmes tous deux
Les danses, les concerts, les courses, et les jeux.

CHANT SEPTIÈME.

—

La foule se sépare, on se quitte, on soupire;
Nous mêmes, revenus de notre heureux délire,
De ces lieux enchantés nous partons à regret.
Nous sentîmes bientôt que leur charme secret
N'avait que ralenti, que suspendu nos peines :
Le poison circula refoulé dans nos veines;
Mais son feu concentré n'agit plus au dehors.
Ce n'était plus la rage et ses cruels transports;
C'était cette tristesse où l'âme ensevelie
Dévore les chagrins dont elle s'est remplie.
Les terreurs, les soupçons s'emparèrent de nous :
J'étais moins furieux, mais j'étais plus jaloux.

Fatal égarement ! redoutables faiblesses !
Il nous semblait alors que les noires déesses
N'avaient eu d'autre objet en tourmentant nos cœurs
Que de les préparer au plus grand des malheurs;
Et nos songes affreux, et leurs vaines images
Étaient de nos destins les horribles présages.
Nous marchions au hasard, irrésolus, distraits;
Des autels de Bacchus nous regrettions la paix.
Mais au temple de Gnide un charme nous attire :
Nous voulions voir encore et Camille et Thémire;
Oui Thémire, oui Camille; objets intéressans
Qui portaient tant de haine et d'amour dans nos sens!

Gnide vers l'horizon s'offrait à notre vue.
Son temple par degrés s'élevait dans la nue;
Mais d'un aspect si cher notre œil fut frappé :
Non : nous ne goûtions point ce trouble anticipé,
Ces douceurs qu'au moment de revoir ce qu'elle aime,
Une âme sait goûter, recueillie en soi-même.

Mon ami soupira, me dit : « L'heureux Licas
De Camille peut-être accompagne les pas :
Ah! peut-être à lui plaire il ose encore prétendre;
Il lui vante ses feux, l'ingrate aime à l'entendre. »

« Tircis, lui répondis-je, attendu chaque jour,
Peut-être aux murs de Gnide est déjà de retour.
Il brûla pour Thémire, il l'aime encor sans doute :
C'est de tous mes rivaux le seul que je redoute.
Thémire, il faudra donc redemander ta foi,
Et disputer un cœur que je croyais à moi?

—Licas, ces jours passés louait, chantait Camille :
Insensé que j'étais ! j'étais fier et tranquille :
Je crains bien que Licas ne triomphe à son tour.
En flattant l'amour-propre on fait naître l'amour.

—Thémire (il m'en souvient et tu me le rappelles)
De Tircis l'autre jour reçut des fleurs nouvelles.
Avec combien de joie elle en para son sein!
Leurs boutons caressés s'effeuillaient sous sa main :
C'est un don de Tircis, osa-t-elle me dire.
Et je laissai ces fleurs sur le sein de Thémire!...
J'aurais dû sous mes pieds disperser leurs débris:
De ce bouquet peut-être un baiser fut le prix.

—A la fête dernière (ô trop funeste augure!
Oui, Camille dès-lors méditait son parjure)
Camille me suivit aux autels de Vénus
La perfide, affectant des dehors ingénus

'enait à la déesse offrir deux tourterelles :
e les vis s'envoler de ses mains infidèles.
.eur fuite m'affligea : l'inhumaine en sourit.

—Moi, sur un jeune ormeau, content, j'avais écrit
Mes amours et mon nom près du nom de Thémire.
.us, relus mille fois, j'aimais à les relire :
Sous mes yeux ils croissaient, unis, entrelacés;
Mais, hélas! un matin je les vis effacés.

—Camille, on sait punir les ingrates bergères :
Crains tout de ton amant si tu le désespères.
Non, mon cœur à ton cœur ne pardonnera pas
Le plus léger soupir échappé vers Licas.
Songe, si tu trahis le serment qui t'enchaîne,
Que l'amour irrité va plus loin que la haine.

—Si quelque Gnidien, si quelque audacieux
Arrête sur Thémire un seul moment les yeux,
Soudain, sans mesurer et la peine et l'outrage,
Fût-ce aux pieds de Vénus, je l'immole à ma rage. »

Ainsi la jalousie, au moment du bonheur,
D'amertume et de fiel remplissait notre cœur;
Nous-mêmes à nos vœux nous cherchions des obstacles:
Enfin nous arrivons à l'antre des oracles.
Alors, tel que les flots par les vents agités,
Le peuple allait, venait, courait de tous côtés :
Sur les fronts, dans les yeux, l'inquiétude est peinte;
L'espoir dans tous les cœurs est troublé par la crainte.
Ceux-là montent, ceux-ci descendent du rocher :
L'un sait déjà son sort, l'autre va le chercher.

Nous pénétrons pourtant dans la grotte enchantée;
La foule nous entraîne, et j'y perds Aristée :
Il avait vu Camille, il était dans ses bras.

Moi, je cherchais Thémire et ne la trouvais pas :
Elle paraît... Ah! dieux! quel désordre à sa vue!
Quel trouble se saisit de mon âme éperdue!
Tous mes sens soulevés frémirent de courroux;
J'allais m'abandonner à mes transports jaloux.
A quel excès, ô ciel! m'eût emporté la rage!
Je voulais... Un coup d'œil dissipe cet orage.
Mes horribles soupçons, mon aveugle fureur,
Tous ces monstres cruels qui déchiraient mon cœur.
Disparaissent soudain aux yeux de ma Thémire.
C'est ainsi que l'Aurore avec un doux sourire,
Chasse aux portes du jour les ombres de la nuit :
Ainsi devant les dieux Tisiphone s'enfuit;
Et, n'osant soutenir l'éclat de leur présence,
Dans les marais du Styx se replonge en silence.

Thémire accourt, m'appelle, et s'écrie : « Est-ce toi?
J'ai cru que mon amant était perdu pour moi.
Ah! cruel! ah! combien tu m'as coûté d'alarmes!
Depuis trois jours entiers je sèche dans les larmes.
Malheureuse!... J'ai craint de ne plus te revoir.
Dans cet antre à Vénus j'ai dit mon désespoir :
Je n'ai point demandé si tu m'aimais encore;
Ah! qu'un soin plus pressant m'agite et me dévore!
Mon amant m'est plus cher que moi, que mes amours :
Je n'ai que demandé si tu vivais toujours.
Vénus m'a répondu : Console-toi, l'on t'aime...
Achève mon bonheur, et dis-le moi toi-même. »

« Excuse, répondis-je, un cœur infortuné
Par un pouvoir fatal vers le crime entraîné :
S'il pouvait te haïr, ce cœur t'aurait haïe;
Mais non, Thémire, non, il ne t'a point trahie.
Les dieux m'ont égaré, m'ont rendu furieux;
Ils l'ont pu, ma raison est dans la main des dieux;
Mais mon cœur, tout à toi, n'est point sous leur empire:
Ils ne peuvent m'ôter mon amour pour Thémire.
Les craintes, les soupçons, tous les maux d'un jaloux,
Je viens loin de tes pas de les éprouver tous.
L'enfer tourmente moins les ombres criminelles
Mais j'ai tiré ce fruit de mes peines cruelles,
Qu'après tant d'infortune, et de trouble, et d'effroi,
Je sens mieux le bonheur de vivre encor pour toi.

« Viens donc, Thémire, viens dans ce bois solitaire :
Tous ces crimes affreux que l'amour a pu faire,
Je veux les expier par un excès d'amour.
Il en est un surtout qui fit pâlir le jour;
Ma bouche épouvantée à regret le révèle;
Juge de son horreur : je t'ai crue infidèle. »

Elle me suit!... Ces bois favorisés des cieux,
A l'éternel bonheur consacrés par les dieux,
Ces bois de l'Élysée, où des ombres chéries
Promènent dans la paix leurs douces rêveries;
Et la sombre Dodone, où des chênes divins
Font parler l'avenir et dictent nos destins;
Et ces brillans vergers où l'arbre sur sa tige
Du plus riche des fruits étalait le prodige;
Où les filles d'Hesper, fières de leur trésor,
D'une orgueilleuse main cueillaient les pommes d'or;
Ces beaux lieux n'ont jamais égalé le bocage
Dont Thémire avec moi vint rechercher l'ombrage.
Quel charme autour de nous fut soudain répandu!
Se glissant sur les fleurs, aux rameaux suspendu,
Dans un air frais et pur voltige le Zéphyre,
Le Mystère en silence accompagne Thémire;
Le Plaisir par la main conduit la Volupté;
Thémire embellit tout, et tout est enchanté.

Un Satyre (l'oiseau, la flèche est moins rapide)
Poursuivait à grands cris une nymphe timide.
Il nous voit, et, surpris, s'arrête devant nous :
« Heureux amans, dit-il, que votre sort est doux!
Vous vous aimez, vos cœurs s'entendent, se répondent;
Dans de brûlans soupirs vos soupirs se confondent :
Et moi, d'une inhumaine amant infortuné.
A vaincre ses rigueurs follement obstiné,
Je ne puis la fléchir : rien, non rien ne la touche.
Devant moi, chaque jour, elle fuit plus farouche;
Et, dans leur vol léger si j'arrête ses pas,
C'est encor le malheur que je trouve en ses bras. »

Sous un de ces berceaux, où l'épaisseur de l'ombre
Jette dans les esprits je ne sais quoi de sombre,
Une jeune beauté, l'œil humide de pleurs,
Soupirait à l'écart ses profondes douleurs.
Combien à notre aspect elle parut émue!
Elle trembla surtout et pâlit à ma vue.
« Amour, s'écria-t-elle, eh quoi, jusqu'en ces lieux
Ta constante fureur vient affliger mes yeux?
Ah! j'y voulais cacher et ma honte et mes larmes;
J'y pleurais un ingrat qui méprise mes charmes :
Malheureuse! et j'y vois, pour combler mon tourment,
Une amante qu'on aime, et le plus tendre amant. »

Auprès d'une fontaine où coule une onde pure,
Nous vîmes Apollon couché sur la verdure :
Il avait, sur ces bords, accompagné sa sœur.
Sur les traces d'un daim égarant son ardeur,
Diane dans ces bois avait été conduite.
A sa troupe immortelle, à l'éclat de sa suite,
Je reconnus le dieu sur le Pinde adoré.
Le front ceint de lauriers, de sa gloire entouré,
D'un air majestueux il accordait sa lyre.
Des arbres, des rochers, que son pouvoir attire,
On voyait les sommets s'agiter dans les airs;
Les oiseaux, attentifs, suspendaient leurs concerts;
Et le lion lui-même, apprivoisé, tranquille,
Reposait sa colère et restait immobile.
Nous seuls, trop occupés, trop pleins de nos transports,
Nous sûmes résister à de si doux accords.
Nos pas, qu'un autre dieu précipitait sans doute,
A travers la forêt poursuivirent leur route :
Le dieu que nous cherchions suit peu celui du jour.

Enfin, où croyez-vous que je trouvai l'Amour?
L'Amour ?... je le trouvai dans les yeux de Thémire;
Sur sa bouche de rose il sembla me sourire :
Je voulus l'y baiser, il tomba sur son sein,
Il m'y brava. Je crus l'en punir sur sa main;
Mais, pour se dérober au feu qui me dévore,
Il se jette à ses pieds : je l'y poursuis encore.
Bientôt sous ses genoux il courut se cacher :
Moi, plus impatient, je voulais l'y chercher,
J'étais près de l'atteindre; et mon âme égarée...
Mais Thémire en courroux, mais Thémire éplorée
Par des larmes, des cris, arrêta mes efforts :
Dans son dernier asile il se retire alors.
Ah! combien il chérit sa nouvelle retraite!
Il s'y fixa... De même une aimable fauvette
N'ose quitter le nid où veille son amour :
Si quelque bruit répand l'épouvante alentour,
Sur ces chers rejetons, mère plaintive et tendre,
Elle s'offre à la main qui vient pour les surprendre;
Et préfère au malheur de les abandonner,
L'esclavage funeste où l'on va les traîner.

Thémire à mon audace opposa la colère :
Elle entendit mes vœux et devint plus sévère;
Mais je ne pus dompter la fureur de mes sens.
Dieux! qu'elle me lança des regards menaçans!
Je tremblai, je frémis de l'avoir offensée,
Je pleurai... Par sa main ma main fut repoussée;
Je tombai, je sentis mon âme s'exhaler;
Dans un dernier soupir elle allait s'envoler :
Je mourais si Thémire, alors plus attendrie,
Dans mon cœur expirant n'eût rappelé la vie.
Son sein, qui le pressait, lui rendit sa chaleur;
Elle tourna sur moi des yeux pleins de douleur :
«Non, je ne te hais point : non, ne meurs point, dit-elle:
Non, cruel, comme toi je ne suis point cruelle;
Toi qui veux m'entraîner dans la nuit du tombeau!
Cher amant! de tes jours rallume le flambeau,
Reprends entre mes bras ton âme fugitive;
Vis enfin pour m'aimer, si tu veux que je vive. »

A ces mots si touchans, je respire et renais;
Je renais plus aimé, plus heureux que jamais...
C'en est fait; je triomphe, et Thémire m'embrasse :
Dans les plus doux baisers mon cœur reçut sa grâce.
Elle m'en prodigua les gages les plus chers,
Et le cri de l'amour l'annonça dans les airs.

ÉPITRES.

ÉPÎTRE A M. DUHAMEL

DE DENAINVILLIERS.

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.
VIRG., Ecl. 1.

Solitaire vallon où, parmi les roseaux,
L'Essonne lentement laisse couler ses eaux,

Enfin je te revois ; et tes rives fleuries
Vont m'inspirer encor d'utiles rêveries.

Au milieu du tumulte et du bruit des cités,
Mes esprits, loin de moi dans le vague emportés,
Dociles aux désirs d'une foule insensée,
A l'intérêt de plaire immolaient ma pensée.
Dans ces soupers où l'art le plus voluptueux
Aiguillonne nos sens et nos goûts dédaigneux,
Ou d'une main, pour nous toujours enchanteresse,
Hébé verse en riant le nectar de l'ivresse,
Quel mortel, insensible au charme du poison,
D'un philtre si flatteur peut sauver sa raison?
L'Anglais, le seul Anglais, instruit dans l'art de vivre,
Pense et raisonne encore au moment qu'il s'enivre :
Le coude sur la table appuyé gravement,
L'esprit préoccupé d'un bill du parlement,
Il contemple sa coupe en silence vidée;
Et, plein de ses vapeurs, il creuse son idée.

Mais nous, peuple frivole, et qui dans nos plaisirs
Sommes plus emportés avec moins de désirs;
Qui, le cœur toujours vide et la tête exaltée,
Ne cherchons que le bruit d'une joie affectée,
Nous goûtons le bonheur sans l'économiser;
Et notre art d'en jouir est l'art d'en abuser.
Des boudoirs, des sofas les intrigues secrètes,
L'anecdote du jour, l'histoire des toilettes,
Les jeux d'un vil bouffon, des brochures, des riens,
Voilà les grands objets de tous nos entretiens !
Lorsqu'enfin, terminant de semblables orgies,
Le rayon du matin fait pâlir les bougies,
Nos convives légers remontent dans leurs chars.
De ces fous si brillans les rapides écarts
Ont, sur le goût, les mœurs, et les modes nouvelles,
Lancé du bel esprit les froides étincelles :
Mais, d'un objet utile occupant sa raison,
Un seul d'entre eux, un seul a-t-il réfléchi?... Non.

J'ai suivi trop long-temps ce tourbillon rapide :
A travers son éclat j'en ai connu le vide;
Et, de Rome échappé, je reviens dans Tibur
Respirer les parfums d'un air tranquille et pur :
Je parcours, plus heureux, ces routes isolées.
Si je suis les détours que forment ces vallées,
J'aime à voir le zéphyr agiter dans les eaux
Les replis ondoyans des joncs et des roseaux;
Et ces saules vieillis, dans leur mourante écorce,
Pousser encor des jets pleins de sève et de force.
Ici tout m'intéresse et plaît à mes regards :
Sur les bords du ruisseau, cent papillons épars,
Avant que mes esprits démêlent l'imposture,
Me paraissent des fleurs que soutient la verdure.
Déjà ma main séduite est prête à les cueillir ;
Mais, alarmé du bruit, plus prompt que le zéphyr,
L'insecte, tout à coup détaché de la tige,
S'enfuit... et c'est encore une fleur qui voltige (1).
Les arbres, le rivage, et la voûte des cieux,
Dans le cristal des eaux se peignent à mes yeux :
Chaque objet s'y répète ; et l'onde qui vacille
Balance dans son sein cette image mobile.

Tandis que du tableau je demeure frappé,
Soudain, vers l'horizon, le ciel enveloppé
Roule un nuage sombre ; et déjà le tonnerre
De ses flèches de feu le sillonne et l'éclaire :
Mais un vaste intervalle en absorbe le bruit.
La tempête, semblable aux ombres de la nuit,
Dans le calme imposant du plus profond silence,
Monte, se développe, et lentement s'avance.
La nature frémit dans un muet effroi :
L'air immobile et lourd s'appesantit sur moi.
Tout à coup il murmure ; un tourbillon de poudre
S'élève vers la nue où retentit la foudre ;
La terre au loin mugit sous ses coups répétés,
Et l'éclair étincelle à traits précipités ;
Les cieux grondent ; les vents sifflent ; l'urne céleste
Menace le vallon d'un déluge funeste ;
Et du haut des rochers, d'un cours impétueux,
Tombent avec fracas cent torrens écumeux :
Les oiseaux, que partout environne l'orage,
Voltigent, incertains, de feuillage en feuillage;
Et le pâtre éperdu, rassemblant son troupeau,
A travers les guérets regagne le hameau.
Moi-même, qui me trouble en voyant la tempête
Comme un vautour affreux s'élancer sur ma tête,
Je monte la colline.... un abri m'est offert ;
C'est le château d'un sage aux malheureux ouvert :
Duhamel, c'est le tien. Je suis tes avenues :
Ébranlés par le poids de leurs têtes chenues,
Tes ormes, sous le choc de deux vents opposés,
Embarrassent mes pas de leurs rameaux brisés.
A ce désordre, au bruit, aux éclats du tonnerre,
On dirait que les cieux s'écroulent sur la terre.
Par l'orage effrayé, j'en admire l'horreur :
Le philosophe observe, et l'homme seul a peur.

J'arrive ; un important, couvert de ta livrée,
Ne me fait point chez toi solliciter l'entrée :
De ta porte à son aise on peut franchir le seuil.
Cerbère caressant et de facile accueil,

(1) Le P. Commire, dans une pièce de vers latins, avait déjà dit avec non moins d'élégance et de bonheur, en parlant également d'un papillon :

Florem putares nare per liquidum æthera.

Ton chien, sans m'obliger d'attendre une réponse,
Court au devant de moi, bondit, jappe, et m'annonce.

Si jadis tes aïeux parèrent ta maison
Des bizarres beautés d'un gothique écusson,
Dans tes jardins partout je vois que ton génie
L'orna plus sagement des travaux d'Uranie.
Ici, sur un pivot vers le nord entraîné,
L'aimant cherche à mes yeux son point déterminé :
Là de l'antique Hermès le minéral fluide
S'élève au gré de l'air plus sec ou plus humide;
Ici par la liqueur un tube coloré
De la température indique le degré :
Là, du haut de tes toits incliné vers la terre,
Un long fil électrique écarte le tonnerre.
Plus loin la cucurbite, à l'aide du fourneau,
De légères vapeurs mouille son chapiteau :
Le règne végétal, analysé par elle,
Offre à l'œil curieux tous les sucs qu'il recèle;
Et plus haut je vois l'ombre, errante sur un mur,
Faire marcher le temps d'un pas égal et sûr.

C'est là que les saisons, les mois et les années,
S'écoulent sous tes yeux en heures fortunées.
Eh ! quelle heure du jour pourrais-tu regretter?
Par autant de bienfaits on te les voit compter.
L'ami de tes vassaux, et leur juge, et leur père,
De leur humble cabane écartant la misère,
Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
Citoyen couronné, tu règnes sur les cœurs.
Le temps fuit, de son vol le passage s'efface;
Tes monumens divers en ont fixé la trace :
L'employer comme toi c'est savoir l'arrêter.
Tu sais que ce tilleul que tu viens de planter,
Ne dût-il rien souffrir des vents et des orages,
N'en périra pas moins dans le torrent des âges.
Duhamel, ces cyprès que tes mains ont semés,
D'abord froids embryons dans la pulpe enfermés,
Attendirent le jour où tu verrais leur germe
Sortir, développé, du sol qui les renferme :
Tu les vois aujourd'hui ces superbes cyprès,
En lustres élevés, décorer tes bosquets.
Mais le temps quelque jour, par un autre prodige,
Viendra déraciner et dépouiller leur tige.
Eh ! combien, dont l'ombrage entourait les tombeaux
Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux !
De nos tristes destins tel est l'ordre suprême;
Tout périt ici-bas, tout,... le tombeau lui-même.

Mais le sage, qui pense et calcule le temps,
En sait mettre à profit les rapides instans.
Tandis que les humains, jouets de la folie,
Laissent évanouir le rêve de la vie,
Le philosophe, actif sans être dissipé,
Utile à son semblable et de l'homme occupé,
Par ses travaux divers, ses soins, sa bienfaisance,
Réalise le songe, et sent son existence.
Il a tout observé, tout pesé, tout connu :
Le terme arrive, il meurt; mais lui seul a vécu.
Que dis-je ! il ne meurt point; il survit à lui-même;
Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime.

C'est ainsi, Duhamel, qu'aux jours de l'avenir
Tes neveux fortunés, pleins de ton souvenir,
Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée,
S'imagineront voir ton ombre consolée
Errer dans ces bosquets, sous ses arbres chéris,
Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
Déjà n'entends-tu pas, au sein de tes domaines,
Ce peuple, qui cultive et féconde tes plaines,
Tranquille sous les toits que tu viens d'achever,
Bénir le bienfaiteur qui les fit élever ?
Là sa femme, ses fils, sa famille qu'il aime,
Ses utiles troupeaux, ses valets et lui-même,
Sous un abri commode ont trouvé, par tes soins,
Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux besoins.
Qu'il est doux de jouir des fruits de sa sagesse !
Le pauvre, soulagé du fardeau qui l'oppresse,
En s'occupant pour toi trouve en toi des secours,
Et d'un pain légitime alimente ses jours.
Ici, son bras nerveux ébranle et déracine
Des rocs, qu'il fait rouler du haut de la colline :
Là, plus industrieux, sous les coups du marteau,
Il dégrossit le bloc, qu'il finit au ciseau.
Pour recevoir de l'air les douces influences,
Il creuse ici le sol à d'égales distances;
Et dans cette avenue, au retour du bélier,
Tu lui feras planter l'orme et le peuplier.
Lorsqu'enfin, vers le soir, sa tâche est terminée,
Revenant à pas lents, chargé de sa coignée,
Harassé du travail, noirci des feux du jour,
Le front baissé, l'œil morne, il rentre dans ta cour,
De ta main bienfaisante il reçoit son salaire :
Le malheureux sourit, et va dans sa chaumière
Offrir d'un air content à sa chère moitié
Un pain qui lui manquait, qu'il doit à ta pitié.

Sage Denainvilliers, jouis long-temps encore
Du nom de bienfaiteur, de ce nom qui t'honore !
Dans Paris, où l'orgueil de nos vains préjugés
Donne aux grands des flatteurs et de vils protégés,
Où le riche, écrasant la timide indigence,
Au poids de ses trésors pèse son importance;
J'ai connu des mortels, et j'en rougis pour eux,
Dont l'âme se fermait aux cris des malheureux;
Qui, détournant la vue à l'aspect de leurs larmes

De la douce pitié méconnaissaient les charmes :
Mais va ; je n'ai point vu ces mortels froids et durs
Dans leur triste bonheur goûter des plaisirs purs.
Au milieu de l'éclat de leur cour turbulente,
Je n'ai point entendu de voix reconnaissante
Par le cri de l'amour publier leurs bienfaits.
On les flatte souvent sans les bénir jamais.
Je les ai vus, trompés par leurs propres systèmes,
Au sein des voluptés traîner l'ennui d'eux-mêmes :
Blasés par l'habitude, heureux jusqu'au dégoût,
Ils n'ont joui de rien en jouissant de tout.
La nature a voulu, par la loi la plus sage,
Que le plus doux plaisir fût celui qu'on partage.
Des heureux que l'on fait on reçoit le bonheur;
La main donne;... elle achète un plaisir pour le cœur.
Plaignons l'être isolé qui dans lui se renferme !

Quand tu vois, Duhamel, sous l'orme de ta ferme
La joie un jour de fête assembler le hameau;
Lorsque la cornemuse et son aigre pipeau
Font danser ton fermier qui lourdement sautille,
Et mène en rond l'essaim de sa jeune famille;
Quand Lise, simple encor, mais fine en son minois,
Sourit à son amant qui lui serre les doigts;
Quand cette troupe aisée et proprement vêtue,
La gaîté sur le front, s'amuse et s'évertue,
Un contentement pur t'intéresse à ses jeux :
La volupté du sage est de voir des heureux.

Écoute : de tes murs aux remparts de la ville
La tempête a rendu le retour difficile;
Donne-moi ton souper, quelques fruits, du lait frais,
Rien de plus : l'amitié n'exige point d'apprêts.
Et si le ciel est pur, quand l'aube matinale
Annoncera demain l'amante de Céphale,
Nous irons dans tes champs, au sortir du sommeil,
Admirer la nature, épier son réveil.
Nous verrons, dans ta cour, le coq fier et superbe,
Pour y chercher le grain, éparpiller la gerbe,
Appeler aigrement son sérail assoupi,
Entre mille beautés partager un épi;
Et, d'un bec amoureux, distribuer entre elles
Des baisers qui jamais n'ont trouvé de cruelles.
Nous entendrons encor, sur le toit de leur tour,
Tes pigeons roucouler les soupirs de l'amour;
Et bientôt tu verras cette troupe élancée
Fondre sur tes guérets, par le besoin pressée,
Se relever cent fois en légers tourbillons,
Et d'une aile rapide effleurer les sillons.

Sortis de ta demeure, et traversant la plaine,
Nous irons de Segrai visiter la fontaine;
Segrai, vallon charmant par sa rusticité,
Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé;
Où la beauté flétrie, au moment d'être éclose,
Vient embellir son teint des couleurs de la rose :
Segrai, dont le breuvage, et salutaire et frais,
Fait circuler un sang devenu trop épais;
Qui divise à la fois nos humeurs engourdies,
Et de la fièvre en nous éteint les incendies.
Là, pendant que ton frère, occupé dans nos ports,
De l'une et l'autre mer parcourant les deux bords,
Ira de nos vaisseaux déterminer la coupe,
Calculer les rapports de la proue à la poupe,
Assujétir la quille, en affermir les bras,
Étayer des haubans et la vergue et les mâts,
Donner à la manœuvre un jeu facile et libre,
Balancer tous les poids dans un juste équilibre;
Et, par cet art enfin maître des élémens,
Enchaîner le caprice et la fureur des vents :
Là, dis-je, loin du bruit des mers et des orages,
Préférant une rive à de vastes rivages,
Sur les bords d'un ruisseau paisiblement couché,
Tu pourras m'expliquer par quel détour caché
Du vallon de Segrai la nymphe solitaire
Verse dans un bassin son onde salutaire :
Ton esprit fixera mes esprits incertains.
Je saurai si la terre en ses noirs souterrains
Contient le réservoir de ces eaux inconnues;
Ou bien si ce tribut et de l'air et des nues,
Par l'éponge des monts goutte à goutte filtré,
Reparaît à nos yeux et sort plus épuré.

Mais déjà je crois voir, le long de la chaussée,
Courir vers la fontaine une foule empressée :
Dans la simple parure et l'habit du matin,
Vois Chloé, vois Rosine, une coupe à la main,
Précipiter vers nous leur démarche légère.
Un rustique échanson, dont l'œil les considère,
Leur verse le remède aux maux qu'elles n'ont pas,
Et d'un air qu'il croit fin sourit à leurs appas.
La nymphe de l'Essonne, en les voyant si belles,
De honte en ses roseaux se cache devant elles.
Églé les suit à peine; Églé n'a plus d'attraits :
Une sombre pâleur décolore ses traits.
On dit qu'un feu caché, que peut-être elle ignore,
Aux plus beaux de ses jours la brûle et la dévore.
Ainsi sous le midi, dans l'ardeur de l'été,
La rose voit flétrir l'éclat de sa beauté;
Mais des zéphyrs du soir l'haleine caressante
Relève et raffermit sa tige languissante.
Le destin d'une belle est celui d'une fleur :
Églé, comme la rose, a perdu sa fraîcheur;
Et je crois que Lysis, que tu vois sur ses traces,
Serait l'heureux zéphyr qui lui rendrait ses grâces.

Cependant le soleil, monté sur l'horizon,
Nous lance un feu plus vif, et luit dans le vallon.
On cherche vainement la voûte d'un feuillage :
Segrai n'a point encor d'ombre ni de bocage;
Mais par tes soins, un jour, au pied de ces côteaux
L'érable et le tilleul étendront leurs rameaux.
Puissé-je, dans ces temps, conduire ta vieillesse
Vers ce riant asile, orné par ta sagesse!
La campagne à mes yeux eut toujours des attraits
Un charme plus puissant que de vains intérêts,
Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle;
Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
S'il est quelque laurier que ma main put cueillir;
Si d'un faible talent je puis m'enorgueillir;
Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
Suppléa, dans mes vers, au défaut du génie;
Si, moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux,
Aux bois, aux prés, aux champs, je dois ces avantages.
C'est là que j'esquissai mes premières images,
Et que, par les objets ému profondément,
J'unis à mes tableaux le feu du sentiment.
J'observai la nature, et fus son interprète;
De ses vives couleurs je chargeai ma palette.
Souvent, lorsque la nuit déployait dans les airs
Ce voile parsemé de tant d'astres divers,
Quelquefois, quand l'aurore, étincelante et pure,
Des roses du matin colorait la nature,
Ou lorsque le soleil, plus radieux encor,
Roulait son char de feu sur des nuages d'or,
Parmi ces jets brillans et ces nuages sombres,
Je saisis le contraste et du jour et des ombres.
Souvent du rossignol j'écoutais les chansons;
Il instruisit ma muse attentive à ses sons :
J'appris à soupirer ces notes languissantes,
De la plainte amoureuse expressions touchantes :
Je formai ces accords plus vivement frappés,
A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés;
Et, par ces tons divers, mon oreille exercée
Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
Au bord de ce ruisseau qui, paisible en son cours,
Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
Et de laisser couler un vers doux et facile.
Chez nos cultivateurs transporté quelquefois,
Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toits,
Dans les détails touchans de leur cabane obscure,
J'allais étudier les mœurs de la nature.
C'est là que par mon cœur mon esprit éclairé
Eut des sentimens vrais qu'il peignit à son gré.
C'est là que, près d'un fils, une mère attentive
Calmait dans le berceau son enfance plaintive;
Et, tandis qu'à cet autre, endormi sur son sein,
Sa bouche souriait de l'air le plus serein,
Un autre, un autre encor, qui jouaient autour d'elle,
Occupaient tendrement son âme maternelle :
Et mes yeux satisfaits furent souvent témoins
Des baisers dont l'époux récompensait ses soins.

O cabane du pauvre! ô demeure champêtre!
Malheureux qui te fuit et n'ose te connaître!
Ah! puissé-je bientôt, libre et débarrassé,
Rejetant le fardeau dont je suis oppressé,
Habiter un asile où l'âme se consulte!
Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
Quel besoin m'y rappelle, et qu'y voir aujourd'hui?
Le mérite oublié, le talent sans appui;
L'aimable poésie, à jamais exilée,
Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée :
Une froide analyse à la place du goût;
La raison qui dessèche et décompose tout;
Des écrivains du jour le style énigmatique :
Du contraste des mots le choc antithétique :
Un faste sans éclat, un vernis sans couleur,
Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur;
La gloire des beaux-arts ou souillée ou perdue,
Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.

Il vaut mieux, Duhamel, assis à tes côtés,
De la simple nature admirer les beautés.
Oui, oui, je reverrai ta douce solitude :
J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
Y jouir avec toi du fruit de tes travaux,
Y nourrir le mépris d'un monde ingrat et faux;
Et, fuyant loin des dieux du globe sublunaire,
Rechercher, consoler cet utile vulgaire
Qui, pour un prix modique, avec peine obtenu,
Fait le bonheur de ceux dont il est méconnu.
Ta longue expérience instruira ma jeunesse :
Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta sagesse;
Et mon esprit, charmé de tes propos divers :
Finira l'entretien en te lisant ces vers :
Ces vers où je n'ai point, adulateur servile,
Divinisé d'un grand le colosse imbécile,
Mais où, fuyant la gêne et le ton de l'ennui,
J'ai su louer un sage en causant avec lui.

ÉPÎTRE A MINETTE.

Cessez vos jeux, Minette, et m'écoutez.
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine, étourdie et légère,
Minette, enfin, me deviendra moins chère.

Votre air prévient; mais pourquoi cachez-vous
Un cœur cruel sous des dehors si doux?
Pourquoi surtout ces pattes veloutées,
Mais en dessous des griffes ergotées,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois,
De coups subtils frappent-elles mes doigts?
Vous déchirez la main qui vous caresse.
Je ne veux plus que ma lâche faiblesse
Nourrisse en vous ces sentimens ingrats.
Vous me direz (car que ne dit-on pas
Pour déguiser un naturel infâme!
Souvent l'esprit est le vernis de l'âme
Il en devient l'apologiste, mais
L'esprit est faux, quand le cœur est mauvais);
Vous me direz que c'est à la nature
Qu'il faut s'en prendre; et qu'après tout l'armure
Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau,
Ne doit rouiller au fond de son fourreau;
Qu'à son emploi chaque être se résigne;
Que le chien mord, que le chat égratigne;
Conclusion, qu'il est de vos destins
D'égratigner, et qu'à tort je me plains.

D'un cœur gâté telle est l'inconséquence.
Griffes n'avez que pour votre défense;
N'attaquez point, mais défendez-vous, soit:
Et gardez-vous d'abuser de ce droit.
N'avons-nous pas, ainsi que votre espèce,
Entre nos mains quelque arme vengeresse?
Quoi! pensez-vous qu'au milieu des travers
Dont par malheur abonde l'univers,
Il ne soit pas des momens où la bile
N'échauffe enfin l'âme la plus tranquille?
Mais, croyez-moi, le plus sage, en ce cas,
Garde son flegme, et soupire tout bas.

Oh! si chacun, n'agissant qu'à sa guise,
Imputant tout à l'humaine sottise,
Ainsi que vous était abandonné
Au fol instinct dont il est dominé;
Si l'on pouvait rompre toute mesure,
Verser le fiel de l'amère censure,
Venger son cœur, et traiter ici-bas
Les sots ainsi que vous traitez les rats;
Répondez-moi: pensez-vous que moi-même
(Moi qui suis bon, puisqu'enfin je vous aime),
Oui, répondez: dites-moi, pensez-vous
Qu'environné de critiques jaloux,
Je ne pourrais comme eux, plein d'amertume,
A son caprice abandonner ma plume;
Et, des bons mots empruntant le secours,
Empoisonner et mes vers et leurs jours?
Grâces aux soins qui, depuis mon enfance,
Ont de mes sens dompté la violence,
Toujours battu, mais bercé par les flots,
Je ris en paix de l'orage et des sots.
Leurs plats écrits, leurs cabales, leurs ligues,
Le nœud secret de leurs sourdes intrigues,
Les comités, les soupers clandestins,
Où ces messieurs vont régler nos destins,
Où de Comus l'irritante fumée
Aiguise encor leur langue envenimée;
Où, dans l'accès de leur double appétit,
A belles dents ils déchirent l'esprit;
De ces bouffons les fades parodies,
De leurs recueils les plates rapsodies,
Le noir venin, le fiel de leurs écrits
N'excite en moi que le plus froid mépris.

Mais, cependant, l'abeille courroucée
A la vengeance est quelquefois forcée.
Lorsqu'elle va pomper le suc des fleurs,
Et du matin mettre à profit les pleurs,
Souvent un sot qui la suit à la trace
Dans ses travaux l'interrompt et l'agace.
L'abeille alors prend l'humeur du frêlon,
Sur l'importun darde son aiguillon;
Et, dans un coin, bientôt notre imbécile,
Triste et confus, maudit le volatile.
L'heureuse abeille (il eût dû le savoir)
Reçut du ciel un double réservoir:
L'un est rempli de l'utile rosée
Qu'au sein des fleurs son adresse a puisée,
De ce nectar si bienfaisant, si doux,
Dont elle fait le partage avec nous;
L'autre est rempli de ce cuisant acide
Dont l'agresseur sent le venin perfide,
Poisons qu'elle a ramassés et cueillis
Également sur la rose et le lis:
Car à mon sot je dois encore dire
Qu'autour de nous tout être qui respire,
Que l'animal, l'homme et les végétaux
Ont le principe et des biens et des maux;
Et qu'en ce point l'imprudent et le sage
Savent en faire un différent usage.
Où l'un choisit l'amertume et le fiel,
L'autre distingue et sait trouver le miel:
Et c'est ainsi qu'au monde sublunaire
Il n'est de mal que le mal qu'on sait faire.

Quoi! dans le temps où j'use mes esprits
A raisonner, à polir mes écrits,
Un impudent qui n'a d'autre mérite
Que le levain de sa bile maudite,

Et qui, semblable aux reptiles obscurs,
Dans un recoin vomit ses sucs impurs;
Un vil Zoïle osera, dans sa rage,
Secrètement déchirer mon ouvrage;
Et, sur mes vers distillant ses poisons,
Mettre en bons mots de mauvaises raisons!
On me dira que, dans sa coterie,
Poussant plus loin la basse effronterie,
Par quelques sots sottement écouté,
Il n'est talent qu'il ne m'ait disputé;
Qu'il ose plus: que, dans ces rimes même
Où j'ai vanté tout ce que mon cœur aime,
Où j'ai chanté ma patrie et mon roi,
Où j'ai dépeint tout bon Français et moi,
On me dira que sa haine insensée,
Dénaturant le style et la pensée,
Sur quelques mots interprétés exprès,
Aura voulu qu'on me fît mon procès:
Je le saurai, je verrai ses cabales,
Et, froid témoin de ses ligues fatales,
Je laisserai sa coupable fureur
Calomnier mon esprit et mon cœur!

Non; mon dépit aussitôt se réveille.
Lâches, craignez l'aiguillon de l'abeille:
Craignez du moins qu'armé de mes crayons,
Du jour sur vous rassemblant les rayons,
Je ne vous peigne et fasse reconnaître
Sous des couleurs trop fidèles peut-être.
Jusqu'à ce jour ma facile bonté
A pu souffrir votre importunité;
Vous m'avez cru faible et pusillanime:
Mais votre humeur ose aller jusqu'au crime;
Et, tout entière à ses emportemens,
De mes écrits passe à mes sentimens!
Ah! si.. mais non... Que la nuit la plus sombre
Vous enveloppe encore de son ombre,
Ai-je besoin d'ôter à la laideur
Le plâtre usé de son masque imposteur?
A nos regards de lui-même i s'entr'ouvre;
Et, malgré vous, l'œil public vous découvre.
Ma muse ainsi renferme ses pinceaux.
J'attends encor des outrages nouveaux;
Mon cœur sensible, et que le vôtre offense,
Ne vous hait pas, mais il hait la vengeance.
Tout esprit doux se borne à menacer;
Le glaive est prêt, mais il craint de blesser.
Eh! plût aux dieux que, dans l'âge où nous sommes,
L'aménité, rapprochant tous les hommes,
Unît les cœurs, les talens et les arts,
Sût émousser la pointe de ces dards,
Que des humains la fureur insensée
Lance aujourd'hui jusqu'au sein du Lycée!

Qui penserait, à voir ces démêlés,
Ces longs débats toujours renouvelés,
Ces noirs factums, ces brochures cruelles,
Ces manteaux courts, colporteurs de libelles,
Ce vil essaim d'insectes bourdonnans,
Nés dans la fange, emportés par les vents,
Qui, des marais dont ils viennent d'éclore,
Vont ravager les richesses de Flore,
Vont déposer sur les fruits de l'été
Ces œufs féconds dont le germe infecté
Fait pulluler tant d'immenses familles
De vers rongeurs et d'infâmes chenilles:
Qui penserait qu'au milieu des rumeurs,
Des mouvemens, des ligues, des horreurs
Dont est troublé le monde littéraire;
Qui penserait, dis-je, qu'en cette guerre
Il ne s'agit, entre tant de rivaux,
Que d'un laurier, d'infructueux rameaux,
D'un faux encens qui s'exhale en fumée,
Et d'un vain bruit qu'on nomme renommée?

Je vois partout, avec l'acharnement,
Régner la haine et le dénigrement:
Les froids bons mots, l'insipide ironie,
Versent leur fiel sur les fruits du génie.
Dès qu'un ouvrage au grand jour a paru,
Dans les cafés, le critique accouru
Sonne l'alarme, assemble ces pygmées,
Ces légions de longs sifflets armées,
Qui, ne sachant ni sentir ni parler,
De leurs poumons savent du moins souffler
Dans ces tuyaux qu'une lâche industrie
A fait servir d'organes à l'envie.
Au milieu d'eux, leur chef déshonoré,
Couvert d'opprobre, à la honte livré,
Au noir tamis de la froide analyse
Passe l'écrit qu'il déchire et méprise.
Bientôt, le prisme et le compas en main,
Pour résultat de son triste examen
Il ne voit plus, dans l'œuvre qu'il censure,
Qu'un rien pompeux fardé d'enluminure.
Sur cet arrêt par sa bouche rendu,
De ses suppôts l'escadron répandu
Va, par ses cris, de folles incartades,
Renouveler les fureurs des Ménades;
Du dieu de l'Inde on croit revoir les jeux:
Précipitée à flots impétueux,
L'horrible orgie, au combat échauffée,
Met en lambeaux le malheureux Orphée.

Vous en pleurez, messieurs les beaux esprits;
Mais vainement. Dans vos propres écrits
De ces excès vous donnez des modèles.

Tant d'ignorans, témoins de vos querelles,
Lancent sur vous les traits envenimés,
Les mêmes traits dont vos bras sont armés!
N'est-ce pas vous qui tenez à vos gages,
Ces embryons, ces petits personnages,
De tout mérite ardens persécuteurs,
Intrus par vous au monde des auteurs?
Vous excitez les cris de la cabale.

Redoutez-vous une muse rivale,
A sa poursuite alors vous envoyez
Tous ces roquets, par qui sont aboyés
Les candidats, les nourrissons du Pinde;
Du double mont, où son esprit se guinde,
Vous détournez son vol et son essor.
Dans vos noirceurs vous faites plus encor:
Vous répandez sur ce timide émule
L'aigre sarcasme avec le ridicule.
Ses vers par vous mutilés, travestis,
A leurs lecteurs n'offrent qu'un cliquetis
De mots sans ordre et de phrases usées
Sous un vernis vainement déguisées.
Tel est surtout l'art de nos prosateurs:
De nos tableaux ils ôtent les couleurs,
Laissent le trait, et privent le génie
De cet éclat qui tient de l'harmonie.
Ils n'aiment point ces nobles fictions,
Ce mouvement, ce jeu des passions,
Ces traits hardis, ces fougues téméraires,
Du vrai poète élans involontaires.
Ils n'aiment point tous ces mots dont le choix
Et dont les sons arrondis par la voix,
En chatouillant notre oreille charmée,
Donnent la vie à l'image exprimée:
Tout ce brillant, que leur morgue proscrit,
N'est qu'un phosphore, un éclat de l'esprit.
Ils aiment mieux une prose toisée,
Où la raison, lourde et symétrisée,
Ne peignant rien, mais définissant tout,
S'appesantit et disserte sans goût.

Aussi voit-on tout rimeur subalterne
Fêté par eux sur le Pinde moderne:
Voilà leur aigle: il a rimé, dit-on,
Rimé Sénèque, Aristote et Platon.
Il est bien vrai que sa docte Minerve
En vains détails se morfond et s'énerve.
L'inversion, toujours hors de propos,
Brouille en ses vers l'arrangement des mots:
Sa muse enfin, de grâce dépouillée,
Dans ses contours toujours entortillée,
Comme un reptile à travers les taillis,
Péniblement se traîne à longs replis.
Mais il n'importe: on trouve dans ses rimes
L'empois du grand, ces devises sublimes,
Ces riens pompeux, ces recherches du cœur,
Et des pédans la sombre profondeur.

Ce protégé dans leur troupe s'agrége.
Voilà mon sot fier de ce privilége,
Qui, régentant l'école d'Apollon,
Regarde tout du haut de sa raison.
Il est gonflé du fiel de la satire:
Fourbe, hypocrite, adroit dans l'art de nuire,
Il sait cacher son esprit médisant
Sous la saillie et sous un ton plaisant.
Mais sa gaîté n'est que grimace vaine;
Son rire affreux est celui de la haine:
Enfin, il a pour talent singulier
Un art honteux, l'art de parodier!
Talent commun, sans verve et sans sublime.

Qu'il me réponde: a-t-il autant d'estime
Pour ce Scarron, ce bizarre Callot,
Dont le burin et dont l'esprit fallot
Ont surchargé leurs peintures comiques
D'êtres tortus, de formes fantastiques,
D'anges proscrits en magots fagotés,
De noirs démons sur des monstres portés,
Qui, se coiffant du capuchon d'un moine,
Tentent la foi du solitaire Antoine?
Estime-t-il l'un et l'autre bouffon
Au même point qu'un Corrége, un Milton;
Eux dont la touche et vigoureuse et pure
Des traits de l'art embellit la nature?
Les faux plaisans, les diseurs de bons mots
Par leur jargon n'en imposent qu'aux sots.
Un vers heureux, dicté par le génie,
Vaut tout le sel de leur plate ironie.
Par un esprit équitable et sensé
L'esprit d'autrui n'est jamais rabaissé;
Et du railleur la stérile éloquence
Est moins en lui talent qu'insuffisance.
Mais finissez... Quoi! Minette poursuit?
De mes leçons est-ce donc là le fruit?
Cessez, vous dis-je; ou ces griffes cachées
Par le ciseau vont être retranchées.
Imitez-moi; j'aurais pu démasquer
Tant d'importuns ardens à m'attaquer;
De leur cabale éclairant les manœuvres,
Montrant leurs fronts où sifflent les couleuvres,
J'aurais sur eux fait détourner les traits
Qu'ils m'ont lancés par des ressorts secrets:
J'ai dédaigné cette juste vengeance.
Enfin, Minette, imitez ma prudence;
Et désormais, tranquille à mes côtés,

Bornant le cours de vos jeux détestés,
Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
Est étendu, mais qu'il faut le réduire;
Et qu'il vaut mieux être, par sa douceur,
Dupe d'autrui que méchant par humeur.

POÉSIES DIVERSES.

LA VIEILLESSE.

ÉPÎTRE A M. L'ABBÉ DE F***,

Sous le nom de M. le comte de ***.

Il est bien vrai, mon cher abbé,
Je me plains du poids des années;
Si le fil de mes destinées
A la Parque s'est dérobé,
Ce n'est que pour quelques journées:
Le Temps, dans l'âge des désirs,
S'enfuit sans qu'il nous intéresse,
Il n'a que le vol des zéphyrs;
Et l'impétueuse jeunesse
Dans la poursuite des plaisirs
Croit le surpasser en vitesse.
Je n'entendais dans mes beaux jours
Que le doux battement des ailes
Du folâtre essaim des Amours;
Aujourd'hui je n'entends que celles
De ce vieillard qui fuit toujours,
Et qui, ressemblant aux vautours,
Vous prend dans ses serres cruelles,
Vous dévore, et poursuit son cours.

Je sais que de ses mains arides
La Vieillesse n'a point sur moi
Gravé ni ses traits ni ses rides:
Oui; je dors, je mange et je boi...
Je dors; mais hélas! de quel somme!
Qu'il est profond!... Ah! mon ami!
Vous dites fort bien: Le pauvre homme!
Non, jamais je n'ai tant dormi.
Jadis le souffle d'une belle
Eût interrompu mon sommeil;
Je ne sentirais rien pour elle
Aujourd'hui, même à mon réveil.
A ma table on me contrarie:
Les tyrans de la Faculté
Gênent mes goûts, ma fantaisie:
Mon estomac débilité
Trop aisément se rassasie:
Un mets sagement apprêté
Suffit au soutien de ma vie.
Dans l'âge heureux de la santé,
Je croyais, rempli d'ambroisie,
Digérer l'immortalité.

Du dieu qu'adorait Érigone
J'élude aujourd'hui les décrets:
Il est rare qu'à ses buffets
Je m'étourdisse et déraisonne.
Quatre fois le mois, à peu près,
Un peu de sève bourguignonne
Coule dans des verres discrets,
Si médiocres, que jamais
Ils n'ont incommodé personne.

Mes plaisirs sont bien différens,
Ai-je encor ces douces faiblesses
Qui sont au profit de nos sens?
Vous m'enviez (et j'y consens)
Les soins, les baisers de mes nièces:
J'aime fort leurs embrassemens;
Mais ceux de mes belles maîtresses
Valaient bien les froides caresses
Que l'on prodigue aux grands parens.

Vous me peignez tel qu'Epicure,
Sur l'ouate bien reposé;
Mais sous un Sybarite usé
Une feuille de rose est dure,
Et de sa plus mince plissure
Son faible automate est brisé.

Par une trompeuse apparence
Mon sort vous a rendu jaloux:
Je vous donnerais mon aisance,
Mon fauteuil, mes coussins si doux,
Et mon café des Chiaoux,
Mes faisans, mes perdrix aux choux,
Et mon chocolat de Bragance,
Mon être avec ses dépendances,
Tous mes plaisirs, oui, je dis tous,
Pour une de vos jouissances.

Le seul goût qui me soit resté
De mes passions éclipsées,
Oui, ma dernière volupté
Est de réchauffer mes pensées
A celles de l'antiquité;
De lire et relire sans cesse
Les philosophiques écrits
Où, sous l'enveloppe des ris,

On nous fait aimer la sagesse ;
De savourer avec ivresse
Les beaux vers, les vers favoris
D'Horace, le dieu du Permesse,
Le plus sensé des beaux esprits,
Le moraliste sans rudesse,
A qui je donnerais le prix
Sur les sept sages de la Grèce.
J'aime ce vieillard de Théos ;
Qui, voluptueux et tranquille,
Laissant les dieux et les héros,
Chantait, près du jeune Bathylle,
Le vin, l'amour et le repos.
J'aime ce vieux goutteux du Temple (1)
Qui jouait avec les Amours.
Vous direz : « Suivez son exemple,
Embellissez vos derniers jours... »
— Ah ! croyez-moi, le Saint-Aulaire,
Chaulieu, ces libertins charmans
Qui sur leur front octogénaire
Rajeunissaient les agrémens ;
Qui sous les drapeaux de Cythère
Allaient encore en cheveux blancs
Folâtrer au souper des grands,
Flatter les belles et leur plaire ;
Ces faux Titons, ces froids amans,
Rendus sous leur toit solitaire,
Sentaient leurs maux, grondaient leurs gens,
Et, ne pouvant plus se distraire,
Dans un silence atrabilaire
Comptaient le nombre de leurs ans.
Loin de Sceaux, où régnait du Maine (2),
Loin des soupers du grand prieur (3),
Dans leur petit intérieur,
Goutte sciatique ou migraine
Venait affliger le rieur.
Le plaisir trompe la douleur,
Et le sentiment y ramène.

Mais vous, abbé, par quel chagrin
Prétendez-vous flétrir les roses
Qu'Amour mit sur le front divin,
De l'auteur des Métamorphoses ?
Qui peut exciter vos dégoûts ?
Ovide fut triste en Scythie,
Et là sa muse appesantie
Des Césars pleura le courroux ;
Mais que, sur les rives du Tibre,
Ses sons étaient mélodieux !
Que sa muse élégante et libre
Chanta bien les amours des dieux !
Il faut encor qu'on l'apprécie
Par la noblesse de son cœur :
Son ambition, sa folie
Fut d'être l'heureux séducteur,
L'amant adoré de Julie.
Il ne fut point le vil flatteur
D'Octave, ce triomphateur
Dont le char foula l'Italie.
Le prix que vous lui dérobez
Est mérité par ses ouvrages :
Ses écrits, quoique prohibés,
Seront relus dans tous les âges
Et par les fous et par les sages,
Je crois même par les abbés.

Sur ce, monsieur le grand vicaire,
Recevez mes tendres adieux.
Si vous êtes libre d'affaire,
Prenez votre essor vers ces lieux :
Vous verrez encore à nos treilles
Quelques muscats bien parfumés,
Et nous chargerons nos corbeilles
De ces beaux fruits que vous aimez.
Avant que l'âge vienne éteindre
Le feu de vos sens émoussés,
Vivez satisfait, jouissez ;
Et laissez les vieillards se plaindre.

(1) L'abbé de Chaulieu, surnommé l'*Anacréon du Temple*.
(2) Le duc du Maine.
(3) Le grand prieur de Vendôme.

RÉPONSE A UNE ÉPÎTRE DE M. FREAY.

—

Oui, ma muse est une bergère ;
Et le joli chapeau de fleurs
Dont l'embellit ta main légère
Plaît à ses goûts, sied à ses mœurs.
Elle est simple, et si naturelle,
Que, dès le moment où son front
A ceint sa couronne nouvelle,
Un coloris subit et prompt
La fait rougir d'être si belle.
Tu sais plaire, tu peux tromper.
Aux traits d'un éloge insipide
Il est facile d'échapper :
Mais lorsque la grâce y préside,
Bientôt on s'en laisse occuper.
C'est un réseau dont l'art perfide
Attire et sait envelopper
L'innocence faible et timide.
Mais non : tu n'as pas prétendu

Tromper une muse ingénue,
Dans l'hommage que m'a rendu
Ta lyre pour moi prévenue.
Du moins un éloge m'est dû :
Jamais du fiel noir de l'envie
Mon cœur ne fut empoisonné;
Et la palme tant poursuivie
Dont mon émule est couronné,
Je n ai jamais imaginé
Qu'à mon triomphe il l'eût ravie.

Sur l'arbuste d'Anacréon
S'épanouit plus d'une rose :
Le myrte a plus d'un rejeton;
Daphné, dans sa métamorphose,
De rameaux couvrit l'Hélicon.
Si pour vous la fleur est éclose,
Pour moi s'entr'ouvre le bouton.
Rivaux que la gloire rassemble,
Vous, amans, poètes, guerriers,
Ah! cueillez, mais cueillez ensemble
Et ces myrtes et ces lauriers :
Du souffle infecté des furies,
Cruels, n'allez pas dessécher
Ces roses, ces palmes fleuries,
Que l'on doit rougir d'arracher
Quand la haine les a flétries.

Je plains le cœur rongé d'ennui
Et d'un orgueil atrabilaire,
Qui des jouissances d'autrui
Se fait un malheur volontaire,
Et qui présume que, sans lui,
Ne peut exister l'art de plaire.

Pour moi, qui fuis dans mes loisirs,
L'éclat d'une gloire sublime;
Qui, limitant mes vains désirs,
Les borne aux douceurs de l'estime;
Moi qui, du cercle de mes jours
Vois sortir tant d'heures fatales,
Et n'ose employer de leur cours
Que de rapides intervalles;
Moi, moi, que l'on vit enfanter
Des vers sans art et sans prestige,
Que leur naturel fait goûter,
Où jamais l'esprit ne corrige
Ce que le cœur n'a pu dicter :
Libre dans mon insouciance,
Modeste, ou timide en mes vœux,
J'attends, pour toute récompense,
Qu'on souffre que je sois heureux.
C'est peut-être trop d'exigence,
Et dans notre cirque orageux
Où l'on se nuit par concurrence,
Nos Aristarques sourcilleux
Connaissent peu la tolérance.

Mais, Pezay, qu'importent leurs cris,
Leurs intrigues, et leurs outrages?
Le mérite de mes écrits
Ne dépend point de leurs suffrages :
Tu les aimes... voilà leur prix.
Indifférent sur mes ouvrages,
D'après ton goût, je les chéris :
De ton épître enchanteresse
J'ai respiré le pur encens;
Déjà mes esprits languissans
Ont senti le feu de l'ivresse :
Oui, le charme de tes accens
Est l'aiguillon pour ma paresse,
Et la volupté pour mes sens.

ODE A M. D'AGUESSEAU DE FRESNE,

AVOCAT-GÉNÉRAL,

Sur sa convalescence, en novembre 1774.

Digne rejeton d'un grand homme,
Que doit envier à nos lis
Le barreau d'Athène et de Rome,
De Fresne, est-il bien vrai? tu vis!
Tu vis; et, de ses voiles sombres
Épaississant en vain les ombres,
La mort n'a pu fermer tes yeux!
Ils ont revu briller l'aurore;
Et vers le temple d'Épidaure
Tu vas marcher victorieux.

Il est une horrible Gorgone,
Le fléau, l'effroi des humains :
Un affreux serpent l'environne;
Un noir flambeau brûle en ses mains :
Sa fureur lance le reptile,
Et du froid poison qu'il distille
Il glace, il engourdit nos sens.
Bientôt, par des effets contraires,
Sa torche allume en nos artères
Des feux sans cesse renaissans.

Tes maux, dans leur marche inégale,
Changeaient de moment en moment;
Leur cours marquait chaque intervalle
Par l'horreur d'un nouveau tourment.

En proie à ce double supplice,
Tu penchais vers le précipice
Où se termine notre sort;
Et dans ces cruelles alarmes,
Déjà nos yeux versaient les larmes
Dont nous eussions pleuré ta mort.

Telle une fleur prématurée
Tombe, victime tour à tour
Du souffle glacé de Borée
Et des feux de l'astre du jour;
L'un de son haleine fatale
Le frappe à l'aube matinale,
La décolore et la flétrit;
L'autre, dans son midi funeste,
Du haut de la voûte céleste,
L'embrase : elle brûle et périt.

Ainsi de tes jeunes années
S'évanouissaient les beaux jours;
Et de tes nobles destinées
La mort interrompait le cours.
Pendant ces heures effrayantes
Que n'as-tu vu nos mains tremblantes
Presser nos fronts appesantis!
Hélas! dans ton état horrible,
Tes maux te trouvaient insensible :
C'est nous qui les avons sentis.

Peins-toi le désespoir d'un père,
Celui d'une famille en pleurs.
On frémit, on te considère
Mourant sur un lit de douleurs :
Dans un lugubre et long murmure,
L'amitié, l'amour, la nature,
Près de toi confondaient leurs cris :
Un seul, un seul s'est fait entendre;
C'était le cri d'un père tendre
Qui nous redemandait son fils.

Que je plains le mortel farouche
Qui, sans rapports autour de lui,
Écarte l'objet qui le touche,
Et craint de voir les maux d'autrui!
Dans sa froide et fausse sagesse,
Rien au dehors ne l'intéresse,
Il vit sans crainte et sans désirs;
Mais si ses froideurs inhumaines
Lui sauvent en effet des peines,
Ah! combien il perd de plaisirs!

Si d'une famille étrangère
Le trouble a passé jusqu'à moi,
Si pour la tête la plus chère
J'ai ressenti son juste effroi;
De Fresne, en ces jours où la joie
Sur des fronts heureux se déploie,
Qu'il m'est doux de la partager!
Quel calme on goûte après l'orage,
En embrassant sur le rivage
L'ami dont on vit le danger!

Sans doute, lorsque la tempête
Grondait, lançait sur toi ses traits,
Lorsque les Parques sur ta tête
Accumulaient leurs noirs cyprès,
De ton aïeul l'ombre éloquente,
Triste, plaintive, gémissante,
Priait pour tes jours incertains.
Sa voix, qui des dieux de la terre
Arrêta souvent le tonnerre,
A su désarmer les destins.

Oui, c'est cette ombre revérée
Qui de tes jours, près du tombeau,
A, d'une étincelle sacrée,
Rallumé le pâle flambeau.
De son nom, si cher à la France,
Ta vie est l'unique espérance;
Ses honneurs étaient effacés.
Ah! puisqu'il te rend la lumière,
Lance tes pas dans la carrière
Où les siens sont encor tracés!

Va t'illustrer, à son exemple,
Au sanctuaire de Thémis :
L'orphelin t'attend dans ce temple
Pour sauver ses droits compromis.
Sur le siége, ou dans la tribune,
Va, cours prêter à l'infortune
Tes soins, tes talens, et ta voix.
Sois le soutien de l'innocence;
Apprends à tenir la balance,
Et le glaive vengeur des lois.

Mais quelle puissance magique
Lève un voile mystérieux,
Et, dans un tableau prophétique,
Peint ton avenir à mes yeux?
Sur un autel où l'encens fume
Un flambeau qui soudain s'allume
Mêle ses feux aux feux du jour,
Et, sous l'air modeste des Grâces
Une beauté qui suit tes traces
Marche entre l'Hymen et l'Amour.

Ah ! ce n'est point un vain prestige ;
Je vois s'allier deux beaux noms.
De Fresne, tu dois à ta tige
Des appuis et des rejetons.
Sorti des ombres de l'enfance,
A peine de l'adolescence
Les premiers feux t'ont enflammé :
Dans les délices du bel âge,
Goûte bien le double avantage
D'aimer ensemble et d'être aimé.

Pardonne si ces faibles rimes
N'offrent que des épanchemens;
Si ma muse à des traits sublimes
A préféré des sentimens :
J'aurais voulu, dans mon ivresse,
Du chantre des jeux de la Grèce
Égaler les plus nobles airs :
Mais ma voix, plaintive, étouffée,
Prenant bientôt le ton d'Orphée,
N'a pu que soupirer ces vers.

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Généreuse Amitié, toi dont la douce flamme
D'un trouble impérieux n'agite point notre âme;
Toi qui, n'imposant point de tyranniques lois,
Laisses à la raison la liberté du choix;
Toi qu'un goût réfléchi fait naître de l'estime;
Qui consoles les cœurs que l'infortune opprime :
Amitié, qu'on adore et qu'on ne connaît pas,
Tes destins sont-ils donc de faire des ingrats!
Il est un dieu cruel que l'homme te préfère...
Pardonne, c'est l'Amour; pardonne, il est ton frère.
Sous d'horribles couleurs peins-moi, si tu le veux,
Son funeste ascendant, son despotisme affreux;
Dis-moi que tous ses traits, trempés dans l'amertume,
Empoisonnent nos sens d'un feu qui les consume :
Moi, je te répondrai que les emportemens,
Les pleurs, le désespoir, les plaintes des amans,
Ce flux et ce reflux, cet éternel délire
D'une âme qui possède et d'un cœur qui désire,
Nos craintes, nos ennuis, toutes nos passions,
Vains prestiges des sens, erreurs, illusions,
De quelque titre enfin que ta raison les nomme,
Sont les ressorts secrets et le besoin de l'homme.
Ton bonheur uniforme en sa tranquillité
Détruit notre énergie et notre activité.
Ton sentiment est faible : il faut à l'âme humaine
Ou les feux de l'amour ou le fiel de la haine.
Misanthrope ennuyé, tout fatigue mon cœur :
Mes regards, offusqués d'une sombre vapeur,
Voyant tous les objets à travers un nuage,
Me représentent tout sous un aspect sauvage :
Les dégoûts ont glacé ma sensibilité,
Je hais tout : cependant un ami m'est resté ;
Il conserve sur moi les droits de l'habitude.
Je veux m'envelopper, fuir dans la solitude :
Il m'embrasse en pleurant : mais sa molle pitié
Va me faire haïr jusques à l'amitié.
Lui, pleurer ! est-ce à l'homme à répandre des larmes?
C'est à la beauté seule à leur prêter des charmes.
L'ami qui me console ajoute à mes chagrins :
Étalant à mes yeux sa raison que je crains,
Combattant mes dégoûts, l'erreur qui m'empoisonne,
Quand il faut me tromper, le malheureux raisonne.
Loin que d'un tel secours mon cœur soit attendri,
Par ses moralités il est encor flétri.
Mais que, dans ces momens où notre âme abattue
Se plaît à dévorer le poison qui la tue :
Où, nous assoupissant dans nos profonds chagrins,
Nous nous désunissons du reste des humains;
Qu'alors une beauté tendre et compatissante,
Conduite par l'Amour, à nos yeux se présente ;
Qu'elle daigne répandre au sein de son amant
Ces pleurs délicieux, les pleurs du sentiment ;
Entre elle et nos ennuis notre âme partagée
Du poids de ses douleurs est bientôt soulagée.
L'astre du jour sur nous se lève plus matin ;
On sent à chaque instant s'adoucir ce levain,
Ces poisons lents et froids qui, coulant dans nos veines,
Dans chacun de nos sens multipliaient nos peines.
Sans doute, il n'est point d'homme assez infortuné,
De quelques maux cruels qu'il soit environné,
Qui ne puisse aisément, au sein de ce qu'il aime,
Oublier sa douleur et s'oublier soi-même.

Quel est ce malheureux revêtu de lambeaux ?
Je le vois à pas lents descendre des côteaux ;
Bravant sous le midi l'ardente canicule,
Depuis le jour naissant jusques au crépuscule.
On l'a vu, la coignée ou la bêche à la main,
Déraciner le chêne, aplanir un terrain :
Le soleil l'a noirci des feux de sa lumière;
Il se traîne, et courbé rentre dans sa chaumière,
Le poignard dans le cœur, les larmes dans les yeux.
Va-t-il y quereller, y maudire les dieux?
Non ; c'est là qu'il rejoint une épouse fidèle.
Elle vient dans ses bras ; il vole au devant d'elle ;
Un sourire enchanteur, un tendre embrassement,
Une caresse, enfin le plaisir d'un moment,
Redonnent à son âme éteinte, anéantie,
Un sentiment plus vif et l'amour et la vie :

Sous le poids qui l'accable il est plus affermi.
Mais que ce malheureux aille voir son ami :
Infortunés tous deux, tous deux dans la misère,
Leur douleur deviendra plus sombre, plus amère ;
Leurs malheurs et leurs maux sur eux appesantis,
Détaillés l'un par l'autre, en seront plus sentis.

O déesse, à présent des mortels ignorée,
Amitié ! tu régnas dans les beaux jours de Rhée :
L'homme heureux et content, à l'abri des revers,
N'allait point confier des maux qu'il eût soufferts :
Sur le front des amis l'allégresse était peinte,
Leur bouche n'était point l'organe de la plainte;
Mais dans ces jours cruels quels sont nos entretiens ?
Les maux sont partagés, et chaque être a les siens:
Sans cesse l'on s'en fait la triste confidence.
Non : j'aime mieux me plaindre et gémir en silence.
Je n'irai point verser dans un cœur étranger
Des maux qu'il sent lui-même et ne peut soulager ;
Et l'amitié d'ailleurs, dans ce siècle parjure,
Peut-elle être sacrée ? est-elle toujours sûre?
L'orgueil ou l'intérêt en ont formé les nœuds :
Un malheureux veut-il d'un ami malheureux ?
Au moins l'amour est vrai ; son charme involontaire
Le rend inaltérable et le rend nécessaire :
Il tient à l'âme, aux sens ; et, malgré les erreurs
Dont les vices du jour ont infecté nos mœurs,
L'amour n'est point un songe; il est vrai que l'on aime :
L'amour indépendant existe par lui-même.

Trop coupables humains, dont les crimes divers
Ont chassé les vertus de ce triste univers :
Vous qui de l'innocence avez perdu les charmes,
Qui vivez dans le trouble, au milieu des alarmes ;
Vous, tigres dévorans, l'un sur l'autre acharnés,
Sous le poids de vos fers esclaves mutinés !
Vous chez qui l'amitié n'est rien qu'une chimère,
Qu'un nœud mal assorti que l'intérêt altère ;
Vous qui vous êtes fait un art de vous trahir ;
Vous que l'ambition oblige à vous haïr ;
Vous entre qui les rangs ont mis des intervalles ;
Vous dont l'orgueil défend ces barrières fatales,
Qui semblez entre vous, par vos communs mépris,
Oublier le limon dont vous fûtes pétris...
Ennemis l'un de l'autre, ennemis de vous-même,
Votre infortune, hélas ! n'est pas encore extrême,
Vous n'avez pas du ciel épuisé le courroux,
Tristes mortels !... l'Amour est encor parmi vous.

AGLAÉ,

OU LA PRIÈRE A L'AMOUR.

Le jour s'est levé par du berceau de l'Aurore :
Ses feux naissans, un charme, un pouvoir que j'ignore,
Vers ces lieux reculés ont égaré mes pas.
Quel est donc cet asile? où vais-je? où suis-je? hélas !...
Mais quoi ! n'ai-je suivi qu'un charme involontaire?
Ces myrtes enlacés, cet autel solitaire,
L'encens qui déjà fume, allumé par mes mains,
Ces oiseaux palpitans, de leur sort incertains,
Ces victimes, ce vase entouré de guirlandes,
Mon trouble aux pieds du dieu qui reçoit mes offrandes,
Tout annonce à ce dieu que je crains de nommer,
Un sacrifice à faire et des vœux à former.
Mais aux pieds d'un enfant d'où vient que je frissonne ?
Sa main est désarmée, il tient une couronne ;
Son sourire est-il fait pour inspirer l'effroi ;
Dieu que l'on peint cruel, Misis l'est plus que toi,
Misis !... A ce nom seul je me sens plus émue...
Le jour où dans le cirque il s'offrit à ma vue,
Le feu de ses regards pénétra tous mes sens...
(Ainsi sous ces berceaux s'est répandu l'encens.)
Sous mes voiles légers ce feu secret circule...
Misis m'a-t-il trompée ? ai-je été trop crédule ?
Hier il me surprit tandis que je rêvais :
Je me plaignis à lui des maux que je souffrais ;
Je lui peignis comment, éperdue, inquiète,
Des antres ignorés je cherchais la retraite ;
Combien j'en chérissais le silence et l'horreur,
Satisfaite, du moins, d'y cacher ma douleur !
Ma plainte le touchait... un soupir l'a finie.
« Tu me fuis, m'a-t-il dit; et l'Amour t'a punie
C'est ainsi qu'il frappa l'insensible Daphné.
Lui seul peut consoler ton cœur infortuné :
De ce cœur, qu'il agite, il demande l'hommage,
Son temple est près d'ici, ce temple est un bocage :
Vole, au lever du jour, sous ces ombrages frais,
Va soumettre à ce dieu ton cœur et tes attraits.
Au pied de ses autels que ta fierté fléchisse :
Va, le bonheur suivra ton premier sacrifice.
Moi-même, plus heureux, j'attendrai ton retour :
On accorde à l'amant ce qu'on offre à l'Amour... »

Eh bien, dieu favorable ! écoute ma prière :
A ton culte sacré se livrant tout entière,
Aglaé vient t'offrir un cœur simple, ingénu...
Mais quel bruit jusqu'à moi tout à coup parvenu !
Je frémis... Qui peut donc agiter ces feuillages?

L'air est pur, le matin voit naître peu d'orages;
Ce n'est point là des vents le souffle impétueux...
Misis oserait-il?... Ah! finissons mes vœux:
Qu'aurais-je à redouter près du dieu que j'implore?
Il punirait Misis... Le bruit redouble encore...
Ciel! entre ces rameaux est-ce Misis? c'est lui!...
Dieu puissant! dieu vengeur! prête-moi ton appui;
Vois mourir à tes pieds ces colombes fidèles;
Misis exige-t-il que j'expire comme elles?...
Bocage malheureux, redoutable séjour!...
L'innocence périt aux autels de l'Amour.

STANCES A ÉGLÉ.

Préludes enchanteurs des débats de l'amour,
Voluptueux sourire où l'âme se déploie,
Regards plus enflammés que les rayons du jour,
Baisers de feu reçus et donnés tour à tour,
Se peut-il désormais qu'un malheureux vous croie?

Hier, sur votre foi, plein d'ardeur et d'espoir,
Je volai vers le lit de celle que j'adore:
Hélas! ce n'était plus ce que j'avais cru voir;
Du plaisir, dans ses yeux, j'ai vu mourir l'aurore,
Et sur sa bouche enfin je n'ai pris qu'un bonsoir.
Doux regards, doux baisers, puis-je vous croire encore?

Si mes vœux près d'Églé sont toujours superflus,
Du trône des plaisirs si sa main me repousse;
Piqué de ses froideurs, outré de ses refus
(Quoique né fort crédule et d'humeur assez douce),
Baisers, regards trompeurs, je ne vous croirai plus.

Mais déjà le Sommeil s'avance avec la Nuit:
Amour, puissant Amour, donne-moi la victoire.
Mon amante paraît, la Volupté la suit...
Comblera-t-elle enfin mon bonheur et ma gloire?
Oui; son œil me l'annonce, et le plaisir y luit.
Regards, baisers charmans, qu'il est doux de vous croire?

LES SACRIFICES DE L'AMOUR.

A MADAME ***.

J'ai vu, comme Actéon, les beautés de Diane:
Le respect, dans mon cœur, cédait à mes désirs;
Et j'allais, plein de feu, porter un pied profane
Au sanctuaire des plaisirs.
Déjà, dans l'ardeur qui m'anime,
Je m'avançais vers cet autel sacré
Où l'Amour seul peut rendre un culte légitime:
Mais, ô retour inespéré!
Pour la divinité mon hommage est un crime!
Et son cœur, contre moi par la haine ulcéré,
De mes transports m'a rendu la victime.

O toi qui, malgré tes rigueurs,
Ne peux du moins m'ôter ton image chérie,
Tu le vois, sous les traits de cette allégorie,
Je peins en soupirant mon crime et mes malheurs...
Mon crime!... est-il donc vrai que j'ai pu te déplaire?
Quoi! ce penchant toujours impérieux,
Ce sentiment involontaire,
L'amour est un outrage, une offense à tes yeux?
Mon crime!... à chaque instant mon cœur le renouvelle.
Plus coupable aujourd'hui, même après tes refus,
Je sens dans mon âme rebelle
S'accroître encor des désirs superflus.

En vain ta bouche me rappelle
Que tu ne m'estimeras plus:
Je ne puis commander à mes sens trop émus;
Et je ne réfléchis que pour te trouver belle.

Que dis-je? cette nuit, quand un repos flatteur,
Par une illusion (le charme de mon âme!),
Dans les bras du sommeil endormait ma douleur,
J'espérais fléchir ta rigueur;
Et ton amant, plein d'amour et de flamme,
Précipitait l'instant de son bonheur:
Je t'ai vaincue; et mon âme ravie
S'enivrait doucement au sein des voluptés:
Je puisais le plaisir aux sources de la vie,
Mes baisers, par leur nombre, égalaient tes beautés.

Hélas! de quels regrets mon erreur est suivie!
Les désirs seuls me sont restés:
N'en doute point: je les ressens encore.
Je ne puis te tromper, je ne puis consentir
A condamner mes feux, à feindre un repentir
Que je n'ai point... puisqu'enfin je t'adore...
Je le vois, je t'offense, et l'outrage est réel:
Ton courroux même est légitime:
Mais prends pitié d'un amant malheureux.
Telle est l'ardeur du transport qui m'anime,
Que je voudrais, bien plus audacieux,
Mourir entre tes bras pour expier mon crime.

Ne me dis point que ces emportemens
Annoncent le mépris et le défaut d'estime:

Non, pour toi, dans mon cœur né tendre et magnanime,
L'estime est le premier de tous mes sentimens...
Juges-en, et connais à quel excès je t'aime :
Oui, malgré mes transports, mes regrets, mes désirs,
Explique-moi ta volonté suprême;
Permets ou défends les plaisirs;
Contre tes lois je n'ai que mes soupirs,
Va, je t'obéirai... fût-ce contre moi-même.

VERS

Pour mettre au bas d'une statue de marbre représentant la Volupté, sous la figure d'une femme couchée et qui semble endormie.

—

Comme un éclair, naît et meurt le plaisir :
Son feu follet à peine nous enflamme,
Qu'il s'évapore et détruit le désir.
Je ne sais quoi lui survit dans notre âme :
C'est un repos voluptueux, charmant,
C'est le bonheur goûté dans le silence;
C'est des esprits un doux recueillement :
Après les sens, c'est l'âme en jouissance.
Considérez cette jeune beauté,
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-close,
Rêveuse au sein de la tranquillité :
Dormirait-elle? oh non! elle repose;
Paisiblement son cœur est agité,
Il est ému; devinez-en la cause.
Combien de cœurs ont ainsi palpité!
Figurez-vous, pour mieux peindre la chose,
L'Amour tranquille après l'activité
D'un plaisir vif, nouvellement goûté,
Se reposant sur des feuilles de rose :
Ce repos-là se nomme Volupté.
L'art du ciseau, dans ce marbre, en expose
Le charme heureux, dans un simple portrait.
Moi, j'ai vu plus; dire où... comment... je n'ose :
Amour le sait : je l'ai mis du secret.

ÉPÎTRE A M. D'ÉP***,

Qui soupçonnait l'auteur d'avoir fait des vers contre lui sur l'infidélité de sa maîtresse.

—

Je n'aime point par un vain persiflage,
De mes amis censurer les erreurs :
Tout homme est faible, et chacun a ses mœurs;
Je plains un fou comme j'estime un sage.
Cher d'Ép..., plus de soupçon sur moi :
J'ai pris par choix la bonté pour devise.
Du fol écrit qui te ridiculise
Ma main n'a fait ni les vers ni l'envoi;
Un sot peut seul rire d'une sottise;
Mais repoussons les traits de tes censeurs.
Est-ce un travers, qu'aux jours de ton automne
Ton sang encor dans tes veines bouillonne?
Ne sait-on pas, sur nos fragiles cœurs,
Quel est l'effet d'une mine friponne?
Un fin sourire, oracle des faveurs,
Un œil malin qui s'irrite et pardonne,
Des riens charmans, des caprices trompeurs,
Mille refus plus doux que ce qu'on donne...
Volà comment la coquette aiguillonne
Des sens flétris, éteints dans les langueurs,
Eh! qui pourrait, fût-il octogénaire,
Voir sans désir la folâtre Phryné,
Dans un boudoir au plaisir destiné,
Renouveler tous les jeux de Cythère?
Là tous les sens sont charmés tour à tour.
Là, sur des coins, pastilles enflammées
Portent dans l'air de ce discret séjour
L'ambre irritant de leurs douces fumées
(L'ambre, dit-on, est l'encens de l'Amour).
Dans une niche où, loin de tout profane,
Sont suspendus d'inutiles rideaux,
Un lit charmant que l'on nomme *ottomane*,
Offre aux désirs des coussins, des carreaux :
L'heureux sultan y conduit la sultane.
Vois-y Phryné, Phryné dont les attraits
N'ont plus l'éclat de leur première aurore;
Mais sa parure, un déshabillé frais,
Mille rubans lui donnent l'air de Flore.
Lorsque son sein ne venait que d'éclore,
On l'admirait, on soupirait auprès;
Mais maintenant on le baise, on l'adore :
Enfin Phryné, par l'art de ses apprêts,
Est aussi jeune, et bien plus belle encore.
Ce qui lui prête un charme encor plus sûr,
C'est ce regard que l'aimable friponne
Lance toujours et si tendre et si pur :
C'est cette bouche, où le rire assaisonne
Chaque baiser que son amant lui donne;
C'est l'air, le ton, faussement ingénus,
Dont la perfide échauffe un *je vous aime*.
On le dit mal quand on le sent soi-même :
On le dit mieux quand on ne le sent plus.
Pour nos Phrynés, tromper est l'art suprême.
Si sur leur front le ciel mit la candeur,
Si dans leurs yeux il peignit l'innocence,
Si sur leur bouche il plaça l'éloquence,

Il mit aussi l'imposture en leur cœur.
Voilà comment la nymphe enchanteresse
Devint si chère à tes esprits charmés.
Chaque plaisir nous coûte une faiblesse ;
Et la première est de nous croire aimés.
Tu fus heureux, mais aussi tu fus dupe ;
Et, si j'en crois la gazette du jour,
Jamais Phryné n'a ressenti l'amour :
Le plaisir seul ou l'intérêt l'occupe.
D'après cela, mon esprit est bien loin
De déclamer contre ton inconstance :
En offensant, elle prévient l'offense :
Et, comme toi, mon cœur en a besoin.
Après un goût un autre doit renaître
(Tu m'as donné cette utile leçon),
Et dans le choix d'être dupe ou fripon,
Tout bien pesé, c'est fripon qu'il faut être.

AU ROI LOUIS XV.

Vous voilà donc bourgeois d'Auteuil,
Sire ; et voilà notre village
Qui va jouir de l'avantage
Dont se vantent avec orgueil
Choisy, La Meute et l'Ermitage.
Vous y viendrez chercher l'ombrage,
Le doux lilas, le chèvrefeuil :
Tant mieux pour nous. Bon voisinage
Fut toujours d'un heureux présage.
Nous voudrions vous faire accueil,
Immortaliser notre hommage
Par quelque éclat ; mais ce hameau
Qui vit les muses rassemblées
Se promener dans les allées
Du jardin qu'habitait Boileau,
Auteuil ne voit plus sa fontaine
Abreuver le sacré troupeau
Qui s'enivre dans l'Hippocrène :
Les Muses n'aiment plus notre eau.
Nous nous en consolons : les Grâces
Valent tout au moins les neuf Sœurs :
Elles tiendront ici leurs places.
Bientôt, amenant sur leurs traces
Une foule d'adorateurs,
Nos regards les verront paraître
Dans des chars légers et brillans,
Rire, folâtrer sous le hêtre ;
Et, dans les beaux jours du printemps,
Former une danse champêtre.
Tel est l'agrément de ces lieux.
Sire, remplissez notre attente,
Venez-y ; tout en ira mieux.
Il faut bien que du haut du trône
Louis descende quelquefois ;
L'émail des prés, l'ombre des bois,
Les dons de Flore et de Pomone
Doivent lui plaire ; et les bons rois
Ont bien souvent, dans le silence,
Caché sous le nom de bourgeois
Les grands titres de leur naissance.

SUR LA MORT DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Il est un monstre sourd, aveugle, inexorable :
La rage est dans son cœur, le poignard dans sa main :
La nature effrayée et son cri lamentable,
Rien ne l'émeut ; il frappe avec un bras d'airain.
C'est ainsi qu'on a vu son squelette terrible
S'asseoir tranquillement sur un lit de douleurs,
D'une famille auguste y rebuter les pleurs,
Et porter lentement le coup le plus sensible.
Les vœux de tout un peuple ont été superflus,
Et la Mort a détruit sa plus noble espérance...
Mais de tant de fureurs ne nous étonnons plus :
Elle a dû résister aux larmes de la France :
Elle fut insensible à trente ans de vertus.

A MADAME ***.

Tranquillise ton cœur, ton cœur si cher au mien.
Unis par le penchant, par le plus doux lien,
Les chaînes de l'amour, quelquefois si pesantes,
N'auront qu'un poids léger pour nos mains caressantes.
Tu crains (tu me l'as dit) qu'un premier sentiment
Ne reprenne à mes yeux ce qu'il eut de charmant,
Et que vers lui bientôt mon âme ramenée
Ne te laisse plaintive autant qu'infortunée...
Sincère dans mes feux, et vrai dans mes froideurs,
Je ne t'ai point caché d'anciennes ardeurs :
D'un amour malheureux tu fus la confidente ;
L'amant s'est plaint à toi des torts de son amante.
Rarement satisfait, sans cesse humilié,
Recherché quelquefois, mais souvent oublié,
Caressé par loisir, aimé par intervalle,
Objet trop peu flatté d'une flamme inégale ;
Mon bonheur le plus pur, mes plaisirs les plus doux

Furent empoisonnés par de justes dégoûts.
Sans intéresser l'âme, il est affreux sans doute
De ne devoir qu'aux sens les plaisirs que l'on goûte.
Eh ! que m'importe à moi la faveur d'un coup d'œil ?
Je veux que le cœur m'aime et m'aime avec orgueil ?
Mais que ce cœur ingrat, flatté d'un double hommage,
Entre un rival et moi sans cesse se partage ;
Et que d'un vain éclat seulement occupé,
Son amant le plus cher soit son amant trompé ?
Je dois te l'avouer, soit par délicatesse,
Soit dans mes sentimens amour-propre ou noblesse,
Je ne veux plus d'un cœur que je ne puis remplir,
D'un cœur qu'un autre amant peut seul enorgueillir.

Sans doute, il est des jours à nos désirs contraires ;
Il est des contre-temps, des malheurs nécessaires ;
Tous les biens des mortels sont mêlés à des maux ;
Je sais qu'il est enfin peu d'amans sans rivaux.
Mais savoir qu'en secret l'amante que j'adore
Des feux de mon rival s'applaudit et s'honore ;
Qu'elle peut, sans gémir, plier ses sentimens
Au gré de l'intérêt et selon les momens ;
Savoir qu'elle jouit, sans en être attendrie,
Des jalouses douleurs dont mon âme est flétrie !
Non ; mon cœur, qui toujours eut besoin d'être aimé,
A douter qu'il le soit n'est point accoutumé :
Je n'en puis soutenir l'affreuse incertitude.

Plein de ces noirs soupçons, de cette inquiétude,
J'ai cherché, je l'avoue, un cœur digne du mien :
Je l'ai cherché long-temps, et j'ai trouvé le tien.
Je n'ose me vanter ; mais enfin, si pour plaire
Un amant n'a besoin que d'une âme sincère,
Que d'une âme épurée, et sensible encor plus,
Oui, j'ai dû te toucher ; ce sont là mes vertus.
C'est par elle, du moins, que j'ai su reconnaître
Le rapport de nos cœurs unis et faits pour l'être.
Par un penchant secret l'un vers l'autre attirés,
Assortis par le goût, s'attachant par degrés,
Sans user d'aucun art, sans vouloir se séduire,
Ils ont tout fait pour eux ; l'esprit n'eut rien à dire.

Quel instant plus heureux que l'instant fortuné,
Où, par l'amour timide à tes pieds amené,
Marchant à la faveur du silence et des ombres,
Je démêlai tes traits parmi les clartés sombres !
La lampe de Psyché jetait ce faible jour,
Cette obscure lueur favorable à l'amour :
Tu dormais ; et mes pas, que j'appuyais à peine,
Soutenaient en tremblant ma démarche incertaine.
Coupable, intimidé, je craignais ton réveil ;
Je n'osais t'arracher à la paix du sommeil ;
Mais quel fut mon bonheur, quand, au lieu de la plainte,
Ta bouche n'exprima qu'un sentiment de crainte,
Que cet effroi si doux, que ces faibles remords,
D'un cœur déjà soumis vains et derniers efforts !
L'un de l'autre étonnés, mais charmés l'un par l'autre,
Quelle volupté pure eût égalé la nôtre ?
Prélude des plaisirs qui mènent au bonheur,
Baisers donnés, rendus, épanchemens du cœur,
Nous épuisâmes tout ; et, dans notre délire,
Nous ne nous disions rien pour avoir trop à dire.
A ce trouble si doux le calme a succédé.

Quand le prix de l'amour est enfin accordé,
Souvent, dans nos esprits, l'illusion détruite
Laisse d'affreux dégoûts qu'elle traîne à sa suite :
Mais, après ma victoire, encore plus heureux,
La flamme du plaisir vient d'accroître mes feux.
J'ai rencontré chez toi la naïveté pure,
Le simple coloris qu'on tient de la nature :
Ce sentiment si vrai, qui s'exprime sans art,
Et comme un doux rayon se peint dans le regard.

Je veux semer de fleurs les pas de mon amante :
Je veux que, dans mes bras et tranquille et contente,
Elle n'ait de regret que le regret flatteur
D'avoir pu balancer à me donner son cœur.
Oui, je t'aime à jamais : ma bouche te le jure,
Non par de vains sermens, trop voisins du parjure ;
Va, je sais mieux choisir les garans de ma foi :
Je veux t'aimer toujours... et j'en jure par toi.

A M. LE COMTE DE ***,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

3 novembre 1768.

Comte, point de cérémonie,
Point de tumultueux apprêts ;
Point de ces feux dont l'Ausonie
A tant varié les effets.
Sous le cintre de tes bosquets
Point de bal, point de symphonie :
Beaucoup d'amitié, peu de frais,
Et voilà ta fête finie.
Vois d'ailleurs l'affreuse saison !
Flore rembrunie, éplorée,
S'enfuit toute décolorée
Dans les serres de Trianon,
L'art par des nuances nouvelles,
Y rajeunit ses agrémens :
Mais il faut des fleurs naturelles

A côté de nos sentimens.
Contente-toi du simple hommage
Des cœurs qui te sont dévoués;
Je te l'offre sans étalage.
Va, les grands qu'on a peu loués
En furent aimés davantage.
Sois heureux, et que la Santé,
De sa main brillante et fleurie,
Verse sur le soir de ta vie
Le calme et la sérénité.
Le nombre des ans s'accumule;
Une faiblesse ridicule
Nous en fait mesurer le cours:
Crois-moi, cher comte, les beaux jours
Sont suivis d'un long crépuscule.
Imite ces vieillards sensés
Qui, de tous soins débarrassés,
Laissaient sans trouble aux destinées
Filer, entre leurs doigts glacés,
L'heureux fuseau de leurs années.
Ainsi, du sage Anacréon
Chaulieu renouvelant l'exemple,
Alla, dans les soupers du Temple,
Réchauffer sa froide saison.
Malgré les douleurs de la goutte,
Gaîment courbé sur son bâton,
De fleurs il parsema la route
Qui le conduisit chez Pluton.
En un mot, Comte, et pour conclure,
Trop de prudence est un défaut:
Je crois les soins de la nature
Et les préceptes d'Épicure
Meilleurs que les poudres d'Ailhault.

BOUQUET.

A TOI.

Plein des sentimens de mon cœur,
Veux-tu que, le jour de ta fête,
Des vers d'un éloge flatteur
J'occupe et fatigue ma tête?
Zelmire, tout adorateur
Qui chantait avant la conquête
Goûte en silence son bonheur.
Ainsi l'oiseau dans le bocage,
Avant l'instant délicieux,
Fait entendre au loin son ramage,
Et puis se tait, pour jouir mieux.
Jouir, voilà notre partage,
Ta fête est sans doute un beau jour:
Je sais, ainsi le veut l'usage,
Qu'il faut célébrer son retour
Par un bouquet, par un hommage
Qu'à l'amour-propre doit l'amour:
Mais ce soin est-il nécessaire?
Et, si j'eus l'art de te charmer,
Si d'une ardeur involontaire
Tes sens se laissent enflammer,
Nous sommes bien sûrs de nous plaire;
Il ne s'agit plus que d'aimer.
Ah! je m'en rapporte à toi-même:
Est-ce par un vain compliment
Que je puis prouver que je t'aime?
On ne le prouve qu'en aimant.
Ovide auprès de sa maîtresse,
Bien moins amoureux que galant,
La louait, la flattait sans cesse,
Et lui montrait plus de talent
Qu'il ne lui prouvait de tendresse.
Il est vrai qu'il chanta l'Amour,
Et son pouvoir à qui tout cède:
Mais bientôt, par un prompt retour,
Il en sut chanter le remède.
Tibulle, en montrant moins d'esprit,
Développe un cœur plus sensible,
Il aime, il le sent, il le dit
En moins de mots qu'il est possible;
Et souvent un mot lui suffit.
Aussi, je crois que son amante,
Parmi tant d'hommages divers,
Reçut de sa bouche éloquente
Bien plus de baisers que de vers.
C'est lui que je prends pour mon guide;
Tu ne trouveras point en moi
Les grâces ni l'esprit d'Ovide;
Mais je prouverai, par ma foi,
Et par le goût le plus solide,
Que je suis Tibulle pour toi.

ÉPITRES.

A TOI.

Zelmire, enseigne-moi le temple de l'Amour:
N'a-t-il plus parmi nous d'autel ni de séjour?
Je sais que nos aïeux placèrent son image
Au fond de leurs jardins, dans l'ombre du bocage:

à, l'amant éloigné de l'objet de ses feux,
olitaire, y portait ses regrets et ses vœux.
e m'imagine voir une Grecque naïve,
oin d'un amant chéri languissante et plaintive,
ller aux pieds du Dieu gémir, verser des pleurs,
'implorer, et pour don lui présenter des fleurs.
n amant fortuné demandait autre chose :
n baiser quelquefois fut le prix d'une rose;
t d'un cœur bien épris l'amour toujours content
ayait d'une faveur le plus mince présent.
ù trouver aujourd'hui ce dieu que je révère?
h! Zelmire, tu sais si j'ai des vœux à faire :
En conjurant l'Amour de remplir mon espoir,
Il faut lui demander jusqu'au bien de te voir.

Que vous êtes heureux, amans qui dès l'aurore
Voyez l'objet aimé pour le revoir encore;
Qui, par l'aube naissante arrachés de ses bras,
Sous les yeux de l'Amour suivez partout ses pas;
Qui, lorsque de la nuit le voile se déploie,
Courez jouir encor d'une plus douce joie!
Libres dans vos plaisirs, libres dans vos amours,
De vos embrassemens rien n'interrompt le cours.

Zelmire, ne dis point qu'un état si tranquille
Nous endort dans l'ennui d'un bonheur trop facile.
Je sais qu'il est des cœurs faibles et languissans
Qui n'ont d'activité que celle de leurs sens;
Dont l'ardeur passagère et toujours inégale
S'éveille par moment et meurt par intervalle :
Mais, Zelmire, nos cœurs, formés différemment,
N'ont-ils qu'un fol instinct? Ils ont le sentiment.
J'ose au moins t'assurer que le mien ne s'altère
Ni de ce qu'il reçoit, ni de ce qu'il espère;
Et qu'enfin le bonheur avec toi partagé
Est toujours trop rapide et trop peu prolongé.

Agréable séjour où je vais voir Zelmire!
Beaux lieux, vous le savez si mon cœur vous désire!
Oui, je vous reverrai, délicieux berceaux!
En vain les aquilons dépouillent vos rameaux;
Vous avez moins d'attraits, mais celle que j'adore
Peut au sein des hivers vous embellir encore :
Vous m'intéresserez même par vos débris.
Vous allez rappeler et peindre à mes esprits,
A mon âme, à mes sens, enfin à tout mon être,
Des jours trop tôt passés... que vous ferez renaître.
Vous fûtes confidens de mes premiers plaisirs;
Je m'en fiais à vous encor plus qu'aux zéphyrs;
Et, de mille baisers donnés dans vos retraites,
Aucun ne fut trahi par vos ombres muettes.

Oui, Zelmire, je sais quel est l'heureux séjour,
Quel est l'aimable asile habité par l'Amour.
Il est, n'en doutons point, au fond de vos bocages.
J'irai bientôt, j'irai lui rendre mes hommages :
J'irai me plaindre à lui de quelqu'un de mes maux.
Peut-être de sa bouche entendrai-je ces mots :
« Content, heureux, aimé, préféré par Zelmire,
» Peux-tu te plaindre, ingrat! » Alors qu'aurai-je à dire?
Rien... Zelmire viendra : je lirai dans ses yeux
Le plus tendre retour, et l'instant d'être heureux...
Mais je le suis déjà : tu m'aimes, et ta flamme
M'a tout donné sans doute en me donnant ton âme.

A TOI.

Que je les plains ces cœurs insensibles et froids,
A des plaisirs sans goût abandonnés sans choix,
Qui, d'un monde frivole embrassant les systèmes,
Savent jouir de tout, et non jouir d'eux-mêmes!
Je le sens, les plaisirs de la société
Ne sont que dans l'accord d'un cercle limité.
Au sein de la nature, et loin d'un vain tumulte,
Il faut que quelquefois notre âme se consulte.
Dans la foule brillante on est trop loin de soi :
J'aime à philosopher, à penser avec moi.
L'amitié, de l'amour cette aimable rivale,
Moins vive, et cependant quelquefois son égale,
L'amour et l'amitié (je les aime tous deux)
Suffisent au bonheur de qui sait être heureux.
Une amante, un ami que le penchant nous donne,
Une amante qui plaît, un ami qui raisonne,
Différemment aimés, mais également chers,
Nous tiennent lieu de tout, et sont notre univers.
Qu'ai-je besoin d'aller adorer la fortune
Chez un grand qui m'ennuie ou bien que j'importune?
L'humiliant appui dont il croit m'honorer,
La faveur qu'il me vend, et qu'il faudra pleurer,
Son coup d'œil dédaigneux, l'orgueil de son sourire,
Seraient-ils plus pour moi qu'un regard de Zelmire?

Non, Zelmire! mon cœur met dans l'égalité
Son suprême plaisir et sa félicité.
C'est dans l'heureux séjour d'où l'hiver nous exile
Que j'ai joui d'un ciel toujours pur et tranquille.
Là mes jours, commencés et finis près de toi,
N'étaient qu'un court espace et qu'un moment pour moi;
Les ris en partageaient les heures fortunées.
Que de si doux momens ne sont-ils des années!
Là les nuits, mille fois plus belles que les jours,
Dans le sein des plaisirs appelaient les amours :
J'aurais voulu cent fois les prolonger encore.

Quel amant ne craint point le retour de l'aurore!
Couvert de tes baisers, embrasé de tes feux,
Après de telles nuits est-il un jour heureux!
Oui, sans doute, il en est; la beauté que l'on aime,
Pourrait donner un charme à l'infortune même.

Le matin, quand l'ivoire assemblant tes cheveux,
Sur ton front calme et pur en disposait les nœuds,
Tes traits, dans le miroir réfléchis à ma vue,
Inspiraient à mon âme une joie inconnue:
La glace, en répétant les rayons de tes yeux,
Augmentait mes plaisirs multipliés comme eux.

Je crois me voir encore auprès de mon amante
Écouter les leçons de sa bouche charmante,
Tracer sur le papier le lointain d'un côteau,
Sur les plans avancés dessiner un hameau,
D'arbres et de buissons ombrager les terrasses,
De rochers inégaux varier les surfaces;
Et, d'un cadre sans luxe entourant le dessin,
Me présenter à toi mon ouvrage à la main.
La tienne alors, la tienne, intelligente et sûre,
De mes arbres trop ronds découpe la verdure,
Divise les rameaux, fait jouer au travers
Et les masses de l'ombre et les brillans des clairs.
C'est ainsi que Zeuxis fut enseigné peut-être:
Tous les talens, je crois, ont eu l'amour pour maître.

Ah! quand viendra le temps, où, ton maître à mon tour,
J'associrai pour toi les Muses à l'Amour;
Où formant ton oreille aux accords de la lyre,
Dans l'art brillant des vers ma voix pourra t'instruire?
Zelmire, tu le sais, cet art est l'art du cœur;
Il donne la pensée, et l'esprit la couleur.
L'aimable fiction est le fruit du génie;
Et l'oreille, en un mot, cadence l'harmonie,
Puisse de tes essais l'Amour être l'objet!
Il anime les vers dont il est le sujet.
Nous aurons deux talens pour peindre la nature.
La touche de la plume est également sûre:
Elle ne cède point à l'effort des pinceaux,
Et sait tracer aussi d'agréables tableaux.
Elle offre à nos regards la clarté matinale
Que répand dans les cieux l'amante de Céphale;
Elle peint ce jour doux qui suit un plus beau jour,
Le lever du soleil, son coucher, son retour,
La nuit s'enveloppant de l'ombre de ses voiles,
La lampe de Diane et le feu des étoiles:
Elle peint les forêts, les fleurs, les prés, les champs,
Les couleurs des oiseaux, leurs amours et leurs chants.
Qu'on se plaît à tracer ces brillantes images!
L'univers fut toujours le spectacle des sages.
Trop heureux quand je puis, par quelques sentimens,
Donner encore une âme à ces tableaux charmans,
Chanter les doux plaisirs que l'amour me procure,
Et parler de Zelmire en peignant la nature!
L'art de vivre n'est point celui de végéter:
Contempler l'univers et le représenter,
Savoir, en t'aimant bien, dire bien que je t'aime,
Voilà, pour ton amant, la volupté suprême.
Trop content quand il peut, dans le sein du bonheur,
N'occuper que de toi son esprit et son cœur.

A TOI.

—

Quittez, Amours, quittez vos demeures tranquilles.
Il est des lieux plus beaux, de plus charmans asiles.
Doux enfans du Plaisir et de la Volupté,
Volez vers le séjour par Zelmire habité:
Dans ses bras, à ses pieds, que ne puis-je vous suivre!
Volez; c'est parmi vous que Zelmire doit vivre;
Vous serez mes rivaux sans me rendre jaloux:
Par qui serais-je mieux remplacé que par vous?
Vous me rappellerez au tendre objet qui m'aime:
L'amour consolateur n'est que l'amant lui-même.
Allez donc; de Zelmire environnez les pas;
Dressez sur la verdure un trône à ses appas.
Zelmire aime les prés, les routes solitaires,
Le toit d'un vert feuillage, et ses ombres légères...
Écoutez: si Zelmire, assise sur des fleurs,
Du midi dévorant évitant les chaleurs,
Se présente à vos yeux sous un berceau champêtre,
Pensant à moi, rêveuse, et m'appelant peut-être;
Que loin de vous alors le plus vrai des Amours,
Déguisé sous mes traits, lui tienne ce discours:
« C'est ton amant, c'est moi: j'ai franchi l'intervalle
Que met entre nous deux ton absence fatale;
Je viens jurer des feux qui ne mourront jamais:
Chère Zelmire, entends les sermens que je fais.
Le ciel n'a pas toujours garanti du parjure.
J'aime mieux attester Zelmire et la nature:
La nature est si belle, et si belle par toi!
Je la prends tout entière à témoin de ma foi.
Que les tendres oiseaux, mourant sous ces ombrages,
Changent en cris plaintifs leurs amoureux ramages;
Que la vigne et l'ormeau l'un à l'autre attachés,
Séparés désormais, languissent desséchés;
Que les pleurs de l'Aurore et la fraîche rosée
N'humectent plus le sein de la terre épuisée;
Que les gazons couverts par d'éternels frimas,
Cessent de s'émailler, de fleurir sous mes pas:
Qu'au lieu des doux parfums dont l'abeille compose
Son nectar exprimé du lis et de la rose,

Les fleurs n'exhalent plus, sous ces bosquets obscurs,
Qu'une odeur importune et des poisons impurs;
Que l'onde des ruisseaux, que celle des fontaines,
Que l'ombre des vallons, que les trésors des plaines;
Que tout rentre, en un mot, dans l'éternel chaos,
Si mon cœur, loin de toi, goûte quelque repos. »

Amours, charmans Amours, joignez à mes promesses
Le gage des baisers et le feu des caresses.
Appelez les plaisirs pour sceller mes sermens
N'oubliez pas surtout mes tendres sentimens;
Ils sont faits pour son cœur, pour le cœur que j'adore.
Vous, mes dieux et les siens, souvenez-vous encore
De couronner son front, d'y former mille nœuds;
Que le myrte tressé s'unisse à ses cheveux.
Il m'en souvient, Zelmire aime cette parure :
Une rose, un bouton, des feuilles de verdure
Se mêlèrent souvent à l'éclat de son teint.
Placez encor, placez quelques fleurs sur son sein :
Mais, en rendant ces soins, conservez mon image;
Que je semble à ses yeux l'auteur de chaque hommage:
C'est à vous de lui plaire, à moi seul de l'aimer.
Volez, Amours!... Son cœur saura bien me nommer.

ÉTRENNES.

A TOI.

Tu connais tous les vœux que mon cœur peut former:
Il en est un surtout, et l'amour me l'inspire,
C'est de renouveler dans l'âme de Zelmire
Ce sentiment si cher, ce plaisir de m'aimer,
Que le temps a fait naître... hélas! qu'il peut détruire.
Eh! qui ne sait pas que le Temps,
Père dénaturé, dévore ses enfans?
Un nouvel an commence sa carrière;
Combien d'amans, dont les amours
De l'autre année ont embelli le cours,
Sentent mourir le feu de leur ardeur première!
Ils ont passé leurs plus beaux jours.
On sent un vide affreux dans son âme étonnée;
Le nœud qui nous fut cher nous gêne et nous déplaît:
Le plus souvent la bonne année
Est celle qui finit, et non celle qui naît.
Si tu le veux nous irons à Cythère,
Passer bail pardevant l'Amour,
D'aimer toujours, et de toujours nous plaire.
Zelmire, avons-nous en ce jour
De plus doux sermens à nous faire?
Viens; si le dieu nous demande un salaire
(Le bail signé par nous, et signé sans retour),
Par un baiser tu paîras le notaire.

A TOI.

Zelmire, un jour de fête est sans doute le jour
Où l'on doit prodiguer les sermens de l'amour;
Mais n'attends point de moi de nouvelles promesses.
Va, mon amour est sûr, et sûr par mes faiblesses :
Mon cœur n'a pas besoin de redouter sa foi.
Eh! que t'offrirait-il qui ne soit tout à toi?
Ce qui t'est étranger, la gloire, la fortune,
Tout ce qui n'est point toi l'afflige et l'importune;
Et, malgré les chagrins de son jaloux ennui,
Le malheur dans tes bras est un bonheur pour lui.

Mais aurais-tu, Zelmire, une égale constance?
Comment vas-tu passer les jours de mon absence?
A mes tristes destins vais-je être abandonné?
Serai-je, en te quittant, le seul infortuné?
Sur la rive où je vais rêver en solitaire,
Rien de ton souvenir ne pourra me distraire.
Si tu n'y peux, Zelmire, accompagner mes pas,
Que le désir du moins t'y porte dans mes bras.
L'amour, loin qu'à son feu l'absence soit fatale,
Et des lieux et des temps sait franchir l'intervalle :
Par des illusions il se fait des plaisirs,
Il vole impatient où volent ses désirs,
Zelmire, et c'est ainsi qu'aux bords où je te laisse
Vers ton cœur adoré mon cœur viendra sans cesse.

Mais peut-être, oublié dans ces jours malheureux,
Je vais perdre des droits déjà vains ou douteux.
Du rival qui t'est cher le pouvoir les balance :
Qu'il va mettre à profit le temps de mon absence!
Par combien de sermens il te fera jurer
D'abandonner un cœur qu'il voudrait déchirer!
Déjà je crois le voir, par de fausses caresses,
Te flatter, t'arracher de honteuses promesses,
Pardonner à ce prix tes infidélités,
Et, fier de ses succès, t'annoncer ses bontés.
Ah! si jusqu'à ce point ton âme m'humilie,
Je te verrai toi-même, en maîtresse avilie,
D'un maître impérieux essuyer les dégoûts,
Éprouver les hauteurs de son orgueil jaloux;
Et, sans cesse à ses pieds esclave volontaire,
Brûler devant l'idole un encens mercenaire.
Ta honte sera douce à mon cœur outragé :
Je la verrai, Zelmire, et je serai vengé.

Heureux encore, heureux si, dans l'art des Corneilles,
Quelque brillant succès récompense mes veilles :
Si je puis quelque jour, pour mieux t'humilier,
Me présenter à toi couvert d'un beau laurier !
Je viendrai t'éblouir des rayons de ma gloire.
Tu sentiras alors, alors tu pourras croire
Qu'il est un noble orgueil, une fierté du cœur,
Qu'on ne doit pas au sort, et qu'on tient de l'honneur.

Mais dans quel avenir s'égarent mes pensées ?
N'écoute point mes cris, mes plaintes insensées :
Tu dois savoir, hélas ! si j'aime, si j'aimai.
Pardonne quelque doute à l'amour alarmé :
Pardonne ; il est affreux, pour un cœur qui t'adore,
D'avoir souffert des maux qu'il faut souffrir encore ;
De combattre toujours pour ne vaincre jamais,
De voir l'amour trahi moins fort que les bienfaits :
Enfin, il est horrible, après trois ans d'hommage,
D'espérer beaucoup moins, de craindre davantage.

Eh quoi ! voudrais-tu donc que, plein de ces terreurs,
Sur tes pas, aujourd'hui, je semasse des fleurs ?
La fête de l'amour, d'une amante adorée,
Au milieu des ennuis serait mal célébrée.
Peindrai-je à tous les yeux l'éclat de tes attraits !
Ta fatale beauté, je l'ai dit, je la hais :
Je fus, je suis encore infortuné par elle.
Mais je m'applaudirai de te trouver si belle,
Quand, heureux sans partage et sans rivalité,
Je posséderai seul ce qui m'est disputé.

Ce langage jaloux te blesse et t'effarouche ?
Sexe faible et léger, un seul plaisir te touche :
Un éloge flatteur qu'on prodigue au hasard,
Vain tribut de l'esprit, où l'esprit seul a part ;
Des fadeurs, en un mot, voilà ce qui te flatte :
Mais les sentimens purs d'une âme délicate,
Les élans de l'amour, des transports pleins de feu
Ne t'effleurent qu'à peine, et t'intéressent peu !
Zelmire, c'est ainsi qu'aux dons de la fortune
J'oppose en vain des soins dont le cours t'importune :
Par des biens séduisans, avec faste annoncés,
Je vois trois ans d'amour en un jour effacés.
Eh bien ! cède à l'espoir qui te plaît et t'enchaîne ;
Jouis de ton bonheur, mais sans être inhumaine.
Pourquoi prolonges-tu mes douloureux ennuis ?
Finis l'inquiétude et le doute où je suis.
Zelmire, je ne sais, un trouble involontaire
M'annonce des malheurs qu'on s'obstine à me taire :
Un sentiment secret m'en instruit malgré moi.
Je ne puis t'expliquer les maux que je prévoi ;
Mais on veut à nos feux mettre un nouvel obstacle :
Ma sensibilité m'est un trop sûr oracle.
Enfin, que te dirai-je ? un nuage confus
M'annonce mille maux, et m'en cache encor plus.
Mon âme, à tes regards toujours développée,
T'a montré ses replis, et ne t'a point trompée.
Imite ma franchise ; ose enfin m'éclairer :
Dis-moi si je dois craindre, ou s'il faut espérer.

A TOI.

A tes ménagemens il faut donc consentir !
Il faut donc te céder, et te perdre, et partir !
Tu l'ordonnes ; tu veux que, pendant deux années,
L'Amour séparément file nos destinées ;
Et que, par l'espérance amusant ma douleur,
J'attende que le temps me rende enfin ton cœur :
Mais ton cœur pourra-t-il, pendant cet intervalle,
Nourrir une tendresse à ma tendresse égale ?
Et ne prévois-tu pas qu'un mortel trop heureux
Peut, au delà du terme, assujétir tes vœux ?
Si tu peux aujourd'hui sacrifier ma flamme
A de chers intérêts, trop puissans sur ton âme,
Sur quel espoir, hélas ! puis-je me consoler ?
Trompes-tu la victime avant de l'immoler ?
Je n'ose approfondir ta politique obscure.
Mon cœur souscrit à tout ; mais enfin il murmure :
Il se plaint de l'arrêt que ta bouche a dicté,
Et t'accuse tout bas de trop de cruauté.

Quand de tous mes transports l'interprète fidèle,
Quand ma bouche, en des jours de trouble et de querelle,
Osa te reprocher tes faibles sentimens ;
Quand, mêlant l'amertume à mes emportemens,
J'osai te faire voir mes profondes blessures ;
Moins sensible à l'amour que sensible aux injures,
Tu nommas dureté cette tendre fureur.
Hélas ! je t'adorais en déchirant ton cœur !
Mais réponds à ton tour ; que veux-tu que je pense
De l'épreuve nouvelle offerte à ma constance ?
Tu m'aimes, me dis-tu ; quel est donc le degré
D'un amour qui peut naître et s'éteindre à son gré ?
Ah ! si ta confiance aujourd'hui me l'avoue,
Au plus triste abandon c'est moi que l'on dévoue ;
Mon rival trop heureux occupe tous tes soins.
Me perdrais-tu pour lui, s'il t'intéressait moins ?
Entre l'Amour et nous doit-il être l'arbitre ?
Si je fus ton amant, dis-moi donc à quel titre !
Oui, réponds... m'as-tu vu, soigneux de te tromper,
Mendier tes faveurs ou bien les usurper ?
Ai-je sollicité le bonheur de te plaire ?
Je n'ai su que t'aimer, me contraindre, et me taire.

Quand tu me donnas tout, je n'aspirais à rien.
Mon cœur irrésolu se méfiait du tien;
Je forçais mon amour et ma bouche au silence;
Je n'osais attaquer ta froide indifférence.

Dans le moment funeste autant qu'inopiné
Où tu prévins mes feux, où tu m'as couronné,
N'ai-je pas dû penser que ton âme enflammée
Se livrait tout entière au plaisir d'être aimée;
Que, libre dans tes vœux ainsi que dans ton choix,
Tu te donnais à moi par le plus saint des droits?
Pourquoi, dans ces momens de prestige et d'ivresse,
N'ai-je pu voir le piége où tombait ma faiblesse?
Quel bonheur en effet m'annoncèrent tes feux?
Cessons de rappeler ces instans malheureux;
La coupe où s'enivra ma raison étonnée,
Cette coupe fatale était empoisonnée.
J'aurais dû te connaître, et pressentir dès lors
Qu'un amour partagé s'éteint dans les remords;
Que ton cœur, las d'un nœud qu'il croit illégitime,
Pour le briser un jour m'objecterait le crime.
Quel crime cependant?... Si c'en fut un pour toi
De tromper mon rival et de trahir ta foi,
C'en est un autre encor, mais plus grand, plus horrible,
D'abuser lâchement d'une âme trop sensible,
D'avoir troublé la paix dont tu sus m'arracher,
D'abandonner un cœur que le tien vint chercher.

Peut-être trop d'aigreur empoisonne mes plaintes;
Mais si de mes chagrins tu sentais les atteintes,
Zelmire, à mon amour tu croirais tout permis.
Assez et trop long-temps adorateur soumis,
J'ai traîné sur tes pas, dans un humble silence,
Les fers que désormais veut briser ta prudence.
J'eus des torts, je le sais, j'eus les torts d'un jaloux;
Je soupçonnai tes soins... mais, dis-moi, sommes-nous
Dans ces tristes sérails, dans ces prisons d'Asie,
D'où la main des muets bannit la jalousie?
L'essaim des séducteurs environne tes pas;
Pour un cœur adoré quel cœur ne tremble pas!
Cet or impérieux que l'opulence étale
Emporte la balance, et la rend inégale.
J'ai frémi; j'ai prévu qu'un mortel trop heureux
Triompherait enfin du plus doux de mes vœux;
Dans ce trouble cruel, dans cette horrible attente,
J'ai querellé le sort, l'amour et mon amante.

Eh quoi! tous mes soupçons étaient-ils incertains?
Le flambeau de l'amour va s'éteindre en tes mains.
Pour un bonheur douteux que ta pitié m'annonce,
Au nœud qui nous unit tu veux que je renonce!
De quel frivole espoir faut-il m'entretenir?
Ah! si par le passé je juge l'avenir,
Feras-tu quelque effort pour briser une chaîne
Dont l'éclat t'a séduite, et qui te rend si vaine?
Que dis-je! penses-tu qu'il soit en ton pouvoir
De remplir quelque jour mon chimérique espoir?
Par de nouvelles lois chaque jour maîtrisée,
Chaque jour plus contente et moins désabusée,
Pourras-tu t'occuper du sort d'un malheureux
Égaré dans la foule où se perdront ses vœux?

Mais je veux bien, Zelmire, en croire tes promesses.
(Que m'importe une erreur après tant de faiblesses?
C'en est une de plus, et je veux l'embrasser.)
Mais songe que c'est toi, toi qui m'y veux forcer
Songe que tu promets à l'amant le plus tendre
De lui rendre les droits que tu vas lui reprendre.
Ta bouche l'a juré, ton cœur en est garant;
Ton cœur sera puni s'il trahit le serment;
Il le sera par moi, peut-être par lui-même;
Par moi qui sais haïr au même excès que j'aime,
Qui saurai sur tes jours rejeter le mépris
Dont mes jours malheureux auront été flétris;
Par moi qui te rendrai dans la même mesure
Et les indignités, et la honte, et l'injure.
Enfin je chercherai mon plus cruel vengeur
Dans tes propres remords, dans le fond de ton cœur.
Si tu trahis l'espoir dont tu flattes mes peines,
Puisses-tu, sous le poids de tes honteuses chaînes,
Traîner dans les affronts des jours déshonorés,
Des jours à l'esclavage; à l'opprobre livrés!
Puisse l'ingrat mortel auteur de mon supplice
Ne te payer jamais le prix du sacrifice!
Heureux si je puis voir ton cœur, toi, la beauté,
Au comble du mépris qu'ils auront mérité!

STANCES.

L'AMOUR TRAHI.

Je l'ai dit à l'écho, l'écho l'a répété;
Je l'ai dit au zéphyr, le zéphyr en murmure;
Je l'ai dit à la terre, au ciel épouvanté;
Enfin, je le veux dire à toute la nature,
Zelmire à la noirceur de l'infidélité
Vient d'unir sans remords le crime du parjure.

Je n'eus point l'art cruel de la tyranniser,
L'ingrate! elle me vit, adorateur timide,
N'oser rien quand peut-être il fallait tout oser.
Son choix, son goût, son cœur, tout pour moi la décide:

Elle m'aime, le jure ; et j'en crois le baiser
Offert et recueilli sur sa bouche perfide.

Des sermens qu'elle a faits ces lieux furent témoins.
Sous ce hêtre où nos noms furent gravés par elle,
Mon bonheur fut l'objet de ses plus tendres soins;
Les droits que m'accorda sa faveur infidèle,
S'ils sont anéantis, sont attestés du moins;
Et, sans les garantir, tout ici les rappelle.

Malheureux! de quel coup me suis-je vu frapper!
Hier un autre amant, dans ce lieu solitaire,
Lui prodigua des vœux dont il sut l'occuper.
Loin que mon souvenir servît à l'en distraire,
Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper,
Sa bouche, mille fois, l'a redit pour lui plaire.

Zelmire, ce rival vengera ton amant.
Puisse-t-il être ingrat autant que je suis tendre!
Qu'il jure de t'aimer pour rompre son serment;
Qu'à des charmes nouveaux il brûle de se rendre;
Et puisses-tu souffrir, par un double tourment,
L'affront de voir ta honte et l'horreur de l'entendre!

ÉPÎTRE A UN AMI

SUR L'INFIDÉLITÉ DE ZELMIRE.

Cher et cruel ami, penses-tu que mon cœur
Loin de ce qu'il adore ait trouvé le bonheur?
Qu'il se repose enfin dans ce sage équilibre
D'un cœur sans passion, indifférent et libre?
Tu croyais les briser ces fers de mon amour,
Ces fers quittés cent fois et repris tour à tour.
Ah! je rappelle encor le jour, le jour horrible,
Où parjure, où barbare, et cependant sensible,
Dans un affreux exil par tes mains entraîné,
Je fuyais loin des yeux qui m'avaient enchaîné.
De ces yeux adorés peins-toi l'inquiétude.
Soit amour, soit instinct, soit même l'habitude,
Quoique de mon départ j'eusse tu le moment,
Zelmire sut prévoir l'exil de son amant;
Ou plutôt sans soupçon, mais d'horreur pénétrée,
Incertaine, tremblante, en secret déchirée,
Elle sentait des maux à son cœur inconnus,
Et pleurait un ingrat qu'elle ne verrait plus.
Hélas! je rejetai ses baisers, ses caresses;
Cent fois, renouvelant ses plus vives tendresses,
Ses bras, autour de moi serrés avec effort,
M'entraînaient au plaisir, ou plutôt à la mort.
Juge du trouble affreux de mon âme éperdue.
On découvrit encore à ma tremblante vue
Ces attraits de nos sens toujours victorieux,
La volupté du cœur, et le charme des yeux...
Ah! je n'étais pas né pour être ainsi parjure!
Et cependant j'osai poursuivre mon injure.
Pour la dernière fois j'admirai ses appas;
On me les dévoilait... je n'en profitai pas;
Je la quitte, je pars, sans sentiment, sans vie.
Jadis, avec regret abandonnant Julie,
Ovide relégué sur des bords inhumains,
N'avait pas ressenti d'aussi cruels chagrins.
J'arrive dans le sein d'une famille aimée;
Mon âme, en ces momens, de regrets consumée
(Quoique sur tous ses goûts on sût la prévenir),
Se fermait tout entière à l'attrait du plaisir.
Mon cœur infortuné, resserré dans lui-même,
S'occupait des douleurs du seul objet qu'il aime.
Quelle lettre en effet on m'écrivit alors!
Les plaintes, les regrets, l'amour et ses transports;
Tout ce que le reproche eut jamais de plus tendre,
Tout ce que d'une amante un amant peut attendre,
Les vœux et le serment de me garder sa foi,
De m'aimer sans réserve, et de n'aimer que moi,
Je trouvai tout, ami, dans sa lettre chérie,
Tu m'observais en vain : je réponds, je supplie,
Je conjure son cœur de nourrir cet amour :
J'aime, je promets tout, j'annonce mon retour...
Vains projets! ta prudence et ta pitié barbare
Tentent de rappeler ma raison qui s'égare.
Vainement je fuyais; vainement mes douleurs
Dans des lieux écartés te dérobaient mes pleurs:
Dans les antres secrets, au fond de nos prairies,
Je portais loin de toi mes sombres rêveries.
Ta politique adroite épiait mes ennuis :
Dans l'épaisseur des bois, cruel, tu me poursuis;
Tu me peins mon amante infidèle et coupable,
Me préférant bientôt un mortel moins aimable;
S'abandonnant au feu de ses embrassemens,
Me trahissant enfin pour prix de mes sermens...
Né tendre, mais jaloux, je ne veux plus écrire :
Je maudis mon amante, je déteste Zelmire;
Aux dépens de mon cœur j'occupe mon esprit...
On m'aimait cependant; mais enfin ce dépit,
Ce sentiment affreux si puissant sur nos âmes,
Livre ce que j'aimais à de nouvelles flammes.
Voilà ce qu'ont produit tes soins empoisonnés!
Je coule dans les pleurs mes jours infortunés,
Je suis trahi, perdu; j'aime, je brûle encore.
On me méprise, ami; que dis-je! l'on m'abhorre :
Un autre dans les bras qui surent m'enchaîner
Peut donner des plaisirs et s'en faire donner.
Ah! l'ingrate, après tout, sans remords et sans peine,
A pu rompre les nœuds de sa première chaîne.

Oui, dis-moi, cher ami, que son cœur avili
A payé par la honte un criminel oubli;
Qu'aux yeux de l'univers désormais méprisable,
Puisqu'elle doit rougir, elle n'est plus aimable.
Peins-la-moi des couleurs qu'apprête le mépris;
Dis que je fus par elle indignement surpris;
Sers-toi de ces couleurs qu'empruntait ton pinceau
Lorsque, de mes erreurs déchirant le bandeau,
Tu me représentais l'objet de ma tendresse
Digne au plus, à tes yeux, d'un seul moment d'ivresse;
Trop vil pour mériter les tendres sentimens
Qu'une flamme épurée inspire aux vrais amans.

Toi qui m'as arraché des bras de ce que j'aime,
Toi, le cruel auteur de mon supplice extrême,
Force-moi de haïr ce qui fut adoré,
Et ce qui plaît encore à mon cœur déchiré.
Ces lauriers desséchés, ces dons de Melpomène,
Ces applaudissemens, ces honneurs de la scène,
Que ta voix me promet pour prix de mes travaux,
Sont un trop faible espoir pour adoucir mes maux.
Hélas! qui me rendra ces voluptés si chères.
Ces nuits, ces jours heureux, ces plaisirs solitaires,
Ces doux momens filés par les mains de l'amour,
Ces baisers, en un mot... que je rendais toujours?
Ami, j'ai tout perdu; j'ai perdu mon amante.

Ces nouvelles beautés que ta bouche me vante
N'ont point, comme l'objet qui règne sur mon cœur,
Ce charme impérieux, cet ascendant vainqueur
Qui, de l'amour sur nous établissant l'empire,
Nous fait goûter son charme au moment qu'il attire.
Non, non; d'une autre ardeur je ne puis m'enflammer:
Apprends-moi, si tu peux, l'art de ne plus aimer:
Ou laisse-moi du moins dans les maux que j'endure,
Souffrir, gémir, languir, mourir pour ma parjure.
Trop heureux cependant si tes soins, si le temps,
Si de ton amitié les secours triomphans,
L'emportant à la fin sur mon âme rebelle,
Me sauvent de l'affront d'aimer une infidèle!

IMITATION.

—

Que mon cœur est jaloux du lever de l'Aurore!
Que son réveil est heureux et brillant!
Elle jouit des fleurs qu'elle colore:
Son œil voit tout dans un moment.
Verrai-je aussi le berger qui m'adore?
Flambeau du jour, montrez-moi mon amant.

Heureux zéphyrs! la fleur à peine éclose
Ouvre pour vous son sein frais et charmant:
Vous caressez l'œillet avec la rose.
Mirtil n'est pas moins caressant;
Mais à nos feux un surveillant s'oppose.
Zéphyrs, vers moi transportez mon amant.

Je veux du rossignol surpasser le ramage;
Qu'on vante moins la douceur de son chant;
Je chante mieux, j'aime aussi davantage.
Ma voix rend un son plus touchant;
Le tendre amour me prête son langage.
Oiseaux, cédez: je chante mon amant.

A MES SERINS.

—

Vous vous aimiez, mes aimables serins!
Témoin de vos tendres caresses,
J'applaudissais à vos heureux destins,
Et j'ai souvent envié vos faiblesses.
Jeunes époux, libres dans vos baisers.
Vous puisiez le bonheur au sein de la nature...
Il n'est donc point, hélas! de félicité pure:
Point d'amours et de biens qui ne soient passagers!
Mon cher serin, ô toi qui, près de ton amante,
Veillais à ses besoins, veillais à ses plaisirs;
Toi dont l'ardeur active et diligente
Savait répondre à ses moindres désirs,
Mon cher serin, tu meurs, et la Parque sévère
Tranche tes jours dans ces mêmes momens;
Dans ces momens si chers aux époux, aux amans,
Où tu goûtais le plaisir d'être père;
Où par tes soins et des devoirs charmans,
Tu soulageais les travaux de la mère!
O mort! affreuse mort! ainsi donc ta fureur
Marque notre heure infortunée
Dans les instans consacrés au bonheur.
Au sein des voluptés, au sein de l'hyménée?
O toi qui maintenant gémis de tes amours,
Toi, du plus tendre époux l'épouse malheureuse,
Pourquoi de tes funestes jours
Prolonger désormais la durée odieuse?
Je t'entends; et tu veux par tes embrassemens
Dans ces germes glacés porter le feu de l'être;
Tu veux ranimer tes enfans.
Épargne-leur plutôt, par des soins plus pressans
La douleur de sentir et le malheur de naître:
Ces deux infortunés éprouveraient peut-être
Et tes plaisirs amers, et tes chagrins cuisans:
Qu'ils périssent. Et toi, digne et fidèle épouse

Suis au tombeau ton époux malheureux.
Déjà son ombre inquiète et jalouse
T'appelle, par ses cris, au séjour ténébreux.
Songe que, pour des cœurs que la tendresse assemble
Après le doux plaisir de vivre et de s'aimer,
Il n'en est point qui doive plus charmer
Que celui de souffrir et d'expirer ensemble.

A ROSINE.

—

Adorable Rosine, il est vrai, l'autre jour,
Dans je ne sais quel trouble, où l'âme s'abandonne,
Pressé par le désir, égaré par l'amour,
En te serrant la main, je t'ai dit : Ah, ma bonne !

Ce mot seul t'exprimait les plus vifs sentimens ;
Je l'ai dit d'après toi : d'où vient donc qu'il t'étonne ?
N'en doute pas, Rosine ; il est mille momens
Où cent fois mieux encor je dirais : Ah, ma bonne !

Si, lorsque mes regards s'arrêtent sur les tiens,
Tes yeux me promettaient tout ce que l'amour donne ;
S'ils peignaient des désirs favorables aux miens,
Dans quel ravissement je dirais : Ah, ma bonne !

Si ta bouche charmante, au lieu de m'accuser,
Me pardonnant l'aveu qu'une amante pardonne,
Confondait nos deux cœurs dans le feu d'un baiser,
Combien je te dirais : Ah, ma bonne ! ah, ma bonne !

Si d'un voile inutile écartant les replis,
Je caressais ton sein où la rose boutonne
Et mêle son éclat à deux touffes de lis,
Dans quelle émotion te dirais-je : Ah, ma bonne !

Enfin, si dans tes bras épuisant le désir
De l'amour satisfait j'obtenais la couronne,
Et buvais avec toi la coupe du plaisir,
Tous mes sens à la fois te diraient : Ah, ma bonne !

Que tu me verrais fier de t'être ainsi lié !
Mais le seul sentiment que mon cœur te soupçonne
Est ou l'indifférence ou la simple amitié.
Hélas ! sans être heureux comment dire : Ah, ma bonne !

LE PORTRAIT MANQUÉ.

—

Venez, Chloé ; je vais peindre vos traits...
Mais que vois-je ! quelle folie !
De quels vains ornemens chargez-vous vos attraits ?
C'est la laideur qui peut être embellie ;
Les grâces, la beauté ne le furent jamais.
Point de parure, un déshabillé frais,
Rien, s'il se peut ; et vous voilà jolie.
Chloé, pourquoi de vos cheveux
A-t-on gêné les replis et les ondes ?
Défaites-moi ces ridicules nœuds,
Et laissez-les flotter en tresses vagabondes.
Un ruban qui les lie est tout ce que je veux.
Eh quoi ! dans vos regards aucun feu n'étincelle ;
Vous avez deux beaux yeux tranquillement ouverts :
L'âme est dans le coup d'œil ; mais où la vôtre est-elle ?
Je voudrais que ces yeux baissés, presque couverts,
Fissent tomber sur moi ces timides éclairs,
Ces rayons du désir, qui vous rendraient si belle,
Qui me seraient et si doux et si chers !
Votre bouche est charmante : eh bien ! par quelle cause,
Par quel motif ne me dit-elle rien ?
Un soupir égaré sur ces lèvres de rose
Un seul soupir s'exprimerait si bien !
Ce fauteuil vous tient droite, immobile, gênée :
Pourquoi n'avez-vous pas choisi ce canapé ?
Votre ensemble charmant s'y fût développé
Dans l'attitude abandonnée
Où se repose un cœur tendrement occupé.
Ah ! Chloé, je vois trop ce que je devais craindre.
Un faux espoir est venu m'animer
J'ai cru qu'en vous peignant je peindrais l'art d'aimer :
C'est l'art de plaire qu'il faut peindre.

A MON AMI.

—

Tu plains mes jours troublés par tant d'orages,
Mes jours affreux, d'ombres environnés !
Va, les douleurs m'ont mis au rang des sages !
Et la raison suit les infortunés.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes désirs :
A peine, hélas ! j'en ai senti l'ivresse,
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brûlant d'amour et des feux du bel âge,
J'idolâtrai de trompeuses beautés.
J'aimais les fers d'un si doux esclavage;
En les brisant, je les ai regrettés.

J'offris alors aux filles de Mémoire
Un fugitif de sa chaîne échappé;
Mais je ne pus arracher à la gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Enfin j'ai vu de mes jeunes années
L'astre pâlir au midi de son cours:
Depuis long-temps la main des destinées
Tourne à regret le fuseau de mes jours.

Gloire, plaisir, cet éclat de la vie,
Bientôt pour moi tout s'est évanoui.
Ce songe heureux dont l'erreur m'est ravie
Fut trop rapide; et j'en ai peu joui.

Mais l'amitié sait, par son éloquence,
Calmer des maux qu'elle aime à partager;
Et, chaque jour, ma pénible existence
Devient près d'elle un fardeau plus léger.

Jusqu'au tombeau si son appui me reste,
Il est encor des plaisirs pour mon cœur;
Et ce débris d'un naufrage funeste
Pourra lui seul me conduire au bonheur.

Quand l'infortune ôte le droit de plaire,
Intéresser est le bien le plus doux;
Et l'amitié nous est encor plus chère,
Lorsque l'amour s'envole loin de nous.

MON RETOUR.

On sait des voyageurs l'ordinaire folie:
Ils racontent toujours, ne finissent jamais.
L'un vient du Canada, l'autre de l'Italie;
Celui-ci du Pérou, celui-là de Calais.
L'un vient de visiter les colonnes d'Alcide,
L'autre de l'Amérique, un autre du Japon.
L'un s'est noirci comme un charbon
Dans le foyer de la zone torride:
L'autre s'est refroidi sous le ciel du Lapon.
Faisant de ces pays un détail inutile,
Tout voyageur enfin tient d'ennuyeux discours:
Mais moi, qui sais les abréger toujours,
Je vous dis en deux mots que je viens de Janville (1).

(1) Petite ville de l'Orléanais, patrie de l'auteur.

LA DÉFENSE INUTILE.

CHANSON.

Voyez, voyez mon imprudence!
J'allais au bois sans craindre rien:
Je bravais tout, sous la défense
De ma houlette et de mon chien.
Houlette et chien, soupirs et larmes,
Sont un appui faible et léger:
Contre un berger,
Contre un berger,
Un cœur sensible a-t-il des armes?
Près d'un berger,
Près d'un berger,
Rien n'est secours, tout est danger.

Licas hier me vit seulette:
Qu'il affecta de soins trompeurs!
Bientôt le fer de ma houlette
Fut entouré de mille fleurs.
D'un air riant et plein de charme
Il la suspend au tronc voisin.
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Ma main qu'il flatte et qu'il désarme:
Il prend ma main,
Il prend ma main,
Et de baisers couvre mon sein.

Mon chien voyait le téméraire,
Mais sans pourvoir à mes dangers:
Tranquille au pied de la bergère,
Il craint les loups, non les bergers.
Je n'ai plus rien pour me défendre;
L'ombre du soir s'étend sur nous.
A mes genoux,
A mes genoux,
Licas osa tout entreprendre:
A mes genoux,
A mes genoux,
Il triompha d'un vain courroux.

COUPLETS.

Lise, entends-tu l'orage?
Il gronde, l'air gémit:
Sauvons-nous au bocage...

Lise doute et frémit.
Qu'un cœur faible est à plaindre
Dans ce double danger!
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage et son berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats;
Que faire et que résoudre?
Faut-il donc suivre Hilas!
De frayeur Lise atteinte
Va, vient, fuit tour à tour:
On fait un pas par crainte,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête
Et n'ose y pénétrer;
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare,
On échappe à ses traits:
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce dieu, pendant l'orage,
Profite des momens:
Caché dans le nuage,
Son œil suit les amans.
Lise de son asile
Sortit d'un air confus...
Le ciel devint tranquille:
Son cœur ne l'était plus.

ÉPITAPHE DE L'ABBÉ DE VOISENON.

Ci-gît un abbé libertin,
Plein d'esprit, et d'humeur falote.
Il était porteur de calote,
Mais c'était celle de Crispin.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ER
JL

